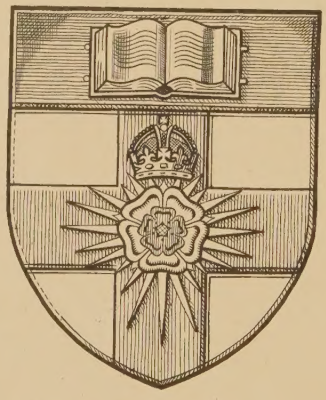
P.S. [ABdd - Revue.]



UNIVERSITY OF LONDON
LIBRARY

SHL
WITHDRAWN

52e année. N° 1. Janvier-Mars 1952.

Revue d'Histoire littéraire de la France

SOMMAIRE

René Pomeau. — Voltaire au Collège.
P. Barrière. — La vie académique au XVIIIe siècle d'après un manuscrit du Président de Ruffey.
Jean Pommier. — La copie Naigeon du « Rêve de d'Alembert » est retrouvée.
Jean-Bertrand Barrère. — Les livres de Hauteville House *(fin)*.
André Lebois. — Deux amours cruelles de Villiers.

NOTES ET DOCUMENTS

Maurice Levaillant. — Notes sur « Cécile » de Benjamin Constant.

COMPTES RENDUS

Henri Chamard : Histoire de la Pléiade (Raymond Lebègue). — Raymond Lebègue : Œuvres de Robert Garnier (Jean Frappier). — Henri Bénac : Édition du « Roman Comique » de Scarron (René Pintard). — Henri Roddier : J.-J. Rousseau en Angleterre au XVIIIe siècle (Pierre Moreau). — Arnold de Kerchove : Benjamin Constant ou le Libertin sentimental. — Alfred Roulin : Édition de « Cécile » de B. Constant (Alain Girard). — Balzac : La Duchesse de Langeais, Un Début dans la vie, éd. Gilbert Mayer ; — Un début dans la vie, éd. Georges Matoré (P.-G. Castex). — Jean-Bertrand Barrère : La Fantaisie de Victor Hugo (Pierre Moreau). — Émile Henriot : Portraits de femmes. D'Héloïse à Catherine Mansfield (Pierre Jourda).

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

NOUVELLES DIVERSES

Librairie Armand Colin
103, Boulevard Saint-Michel, Paris (Ve)

Revue de la Société d'Histoire littéraire de la France, publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique.

Société d'Histoire littéraire de la France

18, rue de l'Abbé-de-l'Épée, Paris, 5e.

BUREAU :

Président d'honneur. M. Victor GIRAUD.
Président ..... M. Daniel MORNET, Professeur honoraire à la Sorbonne.
Vice-Présidents ..... M. Henri CHAMARD, Professeur honoraire à la Sorbonne.
— M. Émile HENRIOT, de l'Académie française.
Secrétaires ..... M. Jean POMMIER, Professeur au Collège de France.
— M. René JASINSKI, Professeur à la Sorbonne.
Trésorier ..... M. Jacques LECLERC, Éditeur.
Secrétaire adjoint ... M. Pierre JOSSERAND, Conservateur à la Bibliothèque Nationale.

Conseil d'Administration :

MM.

Baldensperger (Fernand), Professeur honoraire à la Sorbonne.

Billy (André), de l'Académie Goncourt.

Bonnerot (Jean), Conservateur de la Bibliothèque de la Sorbonne.

Bouteron (Marcel), Membre de l'Institut.

Bruneau (Charles), Professeur à la Sorbonne.

Carrington Lancaster (Henry), Université Johns Hopkins, Baltimore.

Clarac (Pierre), Inspecteur général de l'Éducation Nationale.

Dumesnil (René), Homme de Lettres.

Mme Durry (Marie-Jeanne), Professeur à la Sorbonne.

Hytier (Jean), Professeur à l'Université Columbia, New York.

Jourda (Pierre), Professeur à l'Université de Montpellier.

Lebègue (Raymond), Professeur à la Sorbonne.

Lefranc (Abel), Membre de l'Institut.

Levaillant (Maurice), Professeur à la Sorbonne.

Magne (Émile), Homme de Lettres.

Martin-Chauffier (Louis), Homme de Lettres.

Martino (Pierre), Inspecteur général de l'Enseignement supérieur.

Maynial (Édouard), Professeur au Lycée Henri-IV.

Moreau (Pierre), Professeur à la Sorbonne.

Morize (André).

Pintard (René), Professeur à la Sorbonne.

Rudler (Gustave).

Prière d'adresser toute correspondance concernant LA RÉDACTION à :
M. RENÉ JASINSKI, 91, rue de Monceau, Paris, VIIIe, *ou à*
M. JEAN POMMIER, 12, avenue de l'Observatoire, Paris, VIe.

CORRESPONDANTS DE LA REVUE A L'ÉTRANGER :

Belgique ..... M. CHARLIER, Bruxelles.
Canada ..... M. MOUTON, conseiller culturel (Ottawa).
États-Unis .....
M. CARRINGTON LANCASTER, Baltimore.
M. BÉDÉ, Columbia.
M. BONNO, Berkeley.
M. PEYRE, Yale.
M. VIGNERON, Chicago.
Grande-Bretagne
M. GREEN, Édimbourg.
M. RUDLER, Oxford.
M. VINAVER, Manchester.
Hongrie ..... M. ECKHART, Budapest.
Pays-Bas .....
M. GALLAS, Amsterdam.
M. TIELROOY, Amsterdam
Suisse .....
M. BRAY, Lausanne.
M. KOHLER, Berne.
M. GUYOT, Neuchâtel.
M. LUGIN, Neuchâtel.
M. RAYMOND, Genève.
Tchécoslovaquie. M. KOPAL, Prague.

Revue
d'Histoire littéraire
de la France

VOLTAIRE AU COLLÈGE

Si maître Arouet eût confié son cadet aux messieurs jansénistes de Saint-Magloire qui avaient élevé l'aîné, Voltaire eût été un autre Voltaire. L'élève du P. Porée a subi « l'emprise » ; il l'a reconnu lui-même, dans des déclarations à la fois intéressées et sincères.

Or, ces années importantes passées à Louis-le-Grand, nous les connaissons mal. Les études d'Henri Beaune [1], d'Alexis Pierron [2], et de G. Desnoiresterres [3], où puisent les ouvrages de vulgarisation, sont toutes trois très anciennes (1867). Elles remontent à une époque où Voltaire alimentait encore les passions polémiques. Surtout elles contiennent des erreurs de fait. Car depuis 1867, notre documentation s'est notablement enrichie. Beaucoup de lettres de Voltaire ont été publiées : la dernière en date est adressée au P. Porée [4]. Les archives privées de la Société de Jésus ont été fouillées par quelques érudits de la Compagnie : le P. Sommervogel en a tiré son immense bibliographie [5] qui nous permet de mieux connaître quelques-uns des maîtres de Voltaire ; le P. de Rochemonteix, retraçant l'histoire du Collège de la Flèche [6], fut amené à exposer la pédagogie des Jésuites, telle qu'elle se pratiquait dans tous les collèges de France, et en particulier à Louis-le-Grand ; le P. De La Servière a consacré une monographie substantielle au P. Porée [7]. A quoi se sont ajoutés le livre d'André Schimberg [8] et la grande histoire du Collège de Clermont [9] par G. Dupont-Ferrier. Malheureusement, dans ces travaux, qui ne concernent

1. *Voltaire au Collège.*
2. *Voltaire et ses Maîtres.*
3. *Voltaire et la Société Française au XVIII^e siècle*, t. I.
4. *Les Nouvelles Littéraires*, 27 avril 1950.
5. *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, 9 vol. (1890-1900).
6. *Un Collège de Jésuites au XVII^e et XVIII^e siècles. Le Collège Henri IV de La Flèche*, 4 vol. (1889).
7. *Un Professeur d'Ancien Régime, le P. Charles Porée* (1900).
8. *L'Éducation morale dans les Collèges de la Compagnie de Jésus en France sous l'Ancien Régime* (1915).
9. *Du Collège de Clermont au Lycée Louis-le-Grand*, 3 vol. (1921).

pas spécialement le séjour de Voltaire chez les Jésuites, se sont glissées quelques erreurs qu'il importe aussi de corriger.

Tout d'abord, en quelle année François-Marie Arouet est-il entré au Collège de Louis-le-Grand ? Le vieillard de Ferney écrivait en 1768 à d'Alembert : « Savez-vous que j'ai vu passer le P. Le Tellier et le P. Bourdaloue, moi qui vous parle ?»[1] Effectivement, le P. Michel Le Tellier fut recteur au Collège du 4 mars 1705 au 16 mai 1706[2]. Bourdaloue mourut à Paris, le 13 mai 1704. Faut-il conclure que le petit Arouet entra au Collège en octobre 1703[3] ? Les lettres à Fyot de la Marche prouvent que Voltaire quitta Louis-le-Grand en 1711[4] ? S'il est entré en 6e en 1703, il a donc redublé une classe. Or, tous ces renseignements nous présentent François-Marie Arouet comme un brillant élève. Et Voltaire ne dit pas qu'il a vu passer le P. Bourdaloue *au collège*.

Fragiles aussi, les inductions tirées des lettres au marquis et au comte d'Argenson[5]. Voltaire leur écrit au courant de la plume, qu'il les aime, qu'il leur est attaché, depuis vingt-cinq, trente, quarante, quarante-cinq années. Il est bien évident qu'il donne un chiffre rond et qu'il n'a pas fait le calcul. Si l'on s'amuse à le faire, les résultats sont : 1712, 1709, 1704, 1706, 1703[6] ; seule la seconde date se trouve, par hasard, être exacte, puisque les frères d'Argenson ont été mis à Louis-le-Grand en 1709. Ils entrèrent directement dans la classe de rhétorique, où les appelait leur âge[7], et ils y firent la connaissance d'Arouet.

C'est à une autre indication de la correspondance qu'il faut demander la solution. En 1740, Voltaire veut être élu à l'Académie Française, malgré *Yébor*.

Il se tourne vers les Jésuites ; il adresse au P. De La Tour, recteur de Louis-le-Grand, une longue lettre publique, dont deux éditions furent tirées en 1746. Voltaire veut qu'on sache qu'il a fait toutes ses études au bon endroit.

La chose est d'importance. Élevé comme il l'a été, il ne peut professer que de bons principes. Plus de chiffres jetés au hasard ; c'est le lieu d'être précis, exact. D'autant que le P. Recteur, qui dispose des archives, peut facilement vérifier. Or, dans cette lettre, Voltaire imprime, en deux endroits différents[8], qu'il a passé sept ans au collège des Jésuites. Sorti en 1711, il était donc entré en 1704, proba-

1. XVIL, p. 111, éd. Moland.
2. Dupont-Ferrier, *op. cit.*, III, p. 12.
3. H. Beaune, *op. cit.*, p. XCVII.
4. XXXIII, p. 1-9. Les allusions à J.-B. Rousseau, et à la tragédie latine de Lejay, nous donnent la date de ces lettres. A. Schimberg, *op. cit.*, p. 452, commet une erreur quand il écrit que Voltaire quitta le collège en 1712.
5. Al. Pierron, *op. cit.*, p. 7.
6. XXXIV, p. 279 ; XXXV, p. 273 ; XXXVI, p. 316, 445, 520.
7. *Journal et Mémoires du marquis d'Argenson*, éd. Rathery, t. I, p. 15. Le marquis, né le 18 octobre 1694, avait le même âge qu'Arouet.
8. XXXVI, p. 427 et 428.

blement au début de l'année scolaire, en octobre [1]. Ce résultat concorde avec les indications de l'abbé Duvernet [2]. Car, malgré le parti pris apologétique et la date tardive, la biographie de Duvernet a de l'autorité : pour les années de jeunesse l'abbé s'était renseigné auprès de Thieriot.

Mais voici une autre incertitude : en 1711, quand Arouet quitta le collège, de quelle classe sortait-il ? De la rhétorique [3] ? Ou de la classe de philosophie ? Voltaire, qui a dit tant de mal de la philosophie des Jésuites, en parlait-il d'expérience ? Son aversion pour le cartésianisme lui a-t-elle été d'abord inspirée par l'enseignement anticartésien de Pères ?

De la sixième, faite en 1704-1705, une scolarité régulière devait conduire Arouet en philosophie, à la rentrée de 1710. Cette présomption est confirmée par les lettres à Fyot de la Marche. Le 23 mai 1711, Arouet répond à son ami : « Vous pensez beaucoup à moi et à *quelques autres philosophes*: corrigez cette façon de parler, et mettez à *des philosophes* [4] ».

C'est la première fois que le mot apparaît dans l'œuvre de Voltaire. H. Beaune veut qu'il ait déjà son sens polémique [5].

Mais Voltaire n'est pas près de l'employer dans cette acception : C'est seulement en 1732, qu'il l'appliquera avec sa signification « philosophique » à Formont et à lui-même [6]. Auparavant, « philosophe », sous la plume de Voltaire, veut dire sage, ou savant [7].

Le texte de 1711 ne peut avoir qu'un sens : « les autres philosophes » sont les autres élèves de philosophie. Et Arouet joue sur le mot ; il est élève de philosophie, mais modestement, il ne veut pas qu'on l'appelle philosophe, parce qu'il n'est pas un sage. Les circonstances, d'ailleurs, imposaient cette modestie. Arouet n'était pas un brillant philosophe, même au sens scolaire : « Le soir que je soutins ma thèse, je répondis aussi mal aux argumentans qu'à l'honnesteté que vous me fistes. [8] » Et, le même jour (8 mai 1711), il annonce que dans peu il soutiendra encore. A cette seconde séance, il ne devait pas participer. « Je vous apprends, écrit-il le 23 juillet, que je ne soutiens pas de demy-acte [9] », car il souffre de migraines. Ces deux passages font allusion à l'épreuve publique, que terminait l'année de philosophie : la soutenance des thèses qui opposait argumentant est défendants [10].

1. *Ratio Studiorum*, éd. 1591, p. 28 : Les grandes vacances allaient de la fin d'août au mois d'octobre.
2. « A l'âge de dix ans, on le met au collège de Louis-le-Grand », Duvernet, *La vie de Voltaire*, Genève, 1786, p. 15.
3. Al. Pierron, *op. cit.*, p. 24 et 28. Dupont-Ferrier, *op. cit.*, t. I, p. 183.
4. XXXIII, p. 3 ; souligné par moi.
5. *Op cit.*, p. CXLIII.
6. XXXIII, p. 307.
7. XXXIII, p. 58 et 146.
8. XXXIII, p. 2.
9. XXXIII, p. 7.
10. Rochemonteix, t. IV, p. 154-155 ; voir aussi, dans les *Thèses Bretonnes illustrées* par le comte De Palys (Vannes, 1890), la description d'une thèse de philosophie soutenue à Louis-le-Grand, le 28 juillet 1708.

Et voici peut-être un indice supplémentaire : Voltaire, en 1737, dans une lettre sur le libre arbitre cite un terme de scholastique, non de ces « barbara, darii » que tout le monde connaît, mais l'Achille : « enfin l'Achille des ennemis de la liberté est cet argument-ci... ». C'est l'Achille de Maître Janotus : « Si l'avais-je bien quotté en mon paperat ; et est unum bonum Achilles » [1].

Or, de 1711 à 1737, Voltaire n'a lu aucun livre de scholastique, le mot ne vient pas non plus du *Gargantua*, où l'allusion est incompréhensible à qui ignore le vocabulaire de l'École. Voltaire connaît donc probablement l'Achille par son année de philosophie ; car les collèges de Jésuites s'en tenaient strictement à l'enseignement de la scholastique.

Ainsi Arouet, ayant fait sa philosophie en 1710-1711, fut élève de rhétorique en 1709-1710, année décisive, puisque en ce temps-là, les élèves faisaient une bonne rhétorique et une mauvaise philosophie. Arouet dut se distinguer parmi les autres rhétoriciens. J.-B. Rousseau, le remarque à la distribution des prix d'août 1710 [2]. Le P. Tarteron [3] propose au grand homme de lui présenter « un petit garçon qui avait des dispositions étonnantes pour la poësie ». « Je le vis revenir un moment après avec un jeune écolier qui me parut avoir seize à dix-sept ans, d'assez mauvaise physionomie, mais d'un regard vif et éveillé et qui me vint embrasser de fort bonne grâce » [4]. Ce croquis est complété par deux autres témoignages sur l'écolier François-Marie Arouet. « Le P. Pallu, son confesseur, jugeait qu'il était dévoré de la soif de la célébrité » [5]. Enfin le P. De La Servière a retrouvé dans les papiers de Porée un petit poème sur Arouet : Apollon a épousé la Folie, et un enfant va naître de cette union. A qui ressemblera-t-il ? « Je prétends, dit la mère, qu'il soit fol, même fol sérieux ». Il tiendra aussi de son père, mais le dernier vers fait épigramme :

La Folie au Parnasse accoucha d'Arouet [6].

Cet Arouet, « fol *sérieux* », ne s'accorde pas trop bien avec la deuxième partie de l'appréciation souvent citée : « puer ingeniosus, sed insignis nebulo ». Était-il si turbulent, ce bon élève, qui au lieu de courir et de sauter, passait ses récréations à bavarder avec ses régents ? [7]

1. *Gargantua*, éd. A. Lefranc, t. I, p. 171.
2. Duvernet précise que Voltaire terminait sa rhétorique, *op. cit.*, p. 11. Aucune allusion aux prix dans la lettre d'août 1711 ; à la fin de la philosophie, les Jésuites ne décernaient aucun prix, seulement un certificat ; cf. Rochemonteix, *op. cit.*, t. IV, p. 412.
3. Carteron est une faute d'impression dans Desnoiresterres, *op. cit.*, p. 16, qui est passée dans G. Lanson, *Voltaire*, p. 11.
4. *Œuvres de J.-B. Rousseau*, éd. Lefevre, t. V, p. 199.
5. Cité par Duvernet, p. 18.
6. De la Servière, p. 466-467.
7. Duvernet, p. 17.

Aussi bien l'appréciation latine concerne Crébillon, élève au Collège de Dijon [1].

D'ailleurs, les pères renvoyaient les pensionnaires trop indisciplinés : le règlement distribué aux familles les en avertit solennellement [2] ; et le fils d'un receveur à la Chambre des Comptes n'était pas un personnage qu'on dût ménager.

Cette classe de rhétorique, où Arouet s'était illustré, était tenue, à Louis-le-Grand, par deux régents. En 1709-1710, ce furent Lejay et Porée [3], le premier, irascible et chahuté, devait être écarté bientôt de l'enseignement, mais Porée était à ses débuts. On comprend que les sympathies de Voltaire soient allées au second. Ils n'enseignaient pas l'un le latin et l'autre le français [4], pour la raison que le français n'était pas enseigné au Collège [5]. Mais l'un se chargeait de la prose et l'autre de la poésie latine. Porée et Lejay ont tous deux laissé et une poétique et une rhétorique latines.

Nous ne savons pas comment se fit le partage en 1709 [6]. Quant au français, il était enseigné par le biais de la version ou par des comparaisons entre auteurs français et latins ; nous savons aussi que Porée encourageait des exercices libres de versification française.

Au reste, une classe de rhétorique différait beaucoup de nos classes de première. Quelque deux cents élèves se pressaient dans la même salle [7]. Juché sur sa chaire, le régent risquait de perdre le contact avec son auditoire. Les Jésuites ont voulu parer à cet inconvénient ; chaque classe était partagée en décuries soumises à un élève de confiance, le décurion, qui contrôlait discipline et travail, et faisait réciter les leçons. Pour animer sa classe, le régent lançait les décuries les unes contre les autres, dans ces assauts de savoir qu'on appelait « concertations » [8]. L'élève des Jésuites apprenait à batailler, à polémiquer. Cette leçon-là, au moins, Voltaire ne l'oubliera pas.

A-t-il oublié les autres ? Il est sûr que Voltaire apprit fort peu de grec, à Louis-le-Grand. Plus tard, il prendra *hiérophanta* (*sic*) pour un mot grec, et il croira qu'il signifie « receveur sacré » [9]. Mais Al. Pierron a tort de prétendre qu'il ne fit même pas de bonnes études latines.

1. *Œuvres complètes* de Crébillon, Paris, 1785, t. I, p. xxv, *Eloge historique de M. de Crébillon*. L'abbé d'Olivet qui tenait cette note du recteur de Dijon, la communique, à Crébillon.
2. *Les Conditions des Pensionnaires au Collège de Louis-le-Grand*. Archives de la Gironde, dossier Jésuites, Collège, H.
3. Dupont-Ferrier, t. III, p. 58.
4. Al. Pierron, p. 24.
5. Jouvancy, *Ratio discendi et docendi*, éd. Ferté, p. 19 et p. 120-121.
6. D'après Henault, *Mémoires*, Desnoiresterres suppose que Porée enseignait l'éloquence, le matin, et Lejay la poésie, le soir. Mais Henault, entré au Collège en 1694, eut comme professeur de rhétorique Jouvancy, pour l'éloquence, et Lejay, pour la poésie. Son texte (éd. Rousseau, p. 79) ne nous apprend donc rien sur la répartition de 1709-1710.
7. Dupont-Ferrier, t. I, p. 100.
8. Jouvancy, *Ratio discendi et docendi*, éd. Ferté, p. 87.
9. XXIV, p. 398.

Les lettres latines au Président Bouhier et à d'Olivet, bourrées de gallicismes, ne prouvent rien : répondant à des humanistes, Voltaire s'amuse à déguiser son français en latin. Au contraire, les nombreuses citations d'Horace, de Virgile, d'Ovide dont est semée la correspondance prouvent bien que la mémoire spontanée de Voltaire est toute latine ; et elle remonte aux années de collège : peu de Français, presque pas d'Anglais ni d'Italien [1]. « Je savais du latin et des sottises. » Le mot est dans le *Dictionnaire philosophique* [2], ce qui explique « les sottises ». Retenons au moins « le latin ».

Ce latin régnait encore, au temps de Voltaire, sur le théâtre du collège. En 1704, Lejay avait risqué une tragédie française, il revint ensuite à la pièce latine. Arouet a-t-il interprété quelqu'une de ces œuvres ? Les programmes des représentations données entre 1704 et 1711 nous le diront, s'ils sont retrouvés un jour. En tout cas, Voltaire prit à ces spectacles le goût du théâtre. Avouons qu'il eût fallu être bien réfractaire pour résister aux attraits de la muse : pendant son séjour à Louis-le-Grand, Voltaire a pu assister à quatre drames, à huit ballets ou pastorales, à quinze tragédies, toutes pièces édifiantes et sans amour, dont le souvenir hantera le théâtre voltairien.

A l'enseignement proprement dit, aux leçons de la tragedie, s'ajoutaient les conversations familières des pères avec les élèves ; le P. de Jouvancy conseille aux maîtres de ne pas négliger ce moyen d'agir sur de jeunes âmes [3]. Ainsi quand Porée et Tournemine entretenaient le petit Arouet dans la cour du Collège [4], ils appliquaient la règle en même temps qu'ils montraient de la sympathie pour un jeune garçon bien doué.

Ce P. de Tournemine, avec lequel Voltaire restera lié, était à Louis-le-Grand à titre de scriptor. Il s'agit d'une institution originale des Jésuites ; les scriptores vivaient au Collège, mais ils n'enseignaient pas. Leur fonction était de produire des travaux d'érudition sur des sujets littéraires, scientifiques ou théologiques.

Voltaire passa précisément à Louis-le-Grand au moment où le nombre des scriptores y fut le plus grand [5]. Il semble pourtant n'avoir fréquenté assidûment que le P. de Tournemine ; et ce choix ne surprend pas. Tournemine, sous le nom de scriptor, dirigeait en réalité les *Mémoires de Trévoux*. Mieux qu'un scriptor, il fut presque un écrivain, car il écrivait en français. « Homme d'un savoir assez médiocre, mais d'une hardiesse qui supplée à tout », écrit de Quens, d'après le P. André [6] : mais le P. André était mécontent des pères de Louis-le-Grand. En 1715, Saint-Simon conseilla au futur Régent d'enfermer cet arti-

1. Raymond Naves, *Le Goût de Voltaire*, p. 165-173 : 139 textes d'Horace contre 21 de Racine.
2. XVIII, p. 411, art. Éducation.
3. *Ratio discendi et docendi*, p. 83 (éd. Ferté).
4. Duvernet, *op. cit.*, p. 17.
5. Dupont-Ferrier, t. I, p. 60.
6. Charma et Mancel, *Le Père André*, t. I, p. 254.

san de l'Unigenitus au donjon de Vincennes, « sans papier, ni encre, ni plumes » [1]. Mais à en juger par le bon ton qui règne dans le journal de Trévoux et dans les écrits de Tournemine, ce père, cultivé et curieux, devait être fort aimable, malgré sa laideur [2].

Le soir, l'enseignement du régent était prolongé par celui du préfet cubiculaire. Qu'on n'aille pas s'imaginer, d'après ce nom, un trop majestueux personnage. Le cubiculaire était un jeune père qui achevait ses études de théologie.

Ces cubiculaires, assez nombreux, formaient une couche intermédiaire entre les élèves et les régents. Jeunes, remuants, parfois d'esprit hardi [3], ils avaient d'autant plus d'influence sur les pensionnaires qu'ils partageaient leur vie de jour et de nuit. Chacun d'eux couchait dans une petite chambrée d'internes dont il contrôlait la discipline. Le premier cubiculaire d'Arouet fut le P. Charlevoix, brave garçon un peu bavard [4]. Le P. Thoulier, devenu plus tard l'abbé d'Olivet, lui succéda vite [5] ; Arouet grelotta avec lui auprès du poêle pendant le terrible hiver de 1709. Ces choses-là ne s'oublient pas.

Lejay, Porée, Tournemine, Thoulier sont des pères assez connus ; il n'en est pas de même du P. Pallu et du P. Paullou. La ressemblance des deux noms a donné lieu à des confusions : on cite parfois l'un pour l'autre [6] ; Desnoiresterres va même jusqu'à les fondre en un seul, le P. Pallou [7]. La bibliographie de Sommervogel nous aide à démêler l'imbroglio. Le P. Paullou (Arouet écrit Polou) est cité dans les lettres de 1711. Il avait sans doute été le régent d'Arouet, dans une classe antérieure, peut-être en Humanité, à moins qu'il n'ait fait une suppléance dans la classe de rhétorique [8]. Il a laissé une tragédie latine, *Saül*, jouée en 1706. Quant au P. Pallu, il fut le confesseur de Voltaire [9] ; nous savons aussi qu'il prêcha l'Avent à la Cour en 1706 [10].

Pallu, « père spirituel », affecté à la direction de conscience et à la prédication, n'assurait aucun service d'enseignement.

On sait que les débuts littéraires de Voltaire datent de Louis-le-Grand, qu'ils furent encouragés par Porée, et qu'ils sont liés, d'après la tradition, à certaine visite que le petit Arouet rendit à Ninon de Lenclos. L'anecdote est communément racontée ainsi : en 1705, ou 1706, un pauvre invalide se présenta au collège ; il demandait qu'on

1. *Mémoires*, éd. Boislisle, t. XXVII, p. 23.
2. « L'homme le plus laid de son siècle » : Bernis, *Mémoires*, t. I, p. 19, éd. Masson.
3. Le P. André, exilé à La Flèche en 1706 pour ses opinions cartésiennes, était très populaire parmi les cubiculaires, qu'il dirigeait en sa qualité de préfet des pensionnaires.
4. *Un Chrétien contre six Juifs*, ch. XXX (1776), XXIX, p. 530.
5. XLVI, p. 111 ; le P. Charlevoix partit pour Québec dès 1705, Sommervogel, t. II, col. 1075.
6. H. Beaune, *op. cit.*, p. CIII, écrit Paullou pour Pallu ; de même Schimberg, p. 452.
7. Desnoiresterres, t. I, p. 18.
8. Dupont-Ferrier, t. III, p. 55.
9. Duvernet, p. 18.
10. Notice sur le P. Martin Pallu, dans la *Collection des Orateurs sacrés*, t. 46, éd. Migne.

lui confectionnât un petit placet en vers pour Monseigneur. Un père, on précise même le père Porée [1], l'adressa au jeune Arouet qui, après y avoir un peu rêvé, remit à l'Invalide un petit billet fort bien tourné que nous lisons dans les *Œuvres complètes* de Voltaire [2]. Sur ce, l'abbé de Châteauneuf, enchanté de son filleul, le présenta à Ninon à qui le petit garçon récita son poème.

Cette version se réclame du *Commentaire historique* [3] et de la *Lettre sur M^lle de Lenclos* [4], elle semble être celle de Duvernet [5]. Mais elle ne résiste pas à l'examen de la chronologie. Ninon de Lenclos mourut le 17 octobre 1705. Il faut donc écarter le texte de *Lettre sur M^lle de Lenclos* qui reporterait la visite à 1707-1708, et celui du *Commentaire* qui situerait la scène en 1706-1707. Dans un autre passage de la *Lettre*, Voltaire écrit : « Elle avait quatre-vingt-cinq ans. Sa mort suivit de près ma visite... ». Ninon eut quatre-vingt-cinq ans en 1701. Voltaire âgé de sept ans, n'était pas encore au collège. Seule l'indication un peu vague, « sa mort suivit de près... », mérite qu'on la retienne. Voltaire aurait donc rendu visite à Ninon peu de temps après son entrée au collège en 1704 ou 1705 ; il avait dix ans.

Ce petit garçon était-il déjà poète ? A-t-il récité des vers de sa façon, et non une fable ou la *Moïsade* ? On en peut douter. Porée ne voulait pas que les poètes de collège se missent trop jeunes à la versification française [6]. Et en 1704-1705, le père n'était pas encore régent de rhétorique à Louis-le-Grand, il n'y fut nommé qu'en 1708, venant de Rouen. Pourtant il a connu l'anecdote des vers pour l'invalide : il y fait allusion dans l'Oraison funèbre du Dauphin [7]. Il semble donc qu'il faille reporter les débuts poétiques de Voltaire aux années 1706-1709. Les vers à Monseigneur seraient ainsi à peu près contemporains de la traduction de l'ode latine du P. Lejay sur Sainte Geneviève [8]. Des biographes enthousiastes, tels l'abbé Duvernet, tendent toujours à exagérer la précocité de leur héros.

Arouet ne passait donc pas ses jours de sortie chez Ninon [9]. Il les employait peut-être plus mal. L'acte dressé en 1719, par un notaire de Sully-sur-Loire, prouve que Voltaire avait emprunté en 1707, à

1. De Quens, dans son Recueil Mezeray, cité par Charma et Mancel, *Le Père André*, I, p. 269 ; de Luchet, *Histoire littéraire de M. de Voltaire* (1281), t. I, p. 9.
2. I, p. 72, et X, p. 213.
3. I, p. 71-72.
4. XXIII, p. 512.
5. Après l'épisode de l'invalide, Ninon demanda à voir cet enfant « dont on lui racontait des merveilles », p. 25.
6. Maury, *Eloge de Radonvillers*, cité par De La Servière, p. 76.
7. « Ils ne tairont pas ses largesses, ces vieux soldats riches d'honneur, mais pauvres de biens, dont il soutenait secrètement l'indigence. » Traduit par De La Servière, p. 130.
8. La procession de la châsse eut lieu le 16 mai 1709. De Luchet, *op. cit.*, p. 9, précise même que Voltaire était en rhétorique ; l'épisode se placerait alors en 1709-1710.
9. Comme semble le croire le P. De La Servière, p. 51. Dupont-Ferrier, t. I, p. 234 : « Quant à François Arouet, c'est à Ninon De Lenclos qu'il allait, étant élève de rhétorique, rendre ses hommages ». Elle était morte depuis cinq ans !

une prêteuse sur gages, la somme de cinq cents francs [1]. L'anecdote contée dans la préface du *Dépositaire* [2], cette visite à un usurier qui prêtait son argent entre deux crucifix, remonte peut-être aussi aux années de collège. On le voit : le P. Porée n'avait pas tort de craindre pour ses élèves les dangers de l'extérieur [3].

Dans l'enceinte même de ses murs, le collège abritait une vie secrète, dont les Pères de Rochemonteix et de La Servière ne nous disent rien. Officiellement, l'activité quotidienne se déroulait selon les normes de la *Ratio Studiorum*, complétée par la *Ratio discendi*. Mais aujourd'hui la simple lecture des instructions ministérielles suffirait-elle à nous faire connaître la vie des lycées ? Ces textes officiels sont toujours admirables. Mais toujours appliqués ? C'est autre chose.

Sur la vie quotidienne de notre collège au temps de Voltaire, un petit manuscrit d'Aix commet quelques indiscrétions. Il se présente comme le rapport d'une « visitatio », c'est-à-dire d'une inspection générale portant sur l'ensemble de l'établissement [4]. Bien entendu, ce rapport supposé est un pamphlet ; mais l'auteur, bien renseigné, a dû vivre au collège. Nous y retrouvons quelques-unes des imputations traditionnelles : le visiteur recommande de dénigrer les prédicateurs et écrivains qui effacent ceux de la Compagnie [5] ; il demande aux pères de s'abstenir d'embrasser les enfants, « au moins en public, s'ils ne le peuvent en particulier » [6]. Plus vraisemblables, ces autres particularités : « Les jours de tragédie, on voit les nôtres aller, venir, courir, s'arrêter, monter, descendre, repousser, avancer, dire des injures, en recevoir, battre, être battus, ce qui fait un intermède plus divertissant que la pièce même. [7] »

Les cubiculaires surtout seront morigénés : « Nos préfets se regardent aux pensionnaires comme dans un pays de liberté. Ils forment là une espèce de République, où chacun abandonné à soi-même vit à sa manière... [8] » Le matin, ils traînent au lit ; un visiteur viendra les en tirer à 4 h. 1/4, « afin d'éviter le scandale que donnent plusieurs d'être couchés lors même que leurs écoliers étudient ». Et certains préfets se remettent sous les couvertures après le passage du visiteur [9]. Vivait-on ainsi dans la chambrée du P. Thoulier ?

Autre faute des cubiculaires : on les voit sans cesse avec les cuistres du collège, « les caressant, les adoucissant, les flattant » [10]. Les cuisines

1. Desnoiresterres, t. I, p. 180-181.
2. VI, p. 393-394.
3. *Le Paezophilus* (*le Joueur*), de Porée est de 1712.
4. Méjanes, ms. 1095 : *Règles qui doivent être gardées au Collège de Louis-le-Grand, données à Paris dans la visite de l'année 1708.*
5. P. 21.
6. P. 12. Calomnie sans doute. Pourtant le catéchisme des collèges de Jésuites. par Canisius (éd. 1686, p. 163) croit bon de signaler aux enfants le *peccatum sodo miticum*. C'est presque un aveu.
7. P. 9.
8. P. 10.
9. P. 17.
10. I, p. 57, à propos de l'attentat de Damiens.

étaient un pôle d'attraction. Voltaire y a vu quelquefois, — il faut croire qu'il rôdait par là, lui aussi, — « les écoliers donner des coups de canif, et les cuistres leur en rendre ». Mais les élèves ne fréquentaient certainement pas les garçons de cuisine dans le seul dessein de croiser le fer. Les cuistres ne pouvaient-ils rendre certains petits services que les pensionnaires n'osaient demander à leurs domestiques officiellement agréés ? Qu'il ait eu ou non recours à ces obligeants personnages, Voltaire ne les oubliera pas, le jour venu. Candide a-t-il besoin d'un valet qui le pilote à travers les états de « los padres » et coure à la recherche de Mademoiselle Cunégonde ? Voltaire lui fournit le fidèle, l'industrieux Cacambo, qui a été cuistre dans le collège de l'Assomption[1].

René Pomeau.

1. *Candide*, éd. Morize, p. 80. J'ai laissé volontairement de côté tout ce qui concerne l'éducation morale et religieuse donnée par les Jésuites. Ce point sera étudié dans un travail ultérieur.

LA VIE ACADÉMIQUE AU XVIII[e] SIÈCLE D'APRÈS UN MANUSCRIT DU PRÉSIDENT DE RUFFEY

L'un des faits essentiels de la vie intellectuelle du XVIII[e] siècle est le développement et l'activité de la vie académique non seulement en France, mais dans toute l'Europe et même aux colonies. Le XVIII[e] siècle connaît différents types de foyers intellectuels, le salon, le club et le café. L'Académie s'en distingue nettement tout en participant des uns et des autres, par son caractère local, son recrutement et son genre d'activité. Ces derniers du reste varient considérablement de l'une à l'autre, sans leur enlever toutefois une certaine communauté d'aspect et de tendances qui suffit à donner à l'ensemble une véritable unité. L'Académie se rapproche encore de l'Université et dans bien des cas tend sinon tout à fait à se substituer à elle, du moins à la compléter. Dans une lettre de 1754 à M. de Solignac, secrétaire perpétuel de l'Académie de Nancy, ainsi que dans l'une de ses *Pensées* [1], Montesquieu qui montra pour l'Académie de Bordeaux, où il fit ses débuts, un si fidèle attachement, définit exactement la nature et le rôle de ces sociétés. Il en est du reste de deux sortes, du moins pour la France, celles qui portent officiellement le titre d'Académie, consacré par des Lettres Patentes, et celles qui sous des noms divers conservent un caractère privé. Toutes se ressemblent plus ou moins, spécialement dans le désir de maintenir contre l'emprise parisienne l'autonomie et l'originalité provinciales. Nous avons à cet égard un texte caractéristique, c'est la réponse de Séguier parlant au nom de l'Académie de Nîmes à Condorcet qui, en 1774, se proposait de fédérer toutes les Académies du royaume sous l'égide de l'Académie des Sciences [2].

La conséquence de ce mouvement est d'abord le développement local de l'esprit de recherche et de méthode, mais surtout la circulation internationale des connaissances et des idées par les associations de membres d'une académie à l'autre, par les correspondances échangées, et plus encore par les sujets de concours auxquels participaient moins les membres eux-mêmes que l'ensemble du public, jusqu'aux

1. Montesquieu, *Corr.*, 669. — *Pensées*, 756-III, 2203 (Éd. des Bibliophiles de Guienne, Bordeaux, Gounouilhou).
2. Séguier, *Lettre sur les Académies de Province* (R. Soc. Sav. Dép. 1880).

hommes — ou aux femmes — les plus obscurs et les moins cultivés, parfois de simples artisans presque illettrés. Grâce à ces concours toute séparation se trouve abolie, et les idées circulent librement à travers tous les rameaux de l'organisme social. C'est là, plus que dans le travail des séances, souvent assez médiocre et limité par les rivalités individuelles, par les préoccupations locales et matérielles, que nous devons chercher le véritable aspect et l'importance capitale de cette vie académique.

Le dépouillement des archives de l'Académie de Bordeaux, presque entièrement conservées, nous a fourni la documentation la plus remarquable sur un centre qu'il faut placer sinon tout à fait le premier, du moins l'un des premiers parmi tous ceux que connut le XVIII[e] siècle [1], mais il faudrait pousser l'enquête dans toutes les sociétés et académies. A peine cette enquête se trouve-t-elle ébauchée dans quelques monographies qui s'attachent plutôt à l'histoire des hommes et des faits qu'à celle des idées ; l'une des plus intéressantes reste la thèse de Marcel Bouchard sur l'Esprit public en Bourgogne, *De l'Humanisme à l'Encyclopédie* [2], mais le titre même de l'ouvrage en fait apparaître le caractère quelque peu différent. Un document conservé à la Bibliothèque Municipale de Dijon [3] fournit en quelque sorte le point de départ de cette enquête. C'est un énorme recueil manuscrit commencé par le Président de Ruffey et poursuivi depuis la fin du XVII[e] siècle jusqu'en 1792. Il contient tous ou presque tous les sujets de concours présentés au cours de cette période par les diverses sociétés du monde. C'est de là que nous nous proposons de tirer quelques indications sur ces sociétés elles-mêmes et la nature de leur activité, indications naturellement très sommaires et très incomplètes puisqu'elles ne se rapportent qu'à celles de ces sociétés qui eurent des concours et aux époques où elles proposèrent leurs concours.

Ces sociétés furent extrêmement nombreuses, mais la durée de cette forme de leur activité se montre très variable, comme du reste sa nature. Beaucoup n'interviennent que de façon toute passagère, certaines même une seule fois. D'autres au contraire se perpétuent à travers de nombreuses années, tout au long du siècle, avec parfois des interruptions et des reprises. Nous les citerons d'abord dans l'ordre chronologique de leur apparition sur le Recueil de Ruffey, nous examinerons ensuite leurs sujets, en nous excusant de la sécheresse de ce qui ne peut être ici qu'une série de catalogues et d'extraits.

Mettons tout de suite à part les différentes sociétés de PARIS :

1. A paraître :P. Barrière, *L'Académie de Bordeaux, Centre de culture internationale*, 1712-1792 (environ 500 p. in-8°). Sources principales : *Bibl. Munic. Bordeaux* : Ms. 828, vol. 1-106 ; 1699, vol. 1-5. — *Id.* Imprimés: H. 18262 (6 vol.), H. 5138 (10 vol.). — *Arch. Munic. Bordeaux*: Ms. vol. 13-39, 44, 64, 71, 744.

2. M. Bouchard, *De l'Humanisme à l'Encyclopédie, Histoire de l'esprit public en Bourgogne au XVIII[e] siècle* (Paris, Hachette, 1929).

3. *Bibl. Munic. Dijon*, Ms. 995.

l'*Académie Française* apparaît dès le début du recueil en 1671, l'*Académie des Sciences* en 1720, celle de *Chirurgie* en 1733, celle des *Belles Lettres* en 1734, l'*Université* en 1752, l'*Académie de Médecine* et la *Société d'Agriculture* en 1764, la *Société de Médecine* en 1767 et la *Société d'Emulation* en 1778.

Mettons à part également la *Société Royale de Londres* officieusement constituée en 1645 et officiellement en 1662 qui n'a pas place dans le recueil.

Nous avons donc avec la date d'apparition et de disparition :

I. ARLES, 1682-89. — ANGERS, 1687-94 (avec réapparition postérieure). — VILLEFRANCHE-SUR-SAONE, 1688 (avec réapparition postérieure).

II. TOULOUSE, *Jeux Floraux*, 1708-88. — BORDEAUX, 1715-91 (fondée en 1712).

III. PAU, 1724-74. — MARSEILLE, 1727-89. — SOISSONS, 1735-52. — *COPENHAGUE*, 1739 (avec réapparition postérieure). — DIJON, 1741-89 (fondée en 1740, existence antérieure du cercle du Président Bouhier). — VILLEFRANCHE-SUR-SAONE, 1741-77. — MONTAUBAN, 1744-90 (fondée en 1730). — BERLIN, 1745-87. — ROUEN, *Immaculée Conception*, 1746-89 (fondée en 1740). — TOULOUSE, 1747-88.

IV. NANCY, 1750-90. — BASTIA, 1750-53. — *SAINT-PÉTERSBOURG*, 1751-88. — *MADRID*, 1751-87. — AMIENS, 1751-89. — *GOTTINGUE*, 1752-76. — BESANÇON, 1753-87 (fondée en 1752). — *HARLEM*, 1754-87. — *STOCKHOLM*, 1754-89. — *LEYDE* 1755-84.

V. LYON, 1760-90. — *MUNICH*, 1760-79. — METZ, 1761-87 (fondée en 1757). — CAEN, 1762-86. — *LOUVAIN*, *Université*, 1763. — *ROTTERDAM*, 1763-75. — *BERNE*, 1763-84. — *MANNHEIM*, 1764-88. — *HAMBOURG*, 1765-73. — LIMOGES, *Société d'Agriculture*, 1767-79. — MONTPELLIER, 1767-87. — *STYRIE*, 1767. — *DANTZIG*, 1768. — LA ROCHELLE, 1768 (fondée en 1732). — *VIENNE*, 1769-80. — *MANTOUE*, 1769-88. — *LAYBACH*, 1769.

VI. *FLESSINGUE*, 1770-84. — *COPENHAGUE*, 1770-90. — *PARME*, 1770-74. — ORLÉANS, *Société d'Agriculture*, 1771-90. — *LEIPZIG*, 1772-75. — *LITHUANIE*, 1772. — *SIENNE*, 1772-73. — *BRESLAU*, 1773-76. — *BRUXELLES*, 1773-88. — *CARNIOLE*, 1773-74. — NIMES, 1773-89. — *UDINE*, 1774. — *VICENCE*, 1774. — *ZELT*, 1774. — *AMSTERDAM*, 1774-79. — *FLORENCE*, *Georgofili*, 1774-80. — *BRESCIA*, 1775. — *DRONTHEIM*, 1775-78. — *EDIMBOURG*, 1775. — *FRANCFORT*, 1775. — *LA HAYE*, 1775. — *LONDRES*, *Société Médicale*, 1775-86. — *GOTTEMBOUŒG*, 1776. — *CASSEL*, 1777-80. — CHALONS-SUR-MARNE, 1777-91 (fondée en 1750). — *GENÈVE* 1777-83. — *CHRISTIANIA*, 1777.

VII. CHERBOURG, 1780. — *BALE*, 1781. — AIX, 1781. — *BATAVIA*, 1781-85. — *PADOUE*, 1781-82. — AUCH, 1784-85. — ANGERS, 1784-88. — ARRAS, 1785-89 (fondée en 1738). — BOURG, 1785 (fondée en 1755). — BOURGES, 1785. — *LIÈGE*, 1785. — *PRAGUE*, 1785. — *Société Patriotique de Bretagne*, 1786. — *Société des Neuf Sœurs*, 1786. — VALENCE, 1787. — GRENOBLE, 1787-89. — *SAINT-DOMINGUE, Philadelphes*, 1787.

Dans plusieurs des villes ci-dessus apparaissent des groupements divers de moindre importance :

AMSTERDAM, Société d'Agriculture, 1778. — *BERLIN, Direction de la Guerre*, 1774. — *Société des Scrutateurs de la Nature*, 1784. — *BERNE, Société économique*, 1770. — *CASSEL, Société des Antiquaires*, 1779. — *COPENHAGUE, Collège de Médecine*, 1778. — LYON, *Société d'Agriculture*, 1769, 1776, 1788, *Hôpital*, 1769, *Collège de Médecine*, 1774, *Intendance*, 1777. — NANCY, *Collège de Médecine*, 1784. — *SAINT-PÉTERSBOURG, Société Economique*, 1766-76. — ROUEN, *Puy des Palinods*, 1770, 1777. — SOISSONS, *Société d'Agriculture*, 1779. — *STOCKHOLM, Société patriotique*, 1769. — *VIENNE, Société d'Agriculture*, 1780.

Ne sont pas mentionnées dans le recueil parce que n'ayant pas eu de concours : BORDEAUX, Musée, Société d'Agriculture. — PÉRIGUEUX, 1718, 1780. — BÉZIERS, 1723. — CLERMONT, 1747. — AUXERRE, 1749. — MILHAU, 1751. — LILLE, 1758. — MULHOUSE, 1775. — AGEN, 1776. — BAYEUX, VALENCIENNES, DAX, etc.

A propos de cette liste quelques remarques s'imposent :

1. Le grand nombre de sociétés qui n'apparaissent qu'une fois ou un tout petit nombre de fois, surtout évidemment à la fin du siècle. Même si leur durée a été plus longue, elles n'ont pas eu de concours réguliers et n'en ont proposé que sur telle ou telle question particulière intéressant momentanément la région, de même que d'autres proposent de temps à autre à côté de leurs prix réguliers des prix exceptionnels offerts par tel particulier dans telle circonstance donnée, par exemple à Bordeaux, sur la *Lecti Minctio*, par une mère dont la fille souffrait de cette affection, ou les *Landes de Gascogne*, par Élie de Beaumont qui venait de les traverser. Mais ce fait même nous montre que l'on considérait ces concours comme de très efficaces moyens d'action ou d'information.

2. Il n'existe que fort peu de sociétés à concours avant 1720 : Trois sans grande importance avant 1700 en dehors de Paris ; — Les *Jeux Floraux*, société surtout littéraire en 1708, BORDEAUX, officieusement créée en 1708 et officiellement en 1712 qui semble bien avoir été pour beaucoup d'autres l'initiatrice et le modèle. A Bordeaux, du reste, comme dans plusieurs villes, l'Académie succédait à un cercle privé, fondé par le Président de Salomon ; à la fin du XVII^e^ siècle se créa l'*Académie des Lyriques*, transformée par la suite en Académie des Sciences.

Le développement se fait vite, presque exclusivement en France au début, puis de plus en plus à l'étranger (1720-49, France 8, Étranger 2 ; 1750-55, France 4, Étranger 6). Un temps d'arrêt est marqué entre 1755 et 1760, puis le mouvement s'accélère (1760-69, France 7, Étranger 11) et atteint sa plus grande amplitude, mais aussi avec le plus grand nombre de centres éphémères (1770-79, France 4 , Étranger 24) ; il est alors presque exclusivement étranger. mais dans une dernière période il redevient en grande partie français (1780-87, France 10, Étranger 7). Dans l'ensemble, la France évidemment l'emporte de beaucoup avec 34 sociétés principales, 7 diverses, 11 sans concours dans la liste précédente et 9 à Paris. Viennent ensuite les Pays-Bas avec 12 et 2 diverses ; l'Allemagne, 10 et 2 ; l'Italie, 7 ; les pays autrichiens, 6 et 1 ; la Scandinavie, 3 et 2 ; la Suisse, 3 et 1 ; la Russie et pays baltes, 2 et 1 ; enfin l'Espagne, l'Écosse, l'Angleterre, Batavia, Saint-Domingue, 1. Il est curieux de voir l'Angleterre à peu près entièrement fermée à ce mouvement.

Il ne serait sans doute pas très difficile d'expliquer ces différences et ces fluctuations non seulement par l'élargissement général plus ou moins grand de la culture, mais aussi par les conditions différentes de cette culture, par les faits politiques et sociaux, les relations internationales, le développement des villes et des campagnes, la gravité croissante et plus ou moins ressentie de certains problèmes économiques ou sociaux qui se posent un peu partout en même temps, et de plus en plus à mesure qu'on avance vers la fin du siècle.

Les principales sociétés, celles dont nous pouvons véritablement apercevoir la physionomie, ne se ressemblent nullement, répétons-le, ni par le nombre, ni par l'intérêt, ni non plus par la nature des sujets proposés. Sur ces divers points encore Bordeaux se distingue très nettement de ses émules, à la fois par la quantité des sujets et par le caractère méthodique, systématique pourrait-on dire, de l'enquête menée d'un bout à l'autre du siècle. Alors qu'ailleurs on semble travailler un peu au hasard ou selon les impulsions de l'actualité, on est surpris par cette régularité d'un plan que l'on pourrait croire déterminé d'avance, qui résiste à toutes les difficultés intérieures ou extérieures, et aussi par l'intérêt général que présentent les sujets, qui s'oppose à la banalité ou au contraire à la technicité locale dans la plupart des autres centres. Aussi le nombre des concurrents y reste-t-il le plus souvent assez considérable, 14 et 13 dès les deux premières années, une dizaine en moyenne, allant jusqu'à 29 sur la *Salure de la Mer* en 1728, 35 en 1752-54 sur la *Corruption des grains de blé dans les épis*, 22 en 1763-65 sur les *Plantes susceptibles de remplacer le blé* ; les lauréats, français ou étrangers indifféremment, ont souvent sombré dans l'oubli, mais il en est qui conservent encore aujourd'hui leur place dans l'histoire comme Dortous de Mairan, Crouzas, Pestalozzi, Des Aguliers, Tillet, Parmentier, etc.

Voici pour les principales de ces sociétés le nombre et la distribution des concours :

Amiens.....	1751-89	25	années	40	concours	36	sujets	4	répétés
Berlin.....	1745-87	39	—	58	—	52	—	6	—
Besançon.....	1753-87	32	—	76	—	71	—	3	—
Bordeaux.....	1715-91	76	—	153	—	104	—	29	(de 2 à 7 fois)
Châlons.....	1777-91	13	—	21	—	21	—		
Copenhague...	1739-70	14	—	29	—	29	—		
Dijon.....	1741-89	34	—	36	—	34	—	2	—
Harlem.....	1754-87	25	—	41	—	39	—	2	—
Jeux Floraux..	1708-88	47	—	57	—	57	—		
Mantoue.....	1769-88	11	—	34	—	34	—		
Marseille.....	1727-89	56	—	89	—	84	—	4	—
Montauban...	1740-90	31	—	43	—	43	—		
Nancy.....	1750-90	13	—	17	—	17	—		
Pau.....	1724-74	39	—	56	—	55	—	1	—
Rouen.....	1746-89	37	—	69	—	58	—	7	—
(Conception et Palinods)									
Soissons.....	1735-52	17	—	19	—	17	—	2	—
Toulouse.....	1747-88	23	—	25	—	15	—	6	—

En ce qui concerne le genre d'activité nous nous bornerons à quelques brèves remarques.

A PARIS, l'*Académie Française* se borne à des louanges de Louis XIV et à des lieux communs ; l'*Académie des Belles-Lettres* s'occupe d'histoire ancienne, Grèce, Rome, Égypte ; l'*Académie des Sciences* de physique, navigation, astronomie ; l'*Université* de lieux communs philosophiques ; la *Société d'Emulation* à partir de 1778 de technique économique. Naturellement à Paris comme partout les sociétés de médecine, chirurgie, agriculture, s'en tiennent à leurs spécialités.

AMIENS : Histoire du commerce, questions économiques (commerce, industrie), surtout jusque vers 1765. Il y a plus de diversité par la suite.

ANGERS, ARRAS : Questions économiques et sociales vers la fin du siècle.

BASTIA (1750-53) : Législation.

BATAVIA (1781-85) : Sujets d'utilité locale.

BERLIN : Sciences (physique, astronomie, anatomie, métallurgie); Philosophie ; quelques sujets d'histoire.

BERNE : Sociologie.

BESANÇON : Histoire ancienne et médiévale de la province ; économie, commerce, industrie ; morale.

BORDEAUX : Jusque vers 1750 on s'occupe presque exclusivement des sciences, surtout de physique et de géologie ; à partir de 1750 l'agriculture, l'économie, les problèmes sociaux deviennent prépondérants.

BRUXELLES : Économie, Histoire des Pays-Bas.

CAEN : Économie.

CHALONS (1777) : Problèmes sociaux (éducation, justice, forma-

tion du citoyen) ; notons par exemple en 1782 *Amélioration du sort des laboureurs, journaliers, hommes de peine dans les campagnes.* A ce point de vue social c'est l'une des sociétés les plus intéressantes

COPENHAGUE : Histoire, sciences, économie, sans ordre apparent.

DIJON : Relativement peu importante : au début sujets philosophiques en vue de l'opposition au cercle Bouhier ; quelques sujets scientifiques ; médecine et sujets divers dans la seconde période.

GENEVE, GOTTINGUE, HAMBOURG : Sujets techniques locaux.

HARLEM : Morale et sociologie ; économie et technique dans les Pays-Bas ; géographie, agriculture, commerce, pêche, navigation

TOULOUSE, *Jeux Floraux* : Lieux communs de morale et de philosophie en prose et en vers. — *Académie* : Physique, histoire ancienne locale.

LEIPZIG : Histoire d'Allemagne.

LEYDE : Philosophie, histoire locale.

LYON : Médecine, économie.

MANNHEIM : Histoire, métallurgie.

MANTOUE : Physique, sociologie.

MARSEILLE : Lieux communs de morale et de littérature en prose et en vers ; quelques sujets d'économie locale après 1760.

METZ : Économie locale.

MONTAUBAN : Lieux communs de philosophie.

MONTPELLIER : Technique et économie locales.

MUNICH : Histoire et économie locales.

NANCY : Sujets divers sans importance.

PAU : Lieux communs de morale et de littérature, en particulier sur le goût.

SAINT-PÉTERSBOURG : Sciences ; de 1766 à 1773 à la *Société économique*, trois sujets sur le sort des paysans.

ROUEN : Histoire médiévale, navigation, économie, sciences appliquées, religion et philosophie.

SOISSONS : Histoire médiévale.

STOCKHOLM : Histoire et économie locales.

Si maintenant nous parcourons la liste des sujets classés par matières, voici quelques-uns des plus intéressants ou des plus fréquemment présentés :

Agriculture et amélioration agricoles : 25 surtout à partir de 1760 (Bordeaux, 5).

Aiguille aimantée : 6 (Bordeaux, 2).

Air : 5 (Bordeaux, 4).

Alimentation, maladies du blé, plantes de remplacement : 10 (Bordeaux, 5), avec nombreuses reprises ; intéressant en particulier pour l'histoire de la pomme de terre.

Anatomie et physiologie : 19 (Bordeaux, 7).

Astronomie : 29 (Bordeaux, 1).

Eaux minérales, *Bains* : 13 (Bordeaux, 8).

Bien public, *humanité* : 10.

Bois, production et utilisation économique, à partir de 1754 : 14 (Bordeaux, 3).

Canaux : 3.

Chimie : 8 (Bordeaux, 2).

Climat : 5 (Bordeaux, 2). A noter : Bordeaux 1741, *Sur la couleur des Nègres* et Pau 1743, *La différence des climats où les hommes vivent contribue-t-elle à celle de leurs esprits* ? pour l'influence directe sur Montesquieu.

Commerce, son histoire et son développement : 34 surtout à partir de 1760 ; à noter l'absence de Bordeaux.

Corporations (Suppression des) : 2.

Education : 31 (Absence de Bordeaux).

Electricité : 18 (Bordeaux, 5, apparaît la première en 1725 et 1742).

Embryogénie, *accouchement*, *allaitement* : 19 à partir de 1750 (Bordeaux, 2), avec de nombreuses reprises.

Enfants trouvés : 8 à partir de 1778 (Bordeaux, 1), avec reprises.

Ensablements, *ports*, *rivières* : 21 surtout à partir de 1770.

Fertilité des terres : 14 (Bordeaux, 5).

Fossiles et géologie : 13 (Bordeaux, 8).

Géographie, *ethnographie* : 17 (Bordeaux, 1).

Goût, *littérature*, etc. : 26.

Histoire provinciale ancienne et médiévale : 46 (Soissons 12, Besançon, 20 ; Bordeaux, 1).

Houille : 7 surtout à partir de 1776.

Langage : 12.

Législation, *criminalité* : 14.

Lettres et Mœurs : 10.

Luxe : 8.

Magnétisme : 9 (Bordeaux, 2).

Maladies des bestiaux : 8 partir de 1761.

Manufactures, *industrie* : 11.

Marais, *landes*, *dunes* : 7 (Bordeaux, 2), 1766 et à partir de 1773.

Mathématiques, *mécanique* : 7.

Médecine (en dehors des sociétés de spécialistes) : 50 (Bordeaux, 7).

Mendicité, *Maisons de force* : 13 surtout entre 1773 et 1781.

Métallurgie : 18 (Bordeaux, 1).

Mines : 8.

Moulins : 7 (Bordeaux, 1).

Mouvement : 7 (Bordeaux, 1).

Navigation : 40 (Ac. des Sciences, 20 ; — Bordeaux, 1, avec reprises), sauf à l'Académie des Sciences surtout à partir de 1770.

Optique : 8 (Bordeaux, 1).

Passions, *Bonheur* : 10.

Patriotisme : 6 à partir de 1780.

Phénomènes marins : 12 (Bordeaux, 2).

Philosophie, Religion : 29.

Physique, Phénomènes atmosphériques, feu, etc. : 48 (Bordeaux, 15 jusqu'en 1751).

Politique, gouvernement : 24.

Population : 6.

Problèmes sociaux divers (Impôts, assistance, population des campagnes, etc.) : 29 surtout à partir de 1760 (Bordeaux, 3).

Rapports de l'esprit et du cœur : 8.

Restauration des mœurs : 3.

Routes : 2.

Sources : 2 (Bordeaux, 1).

Techniques industrielles, machines : 51 à partir de 1752 (Bordeaux, 3).

Tremblements de terre, volcans : 4 (Bordeaux, 1).

Urbanisme, eaux, éclairage, incendies : 16 (Bordeaux, 1).

Végétaux : 15 (Bordeaux, 8).

Viticulture : 9 (Bordeaux, 3).

L'examen de ces divers sujets à leur date respective permet cette constatation, particulièrement dans un couloir comme Bordeaux : si les sujets de science théorique dominent jusque vers 1750-60, à partir de cette époque se produit une nette évolution et la préférence est donnée aux sujets pratiques et sociaux.

Tel est donc le cadre schématique de cette vie académique internationale, il resterait à le remplir par l'examen détaillé des idées telles que les présentent les différents sujets et les dissertations qu'ils provoquent dans leurs rapports, d'une part, avec les réactions que celles-ci soulèvent dans l'attribution des prix, d'autre part, avec les travaux des séances et des divers membres, enfin avec l'actualité et les courants d'opinion auxquels ces sujets se rattachent, dont ils sont la préparation ou la manifestation. Une telle étude serait évidemment impossible dans le cadre de cette introduction, nous nous en tiendrons donc à quelques brèves indications.

Nous insisterons tout d'abord sur la reprise de certains sujets n'ayant pu être couronnés lors de leur première présentation, elle en indique l'importance aux yeux de ceux qui les proposaient, par exemple :

AMIENS, 1753-54 : Qualité des laines propres aux manufactures.

BERLIN, 1754-56 : Modifications du mouvement diurne de la terre. — 1758-60 : Vérité nécessaire ou contingente de la statique et de la mécanique. — 1761-63 : Si tous les êtres vivants sortent d'un œuf fécondé.

BESANÇON, 1768-69-70 : Histoire d'une ville de Bourgogne.

BORDEAUX, 1723-26-36-67 : Action des Bains. — 1732-33-57 : la Sève. — 1738-40 : Fertilité des terres. — 1743-45 : Pierres figurées (fossiles). — 1747-48-70-72-75 : Mesure de la vitesse des vaisseaux. — 1752-54 : Maladies du blé. — 1752-53-55-57 : Influence de l'air sur les

végétaux. — 1761-63-65 : Préservation de la laine contre les insectes. — 1763-65 : Plantes susceptibles de remplacer le blé. — 1766-68-70 : Maladies résultant du dessèchement des marais. — 1768-69-77 : Analyse des eaux minérales. — 1778-81-83-84-85 : Allaitement des enfants trouvés. — 1785-87 : Limitation de certaines cultures.

LYON, 1771-72-75 : Moyens de procurer de bonnes eaux.

TOULOUSE, 1752-58-61 : Sciences et arts sous les Wisigoths. — 1765-68-71-74 : Mouvement des fluides dans les conduits. — 1780-82 : Avantages des États provinciaux.

Certains sujets sont abandonnés sans attribution de prix malgré leur importance, toutes les solutions ayant paru insuffisantes. Ainsi à Bordeaux en 1717 le *Cheminement des urines*, en 1718 les *Glandes rénales*, en 1719 les *Ferments*, en 1731 la *Formation des pierres*, en 1725 les *Pierres figurées* (fossiles). Malgré de multiples tentatives de 1747 à 1775 et un nombre considérable de dissertations on se contente d'accorder une médaille d'encouragement à l'Abbé Aubéry sur la *Mesure de la vitesse des navires*. Il n'y a pas de prix de 1763 à 1765 pour les *Plantes susceptibles de remplacer le blé*, l'indication de la pomme de terre ayant paru trop peu nouvelle ; il en est de même de 1778 à 1785 pour l'*Allaitement des enfants trouvés* malgré 28 pièces successivement présentées, et de 1782 à 1789 pour l'*Eloge de Montesquieu* malgré 7 présentations et 19 pièces. Il est d'autres sujets qui sont abandonnés dès leur première présentation parce qu'ils ne parviennent pas à intéresser le public et ne provoquent qu'un nombre insignifiant de présentations ou même aucune. Tels sont, par exemple, à Bordeaux en 1725 la *Reproduction des plantes* (aucune pièce) ; en 1736, les *Tremblements de terre* (2 pièces), l'*Action des bains* (1 pièce) ; en 1766, les *Causes des coagulations* (1 pièce) ; en 1771, le *Raffinage du sucre*, et en 1773, les *Défauts des verres optiques* (aucune pièce).

Il peut être intéressant de suivre le développement et l'évolution de telle ou telle question à travers les différentes sociétés et à travers des périodes plus ou moins longues du siècle, mais il ne l'est pas moins d'apercevoir, à un moment déterminé, telle question proposée simultanément sous des formes similaires ou voisines par diverses sociétés : on peut en conclure à des influences réciproques, mais aussi à une nécessité générale plus ou moins urgente ; il s'agit parfois de problèmes scientifiques destinés aux spécialistes, mais aussi de problèmes sociaux susceptibles d'intéresser l'ensemble de la population, l'on voit apparaître ainsi de véritables courants d'idées que ne mettraient peut-être pas suffisamment en valeur les œuvres officielles. Nous citerons, par exemple, les améliorations agricoles dans les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie entre 1770 et 1780, en France entre 1780 et 1785 ; les préoccupations alimentaires portant sur les maladies du blé et la nécessité de plantes de remplacement à Bordeaux, Besançon, Lyon, Bruxelles entre 1760 et 1780, sur les maladies de bestiaux vers la même époque ; la pénurie du bois et comme conséquence la recherche de la houille

en France et en Allemagne dans la seconde moitié du siècle ; les enfants abandonnés et la mendicité à Bordeaux, Nancy, Angers, Metz, Châlons, Hambourg, Genève, Orléans, Soissons, Berne, Rouen, Lyon et même Batavia autour de 1780 ; l'administration provinciale à Châlons, Toulouse, Rouen en 1780 ; l'adduction des eaux potables à Lyon, Nîmes, Bordeaux, Toulouse, Besançon de 1770 à 1787. Il serait facile de multiplier les exemples et d'étudier ces coïncidences et ces rapports jusque dans le détail.

Signalons également les relations qu'il serait possible d'établir entre ces sujets de concours et les œuvres des grands écrivains tels que Buffon, Montesquieu, Rousseau, etc. Si l'influence apparaît quelquefois des écrivains sur les académies, le mouvement inverse est peut-être plus fréquent et plus manifeste.

En ce qui concerne la philosophie, si Besançon propose en 1771 *L'influence de la philosophie sur notre siècle* et Nîmes en 1785, *L'influence de Rousseau sur la littérature*, les grands personnages que l'on considère généralement comme directeurs de la vie intellectuelle n'apparaissent guère, sans doute leurs polémiques sont-elles sous-entendues, mais elles suscitent autant de réactions que d'adhésions, en tout cas l'on ne s'y asservit pas plus qu'aux théories scientifiques orthodoxes. Il n'est pas étonnant que l'Immaculée Conception ou les Palinods de Rouen proposent en 1770, *Dangers des livres contre la religion* ; en 1771, *Utilité d'une société académique consacrée à la religion et aux lettres* ; en 1772, *La religion élève l'âme et agrandit l'esprit*, en 1770 et 1777, *Indécence et danger de la raillerie en matière sérieuse, particulièrement religieuse*, mais des tendances analogues se font sentir ailleurs. Montauban propose : *Vanité des sciences sans la religion* (1744), *La vraie philosophie est incompatible avec l'irréligion* (1752), *La Philosophie ne suffit pas pour réformer le cœur humain* (1755), et d'autres dont l'intention pour être moins directe n'en est pas moins nette : *Un esprit trop subtil ressemble à un esprit faux* (1759), *La présomption est la compagne de la médiocrité* (1764), *La véritable philosophie est dans les mœurs plus que dans les paroles* (1774), *La corruption du cœur source des égarements de l'esprit* (1777), etc. Pau en 1756 et Amiens en 1761 donnent *La droiture du cœur aussi nécessaire à la recherche de la vérité que la justesse de l'esprit.* Besançon en 1782 propose *La liaison de la religion et de l'ordre social.*

L'esprit proprement philosophique ne se manifeste guère avec netteté qu'à Berlin : *Discuter le mot de Pope « Tout est bien conformément à l'hypothèse de son auteur »* (1755), *Degré de certitude des vérités métaphysiques* (1763), *Si on peut détruire les penchants naturels ou en faire naître que la nature n'ait pas produits* (1767), *Les hommes abandonnés à leurs facultés naturelles peuvent-ils inventer le langage* ? (1771), *Lois de la connaissance et du sentiment, leurs rapports entre elles et avec le génie et le caractère d'un homme* (1773), *Est-il utile au peuple d'être trompé* ? (1780), *Manière de rappeler à la raison les nations*

sauvages ou policées livrées à l'erreur ou aux superstitions (1783).

Si le concours de 1750 à Dijon, *Si le rétablissment des lettres et des arts a contribué à épurer les mœurs*, permit à Rousseau sa première et tapageuse manifestation, dès 1743, à propos du sujet, *Si la loi naturelle sans les lois politiques peut porter la société à sa perfection*, un académicien de Dijon exprimait les mêmes idées avec la même phraséologie lyrique et déclamatoire. Il ne s'agissait point, en effet, d'un paradoxe isolé, partout à la même époque les académies se posent la même question dans leurs séances et y répondent par l'affirmative, par exemple, à Bordeaux, pour justifier leur existence et leurs travaux. A Dijon, par contre, l'on veut une réponse négative pour marquer nettement l'opposition entre l'académie bourgeoise et le cercle aristocratique et humaniste du Président Bouhier. Rousseau sans doute connaissait cette exigence, et peut-être fut-ce le rôle de Diderot que de la lui révéler. En tout cas, en 1754, la réconciliation s'était faite entre les deux sociétés et Rousseau en fut la victime, puisque les mêmes idées couronnées à propos des *Lettres et des Arts* furent écartées sur l'*Inégalité* et le prix accordé à l'abbé Talbert qui dans les deux cas soutenait la thèse banale et traditionnelle [1]. Dijon propose encore des thèmes voisins : en 1757, *Est-il plus nécessaire d'étudier les hommes que les livres* ? en 1760, *Les sciences et les arts les plus utiles et les premiers cultivés sont-ils les plus perfectionnés* ? en 1766, *Traité élémentaire de morale à l'usage des collèges*; en 1775, *Avantages des jeux publics pour les mœurs....* Ces problèmes des mœurs, de leur dégradation et de leur restauration, de leurs rapports avec la vie intellectuelle, reparaissent maintes fois sous une forme plus ou moins nette, par exemple, à Bastia en 1753; *Politique des Goths en détruisant les arts et les sciences*; à Marseille dès 1738; *Utilité des lettres par rapport aux mœurs*; en 1764: *Influence des Belles-Lettres et des arts sur les mœurs*; à Munich en 1761; *Utilité des ouvrages de belles-Lettres et des ouvrages de morale* ; à Besançon si, en 1757, le sujet *Pourquoi a-t-on plus d'indulgence pour le vice que pour le ridicule* ? présente une idée chère à Rousseau en 1763, on propose *Les mœurs donnent du lustre aux talents*, et en 1775, *Le respect pour les mœurs contribue au bonheur de l'Etat*, etc. A Batavia, en 1781, on retrouve : *Influence des sciences sur les mœurs.*

Ce sont des préoccupations voisines qui font proposer à Soissons, en 1747 : *Faut-il se conformer au goût du siècle où l'on écrit* ? et à Rouen en 1770 : *L'homme de génie doit-il s'accommoder au goût du siècle et de sa nation* ? Sur cette question du goût, signalons à Pau entre 1725 et 1745 toute une série de sujets qui remettent en discussion les idées de l'abbé Du Bos précisément à une époque où elles font l'objet d'une correspondance entre Montesquieu et son ami J.-J. Bel. Nous touchons ici à la littérature : certes les sujets présentés ne sont pas tou-

1. Bouchard, *op. cit.*

jours d'un bien grand intérêt, il n'est cependant pas indifférent de noter qu'en 1783 Copenhague propose *Caractères de l'ancienne poésie du Nord, différences avec la latine et la grecque, ressemblances avec la germanique et anglo-saxonne*, et en 1789, l'Université de Paris *Les anciennes sagas du Nord.*

Si le problème des mœurs nous a fait rencontrer Rousseau, c'est Montesquieu qu'évoque celui des climats, et l'influence paraît essentielle sur lui de ce sujet de Pau en 1743, précisément alors que se prépare l'*Esprit des Lois* : *La différence des climats où les hommes naissent contribue-t-elle à celle de leurs esprits* ? Montesquieu reprendra presque textuellement au Livre XIV de l'*Esprit des Lois* un paragraphe d'une dissertation anonyme présentée à Bordeaux en 1741 sur la *Couleur des Nègres.* Bastia qui, en 1751, proposait *Etablissement des lois et obligation de s'y conformer*, précise, en 1753, *Les lois ne sont durables qu'appropriées aux nations et au tempérament des peuples* et, en 1775, Amsterdam propose *L'étude du cœur humain par rapport aux climats et au gouvernement.*

Bien des sujets et des travaux de séances nous amèneraient à Buffon, à l'*Histoire naturelle* et aux *Epoques de la Nature*, ne serait-ce que ce projet d'*Histoire de la Terre* publié en 1719 par Montesquieu au nom de l'Académie de Bordeaux, abandonné par la suite, mais dont l'importance est signalée dans le *Telliamed* et qui ne cessera jamais d'être présent dans les projets d'histoire naturelle de la Guienne élaborés au cours du siècle : nombre d'académies en présentent d'analogues pour toute leur province ou une partie de celle-ci. Il est bien certain que ce genre d'observations convient à des amateurs locaux et c'est dans le domaine scientifique que l'œuvre des académies apparaît la plus féconde et la plus originale. L'on ne saurait négliger les noms de Mairan, de Romas, de Tillet ou de Lacépède à Bordeaux, par exemple, mais les amateurs les plus obscurs ont joué leur rôle dans le développement de la méthode expérimentale et de l'observation. Si dans le domaine des idées leurs systèmes apparaissent souvent bizarres ou naïfs, s'ils ne font dans bien des cas que démarquer des ouvrages antérieurs où voisinent avec les doctrines modernes les élucubrations les plus obscures du Moyen Age, ils sont de par leur situation et leurs occupations tout proches de la réalité des faits et les concours sur les matières de physique, de géologie, de physiologie animale ou végétale leur fournissent l'occasion d'utiliser leur expérience quotidienne avec une hardiesse et une liberté dont se montrent incapables les savants officiels : c'est le même phénomène qui se produit également, quoique peut-être à un degré moindre, dans la littérature. Notons comme caractéristique d'un état d'esprit universel dans les académies dès le début du siècle ce sujet de Harlem en 1770 : *Qualités requises dans l'art d'observer et en quoi il contribue à la perfection de l'esprit.* C'est dans bien des cas l'insuffisance de l'observation et de l'expérience qui est reprochée aux concurrents malheureux et au contraire

leurs qualités dans ce domaine qui font couronner les autres.

Parallèlement à la méthode scientifique se développe la méthode historique non seulement à travers tous ces sujets d'histoire provinciale qu'il serait inutile d'énumérer, mais dans les travaux de séances et les projets de vastes ouvrages, spécialement à Bordeaux où pendant tout le XVIII^e siècle on discute autour d'un projet d'*Histoire de Guienne*. Le programme historique le plus complet est tracé en 1758 par le Chanoine Baudeau [1] avec une telle rigueur de méthode et d'une façon si précise que les historiens du XIX^e siècle n'auront plus grand chose à y ajouter, lorsque vraisemblablement ils en auront pris connaissance. Il n'est pas difficile d'apercevoir les motifs qui développent les études gallo-romaines ou médiévales dans des centres comme Toulouse, Rouen, Soissons, Besançon, etc. : à l'intérêt persistant dans les milieux provinciaux pour les « antiquités nationales », s'ajoutent le patriotisme local et aussi les raisons administratives, surtout dans les régions périphériques.

Il serait aisé de multiplier les exemples, ces quelques indications peuvent suffire à montrer la complexité de cette enquête dont le manuscrit De Ruffey nous ouvre les perspectives, et la richesse certaine des résultats. Elle est seule capable de nous faire connaître la vie intellectuelle du XVIII^e siècle dans sa réalité profonde et de remplacer les conclusions hâtives et superficielles fondées sur la seule littérature imprimée ou sur des sondages incomplets qui ne tiennent pas assez compte, dans l'interprétation des idées et de leur expression, de cette relativité provinciale où les mêmes mots prennent des significations si différentes selon leur origine géographique, intellectuelle ou sociale. Elle seule aussi nous fait apercevoir quelle place minime tiennent dans l'opinion les discussions et les systèmes des philosophes en face de tous les problèmes d'ordre pratique où se passionnent des esprits qui ne sont point de gens de lettres, mais d'hommes soucieux avant tout de vivre et d'organiser la vie. Nous y trouverons enfin les origines du XIX^e siècle dont les écrivains et les penseurs se sont formés dans cette atmosphère d'une vie académique qui était l'idéal de leurs pères et de leur propre jeunesse.

P. BARRIÈRE.

1. Baudeau, *Mémoire sur l'utilité des Histoires particulières des Provinces et sur la manière de les écrire*. Ac. de Bordeaux, 1758. Paris, Lambert, 1759.

LA COPIE NAIGEON DU « RÊVE DE D'ALEMBERT » EST RETROUVÉE

L'auteur de cet article s'excuse tout d'abord auprès des lecteurs de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, qui depuis quelques mois voient trop souvent sa signature. Il s'excuse sur la nature du document retrouvé dont il veut les entretenir, et qu'il avait en vue lorsqu'il écrivait, à propos du *Neveu de Rameau* et du *Rêve de d'Alembert* : « Peut-être... aurons-nous l'occasion d'apporter du nouveau sur l'un de ces textes. [1] » Il ne pouvait alors en dire davantage, n'ayant pas encore eu communication du manuscrit dont il pressentait l'importance, pour avoir lu, à la fin de septembre, un article publié dans *Le Progrès Médical*, sous le titre : *Du nouveau sur « Le Rêve de d'Alembert »* [2].

M. P. Lemay y parlait ainsi de cet ouvrage, tel qu'on le lit dans l'édition Gilbert Maire, chez Bossard (1921) : « *Le Rêve* [dans cette édition] est conforme en tous points avec le seul manuscrit original de la main de Naigeon, qui fait partie de notre bibliothèque ; je veux dire conforme à la version Naigeon : le texte de Diderot a subi de multiples changements : corrections, suppressions, surcharges, les additions abondent et alourdissent un texte primitivement vif, alerte, clair. » Et M. P. Lemay donnait une citation assez étendue de la fin du *Rêve*, sous cette présentation : *Texte Diderot. Texte Naigeon* [3].

On sait qu'une fois déjà, à l'occasion du *Paradoxe sur le Comédien*, Naigeon a été mis ainsi en avant : Joseph Bédier, alors, rétablit la vérité. Dans le cas présent, il nous parut impossible *a priori* que le texte courant du *Rêve* fût en partie l'œuvre de Naigeon. N'y eût-il pas d'autres arguments contre cette façon de voir, la copie *autographe* de Diderot (Fonds Vandeul), conforme en gros au texte définitif du manuscrit Lemay, en apportait la réfutation décisive.

1. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1951, p. 385.
2. Numéro d'été (10-24 août 1951). Voir dans ce même numéro, un article du plus vif intérêt du Dr M. Genty sur les « Médecins amis et ennemis de Rousseau ».
3. Dans le « texte Diderot » lire, à la cinquième réplique, « servir » au lieu de « subir ».

Mais M. P. Lemay avait eu le mérite de sentir la valeur de son manuscrit. En en révélant l'existence et en le décrivant avec détails (et avant tout en l'achetant !), il avait rendu un grand service à notre histoire littéraire. Plus nous y réfléchissions, et plus nous étions tenté d'identifier ce mystérieux document avec le manuscrit dont Naigeon s'était servi pour analyser le *Rêve* dans ses *Mémoires... sur... D. Diderot* : manuscrit qu'aucun critique n'avait jamais vu, et dont toute trace s'était perdue depuis 1832.

Dans cette persuasion, nous priâmes le Dr Maurice Genty, qui dirige avant tant d'activité *Le Progrès Médical*, de nous mettre en rapport avec l'heureux possesseur, ce qu'il fit avec sa coutumière obligeance. Au milieu de novembre dernier, nous pûmes rencontrer le Dr Pierre Lemay, et tenir de ses mains un petit Cahier dont l'identification nous fut facile : c'était le manuscrit auquel nous songions. Les noms et les propos des interlocuteurs se suivent sur la même ligne, sans alinéa. Les noms sont ordinairement abrégés (*Bord.* — *Mlle*, au lieu de : Mlle de l'Espinasse).

Le Dr Lemay voulut bien nous confier ce précieux dépôt pour le temps de son bref séjour à Paris, et nous autoriser à prendre des notes en vue de l'étude que nous publions aujourd'hui [1]. Qu'il nous permette de le remercier ici de l'extrême bonne grâce qu'il a mise à satisfaire notre curiosité et à nous accorder sa confiance.

***

Dans ses *Mémoires historiques et philosophiques sur la vie et les ouvrages de D. Diderot*, J.-A. Naigeon a inséré une analyse de l'*Entretien* et du *Rêve*, au sujet de laquelle il s'exprime ainsi qu'il suit : « Si j'avais eu sous les yeux [ces deux Dialogues] de Diderot, peut-être aurais-je pu en donner une analyse plus exacte ; mais l'exposé succinct que j'ai fait du premier, et ce que je vais dire du second, [est] le résultat de deux lectures très réfléchies faites à différentes époques... [2] » Et plus loin : « Telle est, autant que la mémoire et le secours de quelques extraits très succincts faits autrefois sur l'original, pour ma propre utilité, peuvent m'en assurer, l'analyse de ce second Dialogue. » « [Je n'ai] aucune copie de ces deux manuscrits de Diderot. [3] » A quoi l'on doit ajouter cette phrase du même Naigeon (lettre du 3 août 1786) sur ces *Mémoires* déjà fort avancés : « J'ai rendu un compte très exact

1. Voir la lettre que nous avons écrite à la Direction du *Progrès Médical*, à l'occasion de cette découverte, et qui a paru dans le numéro du 10 décembre 1951.

2. Ces analyses sont respectivement de pp. 207 à 212 pour le premier, et de pp. 213 à 290 pour le second. La disproportion est moins grande qu'on ne croit, l'*Entretien* n'ayant que 33 pages et *le Rêve*, même amputé de sa *Suite*, 112 (dans la récente édition de P. Vernière), mais elle existe tout de même et elle est assez forte. Du reste, on sait que Naigeon a également utilisé pour son travail une autre partie de l'œuvre de Diderot, les *Eléments de Physiologie*.

3. P. 219-220 et p. 290.

d'un ouvrage que je n'ai pas, mais que j'avais lu plusieurs fois, et dont il m'est resté une impression assez forte pour être à peu près sûr de n'avoir rien omis d'essentiel [1] ».

Sans doute la mention de ces « quelques extraits très succincts » aurait-elle été peu remarquée sans l'existence d'un manuscrit, venu très probablement en 1816 dans les mains de Mme Dufour de Villeneuve, sœur de J.-A. Naigeon, et qui est ainsi désigné dans un catalogue des libraires Bonnefonds et Nepveu (vente des 28, 29, 30 et 31 mars 1832) [2] : « Numéro 206 *bis*. Le Rêve de d'Alembert, ou dialogue philosophique entre d'Alembert, Bordeu et Mlle Lespinasse. Cahier in-4°, manuscrit de la main de Naigeon, de 31 pages in-4° d'une écriture très serrée ; il est inédit. » Ce manuscrit était-il vraiment la copie du *Rêve* ? ne fallait-il pas y voir plutôt, ou les notes et extraits pris par Naigeon à la lecture, ou la minute de son Analyse ? Herbert Dieckmann dans les *Modern Language Notes* (novembre 1938), puis nous-même dans l'article ci-dessus mentionné, nous examinâmes la question sans la résoudre définitivement : il y a peu de mois, H. Dieckmann écrivait encore, à la fin de sa note dans l'*Inventaire*, qu' « il est impossible » de se décider entre les deux hypothèses. Nous le pouvons aujourd'hui : le manuscrit Lemay porte à la première page, en haut de la marge et d'une autre écriture : « De Diderot écrit par Naigeon » ; c'est une copie intégrale du *Rêve* et de sa *Suite* (mais non de l'*Entretien*) [3].

Que Naigeon ait été privé de cette copie pendant la rédaction de son Analyse, c'est tout à fait invraisemblable. Il a donc menti. Cette dissimulation serait-elle en rapport — nous n'affirmons rien — avec l'incident auquel il fait allusion à mots couverts dans ses *Mémoires* (p. 409), du « violent chagrin » causé à Diderot par les reproches amers de d'Alembert, à qui Mlle de Lespinasse s'était plainte (du rôle qu'elle joue dans *le Rêve*) [4]. A ce moment, on peut supposer (?) que les amis de l'auteur durent se disculper. Diderot ignorait-il la copie de Naigeon ? C'est assez difficile à croire ; il avait confiance dans la discrétion de son jeune ami. S'il y eut alors dénégation, ce dut être pour la galerie. Mais, après la mort du philosophe (1784), Naigeon aura d'autant mieux caché la vérité, qu'il n'était pas le seul à faire valoir auprès des héritiers les droits de l'amitié. Successeur de l'Allemand Grimm à la direc-

1. Cité dans notre article *Le problème Naigeon*, « Revue des Sciences humaines », janvier-mars 1949, p. 9.

2. D'après une note de H. Dieckmann dans son *Inventaire du Fonds Vandeul*, Droz, 1951, p. XXII, note 1.

3. Naigeon avait-il aussi une copie de l'*Entretien* ? Si non, cela expliquerait peut-être, mais en partie seulement, la disproportion signalée plus haut.

4. Voici exactement le texte de Naigeon : Sa légèreté attira à Diderot « de la part de mademoiselle De Lespinasse une petite tracasserie, et de celle de d'Alembert à qui elle avait fait partager ses sollicitudes, des reproches, etc. » Quant à Diderot, il s'exprime ainsi dans sa *Lettre d'envoi*, à propos de ses dialogues : « L'amour alarmé en désira le sacrifice ». Voir la récente édition critique de Paul Vernière, Marcel Didier, 1951, imprimée avant que l'auteur ait pu avoir connaissance du ms. Lemay. Cf. p. XVI-XVII. C'est à cette édition que nous renvoyons dans ce qui suit.

tion de la *Correspondanec littéraire*, le Suisse Meister était investi de l'affectueuse confiance de Mme de Vandeul. Lorsque Naigeon publia les Œuvres de Diderot, il faut voir comment Meister oppose à la conduite du nouvel éditeur sa propre délicatesse [1]. Naigeon, de son côté, devait bien avoir quelques noms dans la tête, lorsqu'il s'en prend dans ses *Mémoires*, et précisément à propos du *Rêve*, à ces « étrangers » envers qui Diderot s'était montré trop confiant, qui « faisaient copier » ses écrits, « les emportaient ensuite dans leur pays, et les répandaient sans scrupules » [2].

L'insincérité de Naigeon lui sera pardonnée, quand on saura la valeur de son manuscrit. Seule une édition critique, si le Dr Lemay l'autorise, permettrait d'en tirer tous les enseignements qu'il comporte. Nous ne nous sommes proposé ici qu'un premier dégrossissement. Il faudra vérifier des notes prises à la hâte (une bonne partie de ce contrôle a été effectué sur placards par le Dr Lemay), les compléter, et pousser la solution des problèmes que nous posons sur les nouvelles données.

***

Lorsque nous eûmes le plaisir de rencontrer H. Dieckmann à Paris, en juin 1949, il nous dit, d'un ton modeste et fervent, comment il avait retrouvé le Fonds Vandeul, et qu'au départ il cherchait autre chose : un autographe du *Rêve de d'Alembert* qui ne fût pas une simple mise au net, mais un texte portant les traces du travail de rédaction. Ce Graal s'est dérobé à sa quête. Existe-t-il quelque part ? Peut-être. A son défaut, le manuscrit Lemay nous en fournit à peu près l'équivalent, bien que Diderot n'y ait point mis la main.

Naigeon s'est borné, croyons-nous, au rôle de copiste, hormis en un point. A sa page 15, il a, comme dans son Analyse des *Mémoires*, rapproché d'un passage du *Rêve* un autre texte de Diderot, mais en s'abstenant ici de tout amalgame. Cette initiative nous vaut une citation d'un écrit de Diderot demeuré mystérieux. La voici, en marge de la phrase du *Rêve* : « On sent du mal à un membre qu'on n'a plus » (p. 97) :

« Lorsqu'on avait le membre, de ce membre affecté la sensation allait au cerveau ; si par quelque cause la sensation est ressuscitée, alors on rapportera la sensation à son ancienne origine, et l'on aura mal au membre qu'on n'a plus. Souvent la douleur se fait sentir ailleurs qu'à la partie blessée ; c'est un effet de la liaison du nerf avec un autre dont l'origine est commune à tous les deux. (Physiologie de Diderot.) [3] »

1. *Correspondance littéraire*, t. XVI, p. 230.

2. P. 408-409. On sait que le *Rêve de d'Alembert* avec sa *Suite*, et précédé de *l'Entretien*, avait été inséré, du vivant de Diderot, dans la *Correspondance littéraire* d'août-novembre 1782 ; voir la copie ms. 4200 de la Bibliothèque Nationale, et P. Vernière, *op. cit.*, p. XX, développant une indication de H. Dieckmann, et p. XXVIII-XXX.

3. Voir sur cet ouvrage les renseignements qu'apporte l'*Inventaire* Dieckmann, p. 76, p. 20. Nous modernisons l'orthographe de toutes nos citations.

Cette révélation est peu de chose, à côté de tout ce qu'apporte le manuscrit Lemay, par les accidents du texte signalés plus haut (auxquels il faut ajouter de nombreuses transpositions). Il y a eu, nous semble-t-il, deux actes d'écriture distincts : 1° transcription d'un certain manuscrit que nous appellerons *N 1* ; 2° retouche de cette copie, avec une autre encre, d'après un manuscrit revu et augmenté (*N 2*) [1]. C'est là, pensons-nous, ce que Naigeon avait dans l'esprit en parlant des « deux lectures très réfléchies » (certes !) qu'il avait « faites à différentes époques ».

Serait-il possible de dater ces deux copies ?

Les dialogues de Diderot étaient achevés au début de septembre 1769 [2]. Or le manuscrit que la copie *N 1* reproduit ne portait pas un passage qu'on est tenté de mettre en rapport avec une lettre de Diderot du 24 octobre 1769 : passage qui constitue l'une des additions dont il sera parlé plus loin [3]. Naigeon aurait-il tiré sa première copie entre le 2 septembre (?) et le 24 octobre 1769 approximativement ?

Pouvons-nous, d'autre part, conjecturer la date de la composition du manuscrit qui a servi à *N 2* ? A la page 102, on lit (texte courant) : « Comme il *est arrivé* à La Condamine ». Diderot peut s'être exprimé ainsi, même si La Condamine était encore en vie. Cependant, comme *N 1* portait : « il *arrive* », on est tenté de croire que la correction est postérieure à la mort de La Condamine, lequel s'est éteint en 1774. — Prenons maintenant, à la fin du *Rêve* (p. 148), la réplique de Bordeu : « Peut-être [Henry quatre] est-il tout revenu... » Cette phrase, *qui est une addition de N 2*, nous paraît viser le nouveau roi Louis XVI, lequel est monté sur le trône en cette même année 1774. De là sans doute un autre fait attesté par le manuscrit Lemay : tout ce passage de la page 147-148 a été transposé, non sans changement, d'un autre endroit du *Rêve*, de la page 91 où il se trouvait dans *N 1* (à la suite de : « ... à la formation du réseau »). Ainsi s'expliquerait, pour l'à-propos d'une allusion loyaliste, que Diderot ait avisé cet échange de propos dans le cours du *Rêve*, et qu'il ait pensé à finir sur lui, le reste de la

1. Naturellement, il est arrivé aussi à Naigeon de corriger sur-le-champ des erreurs de plume qu'il venait de faire en prenant la première copie. On n'est pas toujours certain de les reconnaître.

2. A cet égard, il convient de dissiper une erreur courante que M. P. Vernière n'a pas redressée. En réalité, les deux nos CLXV et CLXVI des *Lettres à Sophie Volland* sont mal datées (CLXV, t. II, p. 222 : « Le spectacle a toujours été plein jusqu'à la dernière représentation » ; CLXVI, p. 225 : « C'est après-demain la dernière représentation »). Il faut les intervertir : ainsi 1re lettre (2 septembre ?) : annonce de l'*Entretien* et du *Rêve* (p. 226) ; 2e lettre (11 (?) septembre) ; rappel de l'annonce de l'*Entretien*, annonce du *Rêve et de sa suite* (p. 224). Tout est dans l'ordre, et il n'y a point eu de lettre perdue. A prendre la chose à la rigueur, la *Suite* aurait été écrite dans l'intervalle des deux lettres.

3. Ed. P. Vernière, p. 122, note 1. Cette interpolation de *N* 2 commence, p. 122, à « Bordeu. Savez-vous, etc... » et finit p. 123 « ... plus insupportable ». Le mal d'oreille du Philosophe rivalise avec la rage de dents de Pascal. Il ne résulte pas de la lettre du 24 octobre que Diderot en ait souffert alors. C'est Mme Volland, à Isle, qui en est atteinte ; Sophie l'a écrit à Diderot, qui prie son amie de témoigner sa sympathie à la patiente.

page 148 n'étant guère que formules de civilité. — Voilà donc deux indices qui porteraient à dater la revision de 1774 au plus tôt : c'était l'époque du retour en France, après le voyage en Russie, alors que Diderot se trouvait, on le sait d'ailleurs, dans des dispositions favorables à un travail de ce genre.

Y a-t-il lieu de tirer quelque induction d'une autre remarque ? De *N 1* à *N 2* Diderot, on le verra plus loin, a changé d'avis sur l'authenticité d'un fait d'histoire naturelle. Or cette seconde opinion pourrait résulter (?) de la lecture d'une phrase de Haller que P. Vernière cite d'après la traduction française de 1774 [1] : nous voici ramené encore à ce *terminus a quo* pour la revision du *Rêve*. — Ce n'est pas tout. Il y a dans cet ouvrage deux histoires de vaporeuse, l'une, que j'appellerai *A*, pages 117-118, et la seconde *B*, page 119 : toutes deux différentes d'une troisième *C*, racontée à la fois dans deux passages dont l'un date et dont l'autre peut dater de cette même année 1774 : à savoir le *Voyage de Hollande* (Assézat, t. XVII, p. 448) et *Éléments de Physiologie* (t. IX, p. 426) [2]. Or l'histoire *A* contient des détails (nature des exercices violents : « elle montait — béchait la terre ») que *N 2* a ajoutés et qui se retrouvent dans *C*. Ces Observations ont-elles un sens ? Il est notable, en tout cas, que ce rapprochement n'est pas le seul qu'on puisse faire entre le *Rêve* et les *Éléments* : sept pages plus loin dans le premier et deux pages plus loin dans les seconds [3], se retrouve la même référence au mot du stoïque, référence qui constitue, elle aussi, une addition de *N 2*. De même, page 134, la réplique de d'Alembert sur les deux sortes de rêve est très proche, P. Vernière l'a bien vu (n. 1), d'une note des *Éléments* : or cette réplique n'était pas dans *N 1*. Etc.

Nous indiquerons encore que la phrase de la page 86 : « Si c'était l'usage d'aller toute nue dans les rues, etc. » est une addition de *N 2*. Cette idée d'un Paris qui ressemblerait à Otaïti ne sent-elle pas le *Supplément au voyage de Bougainville*, écrit, dit Assézat, en 1772 ? — Nous permettra-t-on de signaler que la description des castrats page 92 contient, en ajouté, une remarque sur l'évasement des hanches qui se retrouve dans la *Satire I A Naigeon*, écrite, du moins en partie, après le voyage en Russie ? (Assézat, t. VI, p. 309) [4].

1. Voir cette intéressante note p. 161, n. 1.

2. Cette histoire *C* paraît, dans les *Eléments*, racontée par un *médecin*, qui la donne comme une de ses cures. Encore un point par où ces *fragments*, selon le mot employé dans la Lettre d'envoi, se rapprochent du *Rêve*. Nous appellerons ces deux versions de *C* : *C*1 et *C*2.

3. Voici ces deux concordances, selon l'édition Assézat : t. II, p. 164-165, et t. IX, p. 426 ; t. II, p. 171, et t. IX, p. 428-429. Signalons que dans *B*, qui est entièrement une addition de *N* 2, la guérison est obtenue par des voyages, comme elle est favorisée par des déplacements dans *C*.

4. Serait-il possible de tirer parti d'un changement comme celui de *réseau* remplacé par *faisceau*, sinon partout, du moins en maints endroits (pp. 82, 118, 129-130, 134) ? Une étude d'ensemble du vocabulaire scientifique de Diderot éclairerait peut-être le sens de cette correction, en permettant de lui assigner une date approximative.

Il nous reste à apporter ici, mais sans en tirer argument, une variante de la page 118 : au lieu du texte courant, « vous aimeriez bien si vous aimiez », Bordeu avait commencé par dire (dans *N 1*) à M^lle^ de Lespinasse : « vous aimez bien ». On se serait plutôt attendu à une correction en sens inverse. A moins que Diderot n'ait pensé au seul d'Alembert, dont on sait la désillusion personnelle à la mort de son amie (1776).

Nous avons parlé tout à l'heure de la fin du *Rêve*. Entendons : du *Rêve* proprement dit, car il a une *Suite*. L'auteur, à vrai dire, ne distinguait pas celle-ci de celui-là, lorsqu'il mentionnait, en 1769, ses « deux dialogues » et non trois. A ce sujet, on apprendra avec intérêt que rien, dans *N 1*, ne séparait le *Rêve* de sa *Suite*. Après les derniers mots de Bordeu commence simplement, sans intervalle, une nouvelle ligne : « (Sur les deux heures, etc.) ». C'est *N 2* qui intercale plus tard cette sorte de titre : « Suite de l'Entretien précédent. Interlocuteurs, etc... ». La restitution de *N 1* permet ainsi de remonter au texte de cet ouvrage tel probablement qu'il était sorti en 1769 de la plume de Diderot. Ce premier état, si nous pouvons le rétablir, sera riche d'enseignements.

Substitutions [1].

Il apprend même un fait de langue : page 137, Diderot a commencé par écrire (au lieu de « vous vous vêtiez ») « vous vous vêtissiez », conjuguant ainsi ce verbe à la façon fautive de Montesquieu, de Voltaire, de Delille (voir Littré). — L'orthographe d'un nom propre, page 113, donne lieu à une curieuse remarque. Elle n'est exacte (*Schellemberg*) que dans une copie conservée à la Bibliothèque Nationale [2] ; la copie autographe de Diderot donne *Schullemberg*, avec un *u* au lieu de l'*e*. Or il semble bien que dans *N*, le *u* soit refait sur un *e*, comme si le nom avait été d'abord écrit correctement dans le premier manuscrit copié par *N 1*.

Le travail du style a porté sur toutes les parties du discours. Nous indiquerons entre crochets le mot ou les mots de *N 1* que Diderot remplace par d'autres dans *N 2*.

Adverbes. Page 99 : « se rapetissait [*successivement*] *par degrés* ». — *Adjectifs*. Page 49 : « cet endroit de mon papier est si [*brouillé*] *barbouillé* ». Page 133 : « un cortège d'idées [*tristes*] *lugubres* ». Tout à la fin, dans le passage publié par le D^r^ P. Lemay, M^lle^ de Lespinasse se lave tardivement de tout ce qu'elle a dit et entendu par l'emploi

1. Dans cette catégorie comme dans les suivantes, nous ne donnons qu'un *choix* parmi les très nombreuses corrections apportées par Diderot à son premier texte.

2. Cette copie ayant appartenu à la *Correspondance littéraire*, M. P. Vernière pense (n. *a*) que le nom aura été rectifié sur l'initiative du Suisse Meister. Mais, tout à côté, un autre nom propre, celui de la ville (*Winterthour*), est orthographié *Winthertour*. Ce qui affaiblit singulièrement la conjecture (à moins, comme me le fait remarquer Pierre Reboul, que la phrase en question ait été, non *lue*, mais *entendue* par Meister. Que de suppositions !).

d'une épithète vigoureusement réprobative : page 166 : « ces goûts [*bizarres*] *abominables* ».

Substantifs. — Tantôt c'est un mot trop général qui disparaît (p. 96 : « il rase [*l'homme*] *le malade* »), ou trop vague (p. 137, « *votre* [*occupation*] *vos combinaisons* », en parlant d'un mathématicien). Au cours d'une conversation comme celle-ci, mieux vaut dire « changeons de *propos* » que « changeons de *discours* » (p. 151). Dans ces deux expressions, page 130 : « sans [*cesse*] *relâche* », page 144 : « à sa [*manière*] *guise* », le second terme est plus choisi et mieux sonnant que le premier. L'argumentation socratique de Bordeu justifie tout à fait le changement de la page 160 : « vos [*principes*] maudits *syllogismes* ».

Peut-être la valeur de la revision apparaîtra-t-elle mieux si nous reproduisons une phrase entière où trois substantifs sont remplacés avec une parfaite justesse : page 53 : « la [*semence*] *pépinière* d'une seconde génération d' [*hommes*] *êtres*, séparée de celle-ci par [*une suite*] *un intervalle...* ». Et cette exclamation où Diderot efface attentivement le mot qui faisait presque pléonasme : page 56 : « ô pauvreté de la gloire et de [*la renommée*] » devient : « ... et de *nos travaux* », nom que l'auteur prend tout à côté, quitte à le remplacer par *vues* : « ô petitesse de nos [*travaux*] *vues* ». Diderot, dans sa jeunesse, avait écrit des sermons....

D'autres changements visent à supprimer une répétition. Ainsi page 92 : « [*la conformation*] *l'organisation* » : il y a *conformation* à la ligne suivante ; page 64 : « [*l'application*] *l'apposition* » : il y a *application* à la ligne suivante (et *expliquent* deux lignes plus haut), et d'ailleurs le mot *apposition* est en soi excellent et presque préférable.

Ce même souci explique la première des variantes qui suivent, lesquelles appartiennent à un travail très important sur les verbes. Page 125 : « est [*porté*] *entraîné* » : il y a à la ligne suivante, dans une addition, « s'y *rapporter* ». Dans le passage scabreux sur le plaisir nocturne de d'Alembert, Diderot avait employé un verbe qui ne suggérait que trop la chose : il le remplace, page 56 : « il avait [*fourré la*] *caché sa* main, etc... ». Améliorations très nettes dans les cas suivants : page 143 : « il les [*rend au dehors*] *fait éclater* par des sons... » ; page 121 : « tourments plus exquis que ceux qu'on [*exerce sur eux*] *leur fait souffrir* ». Meilleurs encore les mots substitués que voici : page 133 : « a beau [*lutter*] *se débattre* » ; page 84 : « nous les [*distinguons*] *discernons* » ; page 92 : « qui [*cause*] *occasionne* ». Il y a deux verbes dont Diderot semble restreindre l'emploi : *entendre* dans le sens de *comprendre*, et *rêver* dans le sens de *méditer*.

Comme certains noms, certains verbes sont atténués. Ainsi, à l'aide d'un mot ajouté, page 117 : « elle [*s'aperçut*] *crut s'apercevoir* ». De même, page 95 : « La Peyronie que vous [*avez*] *pouvez avoir* connu ». Ailleurs, le moment de l'action est indiqué avec plus de justesse : page 157 : « il [*luttait*] *se préparait à* lutter ». Voici une expression dont la première forme était un peu commune : page 151 :

« [*vous ne vous ruinerez pas en...*] *cela ne vous mettra pas en* frais ».

La correction peut porter à la fois sur le verbe et son complément : page 51 : « vous avez [*porté* mon *papier*] *communiqué* mon *griffonnage* » ; la platitude du premier texte se voit encore mieux du fait qu'il reprend *porté* et *papier* qui se trouvent quelques lignes plus haut dans le dialogue. Les deux répliques que voici sont remaniées pour plus de légèreté et de vivacité : page 123 : [« *Il faut y prendre* garde. — *C'est ce que je lui dis*] *Qu'il y prenne* garde. — *Je ne cesse de le lui dire* » : on sentait d'autant plus la lourdeur de *c'est ce que*, qu'on lit un peu plus haut : « *c'est ce qui* arrive ».

Le dessin de la phrase est modifié en maint endroit. S'il arrive que Diderot défasse une anaphore, il prend bien soin pourtant de renforcer la fin d'une proposition (p. 132 : « je ne souffre [*pas*] *jamais* », de la soutenir : page 85 ; « preuve [*de cela*] *que cela est ainsi* » ; page 141 : « ne finissent [*point*] *qu'avec lui* » (où la correction profite également au sens) ; page 157 : « que de [*la publier*] *divulguer ces principes* » [1]. — Il y a des phrases totalement refaites, même au prix d'un allongement s'il est nécessaire. Ainsi, page 113 : « ... passablement : [*ç'avait été un homme savant et même éloquent*] *cet homme n'était point un inepte ; on lui accordait même quelque éloquence* », le tour devient moins simplet, et il évite ce timbre en *an* que l'adverbe et les deux adjectifs répercutaient un peu trop dans la première version.

Il faudrait étudier en détail tout le passage de la page 121 qui relate l'opération de la taille pratiquée sur le curé de Langres. La fin : « [*L'opération était faite qu'il ne le savait pas*] *Il était délivré de la pierre, qu'il l'ignorait* » devient plus alerte, plus précise. La notation des mouvements est très améliorée, et le style direct apparaît avec avantage : « [*Il propose seulement de le placer comme il convient*] *Placez-moi seulement, dit-il, comme il convient* ». Tout, on le voit, atteste un styliste attentif et savant.

Pétulant, cet écrivain l'était sans doute. Mais il ne touchait point toujours juste du premier coup, il s'en apercevait et se corrigeait avec le doigté le plus sûr. Nous en donnerons encore quelques exemples. Quand vous lisez tout à la fin du *Rêve* proprement dit (p. 148) la dernière réplique de Bordeu « *J'y consens* », vous douteriez-vous de ce que Diderot avait commencé par écrire ? « *A la bonne heure.* » Oui, alors que M^lle^ vient juste de lui dire : « Nous vous attendrons jusqu'à deux heures. » Y avait-il rien de plus désagréable que cet écho ? — Autre phrase (p. 93) : « Quand on parle science, il faut se servir des mots *techniques* » ; cela paraît couler de source, mais que lit-on dans *N 1* ? « ... des mots de *l'art* », ce qui, laissant croire moins à une reprise qu'à une opposition, faisait le plus mauvais effet du monde. — Ceci

1. Il est vrai que *la* renvoyait à « doctrine » de la p. 156 ; ce qui n'est plus possible, maintenant que ce dernier nom est trop éloigné, du fait d'une importante intercalation de *N 2* (voir plus bas, p. 37, le cas de la fille trop sage).

encore, page 116 : « voilà une bouffée d'humeur tout à fait honnête » ; ne croyez pas que cette expression si heureuse « une bouffée d'humeur » ait été donnée d'abord à Diderot : non, ce qui lui était venu c'était ceci, d'une insigne platitude : « *ce que vous dites là* [1] *est bien* honnête ». Le rapprochement de la page 88-89 avec « les soies sur la tournette », paraît si naturel à une femme, si bien amené par ce qui précède (« fils minces... espèce d'écheveau »), qu'on parierait pour une rédaction d'un même jet. Point du tout ! Diderot a dû s'y reprendre à deux fois : tous les détails matériels qu'il venait d'accumuler ne l'avaient pas empêché de finir dans l'abstraction la plus insignifiante ; on lisait dans *N 1* après *devrait* : « être sujette à une multitude de vicissitudes... ». Quel bonheur de correction !

Décidément, le manuscrit est notre maître. Ce que l'on vient de constater est monnaie courante. Le génie même n'a pas la langue si déliée qu'on le croit. Souvent il balbutie avant de parler.

Les variantes que nous avons présentées jusqu'ici intéressent surtout la forme. En voici deux qui touchent au fond. A la page 75, Diderot change le lieu de la tête où niche l'araignée : « partie de votre tête [*qu'on appelle le cervelet*] *que je vous ai nommée les méninges* [2] ». (Variante qui peut, comme le remplacement de *réseau* par *faisceau*, voir ci-dessus, avoir une certaine portée). Mais le repentir le plus curieux se trouve ailleurs.

Il affecte une de ces anecdotes comme en aimait Montaigne, qui rapporte quelque part les amours d'une bouquetière avec un éléphant. Il s'agit ici du lapin de la page 161-162 qui coche les poules. Dans le texte courant, Diderot nie catégoriquement l'authenticité du fait : peut-être n'est-il pas fâché de donner un démenti rétrospectif à Réaumur. Mais il est piquant de savoir qu'il avait commencé par la crédulité, une crédulité précautionneuse et hésitante. On lit, en effet, dans *N 1* : « ... un fait singulier [*que je peux vous attester, autant qu'il est possible de compter sur la parole d'un homme instruit et vrai, c'est qu'il a vu*], etc.... » (Un seul témoin par conséquent, au lieu de l' « infinité de gens » que l'auteur récusera dans *N 2*.) Et plus loin, toujours dans la bouche de Bordeu : « *Ce n'est pas tout : c'est que le même galant homme m'a certifié avoir vu* des poulets, etc...]». Sur quoi, d'ailleurs, préludant par son scepticisme à la correction, M^lle^ répliquait : « [*Je croirai à ces poulets-là quand je les aurai vus.*] » — Nous dirons plus loin (étude des *Suppressions*) une autre phrase de *N 1* qui se lit dans ce passage sous les ratures.

1. « Il ne faut venir ici que quand on n'a rien à faire, car on ne saurait s'en tirer ». N'entend-on pas Diderot ou quelqu'un de ses amis, grand causeur, qui a dû bien des fois prononcer cette phrase en se rasseyant ?

2. Voir en effet, deux pages plus haut (p. 73), l'addition corrélative « dans un recoin de votre tête, celui, par exemple, qu'on appelle les méninges... » L'addition se répercute encore p. 76 « que ce monde n'avait pas aussi ses méninges ».

Suppressions

Ce style n'aurait pas la vivacité et le nerf qui nous plaisent tant, s'il était alourdi de mots inutiles. Diderot le sait, et il leur fait la chasse. Pourquoi dire, page 120 : « dont [*il est parlé dans...* »] (*N 1*), quand on peut dire : « dont *parle* saint Augustin » (*N 2*) ? page 136 : « je défie... [*de m'y faire*] apercevoir... », quand on peut dire : « je défie... d'y apercevoir » ? page 105 : « l'une [*étant*] morte », quand on peut supprimer le participe ? page 127 : « ... subjuguent [*l'homme*] », quand ce verbe peut s'employer absolument ? *N 1* offrait page 78 : « ... une épidémie [*passagère*] », et page 57 : « ... rien perdu de ce qui peut avoir [*encore*] son utilité » : l'adjectif n'est-il pas un peu pléonastique, l'adverbe est-il bien utile ? Supprimons-les donc ; supprimons *même*, dans page 80 : « sous la [*même*] forme que vous avez », page 154 : « ... par la raison [*même*] qu'elles sont... », ainsi que cette redondance entre crochets : page 118 : « [*qu'à sa place* j'...] que j'en aurais... fait autant ». Supprimons *temps* dans la phrase suivante où il doublait *vie* : page 131 : « vous passerez votre [*temps*] vie à..., et... vous [serez *toute votre vie* un...] *ne* serez *jamais qu'*un... ».

Il n'y a pas de petites économies. *Mais* est inutile à telle ligne de la page 148, à telle autre de la page 152 : qu'il disparaisse ! Et pareillement *et* : page 115 : *N 1* : « obéit [; *et*] l'animal... » ; *N 2* : « obéit. L'animal » ; page 146 : « la longueur, la largeur, [*et*] la profondeur » [1].

Le premier *et* saute également dans des endroits où il soulignait le balancement d'une symétrie : page 79 : « circonspect [*et*] sur ce qu'on assure et sur ce qu'on nie » ; voir aussi page 155. Il en est de même, quand ils remplissaient le même office, pour le premier *ou*, page 115 ; pour le premier *ni*, page 158 : pour le second *il*, page 58. A ce même genre de corrections appartiennent les suppressions de *a*, page 127 : « le chien a l'odorat, le poisson [*a*] l'ouïe, l'aigle [*a*] la vue » ; de *il est*, p. 116 : « il est difficile, mais [*il est*] sûr » ; de *il faut*, p. 93 : « qu'... il faut laisser..., et [*qu'il faut*] s'en tenir... ». De même page 79 : « [*revenons à vous* ;] revenons au vôtre... » ; la langue écrite doit être une langue parlée sans bavures. Une réduplication disparaît, page 71, comme si la chaleur du sentiment diminuait. — Doit-on voir là une certaine désaffection de *N 2* pour le tour oratoire ? comme si de tels effets convenaient moins à la conversation. Le jugement serait un peu rapide, d'autres actes de révision ayant, comme on le verra [2], une signification opposée.

1. Classons ici, bien qu'elle n'ait pas la même signification, une variante intéressant un nom propre. Diderot, on le sait, affectait ordinairement de dire « *de* Voltaire », et c'est ainsi que d'abord il l'avait écrit dans *N 1*. Mais *de* a sauté dans la revision, et « Voltaire » se lit maintenant sans la particule, aligné sur les deux noms propres précédents qui ne l'ont pas (p. 127).

2. Cf. *infra* p. 41 dans l'étude des additions de mots. — Il s'en faut, du reste, que les « qu'est-ce que », etc..., si familiers à Diderot, disparaissent du *Rêve*. Le raccourcissement que voici n'en est que plus notable, p. 59. « Qu'était [-ce que] l'éléphant... ? »

Ce même soin conduit à l'ablation d'une question faite par M^lle [1] ou de certains débuts de réplique. On lisait dans *N 1*, page 86 : « Quelle preuve que cela est ainsi ? — « [La voici ;] faites » ; page 103 : « Cela dure-t-il longtemps ? — [Assez.] La durée, etc... » *N 2* enlève les mots entre crochets : qui les regrettera ? — Mais voici plus raffiné, pages 133-134 : « ... le sommeil ? —[*C'*] est, etc. » ; pages 139-140 : « Et l'estime de soi ?... [*Une*] puérilité... » Le retranchement de *C'* fait dire au second interlocuteur la fin de la phrase commencée par le premier ; et celui de *Une* porte au maximum la vicacité de la riposte. On pense à cet art du dialogue oral où Charles Dullin excellait : répliquer si vite que l'intervalle normal entre les deux interlocutions en soit sensiblement abrégé.

Nous terminerons ici encore par quelques variantes de fond. Seront ainsi restituées des parties du texte de *N 1* barrées dans *N 2* et par conséquent inédites jusqu'aujourd'hui. Tels (p. 130) les deux mots : « grand orateur » qui figuraient dans *N 1* entre « grand philosophe » et « grand poète » ; sans doute Diderot jugea-t-il à la réflexion, que le paradoxe sur le comédien ne valait pas pour l'orateur. — Page 48, à l'endroit où d'Alembert rêvant vient de dire à M^lle : « Prenez vos ciseaux », on lisait dans *N 1* : « Les avez-vous ? — Je les ai ». L'interrogation démentait la lucidité du rêveur : *N 2* ne laisse rien subsister de ces six mots.

Les trois passages suivants appartenaient surtout au rôle de M^lle de Lespinasse. Page 51, sur la dénégation de Bordeu (« il n'en est rien »), son interlocutrice reprenait : « Il faut donc que vous ayez passé vingt ans de votre vie parmi les fous. — Bordeu. Bien plus longtemps » : comme si tous les hommes étaient fous plus ou moins. Le thème de la folie circule dans toute une partie du *Rêve* (pp. 52, 54, 78, etc.) ; nous n'avions pas besoin, pour y prendre garde, de connaître cette leçon de *N 1*, mais elle nous confirme l'intention de Diderot [2]. Page 91, dans le passage dont il a été question plus haut [3], M^lle disait, après « Henry quatre » : « Cela me rit, et j'en suis d'autant plus fâchée d'être venue si tôt » ; on voit qu'à ce moment, elle était loin de supposer qu'elle dût voir elle-même un nouvel Henri IV. — Enfin, le morceau sur le lapin-coq contenait, entre « s'en accommodaient » et « ce n'est pas tout », cette phrase assez difficile à lire : « C'est un double coq de M. de Réaumur et de la poule de l'abbé de Fontenu. [4] » Cette leçon, si elle est exacte, appelle un commentaire qu'il n'est pas de notre propos de fournir ici.

1. P. 116, Bordeu disant connaître un moyen de guérir « difficile mais sûr », Julie demandait : « [*Et quel est-il?*] C'est que, etc... ». Interrogation d'autant moins opportune que M^lle, trois lignes plus bas, pose une autre question : « Et qu'en arrive-t-il ? »

2. Voir, sur les rapports des rêves du délire avec les circuits de la conversation, une lettre à Sophie de 1760 (t. I, p. 155). (Note de H. Roddier).

3. P. 29.

4. Cet abbé (1667-1759), qui avait été reçu dans la société de M^me de Lambert *et de Fontenelle*, s'était occupé d'archéologie et d'histoire naturelle.

Nouvelles interlocutions

On sait que Diderot, à deux reprises, le 2 et le 18 novembre 1769 a parlé, dans sa *Correspondance*, d'additions qu'il apportait à son ouvrage. Peut-on les identifier grâce au manuscrit Lemay ? Il est difficile de rien ajouter à la conjecture que nous avons présentée plus haut [1] ; d'autant plus que telle de ces additions a pu porter sur l'*Entretien*, absent du manuscrit Lemay [2]. Quoi qu'il en soit, nous ne saurions adopter l'opinion de M. P. Vernière qui inclinerait à voir dans l'histoire des jumelles de Rabastens la première des additions mentionnées par Diderot. Cette histoire parut dans la *Gazette de France* du 4 septembre, Diderot a dû l'ajouter aussitôt au Dialogue qu'il venait à peine de terminer. Il est invraisemblable qu'en ce début de septembre, ce numéro lui ait échappé, alors qu'il était à Paris, et qu'il l'ait seulement rencontré sous sa main au Grandval, près de deux mois plus tard. Du reste, cette histoire figure déjà dans *N 1*, ce qui tranche la question, si nous avons bien daté cette copie (ce que nous ne certifions pas).

Sans insister sur ces problèmes, nous énumérerons tout d'abord quelques grandes interpolations, partagées entre les dialoguants. On connaît déjà le morceau sur le mal d'oreille, ainsi que l'histoire de la seconde vaporeuse, histoire qu'il a fallu préparer dans ce qui précède (il semble bien notamment que « deux faits singuliers », page 116, soit en surcharge de « un fait singulier » [3]). Indiquons encore pages 47-48, le passage sur nos organes qui sont des animaux distincts ; pages 156-157, le cas de la fille trop sage (« Cependant — Quoi qu'il en soit »), avec petite addition préparatoire, page 154, et interpolation corrélative, page 157 (« Vous rêvez — le parti sensé ») (Espérons qu'Angélique Diderot avait le tempérament moins fort). Page 165, l'amusante anecdote de l'orang-outang : « Avez-vous vu — je te baptise ». L'addition que voici est plus courte mais intéressante par son « rousseauisme » ; pages 112-113 : « Mlle. Mais c'était un bonheur. — D'Alembert. Ma

1. P. 29.

2. Il y a en effet une forte ressemblance entre des passages de cet *Entretien* et certains « fragments sans date ». Voir H. Dieckmann ; et Georges May, *Quatre visages de Denis Diderot*. Boivin et Cie, p. 133-135. Nous avions fait ces rapprochements de notre côté, et nous les croyons significatifs. Sur cette question des « fragments sans date » où intervient la considération du Cahier qui les contient (copies de la main de Naigeon), il faut se garder de croire que la lettre publiée par A. Babelon dans la *Correspondance inédite* (t. I, p. 308) ait eu Naigeon pour destinataire, ainsi que l'éditeur a l'air de le penser. C'est un extrait, avec quelques variantes à la fin, de la fameuse lettre sur la liberté publiée, sur une copie de Grimm, par J. Assézat et M. Tourneux comme adressée à Paul Landois (t. XIX, p. 434-437).

3. Que signifie, dans la bouche de Mlle, p. 119 : « Ce n'est pas là ce que vous aviez à dire » ? Qu'attendait-elle ? L'histoire *C* ? Pourquoi Bordeu n'a-t-il pas rapporté le traitement homéopathique proposé à un mari pour guérir (*C 1*) ou dont se sert un mari qui guérit par là (*C 2*) les vapeurs de sa femme ?

foi, vous avez raison [1] ». (Ce bonheur, c'est qu'on soit débarrassé des connaissances acquises.) De même, page 52, *N 2* ajoute : « Bordeu. Peut-être ne faut-il pas aller si loin » ; d'où l'addition de : « Dans Jupiter ou dans Saturne » au début de la réplique de M^lle^, pour rappeler les mots : « ... les autres planètes », que l'interruption a éloignées.

Ces intercalations peuvent modifier la répartition du texte aux endroits de jointure. Ainsi, page 123, *N 2* attribue à M^lle^ une première proposition (« Au sortir — lassitude ») qui, dans *N 1*, était dite par Bordeu après la phrase de la page 122 : « M^lle^. Cela — les cieux ouverts ».

Nous signalerons, pages 144-145, six lignes de texte sur l'association des idées, que *N 2* ajoute au rôle de M^lle^ ; d'où cette réponse de d'Alembert : « Vous avez raison ; ce qui ne m'empêchera pas de demander au docteur s'il est bien persuadé qu'une forme qui ne ressemblerait à rien, etc. » Ne trouvez-vous pas un peu lourde cette reprise : « ce qui ne m'empêchera pas de, etc... »? C'est que c'est une reprise en effet, ou plutôt un transfert de ce que d'Alembert disait dans N *1* et qu'il ne dit plus dans *N 2*, après « à sa [*manière*] guise » : « Si une forme ne ressemblait à rien, vous croyez donc qu'etc. » L'auteur retombe sur ses pieds. Nous aurons à reparler des transpositions, et de ces passages de *N 2* qui restent comme des témoins, des vestiges de *N 1*.

Certaines additions ne profitent qu'à un personnage. Les unes à M^lle^ : page 101, la réflexion morale sur notre tendance à nous croire plus grands que nous ne le sommes ; page 123, ces cinq mots : « Cette sentence me fait peur » qui attestent l'attachement de Julie à d'Alembert, etc. — Les autres à Bordeu, qui, par exemple, page 99, insinue de part et d'autre de : « M^lle^. Que je devenais immense », quelques mots sur les impressions des goutteux, etc. — D'Alembert enfin distingue, page 134 : « le rêve en montant et le rêve en descendant », et il fait une allusion à ce qui lui est arrivé pendant la nuit.

AUTRES ADDITIONS

Dans les cas précédents, il s'agit d'une interlocution nouvelle. Mais il arrive aussi que l'addition ne porte que sur le texte dit dès *N 1* par le personnage, soit que *N 2* y insère une phrase ou un membre de phrase, soit qu'il y insère simplement quelques mots.

1° *Phrases ou membres de phrases ajoutés.* — Nous les classerons suivant *le lieu* où l'addition est introduite.

Au début de l'interlocution, pour mieux lier. Ainsi (rôle de M^lle^) [2],

1. Ce « vous avez raison » détermine tout à côté le changement de « la raison » en « le bon sens ».

2. Bien qu'il ne s'agisse, p. 153, que de deux mots, nous signalerons ici l'addition de « Ma foi » devant « aucun », réponse trop sèche de M^lle^ dans *N* 1. — P. 86, le simple petit mot « que » préposé à la réponse « Que l'animal », etc..., la lie davantage à la question. Pareillement, p. 115, l'approbation « A merveilles » vient dans *N* 2 jeter un pont : Bordeu ne repart plus dans une nouvelle phrase sans rien dire de celle qu'il vient d'entendre.

page 42, après le « Continuez » de Bordeu : « Je continue », ce qui annonce aussi la longue suite ; page 52 : « Des folies — Petites-Maisons », ce qui corse le thème de la folie et évite la reprise immédiate du « il a dit » de Bordeu. — Rôle de Bordeu, page 144 : « Par les idées — liées ». Page 166 : « Partout — vieillards », énoncé de la cause universelle avant les causes locales. Page 163, l'idée de mettre l'homme au lait de chèvre (« non — et l' »), cette réplique victorieuse n'est venue à Diderot que dans *N 2*. — Enfin, Diderot a prêté à chacun des deux dialoguants une précaution oratoire, soit (Bordeu) pour présenter une interprétation (p. 105-106 « Peut-être — à la règle »), soit (M^lle^) pour introduire un conte (p. 113 : « Puisque — le mien »).

A la fin de l'interlocution, pour étoffer soit une demande de M^lle^ (p. 139, les six mots ajoutés à : « Et l'estime de soi »), soit une réplique : « Qu'importe ? » de la page 120 ou : « Une tête ! » de la page 69. Là *N 2* ajoute : « nous ne composons pas, nous causons », par où l'auteur justifie sa démarche favorite ; et ici il attribue à M^lle^ une protestation quelque peu libertine (« une tête — ridicules »), laquelle, comme l'addition sur l'usage d'aller nue [1], met plus de piquant dans la « comédie » que Diderot a écrite.

C'était aussi, page 145, une réponse bien faible de Bordeu que les trois mots : « Je le crois ». Quatre lignes dans *N 2* viennent la soutenir. Quelle piteuse platitude que celle de la page 73 : « Ma foi, je ne m'en souviens plus » ! Diderot se rappelle comment il est sorti d'affaire dans un cas analogue ; et les deux additions, de cette page 73 (« il m'a rappelé — l'écoutais ! ») et de la page 54 (après « ce qui s'appelle rêver ») ont un air de famille. Page 89, la phrase finale de *N 1* : « On ne dissèque pas assez » restait un peu en l'air : elle n'y reste plus dans *N 2* grâce à la nouvelle proposition : « et les idées — vérité », corrélative au remaniement de l'interlocution précédente (de M^lle^). La pensée gagne davantage encore à l'ajouté de la page 72-73 : « Voilà — se vérifiera », sur le bel avenir promis à la philosophie du rêveur.

Certains débuts, certaines fins de tirade ont un autre caractère, qui les rapproche de passages intercalés en cours de développements. Nous présenterons tous ces cas ensemble. Pages 43-44, le Rêve de D'Alembert ne comportait ni le passage : « Cependant reprenons — y ressemble fort », souvenir de l'*Entretien* précédent (sur l'unité de l'animal), ni la phrase sur le monde-ruche (pp. 44-45), ni celles sur la grappe-animal (p. 45) [2]. Additions encore la phrase de la page 92 sur les Arabes châtrés ; les lignes de la page 155 sur Caton (« Caton — santé ? ») ; celles de la page 151 sur les sœurs de Julie (« Un de vos amis — Ce-

1. Cf. *supra* p. 30.

2. On remarquera à la fin de ce dernier passage, ligne 8 de la p. 45, la question « Les avez-vues » qui reproduit celle de la ligne 2. C'est que l'insertion de quatre lignes après « les pattes » éloignait trop la réponse « Oui, je les ai vues » de cette première demande.

pendant ») (ce sont en réalité les sœurs de Sophie) [1]. Tout ceci, loin d'alourdir, donne encore plus de piquant ou de brillant au dialogue. Voyez aussi, page 68, comme le passage intercalé entre : « C'est un fait » et « La conformation » [2], offre une description attentive du processus organique qui restituerait aux manchots bras et mains. Voyez comme Diderot allonge la poutre jusqu'à Sirius (p. 75, dans les phrases de Mlle, l'une ajoutée, l'autre complétée, après « extrémité ») ; comme il retrouve avec plaisir (p. 99, dans ses additions après « pigmée »), Amphitrite et ses « longs bras », d'après un passage d'Ovide qu'il goûtait particulièrement. Page 106, Bordeu souligne, après « des fils de réseau », le fait qui vient à l'appui de sa conjecture.

Plus courtes additions du même, soit qu'il aménage une symétrie antithétique, ou qu'il particularise une proposition générale, ou reprenne une idée sous une forme différente, ou donne le dernier coup de pouce à une autre qui lui est chère (coopération de la nature avec le médecin). Au milieu d'un thème scabreux, il éprouve le besoin d'insister sur ce qu'il n'entend pas nuire à la santé, etc. [3]. — Sans compter deux passages d'autocritique où il reconnaît que sa théorie n'a rien d'absolu (p. 50 : « encore — modification ») et que ses dires sont susceptibles de retouches (p. 146 : « Ce n'est pas — à ce que j'ai dit ; mais...).

Comme une énumération complète est impossible, nous signalerons, sans les désigner, d'autres additions dans le morceau de la page 134-135 sur la nature du rêve, ainsi que dans la « Journée de d'Alembert » (p. 137) et dans le dialogue de celui-ci et de son amie sur la séparation des abeilles et leur essor (p. 48-49). Pages 54-55, *N 2* perfectionne la mise en scène de l'observateur : au microscope de *N 1* s'ajoute un vase.

La page 82 offre deux additions qui vont ensemble, les trois mots : « une [4] véritable hermaphrodite » et le début de la réplique suivante (« ou — sexes ? »). Comme elles sont réparties entre Mlle et Bordeu, il semble que Diderot ne songe pas toujours autant à se plier à la personnalité de ses dialoguants qu'à les prendre pour organes de ses idées.

Il arrive enfin que l'addition, si courte soit-elle, produise un effet contraire à celui qu'on a indiqué plus haut [5]. Page 39, on lisait dans *N 1* : « Et ce qu'il disait ? — Avait tout l'air du délire ». *N 2* ajoute à

1. Voir à ce sujet, p. 151, n. 1 *in fine*, l'excellent commentaire de P. Vernière (malheureusement bien mal placé. Si une remarque devait trouver place dans l'*Introduction*, c'était celle-ci). Déjà à la p. 150, le « vous n'êtes pas une bégueule » convenait surtout à Mlle Volland.

2. Addition en rapport avec des changements apportés par *N* 2 aux interlocutions précédentes de la p. 67-68.

3. Ces passages se trouvent respectivement p. 131 (« ou faiblement -ivre ») ; p. 147 (« notre discours-sensation ») ; p. 112 (« Cet intervalle-sa vie » ; à la quatrième ligne, « il appelle ses amis ; » est aussi une addition de *N* 2) ; p. 108, « et à coup sûr - sans elle » ; p. 154, les six mots après « qu'on se porte bien ». Cf. encore p. 75, l. 2 la proposition relative (« à laquelle, etc... »), addition en rapport avec la substitution des méninges au cervelet.

4. C'est ainsi qu'il faut lire, et non « un ».

5. P. 36.

« disait » « de la géométrie ? ». — Supposition vraisemblable, s'agissant de d'Alembert, mais fausse dans la circonstance, et qui, obligeant M^lle à répondre : « Non ; cela avait, etc. », rompt le « coulant » de la même phrase dite par deux voix.

2° *Mots ajoutés.* — Nous les encadrons de deux traits verticaux. — C'est une synonymie, ou une apposition, ou une spécification [1]. Plus souvent, l'introduction d'une symétrie qui répond à de multiples fins. Tantôt il s'en faut de peu qu'elle ne soit exigée par la grammaire, l'ellipse frisant l'incorrection ou paraissant un peu dure ; ainsi, page 125: «il n'est pas plus étonnant que... | qu'il ne l'est | que » ; page 143 : «il se remonte | ou | de lui-même, ou | il est remonté | par... » (le premier : « ou » est bizarrement placé) ; page 99 : « elle se rapetissait... | et rentrait | en elle-même ». Tantôt la reprise est surtout oratoire, page 77 : « si elle n'a pas été ou | si elle | ne sera pas ». Cette tendance l'emporte décidément, on va le voir, sur celle que nous avions cru constater plus haut (p. 35).

Voici des antithèses, qui du reste enrichissent le sens ; page 117 : « des pleurs | et des ris | » ; page 140 : « le mérite | ou le démérite | » ; page 143 : « défigure le fait | ou l'embellit | ». L'opposition est nuancée page 141 : « le dernier de ces vices, | moins méprisable, | est peut-être plus à redouter » [2]. Ailleurs, l'écrivain répète son expression, soit avant (p. 43 : « | homogènes, | parfaitement homogènes »), soit après (p. 92: «organisation caractéristique...conformation | caractéristique | »). Ou bien il la double, une seule fois (p. 160 : « du fanatisme | et du préjugé | » [3] ; p. 143 : « des formes | et des couleurs | » ; p. 155: « qui périt | de langueur et | d'ennui » [4]), ou par couple, page 76 : « entourée | et assourdie | de bruits si violents | et si divers | ». Page 137 : l'insertion d'un verbe dégage mieux la pensée : « à rêver les yeux ouverts, et | à agir | sans vouloir ». Il arrive aussi qu'un objet différent et voisin vienne s'ajouter dans *N 2* à celui qui est déjà en place, page 85 : « au bulbe » devant « à la racine », et page 133 : « et en bonnet de nuit » après « en robe de chambre ».

Ce goût du balancement se sent bien encore, page 166, où les mots « la crainte de » viennent dans *N 2* équilibrer le dernier membre avec chacun des deux précédents. Aussi bien n'est-ce pas là le seul endroit où Diderot allonge une énumération. Il aime ainsi soit à améliorer une définition (p. 100, « une certaine tension, | un ton | [5], une énergie,

1. P. 124, « tension | ou tendance violente | » (reprise de « tension violente » de la p. 123, en bas) ; p. 53, « d' | hommes | animalcules » ; p. 58 : « des anciens | philosophes | » ; p. 126, « les | bons | penseurs ».

2. Renforcement d'une négation, p. 124 : « l'origine à un des brins, non | pas | le brin à l'origine » ; insertion d'une conjonction adversative p. 77 : « Sans doute ; | mais | ... », p. 80, « J'en conviens. — Rien | cependant | n'est plus faux. »

3. Chute de phrase, que ces trois mots viennent soutenir. Cf. *supra* p. 33. Même effet produit, p. 70, dernière ligne, par l'adjonction d'un complément de lieu après « vide ».

4. La phrase s'étoffe en interrompant le timbre en *i*.

5. Corrélativement, « ce ton » est ajouté à la l. 2 de la page suivante.

etc... » ou à désigner une nouvelle chose (p. 74 : « ses os, | ses nerfs, | ses membranes »). Un même verbe « vivre » s'insère page 56, après « manger », et page 72, après « Naître ». Page 153, la tirade de Bordeu, si nourrie d'adjectifs dès *N 1* (après « qu'il n'y a rien »), en reçoit d'autres encore, etc. [1].

Mais l'addition de mots remplit aussi d'autres fonctions. Elle restreint à une partie l'action qui s'exerçait sur le tout ; elle apporte différents compléments, de manière, de lieu, etc. [2]. Page 107, l'expression : « j'entends d'ici un malade » (*N 1*), obtient (*N 2*) une localisation qui a l'avantage de nous mettre dans un quartier de Paris, mais qui entraîne une ellipse un peu dure : « j'entends du faubourg jusqu'ici » (il faut suppléer après le verbe « criant » ou quelque mot de ce genre).

L'insertion d'une locution adverbiale permet à Bordeu d'atténuer, soit l'affirmation d'une identité (p. 74 : « c'est | à peu près | la même »), soit sa certitude de l'événement (p. 81 : « Ces impressions... produiraient | peut-être | ... » (De nouveaux adjectifs — Diderot en ajoute, semble-t-il, plus qu'il n'en enlève — viennent satisfaire à divers besoins. Les uns portent sur des dimensions. Augmentation, page 75 : « une | longue | poutre », page 93 : « une des | longues | pattes » ; page 56 : « cet | immense | océan » ; page 75 : « de l'appartement | immense | » (et corrélativement, *ibidem*), adjonction de « tout » « instruite de | tout | [3] ce qui se passe ». Diminution : page 121, la ville de Champagne est qualifiée de « petite » dans *N 2* en même temps que le lecteur apprend son nom et celui de son curé.

Le travail du style se voit surtout sur une autre catégorie d'épithètes, toutes ajoutées dans *N 2*. Page 93 : « Le cortège d'idées | accessoires | » explicite l'idée de « cortège » ; page 101 : « limite | accoutumée | » ajuste mieux le sens du substantif au contexte ; page 127, ligne 1, « tyrannique » accentue encore la domination de la branche. Même page, l'addition de « variés » à « effets » n'est pas de trop, après tant d'exemples ; ni page 141, celle de « fâcheuses » à « suites » pour s'opposer à « avantages », ni enfin celle de « deux » à « phénomènes », page 142, pour reprendre en main les propositions précédentes. (On notera là un exemple d'addition en série, Diderot ayant laissé sa plume ajouter derechef, sans qu'il soit bien nécessaire, ce même adjectif numéral cinq lignes plus bas devant « brins auditifs ») [4].

1. A l'inverse de ce qu'on a vu plus haut (p. 35), *N 2* ajoute « et » en plusieurs lieux soit que la virgule subsiste (p. 98, « l'univers est anéanti pour moi, | et | je suis nulle pour lui »), soit qu'elle saute dans *D 1* : p. 136, « ... de sa volonté | et | de sa liberté » ; p. 145 « ... les propositions plus générales | et | le langage plus rapide. »

2. P. 122, « brisait | les os de | la poitrine » ; p. 126, « contracté | par l'habitude | » (adjonction appelée par l'ambiguité du premier mot) ; p. 93, « dispersés | de droite et de gauche | dans la cavité ».

3. *N 2* prépose aussi « tout » à « nu » après « Diogène », ce qui vaut mieux pour le sens, mais aussi pour le son (p. 157).

4. Il y a peu à dire sur les articles. P. 157, l'insertion de « un » devant « infâme » le transforme en substantif. P. 134, Diderot, comme il lui arrive souvent, n'avait pas mis « la » devant « nature » : *N 2* le rétablit. Etc...

Cette section de notre étude en fait foi, Diderot a sensiblement développé son premier texte. *Le Neveu de Rameau* donnerait lieu à la même constatation, si nous avions de cet ouvrage un manuscrit équivalant à notre copie Naigeon. Ces additions sont-elles à regretter ? Il s'en faut de beaucoup, et nous ne saurions nous rallier au jugement du Dr P. Lemay. Selon nous, elles n'ont point alourdi les lignes de ce Dialogue. L'élan créateur qui les a produites, malgré l'intervalle des mois ou des années, n'avait ni diminué, ni dévié. C'était toujours la même main, aussi vive et plus soigneuse. Du moins il nous semble.

Transpositions [1].

C'est encore une addition, que l'anticipation des pages 141-142, le passage de *N 1* restant en sa place page 143. Pourtant nous croyons pouvoir la présenter ici.

Que lisons-nous page 141 et page 143 ? Une interrogation qui se répète (avec chiasme) d'abord dans la bouche de d'Alembert : « Mais l'imagination ? mais les abstractions ? », ensuite dans celle de Bordeu : « Mais les abstractions ? mais l'imagination ? » [2]. Qu'y avait-il dans *N 1* ? Ceci : d'Alembert, page 141, s'arrêtait après « assez », et c'est lui qui, page 143, posait la question formulée maintenant par Bordeu. Diderot a donc *avancé* notablement cette demande, il l'a placée avant le long morceau de Mlle, page 142, et il a prêté à Bordeu (dans *N 2*) un début d'explication (« L'imagination... ») que Mlle interrompt. Pourquoi une anticipation aussi forte et qui n'est faite que pour qu'on y coupe court ? Pour mieux amener, pour mieux caractériser l'interlocution de Mlle qui, à cet endroit, faisait le point (de là aussi, dans *N 2*, l'addition de « récapitulons »). Pour bien montrer qu'on veut se mettre en règle avec le passé : on arrête « un moment » quiconque s'avance trop tôt vers l'avenir. D'où ce « lancé » intempestif, aussitôt brisé, d'un nouveau sujet.

On pourrait entendre par transposition le passage d'un texte d'une bouche à l'autre, comme il arrive dans *N 2* pour la dernière réplique de la page 123 (*A*) et les deux premières de la page 124 (*B*). *A*, où Bordeu maintenant parle seul, était d'abord, selon la copie *N 1*, partagé entre lui (l'interrogation), et Mlle (la réponse [3]) ; tandis qu'il parlait seul dans *B*, maintenant partagé entre Mlle et lui. L'un a compensé l'autre, mais la nouvelle version, page 123, retire à la perspicacité de la « bonne élève » ce qu'elle donne à la fonction enseignante du docteur.

Voici maintenant quelques passages déplacés (et plus ou moins

1. Voir déjà p. 29 et p. 36, sur le transfert du morceau relatif aux phénomènes d'atavisme.

2. Après « galimatias » (« verbiage » dans *N 1*). A cet endroit, Bordeu commence la théorie de l'imagination. Il faut attendre la p. 145 pour que d'Alembert, tenace, rappelle l'autre point : « Et les abstractions ? »

3. Cette réponse s'attirait un compliment de Bordeu, qui reprenait ainsi au haut de la p. 124 : « Fort bien. Si cette tension, etc... »

modifiés en cours de route). Page 136, dans une réplique de Bordeu, le membre de phrase : « le dernier — où l'on est » est transposé du bas de la page 137 où il se lisait avec variantes après « nos actions, etc... ». Page 124, le : « et fou presque sans ressource » vient de moins loin, d'un peu plus bas (après « tic d'un des brins »).

Mais c'est dans les transpositions à courte distance que l'art de l'écrivain se révèle. Diderot ordonne mieux ses notations, comme on le voit, page 135 (*N 1* : sentiments — bras — pleurs ; *N 2* : sentiments — larmes — bras) et page 155 (*N 1* : sens — âme — ivresse ; *N 2* : sens — ivresse — âme) : les larmes ne devaient pas être séparées des sentiments par un geste, et l'ivresse participant des sens et de l'âme est mieux placée entre les deux. Même travail sur d'autres dispositifs. L'édition P. Vernière présente pour un même membre de phrase la leçon de la copie autographe (« d'avoir une pareille confidence à faire ») et celle de la copie de la *Correspondance littéraire* (« d'avoir à faire une pareille confidence ») [1]. Pareillement, on lit dans *N 1* (p. 71) : « si vous avez l'imagination trop étroite pour l'embrasser, » et dans *N 2* « si, pour l'embrasser, vous avez l'imagination trop étroite ». Page 146, la première version offre : « J'ai une consultation à midi au Marais » et la seconde : « J'ai à midi une consultation au Marais » : combien cette leçon-ci est-elle meilleure, vu surtout ce qui précède : « il est onze heures et demie » (l'impératif de l'heure ne pouvait être rappelé trop tôt) !

Dans les exemples qui suivent, nous indiquerons en italiques et entre crochets la place dans *N 1* des mots transposés ensuite ; page 76, « c'est qu'il n'y a [*entre vous et Saturne*] que » — « c'est qu'entre Saturne et vous, il n'y a que » ; page 65, « il y a donc en vous quelque chose [*en vous*] » ; page 123, « il y avait [*une tension violente*] dans tout le système une tension violente » (déplacement corrélatif à l'addition de « vers un centre commun » après « violente ») ; page 56, « qui se ressemble à elle-même un instant [*à elle-même*] » : outre que cette correction rend le membre de phrase plus homologue au précédent, comme cette mise en valeur du complément de temps est heureuse dans ce passage sur les vicissitudes du monde !

Page 96, le verbe « parle » venait un peu trop tôt dans les actions énumérées : *N 2* le met après « se meut » qu'il précédait dans *N 1*. Page 163, c'est un adverbe que Diderot déplace avec tact « Il me semble déjà que je vois [*déjà*] derrière » : ne sentez-vous pas comme ce « déjà » et ce « derrière » si rapprochés étaient désagréables à prononcer, et comme le petit verbe « voir » se redresse, maintenant qu'une partie de sa charge a été transférée à « semble » ?

Et que de chassés-croisés ! Du sujet et du verbe (p. 93, « que [*prend*] le réseau prend »), de deux noms (« Diogène » et « le cynique » [2]), p. 85

1. P. 157 et n. *a*.
2. Ordre des désignations p. 151, 155, 157 : *N 1* « Diogène - Diogène - le Cynique » ;

« ses réflexions et ses regards », « son regard et ses réflexions » ; p. 118 « si [*d'habitude*,] d'éducation, d'habitude » ; autre transfert de « l'habitude » p. 134. Du nom et de l'adjectif [1], et aussi des adjectifs entre eux, soit dans le passage relatif à l'effet des beaux-arts sur la sensibilité, soit à la page 153 : « de [si *ridicule*, *de*] si puéril, de si ridicule », etc... Enfin, page 66, c'est un couple dont les termes permutent de part et d'autre de l'expression fixe « du sentiment et de la pensée » (*N 1* « être sentant et pensant », « être pensant et sentant » ; *N 2* : l'inverse).

VESTIGES

Nous appellerons ainsi des particularités du texte actuel qui subsistent de la première version où elles étaient en rapport avec un mot ou passage maintenant disparu.

Parfois, il ne s'agit que d'un nouvel aspect d'une substitution. Ainsi, page 133, ligne 1, « sensation » reprenait dans *N 1* « senti » que *N 2* a remplacé par « eu » [2] (p. 132, en bas) ; page 126 (rôle de Bordeu, après « A merveilles »), « Le principe » était répété de l'interlocution précédente où l'on lisait : « rapport de l'état originel... du principe du faisceau. » (La nouvelle version n'a évité une répétition qu'en en produisant une autre, « originel... origine ».)

Page 62, le léger décalage entre « indifférent » et « inutilité » n'existait pas dans *N 1* où le dernier mot de M^lle^ était, non « inutilité », mais « indifférence ». Page 89, la réplique de Bordeu « Aussi en souffre-t-elle, etc... » a commencé par répondre plus directement à ce qu'on lisait dans *N 1*, page 88-89 : « ... devrait être sujette à une multitude de vicissitudes ». Enfin, page 76, 3^e^ ligne, pourquoi cette mention non préparée de Saturne ? alors qu'à la page précédente, c'est de Sirius qu'il est question ? C'est que Sirius apparaît seulement dans *N 2*, tandis qu'on lisait dans *N 1* : « Pourquoi tout étant lié, contigu, [n'entends-je pas ce qui se dit dans Saturne] ? » Le *Saturne* actuel demeure comme un témoin de cette première version.

RAPPORTS DU MANUSCRIT LEMAY AVEC LES AUTRES MANUSCRITS DU « RÊVE »

On voit combien la copie Naigeon apporte de renseignements sur l' « écriture » du *Rêve*. Ce n'est là que l'histoire interne du manuscrit. Il resterait à déterminer les rapports de ce document avec les autres manuscrits connus du même ouvrage.

N 2 « Diogène - le Cynique - Diogène ». Le nom propre est en effet préférable pour une anecdote historique, et le nom caractéristique pour l'allusion à une habitude.

1. P. 109, « tenaient alerte l'araignée [*alerte*] » ; p. 114, « une [*violente*] commotion violente », reprise textuelle de « commotion violente » (p. 113). Le chiasme était hors de propos, Bordeu *répétant* l'expression de M^lle^. P. 131-132, transposition de « douce », « délicieuse », « touchante » (à étudier).

2. *N 1* : « quelquefois senti ».

L'étude en serait trop longue pour que nous la présentions cette fois-ci [1]. Nous nous contenterons de revenir sur une de nos déclarations, qui est à modifier.

Dans notre lettre du *Progrès Médical* (10 décembre 1951), nous disions : « En maints endroits, le manuscrit Lemay est meilleur, bien meilleur, que la copie autographe du Fonds Vandeul. » Nous connaissions alors cette copie uniquement par l'édition de M. P. Vernière, qui l'avait transcrite sur un microfilm obtenu de M. H. Dieckmann, et qui l'avait adoptée avec raison pour son texte de base, en la désignant par le signe *D 1*.

C'est en conférant le manuscrit Lemay avec cette version que nous avions été frappé de la supériorité du premier dans des cas comme ceux-ci. Page 47, on lit dans l'édition Vernière : « mais, mademoiselle, je présume qu'il a continué de vous adresser la parole. Voulez-vous, etc... ». Texte identique à celui d'Assézat, et qui ne signifie pas grand'chose. Or *N* donne à cet endroit : « mais, mademoiselle (car je présume qu'il a continué de vous adresser la parole), voulez-vous, etc... » Ce qui est parfaitement clair. De même, page 48, « vous la *croyez* bien là, là », *N* rectifie : « Vous la *voyez* bien là, là ». — Page 81, « ce point *devient* » de l'édition Vernière est moins bon, pris ainsi dans l'historique des métamorphoses, que « ce point *devint* » de *N*. Etc... [2].

De pareilles fautes dans une copie autographe ne sont pas absolument impensables. Comme le dit fort bien H. Dieckmann [3] : « Lorsque Diderot met au net un de ses propres manuscrits, il peut lui arriver de faire des erreurs, tout comme à un copiste. Il se peut même que, connaissant si bien le texte, il soit moins attentif qu'un copiste. » Oui, certes, *quandoque bonus dormitat scriptor*. Néanmoins, pour plus de sûreté, nous priâmes notre collègue et ami H. Dieckmann de nous adresser, à nous aussi, un microfilm, puisque l'original, revenu aux Archives Nationales, n'y peut être consulté. M. Dieckmann satisfit notre désir avec une généreuse promptitude : qu'il en soit ici remercié. Notre lecture de quelques passages n'a pas confirmé en tout celle de M. Vernière. En particulier, sur les points suspects, la copie autographe est en réalité semblable ou identique à *N* : la supériorité que nous revendiquions pour le manuscrit Lemay n'existe que par rapport à une transcription défectueuse (pour le texte et plus encore pour la ponctuation).

Il convient donc d'attendre, pour cette partie de l'étude critique, un texte plus sûr de la copie autographe. Un recensement plus soigné aussi de la copie de la *Correspondance littéraire* (celle que M. Vernière appelle *E*). Sans compter que sa version *D 2* ne saurait, sans abus de

1. Une seule indication. P. 129, le mot douteux de la n. *b* semble se lire ainsi dans *N* : « justice ».

2. Lire également, p. 77, « mourroit » et non « mouroit ». C'est peut-être ici une faute d'impression.

3. *Inventaire*, p. XVII. — Voir également P. Vernière, *op. cit.*, p. XXXIII.

mots, recevoir la désignation de « Document russe » [1]. Et que l'*Inventaire* Dieckmann nous révèle en sus l'existence de deux copies (p. 25-26).

Si l'on ajoute que la fameuse *Lettre d'Envoi* et d'autres indications annoncent des rapports entre le *Rêve* et les *Eléments de Physiologie*, en sorte que certaines lumières projetées sur l'un de ces ouvrages rejailliraient vraisemblablement sur l'autre, — on voit qu'il nous manque encore bien des choses pour que l'établissement d'un *stemma* ne soit pas prématuré, lors même qu'il ne comporterait pas une conjecture aussi fragile que celle de M. P. Vernière [2]. Certes, tous ceux qui s'intéressent à Diderot ont reçu, dans ces derniers mois, coup sur coup, des dons inespérés. Ils n'en doivent pas moins, pour longtemps encore, savoir ignorer.

JEAN POMMIER.

1. L'édition Paulin se dit faite « d'après les manuscrits confiés, en mourant, par l'auteur à Grimm ». Il ne peut s'agir, en mettant les choses au mieux, nous écrit M. Dieckmann à propos de *D 2*, que d'un texte basé sur une copie du ms. de Leningrad.

2. Notre jeune collègue prend au mot Naigeon, comme nous l'avons fait sur un autre point, M. Dieckmann et moi-même, pour notre confusion. Le témoignage de Diderot diffère : il ne s'agit plus d'un brûlement, mais d'une lacération (encore la *Lettre d'envoi* parle-t-elle par moments des morceaux comme s'ils subsistaient). Admettons que Diderot ait fait un sacrifice (ce n'a pas dû être, nous le voyons d'ici, sans gestes et paroles mélodramatiques) ; mais croyait-il son acte irréparable ? M. Vernière n'en doute pas : il sait, lui, ce qui fut détruit : l'autographe et la copie Hénault. Il sait que c'étaient là les seuls ms. du *Rêve*, à part une copie conservée par Grimm à l'insu de l'auteur, puis reparue à temps (car sans cela, comment expliquer la copie autographe du Fonds Vandeul ?) Nous voyons les choses autrement, surtout si trois ans ont passé entre la rédaction du *Rêve* et l'esclandre de d'Alembert ; mais même si cet esclandre s'est produit dès la première année (cf. P. Vernière, *op. cit.*, p. XVII). Il serait vain d'entrer en discussion sur un pareil terrain. Versons seulement au dossier ces deux observations : 1° M. Vernière venait à peine de restreindre aux deux susdites les copies du *Rêve*, que nous découvrions la copie Naigeon. 2° La *Lettre d'envoi* parle de « l'indiscrétion de quelques personnes » qui tira les Dialogues « de leur obscurité » : ceci fait penser moins à la délation de Suard qu'à une curiosité contre laquelle Diderot se défendait mal. Qu'on en juge par ces lignes de Naigeon, précisément à propos du *Rêve* : « La leçon que Diderot reçut dans cette circonstance et *dont il ne pouvait accuser que la publicité qu'il donnait lui-même à ses ouvrages*, etc... » Toutes ces pages 409-411 des *Mémoires* méritent d'être méditées. A celui qui les aura lues, de dire dans quel sens vont ces indications d'un témoin bien au fait.

LES LIVRES DE HAUTEVILLE HOUSE

(*Fin*[1].)

V. Classiques étrangers.

a. *Littérature anglaise.* — Victor Hugo a écrit dans sa préface à la traduction de Shakespeare par son fils François-Victor : « Désormais, il n'y a plus de bibliothèque bien faite sans Shakespeare. Une bibliothèque est aussi incomplète sans Shakespeare, que sans Molière.[2] » D'après ce criterium, la bibliothèque de Hauteville House est certainement une bibliothèque bien faite, à moins qu'elle ne pèche paradoxalement du côté de Molière, au moins dans l'état actuel des choses. Il est superflu d'ajouter qu'elle le doit, aussi bien pour Shakespeare que pour les autres auteurs anglais, beaucoup plus à François-Victor qu'à Victor Hugo. Ce dernier, on l'a dit, ne lisait pas l'anglais, bien qu'il sût, comme son œuvre le démontre, plus de mots que celui de Christmas[3] et qu'il se soit fait lire parfois et traduire des textes par son fils, comme dans le cas des poésies de Swinburne[4], poète qui, vers les années 60, partageait le goût de Hugo pour le site solitaire de Serk, et dont aucun livre ne subsiste à Hauteville House.

On ne voit pas le texte de Shakespeare qui a servi à François-Victor pour l'établissement de sa traduction, qui figure elle-même sur les rayons du boyau du look-out (Paris, Pagnerre, 1866) (*D.* 143), mais certains des ouvrages qui l'y ont aidé[5]. La traduction par F. Guizot et Amédée Pichot, en 13 volumes, chez Ladvocat, 1821 (*D.* 122) et les trois volumes, tout débrochés, des *Chefs-d'œuvre de Shakespeare*, avec un Essai biographique, par M. Villemain, traduction française des drames, par MM. Nisard, Ph. Chasles, Lebas, etc., avec des imitations en vers français, par MM. Casimir Delavigne, Népomucène Lemercier

1. Voir *R. H. L.*, 1951, n° 4.
2. *William Shakespeare*, p. 244.
3. Selon Stapfer, auquel se réfère M. Delalande, p. 12. Il suffit de parcourir, pour s'en convaincre, *Les Travailleurs de la Mer*, *La Forêt mouillée*, etc.
4. Cf. *Revue de Paris*, août 1948, *Lettres d'exil*, p. 19, à Swinburne, 23 janvier 1866 : « ... mon fils, le traducteur de Shakespeare, est en ce moment près de moi. Il m'a fait une nouvelle lecture de votre pathétique drame de *Chastelard*. J'ai pu, grâce à lui, en saisir mieux toutes les beautés... » Cf. l'excellente note de P. Berret sur « la communauté d'études et d'idées sur la littérature anglaise, qu'il y eut entre François-Victor et son père, depuis 1855 » (éd. de *La Légende des Siècles*, t. II, p. 567, n. 1, à propos de Shelley).
5. Cf. *R. H. L.*, 1951, n° 4, p. 444.

et Mme Amable Tastu, Paris, J.B. Herman, 1836 (*D.* 127). Des commentaires : *Shakespeare et son temps*, étude littéraire par M. Guizot, Paris, 1852, débrochée et marquée d'un trait à la page 135, avec la mention « Guizot à citer », en marge du passage que M. Delalande a reproduit (p. 123). Il porte sur les « hommages » que la postérité tarde souvent à rendre à l'œuvre d'un « homme supérieur » et rejoint les problèmes du génie et de la gloire, effleurés à propos de Béranger. Je n'ai pas remarqué qu'il fût cité dans *William Shakespeare*, mais il peut bien y être, et en tout cas le thème s'en retrouve développé en de multiples variations [1]. Non sans rapport, l'*Histoire de l'influence de Shakespeare sur le théâtre français jusqu'à nos jours*, par Albert Lacroix, Bruxelles, 1856, fort lue aussi et utilisée par les deux Hugo (*D.* 143). Deux ouvrages allemands en traduction anglaise : l'essai de Schlegel, cité par V. Hugo dans son livre, *On dramatic literature* (*II*°) et *Shakespeare, Commentaries by* Dr. G. G. Gervinus, professor at Heidelberg, translated by F. E. Burnett, 2 vol., Londres, 1863.

Comme les précédents, les ouvrages suivants devaient appartenir à François-Victor : Edmund Spenser, *The Faerie Queen* (*L. O.*) ; le *Journal de John Fox*, Londres, 1594 (*II*°) ; Francis Bacon, *Works of...* (*II*°) ; Samuel Butler, *Hudibras*, Londres, Bathurst, 1750 (*L. O.*) ; Goldsmith, *The Vicar of Wakefield*, texte anglais de chez Didot, 1800 (*L. O.*). Mais c'est à Victor Hugo qu'avaient été adressés, par un même groupe d'amis anonyme de Sunderland, en 1866, trois volumes de poésies, en témoignage de sympathie à l'exilé, et, initialement, semble-t-il, de reconnaissance à l'auteur de *William Shakespeare*. Ce sont : *Selections from the poetical works of* Robert Browning, *The complete poetical works of* Robert Burns, *Poems of* Thomas Chatterton (*D.* 122). A quoi il faut ajouter une aimable anthologie de poèmes anglais consacrés à la vie à la campagne et rangés par thèmes (*Spring flowers*, *Songs of birds*) : *Rhymes and Roundelayes, in praise of country life, adorned with many pictures*, Londres, D. Bogue, 1857 (*L. O.*).

Enfin, quelques traductions : le tome XXIV des *Œuvres complètes* de sir Walter Scott, *Kenilworth*, Gosselin, 1822, le même peut-être en effet, comme remarque M. Delalande (p. 120), qui lui avait servi, lors-

1. Notamment IIe partie, livre III, p. 137 et suiv., et toute la IIIe partie, *Conclusion*. La mise en accusation du génie est un thème d'autant plus cher à Hugo qu'il lui est personnel : à propos d'Eschyle, p. 172 : « Un génie est un accusé » ; p. 144 : « En outre, ces génies déconcertent » ; p. 199, deux mots contre Shakespeare : *Improper, shocking*, les mêmes dont il rapporte qu'on en use précisément à son égard ; cf. « Pour les Anglais, je suis *shocking, improper* », cité par P. Audiat, *Ainsi vécut V. H.*, Hachette, 1947, p. 268. Hugo a bien vu, d'ailleurs, le caractère « anglais, très anglais » (p. 195) de Shakespeare : « L'insularisme est sa figure, non sa force... Un peu plus, il serait européen ». (P. 198.) D'où, selon lui, les réticences de Voltaire, représentant de « l'esprit français » : « Coïncidence à noter, le négateur de Shakespeare, Voltaire, est aussi l'insulteur de Jeanne d'Arc » (p. 203). Rapprochement évidemment à tous points de vue surprenant de l'Anglais avec Jeanne d'Arc, Hugo contre Voltaire, dont il fait ailleurs la victime de la même haine incompréhensive qui s'attache selon lui au génie : « Il est éternellement « discuté ». C'est là sa gloire... Quand un homme domine un siècle et incarne le progrès, il n'a plus affaire à la critique, mais à la haine. » (*Les Travailleurs de la Mer, Archipel*, X, p. 23.)

qu'il composait *Amy Robsart*, mais, si Hugo avait vingt ans, quand il l'entreprit pour Soumet, il en avait vingt-cinq, quand il le reprit pour P. Foucher (*D.* 157, n. 2), et l'influence de cette œuvre, lue et relue, m'a paru ne pas se limiter au drame qu'il en a tiré, c'est un sujet sur lequel je me promets de revenir ; de THACKERAY, *Mémoires d'un valet de pied*, 1859 (*II°*), dédicacé par le traducteur et lu, *Henry Esmond* (*II°*), et *Histoire de Pendennis*, Hachette, 1875[1] ; enfin, les *Œuvres complètes* de Charles DICKENS, Hachette, 1877-1880, de nombreux volumes lus, sinon par Hugo, — il serait curieux, mais sans doute improbable qu'il l'eût fait pendant les quatre mois de convalescence passés à Guernesey en 1878 (juillet-octobre) — au moins par les hôtes de Hauteville House.

Une lacune : MILTON, que V. Hugo avait lu dans la traduction de Delille ou de Chateaubriand, et BYRON, dont P. Berret avait vu les œuvres dans la bibliothèque [2].

b. *Littérature allemande.* — Hugo n'avait pas pu lire tous les auteurs cités ci-dessus, mais il connaissait au moins, pour les avoir beaucoup pratiqués à diverses époques de sa vie, Shakespeare, Walter Scott, et Milton. Il a peu touché, en revanche, malgré son amour pour les paysages de l'Allemagne, à sa littérature. « Quelle ombre, écrit-il, que cette Allemagne ! C'est l'Inde de l'Occident [3] ». Pour lui, « le grand Allemand, c'est Beethoven [4] » : « Ce sourd entendait l'infini [5] ». Il faut relire ces pages pénétrantes, retirées du chapitre des *Génies*, que Victor Hugo, dans le même sens que Romain Rolland, plus tard, a consacrées à ce « mystérieux voyant de la musique » : « Ah ! vous doutez de l'âme ? Eh bien, écoutez Beethoven [6] ».

Mais, aux représentations de Lacroix au sujet de Gœthe ou de Schiller, Hugo répondait par cette fin de non recevoir : « Je vous donne tort pour Gœthe et raison pour l'Allemagne... Me demander d'admettre Gœthe, quand je n'admets pas Molière ? Gœthe est surfait. C'est un talent, non un génie [7] ». Gœthe est, en tout cas, comme il dit, « remis à sa place » dans la bibliothèque, où ne figure que la traduction de

1. François-Victor était mort en 1873.

2. Cf. J. VIANEY, Introduction aux *Contemplations* (éd. Hachette), t. I, p. LXXXIII-IV, et P. BERRET, éd. de *La Légende des Siècles* (Hachette), t. I, p. 26, n. 1 et p. 46, n. 1.

3. *William Shakespeare*, p. 47. Sur ce qu'il entend par « Inde », cf. l'article de R. SCHWAB, *Victor Hugo troublé par l'Inde*, *Revue de Littérature comparée*, oct.-déc. 1947, et la correspondance de Hugo avec l'éditeur Lacroix, qui l'invitait à inclure les poèmes indiens, résumée par cet arrêt définitif du poète : « Il y a beaucoup de fatras. Je suis un latin, j'aime le soleil. » (*W. S.*, Historique, p. 413, 14 février 1864.)

4. *Ibid.*, p. 280 : car, « la musique est le verbe de l'Allemagne » (p. 49).

5. *Ibid.*, p. 280.

6. *Ibidem.*

7. *W. S.*, Historique, p. 412-413 (février 1864). Est-ce en pensant à lui que V. Hugo écrit dans le même livre : « Il y a eu, ces dernières années, un instant où l'impassibilité était recommandée aux poètes comme condition de divinité. Etre indifférent, cela s'appelait être olympien » (*ibid.*, p. 184). Noter que Léon Gozlan s'était servi du mot « olympique » contre *Lucrèce Borgia*, au sens de dépourvu de moralité sociale, cf. H.-J. HUNT, *le Socialisme et le Romantisme en France*, Oxford, 1935, p. 113.

Werther, dite de Pierre Leroux [1], et encore grâce à sa réimpression dans la collection de la Bibliothèque Nationale, 2 vol., 15 août-1er septembre 1864 (*II°*) : Leroux, on le voit, n'avait pas eu plus de succès. De SCHILLER, au sujet duquel il ne daignait pas répondre, on trouve pourtant les *Œuvres dramatiques*, traduction de Barante, éd. Marchand, 1842 (*L. O.*) : volume récupéré de la Place des Vosges, ou acquisition de François-Victor ? Enfin, le troisième figurant de l'Allemagne est HOFFMANN,

O libre Hoffmann planant dans les rêves fougueux [2] !

Ce sont les *Contes fantastiques*, traduction nouvelle, par Henry Egmont, 1836, volume débroché à force de lectures (*D.* 132).

Les « génies » délégués de l'Italie et de l'Espagne, Dante et Cervantès, ne sont pas, ou plus, là, et l'on ne voit pas d'*exemplaire de la Divina Commedia*, sur lequel il pût écrire [3]. Décidément, le XVIe et les siècles antérieurs sont mal partagés. En revanche, on remarque, dans l'antichambre du look-out, une vieille édition de la célèbre tragi-comédie pastorale de Baptiste GUARINI, *Il Pastor fido*, Rouen, 1648, un des bréviaires des romantiques [4] : Hugo en avait tiré une épigraphe pour l'une de ses *Feuilles d'automne*, sur le printemps et la jeunesse [5].

VI. PHILOSOPHES ET OCCULTISTES.

Les premiers, s'ils furent représentés, ont été, dirait-on, décimés. Pour mémoire, rappelons BAYLE, déjà cité, au sujet duquel on connaît cette piquante appréciation : « Bayle, l'homme de Rotterdam, le puissant penseur (Ne pas écrire *Beyle*) [6]. »

De GROTIUS, on trouve un *De Veritate religionis*, édition d'Amsterdam, 1769 (*L. O.*) et de PUFFENDORFF, le *De officio hominis et civis juxta legem naturalem*, qui figurerait aussi bien sous la rubrique juridique et politique (*L. O.*). A quoi s'ajoutent les dix tomes de DELISLE DE SALES, *De la Philosophie de la Nature*, Paris, 1804 (*D.* 142), dont Paul Berret a étudié l'utilisation dans le *Satyre* [7]. Des neuf ouvrages de BOUCHER DE PERTHES, rapportés par le même [8], je ne vois que le volume intitulé

1. Remaniement de la traduction de Sevelinges, selon D. O. EVANS, *Revue de Littérature comparée*, avril-juin 1938, p. 320-355.

2. *L'Ane*, V, p. 339.

3. *Contemplations*, III, I, de 1853, comme la *Vision de Dante*, recueillie dans la dernière série de *La Légende*. Cette pièce s'appelait aussi sur le manuscrit *Dante*. Observer que certains titres de ce livre, d'après un classement manuscrit, préfiguraient la liste des « génies » de *W. S.* : I, *Dante*, VII, *Juvénal*, XXVIII, *Shakespeare* ; XXI, *La Musique*, comporte le schéma descriptif de la *Pastorale*, qu'on retrouve dans les pages retranchées de *W. S.* sur Beethoven.

4. G. de Nerval, p. ex., *La Bohème galante*, chap. V, *Primavera*.

5. La pièce XIV.

6. *W. S.*, p. 183. (L'absence de Stendhal, indirectement touché par cette remarque, est d'ailleurs notable.) On sait que Bayle enseigna et se retira à Rotterdam.

7. Éd. de *La Légende des Siècles*, Hachette, t. II, p. 566. Sur ce sujet, ainsi que sur l'histoire, la géographie et les sciences, les divers travaux de P. Berret et les notes de ses éditions, notamment de *La Légende*, offrent un document incomparable, avec lequel ces indications ne cherchent pas à rivaliser.

8. Cité par J. Vianey, éd. des *Contemplations*, Introd., p. LXX.

Des Idées innées, de la mémoire et de l'instinct, 1867, hommage de l'auteur (*D.* 118).

En comparant ce bref inventaire aux admirables notes de Paul Berret, on doit conclure au retrait d'un certain nombre d'ouvrages. De la même manière, des Bibles indiquées par P. Berret [1], je ne vois que deux sur trois exemplaires, l'une dont la page de garde est couverte des noms de ses propriétaires successifs, et l'autre : *Sainte Bible*, expliquée par David Martin, pasteur de l'église wallonne d'Utrecht, Amsterdam, 1707, 2 volumes in-folio (*D.* 130).

Les ouvrages touchant à l'occultisme, souvent des hommages de l'auteur, quelquefois de vieux livres curieux, forment un petit groupe, comparativement important : un *Traité du Sortilège, de la Fascination... des Apparitions*, etc., Paris, 1622, lu et marqué de signets (*D.* 105) ; *Lettres cabalistiques*, La Haye, 1766, t. VII (*L. O.*) ; parmi les ouvrages récents, *Pneumatologie des Esprits et de leurs manifestations fluidiques*, par le Marquis Eudes de M..., mémoire adressé à l'Académie des Sciences morales et politiques, daté Paris, 1853, que Mme de Girardin avait peut-être emporté dans ses bagages ou envoyé après, fort lu (résumé *D.* 108-9) ; Baron Du Potet, *la Magie dévoilée ou Principe de Science occulte*, Paris, 1852, hommage daté du 1er mai 1856, peu après la mise en vente des *Contemplations* et non sans rapport sans doute, puisque, selon la dédicace, « la vérité nous apprend que notre véritable patrie est aux cieux » (*D.* 126), et un ouvrage de son élève, Gérard, *le Magnétisme à la recherche d'une raison sociale*, Paris, 1866 (*ibid.*) ; par le baron L. de Guldensherbé, *la Réalité des esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe*, Paris, Franck, 1857 (*L. O.*) et du Dr. Axenfeld, *Jean Wier et la sorcellerie*, 1866 (*D.* 104) : le premier au moins eût dû intéresser Hugo, mais, sans doute avait-il dépassé, comme probable, ce stade (plus de séances spirites à Guernesey), il n'a pas même été coupé [2].

VII. Au pays des merveilles : Sciences et Voyages, Romans d'aventures.

Cette partie de sa bibliothèque, où je réunis trois rubriques, qui parfois s'entremêlent, appartient bien au poète et se rattache à sa curiosité, à son goût du lointain et de l'inconnu. A cet égard, cette liste n'est pas limitative, et on verrait Hugo penché, dans le même esprit, sur telle image du fameux « Léviathan » [3] ou telle chute d'eau canadienne, du *London Illustrated News* [4], ou encore la planche du Pou de l'*Ency-*

1. *Op. cit.*, t. I, p. 24 (Bible de Sacy, absente).

2. Sur cet aspect, cf. P. Berret, *La Philosophie de V. Hugo*, 1910, p. 57 ; les travaux de Cl. Grillet, J. Heugel et D. Saurat, dont *La Religion de V. H.* a reparu, complétée par une étude sur *Les Dieux du Peuple*, sous le titre *V. H. et les Dieux du Peuple*, Paris, éd. de la Colombe, 1948. — Je n'ai pas vu d'exemplaire du *Traité des Apparitions* de Dom Calmet, dont Hugo possédait par ailleurs l'*Histoire Universelle*.

3. P. Berret, éd. de *La Légende des Siècles*, Hachette, t. II, p. 789, n. 2.

4. *Ibid.*, t. IV, p. 608, n. 2.

clopédie, comme sur telle gravure chinoise d'un tome de l'*Histoire des Voyages*.

a. *Sciences*. — Commençons par citer deux ouvrages de mathématiques, situés par leurs dates aux deux bouts de la vie du poète : le premier, à l'en croire, instrument de torture de son enfance, rendu fameux par les vers :

> Après l'abbé Tuet, je maudissais Bezout ;
> Car, outre les pensums où l'esprit se dissout,
> J'étais alors en proie à la mathématique [1].

Il s'agit du BEZOUT, *Cours de Mathématiques*, t. V., et *Suite du C. de M. contenant le traité de Navigation*, Paris, an II, (*L. O.*), peut-être son exemplaire d'écolier. L'autre, en guise de revanche, est un « hommage » (non coupé, mais répondu), de P. G. GUY, officier supérieur d'artillerie en retraite, *Cours d'Arithmétique vulgaire et savante sans maître*, 1868 (*D.* 105). Puis, d'une date voisine de publication, un singulier ouvrage : E. ALLIOT, la *Vie dans la nature et dans l'homme, Rôle de l'électricité dans la vie universelle*, Paris, J. B. Baillère et fils, 1869, II[e] partie, ouvrage non coupé, sauf par places, selon une méthode de prospection qui nous est désormais familière, aux p. 220-3, où le titre, *Ce que fut Adam*, a attiré l'attention de V. Hugo ; le premier homme, y est-il dit, n'avait pas de sensation jusqu'au moment de la chute, « où il fut affaibli par une première réaction morbide » ; suit une théorie explicative des premières « sensations génésiques » ; le 1[er] volume est coupé aux explications « électriques » de la terre, de la foudre, etc. (*L. O.*).

Mais la science qui, évidemment, attire le plus le poète Hugo est l'astronomie. P. Berret a noté, à propos de la *Comète* [2], tous les livres de Hauteville House qui s'y réfèrent, et parmi lesquels je n'ai pas remarqué, non plus que M. Delalande, les *Lettres cosmologiques sur l'organisation de l'univers*, Amsterdam, 1801, de LAMBERT, ni le *Discours sur la pluralité des mondes*, de FONTENELLE, Paris, Dubuisson, 1863 ; mais bien : une collection de l'*Annuaire du bureau des Longitudes*, où sont signalées des apparitions de la comète de Halley (1832 et 1836 pour 1835) ; Alexandre de HUMBOLDT, *Recueil d'observations astronomiques, d'opérations trigonométriques et de mesures barométriques* (pendant un voyage aux régions équinoxiales), Paris, Schœll, 1810, 2 volumes achetés 3 shillings, donc en exil (*L. O.*) ; un volume d'*Œuvres* de HERSCHELL, III, *Astronomie*, Paulin, 1836 (*L. O.*) ; Camille FLAMMARION, *De la pluralité des mondes habités*, Didier, 1864 (*D.* 120), coupé, lu, hommage remercié ; F. ZURCHER, *les Phénomènes de l'Atmosphère*, Bibliothèque Universelle, XXX, Dubuisson, s. d. (non signalé par P. Berret, *L. O.*); Elie MARGOLLÉ et F. ZURCHER, *les Météores*, Hachette,

1. *A propos d'Horace, Les Contemplations*, I, XIII, v. 159 et suiv.

2. *Op. cit.*, t. IV, p. 698, n. 1 ; voir la notice de cette pièce et celle de *Plein Ciel*, t. II, p. 787-792. En dehors de ces deux pièces et de *Saturne, Cont.*, III, 3 (1839), cf. *Post-Scriptum de ma Vie*, notamment le chap. *Les Choses de l'Infini*, et *Océan, La Science*, p. 453-464.

1865, Bibliothèque des Merveilles, hommage remercié, dont quelques pages seulement ont été coupées, notamment sur un orage au mont Blanc (*II°*). Le volume de J. BERTRAND, *les Fondateurs de l'Astronomie moderne*, Hetzel, 1865 (*II°*), fait partie, détail significatif, de la Bibliothèque d'Education et de Récréation [1].

Quelques livres sur les moyens techniques pour conquérir ce « plein ciel », problème qui depuis 1850 passionnait les esprits [2]. On devine que V. Hugo, en particulier, n'avait pas attendu le feuilleton de Th. Gautier sur *la Locomotion aérienne*, *le Système de M. Pétin*, pour voir qu'effectivement, « il y a là, tout un monde prodigieux et féerique qui attend son poète [3] ». On trouve sur les rayons un traité *Des Aérostats*, par Prosper MELLER jeune, Bordeaux, 1851 (*D.* 103) et une brochure de la « Société d'encouragement pour l'Aviation ou locomotion aérienne au moyen d'appareils plus lourds que l'air », fondateur NADAR : c'est le statut d'un concours doté de deux prix de 5 000 et 2 000 francs (*D.* 111), auquel se réfère la fameuse « lettre à Nadar » du 15 janvier 1864 [4]. Enfin, par W. de FONVIELLE, *la Science en ballon*, Paris, Gauthier-Villars, 1869, peu coupé.

b. *Romans d'aventures et livres pour enfants.* — Après quoi, on est ravi, mais peu surpris, de découvrir *Cinq Semaines en ballon* de Jules VERNE, de la même B. E. R. de Hetzel (*II°*) que le livre de Bertrand cité ci-dessus : ceci, me semble-t-il, joint à d'autres exemples, confirme le point de vue qui nous a fait réunir ces trois rubriques sous le même titre. Du même, *les Enfants du Capitaine Grant*, Hachette, 4e éd. s. d. (1867), trois volumes coupés, bien entendu (*D.* 107), nous rappellent que *le Petit Chose*, signalé plus haut, avait été publié dans la même collection (B. E. R.) que le premier livre cité de J. Verne. De Jules GÉRARD, « le Tueur de lions », *la Chasse au lion*, Paris, 1856 (*D.* 129), fait regretter en somme l'absence de Tartarin : ce volume, en tout cas, a été lu. Lues aussi, de MAYNE-REID, *Aventures de terre et de mer*, Hetzel, B. E. R. (*D.* 120). Dans un genre un peu différent, mais voisin, les belles planches en couleurs et les récits humoristiques d'*Histoire d'un Aquarium et de ses habitants*, par Ernest VAN BRUYSSEL, B. E. R., Hetzel, nous font assister aux ébats des poissons, des batraciens : sans doute, les petits enfants du poète ne furent pas seuls à la feuilleter (*D.* 125).

Sans doute est-ce le lieu de nommer *la Comédie enfantine*, du poète Louis RATISBONNE, Hetzel, Michel-Lévy, 1861 (*D.* 133), ainsi dédicacée par son auteur « à Victor Hugo, un poète enfantin au poète immortel », ainsi que les *Dernières Scènes de la Comédie enfantine*, Hetzel, s. d. (*II°*), dont les saynètes en vers, avec des enfants pour personnages, ne manquent pas de faire penser à celles du futur *Art d'être grand-père*.

1. Désignée par la suite par les initiales : B. E. R.
2. P. BERRET, *op. cit.*, t. II, p. 787-792, notice de *Plein Ciel*.
3. *La Presse*, 4 juillet 1850, *ibid.*, p. 791 et 793-794.
4. *Revue de Paris*, 15 janvier 1910, rééditée dans *Les Cahiers du Sud*, numéro spécial sur le Merveilleux, n° 287, 1948.

A la rigueur, peut-être ne serait-il pas déplacé de citer ici des recueils de contes de pays étranges, qui nous acheminent vers les livres de voyages : un *Choix de Contes et Nouvelles*, traduit du chinois, par Théodore PAVIE, Paris, Duprat, 1839 (*II°*), emporté ou rapporté de France, fort lu et marqué à l'*Histoire du Roi des Dragons*, *Dialogue d'un Pêcheur et d'un Bûcheron* d'une page détachée de l'*Ahasvérus* de Quinet ; puisque nous sommes dans la Chine, un recueil de *Poésies de l'époque des Thiang*, traduit du chinois pour la première fois, Paris, Amyot, 1867 (*L. O.*) ; des *Récits et Légendes des Flandres*, par Caroline POPP, née Boussart, Bruxelles, 1867 (*D.* 124). En tout cas, il n'est pas déplacé de citer ici un ouvrage qui nous ouvre la porte enfantine des voyages : Ferdinand de LANOYE, *la Mer Polaire*, *Voyage à la recherche du Franklin*, Bibliothèque Rose, Hachette, 1864 (*L. O.*).

c. *Géographie et Voyages.* — Tout d'abord, un manuel de *Géographie*, par LACROIX (*L. O.*) et un *Atlas de Géographie d'Europe* en cinq volumes (*L. O.*) — est-ce celui que V. Hugo est dit avoir gardé en relique de sa fille Léopoldine ? Sans doute non, ce devait être un livre scolaire — ; puis, un bon nombre de cartes et de guides provenant de ses voyages, ou se référant à des projets de voyages : diverses cartes de Bretagne et de Normandie, qui ont pu servir pour *Quatrevingt-treize* (*D.* 141), un *Guide d'Espagne*, portant sur la page de titre l'indication *Guide en Espagne et en Portugal*, par QUENTIN, revu par Richard, Paris, de Maison, éditeur des Guides Richard, 1842 (*II°*), sans doute utilisé dans son voyage de 1843 et, par la suite, source de rêves irréalisés [1] ; un *Guide de Naples et ses environs*, Naples, 1865, qui a peut-être quelque chose à voir avec ces vagues projets (*L. O.*) ; un *Guide de l'étranger en Belgique*, Bruxelles, 1852, acquis en exil ; un *Plan illustré de Bruxelles*, daté à la plume « 15 janvier 1860, J. D. » (témoin d'un voyage de Juliette ?) ; une *Carte de la Belgique et de ses voies de communication*, Garnier frères, peut-être utilisée pour *les Misérables* (*D.* 127). La pièce de curiosité, dans ce genre, est un *Guide-Album du voyageur à la Grotte de Han-sur-Lesse*, Bruxelles, Phil. Hen, éditeur, 1859 ; l'occasion était trop tentante pour manquer les calembours, Hugo a corrigé « sur-Lesse » en « d'Islande », mention qu'il a également ajoutée après le nom de l'éditeur, dont l'*e* a été remplacé par un *a* (*D.* 104) ; il y a ajouté, toujours à la plume, la date « 3 août 1862 ». A cette date, Hugo a en effet visité la grotte et noté sur son carnet de voyage :

Écrit sur mon exemplaire de la grotte de Han (d'Islande).
En déjeunant à Dinant
Un jour de pluie et de crotte,
J'ai baptisé cette grotte
En badinant à Dinant [2].

Mais on ne voit pas le *Guide du Rhin* de SCHREIBER-HENRY, dont

1. Cf. 1er article, « *Hauteville House* » *de V. H.*, *R. H. L.*, 1950, n° 3, p. 310, note 4.
2. *En Voyage*, t. II, éd. Impr. Nat., p. 497.

Hugo s'est servi en 1839-40, et sans doute aussi lors de ses retours au Rhin après 1862.

Passons aux classiques des voyages. Tout d'abord, il faut citer l'*Histoire générale des Voyages*, ou *Nouvelle Collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre*, La Haye, P. de Hondt, 1749-55 (*D.* 133). M. Delalande dénombre au *II°* six volumes dans cette collection incomplète, parmi lesquels le t. XIII « est marqué aux pages consacrées aux divinités Wischtnu et Isuren ». Le tome que j'ai tenu entre les mains se trouvait seul dans l'antichambre du look-out : il porte sur les *Voyages dans l'Empire de Chine* (daté 1749) et contient comme les autres beaucoup de gravures, fort belles et curieuses ; Hugo n'a pas manqué de s'y intéresser, et s'en est probablement inspiré pour les motifs de ses panneaux décorés ; en tous cas, on trouve au verso de la couverture deux dessins au crayon représentant une femme sur un panneau et un oiseau dans un médaillon, avec l'indication des noms de couleurs, vraisemblablement des maquettes, utilisées ou non. Pour ne pas quitter l'Extrême-Orient, citons encore un vieux bouquin relié, La Loubère, *Du Royaume de Siam*, Paris, 1691 (*L. O.*) et, à l'opposé, Stedman, *Voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guiane*, 3 vol., Paris, chez F. Buisson, an VII de la République, apparemment lu (*II°*). Nous sommes ramenés en Europe par un livre de *Voyages pittoresques aux Glacières de Savoye* (1772), Paris, 1773 (*L. O.*) et un *Voyage en Italie, contenant l'histoire et les anecdotes les plus singulières*, etc., par M. de la Lande, Genève, 1790, 7 volumes reliés (*D.* 118) [1].

Mais c'est de nouveau vers les contrées lointaines que nous emportent les publications contemporaines : vers cette « mer polaire », déjà entrevue, et vers le passé, le souvenir de l'amie, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, par Léonie d'Aunet, Hachette, 1854, coupé et, comme on l'a vu, dédicacé (*D.* 115-7) ; en Amérique, le livre d'Olympe Audouard, cette amie d'Alexandre Dumas à laquelle le jeune Mallarmé avait envoyé son *Placet* [2], *A travers l'Amérique et le Far-West*, 1869, avec dédicace et photographie (*D.* 118), le livre d'une lointaine amie du groupe sud-américain (dont on reparlera à propos des poètes), *Pablo ou la vie dans les Pampas*, par Mme Eduardo M. de Garcia, avec une lettre de M. E. Laboulaye, de l'Institut, Paris, 1869 (*D.* 109), et enfin, troisième livre de la même année, *les Iles Fortunées ou Archipel des Canaries*, Paris, 1869, 4 tomes lus et marqués de signets (*D.* 142). Ce tour du monde se termine dans un rêve des plus classiques.

VIII. Histoire.

C'est de beaucoup le domaine le plus riche, et aussi le mieux connu, grâce aux travaux de P. Berret en fonction de la *Légende des Siècles*.

1. Non remarqué : *La Relation du Voyage de la mer de Sud aux côtes du Chily et du Pérou*, par M. Frézier, Paris, 1716, signalée par P. Berret, *op. cit.*, t. II, p. 661.

2. H. Mondor, *Vie de Mallarmé*, t. I, p. 33, Gallimard, 1941.

Il y a là un certain nombre de livres anciens, retenus pour leur curiosité, mais les historiens contemporains sont bien représentés : Louis Blanc, Garnier-Pagès, Lamartine, Michelet, Thiers, Villemain, pour n'en citer que quelques-uns. Aucune classification rigoureuse n'est naturellement possible, mais ces livres se distribuent autour d'un certain nombre de sujets d'intérêt dominants : histoire ancienne, histoire des religions, la Révolution française notamment, etc. ; ou selon les genres : monuments d'érudition baroque, études contemporaines, mémoires. Le classement que voici s'inspire d'une conception intermédiaire.

a. *Histoires Universelles.* — Ce sont les « manuels » familiers du poète, inépuisables mines du XVII^e ou du XVIII^e siècle, qui ont remplacé le *Monde* de DAVITY, revu par ROCOLES, dont le tome I figure au catalogue de la vente de 1852. Mais le poète, penché sur « la légende des siècles », est plus exigeant en matière de documentation historique, et il n'a plus le secours des bibliothèques parisiennes. Au premier rang, il convient de rappeler le *Dictionnaire historique* de MORERI, cité plus haut. On trouve ainsi : de Nicolas GUEUDEVILLE, le *Grand Théâtre historique, ou Nouvelle Histoire universelle tant sacrée que profane, depuis la création du monde, jusqu'au XVIII^e siècle*, 5 vol., Leyde, Pierre Vander, 1703... (*L. O.*) : P. Berret a fait remarquer que, par exemple, deux gravures de cet ouvrage étaient à l'origine de *la Conscience* et du vers d'*Eviradnus* sur l'incendie d'Anvers [1] ; dom Augustin CALMET, *Histoire universelle, sacrée et profane*, Strasbourg, 1740, 7 vol. (*D.* 133, lit 1711 : c'est sans doute une erreur, les dates de l'édition complète, qui comporte 17 vol., étant 1735-1771 ; ce sont les premiers tomes, le IX^e et les suivants, ayant été imprimés à Soissons et Nancy.)

b. *Religions, Mythologie et Antiquité.* — Fort proches de ces dernières, en vérité, sont : l'*Histoire de l'Eglise et de l'Empire*, de LESUEUR. Genève, dont je n'ai vu, personnellement, que le tome V, 1679 (*L. O.*), à côté de laquelle je cite, par artifice de style, l'ouvrage de VILLEMAIN, *Histoire de Grégoire VII*, Paris, Didier, s. d., 2 volumes d'ailleurs non coupés (*L. O.*) ; l'*Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne*, par D. Jean-Antoine LORENTE, Paris, 1817-18, 4 vol. (*D.* 142), qu'il n'avait pas à Guernesey avant 1859, puisqu'il demandait à Paul Meurice de la consulter pour lui [2] et qu'il a lue et marquée pour *Torquemada* [3] ; *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, Paris, Prudhomme, 1807-9, 10 ou 12 volumes in-folio, avec dessins de la main de Bernard Picart (*D.* 130) ; auxquels il convient d'ajouter, entre autres, deux livres que P. Berret a vus à Hauteville House et qui, selon

1. Cf. éd. de *La Légende des Siècles*, Hachette, t. I, p. 43 et 336.

2. *Ibid.*, t. II, p. 655, notice de *Les Raisons du Momotombo*, lettre citée du 24 juillet 1859 de V. H. à la recherche de « quelque chose de détaillé et de *curieux* » sur Torquemada ; à côté de quoi il faut rappeler l'*Essai sur les Mœurs* de Voltaire.

3. Art. cité (*R. H. L.*, 1951, n° 4, p. 451, note 3) de M. Mécréant, p. 332 et suiv., qui dénombre des emprunts aux quatre tomes. M. Delalande les a vus débrochés ; je n'ai pas vu le t. I, et seul le t. IV m'a paru ouvert et manié.

lui, ont été de grand profit à V. Hugo : PAUTHIER, *les Livres sacrés de l'Orient*, Paris, 1841 [1] et E. FEYDEAU, *Histoire des Usages funèbres et des Sépultures des peuples anciens*, Paris, Gide et Baudry, 1856 [2] ; mais ni M. Delalande, ni moi ne les avons vus.

Aux livres déjà cités de mythologie antique (cf. *Dictionnaires*) de BANIER et de CHOMPRE, il convient d'ajouter une *Histoire des Dieux*, par M. D..., Paris, V^ve^ Mabre-Cramoysi, 1643 (*L. O.*, Berret dit 1692 [3]).

L'histoire romaine est représentée par l'abbé de VERTOT, *Histoire des Révolutions arrivées dans le gouvernement de la République romaine*, La Haye, 1737 (*II°*) et par l'*Histoire romaine* de ROLLIN, Amsterdam, 1742 (*II°*). Rappelons l'*Histoire de Cicéron*, 1749, déjà citée. Enfin le gros ouvrage de HEEREN en 6 tomes, *Politique et Commerce des peuples de l'Antiquité*, Firmin-Didot, 1830-34 (*II°*) : le tome I porte, ainsi que le tome II, sur l'Asie ; le tome III sur les Indes ; le tome IV sur l'Afrique moins lu, comme le tome V ; le tome VI sur l'Egypte. L'ouvrage a été consulté. A quoi, on peut annexer le numéro du *Journal Asiatique*, de Jules OPPERT sur l'*Inscription* de Mesa, mai-juin, 1870 [4].

c. *Pays étrangers.* — Pour l'Allemagne, à côté de LESUEUR, qu'il convient de rappeler ici, il faut citer l'*Histoire d'Allemagne* de PFEFFEL (*L. O.*), que P. Berret a placée au premier rang des livres de chevet du poète [5]. Les livres de QUINET, de SILVA-GAYO, concernant les révolutions d'Italie et de Portugal, sont davantage de l'ordre de la politique contemporaine et seront cités à ce titre. Sur le Portugal, un vieux livre curieux, en portugais, intitulé *Catastrophe de Portugal*, 1659, marqué de signets bleus (*L. O.*). Sur l'Angleterre : *Histoire de Foulques Fitz-warin* (je ne suis pas sûr s'il s'agit de l'éd. Francisque Michel de 1840) (*II°*) ; *History of the Castle... of Knaresborough*, W. Harrogate, York, 1782 (*L. O.*) et *Rider's British Merlin for the year of our Lord*, 1761, London, Woodfall, contenant les noms des membres des Chambres et des hauts dignitaires de l'armée et de la marine (*L. O.*) : dans ce dernier au moins, Hugo a pu puiser quelques détails documentaires pour l'*Homme qui rit*, bien que l'action du livre commence en 1689-90 [6]. Signalons aussi l'*Inde anglaise en 1843-1844*, par E. de WARREN, Paris, 1845, dont j'ai aperçu les tomes I et III, coupés et lus (*L. O.*). Russie enfin : A. HERZEN, *Mémoires de l'impératrice Catherine II*, écrits par elle-même, Londres, 1859, livre lu et marqué de signets bleus (*D.* 120).

d. *Histoire de France jusqu'à la Révolution.* — Je relève : Comte de SÉGUR, *Charles VIII* (*II°*) ; *Histoire du Roy Henry-le-Grand* (*Henri IV*) ; LACRETELLE (jeune), *Histoire de France, pendant les guerres de*

1. P. Berret, *op. cit.*, t. II, p. 438, notice de *Sultan Mourad*.
2. *Ibid.*, p. 401 et suiv., notice de *Zim-Zizimi*.
3. P. Berret le cite avec quelques autres, *op. cit.*, t. II, p. 572, note du v. 15.
4. *Ibid.*, t. III, p. 133, notice d'*Inscription* ; cf. *ibid.*, t. IV, p. 498, note sur le bas-relief de *Cérès*, probablement vu par Hugo dans le numéro d'avril 1860 de la *Gazette des Beaux-Arts*.
5. *Ibid.*, t. I, p. LIX.
6. Voir dans l'*Historique*, éd. Impr. Nat., p. 577, les ouvrages indiqués de CHAMBERLAYNE, FIELDING, MAITLAND et de l'abbé COYER.

religion (*II°*) ; une *Histoire du Parlement de Paris*, Paris, 1820 (*L. O.*) ; Duc de NOAILLES, *Histoire de Mme de Maintenon et des principaux événements du règne de Louis XIV*, Paris, 1848 (*II°*), dédicacée à « M. le Vicomte Victor Hugo » (*D.* 120) et coupée[1].

Des livres de Mémoires sont à ajouter : V. Hugo les a toujours aimés et pratiqués (ex. ceux de Mme d'Aulnoy pour *Ruy Blas*). Ce sont : la *Chronique de la Régence et du règne de Louis XV* (*1718-1763*) ou *Journal* de BARBIER, Paris, Charpentier, 1857-1859, 8 volumes largement coupés et lus (*D.* 141, *L. O.*), un passage noté t. IV, p. 451, le massacre de Labbé par le peuple ; les *Mémoires* de RIVAROL, 1 vol. (*D.* 125) ; les *Mémoires* de D'ARGENSON, P. Jannot, 1858, Bibliothèque Elzévirienne, 5 volumes non coupés, m'a-t-il semblé (*L. O.*) ; *Documents inédits sur le règne de Louis XV, formant le journal des inspecteurs de M. le lieutenant de police* DE SARTINE, Bruxelles, 1863 ; le titre complet, fort long, porte « trouvé dans les papiers secrets de la Bastille », ce qui nous amène à la Révolution.

e. *La Révolution et l'Empire.* — L'histoire de la Révolution française a considérablement intéressé Hugo et ses grands contemporains. Il n'est donc pas étonnant que, à ce double titre, les rayons de Hauteville House soient bien garnis, et l'on sait que V. Hugo avait conçu le projet d'une trilogie révolutionnaire (l'aristocratie : *l'Homme qui rit* ou *l'Angleterre après 1688* ; la monarchie : *la France avant 1789* ; la démocratie : *Quatrevingt-treize*) dont il n'a réalisé que le premier et le dernier volume[2]. Aussi les livres qui vont suivre, comme les derniers cités de la section précédente, ont-ils été, en général largement consultés.

Pour ne pas quitter les Mémoires remarquons : les *Mémoires* du comte Joseph de PUISAYE, lieutenant-général, « qui pourront servir à l'histoire du parti royaliste français durant la dernière révolution », Londres, Harper, 1807, 5 vol., (*D.* 142, *L. O.*), dont le t. V porte encore un signet à la page de la descente anglaise, à Quiberon (p. 217) : consultés pour *Quatrevingt-treize*, ils sont débrochés[3] ; *Mémoires* de GOHIER, Bosange fr., 1824, t. I, sur la Révolution et le Directoire (*D.* 125) ; *Mémoires de la Bastille*, par LINGUET, coll. de la Bibliothèque Nationale, 1864, volume coupé ; et SÉNART, *Mémoires ou Révélations puisées dans les cartons des Comités de Salut public et de Sûreté générale* (*D.* 125). Parmi ces documents, se distingue sur les rayons du boyau du look-out : *Collection de Révolution française, réimpression de l'Ancien Moniteur*, en 31 volumes, « seule histoire authentique et inaltérée de la Révolution française depuis la réunion des Etats-Géné-

1. Cf. son vieux projet de comédie sur *Madame Louis XIV, Théâtre de jeunesse*, éd. Impr. Nat., p. 468 et suiv. Sur Noailles, élu à l'Académie contre Balzac au fauteuil de Chateaubriand, « un grand seigneur à la place d'un grand écrivain », cf. *Choses vues*, I, p. 93 et suiv.

2. Cf. Préface de *l'Homme qui rit* et Historique, éd. Impr. Nat., p. 577 (également mon article : *Promenade dans un album de voyage de V. H.* (*1865*), *Revue d'Histoire de la Philosophie...*, janvier 1946, p. 9-10).

3. Cf. quelques emprunts signalés dans l'éd. Impr. Nat., Historique, p. 453 et suiv.

raux, jusqu'au Consulat (mai 1789, novembre 1799) », Paris, 1857 (*D.* 142), où Hugo a pu puiser les renseignements nécessaires aux livres II et III de la IIe partie de son roman (séance de la Convention), ainsi que, au deuxième étage, *Esprit des Journaux français et étrangers*, par une société des gens de lettres, Paris, Vve Valade, années 1790-91 (ex. : t. XII, 20e année, déc. 1791). En revanche, les *Lettres sur l'origine de la Chouannerie*, par DUCHEMIN-DESCÉPEAUX, côté Gauvain, m'ont échappé ainsi qu'à M. Delalande [1].

De même, parmi les études contemporaines, l'*Histoire de la Révolution française*, de Louis BLANC, et l'*Histoire de Robespierre*, par Ernest HAMEL [2]. Mais bien l'*Histoire de la Révolution française*, par Adolphe THIERS, Paris, 1846, 4 volumes reliés (*D.* 124) ; celle de MICHELET, Paris, Chamerot, 1847-53, en 7 volumes (t. V et VII, particulièrement, cf., passages marqués du procès de Louis XVI, t. V, in *D.* 103) ; celle de Gustave BONNIN (1789-1799), Paris, 1853, lue et marquée (*D.* 412, *L. O.*) d'un signet p. 379, avec ces mots : « Situation critique par le 31 mai 1793 [3] » ; enfin, parmi les *Œuvres complètes* de LAMARTINE, l'*Histoire des Girondins*, dont le 4e volume (t. XII de l'édition, daté 1866) est marqué de signets en de nombreux endroits : p. 49, « Jugement de Louis XVI » ; p. 59, « aspect intérieur de la Convention » ; p. 291, « événements coup sur coup » (6 mars) ; p. 371, d'une fiche datée au revers Saulieu, 15 mars 1872, où il lui est demandé un autographe de Lamartine en vue d'un recueil. Enfin, un hommage d'un familier de Hauteville House, Jules CLARETIE, *les Derniers Montagnards*, *Histoire de l'Insurrection de Prairial an III*, Paris, 1867, coupé en partie (*D.* 117).

Sur l'Empire : les *Mémoires* de la duchesse d'ABRANTÈS, Paris, 1834 (*D.* 120), de laquelle nous verrons un autre ouvrage ; et, du lieutenant-colonel CHARRAS [4], *Histoire de la campagne de 1815 : Waterloo, et un Atlas spécial composé de cinq plans et cartes*, Bruxelles, 1858 (*D.* 105), livre utilisé par Hugo, comme le remarque M. Delalande, pour la rédaction des *Misérables* (IIe Partie, liv. I).

f. *Histoire contemporaine.* — Débarrassons-nous du livre d'un « confrère » de l'Institut, le baron LARREY, *Relation médicale de campagnes et voyages de 1815 à 1840*, Paris, 1841, que V. Hugo n'a pas ouvert (*D.* 113), et de *Colonisation de l'Algérie*, par ENFANTIN, Paris, 1843 (*D.* 120), hommage qui subit le même sort. De même, l'*Histoire de la Révolution de 1848*, Paris, 1861, de GARNIER-PAGÈS « républicain éprouvé, honnête homme, mais ayant le fond vaniteux et la forme emphatique [5], non coupé en dépit du « souvenir affectueux » (*D.* 108). Mais on sup-

1. *Ibid.*, p. 456 et suiv. et P. BERRET, *op. cit.*, t. V, notice de *Jean Chouan*, p. 946 et suiv.
2. Historique cité de *Quatrevingt-treize*, p. 455.
3. *Ibid.*, p. 456.
4. Cf. *Histoire d'un Crime*, t. II, *Cahier complémentaire*, note de Hugo sur Charras, p. 320.
5. *Choses vues*, éd. Impr. Nat., t. I, p. 396.

pose qu'il a lu l'*Histoire de Dix ans* (*1830-1840*), de Louis BLANC, 6e éd. Pagnerre, 1846, puisque le Ier tome porte le cachet de la Bibliothèque de l'Arsenal (non le II, m'a-t-il semblé) et le III et le IV, celui de la Chambre des Pairs (*D.* 108). Citons encore un ouvrage consacré à *Mme la Duchesse d'Orléans, Hélène de Mecklembourg-Schwerin*, sans nom d'auteur, lu (*IIo*). Enfin, *Heures de prison*, par Mme LAFARGE, née Marie Capelle, Paris, 1854, coupé (*D.* 128), évoque l'une des plus mystérieuses causes de ce temps : soupçonnée d'avoir empoisonné son mari et condamnée en 1840, Mme Lafarge n'avait survécu qu'un an à sa grâce accordée en 1852.

IX. POLITIQUE.

En premier lieu, viennent les ouvrages qui, d'une manière ou d'une autre, se rapportent au coup d'Etat du 2 décembre 1851. P. Berret en a donné, sous le titre *Publications des Proscrits* (*1851-1853*) dans son édition des *Châtiments*, une bibliographie, où sont distingués les ouvrages qui se trouvaient à Guernesey et à laquelle je renvoie [1]. Il s'agit donc des ouvrages contemporains de *Napoléon-le-Petit* et des *Châtiments*, parmi lesquels m'ont échappé, ainsi qu'à M. Delalande, les ouvrages d'Etienne ARAGO (on en trouvera un plus loin), de Joseph CAHAIGNE et d'Hippolyte MAGEN, signalés comme existant à Hauteville House ; mais j'ai bien vu, de ce dernier, *les Deux Cours et les Nuits de Saint-Cloud, Moeurs, débauches et crimes de la famille Bonaparte*, publié sans nom d'auteur à Londres et Bruxelles, 1852 (*D.* 106) : on trouve l'écho de ce thème dans les pièces II, 1 et III, 9 et 10 des *Châtiments*. De Victor SCHŒLCHER [2], souvent cité par Hugo, vu l'*Histoire des Crimes du Deux Décembre*, Londres et Bruxelles, 1852 (*D.* 144), mais non *le Gouvernement du Deux Décembre*, qui doit y être ; vu Paul MAYER, *Histoire du Deux Décembre, avec documents inédits et pièces justificatives*, Paris 1852, visiblement lu et modèle de la conception de l'*Histoire d'un Crime* de Hugo, avec son *Cahier complémentaire* de « pièces justificatives », mais non la *Révolution militaire du Deux Décembre*, d'Hippolyte MAUDUIT, 1851 ; on voit d'ailleurs que le titre de Hugo a un petit air de famille avec ceux-ci. Parmi les ouvrages plus directement occupés des « crimes », à côté du livre de Xavier DURRIEU, ancien représentant du peuple, *le Coup d'Etat de Louis Bonaparte*, « Histoire de la persécution de décembre, Evénements, prisons, casemates et pontons », Londres, 1852 (*D.* 106) et de celui de Charles RIBEYROLLES, ex-rédacteur en chef de la *Réforme*, *les Bagnes d'Afrique*, « Histoire de la transportation de décembre », Londres, 1853 (*D.* 106), lu et marqué notamment aux pages sur les « femmes transportées » [3], le livre du Dr Melchior YVAN, *les Déportés ou Cayenne, en l'an VII de la République*, Bruxelles, 1852 (*D.* 106), porte sur un chapitre analogue.

1. Éd. Hachette, t. I, p. LXIX-LX.
2. *Cahier complémentaire*, note de Hugo sur Schoelcher, p. 367.
3. Cf. *Châtiments*, V, 11 et VI, 2, 3 et 8, et notices de Berret.

A la suite du recueil de vers de J. Cahaigne, intitulé *Une voix de proscrit* (Londres, 1855, ne figurant pas à Hauteville House), il faut rappeler parmi ces voix celle d'Eugène Sue (*Une page de l'Histoire de mes livres*, Gênes, 1858, déjà citée) et situer celles d'Etienne Arago, *Une voix de l'exil*, recueil de poésies, Genève, 1860 (*D.* 107), dont les pages sont coupées, et peut-être de Jules Allix, *Vale*, Bruxelles, 1858 (*D.* 110).

A ceux-là, ajoutons un certain nombre de brochures parues après 1853 et qui se rapportent encore aux mêmes événements : des récits de captivité, *Dix ans de prison au Mont Saint-Michel et à la citadelle de Doullens*, par Martin Bernard, ex-représentant du peuple, Londres-Bruxelles, 1854 (*D.* 107) et *Souvenirs d'un prisonnier d'Etat sous le Second Empire*, par Boichot, représentant du peuple, Leipzig, 1867 (*D.* 106) ; *Béranger au Pilori*, Pamphlet, par Joseph Dejaque, La Nouvelle-Orléans, 1857 (année de sa mort), avec une épigraphe empruntée à Victor Hugo : « Oui, reste l'apôtre ! oui, tu l'as mérité » (*II°*) ; *Journal d'un Combattant de Février*, par Philippe Faure, « précédé d'un fragment sur l'auteur, par Pierre Leroux... », Jersey, 1859 (*D.* 106) ; Prince Pierre Dolgoroukow, *la France sous le régime bonapartiste*, Londres, 1864 (*D.* 107) ; *Ceci tuera cela ou les Senteurs veuillotines*, par F. Diruy, professeur au Collège de Mantes, Paris, 1868, qui, malgré le titre hugolesque et le sujet, vient trop tard pour l'intéresser et n'a pas été ouvert (*D.* 107).

« Je me demande, — écrivait le Dr Yvan, proscrit, — si les mots de liberté individuelle et de droit commun ont conservé leur signification ? » (*D.* 107). C'est la question que, élargissant le problème posé par les événements et de semblables, traitent un certain nombre d'ouvrages d'allure plus théorique et générale. Il y a là des livres intacts d'Emile de Girardin, *la Politique universelle*, *Décrets de l'Avenir* (1855), *la Liberté* (1857), *Questions de mon temps* (1858), (*D.* 112) ; divers livres d'Eugène Pelletan, qui n'ont pas eu plus de succès : *les Droits de l'homme* (1858), *Décadence de la Monarchie française* (1861), *le 31 mai* (1863), *la Charte du Foyer* (1864), *le Termite* (1864), à l'exception de *l'Ombre de 89*, « lettre à M. le duc de Persigny » (1863), coupée (*D.* 103) ; des ouvrages postérieurs à 1870 : *la République radicale*, par A. Naquet, membre de l'Assemblée Nationale (1873, *D.* 118), et d'Edgar Quinet, *la République, conditions de la régénération de la France*, Paris, 1873, dédicacé et non coupé (*D.* 119). La documentation va ainsi de *The Rights of Nature*, The Reformer's Library, n° IV, London, J. Brooks, 1832 (*L. O.*), au *Manuel de Droit civil*, par Emile Acollas, Paris, 1869 (*L. O.*, *D.* 142), sans oublier les droits de la femme (sur laquelle, on trouvera au titre *Divers* plusieurs ouvrages), abordés par Paul Thouzery dans *la Femme au XIX^e siècle*, « ce qu'elle est, ce qu'elle doit être », Paris, 1866 (*II°*).

Mais les problèmes de droit civil et politique, de la liberté et du despotisme, ont dépassé les limites de la France et, inséparablement, se sont posés sur un plan international. Il suffit de se reporter aux trois

volumes d'*Actes et Paroles* pour se rendre compte que, sous cette forme, ils n'ont pas moins retenu l'attention de Hugo. La plupart de ces livres sont des hommages adressés à Hugo à la suite d'interventions publiques du proscrit de Guernesey. Sur la Papauté, on trouve, outre une collection d'*Encycliques*, deux ouvrages parmi diverses brochures : *la Rome des Papes*, par un ancien nombre de la Constituante romaine, Bâle-Londres, 1859, lu (*D.* 113) et *le Pouvoir temporel du Pape*, par M. le Chevalier de Bon-Compagni, député au Parlement italien, Paris, 1864, sur lequel, rapporte M. Delalande, Hugo a noté : « trop monarchique, ne pas répondre à l'envoi » (*D.* 113) ; à côté desquels, on peut placer *les Révolutions d'Italie*, par Edgar Quinet, Paris, 1851, dont les pages sont coupées (*D.* 119). Sur la Pologne, dont le poète partage fidèlement avec les proscrits les anniversaires [1] : Eugène Villedieu, *la Pologne chrétienne et nouvelle*, 1863, hommage non coupé (*D.* 105) ; une brochure par le fils d'Adam Mickiewicz, Ladyslas, *Lettre au Comte de Montalembert*, Paris, 1863 (fragment cité, *D.* 113-4) ; *Despotisme et Liberté*, par Agricol Perdiguier, ancien représentant du Peuple, 1864 (*D.* 105 « Pauvre Pologne ! on t'assassine, etc »). Avant de quitter les pays d'Europe centrale, citons encore B. Maniu, ex-premier président de la Cour d'Appel de Jassy, *la Mission de l'Occident latin dans l'Orient de l'Europe* (*D.* 105), encore un hommage de l'auteur.

Des deux Amériques, comme on verra au titre des poètes, Hugo a reçu des hommages, notamment de l'Amérique du Sud : le projet déjà cité d'une « République carrée», par un illuminé, Juan Espinosa, *Mi Republica*, envoi daté de Lima, 25 septembre 1854, en espagnol (*D.* 104) ; sans doute à la suite de l'intervention publiée de Hugo à Juarez pour obtenir la grâce de Maximilien [2], le poète a reçu *la Guerre du Mexique de 1862 à 1866*, par Paul Laurent, Paris, 1867 (*D.* 120) et le *Memorandum sobre el proceso del Archiduque Fernando Maximiliano de Austria*, Mexico, 1867, envoi de Martinez de la Porre (*D.* 140). Je m'excuse de citer ici, non sans quelque rapport, un livre du Portugal, par le Dr Silva-Gayo, *Episodios das Lutas Civis Portuguezas de 1820-1834*, envoi daté de Coïmbre, 1868, qui rappelle l'échange de lettres au sujet de l'abolition de la peine de mort en 1867 dans ce pays [3]. Le coin de l'Amérique du Nord est dominé par l'Affaire John Brown (1859), dont les problèmes qu'elle soulevait, esclavage et liberté, égalité des races, peine de mort encore, joints à l'étrange coïncidence des dates (sa lettre adressée *Aux Etats-Unis d'Amérique* est datée du 2 décembre 1859, déjà double anniversaire d'Austerlitz et du coup d'Etat, devenu triple anniversaire), ont tourmenté Hugo [4]. Deux livres le signalent :

1. Cf. discours à l'occasion de l'anniversaire de l'insurrection polonaise, *Actes et Paroles*, t. II, p. 41, 56.
2. *Ibid.*, 238 : Juarez y est *égalé* à John Brown, dont il est question ci-dessous: « L'Amérique actuelle a deux héros, John Brown et vous ».
3. *Ibid.*, p. 244-245.
4. *Ibid.*, p. 142 (1859), 158 (1860), 243 (1867). Cf. le très beau dessin à la plume, rehaussé d'aquarelle en bleu fer et bistre, de Brown au gibet, où la lumière livide tombe

l'un de Henri-E. MARQUAND, son « disciple guernesiais » et rédacteur de la « Gazette de Guernesey », *John Brown, sa vie, l'affaire de Harpers' Ferry*, etc., Guernesey, 1860 (*D.* 105-6) et *la Démocratie et le préjugé de couleur aux Etats-Unis*, par D. DELORME, du Cap Haïtien, Bruxelles, 1866 (*D.* 115), tous deux avec dédicace. Le champion de l'abolitionnisme est présent dans un gros livre publié à Washington, en 1867, *Tributes of the nations to Abraham Lincoln* (*II°*).

A ce sujet, que la question de la peine de mort se pose à Guernesey, en Belgique, à Genève, à Jersey ou au Portugal, Hugo ne se lasse pas de rompre des lances sur un sujet qu'il n'a cessé d'aborder, soit à la Chambre des Pairs, soit à l'Assemblée[1]. Sous ce titre, *la Peine de mort*, on trouve un ouvrage, par M. DU BOISAYMÉ, avec le sous-titre, *De la probabilité mathématique des jugements*, Marseille, 1863, largement coupé, et qui conclut à la suppression du châtiment capital (*D.* 119), et une brochure des *Publications de l'Association pour l'abolition de la peine de mort*, n° 2, Assemblée générale tenue le 29 novembre 1863, Liège, 1864 (*D.* 115). A côté de cela, une brochure d'économie politique, *Solution de la question des salaires, fin des grèves*, par DU MESNIL-MARIGNY, Paris, 1865, n'a pas tenté le « grand Hugo » auquel elle était dédicacée (*D.* 112).

X. JOURNAUX ET REVUES.

Parmi les collections de journaux contemporains des *Châtiments*, Paul Berret signalait comme existant à Hauteville House : le *Charivari*[2], le *Moniteur*, la *Presse*, à laquelle collaborait Gautier et quelques « numéros épars » du *Times*[3] ; ils doivent encore s'y trouver. A cette liste, il convient d'ajouter plusieurs années du *Courrier de l'Europe*, journal français publié à Londres, dont M. Delalande cite un extrait du 6 décembre 1851, sur le coup d'Etat (*D.* 129) : il m'a semblé y voir les séries des années antérieures à 1852 (1842, 3, 4, etc.) et des années postérieures ; plus tardive, une collection de la *Lanterne* d'Henri ROCHEFORT, formé à l'école du *Charivari* (1868), dont il faut rappeler après M. Delalande la phrase inaugurale : « La France contient, dit l'Almanach impérial, trente-six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement. » (*D.* 110). Les amis de Newcastle-on-Tyne, déjà rencontrés pour leurs envois poétiques, avaient adressé au proscrit, en guise de cadeau de nouvel an, le volume de 1854 de *The Northern Tribune*, « a periodical for the People », avec une dédicace du rédacteur en chef datée 1er janvier 1855 (*D.* 122). Enfin, on ne peut manquer de remarquer dans le boyau du look-out le volume relié et intitulé

sur les cheveux, le pied unique et saisissant, et les bois (voir reproduction in *D.* 32) ; cf. réponse de Hugo à Caraguel, dans mon article, *Trois billets de V. H. à un journaliste* (du *Charivari*), *French Studies*, juillet 1947.

1. *Ibid.*, p. 63, 165, 177, 225, 244.
2. Cf. mon article cité, réponses à des articles de 1853, 1859 et 1862.
3. Éd. cit. des *Châtiments*, p. LXX.

par Hugo *1851-1855 : Crime et Crimée* du « magazine » *Illustrated London News*, pour lequel Constantin Guys a travaillé (Hugo a pu admirer ses dessins ?) et dont on trouve encore les années 1859, 1860-62 (sans doute le prenait-il régulièrement) (*D.* 140).

Parmi les revues du continent, Hugo recevait la *Gazette des Beaux-Arts*, déjà nommée [1], dont on trouve les numéros, la plupart en tomes, dès l'année de la fondation 1859, au moins jusqu'en 1866, non coupés en majorité, sinon en totalité (*D.* 1077) ; la *Revue trimestrielle*, fondée à Bruxelles en 1854, par Henri Samuel (années 1855, 63, 64, 65, etc., *D.* 112) ; *Revue de Paris* et *Nouvelle Revue de Paris* (1864-1865), *Revue Française* pour 1856 (*L. O.*). J'ai encore aperçu des numéros de la *Revue du Progrès* (quatre : mars-juin 1863), de Xavier de Ricard, avec des poèmes des frères Deschamps (*L. O.*), deux tomes de la *Revue des Races latines* (*II*°) et un numéro de *l'Artiste*, du 1er juillet 1867, qui dut être adressé à Hugo par son directeur Arsène Houssaye, à cause de l'article qu'il avait écrit sur la *Poésie et les Poètes* (Silvestre, des Essarts, etc.) et qui se terminait sur cette phrase, susceptible, en effet, d'intéresser Hugo (il a remercié) :

> L'autre soir, à la reprise d'*Hernani*, Victor Hugo a reparu dans une apothéose. Or, que sont devenus ses critiques ? Ceux qui sont morts sont bien morts, et ceux qui vivent se cachent.

Ce numéro contenait encore un sonnet de Gautier et les *Chats* de Champfleury (il n'en reste que la partie qui va de la p. 65 à la fin) [2]. Signalons enfin une collection d'annuaires de l'Institut de France, où le nom de Hugo, pendant l'exil, reste mentionné, avec titres et adresse encore pour 1853, sans rien après 1859 (cf. *D.* 129).

XI. Petits poètes post-romantiques.

Chose remarquable pour qui, comme Hugo, lisait les « hommages » plutôt négligemment, ces recueils de poètes mineurs, le plus souvent oubliés, ont presque tous été ouverts, parfois annotés, et, de plus, la plupart se trouvent près du look-out, ce qui montre de sa part un intérêt modeste, mais en somme rare. Il est vain, je pense, de chercher un classement logique de ces poètes, souvent des femmes, notons-le : je suivrai donc ici l'ordre alphabétique, exception faite pour trois recueils antérieurs à l'exil. Ce sont : *Les Glanes*, de son amie Louise Bertin, Paris, A. René, 1842, coupé çà et là, mais non pas partout (*L. O.*), visiblement manié et sans doute rapporté de la Place Royale ; Auguste Lacaussade, de l'Ile Bourbon, les *Salaziennes*, Paris, Aillaud, 1839,

1. Cf. p. 58, n. 4.

2. Je n'ai pas remarqué la présence de la *Revue des Deux Mondes*, dont le numéro du 1er juin 1855, contenant le poème de Baudelaire, *Un voyage à Cythère*, parvint sans doute à Guernesey et inspira à V. Hugo sa réplique *Cérigo* (*Contemplations*, V, xx, 11 juin 1855).

plusieurs poésies cochées (*L. O.*) ; Mme Clara-Francia Mollard, *Grains de sable*, Paris, Delloye, 1840 (*L. O.*) : le recueil, dédié à V. Hugo et précédé d'une lettre-préface signée « V. H., 15 décembre 1839 », comporte des poésies intitulées *A lui*, *A toi* (« Tu ne m'aimes pas... »), que V. Hugo a notées d'un trait en marge ; il porte une dédicace à la plume : « A votre cœur, Monsieur, votre protégée [1]. » Voici, dans l'ordre alphabétique, les auteurs dont les publications sont contemporaines de l'exil de V. Hugo : Paul Avenel, *Nouvelles Chansons politiques*, Le Chevalier, s. d. (chansons de style Béranger) (*L. O.*) ; Claudia Bachi, *Feuilles au vent*, suivi de *Coups d'éventail*, Paris, Ledoyen, 1864, recueil de maximes, etc. (*II°*) ; Maurice Belvès, *Rimes écolières*, Paris, 1866 (l'auteur se dit « étudiant en droit à la Faculté de Paris », *L. O.*) ; Henri de Bornier, *Poésies* : *Châteaudun*, *Une petite bourgeoise*, *les Assiégés*, Paris, 1870 (*D.* 119) ; plusieurs œuvres d'un Français résidant en Angleterre, le Chevalier de Chatelain, médiocre poète aux hommages fleuris : *le Fond du Sac*, Londres, Rolandi, 1864, non coupé (*L. O.*), *Epis et Bluets*, Londres, 1865, remercié, non coupé (*L. O.*), *Fleurs des bords du Rhin*, Londres, 1865 (*D.* 141), *le Marchand de Venise*, traduction en vers français, Londres, 1870 (*II°*) (*D.* 113) ; d'une relation belge, Mme Defontaine-Coppée, *les Femmes illustres du Hainaut*, Poésies, Bruxelles, 1859 (*L. O.*) ; Emile Deschanel, *A bâtons rompus*, *Variétés morales et littéraires*, Paris, 1868, remercié (*D.* 118) ; de l'ami de Mallarmé, Emmanuel des Essarts, *l'Hercule grec*, Paris, 1871 (*II°*) ; de son beau-frère Paul Foucher, divers volumes de *Drames et Comédies*, datés de 1856, 61, 62 (*II°*) ; du parnassien Albert Glatigny, *Poésies*, Paris, 1870, non coupé (*II°*) ; d'un ami de Mme V. Hugo, Prosper Jourdan, *Rosine et Rosette*, nouvelle en vers, Poulet-Malassis, 1862 (*L. O.*) ; de la proscrite Louise Julien, un manuscrit de poèmes calligraphiés, *Chansons*, « en souvenir du 26 juillet 1853 [2] », don daté du 23 juillet 1856 (*L. O.*) ; Charles Magné, *Salmigondis*, mélange de fables, romances, chansons, etc., Paris, Lacroix-Verbœckhoven, 1870 (*L. O.*) ; d'un « indigène », Métivier, *Fantaisies guernesiaises*, 1866 (avec au verso de la couverture un brouillon illisible de lettre) (*II°*) ; plusieurs volumes de *Drames* de son fidèle Paul Meurice, datés de 1852, 58, 59, 60 (*D.* 110) ; Gustave Pradelle, *Christophe Colomb*, drame en sept actes, Paris, 1867 (*D.* 110) ; une manière d'épopée géographique par Siméon Pécontal, la *Divine Odyssée en vingt chants*, Lacroix-Verbœckhoven, 1886, hommage au moins de l'éditeur qui est celui de V. Hugo ; Ernest Prarond, *Airs de flûte sur des motifs graves*, Paris, Quartier des Quatre Nations, 1866 (contenant une saynète dans le genre du

1. Cette lettre ne figure pas dans le premier tome de *Correspondance* de V. Hugo, publié dans l'éd. Impr. Nat., qui est d'ailleurs loin d'être exhaustif, non plus que le nom de Clara Mollard dans l'Index des correspondants. Je ne me souviens pas de l'avoir vu cité dans les ouvrages courants sur V. Hugo : il y a peut-être là le début d'une piste intéressante ?

2. Date de son enterrement, à l'occasion duquel Hugo prononça l'oraison funèbre de la défunte, *Actes et Paroles*, t. II, p. 51-55.

Théâtre en liberté : *la Question d'Orient*, dont les personnages répondent aux noms de Zuleïka et Misapouf) (*L. O.*) ; c'est le lieu de rappeler l'œuvre du poète Louis de RATISBONNE, citée aux livres pour enfants ; de ce Brésil qui nous a valu et va encore nous valoir diverses œuvres, daté de Rio de Janeiro, 1857, un recueil de « contes et légendes en vers », intitulé *Bluettes*, par un certain Edouard DU ROSAY, qui doit être un pseudonyme : si j'ai bonne mémoire, le livre est dédicacé à « la compagne d'un exilé » par l'auteur, qui a signé Eugène Long, 3 mai 1857 ; le volume est tout coupé et présente des chansons dans le style des futures *Chansons des rues et des bois*, comme celle-ci, *le Gitano*, dont on ne trouverait l'équivalent dans l'œuvre alors publiée de Hugo que dans les *Guitares* des *Rayons et les Ombres* et la *Vieille Chanson du jeune temps* des *Contemplations*, et qui rappelle curieusement la chanson de *Pepita*, datée de 1855, que, sous le titre *les Fredaines du grand-père enfant*, Hugo a recueillie dans *l'Art d'être grand-père* [1] :

J'étais duc et grand d'Espagne,
J'avais des croix en cordon,
Des châteaux plein la campagne
De Castille en Aragon...

Mais pour l'amour d'Inésille,
Une brune et belle fille,
Sans feu, ni lieu, ni famille,
Je me suis fait gitano [2]...

D'un certain, Ch. REDOULY, licencié ès-sciences, *Epître à M. F. de Ponsard, de l'Académie Française*, Paris, 1866 (*II°*) ; Louis TIERCELIN, *l'Habit ne fait pas le moine*, comédie-proverbe en deux actes, Rennes, 1868, ouvert (*II°*) ; un roman de G. TOUDOUZE, *Gustave*, Paris, 1873, remercié (*D.* 120) ; du fidèle Auguste VACQUERIE, *Souvent l'homme varie*, comédie en deux actes et en vers, dédicacée, malicieusement, dirait-on, à Mme Hugo, Paris, 1859, à laquelle il faut ajouter *Profils et Grimaces* (1856) et *les Miettes de l'histoire* (*D.* 132). Ce nom, comme celui de STAPFER, fait partie des intimes et des familiers du « Maître », auxquels nous venons maintenant, non sans avoir remarqué au préalable que le côté dominant de ces recueils oubliés s'apparente à la veine des *Chansons des rues et des bois*, que Hugo n'a pas dédaigné de lire

1. *L'Art d'être grand-père*, IX, p. 493 :

Comme elle avait la résille,
D'abord la rime hésita.
Ce devait être Inésille... —
Mais non, c'était Pepita.

Seize ans. Belle et grande fille... —
Ici la rime insista :
Rimeur, c'était Inésille.
Rime, c'était Pepita... Etc.

2. *Bluettes*, p. 119. — Il y a peut-être, de la part de Hugo, dans ce type de poésie qui est fortement apparenté au cycle de *Rosa* dans *Les Chansons*, plus qu'un simple jeu, et peut-être un souvenir précis qui ne remonte pas jusqu'à l'Espagne de l'enfance, mais à des amitiés brésiliennes, dont il va encore être question ci-dessous.

ces vers qui pour la plupart se rattachent à ce pullulement mal différencié qu'on a appelé le mouvement « fantaisiste » et qui, entre les années 50 et 60, représente la dernière génération romantique.

XII. Divers.

On devine que les ouvrages qui forment le reste de ces opérations de tri sont fort hétéroclites. Il est tout de même possible, là encore, de les répartir, si artificiellement que ce soit, sous quelques titres.

a. *Familiers.* — Nous avons déjà rencontré certains noms qui ont leur place, indiquée ici : au titre des *poètes*, ceux de Paul Foucher, Paul Meurice, Auguste Vacquerie et de Louise Bertin, au titre de l'*histoire*, celui de Jules Clarétie, et des *voyages*, celui de Léonie d'Aunet. Il faut ajouter le nom, déjà rencontré, d'une amie d'autrefois, Mme Junot d'Abrantès, dont le livre, la *Duchesse de Valombray*, Paris, 1838 (*D.* 117), est lu et débroché ; celui de la serviable Louise Colet, sa « boîte postale », avec *Ce qui est dans le cœur des femmes*, Poésies et Nouvelles, Paris, 1852 (*D.* 143), livre lu et dédicace découpée, *la Satire du Siècle*, non coupée (*D.* 144), *l'Italie des Italiens*, 1862 (*D.* 104) ; *les Dévotes du grand monde*, *Types du Second Empire*, 1873 (*D.* 119) [1] ; celui de P. Leroux, compagnon d'exil jusqu'en 1859, qu'on va retrouver ci-dessous ; celui de Paul Stapfer, un temps son secrétaire, avec *Petite Comédie de la critique littéraire ou Molière selon trois écoles philosophiques*, Michel Lévy, 1866, *Causeries guernesiaises*, chez Lelièvre, Guernesey, 1869, dont quelques pages ont été négligemment coupées, *les Artistes juges et parties*, *Causeries parisiennes*, Paris, Sandoz et Fischbacher, Paris, 1872, où Hugo a marqué, au chapitre de *Rabelais* (p. 153), une observation qui le concernait et selon laquelle le théâtre de Molière est considéré comme « l'école de la vie humaine », ce que l'auteur ne dirait *ni de Racine*, *ni de Victor Hugo* : le jugement, autant que le rapprochement, a dû agiter en lui des sentiments divers (*II°*).

b. *Amitiés étrangères.* — Victor Hugo a suscité en divers pays étrangers des groupes de fidèles et fervents admirateurs, qui lui ont valu des envois de livres et d'hommages d'auteurs. Nous avons déjà rencontré le cercle de Newcastle-on-Tyne. En Belgique, il garda de l'exil et entretint par ses voyages des années 60 des liens nombreux qu'il serait intéressant d'ailleurs d'étudier [2] : nous avons vu les *Récits et Légendes des Flandres*, par Caroline Popp (voir VII. *b.*), *les Femmes illustres du Hainaut* de Mme Defontaine-Coppée (voir XI.), livres auxquels il convient d'ajouter *Nos Flamands* de Camille Lemonnier, hommage daté de Bruxelles, 1er mai 1869 (*D.* 112).

1. C'est à elle qu'est dédiée la célèbre pièce des *Contemplations* intitulée *Pasteurs et Troupeaux.*

2. Entre autres choses, rappelons sa correspondance avec un critique amateur du *Journal de Gand*, Paul Voituron, au sujet des *Misérables* (cf. t. IV, éd. Impr. Nat., p. 358). M. Gustave Charlier a attiré de même l'attention sur les rapports de V. Hugo avec un poète hollandais, Ch. Beltjens, *Neophilologus*, 23e année, 1938, p. 304.

Mais c'est surtout des pays de langues et de civilisation ibériques que nous avons noté le plus de souvenirs, d'ailleurs divers : nous avons déjà relevé les noms de ESPINOSA, envoi du Pérou, de MARTINEZ DE LA PORRE, envoi du Mexique, et de SILVA-GAYO, envoi du Portugal (tous trois au titre IX des écrivains politiques) ; de Mme Eduardo M. de GARCIA, sur l'Argentine (titre VII des livres de voyages), d'Edouard du ROSAY, envoi du Brésil (titre XI des poètes ; il est possible que *Clara-Francia* MOLLARD, au même titre, soit originaire de cette contrée, hypothèse d'ailleurs purement gratuite de ma part). Voici quelques autres noms à ajouter à cette liste : du Brésil, TEXEIRA DE VASCONCELLOS, *les Contemporains portugais et brésiliens*, Paris, 1859 (vu le t. I, dédicacé et d'ailleurs non coupé, *II*°) et *A lagrima de um caheté*[1] par TELLESILLA, poésies envoyées par l'auteur de Rio-de-Janeiro (*D.* 124) ; il y aurait ainsi une piste intéressante à suivre du côté du Brésil[2] ; d'un Espagnol (?) de New-York, José Pedro VARELA, *Ecos perdidos*, *Colección de poesias*, envoi daté de New-York, 22 juillet 1868 (*D.* 124) et du « dernier des poètes Andalous », Francisco Rodriguez MARIN, de Séville, *Aurores y Nubes*, envoi adressé, comme le rapporte M. Delalande, au « premier poète du monde » (*D.* 128).

c. *De la Femme.* — Le poète du *Sacre de la Femme*, qui s'intéressait à ce sujet, semble avoir attiré les ouvrages qui en traitent. Pour mémoire, citons de nouveau les maximes de Claudia BACHI, dites *Coups d'éventail* (voir XI.), Louise COLET extirpant « ce qui est dans le cœur des femmes » (voir XII. a.), Paul THOUZERY abordant sur le plan des droits civiques et politiques, *la Femme au XIX*e *siècle*, « ce qu'elle est, ce qu'elle doit être » (voir IX.), et Hector MALOT, après BALZAC, la « physiologie du mariage » dans *les Victimes d'amour*, *les Epoux* (voir V.) : c'est aussi le sujet d'un ouvrage de GUIZOT, *l'Amour dans le mariage*, « étude historique », Paris, 1856, livre découpé (*D.* 119).

Voici, dans l'ordre alphabétique, quelques ouvrages plus obscurs : *Impressions d'une Femme*, *pensées*, *sentiments et portraits*, par Mme A. M. BLANCHECOTTE, « amie militante de Lamartine », Paris, 1868, hommage remercié (*D.* 118) ; Jules de CARNÉ, *Cœur et Sens*, *scènes de la vie réelle*, Paris, 1868 (*D.* 118), remercié ; probablement le même qui, sous le nom de Jules de CÉNAR lui a envoyé *Pécheurs et Pécheresses*, également remercié (*D.* 109) ; *les Mystères du cœur*, par une Dame du Havre, Le Havre, 1860, non coupé (*D.* 109) et *le Roman de la Parisienne*, par Emile VILLARS, Paris, 1866 (*D.* 144).

d. *Curiosités et originaux.* — Voici enfin le résidu des inclassables. Quelques curiosités d'abord, vieux volumes acquis pour la reliure, le caractère particulier de leurs sujets et le fruit qu'en pouvait tirer

1. *La larme d'un Caheté* (*Indien du Brésil*), note de M. Delalande.

2. L'étude en a été tentée par M. Mario de LIMA-BARBOSA dans une plaquette sur *Victor Hugo et Rosita Rosa*, Paris, A. Blanchard, 3 pl. de la Sorbonne, 1927 : il y est question de cette jeune femme qui suscita à Strasbourg en 1839 la jalousie de Juliette, mais sans autres grandes précisions, me semble-t-il dans mon souvenir, et même au milieu de confusions.

éventuellement leur propriétaire. De cet ordre, un vieux manuel anglais, *Practice of the French Pronunciation*, 1786 (*II°*) et deux volumes en latin de *Seeds' Sermons*, Londres, 1737 et 1751 ; encore un curieux volume anglais intitulé *The Gypsies' Advocate*, par James GRUBB (ou GUBB), Londres, 1832, qui a pu servir pour *l'Homme qui rit*. Peut-être pour *Quatrevingt-treize*, ou pour la pure curiosité, ces vieux traités de fortification : *les Travaux de Mars ou la Fortification nouvelle* (date ?) et *Nouvelle fortification*, Wesel, 1706 (tous deux, *L. O.*). Deux vieux traités d'éducation : *Règles de la bienséance et de la civilité chrétienne à l'usage des enfants des écoles chrétiennes*, Rouen, s. d. (*L. O.*) et *Lettres de famille sur l'éducation*, sans couverture, une page marquée par la page de garde d'un Guide d'Espagne (*II°*). Un respectable *Traité de Vénerie*, qui n'est pas celui de Jacques du Fouilloux [1], mais par d'YANVILLE, 2 vol., Imprimerie Royale, 1788 (*II°*) et un vieux livre d'*Observations sur les animaux* (*L. O.*).

Voici enfin un certain nombre de livres contemporains, pour la plupart des hommages, dont la diversité est divertissante : *De l'avenir des officiers retraités*, par A. P. ASSELINEAU, lieutenant-colonel en retraite, Paris, 1861 (*D.* 113) ; *Vierge et Prêtre*, par A. L. BOUÉ DE VILLIERS (rédacteur du *Publicateur*), 1862, hommage non coupé, mais remercié (*D.* 119) ; *le Choléra, moyens de le prévenir et de le guérir*, par le Dr Léopold DURANT, Anvers, 1866 (*D.* 115) ; M. Delalande suggère que V. Hugo put l'acheter pendant son voyage de 1867 ; la question l'intéressait, il avait failli en perdre Charles enfant, et toutes sortes de souvenirs personnels et d'espoirs généraux y étaient liés dans son esprit [2] ; un *Petit traité de natation*, par Adolphe ESPRIT, Lyon, s. d. (*II°*), dont V. Hugo, grand amateur de bains de mer et d'exercices hygiéniques, laissa pourtant l'auteur sans réponse (*D.* 110) ; une « étude biographique » de *Frédérick Lemaître*, par Henry LECOMTE, Paris, 1865, coupé et remercié (*D.* 133) [3] ; *Aux Etats de Jersey, sur un moyen de quintupler, pour ne pas dire plus, la production agricole*, par Pierre LEROUX, Jersey, 1853 (voir *D.* 128), dont le projet d'utilisation de l'engrais humain rejoint des pensées familières à Hugo [4] ; *la Liberté pour le Chien*, « plaidoyer historique, philosophique et physiologique », par Eugène MEUNIER, membre de la Société protectrice des animaux (*D.*

1. Source suggérée du *Rhin* par M. E. PHILIPPOT (*R. H. L. F*, t. XVI, 1909) avant que M. J. GIRAUD n'eût attiré l'attention sur *Le Monde* de DAVITY, revu par ROCOLES.

2. L'épidémie de choléra éclata pendant le carnaval de 1832, l'année d'avant sa liaison avec Juliette Drouet, et la première victime emportée fut un concierge de la rue Jean-Goujon, où il habitait lui-même.

3. Cf. sur Frédérick Lemaître et Mme Hugo, le récent article de M. Louis GUIMBAUD, *Victor Hugo, l'amour et l'argent*, *Revue de Paris*, février 1949.

4. Le fameux chapitre des *Misérables* (V, II, 1) atteste cette idée dans l'esprit de V. Hugo vers 1861-1862, une coupure de journal sur Liébig et les égouts de la Tamise, en 1865 (cf. mon article cité, 2e part., p. 244) ; est-ce Balzac qui a attiré son attention sur ce sujet avec son « arbre vespasien » des Jardies, dont il vanta le revenu possible, lorsqu'il fit, vers 1838, à V. H. les honneurs de sa maison (selon G. FERRY, *Victor Hugo aux Jardies*, *Revue Bleue*, 28 juin 1898, p. 726, rapporté par R. ESCHOLIER, *V. H. raconté par ceux qui l'ont vu*, Stock, 1931, p. 224 et suiv.) ?

112), justement adressé à l'ami des bêtes [1] ; dans un autre style, *Conférence sur le ver à soie du chêne*, donnée à Paris, le 28 août 1865, par Camille PERSONNAT, dont les titres variés lui avaient attiré la reconnaissance de l'Ardèche, mais non la curiosité du poète, qui n'a pas ouvert les pages (*D.* 114), mais a remercié ; enfin un projet de *Langue musicale universelle*, « langue à la fois parlée, écrite, occulte et muette », par F. SUDRE, hommage de la « veuve de l'inventeur » (*D.* 148). Ajoutons deux livres d'archéologie parisienne qu'il a pu utiliser pour son *Paris* : *La Tour Saint-Jacques de Paris*, par le Dr BRIOIS, Paris, 1864, volume de 421 pages, entièrement lu, note M. Delalande (*D.* 114), où l'auteur, suivant l'exemple de *Notre-Dame de Paris*, suggère cette source d'inspiration aux romanciers d'imagination, et *Notice sur l'église Saint-Hippolyte à Paris*, Toulouse, 1866, par Aglaüs BOUVENNE (*D.* 124). Et enfin, deux éditions étrangères de Victor Hugo : une traduction américaine des *Misérables*, en cinq volumes, New-York, 1862 (*D.* 123), et, dans le boyau du look-out, la traduction allemande, *Victor Hugo sämtliche Werke*, Francfort-sur-Mein, 1835 (*D.* 143).

***

On voit que cette bibliothèque, à l'exemple de la maison, tient aussi du monstre et du bazar. On y rencontre les livres les plus hétéroclites, dont la présence naît du hasard ou du besoin, et, à côté de quelques grands livres qui s'imposent, d'aussi grandes lacunes. Naturellement, je ne prétends pas que soient cités *tous* les livres que V. Hugo tint entre les mains, pendant l'exil, ni, comme je l'ai dit plus haut, qu'il ait lu tous ceux que j'ai cités. Mais, je m'assure de deux résultats : le premier est d'offrir à ceux qui s'occupent de V. Hugo des suggestions de recherches qu'ils auraient peut-être négligé d'aller chercher sur place ; le second est de leur livrer une sorte de catalogue, qui, s'il n'est pas complet, donne, il me semble, une idée des proportions. On ne saurait sans doute poser en axiome : Dis-moi qui tu lis, je te dirai qui tu es. Mais la physionomie variée de cet ensemble dénote une curiosité, sinon universelle, qui s'exerce du moins dans des zones très particulières d'intérêt. Au nombre de celle-ci se compte cette zone que j'ai appelée le « pays des merveilles », où les frontières tendent à se fondre entre sciences, géographie et voyages, occultisme et, dans une certaine mesure, histoire. Il n'est peut-être pas indifférent de noter, à cet égard, un rapprochement possible avec M. Bergeret, qui lisait aussi chez son bouquiniste un tome de l'*Histoire des Voyages*. Toutefois, il y a quelque chose de plus ingénu, de moins roué, si l'on veut, dans cette manière d'érudition fantasque. Cette curiosité n'est pas toujours, loin de là, désintéressée. Elle s'allie d'ailleurs à une incuriosité de lecteur non

1. On sait que le sens de la vie universelle était devenu une véritable hantise autour de V. Hugo et que tel de ses disciples, raffinant sur le maître, évitait de marcher sur des insectes aussi bien que de cueillir une feuille ou une fleur.

moins étonnante. Hugo est aussi bien capable de lire avec toute l'attention possible, selon toute apparence, les quelque 400 pages d'une étude d'archéologie parisienne, ou bien, ouvrant un nouvel *Horace* qu'on lui adresse — bien sûr, il en a d'autres éditions — et attiré par une note qui l'intéresse pour une raison ou une autre, de « planter » là le livre sans jamais plus y revenir. Hugo lecteur a la mentalité du *pêcheur*, et aussi ses superstitions empiriques, il jette sa ligne au jugé, le poisson qu'il retire lui est un signe pour changer de coin ou pour persévérer. Aussi cette bibliothèque se révèle-t-elle, à maints égards, non pas du tout une bibliothèque de culture ou de délassement, mais une bibliothèque de travail d'abord, d'occasion ensuite, et enfin de fidélité aux souvenirs, aux amitiés, aux simples relations. Or, il est bon de se rappeler que ce sont là, fait presque unique du genre, les livres en compagnie desquels vécut un grand écrivain enfermé quinze ans dans une île [1].

JEAN-BERTRAND BARRÈRE.

1. Ce type de description s'inspire, en somme, des méthodes de l'archéologie : il y faut une science que je n'ai pas. Je ne me dissimule ni les imperfections, ni les ignorances de ce travail. Toutes corrections seront bienvenues comme des améliorations.

DEUX AMOURS CRUELLES DE VILLIERS[1]

La *Revue d'Histoire littéraire* publiait en 1935 des fragments d'une lettre de Villiers de L'Isle-Adam, du 11 mars 1883. A sa « chère et bonne amie », il dit avoir parlé d'elle « avec Montifaud, de la chère absente qui lui a écrit ce bon télégramme », le jour de la première de son drame oublié (*Le Nouveau Monde*, 19 février). Et il continue :

Vous savez tout ce que je pourrais dire à ce sujet ; succès ou insuccès, le vrai gain de la bataille a été pour moi une résurrection ; et, comme c'est vous qui avez été l'éclair électrique primitif, dont la bonne flamme a mis le feu aux poudres, il est assez naturel que je m'en souvienne.... Il paraîtrait que celui que vous avez si agréablement traité dans certaine justification, le nommé Magnard, eût fait perdre des bénéfices d'argent à Calmann-Lévy si ce dernier eût conservé la dédicace des *Contes Cruels*, dédicace *imprimée*, et *coupée* sans mon autorisation, et dont l'épreuve est chez Dalloz. C'est triste pour moi, mais ce ne sera pour vous d'aucun ennui, attendu que, mon traité avec lui ne portant que sur des œuvres déjà écrites et imprimées, je vous dédie en totalité, soit *le Nouveau Monde*, soit le premier volume, *Ève Nouvelle*, *Axel*, ou *Morgane*, qui paraîtra de moi.

Les *Contes Cruels* avaient paru le 9 février ; sans l'interdit jeté par Calmann-Lévy et Francis Magnard, grand-maître du *Figaro* depuis 1873, ils auraient donc été dédiés à Marc de Montifaud.

Marie-Amélie Chartroule de Montifaud, dite Marc de Montifaud, née en 1850 (d'après Georges d'Heylli, *Dictionnaire des pseudonymes*, 1887), mariée en 1865 à Juan Francis Léon de Quivogne, parent du duc d'Ossuna, était en aussi bons termes avec Magnard que Louise Colet avec Alphonse Karr. Ses *Joyeuses Nouvelles* (1883) le harcelèrent de sarcasmes : « Ils se mirent en posture de recevoir le fouet, en présentant chacun aux coups leur « francis magnard », c'est-à-dire ce qui représente la physionomie principale de l'individu de ce nom, puisqu'on ne l'a jamais vu que de dos. » Ou encore : « Le taux de la conscience de Francis Teignard montant en raison de l'énormité des calomnies qu'il éditait, le journal *Le Barbier* encaissa de grosses sommes. » Déjà poursuivie pour son livre *Madame Ducroisy* (1879), elle avait publié à Londres, en 1882, cette « justification » à laquelle Villiers fait allusion : *Marc de Montifaud devant l'opinion publique.* Mais le 14 septembre 1882, à la première des *Corbeaux*, elle gifle Maizeroy, rédacteur au même *Figaro* ; elle quitta la France après avoir,

1. Cet article est extrait d'un ouvrage à paraître aux Éditions Messeillier, de Neuchâtel (Suisse), sous le titre suivant : *V. de l'I.-A. révélateur du Verbe.*

semble-t-il, décidé le théâtre des Nations à monter *Le Nouveau Monde*. C'est de Bruxelles qu'en 1884 elle date une autre justification, dans sa notice sur l'abbé de Choisy ; condamnée à une amende de « six cent trente et un francs, et je ne sais combien de centimes », elle se dit menacée de la contrainte par corps à Saint-Lazare, — au lieu de Sainte-Pélagie, ou des travaux forcés dans une maison centrale.

Laurent Tailhade lui consacre d'amusantes pages dans *Quelques fantômes de jadis*. On la rencontrait chaque jour, pendant l'Affaire, à la Nationale, vêtue en collégien : « complets de nuances printanières, chapeau couleur de tourterelle, avec tout un arc-en-ciel de cravates, rose tendre, lin en fleur, eau du Nil, brin de lilas, cuisse de nymphe, jonquille et bouton d'or ». Le foulard en pochette, tête ronde, cheveux fades *en demi-Capoul*, nez mafflu, pâles yeux, bouche sans lèvres, ce « jouvenceau ridé comme une pomme sur la paille » inquiétait. La mignonne créature, juchée sur des Louis XV, « en harnais de gandin, avec son pet-en-l'air évasé en forme de lyre, sa badine, son élégance de chrysocale », était travailleuse et honnête, mais dotée d'un goût surprenant pour les histoires de haute gresse. Poursuivie au temps du 16 mai par le Ministère de l'Ordre Moral, pour *Les Vestales de l'Église*, elle fit un premier séjour en Belgique jusqu'à la chute de Broglie (15 novembre 1877). Son dossier à la Préfecture de Police avait beau conclure : « Vie privée inattaquable » ; elle avait beau, dit Monselet, « s'interrompre d'annoter *Le Portier des Chartreux* pour écumer ses confitures ou allaiter son petit dernier », le seul énoncé des titres, dans la production de ce Léo Taxil mère de famille, laisse rêveur. Rivale acharnée d'Olympe Audouard, la blonde directrice du Papillon et l'inspiratrice du *Placet Futile* de Mallarmé, elle avait fondé en 1875-76 *L'Art Moderne* (expositions, musées, collections), qui contient peut-être des articles de Villiers. Plus tard, rangée et « revancharde », elle devait, au début du siècle, signer de divers pseudonymes des articles de politique étrangère « d'une rare compétence, dit Tailhade, et d'un irréprochable ennui », et des monologues patriotiques.

On a scrupule à rapprocher des *Contes Cruels* les nouvelles de cette pornographe qui mangeait du prêtre. Et, pourtant, tels textes parus au *Gil Blas*, — comme l'*Agence du Chandelier d'Or*, où Villiers se montre si maladroit dans la grivoiserie, trahissent l'influence, sur Villiers, de celle qui bâcla *Les Triomphes de l'abbaye des Conards*. Dans une des *Joyeuses Nouvelles* : *La manière de s'en servir*, je retrouve le sujet d'*Un singulier chlem* ! (14 novembre 1886) et de *L'Incomprise* (10 avril 88). Au manoir de la duchesse de Kerléanor, la duchesse et ses hôtes, le recteur et le chevalier, s'aperçoivent, non sans émoi, qu'ils jouent avec des cartes transparentes ! Chez Marc de Montifaud, « la marquise de Senecterre, qui tenait ses cartes à la hauteur de la bougie, remarqua avec stupéfaction que son jeu lui présentait, entre les piques et les trèfles, des figurines nues dont

les poses et les gestes lascifs ne présentaient aucune ambiguité ». Cette riche idée est exploitée longuement... *L'Incomprise* de Villiers commente sans doute le « S'il me plaît d'être battue ! » de Martine, dans Molière ; mais, chez Marc de Montifaud, le commentaire est déjà très explicite ; un paysan conseille au Marquis « la manière » pour éveiller sa femme :

Y en a comme ça de nos d'moiselles, qui n'se trouvent ben mariées que quand elles sont rouées de coups ! — Je n'oserai jamais ! — Ah ! v'là c'que disions nos paysans ! « Not'maître y n'osera jamais, dà ! et y laissera plutôt c'te povre p'tite mamselle Bérengère pâtir, que de l'y flanquer une danse ! »

N'est-ce pas la plainte de *L'Incomprise* : « Comment ! Tu dis que tu m'aimes ! et en six mois, tu ne m'as même pas flanqué une gifle ! »

Marc de Montifaud ne pouvait offrir à Villiers « l'éclair électrique », comme dit sa lettre, du génie. Curieux, déjà, qu'elle lui ait fourni l'idée de deux contes, même si ce sont ses plus médiocres.

Amour cruel, disions-nous : on le devine, cette liaison ne pouvait satisfaire Villiers. Ce qu'il en pensait, il l'a dit dans une lettre de rupture, connue depuis longtemps, mais dont on ignorait la destinataire. Au tome XI des *Œuvres Complètes*, M. Longuet la donne comme inédite, « de la collection de M. Ricardo Vinès. Sans indication de date. Probablement vers 1880. » Il convient de la dater d'après 1883.

Magnard avait eu gain de cause : *Les Contes Cruels* parurent sans dédicace d'ensemble : bien mieux, Villiers lui dédie : *Sagacité d'Aspasie* (dans *L'Amour Suprême*, juillet 86)[1]. Il ne tint pas sa promesse de dédier à Marc de Montifaud « le premier volume qui paraîtrait ». La rupture se situe donc entre le 11 mars 1883 et la publication de *L'Ève future*, 4 mai 1886.

Dans la belle lettre dont nous parlons, Villiers accumule les arguments (« Plaisir de rompre », eût dit Jules Renard) pour en finir avec sa « chère bonne amie, sa bonne petite Marie ». « Madame et chère amie, vous êtes une gracieuse et spirituelle femme, et, ce qui vaut mieux, une aimable femme, — c'est pourquoi je viens vous dire adieu. » Il évoque les débuts de leurs relations : « Nous étions malheureux ; cela nous a rapprochés », allusion aux démêlés de Marie avec la justice, à ses propres difficultés quotidiennes ou à ses déboires au théâtre. Une phrase précise la nature de leurs relations :

Nous ne nous devons que des instants charmants, que les oiseaux les plus naïfs ou les quadrumanes les plus collet-montés ne désavoueraient pas ;

1. Aspasie coupe la queue du chien d'Alcibiade pour assurer la renommée de son amant. Un Villiériste anglais, W. M. Blows, me fait remarquer que Magnard avait « coupé » la dédicace à Marc de Montifaud... pour préserver la renommée de Villiers. L'idée est plaisante. Trop, sans doute. L'ironie de Villiers a pu s'amuser en secret d'un tel rapprochement. Mais *Sagacité d'Aspasie*, écrite peut-être après un entretien avec le journaliste-businessman, est une variation de plus sur les possibilités inépuisables de la publicité, lucrative découverte des Bonhomets. Voir *L'Affichage Céleste* et *La Machine à Gloire*.

nous ne sommes pas assez insensés pour estimer la morale d'arrière-boutique dont se repaissent quantité de nos contemporains.... Vous êtes trop charmante pour qu'on vous aime.

Il se compare à l'upa, au mancenillier[1] dont l'ombre fait mourir, et rappelle l'effet de dixième, au dernier acte de *L'Africaine*. (Il avait consacré à Meyerbeer une nouvelle fantastique, retrouvée par M. Dougard et publiée dans *L'Arche*). Il proclame son indépendance à l'égard du bonheur, affirmée dès 1866 dans une lettre à Mallarmé (« Nous sommes des êtres autochtones, c'est épouvantable ! ») : « Si je m'écoute, nous allons perdre le temps à être heureux, de quel droit ? » Et il dit son rêve d'un amour conjugal, sanctifié par les sacrements :

Tenez, j'ai assez aimé. Je suis incapable de caprices, et, si j'aime jamais, je ne veux aimer que ma femme. Oui, avec le maire, l'écharpe, et tout le tremblement. C'est dit. En me liant maintenant, même pour un peu de temps, il me semble que je la tromperais d'avance. Et ce serait mal.

Marie et lui sont « des personnes respectables », il est deux êtres qu'il ne veut pas tromper : le mari de Marc et sa servante-au-grand-cœur, Marie Dantine ; à moins qu'il ne veuille dire Marie Dantine et son fils, le petit Victor ; « perdre le temps » signifierait alors : perdre des heures d'un travail destiné à nourrir l'enfant.

Est-ce tout ? Ne rattacherons-nous pas à cette liaison les pages souveraines que, le 25 avril 85, dans *La Revue Contemporaine*, Villiers publiait sous le titre *Idylle Moderne* (devenu *La Maison du bonheur*, dans les *Histoires Insolites*). Pas de dédicace, c'est-à-dire qu'elle est tenue secrète. Ce couple, stoïque jusqu'au jour où tous deux s'aperçoivent que « les suffocantes bouffées émanant des lourds ébats de cette mediocrité universelle avaient répandu la contagion jusque sur leurs proches, leurs frères, leurs « égaux », la plupart de leurs princes et de leurs prêtres », — ce couple qui prémunit contre toutes atteintes sociales sa tardive félicité, est-ce celui qu'auraient formé, un instant, Villiers et Marc de Montifaud ? Si Marie de Quivogne a inspiré cet admirable conte, elle mériterait qu'on oubliât sa regrettable activité littéraire pour ne se souvenir que des jours d'été indien, comme dit l'anglais, qu'elle permit au poète, jours exaltants sans lesquels l'artiste est perdu pour l'art.

L'intention de Villiers, de dédier à Marc de Montifaud *L'Ève Nouvelle* ne doit pas nous inciter à croire que le romancier renie cyniquement l'ancien amour qui lui dicte cet ouvrage. Bien plutôt, il comptait unir dans une même ferveur la compatissante Marie et le souvenir du « fantôme de Londres » qui hante *L'Ève future*, comme les fantômes de Trouville *L'Éducation sentimentale*.

1. M. Georges Méautis me rappelle que la comparaison est déjà dans la lettre de rupture de Rodolphe à Emma Bovary. « Il y aurait du reste, ajoute-t-il, un travail amusant à écrire sur le « thème du mancenillier », car je suis bien sûr que Villiers n'est pas le seul à l'avoir utilisé, et vous savez le rôle qu'il joue dans *L'Ève Future*. »

Deux lettres, retrouvées, l'une par G. Jean-Aubry (*Une amitié exemplaire : Villiers et Mallarmé*), l'autre par Maria Deenen (*Le Goéland*, août 1939), permettent d'affirmer que le premier livre de *L'Ève future* est le récit d'une cruelle aventure vécue à Londres par Villiers en 1874. L'auteur mit des années à terminer *L'Ève future* ; une note (*Œuvres*, tome I, p. 457) indique que tel fragment inédit « se rapporte à une version très antérieure de la rédaction définitive », version qui dut suivre immédiatement la tragi-comédie du mariage anglais.

Rappelons d'abord les illusions et l'enthousiasme du début ; on mesurera mieux ensuite de quel désespoir est né ce grand livre. Déjà connu par une assertion longtemps suspecte de Henri Roujon (*La Galerie des Bustes*, p. III), le fait est là : sur la foi d'une agence et sur une lettre de la candidate au mariage, Villiers part brusquement pour Londres où l'attendent fortune et beauté. A Mallarmé, le « lundi 5 January 1874 », puis à Judith Gautier, Villiers, en proie aux transports du « love at first sight » célèbre sa « transfiguration » :

Si tu me voyais aujourd'hui, cher Mallarmé, tu t'écrierais peut-être : Aoh ! that is the most elegant and lovely gentleman I ever knew. Is it possible that it was [this] poor fellow called Villiers ? Aoh ! very strange, very curious, indeed ! etc.

Et pourquoi cette transformation ?

Il était écrit que l'action la plus positive de mon existence [le troc de son nom contre une dot ?] serait l'aventure la plus romanesque, dans toute l'acception du terme, qui pouvait m'arriver : et cela en Angleterre, en plein XIX^e^ siècle. Cependant, ce pays n'a rien de romanesque — oh ! not a bit romantic ! — et il fallait que moi, le Rêve, j'y devinsse l'Action même.

Mille démarches pour parvenir à ce mariage auquel, semble-t-il, la famille de « la chère R. » ne consent pas.

Cher Mallarmé, j'aime bien tard [il a 34 ans] et c'est la première fois de ma vie que j'aime. Puis-je comparer ce qui est incomparable ? J'aime un Ange comme il n'y en a positivement pas deux sous le soleil ! C'est le dernier, mon cher, après celui-là, on pourra tirer l'échelle de Jacob. J'aime ma seule femme possible. Ses millions, c'est fort bien, c'est très heureux et splendide, mais ce n'est plus cela du tout. Il est tout naturel qu'une étoile ait des rayons, c'est admirable : mais l'étoile est une terre céleste aussi, indépendamment de l'atmosphère qui la fait briller.... Vas-tu assez te moquer de ces effusions passionnées, mon cher et bien cher ami ?

Et à Judith :

Ma chère Judith, il est une jeune fille qui est un rêve d'Ossian, qui n'a jamais fait de mal à personne, qui est belle comme l'Orient, et qui est aussi pâle que vous, et qui vous aimera comme si vous existiez. Vous lui laisserez cette illusion, afin qu'elle grandisse par le charme que vous répandrez dans son âme, et il ne faudra pas lui dire que nous sommes morts, afin de revivre nous-mêmes, parfois, dans les candeurs splendides. J'espère bien que je vous l'amènerai un jour et que vous verrez que le hasard est un être sérieux, et que je ne perds pas la tête pour rien.

Je vous serre la main, ma bonne amie Judith, et croyez que personne autre que moi, malgré tout ce que je dis, ne sait au juste le magnifique rêve que je fais, et qui, cette fois, est incarné ! Et qui ne m'échappera pas.

Il lui échappe. Nous n'avons d'autre document qu'une lettre du juriste John Payne, « amant des muses », relation londonienne de Villiers, à Mallarmé, le 4 mars (cité par G. Jean-Aubry, p. 65) :

Les nouvelles de Villiers ne font naturellement qu'augmenter ma propre tristesse. Mais comment cela s'est-il passé ? Je n'en sais rien. Je crains (comme je l'ai toujours craint) que le malencontreux résultat vînt de la faute de la jeune fille, une jeune personne assez hystérique et *poseuse*. Je me suis bien gardé d'en toucher un mot à Villiers, mais je crois qu'il s'était aperçu de mon opinion à cet égard.

Le désenchantement dut être terrible. Villiers recourut à l'anesthésique du rêve-quand-même, à l'aveuglement volontaire, aux excuses à tout prix, plutôt que de confesser son erreur. Il faut, dira son Edison, « que vous soyez bien rude à la désillusion pour avoir eu recours à toute cette impraticable poésie plutôt que d'admettre la banale réalité ». Et Lord Ewald d'avouer : « J'ai reconnu trop tard qu'en effet ce sphinx n'avait pas d'énigme : *je suis un rêveur puni.* » Influence littéraire, dira-t-on ; c'est la conception baudelairienne du « petit mammifère usuel » ainsi précisée par Laforgue : « Baudelaire a montré la femme sphinx malgré elle, déshabillable, sujet aux cuisantes expériences du chercheur d'idéal, chat de sérail, meurtrissable, ignorante et toujours ravie. » (*Œuvres*, t. III, p. III.) D'autres traits prouvent que Villiers ne s'en tient pas aux principes généraux, mais décrit Alicia d'après ses propres « expériences de chercheur d'idéal ».

La lettre à Mallarmé annonce : « A huit heures et demie à la gare (Euston-station), à neuf heures je dormirai dans mon wagon jusqu'à six heures du matin, c'est-à-dire Newcastle, où je me reveillerai, à 196 milles d'ici. »[1] Il ne peut s'agir que de Newcastle-under-Lyme, dans le comté de Stafford. Nous lisons dans *L'Ève future* :

J'habitais depuis quelques années l'un des plus anciens domaines de ma famille, en Angleterre, le château d'Athelwood dans le Stattfordshire [*sic*], un très désert et très brumeux district. Ce manoir, l'un des derniers, environné de lacs, de forêts, de pins et de rochers, s'élève à quelques milles de Newcastle-under-Lyne [*sic*] (I, 12).

Villiers et Miss R. fréquentèrent les théâtres ; l'amoureux écrit : « Dans Hyde Park, au Crystal Palace, à Drury Lane, où l'on jouait *Don Juan*, je n'ai rien vu. *Elle était là, voilà tout.* » C'est pourtant au cours de la représentation d'une comédie sentimentale que Villiers dut sentir la niaiserie de sa compagne ; Lord Ewald a ce mot lugubre : « Je la regardais pleurer comme on regarde pleuvoir. » Et ailleurs :

1. « 147 1/2 mls », corrige W. M. Blows, qui m'écrit : « Neuf heures pour un trajet si court ! Et si Villiers changeait à Stafford, ce qui est probable, il n'aura pas dormi !... » Mais le wagon a pu rester à Stafford pendant les « small hours of the morning », pour être accroché ensuite au train de Newcastle.

« Elle est actuellement à New York, au théâtre, dans notre loge, où elle fait miroiter les pierres de ses oreilles, en paraissant écouter le *Freyschütz* ». Mais, pour évoquer les premières heures de leur amour, Lord Ewald retrouve, et pour cause, les termes de la lettre à Mallarmé :

A Londres, pendant les fêtes de la Cour, les plus radieuses jeunes filles de notre nid de cygnes passèrent inaperçues de mes yeux. Tout ce qui n'était pas la présence d'Alicia ne m'était que pénible : *j'étais ébloui*.

La soudaineté de leur accord est la même dans la vie et dans le roman :

En quelques heures, je devins passionnément épris de cette voyageuse que je voyais pour la première fois ! A notre arrivée à Londres, j'en étais, — sans même le savoir — à ce premier et sans doute dernier amour qui est de tradition chez les miens. Bref, en peu de jours, entre elle et moi d'intimes liens s'établirent : ils durent encore ce soir.

Faut-il admettre que Villiers, soucieux d'éterniser des instants qui lui restaient chers, n'a même pas transposé l'événement, et dit, toute vive et crue, la vérité ? « Séduite par un fiancé, explique Lord Ewald, puis abandonnée pour une fortune (mais alors R. n'était pas si riche ?), Alicia venait de quitter la maison paternelle : elle se proposait de mener l'existence indépendante et nomade d'une virtuose ». Voilà qui confirmerait le jugement de Payne : un peu hystérique et poseuse, étant entendu qu'hystérique équivaut plutôt, ici, à exaltée. Enfant qui s'émancipe, puisque Miss Alicia « n'a que vingt ans, à peu près », et que la lettre à Mallarmé déplore ce trop jeune âge :

J'ai affaire à un homme glacé. Tiens, le croirais-tu ? Il veut l'*enfermer* et *la marier de force* à quelqu'un qu'elle ne peut souffrir. Quand elle sera libre, par la Loi, nous attendrons tout bonnement un soir sombre, et je l'enlèverai dans le brouillard. Nous en sommes convenus, R. et moi ; d'ailleurs, c'est la mode anglaise. Ici, c'est le *seul* projet pratique.

Peut-on appliquer à R. la dernière page de l'impitoyable chapitre intitulé *Dissection* (I, 17) ?

Ne m'avez-vous pas dit que c'était, malgré ce manque de vibrations, une fille de race ?... Vous avez dit que Miss Alicia Clary appartenait à « quelque bonne famille d'origine écossaise, anoblie récemment ».

— Ah ! parfaitement, dit Lord Ewald ; mais ceci n'est pas la même chose. Ce n'est pas même un éloge. Au contraire. En ce siècle, il faut *être* — ou *naître* — noble, l'heure étant pour longtemps passée où l'on pouvait le devenir. La noblesse, en nos pays, se confère, aujourd'hui, en souriant. Et nous estimons qu'il ne peut être que nuisible à l'essence, quand même réfractaire, de certaines lignées, d'être inoculées, à l'étourdie, de ce douteux et affadi vaccin, dont tant de bourgeoisies indélébiles ne sont qu'empoisonnées.

Suit une comparaison, peu galante, entre le pur-sang et les chevaux vulgaires ; n'en doutons pas : malgré quelque titre de fraîche date, Miss R. n'était qu'une bourgeoise. Et fort sotte : « elle m'appelle son *own*, *own Auguste* toute la journée » (lettre à Mallarmé) : cette affirmation de l'instinct de propriété ne charme guère plus de quelques jours ; tout comme les « candeurs splendides » de qui « n'a jamais fait de mal à personne ». Les termes de l'amoureux peuvent se retour-

ner contre l'aimée : « Belle comme l'Orient » fait songer au *Cantique des Cantiques* « *Quae est ista, quae progreditur ut luna* ? », mais on sait comment traduisait Toulet : « Cette jeune personne qui s'avance, et dont le visage n'exprime pas une vive intelligence ». Les voyages en telle compagnie : « Je t'écrirai d'Irlande, de Dublin même » (à Mallarmé) ne pouvaient permettre un miracle : « Elle et moi, nous avons voyagé. Les pensées changent de couleur, parfois, avec les frontières ; je ne sais trop ce que j'espérais... » (*Ève future*, I, 18).

La confession de Lord Ewald est donc celle de Villiers. On y retrouve mot pour mot la profession de foi adressée à Marc de Montifaud :

Si je n'eus jamais de fiancée, il m'était inné, en effet, de ne pouvoir aimer ou désirer, même un instant, d'autre femme que celle, — inconnue encore, mais appelée, peut-être, à devenir ma femme.... Je plains toujours les jeunes hommes qui, sous de lâches prétextes, trahissent d'*avance* celle qu'un jour ils épouseront. De là ce renom de froideur dont m'avaient illustré... quelques rares familiers, qui me prétendaient à l'épreuve des Russes, des Italiennes et des créoles (I, 12).

Et ces déclarations renouvelées rendent plus pathétique la signature *in extremis* de l'acte de mariage avec Marie Dantine, navrante parodie de ce que Villiers avait si ardemment rêvé. Elles jettent un jour sinistre sur les amours de Villiers avec l'aimée de ses dix-huit ans, avec la vénale Louise Dionnet (qui devint l'Evelyn Habal de *L'Ève future*). On a souvent dit la lutte épuisante du poète avec le réel, sa misère matérielle ; sa détresse sentimentale est aussi tragique par le contraste entre la hauteur de ses aspirations et le sordide de ses liaisons, la succession des espoirs et des rechutes. La merveille, c'est que le cœur ulcéré redoublait de ferveur, cherchait avec plus de véhémence l'Amour Suprême.

Les réflexions très décisives que ce premier amour m'a inspirées, en me donnant un grand éloignement pour toutes les femmes, m'ont conduit au plus incurable spleen. Ma passion est devenue d'un platonisme absolu. Son être moral m'a glacé les sens à jamais : ils en sont devenus purement *contemplatifs*. Voir en elle une maîtresse me *révolterait* aujourd'hui !

Cet aveu de Lord Ewald, qui confère au livre son sens, qui explique sa rare puissance d'émotion, c'est, par avance, le renoncement d'Axel et de Sara ; c'est la clé des plus belles pages de Villiers sur l'amour : *L'Inconnue*, *Véra*, *L'Amour sublime* (*Le Meilleur Amour* aussi, par antiphrase !). Les deux expériences que nous venons de scruter, Miss R. et Marc de Montifaud, éclairent, bien plus que les influences livresques, — Hegel ou la *Mystique* de Goerres — la position de l'écrivain. C'est Edison que Villiers a chargé de la définir :

Vous êtes la plus noble nature que j'aie rencontrée sous les cieux. Une très mauvaise étoile vous a jeté sa lueur et vous a conduit vers le monde de l'Amour ; là, votre rêve est retombé, les ailes brisées, au souffle d'une femme décevante.... A nous deux, nous formons un éternel symbole : moi, je représente la Science avec la toute-puissance de ses mirages ; vous, l'Humanité et son ciel perdu.

André Lebois.

NOTES ET DOCUMENTS

NOTES SUR « CÉCILE » DE BENJAMIN CONSTANT

L'admirable *Cécile*, roman, — car, par la technique et la composition, c'est un roman, — roman donc, mais autobiographique, confession, si l'on veut, mais surveillée et à retardement, — au total « petit chef-d'œuvre », comme Sainte-Beuve nommait déjà *Adolphe*, vient de voir enfin le grand jour, quelque cent quarante ans après sa naissance. Il en est rendu compte, d'autre part, dans cette livraison. On voudrait seulement, ici, épingler trois modestes notes à la préface de son scrupuleux éditeur, M. Alfred Roulin.

1° Ayant indiqué qu'après avoir interrompu la rédaction de *Cécile*, Benjamin Constant, par suite de circonstances malencontreuses, fut amené à l'abandonner au fond d'une caisse promenée de Goettingue à Lausanne, qu'il ne revit et ne rouvrit jamais (c'est du moins l'hypothèse la plus vraisemblable), M. A. Roulin explique qu' « il lui arriva quelquefois de parler » de cette œuvre « à ses familiers ».

« C'est grâce à deux d'entre eux, continue-t-il, que, Constant mort, le souvenir de *Cécile* ne s'évanouit pas tout à fait. » Et de citer les témoignages bien connus de J.-P. Pagès et de J.-J. Coulmann. « Mais, par malheur, tous les deux contribuèrent à en donner une idée complètement fausse. »

Or, un troisième témoignage existe, celui de M^me^ Récamier, que Sainte-Beuve recueillit dans l'hiver de 1834-1835, comme il préparait son célèbre article sur M^me^ de Staël et sur Coppet. Extrait de son cahier de notes, il l'a publié au tome XI des *Lundis*. Le voici :

« Benjamin Constant a laissé un roman qui fait suite à *Adolphe*; mais cela devient de plus en plus clairement son histoire. L'héroïne du nouveau roman est Charlotte, sa femme ; à la bonne heure ! mais ce ne peut être publié que plus tard. M. Pagès (de l'Ariège) en est, je crois, chargé. »

Ainsi s'exprimait M^me^ Récamier, quatre ans après la mort de Benjamin, dans l'une des « conversations » qu'elle eut alors avec Sainte-Beuve. « J'écrivais ceci au commencement de 1835 », précise le critique.

Témoignage incontestable, trop bref, certes, mais non déformateur. De qui Mme Récamier avait-elle reçu son information ? De Benjamin lui-même ? elle l'eût dit. De Pagès, peut-être ? car elle tient *Cécile* (qu'elle ne nomme pas) pour un roman « qui fait suite à *Adolphe* » ; et Pagès le donne pour un « épisode » d'*Adolphe* (sans doute a-t-il voulu dire plutôt un « épilogue »). Une nuance, cependant, sépare les deux affirmations ; celle de Mme Récamier est plus proche de la vérité. Il est exact aussi, — ce qu'elle est seule à dire, — que Charlotte est « l'héroïne » de *Cécile*, puisque c'est autour d'elle que le roman est construit. Il est inexact, néanmoins, que Pagès ait reçu mission de le publier ; affirmation atténuée, au reste, par un « je crois ». On ne saurait donc préciser quelle était la « source » de Mme Récamier.

2° En tête de son roman, et pour que nul ne s'y trompât (il l'espérait, du moins), Benjamin Constant a placé cette épigraphe : « *Italiam, Italiam* ». Deux mots latins qui semblent avoir donné de la tablature au savant éditeur. Ils apparaissent « d'abord », avoue-t-il, « comme une énigme insoluble ». Non qu'il ait éprouvé la moindre peine à les découvrir au vers 523 du livre III de l'*Enéide* ; jaillis des lèvres d'Achate pendant la navigation des Troyens, ils saluent la première apparition des côtes lointaines de l'Italie. Sans doute n'eût-il point été superflu — on va le voir, — d'indiquer, par une seconde référence aux vers 345-347 du livre IV, qu'Énée lui-même, au moment d'abandonner Didon, reprend cette répétition passionnée des deux mots en la couvrant de l'autorité des oracles et des dieux :

« *Italiam magnam...*

« *Italiam...*

« *Hic amor, haec patria est.* »

— « La grande Italie... oui, l'Italie... voilà mon amour, voilà ma patrie. »

Aucun doute donc sur l'origine virgilienne de l'épigraphe. Mais sa signification dans l'esprit de Benjamin, « que l'Italie, selon son éditeur ne paraît jamais avoir beaucoup attiré » ? L'épigraphe, dit M. Roulin, « demeurerait tout à fait énigmatique, si l'on ne pouvait la mettre en relation avec le projet de voyage à Rome avec Charlotte, que Benjamin a noté dans son *Journal* à la date du 7 décembre 1811 », — projet duquel, d'ailleurs, il n'a reparlé nulle part. Ce rapprochement, avoue M. Roulin, « peut paraître d'une ingéniosité un peu poussée ». Qu'importe, s'il « permet d'éclaircir le mystère de l'épigraphe » ? et s'il apporte, en outre, un avantage vraiment inattendu ? « Si nous admettons », en effet, « que le projet de voyage et l'épigraphe doivent être liés, nous devons convenir aussi qu'à cette date du 7 décembre (1811), Constant était en train de composer *Cécile* ».

Seulement, convient-il d'admettre cette liaison ? Et fallait-il chercher si loin ? Une fois trouvées les deux citations de Virgile, qu'il suffisait de relire dans leur contexte (les vers en question étaient alors fort connus, et Chateaubriand les a, lui aussi, allégués dans ses

Mémoires), le sens tout symbolique de l'appel à l'Italie s'en dégage, pour ainsi dire, nécessairement. Point d' « énigme » et pas de « mystère ». Le sens est patent ; il ressort de tout le roman, dont il souligne le mouvement et l'intention. Que veut montrer Benjamin ? rien que les longs labeurs, les incertaines errances qui l'avaient mené de son premier à son second mariage. « Oh ! l'Italie ! l'Italie !... » C'est le cri des compagnons d'Énée vers la terre de repos et de douceur assignée par les dieux, qui fuyait sans cesse devant l'effort de leur voile ; le cri, aussi, d'Énée lorsqu'il s'arrache douloureusement à son orageuse Didon. Benjamin se trouvait engagé dans une périlleuse navigation sentimentale ; Charlotte était son Italie, mais il ne l'atteindrait également qu'après bien des vicissitudes, qu'au prix d'une longue relâche à Coppet — et de quelques escales complémentaires. Avant le nom de Charlotte, celui de Germaine de Staël était gravé au livre de son destin... On peut croire que les dernières pages de *Cécile* auraient dégagé en pleine lumière ce sens, déjà très clair, de l'épigraphe.

3° Mais *Cécile* demeure pour nous une œuvre inachevée. Le demeurera-t-elle toujours ? Et peut-on affirmer qu'elle n'a pas été terminée par Benjamin Constant ? L'excellente reproduction des deux premières pages du manuscrit donnée par M. Roulin suggère quelques-observations. Celle-ci, d'abord, que l'éditeur a lui-même formulée (elle saute, d'ailleurs, aux yeux) : « Le manuscrit a tous les caractères d'une copie, d'une mise au net.... Sur ces belles feuilles de grand format, l'auteur semble avoir copié un brouillon, tout en y apportant quelques corrections. » Au fur et à mesure qu'il exécutait cette copie, il enregistrait la progression de son travail dans la marge de gauche, à la première page ; l'œuvre étant divisée en « époques » (que cette division existât ou non sur le brouillon), il notait le numéro des feuilles doubles (il y en a 19 en tout, plus une feuille simple) que chaque « époque » remplissait. Exemple : « 1re *époque*, 1-5. » Il s'est arrêté sur la 7e époque, et la mention de la page 19 ; au milieu d'un chapitre, en somme. La raison de cette interruption nous échappe. Mais il serait intéressant de déterminer si la mise au point de la copie et la rédaction du brouillon avançaient du même pas, et seulement époque par époque ? — ou bien si, avant de commencer sa copie, Benjamin avait posé le point final à son brouillon ? Ce qui le ferait supposer, c'est que le manuscrit mis au net s'arrête peu après le début de la 7e époque.

Hypothèse, certes ; mais dans ce cas, le brouillon intégral de *Cécile* aurait existé ; il existerait peut-être encore, non identifié, parmi les manuscrits appartenant à M. le baron de Constant-Rebecque. Une charge, alors, nous resterait, à nous ou à nos descendants, à M. Alfred Roulin ou à quelqu'un de ses successeurs, de connaître enfin le texte complet du chef-d'œuvre définitivement remonté des limbes.

MAURICE LEVAILLANT.

COMPTES RENDUS

HENRI CHAMARD, **Histoire de la Pléiade**. Quatre vol. in-8° de XII-380, 401, VII-422 et X-310 pages. Paris, H. Didier, 1939-1940.

En raison des circonstances, la *Revue d'Histoire littéraire* n'a pu rendre compte du grand ouvrage de M. Chamard au moment de son apparition. Mais, l'année où des *Mélanges d'histoire littéraire de la Renaissance* sont offerts à ce maître, notre Société tient à s'associer à l'hommage qui est rendu à un de ses plus anciens collaborateurs.

L'école poétique qui s'est révélée en 1549, a pris trois formes différentes. Dans une période de début, que Ph. Auguste Becker, le premier, a qualifiée de *Sturm und Drang*, c'est un groupe de jeunes gens, mêlés à la vie des collèges parisiens, que Ronsard, imité par Imbert, appelait la *Brigade*. — Il en distingue bientôt sept, et, en 1556, il leur applique l'antique nom de *Pléiade*. La composition de cette Pléiade variera : il remplacera dans ses listes la Péruse, mort jeune, par Belleau, et Des Autels par Peletier, et enfin par Dorat. — Le succès de la nouvelle école, aux approches de 1560, devient tel que la plupart des jeunes poètes français adoptent ses théories et imitent Ronsard ou Du Bellay. Son histoire se confond alors, pendant quelque temps, avec celle de la poésie française.

C'est à cette extension que M. Raymond a consacré sa thèse magistrale, qui s'arrête malheureusement à l'année 1585. Il serait utile de faire, année par année, et, si possible, mois par mois, l'histoire de la Brigade et des groupes provinciaux qui étaient en rapports avec elle. C'est à la Pléiade, c'est-à-dire à Dorat, Peletier, Ronsard, Du Bellay, Baïf, Belleau, Jodelle et Tyard, que M. Chamard a limité son sujet. On regrette de ne pas trouver dans son livre des chapitres sur Magny, l'ami romain de Du Bellay, sur Tahureau, sur Des Autels, sur Jamyn, le « page » de Ronsard, etc. Mais l'histoire de ces huit poètes constituait une très ample matière ; et, depuis le XIX^e^ siècle, le terme historique de *Pléiade* est devenu si célèbre que cette artificielle création de Ronsard est entrée pour toujours dans notre histoire littéraire. Pour les amis et comparses que je viens de citer, on se renseignera dans le livre de M. Raymond.

On s'étonne qu'il n'existât point encore d'histoire de l'école poétique la plus féconde et la plus audacieuse qui ait, chez nous, précédé le Romantisme. Grâce à M. Chamard cette lacune est comblée. Les travaux qu'il a publiés depuis un demi-siècle, le qualifiaient amplement pour cette entreprise.

Dans les trois premiers tomes, M. Chamard suit l'ordre chronologique. Après une bibliographie copieuse et ordonnée, il mentionne les précurseurs de la nouvelle école et raconte les années de formation de Ronsard, de Peletier et de Du Bellay. A partir de 1549, l'abondante production de la Pléiade est analysée par courtes périodes et par genres : la polémique de la *Défense*

et Illustration, la mode pétrarquiste (1549-1553), le lyrisme horacien et pindarique (1549-1553), la mode anacréontique, les nouveaux recueils d'Amours (1555-1556), les Hymnes, la poésie polémique de 1562-1563, la poésie de Cour sous Charles IX.... Sans doute, certains épisodes, tels que le séjour de Du Bellay en Italie, ont un caractère accidentel ; et la plus grande partie des œuvres de Baïf et du provincial Pontus de Tyard sont examinées en un seul chapitre. Mais, dans ses grandes lignes, le plan fait apparaître l'évolution de la nouvelle école : d'abord les grandes ambitions et le double essor de l'ode à l'antique et du sonnet pétrarquiste ; ensuite l'assagissement, le choix d'un style plus clair et plus tempéré ; le recul du lyrisme au profit du poème à rimes plates ; la découverte en 1562 des « misères de ce temps » et la participation aux luttes intestines ; la collaboration aux fêtes des derniers Valois....

Dans le tome IV, M. Chamard fait une étude synthétique de la doctrine et de l'œuvre de la Pléiade. Il nous manque des lexiques bien faits de la langue de Ronsard et de ses amis. Maintenant que l'édition complète de Ronsard approche de sa fin, on pourrait commencer à mettre sur fiches son vocabulaire. Il faudrait aussi des répertoires chronologiques de ses images, des études détaillées sur la versification de la Pléiade, sur son usage de l'alexandrin [1], etc. En attendant l'accomplissement de ces vastes travaux, les chapitres que M. Chamard consacre à la langue, au style, à la rythmique et à la poésie de la Pléiade rendront de grands services.

Dans le détail, comme dans le plan d'ensemble, le lecteur admire la clarté de l'exposé. La rédaction des notes et des références, la Chronologie de la Pléiade en quarante pages[2], l'index analytique des noms et des idées en quatre-vingts pages peuvent servir de modèles aux candidats au doctorat.

L'information est très étendue et approfondie, et je n'ai pas remarqué de lacunes importantes. Les problèmes relatifs à la vie et à l'œuvre de ces poètes sont posés et discutés avec netteté, et M. Chamard propose la solution la plus vraisemblable [3]. En toute occasion, il cite les travaux de ses devanciers et de ses émules, et leur rend justice[4]. Plus prudent que d'autres, il se garde d'enjoliver les romans d'amour de nos pétrarquistes, et distingue ce qui est tradition littéraire et ce qui semble personnel [5].

L'exposé est illustré de nombreuses citations de poésies et de textes peu connus. M. Chamard a su caractériser chacun de ces recueils d'*Amours*, qui, à première vue, se ressemblent tellement dans leurs monotones fictions. Il connaît intimement les sentiments, les idées des poètes de la Pléiade, il compatit à leurs souffrances. Il éprouve pour eux cette sympathie compréhensive qui est une des plus utiles qualités de l'historien de la littérature. Mais il se garde de surfaire leurs qualités, et le jugement sévère qu'il formule sur Jodelle me semble équitable.

1. Dans l'histoire de l'alexandrin, l'année 1555 est une date importante : c'est alors que Ronsard et Baïf le mettent en vogue. Plus tard, sur l'invitation de Charles IX, Ronsard renoncera à ce vers, mais il y reviendra dès la mort de ce prince.

2. Je serais moins affirmatif que M. Chamard pour certaines dates : 1533, naissance de Jean de La Taille ; 20 avril 1555, rencontre de Marie. Il n'est pas sûr que Ronsard ait écrit sur la mort de Marie de Clèves une quinzaine de pièces. C'est la 2e édition de l'*Art poétique* d'Horace traduit par Peletier qui a paru en 1544. Lire, à la fin de l'année 1597 : *3e édition des Mimes de Baïf publiée par Mauduit.*

3. Voir, par exemple, la discussion sur la date de la première rencontre de Ronsard et de Cassandre (I, p. 254).

4. M. Chamard adopte l'opinion de Laumonier, qui retirait à Ronsard les vers traduits du *Plutus*. Je ne la partage pas, et je pense que Ronsard et Baïf ont collaboré, sous la direction de Dorat, à une traduction de cette pièce.

5. Voir pour Du Bellay et Olive la p. 233 du t. I. Je crois qu'il y a une bonne part de fiction dans les poèmes que Ronsard a consacrés, en 1559-1560, à Marie.

Ses appréciations littéraires sont soigneusement pesées. Il rend justice à Ronsard en termes excellnts, et vante les qualités des œuvres que le grand Vendômois a publiées en 1550-1552 et que les critiques modernes, à la suite de Sainte-Beuve, sacrifient aux odelettes et aux *Amours* de 1555-1556. Plus je relis les odes de Ronsard, plus j'admire l'audacieuse nouveauté du jeune poète, ses trouvailles d'expressions, et l'envolée de ses strophes.

A mon avis, quelques points auraient pu être plus développés. On voudrait sentir passer dans cet exposé clair et serein le frisson de fièvre qu'éprouvaient ces jeunes poètes quand ils lançaient dans le public leurs innovations. Leur joie de créer et leur orgueil étaient atteints par l'incompréhension d'une partie du public et par les critiques, les railleries de rivaux jaloux. Leurs plaintes répétées contre les envieux n'étaient pas un jeu. Ils ont senti profondément les « morsures ». Les critiques et les échecs ou demi-échecs ont modifié leur route, et les ont même amenés à se contredire. Après 1553, Ronsard abandonne le « forcènement », et, en 1555, la 3e édition de ses *Odes* marque un recul en matière de vocabulaire et de style. Un résumé des griefs littéraires, moraux et religieux qui, depuis 1549, ont été dirigés contre la Pléiade par Aneau, Bèze, Macer, Rivaudeau, etc., eût rendu service. Et aussi, en opposition, un chapitre sur le succès de cette école en France et à l'étranger.

Dans la Vue d'ensemble que nous offre le tome IV, il manque un chapitre sur les sources littéraires de la Pléiade. L'auteur a jugé plus utile de nous les faire connaître dès le début, à propos de l'enseignement de Dorat. Il a eu, sans doute, raison ; mais le paragraphe consacré à telle ou telle d'entre elles aurait pu être un peu plus nourri : il importe de savoir exactement comment ces poètes ont compris, aimé, et utilisé chacun des grands auteurs de l'Antiquité et de l'Italie moderne. Quant à l'influence du Moyen Age, on ne saurait se contenter de l'article de Guy[1], et le problème est à reprendre.

La lecture des derniers chapitres du tome III : *la fin de Jodelle..., de Belleua..., de Peletier..., de Ronsard..., de Baïf*, nous amène à poser ce problème : quand, et pourquoi est morte la Pléiade ? Chose curieuse : la mort du dernier survivant, Pontus de Tyard, a coïncidé avec l'arrivée à Paris du nouveau chef d'école, François de Malherbe. Mais, depuis bien des années, tout en continuant à servir de modèle, elle avait perdu sa vitalité. La somptueuse cérémonie funèbre qui, le 24 février 1586, fut célébrée au collège de Boncourt en l'honneur de Ronsard, consacrait la fin de la Pléiade. Plusieurs explications devraient être examinées. La plus simple, c'est que des deux membres les plus doués, l'un était mort dès 1560, l'autre avait presque cessé, après 1578, de produire : la 5e édition complète des œuvres de Ronsard, qui vient six ans après la 4e, apporte, en 1578, 238 pièces nouvelles ; six ans après, la sixième n'en fournit que 32, soit cinq pièces par an. Ou bien, si la Pléiade meurt sous Henri III, est-ce parce qu'en se consacrant de plus en plus à la poésie de Cour, elle devenait infidèle à ses premiers principes, à sa haute conception de l'inspiration poétique ? Ou parce que trop de poètes l'avaient pillée et que, par suite, on n'avait plus conscience de sa nouveauté et de son originalité ? En outre, le déclin, vers la fin du siècle, de cet humanisme gréco-latin dont elle fut l'émanation la plus exquise, contribua certainement à sa disparition. Et les nouvelles tendances poétiques s'éloignaient d'elle : d'un côté, les jeux subtilement pétrarquistes d'un Desportes, les antithèses d'un Bertaut, de l'autre, la poésie grave et chrétienne, le « rude tonnerre » d'un Du Bartas. Mais il y a, entre la mort de Ronsard et l'arrivée

1. Ainsi, lorsque Guy énumère les « héros des chansons de geste et des romans » qui sont nommés dans les vers de Ronsard, il ne distingue pas ceux à qui l'Arioste avait redonné de la célébrité et ceux que Ronsard a trouvés dans les vieux romans français.

de Malherbe à Paris, une période poétique, sur laquelle — à part de rares exceptions — nous ne possédons que des ouvrages vieillis et insuffisants. Le problème ne pourra être résolu que lorsque ce *no man's land* aura été exploré à fond. Et qui écrira un article sur ce thème : comment finissent les écoles littéraires ?

Cette *Histoire de la Pléiade* couronne dignement la carrière scientifique du premier professeur qui ait occupé, en Sorbonne, la chaire de littérature française du XVIe siècle. Grâce à l'impulsion que M. Chamard et P. Laumonier ont donnée, on continuera à publier, sur la Pléiade, des travaux qui apporteront des compléments ou des points de vue nouveaux. Mais, pendant longtemps, ces quatre volumes constitueront, en cette matière, la Somme, l'ouvrage fondamental et classique [1].

RAYMOND LEBÈGUE.

Œuvres complètes de ROBERT GARNIER. **Les Juifves, Bradamante, Poésies diverses**. Texte établi et présenté par RAYMOND LEBÈGUE. Les Textes français, Paris, « Les Belles Lettres », 1949, 334 p.

Ce volume, qui a paru le premier, doit constituer le troisième et dernier tome des *Œuvres complètes* de Robert Garnier. Il comprend donc normalement ses deux pièces de théâtre les moins anciennes, les *Juifves* (1583) et *Bradamante* (1582), ainsi que ses *Poésies diverses* composées entre 1564 et 1588. Il se trouve que la tragédie biblique des *Juifves* et la tragi-comédie de *Bradamante*, tirée du *Roland Furieux*, sont les œuvres les plus originales du meilleur poète dramatique de notre XVIe siècle ; c'est bien elles qu'il importait d'éditer tout d'abord.

On sait combien Raymond Lebègue était préparé à sa tâche par ses travaux antérieurs de seiziémiste et d'historien du théâtre ; il l'a réalisée avec la *précellence* qu'on était en droit d'attendre de lui. On ne peut souhaiter de guide plus averti et plus attentif en avançant dans la lecture d'un auteur parfois sublime et parfois rocailleux, dont on ne mesure point la réelle grandeur sans quelque goût de l'escalade.

L'édition reproduit, pour les *Juifves* et pour *Bradamante*, le dernier texte corrigé par Garnier, celui de l'édition collective des *Tragédies*, imprimée en 1585. Les variantes sont minutieusement signalées : celles de 1583 pour les *Juifves* ; celles des deux éditions de 1582 pour *Bradamante*. L'ouvrage se termine par un *Vocabulaire* et par un *Tableau des rythmes lyriques* : le *Vocabulaire*, limité aux mots disparus depuis le XVIe siècle, est établi d'après l'ensemble de l'œuvre de Garnier ; on pourra le compléter en lisant l'article que R. Lebègue a publié dans le *Français Moderne* (17e année, juillet 1949, p. 165-181, *Notes sur le vocabulaire de Robert Garnier*).

A la probité philologique de l'éditeur dans l'établissement du texte

1. Quelques détails. Ajouter à la Chronologie : 2e moitié de l'année 1559, Ronsard, *Second livre des Mélanges*. II, p. 6, le mot *charontide* (ce sens n'est pas indiqué dans le dictionnaire de Huguet) désigne, ici, des poèmes en vers mesurés, analogues à ceux de Le Caron, dit Charondas. II, p. 393, le poil de bouc pour lequel les Français bataillent, n'a rien de commun avec la barbe de Calvin ; l'expression est calquée sur le *rixari de lana caprina*, que les *Adages* d'Érasme ont emprunté aux *Épîtres* d'Horace ; elle révèle l'indifférence que Ronsard éprouvait pour les disputes théologiques. Je n'aime pas le mot « gaulois » appliqué aux poésies sensuelles de la Pléiade : leurs inspirateurs étaient, généralement, le flamand Jean Second et plusieurs Italiens modernes, qui écrivaient en latin, — sans compter Catulle. Les *Dialogues* de Bruès, où Ronsard discute avec Baïf, ont été omis. IV, p. 171, cette phrase *ils n'étaient guère pénétrés par le sentiment de la mort* ne peut s'appliquer à Ronsard, dont les vers évoquent souvent et avec une réelle émotion la brièveté des plaisirs et de la vie et la venue inéluctable de la mort. IV, p. 175, le patriotisme de la Pléiade n'apparaît pas seulement dans les poèmes contemporains de nos guerres civiles, mais aussi, et avec quelle ardeur ! dans la *Défense et Illustration*.

s'ajoute l'élégante précision de ses *Notices* et de ses *Notes* ; elles renseignent au mieux sur les circonstances qui ont entouré la publication des œuvres de Garnier, sur ses sources littéraires, païennes et sacrées, sur les allusions qui relient le climat violent et pathétique de son théâtre à la réalité tragique de son temps, sur sa langue, son style et sa versification ; l'influence qu'il a exercée jusqu'à l'époque de Corneille ressort de nombre d'indications où s'affirme une fois de plus l'érudition de R. Lebègue.

Voici trois remarques, peut-être utiles à la connaissance du lexique de Garnier :

Bradamante, v. 1285-1286 :

> Magnanime Empereur, dont le nom venerable
> Est aux fiers Sarrasins et aux Turcs redoutable....

Faut-il considérer (voir la note, p. 296) l'emploi du mot *Turcs* comme un anachronisme ? En tout cas il apparaît déjà, antérieurement à Joinville et à Villehardouin, dans la *Chanson de Roland* (Épisode de Baligant, éd. J. Bédier, v. 3240, 3284, 3518), dans la *Chanson de Guillaume*, dans le *Charroi de Nîmes* et dans d'autres chansons de geste, soit pour désigner un peuple de mécréants parmi d'autres, soit au sens plus large de mahométans et de païens.

Bradamante, *brand*, v. 980, 1557 et la note de la page 294 : « *Brand* : épée (l'Arioste : *brando*) ». La référence à l'Arioste ne doit pas laisser croire qu'il s'agit nécessairement d'un italianisme ; de toute façon cet italianisme serait venu revigorer l'ancien français *brant* (*brand*, *branc*) qui persistait dans la langue littéraire du XVI^e^ siècle ; *brand* ne se rencontre chez Garnier que dans *Bradamante*, mais on le trouve assez fréquemment chez d'autres auteurs (voir les exemples qui figurent dans le *Dictionnaire* de Huguet).

Les Juifves, v. 890-891 :

> J'ay lesse et marquacins ensemble enveloppé.
> Le cerne fut bien fait, les toiles bien tendues.

Voir la note de la p. 273.

Je ne connais pas moi non plus d'autre exemple de la forme *lesse* pour *laie*, femelle du sanglier. Elle est d'autant plus surprenante ici que *laie* convenait aussi bien à la mesure du vers. Est-il possible d'entrevoir une explication de cette forme extraordinaire ? Je suis enclin à supposer que la confusion de *lesse* et de *laie* a eu pour cause initiale l'homonymie de deux mots dont le sens était étrangement différent, mais qui appartenaient cependant tous les deux au vocabulaire de la vénerie, ou, plus exactement, d'une partie précise de la vénerie, celle des *bêtes noires*, notamment du sanglier et de sa femelle. De *laie* (emprunté du francique *léha*) désignant celle-ci, il a existé, en moyen et peut-être déjà en ancien français, un homonyme : *laie*, déverbal de *laier* (= laisser) qui signifiait *fiente des bêtes noires*, bien attesté dans les *Livres du Roy Modus et de la Royne Ratio* (troisième quart du XIV^e^ siècle) : voir le glossaire de l'édition G. Tilander (S. A. T. F., t. II, p. 347). Par une coïncidence vraiment peu banale, un même mot a pu paraître désigner dans la langue de la vénerie à la fois la femelle du sanglier et sa fiente. Si curieux soit-il, nous avons là un cas classique de collision homophonique ; sa conséquence normale devait être l'élimination plus ou moins rapide d'un des deux homonymes ; c'est bien ce qui est arrivé ; le mot évincé a été *laie* au sens de « fiente des bêtes noires », et son remplaçant n'a été autre que *lesse*, déverbal de *lessier* (*laissier*, *laisser*), synonyme et concurrent de *laier*. Consultons Jacques Du Fouilloux et sa *Vénerie* (1561) au chap. LI, *Le Jugement du Souil* : on y lit la phrase suivante : « ... les grands Sangliers en leur venaison font leurs bauges profondes en la terre, et au partir d'icelles jettent leurs fientes qui se nomment en

terme de Venerie, lesses... »[1] (f° 46 r° de l'édition publiée à Niort chez Robin et L. Favre, en 1864). Jugera-t-on incroyable qu'au cours de la substitution de *lesse* à *laie* des confusions se soient produites, dans le parler des veneurs ou dans celui des profanes en matière de vénerie, entre le nouveau mot et *laie* au sens de « femelle du sanglier » ? Je crois qu'à cet égard un scepticisme total ne serait pas justifié ; durant la phase, longue peut-être, de transition, car *lesse* ne l'a certainement pas emporté en un seul jour, l'ancienne homonymie était probablement assez efficace encore pour causer, au moins dans certaines circonstances favorables, une transposition sémantique. *Lesse* pour *laie* au vers 890 des *Juifves* résulterait donc du croisement phonético-sémantique dont je viens de parler, et dont l'on ne connaît pas, autant que je sache, d'autre indice.

JEAN FRAPPIER.

SCARRON, **Le Roman comique**. Texte établi et présenté par HENRI BÉNAC. Paris, « Les Belles Lettres » (Collection des Universités de France), 1951, in-8°, 2 vol. de 263 et 327 p.

Troisième centenaire du *Roman comique* : pour commémorer l'événement il fallait bien une édition nouvelle. En voici une, intéressante, utile. On voudrait que d'autres anniversaires fussent aussi bien célébrés.

Le texte, établi soigneusement, est conforme, orthographe comprise, aux meilleurs éditions anciennes. Fidélité qui n'interdisait pas d'indiquer les défaillances, certaines ou probables, des imprimeurs du XVII^e siècle. On aurait pu noter, par exemple, la confusion de : *avois* et de : *aurois*, non seulement t. I, p. 197, mais aussi, en sens inverse, t. II, p. 243 ; celle des formes du subjonctif et de l'indicatif, non seulement t. I, p. 192 (et sans doute p. 219), mais p. 223. Si M. Bénac est un peu trop discret sur ces points, louons-le de n'avoir pas suivi M. Émile Magne dans la voie des amendements au français de Scarron : sauf l'inutile changement de : *vien* en : *viens* (t. I, p. 191, 195, etc., et t. II, p. 63) et la suppression d'un : *ils* qui est peut-être une simple syllepse, il a borné ses retouches à la correction des lapsus tout à fait évidents. Louons-le aussi d'avoir donné toutes les variantes de 1651. Scarron s'y montre habile à pourchasser les lourdeurs, les longueurs, les obscurités, les effets trop gros. Et qui eût dit, avant de le voir ainsi le grattoir à la main, qu'il fût soucieux parfois, au milieu de ses libertés burlesques, de « parler Vaugelas » ? Son art a pour premiers mérites la bonhomie et la gaîté : le relevé de M. Bénac montre qu'il n'est pas exempt de finesse.

L'annotation n'éclaircit pas seulement les possibles clefs du récit ; elle explique souvent le sens des mots et conduit à d'opportunes réflexions sur les mœurs, les habitudes de la vie théâtrale, les modes littéraires. Sans doute est-ce par conformité aux usages de la collection qu'elle demeure aussi succincte ? Un peu laconique sur : *cabale* (t. II, p. 313) et sur : *patiner* (t. II, p. 293), un peu énigmatique même sur : *galanterie* (t. II, p. 304), elle déçoit vraiment quand elle néglige : *se défaire* (t. I, p. 163), signifiant : se décontenancer. Quelques notes sur les « vignes » romaines (t. I, p. 161), sur le couvent des Minimes de la Trinité du Mont (p. 167) si hospitalier aux moines français, sur le « Cours » (p. 171) auraient fourni au lecteur, sur la nature et les limites du réalisme de Scarron dans un épisode caractéristique (t. I, p. 38-39), un utile moyen de vérification. Sur d'autres points M. Bénac n'a-t-il pas été victime de l'érudition de M. Magne, qui l'a trop promptement découragé de rivaliser avec elle et de la compléter ? Le commentaire du joli passage sur les vantardises des nobliaux de province (t. II,

1. Le pluriel est la forme courante ; de même pour *laie* (les *laies*).

p. 130) manque notamment de rigueur. L'identification avec Gaston-Jean-Baptiste, marquis de Roquelaure, — qui avait, nous dit un contemporain, « plus l'esprit du jeu que personne » — est, non point possible (t. II, p. 316-317), mais indiscutable. En revanche, on ne saurait retenir celle de Créqui, nommé à la ligne suivante, ni avec Charles Ier de Blanchefort, sieur de Créqui (1571-1639), représentant d'une génération trop ancienne, ni avec son fils Charles II de Créqui, comte de Canaples, trop effacé : sans hésiter, reconnaissons le petit-fils, futur ambassadeur à Rome, Charles III, marquis, puis duc de Créqui, gentilhomme de la chambre du Roi, né en 1623, dont la camaraderie de plaisirs et de jeu avec Roquelaure est une grande ressource pour les anecdotiers et les nouvellistes de 1645 à la fin de la Fronde, et tout particulièrement en 1645 et 1646.

1645, 1646. D'autres dates, relatives à la jeunesse de Destin, et fort voisines, pourraient retenir l'attention. Envoi, pour secourir les Vénitiens, de galères romaines sur lesquelles s'embarquent (t. I, p. 160-164) Saint-Far et Verville : 1645 ou 1646. Guerre du Saint-Siège contre Parme, à la quelle Destin participe (t. II, p. 183-185) : 1641-1644 ou 1649. Vers le même moment, — 1643 ou fin 1644-1645, — en faveur de Charles Ier, ce recrutement de volontaires français qui décide, par contrecoup, de la vocation « comique » des deux amants (t. I, p. 225). A travers ces menus zigzags chronologiques, manifestation d'un arbitraire que M. Bénac souligne à juste titre (t. I, p. 38), discernons, dans l'imagination du romancier, une préférence pour les événements les plus récents de l'histoire européenne : n'est-ce pas d'après ces événements — non d'après le temps de son propre voyage à Rome en 1635, — qu'il invente les aventures de son héros en Italie ? Rappelons-nous, d'autre part, ses allusions au *Cyrus* (t. I, p. 128), à *Dom Japhet d'Arménie* (t. II, p. 131) que, soit dit en passant, le registre de Mahelot date de 1646-1647 plutôt que de 1652 (t. I, p. 38, et t. II, p. 317) à *Nicomède*, — et bien d'autres, dont seules les plus vagues ont trait à des faits un peu anciens. Le cadre historique où s'inscrivent les fictions du *Roman* nous semble correspondre, moins aux souvenirs, assez lointains déjà, de la résidence au Mans (t. I, p. 37) qu'aux observations et réflexions récentes de l'homme de lettres parisien. Bien sûr, il n'en peut aller de même pour le tableau de la province qu'assaisonnent ces fictions. Et encore ! La crasse de la noblesse mancelle, les toilettes démodées des femmes, les ridicules souliers des jeunes danseurs, Scarron les a revus en 1646, lors du bref séjour qu'il fit au Mans pour sauver les bénéfices de sa prétendue, et l'*Epître à Madame d'Hautefort* annonce le vif croquis du roman (t. II, p. 130-131). Scarron eut même, à ce voyage, des mésaventures avec son brancard, tout comme la Rancune (t. I, p. 113). Deux au moins de ses chapitres les mieux venus se rattachent ainsi à une inspiration récente : ne serait-ce pas autour de ces impressions de 1646 qu'ont cristallisé les images plus anciennes ? En tout cas le conteur n'a eu garde, quand il s'est agi de broder sur le canevas manceau, d'oublier ce que l'actualité — quand ce n'était pas l'actualité dangereuse de la Fronde — lui fournissait de moyens d'amuser sans effort.

Car c'est bien à l'amusement que Scarron visait surtout, et M. Bénac le rappelle avec raison dans son *Introduction*. Celle-ci, plus que par un résumé de la biographie de Scarron [1], vaut par la netteté avec laquelle les problèmes littéraires relatifs au *Roman comique* sont posés et résolus. Réalisme, romanesque : le lecteur que ne satisfont pas les définitions toutes faites hésite. Reprenant avec mesure la question des clefs mancelles, situant le livre de

1. Qui malmène quelquefois les noms propres et allonge trop (t. I, p. 9). La liste des premiers amis de lettres de Scarron : Sarasin, par exemple, n'était, en 1633, ni écrivain à la mode, ni parisien.

Scarron par rapport aux modes de son temps, puis analysant par le menu, les procédés qui y font naître la curiosité ou le rire, enfin étudiant les personnages, M. Bénac définit fort justement le réalisme — limité — de Scarron : moyen de donner à l'invention romanesque l'apparence de la vérité, et moyen de divertir, plutôt qu'obéissance à un besoin de représentation exacte du réel. La part de l'imagination, celle de la fantaisie dans le talent de cet « artiste de la ligne et du mouvement » que fut Scarron apparaissent ainsi en bonne lumière.

Avant de terminer — par des observations fort ingénieuses sur l'auteur de la *Suite dite d'Offray* (t. I, p. 82-85), — M. Bénac montre comment les opinions littéraires et dramatiques de Scarron manifestent à la fois l'indépendance de jugement de l'écrivain burlesque et l'évolution générale du goût vers le classicisme. Mais pourquoi dire, à propos des gens de théâtre mentionnés dans le *Roman comique* (t. I, p. 74), qu'on ne sait rien de la troupe du duc d'Epernon[1] ? Certes, on en trouve peu de traces dans la biographie du premier duc d'Épernon, Jean-Louis de Nogaret (1554-1642), celui qui avait été le favori de Henri III. Mais dans celle de son fils Bernard (1592-1661), après lui gouverneur de la Guyenne ? Plusieurs auteurs ne dédièrent-ils pas des pièces, de 1646 à 1648, à ce mécène opulent qui avait enrichi « par des présents magnifiques autant que par d'illustres Auteurs » la troupe des « comediens destinez seulement *à ses* plaisirs » ? Cette troupe, dirigée par Charles Dufresne, ne joua-t-elle pas pendant plusieurs années, entre la fin de 1645 et 1649 (toujours les mêmes dates !) pour le châtelain de Cadillac, pour sa belle Nanon de Lartigue, pour le public, enfin des villes du Sud-Ouest ? Dès 1645 elle s'était agrégé les restes de l'Illustre théâtre. Les Béjart, Jean-Baptiste Poquelin.... Gardons, dans un coin du *Roman comique*, une petite place au comédien Molière.

René Pintard.

Henri Roddier, **J.-J. Rousseau en Angleterre au XVIII^e siècle.** Paris, Boivin, s. d. [1950], un volume in-8° de 435 pages.

Cet ouvrage est, assurément, du champ de la littérature comparée. Mais il importe à la connaissance de Rousseau lui-même. *L'œuvre et l'homme*, dit le sous-titre. C'est-à-dire l'influence de l'œuvre, et les réactions qu'elle a provoquées ; l'image qu'on s'est faite de l'homme et le *type humain* qu'il a suscité. Mais aussi l'histoire de cet homme, — qui a cessé d'être génevois, qui n'est pas parvenu à être français, — transplanté sur cette terre où il a cru un moment trouver sa patrie ; l'histoire d'une illusion et d'une déception.

Il faut, en effet, entendre en deux sens ce titre de *Jean-Jacques en Angleterre* : la présence invisible du maître des cœurs sensibles, au pays du *Voyage sentimental*, — et c'est là un chapitre de littérature anglaise ; la présence réelle du vagabond de Motiers et de Bienne dans l'ermitage de Wooton, — et c'est là une page de littérature française. Les lecteurs de Jean-Jacques iront d'abord, sans doute, à cette page, si pathétique d'ailleurs et si mystérieuse encore ; mais l'autre étude, l'étude d'influence, ne les laissera pas non plus indifférents : car une œuvre n'est grande que par son rayonnement.

Malgré les longues années qu'il a consacrées à son sujet, M. Roddier n'a pas cédé à la tentation d'annexer Jean-Jacques à l'Angleterre. Il mettrait même quelque complaisance à rattacher son génie à une lignée italienne, et à croire que c'est une sorte d'italianisme qu'il importait outre-Manche (p. 76, 386). A la vérité, l'Angleterre et Jean-Jacques se sont rencontrés,

1. Destin lui donne de l' « Altesse » (t. I, p. 96). A cause du fol orgueil des Épernon ? Parce que leur charge n'avait été remplie, avant eux, que par des princes du sang ? Pour se grandir en grandissant la troupe rivale ? Petit problème.

plutôt qu'ils ne se sont appelés l'un l'autre : rencontrés dans ce que l'auteur de cette thèse appelle le « gothique », c'est-à-dire un romanesque chevaleresque ; dans ce qu'il appelle le « pastoral », c'est-à-dire un retour à la nature, qu'on eût trouvé tout aussi bien chez le suisse Gessner ou le français Chardin, que chez l'insulaire Sterne ; dans l'itinéraire qui va de la religion naturelle à la religion de la nature.... L'Angleterre, une certaine Angleterre, a aimé en Rousseau les inquiétudes qui étaient ses propres inquiétudes, qui étaient celles du XVIII^e^ siècle.

M. Roddier, qui avait déjà apporté d'utiles contributions au procès Hume-Rousseau (dans la *Revue d'Histoire littéraire* de juillet-décembre 1939 ; dans la *Revue de littérature comparée* de juillet-septembre 1938), prend place parmi les arbitres d'un conflit plus que séculaire. Longtemps, on n'aurait guère songé à le résoudre autrement qu'en condamnant Jean-Jacques, ou en le plaignant : quelle misère, que celle de ce persécuté persécuteur, mais quelle gênante misère ! Récemment encore, E. C. Mossner (*The forgotten Hume*, 1943) ne mettait pas en question la version de Hume, ni la démence de Rousseau. Peut-être est-ce en 1906 que celui-ci a enfin trouvé pour la première fois un avocat contre ses ennemis, ou plutôt une avocate, avec les deux volumes de Frederika Mac Donald, *J.-J. Rousseau, a new criticism* (Londres, 1906), puis avec sa *Légende de Jean-Jacques Rousseau rectifiée* (Paris, Hachette 1909). Bientôt après, Pierre Maurice Masson, tout en prenant en défaut plus d'un témoignage des *Confessions*, saisissait avec une sensible et attentive sympathie les vraies nuances profondes de sa nature. Depuis, il semble que le mystère de Rousseau soit, non pas dissipé, mais exorcisé. On peut même dire que, dans l'épisode anglais, le mystère s'est déplacé : ce qui était surtout le problème Rousseau est devenu, de plus en plus, le problème Hume. En face d'une âme ouverte et offerte, le philosophe écossais est l'âme qui ne se présente que de biais, joue un jeu inexplicable, garde son secret.

Le livre de M. Henri Guillemin est pour beaucoup dans ce nouvel éclairage de la scène. M. Henri Guillemin vit avec son héros, et avec son ennemi. Il a, dans ses récits, cette phrase haletante où il semble que l'on entende battre le cœur de Jean-Jacques. Ces récits, en vérité, qui douterait qu'il les fasse en témoin oculaire, et qu'il fût caché dans un coin de la pièce où son ami perdu s'est jeté sur les genoux de David Hume, lui a bégayé à l'oreille sa confession suppliante ; qu'il ait saisi sur le vif le ton dont l'Écossais, essuyant peut-être une larme de sa victime sur « sa grosse joue », répondait, évasif et comme sans avoir trop l'air de comprendre : « Eh ! mon cher Monsieur... quoi donc, mon cher Monsieur... » ; qu'il ait distingué l'instant juste où le traître bénin a mesuré le terrain que lui laissait son trop confiant adversaire, a découvert le plan à suivre, et resserré son étreinte fraternelle autour de cette âme affolée, pour l'étouffer ? On est charmé d'avoir un témoin si bienintroduit dans tous les instants du fait divers, et muni de cet anneau de Gygès que l'auteur des *Rêveries* rêvait de posséder.

Seulement, ce qui manquait au témoignage, c'était la vie anglaise, qui explique le drame, ou la comédie. Et c'est ce qu'un angliciste comme M. Roddier a pu nous apporter. Une Angleterre curieuse d'excentriques, et pour aquelle le Génevois en habit d'arménien n'est guère qu'un excentrique parmi d'autres ; amie de l'humour pointu, et qui reproche à ce sauvage toujours indigné de n'entendre rien à l'humour ; mêlant du *cant* même à son cynisme, et qui ne voudrait pas être dupe de ses meilleurs mouvements ; gardant, de ses religions perdues, la religion du gentleman, et trouvant que ce solitaire aux larmes pathétiques et aux confidences humiliantes est le contraire même d'un gentleman ; faisant profession de philanthropie, mais trouvant la sensibilité un peu « shocking ». Telle est l'île où s'est égaré ce Saint-Preux naufragé ; tel est David Hume, cet athée correct.

Pierre-Maurice Masson a évoqué, en de belles pages (*Œuvres et maîtres*, 1923, p. 91 sqq), ces manuscrits désordonnés de Jean-Jacques, parmi lesquels se glisse « un petit lexique de cuisine anglaise pour aider Thérèse dans ses achats à Wooton » ; mais quel dommage que l'exilé n'ait pas pris soin de dresser aussi, pour comprendre et se faire comprendre, un petit lexique des mœurs et du cœur !

PIERRE MOREAU.

ARNOLD DE KERCHOVE, **Benjamin Constant ou le Libertin sentimental.** Paris, Albin Michel, 1950, un vol. in-8°, 366 p.

Les livres de Benjamin Constant n'ont pas manqué ces dernières années. Depuis la thèse de M. Rudler, ceux notamment de MM. Dumont-Wilden, Fabre-Luce, Robert de Traz, de Charles Du Bos, de Mme Berthoud en témoignent. M. de Kerchove, qui avait déjà écrit une vie de Belle de Charrière, vient de conter celle de Constant. C'est un récit qu'il nous offre et, s'il n'a pas fait de recherches érudites, il suit pas à pas les allées et venues de Constant à travers l'Europe, à travers ses idées et au fil de ses amours. Cette vie est assez riche en surprises et en imprévu, pour qu'un conteur, habile et au style élégant ne lasse pas un seul instant le lecteur.

M. de Kerchove organise son récit autour du choc de deux adjectifs : libertin et sentimental. Il s'est attaché, nous dit-il, « à montrer la misère de l'individu vaincu par la vie », qui « s'est en vain efforcé de vivre », et qui « n'a subi des incarnations et des métamorphoses aussi diverses, que par impuissance à mettre au monde sa personnalité véritable ». C'est sans doute vrai, mais si ce libertin fut sentimental, le rôle du sentiment ne fut-il pas de le faire participer à sa manière, autant et plus qu'un autre à la vie, dont sa conduite comme son esprit ne cessaient de dénoncer l'illusion ? Quoi qu'on en puisse dire, la sympathie de M. de Kerchove pour Constant, la vue intérieure qu'il a de sa psychologie, font que des remarques justes et pénétrantes abondent en son livre brillant.

ALAIN GIRARD.

BENJAMIN CONSTANT, **Cécile**, présenté et annoté par ALFRED ROULIN. Paris, Gallimard, 1951, un vol. in-16, 159 p.

La publication de *Cécile* résout une petite énigme de l'histoire littéraire. J.-P. Pagès, dans son *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, Paris, 1832-1839, t. XV, et J.-J. Coulmann, dans ses *Réminiscences*, Paris, 1862-1869, t. III, en avaient parlé comme d'un roman faisant suite à *Adolphe*. Mais ils accompagnaient leur affirmation de propos si étranges, Coulmann surtout, composant lui-même des lettres d'après des souvenirs de Constant, qu'on avait pu mettre en doute, jusqu'à ces dernières années, l'existence même du livre. Constant a-t-il voulu représenter, comme le prétendait Coulmann, « l'amour heureux et légitime, l'union et la paix dans le devoir... » ? Cette morale est, après tout, la même que celle d'*Adolphe* : « Le malheur d'Ellénore prouve que le sentiment le plus passionné ne saurait lutter contre l'ordre des choses. La société... mêle trop d'amertume à l'amour qu'elle n'a pas sanctionné ... » Coulmann ne se trompait que sur la manière de l'introduire. Il connaissait bien mal son ami. Mais cette discussion est devenue oiseuse, puisque le texte est là. M. Roulin estime que sa composition doit dater de fin 1811 ; les arguments qu'il donne peuvent ne pas être absolument convaincants, mais ils ne laissent pas de paraître très plausibles.

Cécile n'est pas un roman, mais un récit, où les noms seuls sont imaginaires, et qui retrace en plusieurs « époques », de 1793 à 1807, l'histoire des amours de Constant et de Charlotte de Hardenberg, devenue sa femme en 1808, à l'insu de Mme de Staël. La majeure partie de l'écrit montre le mouvement qui pousse Benjamin tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre des deux

femmes. La douceur et la soumission de Cécile-Charlotte donne par contraste un relief étonnant au portrait de Mme de Staël. Rédigé en tout état de cause après la rupture, *Cécile* révèle, comme faisait déjà le *Journal*, à quel point l'âme de Benjamin Constant fut ébranlée par sa liaison avec Mme de Staël, ne pouvant pas plus se passer d'elle que vivre avec elle. Une attraction qu'ils ne contrôlaient pas, « la parfaite convenance de leurs esprits », aimantait en quelque sorte l'un vers l'autre ces deux êtres exceptionnels et contraires.

Constant a-t-il en quoi que ce soit altéré les faits dans *Cécile* ? Il ne le semble pas, et quand la vérification est possible, son éditeur n'a relevé que des inexactitudes de détail. Un seul point reste obscur, sur lequel il est impossible d'établir la vérité. D'après *Cécile*, Charlotte n'aurait pas été la maîtresse de Constant dès 1793 à Brunswick, comme le ton des lettres à Mme de Charrière l'a toujours laissé supposer. Elle ne le serait devenue qu'en 1807, à l'époque des « journées folles : délices d'amour !... » notées dans le *Journal*. Quand Benjamin a-t-il été le plus vrai ? On incline à penser que c'est dans *Cécile*, et qu'il persiflait auprès de Mme de Charrière, affichant plus de cynisme qu'il n'en possédait réellement. Dans le cas contraire, on comprendrait mal comment un homme comme lui éprouverait un tel charme à renouer d'anciennes relations. Qu'importe, dira-t-on ? Certes, mais le fait et la manière dont il est présenté dans *Cécile* sont le résultat de sentiments et ont une répercussion directe sur les sentiments et la conduite. Or, la question légitime est de savoir pourquoi cette *Cécile* si longtemps perdue, et par l'auteur lui-même, a été écrite, et à quels soucis répond sa composition.

M. Rudler a démontré (« *Adolphe* » *de Benjamin Constant*, Paris, 1935) qu'Adolphe n'existerait pas sans *Corinne*, et en offre une réplique. *Adolphe*, lu dans vingt salons avant de paraître enfin, présente la justification de Constant aux yeux du monde, aux yeux des autres. Mais si le héros est bien un double de Benjamin, et Ellénore une image de Mme de Staël, avec tous les traits qu'on voudra d'Anna Lindsay, comme de Charlotte, et des rappels de Mme de Charrière et de Julie Talma, c'est-à-dire un résumé de l'expérience sentimentale de l'auteur, le livre n'en est pas moins un roman : l'histoire contée, toute fictive, ne correspond pas à la réalité. Instituant un débat entre deux êtres, et seulement deux êtres réduits à la pure expression d'eux-mêmes dans leur vérité intérieure et dans la vérité de leur face à face, Constant a réussi le pur chef-d'œuvre d'*Adolphe*. Nous savons par le *Journal* qu'un souci d'ordre littéraire le conduisit à agir ainsi et que telle n'était pas sa conception primitive. « J'ai lu mon roman à M. de Boufflers », note-t-il dès janvier 1807, « ... cette lecture m'a prouvé que je ne devais pas mêler un autre épisode de femme à ce que j'ai déjà fait. Ellénore cesserait d'intéresser et si le héros contractait des devoirs envers une autre et ne les remplissait pas, sa faiblesse deviendrait odieuse. » *Adolphe* achevé en 1810, Benjamin n'est pas satisfait. Justifié, expliqué devant les autres, il ne l'est pas devant lui. La réalité n'est pas d'accord avec la fiction. Il y a toujours plusieurs femmes dans la vie de Benjamin, et il demeure devant sa raison ce « monstre incompréhensible » que Pascal dénonce en évoquant la nature humaine, et c'est ce « monstre » précisément qu'il a besoin de comprendre. La rectitude du jugement se doit de pénétrer l'entraînement des sentiments. Sa fausseté, sa duplicité apparentes, la peine qu'il a provoquée et subie, ne furent pas volontaires. Elles doivent donc s'expliquer. Et il reprend depuis l'origine la longue histoire de ses relations avec Charlotte, qui fut un jour le moyen de rompre celles, « devenues plus orageuses que jamais » (p. 76), qu'il entretint avec Mme de Staël. La rupture sans appel consommée avec celle-ci, découvrit-il au cours de sa rédaction, en son cœur incandescent et solitaire, un reproche à l'intention de Charlotte d'avoir trop bien réussi à être ce moyen ? « L'obstacle est une sorte de galvanisme qui rend à la mort un moment de vie », a-t-il dit. Cette fois, l'obstacle qu'il avait placé lui-

même entre Germaine et lui, ne pouvait plus être franchi. Serait-ce là le motif secret pour lequel *Cécile* s'interrompt brusquement à la veille du mariage secret ? Pour une fois, Constant aurait-il reculé devant un aveu de son cœur ? « Vous fuiriez au bout du monde que son âme crierait au fond de votre âme », lit-on, presque à la dernière page de *Cécile*, et il s'agit, bien entendu, de Mme de Staël. La profondeur de souffrance relève le burlesque de la situation et fait qu'aucun texte personnel de Constant n'est jamais indifférent, chargé de toute l'expérience de la vie, sentie avec une certaine intensité.

Quelques pages du livre (p. 120 à 126) ont encore un autre intérêt. Elles renseignent sur l'évolution religieuse, dont les lettres à Prosper de Barante enregistraient en quelque sorte les résultats. Les faits étaient connus. En 1806-1807, Constant fréquente la secte piétiste qu'animait à Lausanne son cousin germain, le chevalier de Langallerie, et il lut des mystiques, comme Mme Guyon. Mais il était habitué depuis sa jeunesse aux études approfondies sur les religions et l'on saisissait mal pourquoi son esprit tout à coup reçoit un choc, au point que cette influence du quiétisme marque la charnière entre ses conceptions philosophiques héritées du XVIIIe siècle et le cours ultérieur de sa pensée religieuse. Un certain quiétisme lui apparut comme le remède spécifique à opposer à sa situation morale. Pris entre l'emprise de Mme de Staël et les sollicitations de Charlotte, il peut enfin choisir et se libérer, malgré le vide qui en résulte. La décision du cœur entraîna l'option de l'esprit, tant l'intelligence la plus éveillée reste dans la dépendance du caractère, et tant la pensée d'un homme est inséparable des circonstances de sa vie. L'esprit pur n'est sans doute qu'une vue de l'esprit. Il faut suivre le texte de Constant. Le conseil donné se résume ainsi : « Le seul moyen de bonheur sur cette terre est de se mettre en harmonie » avec la puissance, quelle qu'elle soit, plus forte que nous et qui existe hors de nous. Pour y parvenir, « il ne faut que deux choses : prier et renoncer à sa propre volonté ». Prier, c'est demander de vouloir ce qui est. « N'est-il pas égal, conclut Langallerie, qu'il arrive ce que vous voulez, ou que vous vouliez ce qui arrive. Ce qu'il vous faut, c'est que votre volonté et les événements soient d'accord ». Nous touchons ici à l'essentiel, qui se situe au point de rencontre de la vie et de la volonté. Constant essaie de la méthode et en éprouve les heureux effets sur la disposition de son âme. « Ce fut alors, dit-il, que pour la première fois je respirai sans douleur. Je me sentis comme débarrassé du poids de la vie. Ce qui avait fait mon tourment depuis maintes années, c'est l'effort continuel que j'avait fait pour me diriger moi-même.... Je me trouvai délivré de toutes ces peines et de cette fièvre qui m'avait dévoré. » Texte culminant, qui explique comment Benjamin, abandonné à la seule « inspiration du moment », ne jure en toute bonne foi son amour à l'une des deux femmes qui le retiennent que pour aller en porter l'hommage à l'autre ; — qui fait saisir la révolution qui s'étend de son âme à son esprit, se référant non plus à la logique, mais à l'expérience intérieure : « je dormais ainsi d'une espèce de sommeil moral, sous l'aile d'un être infini qui veillait sur moi » ; — qui dénonce enfin avec une précision extrême le mal de ceux qu'on dit privés de volonté et qui souffrent en réalité d'un décalage entre leur volonté et son libre exercice, dans la crispation d'un « effort continuel pour se diriger eux-mêmes ». Le difficile pour ces natures-là, trop conscientes en quelque sorte, est de renoncer à leur clairvoyance, et au sentiment de leur responsabilité à l'égard d'elles-mêmes et de leur existence, de se détendre. Le chemin du salut ne se rencontre qu'au bout de leurs souffrances. Cette analyse dépasse ce qu'il convient d'en dire à propos de Constant, car il n'a pas cessé plus tard de refaire la même expérience et de se laisser prendre aux rêts de passions simultanées. Le cœur n'était pas converti, mais il avait permis à l'esprit de s'orienter vers un ordre de choses inconnu auparavant.

Quelle valeur intrinsèque accorder à cette *Cécile*, dont l'importance est évidente pour la compréhension de la vie et du développement moral et intellectuel de Constant ? Ce n'est pas *Adolphe*, mais c'est écrit de la même encre et avec la même plume. La rigueur de l'esprit s'y applique avec la même force à démontrer les rouages du sentiment. La précision et la clarté se substituent à la confusion. On oublie qu'il s'agit d'êtres particuliers, tant ils sont vrais. *Cécile* est à sa manière un chef-d'œuvre d'analyse et de style.

ALAIN GIRARD.

HONORÉ DE BALZAC, **La Duchesse de Langeais**, **Un Début dans la Vie**, édition critique et commentée par GILBERT MAYER, Nizet, 1949, un vol. in-12, XXXIV-476 pages ; **Un Début dans la Vie**, introduction et variantes de GUY ROBERT, notes et index de GEORGES MATORÉ, Droz, 1950, coll. Textes littéraires français, un vol. in-12, LXV-254 pages.

Le vicomte de Lovenjoul évoquait en 1903 le jour où, de même que pour les classiques des siècles précédents, les variantes de Balzac seraient patiemment relevées. Or, ce jour « se lève à peine sur notre continent »[1], observait avec regret M. Jean Pommier dans une communication sur *Albert Savarus*, lors des journées tourangelles de 1949. Certes, des érudits français se sont déjà attelés à cette tâche, et notamment M. Maurice Allem. Mais il reste beaucoup à faire. Aussi peut-on penser qu'il existe des romans privilégiés si l'on s'avise qu'*Un Début dans la Vie* a fait l'objet, en quelques mois, de deux éditions accompagnées de variantes, la première due à M. Gilbert Mayer, la seconde à MM. Guy Robert et Georges Matoré. En même temps que ce roman, M. Mayer publiait, dans le même volume, *La Duchesse de Langeais*.

M. Mayer rattache, comme il se doit, cet épisode de l'*Histoire des Treize* à la décevante aventure de Balzac avec la marquise de Castries : « La vengeance de Balzac, c'est d'avoir rendu Mme de Langeais amoureuse de l'homme qu'elle avait fait souffrir, c'est d'avoir renversé la situation, d'avoir fait croire à la jeune femme qu'elle était dédaignée par l'homme qu'elle avait dédaigné, c'est d'avoir brisé sa vie en la jetant au cloître, comme Mme de Castries l'avait jeté lui-même au désespoir. » Oui, *La Duchesse de Langeais* fut sa *Colère de Samson* ; et peu d'œuvres, sans doute, dans toute *La Comédie humaine*, éveillent autant de résonances autobiographiques.

Encore ne faut-il pas simplifier à l'excès. La rupture de Balzac avec Mme de Castries n'a pas été, comme l'écrit M. Mayer, « définitive » à Genève en octobre 1832. « Quoique séparé de cette personne par délicatesse, tout n'est pas dit. Je souffre par elle, je ne la juge pas... », écrivait-il à Mme Hanska dans les derniers jours de mars 1833. A cette date, il avait déjà donné le bon à tirer pour le premier chapitre du roman, intitulé *La Sœur Thérèse*, qui parut dans *L'Écho de la Jeune France* au mois d'avril. Or, la suite, annoncée, ne fut pas publiée dans ce journal ; le roman ne fut mis en vente qu'un an après ; et c'est la partie inédite en feuilleton qui peint l'héroïne sous l'aspect le plus fâcheux. Que s'est-il passé, dans l'intervalle, entre Balzac et Mme de Castries ? Il semble bien qu'à l'égard de la marquise la position de l'écrivain, désormais comblé par Mme Hanska, se soit raidie encore. M. Marcel Bouteron, M. Bernard Guyon ont éclairé l'histoire de ces relations tourmentées entre la coquette et son amoureux transi. Ne devrait-on pas se demander quelle incidence ont pu avoir les derniers épisodes de l'aventure sur la composition du roman ? La genèse de *La Duchesse de Langeais* a d'ailleurs été étudiée en 1947 dans la *Revue d'Histoire littéraire* par M. Georges Thouvenin (pages 331 et suiv.).

1. Cf. *Balzac et la Touraine*, Tours, 1949, p. 157.

N'oublions pas, en outre, que *La Duchesse de Langeais* est une œuvre essentiellement romanesque et qu'elle se rattache à une suite de récits où l'imagination de Balzac s'est donné libre cours. Montriveau *n'est pas* Balzac ; la duchesse de Langeais *n'est pas* Mme de Castries. Écrire, comme M. Mayer, qu'il y a dans le portrait d'Antoinette « bien des erreurs et bien de l'arbitraire » parce que ni l'âge, ni le caractère, ni le passé de l'héroïne ne correspondent exactement à ceux de la marquise, c'est oublier la liberté absolue que possède tout romancier de pétrir à sa guise ses personnages, alors même qu'il emprunte leur argile à l'expérience vécue.

Au reste, *La Duchesse de Langeais* n'est pas seulement une histoire d'amour. Balzac y a introduit des observations lucides sur la société du Faubourg. M. Mayer a-t-il raison d'affirmer que le romancier « ne vit jamais que les apparences de l'aristocratie » ? Il est vrai que Balzac n'a pu pénétrer les arcanes de ce monde qui s'est plus ou moins fermé à son ambition ; mais son regard d'aigle a vivement éclairé les réalités qu'on lui laissait entrevoir. L'aristocratie, écrit-il, « se mourait sans vouloir ni se mettre sur son séant, ni tendre la main à quelque médecin politique, ni toucher, ni même être touchée, tant elle se sentait faible ou déjà poussière » : peut-on mieux résumer le drame social qui s'est joué, sinon sous la Restauration, du moins sous la Monarchie de Juillet ? Il y a dans *La Duchesse de Langeais* des analyses qui, rapprochées de celles de *La Vieille Fille* ou du *Cabinet des Antiques*, constituent des documents d'un très grand prix sur la décadence d'une classe. Ces peintures n'offrent pas moins de relief ni de vérité que celles de la bourgeoisie d'argent ; et l'intérêt du roman vu sous cet angle ne devait pas être négligé.

M. Mayer n'a pu non plus écrire tout l'essentiel dans la brève introduction qu'il consacre à *Un Début dans la Vie*. On regrette, en particulier, qu'il se contente d'une rapide allusion au *Voyage en coucou* de Laure Surville, qui fournit à Balzac l'idée de son récit, et qu'il n'ait pas utilisé les renseignements fournis sur les « avatars » du roman dans les *Etudes balzaciennes* de Spœlberch de Lovenjoul. L'introduction de M. Guy Robert, beaucoup plus étoffée, apporte, sur ces points, tous les éclaircissements souhaitables. De même, il y a lieu de compléter les notes de M. Mayer, essentiellement historiques, par celles de M. Matoré, orientées surtout vers la lexicologie.

Le relevé des variantes appelle enfin d'importantes remarques. M. Mayer, comme M. Robert, s'est borné à un choix. Il ne pouvait procéder autrement, à moins de donner au volume, déjà épais, des proportions démesurées. Peut-être aurait-il dû éviter alors d'appeler son édition « critique » : ce mot ne semble devoir être employé que lorsque tous les éléments sont fournis pour une histoire du texte. Or, M. Mayer, pour *La Duchesse de Langeais*, limite son apparat critique à la partie publiée en feuilleton et note seulement, pour le reste du roman, les remaniements de la conclusion : peut-être aurait-il dû justifier le parti d'économie qu'il a ainsi adopté. En outre, et cet inconvénient est beaucoup plus grave, l'origine des variantes n'est jamais indiquée ; il est donc impossible de reconstituer le travail de correction que s'est imposé Balzac. Certaines des variantes relevées ne sont d'ailleurs fournies par aucune des éditions publiées en France du vivant de l'écrivain [1]. Où figurent-elles donc ? Dans des éditions posthumes ? Dans des contrefaçons belges ? Mais au point de vue critique, les leçons qui ont de semblables origines ne comptent pas ; en faire état, c'est risquer de donner à confondre l'initiative du romancier avec l'erreur ou la distraction d'un éditeur irresponsable.

Ces confusions ne sont pas à craindre avec l'édition de M. Guy Robert. Dans tous les cas considérés, les leçons diverses sont soigneusement dis-

1. Pages 209 o ; 234 b ; 240 j ; 243 t ; 265 i ; 326 m ; 330 e ; 335 i ; 345 t ; etc.

tinguées. M. Robert a étudié, en outre, le manuscrit et les épreuves conservées à la collection Lovenjoul. On peut ainsi dénombrer les aménagements, presque toujours heureux, qu'apportait le romancier d'une édition à l'autre. Quant au texte adopté, c'est celui de la première édition de *La Comédie humaine*. Toutefois, M. Robert a tenu à noter toutes les corrections portées par Balzac dans les marges de son exemplaire personnel.

En dépit de cette précaution, nous pensons qu'il aurait mieux valu adopter d'emblée le texte corrigé. Certes, il arrive à Balzac, en se corrigeant, de commettre des inadvertances ; mais, dans la plupart des cas, ces ultimes remaniements s'imposent et représentent le dernier état de sa création. Il y aurait intérêt à poser désormais en principe intangible que l'exemplaire dit « Furne corrigé » fournit le texte de base et à définir toujours les diverses variantes, dans leur succession chronologique, en fonction de ce texte, le meilleur, sans aucun doute, qu'ait pu nous laisser Balzac.

PIERRE-GEORGES CASTEX.

JEAN-BERTRAND BARRÈRE, **La Fantaisie de Victor Hugo**. Librairie José Corti, 1949, un vol. in-8°, 447 pages.

Le premier plaisir qu'on éprouve en ouvrant cette thèse, c'est de trouver un livre imprimé. Hirondelle qui, nous l'espérons, fera le printemps. Un second plaisir est de trouver un livre écrit avec plaisir : M. Barrère a pensé qu'une thèse pouvait se composer dans la joie, dans la sympathie. La sienne sort d'une ferveur de jeunesse. Elle s'ouvre même par une déclaration d'amour : « J'aime Hugo » (p. XI). Il y a mis quelque chose de sa jeunesse et de ses souvenirs. Les thèses sont rares, dont les auteurs entrelacent leurs propres souvenirs d'enfance à ceux des écrivains qu'ils étudient.

Comme ce « Victor Hugo » est celui de sa jeunesse, il reste lui-même jeune et se rapproche de la jeunesse. M. Barrère a bien raison : nous éprouvons le besoin de connaître un autre Victor Hugo que celui qui s'est fixé dans les lieux communs, le Victor Hugo un peu trop officiel, à cantates et à programmes de commémorations ; et même, l'avouerai-je ? le « Victor-Marie comte Hugo ». Victor Hugo, cet inconnu ; ce mystère en pleine lumière. Celui de M. Barrère est du siècle d'Alain Fournier, de Colette, de Ravel, et aussi du surréalisme, si l'on veut, mais d'un surréalisme dont l'humour n'est pas noir.

On le sent, à la façon même dont il en parle. Peut-être a-t-on un peu l'impression de lire une espèce de « Chanson des rues et des bois » au pétillement inépuisable. Ses définitions et ses formules sont des cascades d'analogies. Pour lui, par exemple, définir la fantaisie c'est « vouloir prendre une anguille avec les mains, quand elle se coule d'un rocher, attraper le chardonneret qui vient de se poser sur la plus haute branche, faire des avances à l'écureuil, arrêter ce clair ruisseau où se glisse une truite, etc. » ; et cela s'achève, — on s'y attendait peut-être, — sur la fumée de cigarette. Il y a là, certes, l'esprit du siècle de Giraudoux. Comme dans ce trait, à propos du visage de Victor Hugo : « Il y a de l'ogre et du faune dans ce visage » ; ou dans cette définition : « Il a dressé son œil à la couleur, à la violence qui est la couleur de l'âme ».

Mais ce brillant du vernis n'enlève rien à la solidité du travail d'histoire. Assurément, on rencontre un salut, presque nécessaire aujourd'hui, à la philosophie ; quelque tentation de renvoyer la bonne vieille histoire aux redingotes et au chapeau haut-de-forme du temps de M. Duruy et de M. Fustel de Coulanges : « Les études du XX^e^ siècle sont tributaires de la philosophie, comme celles du XIX^e^ l'étaient de l'histoire ». Mais il est beaucoup moins philosophe qu'il ne nous en menace. Il estime que son étude est « inséparable du temps ». Il est fidèle à la chronologie : *première partie* :

« Recherche », de 1802 à 1822, de 1823 à 1829, de 1830 à 1833 ; *deuxième partie* : « Découverte, élaboration » dans les voyages (1834-1843), dans cette « fantaisie artiste » qui multiplie, de 1834 à 1849, guitares, masques et trumeaux. Il reste en contact avec le réel et l'humain. Son livre répond bien à la définition de l'histoire littéraire qui est, ce me semble, dans son acception la plus stricte, de la psychologie illustrée.

M. Barrère a le souci de ne pas ignorer ce qu'ont dit ses prédécesseurs ; il ne se flatte pas de découvrir Victor Hugo à lui seul. Sa bibliographie est riche sans ostentation. Il faut penser que s'il néglige le *Satan et le satanisme dans l'œuvre de Victor Hugo* de Maximilien Rudwin, c'est qu'il le juge dépassé par le *Victor Hugo poète de Satan* de Paul Zumthor. On regrettera cependant qu'il ne tienne pas compte d'ouvrages qui auraient utilement appuyé son enquête : la thèse de Jean Larat sur Nodier ; celles d'Amédée Guiard sur Virgile et Victor Hugo, sur la fonction du poète selon Victor Hugo ; celle de Cassagne sur la théorie de l'art pour l'art. Il a interrogé aussi les artistes du XIX^e^ siècle, et son volume entre dans le champ de cette science nouvelle, les « arts et littératures comparés », comme l'appelle Paul Maury au titre d'un subtil petit livre. Tout ce qu'il dit de Delacroix, Louis Boulanger, Grandville, illustre fort bien son analyse. Probablement dans son tome II (puisqu'il nous promet un tome II), il sera question de Gustave Doré [1]. Je crois qu'il aurait trouvé un arrière-plan suggestif chez Prosper Dorbec (*Les lettres françaises dans leurs contacts avec l'atelier de l'artiste*, Presses Universitaires de France, 1929). Mais il a su pratiquer les plus fructueuses explorations dans les manuscrits du poète, surtout dans ses carnets de voyages. Et il n'a pas manqué, autant que l'infélicité de ce temps le permettait, de se donner à lui-même ce rapport direct avec l'expérience poétique de Victor Hugo : des visites aux paysages que Victor Hugo a visités [2].

On lui saura gré de citer beaucoup, de réagir contre une certaine école, de rétablir le contact perdu avec l'objet. Je ne sais d'ailleurs si je comprendrais comme lui tous les textes qu'il cite. Par exemple, page 3, rappelant l'inscription : « les bêtises que je faisais avant ma naissance », il ajoute en note : « Cf. dans le même sens, *Mon Enfance* : J'errai, je parcourus la terre *avant la vie* » ; il semble que, pour lui, ces derniers mots signifient : « avant de vivre », et non, comme nous le pensons : « avant *de parcourir* la vie » [3].

Au total, ce qui fait l'intérêt essentiel de ce livre, c'est qu'il éclaire une notion et qu'il pose un problème.

1. Dès maintenant, il eût été possible de signaler l'influence de Victor Hugo sur Gustave Doré : car les relations du poète avec les artistes de son temps ne sont pas seulement dettes ; elle sont plus souvent encore créances. Quand on lit le texte que cite M. Barrère (p. XXX), au sujet de la Forêt Noire : « Des yeux de braise flambant dans l'ombre, comme des trous au mur de l'enfer », on ne peut écarter le souvenir de certains hors textes du graveur romantique, de tel de ces livres de prix qui firent frémir notre enfance de ravissement et de terreur.

2. Cependant, il ne semble pas qu'il ait fait le pèlerinage de Guernesey (p. 25, note 5). D'autre part, il aurait été utile de refaire, étape par étape, les itinéraires de Victor Hugo en Espagne. Ce contrôle ne confirmerait pas toujours le lieu commun consacré de l'infaillible « mémoire visuelle » du poète. Le gobe-mouche ou *Papamosca* de la cathédrale de Burgos n'est nullement conforme à la description qu'en donne *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. L'aqueduc de Ségovie, long ruban d'arcades, aux étagements fort divers, qui court à travers la campagne, répond mal à l'évocation de *Mon Enfance* : « Et le triple aqueduc vit s'incliner ma tête Devant son front impérial » : ces vers illustreraient mieux une gravure du pont du Gard que l'image de l'aqueduc de Ségovie.

3. Soyons quitte de ces petites chicanes en signalant, p. 355, *Fanny Essler*, pour *Elssler* : par quelle fatalité le nom de la célèbre ballerine est-il toujours inexactement transcrit, même par Victor Hugo?

La notion est celle de fantaisie. Elle reste souple dans sa définition, pour pouvoir se préciser au long de l'enquête, se prêter aux divers aspects de la fantaisie de Hugo. Nous suggérerions volontiers à M. Barrère, pour son second volume, d'interroger Baudelaire. Il pourra demander beaucoup aux *Curiosités esthétiques*. Il trouvera notamment, dans le *Salon de 1859*, un admirable chapitre sur les tableaux de fantaisie, qui développe toute une théorie de la fantaisie et dénonce le danger de ce don qui peut dégénérer en procédé : « Elle est la première chose venue interprétée par le premier venu ; et, si celui-là n'a pas l'âme qui jette une lumière magique et surnaturelle sur l'obscurité naturelle des choses, elle est une inutilité horrible, elle est la première chose venue souillée par le premier venu ». *Une lumière magique et surnaturelle sur l'obscurité des choses* : Baudelaire a-t-il pu écrire ces mots sans songer à la fantaisie de Victor Hugo, « l'homme le mieux doué, — disait-il ailleurs, — le plus visiblement élu pour exprimer par la poésie ce que j'appellerai le mystère de la vie ».

Quant au problème, on le devine, il se ramène à cette question : cette fantaisie est-elle de la vraie fantaisie ? Est-elle spontanée ? ou voulue, acquise ? C'est la question même de la faculté maîtresse de Hugo : volonté (comme l'ont cru Sainte-Beuve, Baudelaire) ou imagination ? Elle impose des recherches sur la genèse du génie chez Victor Hugo.

Or, sur ce point essentiel, il semble que M. Barrère reste indécis, et n'évite pas toute pétition de principe. Il écrit dans une note (page 3) : « Ce qui nous intéresse, c'est ce que Victor Hugo a voulu qu'on crût de lui » ; il ne donne pas ce qu'il nous rappelle de sa jeunesse pour une histoire authentique, mais pour l'image rétrospective que sa maturité et sa vieillesse se sont faite de cette jeunesse. Sans doute..., mais la place même qu'il donne à cette image en fait une *composante* de la fantaisie du poète, — alors qu'elle en est bien plutôt une *résultante*. Il a bien senti lui-même que son analyse était en porte-à-faux : car il n'utilise pas ceux de ces textes tardifs où l'arrangement est manifeste, et où l'excitation de l'imagination sent quelque peu son démon de midi déjà passé. Baudelaire a dit, dans *Le Peintre de la vie moderne*, que « le génie est l'enfance retrouvée » : or il me semble que cette enfance n'est pas *retrouvée*, par-dessus l'âge ingrat du Jeune Jacobite où elle se serait temporairement flétrie, — mais plutôt *fabriquée*. « Il faut que jeunesse se passe », dit-on ; mais quand elle ne s'est pas passée, il faut que jeunesse se fasse. Il me semble difficile d'imaginer qu'avant le Jeune Jacobite il avait existé un écolier libertin (« L'ennui maître d'école et l'amour écolier ») ; j'ai peine à croire à toutes ces Putiphars en herbe autour de ce Joseph mal éveillé ; quand je lis :

Soit, n'*y* pensons plus, dit-elle.
Depuis j'*y* pense toujours,

je crois que ce *y* (dans cette pièce datée de juin 1831 : le mois, comme l'année, suffit à l'expliquer) n'est pas de la jeunesse poétique, et qu'Alain Fournier ne l'aurait pas écrit. Il y a, hélas ! un nom que nous cherchons, — vainement d'ailleurs, — à l'index de cette thèse : celui de Paul de Kock.

Le problème se ramène donc à ceci : M. Barrère paraît penser qu'il y avait eu un poète de fantaisie spontanée dans l'enfance de Victor Hugo ; que ce poète avait été étouffé par l'académisme et la rhétorique de ses dix-huit ans ; qu'il s'est retrouvé plus tard, surtout grâce aux voyages. Mais l'hypothèse ne pourrait se vérifier que par une connaissance directe du Victor Hugo de l'enfance, par-dessus ses témoignages ultérieurs, ou par-delà des vers publiés ultérieurement et, dès lors, suspects.

En somme, il est une impression à laquelle on n'échappe pas, en lisant les citations contenues dans ce volume : c'est que Victor Hugo a refait son enfance, et peut-être sa vie tout entière, d'après son œuvre ; qu'il a fait passer son histoire par les situations et les expériences que son imagination

d'écrivain lui avait offertes au hasard d'une lecture ou d'une rime ; qu'il a mis un *Elespuru* dans son enfance parce qu'il y en avait un dans *Cromwell*, de même qu'il y a mis des espèces d'Esmeralda et des manières de Quasimodo ; que le *Papamosca* de Burgos a été vaguement réveillé, après coup et à distance, par les pages de la préface de *Cromwell* sur le grotesque, plutôt qu'il n'a inspiré ces pages où il eût été si facile, si pittoresque, si conforme au tempérament coloré de la critique de Hugo, d'évoquer ce *Papamosca*. Je croirais volontiers que, s'il fait écrire, dans le *Victor Hugo raconté* : « l'Escurial qu'il prit pour un tombeau », c'est parce qu'il avait écrit dans ses odes :

De loin pour un tombeau je pris l'Escurial, —

et cela parce que le thème romantique de Philippe II mort-vivant avait agi après coup sur son imagination[1]. D'autant plus que, quand on voit l'Escorial se découper sur l'étonnante sierra de Guadarrama, on éprouve une tout autre impression. De même qu'il reprendra en 1851 l'attitude et presque les mots de Carr, dans le *Cromwell* de 1827 : Victor Hugo personnage de Victor Hugo. C'est ce qui rend facile de multiplier les *Reflets des débuts dans l'œuvre de Victor Hugo*, selon le titre que Pietro Toldo a donné à un article que M. Barrère aurait pu citer. Dès lors, il y aurait une sorte de réaction après coup de la page écrite sur la page vécue, une composition volontaire et concertée de son propre personnage vécu sur ses personnages créés ; il ferait moins œuvre de fantaisie qu'œuvre de volonté. Ou, si l'on veut, — et pour nous laisser entraîner par M. Barrère à la critique imagée, — la fantaisie de Victor Hugo ne coulerait pas de source, en cascade : ce serait une fantaisie canalisée en jet d'eau.

J'avoue que même au sujet des manuscrits je ne peux me défendre d'un étonnement qui ne va pas sans scepticisme. Qu'un adolescent ait recopié en trois cahiers ce qu'il y avait de meilleur dans dix cahiers de jeunesse et qu'il ait brûlé les autres, — cela suppose qu'un écolier peut distinguer quels sont ses meilleurs vers ; cela suppose encore qu'un écolier soit capable de brûler ses vers : et nous savons tous qu'il n'en est rien. Et si l'holocauste, et par conséquent la transcription, s'est fait plus tard, — c'est peut-être plus tard aussi qu'il a inventé cette « beauté naissante » qui « venait sourire à nos discords », et « sa vue errante » évoquée dans *Mes adieux à l'enfance* ; c'est peut être plus tard qu'il a écrit ces deux vers, qui m'étonnent fort à seize ans, et qui sont si manifestement supérieurs aux premières *Odes* de la vingtième année :

J'ai pour quelques lauriers stériles
Jeté les fleurs de mon printemps.

Et, quant à ce vers des *Chansons des rues et des bois*, daté du 8 août (sans année), *En sortant du collège* : « Et cessons d'être innocent », — je n'y reconnais pas le prochain auteur des *Lettres à la fiancée* [2].

En revanche je crois à l'importance extrême de ce que cette thèse signale comme le choc en « retour » (p. 361) des cadets de Victor Hugo : Gautier, Musset, Banville. J'y ajouterais volontiers Henri Heine, qu'elle ne paraît pas avoir rencontré. C'est à lui que Baudelaire empruntera le mot de « surnaturaliste » (qui correspond à ce *supernaturaliste* qu'on rencontre chez

1. On pourra comparer à cet égard *Le Roi solitaire*, dans *España* de Gautier et le Philippe II de *La Rose de l'Infante*.

2. Les mêmes doutes me viennent parfois, en présence des nombreux textes, si curieux, si suggestifs, dont M. Barrère a établi le répertoire dans sa thèse complémentaire : *La fantaisie de Victor Hugo. Thèmes et motifs*. Par exemple, telle impression de lavandière que le poète rapporte à 1819 : « Je me disais : qu'a-t-elle donc dans les mains de radieux ? J'approchai. C'était des torchons », me paraît, si j'ose dire, d'une rétine de 1866, de l'époque impressionniste, et non d'un jeune jacobite de l'époque de Louis XVIII.

Nodier, chez Gérard de Nerval) : or il est curieux de lire le mot de *surnaturalisme* dans un texte de Hugo cité par M. Barrère (p. XXVIII). Ajoutons encore que nous croyons qu'il aurait pu faire une place à Sterne (la fantaisie de Sterne peut-elle être absente de celle de Hugo, quand elle a tant de part à celle de Nodier, à celle de Vigny, lorsque Vigny s'efforce d'être fantaisiste[1] ?) — et nous aurons à peu près épuisé ces sortes de prolongements d'idées auxquels invite tout livre vraiment riche.

PIERRE MOREAU.

ÉMILE HENRIOT, **Portraits de femmes. D'Héloïse à Catherine Mansfield.** Paris, Albin Michel, s. d. [1950], 1 vol. in-8° de 472 pages.

Sainte-Beuve aurait aimé ce livre où l'érudition la plus solide s'unit à la psychologie la plus sagace et au goût le plus fin. Voici les portraits d'une soixantaine de femmes dont les physionomies rieuses, mélancoliques, alanguies ou brillantes d'esprit, constituent la plus aimable galerie, et permettent de suivre, depuis le XVI^e^ siècle surtout, l'évolution de notre littérature et de nos mœurs. Les femmes de lettres y rencontrent les femmes du monde (elles sont souvent l'une et l'autre), les amoureuse y voisinent avec les politiques, les princesses avec les bourgeoises, les héroïnes ou les aventurières avec d'humbles femmes qui ne vécurent que pour leur foyer. A quoi bon citer des noms ? Il faudrait citer toute la table des matières, d'Héloïse ou de Marie de France à Marie Bashkirtseff, par la reine de Navarre — la première, la vraie ! — Henriette d'Angleterre ou Madame de Maintenon, les inspiratrices du XVIII^e^ siècle ou du romantisme. Ainsi voyons-nous se dessiner sous nos yeux amusés ou émus les visages de Marion de Lorme et de Ninon de Lenclos, ceux de M^lle^ Aïssé, de Julie de Lespinasse, d'Elvire, de l'Occitanienne, de « la femme » Colet ou de la Présidente. Et, derrière elles, ceux aussi, de leurs contemporains, de leurs amis, de leurs amants.

De chacune et de toutes, M. Henriot résume en quelques pages denses et délicates tout ce qu'il faut savoir. On dirait presque d'une histoire de nos lettres et de notre civilisation vue sous l'angle de la féminité. Ce n'est pas la plus mauvaise façon de l'étudier. Ce petit livre sans prétentions est un des plus justes et des plus fins qu'il nous ait été donné de lire depuis longtemps. Il constitue — et c'est, je crois un bel éloge — un excellent manuel.

PIERRE JOURDA.

1. Cette fantaisie à la mode anglaise, désinvolte, et plus proche de l'humour que de l'esprit parisien ou de l'ironie française, règne, avec quelque juvénile outrance, dans *Han d' Islande*. N'est-ce pas elle qui est allée demander aux mots *grammaire* et *syntaxe* des syllabes disloquées, et en a composé le nom d'un pédant, *Syngramtax* ?

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Le dépouillement des périodiques en vue de la préparation des notes bibliographiques ayant à peine atteint le début de 1952, dans ce fascicule, comme dans les quatre fascicules de 1951, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1951.

Les livres sont distingués des articles par un astérique.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, ces notes ne relèveront que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Jaffe (A.-H.). — Bibliography of French literature in American magazines in the 18th century. — Lansing, Michigan State College Press, 1951.

— * Bibliographie générale de littérature comparée. Années 1949-1950. — Boivin, 1951.

— * Répertoire des Bibliothèques de France. * Bibliothèques de Paris. — ** Bibliothèques des départements. — *** Centres et services de documentation. Edité par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture et la Direction des services des Bibliothèques de France. — Paris, Bibliothèque nationale, 1950-1951. 3 vol.

DIVERS

— * Rudel (Yves-Marie). — Panorama de la littérature bretonne des origines à nos jours. Écrivains de langue française et de langue bretonne. — Rennes, Impr. Bretonne, 1950.

— * Spemann (Adolf). — Vergleichende Zeittafel der Weltliteratur vom Mittelalter bis zur Neuzeit (1150-1939). — Stuttgart, Engelhorn, 1951.

— * Anthologie de la nouvelle française. Introduction et choix de textes par Marcel Raymond. — Lausanne-Paris, Editions de Clairefontaine, 1951.

— Billy (André). — Du style artiste au style canaille. — *Le Figaro Littéraire*, 13 octobre.

— Caprariis (Vittorio de). — Libertinage e libertinismo. — *Letterature moderne*, maggio-giugno.

— Delarue (Paul). — Les caractères propres du conte populaire français (II). — *Le Mois d'ethnographie française*, juin-juillet.

— Desonay (Fernand). — Quelques traits de la culture et de l'esprit romans (I). — *Marche Romane*, juin.

— Flacelière (R.). — L'héritage de la Grèce dans la littérature française. — *L'Année Propédeutique*, nos 1-2.

— Grand'Combe (Félix de). — Réflexions sur la traduction (II). — *French Studies*, July.

— Levin (Harry). — What is realism ? — *Comparative Literature*, Summer.

— Maulnier (Thierry). — La prose et Monsieur Jourdain [à propos de l' « Anthologie »... de Marcel Arland]. — *Le Figaro Littéraire*, 29 septembre.

— Maurois (André). — Le devoir d'indiscrétion [sur la biographie littéraire]. — *Les Nouvelles Littéraires*, 2 octobre.

— Rat (Maurice). — L'histoire des lettres se doit de rester honnête et, s'il le faut, de savoir ignorer. — *Le Figaro Littéraire*, 28 juillet.

— Roques (Paul). — Psychologie du baroque. — *L'Enseignement chrétien. Studia*, octobre-novembre.

— Salvan (Albert J.). — L'essence du réalisme français. — *Comparative Literature*, Summer.

Enseignement. — Bœgner (Henri). — Destin de notre enseignement de culture. — *La Revue*, 1er octobre.

Langue. — Maublanc (René) et Varloot (Jean). — Sur l'altération du langage parlé. — *La Pensée*, septembre-octobre.

— Mounin (Georges). — Langue vulgaire et langue écrite. — *La Pensée*, septembre-octobre.

Poésie. — * Lote (G.). — Histoire du vers français. Tome II. 1re partie : Le Moyen Age. II. La déclamation. Art et inspiration. Les formes lyriques. — Boivin, 1951.

— Grosclaude (Pierre). — L'assonance interne dans le vers français. — *Le Français Moderne*, juillet.

Théâtre. — Borne (Étienne). — L'apothéose du comédien. — *Terre Humaine*, septembre.

Thèmes littéraires. — Godin (Henri). — Variations littéraires sur le thème de la confession. — *French Studies*, July.

XVe SIÈCLE

Commynes. — Dreyer (Kenneth). — C. and Machiavelli : a study in parallelism. — *Symposium*, May.

XVIe SIÈCLE

Divers. — * Ferguson (Wallace K.). — La Renaissance dans la pensée historique [Édition américaine : The Renaissance in historical thought. Five centuries of interpretation. Boston, 1948]. Préface de V.-L. Saulnier. Traduction de Jacques Marty. — Payot, 1950.

— * Mélanges d'histoire littéraire de la Renaissance offerts à Henri Chamard par ses collègues, ses élèves et ses amis. — Nizet, 1951.

— * Pensée humaniste et tradition chrétienne aux XVe et XVIe siècles. Paris, 26 au 30 octobre 1948 (Colloques internationaux du C. N. R. S. Sciences humaines. I). — Paris, C. N. R. S., 1950 [figure aussi dans les « Publications de la Société d'études italiennes », Boivin].

— Bédarida (Henri). — Pour l'étude de l'humanisme en France et en Italie. Sources nouvelles. Enquêtes à étendre. [In] Pensée humaniste et tradition chrétienne.

— Bruneau (Ch.). — La phrase des traducteurs au XVIe siècle. — [In] Mélanges Chamard.

— Ferguson (Wallace K.). — The Renaissance : a synthesis. — *Renaissance News*, Autumn 1950.

— Ferguson (Wallace K.). — The interpretation of the Renaissance : suggestions for a synthesis. — *Journal of the History of Ideas*, October.

— Hexter (J. H.). — The Renaissance again — and again [C. R. des livres de W. K. Ferguson et de H. Hayden]. — *The Journal of Modern History*, September.

— Hoopes (Robert). — Fideism and Skepticism during the Renaissance : three major witnesses [Luther, Calvin, Montaigne]. — *The Huntington Library Quarterly*, August.

— Jourda (Pierre). — La bibliothèque d'un régent calviniste (1577). — [In] Mélanges Chamard.

— Lebègue (Raymond). — Plagiats protestants de poésies de Garnier et de Desportes (I). — *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, III.

— Lebègue (Raymond). — La représentation des tragédies au XVI^e siècle. — (In) Mélanges Chamard.

— Mayer (C. A.). — « Satyre » as a dramatic genre. — *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, III.

— Saulnier (V.-L.). — Proverbe et paradoxe du XV^e au XVI^e siècle. Un aspect majeur de l'antithèse : Moyen Age-Renaissance. — [In] Pensée humaniste et tradition chrétienne.

— Simone (Franco). — Sur quelques rapports entre l'humanisme italien, et l'humanisme français. — [In] Pensée humaniste et tradition chrétienne.

Aubigné (A. d'). — Weber (Henri). — Transformation des thèmes pétrarquistes dans le *Printemps* d'A. d'A. — [In] Mélanges Chamard.

Bireau (J.). — Tisseau (Paul). — Les poésies de Jacques B., Poitevin (1565). — *Revue du Bas-Poitou*, 1re-2e livraisons.

Bodin (Jean). — Reulos (Michel). — L'édition de 1775 de *La République*. Son intérêt pour l'histoire du texte de B. — *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, III.

Brantôme. — Voir : *Ronsard (P. de)*.

Castellion (S.). — Jacquot (Jean). — C's influence in England. — *The Times Literary Supplement*, 27th July.

Chassignet (J.-B.). — Längfors (Arthur). — Quelques termes obscurs de C. — *Le Français Moderne*, juillet.

Des Périers (B.). — Spitzer (Wolfgang). — The meaning of B. des P's *Cymbalum Mundi*. — *P. M. L. A.*, September.

Dorat. — Durry (Marie-Jeanne). — Une lettre inédite de D. — [In] Mélanges Chamard.

Du Bellay (J.). — Elcock (W. D.). — English indifference to D. B's *Regrets*. — *The Modern Language Review*, April.

— Moreau (Pierre). — En marge de trois vers latins des *Regrets*. — [In] Mélanges Chamard.

Du Fail (Noël). — Dédéyan (Charles). — La Haute-Bretagne dans les *Propos rustiques* de N. du F. — [In] Mélanges Chamard.

Estienne (H.). — Atkinson (Geoffroy). — H. E. et « les idées du XVIII^e siècle » [à propos de la réimpression, en 1735, de l'Apologie pour Hérodote]. — *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, III.

Jodelle. — Saulnier (V.-L.). — L'actualité militaire dans l'*Eugène* de J. — *Revue Universitaire*, mai-juin.

La Fons (Jean-Lucas de). — Saulnier (V.-L.). — Le *Soliloque français*, œuvre inédite de J.-L. de L. F. Une apologie de l'alliance turque inspirée par Marguerite de Navarre [Bibl. Orléans, Ms. 717]. — [In] Mélanges Chamard.

Lemaire de Belges. — Françon (Marcel). — Sur la langue du XVI^e^ siècle. Poésie. Jean L. de B. et le cheval Bayart. — Note de J. Frappier. — *Le Français Moderne*, juillet.

Marguerite de Navarre. — * M. de N. — *L'Heptaméron.* Texte établi sur les manuscrits, avec... des notes et un index des noms propres par Michel François (Classiques Garnier). — Garnier, 1950.

— Le Hir (Y.). — L'inspiration biblique dans *Le Triomphe de l'Agneau* de M. de N. — [In] Mélanges Chamard.

— Voir : *La Fons (Jean-Lucas de).*

Montaigne (M. de). — * M. — Images et textes présentés par Francis Jeanson (Écrivains de toujours). — Éditions du Seuil, 1951.

— * Trois Essais de M. (I, 39-II, 1-III, 2) expliqués par G. Gougenheim et P.-M. Schuhl (Bibliothèque des textes philosophiques). — Vrin, 1951.

— * Michel (P.). — Expliquez-moi.... M. Tome I. Les *Essais* de 1580 (Collection littéraire). — Foucher, 1951.

— Cohen (Gustave). — La sagesse de M. — *L'Année Propédeutique*, n^os^ 1 à 10.

— Garde (J.-A.). — M. notre voisin. Amis et parents de M. en pays libournais [Un gentilhomme libournais beau-frère de M. — Parrainage de M. à Saint-Émilion en 1574. — M. créancier de la ville de Libourne. — M. à Libourne en 1585]. — *Revue historique et archéologique du Libournais*, 1^er^-2^e^ trimestres.

— Jasinski (René). — Sur la composition chez M. — [In] Mélanges Chamard.

— Jeanson (Francis). — M. et l'expérience de soi. — *Esprit*, septembre.

— Julien-Eymard (Fr.), O. F. M. Cap. — Le stoïcisme en France dans la première moitié du XVII^e^ siècle. Les origines (1575-1616). I. M. de M. — *Études Franciscaines*, août.

— Rat (Maurice). — M., politique et disciple de Machiavel [d'après A. Nicolaï]. — *Le Figaro Littéraire*, 4 août.

— Sclafert (Clément). — M. et Maldonat. — *Bulletin de littérature ecclésiastique*, avril-septembre.

Papon (Jean). — Charlier (Gustave). — En lisant les *Trois Notaires.* — (In) Mélanges Chamard.

Paschal (Pierre de). — * P. de P. — Journal de ce qui s'est passé en France durant l'année 1562, principalement dans Paris et à la Cour, publié d'après le manuscrit autographe pour la Société de l'Histoire de France par Michel François, avec une introduction de Pierre Champion. — H. Didier, 1950.

Philibert de Vienne. — Voir : *Molière.*

Postel (G.). — Bernard-Maître (Henri), S. J. — Le passage de G. P. chez les premiers Jésuites de Rome. — [In] Mélanges Chamard.

Rabelais. — * Powys (John Cowper). — R. — New York, Philosophical Library, 1951.

— Dontenville (H.). — Où en est le Musée R. — *Au Jardin de la France*, printemps 1951.

— Duchemin (Marcel). — Origine d'une citation de R. — *Bulletin de l'Association G. Budé*, juin.

— Screech (M. A.). — R., de Billon and Erasmus (A re-examination of

R's attitude to women). — *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, III.

— Vallet (Eugène-Charles). — La religion de R. (Réflexions d'un vieux rabelisant). — *Au Jardin de la France*, printemps 1951.

Régnier (M.). — Raibaud (Gabriel). — M. R., écolier de Ronsard. — [In] Mélanges Chamard.

Ronsard (P. de). — * P. de R. — Le Second Livre des Amours. Édition critique par Alexande Micha (Textes littéraires français). — Genève, Droz ; Lille, Giard, 1951.

— Beaulieux (Charles). — L'orthographe de R. Sa destinée. — [In] Mélanges Chamard.

— Busson (Henri). — R. et l'entéléchie. — [In] Mélanges Chamard.

— Chastel (André). — L'« œuf » de R. — [In] Mélanges Chamard.

— Cohen (Gustave). — R. et le théâtre. — [In] Mélanges Chamard.

— Creore (A. Emerson). — Notes on the evolution of a R. Sonnet « Je vous envoye un bouquet ». — *Modern Language Quarterly*, December 1950.

— Dagens (Jean). — R. et l'*Histoire catholique* d'Hilarion de Coste [1625]. — [In] Mélanges Chamard.

— Desonay (Fernand). — La vertu poétique du prénom Hélène dans les *Sonnets pour Hélène*. — [In] Mélanges Chamard.

— Frappier (Jean). — L'inspiration biblique et théologique de R. dans l'*Hymne de la Justice*. — [In] Mélanges Chamard.

— Levaillant (Maurice). — Deux sonnets de Pierre de Nolhac à R. — (fragment de Souvenirs). — [In] Mélanges Chamard.

— Massiet du Biest (J.). — Textes nouveaux concernant Jean II de R., cousin du poète, seigneur de la Poissonnière en Vendômois, 1629 [Archives départementales de l'Indre-et-Loire]. — *Au Jardin de la France*, printemps 1951.

— Pichois (Claude). — La fortune de R. aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. — *L'École*, 27 octobre.

— Rat (Maurice). — Une « amie » de R. et de Brantôme. Isabelle de Limeuil aima jusqu'à la haine le prince de Condé. — *Le Figaro Littéraire*, 29 septembre.

— Silver (Isidore). — A flame among the fagots : R. on his education as a hellenist. — [In] Mélanges Chamard.

— Voir : *Régnier (M.)*.

Sponde (J. de). — Boase (Alan M.). — Du nouveau sur J. de S. — *Mercure de France*, août.

— Droz (E.). — J. de S. et Pascal de l'Estocart. — *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, III.

— Ruchon (François). — J. de S. et ses *Méditations sur les Pseaumes*. — *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, III.

— Weidlé (Wladimir). — J. de S. — *Cahiers du Sud*, n° 307, 1^er^ semestre.

Vatel (Jean). — Husni (E.). — Un poète oublié du temps des derniers Valois : J. V. — [In] Mélanges Chamard.

Vauquelin des Yveteaux. — Fromilhague (René). — Filles ou garçons. Le mystère d'une pièce de V. des Y. — [In] Mélanges Chamard.

XVII^e^ SIÈCLE

Divers. — * Bray (R.). — La Formation de la doctrine classique en France. — A.-G. Nizet, 1951.

— Lough (J.). — Locke's list of books banned in France in 1679 [Ms Locke, ch. 26, ff. 53-6, Bodleian Library]. — *French Studies*, July.

Bossuet. — Voir : *Molière.*

Corneille (P.). — * Couton (Georges). — C. et la Fronde. Théâtre et politique il y a trois siècles (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Clermont-Ferrand, fasc. 4). — Clermont-Ferrand, impr. G. de Bussac [en dépôt à la Faculté], 1951.

— Mesnard (Jean). — Les idées morales dans le théâtre de C. — *L'Année Propédeutique*, nº 5-6.

— Pintard (René). — Un témoignage sur *Le Cid* en 1637. — [In] Mélanges Chamard.

— Poulaille (Henry). — C. fut-il Molière ? — *Arts*, 10 août.

— Poulaille (Henry). — *Psyché*, de C. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.

— O. Saint-Girons. — A propos de *Tartuffe*. Réponse à Poulaille. — *Arts*, 7 septembre.

Cyrano de Bergerac. — * Pujos (Charles). — Le double visage de C. de B. — Agen, Éd. de l'Imprimerie moderne, 1951.

Descartes. — * D. — Correspondance, publiée avec une introduction et des notes par Ch. Adam et G. Milhaud. Tome V [juillet 1641-juin 1643]. — Presses Universitaires, 1951.

— * Koyré (Alexandre). — D. after three hundred years (Monographs in philosophy, nº 2. The University of Buffalo Studies, vol. 19, n. 1). — Buffalo (New York), University of Buffalo, 1951.

— Homenaje a D. [par Mario Ciudad Vásquez, Agustín M. Martínez, Armando Roa, Alberto Wagner de Reyna, Gabriel Munhoz da Rocha, José R. Echeverría, Juan D. García Bacca, etc.]. — *Revista de Filosofía* (Santiago, Chili), diciembre 1950.

— Bouchet (Henri). — Le pseudo-Cartésianisme. — *Zeitschrift für philosophische Forschung*, 1950, H. 4.

— Dankmeijer (Prof. Dr). — Les travaux biologiques de R. D. [communication au VIe Congrès international d'histoire des sciences, Amsterdam, 14-21 août 1950]. — *Archives internationales d'histoire des sciences*, juillet.

— Dolléans (Édouard). — A propos de D. : la technique soumise à la générosité. — *Revue d'histoire économique et sociale*, nº 2.

— Filloux (Jean-C.). — D. au collège royal de La Flèche [lettre de D. à sa grand'mère maternelle]. — *Le Figaro Littéraire*, 1er septembre.

— Guérard (Albert Léon). — D., or the will to doubt. — *The Pacific Spectator*, Summer.

— Kahl-Furthmann (Karl). — D's Betonung seiner Unabhängigkeit von der Tradition und leibnizens Kritik. — *Zeitschrift für philosophische Forschung*, 1950, H. 3.

— Prévost (René). — L'humanisme économique de D. — *Revue d'histoire économique et sociale*, nº 2.

Fénelon. — * Lachèze (J.). — F. Horizons pédagogiques. — Périgueux, Imprimerie Périgourdine, 1951.

— Barrière (P.). — F., romancier sarladais. — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, juillet-novembre.

— Becquart (N.). — Le contrat de mariage des père et mère de F., 1er octobre 1647 [Archives départementales de la Dordogne, B. 3162]. — *Bull. de la Soc. historique et archéologique du Périgord*, juillet-septembre.

— Bézac (R.). — A propos de sermon sur la vocation des Gentils. — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, juillet-septembre.

— Blanchet (André). — F. est-il le Renan du XVIIe siècle? — *Études*, octobre.

— Cattaui (Georges). — Troisième centenaire de F. — *Journal de Genève*, 5-6 août.

— Chastel (André). — F. et l'art classique. — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, juillet-septembre.
— Debesse (Maurice). — Les idées pédagogiques de F. — *L'Éducation Nationale*, 4 octobre.
— Durieux (Joseph). — F. et Chactas. — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, juillet-septembre.
— Grente (Mgr). — Splendeurs et misères de F. — *Les Nouvelles Littéraires*, 2 août.
— Lafon (Dr Charles). — F. et sa famille. — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, juillet-septembre.
— Secret (Jean). — Le château de F. — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, juillet-septembre.
— Secret (Jean). — Note sur quelques portraits de F. — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, juillet-septembre.

François de Sales (Saint). — Sœur Francis Louise l'Espérance. — Le style des lettres de St F. de S. — *Revue de l'Université Laval*, février.
— Olive (A.). — St F. de S. et les influences espagnoles. Frère Diègue de Estella, 1524-1578 [d'après les travaux de Mgr P. Jobit]. — *Annales Salésiennes*, avril-juin.

Hardy (Alexandre). — * Deierkauf-Holsboer (S. W.). — Vie d'A. H., poète du Roi [extrait de *Proceedings of the Philosophical Society*, October 1947]. — A.-G. Nizet, 1951.

Huet (P.-D.). — Levron (Jacques). — Pierre-Daniel H., évêque d'Avranches [d'après L. Tolmer]. — *Mercure de France*, octobre.

La Fayette (Mme de). — Voir : *La Rochefoucauld*.

La Fontaine. — Mogenet (Joseph). — Deux vers attribués à L. F. — *Les Lettres Romanes*, août.
— Pinatel (Joseph). — L. F. en Limousin. — *L'École*, 13 octobre.

La Rochefoucauld. — * Fabre-Luce (Alfred) et Dulong (Claude). — Un amour déchiffré [La R. et Mme de La Fayette]. — Grasset, 1951.
— Arland (Marcel). — La R., la maxime et la société. — *Le Cerf-Volant*, 2e trimestre.
— Arland (Marcel). — La R., Mme de La Fayette et leur temps. — *Gazette de Lausanne*, 1er-2, 15-16 septembre.

Mézeray (F.-E. de). — Chesnay (Ch. du). — Un frère de saint Jean Eudes. François Eudes de M. (1610-1683). — *Notre Vie*, Revue eudiste de spiritualité et d'information, juillet-août [reproduit dans *Le Pays d'Argentan*, septembre].

Molière. — Mayer (C. A.). — L'honnête homme. M. and Philibert de Vienne's *Philosophe de Court* [1547]. — *The Modern Language Review*, April.
— Roques (Mario). — Une difficulté du texte de *Dom Juan* (acte IV, scènes IV-V). Correction ou interprétation ? — *Marche Romane* (Liège), 1re année, no 1, juin.
— Truchet (H.). — Les idées morales de Molière et de Bossuet. — *L'Année Propédeutique*, nos 7-8.
— Voir : *Vaugelas*.

Pascal (B.). — * B. P. — *Pensées* sur la religion et sur quelques autres sujets. Introduction et notes de Louis Lafuma. I. Textes. II. Notes. III. Documents. — Éditions du Luxembourg, 1951.

— Amadou (Robert). — Remarques sur la dialectique des *Pensées* de P. — *L'Age Nouveau*, octobre.

— Giraud (Victor). — P. et l'incrédulité de son temps. — *Hommes et Mondes*, juillet.

— Julien-Eymard (Fr.), O. F. M. Cap. — Essai sur l'augustinisme des *Pensées*. — *Bulletin de littérature ecclésiastique*, juillet-septembre.

— Julien-Eymard. — Le problème de la situation dans les *Pensées* de Pascal. — *Archivio di Filosofia* (nº spécial : « Fenomenologia e sociologia »), 1951.

— Lafuma (Louis). — Deux aperçus sur les *Pensées de* P. I. Pour mieux comprendre les *Pensées* de P. II. Observations sur les premières éditions des *Pensées* de P. — *Symposium*, May.

— Mesnard (J.). — Les idées morales dans l'œuvre de P. — *L'Année Propédeutique*, nºs 5-6.

— Rat (Maurice). — A la recherche de P. [sur les travaux de Louis Lafuma]. — *L'Education Nationale*, 18 octobre.

— Scheler (Lucien). — B. P., Jacques Buot et la machine à calculer. — *Bulletin du Bibliophile*, nº 4.

Perrault (Ch.). — Elwert (W. Th.). — Ch. P. und Seine Märchen. — *Archiv für das Studium des neueren Sprachen*, Mai.

— Halsband (Robert). — An imitation of P. in England : Lady Mary Montagu's *Carabosse*. — *Comparative Literature*, Spring.

Racine (J.). — * R. — Principes de la Tragédie, en marge de la Poétique d'Aristote. Texte étudié et commenté par Eugène Vinaver (Collection « Les Ouvrages de l'Esprit »). — Éditions des Universités de Manchester ; Paris, A.-G. Nizet, 1951.

— * Vinaver (Eugène). — R. et la poésie tragique. — A.-G. Nizet, 1951.

— Barrault (Jean-Louis). — J. R. — *La Revue*, 1er octobre.

— Pommier (Jean). — Sur la langue de R. [à propos de J.-G. Cahen, Le Vocabulaire de R., E. Droz, 1946]. — *French Studies*, October (1er article).

— Voir : *Giraudoux (J.)*.

Regnard. — Rouch (Commt J.). — Le *Voyage en Laponie* de R. — *Comité des Travaux historiques et scientifiques. Bulletin de la section de géographie*, T. LX, 1945 [1951].

Scarron. — * Phelps (Naomi Forsythe). — The Queen's Invalid, a biography of Paul S. — Baltimore, The John Hopkins Press, 1951.

— Bénac (Henri). — Quelques réflexions sur l' « actualité » du *Roman Comique* de S. — *Bulletin de l'Association G. Budé*, mars.

Vaugelas. — Collet (Dr). — Sur le premier livre publié par V., les sermons de Fonsèque, 1615. — *Annales de la Société d'émulation de l'Ain*, 1950.

— Daumas. — Notules sur la jeunesse de Claude Favre de V., d'après des documents inédits. — *Annales de la Société d'émulation de l'Ain*, 1950.

— Flutre. — Du rôle des femmes dans l'élaboration des *Remarques* de V. — *Annales de la Société d'émulation de l'Ain*, 1950.

— Perret (J.). — Molière et V. — *Annales de la Société d'émulation de l'Ain*, 1950.

— Saint-Pierre (Dr). — Les Favre et les Vaugelas [note complémentaire : sur la descendance collatérale de V. en Hollande]. — *Annales de la Société d'émulation de l'Ain*, 1950.

Viau (Th. de). — Roques (Mario). — Autour du procès de T. Histoire d'une variante. — [In] Mélanges Chamard.

Vincent de Paul (Saint). — F. G.[ombaluzier]. — Lettre de St V. de P. à Jean Dehorgny, 10 septembre 1648 [sur la *Fréquente communion*, d'A. Arnauld]. — *Annales de la Congrégation de la Mission*, 1951.

XVIII^e SIÈCLE

Divers. — * Acomb (Frances). — Anglophobia in France (1763-1789). — Durham, U. C., Duke University Press, 1950.

— Dainville (François de). — Une querelle de régent autour de l'enseignement français des mathématiques, 1737 [Archives municipales de Bordeaux, GG. 26]. — *Le Français Moderne*, juillet.

— Gooch (G. P.). — Four French Salons. V. M^me^ Necker. — *The Contemporary Review*, October.

— Voir : *Estienne (Henri)*.

Barbeu-Dubourg (J.). — Aldridge (Alfred Owen). — J. B.-D., a French disciple of Benjamin Franklin. — *Proceedings of the American Philosophical Society*, August.

Bayle (P.). — Bell (Millicent). — P. B. and *Moby Dick*. — *P. M. L. A.*, September.

Beaumarchais. — Gougenheim (G.). — La valeur psychologique des temps dans le monologue de Figaro. — *Journal de psychologie normale et pathologique*, juillet-septembre.

— Voir : *Stendhal*.

Diderot. — Dangon (Georges). — Sur une exposition à la Bibliothèque nationale. L'*Encyclopédie* et l'imprimerie. D. et Le Breton. — *Le Courrier Graphique*, septembre.

— Dieckmann (Herbert). — D's letters to Falconet. Critical observations on the text. — *French Studies*, October.

— Lecercle (Jean-Louis). — D. et le réalisme bourgeois dans la littérature du XVIII^e^ siècle. — *La Pensée*, septembre-octobre.

— Marquet (P. B.). — D. et le théâtre au XVIII^e^ siècle. — *Europe*, septembre.

— Pommier (Jean). — Du nouveau sur *Le rêve de d'Alembert*. — *Le Progrès Médical*, 10 décembre.

— Smiley (Joseph Royall). — D's relations with Grimm. — *Illinois Studies in language and literature*, 1950, n. 4.

— Smiley (Joseph Royall). — A list of D's articles for Grimm's *Correspondance littéraire*. — *The Romanic Review*, October.

Ducray-Duménil. — Coulaudon (Aimé). — Un vieux roman sur l'Auvergne [D.-D., 1761-1819, *Petit Jacques et Georgette, ou les Petits montagnards auvergnats*, 1791]. — *Revue d'Auvergne*, n^os^ 3-4.

Du Deffand (M^me^). — Gooch (G. P.). — Four French Salons. IV. M^me^ du D. and Horace Walpole. — *The Contemporary Review*, September.

— Voir : *Encyclopédie*.

Encyclopédie. — * Diderot et l'Encyclopédie. Exposition commémorative du deuxième centenaire de l'E. Préface de Julien Cain. Introduction de Georges Huard. — P., Bibliothèque Nationale, 1951.

— Barjonet (Marcelle). — Une œuvre révolutionnaire : l'*E.* — *Cahiers du Communisme*, août.

— Dautry (Jean). — La Révolution bourgeoise et l'*E.*, 1789-1814. — *La Pensée*, septembre-décembre.

— Denis (Henri). — Deux collaborateurs économiques de l'*E.* : Quesnay et Rousseau [article : « Économie politique »]. — *La Pensée*, septembre-octobre.

— Leroy (Maxime). — Le bicentenaire de l'*E.*, dictionnaire de la philosophie des lumières. — *Fédération*, juillet.

— Leroy (Maxime). — Un gran aniversario en la historia del espîritu humano. El bi-centenario de la *Enciclopedia* de Diderot y d'Alembert. — *Cuadernos americanos* (Mexico), septembre-octubre.

— Massenon (Léo). — Le bicentenaire de l'*E.* — *Écrits de Paris*, juillet.

— Soriano (Marc). — Pour le bicentenaire de l'*E.* Le matérialisme du XVIII[e] s. à travers l'*E.* — *Europe*, septembre.

— Varloot (Jean). — Le bi-centenaire de l'*E.* — *La Pensée*, septembre-octobre.

Grimm. — Voir : *Diderot.*

Le Courayer (P.-F.). — Préclin (Edmond). — Un traducteur et un historien de la Réforme : P.-F. le C. — *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, 1950.

Lespinasse (M[lle] de). — Gooch (G. P.). — Four French Salons. III. Julie de L. — *The Contemporary Review*, August.

Montesquieu. — * M. — Œuvres complètes [2. Considérations sur les richesses de l'Espagne. Réflexions sur la monarchie universelle. Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères. Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence. De l'Esprit des lois. Défense de l'« Esprit des lois». Dernières œuvres]. Textes présentés et annotés par Roger Caillois (Bibliothèque de la Pléiade, 86). — Gallimard, 1951.

— Grimsley (Ronald). — The idea of nature in the *Lettres Persanes.* — *French Studies*, October.

— Ruiz del Castillo (Carlos). — La doctrina de M. [sur le principe de la séparation des pouvoirs]. Valor actual. — *Anales de la Real Academia de Ciencias morales y políticas* (Madrid), 1950, n° 2.

— M's thought [C.-R. A. Masson]. — *The Times Literary Supplement*, 21[th] September.

Prévost (Abbé). — Mirambel (André). — L'*Histoire d'une Grecque moderne* de l'Abbé P. (1741). — *Bulletin de l'Association G. Budé*, octobre.

Raynal (Abbé). — Lang (D. M.). — L'abbé R. en Allemagne (1782-1783) d'après des documents inédits [Archives du Ministère des Affaires Étrangères]. — *Revue du Rouergue*, janvier-mars.

Rousseau (J.-J.). — * J.-J. R. — *Les Confessions. Les Rêveries d'un promeneur solitaire.* Texte, variantes, notes et bibliographie établies par L. Martin-Chauffier (Bibliothèque de la Pléiade). — Gallimard, 1951.

— Couvreur (Jean). — Une visite au Mont-Louis [la maison ressuscitée de J.-J. et de Thérèse...]. — *Le Monde*, 31 juillet.

— Genty (Maurice). — Médecins amis et ennemis de R. — *Le Progrès Médical*, 10-24 août.

— Guillemin (Henri). — Quand R. intime chantait au clavecin [d'après la correspondance des frères Verri]. — *Journal de Genève*, 24-25 juin.

— Monro (D. H.). — Green, R. and the culture pattern. — *Philosophy*, October.

— Reiner (Hans). — R[s] Idee des *Contrat social* und die Freiheit der Staatsbürger. — *Archiv für Rechts-und Sozialphilosophie*, 1950.

— Saint-Olive (P.). — Madame de Larnage au château de Voissant. — *Évocations*, octobre.

— Simon (Pierre-Henri). — Actualité de J.-J. — *Terre Humaine*, août.

— Sorainen (Kalle). — R. Suomessa [R. en Finlande]. — *Valvoja*, 1950, n. 2.

— Voir : *Encyclopédie*, *Voltaire.*

Sade (M^is^ **de**). — Ryland (Hobart). — Recent developments in research on the marquis de S. — *The French Review*, October.

Voltaire. — * V. Choix de contes. With an introduction and notes by F. C. Green [avant 1760]. — Cambridge University Press, 1951.

— * Delattre (André). — Répertoire chronologique des lettres de V. non recueillies dans les éditions de sa correspondance générale (University of North Carolina Studies in modern languages and literatures. Romance series. XVII). — Chapel Hill, 1951.

— Bottiglia (William F.). — Candide's garden. — *P. M. L. A.*, September.

— Davidson (Frank). — V. and Hawthorne's *The Christmas banquet*. — *The Boston Public Library Quarterly*, July.

— Gagnebin (Bernard). — V. et l'intolérance d'après ses lettres au pasteur Moultou [fonds acquis par la Bibliothèque de Genève, 1762-1777]. — *Les Musées de Genève*, septembre.

— Outrey (Amédée). — Un épisode de la querelle de V. et de Jean-Jacques Rousseau : la publication des « Lettres de Venise ». — *Revue d'histoire diplomatique*, 1950.

XIX^e^ SIÈCLE

Divers. — Byrnes (Robert F.). — The French publishing industry and its crisis in the 1890's. — *The Journal of Modern History*, September.

— Deauville (Max). — Charles de Spoelberch de Lovenjoul (Souvenirs personnels). — *Revue générale belge*, octobre.

— Souffrin (Eileen). — Swinburne et sa légende en France, avec inédits [trois lettres de S. à Pierre Louys, relations avec S. Mallarmé]. — *Revue de Littérature comparée*, juillet.

— Spencer (Philip). — Writing for profit under the Second Empire. — *French Studies*, July.

— Voisine (Jacques). — L'image de l'Allemagne dans le romantisme français. — *L'Année Propédeutique*, n^os^ 7-8.

— Wurmser (André). — La Commune et les écrivains. — *La Nouvelle Critique*, juillet-août.

— **About** (**Edm.**). — E. A. et Francisque Sarcey en Bretagne. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, juillet-août.

— **Agoult** (M^me^ **d'**). — * Vier (Jacques). — Daniel Stern. Lettres républicaines du Second Empire. Documents inédits [Lettres de Marie d'A. au D^r^ Guépin, à Charles Dollfus, à Auguste Nefftzer. — Lettres de Louis Blanc, Charles D., Auguste N., à la comtesse d'A.]. (Collection Jules Lemaître.) — Éditions du Cèdre, 1951.

— Voir : *Sand* (*George*).

Arène (**Paul**). — Loize (Jean). — Le « Moine des Iles d'or » de feu P. A. — *Arts*, 7 septembre.

— Randal (Georges). — Les tribulations d'une chanson de route. Le « Midi » bouge. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.

Balzac (**H. de**). — * H. de B. — La Comédie humaine. T. 26. *Pierrette*. *E. Grandet*. — T. 28. *Physiologie du mariage*. — Givors, A. Martel, 1951.

— * H. de B. — Scènes de la vie de campagne... T. 2. *Le Curé de village*. T. 3. *Le Médecin de campagne* (Éd. du Centenaire des Œuvres complètes illustrées de B., vol. 33-34). — A. Guillot, 1951.

— * Evans (Henri). — Louis Lambert et la philosophie de Balzac. — J. Corti, 1951.

— Bart (B. F.). — B. and Flaubert : energy versus art. — *The Romanic Review*, October.

— Bertault (Philippe). — B. apologiste. — *Saint-Philippe-du-Roule*, novembre-décembre 1950.

— H. B. — Le centenaire de B., 1799-1850. — *Saint-Philippe-du-Roule*, septembre-octobre 1950.

— Bonmariage (Sylvain). — Le neveu d'H. de B. [Stanislas Rzewuski]. — *L'Acropole*, septembre-octobre 1951, janvier 1952.

— Bouteron (Marcel). — Correspondance de B. Additions et corrections. Présentation d'une lettre d'H. de B. à Théodore Dablin. — *Les Études balzaciennes*, n° 1, mars-juin.

— Charlier (G.). — B. et son faussaire. — *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1950-1951, nos 3-4.

— Dupuy (A.). — La place de l'enfant dans la vie et les conceptions de B. — *L'École et la Vie*, 30 décembre 1950, 13 janvier 1951.

— Eberwein-Dabcovich (Elena). — B. und die Wirklichkeit. — *Romanistisches Jahrbuch*, 1950.

— Evans (Henri). — Louis Lambert, Victor Cousin et l'éclectisme. — *Les Études balzaciennes*, mars-juin.

— Hoffmannstall (H. von). — L'univers de la *Comédie humaine*. — *Les Études balzaciennes*, mars-juin.

— Massant (Raymond). — B. tourangeau. — *Le Thyrse*, 1er octobre.

— Moore (W. G.). — The B. centenary. — *French Studies*, October.

— Regard (Maurice). — B. et Mme Hanska ou les amours à contre-temps. — *Revue de la Méditerranée*, juillet-octobre.

— Riverain (Jean). — B. et les itinéraires parisiens de la *Comédie humaine*. — *Larousse mensuel*, septembre.

— Rousset (Jean). — Les Rois silencieux. Notes sur le pouvoir occulte chez B. — *Trivium*, H. 2.

— Sergent (L.). — B. et la pharmacie. Note additionnelle. Le dernier pharmacien de B. — *Revue d'histoire de la pharmacie*, juin-septembre.

— Voir : *Proust (M.)*, *Stendhal*.

Baudelaire (Ch.). — * Pensées de B., recueillies et classées par Henri Peyre. — J. Corti, 1951.

— * Eigeldinger (Marc). — Le Platonisme de B. — Neuchâtel-Paris, Éd. de la Baconnière, 1951.

— Moreau (Pierre). — Le symbolisme de B. — *Symposium*, May.

— Rémy (Paul). — L'*Albatros* de B. est-il un poème de jeunesse ? — *Revue des Langues vivantes*, n° 5.

— Schneider (Pierre). — B., poète de la fragmentation. — *Critique*, août-septembre.

Bloy (L.). — * Pages de L. B., choisies par Raïssa Maritain et présentées par Jacques Maritain. — Mercure de France, 1951.

Chateaubriand. — * C. — Les Martyrs de Dioclétien. Version primitive et inédite des *Martyrs*. Édition critique avec une introduction et des notes par Béatrix d'Andlau (Cahiers Chateaubriand, 3). — E. Belin, 1951.

— * C. — *Atala*. *René*. Introduction et notes de L. Desgraves (Classiques Delmas). — Delmas, 1951.

— * C. — Lettres à Madame Récamier, recueillies... et présentées d'après les originaux, par Maurice Levaillant, avec le concours d'Emm. Beau de Loménie. — Flammarion, 1951.

— Charles (R. P.), S. J. — Le romantisme missionnaire [critique du *Génie du christianisme*, 4e partie, livre 4, sur les missions]. — *Les Missions catholiques*, mars-avril.

— Dartigue (Henry). — Ami Bost, Vinet et C. — *Le Christianisme au XX^e siècle*, 23 août.

— Ferrara (Pasquale L.). — C's concepts of human perfection. — Doctoral Dissertation, Iowa, 1950. [Communiqué par J.-M. Gautier.]

— Guillemin (Henri). — C. et l' « intéressante » M^me de Beaumont. — *Le Figaro Littéraire*, 25 août.

— Guillemin (Henri). — La femme de René. — *Journal de Genève*, 2-3 septembre.

— Hardiman (Milton Gordon). — The use of the epithet in works of C. — Doctoral dissertation Iowa, 1945. [Communiqué par J.-M. Gautier.]

— Letessier (Fernand). — C. et la *Vie de Rancé*. — *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, octobre.

— Levaillant (Maurice). — Les lettres de C. à M^me Récamier. — *La Revue*, 15 septembre.

— Tabori (Paul). — The secret of M^me Récamier. — *The Contemporary Review*, November.

— Towle (Elizabeth C.). — C. and the artists of his time. — Doctoral dissertation Radcliffe College, Cambridge, Mass., 1950. [Communiqué par J.-M. Gautier.]

— Voir : *Fénelon*.

Constant (B.). — * B. C. — Le reazioni politiche. Gli effetti del Terrore. A cura di Franco Calandra. Traduzione di Manrico Fiore. — Napoli, Edizioni Scientifiche Italiane, 1950.

— Bigungiari (Piero). — Ellénore, Cécile. — *Paragone*, agosto.

Corbière (T.). — Levi (Ida). — New light on T. C. — *French Studies*, July.

Cuvillier-Fleury. — J. B[onnerot]. — Table des articles littéraires de C.-F. [dans le *Journal des Débats*]. — *Bulletin du Bibliophile*, n° 5.

Daudet (A.). — * Bornecque (Jacques-Henry). — Les années d'apprentissage d'A. D. La jeunesse. Le Second Empire. Les premières œuvres et les œuvres méridionales ; avec de nombreux inédits. — Nizet, 1951.

— The domesticated D. [C.-R. de : A. D., *Sapho*, translated by Eithne Wilkins, Hamish Hamilton, 1951]. — *The Times Literary Supplement*, 26 th October.

Du Camp (M.). — A propos d'une aquarelle de Mérimée [lettre inédite de M. du C.]. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.

Flaubert (G.). — * F. par lui-même. Images et textes présentés par La Varende (Écrivains de toujours). — Éditions du Seuil, 1951.

— * Bopp (Léon). — Commentaire sur *Madame Bovary*. — Neuchâtel-Paris, Éd. de la Baconnière, 1951.

— * Maranini (Lorenza). — Fatalità e natura in *Madame Bovary*. — Pavia, Tipografia Ticinese, 1951.

— Bopp (Léon). — Le bonheur de Charles Bovary. — *Journal de Genève*, 26-27 août.

— Bopp (Léon). — Les débuts de Charles Bovary. — *Action et Pensée*, septembre.

— Dédéyan (Charles). — Une lettre inédite de F. [au D^r Jules Cloquet, Damas, 7 septembre 1850]. — *Revue de Littérature comparée*, juillet-septembre.

— Duthie (E. L.). — The conclusion of F's *Saint-Antoine*. — *The Contemporary Review*, September.

— Voir : *J.-K. Huysmans*, *Maupassant* (*G. de*).

France (A.). — Stran (Magne). — L'ironie et la pitié comme mécanisme régulateur de la vie (Considérations sur l'œuvre d'A. F.). — *Edda* (Nordisk Tidsskrift for litteraturforskning), 1951, h. 2.

— Voir : *Nodier* (*Charles*).

Gautier (Th.). — * Tild (Jean). — T. G. et ses amis. — A. Michel, 1951.

— Maurevert (Georges). — « Gentilshommes de lettres ». T. G., sieur d'Avançon. — *Le Fureteur*, juillet.

— Ragghianti (C.). — G. e il teatro come visione. — *Letterature moderne*, gennaio-febbraio.

Hello (Ernest). — Voir : *Huysmans* (*J. K.*).

Heredia (J.-M. de). — Avila (Germán Delfín). — J.-M. de H., el Cubano-Francés. — *Revista Cubana*, julio-diciembre 1950.

Hugo (V.). — * Derniers inédits de V. H. *Pierres*. Textes recueillis et présentés par Henri Guillemin. — Éditions du Milieu du Monde, 1951.

— * V. H. — *La Fin de Satan*. — Introduction et notes de Paul Vernière (Classiques Delmas). — Delmas, 1951.

— * V. H. par lui-même. Images et textes présentés par Henri Guillemin (Écrivains de toujours). — Éditions du Seuil, 1951.

— * Escholier (Raymond). — V. H., cet inconnu. — Plon, 1951.

— * Guille (Mlle Frances Vernon). — François-Victor H. et son œuvre (Nouvelle Bibliothèque littéraire). — Nizet, 1950.

— Aragon. — Le Paris de V. H. —H., la paix et l'avenir. — *Les Lettres Françaises*, 5, 12 juillet.

— Baudouin (Charles). — Le thème du héros dans la *Légende des Siècles*. — *Action et Pensée*, septembre.

— Cluzel (Étienne). — A la recherche de la deuxième édition de *Bug Jargal*. — *Bulletin du Bibliophile*, nº 5.

— Cluzel (Étienne). — A propos de la septième pseudo-édition de *Notre-Dame de Paris*. — *Bulletin du Bibliophile*, nº 4.

— Marchand (Jean). — La source probable d'une pièce de V. H. [La duchesse d'Abrantès]. — *Bulletin du Bibliophile*, nº 4.

— Pìètri (François). — L'Espagne de V. H. De *Cromwell* à *Hernani*. — *La Revue*, 15 août, 1er septembre.

— Temple-Patterson (H.). — The origine of H's condensed metaphors («Grand marieur de mots l'un de l'autre étonnés »). — *French Studies*, October.

— Zatloukal (Antonín). — Sociální problematika v románech Victora Huga. — *Časopis pro moderní filologii*, č. 3.

Huysmans (J.-K.). — J.-K. H. — Pages retrouvées. A travers le jardin du Luxembourg, publiées par P.-M. Lambert. — *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, nº 23, 1951.

— J.-K. H. — Trois lettres à André Gide [mars 1891 ; 25 juillet, 14 décembre 1893 : celles-ci inédites], publiées par P.-M. Lambert. — *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, 1951.

— Bemelmans (Andrée). — Quelques souvenirs sur Jean de Caldain. — *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, 1951.

— Daoust (Joseph). — J.-K. H. et son confesseur. Correspondance inédite avec l'abbé Ferret. — *Facultés catholiques de Lille. Bulletin trimestriel*, juillet.

— Daoust (Joseph). — Un ami dévoué de H. L'abbé Broussolle. Correspondance inédite [lettres de J.-K. H. à l'abbé B., 1898-1906]. — *Études*, septembre.

— Huetz de Lemps (Roger). — H. et Ernest Hello. — *La Pensée catholique*, nº 18, 1951.

— Jacquinot (Jean). — Louis-Alexis Orsat, un ami « perdu et retrouvé « de J.-K. H., 1837-1906 [lettre inédite de H. à Orsat, 19 août 1885, Lourps]. — *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, 1951.

— Jouvin (Henri). — Les lettres de J.-K. H. Essai de bibliographie. 2e partie (II). — *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, 1951.

— Lambert (Pierre-M.). — Note sur H. et l'héraldique. — *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, 1951.

— Lefai (Henry). — Flaubert et H. [allocution prononcée le 1er juillet 1951 au Pavillon de Croisset]. — *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, 1951.

— Letellier (chanoine L.). — J.-K. H. et Henri Allais [avocat à Rouen, extraits de lettres inédites]. — *Mercure de France*, septembre.

— Tharaud (Jérôme). — Allocution prononcée le 11 mai 1951 au cloître Saint-Séverin. — *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, 1951.

Lamartine (A. de). — Boyer (Ferdinand). — L. et le Piémont (24 février-10 mai 1848). — *Revue d'histoire diplomatique*, 1950.

— Vellay (Édouard). — L'impopularité de L. peu après l'ouverture de l'Assemblée constituante [Extraits d'une lettre de L. à Valentine de Cessiat, 1er juin 1848]. — *1848. Revue des révolutions contemporaines*, mai.

Lamennais (F. de). — De Carilla (Celina E. C.). — L. y el Río de la Plata. — *Revista de historia de las ideas* (Tucumán), 1950, nº 1.

Latouche (H. de). — Hyacinthe. — Centenaire du poète H. de L. — *Bulletin du Bibliophile*, nº 4.

Lautréamont. — Camus (Albert). — L. et la banalité. — *Cahiers du Sud*, nº 307, 1er semestre.

Leconte de Lisle. — * Putter (Irving). — L. de L. and his contemporaries (University of California Publications in Modern Philology. XXXV, nº 2, p. 65-108). — Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 1951.

— Bouvet (M.) et Boussel (P.). — L'ascendance pharmaceutique de L. de L. — *Revue d'histoire de la pharmacie*, mars.

Loti (P.). — Kerlévéo (Abbé Jean). — Est-il possible d'identifier le Sylvestre Moan de *Pêcheur d'Islande* ? Sylvestre Floury ou Pierre Le Scouarnec ? — *Nouvelle Revue de Bretagne*, juillet-août.

— Valence (Odette). — Le surréalisme de P.L.[inédits]. — *Synthèses*, août.

— Voir : *Rostand (Edmond)*.

Mallarmé (S.). — Chombreaud (Roger-A.). — Deux lettres de M. à Edmund Gosse. — *Revue de Littérature comparée*, juillet-septembre.

— Lefèvre-Roujon (L.-C.). — M. et les peintres. — *Journal de Genève*, 9-10 septembre.

— Mondor (Henri). — S. M. et Claude Debussy. — *Journal musical français*, nº 1, 25 septembre.

— Pradal-Rodríguez (Gabriel). — La técnica poética y el caso Góngora-M. — *Comparative Literature*, Summer.

— Voir : *Valéry (P.)*.

Malot (Hector). — Voir : *Sainte-Beuve*.

Marguerite (Paul). — Billy (André). — Un oublié : P. M. — *Le Figaro Littéraire*, 29 septembre.

Maupassant (G. de). — * Borel (Pierre) [et Dr Charles Ladame]. — Le vrai M. — Genève, P. Cailler, 1951.

— * Thoraval (Jean). — L'art de M. d'après ses variantes. — Imprimerie Nationale, 1950.

— Lettres inédites de G. de M. [collection Édouard Maynial]. — *Le Bel Ami*, juillet.

— Vital (André). — Une lettre inédite de M. [20 ? août 1889]. — *Bulletin du Bibliophile*, nº 5.

— Lacassagne (Dr Jean). — G. de M. et son mal. — *Albums du Crocodile*, 1951.

— Ossola (Jean). — La pré-destinée de G. de M. — *Le Bel Ami*, juillet.

— Pradel de Lamase (Martial de). — Le commis G. de M. — *Revue Maritime*, septembre.

— Segura (Enrique). — G. de M. a través de la correspondencia de Gustave Flaubert. — *Cuadernos de Literatura*, enero-junio.

— *Le Bel Ami*. Bulletin de l'Association des « Amis de Guy de Maupassant ». [Nº 1], juillet 1951.

Ménard (Louis). — Cinq lettres inédites de L. M. à sa fille Jeanne. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.

Mérimée (P.). — Voir : *Du Camp (M.)*.

Michelet (J.). — Brun (A.). — A travers le *Tableau de la France*, la personnalité de M. — *Annales de la Faculté des Lettres d'Aix*, 1951, fr. 1-2.

— Refort (Lucien). — M. et la Renaissance. — [In] Mélanges Chamard.

Monselet (Charles). — Voir : *Nerval (G. de)*.

Moréas (J.). — Trouvère (Éloy). — La poésie de J. M. — *Revue des conférences françaises en Orient*, août.

Napoléon. — Tomiche-Dagher (Mme N.). — Napoléon et les infra-rouges. — *Hommes et Mondes*, octobre.

Nefftzer (Auguste). — A. N. et la fondation du *Temps* [documents inédits présentés par Jacques Vier]. — *La Pensée catholique*, nº 18, 1951.

— Voir : *Agoult (Mme d')*.

Nerval (G. de). — Deux lettres du dernier voyage de N. en Allemagne, publiées par Jean Richer. — *Revue de Littérature comparée*, juillet-septembre.

— Boyé (Maurice-Pierre). — G. de N. et Charles Monselet. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.

— Guyard (M.). — G. de N. — *El Desdichado*. — *L'Année Propédeutique*, nº 11-12.

Nodier (Ch.). — Dargaud (M.). — C. N. poète et l'épopée napoléonienne. — *Bulletin du Bibliophile*, nº 5.

— Perret (J.). — L'utilisation littéraire d'un drame judiciaire bressan. Hélène Gillet [par C. N., dans les *Contes de la Veillée*, et par A. France, dans les *Opinions de Jérôme Coignard*]. — *Annales de la Société d'émulation de l'Ain*, 1950.

Nouveau (Germain). — Billy (André). — Le centenaire de G. N. — *Le Figaro Littéraire*, 28 juillet.

— Bornecque (Jacques-Henry). — Un poète maudit sauvé : G. N. — *Le Monde*, 28-29 octobre.

— Duché (Jean). — A la découverte de G. N. — *Le Figaro Littéraire*, 27 octobre.

— Lacôte (René). — Le centenaire de G. N. — *Les Lettres Françaises*, 1er novembre.

— Le centenaire de G. N., compagnon de Rimbaud et de Verlaine [à propos de l'Exposition de la Bibliothèque Jacques Doucet], par André Breton, Benjamin Péret, Jacques Brenner. — *Arts*, 26 octobre.

Olivier (**J.**). — Sacy (S. de). — « Paris en 1830 » [Journal de Juste O.]. — *Mercure de France*, septembre.

Proudhon (**P.-J.**). — Arvon (Henri). — P. et le radicalisme allemand. — *Annales. Économies...*, avril-juin.

Quérard (**J.-M.**). — Gauthier (Célestin). — Un Breton méconnu : Joseph-Marie Q. (1796-1865). — *Nouvelle Revue de Bretagne*, juillet-octobre.

Rimbaud (**A.**). — Pasteur-Vallery-Radot. — L'éternelle énigme d'A. R. en Abyssinie. — *France-Illustration*, 18 août.

— Solmi (Sergio). — Il primo R. — *Paragone*, giugno.

— A. D. — Notes lexicologiques... *darne* chez R. — *Le Français Moderne*, juillet.

Rostand (**E.**). — * Cuzacq (René). — Les Écrivains du pays basque et bayonnais, R. à Cambo et Loti à Hendaye, les ancêtres des temps romantiques. — Mont-de-Marsan, J. Lacoste, 1951.

Sainte-Beuve. — Billy (André). — Hector Malot contre S.-B. — *Le Figaro Littéraire*, 6 octobre.

— Bonnerot (Jean). — Petite querelle littéraire en 1850. S.-B. et Hector Malot. — *Bulletin du Bibliophile*, nº 4.

— Vautier (Éd.). — Deux lettres de S.-B. à Madame Vinet. — *Gazette de Lausanne*, 23-24 juin.

— Les lettres de S.-B. à Madame Vinet [texte de la lettre publiée dans la *G. de. L.*, 23-24 juin, rétabli et complété par J. Bonnerot]. — *Gazette de Lausanne*, 28-29 juillet.

— Voir : *Proust* (*M.*).

Samain (**A.**). — P. B[reillat]. — Une amitié : A. S. et Raymond Bonheur. — *Revue de l'histoire de Versailles*, 1951.

— Cordiè (Carlo). — Cinquant' anni di critica interna a A. S. — *Letteratture moderne*, marzo-aprile.

Sand (**G.**). — * Maurois (André). — Lélia ou la vie de G. S. — Hachette, 1952.

— F. G[uédon]. — Lettre inédite de G. S. à Mgr Affre, archevêque de Paris [1er septembre 1845, collection particulière d'autographes]. — *La Semaine Religieuse de Paris*, 29 septembre.

— Maurois (A.). — G. S. et Marie d'Agoult. — *Revue de Paris*, octobre.

— Maurois (A.). — Le mariage de G. S. — *Hommes et Mondes*, octobre.

— Maurois (A.). — Le roman de G. S. et de Chopin. — *Les Œuvres Libres*, nº 291, octobre.

— Maurois (A.). — Un été à la campagne. — *Revue de Paris*, août.

— Vier (Jacques). — G. S. et ses dieux. Contribution à l'étude de la religion romantique [Liturgies d'enfance. La religion de *Lélia*. Dernières traces de l'influence menaisienne. G. S. et Pierre Leroux]. — *L'École*, 13 et 27 octobre.

Sarcey (**Fr.**). — Voir : *About* (*Edmond*).

Staël (**Mme de**). — Escarpit (Robert). — Madame de S. et le ménage Byron [documents inédits, Archives de Broglie]. — *Les Langues modernes*, juillet-août.

Stendhal. — * S. par lui-même. Images et textes présentés par Claude Roy (Écrivains de toujours). — Éditions du Seuil, 1951.

— * Vermale (François) et Parc (Yves du). — Un conspirateur stendhalien. Paul Didier, 1758-1816. — Soc. du Grand Armorial de France, 1951.

— Omaggio a Stendhal [texte des communications et mémoires présentés au Congrès des savants stendhaliens, Parme, 23-25 septembre 1950]. — *Aurea Parma*, luglio-dicembre 1950.

— Bernini (Ferdinando). — Enrico de Paoli e gli umori di Parma verso *La Chartreuse*. — *Aurea Parma.*

— Blin (Georges). — Sur une rencontre de S. avec Honoré de Balzac : *Lucien Leuwen* et *La Femme abandonnée*. — *Aurea Parma.*

— Bonfantini (Mario). — S. e il paesaggio italiano. — *Aurea Parma.*

— Boyer (Ferdinand). — Le voyage de S. à Ravenne (octobre-novembre 1835). — *Aurea Parma.*

— Brombert (Victor H.). — S. : le romancier des interventions. — *Aurea Parma.*

— Caraccio (Armand). — S. devant la musique. — *Aurea Parma.*

— Caraccio (Armand). — Le style de S. et la fin de la *Chartreuse* [résumé italien]. — *Aurea Parma.*

— Cordiè (C.). — S. ammiratore del « gran Muratori ». — *Convivium*, nos 4-5, 1950.

— Gaillard (Commt Émile). — Les hôtes et les logements du sous-lieutenant Henri Beyle en Piémont. — *Aurea Parma.*

— Litto (V. del). — *L'Histoire de la Peinture en Italie* de S. ou la fin d'une légende. — *Aurea Parma.*

— Lombardi (Glauco). — Colorno, centro ideale della *Certosa di Parma*. — *Aurea Parma.*

— Magnani (Luigi). — Beaumarchais, insospettata fonte stendhaliana. — *Aurea Parma.*

— Martineau (Henri). — Un fragment de lettre inédit de S. [22 octobre 1840, à Romain Colomb]. — *Aurea Parma.*

— Martineau (Henri). — S. dilettante et dandy. — *Mercure de France*, octobre.

— Martineau (Henri). — S. livre et perd une bataille amoureuse [S. et la comtesse Daru]. — *Le Figaro Littéraire*, 13 octobre.

— Martineau (Henri). — Sur une page du *Journal* de S. — *Letterature moderne*, maggio-giugno.

— Martino (Pierre). — *La Chartreuse de Parme* et sa géographie [résumé]. — *Aurea Parma.*

— Maurevert (Georges). — Gentilshommes de lettres. M. de S., officier de cavalerie. — *Le Fureteur*, septembre.

— Michel (François). — Un souvenir de S. amoureux dans la *Chartreuse de Parme*. — *Aurea Parma.*

— Pellegrini (Carlo). — S. e la contessa d'Albany. — *Aurea Parma.*

— Pincherle (Bruno). — In margine a *De l'amour*. Il capitano di Vésel e il gendarme di Cento. — *Aurea Parma.*

— Remak (H. H.). — Gœthe and S.: development and significance of his attitude. — [In] *Gœthes Bicentennial Studies* (Indiana University, 1950).

— Sells (A. Lytton). — *La Chartreuse de Parme* : the problem of style. — *Modern Language Quarterly*, December 1950.

— Starobinski (Jean). — S. pseudonyme. — *Les Temps Modernes*, octobre.

— Talva (François). — S., compagnon de voyage. — *Revue des Conférences françaises en Orient*, juin.

— Turnell (Martin). — S's last novel [*Lamiel*. Translated with an introduction by T. W. Earp, Turnstile Press]. — *Twentieth Century*, October.

— Vaudoyer (Jean-Louis). — Discours prononcé à Parme le 24 septembre 1950. — *Aurea Parma.*

— Rassegna di articoli apparsi nella stampa italiana e straniera. — *Aurea Parma.*

Taine (H.). — Eustis (Alvin A.). — Hippolyte T. and the classical genius (University of California publications in modern philology. Vol. 35, nº 1). — Berkeley, University of California Press, 1951.

— Carré (Jean-Marie). — L'Italie de Gœthe, de Ruskin et de T. — *Revue de Littérature comparée*, juillet-septembre.

Tocqueville (A. de). — * The Recollections of A. de T. Translated by Alexander Teixeira de Mattos. Ed. with many additions from the original text and an introduction by J. P. Mayer. — New York, Columbia University Press, 1949.

— Rougier (Louis). — La leçon de T. — *Nouvelle Revue de l'économie contemporaine*, juillet-août.

— Zemach (Ada). — A. de T. on England. — *The Review of Politics*, July.

Van Lerberghe (Charles). — Le Dantec (Yves-Gérard). — Ch. V. L., « poète de l'ineffable » [1861-1907]. — *Revue Française*, juillet.

Viennet (J.-R.-G.). — Duc de La Force. — Un témoin du XIXe siècle [V.]. — *Les Nouvelles Littéraires*, 13 septembre.

Vinet. — Voir : *Chateaubriand.*

Vogüé (Vte E.-M. de). — Ormesson (Mis d'). — Le vicomte E.-M. de V., diplomate et écrivain. — *Revue d'histoire diplomatique*, 1950.

XXe SIÈCLE

Divers. — * Boisdeffre (Pierre de). — Métamorphose de la littérature. Tome II. De Proust à Sartre [Proust. — Valéry. — Cocteau. — Anouilh. — Camus. — Sartre]. — Alsatia, 1951.

— * Simon (Pierre-Henri). — Témoins de l'homme. La condition humaine dans la littérature contemporaine [La pensée tragique de Marcel Proust. — André Gide et Dieu. — Paul Valéry ou l'esprit pur. — P. Claudel ou l'esprit du monde. — Henry de Montherlant et le néant. — Bernanos et le saint. — André Malraux et le sacré. — J.-P. Sartre et le destin. — A. Camus et l'homme]. — A. Colin, 1951 [Édition remaniée du cours professé à l'Institut d'études politiques de l'Université de Paris en 1950-1951 et publié dans les « Cahiers de la Fondation nationale des Sciences politiques », nº 25, A. Colin].

— Lebègue (Raymond). — Quand la littérature du XXe siècle entrera-t-elle dans nos Universités ? — *L'Éducation Nationale*, 18 octobre.

— Rouché (Jacques). — Souvenirs [Marcel Prévost et Éd. Estaunié. — André Gide. — André Suarès. — Jules Renard]. — *La Revue*, 1er novembre.

Apollinaire (G.). — Turpin (Georges). — Mes premières rencontres avec A. — *L'Acropole*, juin-juillet.

Arbaud (Joseph d'). — * J. d'A. — Li Cant palustre. Les Chants palustres. — Éditions Horizons de France, 1951.

Barrès (M.). — Dubreuil (Léon). — M. B. et Charles Le Goffic ensemble en Bretagne [en 1886]. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, juillet-octobre.

Bergson (H.). — * Adolphe (Lydie). — La dialectique des images chez B. (Bibliothèque de philosophie contemporaine). — Presses Universitaires, 1951.

— Chevalier (Jacques). — Comment B. a trouvé Dieu. — *La Revue*, 15 octobre.

— Kaplan (Francis). — Le christianisme de B. — *Évidences*, mai-juin.

Bernanos (G.). — G. B. — Vie de Jésus [inédit]. — *Société des Amis de G. Bernanos. Bulletin*, nº 6.

— A. B[éguin]. — Une grande première au Schauspielhaus de Zurich. B. à la scène [les Dialogues des Carmélites, Die Gegnadete Angst]. — *Gazette de Lausanne*, 14-15 juillet.

— Gordan (Dom Paul). — B. au Brésil (II). — *Société des Amis de Georges Bernanos. Bulletin*, nº 6.

— Gordan (P. Paulus). — Die Stimme des Rufenden : G. B. — *Benediktinische Monatschrift*, 1949, H. 3-4.

— Loré-Laborde (R.). — Lettres de B. à une débutante. — *La Gazette des Lettres*, 15 septembre.

— *Un mauvais rêve*. L'accueil de la critique. — *Société des Amis de Georges Bernanos. Bulletin*, nº 6, juin.

— Le film de Robert Bresson. I. G. B. : Lettre à *Samedi-Soir* [8 novembre 1947]. II. *Le Journal d'un curé de campagne* jugé par la critique. — *Société des Amis de Georges Bernanos. Bulletin*, nº 7-8, octobre.

Bourget (P.). — Pouilliart (Raymond). — P. B. et l'esprit de décadence. — *Les Lettres Romanes*, août.

Bousquet (**Joe**). — J. B. — Réponse à une enquête [*Combat*, août 1946, sur l'engagement de l'écrivain], présentée par L. E[mié]. — *Cahiers du Nord*, nº 90-91, 1950-1951.

— J. B. — Toi qui as levé la pierre du noir [carnet intime inédit]. — *Cahiers du Nord*, nº 90-91.

— Ballard (Jean). — J. B. : le causeur. — *Cahiers du Nord*, nº 90-91.

— Cassou (Jean). — Hommage [à J. B.]. — *Cahiers du Nord*, nº 90-91.

— Castan (Félix). — J. B. — *Oc*, abril.

— Delétang-Tardif (Yanette). — La lumière et la nuit. — *Cahiers du Nord*, nº 90-91.

— Emié (Louis). — Pages de journal. — *Cahiers du Nord*, nº 90-91.

— Fouras (Hugues). — J. B. poète. — *Cahiers du Nord*, nº 90-91.

— Nelli (René). — J. B. et le manichéisme. — *Cahiers du Nord*, nº 90-91.

— Vandercammen (Edmond). — J. B. ou la grandeur dans la souffrance. — *Cahiers du Nord*, nº 90-91.

Boylesve (**René**). — Lettres inédites de Fernand Séverin et de R. B., 1921-1925 [recueillies par Gérard-Gailly]. — *Revue générale belge*, septembre.

— Lefort (Edmond). — R. B. et la Touraine. — *Au Jardin de la France*, printemps.

— Voir : *Proust* (*M.*).

Cadou (**R.-G.**). — R.-G. C. — Fragments inédits. — *Les Lettres Françaises*, 6 septembre.

— Rousselot. — Sur la mort de R.-G. C. — *Flammes vives*, juin.

Chateaubriant (**Alphonse de**). — * A. de C. — Lettre à la chrétienté mourante (Les Cahiers verts, 2e série; nº 4). — Grasset, 1951.

Divoire (**Fernand**). — Salmon (André). — [F. D., créateur de l'information littéraire]. — *Carrefour*, 25 juillet.

Duvernois (Henri). — * Taffel (Abram). — The prose fiction and dramatic works of H. D. — New York, S. F. Vanni, 1951.

Fargue (L.-P.). — Voir : *Proust (M.).*

Fontainas (André). — Bellivier (André). — Le souvenir d'A. F. — *L'Acropole*, septembre-octobre.

Gide (André). — * A. G. — *Et nunc manet in te.* Suivi de *Journal intime.* — Neuchâtel-Paris, Ides et Calendes, 1951.

— * Guerard (Albert J.). — A. G. — Cambridge, Harvard University Press, 1951.

— Lettre d'A. G. à Umberto Campagnolo, 28 janvier 1951. — *Comprendre* (Société européenne de culture), nº 3, mai [publié aussi dans *Liberté de l'Esprit*, octobre].

— Bo (Carlo). — La lezione di G. — *Paragone*, giugno.

— Bo (Carlo). — La morte di G. — *La Letteratura e arte contemporanea*, gennaio-aprile.

— Bonafé (Félix). — A. G. tel que je l'ai connu. — *La Boîte à Clous*, nº 12-13, 1951.

— Combette (Dominique). — La morale et la mort de l'immoraliste. — *Le Cerf-Volant*, 2e trimestre.

— Fortini (Franco). — G. et la jeune Italie. — *Roman*, septembre.

— Gattegno (Félix). — De *André Walter* à *Thésée.* — *Sur*, junio.

— Green (Julien). — Entrevistas con A. G. [traducción de José Bianco]. — *Sur*, junio.

— Grossrieder (Hans). — Der Dämon A. G^s oder Konversion und leere Freiheit. — *Wort und Wahrheit*, April.

— Haloche (Maurice). — Derniers propos sur A. G. — *Le Thyrse*, 1er septembre.

— Lecomte (René). — A propos de G. (I). — *Marche Romane*, juin.

— Levaux (Léopold). — A. G. et notre temps. — *Civitas*, August.

— Maiwald (Serge). — Begegnung mit A. G. Zum Tode des grossen französischen Dichters. — *Universitas* (Tübingen), H. 6.

— Marill-Albérès (René). — G. moralista e immoralista. — *Sur*, junio.

— Mehl (Roger). — L'attitude religieuse d'A. G. pendant ses dernières années. — *Foi et Vie*, septembre-octobre.

— Molles-Stein (Marie D.). — Conversations with A. G., 1950. — *The Modern Language Forum*, March-June.

— Mottoulle (Marie-Jeanne). — A. G. devant la critique. — *Revue des Langues vivantes*, nº 3.

— Ocampo (Victoria). — Encuentro y desencuentro con G. — *Sur*, junio.

— Reuillard (Gabriel). — Le seuil de la destinée de G. [Les maisons de Rouen]. — *Le Monde*, 1er septembre.

— Sander (Ramón). — Libertad y « contrainte » en A. G. — *Atenea*, marzo.

— Simon (Pierre-Henri). — Le christianisme d'A. G. — *Revue générale belge*, septembre.

— Stéphane (Roger). — A. G. tel qu'en lui-même.... — *L'Observateur*, 27 septembre.

— Suárez (Alvaro Fernández). — ¿ Qué teníamos nosotros contra G. ? — *Sur*, junio.

— Sussex (R. T.). — A. G. — *Meanjin*, Winter 1951.

— Torre (Guillermo de). — Constantes de A. G. — *Sur*, junio.

— Vallée (Claude). — A. G. — *Sources*, nº 4, juin.

— Vallis (Geo). — A. G. et le cœur. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.

— « L'équipe de *Roman* ». — A. G. romancier. — *Roman*, septembre.

— Voir : *Huysmans (J.-K.).*

Giraudoux (J.). — * Herriot (Édouard). — J. G. Avec une étude par Louis Joxe. — Éditions La Passerelle, 1951.

— Herriot (Édouard). — Hommage à J. G. — *Hommes et Mondes*, août.

— Robinet (André). — G. et Racine. — *Revue de la Méditerranée*, juillet-août.

Jacob (Max). — Un inédit de M. J. Mon catéchisme de la peinture [lettre de M. J. à Armand Dayot]. — *Arts*, 12 octobre.

— Frank (Nino). — Feux arrière [Le dimanche avec Max Jacob, 1923...]. — *Mercure de France*, août.

— Rousselot (Jean). — Avec M. J., de Montmartre à Saint-Benoît-sur-Loire. Suivi d'une « Méditation » inédite de M. J. : L'Enfer (1943). — *Revue de la Pensée française*, septembre.

Jouvet (Louis). — Barrault (Jean-Louis). — L. J. — *Le Figaro Littéraire*, 25 août.

— Bory (Jean-Louis). — Mort de quelqu'un. — *Gazette des Lettres*, 15 septembre.

— Carat (Jacques). — L. J. — *Preuves*, septembre.

— Carré (Jean-Marie), Vaillant (Jean-Paul). — L. J. et les Ardennes. — *La Grive*, octobre.

— Chancerel (Léon). — L. J. — *Larousse Mensuel*, octobre.

— Gautier (Jean-Jacques). — J., mon patron [lettre de Mme Doris]. — *Le Figaro Littéraire*, 8 septembre.

— Gouhier (H.). — L. J. — *La Vie Intellectuelle*, octobre.

— Lerminier (Georges). — L. J. — *L'Age Nouveau*, octobre.

— Oberlé (Jean). — L. J. — *Adam*, octobre-novembre.

— G. P. — A propos de J. — *Liberté de l'Esprit*, octobre.

— Duhamel (Georges), Rousseaux (André), Gandon (Yves), Moissan (Catherine), Herrand (Marcel), Beaumont (Germaine). — Le souvenir de L. J. — *France-Illustration*, 1er septembre.

Le Cardonnel (Louis). — Arcelin (Pierre). — La bibliothèque de L. Le C. au palais du Roure. — *Mercure de France*, août.

Le Goffic (Ch.). — Voir : *Barrès (M.)*.

Lenormand (H.-R.). — Radine (Serge). — Grandeur et misère de l'œuvre de H.-R. L. — *Christianisme social*, juillet-septembre.

Natanson (Thadée). — Hertz (Henri). — T. N. et la *Revue Blanche*. Souvenirs. — *La Terre Retrouvée*, 15 septembre.

— Kapferer (Simone). — T. N. — *Arts*, 7 septembre.

— Reuillard (Gabriel). — Mort de T. N. — *Le Monde*, 29 août.

Nolhac (Pierre de). — Voir : *Ronsard (P. de)*.

Payer (André). — Thomé (J.-R.). — A. P. (1887-1950). — *Points et Contrepoints*, septembre.

Péguy (Ch.). — * C. P. — Mystère de la charité de Jeanne d'Arc. Gouaches de Jean Hugo (Le Rayon d'or. 4). — Gallimard, 1951.

— [Dix] Lettres de P. à Louis Gillet, présentées par Auguste Martin. — *L'Amitié Charles Péguy. Feuillets mensuels*, no 21, mai.

— Béguin (Albert). — Le livre de René Johannet. — *L'Amitié C. P. Feuillets mensuels*, mai.

— Crouzet (Paul). — P. chez les autres. — *L'Amitié C. P. Feuillets mensuels*, mai.

— Martin (Auguste). — La dernière étape de P. De Montmélian à Villeroy. — *L'Amitié C. P. Feuillets mensuels*, no 23, septembre.

— Riby (Jules). — Une polémique de P. avec le *Journal du Loiret.* — *L'Amitié C. P. Feuillets mensuels*, nº 22, juillet.

— Ricatte (Robert). — Étude d'un texte de P. : *Ève*, str. 327-411. — *L'Année Propédeutique*, nºs 9-10.

— Séché (Alphonse). — Trois pauvres. Réponse à notre enquête. — *L'Amitié C. P. Feuillets mensuels*, septembre.

— Steinacker (Eppo). — Nietzsche und P. — *Der Brenner* (Innsbruck), Herbst 1951.

— Lettre de Victor Boudon à M. Barrès. — Lettre de V. B. à M. le curé de Neufmoutiers. Lettre d'E. Boivin à André Bourgeois [sur la mort de C. P.]. — *L'Amitié C. P. Feuillets mensuels*, septembre.

— P. et André Gide [Lettre inédite de G. à P., 8 novembre 1910]. — *L'Amitié C. P. Feuillets mensuels*, mai.

— Dédicaces de C. P. — *L'Amitié C. P. Feuillets mensuels*, juillet.

— Bibliographie [Œuvre de P. ; livres écrits sur P.]. — *L'Amitié C. P. Feuillets mensuels*, mai.

Philippe (Ch.-L.). — Dargaud (Marius). — La destinée de Charles Blanchard. — *Bulletin du Bibliophile*, nº 4.

Pourtalès (Guy de). — Chenevière (Jacques). — G. de P. — *Revue de Paris*, août.

Proust (M.). — M. P. — *Jean Santeuil.* Roman inédit [fragments]. — *Le Figaro Littéraire*, 20, 27 octobre.

— M. P. — Séparation [fragment extrait des *Carnets inédits*, vers 1905]. Lettre à Léon-Paul Fargue. — *Bulletin de la Société des Amis de Marcel Proust*, 1950, nº 1.

— Achury-Valenzuela (Darío). — A la memoria de M. P. — *Cultura Universitaria* (Caracas), noviembre-diciembre 1950.

— Bonnet (Henri). — A propos d'un inédit de P. [Le Balzac de M. de Guermantes]. P., Sainte-Beuve et Balzac. — *Bulletin de la Société des Amis de M. P.*, nº 1, 1950.

— Bonnet (Henri). — Le sujet d'*A la recherche du temps perdu.* — *Bulletin trimestriel de la Société dunoise*, 1948.

— Bordeaux (Henry). — Souvenirs sur P. et Boylesve. Lettres inédites de P. — *Les Œuvres Libres*, nº 62, juillet.

— Brée (Germaine). — New trends in P. criticism. — *Symposium*, May.

— Djari (P. L.-A.), O. f. m. cap. — P. devant l' « éternité ». — *Études franciscaines*, août.

— Dufour (Louis). — M. P. et la météorologie. — *Études franciscaines*, août.

— Fallois (Bernard de). — Le roman inédit de M. P. : *Jean Santeuil.* — *Opéra*, 26 septembre.

— Gerhardt (Mia I.). — A propos de quelques pages de P. — *Neophilologus*, Juli.

— Goron (Lucien). — L'horizon de Combray. — *Bulletin de la Société des Amis de M. P.*, nº 1, 1950.

— Lacretelle (Jacques de). — Un témoignage sur P. [Lettres inédites de M. P. à J. de L.]. — *Bulletin de la Société des Amis de M. P.*, nº 1, 1950.

— *Bulletin de la Société des Amis de M. P. et des Amis de Combray.* — Nº 1, 1950 [Publié en 1951. Le *Bulletin*, non mis dans le commerce, est réservé aux membres de la Société. Adhésions reçues par M. P. L. Larcher, 26, rue du Docteur-Galopin, Illiers, Eure-et-Loir ; trésorier : M. Paul Albert Boyer, 42, cours Albert Ier, C. C. P. 5928, Paris. Membres titulaires : 300 fr. ; bienfaiteurs, 500 fr. ; fondateurs : 1 000 fr.].

Ramuz (C.-F.). — Monnier (Jean-Pierre). — La démarche de R. — *Roman*, septembre.

Régnier (Paule). — P. R. — *Journal*. Fragments. — *La Table Ronde*, novembre.

Rolland (R.). — Barrère (Jean-Bertrand). — R. R. et les catholiques. Suivi de : R. R. Saint-Louis [inédit]. — *Ecclésia. Lectures chrétiennes*, août.

Saint-Exupéry (A. de). — Luzzatto (Adèle). — A. de S.-E. — *Il Ponte*, giugno.
— Pélissier (Dr Georges). — Non, le mystère de la mort de S.-E. n'est pas encore éclairci. — *Les Nouvelles Littéraires*, 26 juillet.
— Shuffrey (F. A.). — A. de S.-E. — *French Studies*, July.
— Smith (Maxwell A.). — S.-E's *Citadelle*. — *The French Review*, October.

Saint-Pol-Roux. — Br. (Th.). — S.-P.-R. et ses amis [documents inédits]. — *Le Goéland*, juillet-septembre.

Soulages (Gabriel). — Berne-Lagarde (Pierre de) et Fourcassié (Jean). — G. S. Sa vie et son œuvre, avec des documents inédits et un essai de bibliographie. — *Bulletin de la Société des sciences, arts et belles-lettres du Tarn*, janvier-décembre 1949 (1950).

Suarès (A.). — * A. S. — Portrait de Paul Léautaud, suivi d'une lettre de P. L. Préface de Robert Mallet. — Éditions Universelles, 1951.
— Barjon (Louis). — A. S. et Paul Claudel. — *Études*, septembre.

Valéry (P.). — * P. V. — Œuvres complètes. Tome I. Divers écrits sur Stéphane Mallarmé. — Gallimard, 1951.
— * P. V. — Dance and the Soul. The original French text, with a translation by Dorothy Bussy. — London, John Lehman, 1951.
— * Félici (Noël). — Regards sur V. (Bibliothèque Aldine). — Hazan, 1951.
— P. V. — Page de carnet. — *La Revue des Arts*, nº 1, 1951.
— Pomès (Matilde). — P. V. y España. — *Revista de la Universidad de Buenos-Aires*, julio-septiembre 1950.
— Richtofen (Erich von). — Einige Aspekte in der Gestaltung des *Mon Faust* von P. V. — *Studia Neophilologica*, n. 2-3.
— The prose of P. V. [Dance and the Soul. — Reflections on the world to day]. — *The Times Literary Supplement*, 31 th August.

René Rancoeur.

NOUVELLES DIVERSES

Association internationale des études françaises (Collège de France, 27-29 août 1951). — L'A. I. E. F. a pleinement atteint son but : réunir les chercheurs d'autant de pays que possible et rassembler par leurs contributions la matière des *Cahiers trimestriels*, dont les premiers parurent en juillet 1951, consacrés aux communications de 1950. Pendant la réunion eut lieu l'élection du nouveau président, A. B. Duff, de Jérusalem, et le comité se renouvela selon les statuts.

De la 1re journée, consacrée à l'Encyclopédie et à son rayonnement à l'étranger, il a déjà été rendu compte dans notre n° 3 de 1951 (p. 416). Au cours de la 2e journée, consacrée à Port-Royal, les congressistes se sont intéressés à définir le jansénisme. J. Dagens examina l'augustinisme jusqu'à Bossuet et signala l'importance capitale des *Méditations* de Jean de Fécamp. N. Dufourcq, retraçant l'évolution du motet, suivit les trois générations de musiciens de la fin du XVIIe siècle. J. Orcibal, restant dans le domaine historique, et L. Goldmann, rattachant Hegel et Marx au jansénisme, provoquèrent les principales discussions. W. Stewart étudia les rapports entre Racine et Port-Royal. La communication de l'abbé Cognet porta sur les Petites Écoles et sur leurs manuels, dont l'influence fut énorme jusqu'en 1850, surtout en Angleterre. Dans la discussion, G. Chinard souligna l'importance des traités de Nicole, notamment celui contre le théâtre ; et M. Poulet, par une distinction entre la grâce substantielle et la grâce actuelle, dirigea les débats dans les voies difficiles de la théologie.

Les deux séances consacrées au Diable furent plus courtes et moins animées. F. Carmody étudia le diable des bestiaires, J. Frappier, celui des romans, et R. Lebègue, celui des grands mystères. J. Orr analysa quelques expressions anglaises, et W. Rice, le *Livre de la Diablerie*, d'Éloi d'Amerval.

Grâce à l'U. N. E. S. C. O. ces communications seront publiées par nos *Cahiers* : ainsi l'A. I. E. F. a justifié son existence et réalisé un de ses projets. Le trésorier, Jean Frappier (Sorbonne), reçoit volontiers les cotisations (par mandat postal) de 700 francs des nouveaux membres (ceux-ci seront proposés par deux membres fondateurs). Pour les *Cahiers* et le programme de 1952 (1-3 septembre, à Paris), on s'adressera au secrétaire général, Pierre Josserand (Bibl. Nat.). Je suis à votre disposition pour tous autres renseignements. — Francis Carmody (Berkeley, Californie).

Le mois littéraire. — La liste suivante, qui doit être incomplète, donne une idée de l'activité de nos sociétés littéraires. Le seul mois de mars n'a pas eu moins de sept réunions :

4 mars. — Le Comité directeur de la Société d'Histoire du Théâtre procède à l'élection de son bureau. Président : Léon Chancerel. — Conférence sous les auspices de la Société : M. René Bray, *Molière, comédien et directeur de troupe* (Sorbonne, 22 mars).

13 mars. — Paris. Le Comité Leconte de Lisle et Lacaussade arrête les manifestations qui doivent commémorer le centenaire des *Poèmes antiques*, de Leconte de Lisle, et des *Poèmes et Paysages*, d'Auguste Lacaussade. Délégué général : M. R. Barquissau, 10, rue Oudinot (7e).

13 mars. — Rouen. Musée de l'Hôtel-Dieu. Le Comité de direction de la Société des Amis de Flaubert met au point le programme de ses prochaines manifestations. Il prépare son Bulletin n° 3.

14 mars. — Le Comité de la Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray entend le rapport de son secrétaire général sur le rapide développement de la société et les visites faites à Illiers par diverses personnalités françaises et étrangères. Le prochain Bulletin de la société (n° 2) paraîtra en mai. L'Assemblée générale de la Société aura lieu à Illiers, le 10 juillet prochain (Proust est né le 10 juillet 1871). Président : le professeur Henri Mondor ; secrétaire général : M. P.-L. Larcher.

26 mars. — Le Comité de la Société des Amis de Lamennais doit procéder à des échanges de vues sur la célébration du centenaire de la mort de Lamennais en 1954. Secrétaire général : M. Michel Geistdoerfer, 9, rue de Navarre (5e).

28 mars. — Le Collège de Poésie, qu'anime M. Jacques Duron, tient sa 4e séance. Conférence de Mme de la Rochefoucauld (*Marguerite de Valois*) et de P. Clarac (*Jean de la Ceppède*).

29 mars. — Assemblée générale de la Société Ernest Renan et conférence de M. André Piganiol. Secrétaire général : M. A. Dupont-Sommer, 9, rue du Val-de-Grâce (5e).

Communiqué du Centre National de la Recherche Scientifique. — Possibilités de séjour à l'étranger.

A. Conventions d'échanges du C. N. R. S.

Il existe entre le C. N. R. S. et les organismes ci-après des conventions d'échange de chercheurs. *Conditions* : nationalité *française*, connaissance de la langue, aptitude scientifique.

La Recherche scientifique *belge*, le *British* Council, le Conseil de la Recherche scientifique *italienne*, l'Organisation *néerlandaise* pour la Recherche scientifique accueillent des spécialistes de toutes disciplines, l'Université de *Londres et* l'École polytechnique fédérale de *Zurich*, pour les sciences exactes et expérimentales seulement, le *Medical Research Council* pour les sciences biologiques et médicales seulement.

B. Attribution d'allocations par le C. N. R. S.

La C. N. R. S. accorde directement des subventions pour frais de voyage (sauf États-Unis) et séjour pour tous pays et toutes disciplines.

Renseignements pour § A et B : C. N. R. S., 4e bureau.

Dates limites pour les demandes : 1er mars pour séjours d'un an, 1er mars et 15 septembre pour séjours plus brefs.

C. Attribution de bourses par d'autres organismes.

1° U. N. E. S. C. O. :

Le Service d'échange de personnes de l'U. N. E. S. C. O., 19, avenue Kléber, Paris, possède et diffuse une documentation précise et complète sur toutes les possibilités de séjour à l'étranger.

2° Grande-Bretagne :

Le British Council accorde directement des bourses (10 mois et séjours plus brefs).

Renseignements et demandes : *British Council*, 28, Champs-Élysées, Paris (8e).

3° États-Unis :

a. Les professeurs de l'Enseignement supérieur, de l'Enseignement du Second Degré, les chercheurs du C. N. R. S., les docteurs en médecine, les ingénieurs et les étudiants avancés (Diplôme d'Études supérieures ou Doctorat) peuvent obtenir des bourses d'une année pour les États-Unis (séjour versé par : la Direction générale des Relations culturelles, Bourses Smith-Mundt, Fondation A. et B. Meyer. Voyage couvert par bourse Fulbright).

Renseignements et demandes : Commission franco-américaine d'échanges universitaires, 9, rue Chardin, Paris (16e).

b. Les ingénieurs sortant d'une grande école âgés de moins de trente-cinq ans peuvent être invités par les étudiants du *Massachussetts Institute of Technology* pour quatre mois (juin-septembre), séjours et voyages payés.

Demandes : par l'intermédiaire de l'école ayant délivré le diplôme, en novembre.

Renseignements : M. J. Combrisson, 6, rue Mizon, Paris (15e).

Erratum. — Nous nous excusons d'une coquille qui s'est glissée dans l'article de M. Mario Roques, publié dans notre n° 4 de 1951. Page 467, ligne 4, au lieu de « son héroïsme », il faut lire « son héroïne ». Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes.

Le Gérant : **G. Mignot.**

Imp. en France à l'Imp. Willaume-Egret à St-Germain-lès-Corbeil en avril 1952
O. P. I. A. C. L. 31.1152. — Dépôt légal effectué dans le 2e trimestre 1952
N° d'ordre dans les travaux de la Librairie Armand Colin : 884
N° d'ordre dans les travaux de l'Imp. Willaume-Egret : 613

Revue
d'Histoire littéraire
de la France

LES « TABLEAUX DE LA NATURE » DE CHATEAUBRIAND

« Les historiens de Chateaubriand se taisent sur ses premiers vers » [1] ; silence prudent, car la question est de savoir dans quelle mesure les *Tableaux de la Nature*, que Chateaubriand présente en 1828, dans ses *Œuvres complètes*, [2] comme les « essais » de sa muse et qu'il fait remonter aux années 1784-1790, peuvent être invoqués comme un témoignage de « sa première jeunesse » ; il y a de bonnes raisons d'être méfiant ; lorsqu'en 1826 il réédita l'*Essai sur les Révolutions*, il prétendit qu'il n'avait pas changé « un seul mot » au texte de 1797 [3] ; la preuve est faite aujourd'hui qu'il l'a corrigé [4]. Dans la préface aux *Mélanges et Poésies*, à propos de ses vers de 1784-1790, il se laisse aller à un demi-aveu qui inquiète : « Je n'ai rien ou presque rien changé à ces vers » [5]. On peut apprécier ce « presque rien » d'après deux exemples sur lesquels l'attention des critiques a déjà été attirée [6] : Chateaubriand signale, dans sa préface, que les « vers intitulés la *Forêt* » avaient paru dans le *Mercure* « au retour de l'émigration » [7] ; — exactement le 7 messidor an X (26 juin 1802) ; or la version de 1828, par rapport au texte de 1802, révèle, outre des différences dans la ponctuation, cinq corrections d'importance variable. Il y a mieux : Chateaubriand ne dit pas que la première partie du Sixième Tableau (*Nuit d'Au-*

1. André Monglond, *Le Préromantisme français*, t. I, p. 172, note 1.
2. *Œuvres complètes de M. le Vicomte de Chateaubriand*, Paris, Ladvocat, 1826-1831, 28 tomes en 31 (ou 32) volumes in-8°. Nous désignons cette édition par les initiales O. C. ; les *Tableaux de la Nature* figurent au t. XXII (1828) : *Mélanges et Poésies*, p. 305-324 ; Ch. les présente dans la préface au t. XXII, p. XIIJ.
3. *O. C.*, t. I, p. 1 : Avertissement ; voir aussi t. XVI, p. VJ.
4. Voir A. Weil, dans F. Brunot, *Histoire de la langue française*, t. X, 2e partie, p. 790-793.
5. *O. C.*, t. XXII, p. XIIJ.
6. Par M. V. Giraud (« *Chateaubriand à vingt-deux ans* », article du *Correspondant*, juil.-sept. 1905, t. III, p. 583 — repris dans *Nouvelles études sur Chateaubriand*, Paris, Hachette, 1912, p. 156), et par A. Weil dans son *René*, éd. crit. Soc. textes fr. mod. Paris, Droz, 1935, p. XL-XLI, note 1.
7. *O. C.*, t. XXII, p. XV. *Second Tableau* : *La Forêt*, p. 306.

tomne)[1] avait aussi été publiée ; elle avait paru, anonyme, dans le *Mercure* du 14 messidor an X (3 juillet 1802) sous le titre : *Par un jeune homme âgé de seize ans* ; or, sur les trente-quatre vers que comporte ce fragment, quinze ont été remaniés dans le texte de 1828 ; au reste, il n'est pas sûr que le texte de 1802 représente l'état primitif de ces deux pièces. Même le *Neuvième Tableau*, *L'Amour de la Campagne*, ne reproduit pas exactement le texte qui en avait été donné dans l'*Almanach des Muses* en 1790[2] : la ponctuation est différente en six endroits ; et, dans deux vers, la ponctuation nouvelle modifie le sens.

Dans ces conditions il pourrait paraître téméraire de voir avec M. André Monglond, dans les *Tableaux de la Nature*, les thèmes essentiels sur lesquels Chateaubriand devait faire « ses plus puissantes orchestrations »[3] ; il est sans doute dangereux, quand on connaît Chateaubriand et sa manie de tout corriger, de chercher la préfiguration de son œuvre dans des pièces dont deux n'ont été publiées qu'en 1802, après l'*Essai*, *Atala*, et le *Génie*, et dont sept n'ont paru qu'en 1828. M. V. Giraud, puis M. A. Weil ont eu raison de mettre en garde la critique contre l'interprétation hâtive de poèmes dont on ignore la version primitive. Mais une méfiance exagérée, qui amènerait à passer sous silence les *Tableaux de la Nature* comme un document falsifié, ne serait pas d'une meilleure méthode : ce serait s'inscrire en faux contre ce qu'en dit Chateaubriand dans la Préface aux *Mélanges et Poésies* et dans ses *Mémoires* et récuser les indices qui, dans le texte même, concordent avec ses affirmations. Bien sûr, il est souvent difficile de démêler dans ses allégations le vrai de l'imaginaire ; et à propos du Voyage en Amérique, les mises au point récentes, tout en réduisant la part du mensonge, ne dissipent pas toutes les obscurités[4] ; bien sûr, il s'est souvent contredit et, pour accorder ses témoignages, il lui est arrivé de recourir à des explications qui ressemblent à des fictions[5]. Mais qu'il ait menti quelquefois ne doit point nous incliner à croire qu'il ait menti toujours.

Les manuscrits des poèmes de jeunesse de Chateaubriand sont perdus, selon toute apparence ; et l'on ne peut espérer résoudre complètement cet irritant petit problème ; mais en étudiant les thèmes et les sources des poèmes publiés sous le titre de *Tableaux de la Nature*, en interprétant les variantes connues pour trois d'entre eux, en recoupant les témoignages de Cheataubriand, il est possible de faire la part du certain et du probable.

1. *Ibid.*, p. 313.
2. *Almanach des Muses*, 1790, p. 205. — *O. C.*, t. XXII, p. 321-322.
3. *Op. cit.*, t. I, p. 171.
4. Voir M. Levaillant. Édition des *Mémoires d'Outre-Tombe*, Flammarion, t. I, Appendice XIV, p. 589 et suiv.
5. Par exemple à propos des manuscrits qu'il aurait perdus pendant la Révolution. Voir P. Martino, *A propos du voyage en Amérique de Chateaubriand. R. H. L. F.*, 1909, p. 433, p. 436, n. 3, — et J. Pommier, *Le Cycle de Chactas*, *Revue de litt. comp.*, 1938, p. 604-607.

***

Dans les différents textes où Chateaubriand parle de ses poèmes de jeunesse, il y a parfois quelque obscurité, mais on ne relève aucune contradiction ; et c'est toujours entre les années 1784-1790 qu'il situe leur composition :

— *Mémoires de ma vie.* Manuscrit de 1826. Dans la relation du séjour à Combourg, années 1784-1785 (?) [1], partie des *Mémoires* rédigée en août 1817 :

Je composai alors la petite pièce sur la forêt : *Forêt silencieuse*, que l'on trouve dans mes ouvrages [2].

— Préface aux *Mélanges et Poésies*, 1828, *O. C.*, t. XXII, p. XIIJ :

J'ai compris les versde 1784 à 1790 sous ce titre : *Tableaux de la Nature.*

— *Ibid.*, p. XIIJ-XIV :

C'est dans ces idylles d'une espèce nouvelle que le lecteur rencontrera les premières lignes qui aient jamais été imprimées de moi. Le neuvième tableau fut inséré dans l'*Almanach des Muses* de 1790. Il y figure à la page 205 sous ce titre que je lui ai conservé : *L'Amour de la Campagne* par le Chevalier de C***.

— Titre et sous-titre des vers de jeunesse dans *Mélanges et Poésies*, *O. C.*, t. XXII, p. 205 :

Tableaux de la Nature
(De 1784 à 1789).

— *Mémoires d'Outre-Tombe.* Dans la relation du séjour à Combourg, années 1784-1785, récrite en 1831-1832 :

Je composais une foule de petites idylles ou tableaux de la nature. *
* Voyez mes Œuvres compètes (Paris, note de 1837) [3].

Cette référence aux *Œuvres complètes* interdit de penser que Chateaubriand fasse ici remonter aux seules années de Combourg (1784-1785) la composition des *Tableaux de la Nature* ; il n'y a pas contradiction entre cette phrase des *Mémoires* et le passage de la préface aux *Mélanges et Poésies* où il indique les dates : 1784-1790 ; dans les *Mémoires*, il veut donner une idée de la fièvre poétique qui le possédait à Combourg (je composais une *foule* de petites idylles...), et il renvoie à ses Œuvres complètes, aux *Tableaux de la Nature*, pour donner des exemples du genre qu'il cultivait et qu'il continua de cultiver jusqu'en 1790 ; les dix Tableaux réunis dans les Œuvres com-

1. Sur les difficultés que soulève la chronologie du séjour à Combourg, voir *Mémoires d'O. T.*, Éd. Levaillant, Flammarion, t. I, p. 127, n. 1 ; p. 136, n. 1 et 6.
2. Chateaubriand, *Mémoires de ma vie*, première version des *Mémoires d'Outre-Tombe* (Livres I, II et III), publiés par Maurice Levaillant, Paris, Jacques et René Wittmann, 1948, p. 120.
3. *Mémoires d'O. T.*, Éd. Levaillant, Flammarion, t. I, p. 120.

plètes ne représentent certainement qu'un choix dans une production d'adolescence et de jeunesse qui fut, à en croire Chateaubriand, très abondante [1].

Nulle discordance donc, à propos de l'époque où furent composés ces poèmes, dans les témoignages successifs de 1817, 1828, 1832.

Mais, dès les premiers vers des *Tableaux de la Nature*, on pourrait être troublé par un rapprochement ; le début du Premier Tableau :

> Je voudrais célébrer dans des vers ingénus
> les plantes, leurs amours, leurs penchants inconnus [2]

rappelle, pour les rimes et le mouvement, deux vers d'André Chénier qui figurent dans un projet de dédicace à Marie Cosway :

> Je ne viens point t'offrir dans mes vers ingénus
> De ces bergers français à Palès inconnus [3].

Avant 1790, Chateaubriand n'a pu connaître André Chénier. On sait que, dans une note du *Génie*, il déclare avoir vu des manuscrits du poète ; on admet qu'ils lui ont été montrés par Marie-Joseph Chénier entre 1797 et 1802, date de la publication du *Génie* [4] : doit-on croire que Chateaubriand a menti et qu'il s'est inspiré d'André Chénier, après 1797, pour les premiers vers d'un poème qu'il date des années 1784-1790 ? — On observera que ces deux groupes de vers n'expriment pas la même idée ; on avouera ensuite que Chateaubriand, si piètre poète fût-il, n'avait guère besoin d'André Chénier pour écrire deux vers d'une pareille banalité. Il y a là une rencontre due à l'identité des rimes et à la présence de l'épithète *ingénu* dont la convention de l'idylle amène naturellement l'emploi.

En fait on ne trouve rien dans les *Tableaux de la Nature* qui permette de démentir Chateaubriand ; s'il a corrigé ses premiers vers, il n'y a pas effacé les marques de sa jeunesse ; leur inspiration les rattache bien à l'époque où il dit les avoir écrits ; elle révèle les influences qu'il a effectivement subies entre 1784 et 1790 : un rêve rustique qui hantait de nombreux poètes de la fin du XVIII[e] siècle, l'Ossian de Le Tourneur, les *Études de la Nature* de Bernardin de Saint-Pierre.

Dans la Préface aux *Mélanges et Poésies*, Chateaubriand considère ces premiers vers comme originaux à leur date : « ils forment, dit-il, une suite de petites idylles sans *moutons*, et où l'on trouve à peine un *berger*... : composés à une époque où Dorat avait gâté le goût des jeunes poètes, ils n'ont rien de maniéré,... » [5] ; et il les qualifie d'idylles « d'une espèce nouvelle ». Que veut-il dire par là ? Il est exact que ces « idylles » n'ont rien de pastoral, sauf à la fin de l'*Amour de la Cam-*

1. Voir encore *O. C.*, t. XXII, p. XLJ ; t. XVII, Examen des Martyrs, p. 102.
2. *O. C.*, t. XXII, p. 305.
3. *Œuvres complètes d'André Chénier*. Éd. Dimoff, Paris, Delagrave, 1919-20, t. I, p. 298, v. 14-15.
4. M.-J. Chénier a détenu les manuscrits de son frère jusqu'en 1811.
5. *O. C.*, t. XXII, p. XIIJ.

pagne où il est fait allusion à des bergers [1], et dans la deuxième partie de la *Nuit d'Automne* où un « pasteur fidèle » joue du pipeau pour une « Adèle » [2] ; ce dernier passage est aussi la seule note galante, voluptueuse et précieuse des dix Tableaux. A part les inversions, dont Chateaubriand reconnaît lui-même la surabondance [3], la langue de ces poèmes ne sacrifie guère aux conventions régnantes ; on y trouve peu de « figures » et fort peu de mythologie. Ni bucoliques, ni érotiques, ni précieuses, et certainement plus gauches que maniérées, ces pièces sont bien des « tableaux » de la nature, et généralement d'une nature « classique » : Chateaubriand y chante les prairies, les ruisseaux, les forêts [4], la succession des saisons [5], le repos sous les ombrages, sous le lilas et parmi les roses [6] ; mais on y trouve des aspects plus « modernes » : le goût de la botanique [7], des promenades solitaires [8], de la Nuit [9], de la rêverie mélancolique [10], des images funèbres, des tombeaux [11].

C'est peut-être ce mélange où il y a du Segrais et, de façon diffuse, du Rousseau, du Thomson, du Gessner, que Chateaubriand prend pour une nouveauté dans ses idylles ; mais s'il s'éloignait ainsi du genre Fontenelle ou du genre Dorat, il rejoignait un rêve rustique « fin de siècle », auquel Chénier, vers la même époque, cherchait à s'accorder dans certains aspects de ses « Bucoliques » [12]. En parcourant l'*Almanach des Muses* des années 1780-1790, on lit d'assez nombreuses pièces écrites dans ce goût [13] ; et, dans les *Tableaux de la Nature*, des pièces comme *Invocation*, la *Forêt*, *Nuit de printemps*, *Nuit d'automne*, *Le Printemps*, *l'Été et l'Hiver*, l'*Amour de la Campagne*, les *Adieux*, y font assez fidèlement écho, mais avec quelque chose de plus naïf et de plus sérieux. Ce sentiment de la nature un peu douçâtre qu'expriment la plupart des *Tableaux* subsiste bien encore dans l'*Essai sur les Révolutions* ; Chateaubriand, à Londres, continue de nourrir un rêve « d'innocence pastorale », où respire « le calme et la fraîcheur de l'idylle » ; et le nom de Gessner, le « Théocrite des Alpes », vient sous sa plume [14] ; mais d'autres pages de l'*Essai*, les plus originales, révèlent une vision de la nature, à laquelle son expérience de la souf-

1. Vers 23-28. *Almanach des Muses*, 1790, p. 205.
2. *O. C.*, t. XXII, p. 314-315 ; voir plus loin le texte de cette seconde partie, p. 141-142.
3. *O. C.*, t. XXII, p. XIIJ.
4. Voir Tableaux 1, 2, 7, 9, 10.
5. Tableau 7.
6. Tableau 5.
7. Tableau 1.
8. Tableaux 2, 7, 9.
9. Tableaux 4, 5, 6.
10. Tableaux 2, 4, 7, 10.
11. Tableau 9.
12. P. Dimoff, *La vie et l'œuvre d'André Chénier jusqu'à la Révolution française*, 1762-1790. Paris, Droz, 1936, 2 vol. in-8°, t. I, p. 373-380.
13. Signées de Léonard, de Bérenger, de La Tour de la Montagne, de Reynier, etc.
14. *Essai*, 1re partie, ch. LVIII (voir *O. C.*, t. I, p. 343) ; ce chapitre contient, en parallèle avec un fragment de *Sacontala*, un assez long extrait de l'*Evandre* de Gessner.

france et le souvenir des paysages américains ont donné plus de pathétique, de grandeur et d'éclat [1].

Plus nouvelle dans les *Tableaux de la Nature* et très nette, au moins dans une pièce (*Quatrième Tableau, Le Soir dans une Vallée*) [2], est la note ossianique. Dans les années qui précèdent la Révolution, Ossian n'est encore l'objet que d'un culte de chapelle [3] ; mais on ne peut douter qu'entre 1784 et 1790 Chateaubriand l'ait connu, dans la traduction de Le Tourneur, ou dans les adaptations et les imitations qu'elle suscitait ; un passage des *Mémoires d'Outre-Tombe* indique que sa familiarité avec le barde datait de sa « première jeunesse » [4] ; durant son séjour à Paris, depuis la fin de 1787 jusqu'à son départ pour l'Amérique, il a fréquenté des poètes férus d'Ossian et qui « ossianisaient » : Carbon de Flins des Oliviers, puis Fontanes [5] ; une note de l'*Essai sur les Révolutions*, si on l'interprète exactement, laisse entendre qu'il avait composé « un petit épisode à la manière d'Ossian » avant son passage en Amérique [6] ; en tout cas, l'influence d'Ossian est indéniable dans le poème : *Le Soir dans une Vallée* ; le décor ossianesque y est comme plaqué ; on peut en étiqueter toutes les pièces : la pierre grisâtre, le torrent, les sapins, les cimes sauvages « qui voient glisser et fumer les nuages », la nuit sur les bruyères. Il n'y a guère que deux passages de l'*Essai* où le paysage ossianesque soit aussi nettement résumé [7] ; ailleurs, dans *Atala*, le *Génie*, *René*, même dans les *Natchez*, l'influence d'Ossian apparaît plus diffuse et plus intimement mêlée à des éléments personnels [8]. Et en 1805, dans son *Voyage au Mont-Blanc*, commentant Virgile et disant le charme des paysages bucoliques, Chateaubriand se détourne des torrents et des « tristes bois de sapin » (*sic*) [9] dont Ossian avait appris la séduction à sa jeunesse.

Les *Tableaux de la Nature* trahissent une autre influence, celle de Bernardin de Saint-Pierre, que Chateaubriand semble avoir connu

1. *Essai*, 2e partie, ch. XIII (voir *O. C.*, t. II, p. 166-170) et ch. LVII (*O. C.*, t. II, p. 416 et suiv.).

2. *O. C*, t. XXII, p 309-310.

3. P. Van Tieghem. *Ossian en France*. Thèse de Paris, 1917, p. 383 et suiv.

4. Éd. Levaillant, Flammarion, t. I, p. 515. « Cet ami de la jeunesse de l'auteur », dit le Cte de Marcellus (*Chateaubriand et son temps*, p. 118) ; mais ce n'est pas un témoignage ; Marcellus ne fait que commenter le passage cité des *Mémoires*.

5. Fontanes fut l'un des premiers à mettre Ossian en vers (*Le Chant du Barde, Almanach des Muses*, 1783, p. 227-230) ; Flins des Oliviers publie en 1784 (et non en 1783, comme l'écrit M. Van Tieghem, *op. cit.*, p. 360) un *Chant d'une jeune fille d'Écosse, traduit d'Ossian* (*Almanach des Muses*, 1784, p. 169).

Sur les liaisons de Ch. avec ces deux poètes, voir l'*Essai sur les Révolutions*, 1re partie, ch. XX (*O. C.*, t. I, p. 121, note *a* de la Nouv. Éd.), ch. XXII (*O. C.*, t. I, p. 127-130 et les notes), et *Mém. d'O. T.* Éd. Levaillant, Flammarion, t. I, p. 179-180, p. 186, p. 479). Ch. connut Fontanes en 1789.

6. *Essai*, 2e partie, ch. LIV, n. 1 (*O. C.*, t. II, p. 380).

7. *Ibid.*, ch. XXXVII (*O. C.*, t. II, p. 310), et ch. LIV, n. 1 (*O. C.*, t. II, p. 380).

8. P. Van Tieghem, *op. cit.*, p. 624-631, et G. Chinard, *Les Natchez*, éd. avec introd. et notes. Paris, Droz, 1932, p. 47-50.

9. *O. C.*, t. VII, p. 314.

assez tôt ; il nomme, parmi les lectures de sa « première jeunesse », les *Études de la Nature* qui avaient paru en 1784 [1] ; *Paul et Virginie* paraît en 1788 [2] ; d'après une note de « l'Exemplaire confidentiel » de l'*Essai*, on voit que Chateaubriand, à Paris, s'entretenait avec Parny, le poète créole, des sites décrits par Bernardin dans ce roman, — et que Parny déclarait faux [3]. On lit dans une autre note de « l'Exemplaire confidentiel » : « J'étois prié à dîner avec Bernardin chez Ginguené lors de la publication de la *Chaumière indienne*. Je ne pus m'y rendre... » [4]. On peut supposer qu'usant de ses relations dans les milieux de lettres, il a voulu approcher l'homme ; il est certain qu'il imitait l'écrivain.

Dans trois pièces des *Tableaux de la Nature*, Chateaubriand cherche visiblement à imiter en vers la manière de Bernardin et même à transposer certains détails empruntés aux *Études de la Nature*.

Dans le troisième tableau : *Le soir au bord de la mer*, il s'efforce, comme Bernardin, avec une précision soigneuse, de distinguer les couleurs et d'accuser leur éclat :

> A l'Occident, séparé de la terre,
> L'écueil blanchit sous un horizon pur,
> Tandis qu'au Nord, sur les mers cristallines,
> Flotte la nue en vapeurs purpurines.
> D'un carmin vif les monts sont dessinés [5] ;

Quatre vers du septième tableau : *Le Printemps, l'Été et l'Hiver*, semblent combiner une chose vue et le souvenir d'une phrase des *Études de la Nature* ; mais Chateaubriand ajoute une nuance morale, absente chez Bernardin :

> De blancs oiseaux en troupes partagés
> Quittent les bords de l'Océan antique :
> Tous, en silence à la file rangés,
> Fendent l'azur d'un ciel mélancolique [6].

> Les canards, les oies sauvages, les cygnes argentés, formant dans les airs de longs triangles, s'avancent jusque dans les îles voisines du pôle [7].

Quatre vers du Huitième Tableau : *La Mer*, semblent bien démarquer une autre phrase des *Études de la Nature* ; ils en conservent le détail pittoresque et tournent poétiquement les indications didactiques :

1. En 3 vol. in-12. — Voir *Mém. d'O. T.*, Éd. Levaillant, Flammarion, t. I, p. 515.
2. Dans le 4e volume de la 3e édition des *Études de la Nature* ; la première édition séparée de *Paul et Virginie* est de 1789.
3. *Œuvres complètes de Chateaubriand*, Paris, Garnier, 1859-1861, 12 vol. gr. in-8°, t. I, p. 325, note de l'exemplaire confidentiel.
4. *Ibid.*, p. 389. *La Chaumière indienne* parut en 1791 (Paris, P. Fr. Didot le Jeune, in-8°). L'invitation de Ginguené doit se situer dans les premiers mois de 1791 : Ch. s'est embarqué pour l'Amérique le 8 avril de cette année.
5. *O. C.*, t. XXII, p. 307.
6. *O. C.*, t. XXII, p. 318. Ce thème est repris dans le *Génie*, en des termes presqu'identiques (1re partie, livre V, ch. VII), dans *René* (Éd. Weil. Soc. textes fr. mod. Paris, Droz, 1945, p. 45), dans les *Mémoires d'O. T.* (Éd. Levaillant, Flammarion, t. II, p. 450).
7. *Études de la Nature*, 1re éd., 1784, t. II, p. 540.

Mais quand le jour sur les vagues [tremblantes
S'en va mourir ; quand, souriant [encor,
Le vieux soleil glace de pourpre et [d'or
Le vert changeant des mers étince- [lantes [1],

La réverbération de ces couleurs occidentales se répand sur la mer, dont elle glace les flots azurés, de safran et de pourpre [2].

Dans l'*Essai sur les Révolutions*, Chateaubriand n'est pas encore dégagé de l'influence directe de Bernardin ; il le cite comme un maître [3] ; il imite un style qu'il qualifie d' « enchanteur » [4] et dont il est aisé de reconnaître les procédés dans le premier état de la « Nuit chez les Sauvages de l'Amérique », chapitre final de l'*Essai* [5]. Bernardin est un des juges dont l'éventuel verdict règle son art : « Je me dis et me dirai toujours : Que penseront La Harpe, Fontanes, Bernardin de Saint-Pierre ? » [6].

S'il est permis d'ajouter aux dix *Tableaux de la Nature* seize vers inédits où Chateaubriand chante la mélancolie associée au souvenir de Werther et que M. G. Collas, en les publiant, suppose antérieurs à 1790 [7], on conviendra que tous ces poèmes confirment, par leurs thèmes et par les influences dont ils sont tributaires, ce que dit Chateaubriand dans les *Mémoires* des ouvrages où il se « délectait » dans sa jeunesse : « Je reconnais tout d'abord que, dans ma première jeunesse, *Ossian*, *Werther*, *Les Rêveries du Promeneur solitaire*, *Les Études de la Nature*, ont pu s'apparenter à mes idées » [8].

Aucun indice n'invite à situer la composition des *Tableaux de la Nature* à une époque postérieure à celle que Chateaubriand a indiquée. Au contraire, certaines particularités de langue et de versification les distinguent nettement de poèmes plus récents, notamment de ceux que Chateaubriand échelonne entre 1807 et 1827 [9] ; l'expression y est plus directe, moins « ornée » et moins « figurée » ; on y trouve une « liberté de césure » que Chateaubriand signale lui-même dans sa préface [10], des enjambements assez audacieux :

La voix du chien qui gronde et veille autour
de l'humble toit qu'habite l'innocence.
(Cinquième tableau, Nuit de Printemps.)

1. *O. C.*, t. XXII, p. 319.
2. *Études de la Nature*, t. II, p. 95.
3. Voir 1re partie, Introduction (*O. C.*, t. I, p. 14) où la fin d'une assez longue citation de la *Chaumière Indienne*, faite de mémoire, est curieusement altérée pour une raison d'harmonie ; 1re partie, ch. XLI (*O. C.*, t. I, p. 268-273) ; 2e partie, ch. XIII (*O. C.*, t. II, p. 167).
4. *Ibid.*, 1re partie, ch. XII (*O. C.*, t. I, p. 268).
5. *Ibid.*, 2e partie, ch. LVII (*O. C.*, t. II, p. 416).
6. *Œuvres complètes*, Garnier, t. I, p. 541, note de l'exemplaire confidentiel.
7. « Vers de jeunesse de Chateaubriand » (*Nouvelle Revue de Bretagne*, mai-juin 1948, nº 3, p. 203-205).
8. *Mém. d'O. T.*, Éd. Levaillant, Flammarion, t. I, p. 515.
9. *O. C.*, t. XXII, p. 341-362.
10. *Ibid.*, p. XIIJ.

Mais quand le jour sur les vagues tremblantes
S'en va mourir

(Huitième tableau, La Mer.)[1]

Les poésies que l'édition de 1828 groupe sous le titre de *Poèmes divers*[2], à la suite des *Tableaux de la Nature*, se caractérisent en revanche par une fidélité toujours plus scrupuleuse à la langue et à la versification pseudo-classiques. D'autre part, rien ne paraît dans les *Tableaux de la Nature* de l'expérience américaine de Chateaubriand : la mer y est vue à travers Bernardin et les paysages terrestres empruntent leurs images à des lectures plutôt qu'à une vision personnelle. Tout cela sent la jeunesse, une jeunesse subjuguée par les influences littéraires.

Mais rien non plus n'interdit de penser que ces poèmes aient été repris et revus après 1790 ; particulièrement à Londres où, comme on l'a vu par les références à l'*Essai*, Chateaubriand continuait de subir les mêmes influences qu'entre 1784 et 1790. Dans l'*Essai*, il affirme qu'il n'a rien sauvé de la Révolution, « excepté un petit nombre de notes »[3] ; il signale comme perdus le « manuscrit de ses voyages », « plusieurs autres ouvrages commencés, tels que les *Tableaux de la Nature* » (mais on verra qu'on ne peut confondre tout à fait cette ébauche avec le recueil de 1828), le roman qui devait devenir les *Natchez*[4] ; si tout cela était vrai, il pourrait avoir récrit de mémoire certains de ses poèmes de jeunesse comme il prétendait, en 1826, avoir récrit les *Natchez* sur le souvenir de leurs ébauches perdues[5]. Mais cette déclaration de perte est bien suspecte[6] ; n'est-ce pas, comme le suggère M. J. Pommier[7], une fiction imaginée par l'auteur de l'*Essai* pour capter la bienveillance du lecteur et l'apitoyer sur le sort d'un pauvre émigré qui était « destiné à perdre dans la Révolution, fortune, parents, amis, et ce qu'on ne recouvre jamais lorsqu'on l'a perdu, le fruit des travaux de la pensée, seul bien peut-être qui soit réellement à nous »[8] ? Il convient d'accorder plus de crédit à d'autres affirmations, plus tardives, mais moins intéressées, d'où il ressort que Chateaubriand avait emporté à Londres des manuscrits plus copieux qu'il ne le dit dans l'*Essai*[9]. N'y avait-il qu' « un petit nombre de notes » dans ces « précieuses paperasses » dont il ne pouvait « se séparer » et qui se trouvaient dans son bagage à Bruxelles, en juillet 1792 ?[10]. « Des poésies de son enfance » devaient être dans le lot, puisque arrivé à Londres, il se demandait si elles suffiraient « pour attirer l'attention

1. *Ibid.*, p. 311 et 319.
2. *O. C.*, t. XXII, p. 327-362.
3. 1re partie, introduction (*O. C.*, t. I, p. 14, n. 1).
4. 2e partie, ch. LVII (*O. C.*, t. II, p. 418, n. 1 et n. de la Nouv. Éd.).
5. *Ibid.*, p. 418, n. de la Nouv. Éd.
6. Cf. P. Martino, *art. cit.*, p. 433, p. 436, n. 3 ; et J. Pommier, *art. cit.*, p. 603-607.
7. *Art. cit.*, p. 605-606.
8. *Essai* 2e partie, ch. LVII (*O. C.*, t. II, p. 418, n. 1).
9. J. Pommier, *art. cit.*, p. 605 et 607.
10. *Mém. d'O. T.*, Éd. Levaillant, Flammarion, t. I, p. 392.

du public [1] ». En tout cas, cette allusion des *Mémoires* montre que ses vers de 1784-1790 continuaient d'occuper sa pensée ; comme tous les poètes, il devait les relire et se les dire ; croira-t-on, le connaissant, qu'il ait pu ainsi les laisser intacts ?

D'autre part, on lit dans la préface aux *Mélanges et Poésies* : « Au retour de l'émigration, mon ami M. de Fontanes, qui connaissait mes secrets poétiques, m'engagea à laisser insérer dans le *Mercure* les vers intitulés *La Forêt* » [2]. Chateaubriand avait la pudeur de ses vers ; il se gardait, dit-il, « de les montrer aux gens » [3] ; quand fit-il connaître à Fontanes ses « secrets poétiques » ? Peut-être déjà entre 1789 et 1790, au début de leurs relations et au moment où il brûlait de se faire publier ; mais plus probablement lorsque leur amitié fut devenue plus étroite, durant le séjour de Fontanes à Londres (fin janvier 1798, 3 juillet 1798) ou encore entre 1800 et 1802. Fontanes était devenu son confident et son conseil littéraire ; à cet aîné, qu'il considérait comme un maître en poésie [4], il a dû montrer de ses poèmes de jeunesse ; et il a pu, sous son influence, sinon en altérer l'inspiration, au moins en corriger la forme. Peut-être les deux poèmes parus dans le *Mercure* en juin-juillet 1802 n'étaient-ils déjà plus tout à fait identiques au texte primitif.

***

Et il est probable que les autres poèmes des *Tableaux de la Nature*, publiés pour la première fois dans l'édition de 1828, ne représentent pas non plus un état primitif ; ils ont dû être corrigés, mais dans quelle mesure ? M. G. Charlier pensait qu'ils avaient été très peu modifiés [5] ; on répugne, en effet, à croire que Chateaubriand ait été de mauvaise foi en disant qu'il n'y avait « presque rien changé » ; seulement il n'avait pas nos scrupules en matière de textes ; cet artiste préférait le beau à l'exact ; il aurait cru déchoir en réimprimant l'*Essai sur les Révolutions* avec les barbarismes de l'édition de Londres ; et pour lui, corriger la lettre en respectant l'esprit, c'était ne rien changer du tout. Il a dû revoir ses poèmes de jeunesse, comme il a revu l'*Essai* en 1826, en y corrigeant des fautes ou ce qu'il prenait pour des fautes ; c'est en tout cas la conclusion qui se dégage de l'examen des trois poèmes publiés avant 1828 et de l'interprétation des variantes :

I. *L'Amour de la Campagne*, *Almanach des Muses*, 1790, p. 205 ; *O. C.*, t. XXII, p. 321-322.

1. *Ibid.*, p. 436.
2. *O. C.*, t. XXII, p. xv.
3. *Ibid.*, p. XIJ.
4. Voir *Essai*, 1re partie, ch. XXII (*O. C.*, t. I, p. 127), *Génie du Christianisme*, 4e partie, livre I, ch. XII, note (*O. C.*, t. XIII, p. 333), *Mém. d'O. T.*, Éd. Levaillant, Flammarion, t. I, p. 480-482.
5. *Le Sentiment de la nature chez les Romantiques français* (1762-1830), Mémoires de l'Académie royale de Belgique, 2e série, Classe de Lettres, mars 1913, t. IX, p. 194, note 2.

Le texte de 1828 ne diffère de celui de 1790 que par la ponctuation, aux vers 4, 8, 10, 15, 19, 21. En deux endroits seulement la ponctuation nouvelle intéresse le sens ; elle le rend plus clair aux vers 15-16 :

1790	1828
souvent tu me verras inquiet et [sensible [1],	Souvent tu me verras, inquiet et [sensible,
arrêté sur tes bords en regardant [ton cours.	Arrêté sur tes bords en regardant [ton cours.

elle le détourne, et de façon malheureuse, aux vers 18-20 :

rentré dans la nuit des tombeaux,	Rentré dans la nuit des tombeaux,
mon ombre encor, tranquille et [solitaire,	Mon ombre, encor tranquille et [solitaire,
dans les forêts cherchera le repos.	Dans les forêts cherchera le repos.

Mais cette ponctuation est-elle le fait de l'auteur ou de l'éditeur ? La question se pose ici comme pour tous les ouvrages imprimés de Chateaubriand [2].

II. *La Forêt*, *Mercure de France*, 7 messidor an X, 26 juin 1802.

O. C., t. XXII, p. 306.

Par rapport au texte de 1828, celui de 1802 présente sept variantes peu importantes de ponctuation (vers 2, 4, 6, 13, 15, 17, 19) ; le texte de 1828 substitue un signe à un autre (v. 2, 4, 13, 17, 19), ajoute ou retranche une virgule (v. 6, 15).

Il y a quatre variantes orthographiques ; deux sont sans importance :

	1802	1828
V. 9.	*O* ! que ne puis-je...	Oh ! que ne puis-je...
V. 15.	Ce *chèvre-feuille*...	Ce chèvrefeuille...

les deux autres offrent plus d'intérêt :

vers 6-7 :	
Prestiges de mon cœur ! je crois voir s'exhaler	Prestige de mon cœur ! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons une douce tristesse ;	Des arbres, des gazons, une douce tristesse :
vers 14 :	
Ces genêts, *ornement* d'un sauvage réduit,	Ces genêts, ornements d'un sauvage réduit,

Le texte de 1828 semble être ici une véritable correction, due à un excès de scrupule grammatical, au souci d'accorder en nombre *prestige* et *tristesse*, *ornements* et *genêts*.

Mais les corrections les plus importantes ont porté sur un hémistiche (v. 11), sur un vers entier (v. 17) et sur un mot (v. 19) :

1. Dans l'*Almanach des Muses*, les vers ne commencent par une majuscule qu'après une ponctuation forte.
2. Voir Ch. Bruneau, *Histoire de la langue française*, t. XII, p. 319, n. 1.

	1802	1828
9	O ! que ne puis-je, heureux, [passer ma vie entière	Oh ! que ne puis-je, heureux, [passer ma vie entière
	Ici, loin des humains ! Au [bruit de ces ruisseaux,	Ici, loin des humains ! — Au [bruit de ces ruisseaux,
11	Sur un tapis de fleurs, *dans* [*ce lieu solitaire*,	Sur un tapis de fleurs, sur [l'herbe printanière,
	Qu'ignoré je sommeille à [l'ombre des ormeaux !	Qu'ignoré je sommeille à [l'ombre des ormeaux !
	Tout parle, tout me plaît sous [ces voûtes tranquilles ;	Tout parle, tout me plaît [sous ces voûtes tranquilles :
	Ces genêts, ornement d'un [sauvage réduit,	Ces genêts, ornements d'un [sauvage réduit,
15	Ce chèvre-feuille, atteint d'un [vent léger qui fuit,	Ce chèvrefeuille atteint d'un [vent léger qui fuit,
	Balancent tour à tour leurs [guirlandes mobiles.	Balancent tour à tour leurs [guirlandes mobiles.
17	Forêts ! *agitez-vous doucement* [*dans les airs* !	Forêts, dans vos abris gar- [dez mes vœux offerts !
	A quel amant jamais serez- [vous aussi chères ?	A quel amant jamais serez- [vous aussi chères ?
19	D'autres vous *confieront* des [amours étrangères,	D'autres vous rediront des [amours étrangères,
20	Moi, de vos charmes seuls [j'entretiens vos déserts.	Moi, de vos charmes seuls [j'entretiens vos déserts.

Les modifications apportées par le texte de 1828 viennent aussi d'un excès de scrupule : au vers 11, la correction est inspirée par le souci de rectifier la rime ; le nouveau vers 17 est destiné ou bien à introduire une rime pour l'œil, ou bien à supprimer une contradiction interne (*agitez-vous doucement*) ; ou bien à éviter une redite du vers précédent et, grâce au mot *vœux*, à amener le vers suivant ; quoi qu'il en soit, la correction relève d'une exagération de purisme, d'autant moins justifiée que le nouveau vers est détestable. De même, au vers 19, en écrivant *rediront* au lieu de *confieront*, Chateaubriand a cru supprimer une faute de versification qui n'en était pas une : dans des cas semblables, en versification classique, l'*e* ne fait pas compte.

Le texte de *La Forêt* a donc été très peu remanié depuis 1802 ; les quelques corrections dues au souci de respecter la grammaire, la versification ou la cohérence de l'expression pouvaient paraître négligeables à Chateaubriand.

Les variantes de la *Nuit d'Automne* sont plus impressionnantes, moins nombreuses toutefois que ne le disait M. V. Giraud ; et, de 1802 à 1828, le texte a été moins profondément remanié qu'il n'apparaît d'abord :

	1802	1828
	Mercure de France, 14 messidor an X, 3 juillet 1802.	*O. C.*, t. XXII, p. 313-315, *Sixième tableau*, *Nuit d'Automne*.
	Par un jeune homme âgé de seize ans.	
1	*D'une nuit* d'automne	Mais des nuits d'automne

Chantons les douceurs !
Qu'aux aimables fleurs
Succède Pomone.
Le *feu du* couchant
Brille *à peine encore*,
Le soir se colore
D'un rose mourant.
La lune emportée
Vers d'autres climats,
Ne montrera pas
Sa face argentée.
De ces peupliers
Les zéphyrs légers
Doucement descendent,
Dans les airs s'étendent
Et, rasant les eaux,
Vont de ces ormeaux
Ranimer la sève :
Comme une vapeur
La douce fraîcheur
Des forêts s'élève.

Goûtons les douceurs
Qu'aux aimables fleurs
Succède Pomone.
Le pâle couchant
Brille encore à peine ;
De Vénus, qu'il mène,
L'astre va penchant ;
La lune emportée
Vers d'autres climats
Ne montrera pas
Sa face argentée.
De ces peupliers,
Au bord des sentiers,
Les zéphyrs descendent,
Dans les airs s'étendent,
Effleurent les eaux,
Et de ces ormeaux
Raniment la sève :
Comme une vapeur,
La douce fraîcheur
De ces bois s'élève.

Ici un blanc dans le texte du Mercure. Pas de blanc dans le texte de 1828.

Sous *des* arbres verts
Qu'un vent frais balance,
Je goûte en silence
Le calme des airs.
Mollement bercée
La voûte pressée,
Tantôt à mes yeux
En dôme orgueilleux
Serre son ombrage ;
Et puis s'entr'ouvrant
Du ciel lentement
Découvre l'image.

Là s'arrête le texte du Mercure.

Sous ces arbres verts
Qu'un vent frais balance,
J'entends en silence
Leurs légers concerts :
Mollement bercée,
La voûte pressée [1]
lacune
En dôme orgueilleux
Serre son ombrage,
Et puis s'entr'ouvrant,
Du ciel lentement
Découvre l'image.
Là, des nuits l'azur
Dans un cristal pur
Déroule ses voiles,
Et le flot brillant
Coule en sommeillant
Sur un lit d'étoiles.

O charme nouveau !
Le son du pipeau
Dans l'air se déploie,
Et du fond des bois
M'apporte à la fois
L'amour et la joie.
Près des ruisseaux clairs,
Au chaume d'Adèle
Le pasteur fidèle

1. Ici, peut-être, une lacune dans le texte Ladvocat : il manque une rime à « orgueilleux » ; v. plus loin p. 142, n. 2.

Module ses airs.
Tantôt il soupire ;
Tantôt il désire ;
Se tait : tour à tour
Sa simple cadence
Me peint son amour
Et son innocence.
Dans son lit heureux
La pauvre attentive
Écoute, pensive,
Ces sons dangereux :
Le drap qui la couvre
Loin d'elle a roulé,
Et son œil troublé
Mollement s'entr'ouvre.
Tout entière au bruit
Qui, pendant la nuit,
La charme et l'accuse,
Adèle au vainqueur
Son aveu refuse,
Et donne son cœur.

Le texte de 1828 compte soixante-neuf vers, celui de 1802 trente-quatre ; Chateaubriand a-t-il complété son poème après 1802 ? ou bien n'en a-t-il laissé publier dans le *Mercure* que la moitié ? — La seconde partie de la pièce, pastorale galante et précieuse, est de style « Louis XVI » ; il paraît difficile d'admettre que Chateaubriand l'ait commise après avoir donné sa préférence, dans le *Génie du Christianisme*, à une tout autre conception de l'idylle et constaté l'échec des Français en ce genre — exception faite d'André Chénier [1]. Il est plus probable qu'en 1802, il a réservé cette seconde partie, dont la note voluptueuse et précieuse n'était guère à l'unisson du titre assez romantique donné dans le *Mercure* : *Par un jeune homme âgé de seize ans.* Mais pourquoi a-t-il laissé de côté les vers 34 à 39 ?

Le fragment de 1802 paraît fortement remanié dans l'édition de 1828 ; M. V. Giraud comptait dix-sept variantes ; il y en a exactement seize, et d'importance très inégale. M. V. Giraud doit avoir pris pour une variante le vers 29 du texte de 1802, *tantôt à mes yeux*, alors qu'il y a, en fait, une lacune dans le texte de 1828 où le vers *en dôme orgueilleux* reste en l'air, sans rime qui lui fasse écho [2].

En confrontant les deux textes, on aperçoit nettement la nature des corrections. La suppression d'une virgule au v. 10 est peut-être le fait de l'imprimeur. Seule, la correction des deux premiers vers modifie un peu le sens et le ton de la pièce ; toutes les autres ont porté sur des détails de versification ou d'expression que Chateaubriand, scrupuleux à l'excès, a interprétés comme des fautes : dans les vers 5 à 8, il a rec-

1. 2e partie, livre III, ch. VI.
2. Faute d'impression ? Ou étourderie de Chateaubriand ? Il a peut-être voulu supprimer un *tantôt* qui n'avait pas son correspondant dans la phrase suivante, sans voir qu'il laissait ainsi une rime en l'air. On connaît une inadvertance de ce genre dans La Fontaine : *Fables*, livre III, *La Cour du Lion*, v. 21.

tifié la rime (couch*ant*, mour*ant*) et a supprimé une expression qui pouvait impliquer contradiction (*feu*, brille *à peine*) ; aux vers 13-14, il a encore rectifié la rime (peupl*iers*, lég*ers*) ; au vers 17, *rasant*, qui n'exprime pas un contact et de ce fait peut paraître impropre, est remplacé par *effleurant* ; aux vers 22-23, *des* (*des* forêts, *des* arbres verts) est remplacé par *ces*, pour uniformiser l'expression après *ces* peupliers (v. 13), *ces* ormeaux (v. 18), et rétablir la continuité entre deux morceaux qui étaient séparés par un blanc dans le *Mercure*, mais qui sont soudés dans le texte de 1828 ; dans les vers 23 à 26, le texte de 1802 impliquait contradiction (*vent frais*, *calme des airs*) ; la correction *légers concerts* la lève et introduit en même temps une rime pour l'œil.

Il est naturel que des corrections, même minimes, pratiquées dans des vers aussi courts, en bouleversent parfois la structure ; si Chateaubriand songeait à ce texte en disant qu'il n'avait « presque rien changé » à ses vers, il appréciait son intention plutôt que le résultat. Mais y songeait-il ? Dans la préface aux *Mélanges et Poésies*, il ne cite pas la *Nuit d'Automne* parmi les pièces antérieurement publiées ; est-ce pour dissimuler les changements qu'il y avait apportés ? n'est-ce pas plutôt parce qu'il avait oublié cette publication fragmentaire et anonyme ?

Il y a fort à parier que les autres *Tableaux de la Nature* ont été corrigés dans le même esprit que la *Forêt* et *Nuit d'Automne* ; on peut, à cet égard, formuler une hypothèse : dans ces deux pièces, bon nombre de corrections ont été suscitées par le désir d'améliorer des rimes insuffisantes ; or, sauf deux vers de l'*Amour de la Campagne* (v. 17 et 19) où carr*ière* rime avec solit*aire*, toutes les autres pièces présentent des rimes sans défaut ; on peut supposer que Chateaubriand a dirigé son effort de correction particulièrement de ce côté-là ; « les rimes sont soignées », dit-il dans sa préface [1] ; ne serait-ce pas parce qu'il les a revues ?

Cette étude nous révèle, en tout cas, un Chateaubriand pusillanime et bien formaliste quand il s'agit de poésie ; la lecture des vers qu'il a composés entre 1797 et 1827 montre que sa timidité n'a fait que croître, cette timidité qui étonnait Fontanes [2].

***

Reste la question du titre : *Tableaux de la Nature* ; il apparaît pour la première fois dans l'*Essai sur les Révolutions*. Au chapitre LIV de la IIe partie, Chateaubriand raconte en note les promenades qu'il faisait avec son ami Tulloch dans les montagnes de l'île de Saint-Pierre, et durant lesquelles ils se montaient tous deux au ton d'Ossian :

1. *O. C.*, t. XXII, p. XIIJ.
2. Voir Villemain, *M. de Chateaubriand, La Tribune moderne*, Paris, Michel Lévy, 1858, ch. I, p. 16-17.

Nous nous perdions au milieu des brouillards dont elle est sans cesse couverte. L'imagination sensible de mon ami se plaisoit à ces scènes sombres et romantiques : quelquefois, errant au milieu des nuages et des bouffées de vent, en entendant les mugissements d'une mer que nous ne pouvions découvrir, égarés sur une bruyère laineuse et morte, au bord d'un torrent rouge qui rouloit entre des rochers, T. s'imaginoit être le barde de Cona ; et, en sa qualité de demi-Écossois, il se mettoit à déclamer des passages d'*Ossian*, pour lesquels il improvisoit des airs sauvages, qui m'ont plus d'une fois rappelé le *'t was like the memory of joys that are past, pleasing and mournful to the soul* [1].

Et, naïvement, ils ajoutent à ce décor la note funèbre qu'exige l'Ossianisme :

Je me souviens que nous passâmes toute une après-dînée à élever quatre grosses pierres en mémoire d'un malheureux célébré dans un petit épisode à la manière d'*Ossian* ** [2].

Une note annexe précise l'origine de ce « petit épisode » :

** Il était tiré de mes *Tableaux de la Nature*, que quelques gens de lettres ont connus, et qui ont péri comme je le rapporte ci-après [3].

Et une note de l' « Exemplaire confidentiel » en cite un extrait :

Il plaisoit à ton cœur le plus beau des amants. Ce morceau de mes tableaux a été fort connu [4].

Les derniers mots de la note annexe du chapitre LIV (« comme je le rapporte ci-après ») annoncent une autre note du chapitre LVII ; les *Tableaux de la Nature* n'y sont que nommés, mais il importe de la citer tout entière ; avant de dépeindre une « Nuit chez les Sauvages de l'Amérique », épisode de ses « voyages », Chateaubriand précise :

Tout ce qui suit, à quelques additions près, est tiré du manuscrit de ces voyages, qui a péri avec plusieurs autres ouvrages commencés, tels que *Les Tableaux de la Nature*, l'histoire d'une nation sauvage du Canada, sorte de roman, dont le cadre totalement neuf, et les peintures naturelles étrangères à notre climat, auroient pu mériter l'indulgence du lecteur. On a bien voulu donner quelque louange à ma manière de peindre la nature [5] ; mais si l'on avoit vu ces divers morceaux écrits sur mes genoux, parmi les sauvages même, dans les forêts et au bord des lacs de l'Amérique, j'ose présumer qu'on y eût peut-être trouvé des choses plus dignes du public. De tout cela, il ne m'est resté que quelques feuilles détachées, entre autres *La Nuit*, qu'on donne ici. J'étois destiné à perdre dans la Révolution, fortune, parents, amis, et ce qu'on ne recouvre jamais lorsqu'on l'a perdu, le fruit des travaux de la pensée, seul bien peut-être qui soit réellement à nous [6].

1. *O. C.*, t. II, p. 380.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.* Quand ces « gens de lettres » les ont-ils connus ? Peut-être à Paris, après son retour d'Amérique, suggère M. G. Chinard, *op. cit.*, p. 4-5 ; mais peut-être aussi avant son départ.
4. *Œuvres complètes*, Garnier, t. I, p. 605.
5. S'agit-il de sa « manière » dans les *Tableaux de la Nature* ? On peut le supposer, si l'on rapproche cette phrase de la note citée plus haut : ... « *mes Tableaux de la Nature*, que quelques gens de lettres ont connus... » ; d'après le contexte, il serait fait allusion ici à des morceaux antérieurs à l'expérience américaine.
6. *O. C.*, t. II, p. 418-419.

Que penser de ces *Tableaux* primitifs ? Les allusions de l'*Essai*, rapides et vagues, ne permettent guère que des conjectures. S'agit-il de la même œuvre que le recueil de 1828 ? S'agit-il même de poèmes ?

Parmi les *Tableaux* publiés en 1828, seul le Quatrième, *Le Soir dans une vallée* [1], que son inspiration apparente au « petit épisode » dont parle Chateaubriand, reste le témoin de ses premiers essais ossianiques [2]. Le recueil de 1828 serait-il donc une réduction des *Tableaux* primitifs ? C'est ce que laisse entendre M. P. Martino [3] ; c'est ce que suggère M. J. Pommier, qui identifierait volontiers ces *Tableaux* aux « poésies » d' « enfance » apportées à Londres par le jeune émigré ; et avec d'autant plus de vraisemblance que l'extrait du « petit épisode à la manière d'Ossian », cité dans la note de « l'Exemplaire confidentiel », est un alexandrin : « Il plaisait à ton cœur le plus beau des amants » [4].

Sans prétendre résoudre le problème, on voudrait ici rassembler quelques observations. A part l'extrait cité dans « l'Exemplaire confidentiel », rien dans les notes de l'*Essai* ne signifie, même implicitement, que les *Tableaux* primitifs aient été des poésies ; l'extrait de « l'Exemplaire confidentiel » est-il même à cet égard un indice absolument certain ? Ce pourrait être une phrase de prose poétique, un de ces vers blancs comme on en relève, décasyllabes ou alexandrins nettement détachés par la syntaxe et la ponctuation, dans la prose artificielle dont Chateaubriand se servait à Londres pour traduire les productions ossianiques de John Smith [5].

Si réellement ces *Tableaux* primitifs étaient des vers, il paraît étonnant que Chateaubriand ne l'ait pas donné à entendre et qu'il ne les ait pas distingués, en marquant leur genre, du « roman » qu'il cite à leur suite parmi ses « ouvrages commencés » [6]. Il faut bien que la chose ne soit pas si nette puisque M. Pommier écrit finalement : « Certains Tableaux exotiques ou même bretons pouvaient fort bien être en prose. [7] »

Mais il est d'autres indices qui nous inclineraient à voir dans les *Tableaux* primitifs un ouvrage différent du recueil de 1828.

Dans deux notes de la nouvelle édition de l'*Essai* (1826), Chateaubriand est amené, à cause de la publication des *Natchez* et du *Voyage*

1. *O. C.*, t. XXII, p. 309-310.
2. Sans parler de quelques détails isolés, p. ex. *l'étoile solitaire* dans la 1re strophe du *Troisième Tableau, Le Soir au bord de la mer. O. C.*, t. XXII, p. 307.
3. *Art. cit.*, p. 431, n. 7.
4. *Art. cit.*, p. 607.
5. *O. C.*, t. XXII, p. 15-76.
Voici quelques exemples de ces vers blancs : « Tes regards sont errants sur les vagues lointaines » (*Duthona, O. C.*, t. XXII, p. 49) ; « le peuple de Dorla fend la mer en silence » (*ibid.*, p. 50) ; « de ses bras aussi blancs que l'écume de l'onde » (*Gaul., ibid.*, p. 59) ; « qui retient mon héros dans l'île d'Ifrona ? » (*ibid.*, p. 65) ; « pour trouver son amant dans les replis des ombres » (*ibid.*, p. 66) ; « car l'éclat de ma gloire est couvert d'un nuage » (*ibid.*, p. 70) ; « car je reposerai auprès de mon amant » (*ibid.*, p. 71), etc.
6. Cf. *supra*, p. 144.
7. *Art. cit.*, p. 607, n. 4.

en Amérique qui devaient paraître respectivement en 1826 et 1827 [1], à nuancer ses affirmations au sujet de la perte du manuscrit des « voyages » [2] :

1re partie, ch. I, note de 1797 : Le manuscrit de ces voyages... a péri avec le reste de ma fortune, dans la révolution. *

Note de la Nouv. Éd. (1826) :

* Oui, le manuscrit *tout à fait* primitif de ces voyages, mais non pas le manuscrit des *Natchez*, écrit à Londres, dans lequel une grande partie du manuscrit primitif est conservée [3].

2e partie, ch. LVII, note de 1797 (voir plus haut p. 144) :

Tout ce qui suit... est tiré du manuscrit de ces voyages, qui a péri avec dlusieurs autres ouvrages commencés, tels que les *Tableaux de la Nature*, l'histoire d'une nation sauvage du Canada, sorte de roman... *, etc.

Note de la Nouv. Éd. (1826) :

* Il s'agit ici des *Natchez*. J'ai déjà dit [4] que les premières ébauches des *Natchez* avaient péri, mais que j'avois retrouvé le manuscrit de cet ouvrage écrit à Londres sur le souvenir récent de ces ébauches. Dans la présente édition de mes Œuvres, je vais publier en deux volumes, sous le nom des *Natchez*, ce manuscrit, dont j'ai déjà tiré *Atala* et *René* [5].

Or on observera que Chateaubriand ne revient pas, pour la contredire ou l'atténuer, sur la note primitive du chapitre LIV où il déclarait que ses *Tableaux de la Nature* avaient péri [6] ; et il maintient son affirmation dans la note du chapitre LVII ; la rectification de la Nouvelle édition y concerne les seuls *Natchez* ; si ces *Tableaux de la Nature* avaient été des poésies de jeunesse, il semble qu'il n'aurait pas ainsi continué d'affirmer leur perte en 1826, deux ans avant de les publier.

D'autre part, lorsqu'en 1817, dans une première rédaction des *Mémoires* (*Mémoires de ma vie*, manuscrit de 1826), il raconte sa jeunesse à Combourg et l'éveil de la Muse, il ne cite de sa production poétique d'alors qu'une pièce, *La Forêt*, parce que, publiée en 1802 dans le *Mercure*, elle pouvait être connue, et il ne mentionne aucun titre d'ensemble [7]. C'est dans l'édition Ladvocat (t. XXII, *Mélanges et Poésies*) que le titre *Tableaux de la Nature* désigne pour la première fois nettement ses poésies de jeunesse ; la préface ne contient aucune allusion aux anciens *Tableaux* ; elle laisse entendre que le recueil des *Juvenilia* est le fruit d'un choix très rigoureux parmi un très grand nombre de poèmes [8] ; et une phrase pourrait bien signifier que le titre a été choisi au moment de la publication : « J'ai compris les vers de 1784 à 1790 sous ce titre : *Tableaux de la Nature* [9] ».

Lorsqu'après 1830 Chateaubriand reprend, en l'étoffant et le trans-

1. Les *Natchez*, t. XIX-XX des *O. C.* ; *Le Voyage en Amérique*, t. VI-VII des *O. C.*
2. Cf. P. Martino, *art. cit.*, p. 436.
3. *O. C.*, t. I, p. 29.
4. Il renvoie ainsi à la note de la Nouv. Éd. précédemment citée.
5. *O. C.*, t. II, p. 418-419.
6. Cf. *supra*, p. 144.
7. Cf. *supra*, p. 131.
8. *O. C.*, t. XXII, p. XIJ.
9. *Ibid.*, p. XIIJ.

formant, le récit des années de Combourg, c'est par rapport au recueil de 1828 et par le titre qui lui était donné qu'il définit ses premiers essais poétiques : « Je composais une foule de petites idylles ou tableaux de la nature *. * Voyez mes œuvres complètes (Paris, note de 1837 [1]) ». On aperçoit alors la raison qui a pu déterminer le titre ; dans la préface de 1828, Chateaubriand définissait ses « premiers vers » comme « une suite de petites idylles sans *moutons*, et où l'on trouve à peine un *berger* » [2] ; il soulignait ainsi leur caractère descriptif plutôt que pastoral ; et c'est ce que signifie aussi la phrase des *Mémoires* où l'expression *Tableaux de la Nature* vient comme une glose du mot *idylles* [3].

Nous pensons que les *Tableaux* mentionnés dans l'*Essai* et ceux de 1828 ne représentent pas le même ouvrage ; les premiers devaient être des pages de prose ; telle, cette « scène romantique », pièce rapportée dans une note de l'*Essai*, où Chateaubriand évoque son voyage en paquebot de New-York à Albany, le paysage de l'Hudson au crépuscule et la « romance » du major André, chantée par une jeune passagère sur les lieux mêmes où l'officier fut exécuté ; l'expression « tableau de la nature » sert précisément à introduire la description : « J'ai toujours remarqué qu'à l'aspect d'un beau tableau de la nature on tombe involontairement dans le silence » [4]. Qui sait si ce hors-d'œuvre n'était pas extrait des *Tableaux* primitifs, l'ouvrage commencé dont parle ailleurs l'*Essai* ?

***

Cette étude permet-elle une mise au point ?

L'expression *Tableaux de la Nature* attestée dans l'*Essai* comme titre d'un « ouvrage commencé » n'est vraiment appliquée par Chateaubriand à des poèmes de jeunesse qu'en 1828 ; ces *Tableaux* primitifs devaient être en prose, et certains ont pu passer dans l'*Essai*.

Les dix *Tableaux de la Nature* de 1828 représentent un choix très réduit de poèmes que l'auteur s'est « déterminé à conserver » [5] ; ils semblent bien avoir été composés entre 1784 et 1790.

Ces poèmes doivent avoir été revus et corrigés, et sans doute à plusieurs reprises entre 1790 et 1828 ; mais s'il est permis d'étendre aux autres pièces les conclusions que donne l'examen des variantes

1. *Mém. d'O. T.*, Éd. Levaillant, Flammarion, t. I, p. 120.
2. *O. C.*, t. XXII, p. XIIJ.
3. L'usage a consacré le mot *idylle* dans le sens de petit poème pastoral, amoureux, ou à la fois pastoral et amoureux ; c'est ainsi que le définissent Richelet et le Dict. de l'Acad. (1762) ; Littré et le Dict. général H. D. T. l'enregistrent en ce sens ; mais Furetière et le Dict. de Trévoux le définissent comme un « petit poème égayé qui contient des descriptions... de quelques aventures agréables » ; le sens de « description », « tableau » est présent dans le grec εἰδύλλιον ; c'est à ce sens que Chateaubriand a dû penser.
4. *Essai*. 2e partie, ch. XXIII (*O. C.*, t. II, p. 233-235).
5. *O. C.*, t. XXII, p. XIJ.

de *La Forêt* et de *Nuit d'Automne*, on peut dire que les corrections de Chateaubriand, formelles et négatives pour la plupart, n'ont pas altéré profondément l'aspect primitif des textes. Sur les deux derniers points, les témoignages de Chateaubriand ne paraissent pas devoir être gravement infirmés.

A moins qu'une découverte de manuscrits ne remette tout en question.

JEAN MOUROT.

LE VOYAGE DE CHATEAUBRIAND EN AMÉRIQUE
ESSAI DE MISE AU POINT 1952

Voici un peu plus de cinquante ans qu'ont paru dans cette revue les articles, vite célèbres, de Joseph Bédier sur le voyage de Chateaubriand en Amerique. Depuis, cette question n'a guère cessé d'être remuée ; elle posait de tels problèmes que sans cesse, sous un prétexte ou un autre, on y est revenu ; et il est facile de constater que cette curiosité, après un demi-siècle, n'est point épuisée. L'édition du centenaire des *Mémoires d'Outre-Tombe*, qu'a présentée en 1948 M. Levaillant, a apporté des documents nouveaux, des explications nouvelles. Elle invite à tenter une mise au point que peut-être on pourra rendre plus précise qu'il n'a été fait jusqu'ici [1].

Devant le grand nom de Chateaubriand, critiques et érudits ont hésité, ils hésitent encore aujourd'hui, — et ce scrupule est honorable, — à dire ouvertement ce qu'il apparaît de mensonge ou, si le mot paraît trop fort, d'illusion dans le récit de ce voyage célèbre. Mais, après les remous de l'opinion commune sur ce thème, scepticisme, puis confiance voulue, puis inquiétudes, on est bien obligé finalement d'écrire en clair quelques certitudes peu à peu conquises.

Mathieu Molé pensait que Chateaubriand aurait le dernier mot sur cette « portion de sa vie... qui s'est déroulée en Amérique... Il en a dit et en dira tout ce qu'il voudra ; aucune voix ne sortira du désert pour le démentir » [2]. Si Chateaubriand doit vraiment avoir le dernier mot, c'est que parmi les voix qui s'élèvent pour le démentir une surtout est assez facile à entendre : la sienne [3].

1. Dans la *R. H. L. F.* de juillet-septembre 1909 (p. 429-478), j'ai présenté une étude assez développée sur cette question. Après plus de quarante ans, la plupart des conclusions m'en paraissent assez bonnes. Le présent travail est fait à un autre point de vue.

2. *Souvenirs d'un témoin de la Révolution et de l'Empire (1791-1803), pages inédites retrouvées en 1929, publiées par la comtesse de Noailles*, Genève, 1943, p. 230.

3. M. G. Chinard a publié en 1949 une petite bibliographie, *Chateaubriand et l'Amérique, essai de bibliographie*, 15 pages.

I. — La visite a Washington.

Même si cette visite ne se plaçait pas au commencement du voyage, il faudrait commencer par elle. C'est un admirable *test* de sincérité. Or la réponse peut, aujourd'hui, être péremptoire. Il suffit de reproduire en suivant l'ordre des temps quelques renseignements sûrement établis et quelques textes exactement datés.

1° *Lettre de recommandation du marquis de la Rouërie à Washington, 22 mars 1791.* « M. le chevalier de Combourg... s'en va dans l'Amérique du Nord. Ce voyage a pour but, à ce que je crois, d'enrichir son esprit par la contemplation d'un pays si heureux.... Ses parents... me prient de le recommander à l'attention de votre Excellence » (publié par Armstrong dans *Chateaubriand's America*, Publ. of the Mod. Lang. Assoc., 1907, XXII, 351).

2° *Réponse de Washington au marquis de La Rouërie, de Philadelphie, 5 septembre 1791.* « Indisposé quand M. de Combourg se présenta pour me remettre votre lettre, je ne l'ai pas vu et j'ai appris qu'il partait le lendemain pour Niagara » (*Bicentennial edition of the writings of G. Washington*, t. XXI, 1939 ; signalé par Morris Bishop, *Mod. lang. N.*, juin 1947 ; reproduit par Levaillant, *Mém. d'Outre-Tombe*, IV, 847, Addendum).

3° *Texte de l'*Essai sur les Révolutions, *éd. originale, p. 234.* Washington n'est pas nommé dans le corps même du texte ; il est question du « grand homme » qui a « daigné [le] recevoir » et dont il a « visité la demeure avec le respect qu'on porte dans un temple ».

Ce texte ne dément pas l'affirmation catégorique de Washington ; il signale assez exactement la démarche que fit le jeune M. de Combourg, porteur de la lettre de recommandation : il frappa à la porte et on lui ouvrit ; il pénétra dans ce que nous appellerions l'antichambre : un étroit couloir servant de vestibule, dira-t-il plus tard, et un parloir d'attente.

4° *Itinéraire de Paris à Jérusalem (1811), éd. 1829, II, 203.* « Je rencontrai aussi (à Carthage) M. Lear, consul des États-Unis. J'avais été autrefois en Amérique recommandé au général Washington. M. Lear avait occupé une place auprès de ce grand homme ; il voulut bien, en souvenir de son illustre patron, me faire donner passage sur un shooner des États-Unis. »

Affirmation rigoureusement exacte ; il n'est pas question d'une réception ; seulement d'une recommandation.

5° *Préface générale de l'édition Ladvocat, 1826, XIV, 14.* C'est seulement trente-cinq ans après, en 1826, que Chateaubriand affirme : « J'ai connu presque tous... les hommes... qui ont joué un rôle de mon temps.... J'ai vu Washington au début de sa carrière. »

Il y avait quelque vingt-cinq ans que Washington était mort.

6° *Le* Courrier français *du 7 décembre 1827* publie le récit de la visite à Washington [1], tel que le *Voyage en Amérique* et les *Mémoires d'Outre-Tombe* l'ont conservé. Par la suite, Chateaubriand fera souvent allusion à cette visite tardivement et miraculeusement entrée dans ses souvenirs.

M. Levaillant, qui a reproduit dans un coin de son édition la déclaration de Washington, conclut gentiment. « Un doute de nouveau plane et, dans la discussion ainsi rouverte, Joseph Bédier eût marqué aujourd'hui un point. » — Un point seulement ? ou bien la belle ?

Imaginons que le dossier soit confié à un juge d'instruction. Craindrait-il une erreur judiciaire ?

II. — Observation générale sur le récit du voyage.

C'est à partir de 1822 que Chateaubriand commença à rédiger pour les *Mémoires d'Outre-Tombe*, le récit de son voyage ; il le remania à plusieurs reprises par la suite. Le *Voyage en Amérique*, qui reproduit l'essentiel du « manuscrit des Natchez », offre quelques rares fragments de ce récit et les notes rassemblées pour la composition des *Natchez* ; ç'a été évidemment le memento auquel Chateaubriand a eu recours pour reconstituer ses souvenirs, quand il y avait souvenir réel, ou pour les compléter [2].

Pour écrire ce récit, Chateaubriand, qui avait besoin de ranimer sa mémoire, et qui, d'ailleurs, n'avait point fait serment de ne jamais se documenter, déplia des cartes. Il est, je crois, important de constater qu'il s'est servi de cartes antérieures à son voyage (celles qui accompagnent le livre de Charlevoix, par exemple) et de cartes postérieures à ce voyage, contemporaines de la rédaction. Il s'était, d'ailleurs, proposé d'écrire quelques pages sur les États-Unis vers 1830. Or, il suffit d'étaler, voisines sur la table, les cartes d'environ 1780 et celles de 1825 pour constater de prodigieuses différences. Les blancs, qui signalaient les *inhabited*, *unsettled areas*, les *army lands*, ont disparu ; des villes qu'ignoraient les vieilles cartes apparaissent et sont déjà de grandes villes ; elles venaient de commencer leur existence, et il arrive à Chateaubriand d'en parler comme s'il les avait vues en 1791. En cinquante ans, les États-Unis s'étaient transformés.... Quelles bévues ne commettrait pas aujourd'hui un érudit novice qui ouvrirait, pour s'informer du monde moderne, quelque atlas d'avant 1914 ? ou bien qui se servirait pour ses évocations historiques de la dernière édition du Vidal-Lablache ?

Quelques preuves seulement : *M. O. T.*, I., 315 : « En parlant du Ca-

1. Dans l'article signalé tout au début, j'ai montré comment l'année 1826 fut propice à ce souvenir et à cette publication.

2. Voir, dans ce même article, p. 463 et suiv., note 1, quelques indications sur la façon dont fut fait ce travail.

nada et de la Louisiane, en regardant sur les vieilles cartes... » ; — I, 290 : « Tout le pays qui s'étend aujourd'hui entre le territoire [d'Albany] et celui du Niagara est habité et défriché, le canal de New York le traverse... » ; ce canal fut inauguré en 1825 ; — I, 320 : « Nous partîmes de la côte du lac Érié, où l'on voit aujourd'hui la bourgade *Érié* marquée sur la carte et d'où l'on peut descendre par Mercer à Pittsburg ou gagner à l'ouest Columbus et Chilicothi ». Ni Érié, ni Columbus, ni Chilicothi ne figurent sur les anciennes cartes.

Dans ces trois passages, Chateaubriand paraît tenir compte des dates : il lui arrive, au cours du récit de les oublier : « Nous nous rapprochâmes des défrichements européens vers Chilicothi » (I, 339). A ce moment, c'est la carte moderne qu'il a sous les yeux, et cela crée une telle équivoque qu'il nous faudra, le moment venu, chercher des explications. Il nous suffit, ici, d'avertir des effets qu'a pu avoir, au moment de la rédaction, ce maniement maladroit de cartes si dissemblables [1].

III. — Jusqu'a Niagara.

Jusqu'à Niagara aucune difficulté. Chateaubriand qui, pour des raisons que nous tâcherons d'éclairer, avait décidé de se rendre à Pittsburg sur l'Ohio (I, 290) n'a pas suivi la route la plus directe [2]. Rien d'étonnant qu'il ait voulu aller contempler les cataractes de

1. Voici une liste, par ordre chronologique, des cartes que l'on peut être amené à consulter pour l'étude du voyage de Chateaubriand. Les cotes indiquées entre crochets sont celles du département des cartes géographiques à la Bibliothèque Nationale : *Carte des lacs du Canada, 1744* [coll. d'Anville, 8689] ; — *Carte des cinq grands lacs du Canada* [id. 8690] ; — *Partie de l'Amérique septentrionale qui contient le cours de l'Ohio, 1755* [id. 8717) ; — *Plan anglais du Fort Le Quesne* (Pittsburg), *1754* [id. 8898] ; — *Carte de Lewis Evans des colonies anglaises en Amérique* (pays du Kentucky et de l'Ohio), *1755* [id. 8737] ; — **Carte du cours de l'Ohio ou La Belle Rivière depuis sa source jusqu'à sa jonction avec celle d'Ouabach,** par le Sr Bellin, *1755* [Ge C 5183] ; — **Carte du théâtre de la guerre entre les Anglais et les Américains,** par M. Brion de la Tour, *1777* [Ge C. 7943], *1778* [Ge C. 7944] ; — **Suite du théâtre de la guerre dans l'Amérique septentrionale y compris le golfe du Mexique,** par Brion de la Tour, *1782* [Ge Angrand, 27] ; — *Land of the Ohio Company about 1787* dans Paullin, *Atlas of the historical Geography of the U. S., 1932,* plate 50 [Ge DD. 3192] ; — *Settled areas of population* d'après les *U. S. Census Reports,* 1790 et suiv. dans Paullin, plate 60 E. ; — *Density of population,* 1790, dans Paullin, plate 76 B ; **Bralow's Map** (plan des achats des compagnies de l'Ohio et du Scioto, publié pour encourager l'immigration), dans J. Winsor, *Narrat. and critic. History of America,* 1886-1889, VII, 532 ; — *Carte des États du centre, de l'ouest et du sud des É. U.* dessinée par Dupuis fils, *1804,* dans F. A. Michaux, *Voyages...,* 1804, tome I ; — *Carte générale du cours de l'Ohio depuis ses sources jusqu'à ses bouches,* dessinée par Jos. Warin..., pour l'intelligence des voyages du général Collot en 1796 (livre paru en 1826) [Ge A. 664] ; — *Map of the Ohio* de J. Melish ; travels in the U. S. 1806-1812 ; dans J. Winsor, VII, 548 ; — H. S. Tanner, *A new american Atlas,* 1823 et 1825 [Ge DD. 2214 ; FF. 4062 ; CC. 1096] ; — J. A. Buchon, *Atlas statistique, historique et chronologique des deux Amériques,* 1825 ; — *Map of the Pennsylvania...* by J. Melish, 1826 [Ge CC. 2697] ; — A. B. Hart, *Epoch maps illustrating american history,* 1891 ; rééd. 1899, 1904, 1910.

2. Inutile de parler du crochet sur Boston et Lexington, épisode que Chateaubriand expédie en trois lignes fort imprécises (I, 288). Rien d'impossible.

Niagara. Les renseignements qu'il donne correspondent aux indications des cartes du temps et sont recoupés de façon satisfaisante par les récits d'autres voyageurs.

IV. — De Niagara a Pittsburg.

Si rapide qu'ait été le voyage de Chateaubriand depuis son débarquement à Baltimore, il n'en était pas moins, le jour où il quitta les Indiens du Niagara, depuis deux mois sur les routes, les sentiers et les pistes. Trois mois encore avant le bateau du retour.

Au départ de Niagara, les conditions de son voyage changent. Jusque là il avait voyagé seul et selon son gré dans des régions convenablement civilisées déjà, ou du moins assez fréquemment parcourues ; maintenant l'aventure commence. Son guide le quitte ; « je m'associe, dit-il, à des planteurs dont les familles sont établies à Saint-Louis des Illinois et je m'achemine avec eux » (I, 319). Ces nouveaux compagnons ne sont pas des touristes, mais des gens occupés de commerce et qui ont l'habitude de voyager « chez les sauvages ». Il faut, chaque jour, par la chasse ou la pêche, gagner sa nourriture, préparer le bivouac du soir. Chateaubriand le dit fort bien : « courir dans les bois, poursuivre des bêtes sauvages, bâtir sa hutte, allumer son feu, apprêter soi-même son repas auprès d'une source » (*Voyage*, éd. 1829, p. 80). On voyage à pied, accompagné de porteurs ; ou bien l'on s'embarque sur de légers canots et l'on n'a pas toujours l'avantage d'aller au fil du courant ; il faut quelquefois peiner sur les rames ou se faire haler, dégager le canot des branches pendantes des arbres.... On n'avance pas très vite ; parfois on s'arrête des heures, des jours.

La bande à laquelle se joignit Chateaubriand suivit le bord oriental du lac Érié : elle devait, en continuant vers le sud-ouest, gagner, après un long trajet, la rive du Mississipi. Cela ne convenait point à Chateaubriand, qui avait dessein de se rendre à Pittsburg, sur l'Ohio. Il fut donc fort opportun que ses compagnons se soient querellés, au bout de six jours, et divisés en trois bandes ; il demeure « avec celle qui descend vers l'Ohio » (I, 320). La séparation se fit naturellement « à l'endroit où l'on voit aujourd'hui la bourgade d'Érié » ; les vieilles cartes désignent en ce point le « fort de la presqu'île ». On est à environ 150 km. de Niagara [1]. La route avait été facile, directe, sans obstacles et il semble très normal de l'avoir parcourue en une semaine.

Pour gagner l'Ohio, il fallait suivre le cours de la rivière Le Bœuf ou de quelque affluent de l'Ohio. « Plus de soixante rivières apportent, dit Chateaubriand, leurs richesses à ce fleuve » (*Voyage*, 69). Là commençait le danger des embuscades indiennes ; mais il était beaucoup moins grand que au delà de Pittsburg.

1. Environ 130 km. à vol d'oiseau.

C'est malheureusement à ce moment-là que le récit de voyage, au sens exact du mot, s'arrête ; toutes les précisions disparaissent. « Tout ce pays, dit Chateaubriand, était alors si inexploré et mon itinéraire est si vague qu'il n'y faut chercher que ce qu'on y trouve, des tableaux à peine esquissés. Je transcris quelques-uns de ces fragments » (I, 320). Ces fragments, ce sont, pour la plupart, des *extraits* de lectures, et d'abord une longue *Description du cours de l'Ohio et du Mississipi*, qu'a gardée le *Voyage en Amérique*. Rien, dans ces pages impersonnelles, n'atteste vraiment la présence de Chateaubriand ; y sont décrits le long cours de l'Ohio (1 600 km.), puis celui du Mississipi ; l'extrait nous conduit jusqu'à la Nouvelle Orléans. Viennent ensuite « quelques extraits des *Voyages* de Bartram. A ces extraits sont mêlées mes explications, mes rectifications, mes observations, mes réflexions, mes propres additions ... : il est presque impossible de séparer ce qui est de moi de ce qui est de Bartram » (*Voyage*, 329).

Le récit des *Mémoires* simplifie, abrège, supprime. « Partis des lacs du Canada, nous vînmes à Pittsburg » (I, 320). Près de deux cents kilomètres à vol d'oiseau. La progression a été certainement beaucoup moins rapide qu'elle n'avait été jusqu'au lac Érié.

V. — Pittsburg.

Ici le texte des *Mémoires* offre une formidable et bien curieuse erreur. « Partis des lacs du Canada, nous vînmes à Pittsburg, au confluent du Kentucky et de l'Ohio. » Or, Pittsburg n'est pas au confluent du Kentucky et de l'Ohio, mais à celui de la Monongahela et de l'Alleghany (ou Ohio). A vol d'oiseau, le confluent du Kentucky est à plus de 500 kilomètres au Sud, à 626 milles en suivant les sinuosités du fleuve [1].

Rien de pareil dans la *Description...* du *Voyage en Amérique*. Chateaubriand écrit très correctement : « L'Ohio est formé par la réunion de la Monongahela et de l'Alleghany. Les deux rivières se joignent au-dessus du fort jadis appelé le fort Duquesne, aujourd'hui le fort Pitt ou Pittsburg » (*Voyage*, 69).

Chateaubriand, peu précautionneux, a jeté un coup d'œil distrait sur une carte ; et parmi les nombreux confluents de l'Ohio, il en a choisi un qui n'était pas le bon. Si l'on essaie de rendre ce texte lisible par l'effet d'une correction (c'est ce que fait M. Levaillant, qui a d'ailleurs en vue une erreur bien moins grave), on pourra admettre

1. M. Levaillant (I, 320, n. 1), constate seulement que Pittsburg n'est point située au confluent des deux rivières, mais un peu au-dessus ; mais il ne précise pas de quelles rivières il s'agit. La correction qu'il introduit dans son texte tend, sans qu'il s'en soit avisé, à escamoter l'erreur de Chateaubriand. — G. Imlay (*A topographical descript of the western Territ. of North America*, 1792, p. 103), donne le chiffre de 626 milles comme distance entre Pittsburg et le confluent du Kentucky.

que Chateaubriand a voulu écrire : « ... à Pittsburg, *puis* au confluent du Kentucky. » « Addition, dit M. Levaillant, d'un mot nécessaire ! » Mais c'est substituer à une grossière erreur une énorme invraisemblance : ce petit *puis* allonge le voyage de quelque 2 500 km., dans un pays sans routes, où la navigation est très lente quand on remonte le courant ; peut-être bien six semaines de voyage ! [1]

Or, Chateaubriand dit simplement qu'il a été à Pittsburg, il ne dit pas qu'il a été au confluent du Kentucky. S'il parle de ce Kentucky lointain, c'est l'effet d'une grosse, mais simple bévue : carte mal lue, notes trop vite regardées.

Pittsburg, ancien Fort Duquesne, était une petite bourgade d'une centaine de maisons et d'un millier d'habitants. Elle commençait, depuis quelques années, à prendre de l'importance. La colonisation, qui progressait toujours, atteignait lentement la vallée de l'Ohio. Quelques fermes étaient édifiées sur la rive gauche ; des colonies se fondaient dans le sud de cette vallée, la colonie de l'Ohio (1786), la colonie du Scioto (1789). Mais en 1790 cette région n'était point comprise dans le territoire des États-Unis ; on n'a point compté sa population dans le *Census* qui fut dressé cette année-là.

C'est à Pittsburg qu'on venait s'embarquer pour rejoindre les terres fertiles des centres de colonisation naissants. Il fallait, pour descendre la rivière, acheter un bateau plat spécialement aménagé ou bien louer des places sur un radeau. Les prix étaient fort élevés. C'était là aussi qu'on revenait, quand, pour une raison ou pour une autre, on voulait se rapprocher de la vie civilisée [2].

Il est remarquable que Chateaubriand ne dise pas un mot de ce centre important d'émigration où aurait dû commencer pour lui cette descente de l'Ohio à laquelle il se destinait depuis son arrivée

1. On mettait souvent trois et quatre mois pour aller de la Nouvelle Orléans à Pittsburg. Il fallait recourir au halage des bateaux contre un courant très fort.

2. Parmi beaucoup de livres qui peuvent donner des renseignements utiles sur ce qu'étaient les États-Unis vers 1790 et sur les États nouveaux qui peu à peu venaient s'y joindre (l'Ohio ne devint un État qu'en 1803), voici les plus utiles : Franklin, *Information pour ceux qui veulent venir en Amérique*, 1760 ; — J. P. Brissot (Warville), *Nouveau voyage dans les États-Unis*, 1791 ; — G. Imlay, *A topographical description ot the western territory of North America*, 1792 ; — J. Morse, *The american geography*, London, 2e éd., 1792 ; — Franklin, *Quelques mots sur l'Amérique*, 1795 ; — Jedediah Morse, *American Gazetteer*, 1797 ; — F. Volney, *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique*, 1803 ; — F. A. Michaux, *Voyage à l'ouest des monts Alleghanys*, 1804 ; — Perrin du Lac, *Voyage dans les deux Louisianes*, 1805 ; — Th. Ashe, *Travels in America*, 1808 ; — Général Collot, *Voyage dans l'Amérique septentrionale*, 1826 ; — *Fifth Census or enumeration of the inhabitants of the U. S.*, 1830 ; — G. Tucker, *Progress of the U. S. in population and wealthy in fifty years*, 1843 ; — John Bach Mc Master, *A history of the people of the U. S.*, 1884 ; — Justin Winsor, *Narrative and critical history of America*, 1886-1889 ; — A. Bushnell Hart, *American History told by contemporaries*, 1897 et suiv. ; — U. S. Bureau of the Census, *A century of population growth (1790-1900)*, 1909 ; — Fred. Logan Paxbon, *History of the american frontier*, 1924 ; — Edw. Channing, *A history of the U. S.*, trad. fr. 1919 et 1921-1926 ; — Allen Johnson, *The chronicles of american series*, 1919 à 1924 ; — F. Jackson Turner, *The frontier in american history*, 1928 ; *Rise of the new West*, 1936.

à Baltimore. Il aurait pu y faire des rencontres et laisser quelques traces de son passage ; on aurait pu nous parler de lui. Précisément en ce milieu de l'année 1791, un Français, Cl. Fr. Ad. de Lezay Marnesia, qui habitait Pittsburg depuis quelques mois, rédigea des *Lettres écrites des rives de l'Ohio* ; il les publia presque aussitôt [1]. Le 2 novembre 1791, à un moment où Chateaubriand pouvait s'y trouver, il écrivit à Bernardin de Saint-Pierre : « Comptant sur la promesse de mes amis qui m'avaient assuré qu'ils ne tarderaient pas à me suivre, je suis venu demander à l'Amérique une retraite douce et paisible, prendre possession d'une grande quantité de terres que j'ai acquises sur les rives de l'Ohio. » Il avait écouté les appels d'un prospectus magnifique, mais la réalité l'avait déçu. La compagnie du Scioto « ne se trouve pas en état de livrer le terrain qu'elle a vendu, encore occupé par les Indiens, nullement disposés à l'abandonner ». Alors il est venu à Pittsburg ; près du confluent de l'Ohio et de la Monongahela il a acquis une plantation dans un lieu autrefois appelé Montpellier, par un Français ; des amis sont venus l'y rejoindre ; « les rives de la Monongahela commencent à n'être plus ni désertes ni sauvages ». Il dit sa reconnaissance pour un Français, établi depuis cinq ans à Pittsburg, et qui l'a grandement aidé.

Le silence de Chateaubriand sur Pittsburg, l'absence totale de souvenir ne sont-ils pas inquiétants ?

Lezay Marnesia, en tout cas, ne l'aurait pas encouragé à « descendre l'Ohio » ; et les renseignements que le jeune homme pouvait recueillir sur place n'étaient certes pas très satisfaisants. J. P. Brissot (Warville), « citoyen français », qui avait voyagé trois ans auparavant dans cette région, venait de publier (avril 1791) son *Nouveau voyage dans les États-Unis d'Amérique* ; il y contait le voyage de deux Français qui s'étaient embarqués sur l'Ohio ; ils avaient été attaqués par un radeau d'Indiens ; l'un des deux voyageurs avait été tué, l'autre fait prisonnier ; il réussit à s'échapper et à regagner Pittsburg. Un peu après, le major Samuel S. Forman avait réussi le voyage ; mais que de précautions ! [2] Il s'était embarqué sur un bateau plat où l'on avait aménagé sur le pont un logement blindé qui mît à l'abri des balles indiennes ; on s'était armé soigneusement. « On était en période de guerre avec les Indiens ; tous les bateaux qui descendaient cette longue rivière (1 100 milles) risquaient à chaque heure d'être attaqués par un ennemi impitoyable que souvent dirigeaient des blancs renégats » (p. 24). Trois bateaux étaient partis de compagnie : environ une centaine de voyageurs. Le voyage était pénible ; le courant ne suffisait pas partout à vous conduire ; il fallait de temps en

1. « Au fort Pitt et à Paris, an IX, in-8° ». Une lettre est datée de Marietta, 15 novembre 1790 ; une de Fort Pitt, 2 novembre 1791 ; une de Philadelphie, le 15 décembre 1791.

2. Son récit a été publié en 1888 à Cincinnati : *Narrative of a journey down the Ohio and Mississipi in 1789-1790.*

temps faire force de rame, ne fût-ce que pour se dégager des branches d'arbre dans lesquelles on se laissait prendre.

Une série de forts avaient été récemment bâtis sur l'Ohio, au-dessous de Pittsburg : Steuben (1789), Wheeling (1770), Bakov's (1790), Dellie's (1790), Campus martius (Marietta), (1791)[1]. « L'Ohio, dit Brissot-Warville en 1788[2], est garni de forts... ; tous ces forts sont garnis de troupes très bien entretenues. » On pouvait être secouru ou du moins vengé.

A l'est, s'étendait une région montagneuse de la Virginie, couverte de forêts, presque inhabitée ; on allait y chasser l'ours[3]. A l'ouest, c'était le pays des Indiens, bon seulement pour les opérations militaires et cet état d'insécurité dura plusieurs années encore[4]. Un historien des États-Unis, John Bach Mc Master, qui cite en témoignage le récit du major Forman, écrit que, en 1790, « un voyage en descendant la rivière était aussi dangereux que lorsque le premier homme blanc était entré dans cette vallée »[5]. « La crainte des sauvages, constatait Brissot-Warville[6], éloignera sans doute pendant longtemps beaucoup d'Européens de ces cantons ».

Chateaubriand ne tenta point l'aventure.

VI. — Heures de canot sur l'Ohio.

Il avait encore bien du temps à lui : quelque six semaines apparemment avant qu'il fût obligé de prendre la route du retour vers Baltimore. Sans doute se borna-t-il à des excursions plus ou moins longues en canot. Les *Mémoires d'Outre-Tombe* et le *Voyage en Amérique* sont sur ces journées d'une imprécision qui peut stupéfier. « J'errais, dit-il, pour errer, sans autre but que de rêver » (I, 328). Il lui arriva, au moins une fois, de se joindre quelques jours à une compagnie de trafiquants. Plus tard, sur une carte moderne il chercha des précisions ; mais il se garda bien de les trouver ; deux d'entre elles sont d'un vague et d'une prudence qui découragent : « Je touchais aux Natchez[7] en 1791... : nous nous acheminâmes vers les pays connus sous le nom général de Florides » (I, 328). *Toucher*, *s'acheminer vers* ne sont point des mots très compromettants et les Nat-

1. J. Winsor, VII, 455-456.
2. *Nouveau voyage*, 1791, II, 431.
3. Le général Collot, qui voyagea dans cette région en 1796, parle de la guerre toujours existante avec les Indiens. (*Voy. dans l'Amérique septentr.*, 1826, tome I, chap. III.)
4. F. A. Michaux, *Voyage à l'ouest des monts Alleghanys*, 1804 (voyage de 1802), p. 90.
5. *A history of the people of the U. S.*, 1884, II, 144.
6. *Nouveau voyage*, p. 426.
7. Personne ne prendra très au sérieux la découverte qu'a faite M. Franck « à l'intersection de la vieille piste des Natchez et du fleuve Tennessee » d'un « pont naturel », analogue à celui d'*Atala*. Il pense qu'on pourrait en tirer argument pour admettre que Chateaubriand a été jusqu'à là ! (G. C. *Note sur le pont naturel d'Atala* dans *The French American Review*, 1949, 238.

chez, comme les Florides et la Louisiane désignent, dans les récits de voyage du temps, l'ensemble assez indéterminé des États du sud par opposition à la Nouvelle Angleterre et au Canada [1]. Une affirmation est plus précise ; mais on l'a toujours entendue, je crois, à contre-sens : « Nous suivions à peu près des sentiers que lie maintenant la grande route des Natchez à Nashville, par Jackson et Florence, et qui rentre en Virginie par Knoxville et Salem » (I, 328). Les trafiquants auxquels vient de se joindre Chateaubriand arrivent de Géorgie et des Florides pour acheter des chevaux dans la région de l'Ohio. Cette « grande route » que Chateaubriand trace astucieusement en donnant comme repères les noms des villes les plus méridionales, permet d'aller de la Pennsylvanie où passe l'Ohio jusqu'aux bouches du Mississipi : direction générale nord-est à sud-ouest. Si la phrase a un sens, les *sentiers* que *lie* la grande route sont des sentiers qui la coupent, donc en direction ouest à est. Nous ne sommes pas forcément très loin de l'Ohio et, d'ailleurs, les lignes suivantes nous y ramènent. Ces trafiquants « étendaient leur course jusqu'à l'Ohio. Nous étions poussés par un vent frais. L'Ohio, etc. » Les trafiquants venaient du sud et Chateaubriand les a rencontrés quand ils atteignaient la partie la plus septentrionale de leur expédition.

C'est, d'ailleurs, la seule chose un peu précise que permettent d'affirmer les *Mémoires d'Outre-Tombe* ; jamais on ne quitte l'Ohio, ou bien l'on y revient aussitôt. La « ruine indienne » est sur les rives de l'Ohio ; c'est là aussi que les deux Floridiennes viennent admirer Chateaubriand qui nage ; devant lui, elles plongent, « enveloppées d'un grand linceul de la seconde écorce du mûrier » ; on fait une partie de pêche ; on voit sauter le « poisson d'or »... Récits tour à tour éclairés ou embrumés de poésie, qui correspondent très exactement aux notes et aux *extraits* du *Voyage en Amérique*.

VII. — Des rives de l'Ohio a Baltimore.

Brusquement, après le départ des Floridiennes, le récit s'arrête ; si brusquement que le dernier éditeur des *Mémoires* a inséré deux lignes de points et supposé « une lacune d'une dizaine de lignes, peut-être même d'un bref chapitre » (I, 339). Bien plus, il insinue, tout à fait gratuitement, que ce fragment a dû être dérobé en 1844 ou en 1845 (I, 594). Qu'est-ce que Chateaubriand nous aurait bien conté dans ce chapitre évanoui, puisqu'il n'a point descendu l'Ohio et n'est pas allé aux Natchez ? Un jour, il a cessé ses parties de canot sur l'Ohio et il est reparti vers la côte.

1. Un seul passage peut être dit mensonger. « Cet en bas du fleuve ressemble peu au Mississipi que j'ai décrit ; je n'ai peint que l'en haut *où j'avais passé* ; je n'ai reproduit que le vieux fleuve dont La Salle et Charlevoix nous ont laissé le tableau » (I, 328). Où se placerait cette course sur le Mississipi supérieur, à plus de 1 000 km. du Niagara ? Il est vrai que l'*en haut* est bien vague et peut désigner la région des Lacs.

La vraie raison, il nous l'a donnée : « J'avais besoin de me rapprocher des États-Unis, mes ressources commençant à s'épuiser. »

C'est ici que se place une des phrases les plus surprenantes des *Mémoires* : elle offre un itinéraire absurde, qui a troublé tous les commentateurs. Elle s'explique par l'usage maladroit que Chateaubriand a fait d'une carte récente : « Nous repassâmes les Montagnes bleues et nous nous rapprochâmes des défrichements européens vers Chilicothi » (I, 339).

Pris dans la rigueur des termes, cela veut dire : 1° des rives de l'Ohio le voyageur s'est dirigé vers les Apalaches et il les a franchies : soit 300 km. à vol d'oiseau vers l'est ; 2° il revient « vers Chilicothi », qui est, au sud de Columbus, à quelque 300 km. à vol d'oiseau au sud-ouest de Pittsburg : soit quelque 600 à 1 000 km. ; 3° puis il refait la même route en sens inverse jusqu'à Philadelphie.... Mais il y a plus incroyable : Chilicothi n'existait pas en 1791 [1] ; il fut fondé en 1796 et fut le siège du gouvernement de l'État de 1800 à 1810 [2] ; il figure sur les cartes éditées aux environs de 1825, pas sur les cartes antérieures à 1790. Et enfin il n'y avait pas, en 1791, de « défrichements européens » dans cette région ; elle était alors *army land.*

Le *Voyage en Amérique* ne contient aucune mention de ce détour vers Chilicothi, non plus que d'un passage préalable des Apalaches. Correctement et simplement, Chateaubriand écrit : « En errant de forêts en forêts, je m'étais rapproché des défrichements européens », c'est-à-dire des fermes pennsylvaniennes et de la région côtière.

« Vers Chilicothi » doit signifier : à la hauteur à peu près du parallèle de Chilicothi, c'est-à-dire aussi, en gros, à la hauteur de Baltimore.... Chateaubriand a situé sur sa carte la direction générale de son voyage de retour : il n'a eu à traverser les Apalaches qu'une fois ! Inutile de supposer quelques-unes de ces astuces, souvent inconscientes, par lesquelles, avec des mots, pas toujours exacts, il dilatait ses souvenirs.

Le retour à la côte était facile : une route fréquemment parcourue, la voie d'accès normal à Pittsburg. Trois cents milles (environ 500 km.) de Pittsburg à Philadelphie ; les marchandises arrivaient en vingt à vingt-quatre jours ; le voyage en cabriolet demandait quinze jours ; on pouvait faire le trajet à cheval en sept jours [3]. Il n'est pas impossible que Chateaubriand, très désargenté, ait, comme d'autres voyageurs, fait à pied une partie de ce voyage. Trois semaines, un mois peut-être.

1. Un petit village de huttes indiennes, du nom de Chilicothe, avait été détruit et rasé en 1780, au cours d'opérations militaires : J. Winsor, VI, 731.

2. J. Winsor, VII, 547.

3. Brissot (Warville), *Nouveau voyage*, 1791 ; F. A. Michaux, *Voyage*, 1804. Si l'on ne prenait pas de cabriolet, il fallait aller à cheval ou à pied pendant la plus grande partie du trajet, car il n'y avait pas de voitures publiques pour assurer ce service.

VIII. — Un voyage bien réduit !

Le voyage de Chateaubriand en Amérique, tel que le présente le récit des *Mémoires*, confronté avec celui que donne le *Voyage*, est donc fort cohérent ; l'itinéraire est parfaitement admissible ; il dispense de tous les calculs et de toutes les supputations auxquelles on a pris habitude de se livrer. Trois ou quatre passages seulement, des erreurs dues à l'usage de cartes mal appropriées ou à des rédactions équivoques, demandent explication. Ces explications, il est facile de les donner ; assez facile, il me semble, de les faire accepter.

Ce voyage est bien réduit. Rien ne permet d'assurer que Chateaubriand ait quitté le bassin supérieur de l'Ohio et qu'il se soit beaucoup éloigné des bords du lac Érié. Pittsburg serait, en tout état de cause, le point le plus méridional qu'il ait atteint.

Or, toutes les fois que, dans ses livres antérieurs, Chateaubriand avait fait allusion à son voyage d'Amérique, il avait fait preuve de la même modestie. « Je l'ai vu sous les érables de l'Érié, ce favori de la nature... (*Essai sur les rév.*, éd. or. 251) ; — « les bois de l'Amérique,... la voix de l'Iroquois » (*Itinéraire*, 1829, I, 86) ; — « Si j'avais étudié avec tant d'intérêt aux bords de leurs lacs les hordes américaines... » (*Itinéraire*, I, 337) ; — « le pays des Sauvages » [épisode de M. Violet] (*Itinéraire*, II, 29) ; — les ruines du bord de l'Ohio (*Itinéraire*, II, 175) ; — « J'avais beau dire [au camp des émigrés] que j'arrivais tout exprès de la cataracte de Niagara » (*Voyage*, 308) ; — « les solitudes de l'Érié et de l'Ontario, (*Voyage*, 309 et *Mémoires*, I, 341) ; — « officier au régiment de Navarre, j'étais revenu des forêts de l'Amérique » (*Mémoires*, III, 302), etc. C'est toujours de la région des lacs que Chateaubriand paraît se souvenir, et il dit aussi volontiers « solitudes canadiennes », Canada que États-Unis.

IX. — Pourquoi dès lors ce voyage ?

Il n'y a, certes, qu'à admirer ce que l'auteur du *Voyage en Amérique* et des *Mémoires d'Outre-Tombe* a fait de ses souvenirs, et à constater la place importante et méritée que son récit de voyage a prise dans l'histoire de la littérature au XIX^e^ siècle. Les quelques paysages que Chateaubriand a contemplés, les quelques scènes de vie primitive qu'il a vécues se sont si bien imprimées dans sa mémoire qu'il a pu, avec elles, magnifiquement animer, dans *Atala* et les *Natchez*, toutes les lectures qu'il fit par la suite pour s'informer des contrées d'Amérique qu'il n'avait pas vues.

Mais une question se pose avec insistance. Quitter la France pendant neuf mois ; séjourner en Amérique pendant cinq mois ; tout cela pour voir Philadelphie, aller à la cataracte du Niagara et faire quelques

excursions en canot sur l'Ohio.... C'est proprement invraisemblable ! Il doit y avoir une explication, très simple probablement, mais cette explication supposerait qu'on sait ce que Chateaubriand était venu faire en Amérique.

Le grand projet d'exploration ? Il n'en est absolument pas question dans la lettre du marquis de la Rouërie à Washington. Le projet est postérieur au voyage [1]. Il a été établi en vue d'un second voyage éventuel, et qui supposait des subventions officielles. Et puis quel singulier itinéraire ! Pour découvrir un passage dans le grand Nord, piquer obstinément vers le sud, et laisser entendre qu'on songeait à gagner les bouches du Mississipi !

Des projets littéraires ? Aucune allusion non plus dans la lettre à Washington. M. de la Rouërie se borne à dire : « Ce voyage a pour but, à ce que je crois, d'enrichir son esprit dans l'active contemplation d'un pays si heureux, si capable d'émouvoir. » Ce sont probablement considérations de l'ordre politique. L'idée même des *Natchez* est-elle née alors ? Chateaubriand se serait bien soigneusement gardé de pousser son voyage jusqu'aux lieux où s'accomplirait son épopée ! Ce n'est que plus tard, à Londres, qu'il y travailla, et sa documentation, qui fut considérable, est toute livresque.

Est-ce que, par hasard, ce voyage d'Amérique n'aurait pas été inspiré par des préoccupations toutes différentes, fort intéressées ? Comme bien d'autres Français, au début de la Révolution, Chateaubriand ne serait-il pas allé chercher, au-delà de l'Atlantique, un abri et la possibilité d'une fortune, soit par la colonisation, soit par des spéculations sur les terres ? [2] Projet finalement avorté pour des raisons plus ou moins devinables. Cette supposition, qui a traversé l'esprit de M. G. Chinard et de M. G. Collas [3] n'a, en elle-même, rien qui repousse et il est possible de l'étayer par un certain nombre de vraisemblances.

D'abord, les *Mémoires d'Outre-Tombe* attestent que Chateaubriand et sa famille avaient envisagé une telle décision. Il se souvient que, dans l'été de 1785, il hésitait beaucoup sur sa future carrière : « Je m'avisai d'une chose saugrenue ; je déclarai que j'irais au Canada défricher des forêts... » (I, 136). Après la prise de la Bastille, ému par les premières scènes de violence, il se ressaisit de ce dessein ; « l'idée de quitter la France pour quelque pays lointain germa dans mon esprit » (I, 220). Dès 1790 il parle de sa « prochaine absence en Amérique » (lettre du 14 avril à La Morvandais) : « une idée me dominait,

1. Voir notamment la note de l'*Essai sur les révolut.* : « Mon voyage n'était que le prélude d'un autre... ».

2. Comme Talleyrand en 1795.

3. G. Chinard, *L'exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand*, 1918, p. 21-23 ; — G. Collas, *La jeunesse bretonne de Chateaubriand*, dans le *Livre du centenaire* 1949, p. 33 : « Il fallait un but utile au voyage. La colonisation du Scioto pouvait le lui offrir. Le silence observé sur ce qu'il n'a pu manquer de voir s'il a porté ses courses sur l'Ohio [au sud de Pittsburg] serait-il une discrétion gardée pour des raisons personnelles sur l'avortement d'un immense projet ? « Mais M. Collas répond : « Non ».

l'idée de passer aux États-Unis » (I, 240) [1]. Une correction apportée aux *Mémoires* est fort curieuse ; c'est dans la page où est conté le séjour à Philadelphie (I, 278) : « Un homme débarqué comme moi aux États-Unis, plein d'enthousiasme pour les peuples classiques, un colon qui cherchait partout la rigidité des premières mœurs romaines... » ; on a corrigé un *colon* (sic) en un *Caton* (I, 339). Est-ce simplement correction d'une erreur d'impression ?

Or, précisément en 1790 et en 1791, de nombreux Français partaient pour les rives de l'Ohio où l'on prétendait aménager une colonie pour eux : lotissements de la compagnie du Scioto, fondation de Gallipoli [2]. Quelques mots suffiront sur cette histoire : des dates qu'il est utile de préciser.

Nous retrouvons ici le marquis Adr. de Lezay-Marnesia que nous avons rencontré à Pittsburg, dans l'été de 1791, dégoûté de son entreprise. Député à l'Assemblée nationale, il avait quitté la France en 1790 pour fonder cette colonie, probablement à l'imitation de la compagnie américaine de l'Ohio (1787). Des appels, des prospectus furent lancés en 1789 : Lezay-Marnesia avait groupé autour de lui quelques gentilshommes de ses amis qu'il avait intéressés à l'affaire ; il se plaint, on l'a vu, d'avoir été très vite laissé presque seul. La vente des terres fut ouverte en 1790. Les propriétaires de titres, un demi-millier environ, s'embarquèrent aussitôt ou, comme Chateaubriand, en 1791. Les premiers durent attendre longtemps (quinze mois, dit F. A. Michaux) « la fin de la guerre avec les Sauvages ». L'installation fut difficile. On avait trompé le public, dit Volney. Les Indiens, qui n'admettaient point d'être dépossédés de leurs terres, poussèrent des attaques fréquentes. On fonda la ville de Gallipoli, mais elle fut misérable ; en 1802, F. A. Michaux y compta soixante-dix maisons, dont la moitié était en ruines. Beaucoup de ces colons malchanceux abandonnèrent la partie. Bientôt il fallut que le Congrès américain décidât de venir à leur secours.

Tout le premier, Lezay-Marnesia avait lâché prise [3] ; dès le milieu de l'été 1791, il était revenu à Pittsburg [4] ; il avait cherché et obtenu une concession plus sûre. On peut imaginer sans peine qu'il ne dut pas être très encourageant à l'égard des derniers arrivés ; ils pouvaient lui reprocher d'ailleurs quelque chose qui ressemblait à un abus de confiance.

Or, Chateaubriand a connu cette entreprise : il en parle plusieurs fois dans les *Mémoires* et dans le *Voyage en Amérique*.

1. Les lignes suivantes font intervenir l'idée postérieure de la recherche du passage au Nord-Ouest.

2. On trouvera des renseignements précis dans C. F. Volney, *Tableau*, 1803, tome II, art. III, p. 381 (le voyage est de 1795) ; — F. A. Michaux, *Voyage*, 1804, p. 104 (voyage de 1802) ; — John Mc Master, *A history*, 1884, II, 146 ; — J. Winsor, VIII, 546.

3. Il ne tarda pas à rentrer en France, où il mourut en 1800 ; il était né en 1735.

4. On comptait cent milles de Gallipoli à Pittsburg.

Quand il décrit l'aspect de Paris en 1789-1790 et les projets confus des jeunes nobles désorientés par les événements, il voit plusieurs tendances : « les uns s'engageaient dans les routes révolutionnaires » ou bien émigraient ; « les autres partaient pour l'Ohio, où ils se faisaient précéder de plans de châteaux à bâtir chez les Sauvages » (I, 234). « L'Ohio, sans habitants en 1790, constate-t-il dans le *Voyage*,... commence (1791) à se peupler par la colonie de la Pennsylvanie et de la Caroline et par quelques-uns de mes malheureux compatriotes fuyant devant les premiers orages de la Révolution » (285, 75) ; il parle aussi de cette « émigration plus raisonnable qui se dirigeait vers les rives de l'Ohio » (*Voyage*, 5).

A peine arrivé à Philadelphie, il prit « un appartement dans une pension où logeaient des Français émigrés avec d'autres idées que les siennes. Une terre de liberté offrait un asile à ceux qui fuyaient la liberté : rien ne prouve mieux le haut prix des institutions généreuses que cet exil volontaire des partisans du pouvoir absolu dans une pure démocratie. » (*Mém.*, I, 278.) Toujours ces aristocrates, amis de Lezay-Marnesia, qui avaient quitté la France avec l'espoir de redresser sur les rives de l'Ohio leurs « châteaux », loin de la tourmente qui menaçait de les détruire. A la porte du paradis promis, ils attendaient. Le jour du retour, Chateaubriand se trouva sur le bateau qui allait l'emmener au Havre avec des colons, déçus et malcontents. « Le 10 de décembre 1791, je m'embarquai avec plusieurs de mes compatriotes qui, par divers motifs, retournaient avec moi en France. » (I, 356.)

Quelques lignes plus haut, il nous a dit son désargentement. « Je ne trouvai point [à Philadelphie] les lettres de change que j'attendais ; ce fut le commencement des embarras pécuniaires où j'ai été plongé le reste de ma vie » (I, 355). Quelques lignes plus loin, il ajoute : « Le capitaine me donna mon passage à crédit. » Chateaubriand dut, au Havre, attendre, pour être « libéré », que sa mère lui eût trouvé un prêteur et eût cautionné son fils pour une somme de douze cents livres.

Mais il y a plus. M. G. Collas a, voici quelque quinze ans, révélé à la Société Chateaubriand que, en octobre 1797, une Américaine présenta à Combourg une obligation de six mille livres souscrite par notre voyageur, et que la famille eut fort à faire pour liquider cette dette. (*Mém.*, I, 355, n. 2.) Six mille livres : la somme est assez grosse à la date de 1791 : quelque chose comme un million et demi de notre monnaie. A supposer même que Chateaubriand soit arrivé sans un sou et qu'il ait emprunté cette somme presque dès son arrivée, il y aurait eu là de payer trois ou quatre fois ses frais de séjour ! Quand il s'embarqua, il n'avait plus rien.

Ces embarras d'argent, cette dette donnent un peu plus de créance à nos suppositions. Ce jeune homme, parti en quête d'aventure, acheta-t-il des terres qui ne purent lui être livrées et se découragea-t-il comme tant de colons de Gallipoli ? Fit-il de malheureuses spéculations

sur les terrains ? L'hypothèse n'est pas sans tenter, mais sans doute restera-t-elle une hypothèse. Il est peu croyable que des archives publiques ou privées d'Amérique aient gardé quelque trace d'ambitions colonisatrices de ce genre et d'une ruine finale, comme il faudrait le supposer [1].

PIERRE MARTINO.

1. Dans les romans de Balzac les choses s'arrangent mieux. En 1791, Mongenod, le père du banquier Frédéric Mongenod, ruiné, emprunte cent louis à un ami ; « il parle d'acheter des terres chez les Sauvages aux États-Unis » ; sa femme et son beau-père sont partis dans ce dessein avec soixante louis. En 1816 il revient, rapportant une fortune (*Envers de l'histoire contemporaine*). — Après la condamnation du fils Tascheron, un peu avant 1830, la famille vend ses biens et quitte la commune ; elle « fonde un village dans l'État de l'Ohio » (Taschеronville) ; elle revient fortune faite (*Le curé de campagne*). — Seul Philippe Bridau se ruine en 1817 au « Champ d'Asile », « une des plus terribles mystifications connues sous le nom de souscriptions nationales »; il saura exploiter « son malheur au Texas » (*La Rabouilleuse*).

LES PREMIÈRES ÉDITIONS DU « GÉNIE DU CHRISTIANISME »[1]

On sait l'intérêt bibliographique et littéraire que présentent l'étude des diverses éditions du *Génie du Christianisme* et le détail des variantes où le grand écrivain se corrige sans cesse. Nous nous en étions tenu à la comparaison de la première et de la seconde édition du *Génie*, c'est-à-dire des deux textes de 1802 et de 1803. — Mais il y a eu d'autres éditions, d'autres variantes ; le succès même du *Génie du Christianisme* a incité Chateaubriand à perfectionner son œuvre : identifier ces diverses éditions, suivre ces efforts vers la perfection, tel est l'objet de ce nouvel article.

La question se posait déjà presque au lendemain de la publication du *Génie*. L'*Avertissement des Éditeurs*, en tête de la quatrième édition, datée de Lyon, 1804, disait : « Il n'y a guère plus de deux ans que le *Génie du Christianisme* a paru, et les éditions de cet ouvrage ont déjà été si multipliées, qu'on s'en rappelle difficilement la date et le format. » Que sera-ce après plus d'un siècle ? Il n'y a aujourd'hui aucune bibliographie générale ou spéciale qui puisse renseigner l'historien littéraire — ou le simple amateur — sur le nombre exact de ces éditions, leurs différents « états », leur valeur respective. Nous avons pu, au cours de longues années de recherches, retrouver *toutes* ces éditions, de la première (1802) au texte des *Œuvres Complètes* (1826). Nos renseignements bibliographiques ne viendront donc pas de Vicaire, de Carteret ou de Talvart et Place, quel que soit le mérite de ces ouvrages. Nous les donnerons d'après nature, c'est-à-dire d'après les livres originaux ainsi réunis, examinés à loisir, et soigneusement comparés. En y joignant des documents contemporains, empruntés surtout aux revues de l'époque et à la Correspondance de Chateaubriand, peut-être aboutirons-nous à quelques précisions utiles.

L'année 1803, qui avait été celle de la deuxième édition du *Génie*, en vit paraître, presque simultanément, trois autres. Ce sont, pour les désigner sous leurs titres mêmes : 1° La « Nouvelle édition, avec

1. Voir notre premier article dans le *Bulletin de la Société Chateaubriand*, n° 6, (1937), p. 116-130.

figures », in-8° ; — 2° La « Nouvelle édition, avec figures », in-4° ; — 3° La « Troisième édition », sans figures, in-8°[1].

Il est facile d'en distinguer les principales caractéristiques :

1° La « *Nouvelle édition* », in-8°, est une édition de luxe, soigneusement imprimée sur papier vélin (avec des caractères neufs fondus exprès, dit une notice) et ornée de neuf « superbes gravures » avant la lettre.

GÉNIE | DU CHRISTIANISME | OU | BEAUTÉS | DE | LA RELIGION CHRÉTIENNE ; PAR | FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND. | NOUVELLE ÉDITION | AVEC FIGURES. | A Paris | de l'Imprimerie de Migneret, | Rue du Sépulcre, F. S. G., n° 28. | An XI. — 1803 [4 vol. in-8°][2].

Les neuf figures dessinées par Le Barbier, Boichot, Chaudet, et gravées par Baquoy, Dambrun, Deligion, Delvaux, Halbou, de Launay, Villerey, sont ici dans leur premier état, et très supérieures aux reproductions qui en seront faites dans les éditions successives du *Génie* de 1804 à 1823.

Quelles furent ces « figures » du *Génie du Christianisme*, où se trouvent en même temps les premières gravures d'*Atala* et de *René* ?

1° [*Frontispice*]. — « La Religion Chrétienne civilisant les Nations Gothiques. » [t. I][3].

2° [*L'extrême onction*]. — « Venez voir mourir le fidèle ! » [*id.*]

3° [*Les deux mères apportant sur les branches d'un arbre, l'une son enfant mort, l'autre son enfant vivant*]. — « Ces jeux maternels, qui souvent endormaient l'innocence, ne pouvaient réveiller la mort ! » [*id.*].

1. Une longue et intéressante note du *Mercure de France*, à la date du 14 ventôse an XI (5 mars 1803) annonce les deux premières, avec les détails suivants :

1° « ... quatre volumes in-8°, papier vélin, caractères neufs fondus exprès par Vaffland, ornés de 9 superbes gravures : prix, avec la *Défense*, 75 fr... »

2° une autre édition, « toute semblable » à la précédente, « mais tirée sur papier in-4°, et cartonnée : prix, avec la *Défense*, 108 fr. »

Une autre note du *Mercure de France* du 4 thermidor an XI (23 juillet 1803) rappelle et précise encore :

« *Nouvelle édition du Génie du Christianisme ou Beautés de la Religion chrétienne* par François-Auguste Chateaubriand, 4 vol. in-4°, cartonnés et imprimés sur papier vélin, avec neuf gravures avant la lettre, dessiné et gravé par les meilleurs artistes. Prix : 108 fr., avec la *Défense*. Le même ouvrage, in-8°, cartonné et imprimé aussi sur vélin, avec 9 gravures avant la lettre, 4 vol. avec la *Défense* : prix, 75 fr... »

Une lettre de Chateaubriand à son éditeur Migneret, datée de Lyon, 19 prairial an XI (8 juin 1803), ajoutait encore au détail des éditions précédentes :

« Celle que vous allez publier en quatre volumes papier fin sans gravures, s'intitulera *3e édition*. Les belles éditions papier velin, etc., porteront seulement : *Nouvelle édition* » (*Corr. génér.*, t. I, p. 101).

2. Tome premier : XII-464 p. ; tome second : 439 p. ; tome troisième : 436 p. ; tome quatrième : 595 p. — Les Notes et Éclaircissements sont à la fin de chaque volume.

3. Les légendes que nous citons entre guillemets et qui renvoient au texte du *Génie*, n'apparaissent qu'à partir de la quatrième édition, en 1804. — Ces gravures de 1803 sont, comme nous l'avons dit, avant la lettre.

4° [*La dernière visite d'Amélie au château paternel*]. « Il me fut aisé de reconnaître l'étrangère qui, ainsi que moi, était venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs. » [t. II.]

5° [*René au pied du monastère, le soir, devant la mer, et regardant une petite fenêtre grillée où rêve une religieuse*]. — « Elle contemplait la mer éclairée par l'astre de la nuit, et semblait prêter l'oreille au bruit des vagues, qui se brisaient tristement sur des grèves solitaires. [*id.*)

6° [*L'ensevelissement d'Atala*]. — « J'attachai pour la dernière fois mes yeux égarés sur le visage d'Atala. » [t. III.] [1]

7° [*Chactas resté seul sur la tombe d'Atala*]. — « Dors en paix dans cette terre étrangère, fille trop malheureuse ; pour prix de ton amour, de ton exil et de ta mort, tu vas être abandonnée, même de Chactas ! » [*id.*] [2]

8° [*Les religieux consolant les prisonniers*]. — « Quel honneur, quel profit revenait-il à ces moines de tant de sacrifices, sinon la dérision du monde, et les injures même des prisonniers qu'ils consolaient ! » [t. IV.]

9° [*Les missionnaires chantant des cantiques, sur des pirogues, le long du Paraguay*]. — « La Religion Chrétienne réalisait dans les forêts de l'Amérique, ce que la fable raconte d'Orphée. » [*id.*]

Au reste, cette « nouvelle édition » reproduisait sans changement le texte de la deuxième, y compris l'Épitre au Premier Consul Bonaparte. L'identité est telle que l'*Avertissement* ne mentionne même pas le changement d'édition. On y lit comme précédemment :

« La Défense du *Génie du Christianisme* servant de véritable préface à cette seconde édition, etc. »

2° Génie | du | Christianisme, | ou | Beautés | de | la Religion Chrétienne; | par | François-Auguste Chateaubriand. | Nouvelle édition, | avec figures. | A Paris, de l'Imprimerie de Migneret, | Rue du Sépulcre, F. S. G., n° 28. | An XI. — 1803 [4 vol. in-4°] [3].

1. Cette gravure est antérieure de cinq ans au célèbre tableau de Girodet, qui est de 1808.

2. Il faut remarquer toutefois que Delvaux se contente de reproduire ici, sans le dire, une gravure anglaise de la comtesse d'Alton, gravée par Heath et publiée dans une des premières traductions d'*Atala*, à Londres, chez Robinson, le 1er août 1802.

3. Des « Instructions pour M. Migneret » indiquèrent avec une précision significative les exemplaires in-4° ou in-8°, cartonnés ou brochés, dont Chateaubriand voulait faire hommage à ses amis ou à ses protecteurs ;

« Lors de la publication des Éditions de Luxe, il [M. Migneret] remettra à Mde Bacciochi, sœur du Premier Consul :

Un exemplaire in-4° cartonné pour le premier Consul ;
Un exempl. in-8° cart. pour Mde Bonaparte ;
Un exemple in-4° cart. pour Mde Bacciochi elle-même.
Il remettra de plus :
Un exempl. in-4° à M. de Fontanes ;
Un exempl. in-4° à Mde de Beaumont ;

Texte, pagination, gravures, papier vélin, tout reste identique à l'édition précédente. Seul, le format est différent. Il s'agit ici d'une réimposition qui, en employant la même composition typographique, donne au livre de plus grandes marges.

Plus belle que la « nouvelle édition » in-8°, elle fut, ainsi que nous l'avons dit, annoncée par le *Mercure de France* comme « toute semblable à l'autre, mais tirée sur papier in-4° et cartonnée. »

3° GÉNIE | DU CHRISTIANISME | OU | BEAUTÉS | DE | LA RELIGION CHRÉTIENNE ; | PAR | FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND. | TROISIÈME ÉDITION. | A Paris, | de l'Imprimerie de Migneret, | Rue du Sépulcre, F. S. G., n° 28. — An XI. — 1803 [4 vol. in-8°].

C'est encore le même texte, la même impression, le même nombre de pages, avec la Dédicace au Premier Consul Bonaparte, mais sans gravures et sur papier vergé mince.

Elle se présente, parallèlement aux deux « nouvelles éditions » in-4° et in-8°, comme une édition moins luxueuse. mais également soignée [1].

L'Avertissement de la 4e édition (1804) en informera le public : « Cette troisième édition, en 4 vol. in-8°, imprimée sur papier fin, avec des caractères neufs, et sans gravures, est la plus belle des éditions communes. Elle a été promptement épuisée. »

En fait, c'est la plus rare de toutes les éditions du *Génie* [2].

Un exempl. in-4° cart. à Mde [de] Marigny à Fougères, dép. d'Ille-et-Vilaine.
Deux exempl. in-8° à Mdes de Caux et [de] Chateaubriand, à Fougères, etc.
Il fera en outre un paquet de 7 exemplaires :
4 in.4° et 3 in-8° cartonnés.
Il enveloppera chaque exemplaire in-4° séparément.
Sur le premier il mettra :

A l'Empereur de toutes les Russies ;

Sur le second :

A Sa Majesté impériale
l'Impératrice mère de toutes les Russies.

Sur le troisième :

A Son Altesse impériale, Madame la princesse Héréditaire de Mecklembourg Shwerin, née grande duchesse de Russie.

Sur le quatrième :

A l'Impératrice régnante de toutes les Russies.

Les trois exemplaires in-8° doivent être enveloppés ensemble sous cette adresse : A Mlle de Krudner à Shwerin en Mecklembourg.

Le tout renfermé dans un seul paquet et adressé à Mde la Comtesse Pauline Néale, dame d'honneur de son A. Royale Madame la princesse Louise de Prusse pour Mlle de Krudner (à Berlin).

Ce paquet doit être porté à M. Oubril, Conseiller d'Ambassade chez M. de Markoff, ambassadeur de Russie, rue de Condé. Il faut que M. Migneret accompagne lui-même le paquet chez M. Oubril et qu'il le lui recommande. Tous ces exemplaires seront livrés sans demander d'argent. (*Corr. génér.*, t. I, p. 102-103.)

1. Les « Instructions pour M. Migneret » s'en occupaient aussi : « Quand M. Migneret aura épuisé totalement la petite édition en deux volumes [la seconde], il mettra en vente les cinq cents exemplaires sur beau papier sous le titre de *troisième édition*, mais il n'y mettra aucune gravure afin de laisser le temps à la grande édition *avant la lettre* de s'écouler. » (*Corr. génér.*, t. I, p. 103.)

2. Dans les études qu'il a consacrées au *Génie du Christianisme*, M. Victor Giraud déclare avoir pu en retrouver toutes les éditions, sauf la troisième (*Chateaubriand, Études littéraires*, Paris, Hachette, 1904, p. 145).

4° GÉNIE | DU CHRISTIANISME | OU | BEAUTÉS | DE | LA RELIGION CHRÉTIENNE ; | PAR | FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND. | QUATRIÈME ÉDITION. | A Lyon, | de l'Imprimerie de Ballanche père et fils, | aux halles de la Grenette. | An XIII. — 1804 [9 vol. in-18] [1].

« Le *Génie du Christianisme*, dit l'*Avertissement des Éditeurs*, est un de ces livres qu'on aime à lire à la campagne, et qu'on porte volontiers à la promenade : c'est ce qui nous a déterminés à choisir le format in-18. Nous n'avons rien négligé, d'ailleurs, pour rendre cette édition agréable au public. » La typographie en a été particulièrement soignée. « Les gravures dont elle est ornée, la beauté du papier et le nombre des volumes auraient pu nous autoriser à en porter le prix beaucoup plus haut, si nous n'avions été guidés dans cette entreprise, moins par des motifs d'intérêt que par le désir de servir à répandre de plus en plus un ouvrage qui a déjà été si utile ». Ballanche père et fils (p. IV-XII).

Les gravures, au nombre de neuf, reproduisent en réduction celles de 1803.

La quatrième édition du *Génie* existe en trois états, comme l'indique, sans qu'il en soit fait mention nulle part ailleurs, une note du *Mercure de France*, à la date du 6 pluviôse an XIII (26 janvier 1805) :

« *Génie du Christianisme* ou *Beautés de la Religion Chrétienne*, par *François Auguste de Chateaubriand*. Quatrième édition. Neuf vol. in-18. Prix, papier commun avec un frontispice, 12 f. ; *idem* fin, avec neuf gravures, 15 f. ; *idem* vélin, avec neuf gravures avant la lettre, 24 f.... A Lyon, chez *Ballanche* père et fils, etc. » (article signé P. M.) [2].

Quel est donc l'intérêt de cette quatrième édition, dont le texte ne fait pourtant que reproduire sans changement celui des précédentes ?

D'abord, elle s'annonce par l'*Avertissement des Éditeurs* que nous venons de citer et qui est le catalogue le plus précis des éditions du *Génie* parues à cette date. Il s'y ajoute une liste, introuvable ailleurs, des traductions d'*Atala* et du *Génie*, déjà fort nombreuses.

A la suite de cet *Avertissement* sont groupées pour la première fois les préfaces des différentes éditions d'*Atala* et du *Génie du Christianisme*.

Dans le corps de l'ouvrage (à la fin du 4e volume) se trouvent en appendice et avec une pagination spéciale deux morceaux qui n'a-

1. Tome I : XXXVI-286 p. ; t. II : 232 p. ; t. III : 307 p. ; t. IV : 180 + 60 p. ; t. V : 268 p. ; t. VI : 212 p. ; t. VII : 288 p. ; t. VIII : 393 p. ; t. IX : IV + 332 p. — Il y en a un exemplaire à la Bibl. Victor Cousin, signalé par V. Giraud et couvert de notes marginales de la main de Chateaubriand : corrections manuscrites destinées à une nouvelle édition de l'ouvrage, et qui, en fait, ont été utilisées, comme nous le verrons bientôt.

2. L'existence de ces trois états est d'autant plus utile à connaître que, dans tous les exemplaires, l'*Avertissement* — dont le texte reste invariable — annonce les gravures, même si elles n'existent pas.

vaient encore paru que dans le *Mercure de France* : la *Lettre à M. de Fontanes sur la Campagne romaine* (*Mercure*, 12 ventôse an XII, 3 mars 1804), et le fragment sur la *Fête-Dieu* de Lyon (*id.*, 6 messidor an XI, 25 juin 1803). Chateaubriand y ajoute des notes inédites.

Mais la principale nouveauté est le tome IX, entièrement constitué par un « *Extrait des différents écrits sur cet ouvrage* », c'est-à-dire des articles ou brochures publiés pour ou contre *Atala* et le *Génie*. Sans doute les éditeurs, et probablement Chateaubriand lui-même, ont dû faire un choix, à cause de l'abondance des matériaux. Sans doute aussi ne s'agit-il que d'un choix, qui fait valoir les éloges et supprime les critiques les plus vives. Il n'en reste pas moins qu'il y a là une vingtaine d'articles, dont plusieurs assez longs, signés de Fontanes, Geoffroy, Clément, de Bonald, Dussaux, Morellet, Ginguené, auxquels Chateaubriand répond parfois dans des notes, et qui sont un document capital d'histoire littéraire.

En 1804 — antérieurement à la quatrième édition — avait paru l'*Abrégé du Génie du Christianisme à l'usage de la jeunesse* :

GÉNIE | DU CHRISTIANISME, | OU | BEAUTÉS DE LA RELIGION | CHRÉTIENNE. | PAR FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND. | ÉDITION ABRÉGÉE | *à l'usage de la jeunesse.* | A Paris, | A la Société typographique, | Quai des Augustins, nº 70. | MDCCCIV-XII [2 vol. in-12] [1].

Ce livre « à l'usage de la jeunesse » supprime les épisodes d'*Atala* et de *René* [2].

Il groupe en huit parties des chapitres sur l'*Existence de Dieu prouvée par les merveilles de la nature*, — l'*Immortalité de l'âme prouvée par la morale et le sentiment*, etc., — et réduit à de simples Fragments, ce qui concerne l'Éloquence, l'Histoire, la Philosophie, la Poésie, les Beaux-Arts.

En revanche, on a la surprise de trouver dans cet « abrégé » des morceaux inédits, comme les pages sur les *Quatre Evangélistes* (t. I, p. 101-106), qui seront, en 1809, reprises dans la cinquième édition du *Génie* [3].

V. — GÉNIE | DU CHRISTIANISME, | OU | BEAUTÉS DE LA RELIGION | CHRÉTIENNE. | PAR FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND. |

1. Tome I : x-360 p. ; tome II : 398 p.

2. Les deux romans vont être réunis dans la belle édition d'*Atala-René* publiée à Paris, chez Le Normant, 1805, in-12, avec six figures gravées par Saint Aubin et Choffard, d'après les dessins de Garnier. — Cf. notre étude sur les *Premières Éditions d'Atala* : *Bulletin de la Société Chateaubriand*, nº 4 (1934), p. 21-23.

3. Indiquons aussi, pour être tout à fait exact, que la « *Lettre de M. de Chateaubriand à M. de F.* » *sur la campagne romaine* se trouve ici reproduite dans les « Notes et Éclaircissements », t. II, p. 323-352, avant de figurer dans l'édition de Ballanche.

CINQUIÈME ÉDITION. | A Lyon, | de l'Imprimerie de Ballanche père et fils. | 1809 [5 vol. in-8°] [1].

« L'édition du *Génie du Christianisme* que nous publions aujourd'hui, y disaient Ballanche et son fils, est, sous tous les rapports, supérieure aux éditions précédentes. L'auteur a soigneusement revu toutes les parties de son ouvrage ; et les nombreuses corrections qu'il y a faites le rendent plus que jamais digne de l'accueil du public » [2].

Cette cinquième édition du *Génie* complète, par des extraits nouveaux, le dernier tome de la précédente édition lyonnaise. Elle y ajoute, avec des articles qui avaient paru depuis dans les journaux et une *Épitre à M. de Chateaubriand*, plusieurs imitations en vers de morceaux du *Génie*, signées Delille, Esmenard, J. B. de S[t] Victor, Millevoye, Vincent Daruty (six romances imitées d'*Atala*), etc.

Surtout, elle revise très minutieusement le texte, supprime ou remanie des passages entiers, et corrige jusqu'aux moindres imperfections.

Quelques exemples suffiront à montrer l'intérêt de ces variantes.

Le dernier chapitre du *Génie* se termine par un raisonnement en forme :

Le christianisme est parfait ; les hommes sont imparfaits.
Or une conséquence parfaite ne peut sortir d'un principe imparfait.
Le christianisme n'est donc pas venu des hommes.
S'il n'est pas venu des hommes, il ne peut être venu que de Dieu.
S'il est venu de Dieu, les hommes n'ont pu le connaître que par révélation.
Donc le christianisme est une religion révélée.

Jusqu'à la cinquième édition, ce raisonnement logique, abstrait, presque scolastique, était suivi d'une effusion lyrique, d'un épanchement mêlé de confidences et de regrets, d'une véritable prière à Dieu. Cette prière finale disparaît dans la cinquième édition et ne reparaîtra plus jamais dans les suivantes :

Créateur du monde et de la lumière, pardonne à nos premières erreurs. Si nous fûmes assez infortunés pour te méconnaître dans le siècle qui finit, tu n'auras pas roulé en vain le nouveau siècle sur notre tête. Il a retenti pour nous comme l'éclat de ta foudre. Nous nous sommes réveillés de notre assoupissement, et ouvrant les yeux, nous avons vu cent années, avec leurs crimes et leurs générations, s'enfoncer dans l'abyme : elles emportaient dans leurs bras tous nos amis ! A ce spectacle, nous nous sommes émus : la rapidité de la vie nous a troublés ; nous avons senti combien il est inutile de vouloir se défendre de toi. Seigneur, nous te louerons désormais avec le prophète ! Memor fui Dei et delectatus sum. Daigne recevoir ce premier hymne que nous t'adressons, sur l'aile de ce siècle, qui rentre dans ton éternité (*Génie*, 4[e] éd., t. VIII, p. 323-324 ; cf. *id.*, 5[e] éd., t. IV, p. 390.)

1. Tome premier : IV-400 p. ; tome second : 381 p. ; tome troisième : 400 p. ; tome quatrième : 536 p. ; tome cinquième : 368 p. — On y retrouve les mêmes figures, avec les mêmes légendes.
2. *Avertissement des Propriétaires-Éditeurs*, p. 1.

On peut regretter de tels morceaux et se demander pourquoi ils ont disparu [1].

Un autre passage supprimé dans la cinquième édition figurait au chapitre : *Danger et inutilité de l'athéisme.* Mais on peut voir cette fois pourquoi il a disparu. La critique contemporaine nous y aidera :

> Parmi les nations modernes, était-ce un incrédule que ce fier Sycambre, vainqueur de Rome et des Gaules, qui, tombant aux pieds d'un prêtre, jetait les fondemens de l'Empire Français ? Était-ce un incrédule que ce saint Louis, arbitre des rois, et révéré même des infidelles ? Ce Duguesclin, dont le cercueil prenait des villes, ce chevalier Baïard, sans peur et sans reproches, ce vieux connétable de Montmorenci qui disait son chapelet au milieu des camps, étaient-ils des hommes sans foi ? O temps plus merveilleux encore, où Bossuet ramenait Turenne dans le sein de l'Église ! *Enfin, de nos jours même et sous nos propres yeux, sont-ce des athées qui ont abaissé la cime des Pyrénées et des Alpes, effrayé le Rhin et le Danube, subjugué le Nil, fait trembler le Bosphore, qui ont vaincu aux champs de Fleurus et d'Arcole, aux lignes de Weissembourg et aux pieds des Pyramides, dans les vallées de Pampelune, et dans les plaines de la Bavière ; qui ont mis sous leur joug l'Allemagne et l'Italie, le Brabant et la Suisse, et les îles de la Batavie et les îles de la Grèce, Munich et Rome, Amsterdam et Malte, Mayence et le Caire? Sont-ce des athées qui ont gagné plus de soixante batailles rangées, et pris plus de cent forteresses ; qui ont rendu vaine la coalition de huit grands empires, et fait trembler les souverains des Indes, derrière toutes les solitudes de l'Asie ? Sont-ce des athées qui ont accompli tant de prodiges, ou bien des paysans chrétiens, qui avaient pratiqué toute leur vie les devoirs de la religion ? On ne voit pas que tous ces grands esprits, qui ne pouvaient s'abaisser jusqu'à croire en Dieu, se souciassent beaucoup d'aller aux combats. Qu'il eût été beau pourtant de voir une armée d'incrédules, aux prises avec ces Cosaques, qui pensent monter au Ciel, en mourant sur le champ de bataille* !
>
> Il n'est point de caractère plus admirable que celui d'un héros chrétien....
>
> (*Génie*, 4e éd., t. II, p. 159-161 ; cf. *id.*, 5e éd., t. I, p. 293 [2].)

Ginguené avait cité ce passage « à cause de l'éloge qu'il contient des armées de la République », mais il voyait l'auteur « en train de se compromettre par les exemples qu'il cite » : « Je ne m'arrêterai point, disait le critique de la Décade, à ce qu'il y a de plaisant dans cette fin qui met au grand jour combien il sert peu, dans ce jeu sanglant des combats, de croire ou de ne pas croire. Soit que ces pauvres Cosaques eussent affaire ou non à des incrédules, on ne pouvait assurément être plus fort qu'eux en croyance, et cependant ils ont été vaincus. L'auteur ne voit-il pas ce qu'on est forcé d'en conclure ? » (*Coup d'oeil rapide sur le Génie du Christianisme*, A Paris, de l'Imprimerie de la Décade philosophique, an X, 1802, p. 22-23).

D'autres tableaux, véritablement trop hauts en couleurs, sont ramenés à une peinture plus vraisemblable.

1. Cette suppression est déjà signalée — et regrettée — dans le livre de Collombet : *Chateaubriand, sa vie et ses écrits*, Perisse frères, Lyon et Paris, 1851, p. 148.

2. Le passage avait été déjà remanié de la première à la quatrième édition du *Génie*.

[Combats des crocodiles].

Les monstres, poussant un cri *terrible*, et faisant claquer leurs mâchoires, fondent sur les étrangers *éperdus. Sous les coups redoublés de leurs effroyables queues, l'onde jaillit en tourbillons.* Bondissant *de tous côtés*, les combattans se joignent, se saisissent, s'entrelacent. *Tantôt* ils se plongent au fond des gouffres, *et* se roulent dans les limons ; *tantôt ils* remontent *sur les ondes, et prennent le jour à témoin de leurs épouvantables batailles. Les eaux tachées* de sang, *se couvrent* de corps mutilés et d'entrailles fumantes. *Les vallons, les montagnes, les forêts répètent les bruits de l'horrible mêlée.* Rien ne peut donner une idée de ces scènes extraordinaires, décrites par les voyageurs, et que le lecteur est toujours tenté de prendre pour de vaines exagérations. *Il arrive assez souvent qu'un orage, accompagné d'un de ces tremblemens de terre, si communs dans les régions voisines des Tropiques, survient au milieu du combat : la terre embrasée des feux de la canicule, s'entr'ouvre ; les deux mers soulevées attaquent les deux rives du Nouveau Monde, et les Andes, secouant leurs cimes foudroyées, laissent tomber leurs roches et leurs glaçons éternels, dans l'un et l'autre Océans.*

(*Génie*, 4e éd., t. II, p. 74-75.)

Le passage, déjà fortement remanié depuis la première édition du Génie, se réduit à ceci dans le texte définitif :

Les monstres poussant un cri, et faisant claquer leurs mâchoires, fondent sur les étrangers. Bondissant de toutes parts, les combattans se joignent, se saisissent, s'entrelacent. Ils se plongent au fond des gouffres, se roulent dans les limons, remontent à la surface de l'eau. Le fleuve taché de sang se couvre de corps mutilés et d'entrailles fumantes. Rien ne peut donner une idée de ces scènes extraordinaires, décrites par les voyageurs, et que le lecteur est toujours tenté de prendre pour de vaines exagérations.

(*Génie*, 5e éd., t. I, p. 228).

Nous n'insistons pas sur les derniers remaniements de la description célèbre d'*Une Nuit dans les Déserts du Nouveau Monde*, qui ne trouve sa forme définitive que dans cette 5e édition du *Génie*[1]. M. Victor Giraud en a étudié les divers textes successifs dans un article qu'il intitule : *Histoire des Variations d'une page de Chateaubriand*[2]. — De l'*Essai sur les Révolutions*, où la fameuse « nuit américaine » a paru pour la première fois en 1797, jusqu'à cette 5e édition du *Génie* de 1809, en passant par les *Fragments* de l'édition de Londres qui sont de 1799 ou de 1800, il n'y a pas moins de *six versions différentes* de la même page, qui permettent de suivre, presque année par année,

1. Cette page fameuse, qu'on trouve au tome I, p. 245-247 de la 5e édition, figurait au tome II, p. 97-100 de la 4e.

2. Victor Giraud, *ouv. cit.*, p. 181-198. — Gustave Lanson a donné de ces variantes un pénétrant commentaire (*L'Art de la prose*, Paris, Librairie des Annales, 1909, p. 212-219).

le travail de l'écrivain et les progrès de son art. — Dans la dernière mise au point, nous assistons surtout à la suppression des détails, qui se ressentent encore de l'exubérance primitive, au remplacement des périphrases ou des expressions trop générales par le mot propre et concret, et surtout au sacrifice de toutes les épithètes qui ne sont pas indispensables. — Il y a là, soit par le souci personnel d'un art plus classique, soit sous l'influence d'amis comme Fontanes, tout un travail d'épuration et de simplification.

Mais d'autres corrections de détail montrent de plus près encore ce contrôle minutieux, qui s'exerce d'abord sur les images :

Il [le peuple] est sans doute moins malheureux que nous : car il est distrait de ses désirs par *un travail pénible* ; *il boit ses sueurs pour apaiser* sa soif de félicité. (*Génie*, 4e éd., t. II, p. 127.)	car il est distrait de ses désirs par *ses travaux, il éteint dans ses sueurs sa soif de félicité.* (*Génie*, 5e éd., t. I, p. 268.)

Il restait des traces du mélange des images chrétiennes et païennes, jadis reproché à l'auteur. Ce désordre va disparaître :

La religion console et soutient les hommes : elle est cet unique bien, cette espérance restée au fond de la boîte de Pandore. (*Génie*, 4e éd., t. VI, p. 37.)	Phrase supprimée dans la 5e édition, t. III, p. 192.

Les épithètes, jadis trop nombreuses et souvent encore redondantes, tombent comme feuilles en automne :

... la lumière *trompeuse* de la lune, les vapeurs blanches du soir couvrirent souvent les vallées des apparences d'une nappe d'eau ; ... deux fois par jour la mer recut ordre de se lever de nouveau dans son lit et d'envahir ses grèves *plaintives* : les antres des montagnes conservèrent de sourds bourdonnements et des voix lugubres ; la cime *solitaire* des bois présenta l'image d'une mer roulante.... (*Génie*, 4e éd., t. I, p. 236.)	Toutes les épithètes en italique disparaissent dans la 5e édition, t. I, p. 173-174.

Chateaubriand avait usé et abusé du mot *mélancolique* : il le supprime ou le remplace [1].

1. Cf. 4e éd., t. I, p. 238 - 5e éd., t. I, p. 175 ; 4e éd., t. II, p. 43 - 5e éd., t. I, p. 207 ; 4e éd., t. V, p. 2 - 5e éd., t. III, p. 2 ; 4e éd., t. V, p. 5 - 5e éd., t. III, p. 4 ; 4e éd., t. V, p. 148 - 5e éd., t. III, p. 114 ; 4e éd., t. VII, p. 25 - 5e éd., t. IV, p. 19 ; 4e éd., t. VII, p. 159 - 5e éd., t. IV, p. 119, etc.

Il y a de bien curieuses substitutions de mots :

Les anciens n'arrêtoient pas longtemps les yeux sur l'enfance ; il semble qu'ils trouvaient quelque chose de trop naïf dans *les langes d'un* berceau.
(*Génie*, 4e éd., t. III, p. 93.)

dans *le langage du* berceau.
(*Génie*, 5e éd., t. II, p. 71.)

Des fautes de langue enfin, qui avaient échappé aux critiques de la première heure et subsisté dans toutes les éditions, de 1802 à 1804, ne disparaissent qu'en tout dernier lieu.

Chateaubriand, comme jadis La Fontaine, avait employé *volatile* au féminin en parlant des doigts de *la volatile* (4e éd., t. II, p. 16). Il se conforme au genre officiellement adopté et corrige : les doigts *du volatile* (5e éd., t. I, p. 188).

Il avait commis l'erreur d'écrire, au féminin, d'*inégales décombres* (4e éd., t. VI, p. 30) : il se ravise après coup et rectifie désormais : d'*inégaux décombres* (5e éd., t. III, p. 187) [1].

Telle est, autant qu'on peut l'indiquer sommairement, l'importance de la cinquième édition du *Génie du Christianisme.* qui est l'édition définitive, celle dont le texte sera constamment reproduit à partir de 1809.

Aussi ne faut-il mentionner que pour mémoire les éditions suivantes :

6° (A). — Génie | du Christianisme, | ou | Beautés de la Religion | Chrétienne, | par François-Auguste Chateaubriand. | Sixième édition. | A Lyon, | de l'Imprimerie de Ballanche père et fils, | aux halles de la Grenette. | MDCCCIX [9 vol. in- 18] [2].

« L'édition du *Génie du Christianisme* que nous publions aujourd'hui, dit l'*Avertissement des Propriétaires-Editeurs*, est absolument conforme à celle que nous avons donnée il y a trois mois en 5 vol. in-8° » (p. 1).

6° (B). — Génie | du Christianisme, | ou | Beautés | de la Religion Chrétienne; | par F. A. de Chateaubriand. | Sixième édition. | Paris, | Le Normant, imprimeur-Libraire. | 1816 [5 vol. in-8°] [3].

Aucun Avertissement, aucune préface n'annoncent cette édition, qui ne fait que reproduire, dans le même format in-8°, la cinquième.

L'édition précédente et celle-ci, portant toutes deux « Sixième édition », — malgré la différence d'origine, de date et de format, —

1. Flaubert avait commis la même erreur dans le manuscrit de *Salammbô* en écrivant : un amoncellement de *décombres* fumantes (voir notre article sur les manuscrits et les éditions de *Salammbô* dans la *Revue Universitaire* du 15 avril 1902).

2. *Tome premier* : IV-300 p. ; *tome II*: 227 p. ; *tome III* : 316 p. ; *tome IV* : 191 p. ; *tome V* : 288 p. ; *tome VI* : 254 p. ; *tome VII* : 302 p. ; *tome VIII* : 412 p. ; *tome IX* : XXXVI-340 p. — Mêmes gravures et mêmes légendes.

3. *Tome premier* : 395 p. ; *tome second* : 384 p. ; *tome troisième* : 400 p. ; *tome quatrième* : 520 p. ; *tome cinquième* : XXIX-339 p. — Mêmes gravures et mêmes légendes.

on peut, pour les distinguer commodément, les appeler la « Sixième édition lyonnaise » et la « Sixième édition parisienne ».

7° GÉNIE | DU CHRISTIANISME | OU | BEAUTÉS | DE LA RELIGION CHRÉTIENNE; | PAR M. LE Vte DE CHATEAUBRIAND. | SEPTIÈME ÉDITION. | Paris. | Le Normant, Imprimeur-Libraire, | Rue de Seine, n° 8, près le Pont des Arts. | MDCCCXXIII [5 vol. in-8°][1].

Pas d'Avertissement ni de Préface.

Ce ne sont plus, visiblement, que de simples tirages commerciaux.

ŒUVRES COMPLÈTES DE M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND. Tomes XI, XII, XIII, XIV, XV : LE GÉNIE DU CHRISTIANISME, Paris, Ladvocat, 1826-1827 [5 vol. in-8°][2].

Un prospectus publié par Ladvocat fixait les conditions de la souscription :

« ... 7 f., 50 chaque volume, papier fin des Vosges, satiné.

« Papier grand-raisin vélin superfin, prix, 20 f. le volume.

« Un exemplaire particulier sera tiré sur peau de vélin. Le prix de chaque volume sera de 400 fr. »

Une Préface nouvelle et des plus importantes rappelait dans quelles circonstances avait été publié le *Génie du Christianisme*, l'influence littéraire et religieuse qu'il avait exercée, et les raisons qui avaient décidé l'auteur à retrancher *Atala* et *René* de son grand ouvrage :

Lorsque le *Génie du Christianisme* parut, la France sortait du chaos révolutionnaire....

Ce fut donc, pour ainsi dire, au milieu des débris de nos temples que je publiai le *Génie du Christianisme*, pour rappeler dans ces temples les pompes du culte et les serviteurs des autels....

La littérature se teignit en partie des couleurs du *Génie du Christianisme* : des écrivains me firent l'honneur d'imiter les phrases de *René* et d'*Atala*, de même que la chaire emprunta et emprunte encore tous les jours ce que j'ai dit des cérémonies, des missions et des bienfaits du christianisme.

Les fidèles se crurent sauvés par l'apparition d'un livre qui répondoit si bien à leurs dispositions intérieures : on avoit alors un besoin de foi, une avidité de consolation religieuse qui venoit de la privation même de ces consolations depuis longues années....

Le *Génie du Christianisme* paroît maintenant dégagé des circonstances auxquelles on auroit pu attribuer une partie de son succès.... L'ouvrage se réimprime malgré la multitude des anciennes éditions, et je le regarde toujours comme mon premier titre à la bienveillance du public.

J'ai dit (*Préface générale*) que j'avois, dans cette édition de mes œuvres, retranché *Atala* et *René* du *Génie du Christianisme*, pour les donner à part dans un volume avec un ouvrage analogue : j'ai dit également, dans la *Préface générale*, les raisons qui m'avoient déterminé à faire cette division [3] :

1. *Tome premier* : 416 p. ; *tome second* : 404 p. ; *tome troisième* : 408 p. ; *tome quatrième* : 542 p. ; *tome cinquième* : XXIX-343 p. — Reproduction, par J.-M. Fontaine, des gravures antérieures, avec leurs légendes.

2. *Tome XI* : 408 p. ; *t. XII* : 399 p. ; *t. XIII* : 408 p. ; *t. XIV* : 400 p. ; *t. XV*, 447 p.

3. « J'ai retiré du *Génie du Christianisme* dans cette édition de mes œuvres les deux épisodes d'*Atala* et de *René* ; réunis aux *Aventures du dernier Abencérage*, ils formeront un volume à part... Il m'a semblé que beaucoup de lecteurs désiroient avoir

elle étoit, au surplus, si naturelle, que le *Génie du Christianisme*, dégagé de ses épisodes, marche avec plus de rapidité, et n'en paroît que mieux composé. Il a suffi de faire disparoître une douzaine de phrases dans les chapitres qui précédoient et suivoient *Atala* et *René*, pour qu'on n'aperçût pas même la trace de ces épisodes. L'ouvrage entier est également resté divisé en cinq volumes, parce que ces volumes, d'inégale grosseur dans les anciennes éditions, ont pris à peu près le même nombre de pages, en vertu d'une distribution meilleure. » (p. 1-12).

En résumé, l'on ne tient compte que du texte, *trois* éditions du *Génie du Christianisme* ont un véritable intérêt littéraire, à cause des variantes qu'elles présentent et qui nous permettent de suivre, dans cette œuvre capitale, les modifications de la pensée et du style :

1° La première édition, Paris, Migneret, 1802, 5 vol. in-8°.
2° La seconde édition, Paris, Migneret, 1803, 2 vol. in-8°.
3° La cinquième édition, Lyon, Ballanche, 1809, 5 vol. in-8°, qui établit, comme nous l'avons dit, le texte définitif.

A cela s'ajoute l'importance de la quatrième édition, Lyon, Ballanche, 9 volumes in-18, pour les détails bibliographiques contenus dans son précieux *Avertissement* et pour les extraits de la critique contemporaine qui forment son dernier tome.

Enfin les « nouvelles éditions » in-4° et in-8° de 1803 présentent, avant la lettre, les neuf gravures qui sont les premières en date, et non les moins belles, des illustrations du *Génie*, d'*Atala* et de *René*.

En partant de là et en complétant ces recherches auxquelles il faudrait joindre l'étude des sources, on voit ce que pourrait être une édition critique du *Génie du Christianisme*, travail de grande envergure, mais d'une incontestable importance. L'intérêt en est si évident qu'on le signalait au lendemain de la mort du grand écrivain. « Une édition comparée du *Génie du Christianisme*, attesterait les soins qu'apporta l'auteur à rendre ce livre digne de plus en plus des suffrages du public.... Il est des morceaux qui ont disparu, et qui pourraient, qui devraient être rétablis dans une édition définitive, dans une sorte d'édition *variorum*... » [1]. — Nous avons vu qu'il ne s'agit pas seulement des morceaux disparus et qui méritent de revivre, mais qu'on doit tenir compte aussi des additions au texte primitif, et surtout des pages, des phrases, des expressions tant de fois reprises et remaniées, dans un effort constant vers la perfection.

ARMAND WEIL.

pour leur jeune famille, le *Génie du Christianisme* sans les épisodes ; j'ai cédé à ce vœu raisonnable. Comme *Atala* et *René* seront dans un autre volume de l'édition on pourra toujours les lire si on veut. » (*Avertissement de l'Auteur sur l'Edition des Œuvres Complètes*, Paris, Ladvocat, 1826, t. XVI, p. VI-VII.)

1. F.-Z. Collombet, *Chateaubriand. Sa vie et ses écrits*, Périsse frères, Lyon et Paris, 1851, p. 147-148. — Cinquante ans après, M. Victor Giraud, sur des données nouvelles et plus précises, réclamait cette édition critique (Chateaubriand, *Études littéraires*, Paris, Hachette, 1904, p. 179).

LA MORT DE PAULINE DE BEAUMONT ET LES TEXTES DE LA RELATION PAR CHATEAUBRIAND

(Documents inédits.)

Pauline de Beaumont, âgée de trente-cinq ans, mourut à Rome, le 4 novembre 1803, dans les bras de Chateaubriand, alors secrétaire de légation, qu'elle était venue retrouver par amour. L' « Enchanteur » a immortalisé cet épisode dramatique de sa vie [1].

Le 2 novembre, comprenant que la mort de son amie n'était plus qu'une question de jours, il écrivit au comte Guillaume de La Luzerne, beau-frère de Mme de Beaumont [2], pour l'avertir de ce « malheur » imminent. Il rappelle que Pauline s'est rendue, pour raison de santé, aux eaux du Mont-Dore, puis, sur le conseil des médecins, en Italie. N'y connaissant personne autre que lui-même, elle lui écrivit alors qu'elle « préférait se fixer à Rome » [3]. Chateaubriand la fit accueillir à Milan par un de ses amis, — Bertin l'aîné, — qui la conduisit à Florence où lui-même vint la chercher. Il l'installa à Rome dans un logement [4] aménagé par ses soins et assembla les médecins. Ceux-ci « déclarèrent que le poumon commençait à être attaqué et qu'il ne fallait plus espérer la vie de la malade que d'un miracle ».

Cette lettre a été publiée, mais en partie seulement, par Paul de Raynal, au début de l'appendice de son ouvrage : *Les Correspondants de Joubert*

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition du Centenaire, établie par Maurice Levaillant, Flammarion, 1948, in-8°, t. II, pp. 108 à 114. Dans ces pages, Chateaubriand s'inspira abondamment de sa relation sur la mort de Pauline, qui est reproduite ci-après.

2. César-Guillaume, comte de La Luzerne, né le 22 novembre 1763, et qui devait mourir à Paris le 21 mars 1833, avait épousé, le 7 octobre 1784, la sœur aînée de Pauline, Victoire-Marie-Françoise de Montmorin-Saint-Hérem, née à Paris le 10 août 1765 et décédée le 7 juillet 1794. C'est l'oncle de ce même La Luzerne, le marquis de La Luzerne, qui, ambassadeur de Louis XVI à Londres de 1787 à 1791, avait pris André Chénier comme secrétaire.

3. En réalité, le séjour de Mme de Beaumont en Italie était convenu entre elle et Chateaubriand avant le départ de Pauline pour les eaux du Mont-Dore. Une lettre, adressée à celle-ci par Lucile de Chateaubriand, le 30 juillet 1803, en témoigne : « ... Mon frère m'a mandé qu'il espérait vous voir en Italie.... » (*M. O. T.*, II, p. 101.) Chênedollé était au courant de ce projet, que Joubert n'apprendra qu'au dernier moment ; d'abord d'une manière vague, par une lettre de Pauline, en date du 8 septembre 1803 (Archives de M. E. du Chayla), puis explicitement par une lettre non retrouvée qui lui fut écrite entre le 14 septembre et le 1er octobre.

4. Au sujet de ce logement, Bardoux écrit : « Il y a quatre-vingts ans, dans la portion la plus rapprochée de la Trinité-du-Mont et qui touche à la rue Saint-Sébastien, existait une petite maison, avec un jardin d'orangers s'étendant jusqu'au-dessous du Pincio, et une cour plantée d'un figuier [...] C'est là qu'elle s'éteignait vingt jours à peine après avoir retrouvé celui qu'elle avait à tout prix voulu rejoindre. » (*La comtesse Pauline de Beaumont*, Calmann-Lévy, 1884, in-8°.)

(Paris, Calmann-Lévy, 1883, in-16), d'après une copie qu'en avait adressée Chateaubriand à Joubert (Archives de M. E. du Chayla). En voici le passage inédit, qui se rapporte à des questions de finances dont il sera fait état, de nouveau, dans la *Relation*. On le fait précéder de la dernière phrase contenue dans Raynal :

« ... Mais si nous devons faire, Monsieur, une perte irréparable, voici le parti que je prendrai, sauf les dispositions ultérieures que vous et votre famille voudrez bien me faire connaître.

« Je ferai partir Mme Saint-Germain et sa fille avec le peu d'effets que Mme de Beaumont a maintenant ici. Quand les malles, qui sont chargées aux Messageries, arriveront, je vous les ferai adresser en France sans les ouvrir, soit par mer pour diminuer les frais de port, soit par terre si vous le désirez.

« Quant à l'argent, tout ce que je sais, c'est que Mme de Beaumont a une lettre de crédit de 8 300 francs sur le banquier Torlonia. Elle n'en a encore touché que 1 300, pour lesquels elle a donné quittance. Elle a, de plus, un crédit de 1 000 francs sur un autre banquier. Je crois qu'elle a touché cette somme. Elle avait, en outre, 80 louis à Florence, qui peuvent être réduits aujourd'hui à 40 ; de sorte que, si nous venions à la perdre actuellement, on pourrait trouver chez elle une somme de 3 160 francs et quelques livres. Mais les frais indispensables absorberont presque cette somme : car, par une ancienne et abominable loi romaine, on est obligé de brûler les meubles qui ont servi aux personnes mortes d'une maladie de poitrine. L'hôte voulait mettre dehors votre pauvre belle-sœur, et j'ai été obligé de m'engager secrètement avec lui, pour éviter une scène horrible, à payer les meubles en cas de malheur... ».

Et la lettre se continue telle qu'elle est reproduite dans les *Correspondants* : « Voilà, Monsieur, l'état des choses.... »

Chateaubriand assista Pauline jusqu'à son dernier souffle [1]. Après sa mort, il adressa à M. de La Luzerne, le 8 novembre, une relation de ses derniers moments et de ses funérailles.

De ce récit, l'auteur envoya copie aux familiers de la défunte. Il est certain que Joubert, Fontanes, Chênedollé, Mme de Staël, Mme de Vintimille, Mme Hocquart, Molé, et aussi Lemoine, — homme d'affaires de Mme de Beaumont, — en eurent communication. Chateaubriand a publié, dans ses *Mémoires*, quelques-unes des lettres consolatives qu'il reçut [2].

1. Dès le 26 octobre, Chateaubriand écrivait à Fontanes : « ... Notre amie de la rue Neuve-du-Luxembourg *est ici mourante* ; presque abandonnée des médecins, et je passe mes nuits et mes jours en larmes au chevet de son lit.... » (*Correspondance générale de Chateaubriand*, publiée par Louis Thomas, Champion, 1912, 1913, 1924, 5 vol. in-8° ; t. I, p. 128.) Voir aussi la *Relation*, ci-après, p. 185.

2. *M. O. T.*, II, pp. 115 à 119 : Lettres de Chênedollé, Fontanes, Mme de Staël. Chateaubriand n'a pas publié la lettre que Joubert dut lui adresser. Peut-être la confidence de celui-ci fut-elle trop intime pour que le destinataire ait voulu la livrer au public.

Joubert ressentit un chagrin immense à la nouvelle de la mort de Pauline. On en trouve le témoignage dans une lettre de sa femme à Chênedollé et dans plusieurs lettres qu'il adressa à Chênedollé et à Molé.

Voici ce que, de Villeneuve-sur-Yonne, Mme Joubert écrivait à Chênedollé, le 23 décembre 1803 (inédit, Archives du Coisel).

« Ce vendredi, 23 décembre.

« Voulez-vous bien permettre, Monsieur, que ce soit moi qui me charge de vous donner des nouvelles de M. Joubert et de vous témoigner tous ses regrets de ce qu'il ne peut pas le faire lui-même en ce moment-ci et de ce que son frère, Lafond, ne l'a pas fait en arrivant à Paris, comme il le lui avait expressément recommandé ; il partit d'ici vers les premiers jours de novembre.

« Alors, M. Joubert n'avait reçu qu'une seule lettre de vous et il n'en a pas eu d'autres

Le texte de la *Relation*, on ne le connaissait, jusqu'à ce jour, que par deux versions : La première a été publiée par l'abbé Pailhès, dans *Chateaubriand, sa femme, ses amis* (Bordeaux, Féret, 1896, in-8°, p. 183) et reprise par M. Louis Thomas dans la *Correspondance générale de Chateaubriand*, I, pp. 131 à 139 ; M. Levaillant pense que cette version a probablement pour origine la copie que reçut Fontanes. L'autre version a été produite, dans ses passages inédits, par M. Levaillant, dans *Splendeurs, misères et chimères de Monsieur de Chateaubriand* (édition complétée, Albin Michel, 1948, in-8°, pp. 30-31) ; elle utilise la copie adressée à Lemoine et, en divers passages, est plus longue que la copie « Pailhès ».

On désigne ici l'un et l'autre de ces documents sous les appellations de version ou copie « Pailhès » et de version ou copie « Lemoine ».

Mais, en plus de ces sources, on est en mesure de se référer à deux autres copies de la *Relation* : la première n'étant connue qu'incomplètement et la seconde n'ayant pas été utlisée. On les dénomme version ou copie « Joubert » et version ou copie « La Luzerne ».

La version « Joubert » est celle qu'a utilisée Paul de Raynal dans les *Correspondants* ; mais Raynal a amputé le texte. Le document intégral se trouve dans les papiers de Joubert, conservés par M. E. du Chayla.

La partie imprimée de la version « Joubert » est, à quelques mots près, conforme à ce que les copies « Pailhès » et « Lemoine » ont de commun, et c'est pourquoi cette version n'a pas été mentionnée plus haut parmi les sources antérieurement connues de la *Relation*. Mais il en va différemment pour sa partie inédite qui, non seulement comprend ce que la version « Lemoine » a ajouté à la version « Pailhès », mais encore complète celle-là de manière notable.

Quant à la version « La Luzerne », c'est la copie exécutée pour Sainte-Beuve, et collationnée de sa main, de l'exemplaire même reçu par le comte de La Luzerne ; cet exemplaire n'étant lui-même qu'une copie de l'autographe, lequel fut conservé par Chateaubriand. Cette version « La Luzerne » figure parmi les papiers de Sainte-Beuve, conservés à Chantilly dans la Collection de Spoelberch de Lovenjoul (D. 544, f^{os} 120 et suivants).

Afin d'en caractériser sommairement le contenu, il suffit de la comparer à la copie « Joubert », puisque celle-ci englobe les copies « Pailhès » et « Lemoine » et parfois y ajoute.

Il faut signaler d'abord qu'un passage de la version « Joubert » est absent de la version « La Luzerne » ; mais ce passage n'étant qu'un rappel des supputations financières exposées par Chateaubriand au comte de La Luzerne, dans sa lettre du 2 novembre, son omission va de soi dans l'exemplaire de la *Relation* qui lui était destiné.

En revanche, la version « La Luzerne », établie aussitôt après la rédaction de la *Relation*, contient quelques réflexions significatives du caractère ou des intentions de l'auteur, que celui-ci a supprimées ou modifiées dans les autres copies.

Aussi n'a-t-il pas paru sans intérêt de reproduire ici en son entier la rela-

avant votre dernière du 27 frimaire, qui arriva hier. Il a reçu la première dans le temps où le voyage de M^{me} de Beaumont, qui se décidait, l'occupait et l'attristait beaucoup. Il écrivit beaucoup à elle et à votre ami et ne put pas trouver un moment pour vous répondre. Il chargea son frère de vous écrire combien il en était fâché et avec quel plaisir il avait reçu de vos nouvelles. Il est désolé de ce qu'il ne l'a pas fait et vous prie de croire qu'il s'empressera de réparer cet oubli dès qu'il lui sera possible ; qu'il n'en a pas moins été beaucoup occupé de vous. »

La suite de la lettre a été publiée par M^{me} P. de Samie, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1939 : *Chateaubriand et la Comtesse de Beaumont*, pp. 84 à 109. Les alinéas que nous publions montrent que Joubert a *beaucoup* écrit à Chateaubriand, avant comme après la mort de Pauline.

tion de Chateaubriand d'après la version « La Luzerne », en indiquant, par rapport à son texte, les variantes des trois autres versions connues.

RÉMY TESSONNEAU.

RELATION DE LA MORT DE PAULINE DE BEAUMONT.

[8 novembre 1803.]

Rome, ce mardi 8 novembre 1803.

L'original de cette copie ayant été écrit la nuit, à la hâte, dans le trouble, et se trouvant plein de ratures, d'interlignes et de renvois, j'espère que M. de La Luzerne voudra bien m'excuser si je ne lui en envoie que la copie.

CHATEAUBRIAND [1].

Monsieur,

Je reprends ma narration [2].

Le dernier billet que je vous ai écrit par la poste de Milan, sous l'enveloppe de Mme de Vintimille, a dû vous apprendre la mort de Mme de Beaumont [3].

Je vous avais marqué auparavant la crainte trop bien fondée que j'avais de ce triste événement [4]. Je vous disais que le médecin du Mont-Dore et celui de Lyon avaient déjà commencé à désespérer de la vie de votre chère belle-sœur ; qu'ils lui avaient [5] conseillé l'air d'Italie pour dernier remède ; que j'avais été au-devant de la malade jusqu'à Florence ; qu'arrivé à Rome, j'avais assemblé les médecins et qu'ils avaient prononcé qu'un miracle seul pouvait rendre la santé à notre amie.

Cependant, les symptômes les plus alarmants semblaient s'éloigner ; la diarrhée, qui avait commencé dès Lyon, avait cessé ; la malade dormait assez bien, n'avait point de sueurs pendant la nuit, et son pouls n'était pas très [6] mauvais. Mais la faiblesse, la maigreur et le dégoût de toute nourriture allaient toujours augmentant [7].

1. A part les indications de lieu et de date, qui sont dans toutes les versions, ce qui précède ne se trouve que dans la version « La Luzerne » et, en conséquence, est inédit. Le copiste de Sainte-Beuve a noté que seule la signature de Chateaubriand est autographe. Sainte-Beuve a bien eu sous les yeux la copie destinée au comte de La Luzerne, car il a rectifié de sa main plusieurs transcriptions fautives de son propre copiste, en oubliant, du reste, comme on le verra, d'en corriger quelques autres.

2. Cette phrase figure dans la version « Joubert », mais pas dans la version « Pailhès ». M. Levaillant ne précise pas, dans *Splendeurs...*, si elle se trouve dans la copie « Lemoine ».

3. Billet non retrouvé.

4. Lettre du 2 novembre 1803, citée plus haut, pp. 178-179. Excepté cette première phrase, le texte du présent paragraphe est souligné dans la version Lemoine ; il est absent de la version « Pailhès ».

5. « Déjà », dans la version « Lemoine ».

6. « Trop », dans les copies « Pailhès » et « Joubert ».

7. Thomas, dans la *Correspondance générale*, publie : « en augmentant », au lieu de « augmentant », dans la version « Pailhès ».

La surveille de sa mort, mercredi 2 novembre, jour des *Morts* [1], j'interrogeai son médecin ordinaire, qu'elle aimait beaucoup et qui passe pour un habile homme ; il me dit qu'il était tout à fait sans espérance et qu'il croyait que le terme approchait.

Votre belle-sœur le savait, Monsieur, et elle le cachait. Jamais on n'a montré un plus grand courage. Elle aperçut quelques larmes que je cherchais à lui dérober ; elle me tendit la main et me dit en souriant : « *Vous êtes un enfant. Est-ce que vous ne vous y attendiez pas ?* [2] »

La veille de sa fin, jeudi 3 novembre, elle parut encore plus tranquille. Elle me parla d'arrangements de fortune et me dit, à propos de son testament, *que tout était fait, mais que tout était à faire, et qu'elle aurait désiré seulement avoir deux bonnes heures pour s'occuper de cela* [3]. D'où j'ai conclu qu'elle eût voulu disposer du fonds de sa fortune, comme elle a disposé d'une partie de son mobilier [4]. Elle parut regretter surtout d'avoir oublié de parler de M^me^ de Vintimille et de quelques autres personnes de sa société. Elle m'a donné depuis une petite boîte en écaille pour la première ; elle avait elle-même reçu cette boîte de M. Joubert. Elle m'a aussi parlé d'un de ses cousins [5], que j'ai vu chez elle et qu'elle aimait beaucoup ; elle se reprochait de ne lui avoir rien laissé.

Le soir de cette journée, le médecin me dit qu'il se croyait obligé d'avertir la malade qu'il était temps de songer à mettre ordre à sa conscience. Je dois avouer, Monsieur, que j'eus un moment de faiblesse. La crainte de précipiter le peu d'instants que notre amie avait encore à vivre par cet appareil de la mort me jeta [6] dans le désespoir. Je suppliai [7] le médecin d'attendre au moins jusqu'au lendemain matin, — il me répondit [8] de la nuit, — et je promis de me

1. Non souligné dans les autres versions.
2. Non souligné dans les autres versions.
3. Souligné seulement dans la version « La Luzerne » ; les mots « mais que tout était à faire » le sont de deux traits.
4. Cette phrase ne figure pas dans les autres versions. Chateaubriand aura senti que sa réflexion paraîtrait indiscrète aux destinataires autres que les héritiers naturels. — Toutefois, ce même jour, 8 novembre, il écrivait à Fontanes : « Mon amie [...] est morte avec le regret de ne m'avoir pas donné toute sa fortune, mais elle a été surprise par la mort ; et vous croyez bien que je n'étais pas homme à songer à la fortune et à troubler les derniers moments d'une amie expirante. » (*Correspondance générale*, I, p. 145.)
5. Dans la version « Pailhès » : « ... d'un de ses cousins, M. de Sérilly... ». La copie Joubert ne contient pas ces trois mots, mais Joubert a ajouté en marge : « M. de Sérilly », et Raynal a incorporé la glose dans sa publication. Il s'agit d'Armand Mégret de Sérilly, fils aîné de M^me^ de Sérilly, elle-même morte de la variole noire, le 17 avril 1799, après avoir courageusement soigné son troisième mari, le marquis de Montesquiou, atteint de la même maladie et décédé à la fin de 1798.
6. Ces verbes sont au présent dans l'exemplaire « Joubert » ; mais Joubert, en marge, a mis les deux premiers au passé simple et le troisième à l'imparfait ; ses corrections sont conformes au texte des autres versions, sauf à celui de la version « La Luzerne » qui porte les trois verbes au passé simple.
7. *Id.*
8. *Id.*

charger de ce triste ministère, dans l'espérance de l'adoucir.

Vous pouvez juger, Monsieur, quel fut mon état pendant toute la nuit ; la malade ne me permit pas de la passer dans sa chambre. Je demeurai dans l'appartement voisin, tremblant à tous les mouvements et à tous les bruits que j'entendais.

Le vendredi, jour de sa mort, 4 novembre, j'entrai avec le médecin dans sa chambre, à huit heures du matin. Elle s'aperçut de mon trouble et elle me dit : « *Pourquoi êtes-vous comme cela ? J'ai passé une bonne nuit !* [1] » Le médecin me dit alors tout haut qu'il *voulait me parler dans la chambre voisine* [1]. Je sortis avec lui et rentrai un moment après, la mort dans l'âme. Votre belle-sœur me demanda ce que le médecin m'avait dit ; je me jetai au bord de son lit en fondant en larmes et je lui dis qu'il parlait d'un prêtre. Elle fut quelque temps sans répondre, me regarda fixement, puis me dit d'une voix ferme, comme si elle eût voulu me donner de la force : « *Je ne croyais pas que cela eût été tout à fait si prompt : allons ! Il faut bien vous dire adieu. Faites venir* [2] *l'abbé de Bonnevie.* [1] »

M. l'abbé [3] de Bonnevie est grand vicaire de Lyon, homme d'esprit, éprouvé par les malheurs de la Révolution, pensant très bien en matière religieuse et ayant des manières fort agréables et fort décentes [4]. Il était venu quelquefois causer, le soir, avec la malade.

L'abbé de Bonnevie se fit donner aussitôt les pouvoirs nécessaires [5] et se rendit chez Mme de Beaumont. Elle lui déclara « qu'elle avait toujours eu dans le cœur un profond sentiment de religion, mais que les malheurs inouïs dont elle avait été frappée pendant la Révolution l'avaient fait douter quelque temps de la justice de la Providence ; qu'elle était prête à reconnaître ses erreurs et à se recommander à la miséricorde éternelle ; qu'elle espérait toutefois que les maux qu'elle avait soufferts dans ce monde-ci abrégeraient son expiation dans l'autre ». Elle me fit signe de me retirer et resta seule avec son confesseur.

Je le vis revenir une heure après, les larmes aux yeux, et disant qu'il n'avait jamais entendu un plus beau langage, ni vu un pareil héroïsme.

On envoya chercher le curé pour administrer les derniers sacrements. Je retournai auprès de notre amie. En m'apercevant, elle me dit : « *Eh bien ! Êtes-vous content de moi ?* [6] » Elle s'attendrit ensuite sur ce qu'elle daignait appeler *mes bontés* pour elle.

Ah ! Monsieur, si j'avais pu, dans ce [7] moment, racheter un seul jour de sa vie par le sacrifice de la mienne, avec quelle joie ne l'eussé-je point fait !

1. Non souligné dans les autres versions.
2. « Faites mander », dans les autres versions.
3. « L'abbé de Bonnevie », dans les autres versions.
4. Ces trois derniers mots ne figurent pas dans les versions « Pailhès » et « Joubert ».
5. Par le curé de la paroisse, en raison des règles de la juridiction ecclésiastique.
6. Non souligné dans les autres versions.
7. « Le », dans les autres versions.

Le curé arriva à onze heures, et la chambre fut bientôt remplie de cette foule de curieux et d'indifférents qu'on ne peut empêcher de suivre le prêtre dans ce pays.

Notre amie vit ce formidable appareil sans donner le moindre signe de frayeur. Nous nous mîmes tous à genoux, et la malade reçut à la fois la communion et l'extrême-onction avec beaucoup de sérénité. Après cette scène si consolante pour elle et si triste pour nous, quand tout le monde se fut retiré, elle me fit asseoir sur son lit [1] et me parla pendant une demi-heure de mes affaires et de mes intentions pour l'avenir [2], avec la plus grande élévation d'esprit et l'amitié la plus touchante. Ses derniers conseils ne sortiront jamais de ma mémoire [3].

Elle me pria ensuite d'ouvrir la fenêtre, parce qu'elle se sentait oppressée : un rayon de soleil qui vint éclairer son lit sembla encore la réjouir. Elle me rappela alors les [4] projets de retraite à la campagne, dont nous nous étions quelquefois entretenus, et elle se mit à pleurer. Cela ne dura qu'un moment et ce sont les seules larmes que je lui aie vu répandre.

Il était [5] midi, et l'on vint me chercher pour donner des ordres. Je fus remplacé par M. Bertin [6] et M. l'abbé de Bonnevie. M. Bertin est cet ami dont je vous ai parlé dans ma première lettre et qui amena votre belle-sœur de *Milan* à *Florence* [7]. Il n'a cessé, depuis, de donner à M^me^ de Beaumont les marques du plus touchant dévouement. Il est vrai qu'on ne peut réunir à plus d'esprit et de lumières un cœur plus noble. Notre malheureuse amie s'y était fort attachée, et elle lui aurait laissé sûrement quelque marque de son souvenir, si la mort ne l'avait enlevée si promptement. Ces deux messieurs restèrent à peu près une heure et demie avec la malade ; elle parla peu ; elle leur dit seulement qu'elle ne passerait pas la journée et qu'elle avait besoin de repos.

Je revins entre deux et trois heures de l'après-midi. Le médecin était au bord du lit, avec M^me^ Saint-Germain, qui servait notre amie avec un zèle, une persévérance et une affection [8] dignes d'une si bonne maîtresse.

La malade demanda plusieurs fois à changer de lit, mais le médecin

1. « Sur le pied de son lit », dans la version « Lemoine ».
2. C'est à ce moment là que M^me^ de Beaumont fit promettre à Chateaubriand de vivre désormais auprès de sa femme et de Joubert. (*M. O. T.*, II, p. 111).
3. Souligné dans la version « Pailhès ».
4. « Des », dans les autres versions.
5. « Environ », dans les autres versions.
6. Bertin l'aîné (1766-1841), déjà mentionné plus haut, p. 178, co-propriétaire des *Débats*, alors exilé en Italie.
7. Non souligné dans les autres versions.
8. On maintient ici le texte des versions autres que la version « La Luzerne », laquelle porte : « affliction », au lieu de « affection ». Il est à croire qu'il s'agit d'une transcription fautive du copiste de Sainte-Beuve, que celui-ci aura omis de corriger. Au reste, c'est le mot employé par Chateaubriand dans ses *Mémoires* : « ... M^me^ Saint-Germain, vieille femme de chambre espagnole qui la servait avec une affection digne d'une aussi bonne maîtresse. » (II, p. 111.)

s'y opposa, dans la crainte qu'elle n'expirât en la transportant. Dans le moment même, Mme de Beaumont me dit qu'elle sentait que les convulsions allaient la saisir : et, tout à coup, elle rejeta sa [1] couverture avec ses deux bras, me tendit une main, serra la mienne avec force ; ses yeux s'égarèrent et sa tête sembla se perdre. Elle appuyait l'autre main sur la [2] poitrine, en disant : « *C'est là ! là ! là !* » [3]

Elle voulut aussi tenir le main de Mme Saint-Germain. Je lui demandai si elle me reconnaissait ; elle sourit au milieu de son égarement et me [4] fit un signe de tête. Ses [5] convulsions ne durèrent guère plus de dix à douze minutes ; après quoi elle ferma les yeux et s'affaissa sur son oreiller. Je portai la main à son cœur : il ne battait plus. Je me précipitai hors de la chambre : M. Bertin y courut, en m'en voyant sortir. Le médecin venait de présenter une lumière à la bouche de notre amie : tout était fini !

Mme de Beaumont a rendu l'esprit le vendredi 4 novembre, à trois heures et quelques minutes de l'après-midi.

J'avoue, Monsieur, qu'après la mort de Mme de Beaumont, il ne m'a fallu rien moins que la force de mon attachement pour remplir des devoirs sacrés, mais bien pénibles. Ordinairement, dans de pareils malheurs [6], ceux qui pleurent peuvent jouir tranquillement de leurs larmes ; d'autres se chargent de veiller aux derniers soins de l'amitié et de la religion. Mais ici, Monsieur, et comme représentant du Cardinal-Ministre, qui se trouvait absent, et comme le seul ami de votre belle-sœur, j'ai été obligé de présider à tout. Je ne m'en suis même pas [7] rapporté au zèle de mes deux amis, parce que j'ai voulu vous ôter toute inquiétude et répondre personnellement à votre famille de tout ce qui avait été fait. Il a donc fallu m'occuper de la profondeur et de la longueur de la fosse, parler au menuisier pour le cercueil, etc.

Je ne crois pas qu'il y ait au monde une position plus amère et plus horrible : si vous saviez ce qu'on entend et dans quels détails il faut entrer !

J'envoyai chercher deux religieux pour veiller le corps pendant la nuit du vendredi au samedi. Par un hasard singulier, l'un de ces religieux se trouva être un Français, né à Montmorin même, en Auvergne. Je voulus que Mme de Beaumont fut enterrée à *Saint-Louis-des-Français* [8], église qui appartenait autrefois à la France et qui est encore aujourd'hui desservie par des prêtres français.

1. « La », dans les autres versions.
2. « Sa », dans les autres versions.
3. Non souligné dans les autres versions.
4. « ... et fit... » dans les autres versions.
5. « Les », dans les autres versions.
6. On conserve ici la ponctuation des versions autres que la version « La Luzerne », qui, par une transcription évidemment erronée du copiste de Sainte-Beuve, non corrigée par celui-ci, porte : « ... pour remplir des devoirs sacrés, mais bien pénibles, ordinairement dans de pareils malheurs. Ceux qui pleurent, etc. »
7. « Pas même », dans les autres versions.
8. Non souligné dans les autres versions.

J'allai moi-même choisir le lieu de la sépulture, dans une chapelle où sera placé le monument qu'on doit élever au Cardinal de [1] Bernis. Je marquai la tombe à l'endroit même où le corps de cet homme célèbre (qui, depuis, a été transporté en France) [2] avait été déposé.

Mme de Beaumont avait désiré d'être ensevelie dans une pièce d'étoffe que son frère Auguste lui avait envoyée des Indes [3]. Cette étoffe n'était pas ici ; on n'en a trouvé qu'un morceau qu'elle portait partout avec elle. On a attaché le [4] morceau autour de son corps, avec une cornaline qui renfermait des cheveux de son père. Je fis convoquer tous les ecclésiastiques français, tant séculiers que réguliers, qui se trouvaient à Rome. La princesse Borghèse prêta le char funèbre de sa famille, qui ne sert qu'aux princes et aux cardinaux [5]. Le Cardinal-Ministre envoya sa livrée et ses voitures ; et, samedi 5 novembre, à sept heures du soir, à la lueur des torches et au milieu d'une grande foule, notre amie fut transportée à son dernier asile.

Le dimanche 6 novembre, à dix heures et demie du matin, la messe de l'enterrement fut célébrée. Tous les Français qui sont à Rome s'y rendirent en deuil ; les cardinaux seuls (les éminences Cazelli et de Bayanne) [6] ne purent y assister, parce que l'usage ne le permet pas ; mais ils m'ont écrit des lettres très honorables pour votre belle-sœur [7].

Je puis vous assurer, Monsieur, que cette triste cérémonie eût été moins *française* à Paris qu'elle ne l'a été à Rome. Cette église de Saint-Louis, qui porte encore dans ses ornements et dans ses voûtes les armes et les inscriptions de notre *ancienne* [8] patrie ; les différentes décorations des personnes qui assistaient au service ; les chevaliers de Malte, les évêques, les religieux français de différents ordres, ces [9] tombeaux où sont inscrits les noms des plus grandes familles de France, des La Tremouille, des d'Ossat, des Mortemart ; cette église enfin sous la protection d'un grand saint, d'un grand roi et d'un grand

1. « Au Cardinal Bernis », dans les autres versions.
2. Pas de parenthèses, dans les autres versions.
3. François-Auguste-Marie-Henriette de Montmorin Saint-Hérem, né à Versailles le 26 juin 1775, s'était embarqué, en 1791, en qualité d'aspirant de marine, pour l'Ile de France. Il mourut à son retour en France, en 1796, dans un naufrage en vue des Iles Seychelles.
4. « Ce morceau », dans les autres versions.
5. C'est Marie-Pauline Bonaparte, sœur du Premier Consul et veuve du général Leclerc, qui avait épousé récemment le prince Camille Borghèse.
6. Pas de parenthèses dans les autres versions.
7. Après cette phrase et en marge de son exemplaire, Joubert a écrit, puis effacé, cette note : « Sa Sainteté elle-même avait souvent fait demander des nouvelles de Mme de Beaumont, pendant sa maladie » ; on lit mal la suite ; peut-être : « il avait témoigné pour elle sa sollicitude la plus manifeste. » Sans doute, cette indication fut-elle fournie à Joubert par Chateaubriand, de la même manière que celui-ci la donna à Fontanes, dans sa lettre du 26 octobre 1803 : « Sa Sainteté elle-même a plusieurs fois fait demander des nouvelles de Mme de Beaumont. » (*Corr. Gale*, I, p. 128.)
8. Non souligné dans les autres versions.
9. « Les », dans les autres versions.

homme ; tout cela valait bien les citoyens du faubourg *Marceau* et la Voierie de *Montmartre* [1] !

Cinquante messes furent célébrées à divers autels et les prières seront continuées pendant neuf jours.

Vous trouverez peut-être, Monsieur, que je me complais un peu trop dans ces tristes détails ; mais je vous prie d'observer que M. de Montmorin, Mme de Montmorin, leurs deux fils et même [2] votre épouse, Mme de La Luzerne, ayant pour ainsi dire été privés de sépulture, j'ai désiré que le dernier rejeton d'une famille illustre et malheureuse [3] trouvât, du moins, quelque appui dans l'attachement d'un homme obscur, et que l'amitié ne lui manquât pas comme la fortune.

Je dois aussi vous dire, Monsieur, que si j'ai songé à honorer la mémoire de Mme de Beaumont, je n'ai pas oublié ce que je devais à ses héritiers. Si j'avais suivi l'usage romain pour les sépultures ordinaires, j'aurais eu une ridicule mascarade [4] de *Pénitents noirs* et de *Pénitents blancs* [5] et la dépense se fut élevée à près de [6] quatre cents piastres ou de deux mille francs ; au lieu qu'en faisant ce que j'ai fait, notre amie a joui des honneurs funèbres tels qu'on les rend aux grands de ce pays, et les frais du deuil ne passeront pas 25 louis.

Enfin, je crois que ces détails religieux plairont à une famille aussi pieuse que la vôtre [7]. Mais si, par hasard, quelques membres de cette famille les désapprouvaient, je les supplie d'observer que, quelle que soit notre opinion sur ces matières, la religion des tombeaux est respectable aux yeux de tous les peuples ; et que, sans être *chrétien* [8], on pourrait approuver des cérémonies *chrétiennes* [9], dont le but est d'honorer la mémoire de ceux qu'on a aimés et de nous laisser l'espérance de les retrouver un jour.

J'aurais pu donner des ordres pour arranger ici les affaires de Mme de Beaumont. J'avais tous les pouvoirs civils nécessaires en l'absence de l'ambassadeur, mais, n'ayant pas l'honneur d'être connu de votre famille et ayant été l'ami de votre belle-sœur, je crus qu'il

1. Dans les autres versions, ce membre de phrase est remplacé par celui-ci : « tout cela formait une pompe touchante, dont Rome seule pouvait offrir le spectacle ! »

2. Dans les autres versions : « et Madame votre épouse, Mme de La Luzerne ». Celle-ci, en effet, sous le coup de son arrestation et de l'exécution des siens, était morte folle, à la prison de l'Archevêché, le 7 juillet 1794. Voir ci-dessus, p. 178, note 2.

3. Pauline, comtesse de Beaumont par son mariage, appartenait à la branche cadette des Montmorin qui, en effet, s'éteignait avec elle. Mais, en 1803, la branche aînée était représentée par Jean-Baptiste-Armand, marquis de Montmorin Saint-Hérem, qui mourut en 1814, et par son frère Eutrope, qui vécut jusqu'en 1823. Cette branche aînée a, encore aujourd'hui, des représentants.

4. Dans les autres versions : « un long cortège ».

5. Non souligné dans les autres versions.

6. Dans la *Corresp. Gale*, I, p. 137, on lit : « à peu près de... », ce qui est une erreur manifeste de transcription, le texte de Pailhès étant conforme à celui de la version « La Luzerne ».

7. La suite du paragraphe est absente de la version « Lemoine ». Voir, à ce sujet, Levaillant, *Splendeurs...*, p. 315.

8. Non souligné dans les autres versions.

9. *Id.*

était plus convenable d'attendre l'arrivée du Cardinal [1]. Il arriva le samedi, 5 du courant, quelques heures avant la levée du corps. Il nomma sur-le-champ deux commissaires, les abbés *Lucotte et de Bonnevie* [2], pour prendre connaissance des affaires de Mme de Beaumont. Ils se transportèrent aussitôt à son domicile [3] et commencèrent leurs recherches.

Ils trouvèrent, dans un secrétaire, une lettre de notre amie, cachetée et adressée à Mme *Saint-Germain* [4]. Ils l'ouvrirent et lurent, sur une seconde enveloppe, que *le paquet scellé de trois sceaux était un testament, et que ce testament devait être ouvert par Mme Saint-Germain, en présence de deux témoins* [5]. Mme Saint-Germain ouvrit, en conséquence, le paquet devant les deux commissaires : il se trouva que c'était une copie du testament original, qui doit exister à Paris [6]. Cette copie est de la main même de Mme de Beaumont [7], signée de son nom au bas de toutes les pages, et elle doit tenir lieu de l'original en cas qu'il se trouvât perdu. Elle est datée du 25 floréal, 15 mai 1802, et elle a été relue et approuvée par la testatrice le 18 juillet 1803.

Je vous ai déjà marqué, Monsieur, que [8] ce testament ne dispose que de quelques meubles et effets. Vous en êtes nommé exécuteur. Votre belle-sœur vous laisse presque tous ses meubles et vous lègue deux mille écus [9]. Mme Saint-Germain doit avoir dix mille francs

1. Le Cardinal Fesch, oncle de Bonaparte, et ambassadeur auprès du Saint-Siège.

2. Non souligné dans les autres versions ; celles-ci portent « Lucotte et Bonnevie », sauf la version « Joubert » qui dit : « La Cotte et Bonnevie ».

3. Ici commence le texte révélé par M. Levaillant, dans *Splendeurs...*, pp. 31-32, d'après la version « Lemoine », et ne figurant ni dans la version« Pailhès », ni dans la partie publiée de la version « Joubert ». Mais ce texte existe dans la partie inédite de l'exemplaire « Joubert », de même que dans la version « La Luzerne », ces deux dernières copies étant, d'ailleurs comme on le verra, plus complètes que la version « Lemoine ». A partir de : « J'ai maintenant, Monsieur, deux prières à vous faire... », les quatre versions reprennent le texte publié par Pailhès et Raynal, la version « La Luzerne » comportant, là encore, plusieurs variantes ou additions.

4. Non souligné dans la version « Lemoine ».

5. *Id.*

6. Ici, sur la copie « La Luzerne », figure un renvoi à une note de Chateaubriand : « Je crois, chez un M. Lemoine. » Dans les versions « Joubert » et « Lemoine », la note a été incorporée dans le texte, mais ce texte, dans la dernière version est « ... : je crois, chez M. Lemoine », Chateaubriand n'ayant pas voulu paraître ignorer celui-ci. — Bardoux, dans *La Comtesse de Beaumont*, a publié, en appendice, pp. 420 à 423, le texte du testament de Pauline. Il en existe, d'ailleurs, une copie, datée de « Paris, rue Neuve du Luxembourg, le 25 floréal, 15 de mai 1802 », et contresignée par le Cardinal Fesch et par Chateaubriand, dans les archives de M. E. du Chayla. De son côté, Pailhès, dans *Du Nouveau sur Joubert*, Garnier, 1900, in-8°, pp. 522 et suivantes, a reproduit « l'Inventaire et procès-verbal des papiers, effets et argent trouvés chez Mme de Beaumont, née Montmorin, après son décès, emploi de fonds et disposition des effets inventoriés. »

7. Dans la version « Lemoine », le paragraphe se continue seulement par ces mots : « Elle est datée du 5 mai 1802 », le copiste de Chateaubriand ayant d'ailleurs fait une erreur de date. — Dans la version « Joubert », le texte est complet seulement usqu'à : « ... 25 floréal, 15 mai 1802 » ; la fin de la phrase se trouvait donc inédite jusqu'à présent.

8. Le début de la phrase ne figure que dans la version « La Luzerne ».

9. Dans la version « Lemoine » : « ... vous laisse 2 000 écus et presque tous ses meubles ».

avec toute la garde-robe de sa maîtresse, à l'exception d'un châle bleu de cachemire [1] et d'une montre d'argent, qui doivent être donnés à Mme Hocquart, née Pourrat [2].

M. Joubert aura le bois d'une bibliothèque en acajou, un secrétaire avec la porcelaine qui se trouve [3] dessus ; M. Julien une écuelle fond d'or en arabesques, et moi tous les [4] livres.

J'observerai [5] à ce sujet que Mme de Beaumont m'avait envoyé quelques livres ici, avec la note de ces livres écrite de sa main ; ces livres seront remis aux commissaires. Si les héritiers, et vous, Monsieur, jugez à propos de remplir les dernières volontés de Mme de Beaumont en ce qui me concerne [6], ces livres m'appartiendront un jour avec tous les autres. Dans le cas contraire, je vous préviens que j'ai perdu le premier volume des *Lettres familières* de Cicéron, traduction de l'abbé Prévot : je serai donc tenu à fournir un autre exemplaire complet aux héritiers.

Les deux malles qui étaient chargées aux Messageries, et qui n'étaient pas encore à Rome quand je vous écrivis ma première lettre, sont arrivées trois heures après la mort de Mme de Beaumont. Elles ont été remises aux commissaires. L'inventaire général sera dressé, et Mme Saint-Germain, qu'on fera partir samedi prochain, 12 du courant [7], vous portera [8] le tout en France.

Quant à l'argent, les commissaires n'ont trouvé qu'environ 1 900 francs, au lieu de 3 000, comme je l'avais cru. Cette erreur vient de moi. J'avais supposé, comme je vous le marquai dans le temps, que Mme de Beaumont avait encore 80 louis lorsqu'elle arriva à Florence, tandis que, n'étant encore qu'à Milan, elle avait à peine cette somme [9].

1. Dans la version « Joubert », le copiste ayant omis les mots « de cachemire », ceux-ci ont été ajoutés au crayon par Joubert.

2. Mme Hocquart était une amie intime de Pauline de Beaumont, qui la rencontra fréquemment pendant ses séjours à Paris ; sa mère était Mme Pourrat, et sa sœur, Mme Le Coulteux, qu'André Chénier célébra sous le nom de Fanny. Mme Hocquart avait été adorée par le frère aîné de Pauline, Antoine-Hugues-Calixte de Montmorin, né en 1772 et exécuté en même temps que sa mère le 10 mai 1794 : Calixte, pendant qu'on l'emmenait au supplice, baisait inlassablement un ruban bleu qui lui venait de sa bien-aimée. — En cet endroit de sa copie, Joubert a fait cette annotation au crayon, repassée à l'encre : « Mme de Beaumont laisse aussi 1 200 livres une fois payées à Mlle Michelet, ancienne femme de chambre de Mme de Montmorin, un surcroît de rente de 150 livres à sa vieille bonne, etc. »

3. « Se trouvera », dans la version « Lemoine ».

4. « Ses », dans la version « Lemoine ».

5. Ce paragraphe ne se trouve que dans les versions « Joubert » et « La Luzerne » ; et, comme il figure dans la partie non publiée de la version « Joubert », il était, jusqu'à présent, inédit.

6. « Regarde », dans la version « Joubert ».

7. « Douze du courant » ne figure pas dans la version « Lemoine ».

8. « Reportera » dans la version « Joubert », et « rapportera » dans la version « Lemoine ».

9. A la place de ce paragraphe, la version « Lemoine » porte seulement : « Quant à l'argent, on n'a trouvé qu'environ 1 900 francs. » La version « Joubert », au contraire, est ici plus longue que la version « La Luzerne » : elle comporte, en effet, un

Les [1] 1 900 francs ne suffiront pas aux frais du médecin, des funérailles, du logement, du cuisinier, du retour de la femme de chambre, et surtout des meubles qu'il *faudra brûler* [2] et dont je me suis rendu caution avec M. Bertin.

Le préjugé est si fort que personne ne veut acheter mes deux voitures, que je voulais vendre avant de quitter Rome [3], parce qu'elles ont servi deux ou trois fois à votre malheureuse belle-sœur. On emploiera l'autorité, s'il le faut, pour amener l'hôte à des termes raisonnables [4].

On sera donc obligé de prélever une somme sur la lettre de crédit de 8 350 francs tirée sur M. Torlonia, et dont Mme de Beaumont avait déjà touché 1 350 francs à Rome, en donnant double quittance. Les deux commissaires se feront autoriser par le ministre à prendre ce qu'il faudra sur les 7 000 francs restant entre les mains du banquier.

Les quittances, les procès-verbaux, les mémoires, le testament, l'extrait mortuaire vous seront envoyés par les commissaires, et vous pouvez compter que tout sera fait avec économie, promptitude et fidélité.

Je vous prie seulement de m'envoyer sur-le-champ l'extrait baptistaire de Mme de Beaumont, celui de son père et de sa mère, enfin la date précise de la mort de tous les membres de la famille, M. le comte de Montmorin, Mme de Montmorin, MM. de Montmorin fils, et Mme de La Luzerne, votre épouse [5].

J'ai maintenant, Monsieur, deux prières à vous faire.

passage qui reprend les prévisions financières qu'avait faites Chateaubriand dans sa lettre du 2 novembre au comte de La Luzerne (voir p. 179); en outre, dans la seconde partie du paragraphe, la rédaction de la version « Joubert » est quelque peu différente de l'autre. Voici le texte du paragraphe dans la copie « Joubert »: « Quant à l'argent, je vous avais marqué, dans le temps, que Mme de Beaumont était arrivée avec une lettre de crédit de 8 300 francs sur le banquier *Torlonia*, dont elle n'avait encore touché que 1 300 francs, pour lesquels elle avait donné quittance ; qu'elle avait, de plus, un crédit de 1 000 francs sur un autre banquier ; qu'elle avait, en outre, en arrivant à Florence, 80 louis qui pouvaient avoir été réduits à 40, et qu'enfin il pourrait se trouver chez elle une somme de 3 160 francs. Les commissaires n'ont trouvé qu'environ 1 900 francs, au lieu de 3 000 que j'avais supposés. Cette erreur vient de moi et de ce que j'avais supposé qu'elle avait les 80 louis en arrivant à Florence, tandis que, n'étant encore qu'à Milan, elle avait à peine cette somme, à ce qu'elle m'a dit depuis. »

1. « Ces », dans la version « Lemoine ».

2. Non souligné dans la version « Lemoine ». Voir, sur la législation romaine à cet égard, ce que déclare Chateaubriand dans sa lettre du 2 novembre, p. 179.

3. « Avant de quitter Rome » ne se trouve pas dans les autres versions. — Le 20 décembre 1803, Chateaubriand aura vendu une de ses voitures : voir sa lettre, de cette date, à Guéneau de Mussy, *Corr. Gale*, I, p. 157.

4. Cette dernière phrase ne se trouve pas dans la version « Lemoine », non plus que les deux paragraphes qui suivent, exception faite pour la dernière phrase du deuxième, d'ailleurs incomplètement reproduite. Par contre, le tout figure dans la version « Joubert ».

5. La version « Lemoine » contient cette dernière phrase de manière abrégée : « Je vous prie de m'envoyer sur-le-champ l'extrait baptistaire de Mme de Beaumont, ceux de son frère, de sa mère, enfin la date précise de la mort de tous les membres de la famille de M. le comte de Montmorin. »

Mme Saint-Germain et son mari me sont attachés, et je les aime, parce qu'ils aimaient votre belle-sœur. Je désire que ces deux bonnes gens restent avec moi : je ne serai pas pour eux un maître fort dur, et ils seront pour moi de bons et fidèles serviteurs. Je demanderais donc la préférence, en cas que quelque personne de votre famille voulut les garder [1].

Le second objet regarde un petit monument que je fais élever à notre amie. Si votre famille approuve la conduite que j'ai tenue dans cette circonstance, je la prie, pour toute marque de satisfaction, de me permettre de faire seul les frais de ce monument. Cela me coûtera fort peu de chose et ce sera pour moi une grande consolation [2].

Il y aura deux marbres : l'un [3] sur la tombe avec un verset de Job, que votre belle-sœur répétait souvent, parce qu'il se trouvait dans un petit ouvrage qu'elle aimait et qu'il semblait convenir à ses propres malheurs : *Quare misero data est lux, et vita his qui in amaritudine animae sunt* ? [4]

L'autre marbre sera debout à la tête du cercueil et appliqué contre le mur de la chapelle. Il portera une inscription qui rappellera la triste fin de toute la famille Montmorin. M. Bertin a fourni l'idée d'un bas-relief fort touchant : une jeune femme couchée sur un [5] lit montrera, d'une main, les portraits de sa [6] famille ; elle aura l'air d'exhaler elle-même son dernier soupir ; et on lira sous les médaillons ce [7] mot de Rachel : *quia non sunt* ! Le sculpteur travaille déjà au modèle et j'espère voir au moins le plâtre avant de quitter Rome.

Les commissaires [8] m'ont autorisé à retenir les portraits de M. et de Mme de Montmorin, avec ceux de leurs deux fils, pour prendre leur ressemblance. Il ne manquera, Monsieur, que le portrait de Mme de La Luzerne. Si vous l'aviez, vous me feriez plaisir de me l'envoyer. Quant

1. Ils restèrent effectivement au service du ménage Chateaubriand.
2. Il s'agit du monument funèbre érigé par Chateaubriand à la mémoire de la comtesse de Beaumont, dans l'Église Saint-Louis des Français à Rome. M. Maurice Levaillant en a fait la description dans l'appendice I du t. II de son édition des *M. O. T.*, pp. 699-700. Il est l'œuvre du sculpteur Marin, auquel Chateaubriand écrivit à ce sujet, de Paris, le 25 mars 1805. Après avoir rappelé que le prix du monument a été fixé à 878 piastres, il déclare qu'il verse un acompte et promet de s'acquitter du solde à mesure qu'il lui rentrera de l'argent de la vente des éditions du *Génie*. Et il ajoute : « Votre travail est inestimable et, si j'étais riche, je saurais ce que j'aurais à faire ; mais vous savez que j'ai embrassé le parti de la pauvreté. Ne me regardez plus que comme une espèce d'artiste, votre confrère, qui n'a malheureusement pas, comme vous, l'art d'animer le marbre et de faire parler la pierre... » Il prie ensuite Marin de le rappeler au souvenir de Mme de Staël, l'amie de Mme de Beaumont et la sienne : « Dites lui que je suis bien fâché de ne pas me trouver à Rome en même temps qu'elle et que je lui recommande les cendres de notre commune amie... » (*Corr. Gale*, I, pp. 209-210.
3. « Un », dans les versions « Pailhès » et « Joubert ».
4. Ce texte est suivi de sa traduction dans les autres versions.
5. « Son », dans les autres versions.
6. « La », dans les autres versions.
7. « Le », dans les autres versions.
8. « Les deux commissaires », dans les autres versions.

à celui de Mme de Beaumont, j'essaierai de donner une idée générale de sa figure au sculpteur. Je vous remettrai moi-même les portraits cet hiver à Paris [1]. Si j'en ai le moyen dans la suite, j'attacherai une petite fondation religieuse à ce monument, afin que, quand je n'y serai plus, notre amie ait toujours quelqu'un qui pense à elle sur la terre.

Maintenant, Monsieur, mon rôle est fini et le vôtre commence. L'activité qui m'a soutenu dans le [2] moment d'épreuve m'abandonne au moment où elle ne m'est plus nécessaire. Ma santé est extrêmement dérangée et je crains d'être obligé de me mettre au lit. Je ne vous offrirai point les consolations d'usage en pareilles circonstances et les lieux communs de la philosophie [3]. S'il ne fallait que vous entretenir de la vanité de la vie, je suis dans une ville où l'on trouve à chaque borne une leçon.

Je vais quitter Rome et ma démission partira par le premier courrier [4]. Je n'aurais jamais accepté la place que j'y occupe, si elle n'eût eu un rapport religieux et si les chefs du clergé français ne m'avaient engagé [5] à servir de ma personne une cause que j'ai, bien ou mal, défendue par mes écrits.

J'ai vu bientôt que je n'étais point utile ici, parce que je ne m'attirais que des dénonciations et des persécutions qui ne tournaient point au profit de l'Église [6]. La mort de Mme de Beaumont achève de me déterminer : le sacrifice a été assez long et je quitterai avec joie un séjour où je n'ai éprouvé que des chagrins [7].

Quand je serai de retour à Paris, Monsieur, j'espère que vous me permettrez d'aller vous saluer. Mon frère vous a connu, et je ne sais pourquoi je me regarde un peu [8] comme de votre famille.

1. Dans les autres versions, après « ... vous me feriez plaisir de me l'envoyer », on lit : « je vous le remettrais moi-même cet hiver à Paris ». Puis vient la phrase : « Quant à celui de Mme de Beaumont... »

2. « Ce », dans les autres versions.

3. « De la philosophie humaine », dans les autres versions.

4. Ce second membre de phrase ne figure pas dans les autres versions.

5. « Déterminé », dans les autres versions.

6. Depuis « parce que... » jusqu'à la fin de la phrase, le texte est absent des autres versions.

7. Dans les autres versions : « ... je quitterai avec joie une ville où j'ai fait une telle perte ». Après cett e phrase, Joubert, sur son exemplaire, a écrit en marge, puis effacé, une annotation. On croit lire : « *Nota.* Cédant aux instances pressantes de Mgr. le Cardinal, ministre, ambassadeur et [illisible] de sa Sainteté, M. de Chateaubriand s'est décidé, depuis, à garder sa place et à rester à Rome définitivement. C'est ce que vient d'apprendre [complètement effacé]. » On trouve un écho de cette incertitude de Chateaubriand à quitter son poste dans la lettre qu'il écrivit à Chênedollé le 16 novembre 1803 : « ... Je ne sais ce que devenir ni quel parti prendre. Je suis bien déterminé à quitter Rome, mais le Cardinal s'y oppose à présent ; et plus on m'a d'abord persécuté injustement, plus on veut maintenant, par des caresses, me retenir ici. Quoi qu'il en soit, je n'irai pas toujours plus loin que mon année, qui finit au mois de mai.... » (*Chateaubriand et son groupe*, II, p. 210.)

8. « Un peu » ne figure pas dans les autres versions.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

CHATEAUBRIAND [1].

P. S. : Je vous prie de me donner votre adresse [2].

1. Une annotation de Sainte-Beuve indique que la signature est autographe. Les autres versions portent : « De Chateaubriand ».
2. Le *P. S.* est absent des autres versions.

CHATEAUBRIAND ET FABRE D'OLIVET

Une source des « Martyrs ».

En 1803 parut chez Heinrichs, *Le Troubadour*, poésies occitaniques du XIIIe siècle traduites et publiées par Fabre d'Olivet. Le morceau le plus important du recueil est un poème en cinq chants, intitulé *Les Amours de Rose et de Ponce de Meyrueis.* Ce parfait spécimen du genre Troubadour, conventionnel et fade, serait justement oublié aujourd'hui, si l'auteur ne s'était avisé d'embellir son poème en y introduisant le merveilleux chrétien ; si bien que « le lecteur a l'impression que cet ouvrage aurait bien pu servir de modèle pour *Les Martyrs* ». H.-J. Hunt qui fait cette remarque dans son importante étude sur *L'Épique au XIXe siècle en France*[1], ne s'attache pas à la justifier. Il ajoute simplement ce trait d'humour : « Il est regrettable que Fabre d'Olivet n'ait pas fait précéder son poème d'un *Génie du Christianisme* ».

Le rapprochement avait déjà été fait par l'érudit languedocien Roque-Ferrier [1]. Le Languedocien n'était pas fâché de rabattre un peu l'orgueil des provençaux, qui, autour de Mistral, prétendaient avoir été à l'origine d'une renaissance. Sans doute regrettait-il que le dialecte provençal ait été adopté par les félibres au détriment du dialecte languedocien. Roque-Ferrier montrait aux Provençaux que le Languedoc n'était pas en retard, puisque la renaissance provençale et « le mouvement littéraire dont Casimir Reybaud et Roumanille ont été les promoteurs » avaient eu un précurseur dans la personne de l'auteur du *Troubadour*, et que ce félibre avant la lettre était un personnage d'importance, puisqu'il était également le précurseur de Chateaubriand. Mais Roque-Ferrier se contentait d'affirmer la priorité de Fabre d'Olivet pour l'emploi du merveilleux chrétien, et il ne se demandait pas si Chateaubriand avait imité Fabre d'Olivet. La question mérite d'être examinée de près.

L'œuvre de Chateaubriand ne contient aucune allusion à Fabre d'Olivet ; non plus que l'œuvre de Fabre d'Olivet à Chateaubriand. Les deux auteurs ayant approximativement le même âge, et se trou-

1. *The Epic in Nineteenth Century France*, p. 51.
2. Dans l'*Armanac mount-pelieirenc* de 1896.

vant l'un et l'autre à Paris au début du siècle, « il est certainement impossible de croire, écrit Roque-Ferrier, que Fabre d'Olivet... n'ait pas lu l'ouvrage qui passionnait la société littéraire et philosophique du temps » ; et il est vraisemblable que Chateaubriand a entendu parler du *Troubadour*, cette mystification littéraire qui, sans avoir le succès des *Poésies de Clotilde* publiées à la même date, fit néanmoins quelque bruit. La chose est d'autant plus vraisemblable que Chateaubriand et Fabre d'Olivet avaient une relation commune, le philosophe Delisle de Sales. L'auteur de la *Philosophie de la Nature* a été traité avec cruauté par l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* [1]. Chateaubriand ne lui en avait pas moins de grandes obligations. L'orgueilleux René consent à reconnaître que Delisle de Sales fut le premier littérateur qu'il rencontra, et il avoue même qu'à ses yeux de débutant le vieux philosophe semblait un aigle. Après cet hommage ironique, il ne l'en accable que mieux. Cependant lorsque le jeune Breton avait débarqué à Paris en 1787, ce brave homme s'était employé à loger Mme de Farcy, Chateaubriand et Lucile ; il avait introduit le futur écrivain dans la société des autres hommes de lettres. A vrai dire, en 1797, Chateaubriand ne manqua pas d'adresser un exemplaire de l'*Essai sur les Révolutions* à celui qui avait été son parrain dans le monde littéraire. Tandis que René se tenait loin de la France, le même Delisle de Sales avait fait en 1796 la connaissance d'un autre débutant, Fabre d'Olivet, qui avait écrit pour les aveugles de l'institution de V. Hauy une pièce, *Le Sage de l'Indostan*, imprégnée des idées de la *Philosophie de la Nature*. Le négociant en soieries qu'était Fabre d'Olivet venait d'être ruiné par la politique financière de la Révolution. Comme il comptait sur sa plume pour vivre, il accepta volontiers la protection et les conseils du vieux philosophe, à qui il garda une fidèle amitié. C'est à son école qu'il écrivit, en 1799, un roman, *Azalaïs et le gentil Aimar*, puis, en 1801, les *Lettres à Sophie sur l'Histoire*. Fabre d'Olivet voulut alors voler de ses propres ailes, et c'est ainsi qu'il eut l'idée de jouer en France le rôle de Macpherson. Il n'en continua pas moins de fréquenter son protecteur, qui lui servit de témoin à son mariage, et qui s'employa par la suite à lancer *la Langue Hébraïque restituée*. Cependant Chateaubriand était revenu en France au printemps de 1800, et il avait repris contact avec Delisle de Sales : « Pas une âme ne connaissait mon *Essai sur les Révolutions* malgré ce que m'en avaient mandé M. Lemierre et M. de Sales. Je déterrai le vieux philosophe Delisle de Sales qui venait de publier son *Mémoire en faveur de Dieu* [2] ». Passons sur l'erreur de Chateaubriand, puisque l'œuvre de de Sales parut en 1802 ; mais regrettons l'insolence et l'injustice de l'auteur du *Génie*. Il aurait pu rappeler qu'au temps du Directoire, lorsque Fontanes avait été exclu de l'Institut,

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, 1re partie, livre IV, 12.
2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, 2e partie, livre I, 3.

Delisle de Sales avait été le seul à protester contre cette exclusion ; il aurait pu rappeler que, lorsque parut le *Génie*, Delisle de Sales salua avec enthousiasme « la gloire du sensible Chateaubriand ». Mais le sensible Chateaubriand avait condamné le bonhomme au rôle de grotesque.

Qu'importaient alors les injustices : l'esthétique des *Mémoires* exigeait de telles simplifications. Il est surtout un aveu que Chateaubriand se gardait de faire, c'est que, tout comme le pauvre Fabre d'Olivet, il s'était mis à l'école du vieux philosophe ; et M^lle^ J. H. Giraud a démontré d'une façon saisissante, non seulement que dans son *Essai sur les Révolutions* Chateaubriand avait emprunté mainte idée à la *Philosophie de la Nature* ; mais encore que, dans le *Génie du Christianisme*, Chateaubriand converti répondait point par point à l'argumentation de la *Philosophie de la Nature*[1]. Le *Génie* écrit pour réfuter Delisle de Sales, on imagine difficilement Chateaubriand consentant à une pareille confession. Ainsi donc Delisle de Sales pouvait servir de trait d'union entre les deux écrivains. Il n'en est pas moins certain que Chateaubriand ne devait pas être plus disposé à reconnaître sa dette à l'égard de Fabre d'Olivet qu'il ne le fut à l'égard de Delisle de Sales ; et le fait qu'il ne mentionne nulle part l'auteur du *Troubadour* ne prouve aucunement qu'il ne l'ait lu.

Quant au silence de Fabre d'Olivet sur l'auteur du *Génie du Christianisme*, il s'explique mieux encore. C'est à cette époque que le protestant cévenol, qui avait perdu la foi au cours de son adolescence, se convertit ; mais il est sûr qu'il avait été assez marqué par ses origines pour être surtout choqué par l'apologétique de Chateaubriand, et qu'il devait être sur ce point de l'avis de Saint-Martin : « Des écrivains remplis de talent ont essayé de nous peindre les glorieux effets du christianisme.... Le principal reproche que j'ai à leur faire, c'est de confondre à tous les pas le christianisme avec le catholicisme ». Fabre d'Olivet vient de retourner à Dieu, mais il ne veut pas de ce qu'il appelle ironiquement la religion de nos pères : tant de religions peuvent revendiquer ce titre. Il voit les choses de plus loin et de plus haut ; et s'il accepte un qualificatif pour désigner son attitude de croyant, c'est celui de théosophe. Restent donc les textes eux-mêmes ; c'est en les étudiant de près que nous pourrons nous prononcer.

Un premier problème se pose : Fabre d'Olivet a-t-il lu et médité le livre IV de la deuxième partie du *Génie*. Pour M. Viatte la chose n'est pas douteuse : « Lorsque la mode change et que Chateaubriand paraît, il fait un grand usage du merveilleux chrétien dans son recueil de poésies occitaniennes ; on y trouve une personnification de la Foi, des peintures du Paradis et des anges, la description d'une sorcière qui évoque les morts et Satan ; tous les artifices que recommandait le *Génie du Christianisme*[2] ». Mais le *Génie du Christianisme* a paru

1. *Revue d'Histoire de la Philosophie*, 1934, p. 32.
2. *Sources occultes du Romantisme*, tome II, p. 169.

le 14 avril 1802. La même année Fabre d'Olivet publiait déjà dans la *Nouvelle Bibliothèque des Romans* divers fragments du *Troubadour*; et dans ses souvenirs inédits il laisse entendre qu'il garda longtemps en manuscrit son œuvre, faute d'argent. « J'attendis d'être un peu plus à mon aise pour mettre la dernière main à deux ouvrages qui étaient depuis longtemps sur le chantier : *Les Lettres à Sophie sur l'Histoire* et le *Troubadour* ». Or, les *Lettres à Sophie* furent publiées en 1801. Il semble donc que Fabre d'Olivet n'ait pas eu besoin du *Génie du Christianisme* pour songer à utiliser le merveilleux chrétien dans son poème. A vrai dire l'exemple de Dante, de l'Arioste, de Milton, de Klopstock dont les œuvres lui étaient très familières, suffisait, pour l'inciter à avoir recours aux anges et aux démons, ou à faire des incursions dans le ciel. N'oublions pas de plus que son œuvre était un pastiche : il était normal que le pseudo Perdigon, le prétendu auteur du poème, vivant dans un siècle de foi, mît sa foi dans son poème. C'est l'avis de Roque-Ferrier : « La vérité très exacte est que ses poésies occitaniques ne montrent aucune allusion, aucun emprunt même indirect, au *Génie du Christianisme* ; la genèse de ce recueil est absolument personnelle ; elle est sortie tout entière des études de l'auteur et de l'amour ardent que lui inspiraient ses chères Cévennes ; ... le choix du sujet lui-même imposait le merveilleux catholique ». Dans les notes qui accompagnent le texte, Fabre d'Olivet écrit : « C'est ici que le *Troubadour* commence à employer l'espèce de merveilleux qu'il a adopté.... Je ne sais si je me trompe; mais il me semble que ce merveilleux a quelque chose de religieux et de saint qui attache, et porte plus au cœur encore qu'à l'imagination[1] ». L'œuvre de Fabre d'Olivet est riche en idées originales, et si son talent n'est pas à la hauteur de son originalité, on ne doit pas diminuer celle-ci pour cette unique raison ; il est vraisemblable que Fabre d'Olivet ne doit qu'à lui-même l'idée d'utiliser le merveilleux chrétien. Au contraire, l'étude et la comparaison des textes semblent démontrer que Chateaubriand ne s'est pas contenté dans les *Martyrs* de mettre en pratique les théories du *Génie*, mais qu'il a utilisé diverses suggestions de son prédécesseur. On sait que la première rédaction des *Martyrs* ne comportait pas de merveilleux. C'est en revenant de son voyage en Orient que Chateaubriand introduisit dans son poème en prose « le Ciel et l'Enfer ». Que pour cette refonte de son œuvre, il ait utilisé les suggestions de Fabre d'Olivet, c'est ce qu'il faut démontrer. On objectera évidemment que ces ressemblances peuvent s'expliquer par la communauté des sources, par la connaissance qu'avaient les deux écrivains des grands poèmes modernes, et qu'il est étrange de refuser à Chateaubriand ce que l'on accorde à Fabre d'Olivet. Mais il n'est pas question de soutenir que l'auteur du *Génie* doive à Fabre d'Olivet l'idée d'utiliser le merveilleux chrétien ;

1. *Le Troubadour*, tome I, p. 133.

il s'agit d'établir que, pour l'application de ce merveilleux, Chateaubriand a profité des indications de son prédécesseur. Or, les coïncidences sont si nombreuses qu'elles emportent la conviction. Feuilletons donc les deux ouvrages [1].

Au livre II des *Martyrs*, le fils de Lasthénés est invité à chanter sur le cinnor. « Alors Eudore, levant les yeux vers le firmament chargé d'étoiles, entonna son noble cantique. Il chanta la naissance du chaos, la lumière qu'une parole a faite, la terre produisant les arbres et les animaux, l'homme créé à l'image de Dieu et animé d'un souffle de vie, Eve tirée du côté d'Adam, la joie et la douleur de la femme à son premier enfantement, les holocaustes de Caïn et d'Abel, le meurtre d'un frère, et le sang de l'homme criant pour la première fois vers le ciel [2] ». Dans le poème de Fabre d'Olivet, Chateaubriand pouvait trouver deux scènes analogues l'une sur terre, l'autre dans le ciel. Ponce déguisé en troubadour chante un « sirvente » devant le père de sa belle (il est remarquable que ce troubadour choisisse pour sujet la création du monde). Il accorde donc son luth comme Eudore : « Ensuite il chante. Il chante d'abord les merveilles de la Nature, et donnant l'essor à son enthousiasme, s'élève sur ses ailes de feu, jusqu'au principe des choses. Il plane avec l'Esprit divin sur l'immensité ténébreuse, et peint, à la voix de l'Éternel, le ciel et la terre qui sortent du néant ; la lumière qui enfante le premier jour ; le ciel qui se courbe en voûte ; la terre qui s'affermit et se pare de verdure ; le soleil qui connaît sa route ; la lune et les étoiles qui tempèrent l'obscurité des nuits ; les animaux divers qui peuplent et la terre et les airs et les ondes ; et l'homme enfin qui respire l'immortalité. En six jours, tout ce qui existe reçoit l'existence, et le septième jour Dieu se repose. Le Troubadour décrit en vers harmonieux le bonheur du premier homme et sa chute fatale ; le crime de Caïn... il chante la vengeance de l'Éternel brisant à regret son ouvrage, et livrant à la mort la race impie des hommes. [3] » Dans le ciel cependant, Gabriel le plus beau des anges accompagné sur la harpe par Madeleine chante lui aussi le début de la création : « D'abord il a chanté ce moment fortuné, où, dès le premier âge du monde, il vint offrir, par ordre de l'Éternel, Ève, la plus belle des femmes, aux regards enchantés de son époux. [4] » Mais Chateaubriand n'oublie pas non plus les concerts de la Jérusalem céleste, et nous apprend que « les six jours de la création, le repos du Seigneur... sont célébrés tour à tour dans les royaumes incorruptibles [5] ».

Au livre III des *Martyrs* est décrite la Cité Céleste. Ponce dans le poème de Fabre d'Olivet est transporté dans le séjour des cieux. L'Apocalypse est utilisée d'une façon analogue par les deux écrivains.

1. J'utilise pour *Les Martyrs* l'édition Firmin-Didot sans date, in-8°.
2. *Les Martyrs*, livre II, p. 42.
3. *Le Troubadour*, p. 43-44.
4. *Le Troubadour*, p. 20.
5. *Les Martyrs*, III, p. 50.

« Des jardins délicieux, lit-on dans les *Martyrs*, s'étendent autour de la radieuse Jérusalem. Un fleuve découle du trône du Tout-Puissant ; il arrose le céleste Eden, et roule dans ses flots l'amour pur et la sapience de Dieu.... L'arbre de vie s'élève sur la colline de l'encens ; un peu plus loin, l'arbre de science étend de toutes parts ses racines profondes et ses rameaux innombrables. [1] » Emuna, la première des Vertus qui sert de guide à Ponce, lui dit : « C'est par sa volonté [de Dieu] que tu vois ces campagnes lumineuses où coule, à flots de cristal, le fleuve de vie, qui prend sa source au pied du trône du Tout-Puissant. Regarde sur ses bords enchanteurs croître l'arbre immortel, dont les rameaux fructueux, chargés de douze sortes de fruits, ne s'épuisent jamais. [2] »

Dans les deux poèmes nous retrouvons les chœurs angéliques, l'énumération de leurs hiérarchies et de leurs attributions, qui se termine également par la peinture des anges gardiens. « Un nombre infini d'entre eux, écrit Chateaubriand, fut créé avec l'homme pour soutenir ses vertus, diriger ses passions et le défendre contre les attaques de l'enfer. [3] » Et Fabre d'Olivet : « Les Esprits surpassent en nombre tous les esprits des autres chœurs ensemble... et fournissent les légions d'Anges gardiens qui peuplent l'univers. Les secours que reçoivent les hommes de ces intelligences protectrices, sont innombrables : ce sont elles qui les défendent des ennemis qui les assiègent sans cesse, et qui aident à monter vers l'Éternel leurs prières faibles et timides. [4] »

La Vierge Mère est évoquée par les deux poètes. « Les concerts de la Jérusalem céleste retentissent surtout au tabernacle très pur qu'habite dans la cité de Dieu l'adorable Mère du Sauveur.... Marie est assise sur un trône de candeur. La Consolatrice des affligés entend le cri de nos misères les plus cachées. [5] » Et dans le *Troubadour* : « Fille de l'Éternel, mère d'Adonaï, épouse de l'Esprit saint, Marie règne dans les cieux, couronnée de la puissance du père, de la sagesse du fils et de la charité de son époux. Reine des anges, elle fait la joie des élus qui célèbrent son nom sur des harpes d'or. Protectrice honorée des humains, elle les a tous adoptés pour ses enfants : c'est la plus puissante, la plus sage et la plus tendre de toutes les mères ! [6] » Si Fabre d'Olivet (et la chose est à relever) ne s'attarde pas à décrire le sanctuaire du Sauveur des hommes, il dépeint comme Chateaubriand le séjour du Père et le mystère de la Trinité. « Tu vois, dit la Sainte messagère à Ponce, ce nuage éclatant impénétrable aux regards des anges, et que les miens ne perçent qu'à peine ; c'est au milieu de cet océan lumineux que réside le Tout-Puissant, l'Etre éternel qui n'a

1. *Les Martyrs*, III, p.46.
2. *Le Troubadour*, p. 88.
3. *Les Martyrs*, III, p. 47.
4. *Le Troubadour*, p. 87.
5. *Les Martyrs*, III, p. 50.
6. *Le Troubadour*, p. 87.

point de rivaux. Seul il devança les temps ; seul il les verra finir. Tout émane de lui ; rien n'existe que par lui ; il est le créateur et le conservateur de l'univers. Unique et seul, il peut cependant, et par un mystère inexplicable, se diviser en trois sans perdre son unité : alors, opérant à la fois les prodiges les plus opposés, il se repose et agit, se donne une existence nouvelle sans quitter la sienne, et meurt comme homme, tandis qu'il demeure immortel comme Dieu. [1] » Et nous lisons dans les *Martyrs* : « Le Père habite au fond de ces abîmes de vie. Principe de tout ce qui fut, est et sera, le passé, le présent et l'avenir se confondent en lui. Là sont cachées les sources de vérité incompréhensibles au ciel même : la liberté de l'homme et la prescience de Dieu ; l'être qui peut tomber dans le néant, et le néant qui peut devenir l'être ; là surtout s'accomplit, loin de l'œil des anges, le mystère de la Trinité. L'Esprit qui remonte et descend sans cesse du Fils au Père, et du Père au Fils, s'unit avec eux dans ces profondeurs impénétrables. [2] »

La peinture de l'Enfer ne tient pas autant de place dans le poème de Fabre d'Olivet que dans celui de Chateaubriand ; mais Satan n'y joue pas moins un rôle primordial. Dans les *Amours de Rose*, une magicienne consultée par la père de l'héroïne pratique une conjuration. Cet épisode a pu inspirer, et la scène du livre XVIII où le magicien hébreu se livre à des incantations, et celle du livre XVII où Satan consulte la Sibylle. Satan manifeste dans les deux poèmes la même rage, fait appel aux mêmes acolytes, la Mort, la Jalousie, l'Homicide ou la Vengeance, se déplace sur terre d'une façon analogue et pour finir est mis en échec par Michel Archange [3]. Au livre VIII des *Martyrs*, nous sommes assez surpris de rencontrer dans les Enfers un château : « Au centre de l'abîme, au milieu d'un océan qui roule du sang et des larmes, s'élève parmi des rochers un noir château, ouvrage du Désespoir et de la Mort. [4] » Sans doute ce château bizarre provient-il du poème de Fabre d'Olivet, car le héros doit, pour mériter sa belle, s'emparer du glaive des Algaïs ; et ces quatre monstres habitent « dans une des gorges des monts appelés Maudits un lugubre manoir... sur la crête de la montagne [5]. »

La liaison du ciel et de la terre, la participation des puissances célestes à l'action est présentée enfin sous des couleurs analogues. Au livre XXIII des *Martyrs* sont évoquées les trois vertus théologales, et l'Espérance est envoyée par l'Éternel à Cymodocée. Le premier livre des *Amours de Rose* nous présente la Foi, l'Espérance et la Charité accompagnant les pas de Nadal le pèlerin ; mais le monstre Avarice les attaque, et l'Espérance seule reste avec le bon Nadal. Au

1. *Le Troubadour*, p. 85.
2. *Les Martyrs*, III, p. 51.
3. Cf. *Les Martyrs*, livre XXIV, p. 377 et *Le Troubadour*, p. 122.
4. *Les Martyrs*, livre VIII, p. 137.
5. *Le Troubadour*, p. 76 et suiv.

chant quatrième des *Amours de Rose*, Emuna la Foi descend sur la terre pour accomplir les ordres de la Vierge Marie. « D'un vol rapide, elle est descendue sur la terre et, du sommet du Mont Sinaï, où elle s'est d'abord reposée, avant de diriger sa course vers les Alpes, elle a jeté ses regards sur la Palestine. A la vue de la Cité sainte, que la funeste insouciance des chrétiens est près de livrer encore aux mains des infidèles, elle pousse un profond soupir ; mais bientôt s'élançant dans les airs, et laissant à droite cette ingrate et malheureuse Judée, elle franchit les ondes qui divisent et baignent l'Asie, l'Afrique et l'Europe, et découvre les rives fortunées de l'Occitanie, asile des vertus pieuses et des arts consolateurs. Là, elle s'abaisse, et remontant le Rhône, qui roule avec fracas ses flots impétueux, parvient jusqu'au château, où repose le Fils d'Hérail. [1] » Cette description a pu inspirer et le voyage du démon de l'homicide au livre XVII des *Martyrs*, et celui du fils de l'Éternel au livre XIX, et surtout celui de l'ange du sommeil au livre XXIII [2]. Que l'on en juge d'après ce dernier exemple : « Il franchit d'abord la région des soleils et s'abaisse vers la terre où le conduit un long cri de douleur. Descendu sur ce globe, il s'arrête un moment au plus haut sommet des montagnes de l'Arménie ; il cherche des yeux les déserts qui furent les campagnes d'Eden ; il se souvient du premier sommeil de l'homme, alors que Dieu tira du côté d'Adam la belle compagne qui devait perdre et sauver la race humaine. Bientôt il prend son vol vers le Mont Liban ; il voit au-dessous de lui les vallées profondes, les torrents blanchis, les cèdres sublimes ; il touche aux plaines innocentes où des patriarches goûtaient ses dons sous un palmier. Il plane ensuite sur les mers de Sidon et de Tyr, et, laissant au loin l'exil de Teucer, la tombe d'Aristomène, la Crète chérie des rois, la Sicile, aimée des pasteurs, il découvre les bords de l'Italie.... Les sept collines de la ville éternelle s'offrent enfin aux regards de l'ange consolateur.... Il vole à la retraite solitaire de Démodocus. » [3] Nous retrouvons, en outre, l'ange du sommeil dans les deux poèmes [4]. Au livre XV, la mère du Sauveur envoie Gabriel à l'ange de l'abîme, comme dans les *Amours de Rose*, Marie envoie Gabriel à l'aimable Rose. Détail remarquable : dans les *Martyrs*, l'ange des mers évoque la création de l'océan : « Pour mieux admirer la puissance de notre maître, il faudrait l'avoir vu, comme moi, poser les fondements de cet empire : ... il soumit les orages à des lois ; et, s'arrêtant sur le rivage, il dit à la mer : Tu n'iras pas plus loin, et tu briseras ici l'orgueil de tes flots. » Réminiscence du livre de Job assurément ; mais il n'est pas sans intérêt de noter que, dans le plus beau poème du *Troubadour*, le sirvente « la poudestad de Diu », ce passage du livre de Job est éga-

1. *Le Troubadour*, p. 82.
2. *Les Martyrs*, l. XVII, p. 289 ; l. XIX, p. 311 ; et l. XXIII, p. 368.
3. *Les Martyrs*, livre XXIII, p. 368.
4. Cf. *Les Martyrs*, livre XXIII, p. 368 et *Le Troubadour*, p. 19 et 61.

lement utilisé : « Ta faible volonté a-t-elle fait refluer l'onde dans le gouffre des mers ? L'as-tu enfermée dans son lit d'argile, et lui as-tu dit : Là ta bouillante colère expirera ; là, tes flots écumeux se briseront ; là, tu connaîtras des limites [1] ? »

C'est lorsqu'ils montrent l'intervention du ciel dans les amours humaines que les deux écrivains se rapprochent le plus. L'ange des saintes amours, Uriel se présente à Eudore, comme Gabriel se présente à Rose. Uriel est « le plus beau des esprits du ciel [1] » ; Gabriel, « le plus beau des anges [1]. » C'est Uriel qui est chargé de « mettre dans le cœur de l'homme ces chastes ardeurs d'où sortent des miracles de vertu [1] » ; c'est Gabriel « dont le souffle animé embrase le cœur des mortels. [1] Les mortels touchés de ce flambeau sacré participent à la félicité des bienheureux ; ils éprouvent l'amour véritable. [2] »

Chateaubriand souligne le caractère androgyne de l'ange des saintes amours : « La puissance créatrice répandit sur le chérubin ardent un mélange des grâces séduisantes de la mère des humains, et des beautés mâles du père des hommes : il a le sourire de la pudeur et le regard du génie. » Fabre d'Olivet indique moins nettement : « Déjà sa couronne presse sa blonde chevelure tombant en boucles vagabondes sur son cou d'albâtre ; » ou encore : « un vêtement d'azur semblable à un léger nuage entourait ses membres délicats et flottait dans les airs. [3] »

Dans les *Martyrs*, Satan appelle à l'aide Astarté, le démon de la volupté, pour arracher Eudore à l'ange des saintes amours. « Astarté entre dans la grotte d'Eudore, et commence à lui souffler les pensées d'un amour purement humain.... En même temps, d'un air enjoué, avec un sourire perfide, il lance contre Eudore les mêmes dards dont il perça jadis le plus sage des rois. Mais l'ange des saintes amours défend le fils de Lasthénés. Aux feux des sens il oppose les feux de l'âme ; à une tendresse d'un moment, une tendresse éternelle. Il détourne d'un souffle pur les traits du démon de la volupté. [4] » Dans le *Troubadour*, Zorélie qui tient le sceptre de la beauté, descend dans la maison de Ponce. « Elle a réveillé dans ses sens l'ardeur qui y était assoupie ; elle a livré son âme au tumulte des passions ; et tandis qu'un prestige enchanteur offrait à ses yeux l'image de l'aimable Rose, et que tout entier à son ravissement, il laissait son cœur ouvert aux impressions qu'elle voulait lui donner, elle y a soufflé le désir, le plus terrible et en apparence le plus doux des enfants du ciel : Mavaï, enfanté de son haleine amoureuse [5]. » Relevons encore chez les deux écrivains ce détail caractéristique : au livre XXI, Chateaubriand énumérant les saintes femmes qui entourent la Vierge Marie, termine

1. *Les Martyrs*, livre XV, p. 243. *Le Troubadour*, p. 165.
2. *Les Martyrs*, livre XII, p. 197. *Le Troubadour*, p. 22.
3. *Le Troubadour*, p. 28.
4. *Les Martyrs*, l. XIII, p. 210.
5. *Le Troubadour*, p. 30.

ainsi la liste : « L'épouse d'Élimélech que les anges ont appelé Belle, et les hommes Noémie. » Fabre d'Olivet dit également de la plus belle fille du ciel : « Zorélie que les mortels appellent Madeleine. [1] »

Si l'on remarque enfin que Cymodocée fait un rêve prophétique comme Rose [2], que Ponce comme Eudore trouve un asile auprès d'un vieil ermite [3], que le pressentiment, envoyé céleste, « prend les traits du brave Hérail », comme le prince des Ténèbres prend la figure de Tagés [4], que l'âme du baron félon est emportée au purgatoire comme celle d'Hiéroclès en enfer [5], que Ponce comme Eudore avant le combat décisif fait pénitence et communie [6], que Ponce au moment d'affronter les Algaïs, ces « irréconciliables ennemis des chrétiens », reçoit de Michaël une armure capable de rompre les plus forts enchantements, comme Eudore dans les tourments est miraculeusement protégé par les anges [7], il apparaît que Chateaubriand a incontestablement profité des suggestions que lui fournissait le poème de son devancier. Il ne s'agit nulle part d'emprunt textuel, et l'on ne trouve pas d'expressions communes aux deux auteurs, mais seulement des situations et des thèmes. Il est visible que l'auteur des *Martyrs* s'est attaché à démarquer son modèle.

Chateaubriand ne se faisait pas d'illusion sur le merveilleux répandu dans son poème. On connaît le passage des *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Le défaut des *Martyrs* tient au merveilleux direct que, dans le reste de mes préjugés classiques, j'avais mal à propos employé. Effrayé de mes innovations, il m'avait paru impossible de me passer d'un enfer et d'un ciel. Les bons et les mauvais anges suffisaient cependant à la conduite de l'action, sans la livrer à des machines usées. Si la bataille des Francs, si Velléda, si Jérôme, Augustin, Eudore, Cymodocée, si la description de Naples et de la Grèce n'obtiennent pas grâce pour les Martyrs, ce ne sont pas l'enfer et le ciel qui les sauveront [8]. » Nous ne chercherons pas à défendre ce que Chateaubriand condamne lui-même ; mais il n'en est pas moins certain que la comparaison du merveilleux du *Troubadour* avec le merveilleux des *Martyrs* démontre de façon éclatante la supériorité artistique de Chateaubriand. Sans parler de la qualité du style, Chateaubriand nous donne une excellente leçon d'art par la sûreté avec laquelle il utilise les suggestions de son prédécesseur, les combine, les dédouble, les élague ou les développe. Même dans ses mauvais jours l'enchanteur fait des merveilles. Le mauvais goût de Fabre d'Olivet est indéniable, et sa maladresse également. Fabre d'Olivet, par exemple, attribue

1. *Les Martyrs*, l. XXI, p. 340. *Le Troubadour*, p. 30.
2. *Les Martyrs*, l. XVIII, p. 293. *Le Troubadour*, p. 91.
3. *Les Martyrs*, l. XI, p. 184. *Le Troubadour*, p. 38.
4. *Les Martyrs*, l. XXIII, p. 353. *Le Troubadour*, p. 109.
5. *Les Martyrs*, l. XXIII, p. 359. *Le Troubadour*, p. 128.
6. *Les Martyrs*, l. XXI, p. 332. *Le Troubadour*, p. 80.
7. *Les Martyrs*, livre XXI, p. 338. *Le Troubadour*, p. 93.
8. *Mémoires d'Outre-Tombe*, 2e partie, livre VII, 2

à des créatures célestes l'éveil de l'amour chaste comme celui du désir ; c'est au démon que Chateaubriand attribue les pensées coupables. Chateaubriand évite de transformer en ange de l'amour Gabriel l'ange de l'Annonciation. Fabre d'Olivet, d'autre part, vient de se lancer dans l'étude de l'hébreu au moment où il écrit les *Amours de Rose*, et, avec la prétention pédantesque d'un débutant, il parsème son texte de références hébraïques. L'Avarice s'appelle Libarzée aux enfers. Dans le ciel nous rencontrons Emuna, Eloheb ; et voici les sept ministres de la mort : Sargahon, Cinée, Zonah, Zolel, Ruaph, Azelouth, Alassar. Il nous apprend que les noms ineffables que les anges donnent à Dieu « sont Jéhovah, comme créateur et père ; Adonaï comme fils rédempteur et monarque suprême, et Eloah comme esprit saint, conservateur et régulateur du monde. [1] » Chateaubriand plus discret n'use que d'allégories ou de noms usuels (Uriel mis à part). Enfin, si les deux écrivains, faute de conviction et en raison de leur formation classique, laissent le paganisme transparaître sous le christianisme, Chateaubriand tâche d'éviter les horribles mélanges de son prédécesseur. « Comme il est naturel chez quelqu'un qui a été imprégné du paganisme mystique de Quintus Aucler et Delisle de Sales, — remarque judicieusement H. J. Hunt, que je prends encore la liberté de traduire, — Fabre d'Olivet nous présente un panthéon drôlement hybride, où une Madeleine qui a emprunté à Vénus quelques-uns de ses traits s'adresse en ces termes à un Gabriel-Cupidon ». Suit la citation, mais H. J. Hunt ne donne pas le plus beau. Voici le passage *in extenso* : « Ainsi l'ange puissant dont le souffle animé embrase le cœur des mortels, cet ange, que les peuples antiques ont nommé le fils de Vénus et le Dieu de l'amour, avait chanté le premier essai de ses feux ; il commençait à dépeindre l'instant plus doux encore, où, envoyé de Dieu même, il parut au regard d'une Vierge timide, choisie entre toutes les filles des hommes pour devenir la mère d'un Dieu, lorsque, l'interrompant avec un doux sourire, Marie lui parle en ces mots : « Cesse de vanter mes faibles attraits, séduisant Gabriel... » ; puis s'adressant à Zorélie-Madeleine : « Et toi, la bien-aimée de mon fils, tendre Zorélie, choisis les parfums les plus précieux ; va, que Ponce te doive la beauté, présent inestimable ! rends-le digne de l'épouse que je lui destine, et ouvre son cœur aux douces impressions de l'amour. Le Dieu fort qui règne sur les hautes nuées, Jehovah, mon redoutable époux approuve cette union. [2] » Un peu plus loin les attraits de Rose réveilleront « dans le cœur de l'ange sensible, les désirs dont brûlèrent jadis les enfants du ciel, et dont il brûla lui-même pour les filles des hommes » ; mais « il les étouffe » (heureusement !) « ces désirs impétueux [3] ». Tout cela est d'un mauvais goût parfait. Il n'est pas surprenant que dans un article sur le *Troubadour*

1. *Le Troubadour*, p. 85.
2. *The Epic in Nineteenth Century France*, p. 51, et *Le Troubadour*, p. 21.
3. *Le Troubadour*, p. 27.

publié en 1804, Laya ait pu déclarer, devant cet Olympe composé aux noms près, comme celui des anciens, devant ce mélange bizarre de noms consacrés par la religion et par la fable, que le merveilleux des *Amours de Rose* « était usé [1] ». Le talent de Chateaubriand lui-même, à défaut de conviction, n'a pas réussi à restaurer ces machines. Ce merveilleux cependant n'était pas aussi usé qu'on pouvait le croire en 1804 : il n'est pas impossible que Vigny s'en soit inspiré en écrivant *Eloa*. Et si on veut bien le regarder comme une tentative de syncrétisme, tel passage peut offrir à une oreille indulgente une inflexion nervalienne : « Dès le principe des choses, et lorsque le Très haut, divisant la hiérarchie des Anges, les rangea suivant leurs perfections et leurs sexes, Zorélie obtint la première place parmi les Puissances ; elle reçut le sceptre de la Beauté, fut nommée la Reine des Grâces, et présida, dès lors, à la reproduction des êtres. Amante d'Adonaï, le plus puissant des Dieux et le fils de Jehovah, elle entretint l'harmonie dans le séjour du bonheur. La terre qui devint aussi l'objet de ses soins, lui dressa des autels : tantôt sous le nom de Mylitta, tantôt sous ceux d'Astarté, d'Aphrodite ou de Vénus, elle reçut l'hommage des mortels. La séduisante Edéna est sa fille chérie ; Edéna, qui porte dans ses mains la coupe de volupté et verse aux Dieux le breuvage exquis, incorruptible, dont cette coupe est la source inépuisable. [2] »

Les Amours de Rose ont été une source des *Martyrs* ; mais Chateaubriand a su transposer avec tant d'art les suggestions de son modèle, qu'il est presque excusable d'avoir négligé d'en faire mention.

Note complémentaire. — Pour confirmer l'hypothèse d'une influence de Fabre d'Olivet sur Chateaubriand, voici encore deux rapprochements intéressants. On lit dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* à propos des *Martyrs* : « Velléda ne me sauvait pas. On m'imputa à crime d'avoir transformé la druidesse germaine de Tacite en gauloise, comme si j'avais voulu emprunter autre chose qu'un nom harmonieux.... » [3] M. Levaillant remarque judicieusement que « Chateaubriand en a fait le type même de la gauloise celtique et se défend en vain d'avoir emprunté plus qu'un nom » [4]. Mais sur ce point encore Fabre d'Olivet avait donné l'exemple à Chateaubriand. En 1803, dans le tome IX de la 5e année de la *Nouvelle Bibliothèque des Romans*, Fabre d'Olivet avait publié une nouvelle extraite, disait-il, de l'ouvrage inédit (mais qu'en fait il n'acheva jamais) : *Histoire sentimentale des Gaules*. La « nouvelle gallique » s'intitulait *Iduna ou l'amour maternel*. La scène se passe en Gaule avant la conquête romaine, dans la région de Chartres et de Dreux. Mais c'est par une évocation des forêts, qui couvraient alors la Gaule, que commence le récit. Nous y trouvons Hésus, Teutatès et Taranis dont le culte est décrit ; nous y trouvons les Bardes, les Eubages et les Druides ; nous y trouvons les sacrifices humains : chez Fabre d'Olivet ce n'est pas un vieillard qui est près d'être égorgé, mais un enfant ; nous y trouvons, cela va sans dire, la vierge prophétesse qui perd sa virginité et

1. *Moniteur*, 1er mai 1804.
2. *Le Troubadour*, p. 29-30.
3. *Mémoires d'Outre-Tombe*, 2e partie, livre VII, 2.
4. *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Levaillant, Flammarion, t. II, p. 252.

qui est condamnée à être enterrée vivante. Je passe sur les détails de l'intrigue : l'histoire, après avoir frôlé le comble du tragique, puisque la prêtresse, mère d'un enfant clandestin, est sur le point d'égorger son propre enfant, finit bien : non seulement l'héroïne a la vie sauve, ainsi que son amant et son enfant, mais même les sacrifices humains sont à jamais abolis. Un détail cependant mérite d'être relevé. La jeune prêtresse coupable est protégée par une vieille prêtresse de Teutatès, qui use de son prestige pour sauver l'enfant. Au sujet de cette vieille prêtresse, nommée Alpaïde, il est dit textuellement qu'elle était « l'émule de Velleda » ; et Fabre d'Olivet commente dans une note : « fameuse *prophétesse des Gaulois*, révérée comme une déesse ». Il est donc possible que Fabre d'Olivet ait servi de caution à Chateaubriand, et l'ait entraîné dans l'erreur.

Autre rapprochement : *la Philosophie de la Nature* de Delisle de Sales contenait des nouvelles, insérées dans le texte et servant d'illustration aux théories du philosophe ; il est vraisemblable que Chateaubriand s'en est souvenu lorsqu'il inséra *Atala* et *René* dans le *Génie*. Avant que Delisle de Sales ait publié une nouvelle édition de son œuvre capitale en 1804, Fabre d'Olivet, voulant sans doute donner à son protecteur un témoignage de sa reconnaissance et de son admiration, avait eu l'idée d'extraire pour les lecteurs de la *Nouvelle Bibliothèque des Romans* « les contes philosophiques répandus dans l'ouvrage intitulé *De la Philosophie de la Nature* ». C'est ainsi que dans le Tome VI de la 3e année fut publié le *Dalécarlien ou l'élève de la nature dans la mine de Coperberit*. (Faut-il remarquer que cet extrait parut juste avant la publication d'Atala ?) Dans le tome IX de la même année, il donna *Jenny Lille anecdote anglaise*. C'est une démonstration de l'immortalité de l'âme à l'usage des âmes sensibles, car, selon Delisle de Sales, « les arguments de Clarke, de Paschal (*sic*), de Descartes sont bien faibles auprès d'une page de Richardson. » Jenny Lille aime Sydney qui compromis dans une révolte, est arrêté et condamné à mort. Jenny, pour sauver celui qu'elle aime, va trouver Kirke, ministre de Jacques II. « Il meurt, si tu n'es à moi », répond à sa façon l'Hiéroclès britannique. Jenny hésite, puis finalement décide de céder, de sauver Sydney, puis de mourir. Elle prend un soporifique ayant de se livrer ; quand elle s'éveille, elle trouve Kirke à son côté. Il a abusé d'elle pendant sa léthargie. Jenny demande alors que Sydney lui soit rendu ; avec un rire terrible, Kirke lui montre par la fenêtre, le cadavre de Sydney au bout d'une corde. Jenny tombe morte. Nous sommes ici en plein roman noir. Je ne sais si Chateaubriand a relu la nouvelle dans la *Bibliothèque des Romans* ; il est sûr qu'il l'avait lue auparavant dans *la Philosophie de la Nature*.

Delisle de Sales lui suggéra-t-il le marché d'Hiéroclès ? Chateaubriand déclare simplement dans une note des *Martyrs* : « Encore une fois, je n'ai point inventé cette horrible scène. Plût à Dieu que cela ne fût qu'une fiction ! » Mais, lorsqu'il fait dire à Hiéroclès furieux : « J'obtiendrai par la force ce que tu me refuses, et tu verras périr le traître que tu ne veux pas sauver », peut-être se souvient-il de Delisle de Sales.

L. Cellier.

NOTES ET DOCUMENTS

LES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE ET LA « COLLECTION DE CAMDEN »

Il y a beau temps que les érudits, se penchant sur le texte des *Mémoires d'Outre-Tombe*, ont relevé maintes erreurs volontaires commises par leur auteur ; retraçant, quelque vingt-cinq ans après, l'histoire de son séjour à Londres, Chateaubriand se garde bien de mentionner qu'il a été *teacher* à la *Grammar School* de Beccles. En revanche il prétend avoir travaillé à déchiffrer des manuscrits du XII^e^ siècle de la *Collection de Camden*. Reproduisons ici le texte :

> L'homme aux ressources, Peltier, me déterra, ou plutôt me dénicha dans mon aire. Il avait lu dans un journal de Yarmouth qu'une société d'antiquaires s'allait occuper d'une histoire du comté de Suffolk, et qu'on demandait un Français capable de déchiffrer des manuscrits français du XII^e^ siècle, de la collection de Camden. Le *parson*, ou ministre, de Beccles, était à la tête de l'entreprise, c'était à lui qu'il se fallait adresser : « Voilà votre affaire, me dit Peltier, partez, vous déchiffrerez ces vieilles paperasses... » (t. I, p. 447-448, édition M. Levaillant).

M. Dick a établi qu'il n'y avait pas de journal à Yarmouth, pas plus que de société des antiquaires du Suffolk. Il ajoute que William Camden n'avait point laissé de collection de manuscrits :

> Il s'agit ici tout simplement des immenses matériaux réunis par lui dans sa *Britannia*, ou *Britanniae Descriptio*, et autres recueils de textes anciens.... Ce qu'on lui demandait, en ce début de 1794, c'était dans de lourds in-folios, dès longtemps imprimés, de lire des documents rédigés en français ou en anglais du temps de la conquête.

M. Maurice Levaillant, dans son édition critique des *Mémoires* reproduit ce texte de Dick (I, note 8, p. 448). Il renvoie également à l'étude de M. Duchemin : *Chateaubriand*, p. 84. Il cite dans ses notes Anatole Le Braz (Appendice XVI, I, 609) qui s'est aussi préoccupé d'éclaircir ce petit point d'histoire controversé, dans son livre : *Au pays d'exil de Chateaubriand*[1].

M. Maurice Levaillant, pendant qu'il préparait l'édition du Cinquantenaire, nous avait demandé de faire des recherches en Angleterre et il en a résumé les conclusions dans son *Appendice XVI*. Nous avions alors établi qu'il ne pouvait s'agir des manuscrits appartenant à la *Camden Society*, fondée seulement en 1838, et rattachée

1. Paris, Champion, 1909.

aujourd'hui à la *Royal Historical Society*. Avec l'aide de Miss Aleen Armstrong, l'actuelle secrétaire de la R. H. S., nous avons pu retrouver l'origine des manuscrits réunis vers 1838. Le premier président fut Lord Francis Egerton, *Earl d'Ellesmere*, le plus jeune fils du Duc de Sutherland. Il avait hérité de ce titre à la mort de son oncle, en 1829. Celui-ci avait laissé par testament sa collection de manuscrits au *British Museum*. Chateaubriand n'avait donc pas pu la consulter dans le Suffolk en 1794-1795 [1].

En revanche, contrairement à ce qu'avance M. Dick, l'érudit W. Camden possédait dans sa bibliothèque personnelle un grand nombre de manuscrits. A sa mort, en 1623, il les laissa à Robert Cotton, son disciple et ami. Ils furent légués en 1700 à la *Bibliothèque Royale* et déposés dans une maison à Westminster appelée *Cotton House*. En 1712, ils sont transportés à *Essex House*, sur le *Strand*. En 1730, ils sont rapportés près de Westminster. En 1731 se déclare un incendie qui en détruit une partie et endommage bon nombre d'entre eux. En 1753, date de la fondation du *British Museum*, ils furent transférés, comme l'on disait alors, à *Bloomsbury* [2]. En 1793, on décide d'en faire un catalogue ; on confie cette besogne à Joseph Planta, alors conservateur du département des manuscrits ; nous ne savons pas quand cet inventaire fut achevé ; il resta inédit en tous cas jusqu'en 1802, date de sa publication. (*In-folio*, 436 p.)

Remarquons la coïncidence : ce travail considérable est commencé au moment où M. de Combourg, pour tromper l'ennui et la faim, se livre à d'immenses lectures qui, mal digérées, deviendront l'*Essai sur les Révolutions*. Lui a-t-on demandé de faire à ce moment un travail de classement ou de déchiffrement, rémunéré ou bénévole ? Cette collection renfermait nombre de manuscrits français, sinon du XII^e^, du moins des XIV^e^ et XVI^e^ siècles, et quantité de manuscrits latins du XII^e^ d'origine française, qui ont servi à W. Camden pour la rédaction de son savant ouvrage.

Concluons : il existait bien une « collection Camden » ; elle contenait des manuscrits français ; mais le jeune émigré, qui a pu en entendre parler dès 1793, n'a pu feuilleter ces « vieilles paperasses » en Suffolk, mais à Londres, avant ou après son séjour dans le Sud-Est de l'Angleterre.

Plus tard, revenant sur cette période malheureuse de sa vie, il aura recours à cet alibi pour ne pas avoir à confesser qu'il « a fait répéter des mots aux stupides enfants de son voisin » [3] ; un Chateaubriand, comme on l'a dit, pouvait avoir un précepteur, mais ne saurait avoir été le « précepteur » de personne.

J. M. GAUTIER.

1. Francis Henry Egerton (l'oncle) vivait à ce moment en Shropshire et Lord Farnborough, l'un des autres fondateurs de la *Camden Society*, vivait en Sussex.
2. C'est le quartier de Londres où se trouve le *British Museum*.
3. *Essai Historique*, O. C., t. II, p. 164.

UNE LETTRE DE JEAN-JACQUES AMPÈRE

Le Collège de France conserve dans ses Archives, au dossier J.-J. Ampère, une lettre que M. Edmond Faral a bien voulu — je l'en remercie — me communiquer vu son intérêt. Lettre écrite par le Professeur de Langue et Littérature françaises modernes, et adressée à l'Administrateur d'alors, Barthélemy-Saint-Hilaire, de cinq ans son cadet. Le Cours dont parle J.-J. Ampère est celui qu'il faisait, cette année-là, les mercredis et samedis à 3 h. 1/4, sur l'*Histoire de la littérature française au XVIII^e siècle*. Voici le texte de cette lettre :

Monsieur l'Administrateur et cher confrère [1],

Vous savez peut-être [2] le coup qui m'a frappé. M. Cousin si vous l'ignoriez vous dira qu'en perdant une personne que tout le monde honore et pleure j'ai perdu tout ce qui remplaçait pour moi la famille et les autres affections. M. de Falloux [3] a bien voulu m'accorder un congé pour la fin du semestre déjà avancé. — Heureusement j'avais fait jusqu'ici mes deux leçons constamment et rigoureusement. Veuillez faire annoncer par un mot écrit que mon cours est suspendu par suite de congé [4] et me faire provisoirement remplacer dans mes fonctions de secrétaire. Il m'eût été physiquement impossible de monter en chaire et même de rester à Paris.

Agréez, cher Administrateur, mes cordiales et douloureuses salutations.

19 mai 1849.

J.-J. Ampère.

La « personne que tout le monde honore et pleure » est M^me^ Récamier, morte à l'âge de soixante-douze ans, dans la matinée du 11 mai 1849. J.-J. Ampère, né avec le siècle, allait avoir cinquante ans l'année suivante. Il restait désemparé. « On le sentait si bien que, de tous les côtés, on lui écrivait des lettres de condoléances. La vicomtesse de Noailles lui proposa de le recueillir dans un pavillon de son hôtel rue d'Astorg. Mais il préféra user de son remède ordinaire. Il partit pour l'Espagne et le Portugal et revint par l'Écosse. » De Lisbonne il écri-

1. B. Saint-Hilaire et J.-J. Ampère appartenaient tous deux à l'Institut, le premier à l'Académie des Sciences morales, le second à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et de l'Académie Française.

2. « Peut-être » en addition au-dessus de la ligne.

3. Ministre de l'Instruction publique.

4. J.-J. Ampère s'était arrêté après sa 22^e^ leçon (9 mai 1849).

vait le 28 juillet : » Je supporte mieux la vie dans les lieux et avec des visages inconnus. » [1]

Peut-être, pour l'appréciation de ce qu'on vient de lire, fera-t-on bien de méditer cet extrait du *Journal de Delécluze* (1825) sur J.-J. Ampère : « La vivacité, la mobilité de son imagination est telle, ses paroles sont si abondantes, il peint ses sentiments avec tant de force et de réalité dans le moment où il vous en fait part ; il a une chaleur poétique de discours telle, qu'il est fort difficile de démêler au juste ce qu'il y a de vrai et de romanesque dans la peinture qu'il fait de sa position et de ses sentiments. Dans le premier moment, on est porté à le plaindre sincèrement, mais bientôt on éprouve une petite humiliation d'avoir été si crédule... [2] ». Crédule certes, Mérimée ne le fut pas, dans le jugement qu'il a porté sur ce qu'éprouva réellement J.-J. Ampère rendu à la liberté par cette mort.

J. P.

1. Louis de Launay, *Un amoureux de Madame Récamier*, H. Champion, 1927, pp. 260-261.

2. *Journal de Delécluze* (1824-1828), publié par Robert Baschet, Grasset, 1948, p. 149.

COMPTES RENDUS

SPONDE, **Poésies**, éd. ALAN BOASE et FRANÇOIS RUCHON. Un vol. pet in-8° de 319 pages. Genève, éditions Pierre Cailler, 9 illustr.

Sponde : le type du poète à la fois célèbre (pour les *happy few*) et inconnu. Le professeur écossais Boase, qui eut le mérite de le découvrir il y a vingt ans, et un érudit suisse, M. Ruchon, se sont unis pour nous donner, en un volume très agréable à l'œil, la première édition critique de ses œuvres, accompagnée d'une biographie et d'une étude littéraire.

Le texte était difficile à établir, puisque nous disposons seulement d'éditions posthumes et très négligées. Les éditeurs l'ont grandement amélioré, par une ponctuation rationnelle et par d'ingénieuses corrections. Je propose, p. 190, *changer en glace*, et p. 234, *ces flots* ; je préfère, malgré les éditeurs, p. 194, *mon amour seul*, et p. 235, *cimes hautaines*.

M. Ruchon, faisant bonne justice des calomnies de d'Aubigné, nous montre en Sponde un savant qui amassa de vastes connaissances en littérature classique, théologie, alchimie *et quibusdam aliis*, et qui abîma sa santé à publier l'*Organon* d'Aristote et tout Homère avec des traductions latines, un Hésiode, et une copieuse réfutation d'un livre de Bèze ; un ancien protestant qui, après avoir discuté avec Du Perron, embrassa avec sincérité le catholicisme ; un ami des lettrés bordelais. Dans sa polémique religieuse, il utilisa les critiques que les catholiques avaient coutume d'adresser à la religion protestante ; mais, lui qui avait connu personnellement Bèze et d'autres personnalités huguenotes, il eut le mérite assez rare de s'abstenir des injures personnelles.

Il est facile de cataloguer les procédés poétiques de Sponde : jeux de mots à la manière de Du Bartas et des *Tragiques* (encore inédits à cette époque), allitérations, antithèses à la Bertaut, chiasmes, attaques brusques, interrogations et exclamations accumulées, concetti ou adverbes copieux en fin du poème, asyndètes, brachylogies, anaphores et autres répétitions oratoires, fins de vers répétées au début du vers suivant, etc.... Mais, quels que soient les rapprochements que M. Boase nous invite à faire avec d'Aubigné, Desportes, Bertaut, Malherbe (surtout celui des *Larmes de St. Pierre*), Laugier de Porchères, La Céppède, Chassignet, il y a dans les vers de Sponde un *je ne sais quoi* qui se dérobe à l'analyse et dont la résonance est, parfois, étrangement moderne.

Ces développements elliptiques et ces images symboliques sont, souvent, aussi obscurs que les brachylogies de d'Aubigné. Heureusement le commentaire pénétrant de M. Boase précise les thèmes préférés du poète, nous aide à trier du clinquant les vraies beautés, situe Sponde parmi ses émules, et apporte des vues dignes d'attention sur ce baroque littéraire qui a déjà

donné matière à tant d'explications divergentes (p. 136 sqq.). On souhaite qu'à l'exemple de M. Boase l'attention se porte sur les poètes contemporains de Desportes et de Malherbe et que les comparatistes entreprennent une histoire de la poésie occidentale entre la Renaissance et le Classicisme [1].

RAYMOND LEBÈGUE.

M.-TH. MARCHAND-ROQUES, **La vie de Philippe Desportes, abbé de Tiron, poète de cour, à Vanves, de 1580 à 1606**. Paris « Les Belles Lettres », 1949, 28 p. in-8°, 4 pl. hors-texte.

Intéressante étude, qui comble une lacune des meilleurs et des plus récents travaux d'ensemble sur Desportes. Qu'en était-il de cette « maison de Vanves » à la « source argentine », que chantèrent le sieur de La Roque et Mathurin Régnier ? quelle vie y menait le poète ? A ces questions demeurées pendantes, Mme Marchand-Roques répond par nu ouvrage bref, mais riche de faits, et conçu selon la seule méthode qui vaille : le recours aux documents originaux. Tout, ici, vient des archives du Musée Condé ; à l'occasion, des Archives Nationales ou du Cabinet des Titres.

L'époque est justement établie (p. 17), de l'installation de Desportes à Vanves, 1580. Et vingt-cinq années durant, jusqu'à sa mort en 1606, c'est là qu'il semble avoir de préférence résidé le plus souvent. Mme Marchand-Roques ne manque pas d'évoquer les noms de ceux — écrivains, humanistes, érudits et jusqu'au roi — que le poète accueillait et traitait en sa maison des champs ; même (p. 15), ne le surprend-elle pas en veine de rendez-vous galant ! En dépit de quoi, abbé, poète de cour, hôte aimable et généreux, Desportes sut toujours fort bien jouer son rôle de propriétaire rural, arrondir avantageusement son domaine (cf. p. 25-27). Chemin faisant, une trouvaille de surcroît : la date, jusqu'ici inconnue, de la mort de Thibault, le frère cadet, 1629.

Une remarque. Les planches 3 et 4, fac-similés de pièces d'archives, font face aux p. 18 et 19. Le texte qui s'y réfère vient seulement p. 20 ; et le lecteur pressé, sinon l'autre, peut s'en voir hésitant. Mais ce genre de travaux n'est point fait pour lecteurs pressés. Bref, chicane minime, dont on s'excuse.

Au total, contribution savante et neuve, — et d'une lecture agréable, — qui fait souhaiter que dans l'ouvrage annoncé par Mme Marchand-Roques, sur « la seigneurie de Vanves au XVIIe et au XVIIIe siècles », nous trouvions, pour ici, pareillement à glaner.

G. SAINTVILLE.

JACQUES SCHERER, **La dramaturgie classique en France**. Un vol. in-8° de 448 pages. Paris. Nizet, s. d. [1950].

Ce n'est pas seulement une œuvre excellente ; c'est une œuvre remarquable et par son dessein et par son exécution. Le titre même et ce qu'il implique est tout à fait justifié. On peut, à une époque donnée, étudier les caractères généraux du roman ; et on l'a fait bien souvent. Mais on ne peut guère écrire une « romanurgie ». L'auteur d'un roman peut le con-

1. Signalons, à ce propos, l'article publié par M. Boase dans la *Revue des Sciences humaines* (fasc. 55, 1949) sur les poètes anglais et français de l'époque baroque. — Dans *Polyxène* (1610), Cl. Billard reprendra la gracieuse image de la p. 222 : *l'Amour l'évente de son aile*. Celle de *l'orpheline désolée, d'une nuit de chagrins voilée*, fait penser à la « chanson bien douce » de Verlaine. Dans la bibliographie on peut ajouter Fr. Schœll, *Étude sur l'humanisme continental en Angleterre à la fin de la Renaissance*, 1926.

cevoir absolument comme il lui plaît. Il n'en est pas de même pour le théâtre. L'auteur dramatique est contraint par des conditions matérielles : il lui faut une salle, des acteurs, etc. Il est même contraint par des conditions morales ; il lui faut se soucier de plaire, de réussir ; l'aventure d'un roman qui ne se préoccupe pas d'être un *best seller* n'entraîne que des risques pécuniaires minimes. Il n'en est pas de même au théâtre ; on l'a bien vu par les aventures de tous les théâtres dits d' « avant-garde », du théâtre des Arts au théâtre Antoine ou au Vieux-Colombier. Ce qui est vrai aujourd'hui l'était encore beaucoup plus au XVIIe siècle. C'est cette étude des contraintes imposées alors par les conditions matérielles du théâtre, par la mode (que cette mode vienne des gens du métier ou du public en général) que M. Scherer nous donne dans son livre.

La thèse générale est que cette dramaturgie est avant tout une « œuvre collective » et que les écrivains de génie, Corneille ou Racine, n'y tiennent guère plus de place (pour Corneille) et pas plus de place (pour Racine) que les gens de talent ou que la multitude de ceux qui n'ont même pas de talent. Si, par exemple, je me reporte à l'Index des noms cités par M. Scherer, e constate que Rotrou y occupe 44 lignes et Racine 49. Cette thèse ne peut être justifiée que par une abondante information. Celle de M. Scherer est d'une exceptionnelle ampleur. On peut dire qu'il a tout lu. Tout lire n'est qu'une question de patience. Mais il fallait lire avec une exceptionnelle clairvoyance en discernant constamment comment chaque pièce, chaque partie de pièce posait tel ou tel des si nombreux problèmes concernant la dramaturgie et conduisait vers telle ou telle solution. Il y fallait aussi bien une volonté constante de précision. Les problèmes semblent souvent pouvoir se résumer par un mot ou un groupe de mots simples ; mais en réalité leur sens reste vague ou élastique. M. Scherer n'a pas tort de débrouiller constamment leur complexité et de nous donner (p. 437) quelques définitions.

Cela dit, il suffit de parcourir la Table des matières pour voir comment l'étude de M. Scherer nous conduit avec minutie et en même temps avec une constante et exceptionnelle clarté à travers l'histoire de cette œuvre collective. 1re *partie* : la structure interne de la pièce : les personnages ; différentes sortes de personnages ; le charme des héros ; le héros prodigué et le héros rare ; rois et pères ; évolution des personnages secondaires ; un sous-produit de l'évolution : le confident. — Chapitre 2 : l'exposition ; où est l'exposition ; à la recherche de l'exposition parfaite ; types d'expositions. — Chapitre 3 : le nœud, les obstacles, etc. — Chapitre 4 : le nœud, les péripéties, etc. — Chapitre 5 : les unités d'action, de péril et d'intérêt, etc. — Chapitre 6 : l'unité de temps, etc. — Chapitre 7 : le dénouement, etc. — 2e *partie* : la structure externe de la pièce. — Chapitre 1 : La mise en scène et l'unité de lieu : les conditions générales du spectacle et leur influence sur la dramaturgie ; œuvre écrite et œuvre représentée ; la passion du spectacle ; le problème du rideau ; la tapisserie et le travelling ; vers l'unité de lieu, etc., etc. Cette 2e partie comporte 6 chapitres (dont 1 chapitre sur les formes de l'écriture théâtrale : stances, pompe et quatrain, stichomythie sentence, etc.). — 3e *partie* : l'adaptation de la pièce au public (les vraisemblances, les bienséances, etc.).

Je n'entreprendrai pas de commenter en détail une œuvre aussi riche, aussi complète, aussi précise. Voici simplement quelques réflexions qu'elle me suggère. A travers l'histoire de cette dramaturgie on retrouve sans cesse éclairée, ramassée et par là même simplifiée, l'histoire si souvent faite de la formation de la tragédie de type classique depuis la tragédie oratoire et spectaculaire de la Renaissance. Tous les historiens de ce demi-siècle de transition ont fait les mêmes remarques que M. Scherer, mais il les ont faites d'une façon moins frappante, parce qu'ils s'occupaient surtout de

Garnier, de Mairet, de Théophile, parce qu'ils n'avaient pas tout lu, parce qu'ils se préoccupaient de jugements littéraires (évidemment légitimes) et sans doute redoutaient ce pédantisme des chiffres qui sont cependant, souvent, la base essentielle d'une histoire littéraire collective. Il suffit de savoir qu'il y a 18 monologues dans la *Sylvie* de Mairet, 19 dans les *Bergeries* de Racan, qu'il n'y en a plus un seul dans le *Sertorius*, la *Sophonisbe*, l'*Agésilas* de Corneille pour se rendre compte de l'évolution du théâtre entre 1635 et 1660. M. Scherer ne craint pas davantage de compter le nombre des personnages dans un grand nombre de pièces ; d'abord très nombreux et souvent inutiles à l'action, ils sont graduellement en moins grand nombre ; l'action devient plus importante que le spectacle. Dans son étude des unités M. Scherer confirme, en gros, ce qu'on avait dit avant lui. Mais il corrige, complète, éclaire constamment, grâce à sa méthode qui consiste à étudier des ensembles et non pas des cas particuliers. Pendant longtemps on a insisté avant tout sur l'histoire des trois unités. Il semblait que c'était là l'essentiel de la tragédie classique. En réalité ce problème n'a, dans l'histoire du théâtre classique, qu'une importante restreinte. Jamais l'unité de lieu n'est apparue comme un impératif catégorique ; elle n'est réalisée chez Racine ni dans *Andromaque*, ni dans *Britannicus*, ni dans *Bajazet*. Les unités sont bien l'œuvre des « doctes » comme M. Bray l'a fort bien montré. Mais il y a constamment une collaboration du public. Le problème de l'unité d'action est en réalité fort complexe et cette complexité est fort bien débrouillée par M. Scherer qui marque l'équivoque des formules (unité d'action, unité d'intérêt, épisodes, etc.).

A côté de cette histoire de l'évolution du type « tragédie », nous sommes conduits, point par point, à celle du type stable (relativement) de la tragédie proprement « classique » (et aussi bien de la comédie). Là encore, que d'enseignements ; et même plus d'enseignements parce que l'on a étudié surtout la tragédie racinienne, ou celle de Thomas Corneille en laissant dans l'ombre l'ensemble du théâtre contemporain, en étudiant le génie ou le talent sans se demander exactement ce qu'ils devaient à leur milieu. C'est cependant ce milieu qui s'est constamment imposé à lui. Je crois avoir montré à plusieurs reprises que la curiosité psychologique de Racine était exactement celle des contemporains et que tous les problèmes de passion qu'il porte à la scène y avaient été constamment portés avant lui. Je pense que cela sera confirmé par l'ouvrage que M. Scherer prépare sur les thèmes du théâtre classique. Mais c'est aussi bien la « dramaturgie » de Racine qui existe avant lui et autour de lui. Racine, dit M. Scherer, « utilise avec l'art le plus raffiné des procédés dont il n'est pas l'auteur ». Constamment on ne peut comprendre exactement la tragédie classique — et Racine — que si l'on connaît exactement les spectateurs de cette tragédie. M. Bray nous a donné une étude excellente de la *Formation de la doctrine classique*. Il s'en est tenu à cette formation chez les doctes. Mais ces doctes n'étaient pas tout. Quelle était la diffusion de leurs œuvres ? Que de fois n'a-t-on pas commenté la *Pratique du théâtre* de l'abbé d'Aubignac ! Mais cette Pratique a été fort peu pratiquée, puisqu'elle n'a eu qu'une édition. En dehors des raisonneurs et des chicaneurs d'Aristote il y avait aussi bien ceux qui venaient au théâtre avec leurs goûts et leurs exigences instructives. Ce sont eux, aussi bien que les dissertations en forme, qui ont donné, au théâtre classique, ses caractères essentiels. Ce sont eux qui nous permettent de comprendre ce que sont, chez Racine comme chez les autres, les exigences de la « vraisemblance » et des « bienséances » dont M. Scherer nous fait l'histoire la plus attentive et la plus convaincante.

Que d'autres convictions naissent de son ouvrage. Si l'on veut étudier Molière attentivement il résulte, je crois, de cette étude que chez lui, à l'inverse de ce qui se passe pour Racine, tout l'essentiel des thèmes de ses

comédies est nouveau, je veux dire qu'il a créé presque de toutes pièces la comédie de caractère et la comédie de mœurs. Mais il en est tout autrement pour sa dramaturgie. Parfois en avance sur celle de son temps elle est souvent aussi plutôt en retard. J'ignorais (entre autres choses) que dans les théâtres du XVIIe siècle il n'y avait pas de rideau de scène. On voit aussitôt ce que cette constatation apporte pour l'étude du problème des fins d'acte et de la liaisons des scènes, etc., etc.

Je n'ignore évidemment pas que M. Carrington Lancaster nous a donné une *Histoire du théâtre au XVIIe siècle* qui est une sorte de monument. On y trouve étudiés un certain nombre des problèmes que pose M. Scherer. Mais ce monument est si vaste et on nous arrête devant tant d'œuvres que, malgré tant d'excellents résumés et de synthèses partielles, il est difficile de se former les idées d'ensemble si importantes que M. Scherer met si clairement et si précisément en lumière. Je n'oublie pas davantage que M. Mélèze a écrit un bon livre sur le *Théâtre et le public* à partir de 1660 ; mais c'est une histoire extérieure et qui laisse de côté ce que M. Scherer étudie.

Je serais fort en peine de rien ajouter à l'information si riche de M. Scherer. Je signale que M. Lough a publié (je crois dans les *French studies*) une intéressante étude sur *The size of the theatre public in seventeenth century Paris*. Dans son étude si minutieuse et si pénétrante sur les Formes de l'écriture théâtrale, M. Scherer ne dit rien de la forme précieuse. Je sais bien que ce n'est pas spécifiquement une forme théâtrale. Mais, surtout dans le théâtre de Quinault, la préciosité a pris une forme particulière bien curieuse. Elle consiste à exprimer des situations psychologiques rares et subtiles dans un langage rare qui est proprement inextricable.

Je ne saurais trop louer la méthode générale de M. Scherer. Son livre est un livre dense par l'abondance nécessaire des faits qui l'appuient. Il ne prête pas au style pittoresque, au style lyrique, au style profond et ténébreux. Mais il est toujours parfaitement clair, net, aisé. Il est fondé sur une masse immense de faits concordants et, dans une étude de ce genre, ce sont les faits qui doivent parler et non l'imagination et la mise en scène de l'auteur du livre. Il arrive même qu'on puisse se passer de style. Quand on entreprend une étude sur un point quelconque de l'histoire du théâtre au XVIIe siècle on a souvent à se poser la question de la place relative que tenaient au théâtre tragi-comédie, tragédie, pastorale, comédie. Il faut un certain temps pour consulter sur ce point l'histoire de Carrington Lancaster ; il suffit d'une minute si l'on se reporte au tableau en lignes brisées dressé par M. Scherer. Dira-t-on que c'est ramener la critique littéraire à une mécanique. Ce serait jouer sur le mot *critique*. Il est parfaitement légitime de méditer sur le théâtre de Corneille et celui de Racine sans même se soucier de savoir si *Le Cid* est de 1637 et *Andromaque* de trente ans plus tard et ces méditations peuvent être fort intéressantes. Mais, en fait, presque tous ceux qui parlent de Corneille et de Racine prétendent être des historiens en même temps que des méditateurs. Ils prétendent fonder leurs spéculations sur l'histoire. Or, l'histoire est étroitement liée aux faits. C'est à cause des faits, des faits patiemment rassemblés par M. Scherer qu'on ne pourra plus, en étudiant l'originalité de Racine, prétendre qu'il a révélé un nouveau type de tragédie (comme j'ai essayé de montrer qu'il n'a pas fait preuve d'une curiosité psychologique nouvelle). C'est donc ailleurs qu'il faut chercher cette originalité. Dira-t-on que pour collectionner des faits il faut de la patience plus que de l'intelligence. Je répondrais volontiers que pour méditer il suffit souvent de croire que vos méditations sont plus belles que celles des autres. Mais je dirai seulement qu'il faut une pénétration d'esprit, une intelligence exceptionnelles pour discerner quels sont les problèmes intéressants que pose l'histoire d'un homme ou

d'une époque et quels sont les faits qui les résoudront. La preuve en est que, depuis si longtemps qu'on étudie le théâtre du XVIIe siècle, nul n'a songé à étudier le problème si complexe et si essentiel dont l'ouvrage de M. Scherer nous apporte la solution.

D. MORNET.

CLARA CARNELSON BRODY, **The works of Claude Boyer**. Un vol. in-8° de VII-167 pages. New York, King's Crown Press, 1947.

Claude Boyer (1618-1698) est l'auteur d'une vingtaine de pièces de théâtre dont certaines sont, après celles des grands classiques, parmi les plus intéressantes du XVIIe siècle. Pourtant, seul un ouvrage d'ensemble, qui remonte à 1915, lui avait été consacré, celui de Göhlert, qui se borne à le considérer comme un rival de Racine. Le travail de Mme Brody comble donc une lacune, en présentant de l'œuvre de Boyer une étude objective et complète [1]. Composé aux Etats-Unis pendant la guerre, son livre ne fait état que des textes conservés dans les bibliothèques américaines ; mais je me suis assuré que ni la Bibliothèque Nationale ni celle de l'Arsenal ne contenaient rien d'important qui ait échappé à l'attention de Mme Brody. L'ouvrage rassemble donc bien la totalité de ce que nous savons sur Boyer ; il est, à ce titre, un instrument de travail très précieux.

Mme Brody voit en Boyer un simple miroir du goût de son temps ; sans doute l'est-il, au même titre d'ailleurs qu'un Racine — car l'intérêt de Racine est là *aussi* — ou que tel écrivain de quatrième ordre ; mais Boyer est mieux qu'un témoin et l'on peut reprocher à l'auteur d'avoir, par un souci d'information exclusivement historique, sous-estimé l'importance de son sujet. Elle reproduit d'assez nombreux témoignages contemporains en faveur de Boyer, mais elle en méconnaît la valeur. Pourtant Chapelain (cité p. 4) pense en 1662 que Boyer « ne cède qu'au seul Corneille », et l'incompréhension de M. Mélèse (cité en note) sur ce point n'est pas à imiter, d'autant qu'il y a d'autres garants sérieux : Corneille, Boursault, l'abbé de Pure, le *Mercure galant*, sans parler de Le Noble ou de Robinet, citent Boyer avec estime. En lisant Boyer, on trouve, certes, du banal et du convenu, mais aussi de l'original, voire de l'unique : ses tragédies d'*Oropaste* et d'*Agamemnon*, pour n'en citer que deux, me paraissent fort belles, valables encore aujourd'hui et animées d'un sentiment tragique dont on ne retrouve l'équivalent ni chez Corneille ni chez Racine ; elles méritaient d'être étudiées comme œuvres d'art ; pourtant Mme Brody ne leur accorde guère plus d'attention qu'aux œuvres médiocres qui ne sont que le reflet de leur époque.

Ce catalogue des œuvres de Boyer reste très utile par sa précision. On notera en particulier un commentaire judicieux sur la difficile question de l'antériorité d'*Ulysse dans l'île de Circé* de Boyer par rapport à l'*Andromède* de Corneille ; l'auteur montre de façon satisfaisante (p. 116, n. 24) que c'est sans doute Boyer qui a été l'initiateur du genre de la « pièce à machines », si goûté dans la seconde moitié du siècle. Ailleurs, la documentation de Mme Brody n'est pas irréprochable : *La Porcie romaine* et *Porus* sont datées de 1647, alors que ces pièces sont vraisemblablement, l'une de 1645, l'autre de 1646. La méthode de détermination des sources est parfois arbitraire, et l'auteur conclut trop facilement de la simple ressemblance à l'influence

1. Peut-être même trop complète. Mme Brody attribue sans discussion à Boyer les paroles de l'opéra de *Méduse* (1697). Or les éditions de 1697 et de 1699 de *Méduse* sont anonymes ; ce n'est que plusieurs années après sa mort que Boyer est désigné comme l'auteur de cette pièce. A défaut de certitudes, est-il vraisemblable que Boyer, fort découragé et qui avait renoncé au théâtre profane depuis quinze ans, se soit lancé à soixante-dix-neuf ans dans une carrière de librettiste d'opéra ? Il est vrai qu'il venait de donner, comme Racine, deux tragédies religieuses, *Jephté* (1691) et *Judith* (1695). La question, en tout cas, me semble mériter un examen plus sévère.

(cf. p. 19, 21, 47, 59). Un exemple suffira ici : le *Comte d'Essex* (1678) est attribué à l'influence de Racine pour la seule raison qu'un personnage puissant ne laisse pas d'y être dominé par sa passion ; le fait est pourtant banal, et se trouvait déjà dans le *Comte d'Essex* de La Calprenède, qui est de 1637 et que Mme Brody analyse assez longuement.

Quelques indications sur la technique dramatique de Boyer sont intéressantes, celles en particulier qui portent sur la recherche de la surprise, pittoresquement dénommée « bombshell technics » (p. 44) ; on regrette qu'elles ne soient que fragmentaires. Mme Brody, comme tous ceux qui étudient le théâtre classique, doit beaucoup aux travaux de M. Lancaster ; on s'étonne qu'elle utilise parfois les conclusions de cet auteur sans le nommer (p. 32, sur la source de *Clotilde* ; p. 159, sur l'attribution de *Zénobie*) ou qu'elle n'en reproduise pas toujours le sens avec exactitude (p. 37, n. 75). C'est encore à telle page de M. Lancaster [2] qu'il faudra se reporter si l'on veut avoir de l'œuvre de Boyer une juste vue d'ensemble, non analytique, comme celle que Mme Brody a le mérite de présenter, mais faisant ressortir ce qui est vraiment important.

JACQUES SCHERER.

RENÉ JASINSKI, **Molière et le Misanthrope**. Un vol. in-8° de 327 pages. Paris, Armand Colin (1951).

L'ouvrage de M. René Jasinski comprend trois parties. La première concerne l'historique du *Misanthrope*. La comédie fut écrite de 1664 à 1666, en pleine période de crise : interdiction du *Tartuffe* et retrait de *Dom Juan*, difficultés professionnelles, baisse des recettes de la troupe, maladie, déboires conjugaux, tout se ligue alors contre Molière. Il fallait donc étudier préalablement sa biographie pendant ces années sombres et notamment sa vie sentimentale.

Sous prétexte que les documents sont rares, et les lettres personnelles absentes, certains ont pensé qu'on n'en pouvait à peu près rien savoir. C'était la position de Gustave Michaut qui récusait des sources comme Grimarest, rendu suspect par ses erreurs, ou *La Fameuse Comédienne*, considérée comme calomnieuse. Dès cette époque, qui remonte à quelque vingt-cinq ans, certains historiens et professeurs réagirent et ce mouvement de réaction contre une œuvre historique et critique par trop destructrice n'a cessé de s'amplifier : je me souviens d'un article chaleureux du regretté Georges Ascoli sur Grimarest dont il prenait la défense. Je compte montrer un jour prochain, par une édition critique de sa *Vie de Molière*, la validité générale de son témoignage, fondé sur une enquête beaucoup plus sérieuse qu'on ne l'a cru. Quant à *La Fameuse Comédienne*, c'est sans doute d'abord un pamphlet contre Armande, qu'il faut donc manier prudemment. Il sort vraisemblablement d'un milieu de comédiens, bien placés par conséquent pour être renseignés. Et il s'accorde souvent avec Grimarest. M. Jasinski a donc cru possible, comme je l'ai fait moi-même, de faire appel à ces sources. Déjà M. Léopold Lacour les avait utilisées dans ses *Maîtresses de Molière*, ouvrage intelligent et subtil, mais dont quelques hypothèses sont peut-être aventureuses.

M. Jasinski a donc retracé la vie de Molière, ses relations avec la Du Parc, la de Brie et Armande, où les rivalités professionnelles se doublaient de complications sentimentales. Il va jusqu'à admettre que Molière eut des enfants de la de Brie, ces « gages de son amour » dont parle *La Fameuse Comédienne*. C'est possible, après tout ; les mœurs des comédiens étaient fort libres. Pour Armande, il admet que « l'irréparable » fut consommé, que ce soit avec Guiche ou Richelieu, ou avec d'autres. Pour ma part,

2. *A History of French dramatic literature in the Seventeenth Century*, Part V, p. 78-79.

je n'ai pas cru devoir aller tout à fait aussi loin, laissant le bénéfice du doute à l'accusée que Grimarest a toujours déclarée coquette, mais non coupable. Je reconnais volontiers, d'ailleurs, que le silence total de La Grange et Vivot, dans la préface de 1682, est bien inquiétant : leur gêne est visible. L'occasion était belle pour eux, après la mort de Molière, de défendre Armande. Ils ont préféré s'abstenir. Si les faits précis sont impossibles à établir, il est au moins une chose certaine, c'est la jalousie de Molière et sa souffrance morale en ces années de crise. Et, psychologiquement, c'est là l'essentiel.

A l'encontre encore de Gustave Michaut, M. René Jasinski pense que cette crise douloureuse a son écho dans *Le Misanthrope*. Et cela me paraît incontestable. Molière s'y serait représenté à la fois dans Alceste et dans Philinte, comme Musset dans Octave et Coelio. Le témoignage de La Grange est d'ailleurs formel : Molière s'est peint, à plusieurs reprises, au théâtre, dans ses affaires de famille. Et quelle comédie aurait un accent plus personnel, plus grave, que *Le Misanthrope* ? « Un des chefs-d'œuvre de la littérature personnelle », conclut M. René Jasinski. Je souscris totalement, pour ma part, à cette affirmation. Comment admettre que de l'œuvre de Molière où l'actualité sous toutes ses formes tient une si grande place, lui seul serait absent ?

Cela ne signifie point d'ailleurs que *Le Misanthrope* n'ait pas aussi des sources livresques : M. Jasinski les dénombre, insistant à juste titre, pour la coquetterie, sur Ninon de Lanclos et Madeleine de Scudéry. La principale source, sinon littérale, du moins d'inspiration, semble bien être cette *Prose chagrine* de La Mothe Le Vayer étudiée ici de très près, dont l'accent, moins âpre que celui d'Alceste, se rapproche davantage de celui de Philinte.

La seconde partie de ce livre étudie, un par un, les personnages de la comédie dans le développement de l'action : étude subtile et fine, fondée sur le seul texte de Molière, éclairé, quant au sens précis des mots par les dictionnaires de Furetière et de l'Académie (1694), ce qui, notons-le en passant, permet de préciser certaines nuances et même d'éviter certains contresens.

La dernière partie tire la triple leçon, esthétique, morale et philosophique, de la comédie. Il est évident que *Le Misanthrope* nous donne une leçon de bon sens et de morale sociale, une règle de vie, d'une très haute conception d'ailleurs et bien au-dessus de la « médiocrité bourgeoise » où l'on a voulu rabaisser Molière. Je suis moins convaincu, je l'avoue, quand M. René Jasinski cherche dans *Le Misanthrope* une philosophie totale, la philosophie de Molière. Il ne faut, je crois, la chercher qu'avec prudence dans les comédies, qui ne sont pas des œuvres didactiques, mais qui restent soumises aux règles du genre et aux nécessités de la représentation. D'ailleurs, à cet égard, des comédies militantes, comme *Tartuffe* ou *Dom Juan* me semblent plus significatives que *Le Misanthrope*, d'où les problèmes proprement philosophiques sont, sans doute volontairement et prudemment, exclus.

Je suis d'ailleurs tout à fait d'accord avec M. Jasinski pour placer Molière, traducteur de Lucrèce, dans le courant « libertin » de l'époque tel que l'a défini M. René Pintard : dans ma *Vie privée de Molière*, j'ai essayé de le retrouver à travers ses amis ; or, tous ceux que l'on connaît sont du même bord : de Bernier à Chapelle, de La Mothe Le Vayer à Ninon de Lanclos, d'Honorée de Bussy à M^me^ de la Sablière. Ce ne peut être l'effet d'un simple hasard, et il faut y voir le résultat d'un choix délibéré, d'une affinité de pensée.

Certes, *Le Misanthrope* ne contient pas la moindre trace de pensée chrétienne et j'admets volontiers qu'il présente une « réfutation implicite du stoïcisme chrétien ». Sans doute Molière, dans une allégorie philosophique,

mais incarnée dans des personnages bien vivants, y oppose-t-il pessimisme et optimisme. La grande leçon de morale qu'il nous donne se fonde bien sur une conception générale de l'homme, mais j'ai l'impression que M. René Jasinski a un peu forcé les choses pour faire entrer cette morale dans un « système » complet (p. 272) et pour trouver dans *Le Misanthrope*, « au sens le plus élevé du mot », les principes d'une « philosophie ». Bien entendu, Molière avait une « philosophie », et nous devinons bien laquelle, sans pouvoir cependant, faute de confidences, en préciser les nuances, notamment en ce qui concerne son attitude à l'égard de la religion, mais elle est ici, me semble-t-il, sous-jacente et inexprimée. D'ailleurs, ses adversaires, et surtout les dévots qui avaient très bien décelé cette philosophie, dangereuse à leurs yeux, et même impie, dans *Tartuffe* et *Dom Juan*, ne trouvèrent rien à redire au *Misanthrope*. Et il me paraît tout à fait normal qu'après deux expériences hardies et malheureuses, qui lui avaient coûté fort cher, Molière se soit abstenu de soulever de nouvelles querelles à propos d'une comédie dont il savait bien qu'elle était son chef-d'œuvre, et où il me semble délibérément avoir voulu se maintenir dans le domaine de la psychologie et de la morale.

Voici donc enfin *Le Misanthrope* replacé dans l'histoire générale de Molière, au point culminant de sa vie sentimentale, de sa carrière et de son génie, — le titre même du livre de M. René Jasinski est significatif à cet égard. La comédie y puise une valeur humaine nouvelle, faite de l'écho des sentiments personnels de Molière sur l'amour et la vie en général. Il faut en revenir définitivement à la vieille formule de Georges Lafenestre, qu'une école hypercritique avait cru pouvoir renier et suivant laquelle, chez Molière, la vie et l'œuvre sont inséparables. Sa vie est bien la principale « source » de ses grandes œuvres, et notamment du *Misanthrope*, par delà les sources littéraires. C'est la conclusion essentielle de M. René Jasinski, fondée sur une minutieuse documentation et une analyse pénétrante de l'œuvre, du point de vue tant psychologique que littéraire. Le pessimisme désespéré d'Alceste, c'est bien celui où Molière, accablé de toutes parts, a manqué un moment sombrer ; l'optimisme sans illusion de Philinte est bien l'idéal de sagesse humaine qu'il s'est proposé à lui-même avant de l'offrir à ses spectateurs et lecteurs. Si *Le Misanthrope* nous paraît encore aujourd'hui si intensément vivant, c'est parce que Molière y a mis les plus graves de ses pensées et les plus profonds de ses sentiments.

GEORGES MONGRÉDIEN.

PAUL BÉNICHOU, **Morales du Grand Siècle**. Paris, Gallimard, 1948, 231 p. in-8°.

Ces « morales » désignent les idéaux humains qui se trouvent impliqués à la fois dans l'œuvre des principaux grands écrivains et dans l'orientation des mouvements sociaux du siècle classique. A la faveur d'une série d'interprétations aussi pénétrantes que personnelles, le livre tend à reviser nombre de « préjugés » plus ou moins réels et à modifier par là notre vision de l'époque.

Suivant M. B., le héros cornélien d'antan, raidi dans sa volonté et engoncé dans son « devoir » raisonnable, devrait céder la place, dans notre esprit, à un héros plus humain, lequel, loin de contrarier en lui la « nature » — amour, orgueil, ambition — se contenterait de la *sublimer* (p. 32), de l'élever au-dessus de la nécessité et de lui conférer du même coup l'autonomie et la liberté, fût-ce, stoïquement, aux dépens de ses propres impulsions égoïstes. Ainsi, le seul « devoir » que ce héros connaisse encore réellement est vis-à-vis de son « moi » glorieux. Le sublime cornélien ne marquerait donc plus le triomphe du « devoir » altruiste sur la « passion » égoïste, mais

le suprême triomphe du moi sur lui-même, la vertu n'étant plus, dans cette perspective répression et sacrifice délibéré de soi, mais libération et suprême affirmation de soi (p. 25). Tout au plus peut-on noter chez Corneille un essai de « synthèse de la contrainte et du sentiment » (p. 45), du désir et du bien, du moi et de la vertu (p. 51) : synthèse difficile, qui sent l'effort, et qui rend bien compte de ce qui, dans l'éloquence et dans l'élocution cornéliennes, relève du bel esprit sophistique (p. 47-48).

Cette définition, tout en retouchant finement l'image convenue de Corneille, ne la renverse, pensons-nous, qu'en apparence. Contrainte ou sublimation, on aboutit, de part et d'autre, au même résultat de grandeur plus qu'humaine. Que reste-t-il de l'initiale impulsion passionnelle dans ce « moi » sublimé, rendu à la vertu et à la liberté, délivré de lui-même ? Les deux types de grandeurs ici se recoupent, et la marge qui les sépare demeure, tout compte fait, étroite. De même, les notions de raison et de volonté semblent conserver, malgré tout, leur sens lansonien de contrainte et de limitation, puisque, de l'aveu même de M. B. (p. 25-26), elles impliquent, chez Corneille comme chez Descartes, le pouvoir de choisir et de purifier les impulsions, de les accorder à la vertu, de les porter à l'idéal. Ici encore, il n'y a point renversement, mais mise au point. Il n'en reste pas moins que M. B. parvient à discerner dans la dialectique de l'héroïsme cornélien quelques nouvelles et précieuses nuances : dans une matière si rebattue, c'est beaucoup.

Entre ce Corneille optimiste et le pessimisme de Port-Royal, M. B. aperçoit une opposition radicale, qui n'a jamais été formulée, que nous sachions, en termes aussi nets. En retranchant l'homme du divin et de toute gloire, pour le confiner dans la bassesse de ses instincts, la doctrine de la grâce efficace entreprend une véritable « démolition du héros » : c'est Pascal anéantissant l'ordre intermédiaire de l'*esprit*, pour couper le pont que l'orgueil voudrait jeter entre sa nature corporelle et la charité (p. 90-91) ; c'est la révélation par Nicole du rôle de l'inconscient dans les états d'oraison (p. 87-89), et, en général, le désaveu, par le jansénisme, des témoignages de la conscience ; c'est La Rochefoucauld, dans les *Maximes* duquel on a trop vu la critique dissolvante de l'altruisme et de la bonté en général, alors qu'une intention plus précise s'y fait jour, toute contraire à l'exaltation du « moi » héroïque (p. 110). Avec Racine, la déchéance du héros continue. L'amour, l'ambition et l'orgueil tournent maintenant à la confusion de l'héroïsme, qu'une nouvelle psychologie refoule dans sa « nature ». La seule grandeur dévolue au personnage racinien est celle, toute d'apparat et d'emprunt, qu'il tire, non de son caractère, mais de son rang et du beau langage dont il voile ses violences passionnelles.

Le chapitre sur Molière offre, comme le reste, de justes dissociations, celles, en particulier, qui précisent l'attitude complexe du « contemplateur » vis-à-vis de la préciosité, de la femme, de l'amour ; et il fait justice de l'absurde Molière représentant du gros bon sens bourgeois. Le héros reçoit cette fois le coup de grâce : voyez Amphitryon, Dom Juan, etc. Mais est-il bien sûr qu'à cet idéal périmé Molière ait substitué celui de l'honnête homme, au point de s'identifier absolument avec lui ? Nous serions moins affirmatif sur ce point. Malgré les Ariste et les Chrysale et même, et surtout, *malgré Philinte*, qui juge si bien les « vautours », les « singes » et les « loups » (I, 1) avec lesquels il consent à frayer, le problème du conformisme de Molière est à reprendre. Il y a, certes, le Molière déclaré et comme officiel, dont le « scepticisme conservateur » (p. 210) ne saurait faire de doute, et que M. B. fait seul valoir. Cependant, derrière ce « philistin de génie », cher à Faguet, se tient un Alceste très vivant, dont nul Philinte n'aura eu raison. Et nous serions bien tenté à ce propos de ressusciter en quelque manière la thèse d'un *Misanthrope* pétri de résonances personnelles, où

Alceste représenterait la pensée profonde de Molière et ne serait sacrifié à Philinte que de guerre lasse et comme à regret. Rien, en effet, ne saurait prévaloir à nos yeux contre l'admiration que lui voue en toute simplicité la « sincère » Éliante (IV, 1), cette autre voix de Molière.

Un chapitre sur le libertinage, dont on ne s'explique pas l'absence, compléterait utilement le tableau.

Loin de se développer en vase clos, toute cette grande littérature plonge dans la vie du siècle et reflète, en particulier, le destin de la vieille aristocratie féodale, qui se survit chez Corneille et dans la Fronde, subit les rudes assauts de Port-Royal, s'étiole enfin et succombe sous Louis XIV, en même temps que dans l'œuvre de Racine et de Molière : la démonstration de M. B. demeure, sur ce point, irréfutable.

On n'en dira pas autant de la formule où M. B. s'efforce de résumer les « morales » qu'il a si brillamment différenciées et qui lui paraissent se rejoindre dans un commun effort de « revalorisation » de l'humain, caractériser à ce titre jusqu'au siècle suivant et aboutir à la Grande Révolution. Contrairement à M. B., nous sommes bien plus frappé de la disparité des types humains qui hantent ces deux siècles, que de leur continuité. Que gagne-t-on à réunir dans la même tendance les triomphes contraires de Corneille et de Molière ? La synthèse gagne moins encore à insérer dans la même « lignée » des hommes comme « Descartes, Corneille, Molière, Voltaire, Diderot, Rousseau même » (p. 222), pour les confondre dans un « humanisme » indistinct, lequel ne devient vraiment significatif que par ses modalités et par le sens où il opère. Il semble bien, en effet, que les deux siècles s'opposent l'un à l'autre, non point par des vues « accessoires » qui masquent leur continuité (p. 222), mais par la précipitation d'un processus décisif qui entraîne l'homme, une fois qu'il a quitté les fortes positions de la raison — dont il n'est peut-être pas juste de diminuer le rôle au XVII^e^ siècle — à se replier de plus en plus dans les profondeurs, naguère peu explorées, de son être (sentiment, sensation, subconscient) et à s'enfoncer du même coup dans l'infinie variété de l'univers.

B. Munteano.

Giacomo Cavallucci, **Vauvenargues dégagé de la légende.** Naples, Pironti, et Paris, Margraff, 1939. In-8°, XXVII-421 pages. — Paul Souchon, **Vauvenargues philosophe de la gloire.** Paris, Tallandier, 1947. In-12, 253 pages.

Paru à Naples, au printemps de 1939, le livre de M. Cavallucci, du fait des temps, ne fut ici connu que bien plus tard, et encore par de trop rares exemplaires. Délai regrettable, malgré quoi l'ouvrage garde aujourd'hui tout son intérêt, celui d'une contribution substantielle, et neuve par bien des côtés, à la connaissance de « l'homme » surtout, en Vauvenargues, de l'homme obstinément « cherché à travers son œuvre ». C'est le propos même de son auteur (p. XIV).

Elle se rattache à l'édition de 1806, tout autant à celle de 1821, — dont la notice, au t. III, renchérit sur les pages de Suard, — la légende d'un Vauvenargues doux et tendre, mélancolique et quelque peu dolent, philosophe bienveillant et sublime, tout « confit en sensiblerie et en spiritualité » (Lanson). Contre un tel portrait, idéalisé autant qu'affadi, déjà l'on s'était élevé. De l'article de Chasles (janvier 1857, antérieur à Gilbert, mais ayant connu au moins les lettres à Saint-Vincens) au livre de G. Lanson et au chapitre de M. Bréhier (1930), c'est un acheminement vers plus de sérieux, de justesse et de vérité. Avec M. C. paraît un Vauvenargues au total « autodidacte » (mais *qui*, au fond, ne l'est ?), « prétentieux » (comme c'est vite dit !), « velléitaire » en quelque mesure (pensons aux conditions de santé ;

aux circonstances, qui s'offrent ou qui se refusent), point tout « honorable » peut-être (affaire D'Oraison ? les mœurs du temps n'expliquent-elles bien des choses ?) ; un Vauvenargues écrivant des morceaux « boursouflés » et déclamatoires à l'excès (ne serait-ce point, pour une part, le fait d'une existence vécue non dans la solitude, mais dans la retraite, tout en marge du monde ?), et aussi bien des chapitres « d'anthologie » (p. 375) ; observateur, ou bien méditatif pour soi seul ; publiant telles pages, en retenant d'autres, — au demeurant « d'une morale élastique » (p. 130-131), — suivant un choix qui déconcerte (comme si l'on ne pouvait, là, imaginer quelque chose comme ce « Journal intime d'Oberman » qu'on nous a récemment restitué) ; et puis « pédagogue » intermittent, ici échouant, là plus heureux, mais (correctif appréciable) attentif toujours et appliqué ; et puis encore, et puis surtout à l'image des « misères cachées » du Luxembourg, « séditieux », « figure inquiétante » (p. 341), marqué pour, en d'autres temps, finir sous les traits d'un André Chénier sinon d'un Saint-Just, ou bien (p. 349) tout simplement dans l'armée du Rhin (soit !) ; au vrai, s'éteignant, « loque humaine à l'âme impavide », entre les murs d'une chambre garnie.

Et ce n'est pas tout. Car ce livre nous apporte encore un Vauvenargues qui, d'une part, se classe dans la tradition de Pascal dont il arrive qu'il se réclame ; mais, à l'autre bout de la chaîne, un Vauvenargues dont Nietzsche eût, lui, pu — et dû — se réclamer. Pour ce qui est de Pascal, ici du moins, nous passerons. Mais Nietzsche ? Devant la netteté — encore que contenue — des lignes de M. C. (p. 217-218, 342, 409-412), — netteté jusqu'où nul de ses prédécesseurs peut-être n'était allé, — disons que le lecteur éprouve ce « haut-le-corps » que le livre inscrit ailleurs (p. 227) avec moins d'à propos. Et comme alors on souhaiterait que la parole eût été donnée aux spécialistes du philosophe allemand, que le sujet n'intéresse pas moins, d'autant que l'un d'eux et non des moindres, Charles Andler, répondait, on le sait, par la négative. En fin de compte, l'on est ici ébranlé peut-être, surtout hésitant, ou n'accueillant pas sans grandes réserves. En dût-on reviser des jugements propres, et se rallier un jour à cette vue comme à d'autres de M. C., lesquelles iraient loin dans l'intelligence de Vauvenargues, homme et œuvre, — au point qu'on sait gré à leur auteur de les avoir émises — il faut bien dire que la question n'est pas résolue pour autant.

Aussi bien l'expectative ne fait-elle que répondre à l'attitude de M. C. Nul livre où se rencontre aussi souvent le mot « hypothèse » ; le mot, et aussi la chose. M. C., loin d'affirmer jamais ou d'imposer, ne veut et ne fait que suggérer, proposer (ce qui peut bien être le meilleur moyen de tout oser et de tout dire) ; — et cela, si sûr qu'il soit de sa « méthode », si largement informé qu'on le sente. Car, il convient d'y venir, son information est large ; elle est souvent irréprochable. Au moins ferons-nous à son sujet quelques observations :

Bibliographie. — Celle que donne M. C. voudrait certaines retouches. L'éd. Varillon (Cité des livres, 1929) est sans intérêt : incomplète des 19 Fragm. donnés par Gilbert (15 au t. I, 4 au t. II), et dépourvue de tout commentaire ; — l'éd. Charbonnel des *Réflex. et Max.* (1934) qui se dit « intégrale » est incomplète, aux « Max. supp. », de 126 textes sur 245 ; — l'éd. Michaut (1937), avec un excellent commentaire, est regrettablement limitée aux 330 max. de 1747 ; — le chap. « Vauvenargues » dans Petit de Julleville est de Louis Ducros ; dans Bédier-Hazard, il est de Georges Ascoli (cf. Tables des matières). Et puis quelques additions aussi. L'éd. Couret de Villeneuve, an V-1797, 2 t. en un petit in-12 (signalée dans un travail de 1932), à retenir comme seule à avoir inséré (II, 83-106) « De la suffisance de la religion naturelle » qui est bien de Diderot (cf. éd. Assézat, 1875, I, 259-273, où une notice p. 260 répond déjà à la p. 319 de M. C.) ;

— Andler, *La maturité de Nietzsche*, 1928, p. 165-166; — Ascoli, « Vauvenargues » (*Rev. des Cours et Conf.*, 1923) ; C. r. du livre de May Wallas (*Rev. critique*, 1930). Divers rappels, toujours rapportés à la date du livre de M. C., pourront venir dans les notes qui suivent.

P. VIII, XXVII. — On ne connaît et n'a publié aucune lettre de Vauvenargues *à sa famille*.

P. 2, 289, 296, 394. — C'est Joseph de Clapiers lui-même, à peine marquis (lettres patentes, mars 1722 ; « arrest a la Barre », 18 nov. seulement), qui, dans un acte paroissial du 15 oct. 1722, faisait écrire : « le parrain a été noble Luc de Clapiers, *marquis* de Vauvenargues » (alors âgé de 7 ans), et signait : « Vauvenargues, pour mon fils » (indication esquissée dans un article de 1931). A ce compte, nul besoin d'accord ou d' « arrangement » familial, et inopportunité de toute « protestation » paternelle. Reste qu'il arriva au moraliste, sans se prévaloir, que l'on sache, du titre même, d'user du cachet familial aux armes, pour sceller des lettres, en garnison (Nancy, 2 mai 1743) ou en campagne.

P. 9, 296, 297. — On est, de fait, mal informé de la « fortune » des Clapiers. C'est une raison de retenir cette mention des Lettres patentes de mars 1722 : « ... nous sommes bien informez que lesd. terres [de Vauvenargues et de Claps] sont d'un revenu capable de soutenir le titre de marquizat ». Plus une pension annuelle et viagère de 3 000 livres, pour services rendus pendant la peste, accordée à J. de Clapiers dès 1721 (18 oct., 19 nov.), avec effet du 1er janvier précédent.

P. 10, 293, 302. — Ce ne sont pas « les filles » de J. de Clapiers, ni même « deux d'entre elles » qui entrèrent au couvent. On sait la destinée d'une seule, Élisabeth-Thérèse, non Ursuline, mais Carmélite. On ignore encore tout des deux autres.

P. 11-15, 413. — L'entrée et la carrière de Vauvenargues au Rég. du Roi ont cependant été précisées par la publication, en 1931, des mutations et promotions de grade prises aux documents *officiels* contemporains. (P. 414, le « Tableau de marche » du régiment en eût pu être pris un an plus tard.)

P. 80-83, 88, 180, 295, 301. — Faut-il voir Saint-Vincens sous un aussi beau jour ? Magistrat aux goûts studieux, fortuné, patient archéologue, tout à ses travaux savants, timoré (par ailleurs mari bafoué), officieux mais sans empressement, correspondant peu exact, attentif à ce qu'on brûle ses lettres (cf. une correspondance publiée en 1933, répondant par avance au souci de M. C., p. 295) : tel apparaît-il. A le suivre, on le conçoit mal en active « intimité du cœur » (p. 88) avec Vauvenargues, comme avec tout autre.

P. 116, 315. — Vauvenargues mort en *préparant* l'éd. de 1747 que Trublet et Seguy *publièrent* non sans revision ou retouche ? En 1934 on a rappelé : les scellés apposés rue du Paon dès le 28 mai, levés le 20 juin, l'Approbation donnée au volume *entre temps* le 10 juin. Il fallait que Vauvenargues eût remis lui-même l'ouvrage à Briasson. Du même coup semble douteuse quelque intervention étrangère dans la rédaction ou la composition du livre.

P. 119. — *Sur quelques ouvrages de M. de Voltaire* n'a pas attendu 1806 pour paraître. On lit le fragment (avec une réimpression des pages sur J.-B. Rousseau) déjà au *Mercure* de juillet 1753 ; du vivant de Voltaire. Puis il entra dans l'éd. Fortia, 1797 (I, 270-284).

P. 127. — Aux amis de Vauvenargues, ajouter le comte de Vernon, auteur d'une « traduction » en octosyllabes de la *Prière* qui suit la *Méditation* (*Pièces fugitives du comte de Vernon*, Paris, Didot l'aîné, 1791), avec un quatrain liminaire : « De ma jeunesse illustre ami », *etc.*

P. 195, 196, 306, 312, 325, 334. — Du discours académique de 1745, M. C. d'abord estime « l'inspiration parfaitement chrétienne », puis incline à en « faire peu de cas », et puis — pour n'y plus « revenir » — le dit « dénué de signification », mais un peu plus loin trouve au moins cette « signification fort relative ». Où va, dans tout cela, son jugement ? Comme d'autre part on a souvent tiré parti du morceau au profit d'une prétendue « orthodoxie chrétienne », il peut valoir qu'on s'en explique. Pour le Prix d'éloquence d'alors, dit « Prix de dévotion », il ne s'agissait de rien d'autre que du commentaire de quelque verset des Écritures que devait réglementairement suivre « une courte prière à Jésus-Christ ». En plus était exigée une « approbation signée de 2 docteurs de la Faculté de Paris », garants de la doctrine (ainsi le ms du lauréat de 1745, Doillot, fut-il « approuvé » des théologiens Daveluy et De Macilly). C'est donc à une orthodoxie *imposée*, quant à l'expression, que le candidat, croyant ou non croyant, devait s'appliquer, se soumettre ; à défaut, ne pas concourir. Est-ce assez dire que le texte sorti dans ces conditions de la plume de Vauvenargues est sans valeur aucune pour l'étude — principalement, non exclusivement — des croyances vraies de son auteur, encore une fois croyant ou non ? Et l'on ne peut, en définitive, voir qu'arbitraire, pour ne pas dire pétition de principe, dans le fait d'en tirer argument.

P. 320. — Vinet, le professeur de Lausanne, non pas « catholique ardent », mais critique et théologien protestant, pasteur de l'Église réformée.

On a vu le dessein du livre de M. C. Persuadé — à juste titre sans doute — que le point de vue valait en soi, l'auteur s'y est tenu, il s'y est cantonné jusqu'à y sacrifier ses « appréciations sur l'œuvre elle-même » du moraliste (p. XIV). Cette position ne pouvait que déterminer celle du lecteur et du critique. Pour conclure, disons que bien loin du livre « sectaire » que M. C. se défend d'avoir jamais pensé écrire, nous avons là, vraiment et pleinement, le livre « utile » qu'en revanche il s'était proposé, le livre auquel on aura assurément et très souvent, avec profit, à se reporter [1].

Sensiblement différent apparaît, de prime abord, l'ouvrage qu'après maints livres attachants et réputés, M. Souchon a consacré au même sujet. C'est le livre, sur un Provençal du siècle de Voltaire, d'un Provençal d'aujourd'hui — ami, en de meilleurs temps, d'Emmanuel Signoret et de Joachim Gasquet — que convainc mal le mot de Vauvenargues : « Il est vrai, mon cher Mirabeau, que je n'aime pas la Provence » (du même Vauvenargues qui, d'ailleurs, un peu plus tard, à Saint-Vincens écrira : « Il y a dans mes sentiments une secrète injustice pour notre bonne patrie »), et qui proteste contre l'application qu'on en a souvent faite. L'on sent les raisons, sentimentales, mais intellectuelles aussi, que s'en trouve l'auteur. Et son parti, tôt et nettement exprimé (p. 8), ne sera rien de moins que de « restituer Vauvenargues à la Provence ». Nul, donc, ne sera plus exact à relever, dans la vie ou dans les œuvres de l'écrivain, sans négliger le détail

1. Rappelons que onze chapitres se partagent le volume. Pourquoi faut-il que leur juxtaposition ait amené de l'un à l'autre ces rencontres que traduisent et maints renvois de la part de l'auteur, et des répétitions plus nombreuses encore ! — M. C. connaît bien le français ; le bon, et aussi le désinvolte. Tout en louant Vauvenargues (p. 379) de se laisser « rarement aller à l'expression familière », lui-même écrit par exemple : « un pépère avant l'âge » (p. 33), « gratter ses fonds de tiroir » et « pièces de la même farine » (p. 166), « se mordre les pouces » (p. 169), « un éreintement de premier ordre » (p. 213), « graisser la patte » (p. 291), *etc., etc.* — Parmi les fautes d'impression, relevons au moins : *récompence* (p. 177), *méthaphysiques* (p. 207), *paléonthologie* (p. 221), *come* (p. 234), *tous* pour *tout* (p. 252), *Fontanelle* (p. 361), *cimitière* (p. 399) ; et, sans qu'il y ait lettre « tombée », *précept* (p. 218), *affection bien gênant* (p. 271). — Quoique l'auteur dénonce (p. 202) l'insuffisance de l'Index de l'éd. GILBERT, ne lui reprochons pas de n'en avoir mis à son livre : ce genre de choses, comme aussi les titres courants (utilement rédigés, s'entend), sont devenues luxe.

pittoresque, faits, projets, retours sentimentaux, confidences (p. 125, 126, 128, 135, 136, 227) où, spontané ou conscient, revive et se prolonge le souvenir parfois ému de la terre natale. Voilà qui nous précise l'atmosphère du livre, au demeurant tendancieuse en aucune mesure.

Mais que le lecteur ne s'y trompe. C'est ici, d'une part, le tableau fidèle, émouvant par endroits, de la destinée du moraliste, et, d'autre part, l'analyse de ses écrits judicieusement appréciés en quelque cent pages bien informées, sans qu'aucun appareil critique y ait part (hors quelques références çà et là, à même le texte), toujours d'une lecture agréable. Toutes pages écrites aussi avec une dilection sensible, où il arrive que perce (p. 97, 150, 199 par exemple) la vive et pieuse fidélité de M. S. à tout cet « esprit méridional de finesse et de gaîté ».

Rien évidemment de cela ne peut faire que, chemin faisant, M. S. n'ait rencontré de ces questions, minimes ou d'importance, que divers critiques n'avaient manqué d'aborder sans, on vient de le voir, qu'elles en fussent toujours résolues. On regrette qu'il ne s'y attarde un peu plus. C'est, par exemple, cette franchise de Vauvenargues [1] — « la franchise même », il « s'est révélé » autant que Montaigne — qu'on lui conteste parfois, comme vient de faire M. C. de son « honorabilité ». Et puis cette « frémissante présence humaine » (p. 10) relevée chez Vauvenargues, et que cette fois l'on veut bien généralement admettre. M. S., encore, tout ignorant qu'il ait été du livre de M. C. en écrivant le sien, n'a pu, après Lanson et d'autres, éviter un rappel (p. 11) des « vraisemblables emprunts » nous dit-il, de Nietzsche ; non plus qu'à propos de la *Méditation*, une allusion trop brève (p. 180) aux sentiments religieux de l'écrivain. Sujets encore pendants. Ailleurs (p. 178-179), c'est « l'ironie », « l'arrière-pensée railleuse » ins quoi M. S., à la lecture du *Traité sur le libre arbitre* et de l'*Imitation de Pascal*, met, bien sûr, un peu trop l'accent ; ailleurs encore (p. 153) il blâmera, dans l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, ces « définitions accumulées » jusqu'à la « sécheresse ». Mais sur ces deux points et sur quelques autres il faudra revenir un jour. En fait, sans doute aurons-nous dit l'essentiel quand nous aurons noté que si M. S. ne s'est pas étendu davantage sur le romantisme ou le préromantisme de Vauvenargues, c'est qu'il s'en était expliqué dans un article antérieur, avec pertinence. Toutefois, ajouterons-nous, que ne nous a-t-il, suivant le sous-titre même de son ouvrage, un peu plus vraiment montré ce Vauvenargues épris *de gloire*, rêvant *de gloire*, « philosophe de la gloire » ! [2]

Si la commémoration du second centenaire de la mort de Vauvenargues nous valut, tout un temps, articles et discours faits trop souvent d'idées déjà dites et redites, écrites et récrites avant eux (sans omettre le piquant, imprévu, d'une certaine page de méchante humeur), sachons, comme il se doit, reconnaître qu'il nous reste plus et mieux. Le livre de M. Cavallucci, tout plein de choses originales et fécondes, le livre de foi vauvenarguienne et provençale de M. Souchon, et puis la reproduction d'un ouvrage de Vauvenargues même, partiellement inédit [3], — heureuse initiative d'une famille

1. Vauvenargues lui-même dira : « J'espère que *la sincérité* de mes écrits leur ouvrira le cœur des jeunes gens ». Et puis encore (max. 877) : « Si nous avons écrit quelque chose pour notre instruction, ou *pour le soulagement de notre cœur* », etc. (usant d'ailleurs, là, d'une formule prise dans une lettre reçue de Voltaire, à laquelle on sait qu'il avait déjà fait un emprunt semblable).

2. Ces lignes étaient écrites, et déjà (octobre 1950) déposées à la *Revue*, quand est survenue la mort de Paul Souchon, 4 avril 1951. D'autres diront l'ampleur et le mérite de l'œuvre qu'il nous laisse. Marquons du moins, ici, le souvenir de cet actif et fervent serviteur des Lettres.

3. *Fac-similé d'un manuscrit autographe de Vauvenargues. Discours sur l'éloquence.*

sachant unir l'élégance du geste à la noblesse du nom, — composent, en cette occasion, un juste et durable hommage à la mémoire du moraliste.

G. SAINTVILLE.

LOUIS FRANCIS, **La Vie privée de Voltaire**. Coll. *Les Vies privées*. Hachette, 1948, in-16 de 258 pages.

Ce petit livre alerte, où se sent le talent d'un romancier, mais qui évite les défauts habituels aux biographies romancées, peut retenir l'attention. Il ne se borne pas à résumer de la façon la plus attachante l'essentiel d'une vie chargée entre toutes : il apporte sur nombre de points des précisions, des suggestions. Sur l'origine si controversée du mot Voltaire, il penche vers une hypothèse ingénieuse : l'espagnol *voltario*, remuant, changeant (p. 58-59). Il souligne la possibilité d'une paternité clandestine de Rochebrune (p. 38-39). Il essaie de rétablir une exacte chronologie des amours avec Suzanne de Livry (p. 62-68). Il combat la légende d'un Voltaire dépourvu de sentiment et de sensualité, légende qu'infirme la psychologie amoureuse des tragédies (p. 73-75). Il souligne la différence entre le traditionnel bourgeois gentilhomme et le bourgeois capitaliste, type relativement nouveau, qu'est en réalité Voltaire. Il corrige une date importante : le solde du compte chez Pâris-Duverney était de 600 000 francs, non, comme on l'a dit, au traité d'Aix-la-Chapelle (1748), mais aux préliminaires de Vienne (1745), ce qui avance l'enrichissement de treize ans. Il s'efforce à d'utiles mises au point : amours avec Mme du Châtelet (p. 154-171), raisons du départ pour la Prusse (p. 184-186), rapports avec Mme Denis d'après les éléments fournis par les « Lettres d'Alsace » parues en 1938 (p. 194-198), maladie et mort de Voltaire (p. 237-251). Et Flaubert a-t-il connu l'histoire du pied-bot de Daumart, opéré par Tronchin (p 226) ? Une telle biographie, savante sans lourdeur, rendra grand service.

RENÉ JASINSKI.

JEAN GUÉHENNO, **Jean-Jacques. I. En marge des « Confessions », 1712-1750**, 1948, 320 pages. — **II. Roman et vérité, 1750-1758**, 1950, 292 pages. Deux vol. in-16. B. Grasset, éditeur, Paris.

La correspondance de Rousseau a persuadé M. Guéhenno que l'auteur des *Confessions* s'était fait illusion sur lui-même et que sa « probité exemplaire » ne l'avait pas gardé de nous tromper quelque peu. Vieille affaire, en vérité, mais dont M. G. estime qu'il vaut la peine de reprendre l'instruction à frais nouveaux. Le résultat de l'enquête, dont il nous livre en deux volumes les premières parties, donne raison à sa méfiance et met en valeur son intuition. Le juge procède sans passion, mais sans excès d'indulgence. Quiconque aime Jean-Jacques souffrira de voir ses faiblesses physiques et morales apparaître sous un éclairage impitoyable. Mais il découvrira aussi, dans un tableau fouillé, équilibré et probe de la vie du citoyen et de la genèse de son œuvre, des raisons de l'aimer autrement, — avec plus de pitié pour l'homme qui eut tant de peine à s'élever à l'indépendance sociale et à la sincérité, — avec plus d'admiration pour le génie qui a surmonté ses maux constants et surpassé sa triste condition.

La finesse de M. Guéhenno nous offre un modèle de critique du témoignage. Son ouvrage abonde en agréables trouvailles, dont on ne sait si elles doivent davantage au style ou à l'idée. Et plusieurs de ses formules vont au-delà de l'agrément. Une ou deux fois, la parole agile de l'essayiste nous

S. l. n. d., 22 p. in-4°. Tiré h. c. à 50 exempl. (numérotés), par les soins de M. le marquis J. de Clapiers-Collongues.

paraît l'emporter sur la prudence du biographe et du psychologue (voir, par exemple, t. I, p. 275 et suiv.). Mais ces amplifications flottantes sont rares.

Les adversaires de Rousseau comme ses amis seront choqués par divers jugements de M. Guéhenno L'érudit qui se veut impartial fera des réserves aussi sur quelques points. Il s'agit de détails qu'il serait peu utile de relever ici. L'auteur nous inspire confiance en reconnaissant que les crises de la vie de Jean-Jacques ne s'expliquent pas entièrement, qu'il y a des nœuds qu'il ne sait débrouiller. Les historiens nous plaisent qui, consentant à faire la part de l'ignorance, réservent des zones d'ombre où ne pénètrent pas leurs lumières. Pour les affaires de l'Ermitage, dont le récit développé forme la fin du second volume, M. Guéhenno procède avec une sage prudence. Il ne croit pas au « complot » des Encyclopédistes contre ce collaborateur qui s'est déclaré leur adversaire. On pourra mettre les raisons de son scepticisme en balance avec l'ardente conviction contraire de M. Guillemin. Verrons-nous le complot se nouer tout de même au volume suivant ? Souhaitons que la suite (t. III et IV) bientôt paraisse. Au total, ce *Jean-Jacques* est une biographie psychologique et documentaire, qui peut remplacer avec avantage nombre de celles dont nous disposions jadis et naguère.

Pierre Kohler.

B. Groethuysen, **J.-J. Rousseau**. Un vol. in-16 de 340 pages. Paris, Gallimard, « Les Essais, XXXVIII », 1949.

« Le manuscrit sur Rousseau que nous publions ici (explique un bref avant-propos) a été trouvé parmi les papiers de Bernard Groethuysen, après sa mort. Ces notes prises, il y a plus de trente ans, étaient destinées aux derniers volumes des *Origines de l'esprit bourgeois en France* [...]. Nous les avons reproduites telles que Bernard Groethuysen les avait griffonnées sur le papier, au cours de sa lecture des œuvres de Rousseau. S'il avait vécu, il les eût évidemment présentées sous une autre forme. Elles ne sont pas autre chose que des improvisations [...]. » On se demande si l'éditeur n'aurait pas mieux fait d'éliminer des redites, d'alléger la surcharge, de remanier discrètement quelques pages confuses. Le parti qu'il a préféré de publier le manuscrit tel quel se défend toutefois, car le travail laissé par Groethuysen n'est pas trop éloigné du genre de perfection qu'il pouvait atteindre. Nous admirons son large flux d'idées, sa sûreté dans le maniement des citations et, malgré nos réserves, la densité de l'ensemble.

Cet ouvrage n'est pas une étude complète de l'œuvre de Rousseau, mais un exposé critique des principaux thèmes de sa pensée. L'auteur était de ces esprits qui vont droit au cœur des problèmes essentiels. Ceux qu'il a traités sont, d'abord, l'homme naturel, puis les points capitaux de la politique et de la religion de Rousseau, envisagés en eux-mêmes et dans leurs rapports avec la philosophie et les événements du siècle. Groethuysen s'arrête comme de juste aux contradictions de Rousseau. La principale, on le voit de mieux en mieux, est l'antinomie, dans son idéal, de l'homme naturel et de l'homme civil, d'un individualisme farouche et d'un attachement sincère à la communauté civique. Sur ces points litigieux, l'auteur propose des solutions d'une efficacité remarquable (voir, par exemple, p. 120, 131, 140, etc.). Naturellement, il trouve les clefs de ce système plus puissant que cohérent dans le « caractère foncièrement antithétique de Rousseau », dans son expérience rigoureusement personnelle.

Bernard Groethuysen insiste beaucoup sur la nature révolutionnaire

de la pensée de Rousseau. Plus hardi en politique que les Encyclopédistes, il s'est montré plus conservateur en religion, ce qui lui a valu l'adhésion de la bourgeoisie et du peuple. Cependant Rousseau « est un penseur laïque » (p. 283). « L'âme de Rousseau, pourtant si riche en sentiments, si profonde dans ses aspirations, ne pouvait pas être créatrice dans le domaine de la religion. Elle n'avait pas ce qui fit la force du génie religieux de jadis : la vision de la foi [...]. A l'époque où vivait Rousseau, on réfléchit sur la religion. Qu'on la critique ou qu'on l'apprécie, l'attitude est toujours la même. Il manque l'immédiateté des données religieuses. » Nous croyons, au contraire, que la foi déiste de Jean-Jacques est une des assises de sa personne spirituelle, une des racines de sa pensée. Les développements amorcés par ce passage, et toute la fin du volume sur le rapport du problème religieux et du politique, ne nous convainquent pas sans résistance. Mais à la conclusion, nous retrouvons le commentateur plus sensé encore qu'inventif. Moins doctrinaire, plus respectueux des textes, qu'un Albert Schinz, le regretté Groethuysen prend place utile, à la suite de Boutroux, de Höffding, de Masson, de quelques autres que chacun choisira, dans le petit groupe des vrais interprètes de la pensée de Rousseau.

PIERRE KOHLER.

GEORGES COLLAS, **Un cadet de Bretagne au XVIII^e siècle, René-Auguste de Chateaubriand, comte de Combourg (1718-1786)**. Un vol. in-8° de 271 pages. Paris, Nizet, 1949.

Après l'inoubliable portrait que François a peint de René-Auguste, convenait-il de faire l'histoire d'un homme qui doit uniquement à son fils d'émerger de la foule anonyme des nobles bretons ? M. Collas, qui a fait, en Bretagne, tant de fructueuses découvertes sur la vie des Chateaubriand, a pensé que le père méritait une étude exacte et complète. Après avoir refermé son livre, nous lui donnons raison.

M. C. a excellemment reconstitué la vie laborieuse de ce cadet de Bretagne, qui rétablit, au moins en partie, la fortune de ses ancêtres, en parcourant les mers, puis en armant pour le commerce, la traite et la course, enfin en faisant valoir les droits de la seigneurie de Combourg. Au second plan, les guerres des Bretons contre les Anglais, la traite, dont M. C. montre les difficultés et les déboires, les luttes du Parlement contre le gouverneur, l'égoïsme des possédants, et toujours la misère de la « pauvre » Bretagne : mauvaises récoltes, pauvreté sordide, épidémies mortelles.

Les rêves exotiques du futur explorateur de l'Amérique furent nourris par les souvenirs du vieux marin. L'orgueilleuse ténacité, dont il fit preuve dans sa vie politique, François la devait à un père dont, toute sa vie, il garda un souvenir à la fois admiratif et rancuneux. M. C. a fort bien expliqué le caractère que Chateaubriand a donné aux premiers livres des *Mémoires* (p. 246 et suiv.), et il justifie la teinte sombre qui y est répandue. Il y a eu de bons moments dans son adolescence ; mais, à Combourg, auprès d'un père aigri par ses mécomptes, de plus en plus morose et hypocondre, parmi les misères, les maladies, et les morts prématurées, la vie devait être triste et étouffante. Remercions M. C. pour cette contre-épreuve des débuts des *Mémoires* ; lui seul pouvait la donner aussi fidèle à la réalité.

RAYMOND LEBÈGUE

GILBERT CHINARD, **Une sœur aînée d'Atala, Odérahi, Histoire américaine**, avec une introduction et des notes. Paris, Raymond Clavreuil, 1950, 230 pages.

Il y a quarante ans que cette « Histoire américaine » a été découverte et commentée, presque en même temps, par Gilbert Chinard et Victor Giraud. Depuis on ne l'a pas perdue de vue, à cause de ses ressemblances, non seulement avec *Atala*, mais avec *René* et *Les Natchez*. Ressemblances déjà signalées en 1801 dans *Le Moniteur*, où l'on suppose, pour en rendre raison, soit une filiation directe, soit une source commune (p. 57). M. Chinard, qui adopta d'abord la première explication (p. 8), penche aujourd'hui pour la seconde. Si vraiment, écrit-il, Chateaubriand s'est inspiré de son prédécesseur, on s'attendrait « à ce qu'involontairement il eût aussi gardé quelques-unes de ses phrases, de ses métaphores, des figures de style qui abondent dans les discours d'Indiens », de même qu'on reconnaît sans difficulté chez lui les emprunts avérés à Carver ou à Charlevoix. Or, ces « quasi identités verbales » font défaut ou à peu près (p. 54). — Je conteste et le fait et le droit. Des « parallélismes », il en existe (j'en trouverais jusque dans une « situation » des *Mémoires d'Outre-Tombe*, épisode de Charlotte Ives) [1]. Et puis, l'on n'imite pas une fiction comme on exploite un document. Enfin les similitudes ne se bornent pas aux traits de mœurs ou de paysages, elles s'étendent à la matière romanesque proprement dite, action et personnages. Aussi ne saurais-je partager ces récents scrupules : j'en crois bien plutôt le Gilbert Chinard de 1912 que celui de 1950.

En revanche, ce dernier a le mérite de poser à nouveau, et en fort bons termes, le problème de l'attribution. L'éditeur de 1801 donne à *Odérahi* un autre père que celui d'*Atala* (p. 67), ce qui n'empêche pas, deux ans plus tard, le traducteur allemand d'annoncer le premier récit comme un « Seitenstück zur *Atala*, Von demselben Verfasser » ! (p. 55). Il faut attendre 1923 pour que P. Hazard attire l'attention sur un certain Palisot de Beauvais, qui depuis lors passe pour l'auteur. Mais M. Chinard a regardé de près la biographie, les idées, les écrits et le style de ce Palisot, et ce qu'il nous en apprend n'incline guère à penser qu'un tel personnage ait pu écrire *Odérahi* [2]. Non qu'il prétende nous dicter une opinion : il nous informe, à nous de prononcer. Le moins que l'on puisse faire désormais est de fortement douter, et de chercher dans d'autres directions. Le passage de simples initiales (ici P. B.) à un nom propre est bien souvent hasardeux.

Encore ce « P. B. » d'où P. Hazard est parti ne signe-t-il que la préface de ces *Veillées américaines* où *Odérahi* a paru en premier lieu (cette héroïne s'appelait alors *Odéraï*, cf. p. 67, n. 1). Ouvrage excessivement rare, dont M. Chinard présente une agréable analyse accompagnée d'extraits typiques (pp. 16 et suiv.). Le texte d'*Odérahi* est celui de 1801 ; l'éditeur l'a sobrement annoté par des renvois à Chateaubriand d'une part, et à Carver (surtout), Charlevoix, Lafitau, Lahontan, d'autre part. Les trois vignettes reproduites paraissent empruntées aux *Veillées américaines*. A la fin de l'Introduction (p. 56-58), est cité *in extenso* le compte rendu d'*Odérahi*, qu'un certain E. P. (dont on ne nous dit rien) a inséré dans *Le Moniteur*. On a là vraiment, comme l'a voulu l'éditeur (p. 60), « les pièces essentielles du procès ».

J. P.

1. La place faite aux régions du Nord, non seulement dans *Odérahi*, mais dans un récit qui lui sert de prologue *(Eugénie)*, correspondrait aux curiosités premières de Chateaubriand pour le Canada.

2. Voir l'Introduction *passim*, et les notes des pages 83, 149, 154. La première serait à nuancer par la note de la page 152.

CHATEAUBRIAND, **Atala**, édition critique par ARMAND WEIL. Introduction, préfaces, texte définitif et variantes avec le texte original en appendice. Un vol. in-8°, CXXVIII-203 pages, grav. Paris, José Corti, 1950.

M. Chinard avait procuré, en 1930, une édition savante d'*Atala* : celle que nous devons à M. Weil est monumentale. Tous ceux qui s'intéressent à Chateaubriand seront heureux de la posséder. Il est à souhaiter que, désormais, on emploie la même ferveur et la même érudition à éditer des œuvres plus mal connues.

M. Weil a pris pour base le texte de 1805 et reproduit dans l'apparat critique toutes les leçons antérieures (et même postérieures, les rares fois que diffère le texte des *O. C.*). Le nombre et l'importance des variantes rendant difficile la reconstitution du texte original, M. Weil a joint celui-ci en appendice. L'amateur et l'érudit pourront donc détenir en un seul volume tout ce qu'il est possible de connaître d'*Atala*.

La très longue *Introduction* constitue à la fois une mise au point et une contribution originale. On appréciera une étude bibliographique exhaustive et minutieuse (p. XV-XXX) et une énumération des différentes traductions et imitations d'*Atala*, ainsi que des romances, tableaux, gravures, pièces, etc., dont les auteurs se sont inspiré de *la Fille du Désert* : Millevoye, Delille, Saint-Victor, M^lle^ Arnassant, Nodier, Dumas fils, etc., M. Weil a tout relu ou découvert. La septième partie est consacrée à l'accueil de la critique (pp. XCVIII-CXI) : l'éditeur n'a pas hésité (et on l'en remercie) à citer largement des textes difficilement accessibles.

Sans doute M. Weil a-t-il écrit tout ce qu'il était possible d'écrire en introduction à *Atala*. Si l'on s'étonne que l'étude de la genèse de l'œuvre intervienne en quatrième partie seulement, on regrette surtout qu'il faille quelque attention pour déceler les dates attribuées aux différents éléments du texte. C'est à propos de la huitième partie (*L'Influence d'Atala*, p. CXI-CXXVIII) que nous pourrions formuler quelques suggestions : peut-être M. Weil *annexe-t-il* trop aisément Lamartine. Certes, les textes ne lui manquent pas. Mais fallait-il négliger ceux qui infirment la thèse ? M. Weil ne paraît pas avoir utilisé l'article consacré par M. P. Moreau à *Lamartine, Chateaubriand et la politique* (*R. C. C.*, février-mars 1928). M. Clarac rappelait, l'an dernier, dans une réunion de la Société Chateaubriand, à propos de l'ode *Au Génie*, comment Lamartine suivait Bonald, cependant que Hugo suivait Chateaubriand (sur l'action de Bonald, cf. sa lettre à M^me^ de Sèze, en date du 10 avril 1820, p. 100 de l'éd. procurée par Moulinier). Fallait-il retenir le rapprochement proposé par G. Lanson entre la quatrième strophe du *Lac* et tel passage d'*Atala* ? Le 13 juin 1824, Lamartine écrivait à Genoude : « Heureux ceux qui sont ce qu'ils sont et ne se font pas les parodies d'un autre ».

Du reste, M. Weil paraît étendre parfois la notion d'*influence* jusqu'à la confondre avec celle de *mention* (ainsi pour Balzac, p. CXXIV : ce qui frappe, après tout, c'est que Balzac songe à Girodet, et non pas à Chateaubriand). Désireux d'établir un bilan positif, M. Weil en a cherché les éléments jusque chez Stendhal — avec toute la mesure et le goût désirables. On eût peut-être aimé que l'hostilité de Beyle fût soutenue par celle de tout un groupe (sur Ch. de Rémusat, p. ex., cf. *Cor.*, t. I, p. 2, n. 1). *Atala* n'a guère favorisé la carrière politique de celui que le *Nain Jaune* appelait le R. P. Aubry de

Castelfulgens. S'il n'était pas ridicule de signaler une omission dans une étude aussi riche, on soulignerait que l'influence d'*Atala* ne s'est pas exercée exclusivement dans le sens d'un romantisme authentique. M. Weil ne cite pas Delécluze : « Dans toutes les parties de ce petit poème, il circule un parfum vraiment homérique [...], la grande vogue de ce livre ne se soutint que tant que dura l'admiration exclusive de l'antiquité » (*Souv. de soixante années*, éd. 1862, p. 200). De fait, *Atala*, et, surtout, la *Préface* de 1801 furent des armes aux mains des critiques hostiles aux formes les plus hardies du renouvellement esthétique (ainsi, dans le *Journal des Savans*, Vanderbourg et Quatremère de Quincy reprennent-ils les phrases fameuses : « Imitons la nature, mais la belle nature [...], les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie »). Il y a là, croyons-nous, une influence aussi profonde que celle de l'écriture *pittoresque* — à laquelle, sous la Restauration, les adversaires politiques de Chateaubriand donnaient volontiers Bernardin de Saint-Pierre pour seul patron.

Mais on aurait honte de proposer d'alourdir un travail déjà fort copieux. Au plus (en raison même de l'intérêt de cette *Introd.*) pourrait-on regretter l'absence d'index. M. Weil aura rendu aux *chateaubriandistes* un remarquable service. Fruit de toute une vie de recherches, cette édition demeurera comme un exemple d'érudition et de probité.

PIERRE REBOUL.

CHATEAUBRIAND, **Lettre à M. de Fontanes sur la campagne romaine**. Édition critique par J.-M. GAUTIER. Un vol. in-8°, de XCI-78 pages. Bibl., index. Genève-Lille, Droz-Giard, 1951.

Trente pages de texte, plus de cent-trente pages d'introduction, de notes de bibliographie et d'index : n'y aurait-il pas disproportion ? Nous eussions préféré, pour notre part, que M. Gautier limitât ses développements à l'essentiel et joignît à cette *Lettre* célèbre quelque autre texte d'accès relativement difficile (une lettre à Joubert, par exemple, voire cette *Lettre sur l'art du dessin* qui, quoi qu'il en soit dit page LI, n. 2, n'a pas été *éditée* en 1795 !). Cependant, introduction et notes, tout se lit avec intérêt et profit.

M. Gautier a pris comme texte de base celui des *O. C.* (éd. Ladvocat) et donné, dans l'apparat, les leçons de l'édition pré-originale (*M. F.*, 12 ventôse, an XII), de l'édition du *Génie* dite quatrième, de l'édition Pourrat, ainsi que les indications manuscrites portées sur l'exemplaire du *Génie* déposé à la Bibliothèque Victor Cousin : dans l'ensemble, l'étude des variantes n'apporterait pas grand'chose.

L'éditeur a procédé, p. XVI-XXX, à une mise au point des connaissances relatives au séjour de Chateaubriand à Rome. Il a rappelé, pp. XXX-XLIII, les principales œuvres dans lesquelles avait été traité le thème des ruines. On lui sait gré d'avoir indiqué, p. XLV, l'influence exercée par Pétrarque — dont Chateaubriand ne cite pas le nom, — par l'Anglais G. Burnet (*loc. cit.*) et par le Suisse d'Archenholz (p. XLVIII). On lui sait gré surtout d'avoir souligné, p. XVI, l'originalité de Chateaubriand : « Cet art délicat constitue la grande nouveauté de la *Lettre à Fontanes* : Volney et Mme de Staël incitent à penser ; nous avons affaire ici à un artiste qui sait voir et peindre ». M. Gautier a rappelé la place qu'occupe Rome dans l'œuvre de Chateaubriand (p. LXI-LXXII) : Rome chassant le Meschacébé, Athènes chassant Rome (la mention des deux premiers *Discours Historiques* ne s'imposait-elle pas ?).

M. Gautier fait grief à Chateaubriand de telle hardiesse : « Quelle idée bizarre de comparer la lune se levant au-dessus du Vésuve à un globe lancé par le volcan ! » (p. LIX). Idée bizarre ? Peut-être, mais nous sommes heureux de trouver là le vestige des hardiesses de l'*Essai* ou de la première *Atala* et la promesse de celles des *M. O. T.* Cette *Lettre* « parfaite » résulte d'un équilibre entre les spontanéités du génie et les exigences de la critique. Ceci nous conduit à plus important. On eût aimé que fussent écourtés des rappels historiques sans rapport avec le texte au profit d'une analyse des influences proprement littéraires qui ont pu s'exercer sur Chateaubriand avant son départ pour Rome : les critiques hostiles à *Atala* et au *Génie*, les amis tels que Fontanes et Joubert, etc. On eût ainsi montré dans la *Lettre* un intermédiaire important entre l'*Atala* de 1801 (déjà « homérique » cependant) et les *Martyrs*.

D'ailleurs, pourquoi consacrer un paragraphe à chacun des écrivains qui ont visité Rome avant ou après Chateaubriand ? Le plus souvent, la mention du nom et de l'œuvre suffisait. Les rapports d'influence réels eussent ainsi été mieux mis en valeur. Le danger de ces énumérations est double : trop longues, elles *noient* l'essentiel ; si longues qu'elles soient, elles donnent envie d'apporter des compléments. M. Gautier ne cite pas telle lettre dans laquelle G. Sand pourrait bien avoir songé à Chateaubriand : « Ne croyez pas un mot de la grandeur et de la sublimité des aspects de Rome et de ses environs [...], Rome, à bien des égards, est une vraie *balançoire.* » (*Cor.*, t. IV, p. 47.).

Dans un bref appendice consacré à Fontanes, M. Gautier ne cite pas la thèse de miss Wilson. Celle de René Canat eût pu lui apprendre également beaucoup sur les conditions et les facteurs de ce retour à l'antique. Quand nous aurons suggéré qu'une étude plus complète des représentations picturales de Rome eût pu être profitable, il ne nous restera plus qu'à remercier M. Gautier d'avoir mis en valeur et savamment éclairé un des textes les plus « purs » de Chateaubriand.

PIERRE REBOUL.

CHATEAUBRIAND, **Les Martyrs de Dioclétien**. Version primitive et inédite des *Martyrs*. Édition critique avec une introduction par B. D'ANDLAU. Un vol. in-8° de 327 pages. Cahiers Chateaubriand 1951. Paris, E. Belin.

L'histoire littéraire a de ces surprises : la comtesse d'Andlau nous présente, avec sa méthode discrète et sûre, un document d'une exceptionnelle importance, et qui renouvelle de fond en comble la question des *Martyrs* [1].

Il s'agit d'un volume inconnu, appartenant à la comtesse Henry de Gontaut-Biron, et qui vient de la bibliothèque de son grand-père, le duc de Fezensac. Celui-ci avait écrit sur la feuille de garde : « Exemplaire donné à Madame de Vintimille, ma grand-tante, par Chateaubriand. » On remonte ainsi jusqu'à la provenance initiale de ce livre, magnifique présent de l'auteur lui-même à l'une de ses plus ferventes admiratrices.

Le volume dont Mme d'Andlau nous procure le texte intégral, comprend, dans l'exemplaire unique découvert par elle, 210 pages imprimées sous une même reliure, mais sans page de titre, sans nom d'auteur, et sans date. On y voit de nombreuses corrections manuscrites, les unes de la main de Chateaubriand, les autres où se reconnaissent les écritures, moins émouvantes et moins belles, de sa femme et de Mme de Vintimille.

1. Mme d'Andlau en avait parlé pour la première fois à la *Société Chateaubriand* le 1er juin 1932. Voir le *Bulletin* n° 5 (1935), p. 80-84.

Ce ne sont là que les huit premiers livres des *Martyrs*. Ils correspondent à peu près aux dix premiers de l'œuvre que l'on connaissait auparavant et se présentent sous les titres que voici : I. *La Famille d'Homère*. — II. *La Famille chrétienne*. — III. *Rome*. — IV. *Naples*. — V. *Rome chrétienne*. — VI. *Les Francs*. — VII. *Les Gaules*. — VIII. *La Druidesse*.

Sommes-nous en présence d'une édition primitive et abandonnée, comme cela s'était produit pour le *Génie du Christianisme* ? Faut-il y voir un ensemble d'épreuves ? Ou bien, selon un procédé parfois employé, est-ce un simple imprimé qui équivaut à une copie manuscrite ? Toujours est-il qu'on a devant soi — comme Mme d'Andlau l'établit dans une remarquable introduction — un état du texte antérieur à celui de l'édition originale de 1809 et qui précéda même le voyage en Orient qu'au mois de juillet 1806 Chateaubriand entreprit pour se documenter.

En l'absence des manuscrits, qui n'existent que pour les livres XVI, XVII, XIX et XX, cette première version des *Martyrs* présente, avec le texte généralement connu, des différences essentielles et d'un intérêt peu commun pour la conception de l'ensemble et les détails de l'exécution.

Le merveilleux chrétien n'y figure pas encore : aucune intervention des puissances divines ou infernales dans le récit primitif.

Nul souci de couleur locale autour de l'action, qui se passe d'abord en Crète. Chateaubriand remplacera bientôt la Crète, où il n'est pas allé, par la Messénie, dont il aura pu voir les paysages, les arbres et les plantes.

Le combat des Romains et des Francs, qui, dans l'édition de 1809, ne comptera pas moins de seize pages, se réduit à quatre lignes dans les *Martyrs de Dioclétien*. On n'entendra que plus tard le fameux bardit à la louange des guerriers : « Pharamond ! Pharamond ! Nous avons combattu avec l'épée ! »

Moins ardent, surtout, et plus pur, le récit des amours d'Eudore et de la prêtresse gauloise adoucira de quelques nuances l'immortel épisode de Velléda, dans sa forme définitive.

Tout un travail de style accompagnera ces changements apportés au premier texte. Suppression d'épithètes trop nombreuses ou d'images qu'on regrette parfois, — soin plus attentif de la concision, du rythme et de l'harmonie — autant de variantes par où devaient se manifester l'art de l'écrivain et son effort constant vers la perfection.

Il reste que les *Martyrs de Dioclétien*, ainsi révélés aux amis de Chateaubriand, sont beaucoup plus éloignés de la conception traditionnelle du poème épique que d'un roman comme *René*, où aucun ornement artificiel ne s'ajoute à la confession du héros. Si Chateaubriand s'est avisé de rattacher, tant bien que mal, à son œuvre d'apologétique chrétienne, l'histoire peu édifiante du frère d'Amélie, c'est également *après coup* — la preuve en est faite — que les aventures d'Eudore sont devenues le sujet d'un poème en prose et l'illustration de doctrines nouvelles. Influence de Fontanes ou évolution personnelle ? et en quelles circonstances ? Mme d'Andlau répond à ces questions dans un second volume qui vient de paraître : « Chateaubriand et *Les Martyrs*. Naissance d'une épopée.[1] »

ARMAND WEIL.

CHATEAUBRIAND, **Journal de Jérusalem**, notes inédites publiées par GEORGES MOULINIER et AMÉDÉE OUTREY. Un vol. in-8° de 192 pages. Paris, Cahiers Chateaubriand, n° 2, Belin [1950].

1. Un vol. in-8° (14 × 22,5), 342 p. Paris, José Corti, 1952. Un compte rendu de cet ouvrage sera publié dans un de nos prochains numéros.

Un destin romanesque s'attache à tout ce qui touche à Chateaubriand, et à tout ce que Chateaubriand a touché. Voici un document infiniment précieux qui dort dans un bureau de l'avenue Montaigne depuis un temps indéterminé ; il se cache sous la reliure du budget de la Légion d'honneur pour 1822 et 1823, comme pour dépister les plus fins limiers ; il est révélé par une communication faite à la Société Chateaubriand en 1939 ; la guerre survient, et il attend dix ans encore pour être donné au public, — dix ans pendant lesquels paraît une importante édition de l'*Itinéraire* procurée par M. Malakis ; M. Georges Moulinier en prépare la publication en établissant tout un étage de notes : celui des variantes du texte [1] ; il ne peut mener son œuvre jusqu'à la fin, et M. Amédée Outrey l'achève en établissant un second étage de notes : celui des rapports du texte avec les données de l'histoire, de la géographie, de l'archéologie, avec ses sources, avec ses reprises dans le *Mercure* de juillet et d'août 1807, ainsi que dans l'*Itinéraire* ; M. Georges Collas fait précéder le tout d'une introduction du ton le plus nuancé [2]. Cependant, les années succèdent aux années, les budgets de la Légion d'honneur aux budgets de la Légion d'honneur. Et, avec une mélancolie rétrospective, le lecteur d'aujourd'hui songe au précieux apport que cette édition eût offert à M. Malakis, ou encore, voici près de quarante ans, au P. Garabed der Sahagian pour son *Chateaubriand en Orient*, à Pierre-Maurice Masson pour son article recueilli dans *Œuvres et Maîtres*. Garabed der Sahagian et Pierre-Maurice Masson ont pu commettre des erreurs, et même des erreurs qu'il leur était possible d'éviter sans avoir recours au *Journal de Jérusalem* ; mais on ne saurait les en reprendre avec aigreur : sommes-nous sûrs que nous les aurions évitées sans le *Journal* ? Si nous disions que le récit même de l'*Itinéraire* pouvait épargner à Chateaubriand telle ou telle suspicion, ne risquerions-nous pas une pétition de principe ? Car il ne peut la lui épargner que si, par avance, nous reconnaissons qu'il n'est pas, lui-même, suspect [3].

Assurément, l'existence du manuscrit avait été connue dès longtemps de quelque initié, puisqu'il a été protégé, à l'intérieur de sa couverture, par une double feuille dont le vélin « ne peut être antérieur au Second Empire » (p. IV). Mais ne nous attardons pas aux regrets. Que notre sentiment soit, simplement, de gratitude envers la mémoire du comte de Durfort qui nous a conservé ces pages ; envers M^me^ de Durfort qui nous en fait présent ; envers les savants éditeurs qui y ont appliqué des soins scrupu-

1. Avec quel soin, on ne saurait trop l'admirer ; mais avec quelle peine, on le soupçonne, — l'écriture de Chateaubriand se hérissant de terribles difficultés. Sur certains points, les hésitations de Georges Moulinier nous paraissent d'autant plus légitimes qu'il est peu vraisemblable que Chateaubriand ait écrit les mots que l'on a cru déchiffrer : par exemple, page 176, note *c*, où il aurait placé en Europe les montagnes de Judée.

2. Et d'une nuance qui ne semble pas toujours d'un accord absolu avec les notes de l'édition. Peut-être pour la nature même du manuscrit (notes primitives ou rédaction déjà élaborée), mais aussi pour des détails annexes, comme le juste sentiment de saint Augustin à l'égard des mélodies introduites par saint Ambroise : p. XIX, note 1, et p. 10, note 1.

3. Les éditeurs et le préfacier de ce volume admettent assurément plus généreusement que personne ces circonstances atténuantes. Sur un point, je crois que le P. Garabed der Sahagian aurait droit à mieux qu'à des circonstances atténuantes : une note de la page 14, relevant l'opposition qu'il établit entre un passage de l'*Itinéraire* (édit. Ladvocat, t. 9, p. 66) : « Je m'étonne que les voyageurs, en parlant de la plaine de Troie, négligent presque toujours le souvenir de l'Énéide », et le *Voyage pittoresque de la Grèce* de Choiseul-Gouffier, fait observer que le *Journal* est antérieur à juillet 1807, et que le texte de Choiseul-Gouffier n'a paru qu'en 1809. Oui, mais l'*Itinéraire* a paru en 1811 ; entre temps, l'auteur a dû lire Choiseul-Gouffier, puisqu'il ajoute un *presque* qui n'est pas dans le *Journal*.

leux ; envers la Société Chateaubriand qui en a assuré l'impression. Grâce à eux, nous avons un ouvrage qui a le double charme de rassurer et d'inquiéter. Il résout maints problèmes et en pose d'autres ; il fait surgir autant de difficultés qu'il en aplanit.

Les problèmes qu'il résout ou aide à résoudre ? D'abord celui des sources, que M. Outrey a éclairé avec beaucoup de science et de sagacité. Nous saurons désormais que les livres dont l'auteur de l'*Itinéraire* a fait le plus état ne sont pas toujours ceux dont il s'est le plus servi, — ou plutôt : dont il s'est d'abord servi. Nous saurons aussi que la surcharge livresque n'est venue qu'après coup : Chateaubriand a voyagé comme un simple voyageur, qui aurait d'ailleurs du génie ; il n'a été que par réflexion et travail complémentaire l'auteur d'un *Itinéraire*, c'est-à-dire d'un guide : quelle distance d'un *Itinéraire* à un *Journal* ! Nous saurons aussi que le grand homme peut avoir raison contre son valet de chambre ; à moins qu'il n'y ait peut-être quelque grâce de fantaisie et de tromperie particulière aux valets de chambre des poètes. Nous saurons enfin que celui qui demandait des vents pour arriver plus vite à Grenade n'en était pas moins, quoi qu'il en ait dit lui-même, un pèlerin de Jérusalem. Le *Journal* est bien de celui qui a écrit, cinq ans plus tôt, le *Génie du Christianisme*. Sous cette réserve, cependant, que ses pages les plus religieuses ne donnent pas à la religion la première place. Il faut convenir que les solitudes de la Judée l'ont ému plus profondément que celles de la Grèce (p. 176, note 3) ; mais il y a lieu d'ajouter que cette émotion est d'un romantique primitiviste (« solitude primitive »), d'un fils des Croisés ou d'un Français en quête de gloire française (« grands souvenirs politiques.... ») ...*Et religieux* ne vient qu'ensuite ; et, je ne sais par quel maléfice, cette phrase ne s'achève pas ; un grand X la barre : est-ce un X de désaveu [1] ?

Le problème dont tous les autres dépendent est celui de la nature exacte du journal (premières notes, transcription à l'encre de notes prises au crayon, ou première rédaction), de sa date, du lieu où il fut écrit. Il existe bien quelques lignes tracées, sans doute, par Chateaubriand vers 1840, transcrites, sans doute, par un secrétaire, et qui indiquent une année (1807), un décor, — la mer et les orages. M. Collas cherche à discerner sur le papier quelques gouttelettes de la Méditerranée. Mais Chateaubriand a-t-il pensé lui-même qu'il serait un jour pris aussi littéralement au mot ? Je ne pense pas, non plus, qu'il faille tirer un argument décisif de ce crayon d'or avec lequel il aurait écrit ses notes de voyage : combien n'a-t-on pas vendu, à l'Infirmerie Marie-Thérèse, de plumes avec lesquelles il avait écrit le *Mémoire sur la captivité de la duchesse de Berry* ? Dans un article très remarqué, M. Outrey a fait observer ici-même (juillet-septembre 1948) que des notes relatives au voyage avaient été écrites au crayon, — mais après le retour et dans des conditions apparemment fort différentes. Il a tiré le plus ingénieux parti d'une observation qui, au premier abord, semble contraire à sa thèse : l'*Itinéraire* retrouve ou rétablit des noms que le journal omet ou altère (*Revue d'Histoire littéraire*, 1948, p. 226-227). Sur d'autres points, les interprétations peuvent aller en des sens divergents, selon l'intuition, le raisonnement, la pente de l'esprit critique : le journal, qui n'a pas à ménager l'Empereur, fait de flatteuses allusions aux victoires de Bonaparte (p. xxx) ; il altère la vérité en ce qui concerne la réception de Chateaubriand dans l'ordre du Saint-Sépulcre (on se reportera, sur ce point, à une précieuse note de la page 182). Signe, dans le second cas, d'une élaboration déjà réfléchie et

1. Convenons aussi, — car il serait téméraire de tirer un spécieux parti des hésitations de la plume, — que ce passage unit la campagne romaine et les montagnes de Judée dans une commune prédilection ; et que l'on ne peut déterminer si « solitude primitive », « souvenirs politiques », « souvenirs religieux » s'appliquent indifféremment aux deux sites.

calculée ? Indice, dans le premier cas, d'une sincérité ou d'une spontanéité indéniable de sentiment ? Preuve, dans les deux cas, des précautions qu'un Français de 1806 ou de 1807 est tenu de prendre, même quand il écrit hors de France, — surtout quand il écrit hors de France, et qu'il doit repasser la frontière avec ses papiers ?

Mais il est un point sur lequel nous ne pouvons nous empêcher de nous interroger : que signifie, au juste, le titre : *Journal de Jérusalem* ? A quelque trente-cinq ans de distance, l'auteur le traduira par : manuscrit de mon voyage à Jérusalem (p. v). Mais lisons la première page du livre : première ligne : « Séjour à Constantinople » ; deuxième ligne : « Ici commence le journal de Jérusalem » ; troisième ligne : « Constantinople remplit toute l'attente du voyageur ». *Ici commence...*, pourquoi ? Y avait-il donc, dans un premier état du manuscrit, des pages qui n'étaient pas encore le journal de Jérusalem ? Et, s'il en est ainsi, pourquoi commencer à Constantinople le journal de Jérusalem ? Pour le lecteur qui imagine le manuscrit d'après le livre, ces pages écrites sur du papier à lettres (*Revue d'Histoire littéraire*, 1948, p. 229, note 2) ne seraient-elles pas le journal écrit à Jérusalem, par opposition à d'autres parties (composées ou projetées) ? Ainsi s'expliquerait la présence de notes concernant Constantinople, notes schématiques, simple aide-mémoire, pareil à ces points de repère que l'on retrouve et que l'on fixe après plusieurs jours. Dans les pages suivantes, et à mesure que l'on approchera de Jérusalem, elles se feront plus détaillées. Pour les « crayonnages » de la journée, le crayon d'or pouvait servir [1] : le voyageur retrouvait son écritoire et son encre le soir, ou aux heures où il s'enfermait dans la bibliothèque d'un couvent. Une dernière page restée blanche semble attendre la suite, qui n'aurait pas été un « journal de Jérusalem », mais peut-être un journal de Tunis.

Aux dernières lignes du journal de Jérusalem, le bateau est déjà au large, si nous en jugeons par les temps des verbes : « Je perdis de vue... je remarquai... ». Et ces temps, à travers ces pages, flottants comme l'impression qu'elles nous communiquent, sont tantôt ceux d'un récit écrit à quelques heures de distance (« Nous *sommes sortis* de Jérusalem hier à cinq heures... », p. 64) ; tantôt, en dépit de la date, ceux d'une narration historique, des souvenirs déjà enfoncés dans le passé (« Je voulus revoir..., nous marchâmes... », p. 97). Mystérieux journal, dont le mystère commence dès le titre, et se prolonge dans le blanc de sa dernière page.

PIERRE MOREAU.

CHATEAUBRIAND, **Lettres à Madame Récamier**, recueillies pour la première fois et présentées d'après les originaux par Maurice Levaillant avec le concours d'E. Beau de Loménie. Un vol. in-8° de 570 pages. Paris, Flammarion, [1951].

Voici un livre d'amour, — d'amour et, parfois, de politique, — qui enchantera ceux qui aiment l'Enchanteur. Il enchantera aussi ceux qui ne l'aiment pas et leur donnera de nouvelles raisons de se défier de lui. Il permettra de mieux connaître toute une société, toute une époque. Des 370 lettres ou billets qu'il recueille, et dont les derniers, de la main de secrétaires comme Daniélo ou Maujard, portent encore une signature autographe, certains ont été présentés pour la première fois par M. Levaillant ou M. Beau de Loménie ; d'autres étaient connus précédemment, mais, chaque fois que l'original a été conservé, c'est l'original qui a servi à en établir le texte.

1. *Crayonner* : ce mot qui se rencontre plusieurs fois dans l'*Itinéraire* peut s'entendre de façon figurée. Littré contient cette définition : « tracer, écrire rapidement », et d'autres définitions encore (qu'il illustre par des vers de Boileau : « ... Dont je veux bien ici te crayonner l'histoire », etc.) ; mais en aucun endroit « écrire au crayon ».

Tous, dans l'éclairage où les situent leur groupement, les commentaires qui se glissent entre eux, l'intervention de quelques autres « dramatis personae », et surtout de Mme de Duras, qui les accompagnent, *mezza voce*, en des citations d'un accent amer, deviennent le récit de trente années de la vie d'une femme et des aventures d'un poète. Mme Récamier reste, ici, la silencieuse Juliette : ses lettres ont été détruites ; mais comment ne pas entendre son silence ? S'il manque, par l'effet de la volonté des interlocuteurs ou de la dispersion des documents, plus d'une parole au dialogue, le dialogue ne s'en poursuit pas moins, en deux actes et trente-cinq tableaux, distribués par M. Levaillant selon un rythme de scène ou d'écran.

Première série de séquences : *Amour et politique* (1820-1830) ; deuxième série : *Amour et vieillesse* (1830-1847). La première, plus simple de lignes, réduite à quelques moments et à quelques étapes : Berlin, Londres, Vérone, le ministère, la disgrâce, Rome, les journées de juillet ; soulevée d'espoirs et d'ambitions ; puis traversée d'inconstances, d'apparents oublis ou de bouderies ; puis adoucie par des reprises, des retours, des résignations aussi. La seconde, hachée en chapitres multiples, tourmentée comme cette fiévreuse vieillesse, achevée en tableaux d'adieux : adieu à Londres, adieu à Venise, adieu au monde. En rapprochant les uns des autres les préambules qui précèdent chaque séquence, on aurait une vivante et délicate biographie. Comprise et traduite, sans doute, comme M. Levaillant nous y avait accoutumés dans ses thèses, dans son édition des *Mémoires d'Outre-Tombe*, dans maints autres travaux ; mais, en lui apportant son concours, M. Emmanuel Beau de Loménie y a ajouté l'intérêt d'un autre dialogue, ou même d'une discussion. Il semble que la camera se déplace, cherche d'autres angles de prise de vue, modifie ses « gros plans ». Comme dans ces récits en partie double, où les mêmes faits sont rapportés par deux témoins de caractères différents.

Dans ce livre d'amour et de politique, il paraît bien que M. Levaillant croit davantage à l'amour, et M. Beau de Loménie davantage à la politique : peut-être parce que ses propres ouvrages, et, en particulier, sa thèse sur la politique de Chateaubriand, le disposent à déchiffrer dans « les devis du cabinet des dames », — comme disait Montaigne, — des secrets d'État. Les commentaires de l'un sont parfumés de rendez-vous, de tendres anniversaires ; ceux de l'autre se défendent mal de l'acrimonie des partis. Autre nuance des tons : par une coquetterie d'impartialité, le savant éditeur des *Mémoires d'Outre-Tombe* soutient discrètement la cause de la femme qui a souffert ; avec la même élégance de « beau joueur », le descendant des Loménie et des Lenormant soutient « le point de vue de Chateaubriand » non sans médire de sa parente de l'Abbaye-au-Bois. L'enchanteur fut-il aussi souvent infidèle qu'on le prétend ? Fut-il aussi cruel ? Qu'il nous soit permis de verser au dossier de M. Levaillant cette pièce, qui n'est peut-être, au surplus, qu'un de ces racontars dont l'avocat de la partie adverse fait bon marché. Nous l'empruntons au journal inédit de Xavier Marmier ; il date du 9 mai 1848 : « Au milieu de cette agitation politique, j'apprends que M. de Chateaubriand est à moitié paralysé et s'en va mourant. Le cercle où l'on raconte les détails de sa maladie se compose de plusieurs de ses collègues à l'Académie et de plusieurs de ses amis, et on traite fort mal cette vieille gloire littéraire. L'un dit qu'il meurt bien mal à propos pour la satisfaction de sa vanité. Un autre déclare qu'il n'a jamais aimé au monde que sa propre personne. Un troisième, pour confirmer ce blâme, raconte qu'à l'époque où M. de Chateaubriand paraissait le plus épris de Mme de Castellane, il appliquait son orgueil à lui faire voir qu'il avait d'autres maîtresses. Un jour qu'il entrait chez elle, il la trouva comptant des billets de banque qu'elle venait de recevoir. — Me permettez-vous, lui dit-il, de vous en emprunter trois ? — Certainement, prenez. — Il prend ces trois billets,

les met sous enveloppe, les adresse devant Mme de Castellane à Mlle Levert [1], actrice du Théâtre français, et les fait porter par un domestique de la maison. La pauvre Mme de Récamier (*sic*) pourrait dire ce qu'elle a consacré de dévouement et de résignation à ce culte du grand homme [2]. »

Au reste, ce livre pose, ici ou là, quelques autres questions que nous ne nous flatterions pas de résoudre :

On ne peut manquer d'être surpris de tant d'années qui séparent la première et la seconde rencontre des deux protagonistes de cette amoureuse histoire. Faut-il en croire Chateaubriand, qui se montre tout intimidé par la première rencontre ? Faut-il croire qu'il lui ait fallu onze ou douze ans pour se ressaisir ? Ou faut-il admettre encore que l'antipathie de Mme de Staël l'ait détourné de l'amie de Corinne ? Il nous semble que cette antipathie n'est pas si vive que René ne soit, depuis longtemps, le « dear Francis » de Corinne ; et de la timidité de l'auteur d'*Atala* (je ne dis pas de sa taciturnité), ni Fontanes, ni Mme de Beaumont, ni le Cardinal Fesch, ne paraissent avoir été convaincus. Le jeune sauvage ne vient pas directement du fond des bois : il a fait un détour par les salons des félicités émigrées. Nous nous demanderions même s'il ne juge pas qu'un chevalier du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré se fourvoierait chez cette femme de banquier dont le monde est trop mêlé, les amitiés trop éclectiques.

Peut-être souhaiterait-on une note aux pages 91-93, sur les usages de la cour de Berlin. On la voit « au milieu des plaisirs du carnaval » dès le 13 janvier 1821, — une année où Pâques est le 22 avril, et le mardi-gras le 6 mars.

« L'intermède élégiaque » de 1834 à Fontainebleau ne fut-il pas un intermède idyllique ? Si, comme on peut l'imaginer, l'auteur de la *Confession délirante* n'était pas seul à l'hôtel du *Cadran bleu*, comment peut-il donc insister pour que Mme Récamier vienne le rejoindre ? Il est vrai qu'il lui conseille, — et le trait peut tout expliquer ou concilier, — de descendre de préférence à l'*Hôtel de la Ville de Lyon* ou à l'*Aigle*.

A ces petites difficultés, le lecteur s'attarde à peine, entraîné par le mouvement d'une correspondance vivante, tantôt ironique et tantôt mélancolique, passant de l'amertume à la tendresse, du papotage à la poésie. Diversité, et non pas disparates. Comme les commentaires de M. Levaillant et de M. Beau de Loménie sont divergents sans être dissonants. Chacun d'eux, d'ailleurs, a, dans ses propres points de vue, des nuances complémentaires : à quelques lignes de distance, et par de légers chatoiements, alternent les interprétations favorables, conformes au portrait officiel du noble vicomte, et ce sens plus piquant des calculs, des intentions qui sont l'envers du brocart et la doublure de l'histoire. Par exemple : « Chateau-

1. *Sic.* Cette orthographe est d'ailleurs celle de Chateaubriand dans une lettre à Mme Récamier, à la date du 12 juillet 1822 (p. 133).

2. Nous serions tenté de contester un autre « point de vue de Chateaubriand ». Est-il sûr que l'atmosphère dévotieuse où Mme Récamier a fait vivre sa déité ait nui à sa gloire, qu'un Sainte-Beuve, par exemple, lui ait fait payer après coup son encens insincère ? A la vérité, avant que le critique n'eût été capté par l'Abbaye-au-Bois, son offensive se dessinait assez nettement. Il avait écrit, dans un article de 1831 (sur l'abbé Prévost), qu'il ne subsistait de « l'édifice entier de Chateaubriand » que « cette tour solitaire de *René* » ; il avait dénié à « cet aventureux génie », dans un article de 1833 sur Louis de Carné, l' « amour du vrai ». Il l'a dit lui-même, le 18 mars 1850 : c'est « dans le demi-jour enchanté » de l'Abbaye qu'il avait été, pour un temps, désarmé : « Mme Récamier nous demandait d'être gracieux, et en vous le demandant elle vous prêtait de sa grâce... ». Certes, les refoulements se délivreront avec d'autant plus de vivacité qu'ils auront dû plus longtemps attendre ; mais les griffes étaient prêtes dès 1831. Et Mme Récamier aura du moins obligé le « matou », pendant quelques années, à faire patte de velours.

briand... considérant qu'en l'espèce l'honneur lui commandait de se conformer à l'usage, puisqu'il s'agissait de partager « non une faveur, mais une disgrâce », envoya au baron Pasquier *une noble lettre de démission*.... L'ambassadeur abdiqué, par son abdication même, s'était *habilement grandi*... ». C'est que l'âme de l'enchanteur ne se saisit pas en une seule formule, une seule explication. Il y faut plusieurs couleurs juxtaposées, et quelque pointillisme[1].

PIERRE MOREAU.

H. VAN DER TUIN, **Les vieux peintres des Pays-Bas et la critique artistique en France dans la première moitié du XIX^e siècle**. J. Vrin, Paris, 1948, 256 pages in-8° avec 6 hors-texte (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Lille, IX).

M. van der Tuin, dont on connaît l'excellente *Évolution psychologique, esthétique et littéraire de Th. Gautier*, a entrepris, voici une quinzaine d'années, une vaste enquête sur *L'influence de la peinture flamande et hollandaise sur l'art et la littérature en France pendant la première moitié du XIX^e siècle*. Un premier volume concerne la critique d'art. Un second portera sur la littérature proprement dite.

Cette première partie intéresse au premier chef les historiens de l'art. Mais elle n'est pas d'un moindre intérêt pour l'histoire littéraire. Car les grands mouvements — classicisme, romantisme, réalisme — ont profondément renouvelé la critique d'art ; et les corrélations se resserrent d'autant mieux que Musset, Gautier, Baudelaire ont rédigé des *Salons*, comme aussi des écrivains de moindre envergure mais très représentatifs de leur génération : Jules Janin, Roger de Beauvoir, Champfleury, Alphonse Royer, etc.

Que la plupart d'entre eux aient cherché dans la peinture flamande et hollandaise des confirmations à leurs théories, on ne saurait en être surpris. Ainsi pour la peinture de genre, dont les écoles du Nord eurent si longtemps la maîtrise. Au début du XIX^e siècle, la sympathie des critiques va encore aux tableaux qui offrent des leçons morales. Dans le plein romantisme, en dépit des hardiesses à la mode, les critiques avisés n'admettent pas sans réserves l'introduction du « laid » dans l'art pictural : Gautier, par exemple, ne le justifie chez les Flamands et les Espagnols que par l'intensité de la vie et de la couleur. Puis, vers le milieu du siècle, les peintres des Pays-Bas satisfont aux aspirations utilitaires, humanitaires et réalistes selon le goût du jour : ainsi pour Fortoul, Haussard, Houssaye, Thoré, Champfleury.

L'évolution n'apparaît pas moins nette pour le paysage. Avant le plein romantisme, la plupart des critiques ne voient dans les paysages flamands ou hollandais que des copies exactes mais serviles de la nature. Un peu plus tard, les paysagistes du Nord deviennent des poètes qui ont interprété le réel : ils séduisent, tantôt par leur « force romantique », tantôt par leur « vérité humaine ». Quant à Rembrandt, la magie de son clair-obscur obsède bientôt les imaginations. Naturellement, on le romantise : ainsi V. Hugo, à propos du docteur Faustus, dans *Notre-Dame de Paris*. Mais les réalistes et les naturalistes trouvent ensuite en lui, de par son extraordinaire vérité, un précurseur et un maître.

1. Toute recension doit aux auteurs l'amère politesse de leur signaler quelques lapsus. Il faut, cette fois, renoncer à cette formalité (car il serait trop vétilleux, de signaler, ici ou là, un *d* au nom de *Lenormant*). *Terra Vergata* (pour *Torre Vergata*) est une faute, curieusement insistante, de Chateaubriand (p. 267). — A la p. 104, note 66, je ne sais si l'on peut tirer quelque argument du mot *qui*, dans la phrase : « Qui vous a donc rendue si malheureuse ? » L'usage classique justifierait l'emploi de *qui* en un endroit où *quoi* est impossible. La Fontaine a dit : « Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage » ; et Clitandre à Acaste : « Qui te fait juger ton bonheur si parfait ? »

On saisit ainsi sur le vif, dans un domaine curieux, par un jeu serré de textes réunis et commentés avec bonheur, la double transition du classicisme au romantisme, puis du romantisme au réalisme. Souhaitons que le second volume ne tarde pas trop : de telles enquêtes, solides et précises, apportent beaucoup.

René Jasinski.

Honoré de Balzac, **Falthurne**, p. p. Pierre-Georges Castex. Un vol. in-8° de LXXXV-196 pages. José Corti, 1950.

Les anniversaires de 1949 et 1950 nous ont valu la publication des dernières œuvres inédites de Balzac qui sont conservées à la Collection Lovenjoul. Pour sa part, M. Castex a exhumé et *M^lle du Vissard*[1], et *Falthurne*. Deux textes bien dissemblables. L'un, datant de 1847, — suite tardive des *Chouans*, — provoque dès le début un intérêt historique et psychologique, et nous regrettons que le roman soit si tôt interrompu. L'autre, que l'éditeur a présenté ici-même en 1950, peut être daté de 1820.

Ce *Falthurne*, qu'il ne faut pas confondre avec un deuxième *Falthurne*, de 1823 ou 1824, que M. Bardèche a publié en 1943 et qui est ici réédité en appendice, est le premier roman que Balzac ait ébauché. Il n'a pas de valeur littéraire. C'est, pour ne pas employer d'expression plus forte, une des « bêtises que *M. de Balzac* faisait avant sa naissance ». Mais il nous apporte d'utiles indications sur les origines de la culture et du talent de l'auteur de la *Comédie humaine*. Après M. Prioult et M. Bardèche, M. Castex s'est penché sur ces problèmes, et il les a traités dans une copieuse et excellente introduction.

Œuvre toute livresque, et curieux document sur les lectures d'un jeune Français au début de la Restauration. On y saisit l'influence des livres classiques qui étaient lus et étudiés dans les collèges, celle d'ouvrages modernes qui étaient alors à la mode, et celle d'œuvres pour lesquelles Balzac éprouvait déjà un goût personnel. Peut-être M. Castex eût-il dû analyser plus en détail les éléments de ce salmigondis.

Si un de ses anciens professeurs avait pu lire ce « manuscrit de l'abbé Savonati », il eût salué au passage les nombreux clichés homériques (de l'Homère « embelli » par Bitaubé), les réminiscences de l'*Énéide*, du *Télémaque* et de notre théâtre classique, la bataille de livres du *Lutrin*, le dernier vers de l'*Orlando furioso* (p. 121), et la surabondance des figures de rhétorique : comparaisons, périphrases, métonymies, etc...

En revanche, il eût déploré la contagion des maladies littéraires du temps : le style troubadour — romance de la reine Hortense, le roman noir avec ses décors et ses personnages stéréotypés, le vampirisme (p. 19), le shakespearisme (Cymbeline), le werthérisme, l'ossianisme[2], le byronisme, le scottisme.... Et, à supposer qu'il eût feuilleté les productions du vicomte de Chateaubriand, il eût reconnu de l'*Atala* et du *René* (p. 10, 25, 46).

Ajoutons à cette liste bigarrée les œuvres satiriques ou burlesques qui alimentaient déjà chez Balzac la veine comique : *Don Quichotte* ou le *Roman comique* (épisode bouffon dans l'hôtellerie), *Candide* et autres pamphlets de Voltaire (p. 73, 103, 114, 140), et les romans de Rabelais (p. XXVIII, 54, 67, 69, 84, 88, 90).

1. Cf., sur la « couleur locale » bretonne, dans *M^lle du Vissard*, la *R. H. L.* de 1950, p. 236-237. Près de Pontorson, une localité s'appelle Sougéal ; mais il n'y a pas, dans ce canton, de Plougal, ou d'autre nom en *Plou*.

2. Mais quels sont donc les « anges irlandais » mentionnés p. 69 ? Si Balzac avait en vue *The loves of the angels* de l'Irlandais Thomas Moore, il faudrait dater cette page de 1823.

Balzac a prodigué les clichés de style, et particulièrement l'épithète noblement sentimentale. Mais l'auteur était-il sérieux ? Avec M. Castex, nous découvrons des parodies voulues (par exemple, p. 76, le baume inséré à travers la visière), le mélange du pathétique et du trivial, la répétition plaisante de certains clichés : on songe aux grosses farces parodiques de Flaubert. Cependant, nous ne savons plus, parfois, si le jeune pasticheur se moque du pathos sentimental classico-romantique, ou s'il l'admire.

M. Castex a très bien mis en lumière les tendances intellectuelles du jeune Balzac : anticléricalisme, irréligion, scientisme et occultisme, libéralisme, admiration pour Napoléon [1], goût de l'amour et de l'énergie. Et les Balzaciens goûteront les rapprochements qu'il fait entre *Falthurne* et les romans de la maturité [2].

RAYMOND LEBÈGUE.

PIERRE-GEORGES CASTEX, **Le conte fantastique en France de Nodier à Maupassant**. Un vol. in-8° de 466 pages. José Corti, 1951.

Beau sujet, difficile. Le « conte » semble plus aisé à définir que le « fantastique ». Mais, tout en indiquant, p. 253-254, ce qu'il entend par « de vrais contes », M. Castex ne s'y borne pas, ni même aux nouvelles. Il s'applique à des écrits aussi longs que *La Fée aux Miettes* (190 pages du format G. Charpentier), à des romans comme... *Le Centenaire* de Balzac, auquel il ne consacre pas moins de trois pages (174-177), à des scènes de drame (par exemple, *La Jacquerie*, p. 252), à un simple « reportage » de Maupassant sur le Creusot (p. 374), etc. Les *Chants de Maldoror* font l'objet d'un chapitre de trente pages, où M. Castex marque d'ailleurs plus d'intérêt aux épisodes dramatiques qu'aux morceaux lyriques (p. 327).

Sans doute le flacon importe-t-il moins que la liqueur, moins que le « fantastique » : un de ces mots comme *fantaisie*, dont l'emploi dans la littérature mériterait une monographie (dites-nous aussi ce qu'on a entendu au XIX^e siècle par *artiste*, et vous apporterez à l'histoire des idées et des mœurs une contribution positive). M. Castex note fort bien, à l'occasion, le sens que revêt l'adjectif *fantastique* (p. 65), mais il ne poursuit pas cette étude systématiquement, plutôt occupé de donner la recette du philtre. Le mot comporte, comme tant d'autres, une acception large, et même très large chez Ch. Bruneau [3], qui sent du reste combien sont différentes certaines des choses qu'il rapproche ; — et l'acception étroite à laquelle voudrait se tenir M. Castex, soucieux de distinguer le fantastique du merveilleux, du légendaire, du féerique, du satanique, etc., et de faire par là une place à son livre entre ceux de H. Matthey, de C. Grillet et M. Rudwin, de A. M. Killen, etc. Ne lui reprochons pas quelques empiètements : il s'est louablement évertué, en plusieurs endroits, à éprouver ou à caractériser son idée propre (p. 210, 345. etc.), après l'avoir posée et même exposée dès son Introduction (p. 8). Un Index final des *thèmes*, par analogie avec le dernier essai de J. B. Barrère, eût complété la satisfaction du lecteur, qui n'est pas sans goûter l'ordre logique suivi par H. Matthey dans son ouvrage sur le merveilleux. — Naturellement, ces deux mots, ici dissociés, de « conte fantastique » ne le sont pas ordinairement chez M. Castex, qui les unit pour

1. Il faudrait insister là-dessus. L'épopée révolutionnaire et impériale est exaltée sous le couvert des conquêtes normandes (p. 37 et 139). Telle phrase, p. 40, sur les succès féminins des Normands en Italie annonce, vingt ans d'avance, le début de la *Chartreuse de Parme*, et l'origine française de Fabrice del Dongo.

2. Lire, p. 108, l. 2, *son âme*, et, p. 36, dernière ligne, *Tancarville*. Pages 129-141, M. Castex relève dans les variantes les corrections de style.

3. *Histoire de la langue française*, t. XII, Colin, p. 144-145.

préciser l'effet du genre (p. 70), et aussi ses éléments constitutifs, fût-ce en soulignant ce qui manque à un écrit pour avoir droit au titre (p. 259).

Ces observations touchent à la technique, à la « poétique », comme l'écrit M. Castex d'après Mérimée (p. 272, 283). Notre curiosité pour ces problèmes nous porte à regretter qu'ils ne soient pas traités d'ensemble : ici encore, H. Matthey pouvait être mis au point et dépassé. Ce que j'en dis n'est pas pour ôter du prix à de judicieuses analyses comme celle des *Ames du Purgatoire* (p. 263). Mais le romancier de *la Peau de Chagrin* ne joue-t-il pas, lui aussi, sur deux tableaux, l'effet magique du talisman et l'implacabilité d'une maladie héréditaire ?

Cette esquisse d'une *histoire* (p. 455) du genre fantastique comprend deux parties : *Perspective d'ensemble* (105 pages) et *Les Maîtres du genre* (276 pages). Si la seconde l'emporte tellement en étendue, deux raisons n'y ont pas été étrangères : la publication par M. Castex lui-même d'une *Anthologie* du Conte fantastique français (1947), où l'auteur avait pris certaines habitudes de présentation, — et l'existence des bibliographies, éditions savantes, études critiques, qui ajoutent à l'attrait des Balzac, des Gautier, des Mérimée, des Nerval, etc., les ressources d'une documentation abondante. Une disproportion encore plus forte existe à l'intérieur de la première partie, qui offre à peu près autant de pages pour les six années 1828-1833 que pour la soixantaine d'années 1833-1890. Sans doute les années 1830, éclairées par les flammes du punch où l'on voyait tant de choses, sont-elles privilégiées en données de fait. Mais aussi, précisément à cause d'Hoffmann, cette période a fait l'objet de beaucoup plus d'études que la suite.

Ce n'est pas, l'on s'en doute, que nous reprochions à M. Castex de s'être assimilé toute cette littérature : au contraire. Peu importe qu'il ait omis, sur l'influence d'Hoffmann en France, quelques pages de S. Braak dans le *Neophilologus* de 1938 ; ou, sur le mal de Maupassant (p. 366), la lettre décisive de 1877 [1]. Il rachète amplement de telles lacunes par un chapitre comme le quatrième de la première partie, nourri de recherches originales, et par toutes sortes de trouvailles, depuis la restitution du pseudonyme d'Aloysius Block à R. Brucker (p. 60, n. 13), jusqu'à une source curieuse de *la Fée aux Miettes* (p. 150 et n. 1). De suggestifs rapprochements s'établissent entre *Manon Lescaut* et *le Diable amoureux* de Cazotte, d'une part (p. 33-34) ; avec *la Morte amoureuse* de Gautier, d'autre part. Ce dernier récit s'inspire de *Jocelyn* (p. 228-229) (et par là peut-être plus lointainement, de *Volupté*). Dans *Avatar*, Gautier se souvient du *Bhagavat* de Leconte de Lisle, de certaines poésies d'Eliphas Lévi (p. 242 et n. 36) ; il est swedenborgien dans *Spirite* (p. 245). Chez Balzac, M. Castex signale le sens martiniste de la *réconciliation* de Melmoth (p. 209) ; il précise la nature spirituelle de Séraphita, qu'il ne faut pas prendre pour un androgyne (p. 205). Selon lui, Nerval n'est point mort « sauvé », comme certains disent. Des mois de misère et de démence suivent *Aurélia*, et la seconde partie de *Pandora* [2] renie la mythe d'Isis et voit dans la femme l'instrument du malheur humain (p. 310 et suiv.). On remarquera aussi la traduction symbolique du nom de Claire Lenoir chez Villiers (p. 350) et, chez Maupassant, la mise en rapport du terme de *Horla* avec le normandisme *Horzain* (l'*Étranger*) (p. 383, n. 66). M. Castex enfin — et ceci est plus important — ne s'en laisse pas accroire par certaines similitudes entre un écrivain et tel ou tel autre, alors que le premier, en réalité, s'imite lui-même (ainsi pour Mérimée, p. 275). Parfois les recherches

1. L'article nous a été signalé par R. Lebègue. La lettre a été publiée par A. Vial dans le *Mercure de France* du 1er avril 1948.

2. Le livre de M. Castex était imprimé quand parut, dans la collection Pierre Seghers, le *Gérard de Nerval* de Jean Richer, qui donne, p. 184-187, des variantes de *Pandora*.

en étendue passent à côté du mot que rapportent les recherches en profondeur.

C'est surtout dans sa thèse secondaire (une édition de *Falthurne-Savonati*), qu'en retardant la date de *Falthurne-Séraphita*, M. C. pense avoir enlevé aux balzaciens l'unique vestige qu'ils croyaient détenir, d'un mysticisme de leur grand homme avant 1820. Le chapitre sur Balzac, dans *Le Conte fantastique*, etc., appellerait diverses remarques. Pourquoi si peu parler de *la Peau de Chagrin* (p. 198-199) ? Comme la visite de Raphaël à la forge me paraît, à moi, plus saisissante que celle de Maupassant au Creusot ! « Raphaël se crut transporté dans le monde nocturne et fantastique des ballades allemandes, etc. » Croirait-on que, malgré tant d'objurgations aux prédécesseurs de M. Castex, je doive encore constater ici des erreurs sur la date de certains textes ? Puisque M. Castex est si attentif à l'évolution de Balzac, au moins jusqu'en 1835 (car après... !), pourquoi attribue-t-il à l'année 1831 (voir ses pages 185 et 196) des passages insérés plus tardivement dans *Les Deux Rêves* (sur les apparitions relatées par Cardan), et dans *l'Élixir de Longue vie* (contre la suppression de l'héritage et pour le perfectionnement de ce « rouage ») ? Dans ce dernier conte, l'exclamation du père de Don Juan était exactement celle-ci : « Dieu !... répliqua le vieillard en grommelant... », ce qui peut s'interpréter un peu autrement que ne le fait M. Castex (p. 196-197). Une restriction entre parenthèses à la page 170 m'amène à préciser en quoi j'admets et en quoi je suspecte le dire de M^me^ Surville sur la fréquentation de la Sorbonne par son frère. Qu'il ait suivi des cours au *début* de la Restauration, comme elle l'écrit, je le crois. Mais la façon dont elle s'exprime me fait soupçonner une superposition de souvenirs. Si le triumvirat Cousin-Guizot-Villemain s'est fait applaudir, c'est à la *fin* de la Restauration. Après 1815, Ch. H. Pouthas me confirme que Guizot est resté *jusqu'en 1820* éloigné de la Faculté par ses fonctions administratives. Quant à Villemain, la thèse de J. Malavié, quand elle paraîtra, complètera heureusement les indications de G. Vauthier (p. 48) sur l'enseignement de ce professeur politicien.

On a quelque peine à arrêter son esprit sur ces détails quand on lit M. Castex, tant il analyse agréablement cette littérature fantastique. Eût-on gardé de tel récit (*Les Proscrits*, par exemple) une impression un peu différente de la sienne (p. 201) ; l'Alphonse de *la Vénus d'Ille* vous parût-il moins « sémillant » (p. 275) que lourdaud, etc., on se laisse aller au courant de ces narrations si limpides. Un jour qu'il recevait un romancier (Cherbuliez) sous la Coupole, E. Renan fit cette confidence : « Pour moi, devant ces attrayants volumes [les romans], ... je suis partagé entre deux sentiments, l'ardent désir de les lire et le regret qu'on n'ait pas pratiqué, en les imprimant, l'ancien système des manchettes qui permettait de ne parcourir que les marges ». Je gage que la thèse de M. Castex, en lui offrant mieux, beaucoup mieux que des manchettes, eût rendu l'historien des temps bibliques, pendant plusieurs heures, délicieusement infidèle à ses études spéciales. « Nodier et ses rêves », « Balzac et ses visions », « Gautier et son angoisse », « Mérimée et son art », « Nerval et son drame », « Lautréamont et sa frénésie », « Villiers et sa cruauté », « Maupassant et son mal » : que nous voilà bien situés, et dès avant la première ligne, dans chaque atmosphère ! A peine si l'on pense à certains jeux de Gautier sur ce motif qui n'ont guère dû le faire vibrer douloureusement, à peine si l'on trouve assez anodins la plupart des récits de Villiers (les deux premiers s'appelaient, en 1867-1868, *Histoires moroses*). Le titre de *Contes cruels* ne viendra qu'ensuite, mais c'est lui qui aura entraîné celui-ci.

Ce compte rendu est déjà bien long, et je n'ai pas encore abordé son objet principal. Il est évident, et ce qu'on a dit plus haut sur les disproportions le laissait pressentir, que M. Castex ne nous a pas donné exactement ce qu'il

annonçait, et qui eût été si utile au progrès des connaissances. Ainsi que le rappelait dans cette Revue M. D. Mornet [1], lorsque Mlle Dufrenoy eut pris pour sujet, *L'Orient romanesque en France* au XVIIIe siècle, elle « a lu tous les romans et contes orientaux qu'on peut trouver dans les grandes bibliothèques de France et des États-Unis ; et ce n'est pas peu dire, puisqu'elle en a trouvé 687 ». C'est qu'en effet, « les maîtres du genre », c'est fort bien pour l'enseignement ; mais la recherche historique exige autre chose. Des deux catégories que distingue P. Abraham parmi les amateurs d'art, le tempérament à palmarès (Balzac) et le tempérament à contemplation jalouse (Proust), je n'ai pas besoin de dire à laquelle appartient M. Castex : il s'intéresse surtout aux premiers prix.

Or, ne sait-on pas quel concours de circonstances, où ne triomphe pas toujours la seule équité, met un auteur en vedette, au détriment de certains autres ? M. Castex qui professe une vive admiration pour un Forneret, exhumé par les surréalistes et par Francis Dumont, ne consacre qu'une quinzaine de lignes à G. Sand, à propos de ce qu'elle doit à Hoffmann. L'impérissable souvenir que j'ai gardé d'une œuvre comme *Spiridion* proteste contre cette injustice : quel sentiment poétique, quelle pénétrante impression de présence surnaturelle, dans ces visions de couvent (à côté d'un fantastique plus grossier) ! — Et en dehors des grands écrivains, contentera-t-on notre curiosité par quelques pages sur Erckmann-Chatrian, Henri Rivière ou Cl. Vignon ? Ne sentons-nous pas que la production française en contes fantastiques a dû, pendant ces années dont on nous dit si peu de chose, se poursuivre plus ou moins par le livre, par la revue, par le journal ? N'y a-t-il pas eu, sous le Second Empire, des fabricants attitrés (tel Angelo de Sorr, l'auteur du *Vampire*), et des périodiques spécialisés (ainsi *Le Monde fantastique illustré*) ? — Un simple dépouillement des Tables annuelles de la *Bibliographie de la France* procurait une bonne base de départ. Même si M. Castex n'eût pas retrouvé un autre « âge d'or », peu importe : l'histoire littéraire s'intéresse aussi à l'âge de fer. Un conte fantastique *manqué* ou parodié (je pense aux *Facéties d'un homme mort* de Paul de Musset) peut en apprendre autant sur la « poétique » du genre que la plus brillante réussite.

Enfin l'historique des idées et du goût demanderait aussi quelques additions. P. 90 (mode des paradis artificiels), cf. le curieux passage du *Cousin Pons* [2], où Balzac veut expliquer par les effets du haschisch « les mystères du sabbat ». P. 94 (problème de la force électrique), rappeler que Balzac fut un précurseur et p. 98 (idées de Reichenbach) qu'il avait, dans l'orgie de *La Peau de Chagrin*, réduit une pensée à n'être — qui sait ? — qu'une « émanation d'acide carbonique » dégagée par le vin de Champagne. Sur l'esprit positif et la négation du miracle, la mention (p. 93) de *L'Avenir de la Science* s'imposait moins que celle de *La Vie de Jésus* et de l'action d'un Littré. Quant aux hallucinés, aliénés, trois noms étaient à citer, ceux des Drs Lélut, Moreau de Tours, et surtout Brierre de Boismont, dont le Traité a été lu par Baudelaire, Flaubert, etc. — Suivre avec soin les traductions d'auteurs étrangers : la *Bibliographie de la France* de 1849 donne, en tête de la Table des *Contes* : « L'homme au spectre ou le Pacte, par Ch. Dickens, Conte fantastique, traduit de l'anglais par Amédée Pichot. » — Tenir compte de l'expression du fantastique dans la musique (sans oublier Liszt, puisqu'on parle de Paganini), dans la peinture (cf. chez M. Castex, *Bibliographie*, p. 422, une note de Nodier sur une gravure de Piranèse), dans les décors de théâtre, dans la pantomime (Champfleury n'est ici indiqué que comme traducteur d'Hoffmann, et non point du tout comme l'auteur des *Contes d'Automne*).

1. Voir *R. H. L. F.*, 1950, n° 1, p. 86.
2. Bibliothèque Larousse, p. 106.

En s'engageant dans cette voie, et en donnant à sa seconde partie beaucoup moins d'extension, M. Castex eût écrit l'histoire du Conte et non celle de quelques conteurs. Son ouvrage eût été plus utile pour les lecteurs cultivés auxquels il s'adresse. Plus utile, et non moins agréable. On y eût retrouvé les qualités que l'on goûte dans celui-ci : belle ordonnance, juste équilibre des masses (la conception une fois admise), clarté et convenance de l'expression, sagesse et bonne foi. A voir comme M. Castex sait faire ce qu'il a voulu, on regrette encore plus qu'il n'ait pas voulu faire autre chose.

JEAN POMMIER.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1952.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, ces notes ne relèveront que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

DIVERS

— * Arland (Marcel). — La prose française : anthologie, histoire et critique d'un art. Tome I. — Stock, 1951.

— * Braibant (Charles). — Le métier d'écrivain (Coll. « Les grandes professions françaises »). — Ed. Corrêa, 1951.

— * Guyard (M.-F.). — La littérature comparée (Coll. « Que sais-je ? » nº 499). — Presses Universitaires, 1951.

— * Meylan (Pierre). — Les écrivains et la musique. II. Les modernes français. Études de musique et de littérature comparées [Baudelaire et Wagner. Mallarmé. Valéry. Claudel. André Gide et Chopin. Jacques Rivière et Debussy. Cocteau et les Six. Ramuz et Strawinsky]. — Lausanne, Éd. du Cervin, 1951.

— * Milch (Werner). — Ueber Aufgaben und Grenzen der Literaturgeschichte [Akademie der Wissenschaften und des Literatur. Abhandlungen der Klasse des Literatur, Jhg. 1950, N. 2]. — F. Steiner, Wiesbaden, 1950.

— Carré (Jean-Marie). — Les écrivains français en Égypte, 1782-1849 [Volney, Denon, Chateaubriand, G. de Nerval, J.-J. Ampère, X. Marmier]. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1950-1951.

— Cognet (Louis). — La littérature d'autobiographie. — *Sources*, nº 5, novembre 1951.

— Delarue (Paul). — Quelques observations sur le cheminement des contes populaires et de leurs éléments. — *Le Mois d'ethnographie française*, 1951, nº 10.

— Francia (Ennio). — Caratteri della « recherche » nella letteratura francesa. — *Humanitas* (Brescia), luglio 1951.

— Groult (P.). — Rutebeuf et la Bible. — La verrière et le soleil [critique la thèse défendue par J. Dagens dans les Mélanges Marcel Viller, *Revue d'ascétique et de mystique*, 1949 . — *Les Lettres Romanes*, novembre 1951.

— Henriot (Émile). — Le métier d'écrivain et l'art. — *Le Monde*, 16 janvier.

— Jourda (Pierre). — L'histoire littéraire et la littérature [résumé de conférence]. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1950-1951.

— Léonard (Albert). — La notion de littérature belge. — *Droit et Liberté*, nº 5, décembre 1951.

— Saurat (Denis). — La recherche en littérature [résumé de conférence]. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1950-1951.

Bibliothèques. — Cain (Julien). — Humanisme et bibliothèques. Situation des bibliothèques françaises. Conférence prononcée au Centre universitaire méditerranéen de Nice, le 12 mars 1951. — Nice, impr. Meyerbeer, 1951. [Le texte de cette conférence a été publié aussi dans les *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, IV, 1950-1951.]

Critique. — Rat (Maurice). — Les deux snobismes de la critique littéraire. — *L'Éducation Nationale*, 3 janvier.

Enseignement. — Clarac (P.). — Les méthodes actives et l'enseignement de la littérature dans les classes du second degré (enseignement secondaire). — *Les Études classiques*, avril-juillet 1951.

— Crouzet (Paul). — Paysage littéraire et photographie. — *Cahiers français d'information*, 1er décembre 1951.

Langue. — Pérus (Jean). — A propos de « Langage vulgaire et langue écrite ». — *La Pensée*, novembre-décembre 1951.

Mélanges. — * Mélanges de linguistique et de littérature romanes offerts à Mario Roques par ses amis, ses collègues et ses anciens élèves de France et de l'étranger. Tome I. — Baden, Éditions Art et Science ; Paris, M. Didier, 1950.

Poésie. — * Première anthologie vivante de la poésie du passé (du XIIe au XVIIe siècle). Préface, choix de poèmes, notices par Paul Eluard. — P. Seghers, 1951.

— * Döblin (Alfred). — Die Dichtung, ihre Natur und ihre Rolle [Akademie der Wissenschaften und des Literatur. Abhandlungen der Klasse des Literatur, Jhg. 1950, N. 1]. — Wiesbaden, F. Steiner, 1950..

— Caillois (Roger). — Obscurité, voyance et image poétiques. — *Médecine de France*, nº 21, 1951.

— Pommier (Jean). — Questions de « Poétique ». — *Annuaire du Collège de France*, 51e année, 1951.

— Schubel (Friedrich). — Dichtwerk und Literaturgeschichte. — *Vetenskaps-Societeten i Lund Arsbok 1950. Yearbook of the new Society of letters at Lund.*

Provinces. Régionalisme. — Levron (Jacques). — La vie intellectuelle en Anjou. [In] * Visages de l'Anjou. (Coll. Provinciales.) — Horizons de France, 1951.

— Roger (G.). — Qu'est-ce qu'un écrivain régionaliste ? — *L'École et la Vie*, 20 octobre 1951.

Roman. — * Romanorama oder die Perspektiven des Romans. — Innsbruck, Institut français, Cahiers de Saint-Christophe, 1951.

— Saint-Laurent (Cecil). — Défense et illustration du roman populaire. — *Les Nouvelles Littéraires*, 3 janvier.

— Saurat (Denis). — Les genres dans le roman. — *Marsyas*, octobre-novembre 1951.

Style. — Pinatel (Joseph). — Deux styles [style d'images et style d'idées]. — *L'École*, 22 décembre 1951.

Théâtre. — L. Ch[ancerel]. — Pour un inventaire des affiches des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. — *Revue d'histoire du théâtre*, 1951, III.

— Ledré (Charles). — Théâtre et « exercices » publics dans les collèges lyonnais du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècles (suite et fin). — *Bulletin de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon*, 1945-1949 [1950].

— Marie (Alfred). — La salle de théâtre du château de Fontainebleau (d'Henri IV à Louis-Philippe). — *Revue d'histoire du théâtre*, 1951, III.

— Sepos (D.). — Pièces françaises à sujet sud-est européen. — *La Revue de la culture européenne*, n° 1, juillet-septembre 1951.

Thèmes littéraires. — Dumas (Paul). — Thèmes littéraires. Le thème de l'aventure. — *Pédagogie*, décembre 1951.

— Hoog (Armand). — Rêve et littérature. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1950-1951.

XV^e^ SIÈCLE

Charles d'Orléans. — Robbins (Rossell Hope). — Some Ch. d'O. fragments. — *Modern Language Notes*, December 1951.

Chartier (Alain). — Chesney (Kathleen). — Some notes on the lyrics of A. C. — [In] * Mélanges offerts... à M. Roques. T. I, 1950.

Gerson (J.). — Glorieux (P.). — L'activité littéraire de G. à Lyon. Correspondance inédite avec la Grande-Chartreuse, 1424-1429 [Édition préparée par Mgr Vansteenberghe]. — *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, juillet-décembre 1951.

— Glorieux (P.). — La vie et les œuvres de G. Essai chronologique. — *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen-Age*, 1950-1951.

XVI^e^ SIÈCLE

Divers. — * Dictionnaire des Lettres françaises. Publié sous la direction de Mgr G. Grente, A. Pauphilet, Mgr L. Pichard, R. Barroux. Le Seizième siècle. Préface par Mgr G. Grente. Vue générale du XVI^e^ siècle, par Pierre Champion. — A. Fayard, 1951.

— * Hyma (Albert). — Renaissance to Reformation. A critical review of the spiritual and temporal influences on Medieval Europe. — Michigan, W. M. B. Eerdmans, 1951.

— * Lebègue (Raymond). — La poésie française de 1560 à 1630. 1^re^ partie. De Ronsard à Malherbe. 2^e^ partie. Malherbe et son temps. 2 vol. — Société d'édition d'enseignement supérieur, 1951.

— * Saulnier (V.-L.). — Paris devant la Renaissance des lettres. — Société d'édition d'enseignement supérieur, 1951.

— Élie (H.). — Quelques maîtres de l'Université de Paris vers l'an 1500. — *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen-Age*, 1950-1951.

— Henriot (Émile). — Un dictionnaire des lettres françaises. Le Seizième siècle. — *Le Monde*, 2 janvier.

Aubigné (Agrippa d'). — * Buffum (Imbrie). — A. d'A.'s *Les Tragiques*, a study of the baroque style in poetry. — New Haven, Yale University Press, 1951.

Bodin (Jean). — * Corpus général des philosophes français. Auteurs modernes (T. V, 3). Œuvres philosophiques de J. B. Texte établi, traduit et publié par Pierre Mesnard [I. Le Discours au Sénat et au peuple de Toulouse sur l'éducation à donner aux jeunes gens dans la République. Tableau du droit universel. La méthode de l'histoire. Jean Bodin vu par Pierre Bayle]. — Presses Universitaires, 1951.

Calvin (J.). — Garside Jr. (Charles). — C.'s Preface to the Psalter : a re-appraisal. — *The Musical Quarterly*, October 1951.

Du Bellay (J.). — Cohen (Marcel). — Quatre cents ans de défense et illustration. — *Les Lettres Françaises*, 2 août 1951.

Marguerite de Navarre. — * Soivé (Jean) et Launay (J.-J.). — M. d'A. et son temps. Exposition organisée par la municipalité d'Alençon et les Amitiés littéraires et artistiques. Bibliothèque municipale, 22 avril-4 mai 1950. — Alençon, Impr. Alençonnaise, 1950.

Michault Taillevent. — Watkins (John H.). — Michault [dit] Taillevent. A « mise au point ». — *The Modern Language Review*, July-October 1951.

Montaigne. — * Sclafert (Clément). — L'âme religieuse de M. — Nouvelles Éditions Latines, 1951.

— Blinkenberg (Andreas). — Quel sens M. a-t-il voulu donner au mot *Essais* dans le titre de son œuvre ? [remaniement d'un article publié en danois dans le « Memoriam Kr. Sanfeld », 1943]. — [In] * Mélanges de linguistique et de littérature romane offerts à M. Roques. Tome I. — M. Didier, 1950.

— Gambier (P.). — M. a-t-il assiégé Fontenay ? [non]. — *Revue du Bas-Poitou*, 2e livraison, 1951.

Rabelais. — * Lindfors-Nordin (E. G.). — *Berne, berner*, expressions rabelaisiennes. — Stockholm, Bergvall, 1948.

— Françon (Marcel). — Sur une source possible de R. — *Modern Language Notes*, November 1951.

— Spagnoli (John J.). — R.' humanism. — *The American Society Legion of Honor Magazine*, Autumn 1951.

Ronsard (P. de). — Françon (Marcel). — L'ode de R. : *Bel aubépin...* — *The French Review*, December 1951.

— Lebègue (Raymond). — Un volume de vers italiens annotés par R. — *Bulletin du Bibliophile*, 1951, nº 6.

Tyard (Pontus de). — Saulnier (V.-L.). — Un nouveau billet de P. de T. — *Bulletin du Bibliophile*, 1951, nº 6.

XVIIe SIÈCLE

Divers. — * Le Préclassicisme français. Textes recueillis et présentés par Jean Tortel [Études. — Petit mémento pour un demi-siècle. — Textes choisis]. — Éditions des « Cahiers du Sud », 1951.

— Arland (Marcel). — Quelques étapes de l'évolution du roman au XVIIe siècle. — [In] Le Préclassicisme français.

— Blanchard (André). — Aspects de la poésie réaliste. — [In] Le Préclassicisme français.

— Clarac (Pierre). — Les débuts de la Presse française. — *L'Éducation Nationale*, 1er novembre 1951.

— Cognet (Louis). — Le renouveau spirituel en France au XVII^e siècle. — [In] Le Préclassicisme français.

— Febvre (Lucien). — De 1550 à 1660 : la chaîne des hommes. Préface d'un historien. — [In] Le Préclassicisme français.

— Guerre (Pierre). — Pouvoir et poésie. — [In] Le Préclassicisme français.

— Henriot (Émile). — Le Grand siècle avant Louis XIV [d'après A. Adam]. — *Le Monde*, 12 décembre 1951.

— Mongrédien (Georges). — L'humanisme international au XVII^e siècle. — *L'Éducation Nationale*, 3 janvier.

— Mongrédien (Georges). — La préciosité. — [In] Le Préclassicisme français.

— Rat (Maurice). — Les trois Bérénice [Corneille, Racine... d'après * Émile Mireaux, La Reine Bérénice, A. Michel, 1951, chap. IX]. — *L'Éducation Nationale*, 22 novembre 1951.

— Tortel (Jean). — Quelques constantes du lyrisme préclassique. — [In] Le Préclassicisme français.

— Documents sur l'esprit libertin [extraits des « Quatrains du Déiste » et de « La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps »; projet d'interrogatoire de Théophile de Viau]. — [In] Le Préclassicisme français.

— Principaux recueils collectifs publiés de 1597 à 1653. — [In] Le Préclassicisme français.

— Voir : *XVI^e siècle. Divers.*

Langue. — Cohen (Marcel). — Le temps de Fénelon et la phrase française. — *Europe*, novembre 1951.

— Dauzat (Albert). — La préparation de la langue classique. — [In] Le Préclassicisme français.

Théâtre. — * Adams (H.) et Hathaway (B.). — Dramatic essays of the neo classic age. — Columbia University Press, 1950.

— Nadal (Octave). — La scène française d'Alexandre Hardy à Corneille. — [In] Le Préclassicisme français.

— Problèmes de la mise en scène des chefs-d'œuvre classiques [Entretiens de la Société d'histoire du théâtre en Sorbonne]. II. La tragédie classique, 7 et 14 avril 1951. — *Revue d'histoire du théâtre*, 1951, III.

Bossuet (J.-B.). — Cognet (Louis). — Juilly sous l'ancien régime (suite). B. à Juilly. — *Chroniques de Juilly*, n° 13, mai 1951.

Chapelain. — Voir : *Richelet.*

Corneille. — Barber (W. H.). — Patriotism and « gloire « in C.'s *Horace*. — *The Modern Language Notes*, July-October 1951.

— Bruyelle (Roland). — Le tricentenaire de *Nicomède*. — *Nouvelle Revue Pédagogique*, 15 octobre 1951.

— Nelli (René). — *Horace* et l' « odor di femmina ». — [In] Le Préclassicisme français.

Cyrano de Bergerac. — Voir : *Pascal (B.)*

Descartes. — * D. — *Discours de la méthode.* — Introduction et notes de J.-Cl. Margolin. — Delmas, 1951.

— Hommage solennel rendu à la mémoire de R. D. à l'occasion du III^e centenaire de sa mort. Allocutions de R. Bayer, A. Bridoux, G. Cohen, Martial Guéroult, Georges Davy, J. Cabannes, W. van Boetzelaer, Yvon Delbos. — *Bulletin de la Société française de philosophie*, janvier-mars 1950.

— Auger (L.). — Polémique entre D. et Gilles Personne de Roberval. — *Thalès*, t. VI, 1949-1950.

— Devivaise (Charles). — D. et la technique [résumé de conférence]. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1950-1951.

— Geymonat (Ludovico). — Aspetti moderni della metodologia di Cartesio. — *Rivista di filosofia*, aprile-giugno 1951.

— Gliozzi (Mario). — La fisica di D. — *Humanitas*, giugno 1951.

— Parisot (Paul). — D. en uniforme. — *Preuves*, décembre 1951.

— Valensin (Auguste). — Images de D. [résumé de conférence]. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1950-1951.

Dominique de Saint-Albert. — * Bouchereaux (S.-M.). — D. de St-A., sa vie et sa correspondance avec Jean de Saint-Samson (Th. compl.). — Rome, Daily American publishing C°, s. d. [1950].

— Bouchereaux (S.-M.). — D. de St-A., sa vie et sa correspondance avec Jean de Saint-Samson [résumé de thèse]. — *Annales de l'Université de Paris*, octobre-décembre 1951.

Durand (Étienne). — Tardieu (Jean). — E. D., poète supplicié. — [In] Le Préclassicisme français.

Fénelon. — * Liénart (S. Em. le cardinal A.). — Hommage à François de Salignac de La Mothe-F., archevêque de Cambrai. Discours prononcé au Palais de Soubise à Paris le 15 décembre 1951. — Lille, S. I. L. I. C., 41, rue de Metz, 1951 [publié aussi dans la *Semaine religieuse du diocèse de Lille*, 23 décembre 1951].

— * Little (Katharine Day). — François de F. Study of a personality. — New York, Harper and Bros, 1951.

— * F. en son temps. Hôtel de Rohan, 15 décembre 1951-15 janvier 1952. Préface de Ch. Braibant. — Les Amis des Lettres [Archives Nationales], 1951.

— Tricentenaire de la naissance de F. Célébration par la Société des Études du Lot. 21 octobre 1951 [Conférence de Mgr Calvet, « F. dans ses origines »]. — *Bulletin de la Société des Études du Lot*, 1951, supplément au 4e fascicule.

— Hort (G. M.). — F. : « The Swan of Cambrai ». — *Contemporary Review*, December 1951.

— Lachèze (Joseph). — F. Horizons pédagogiques. — *L'Enseignement chrétien. Studia*, novembre 1951.

— Larcena (Jean). — Notes sur F. à l'occasion de son tricentenaire. — *Revue générale belge*, décembre 1951.

— Lorson (Pierre), S. J. — F. promoteur de la paix. En marge d'un tricentenaire (1651-1951). — *Nouvelle Revue Théologique*, décembre 1951.

— Lorson (Pierre). — Pour le tricentenaire de F. (1651-1951). Ses textes et ses idées sur la guerre. — *Monde Nouveau-Paru*, nos 53-54, 1951.

— Seillière (Baron). — La psychologie des mystiques. Une direction fénelonienne typique : Madame de Montbéron. — *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1949, 2e semestre 1950.

François de Sales (St.). — Dangon (Georges). — St. [Fr. de S., évêque, prédicateur, missionnaire, écrivain, éditeur, imprimeur et fabricant de papiers. — *Le Courrier Graphique*, janvier-février.

Grimarest. — Voir : *Molière*.

La Fontaine. — * L. F. — Fables, mises en vers par J. de la F. — Texte annoté et précédé d'une introduction par V.-L. Saulnier (Bibliothèque de Cluny, 54-55). — Ed. de Cluny, 1950.

— * L. F. — Fables. Notes et commentaires de F. Strowski. — Tours, Mame, 1950.

— Clarac (Pierre). — Les fables de L. F. présentées à nos élèves. — *Bulletin de l'U. C. E. O.* (Bruxelles), 1er octobre 1951.

— Wadsworth (Philip A.). — An unpublished manuscript by L. F. [N. Y., Pierpont Morgan Library, MA. 834]. — *P. M. L. A.*, December 1951.

La Rochefoucauld. — * Bishop (Morris). — The life and adventures of L. R. — Ithaca (N. Y.), Cornell University Press, 1951.

Malherbe. — Ponge (Francis). — M. — [In] Le Préclassicisme français.

Mézeray. — * M. [F. E., dit de). — Observations sur l'orthographe de la langue françoise, transcription, commentaire et fac-similé du manuscrit de M., 1673, et des critiques des commissaires de l'Académie, précédés d'une Histoire de la gestation de la 1re édition du « Dictionnaire de l'Académie françoise », 1639-1694, par Charles Beaulieux (Bibl. de l'École des Hautes-Études. Fasc. 298). — Paris, E. Champion, 1951.

Molière. — * Fabre (Émile). — Notre M. — A. Michel, 1951.

— Dussane (Mme). — *Le Misanthrope. — Les Annales. Conférencia*, décembre 1951.

— Mandach (André de). — The first translator of M. : Sir William Davenant or Colonel Henry Howard. — *Modern Language Notes*, December 1951.

— Mongrédien (Georges). — Grimarest et la « Vie de M. de M. » [préface à une édition de la « Vie de M. de M. »]. — *Mercure de France*, janvier.

Pascal (B.). — * Guitton (Jean). — P. et Leibnitz. Étude sur deux types de penseurs (Philosophies de l'esprit). — F. Aubier, 1951.

— * Journet (Charles). — Vérité de P. Essai sur la valeur apologétique des *Pensées*. — St Maurice, Éditions de l'Œuvre de St Augustin ; Paris, Labergerie, 1951.

— Béguin (Albert). — P. sans histoire. — *Esprit*, novembre 1951.

— Mounin (Georges). — Cyrano de Bergerac et P. — [In] Le Préclassicisme français.

— Pons (Roger). — La présentation authentique des « Pensées « de P. — *L'Information Littéraire*, novembre-décembre 1951.

Peiresc. — * Cahen-Salvador (Georges). — P. (1580-1637). — A. Michel, 1951.

— Gravit (Francis W.). — P.'s provençal manuscripts. — *Speculum*, April 1950.

Racine (J.). — Lapp (John C.). — The oracle in *La Thébaïde*. — *Modern Language Notes*, November 1951.

— Lapp (John C.). — Time, space and symbol in *Iphigénie*. — *P. M. L. A.*, December 1951.

— Vier (Jacques). — Le *Mithridate* de R. — *L'École*, 5 janvier.

— Waltz (Mme H.). — Présentation de R. — *Cahiers de l'Éducateur*, décembre 1951.

Richelet. — Pitou (Spire). — R.'s attack on Chapelain. — *Modern Language Review*, July-October 1951.

Saint-Evremond. — S.-E. — *Les Académiciens*. Introduction de Henri Weitzmann. — *Les Belles Lectures*, 15-31 décembre 1951.

Saint-Simon. — * S.-S. — Mémoires. Introduction de J. de La Varende. 2 vol. (Collection du Flambeau). — Hachette, 1951.

— * S.-S. — Mémoires et portraits, choisis et préfacés par Pierre Gaxotte. Lithographies de Drian. — A. Fayard 1952.

Scarron. — * Le XVII[e] siècle galant. I. Nouvelles libertines de S., illustrées par P. Lemagny. — A. Guillot, 1951.

Sévigné (M[me] de). — Charageat (Madeleine). — Un don à Carnavalet [le projet de contrat de mariage du comte de Grignan et de Marguerite de S., 6 octobre 1668, Collection Wilmerding]. — *Arts*, 28 décembre 1951.

XVIII[e] SIÈCLE

Divers. — * Barth (Karl). — Images du XVIII[e] siècle. Traduction de Pierre Godet. Préface par Michel Braspart [L'homme du XVIII[e] siècle. Rousseau]. (Les Trois Mages, 4). — Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 1949.

— Chinard (Gilbert). — América en el espíritu francés del siglo XVIII [C.-R. du livre de Silvio Zavala, Mexico City, El Colegio Nacional, 1949]. — *The Hispanic American Historical Review*, August 1951.

— Rome (C. I.). — Un roman français du XVIII[e] siècle sur le Canada [N.-E. Framery, *Les Canadiens*]. — *La Revue de la culture européenne*, juillet-septembre 1951.

Théâtre. — Dainville (François de). — Les lieux d'affichage des comédiens à Paris en 1753. — *Revue d'histoire du théâtre*, 1951, III.

Auriol-Laraguel (J.-F. d'). — Gibert (U.). — Un ami de Fabre d'Églantine. Le poète Jean-François d'A.-L. — *Bulletin de la Société d'études scientifiques de l'Aude*, t. LI, 1950.

Choderlos de Laclos. — * C. de L. — *Les Liaisons dangereuses.* Préface et notes de P. Charpentrat (Classiques Delmas). — Delmas, 1950.

— Aury (Dominique). — La révolte de Madame de Merteuil. — *Les Cahiers de la Pléiade*, printemps-été 1951.

Diderot. — * D. — *Le Rêve de d'Alembert.* Entretien entre d'A. et D. et suite de l'entretien. Éd. critique d'après le manuscrit autographe de D., avec une étude et des notes de Paul Vernière (Société des textes français modernes). — Didier, 1951.

— * Palma (D. A.). — Das Menschenbild bei Denis D. — Thann, Éd. Alsatia, 1948.

— Blanchet (André). — [Sur les inédits de D.]. — *Le Figaro Littéraire*, 5 janvier.

— Gillot (Hubert). — Aux confins de deux siècles ou le roman douloureux de Madame de Vandeul. — *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres*, septembre 1951.

— Gillot (Hubert). — La « réparation d'une injustice » : D. « progressiste ». — *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres*, septembre 1951.

— Robert (Guy). — Le destin et les lois dans *Jacques le Fataliste.* — *L'Information Littéraire*, juillet-octobre 1951.

— Seznec (Jean). — Les *Salons* de D. — *Harvard Library Bulletin*, Autumn 1951.

— Thomas (Jean). — D., les Encyclopédistes et le grand Rameau. — *Revue de Synthèse*, janvier-juin 1951.

— Voir : *Balzac (H. de)*, *Encyclopédie.*

Duclos (Ch.). — Schmidt (Albert-Marie). — D., Sade et la littérature féroce. — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

Encyclopédie. — Cohen (Marcel). — L'*E*. et l'orthographe académique. — *Europe*, décembre 1951.

— Daoust (Joseph). — Les Jésuites contre l'*E*. (1751-1752). — *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres*, septembre 1951.

— Leroy (Maxime). — 1751-1951. L'*E*. et les encyclopédistes. — *Revue de Synthèse*, janvier-juin 1951.

— Montbas (H. de). — A propos d'un tricentenaire. Les Encyclopédistes n'ont pas voulu la Révolution. — *Revue de Paris*, novembre 1951.

— Prenant (Marcel). — L'*E*. et les origines de la science moderne. — *La Pensée*, novembre-décembre 1951.

— Soboul (Albert). — L'*E*. et le mouvement encyclopédiste. — *La Pensée*, novembre-décembre 1951.

— Vernière (Paul). — La critique biblique dans l'*E*. et ses sources spinozistes. — *Revue de Synthèse*, janvier-juin 1951.

Epinay (M^me^ d'). — * Les Pseudo-mémoires de M^me^ d'E. *Histoire de Madame de Montbrillant*. Texte intégral publié pour la première fois avec une introduction, des variantes, des notes et des compléments par Georges Roth, 3 vol. — Gallimard, 1951.

— Henriot (Émile). — Les mémoires arrangés de M^me^ d'E. — *Le Monde*, 23 janvier.

Helvétius. — Maublanc (René). — Un poète inconnu : H. — *Europe*, décembre 1951.

La Mettrie (J. O. de). — Fabureau (Hubert). — La M. et l' « Homme-machine ». — *Mercure de France*, novembre 1951.

Mably. — Miribel (Comte de). — Lettre de M. à Madame du Pin [3 février 1777]. — *Petite Revue des bibliophiles dauphinois*, 1948-1951.

Montesquieu. — Voir : *Tocqueville (A. de)*.

Prévost (Abbé). — Spitzer (Léo). — Le genre de « La Nouvelle-Orléans ». — *Modern Language Notes*, December 1951.

Rousseau (J.-J.). — Françon (Marcel). — Sur les dates mentionnées dans les *Rêveries d'un promeneur solitaire*. — *Studies in Philology*, October 1951.

— Guillemin (Henri). — Avec le *Promeneur solitaire*. — *Journal de Genève*, 18-19 novembre 1951.

— Jean-Nesmy (Dom Claude), O. S. B. — R. et l'homme moderne. — *La Pensée catholique*, n° 20, 1951.

— Lovell Jr. (Ernest J.). — Byron and *La Nouvelle Héloïse* : two parallel paradoxes. — *Modern Language Notes*, November 1951.

— Voir : *M^me^ d'Epinay*.

Sade (M^is^ de). — Lettre du M^is^ de S. à Marie-Dorothée de Rousset (première quinzaine de janvier 1779, ou 1780, ou 1781). Publiée et annotée par Gilbert Lély. — *Les Cahiers de la Pléiade*, printemps-été 1951.

— M^is^ de S. — La *vanille* et la *manille* [lettre du M^is^ de S. à sa femme, écrite au donjon de Vincennes, 1783]. Note d'Yvon Belaval. — *Les Cahiers de la Pléiade*, printemps-été 1951.

— Beauvoir (Simone de). — Faut-il brûler S. ? — *Les Temps modernes*, décembre 1951, janvier 1952.

— Lély (Gilbert). — Les ancêtres du marquis de S. — *Mercure de France*, janvier.

— Lély (Gilbert). — Une maîtresse du marquis de S., M^lle^ Colet, de la

Comédie Italienne [documents inédits]. — *Les Cahiers de la Pléiade*, printemps-été 1951.

— Voir : *Duclos*.

Volney. — * Gaulmier (Jean). — V. — Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1951.

Voltaire. — * Gilles (B.). — V. Son temps, sa vie, ses œuvres. — Centre de Documentation universitaire, 1951.

— J. B. — Correspondance de V. — *Bulletin du Bibliophile*, 1951, nº 6.

— Meyer (Paul H.). — V. and Hume's *Descent on the coast of Brittany*. — *Modern Language Notes*, November 1951.

— Quignard (Jacques). — Un établissement de texte : *Le Siècle de Louis XIV*, de V. — *Les Lettres Romanes*, novembre 1951.

XIXe SIÈCLE

Divers. — * Bonfantini (Mario). — Ottocento francese. — Torino, De Silva, 1950.

— * Bordeaux (Henry). — Histoire d'une vie. I. Paris aller et retour [souvenirs de 1896]. — Plon, 1951.

— * Hemmings (F. W. J.). — The Russian Novel in France, 1884-1894 [son influence sur les écrivains français : G. de Maupassant, J.-K. Huysmans, P. Margueritte, P. Bourget, Éd. Rod, Ch.-L. Philippe]. — London, Oxford University Press, 1950.

— * Klee-Palyi (Flora). — Anthologie der französischen Dichtung, von Nerval bis zur Gegenwart. Anthologie de la poésie française de Nerval à nos jours. I. Die Vorläufer. Les Précurseurs. [Mit Hilfe französischer Dichter ausgewählt und herausgegeben von Flora Klee-Palyi]. — Wuppertal-Elberfeld, Druck von J. H. Born, 1950.

— * Matoré (Georges). — Le vocabulaire et la société sous Louis-Philippe (Société de publications romanes et françaises, XXXIII). — Genève, Droz ; Lille, Giard, 1951.

— Brandi (C.). — Psicoanalisi e poesia : Baudelaire, Mallarmé, Lautréamont. — *L'Immagine*, nº 2, 1948.

— Koesmann (E.). — De doctrinairen tijdens de Restauratie. — *Tijdschrift voor Geschiedenis*, 1951, nos 1-2.

— Pasteur Vallery-Radot. — Pasteur et les lettres. — *La Revue*, 15 novembre 1951.

— Randal (Georges). — Mme de Loynes, Jules Lemaître et son Egérie posthume [Myriam Harry]. Le dîner du Vendredi-Saint, 1869 [documents inédits : billets de Flaubert, Taine, Renan, etc.]. — *Quo Vadis*, octobre-décembre 1951.

— Reboul (Pierre). — Notes sur Stendhal, Vigny, Hugo [I. Vanderbourg et le premier *Racine et Shakespeare*. — II. Scribe et le second *Racine et Shakespeare*. — III. *Une Bouteille à la mer*. — IV. La Chanson de Gavroche]. — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

— Salmon (André). — Deux pèlerinages aux sources. De Verlaine à Courteline. — A quoi rêvent les jeunes gens [Musset et Vigny]. — *Les Nouvelles Littéraires*, 15 novembre 1951.

Romantisme. — * Canat (René). — L'Hellénisme des romantiques. La Grèce retrouvée. Note liminaire de Paul Crouzet. — M. Didier, 1951.

— * Giraud (Jeanne). — Aux origines du romantisme. La querelle de la mythologie et le duel Staël-Chateaubriand. — Extrait des *Annales de l'Université de Poitiers*, 2e série, nº 2, 1949 [1951].

— Problèmes du romantisme. N° présenté par Maurice Levaillant. — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

— Barrère (Jean-Bertrand). — Sur quelques définitions du romantisme. — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

— Boutet de Monvel (A.). — Postérité du héros romantique. — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

— Dédéyan (Charles). — La notion de poésie dans le cosmopolitisme préromantique (1790-1815). — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

— Evans (David Owen). — Le romantisme social. — *Revue d'histoire économique et sociale*, 1951, n° 3.

— Levaillant (Maurice). — Problèmes ou problème du romantisme. — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

— Matoré (Georges). — Les notions d'art et d'artiste à l'époque romantique. — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

— Valette (Jacques). — Du romantisme et de sa décadence [d'après les travaux de A. Lovejoy, « Essays in the History of Ideas », Baltimore, 1948, et de M. Praz, « The Romantic agony », Oxford University Press, 1951, trad. angl. de A. Davidson, 2e éd.]. — *Mercure de France*, novembre 1951.

Symbolisme. — Barre (André). — Cahier n° 3 de la « Bibliographie de la poésie symboliste ». — *Revue Palladienne*, octobre-novembre 1951.

Théâtre. — Fleury (Michel). — Documents relatifs à l'histoire du théâtre conservés aux Archives du département de la Seine et de la Ville de Paris [fonds des faillites du Tribunal de commerce de la Seine, sous-série D. $4V^3$]. — *Revue d'histoire du théâtre*, 1951, III.

— Lelièvre (Renée). — Les séjours à Paris d'un magnat du théâtre : Augustin Daly. 1886-1888-1891. — *Revue d'histoire du théâtre*, 1951, III.

— Nepveu-Degas (Jean). — Toulouse-Lautrec et le théâtre [à propos des expositions de l'Orangerie et de la B. N.]. — *Revue d'histoire du théâtre*, 1951, III.

About (Edmond). — Lemay (Pierre). — Il y a cent ans E. A. découvrait Nice [lettres inédites d'E. A. à Eugénie Fort]. — *Nice-Matin*, 6-7 janvier.

Agoult (Mme d'). — Voir : *Sand (G.)*.

Albany (Ctesse d'). — * Pellegrini (Carlo). — La Contessa d'Albany e il salotto del Lungarno (Collana di saggi). — Napoli, Edizioni scientifiche italiane, 1951.

— Ziegler (Henri de). — Sur un livre de Carlo Pellegrini. La comtesse d'A. — *Gazette de Lausanne*, 15-16 décembre.

Amiel (H. F.). — * Cangemi (Francesco). — E.-F. A. — Palermo, La Rupe, 1950.

Balzac (H. de). — * H. de B. — Scènes de la vie militaire. *Les Chouans. Une passion dans le désert* (Éd. du centenaire des Œuvres complètes illustrées de B. 35). — A. Guillot, 1951.

— * H. de B. — Scènes de la vie politique. *Une ténébreuse affaire. Un épisode sous la Terreur* (Éd. du centenaire des Œuvres complètes illustrées de B. 36). — A. Guillot, 1951.

— * H. de B. — La Comédie humaine [27]. *Le Curé de village. Le Médecin de campagne.* — Givors, A. Martel, 1951.

— * H. de B. — Scènes de la vie privée. *Le Curé de village.* Préface d'Albert Béguin (Œuvres de B. Le Club français du Livre. Classiques. Vol. 22]. — Club français du Livre, 1951.

— * H. de B. — *Le Médecin de campagne*. Préface de Bernard Guyon (Le Club français du Livre. Classiques. Vol. 21). — Club français du Livre, 1951.

— * H. de B. — *La Peau de chagrin*. Préface de Michel Carrouges (Le Club français du Livre. Classiques. Vol. 19). — Club français du Livre, 1951.

— * B. à Saché [contient les communications lues à la séance extraordinaire du Comité B. de Touraine, 29 avril 1951]. — Tours, impr. Gibert-Clarey, 1951.

— * Association des amis de Saché. B. à Saché. Iconographie balzacienne, présentée par Horace Hennion. Archives du château de Saché, présentées par Georges Collon. [Catalogue de l'] exposition inaugurée le 29 avril 1951. — Tours, impr. Gibert-Clarey, 1951.

— Arnoldson (L.). — A la recherche de la maison Thuillier des *Petits Bourgeois* de B. — [In] B. à Saché.

— Arrault (Albert). — B. et Madame de Berny dans la Vallée du lys. — [In] B. à Saché.

— Auvray (Henri M.). — En marge d'un projet de mariage de B. en Touraine. — [In] B. à Saché.

— Bertault (Philippe). — Les hôtes ecclésiastiques du château de Saché (En marge du *Lys dans la Vallée*). — [In] B. à Saché.

— Cesare (R. de). — Immagini di carità nella *Comédie Humaine*. — *Vita e Pensiero*, 1949.

— Chaillet (J.). — Saché et l'impossible repos. — [In] B. à Saché.

— Collon (Georges). — Les seigneurs de Saché. — [In] B. à Saché.

— Curtius (Ernst Robert). — B. to day [traduit de « Kritische Essays zur europäischen Literatur »]. — *Essays on criticism*, October 1951.

— Dupuy (Aimé). — Aspect social du médecin dans *La Comédie Humaine*. — *Nouvelle Revue Pédagogique*, 15 novembre, 1er décembre 1951.

— Hennion (Horace). — Le bouquet champêtre de Félix de Vandenesse. — [In] B. à Saché.

— Lotte (Dr Fernand). — Le duel dans *La Comédie Humaine*. — *Médecine de France*, nº 25, 1951 [voir aussi : B. à Saché].

— Massant (Raymond). — B. historien pittoresque de la France. — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

— Maurevert (Georges). — Gentilshommes de lettres. H. de B. — *Le Fureteur*, décembre 1951.

— Métadier (Paul B.). — B. européen. — [In] B. à Saché.

— Pommier (Jean). — B. et les artistes. — *Annuaire du Collège de France*, 1951.

— Pommier (Jean). — Notes balzaciennes [I. A propos de répertoires. — II. L'idée qui tue. — III. Comment B. relaie Diderot. — IV. Querelle de naturalistes. — V. De « l'instinctologie »]. — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

— Pommier (Jean). — Préface à *Modeste Mignon*. — [In] *L'œuvre de Balzac*, Formes et Reflets, 1951.

— Poulet (Georges). — Espace et temps balzaciens. — *Les Temps Modernes*, novembre-décembre 1951.

— Surer (Paul). — Quelques cadres d'étude pour *Le Père Goriot*. — *L'Information Littéraire*, novembre-décembre 1951.

— Tattevin (Georges). — B. en pays guérandais. — *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de la Loire-Inférieure*, 1950 [publié en 1951].

— Weelen-Dutacq (J.). — Le premier pas vers *La Comédie Humaine* : comment B. apprit à lire. — [In] B. à Saché.

— Zeek (C. F.). — Balzac as a business man. — *The French Review*, December 1951.

Ballanche. — Dédéyan (Charles). — Une lettre inédite de B. [6 octobre ?,

entre 1833 et 1836]. — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

Baudelaire (Ch.). — * Baudelaire on Poe. Critical papers, tr. and ed. Lois and F. E. Hyslop, Jr. — State College, Pa., Bald Eagle Press, 1952.

— * Macchia (Giovanni). — La critica letteraria di B. — Rome, Edizioni universitarie, 1950.

— Benjamin (Walter). — Ueber einige Motive bei B. — *Sinn und Form*, 1949, H. 4.

— Decaunes (Luc). — B. le fraternel. — *Les Lettres Françaises*, 7 novembre 1951.

— Decaunes (Luc). — La victoire esthétique de B. — *Cahiers du Sud*, nº 308, 2e semestre 1951.

— Rat (Maurice). — B. a recréé Poë plus qu'il ne l'a traduit. — *Le Figaro Littéraire*, 5 janvier.

— Ruff-Languillaire (Marcel). — Le drame de la technique dans B. [résumé de conférence]. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1950-1951.

— Vincent (Mlle). — B. critique. — *Technique. Art. Science. Revue de l'enseignement technique*, octobre 1951.

— Voir : *Sainte-Beuve.*

Bloy (Léon). — At. [Auriant]. — Sept lettres inédites de Georges Darien à L. B. — *Quo Vadis*, octobre-décembre 1951.

— Rouzet (Georges). — Une source maçonnique de L. B. [influence de son père et des ouvrages maçonniques]. — *Quo Vadis*, octobre-décembre 1951.

— Vier (Jacques). — L. B. pamphlétaire. — *L'École*, 8 décembre 1951.

Bonald. — De Corte (Marcel). — La filosofía política de B. — *Arbor*, diciembre 1951.

Boylesve (R.). — Gérard-Gailly. — Le nom de « B. ». — *Bulletin du Bibliophile*, 1951, nº 6.

Brunetière (F.). — Voir : *Maupassant (G. de).*

Bulos (François). — Voir : *Hugo (V.).*

Chateaubriand. — * Ch. — *Atala. René.* Éd. Phyllis Crump. — M., Manchester University Press, 1951.

— * C. — Lettre à M. de Fontanes sur la Campagne romaine. Édition critique par J.-M. Gautier (Textes littéraires français). — Genève, Droz; Lille, Giard, 1951.

— Clarac (Pierre). — Une première version inédite des *Remarques* de C. *sur les affaires du moment.* — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

— La Londe (L. de). — En marge des *Mémoires d'Outre-Tombe* et des *Promenades dans Rome* : le cardinal de Clermont-Tonnerre et le conclave de 1823 [lettre inédite du cardinal de C.-T.]. — *Mercure de France*, novembre 1951.

— Levaillant (Maurice). — Trois lettres inédites de C. à Madame de Montcalm (Bibliothèque de l'Université de Paris, papiers du duc de Richelieu, 3 avril 1821, 7 juin 1822, 6 janvier 1829). — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

— Rat (Maurice). — Comment Atala devint le nom d'une jument et d'une coiffure en vogue. — *Le Figaro Littéraire*, 24 novembre 1951.

— Voir : *Romantisme.*

Constant (B.). — Cordié (C.). — I diari intimi di B. C. — *Annali della Scuola normale superiore di Pisa*, t. XVIII, 1949, nos 3-4.
— Guillemin (Henri). — A propos de *Cécile*. C. le sincère. — *Journal de Genève*, 30-31 décembre 1951.
— Pellegrini (Carlo). — *Cécile* di B. C. — *Rivista di letterature moderne*, luglio-settembre 1951.
— Roulin (Alfred). — La « seconde » édition d'*Adolphe*. — *Bulletin du Bibliophile*, 1951, no 6.

Corbière (T.). — Trois inédits de T. C., présentés par Tristan Tzara. — *Les Lettres Françaises*, 15 novembre 1951.
— Resurrection of a poet. — *The Times Literary Supplement*, 30th November 1951.
— Qui a prétendu que T. C. était mort fou ? [Le Braz ? Le Goffic ? Tiercelin ?]. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, septembre-octobre 1951.

Courteline (Georges). — Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Cousin (Victor). — Voir : *Stendhal.*

Darien (Georges). — Voir : *Bloy (L.).*

Erckmann-Chatrian. — Benoît-Guyod (Georges). — L'histoire dans les romans nationaux d'E.-C. — *Annuaire-bulletin de la Société de l'histoire de France*, 1948-1949 (1950).

Flaubert (G.). — * G. F. — Letters, selected with introduction by Richard Rumbold, tr. by J. M. Cohen. — New York, Philosophical Library, 1951.
— * Seznec (Jean). — F. à l'Exposition de 1851. — Oxford, Clarendon Press, 1951.
— Lévy (Yves). — Quand Lamartine défendait *Madame Bovary* (une lettre inédite de F., janvier 1857). — *Évidences*, novembre 1951.
— Spencer (Philip). — F. and the Grotesque. — *The Listener*, 8th November 1951.

France (A.). — * Cesare (Raffaele de). — Fonti e reminiscenze vigniane nell'opera di A. F. — Il Solco, Città di Castello, 1948.
— Documents inédits sur A. F. [In] * Ch. Braibant, Le métier d'écrivain, Paris, 1951 [p. 150, 165, 198-199].
— Paraf (Pierre). — La société française à travers l'œuvre d'A. F. — *Le Lys Rouge*, été-automne 1951.
— A reluctant writer [A. F.]. — *The Times Literary Supplement*, 28th December 1951.

Goncourt (E. et J. de). — Un inédit de J. de G. [*La Grippe*, poème, Archives du lycée Condorcet]. — *La Quinzaine littéraire*, no 3, 8 juillet 1949.
— Bauër (Gérard). — L'Académie G. — *L'Éducation Nationale*, 22 novembre 1951.
— Essai de bibliographie des G. Œuvres d'E. et J. de G. — *Biblio*, décembre 1951.

Guérin (Charles). — Le Dantec (Yves-Gérard). — Un grand poète et une grande âme. Ch. G. — *Les Amis de St-François*, novembre 1951-janvier 1952.

Hugo (V.). — * V. H. — Œuvres complètes. [13] *Le Roi s'amuse. Lucrèce Borgia.* Préface de Michel Braspart. — Givors, A. Martel, 1951.
— * V. H. — *La Fin de Satan.* Introduction et notes de Paul Vernière. — Delmas, 1951.

— Nouveaux inédits de V. H., présentés par Henri Guillemin. — *Gazette de Lausanne*, 8-9 décembre 1951.

— V. H. — Vers inédits, publiés par Henri Guillemin. — *Marsyas*, octobre-novembre 1951.

— Bailleul (Jean). — V. H. en 1851 (Portraits centenaires). — *L'École* 24 novembre 1951.

— Benoît-Guyod (Georges). — V. H. représentant du peuple. — *L'Homme Libre*, décembre 1951-janvier 1952.

— Boyé (Maurice-Pierre). — La dernière amie de V. H. [Juana Richard-Lesclide, bibliothécaire de la maison de V. H., 1866-1951]. — *Les Nouvelles Littéraires*, 27 décembre 1951.

— Colmant (P.), S. J. — V. H., poète épique : *La Conscience*. — *Les Études classiques*, avril-juillet 1951.

— Dresse (Paul). — V. H. aux eaux wallonnes. — *La Vie wallonne*, 4e trimestre 1951.

— Du Bouchet (André). — L'infini et l'inachevé [C.-R. de : V. H. Océan. Poèmes inédits. Édité par Ollen Borff, A. Michel, 1942. — Pierres. Éd. par H. Guillemin, 1951]. — *Critique*, novembre 1951.

— Gérard (René). — Les dessins d'écrivains. V. H. — *Le Courrier Graphique*, novembre-décembre 1951.

— Guillemin (Henri). — V. H. et son fils Charles [documents inédits]. — *Revue générale belge*, novembre 1951.

— Langeron (Roger). — Cache-cache [la surveillance des relations avec V. H., exilé à Jersey, par le préfet de la Manche, d'après une correspondance préfectorale communiquée par Éd. Herriot]. — *Le Figaro*, 21 décembre 1951.

— Piétri (François). — L'Espagne de V. H. *Ruy Blas*. — *La Revue*, 1er janvier.

— Regard (Maurice). — *Les Burgraves* et la *Revue des Deux-Mondes*. Documents inédits [letires de François Buloz]. — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

— Rouault de La Vigne (René). — V. H., political candidate. — *The American Society Legion of Honor Magazine*, Autumn 1951.

— Ullmann (Étienne de). — La transposition dans la poésie lyrique de H. des *Odes et Ballades* aux *Contemplations*. — *Le Français Moderne*, octobre 1951.

— L'évolution politique de V. H. de 1822 (*Odes et Ballades*) à 1840 (*Les Rayons et les Ombres*). Suite d'un cours de M. Teynier. — *Bulletin de l'Institut français de Copenhague*, décembre 1951.

Huysmans (J.-K.). — [Lettre de H. au Ministre de l'Intérieur (mars 1866) pour solliciter un emploi dans les bureaux du ministère]. Dossier de J.-K. H., A. N., F16 I 569. — [In] * Ch. Braibant, Le métier d'écrivain. Corrêa, 1951.

— Anna (L. de). — La conversione di J.-K. H. — *Humanitas*, 3, 1948.

— Daoust (Joseph). — H. toujours vivant, avec deux lettres inédites [Lettre à Montrosier, août 1876 ; lettre à Léon Leclaire, 27 avril 1896]. — *L'Information Littéraire*, novembre-décembre 1951.

Janin (**Jules**). — Voir : *Stendhal*.

Jouffroy. — Voir : *Stendhal*.

Lamartine (**A. de**). — Bornecque (Jacques-Henry). — L. et le curé. — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

— Guillemin (Henri). — L. et Louis-Napoléon Bonaparte. — *Journal de Genève*, 14-15 octobre 1951.

— Olphe-Galliard (J.-R.). — Ascendants de L. — *De l'un à l'autre*, no 10, janvier.

— Simon (Jean). — L. et le notaire. — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.
— Voir : *Flaubert* (*G.*).

Lautréamont. — Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Leconte de Lisle. — Mondor (Henri). — Filiations poétiques [influence de L. de L. sur Rimbaud et Valéry ?]. — *Résonances*, n° 5, 4^e trimestre 1951.

Lemaître (Jules). — Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Le Vavasseur (G.). — Vieillard (J.). — La nature et le paysan dans l'œuvre de G. Le V., poète normand. — *Recueil des publications de la Société havraise d'études diverses*, 1939-1949 [1950].

Loti (P.). — Borgeaud (H.). — La maison de P. L. — *Revue Maritime*, janvier.

Maeterlinck (M.). — Quelques lettres de M. M. adressées à Marie Kalff [M^me Lenormand], commentées par H.-R. Lenormand. — *La Quinzaine littéraire* (Bruxelles), n° 1, 8 juin 1949.

Mallarmé. — * Cohn (Robert Greer). — L'œuvre de M. *Un coup de Dés.* Traduit du manuscrit anglais inédit par René Arnaud (Coll. « Critique et création »). — Les Lettres, 1951.
— * Cent inédits de et autour de M. — Préface de Henri Mondor. — Bruxelles, Les Éditions « L'Écran du monde ».
— * Delfel (Guy). — L'esthétique de S. M. Préface d'Étienne Souriau (Bibliothèque d'esthétique). — Flammarion, 1951.
— Lettre inédite de S. M. [31 avril 1878, à Marius Roux], présentée par H. Mondor. — *Arts*, 2 novembre 1951.
— Chassé (Charles). — Explication objective du poème de M. sur *L'éventail de Méry Laurent.* — *Daphné* (Gap), 1^re année, n^os 2-3, décembre 1950.
— Chassé (Charles). — Le thème du soleil chez M. — *Quo Vadis*, octobre-décembre 1951.
— Contini (G.). — Sulla trasformazione dell' *Après-midi d'un faune.* — *L'Immagine*, n° 2, 1948.
— Gavelle (Robert). — Gœthe et M. ou les secrets du *Faune.* — *Cahiers du Sud*, 2^e semestre 1951.
— Magnani (L.). — M. e i miti della musica. — *L'Immagine*, n° 2, 1948.
— Magny (C. E.). — Frontière de M. — *L'Immagine*, n° 2, 1948.
— Missac (P.). — Sur une limite de M. — *L'Immagine*, n° 2, 1948.
— Mondor (H.). — M. et Rodenbach. — *L'Immagine*, n° 2, 1948.
— Raimondi (G.). — M. poeta di circostanza. — *L'Immagine*, n° 2, 1948.
— Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Maupassant (G. de). — * Sander (Ernst). — M. Biographie. — Mannheim, Kessler, 1951.
— Vial (André). — M., Brunetière et la *Revue des Deux-Mondes.* Lettres inédites du romancier au critique. — *Bulletin du Bibliophile*, 1951, n^os 2 et 6.

Mérimée (P.). — Voir : *Stendhal.*

Michelet (J.). — Barbey (Frédéric). — M. et l'histoire suisse. — *Journal de Genève*, 28-29 octobre 1951.

Mistral (Frédéric). — At. [Auriant]. — Six lettres inédites de F. M. à Marius Roux [1869-1870, 1876]. — *Quo Vadis*, octobre-décembre 1951.

Moréas (Jean). — Lizop (Raymond). — Un poème « luchonnais » de J. M. — *Revue de Comminges*, 4e trimestre 1951.

Musset (A. de). — Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Nerval (G. de). — J. B. — Le *Voyage en Orient* de G. de N. [C.-R. de l'éd. G. Rouger]. — *Bulletin du Bibliophile*, 1951, n° 6.

— Jean (Raymond). — Sur une lettre autographe de G. de N. [à Hipp. Lucas, décembre 1840, publiée incorrectement par J. Marsan, « Correspondance de Nerval », 1911]. — *Annales de Bretagne*, 1951.

— Richer (Jean). — L'amitié de N. et de Papion Duchateau. — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

Nodier (Ch.). — Dargaud (Marius). — N. mémorialiste. *Suites d'un mandat d'arrêt* (fragment inédit). — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

— Richer (Jean). — Notes bibliographiques sur Ch. N. — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

— Vivier (Michel). — Ch. N., romantique et royaliste. — *Aspects de la France*, 28 septembre 1951.

Nouveau (G.). — Brenner (Jacques). — Mœurs littéraires. A propos de G. N. — *L'Observateur*, 10 janvier.

— Dorison (Guy). — G. N. illustra par sa vie et par sa mort les poésies d'Humilis. — *La Croix*, 25-26 novembre 1951.

— Dumay (Raymond). — G. N., poète caché dans le soleil. — *Gazette des Lettres*, 15 novembre 1951.

Papion Duchateau. — Voir : *Nerval (G. de).*

Pouvillon (E.). — Lizop (Raymond). — E. P. — *Bulletin de la Société de Géographie de Toulouse*, novembre-décembre 1951, janvier-mars 1952.

Renan (E.). — Chadbourne (Richard M.). — R. as prophet of the European and world future. — *The American Society Legion of Honor Magazine*, Winter 1951.

— Chadbourne (Richard M.). — R.'s revision of his *Liberté de Penser* articles. — *P. M. L. A.*, December 1951.

Renard (J.). — Dupuy (Aimé). — Pour une connaissance de la campagne française. Le village français, d'après le *Journal* de J. R. — *Nouvelle Revue Pédagogique*, 1er octobre 1951.

— Tumiati (Corrado). — J. R. — *Il Ponte*, luglio 1951.

Rimbaud (A.). — Emanuelli (E.). — Due lettere di R. — *Inventario*, n° 2, 1949.

— Etiemble. — Un mythe explose. — *Les Temps Modernes*, janvier.

— Montal (Robert). — Défense de R. [contre A. Pourquier, dans *Rolet*]. — *Le Thyrse*, 1er janvier.

— Piatier (J.). — Une nouvelle « affaire R ». ou la « naissance et la mort d'un Dieu ». — *Le Monde*, 16 janvier.

— Voir : *Leconte de Lisle.*

Rosny (J.-H.) aîné. — J.-H. R. aîné. — *Les Xipéhuz*. Introduction de Vincent Muselli. — *Les Belles Lectures*, 1er-14 novembre 1951.

Roux (Marius). — Voir : *Mallarmé (S.), Mistral (F.).*

Saint-Simon (Cte C.-H. de). — * St-S. — Textes choisis. Préface, com-

mentaire et notes explicatives par Jean Dautry (Les Classiques du peuple). — Éd. Sociales, 1951.

Sainte-Beuve. — * Œuvres de S.-B. II. Portraits littéraires (*fin*). Portraits de femmes. Texte présenté et annoté par Maxime Leroy (Bibl. de la Pléiade). — Gallimard, 1952.

— Billy (André). — S.-B. et Baudelaire. — *Revue de Paris*, janvier.

Samain (A.). — * Cordié (Carlo). — Due epigoni del Simbolismo francese : A. S. e Louis Le Cardonnel, con lettere e documenti inediti [A. S. I. Influenze letterarie e affinità d'arte e di vita. — II. S. postumo. — III. S. « color di rosa » (le edizioni di lusso). — IV. Cinquant'anni di critica intorno a A. S. — V. Rittrato di arcade...]. — Arona (Milano), Paideia, 1951.

— A. S. — *Tristis*. Poème inédit. — *Matines*, 2e semestre 1951.

Sand (George). — * Dolléans (Édouard). — Féminisme et mouvement ouvrier. G. S. Avant-propos par Jean Le Pavec. Préface par Armand Hoog (Coll. « Masses et militants »). — Les Éditions ouvrières, 1951.

— Marix-Spire (Thérèse). — Bataille de dames. G. S. et Madame d'Agoult (d'après des documents inédits). — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

— Maurois (André). — Le mariage de G. Sand (II). — *Hommes et Mondes*, novembre 1951.

— Mousset (Albert). — Les domiciles parisiens de G. S. — *La Semaine égyptienne*, février 1951.

— Sallé (Eugène). — Jules Néraud, ami fidèle de G. S. — *Revue de l'Académie du Centre*, 1951.

Staël (Mme de). — * Kraft (Me Agénor). — Mme de S. et son avocat. — Lausanne, Éd. Lex.

— Lhombreaud (Roger-A.). — Une lettre inédite de Mme de S. pendant les Cent-Jours [au lt-cl Guiguer, Nyon. — Bodleian Library, Oxford, Curzon 638]. — *Revue Historique vaudoise*, décembre 1951.

— Pange (Comtesse Jean de). — Le sculpteur Tieck à Coppet. Portraits romantiques inédits. — *Gazette des Beaux-Arts*, janvier.

— Voir : *Romantisme*.

Stendhal. — * S. — *Le Rouge et le Noir*. Introduction et notes de Pierre Lelièvre (Classiques Delmas). — Delmas, 1950.

— S. — *Souvenirs d'égotisme*. — Introduction de Henri Martineau. — *Les Belles Lectures*, 1er-14 décembre 1951.

— Bertier de Sauvigny (R. P. Guillaume de). — Quand M. H. B., alias S., nommé consul de France à Civita-Vecchia, inquiète la police pontificale [d'après des documents des Archives du Vatican, déjà connus, mais non entièrement publiés]. — *La Croix*, 18-19, 25-26 novembre 1951.

— Dédéyan (Charles). — S. adaptateur dans *Vittoria Accoramboni*. — *Symposium*, November 1951.

— Commt E. G. [Émile Gaillard]. — Le pont Jean-Lioud [Vie de Henry Brulard, chap. 13]. — *Le Divan*, octobre-décembre 1951.

— Geoffroy (Françoise). — Les surprises d'une autocritique. S. et Jules Janin. — *Le Divan*, octobre-décembre 1951.

— Hoog (Armand). — Un intercesseur du romantisme : Victor Cousin vu par S. — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

— R. I. [Raoul d'Illiers]. — Sur une lettre de S. à Colomb. — *Le Divan*, octobre-décembre 1951.

— Magnani (L.). — Stendhaliana. — *L'Immagine*, no 2, 1949.

— Martineau (Henri). — S. en Italie, 1814-1815. * Rupture avec Angela — *Médecine de France*, no 28, 1951.

— Parc Locmaria (Comte Yves du). — Chérubin B. et l'affaire Didier. L'opinion du préfet Montlivault. — *Petite Revue des bibliophiles dauphinois*, 1948-1951.

— Pichois (Claude). — S. et A. von Reumont. — *Le Divan*, octobre-décembre 1951.

— Pichois (Cl.). — S. et Jouffroy. — *Le Divan*, octobre-décembre 1951.

— Richard (Jean-Pierre). — Thèmes romantiques chez S. — *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951.

— Vaillant (Pierre). — Lettre de Mérimée à Émile Bigillion relative à S. [In] Les autographes du fonds Chaper acquis par la Bibliothèque de Grenoble. — *Petite Revue des bibliophiles dauphinois*, 1948-1951.

— Weber-Perret. — S. romancier et nous. — *Vie. Art. Cité*, 1951, nº 4.

— H. M[artineau], V. d. L. [del Litto]. — Hommage à S. [C.-R. du nº spécial d'*Aurea Parma*]. — *Le Divan*, octobre-décembre 1951.

Taine (H.). — Bocquet (Léon). — Échecs de T. — *Rolet*, 27 décembre 1951.

Tocqueville (A. de). — Debu-Bridel (Jacques). — De Montesquieu à T. — *Liberté de l'Esprit*, novembre 1951.

Vallès (Jules). — * J. V. — La Rue à Londres. Avec préface et notes de Lucien Scheler. — Les Éditeurs français réunis, 1951.

Verhaeren (E.). — * Mabille de Poncheville (A.). — V. en son ermitage: Le caillou-qui-bique et son musée. — Courtrai, Paris, Bruxelles, Vermant (s. d.).

— Bocquet (Léon). — V. vu par un critique anglais [F. S. Flint, in *The Monthly Chapbook*, nº 4, October 1919]. — *Le Thyrse*, 1er janvier.

Verlaine (P.). — Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Véron (Dr). — Bertaut (Jules). — Le Docteur V., médecin sans clientèle. — *Histoire de la Médecine*, décembre 1951.

Vigny (A. de). — Cesare (Raffaele de). — V., Manzoni e il tema schilleriano dell'addio. — Il Solco, Città del Castello, 1948.

— Un [poème] inédit de V., présenté par Franz Toussaint. — *Les Nouvelles Littéraires*, 15 novembre 1951.

— Mémoires inédits de Duplaa [Jean-Alexandre, baron de D.] : sur le mariage de V. avec Lydia Bunbury, à Pau, 1823], présentés par F. Toussaint. — *Les Nouvelles Littéraires*, 15 novembre 1951.

— Le Hir (Yves). — Évolution et unité des poèmes bibliques d'A. de V. — *Letterature moderne*, gennaio-febbraio 1951.

Vinet (A.). — Meylan (Louis). — A. V. interprète de Pascal. — *Revue de théologie et de philosophie* (Lausanne), 1951, III.

Zola (E.). — * La Rue Rufener (Mme Hélène). — Biography of a War Novel. Z's. *La Débâcle*. — New York [s. d.].

— E. Z. — Justice [sur l'affaire Dreyfus. Inédit]. — *Biblio*, octobre 1951.

— Bibliographie des œuvres d'E. Z. Éditions originales et principales éditions illustrées. — *Biblio*, octobre 1951.

— Riès (J.). — Z. et la résistance provençale au coup d'État de décembre 1851. — *Revue socialiste*, décembre 1951.

XXe SIÈCLE

Divers. — * Billy (André). — L'Époque 1900 (Histoire de la vie littéraire). — Tallandier, 1951.

— * Cuzacq (René). — Histoire de la littérature gasconne landaise. Tome IV, 2e partie. La période 1870-1897 et le temps d'Isidore Salles. — Mont-de-Marsan, Jean Lacoste, 1951.

— * Gregh (Fernand). — L'Age d'arain [1900-1925]. — Grasset, 1951.

— Severino (Agostino). — Letteratura francese del Novecento. — Firenze, Valmartina.

— * Institut français en Espagne. Catalogue de la Bibliothèque littéraire française contemporaine. — Madrid, 1951.

— Galletti (A.). — Polémiques sur la littérature du xxe siècle. — *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1950-1951, nº 5.

— Gregh (Fernand). — Trois figures (Souvenirs). Émile Ollivier. Marcel Proust. Barrès. — *Revue de Paris*, novembre 1951.

Théâtre. — Antoine (André-Paul). — Visages de jadis et d'hier. Au temps du Théâtre Libre. — Visages d'hier et d'aujourd'hui. De Curel à Porto-Riche. — *La Revue*, 15 novembre, 15 décembre.

Alain-Fournier. — * A.-F. — *Le Grand Meaulnes* (Le Club français du Livre. Romans. Vol. 84). — Club français du Livre, 1951.

Antoine (A.). — Voir : *Théâtre*.

Apollinaire (G.). — Les lettres à un ami d'enfance de G. A. commentées par Noémie Onimus-Blumenkrantz. Souvenirs de James Onimus [juillet 1902]. — *Les Lettres Françaises*, 13 décembre 1951.

— Adema (Marcel). — Le testament littéraire et artistique de G. A. — *Arts*, 16 novembre 1951.

— Padovani (Jean). — A. et l'amour [résumé de conférence]. — *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes*, 1950-1951.

Artaud (Antonin). — A. A. — L'Éperon malicieux. Le Double-Cheval [vers 1926]. Lettre à la voyante [publiée dans *La Révolution surréaliste*, 1er décembre 1926]. Lettres au Dr Allendy, 30 novembre 1927 ; à M. Soulié de Morant, 17 février 1932 ; au Dr Achille Delmas, vers mai 1947. — *Botteghe oscure*, VIII, 1951.

Barrès (Maurice). — * Zarach (Alphonse). — Bibliographie barrésienne, 1881-1948. — Presses Universitaires, 1951.

— Dubreuil (Léon). — Lettres de M. B. à Charles Le Goffic. La revue *Les Chroniques*. — *Annales de Bretagne*, 1951.

— Frandon (Ida-Marie). — Une étude de genèse. L'Orient de M. B. — *Le Pays Lorrain*, juillet-septembre 1951 [résumé dans le *Bulletin trimestriel de l'Association des élèves et anciennes élèves de Sèvres*, septembre 1951].

— Reviving a romantic [C.-R. de : R. Lalou, « M. Barrès »]. — *The Times Literary Supplement*, 16th November 1951.

— XXX. — B. et l'Allemagne. — *Écrits de Paris*, octobre 1951.

Bernanos (G.). — Bo (C.). — Omaggio a B. — *Delta*, 1949, nº 2.

— Davy (Mme). — B. et le problème de Satan [résumé d'une conférence au IVe congrès du souvenir et des études cathares, 1951]. — *Cahiers d'études cathares*, printemps-été 1951.

Bertrand (Louis). — Chamski. — L. B. — *Documents algériens* (série culturelle, nº 41), 25 novembre 1949.

Bourget (Paul). — Chevassu (Maurice). — Une préface inédite de P. B. au sujet de la dichotomie. — *Histoire de la Médecine*, novembre 1951.

Cadou (René-Guy). — * R.-G. C. — Usage interne. Préface de Michel

Manoll. Introduction de Jean Rousselot (Les Amis de Rochefort). — Vitry-sur-Seine, Jean Bouhier ; Niort, impr. A. Nicolas, 1951.

— R.-G. C. — Deux poèmes inédits [Petites rues. — Les fusillés de Chateaubriant]. — *Les Cahiers des Alpes* (Annecy), nº 2, novembre 1951.

— R.-G. C. — Usage interne [extraits]. — *Paragraphes*, nº 2, 1951.

Chateaubriant (A. de). — Chateaubriant (Robert de). — Lettre au *Monde* [sur la mort d'A. de C.]. — *Le Monde*, 8 novembre.

Copeau (Jacques). — Voir : *Gide (A.)*.

Curel (Fr. de). — Vier (J.). — La dramaturgie de F. de C. — *L'École*, 24 novembre 1951.

— Voir : *XXe siècle. Théâtre.*

Drieu La Rochelle (P.). — D. La R. — Le souper de réveillon [écrit vers 1936]. — *Les Cahiers de la Pléiade*, printemps-été 1951.

— Martin du Gard (Maurice). — D. et son suicide. — *Écrits de Paris*, décembre 1951.

Dullin (Ch.). — * Arnoux (Alexandre). — C. D., portrait brisé. Documents biographiques et iconographiques recueillis par Claude Cézan. — Éd. Émile-Paul, 1951.

— Bérys (José de). — Quelques souvenirs sur C. D. — *Rolet*, 20 décembre 1951.

Fargue (L.-P.). — * L.-P. F. — Le XVIIIe arrondissement de Paris. Inédit. — Lausanne-Paris, Ed. Vineta, 1951.

Foulon de Vaulx (A.). — Delacour (André). — A. F. de V. — *Rolet*, 27 décembre 1951.

— Lavaysse (Hélène). — Hommage à A. F. de V. [1873-1951]. — *Rolet*, 27 décembre 1951.

Gide (André). — * A. G. — *L'Immoraliste.* Préface d'Yvonne Davet. — Lausanne, La Guilde du Livre, 1951.

— * Albérès (R.-M.). — L'odyssée d'A. G. — La Nouvelle Édition, 1951.

— * Martin du Gard (Roger). — Notes sur A. G. (1913-1951). — Gallimard, 1951.

— * Mauriac (Claude). — Conversations avec A. G. Extraits d'un journal. — A. Michel, 1951.

— Hommage à A. G. 1869-1951. Hommage de l'étranger. G. dans les lettres. A. G. tel que je l'ai vu. Textes inédits. — *La Nouvelle Revue Française*, novembre 1951 [nº spécial et unique de la *N. R. F.*].

— Hommage de l'étranger [par Thomas Mann, Ernst-Robert Curtius, Hermann Hesse, Ernst Junger, Ernst Jirgal, Archibald MacLeish, John Steinbeck, Justin O'Brien, Irwin Edmon, Raymond Mortimer, Dorothy Bussy, Enid Starkie, Blaise Allan, Taha Hussein, Mgr Ennio Francia, Giacomo Antonini, Emilio Cecchi, Gianna Manzini, Giuseppe Ungaretti]. — *N. R. F.*

— A. G. — Textes inédits. Pages. A propos de la *Symphonie pastorale.* — *N. R. F.*

— A. G. — Lettres d'Italie à Marcel Drouin [1895, printemps 1898], présentées par D. D. [Dominique Drouin]. — *N. R. F.*

— A. G. — Quelques lettres à Paul Valéry. Quelques réponses de P. V. — *N. R. F.*

— Albérès (R. M.). — G. considéré comme esthète. — *N. R. F.*

— Allan (Blaise). — A. G. et Neuchâtel. — *N. R. F.*

— Antonini (Giacomo). — Le contemporain capital. — *La Fiera Letteraria*, 18 marzo 1951.
— Antonini (Giacomo). — A. G. et l'Italie. — *N. R. F.*
— Arland (Marcel). — G. reste présent. — *N. R. F.*
— Arland (Marcel). — La figure d'A. G. — *Arts*, 28 décembre 1951, 4 janvier 1952.
— Bataille (Georges) — L'art et les larmes d'A. G. — *Critique*, novembre 1951.
— Beck (Béatrix). — La sortie du tunnel. — *N. R. F.*
— Beigbeder (Marc). — La grande force d'A. G. — *N. R. F.*
— Blanchart (Paul). — Notes et documents sur A. G. — *Revue d'histoire du théâtre*, 1951, III.
— Bosco (Henri). — Trois rencontres. — *N. R. F.*
— Boudry (Robert). — Sur la tombe d'A. G. — *Europe*, novembre 1951.
— Brenner (Jacques). — Le paradoxe de G. — *Synthèses*, décembre 1951.
— Brenner (Jacques). — Reconnaissance. — *N. R. F.*
— Camus (Albert). — Rencontres avec A. G. — *N. R. F.*
— Chamson (André). — En reste avec A. G. — *N. R. F.*
— Cocteau (Jean). — On ne peut se permettre... [de juger G. en ligne droite]. — *N. R. F.*
— Davet (Yvonne). — Le plus irremplaçable des êtres.... — *N. R. F.*
— Delay (Jean). — Dernières années. — *N. R. F.*
— Drouin (Dominique). — 1904-1914 [A. G. à Cuverville]. — *N. R. F.*
— Etiemble. — Avec G. en Égypte. — *N. R. F.*
— Giono (Jean). — Lundi. — *N. R. F.*
— Gómez de la Serna (Julio). — G. y España. — *Clavileño*, nº 9, 1951.
— Green (Julien). — Rencontres. — *N. R. F.*
— Grenier (Jean). — Le problème de l'expression. — *N. R. F.*
— Guilloux (Louis). — D'un voyage en U. R. S. S. — *N. R. F.*
— Hesse (Hermann). — Souvenirs d'A. G. [lettre de G., 1933]. — *N. R. F.*
— Heyd (Richard). — Révérence parler. — *N. R. F.*
— Jouhandeau (Marcel). — Examen de conscience en présence d'A. G. — *Les Cahiers de la Pléiade*, printemps-été 1951.
— Julien (André). — Les *Faux-Monnayeurs* et l'art du roman. — *N. R. F.*
— Lambert (Jean). — Il y a un an [Juan-les-Pins, mars 1950]. — *N. R. F.*
— Léautaud (Paul). — Une certaine grandeur.... — *N. R. F.*
— Levesque (Robert). — Le compagnon de voyage. — *N. R. F.*
— Mac Orlan (Pierre). — A. G. et Melun. — *N. R. F.*
— Mahias (Claude). — Instants. — *N. R. F.*
— Maiwald (Dr Serge). — Begegnung mit A. G. — *Universitas* (Stuttgart), April 1951.
— Mallet (Robert). — L'équilibre dans le doute. — *N. R. F.*
— Mann (Thomas). — Zu Albert J. Guerards « A. G. ». — *Neue Schweizer Rundschau*, November 1951.
— Martin du Gard (Roger). — Notes [1913-1951]. — *N. R. F.*
— Martin du Gard (Roger). — Sur la mort d'A. G. — *Le Figaro Littéraire*, 5 janvier.
— Mauriac (François). — Les catholiques autour d'A. G. — *N. R. F.*
— Meyer (Jean). — Travail auprès d'A. G. *Les Caves du Vatican* à la Comédie-Française. — *Revue d'histoire du théâtre*, 1951, III.
— Mondor (Henri). — Premier tournant [lettre de G. à Mallarmé, février 1891]. — *N. R. F.*
— Nadeau (Maurice). — La sincérité d'A. G. — *Mercure de France*, novembre 1951.
— Pala Berdejo (Dolores). — La experiencia musical de A. G. — *Revista de Ideas estéticas*, nº 3, 1951.

— Paulhan (Jean). — La mort de G. n'a pas été mal accueillie. — *N. R. F.*

— Piazzolla (P. Marino). — Amore di G. alle lettere italiane. — *La Fiera letteraria*, 25 febbraio 1951.

— Pierre-Quint (Léon). — A. G. (fragments). — *Les Temps Modernes*, novembre 1951.

— Pierre-Quint (Léon). — Un entretien avec A. G. — *N. R. F.*

— Rau (Fritz). — A. G. zum Gedächtnis. — *Neuphilologische Zeitschrift*, 1951, H. 3.

— Rougemont (Denis de). — Un complot de Protestants. — *N. R. F.*

— Ruyters (André). — Unité de G. — *N. R. F.*

— Saint-Hélier (Monique). — Deux visages d'André Walter. — *N. R. F.*

— Saint-John Perse. — Face aux lettres françaises. 1909. — *N. R. F.*

— Schlumberger (Jean). — Un témoignage sincère sur A. G. [Claude Mauriac]. — *Le Figaro Littéraire*, décembre 1951.

— Schmidt (Albert-Marie). — A Pontigny. — *N. R. F.*

— Sichel (Pierre). — Portrait d'un portrait. — *N. R. F.*

— Sjöman (Vilgot). — G. et le roman suédois. — *Roman*, novembre 1951.

— Spagnoli (John J.). — A. G. : a post-mortem. — *The French Review*, December 1951.

— Starkie (Enid). — A Oxford. — *N. R. F.*

— Stefanini (Mario). — G., nemico indispensabile. — *La Fiera letteraria*, 25 febbraio 1951.

— Thomas (Henri). — La leçon difficile. — *N. R. F.*

— Van Rysselberghe (Maria Théo). — Depuis que vous n'êtes plus.... — *N. R. F.*

— Vier (Jacques). — A propos d'A. G. « Le Retour de l'Enfant prodigue » jugé par Sainte-Beuve. — *L'École*, 22 décembre 1951.

— Vigorelli (Giancarlo). — In memoria di A. G. — *La Fiera letteraria*, 25 febbraio 1951.

— Vilar (Jean). — Notes sur *Œdipe*. — *Revue d'histoire du théâtre*, 1951, III.

— Lettre des exécuteurs testamentaires d'A. G. au *Figaro Littéraire* [sur la publication de *Et nunc manet in te*]. — *Le Figaro Littéraire*, 17 novembre 1951.

— *Saül* au Vieux-Colombier, juin 1922 [Lettre inédite de G. à J. Copeau 20 juin 1922. — Notes pour l'interprétation de *Saül*, non signées, mais vraisemblablement d'A. G.]. Communiqué par M^me^ Marie-Hélène Dasté. — *Revue d'histoire du théâtre*, 1951, III.

— The personality of G. — *The Times Literary Supplement*, 14^th^ December 1951.

Guillaumin (E.). — Petitlaurent (Victor). — E. G., 1873-1951. — *Larousse mensuel*, janvier.

— Pourrat (Henri). — E. G. — *Fédération*, novembre 1951.

— Roger (G.). — Littérature de paysans [sur E. G.]. — *L'École et la Vie*, 1^er^ décembre 1951.

Jacob (Max). — * M. J. — Lettres à un ami : Correspondance 1922-1937 avec Jean Grenier. — Lausanne-Paris, Ed. Vineta, 1952.

— Lacôte (René). — Cinq inédits et quelques secrets de M. J. [Le double... et plus (poème). — Le principe de l'art. — Notes sur la peinture. — Notes sur la poésie. — Portrait inédit par lui-même]. — *Les Lettres Françaises*, 22 novembre 1951.

— Brinon (Raymond). — Souvenir de M. J. — *Revue Palladienne*, octobre-novembre 1951.

Jarry (Alfred). — A. J. — Écrit à douze ans. Présentation de M. S[aillet]. — *Mercure de France*, novembre 1951.

— Breton (André). — A. J. initiateur et éclaireur : son rôle dans les arts plastiques. — *Arts*, 2 novembre 1951.

Jouvet (L.). — * L. J. — Écoute, mon ami. Couverture, frontispice vignettes et culs-de-lampes de Christian Bérard. — Flammarion, 1952.
— * L. J. — Témoignages sur le théâtre (Bibliothèque d'esthétique. Série Notes d'artistes). — Flammarion, 1952.
— * Marquetty (Valentin). — Mon ami J. — Éd. du Conquistador, 1951.
— Un inédit de L. J. : « Mes nuits de travail ». — *Arts*, 11 janvier.
— Beucler (André). — Matinées et soirées de L. J. — *Les Œuvres Libres*, novembre 1951.
— Carat (Jacques). — L. J. — *Monde Nouveau-Paru*, nos 53-54, 1951.
— Dussane. — L. J. — *Mercure de France*, novembre 1951.
— Ocampo (Victoria). — L. J. — *Sur*, septiembre 1951.
— Hommage à L. J.-L. J. interprète et créateur de classiques. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, no 53.
— Visage et visages de L. J. — Sous l'aile de L. J., par Elsa Triolet, J. Cocteau. — *Les Lettres Françaises*, 23 août 1951.

Larguier (Léo). — Ruy (Chanoine Louis). — L'âme secrète de L. L. [L. L. au Palais du Roure, en Avignon]. — *La Croix*, 18-19 novembre 1951.

Le Cardonnel (Louis). — * Cordié (Carlo). — Due epigoni del Simbolismo francese : Albert Samain e L. Le C. [... L. Le C. 1. Sull' arte di L. Le C. — 2. Itinerari italiani. — 3. Religione e letteratura : panorama della critica. — Appendice. I. Lettere inedite di L. Le C. a Bino Binazzi.,.. 6. Testimonianze italiane su L. Le C.]. — Arona (Milano), Paideia, 1951.

Le Goffic (Charles). — Voir : *Barrès (M.)*.

Mercier (Louis). — Bordeaux (Henry). — Mort d'un poète. — *Les Nouvelles Littéraires*, 6 décembre 1951.
— Flory (Albert). — Hommage à L. M. — *La Croix*, 9-10 décembre 1951.
— Frère Genièvre [J. Folliet]. — La mort du poète L. M. — *Témoignage chrétien*, 7 décembre.
— F. L[avallée]. — L. M. — *Semaine religieuse du diocèse de Lyon*, 21 décembre 1951.
— Roffat (Claude). — Un poète s'en va... — *La Croix*, 12 décembre 1951.

Natanson (Th.). — « Mythophylacte ». — T. N. — *Quo Vadis*, octobre-décembre 1951.

Noailles (Mme de). — Barral (Louis). — A. de N. devant l'Horizontale Porte. — *La Revue de la Culture européenne*, no 1, juillet-septembre 1951.
— Voir : *Proust (M.)*.

Péguy (Charles). — * Ch. P. — Sainte Geneviève. Dix poèmes. Images de Nathalie Parain. — Gallimard, 1951.
— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Philippe (Ch.-L.). — Les Amis de Ch.-L. Ph., *Bulletin*, no 9, 1951.

Piérard (Louis). — Rosy (Léopold). — Sur la tombe de L. P. — *Le Thyrse*, 1er décembre 1951.

Plessis (Frédéric). — Une lettre de Charles Maurras à Henry Bordeaux pour le centenaire de F. P. — *Aspects de la France*, 14 décembre 1951.

— Moussat (Émile). — A propos d'un centenaire. F. P. — *Rolet*, 27 décembre 1951.

Proust (Marcel). — M. P. — *Jean Santeuil.* Années de collège (I). — *La Table Ronde*, décembre 1951.

— Boulanger (J.-B.). — A la recherche de l'amour avec M. P. (*fin*). — *Amérique française*, novembre-décembre 1951.

— Macchia (G.). — P. e Vermeer. — *L'Immagine*, nº 2, 1949.

— Pfeiffer (Jean). — M. P. et la littérature. — *Synthèses*, octobre 1951.

— P.'s unpublished novel [dans le nº du 21, lettre de Peter de Mendelssohn : sur Maria Bashkirtseff et Anna de Noailles]. — *The Times Literary Supplement*, 14th, 21th December 1951, 4th January 1952.

Provence (Marcel). — Chirac (Marcelle). — M. P. Souvenirs. — *Arts et Livres de Provence.* Bulletin nº 20.

Psichari (E.). — Voir : *Rolland (R.).*

Ramuz (C.-F.). — * C.-F. R. *Fin de vie*, récits. Dessins d'Auberjonois. Précédé de : R. à l'œil d'épervier, par Jean Paulhan [Reproduction en fac-similé d'une partie du manuscrit de R. et d'un texte autographe de J. P.]. — Lausanne, Éd. de Clairefontaine, 1949.

— * C.-F. R. — *Le Village brûlé.* — Lausanne, La Guilde du Livre, 1951.

— Genoud (Roger-Charles). — Contradictions de R. — *Les Lettres Françaises*, 15 novembre 1951.

Rolland (Romain). — * R. R. — *Haendel.* Nouvelle édition augmentée de chapitres inédits et d'une discographie. — A. Michel, 1951.

— * R. R. *Inde.* Tagore, Gandhi, Nehru et le problème de l'Inde. Journal inédit. — Lausanne-Paris, Éd. Vineta, 1952.

— Entretiens intimes de R. R. avec Rabindranath Tagore [extraits inédits du *Journal* de R. R.]. — *Le Figaro Littéraire*, 17 novembre 1951.

— Extraits d'un journal inédit de R. R. [novembre 1914]. — *Comprendre* (Société européenne de culture), nº 3, mai 1951.

— Bauer (Walter). — R. R. und der freie Geist. — *Deutsche Rundschau*, August 1951.

— Cruickshank (John). — The nature of artistic creation in the works of R. R. [d'après des documents inédits]. — *Modern Language Review*, July-October 1951.

— Kamel (Raouf). — *Jean-Christophe*, de R. R. — *Revue des conférences françaises en Orient*, octobre 1951.

— R. R. n'était pas antisémite (Textes choisis dans la correspondance et le *Journal de* R. R., présentés par André Spire). — *Les Lettres Françaises*, 27 décembre 1951.

— Association des amis de R. R., nº 18, décembre 1951 [Bulletin consacré à *Jean-Christophe* ; lettre inédite d'E. Psichari à R. R., deux lettres inédites de R. R., etc.]

Saint-Exupéry (A. de). — * Pélissier (Georges). — Les cinq visages de S.-E. — Flammarion, 1951.

— Un devoir d'écolier de S.-E. [au collège Sainte-Croix du Mans]. — *La Semaine égyptienne* (Le Caire), avril 1951.

— Pélissier (Dr Georges). — Introduction à la lecture de *Citadelle.* — *Synthèses*, novembre 1951.

Valéry (Paul). — Kraft (Werner). — P. V. und der Gedanke. — *Die Neue Rundschau*, 1951, H. 3.

— Michel (Pierre). — P. V. et le thème de *Narcisse.* — *L'École*, 24 novembre 1951.

— C. M. — En marge de Valéry [à propos d'une conférence de P. H.

Simon : sur les sentiments religieux de V. au moment de sa mort]. — *La Revue Nouvelle*, 15 décembre 1951.

— Rambaud (Henri). — Sur un « quiconque » de V. — *La Table Ronde*, janvier.

— Serra (L.). — I giudizi di Monsieur V. « indicatore italiano ». — *Convivium*, 1949.

— Toesca (Maurice). — V. tel que je l'ai connu [résumé de conférence]. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1950-1951.

— Valéry (François). — V. visto por su hijo. — *Sur*, octubre 1951.

— Voir : *Gide (A.)*, *Leconte de Lisle*.

Van der Meersch (Maxence). — Jarno (Édouard). — M. v. d. M. — *Bulletin de l'U. C. E. O.* [Union chrétienne des professeurs de l'enseignement officiel, Bruxelles], 1er octobre 1951.

René Rancœur.

DIVERS

Assemblée générale de la Société d'Histoire littéraire de la France. — L'Assemblée générale de la Société d'Histoire littéraire de la France s'est tenue au siège social de la Société, le 24 avril 1952, sous la présidence de M. Daniel Mornet, qui s'est félicité du développement des études d'histoire littéraire.

Les dix-huit membres sortants du Conseil d'Administration ont été réélus et M. Claude Pichois, élu en remplacement de Jacques Crépet, décédé, a été nommé secrétaire archiviste.

Le trésorier, M. Jacques Leclerc, a rendu compte de la situation financière de la Société, qui, grâce aux concours du C. N. R. S. et de la Caisse des Lettres et des Arts reste saine et a même permis, depuis 1949, de porter le nombre de pages des numéros de la *Revue* à 112, puis à 128. Des chiffres présentés par le trésorier il ressort que, si le nombre des membres de la S. H. L. F. est trop faible (des solutions sont proposées pour remédier à cet état de chose), celui des abonnés a presque doublé depuis 1939 ; il reste néanmoins insuffisant.

M. Jean Pommier pose la question des numéros spéciaux. Le vœu est émis que cette formule, qui trouble l'ordre de publication des articles, ne soit pas employée plus d'une fois par an. M. Pommier signale également le développement de la bibliographie, grâce au concours éclairé et dévoué de M. René Rancœur, — extension qui, toutefois, ne laisse pas d'inquiéter les secrétaires quant à la place prise.

M. René Jasinski fait état des efforts qu'il a déployés à l'étranger et particulièrement aux États-Unis pour y répandre la *Revue*. Avec le concours de M. Morize, il compte poursuivre cette prospection de manière à toucher toutes les Universités où sont étudiées les langues romanes. M. Jasinski suggère enfin que le soixantième anniversaire de la fondation de la Société, qui tombera en 1953, soit célébré, et qu'à cette occasion on puisse faire connaître plus largement la *Revue*. Les membres présents émettent le vœu que quelques articles concernant notre Société soient publiés à ce moment-là dans des périodiques répandus dans le grand public.

Assemblée générale de la Société des Textes français modernes. — La Société des Textes français modernes a tenu son Assemblée

générale le jeudi 5 juin à l'École Normale Supérieure, sous la présidence de M. Mario Roques.

M. Pierre Martino, secrétaire général, a rendu compte de l'activité de la Société qui, comme on sait, a repris depuis plusieurs années ses publications.

Elle vient de faire paraître le tome XVI de l'édition de Ronsard que P. Laumonier avait entreprise et qui sera continuée jusqu'à la fin. Ce tome XVI, qui sera suivi des tomes XV et XVII, contient *La Franciade*. Il renferme un grand nombre de variantes, dont beaucoup étaient inconnues. En effet, on y trouvera, procurée par les soins du reviseur M. R. Lebègue, la rédaction pré-originale des livres I et II, qui est conservée dans un manuscrit de Paris et un de Berlin. Aucun ouvrage de Ronsard n'a été aussi souvent et aussi minutieusement corrigé que *La Franciade*.

Sont sous presse le tome Ier des *Orientales* (édition Élisabeth Barrineau) et le tome Ier de *La Sorcière* (L. Refort). (Exercice 1952.)

Le prix de la cotisation a été maintenu à 800 francs par an : cette cotisation donne droit aux ouvrages publiés chaque année par la Société. Il a été procédé, conformément aux statuts, au renouvellement partiel du Conseil.

Erratum. — Nous nous excusons d'une coquille qui s'est glissée dans le compte rendu de notre collaborateur, M. René Pintard, publié dans notre n° 1 de 1952. Page 90, l. 37, dernier mot, lire « prébende » et non pas « prétendue ».

Le Gérant : **G. Mignot.**

Imprimé en France à l'Imp. Willaume-Egret à Saint-Germain-lès-Corbeil en juin 1952.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. — Dépôt légal effectué dans le 2e trimestre 1952.
N° d'ordre dans les travaux de la Librairie Armand Colin : n° 1 040.
N° d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie Willaume-Egret : 716.

Revue
d'Histoire littéraire
de la France

PHILARÈTE CHASLES, CHATEAUBRIAND ET LE DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE

La vie de Philarète Chasles, particulièrement sa jeunesse, est auréolée de légendes. L'une d'elles [1] le montre helléniste ou latiniste consommé, récitant, juché sur une table tout un chant de poème grec ou latin (on ne sait), pour l'ébahissement du petit Sainte-Beuve qui vient de débarquer à Paris. Une autre voudrait que, mis en prison au début de la Restauration, il n'eût été relaxé qu'à la demande de Chateaubriand :

> Les circonstances diverses qui conduisirent à mon élargissement, écrit-il, n'auraient d'intérêt que pour moi. Sans fatiguer le lecteur de ces détails, qu'il me soit permis de dire que M. de Châteaubriand [*sic*] s'y intéressa. L'intercession d'un ange, et la voix de l'homme de génie, se liguèrent pour me délivrer. Alors en possession d'un pouvoir dont il n'aurait usé que pour sauver ses maîtres, et dont ces maîtres, préludant au suicide de leur dynastie, l'ont follement dépouillé, M. de Châteaubriand, dans une carrière si remplie, n'a sans doute pas conservé le souvenir de cette bonne action obscure, que ma reconnaissance se plaît à lui rappeler [2].

Or, Chateaubriand n'a fait aucune allusion à ces lignes [3], bien qu'il

1. J'en ai fait état dans « Sainte-Beuve et Philarète Chasles » (*Mercure de France*, 1er mars 1950, p. 472).

2. « La Conciergerie (Épisode d'une vie obscure) », dans *Le Diable boiteux à Paris ou le Livre des Cent-et-un*, Paris, Ladvocat, t. I, 1831, p. 187 ; les pages précédentes détaillent les circonstances de l'arrestation et évoquent le séjour dans la prison. Ces souvenirs ont été recueillis, légèrement modifiés (notamment la mort de Chateaubriand rendait inutiles les dernières lignes du passage cité), dans les *Études sur les Hommes et les Mœurs au XIXe siècle* (Paris, Amyot, s. d. [1850], p. 3-40), sous le titre : « Souvenirs de Jeunesse. La Prison en 1815 », puis dans les *Mémoires* de Chasles (Paris, Charpentier, 1876, t. I, p. 87-110), où ils sont intitulés : « La Prison en 1815 ». Autres affirmations de Chasles quant à cette libération dans les *Études...*, p. 376, et les *Mémoires* t. I, p. 177 et 244.

3. Le nom de Chasles ne figure du reste pas à l'*Index* de l'édition du Centenaire des *Mémoires d'Outre-Tombe*, procurée par M. Levaillant.

dût recevoir le recueil des *Cent-et-un* : le tome I, celui où parut l'article en cause, le mentionne au nombre des auteurs.

L'affirmation de Chasles étant péremptoire et ayant servi de pâture à ses complaisants biographes [1], peut-être ne semblera-t-il pas inutile de donner ici quelques détails sur le fait curieux auquel elle se rapporte. M. de Chateaubriand aurait-il réellement pu perdre « le souvenir de cette bonne action obscure » [2] ?

Lorsqu'il raconte cette période de sa vie, Chasles se rajeunit avec une coquetterie surprenante et un manque de précision consternant [3] ; aussi n'est-ce pas sans raison que Barbey d'Aurevilly le traita un jour de caillette ! Voici ce que des documents authentiques permettent de deviner à travers le halo de ses *Mémoires*.

Fils du conventionnel régicide Pierre-Jacques-Michel Chasles, Philarète avait naturellement souffert de l'ostracisme qui pesait sur son père. Celui-ci, imbu des principes de Rousseau, prétendit élever Philarète comme Jean-Jacques élevait Émile et le traita « comme une république à fonder ». Vers dix-sept ans, le jeune homme fut donc mis en apprentissage. Mais on lui permit de concilier ses « goûts élégiaques et littéraires avec les devoirs » qui lui étaient imposés. C'est ainsi qu'il fut confié à l'imprimeur Jean Charles [4] que la politique intéressait plus que son métier. Ayant déjà connu la prison en 1815, ce bonapartiste accepta pourtant l'année suivante de participer à un nouveau complot et imprima un manifeste pour l'association des *Patriotes*. Le complot découvert, il fut arrêté [5], et avec lui l'apprenti qu'on trouva dans sa maison. Conduit à la Conciergerie, Philarète protesta de son innocence. Il n'en fut pas moins gardé en prison pendant un mois, — selon ses dires qui se révèlent justes pour une fois [6]. Le 7 juin, il fut rendu à la liberté comme les sept autres inculpés qui avaient été mis hors de cause, faute de charges suffisantes retenues contre eux [7]. Certes, il eût été assez dans la manière de Chateaubriand

1. Notamment Pitre-Chevalier dans le *Musée des Familles*, t. XII, février 1845, p. 152 ; Nadar dans le *Journal amusant* du 19 février 1859 ; Mirecourt dans ses *Portraits et silhouettes au XIX^e siècle*, Paris, Dentu, t. II, 1867, p. 147, avec une variante : « Madame Chasles va trouver Chateaubriand, et le grand poète obtient la délivrance du jeune homme »; Ph. Audebrand dans *La Nouvelle Revue* du 15 avril 1884, p. 783. Enfin, Miss Margaret Phillips (*Philarète Chasles, Critique et Historien de la Littérature anglaise*. Paris, Droz, 1933, p. 28) a accepté le fait sans commentaire.

2. Rappelons qu'il n'avait pas perdu celui de son intervention en faveur du caricaturiste Philipon (*M. O. T.*, éd. Levaillant, t. IV, p. 95-97).

3. L'âge auquel il fut mis en prison varierait, si on l'en croyait, de douze à seize ans.

4. Appelé faussement Jacques dans les *Études...* comme dans les *Mémoires*.

5. L'arrestation date du 1^er mai 1816 ; le *Moniteur* rapporte, le 12 juin, que la chambre d'accusation a statué le 7, après une instruction de vingt-trois jours, sur le sort des individus impliqués dans le complot.

6. Il est vrai que dans la première version qu'il a donnée de son arrestation (« La Conciergerie... » dans *Le Livre des Cent-et-un*, t. I, p. 186), il prétend être resté *deux mois* en prison !

7. Il suffisait à Jean Charles de dire à quel titre Philarète se trouvait chez lui le jour de l'arrestation pour que celui-ci fût mis en liberté.

d'intervenir en faveur de cette victime d'un sort injuste [1]. Mais la procédure, pour impitoyables qu'en aient été les résultats [2], paraît si normale, si conforme aux règles de la justice qu'on ne voit pas que son cours ait pu en être hâté. De plus, ni les dossiers relatifs au Procès des *Patriotes* conservés aux Archives Nationales [3], ni la très volumineuse correspondance [4] que les parents Chasles échangèrent avec leur fils séjournant à Londres [5], non plus que les notes intimes rédigées par l'accusé à la Conciergerie, ne mentionnent cette intervention de Chateaubriand, — alors que lettres et notes font bien état de la jeune personne pour laquelle Philarète nourrissait une idyllique passion et écrivait des vers. Il serait bien étrange vraiment que le service rendu par un personnage si célèbre n'eût pas laissé la moindre trace, — gratitude ou vanité, — dans ces documents officiels ou intimes !

Philarète aurait pourtant bien des occasions, en 1817-1818, de faire allusion à cet acte généreux, qu'il exprime son admiration pour l'homme [6], ou qu'il porte des jugements sur l'écrivain qu'il estime moins. Certes, le 13 novembre 1817, il écrit à son père : « Lu quelques pages de ces *Martyrs* de Chateaubriand tant décriés », et le 1er octobre 1818, il prend sa défense contre Lady Morgan, mais le 15 novembre 1817, notant que des histoires simples et domestiques ne sauraient toucher des Parisiens, il ajoute : « Il faut à ces palais usés des épices et des rafinements [*sic*], des Atala ou des Hermites de la Chaussée. Ne sommes-nous pas le plus poli et le plus dépravé peuple du monde ? » ; et le 13 octobre 1818, il s'en prend de nouveau aux « faux-brillants » et à la « grâce affétée » de Chateaubriand [7]. Du reste, il ne semble pas que ce dernier puisse être cité au nombre des influences qui s'exercèrent sur la jeunesse de Chasles et qui s'appellent Bernardin de Saint-Pierre, Jean-Jacques, Goethe (*Werther*), Mme de Staël et Lavater, — noms qu'on retrouve dans une liste des *Livres qui m'ont donné un profond ébranlement et qui ont influé sur moi*; Shakespeare, Byron et Walter Scott y figurent également. Ainsi, au grand livre des dettes, place était faite aux ancêtres et aux contemporains de Chateau-

1. A la condition toutefois qu'il ait pu le faire. Mais tout Pair de France qu'il fût à cette date, il ne semble pas avoir été fort écouté et ce n'est que plusieurs années après qu'il put arracher à la mort Coudert et Roger (*M. O. T*, éd. Levaillant, t. III, p. 391-395).

2. Voyez à ce sujet : Achille de Vaulabelle, *Histoire des Deux Restaurations...*, 7e éd., t. IV, p. 299-314.

3. En particulier BB21 235-236, dos. S3 2810 ; BB22 30-38, dos. S3 1939 et surtout BB31 222 (même dossier).

4. Collection de MM. Ozanne.

5. Chasles prétend (*Études sur les Hommes et les Mœurs au XIXe siècle*, p. 40 ; *Mémoires*, t. I, p. 110) être parti pour l'Angleterre trois jours après sa sortie de prison, à l'âge de quinze ans. Or, la première lettre que lui adresse à Londres son père est du début de mars 1817, c'est-à-dire de plusieurs mois après la sortie de prison, et Philarète avait, à cette date, dix-neuf ans, étant né en 1798.

6. Voyez *infra*, p. 279.

7. Lettres de Ph. Chasles à ses parents. Collection de MM. Ozanne.

briand, mais non point à l'auteur du *Génie du Christianisme*[1].

N'étant ni le disciple ni l'ami de Chateaubriand, pour quelle raison Chasles affirma-t-il avec tant d'insistance qu'il lui devait sa libération ? Pure et simple invention ? Mais dans quel but ? Le baron d'Eckstein et Jouy s'étaient chargés de sa fortune littéraire. N'est-ce pas plutôt que, ayant cru d'abord sincèrement à cette intervention, détrompé, il en a ensuite tiré le meilleur parti, moins par flatterie que par admiration pour l'homme et son caractère ? Quoi qu'il en soit, il semble donc difficile d'accorder foi à l'assertion de Chasles.

***

Lorsque, désireux de se faire oublier, Chasles parvint à Londres, en mars 1817, il y recueillit d'assez curieux souvenirs[2] sur celui qui, obscur émigré, était, quelque vingt ans plus tôt, venu en ces mêmes lieux.

Philarète avait été accueilli à son arrivée [3] par Miss Elisabeth Appleton [4], *governess* des filles d'un duc [5] et auteur de traités pratiques de pédagogie. Celle-ci le présenta à son oncle Baylis [6], l'imprimeur pour Deboffe de l'*Essai sur les Révolutions*, le pourvoyeur en livres de Chateaubriand et quelque temps son *landlord*. Par Baylis ou par le bonhomme Rolls, chez qui il fut logé à partir d'avril, et que visitaient des artistes comme le graveur sur pierres Brown [7] et le sculpteur Flax-

1. L'explication en est facile à trouver : ce n'est pas le conventionnel Chasles qui aurait conseillé à son fils la lecture des œuvres de Chateaubriand : le champion du renouveau catholique ne devait guère plaire à un adversaire du « fanatisme ». Et Philarète, en Angleterre, fut mis en présence d'une littérature qui dut lui paraître plus moderne que celle de Chateaubriand.

2. *Revue des Deux Mondes*, 1834, t. III, « Les Excentriques », p. 505 (article repris dans *Le Dix-huitième siècle en Angleterre*, t. II, *Études humoristiques*, Paris, Amyot, 1846, p. 15). *Études sur les Hommes et les Mœurs au XIX*e *siècle*, p. 373-381 (chapitre reproduit dans les *Mémoires*, t. I, p. 174-183). Ces détails semblent être restés inconnus des biographes qui ont étudié le séjour de Chateaubriand à Londres.

3. Les voies avaient dû lui être frayées par le conventionnel qui, au retour des Bourbons, s'était, en 1814, dans la crainte de la Terreur blanche, réfugié à Londres.

4. Elle habitait 22 Mary-le-Bone street, Portland place, c'est-à-dire dans le quartier où Chateaubriand connut ses jours les plus sombres (*M. O. T.*, éd. M. Levaillant, t. I, p. 445, et note 3).

5. Selon Chasles, *Mémoires*, t. I, p. 113. Peut-être s'agit-il du duc de Rutland, avec qui Miss Appleton mettra Chasles en relations. Mais Mme Souffrin veut bien me signaler que l'un des ouvrages de Miss Appleton : *Private education or a practical Plan for the Studies of Young Ladies...* (London, 1815), est dédié à la Comtesse de Leven, chez qui elle fut *governess*.

6. C'est ce qui résulte du passage suivant d'une lettre du conventionnel à Miss Appleton (30 mars 1817), jointe à une lettre à Philarète :

« Suivant ce qu'il [Philarète] nous marque, Londres ne lui déplaît pas. Il a été, grâces [*sic*] à vous, si bien reçu partout, si fêté, si choyé ! M. votre oncle (à qui j'ai écrit dans un accès d'humeur inquiète) l'a comblé de politesses et d'amitiés. Veuillez bien le remercier pour moi, et lui faire agréer, ainsi qu'à Made Baylis, à ses dlles et à M. Henry, l'assurance de tous mes sentiments. »

7. *Mémoires*, t. I, p. 112, Bronn, faute d'impression pour *Brown*. Le conventionnel Chasles avait pris pension chez lui en 1814 et, par lui, avait connu Baylis.

man [1] il connut l'architecte Porden [2], « un petit vieillard à la figure rouge, osseuse, pointue, anguleuse, recouverte d'un parchemin rouge et plissé, au son de voix aigu et fêlé, aux jambes grêles et à l'aspect bizarre [3] ».

La plupart d'entre eux avaient aperçu Chateaubriand. Baylis excepté, aucun n'est pourtant cité dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* : il n'y a là rien qui doive nous étonner ; Mathieu Molé a fait remarquer que, n'ayant à Londres « aucun espoir à dissimuler, ni théâtre pour jouer un rôle, ni public pour se faire applaudir », Chateaubriand « a toujours fort peu parlé » de cette période de sa vie [4].

Mais on ne laisse pas de deviner, comme en filigrane, ce qui avait pu l'amener à fréquenter Porden : celui-ci avait été distingué dans sa jeunesse par le poète Mason (mort en 1797 seulement) ; de plus, il était le beau-père du capitaine Franklin. Chateaubriand a pu connaître l'un et l'autre (leurs noms se lisent dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* [5]), et il a toujours marqué un vif intérêt pour les voyages de l'explorateur. Les rencontres avec l'architecte devraient se placer dans la troisième partie du séjour de Chateaubriand en Angleterre, la plus heureuse, celle qui s'étend du retour de Beccles à Londres (1796), au départ pour le continent (mai 1800) ; 1798 est, du reste, la date donnée par Chasles [6]. Peut-être eurent-elles lieu chez cette M^me^ d'A*** qui réunissait dans son salon, avec les proscrits les plus illustres, des Anglais de distinction et des membres de l'église anglicane [7], au nombre desquels a pu figurer Porden qui appartenait à la Haute Église [8].

1. Sur lui, voyez Gérusez, *Essais d'Histoire littéraire*. Paris, Hachette et Gratiot, 1839, p. 417-455.

2. Sur lui, voyez Thieme et Becker, *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler* ; Redgrave, *Dictionary of Artists*, London, 1874, et le *Dictionary of National Biography*. M^me^ Souffrin a bien voulu consulter pour moi, au British Museum, Hicklin, *Guide to Eaton Hall near Chester*, Chester, 1855 (?) ; Porden fut l'architecte de ce château. Aucun de ces ouvrages, trop brefs ou techniques d'ailleurs pour être considérés comme de véritables biographies, ne mentionne le nom de Chateaubriand.

3. Art. cité, *R. D. M.*, 1834, t. III, p. 505. L'architecte y est nommé Wordem. Une note des *Études humoristiques* (*op. cit.*, p. 15), où est repris ce passage, rétablit la vraie orthographe. Autre description du personnage, *Études sur les Hommes et les Mœurs au XIX^e^ siècle*, p. 374, et *Mémoires*, t. I, p. 175. Chasles dut lui être présenté dès son arrivée. Le 20 mars 1817, il fait rechercher par son père une description soignée de l'église de Saint-Denis, ornée de belles gravures : « Ceci est pour M. Porden, membre de l'Académie royale, qui m'a montré de l'amitié et peut m'être extrêmement utile. »

4. *Souvenirs d'un Témoin de la Révolution et de l'Empire* [...], *pages inédites*, p. p. la Marquise de Noailles. Genève, 1943, p. 231. Cité par M. Levaillant dans son éd. des *M. O. T.*, t. I, Appendice XXII, p. 645.

5. *M. O. T.*, éd. Levaillant, t. I, p. 509 (Mason) ; t. I, p. 188 et IV, p. 603 (Franklin) ; sur l'explorateur, voyez aussi t. I, p. 602, Appendice XIV.

6. *Études sur les Hommes et les Mœurs au XIX^e^ siècle*, p. 373, et *Mémoires*, t. I, p. 174 ; dans ce dernier passage, il faut lire 1817, date imprimée dans les *Études*, et non 1819.

7. F. Baldensperger, *Études d'Histoire littéraire*, 2^e^ série. Hachette, 1910, p. 119 ; d'après Valéry, *Sainte-Périne, Souvenirs contemporains*. Paris, 1826, p. 86-87. Sur la présence de Chateaubriand dans des salons, voir *M. O. T.*, éd. Levaillant, t. I, p. 642, Appendice XX.

8. Chasles, *Mémoires*, t. I, p. 178.

Pourquoi, dès lors, Chasles n'eût-il pas consigné les souvenirs de ces artistes et intellectuels londoniens, même si leur mémoire confondait plusieurs images de Chateaubriand ?

Ils m'ont fait connaître, — écrit-il des amis de Porden[1], — M. de Châteaubriand [*sic*] plus réel, c'est-à-dire plus grand qu'on le croit communément ; ni apostat, ni apôtre, ni sceptique, ni fanatique, ni ambitieux, ni ascète ; rien de tout cela ; — un gentilhomme élève de Jean-Jacques, un ardent adepte de la vie sauvage, un passionné disciple de l'Émile, un ennemi furieux de la société du XVIII^e^ siècle redevenu chrétien sincère et véhément [2].

Porden décrit à Chasles le Chateaubriand d'avant la « conversion », « républicain, sentimental, werthérien, déclamateur, incrédule et jacobin.... Voilà un beau ministre de la monarchie, et un fidèle justicier du catholicisme » [3]. Et la discussion se poursuit entre Porden, d'une part, qui ne veut voir en Chateaubriand qu'un « charlatan », Brown et Baylis de l'autre, qui le peignent sous les traits d'un misanthrope rousseauiste [4]. C'est bien là le *Janus bifrons* du premier séjour en Angleterre, portrait assez différent de celui, retouché et poétisé, des *Mémoires d'Outre-Tombe.*

La femme de Baylis entretint aussi Chasles de l'émigré :

Elle m'a parlé, — écrit Philarète à son père, le 16 octobre 1817, — de Mrs de Chat[eau]br[iand], Levizac, Delille, *Peltier* (homme qui est dans une grande misère) et autres, qu'elle a vus chez elle.

Enfin un autre Anglais, que sa qualité de « négociant de la cité » ne permet pas de confondre avec l'un des personnages déjà mentionnés « avait mille anecdotes à [...] conter [à Chasles] sur Pitt et Fox, sur Louis XVIII, sur les émigrés français, sur le duc d'Aiguillon, sur Delille, sur M. de Châteaubriand [*sic*] qu'il avait beaucoup connu, sur les premiers jours de la lutte atroce que le monde fit subir à ce célèbre athlète » [5].

A cette lutte, Chasles fut même appelé à prendre part. En août 1818, il écrivit à ses parents que Valpy, l'éditeur qui l'employait [6], lui avait confié la traduction d'un libelle de Népomucène Lemercier : *D'une opinion de M. le Chateaubriant* [sic] *dans le « Conservateur »* [7]. Et, quelques jours plus tard, son travail achevé [8], il jugeait en ces termes la brochure et celui qui en était l'objet :

1. Il convient de laisser aux amis de Porden la responsabilité de ce portrait. Le suivant paraîtra plus ressemblant.
2. *Études sur les Hommes et les Mœurs au XIX^e^ siècle*, p. 373, et *Mémoires*, t. I, p. 174.
3. *Études...*, p. 376, et *Mémoires*, t. I, p. 177.
4. Cette impression est également celle que Chateaubriand a donnée à Molé : « Nulle part il n'a vécu plus lui-même, plus naïf, incohérent, divers, excessif, décousu... Il s'abandonnait sans réserve à toutes ses impulsions, tous ses instincts. » *Op. cit.* ; voyez *M. O. T.*, éd. Levaillant, t. I, Appendice XXII, p. 645.
5. *R. D. M.*, art. cité, p. 500, et *Études humoristiques, op. cit.*, p. 7.
6. Voyez Miss Phillips, *op. cit.*, p. 31.
7. Paris, Firmin Didot, déc. 1818, 38 p. in-8°.
8. La traduction de Chasles ne semble pas avoir paru, mais peut-être J.-B.-M. Lemoine l'avait-il lue au moment d'écrire ses *Observations on the Libels published against*

Il me semble qu'on aurait pu mettre plus de feu, de verve, d'adresse même dans cette défense. M. D[e] C[hateaubriand] est réellement l'homme le plus marquant et le plus extraordinaire du siècle ; ses longs voyages, ses longs malheurs, son enthousiasme, ses erreurs même le rendent intéressant jusqu'au romanesque. Quelques belles actions semées dans son étrange vie réclamaient tout l'élan et toute l'effusion de l'éloquence. Mais notre siècle me semble aussi petit en hommes que grand en circonstances ; c'est un Roman dont les événements sont singuliers et inconcevables, mais les héros méprisables. Si quelque grand homme du temps de Cicéron eût fait ce que M. D. C. a fait, qu'il eût résigné volontairement sa place, alors que l'Empereur ou le Dictateur avait commis un forfait (ce que fit D. C. après la mort du Duc d'Enghien) quelqu'ami [*sic*] ne se serait-il pas élevé ensuite pour jetter [*sic*] avec toute la chaleur de l'éloquence une juste gloire sur une pareille action ?

De l'image qu'il s'était composée de Chateaubriand à Londres, Chasles ne put guère vérifier l'exactitude, lorsque, en 1829 [1], il fut présenté par Bertin [2] au grand homme, « que le fils d'un général républicain, d'un conventionnel, d'un juge de Louis XVI ayant voté sa mort, n'épouvanta pas » [3]. Il trouva, en effet, un Chateaubriand bien différent de celui qu'on lui avait annoncé [4] : « Il est bien probable qu'à son départ pour l'Amérique, il était en réalité plus vieillard, plus mélancolique et plus sombre qu'à soixante-cinq ans, lorsqu'il illustrait l'Abbaye-aux-Bois ». Plus tard, Chasles fut introduit auprès de M^me^ Récamier [5] et de M^me^ Lenormant. « Assommants étaient leurs salons ; à force de coquetterie et de fadeur concertée, ils tombaient dans la platitude [6] ». Était-ce l'effet du souvenir qu'avait laissé à Chasles le salon d'Étienne de Jouy, où la conversation était autrement voltairienne et piquante ? Ou plutôt ne s'ennuyait-il pas à la pensée qu'il n'aurait jamais dans cette chapelle qu'une place secondaire ? Les grands premiers rôles de *patito* étaient magnifiquement tenus, et Sainte-Beuve faisait très bien son personnage de greffier. Cela n'empêcha pas Chasles d'entretenir de bonnes relations avec Jean-Jacques Ampère dont il était devenu le collègue au Collège de France. Ampère lui ayant écrit pour lui demander deux articles sur *L'Astrée*, Chasles répondit qu'il ne les retrouvait pas et ajouta :

Vous suppléerez bien aisément par vos recherches et vos inspirations à tout ce que vous avez supposé généreusement ailleurs. Je serai heureux

le Vicomte de Chateaubriand, parues en 1818, dans le vol. 12 de *The Pamphleteer*, la revue qu'éditait Valpy.

1. *Études...*, p. 378, et *Mémoires*, t. I, p. 180.

2. *Mémoires*, t. I, p. 241. Il se peut que Chasles se trompe d'un an ou deux, car ce n'est qu'à partir de mars 1830 qu'il collabora au *Journal des Débats* que dirigeait Bertin. De toute façon, c'est à ces années-là qu'il faut rapporter la première entrevue des deux écrivains.

3. *Ibid.*

4. Voyez le portrait qu'il en a brossé, *Études...*, p. 378-379, et *Mémoires*, t. I, p. 180-181 et 244-245.

5. Son portrait par Chasles, *Mémoires*, t. I, p. 319-320 (où se trouve cette phrase : « N'ayant point de passions, et n'en étant pas même susceptible par son organisation physique, elle n'aimait qu'à plaire... »).

6. *Mémoires*, t. I, p. 318.

d'être par votre intermédiaire, si vous le trouvez bon, Monsieur, rappelé au souvenir de Madame Récamier à laquelle j'espère un de ces jours aller présenter mes humbles respects [1].

En revanche, il a jugé assez durement le rôle que joua Sainte-Beuve auprès de Chateaubriand : « Mais avec ces faiblesses de combien il [Chateaubriand] dépassait son époque ; et combien cette sauvagerie indépendante, doublée de fatuité polie, était au-dessus de la fine chatterie et de la souplesse onduleuse de son juge et de celui qui l'a disséqué après l'avoir flagorné, Sainte-Beuve ! [2] »

L'admiration qu'il eut toujours pour la personnalité de Chateaubriand et dont témoignent encore ces lignes firent que ses rapports avec son illustre aîné ne cessèrent pas d'être bons ; l'intéressé lui-même nous en donne l'assurance : « ... sa conduite envers moi, comme celle de tous les vrais gentilshommes, a [...] été honnête, loyale et excellente » [3].

Cette flatteuse bienveillance qui caractérisa l'attitude de Chateaubriand envers Chasles put sans doute trouver matière à s'exercer lorsque, en 1826, l'Académie française mit au concours un *Essai sur l'histoire de la littérature française au XVI^e siècle*, projet auquel s'intéressèrent Sainte-Beuve, Nerval, Chasles et Saint-Marc Girardin. Ce furent ces deux derniers qui se partagèrent le prix en 1828. Chateaubriand était-il demeuré étranger à cette décision ? En tout cas, il cita avec éloge l'ouvrage de Chasles dans l'*Essai sur la littérature anglaise* à propos de l'histoire des mots anglais [4].

Chasles ne voulut pas être en reste. L'*Essai*... et la traduction du *Paradis perdu* relevaient du magistère qu'il exerçait au *Journal des Débats* en qualité d'angliciste. Il ne leur consacra pas moins de cinq articles [5] où s'exprime assurément un grand respect, que Chateaubriand était peut-être en droit de trouver « lassant » [6], mais qui savait ne pas s'interdire les critiques [7]. Au deuxième, Chateaubriand s'avoua vaincu par tant d'éloges joints à une telle perspicacité et dicta à Hyacinthe Pilorge la lettre suivante [8] :

1. Lettre du 14 janvier 1841, en ma possession.
2. *Mémoires*, t. I, p. 245.
3. *Mémoires*, t. I, p. 244.
4. Paris, Gosselin et Furne, 1836, t. II, p. 241-242. Passage relevé par M^me^ Durry (*La Vieillesse de Chateaubriand*, Le Divan, 1933, t. II, p. 427).
5. *Journal des Débats*, 14 juillet, 14 et 28 septembre, 21 et 28 octobre 1836. Articles signés *Cs.*, parus sous la rubrique « Variétés ». Le premier est un éloge de Chateaubriand et une évocation de son séjour d'émigré en Angleterre ; le deuxième expose le principe de traduction adopté : la littéralité complète, et en discute les avantages et les défauts ; le troisième caractérise la traduction dans le détail ; le quatrième est une étude sur le génie et le style de Milton ; dans le dernier, assez décousu, Chasles traite de la « composition » en anglais, du style de Chateaubriand, fait remarquer qu'il y a dans l'*Essai*... des fragments empruntés aux *Mémoires d'Outre-Tombe* (ainsi le passage sur la mort de Byron) et termine son étude par un hommage à l'auteur de la traduction.
6. M^me^ Durry, *op. cit.*, *ibid.*
7. Notamment sur le procédé de traduction employé par Chateaubriand.
8. Inédite, elle appartient à MM. Ozanne, descendants en ligne directe du critique, qui m'ont autorisé à la reproduire, ainsi que les deux suivantes. Qu'ils veuillent bien

Je suis, Monsieur, assez souffrant d'un rhumatisme dans la tête, pour ne pouvoir vous écrire de ma propre main. Je dicte ce mot à mon secrétaire, en attendant que je puisse aller moi-même vous porter mes nouveaux remerciemens pour votre très bel article. Croyez, Monsieur, je vous en prie à toute ma reconnaissance.

15 7bre [1836] CHATEAUBRIAND [1]

[Suscription :] Monsieur
Monsieur Chasles
rue de l'Abbaye [2].

A en croire Chasles, Chateaubriand fit, en effet, la visite promise :

Je me souviens de l'avoir vu monter à soixante ans, avec cette courtoisie parfaite et cette désinvolture joyeuse qui ne le quittèrent pas, un petit escalier de la rue de l'Abbaye, plus leste qu'un mousquetaire de dix-neuf ans [3].

A ce moment-là, Chasles, que son éducation rousseauiste et puritaine avait dirigé vers l'étude des problèmes moraux dans leurs rapports avec la littérature, préparait son *Essai sur la situation et la tendance de la Société française* [4] qui fut publié, dans la *Revue du XIX^e siècle*, en trois livraisons, les 16, 23 et 30 avril 1837 [5]. La dernière parue, Chasles adressa son *Essai...* à Chateaubriand qui trouva dans cette brochure bien des idées qu'il avait faites siennes depuis longtemps. Il put lire notamment, après une critique de l'indépendance mal conçue qui provoque la dissolution :

A ce malheur se rattache le génie dévastateur de l'opposition critique, sans autre but que la critique. Il n'y a pas d'esprit léger ou faible qui ne critique, selon sa portée, l'esprit le plus vaste et le plus fort. La capacité de critique et de dénigrement est commune et vulgaire comme la poudre des chemins [6].

Et sur la presse :

Osons parler de tous les pouvoirs comme nous pensons d'eux. Ne redoutons pas même la Presse, cette compagne inséparable du gouvernement représentatif. Il semble qu'elle représente la supériorité intellectuelle. Erreur : elle ne représente que la masse et son degré moyen d'intelligence. [...] la presse en général, c'est la médiocrité nécessairement excentrique [...]. Il

trouver ici le témoignage de ma vive gratitude. Je tiens également à dire tout ce dont je suis redevable à M. Maurice Chalvet, chateaubriandiste fervent, et à M. René Pintard, aux précisions duquel cet article doit beaucoup.

1. Signature autographe. De plus, en relisant la lettre, Chateaubriand a ajouté les virgules après les mots « tête » et « secrétaire ».

2. C'est l'adresse de Chasles de 1836 à 1838.

3. *Mémoires*, t. I, p. 180.

4. C'est le titre de la brochure (Paris, Imprimerie de Bourgogne et Martinet). La date : 1836, doit s'expliquer par ce fait que Chasles, ayant corrigé les épreuves de son article fin 1836, demanda, en les retournant à l'imprimeur, qu'on lui en préparât des tirages à part. Il les conserva jusqu'à ce que le dernier article eût été publié dans la revue.

5. Le titre était : « L'esprit des affaires et l'esprit d'intrigue en France ». Cet essai a été recueilli, en 1850, avec quelques modifications dans les *Études sur les Hommes et les Mœurs au XIX^e siècle*, au chapitre : « Esprit et Erreurs de la Société française de 1827 à 1840 ». Les différences ne tiennent pas aux idées, mais au changement des temps.

6. Chasles, *Essai sur la Situation et la Tendance de la Société française*, p. 9.

est vrai que les intelligences se révèlent par la presse, et combattent au moyen de cette invention ; quelque jour cette supériorité l'emporte. Mais considérée abstraitement et en elle-même, dans son action présente, politique, de chaque jour, la Presse n'est qu'un moyen de transmission ; elle communique le bien, elle propage le mal ; elle est féconde comme l'air vital, elle peut devenir peste [1].

Et enfin sur les droits et les devoirs :

Quand la presse a le droit de tout dire, il faut que les hommes qu'elle endoctrine aient le talent de tout discerner ; plus elle étend son action, plus elle exige chez le lecteur une capacité de jugement inébranlable, un sens droit et vigoureux. C'est une invincible loi des choses humaines, que chaque nouvelle liberté demande pour contrepoids une vertu, chaque droit nouveau oblige à un nouveau devoir [2].

La lecture qu'avait faite Chateaubriand de cette brochure avait été assez attentive pour qu'il pût écrire à Chasles la lettre suivante [3], où l'on retrouvera, avec l'évocation de quelques idées du jeune publiciste, une expression à lui reprise.

J'ai été bien longtemps, Monsieur à vous remercier de votre essai. J'étais malade de la grippe. J'avais déjà lu cet excellent morceau de Critique dans la revue du XIX^e^ siècle : vous avez mille fois raison sur la presse, sur la critique, sur l'usage des Libertés qui demande chacune [*sic*] l'application d'une vertu. Mais nous écoutera-t-on ? La Société s'en va grand train et Dieu sait ce qui succèdera à ce que nous avons le malheur de voir [.]

toujours à vous, Monsieur et plein de reconnaissance [.]

CHATEAUBRIAND

17 mai 1837

Ainsi, bien que d'origines différentes, le gentilhomme breton et le fils du conventionnel se rejoignent dans une conclusion identique sur la Liberté, cela sans doute grâce aux leçons qu'ils ont retirées de leurs séjours en Angleterre.

***

On n'aperçoit plus trace de relations entre Chasles et Chateaubriand jusqu'en 1848. L'un se répandait par le monde, l'autre se renfermait dans la solitude et mettait la dernière main aux *Mémoires d'Outre-Tombe*. On pouvait croire cette revision achevée en juin 1847, et ce en vertu de deux mentions portées par l'auteur lui-même dans son manuscrit [4]. Passée cette date, Chateaubriand, semblait-il, ne tira plus, de la boîte où ils reposaient, les cahiers des *Mémoires* que pour se les faire relire et dicter au passage une ou deux corrections à Maujard.

Cependant l'apparat critique de M. Levaillant révélait que le manuscrit déposé en 1847 à la Société Propriétaire des *Mémoires* ne contenait pas le texte du Discours de réception de Chateaubriand à

1. Chasles, *ibid.*, p. 25-26.
2. Chasles, *ibid.*, p. 26.
3. L. a. s., 2 p. in-8°, écrite recto verso. Collection de MM. Ozanne.
4. Introduction de M. Levaillant à l'éd. du Centenaire des *M. O. T.*, p. LXV.

l'Académie [1]. Une addition avait donc été faite tardivement par l'auteur, qui jugeait à bon droit cette profession de foi « un des meilleurs titres de l'indépendance de [ses] opinions et de la constance de [ses] principes » [2].

Ce Discours qu'il n'avait pu prononcer, Chateaubriand en avait conservé le manuscrit original, rageusement raturé de la main de Napoléon ; mais il l'avait perdu lors de son départ de l'Infirmerie de Marie-Thérèse [3]. Or, bien des copies en avaient été prises tellement quellement, plus ou moins fidèles. Sans doute voulut-il, en donnant le texte complet, se prémunir contre les déformations qu'elles pouvaient apporter à l'expression de sa pensée. Dans ce but, il dicta à Maujard la lettre suivante [4] adressée à Chasles, auquel il prêtait à tort la qualité de Conservateur de la Bibliothèque de l'Institut :

Monsieur,

M. le Vicomte de Chateaubriand possédait une copie de son discours à l'académie lorsqu'il y fut admis en 1811 en remplacement de Mr Chénier ; cette copie est égarée depuis longtemps.

Je prends la liberté Monsieur, de solliciter votre bienveillance pour obtenir la permission de prendre une copie de ce discours qui doit être je le pense dans les archives de l'Institut.

Je vous prie d'agréer Monsieur, ma sincère gratitude et l'expression de mes sentimens très distingués

MAUJARD
secrétaire de M. de Chateaubriand

Paris 14 février 1848

R. du Bac 112

Chasles dut répondre que, n'étant que bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine [5], il n'avait pas accès aux archives de l'Institut [6]. La copie du Discours fut, du reste, fournie à Chateaubriand par un de ses collègues [7], — entendons, un membre de l'Institut [8], — et

1. Dans le manuscrit, le chapitre s'arrête aux mots : « ... manifester des sentiments honorables » (*M. O. T.*, éd. Levaillant, t. II, p. 268) pour ne reprendre qu'avec le paragraphe qui commence ainsi : « Dans le manuscrit qui me fut rendu... » (*Ibid.*, p. 278). Du Discours ne sont données, plus bas, que quelques lignes, depuis : « M. de Chénier adora la liberté... », jusqu'à : « ... de transmettre son nom et son culte à la postérité ».

2. *M. O. T.*, éd. Levaillant, t. II, p. 267.

3. *Ibid.*, p. 268.

4. Collection de MM. Ozanne.

5. Où il n'existe pas de copie du Discours.

6. Il y a bien, non dans les Archives, mais dans la Bibliothèque de l'Institut, une copie du Discours (Ms 1940, pièce 5) ; toutefois, il est impossible de savoir si elle s'y trouvait en février 1848. D'ailleurs, ce n'est pas ce texte qui fut publié dans les *M. O. T.*

7. « Un de mes collègues eut la générosité d'en prendre copie. » (*M. O. T.*, t. II, p. 268.)

8. Serait-ce Jean-Jacques Ampère ? ou Sainte-Beuve ? A propos de ce dernier, il convient de signaler qu'il a donné, dans *Chateaubriand et son Groupe littéraire sous l'Empire* (Paris, Garnier, 1861), de larges extraits du Discours. M. Allem, dans une note à son édition de cet ouvrage (t. II, p. 398, n. 172), prétend que le texte de Chateaubriand est « le texte même que Sainte-Beuve appelle « très probable » et dont il cite plusieurs extraits ». C'est là une affirmation erronée, on s'en rendra compte par les variantes qui sont énumérées plus loin.

ayant pris place parmi les additions et retouches au texte de 1847, elle fut publiée *pour la première fois* dans l'édition originale des *Mémoires*. La précipitation avec laquelle fut faite cette insertion, le peu de forces qui restaient à Chateaubriand, en ces mois de février et de mars 1848, pour revoir le travail d'un copiste, laissent à penser que Maujard dut avoir plus de part que son maître à la publication du *Discours*, car le texte de 1849 [1], collationné avec celui de Sainte-Beuve comme avec les copies manuscrites (dont deux ont pu être étudiées de près), fait apparaître d'assez nombreuses divergences.

Si cette comparaison ne permet pas de déterminer actuellement la copie que Chateaubriand a insérée dans le texte des *Mémoires*, du moins conduit-elle à formuler quelques remarques sur la valeur du texte imprimé.

Des différences que montrent les copies manuscrites [2] peuvent être laissées de côté, ne concernant que l'orthographe ou ne constituant même que des fautes ; c'est ainsi que, sur certains points, les *Mémoires* offrent des leçons préférables à celles des copies et notamment de B : par exemple, quand, p. 271, ligne 6, B écrit : « de cette famille *militaire* », addition qui forme contresens ; ou lorsque, p. 272, l. 26, cette copie remplace *miracles* par *merveilles* [3].

En revanche, il est bien des cas où le texte de l'édition originale est fautif ; M. Levaillant a rectifié l'une de ces incorrections : p. 269, l. 42, il faut lire, en effet, avec A : « qui prouvaient encore *moins* leur

1. Celui-ci présente avec le texte donné par M. Levaillant les différences suivantes : on y lit, page 268, l. 18 (référence à l'éd. du Centenaire), « L'Homère anglais mourut oublié », au lieu de « mourut *presque* oublié » ; p. 269, l. 23, après « moderne », deux points au lieu d'un point et virgule ; p. 270, l. 15, « *ses* », au lieu de « *ces* mâles douleurs » ; p. 273, l. 5, au lieu de « qui nous *a* intéressés », « qui nous *ont* intéressés » ; l. 12 de la même p., « *après* quinze lustres », au lieu de « *en* quinze lustres » ; l. 16, « *Virginie* » et non « *Virgile* » ; et p. 274, l. 19, après « assemblée », un point et virgule, au lieu d'une virgule. De plus, poëte est ainsi écrit. La deuxième édition Penaud, qui est aussi la première édition illustrée, s'écarte de l'originale sur quelques points. En voici le relevé avec références à l'édition du Centenaire : t. II, p. 272, l. 13-14 : « de suivre un jour *l'exemple* de leurs pères » ; p. 274, l. 23 : « je ne troublerai *point* » ; p. 277, l. 34-35 : « sur *la ruine* des empires détruits ».

2. Les variantes sont données : 1. D'après Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son Groupe littéraire...*, t. II (Garnier, p. p. M. Allem.). Extraits seulement. Sainte-Beuve écrit constamment M. *de* Chénier. Sigle : S suivi de la page. — 2. D'après une copie d'une écriture ancienne appartenant à Mme Ronald Davis, qui a bien voulu m'autoriser à la collationner avec le texte de l'édition originale. Sigle : A. — 3. D'après la copie de la Bibliothèque de l'Institut dont il a été question, p. 283, note 6. Cette dernière est moins bonne que la copie de Mme Davis. Sigle : B.

3. Voici d'autres cas (seule la leçon moins bonne est citée) : p. 268, l. 16, S p. 83 : malgré *de* nombreux défauts ; p. 271, l. 19, B énumère les quatre termes sans les coordonner par *et* ; p. 273, l. 8, A : ces preux chevaliers trahis ; l. 8-9, B : omet *et noblement vengés par l'un* ; p. 274, l. 16, S p. 85 : m'offrent ; p. 277, l. 2, A : dans *la* même *erreur* (contresens) ; p. 278, l. 7, A et B : *à la suite* du char. Il convient de joindre à cette énumération celle des cas où B montre des leçons trop audacieuses qui ne bénéficient pas de l'accord de A ou de Sainte-Beuve : p. 271, l. 21 : « On voulait lui faire *chanter* des vers » (la répétition de « chanter » se comprendrait) ; p. 271, l. 23 : « Ranimez-vous », au lieu de « Rassurez-vous » ; p. 271, l. 25-26 : « d'un ami cher à mon cœur, *l'un* de ces amis qui, *suivant* Cicéron » ; p. 273, l. 8-10 : « lâchement trahis par l'histoire [alinéa]. De nos modernes Euripide descendant au successeur d Anacréon ».

talent... » et non *mieux*. Mais il en est d'autres où devraient être préférées les variantes fournies soit par A et B, soit par la copie de Sainte-Beuve. Notamment, p. 270, l. 30-31 : « Je parlerai du maréchal son père » forme équivoque ; aussi bien A et B écrivent-ils : « du maréchal, père de ce guerrier ». Voici, p 272, l. 7 et 8, une coquille : « la partie politique de mon ami », ce que A et B ont lu : « la partie politique *de la vie* de mon ami ». De même, il convient de suivre A et B mettant logiquement le pluriel (p. 272, l. 16-17) à « le*s* rapports » et supprimant (p. 273, l. 19) *si* devant *fatal*, adjectif qui, en bonne logique, se passe d'intensif [1]. P. 274, l. 7, B et S, p. 85, évitent la répétition de « j'aime » (l. 8) en le remplaçant par « je me plais ». On préférera aussi, avec B et S, p. 86, « qui l'entraîna *vers* des nouveautés » à « *dans* des nouveautés » (p. 275, l. 19) et l. 22, avec A, B et S, p. 86, « dans *ses* espérance*s* » à « dans *son* espérance ». N'est-il pas logique aussi de lire, p. 276, l. 1 : « Vain*s* souhait*s* ! » puisqu'il y en a deux, — lecture qu'autorisent B et S, p. 86 ? Enfin, p. 277, l. 21, A et B écrivent avec raison « lign*ée* » et non « ligne » [2].

Parmi ces incorrections, une place toute particulière doit être faite aux omissions du texte des *Mémoires*. P. 269, l. 29, B fait précéder confondus » de « mêlés et ». P. 270, l. 3, S, p. 83, nous invite à lire : « toute considération *morale* élevée » [3]. « Sans doute » n'a-t-il pas été oublié, p. 271, l. 14 et l. 27, après « Non » et après « je vanterais » ? A et B le rétablissent en ces deux endroits. P. 273, l. 14, S, p. 84, écrit : « *jusque* sur *l*es mers orageuses ». Même page, l. 16, la citation est à compléter par *ponti*, si l'on suit A, B et S, p. 84. P. 274, l. 29, il faut ajouter avec B et S, p. 85 : « Car en portant *aux cendres de* M. Chénier le tribut de respect ». P. 275, l. 8 et l. 24, l'accord des trois copies conduit à faire suivre « orages » de « populaires » et « sentiments » de « affectueux ». Ne faudrait-il pas rétablir, avec B et S, p. 86 : « Soyons donc pleins d'indulgence *les uns* pour les autres » (p. 276, l. 9-10) et : « s'ils sortaient *aujourd'hui* de leurs tombeaux » (p. 276, l. 14) ? Une phrase a sauté, p. 276, l. 40 ; A et B nous en avertissent : « monarchique. Un Français fut toujours libre [A : auprès ; B : au pied] du Trône. C'est dans ses opinions qu'*il* met cette indépendance ». Enfin, p. 278, l. 8, A et B se lisent : « la troupe sacrée *des supplians* » [4].

Certaines divergences ont peut-être une valeur stylistique. En particulier celles relatives aux locutions « ne... pas » et « ne... point ».

1. Sainte-Beuve, p. 84, écrit également : « Cet art fatal ».

2. Certains cas sont douteux. Convient-il cependant de conserver, p. 270, l. 23, la répétition de « messieurs » qui figure quatre lignes plus haut (B et S, p. 84, suppriment le premier) ? P. 272, l. 2-3, B écrit « le sentiment de l'envie ».

3. D'autant que B écrit : « toute considération *morale* ».

4. Ici également certains cas peuvent être considérés comme douteux : p. 269, l. 41, B : « nos *heureux* devanciers » (mais il y a « bonheur » deux lignes plus loin) ; p. 270, l. 3, A et B : « Nos idées *et* nos esprits » ; p. 271, l. 10, B : « *de ce* poète célèbre » (il est présent dans l'Assemblée, mais pour désigner les autres membres, Chateaubriand emploie l'article, défini ou indéfini, et non le démonstratif) ; p. 275, l. 5, S p. 85 : « élève aux Mânes *de nos rois et de leurs* dynasties outragées » ; p. 275, l. 23, B : « au milieu *du tumulte* des factions ».

Le texte des *Mémoires* présente, p. 270, l. 13 : « Il ne montrera *pas* » ; p. 272, l. 7 : « Mais je n'omettrais *pas* la partie » ; p. 274, l. 23 : « Je ne troublerai *pas* la mémoire ». *Pas* est remplacé par *point*, ce qui évite des homophonies désagréables, dans le premier cas, par A et S, p. 83, dans le deuxième, par B, et, dans le troisième, par B et S, p. 85. P. 272, l. 1, B écrit « par un *tour* original », ce qui évite la répétition du mot « caractère » cinq lignes plus bas. Autre scrupule également justifié de B (même page, l. 25) qui supprime « en » devant « rendant », évitant ainsi une cacophonie. P. 273, l. 22, A et B oublient « ici », peut-être dans la crainte d'un solécisme par pléonasme avec « dans un tableau » (p. 274, l. 1).

Faut-il penser à un ultime souci de Chateaubriand de resserrer l'expression au moment d'insérer son discours dans le texte des *Mémoires*, puisque B et S, p. 85, lui faisaient écrire (p. 274, l. 18-20) : « des hommes *qui sont* placés au premier rang de cette assemblée ; toutefois *ces satires*, écrites d'un style... » ?

D'autres différences, concernant les temps et les modes, pourraient aussi être imputées à de rapides modifications apportées au dernier moment. A et B préfèrent le passé simple à l'imparfait, p. 276, l. 17, et 278, l. 3, dans les verbes « couronner » et « porter » ; le présent au passé simple, p. 275, l. 23, dans « se dénaturer », et le conditionnel au futur, p. 276, l. 25-26, dans « tracer » [1].

Enfin, bien des problèmes se posent qu'il ne serait possible de résoudre qu'avec un plus grand nombre de copies. Par exemple, préférera-t-on, p. 270, l. 9, « défendra » (B) à « refusera » ; p. 271, l. 13, « succès » (B) à « mérite » ; p. 272, l. 12, « peut-être » (A) à « sans doute » ; même page, l. 14, « généreuses » (B) à « glorieuses » et « leurs » (B) à « nos » ? Lira-t-on avec B, p. 273, l. 4-5, « ce*t* autre fils de Mélpomène, qui nous intéresse au malheur de nos pères ! » ? Comment choisir, p. 274, l. 17, entre : « Si je lis *ses* satyres » (A), « Si je *re*lis les satyres » (B) et « Si je *re*lis *ses* Satires » (S, p. 85) ? Trois lignes plus bas, en croira-t-on Sainte-Beuve (p. 85), qui a lu dans sa copie : « l'agréable école de Voltaire » ? Retiendra-t-on, p. 277, l. 1, « observation » que présente B, au lieu de « réflexion » et, avec cette même copie, commencera-t-on le paragraphe par : « *Ici*, finit la tâche » ?

Tels sont, pris parmi les plus simples, quelques-uns des problèmes [2]

1. De même : p. 270, l. 5, A : « pouvaient » ; p. 271, l. 1, B : « C'était » ; p. 271, l, 7, B : « je crois » ; p. 273, l. 21, A et S p. 85 : « retira » ; p. 275, l. 5, B : « éleva » ; p. 276, l. 13, S p. 86 : « peut-on ».

2. En voici d'autres (seule est citée la leçon qui diffère de celle du texte des *Mémoires*). P. 270, l. 14-15, A : « par ces longs travaux, par ces graves pensées, et souvent *par* ces mâles douleurs » (leçon qui semble préférable) ; B : « par ses longs travaux, par ses graves pensées, et souvent *par ses* mâles douleurs » ; S p. 84 : « par *les* longs travaux, *les* graves pensées, et souvent *par* ces mâles douleurs » ; p. 272, l. 27-28, B : « de témoin » ; p. 273, l. 20, B et S p. 85 : « lointains ? L'Éloquence » ; p. 274, l. 1, B : « académie » ; p. 274, l. 8, S p. 85 : « toutes *ses* faces » ; p. 274, l. 22, B et S p. 85 : « ces ouvrages » ; p. 275, l. 4, B et S p. 85 : « aux pieds » ; p. 275, l. 9, B : « aimé » : p. 275, l. 14, B : « dissenssions » ; p. 275, l. 21, S p. 86 : « des Fabricius » ; p. 276, l. 6, B : « et les révolutions » ; p. 276, l. 8, B : « dans *ces* tems » ; S p. 86 : « dans *ce* temps » ;

qui se poseront au scoliaste futur. Peut-être, en effet, jugera-t-on qu'il y a matière à une édition critique de ce *Discours* que légitimerait le fait que Chateaubriand ne possédait plus son texte original et où seraient utilisées les fort nombreuses copies [1] qui en furent établies.

CLAUDE PICHOIS.

NOTE COMPLÉMENTAIRE.

Philarète Chasles apparaît indirectement dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* à un autre titre que celui qui a été mentionné. Relatant les malheurs arrivés à sa famille pendant la Révolution, Chateaubriand cite (*M. O. T.*, t. I, p. 451) la lettre par laquelle A. de Contencin lui fit connaître, en 1835, l'ordre de Fouquier-Tinville qui avait envoyé son frère à l'échafaud. Il s'agit d'Antoine-Aimé-Alphonse de Contencin, né à Saint-Nicolas-du-Port (Meurthe), le 31 janvier 1802, mort à Varennes (S.-et-O.), le 7 juillet 1862, dont la fille, Emma, épousa Émile Chasles, fils de Philarète et futur inspecteur de l'Université. A. de Contencin fit une assez brillante carrière administrative : il était, en 1835, chef de cabinet du préfet de la Seine, Rambuteau, et c'est comme tel qu'il fouilla « dans les archives de la *maison de ville* et de la Sainte-Chapelle ». (Renseignements dus à l'obligeance M. Jean Ozanne.)

p. 276, l. 12, B : « *font* quelquefois » ; p. 276, l. 18, B et S p. 87 : « empruntés *de la Grèce* » ; p. 276, l. 34-35, A : « que je parle ici de la liberté qui naît de l'ordre et enfante des Lois, et non de cette liberté, fille » ; B : « que je parle ici de la liberté qui naît de l'ordre et enfante les lois et non pas de celle, fille » ; p. 276, l. 43, A et B : « principe ; il est citoyen » ; p. 278, l. 7-8, A : « aux palmes de la *gloire* » ; p. 278, l. 9, B : « aux récits *des* guerriers » ; p. 278, l. 11, B : « de *vos* palais ». Malgré l'accord des *Mémoires*, de A et de S p. 86, conservera-t-on, p. 276, l. 4, la phrase en suspens, alors que B présente : « s'incliner lentement vers la *tombe* et *vous* quitter pour toujours » ? Autre point litigieux : p. 273, l. 22, après « saint Ambroise », A ajoute : « et de Cicéron » ; faut-il voir là une allusion à des séjours du Cardinal Maury, l'un à Milan, l'autre à Rome, ou n'est-ce qu'une simple métonymie pour désigner l'ensemble de l'Italie ?

1. Peut-être permettront-elles de rendre intelligible la phrase de la p. 273, l. 19-20, pour laquelle S p. 84 offre : « qui transporte sur *les* bords *étrangers* », ce qui n'est guère plus clair.

CHATEAUBRIAND ET L' « ENFANT SUBLIME »

(Lettres inédites)

Un des épisodes les plus fameux — et non le moins gracieux — de l'histoire anecdotique des premiers jours du Romantisme, c'est le baptême littéraire du jeune Victor-Marie — ou *Mary*, selon la graphie des tout premiers essais poétiques du collégien — Hugo par Chateaubriand.

Ces deux noms voisinent aujourd'hui dans le ciel des Égaux. En 1820, la distance qui les sépare est difficilement mesurable. Le jeune Hugo est à peine plus qu'un écolier ; officiellement, d'ailleurs, il est élève à l'École de Droit. Chateaubriand a pour lui l'éclat d'abord d'une gloire littéraire alors sans nuages, mais un autre prestige encore qui nous est aujourd'hui moins sensible ou moins connu, celui du chef incontesté de l'opposition *royaliste*. Pair de France, ancien ministre d'État, il va, en 1820, cueillir les fruits de cette opposition acharnée de quatre ans à Decazes : par les ambassades de Berlin et de Londres, il accédera bientôt au ministère des Affaires Étrangères.

C'est l'homme politique autant que l'écrivain qui fut le parrain de Victor Hugo. Aussi bien, les intermédiaires concrets furent-ils un journal et un futur député : or, Chateaubriand avait fondé le *Conservateur* dans un dessein politique de portée tout immédiate, et le futur député Agier se désintéressait totalement de la littérature. Réciproquement donc, c'est l'auteur d'une ode, sans doute, mais d'une ode politique, sur l'assassinat du duc de Berry, que Chateaubriand accueillit chez lui. Et la première marque de sa faveur et de son amitié, ce va être l'offre de l'attacher à son ambassade.

On aimerait retracer, soit les anecdotes, soit la toile de fond. Mais les lecteurs de la *Revue d'Histoire littéraire de la France* connaissent de longtemps et la visite à la [pseudo] rue Saint-Dominique, et le tub de M. le Vicomte de Chateaubriand, et le chocolat de M^me^ la vicomtesse de Chateaubriand ; ils n'ignorent rien du jeu des partis sous

Decazes, à cette belle époque de la polémique politique où l'opposition de droite et l'opposition de gauche, où la *Minerve* et le *Conservateur*, pouvaient arborer le nom de Chateaubriand et le nom de Benjamin Constant.... Nous passons sur la victoire comme sur le combat, nous en venons directement à l'ambassadeur, et à l'attaché — pressenti — d'ambassade.

***

Un précieux document, mieux encore que la petite revue bleue du *Conservateur Littéraire*, a gardé intact ce parfum d'enthousiasme et de gravité, cet accent de foi lucide, d'ardeur contrôlée et maîtrisée, et, par-dessus tout, de don de soi à une grande cause, qui compose à l'*enfant sublime* une personnalité et des traits si caractérisés, et, ajoutons-le en passant, si peu accordés à l'exemplaire romantique des enfants perdus d'un siècle maudit.

Ce document est une lettre de 1821, adressée par le jeune poète et publiciste à l'Ambassadeur de France à Berlin [1].

L'Ambassadeur était M. le Vicomte de Chateaubriand.

Ses véritables débuts au « pouvoir », et l'apprentissage aussi d'une vresse particulière, pour lui, nous dit-il, toute nouvelle :

> Pour la première fois je courais sur les chemins avec les conforts de l'argent. Je revenais peu à peu de mon mépris des richesses ; je commençais à sentir qu'il était assez doux de rouler dans une bonne voiture, d'être bien servi, de n'avoir à se mêler de rien....

Dans ces conditions, comment Son Excellence regretterait-elle Paris ? Mais aussi comment supposer que le souvenir de son jeune disciple du *Conservateur Littéraire* pût l'occuper encore à Berlin ?

Et pourtant, peu avant son départ de Paris, et donc dans les derniers jours de décembre 1820, nous dit Mme Hugo,

> ce ne fut pas sans une joie secrète que Victor apprit que M. de Chateaubriand était nommé ambassadeur à Berlin. Il alla le féliciter et lui dire adieu.
>
> — Comment ! adieu ? dit l'ambassadeur. Mais vous venez avec moi.
>
> Victor ouvrit de grands yeux.
>
> — Oui, reprit le maître ; je vous ai fait attacher à l'ambassade sans vous en demander la permission, et je vous emmène.
>
> Victor le remercia cordialement de sa bonne intention, mais il lui dit qu'il ne pouvait quitter sa mère.
>
> — Est-ce seulement votre mère ? demanda M. de Chateaubriand en souriant. Allons, vous êtes libre. Mais je suis fâché que cela ne se puisse pas, c'eût été honorable pour nous deux.

A la vérité, le doute est possible, non certes sur la réalité, mais sur la date d'une si flatteuse proposition. Le récit qu'on vient de lire est très postérieur aux faits. Or, dans une lettre à sa fiancée, Victor écrivait, le 25 janvier 1822 :

1. En rigueur de termes, Chateaubriand, à Berlin, était seulement ministre plénipotentiaire.

Mon père est un homme faible, mais réellement bon. En lui témoignant beaucoup d'attachement, ses fils pourront beaucoup sur lui. Il voulait aussi lui, à toute force, me voir attaché à l'ambassade *de Londres*, cette idée qui me désolait flattait son amour-propre et son ambition. Eh bien ! je lui ai écrit une lettre avec laquelle je suis sûr de le dissuader.

Je ne t'ai pas dit, Adèle, tout ce que j'ai essuyé de combats de toutes parts, même du côté de ton père, à l'occasion de cette maudite ambassade. Bien des gens n'ont pas compris mon refus, parce que je ne pouvais leur en dire le véritable motif. Chère amie, il aurait fallu te quitter....

Il paraît donc sûr que Chateaubriand lui proposa de l'accompagner à son nouveau poste de *Londres*. Il nous est loisible d'opiner que, pour *Berlin*, un an plus tôt, le jeune Hugo avait reçu la même offre, et Chateaubriand déploré le même refus [1].

Refus héroïque, disons-le, à son âge, et dans sa situation de fortune. Car Adèle Foucher n'est pas la seule attache qui le retienne : il a décidé une carrière littéraire, il laisse à Lamartine de concilier, à Naples, poésie et diplomatie ; lui, résolu, obstiné, reste sur son sillon.

Mais la séparation n'enlève rien, on va le voir, au culte. Chateaubriand était parti pour Berlin au Jour de l'An de 1821. Deux mois après, il recevait là-bas, avec un poème, la lettre suivante [2] :

Monsieur le Vicomte,

Vous m'avez permis de vous écrire, et c'est un bonheur auquel j'attache un trop haut prix pour en abuser. Je ne sais si vous vous rappelez encore, dans les importantes fonctions dont vous êtes investi, un jeune homme que vous avez bien voulu encourager quelquefois, et dans l'âme duquel vous avez laissé ces longs souvenirs de vénération et d'attachement qui ne s'éteignent qu'avec la vie. Je vous admirais avant de vous connaître comme on admire les grands hommes ; je ne croyais pas que mon enthousiasme pour vous pût s'accroître. Je vous ai connu, et j'ai senti redoubler mon admiration pour un grand homme qui savait se faire aimer. J'espère donc que vous pardonnerez ma témérité à mon profond attachement. Pourquoi me l'avez-vous inspiré si vous ne vouliez pas en supporter les suites ? D'ailleurs je ne vous importunerai pas ; si je sens combien un souvenir de vous serait précieux pour moi, je sens en même temps combien tous vos moments sont précieux pour le monde politique et littéraire. Je me croirais sacrilège de distraire de ses illustres travaux un homme dont toutes les heures sont comptées par la gloire, tous les loisirs dus à la postérité.

Sans doute, Monsieur le Vicomte, en votre éloignement, vous songez à la

1. Peut-être cependant est-il préférable de supposer, dans la lettre de Victor à sa fiancée, à cette date de 1822, qui est celle de la nomination à *Londres*, un lapsus provoqué, dirai-je, par l'actualité : il pense Berlin (1821) et écrit Londres (1822). Ce qui appuierait cette supposition, c'est une lettre du général Hugo à son fils, du 19 novembre 1821 : « J'aurais voulu voir M. de Ch. te faire attacher à son ambassade de *Berlin* ; l'ancien rang de ton père ne te mettait point en dessous de cette prétention. »

2. Inédite. Comme elle appelle sans doute quelques éclaircissements, on voudra bien excuser un certain nombre de renvois en note. L'original de cette lettre, et de celles qui suivent, est au château de Combourg. Nous remercions Mme la Comtesse de Durfort de la haute bienveillance qu'elle a accordée à ce travail. Nous remercions la Société Chateaubriand (La Vallée-aux-Loups), M. le Dr Le Savoureux, Mlle H. Daremberg, des communications si libéralement accordées.

fois à nos intérêts politiques et à nos intérêts littéraires [1]. Seulement il vous est plus facile de sauver les lettres de leur décadence que la monarchie de sa ruine. En littérature, vous êtes Roi ; en politique, il n'en est, malheureusement pour nous, pas de même. On ne peut se consoler de votre absence qu'en songeant à votre retour qui nous enrichira sans doute de quelque nouvel et admirable ouvrage. Un hasard singulier a voulu que les bords de la Sprée vissent les deux colosses littéraires du XVIII[e] et du XIX[e] siècles. Aux mêmes étrangers à qui Voltaire avait montré le Génie rétréci par l'incrédulité et affaibli par la fausse philosophie, vous montrez le Génie agrandi par la foi et soutenu par la Religion.

On espère ici que vous n'oubliez pas cette France de qui vous ne pouvez être oublié ; travaillez-vous à cette *Histoire* tant promise et tant désirée [2], ou vous occupez-vous, pour la rendre meilleure, de l'histoire qui se fait sous nos yeux et à nos dépens ? La Révolution [3], qui vous voit loin d'elle, croit que notre plus beau génie et notre plus grand caractère s'est condamné à l'inaction ; mais les royalistes [4] sont sûrs que le repos du plus redoutable défenseur de la sainte cause n'est pas le repos d'Achille.

Je ne vous parlerai pas de politique, Monsieur le Vicomte, ce serait porter de l'eau à la mer. Je m'occupe beaucoup de littérature avec plusieurs amis qui tous partagent ma vénération pour vous. Il se trouve parmi eux de jeunes et beaux talents que votre génie a fait éclore. Tous sont religieux, monarchiques, fiers de se dire vos disciples, quoique pour la plupart ils n'aient jamais vu leur maître, ailleurs que dans ses ouvrages. J'ai fait et j'ai lu à la *Société des Bonnes-Lettres* une ode sur Quiberon [5], que je prends

1. C'est d'un article de 1818, dans le *Conservateur*, « qu'est née la phraséologie des *intérêts moraux* et des *intérêts matériels*, mise d'abord en avant par moi, adoptée ensuite par tout le monde » (*Mémoires d'Outre-Tombe*, VII).

2. On se rappelle les dernières pages des *Martyrs* : « O Muse.... Fidèle compagne de ma vie, en remontant dans les cieux laisse-moi l'indépendance et la vertu. Qu'elles viennent, ces vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la poésie et m'ouvrir les pages de l'histoire. J'ai consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge ; j'emploierai l'âge des regrets au tableau sévère de la vérité. » Chateaubriand, depuis, n'a, peut-on dire, jamais renoncé à ce projet d'une grande *Histoire de France*, à la fois philosophique et colorée. Signés de lui, il reste plusieurs volumes d'*Études Historiques* : ils sont à peu près ignorés, il n'en est pas moins incontestable que le génie de Chateaubriand, ou, pour parler comme Renan, son « intuition si vive des temps et des races », y éclate à bien des pages. On voit, en tout cas, que Victor Hugo, en 1821, était parfaitement renseigné sur ces projets, et ces goûts d'historien. De fait, sous la Restauration, à chacune de ses multiples disgrâces, Chateaubriand, comme en fait foi sa correspondance avec M[me] de Duras, revient autant à son *Histoire de France* qu'à ses *Mémoires*.

3. Au sens politique, plus qu'historique, du mot. Dans la *Monarchie selon la Charte*. Chateaubriand déclarait, par exemple, accepter « les choses politiques de la Révolution », non « les hommes politiques de la Révolution ».

4. Entendre : les *ultra*-royalistes.

5. L'ode sur *Quiberon* fut recueillie, dès 1822, dans les *Odes et Poésies diverses*, Victor Hugo l'avait composée en février 1821. Il la lut le 28 de ce mois à la séance de la *Société des Bonnes-Lettres*, dont le compte rendu déclare que, malgré « le nom encore peu connu » de l'auteur, sa pièce « a été fort applaudie » et « méritait de l'être, parce que, malgré quelques obscurités, on y trouve un sentiment profond et une poésie animée ». Quant à la *Société des Bonnes-Lettres*, on ne saurait, en quelques lignes, en exposer les origines. Disons seulement que, créée vers la même époque, au commencement de 1821, elle organisait, trois fois par semaine, des réunions littéraires consacrées à des discours et à des lectures, sur le modèle des Lycées, Musées et Athénées de la fin du XVIII[e] siècle. Avec cette différence qu'à la *Société des Bonnes-Lettres*, on passait de l'esprit philosophique — « la fausse philosophie » — aux « saines doctrines », comme on disait en ce temps-là ; en d'autres termes, de Voltaire à Chateaubriand. De fait, Chateaubriand donna dès le premier jour son patronage. D'autre part, qu'on ne s'étonne pas de voir les frères Hugo occuper, à eux seuls, toute une séance : le

la liberté de vous envoyer ci-jointe. Quiberon tient à la Vendée : c'est de votre domaine [1].

Je relis cette lettre, et quoique j'aie tout fait pour y tempérer l'expression d'une admiration pourtant bien légitime, je crains qu'elle ne vous déplaise car je sais que vous n'aimez pas que l'on vous parle de vous comme en parlera la postérité. Cependant si j'ai pu vous blesser en vous laissant voir mon enthousiasme pour vous, je suis sûr de ne point vous déplaire, en vous exprimant mon profond et inaltérable attachement, et j'espère que l'un obtiendra sa grâce pour l'autre.

Permettez-moi donc de faire mille vœux pour votre santé et votre prompt retour [2], et de me dire, avec le plus sincère et le plus respectueux dévouement,

Monsieur le Vicomte,
Votre très humble et très obéissant serviteur,

VICTOR-M. HUGO
à Paris, rue Mézières, nº 10
Faubourg Saint Germain [3].

9 mars 1821. Paris.

P. S. Si, par un hasard que je n'ose espérer, j'avais le bonheur de pouvoir vous être bon à quelque chose dans cette capitale, je pense que vous n'hésiteriez pas à disposer en tout de moi.

Visiblement travaillées et surveillées, jusque dans les pleins et les déliés de l'écriture, disent-elles assez, ces quatre pages, la gratitude, l'émotion, l'admiration, la dévotion ! D'une génération littéraire à l'autre, il y a les déclarations collectives de guerre et de mépris. Dieu merci, l'histoire enregistre quelquefois, plus ou moins durables, quelques exceptions individuelles....

En ce temps-là, l'amitié la plus affectueuse et la plus tendre liait

prospectus de lancement de la Société, en effet, avait adressé un « appel particulier aux jeunes littérateurs, qui seront accueillis avec empressement ».

1. Les Vendéens, on s'en doute, étaient des Ultras. Le *Système* politique de Louis XVIII et de Decazes ouvrait les bras, si on peut dire, aux Libéraux plus volontiers qu'aux Ultras. D'où le silence officiel sur la Vendée, d'où l'accueil très froid réservé aux Vendéens. En 1819, Chateaubriand indigné éleva la voix et consacra à la Vendée toute une livraison — la 44e — du *Conservateur*. « Nous nous taisions, écrit-il (*Conservateur*, IV, 193), dans l'espérance que l'ingratitude ministérielle aurait un terme ; mais de nouveaux actes de l'autorité administrative dans plusieurs départements de l'Ouest, nous obligent à rompre le silence, et nous forcent de rappeler à l'administration publique la terre de l'honneur et de la fidélité. » Le jeune Hugo, Vendéen — *mi nacion*, disait-il un jour — par sa mère, mais très certainement, en tout cas, Vendéen au sens politique de ce mot en 1820 — c'est à cette date qu'il déclare un jour à son cousin de Nantes, Adolphe Trébuchet : « Nous regrettons de n'être pas nés bretons comme toi, car nous sommes tous, ici, Vendéens par le cœur » — le jeune Hugo fut vivement enthousiasmé de cette lecture, et en tira le sujet de son ode sur les *Destins de la Vendée*, qui fut sa première œuvre imprimée, en une plaquette, en septembre 1819 (il avait dix-sept ans).

2. La mission de Chateaubriand à Berlin, d'entente tacite, mais au su de tous, devait être de courte durée (destinée qu'elle était, dirait-on aujourd'hui, à le dédouaner de ses cinq ans d'opposition). Parti le 1er janvier, il écrivait, en chemin, dès le 3, à Mme de Duras : « N'oubliez pas de tourmenter les amis pour le retour. » Il rentra à Paris dès le mois d'avril, il y resta, et il démissionna fin juillet. Quelques jours après, Victor Hugo écrivait à Foucher, son futur beau-père : « Croyons que cette crise ne sera que momentanée et que les royalistes reprendront bientôt l'influence qu'ils doivent naturellement avoir dans les affaires de la royauté. »

3. Mme Hugo et ses fils, précédemment domiciliés rue des Petits-Augustins, nº 18, étaient venus habiter 10, rue de Mézières, vers la mi-juillet 1820.

l'auteur de cette ode de *Quiberon* à un jeune officier en garnison à Rouen, qui s'appelait Alfred de Vigny, ou plutôt, car ils n'usaient entre eux que du prénom, *Victor* à *Alfred*. Dans une lettre de cette époque, Alfred supplie Victor, au moins, de lui faire part de « tout ce qui lui arrive ». Et notamment : « Avez-vous reçu une lettre de M. de Chateaubriand ? *Vous m'avez promis de m'en parler* [1]. » Et par ces seuls mots, voilà l'ironie ultérieure de Victor Hugo prise en flagrant délit d'anachronisme. On voit, en réalité, l'importance démesurée que prenait en 1821 pour ces deux fervents jeunes gens *une lettre de M. de Chateaubriand*, objet de confidences, sujet d'impatiences, attendue, enviée, prestigieuse. « Je n'ai rien lu ni fait lire depuis *Quiberon*, répond Victor, le 21 avril. J'ai reçu de M. de Chateaubriand une lettre charmante où il me dit que cette ode *l'a fait pleurer*. » Il souligne bien : cette ode l'a fait pleurer. Ce seraient donc les propres termes de Chateaubriand. Quelle caution : de quelle qualité et de quelle autorité ! Or, elle est bien authentiquement accordée, écrite et signée : Victor n'interprète pas, il transcrit. Louis Barthou, dont la bibliothèque, sur l'espace de quarante ans, accumula tant de trésors romantiques, avait publié, dès 1911, cette réponse de Chateaubriand [2]. Nous en empruntons le texte à un vieux numéro de la *Revue Bleue* :

> J'ai retrouvé, Monsieur, dans votre ode sur Quiberon le talent que j'ai remarqué dans les autres pour la poésie lyrique : elle est de plus extrêmement touchante et *elle m'a fait pleurer*. Je suis bien honteux, je vous l'assure, de n'avoir pas fait l'article que je vous ai promis.
>
> Je n'y ai pas renoncé et je me ferai un vrai plaisir de rendre la France attentive à un vrai talent inspiré par des sentiments élevés et généreux. Je vois tous les jours vanter dans les journaux des vers qui sont loin de valoir les vôtres.
>
> Si j'avais quelque commission à faire à Paris, Monsieur, je m'adresserais bien volontiers à vous, comptant sur votre obligeance. Je vous remercie de m'avoir envoyé votre nouvel ouvrage et je vous prie de croire que je vous suis entièrement dévoué [3].

Pas d'autre trace — quels regrets ! — de cette promesse d'un *article* de Chateaubriand, à l'apogée de sa gloire d'écrivain et d'homme d'État, sur la première aube du poète des *Odes*. A elle seule, il est vrai, la promesse dut déjà combler cet enfant de dix-neuf ans. Et l'aveu des larmes !...

***

Mais Chateaubriand, pour longtemps encore, est tout entier à son activité politique. L'Ambassade à Londres ; les Affaires Étrangères ; le Congrès de Vérone ; la Guerre d'Espagne : plus haut que les partis, plus loin que le Ministère, son nom et son œuvre s'inscrivent alors dans l'histoire européenne. Et bien que les relations n'aient jamais

1. Mme Daubray, *Victor Hugo et ses correspondants* (1947), p. 25.
2. Voir aussi le Catalogue de la vente Barthou (1935), t. II, p. 100.
3. Berlin, 20 mars 1821.

cessé entièrement, et que, par exemple, M. Victor Hugo, membre de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, ait été officiellement chargé, vers cette époque, de remettre à M. de Chateaubriand le diplôme et le titre — « un peu tardif », avouait le secrétaire perpétuel, — de Maître ès Jeux Floraux, il n'en est pas moins que les affaires, et le rang, mirent quelque distance entre le jeune poète et le ministre de Louis XVIII. A son père le général Hugo, Victor écrira plus tard : Nos rapports — avec celui qu'il appelle ici « mon illustre ami » — « nos rapports se sont beaucoup resserrés depuis sa disgrâce ; ils s'étaient fort relâchés pendant sa faveur ».

Chateaubriand, tout uniment, écrit : « ma destitution ». Avec humour, avec humeur, il disait à Montlosier : « Vous voyez que l'on m'a mis à la porte, comme si j'avais volé la montre du roi sur la cheminée. » Les *Mémoires d'Outre-Tombe* ont gardé toute chaude sa colère contre « la brutalité du procédé » de M. de Villèle. Et le ministre destitué, fort peu disposé — c'est lui qui parle — à « faire pénitence de son innocence », pas plus qu'à mendier en « chien couchant » son retour au pouvoir, décida de revenir à l'opposition. Appuyé jadis par la Droite, dans le *Conservateur* ; applaudi maintenant par la Gauche, dans le *Journal des Débats*.

« La chute de mon noble ami a tué la *Muse Française* [1] », ajoutait Victor peu après. Elle ne tue pas la fidélité chez celui qui, en 1820, dédiait à Chateaubriand son ode du *Génie*. La *chute* est du 6 juin 1824 ; le 7, Victor Hugo écrivait les vers qu'on peut lire encore dans les *Odes et Ballades* :

A ton tour soutenu par la France unanime,
Laisse donc s'accomplir ton destin magnanime !
Chacun de tes revers pour ta gloire est compté.
Quand le sort t'a frappé, tu lui dois rendre grâce,
Toi qu'on voit à chaque disgrâce
Tomber plus haut encor que tu n'étais monté.

Et dans une lettre à sa femme, datée de Reims où il assiste au Sacre, invité officiel, il dit tout dans ces simples mots : « Je viens aussi d'embarquer M. de Chateaubriand. J'étais seul à son départ. »

La correspondance non plus ne fut pas interrompue, et Victor Hugo, en 1828 encore, pouvait s'amuser à éblouir dans sa province son jeune ami angevin Victor Pavie avec les lettres qu'il recevait, dit-il, « de Lamartine, de l'abbé de Lamennais, de Chateaubriand ». Le mouvement de sa phrase tendrait à en multiplier indûment le nombre. Elle ne les invente pas.

Voici, de 1824, un hommage qui renouvelle les sentiments, et, par endroits, le style même, de la lettre de 1821 sur *Quiberon* :

1. Revue littéraire mensuelle (1823-1824) du premier Cénacle romantique.

Monsieur le Vicomte,

Retenu chez moi par une indisposition momentanée, je ne puis résister plus longtemps au besoin de vous exprimer toute l'admiration avec laquelle j'ai lu votre nouvel écrit, qu'il faut renoncer à louer, comme tout ce qui sort de votre plume, faute de le pouvoir faire dignement.

Permettez-moi donc de mêler mon acclamation à toutes celles qui ont accueilli votre bel ouvrage. Peu vous importe qu'une voix obscure comme la mienne applaudisse à vos généreuses inspirations ; mais c'est pour mon contentement personnel que je vous applaudis. C'est une joie pour moi que de vous féliciter d'une noble action et d'un noble écrit ; et vous ne trouverez pas mauvais que je satisfasse cet impérieux besoin de mon cœur.

Voilà les sentiments que j'espère vous exprimer de vive voix avant deux ou trois jours, sitôt que je pourrai sortir. Veuillez, en attendant, Monsieur le Vicomte, agréer l'hommage de ma respectueuse admiration et de mon bien profond attachement.

Victor Hugo
Le 4 8bre 1824 [1].

Le *nouvel écrit* était la brochure où — sur l'invitation instante de ses amis, qui, dit-on, avaient à cet effet délégué près de lui le duc de Fitz-James — Chateaubriand, oubliant un moment le Ministère pour ne penser qu'au Roi, et plutôt encore à la Royauté Légitime et Héréditaire, saluait le nouveau règne et l'avènement de Charles X.... « Le roi est mort : vive le roi — ces mots sont le titre même de la brochure — c'est le cri de la vieille Monarchie ; c'est aussi le cri de la Monarchie nouvelle.... Certes, il peut s'appeler immortel, l'État qui a vu le sang d'une même race passer de Robert le Fort à Charles X.... »

***

Chateaubriand, jamais, au plus vif même de son opposition à Villèle, n'a en effet voulu ni pensé atteindre le principe de la Légitimité. De là la rupture, le 7 août 1830, avec l'Usurpation orléaniste. Pour Victor Hugo, l'évolution est, au contraire, manifeste, du Sacre de Reims aux Journées de Juillet. On peut supposer que la bataille livrée à plusieurs gouvernements successifs par Chateaubriand dans les *Débats* a pu contribuer à l'orientation nouvelle du jeune poète vers le Libéralisme. Les relations, en tout cas, restent très cordiales pendant cette période, en ce couchant de la Monarchie des Bourbons. Voici la lettre d'envoi [2] des *Odes et Ballades* :

Paris, 28 9bre 1826

Monsieur le Vicomte,

J'espérais vous aller porter moi-même ce petit livre ; mais, retenu chez moi par un rhume violent qui ne fait qu'augmenter, je me vois contraint à vous l'envoyer.

Je serais heureux d'un applaudissement de vous. Vous n'êtes pas seulement le premier publiciste, vous êtes, ce qui est plus encore, le plus grand

1. Inédite. Adresse : « Son Excellence Monsieur le Vicomte de Chateaubriand, rue de l'Université, n° 18. »
2. Inédite. Cachetée à ses armes.

poëte de l'époque. J'en suis, moi, le moindre ; mais vous accueillerez ces vers avec l'indulgence du génie. Vous y verrez une tentative nouvelle d'un esprit dont vous avez paru aimer les premiers essais ; et vous jugerez avec bienveillance ce recueil, qui ne renferme guère de bon que la date de l'ode qui vous est adressée [1].

Vous connaissez, Monsieur le Vicomte, mon respect et mon dévouement.

Vr Hugo.

La réponse de Chateaubriand, communiquée à Louis Barthou par « mon ami M. Pierre Lefèvre-Vacquerie », se trouve dans la revue déjà citée. On y lit :

Je vous dois toujours, Monsieur, de nouveaux remerciements. Vous me louez trop, mais pourtant si bien, que je n'ai pas le courage de m'en plaindre. Je vais relire ce que j'ai lu, et lire ce que je ne connais pas encore. Je vous admire toujours et ne suis fâché que de ne pas vous voir plus souvent. Croyez, Monsieur, à mon dévouement bien sincère.

En 1827, c'est *Cromwell* que Victor Hugo faisait porter à M. de Chateaubriand, avec la lettre suivante [2] :

Le 6 Xbre 1827

Monsieur le Vicomte,

Si, hésitant toujours à vous distraire de vos hautes occupations, je ne vous porte pas aussi souvent que je le voudrais l'hommage que vous êtes accoutumé à recevoir de moi comme de tous, ce n'est pas que mon cœur ou mon esprit vous néglige. Vous trouverez encore dans ce livre, comme dans tous ceux que j'ai publiés jusqu'à ce jour, votre nom cité, et il en est le plus bel ornement. C'est là du reste un hommage tout involontaire et qui n'aurait pas besoin pour vous être rendu du profond attachement que je vous ai personnellement voué. Vous vous présentez naturellement à la mémoire de nous autres, jeunes gens de cette époque. Comme Napoléon, vous régnez sur le siècle ; et il est bien beau de partager un tel trône avec un tel homme.

Vous savez, Monsieur le Vicomte, avec quelle haute admiration je suis

Votre humble et bien dévoué serviteur

Vr Hugo.

Votre nom *en est le plus bel ornement....* Victor Hugo majore sensiblement la portée d'une citation rapide, à la fin de la préface de *Cromwell* : le mot bien connu du grand écrivain sur la critique mesquine des défauts, la féconde critique des beautés. C'est peu, dans un essai d'histoire et de philosophie qui prétend faire le point exact de la Littérature de l'heure. Il semble bien que la préface des *Odes* de 1824 — Chateaubriand, Staël, Lamennais, « expression anticipée de la société religieuse et monarchique qui sortira sans doute du milieu de tant de ruines » — soit le dernier document de critique littéraire où s'exprime intégralement, littérature, politique et religion étroitement associées, l'opinion première de Victor Hugo sur son *illustre ami.* L'ode *A la Colonne* en politique, la préface de *Cromwell* en littérature, marquent l'origine d'une scission que la Révolution de 1830 produira

1. L'ode *A M. de Chateaubriand,* écrite le lendemain même (7 juin 1824) du jour où Chateaubriand quittait, disgracié, le ministère des Affaires Étrangères.

2. Inédite.

au grand jour. Le seul nom de *Napoléon*, et les termes dont il est salué dans la lettre d'envoi de *Cromwell*, disent, d'ores et déjà, que le tournant est pris.

***

Nous n'irons pas plus avant. Ce serait pour voir pâlir progressivement, puis s'effacer, dans l'œuvre de Victor Hugo, ce qui fut, en 1819, à ses regards émerveillés, un éblouissement. Dans *William Shakespeare*, qui établit une sorte de classement méthodique des divers ordres de *Génies*, et où vont et viennent tant de noms, je crois que celui à qui fut adressée, décernée, en 1820, l'ode sur *le Génie*, encore *le plus grand poëte de l'époque* en 1826, n'est pas nommé [1]. Parallèlement, d'ailleurs, Victor Hugo, à son tour poète illustre cependant, et à son tour Pair de France, n'apparaît guère plus dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*.

GÉRAUD VENZAC.

1. Matériellement parlant, on lit *Chateaubriand* au livre 1er de la 3e partie (p. 357 de l'édition Hetzel, in-8°), mais c'est dans un argument *ad hominem* et dans une liste compacte de... quatre-vingt-quinze noms.

UN ROMAN COLONIAL DE VICTOR HUGO : « BUG JARGAL »
SES SOURCES ET SES INTENTIONS HISTORIQUES

Une vivante tradition voit dans *Bug Jargal* une amplification littéraire d'événements historiques. Des souvenirs que le grand-père de V. Hugo aurait rapportés des îles lors de la Révolution en feraient le fond et les récits de la mère du poète auraient été le lien entre les deux générations [1]. — Si, par source, on entend idée première et lointaine, d'accord. Mme Hugo a pu parler aux Feuillantines, en effet, de Saint-Domingue et de la révolte des noirs. Mais qui ne parlait pas de Saint-Domingue au lendemain de sa ruine ?

Mr Gaston-Martin, dans sa récente *Histoire de l'esclavage dans les colonies françaises* [2], fait hardiment sienne cette opinion. « Les récits de *Bug Jargal* avec la première apparition du monstre difforme qui hantera désormais, sous une forme ou sous une autre, l'œuvre romanesque de V. Hugo, à travers Quasimodo, le muet d'Islande et Triboulet, ont certainement pour point de départ un *récit vécu* d'une de ces révoltes tragiques. Le narrateur est à peu près certainement le père de Mme Hugo, Jean-François Trébuchet, long courrier nantais qui n'a jamais commandé de négrier, mais [qui]... avait fait plusieurs fois le voyage des îles en droiture. » Rien de plus simple en apparence.

Cette opinion se fonde sans doute sur les précisions historiques et géographiques habilement semées dans le récit, sur des noms de planteurs et d'esclaves révoltés qui eurent part réelle aux événements. Mais elle fait trop grand le rôle des sources orales et tombe dans un trompe-l'œil. Certes, ce premier roman est sorti avant tout de l'imagination d'un adolescent, de son goût pour le mélodrame et le pittoresque exotique, mais ce qui s'y trouve de réalité coloniale vient

1. L. Séché, « Les Sources de *Bug Jargal* », in *Annales romantiques*, 1905 ; et pour la bibliographie générale des origines nantaises de la mère de V. Hugo : abbé P. Dubois, *Bio-bibliographie de Victor Hugo de 1802 à 1825*. Paris, 1913, in-4°.

2. Paris, Presses Universitaires, 1948, in-8°, p. 128 et 261.

directement de ses lectures, qui furent nombreuses — si nombreuses qu'elles lui proposèrent probablement le sujet même de son roman.

I

Il est deux versions du roman : une « ébauche... imprimée et distribuée à un nombre restreint d'exemplaires en 1820 » [1]. C'est le texte publié en mai et juin 1820 par le *Conservateur littéraire* et reproduit dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* avec d'insignifiants changements. C'est une nouvelle plutôt qu'un roman. Puis ce texte, renforcé de circonstances dramatiques et de descriptions, par endroits récrit, fut publié en volume, chez Canuel, en 1826, donc après *Han d'Islande*. Les diverses éditions qui suivirent le reproduisent sans variantes notables.

Dans sa préface de 1832, Hugo assure que la première rédaction est sortie d'un pari, fait à seize ans, d'écrire un roman en quinze jours. On sourit d'abord. Pourtant il est des maladresses, indice d'une grande jeunesse et d'une extrême rapidité de composition. Et en 1832, des camarades de classe, témoins du pari, devaient vivre nombreux. Mais le texte du *Conservateur* est peut-être déjà un second état.

Les deux grandes étapes de la composition peuvent être facilement suivies, grâce aux études d'E. Biré [2], et de Mr S. Étienne [3], et grâce surtout à l'édition critique du *Conservateur littéraire* par Jules Marsan [4]. Mr Étienne a montré de quelle longue lignée de livres descendait le type du nègre esclave, généreux et révolté, que représente le personnage de Bug Jargal [5]. Il a expliqué les préoccupations, les vues du jeune V. Hugo et les réajustements de ses lectures. Mais il s'est borné à étudier les sources des deux *Bug Jargal* et le but du premier. Les intentions de la seconde rédaction furent beaucoup plus larges et complexes.

Le récit, dans la nouvelle comme dans le roman, est un épisode du soulèvement des esclaves à Saint-Domingue en août 1791. V. Hugo conçoit d'abord un drame tout cornélien et sans amour. C'est la lutte entre deux générosités, celle de l'esclave Pierrot et celle d'un jeune colon, Delmar. Le colon a sauvé la vie à Pierrot. Pierrot, devenu le chef des révoltés, sous le nom de Bug Jargal, sauve Delmar des mains du féroce Biassou, autre chef des révoltés. C'est en même temps que l'histoire d'une vengeance sociale, le débat d'une conscience altière

1. Préface de l'édition de 1826.
2. *Victor Hugo avant 1830*. Paris, Perrin, 1902, in-8°.
3. *Les Sources de « Bug Jargal »*. Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1923, in-8°.
4. *Le Conservateur littéraire (1819-1821)*, édition critique, t. II (1re partie). Paris, Droz, 1935, in-16. Nous citerons toujours le premier *Bug Jargal* d'après cette édition.
5. Mrs. Behn (*Oroonoko*), Saint-Lambert (*les Saisons*), Raynal, Butini, Doigni, Mme de Gouges, Lavallée, Gassier, Larivallière, Pigault-Lebrun, et surtout l'*Adonis* de Picquenard, qui a été lu de près par V. Hugo.

serrée entre deux devoirs également impérieux : ce que Bug Jargal doit aux siens, trompés, prostitués, tués par les négriers et les colons, et ce que sa reconnaissance doit à ce fils de maître qui, après l'avoir fait épargner, est devenu son ami secret. Toute cette lutte de sentiments se déroule par gestes brefs et demi-mots qui accroissent l'intensité et le mystérieux du drame. Sous la solennité un peu gauche du ton, le récit court au dénouement en glissant sur les descriptions d'une nature pourtant à souhait abrupte, forestière et sauvage. Le mouvement est d'un conte parlé assez simple.

On va de coup de théâtre en coup de théâtre. C'est une œuvre de jeunesse et V. Hugo restera toujours jeune. Presque toutes les scènes de *Bug Jargal* attendent des couleurs d'Épinal ou celles de l'écran. Pourtant un beau problème est posé et un grand drame se déroule. Dès cet essai d'adolescent, V. Hugo a renouvelé la figure du bon nègre magnanime, et ce type, déjà bien ridé en 1820, il l'a auréolé de mystère et d'on ne sait quelle grandeur obscure.

V. Hugo se prête des scrupules dans sa préface de 1826 en disant que le fond de son récit « a un air de circonstance qui eût suffi à empêcher l'auteur de le publier ». Veut-il dire qu'il était maladroit, impolitique, d'exalter les vertus du « bon nègre » soulevé contre l'égoïsme des blancs à une date si proche encore de l'écroulement d'une colonie et de la dispersion de toute une classe sociale ? Non, sans doute. Dès 1818, il savait ce qu'il voulait et à quelles curiosités du moment son récit répondait. « En 1830, à une époque où la politique du jour s'occupait fort peu d'Haïti.... » Voire ! C'est là excuse et modestie d'auteur.

Depuis le retour des Bourbons le départ d'une nouvelle expédition contre la colonie perdue était le sujet de discussions à la Marine et des conversations des anciens colons [1]. L'indemnité promise par la Charte aux émigrés dépossédés laissait espérer que les propriétaires coloniaux bénéficieraient d'une « justice analogue ». Des circulaires se répandaient, des intérêts se groupaient. Des agents d'affaires offraient leurs offices, bons ou moins bons, aux « malheureux colons ». Les publications se multiplient, de polémique d'abord, car ces problèmes restent de feu ; mais aussi paraissent de gros livres d'histoire, de souvenirs et de considérations générales [2]. Cette abondante littérature entretient les passions ou la curiosité et son âpreté montre l'importance des intérêts en jeu. La politique du jour s'occupait beaucoup de Saint-Domingue. Même sous sa première forme, *Bug Jargal* n'allait point à contre-courant.

1. Sur ces débats et ces tentatives au temps de la Restauration, cf. : Lepelletier de Saint-Rémy, *Saint-Domingue. Étude et solution nouvelle de la question haïtienne.* Paris, 1846, 2 v. in-8°.

2. Les ouvrages de Dalmas, Drouin de Bercy, Mazères, Laujon, Onfroy, O'Shiell, Malenfant ; les brochures de Desmaulants, Berquin, M. D. Barbier, Albert, Guillermin et Grouvel, en 1814 ; Labarthe, en 1815 ; Doriol, Leborgue de Boigne, en 1817 ; l'abbé de Pradt et Rouzeau, en 1818 ; Ch. Malo, Duluc, Vincent, Clausson, Pamphile Lacroix, 1re édition, Marcheville, en 1819.

Mais il faut être équitable. Les circonstances ne firent pas seules le succès de curiosité que paraît avoir eu le récit du *Conservateur littéraire*. Derrière les gaucheries du débutant, les lecteurs goûtèrent aussi bien que nous le mouvement d'une nouvelle qui ne cherche pas avant tout la joie de la phrase et des yeux.

Leur plaisir fut certainement accru par les détails précis, qui à côté des scènes de la plus extravagante imagination, donnent à l'ensemble une impalpable réalité. Il y a, dit le poète, toujours quelque chose de vrai dans ce qu'on raconte. Le roman de 1820 présentait déjà un sérieux effort d'exactitude locale et de vraisemblance historique.

A vrai dire, ce passé était trop récent pour être déformé à loisir. Les souvenirs encore douloureux des lecteurs auraient protesté. La précision des noms, du cadre géographique, et des paysages était, au surplus, nécessaire pour donner du corps au récit et porter la part d'invention romanesque. Sous ces détails, ces noms et ces événements, ce sont des livres qu'il faut chercher, des échos de lectures plutôt que des souvenirs de famille.

Dans le premier *Bug Jargal*, il y a déjà trace de nombreux emprunts ; mais habilement réemployés, fondus dans le récit et son mouvement, ils sont peu aisément discernables. Il faut supposer une origine imprimée à certaines expressions que l'on retrouve si souvent dans les récits des Antilles qu'il est impossible de dire si V. Hugo les a prises ici ou là, par exemple : « compagnies de dragons jaunes », « lanches espagnoles », etc. Il a fallu aussi plusieurs guides sérieux pour suivre, avec ce minimum d'erreurs chronologiques, le développement du soulèvement des esclaves dans les quartiers des environs du Cap. Ces guides de fond sont au nombre de trois : *L'Histoire de Saint-Domingue*, de Bryan Edwards, dans sa traduction de 1802 ou de 1812 [1] ; un petit livre anonyme : *Saint-Domingue ou Histoire de ses révolutions*, paru vers 1804 [2], et le *Rapport sur les troubles de Saint-Domingue*, du conventionnel Garran-Coulon [3].

Le livre de B. Edwards a été la source essentielle du jeune V. Hugo ; il y a même peut-être trouvé l'idée de son roman. *Saint-Domingue ou Histoire de ses révolutions* est un résumé populaire, rapide mais non sans détails précis, des livres parus au moment même des événements. Ce n'est pas la déposition d'un témoin, mais il éveille la curiosité. V. Hugo y a trouvé la première chronologie des malheurs d'août 1791 et le rôle de Bouckmann et de Biassou. Il y a appris aussi qu'une des habitations Galliffet avait été fortifiée, mais il transforme le nom de

1. Par J.-B.-J. Breton. Paris, Dufour, an XI (1802), in-12.
2. *Saint-Domingue ou Histoire de ses révolutions contenant le récit effroyable des divisions, des troubles, des ravages, des meurtres, des incendies, des dévastations et des massacres qui eurent lieu dans cette île depuis 1789 jusqu'à la perte de la colonie.* Paris, chez Tiger, s. d., in-32.
3. Paris, Imp. Nat., ans V-VII, 4 v. in-8°.

camp Galliffet en celui de Fort Galliffet, plus héroïque. Le gros rapport de Garran-Coulon était la conclusion d'une longue enquête officielle sur les causes de la révolution coloniale. Ses quatre volumes étaient un immense répertoire de faits et de noms, un dictionnaire historique et géographique. V. Hugo lut de près Garran-Coulon. Un mot fixe notre certitude. En 1820, jamais V. Hugo n'orthographie le nom de Boukmann, chef insurgé originaire de la Jamaïque, autrement que Boukmant. Or, de toutes les sources accessibles avant 1820, Garran-Coulon écrit Boukmant et Boukmans. Il lui emprunte directement l'épisode de la ronde de Delmar, visitant le poste du Limbé dans la nuit du soulèvement (Garran-Coulon, II, 213, *Bug Jargal*, p. 101).

V. Hugo a d'autres sources : le chien apportant autour de son cou à Pierrot une feuille de palmier où un message est écrit en caractères inconnus est pris aux souvenirs du colonel Malenfant [1]. L'étonnement de Delmar est celui de Malenfant. V. Hugo invente seulement le rôle du chien. Il utilise aussi *Les Soirées bermudiennes ou Entretiens sur les événements qui ont opéré la ruine de... Saint-Domingue* [2] de F. Carteaux qui parlent de Pierrot « chef des brigands du Morne Rouge ». La superposition de Bug Jargal et de Pierrot est venue de là. V. Hugo transpose : « et les bandes du Morne Rouge avaient reconnu pour chef un nègre nommé Bug Jargal ». Les *Soirées* décrivent l'incendie des quartiers du Cap. V. Hugo s'est inspiré du passage, l'a arrangé et réécrit, superbement d'ailleurs, en gardant quelque chose du rythme de Carteaux (*Soirées*, p. 87, *Bug Jargal*, p. 101-102).

On ne peut insister sur l'inexactitude, pour ne pas dire la fantaisie de la flore que V. Hugo place à Saint-Domingue. Il juxtapose perpétuellement des précisions et des invraisemblances. Au reste, il est peu de paysages dans le premier *Bug Jargal* ; il veut peindre par des noms exotiques. La végétation dont il couvre l'île avec une profusion si poétique vient de toutes les Amériques et de plusieurs Afriques. Il y a dans le même quartier, à la même altitude et côte à côte, des palmiers-dattiers, par bosquets ou par bois, des cocotiers, un baobab, des papayers, des platanes à fleurs d'érables, des mangliers, des odiers du Canada, le raudia et le mystérieux coali, espèce de chèvrefeuille, puis des lianes à n'en plus sortir. On est fort embarrassé quand avec ces éléments on veut imaginer un fond de scène tropical, pas même vrai, mais cohérent. Cet irréel dans la précision aboutit à un grandisse-

1. *Des Colonies et particulièrement de celle de Saint-Domingue ; mémoire historique et politique.* Paris, Audibert, 1814, in-8°, p. 215-219. L'écriture inconnue dont se sert Bug Jargal pour communiquer avec les esclaves la veille de l'insurrection, et qui est l'écriture arabe, pose la question fort délicate du rôle des esclaves islamisés dans l'organisation du soulèvement. Utilisèrent-ils l'arabe parce que c'était la seule écriture connue des Africains ? Est-ce comme musulmans qu'ils intervinrent ? Au Brésil, les esclaves musulmans étaient des éléments beaucoup plus turbulents que les autres. Cf. abbé Étienne, *La Secte musulmane des Malès du Brésil et leur révolte en 1835*, in *Anthropos*, janvier-mars 1909.

2. Bordeaux, an X (1802), in-8°, 306 p., p. 144.

ment des horizons. Il donne à tout un air épique, mais ne nous aide pas beaucoup à croire à l'origine orale du récit.

La source ne se cache guère. C'est *Les Voyages d'un naturaliste*, de M. E. Descourtilz [1] feuilletés juste assez pour y prendre des noms qui s'accrochent à la mémoire.

V. Hugo a mis plus de prudence au choix des noms de lieu. Aucun n'est déplacé : l'Acul, la Petite-Anse, le Limbé, Maribaroux, la Grande-Rivière du Nord, le Morne-Rouge, Ouanaminthe. Deux changements seulement : le Quartier-Dauphin mis pour le Fort-Dauphin, et une rivière de *la* Limonade, pour de Limonade, erreur qui fait rire. Ces broutilles décèlent une confusion de lectures rapides devenues simples réminiscences. V. Hugo, qui sera si sensible à la sonorité des noms, ne paraît pas percevoir les résonances, l'harmonie ou la drôlerie de certains toponymes coloniaux : la Marmelade, Caracol, Jacquezy, le Dondon, Trou-Forban, l'Artibonite, les Gonaïves, Trou-Caïman, les Terriers-Rouges. Son oreille est comme fermée à cette musique âpre ou gentille des noms créoles.

***

Les personnages ont-ils des modèles ? Sous leurs noms, les uns inventés, les autres pris à l'histoire, peut-on retrouver des êtres véritables ? Les figurants sont nombreux dans *Bug Jargal*, mais l'importance du héros central fait reculer dans l'ombre toute son escorte : Jean-François, Biassou, Boukmann, qui paraissent à côté de lui ne sont là qu'en manière de repoussoir. Ils mettent en valeur Bug Jargal, un peu comme Thadée à côté de Delmar. Ces physionomies n'ont pas de vie qui compte.

Jean-François, Boukmann, Pierrot lui-même, sortent des lectures de V. Hugo, Biassou aussi. On revient à Garran-Coulon, à Malenfant, à Carteaux. Ces noms sont rapprochés comme des documents. Un seul fait est déformé, peut-être par une étourderie de lecture : V. Hugo prend Biassou pour un mulâtre à la tête de mulâtres.

Ne cherchons pas de répondant à Delmar. Il est né de l'imagination de V. Hugo, du besoin de placer en face de son héros noir un adversaire blanc de sa taille. Un grand effort n'a pas été fait pour nous le rendre vivant. Il a cru que la sympathie y suffirait. Delmar est une généreuse machine à raconter.

Bug Jargal est d'une tout autre classe. Sa physionomie est à la fois plus proche et plus éloignée de l'histoire. Il est porte-nom, un étendard d'abord. Il représente Pierrot, mais aussi, dès 1820, un peu Toussaint Louverture. V. Hugo a recueilli l'écho amorti de la légende de Toussaint et de son histoire, et ces traits arrangés ont servi à grandir son personnage. Dans la mesure, encore légère, où le roman est ici l'histoire

1. Paris, Dufart, 1809, 3 vol. in-8°.

d'une famille de planteurs sauvée par un de ses esclaves, il est un épisode de la vie de Toussaint et jusqu'à un certain point la transfiguration de la réputation d'humanité et d'intelligence de celui qu'on devait appeler le Premier des Noirs. Ce n'est donc point hasard si Bug Jargal, comme Toussaint lui-même, est dit fils de roi africain et puise dans cette origine connue des siens, son autorité extraordinaire.

En 1820, V. Hugo cite seulement deux noms de colons : Colas de Maigré et Poncignon [1], recruteur d'un corps de volontaires au Cap. Ces noms ne lui viennent pas d'une tradition orale. Garran-Coulon parle de Poncignon [2] et Carteaux a connu personnellement Maigré, propriétaire à Port-de-Paix, emprisonné par les mulâtres et conduit au Cap.

D'autres détails de couleur historique ont moins de réalité. On croit difficilement qu'un maître ait porté plainte contre un de ses esclaves qui a mis la main sur lui, chez lui. Les mœurs n'étaient pas telles. L'esclave eût été puni sur place, par ordre du maître. Peut-on imaginer aussi un jeune homme de dix-sept ans, comme Delmar, capitaine de milices à son arrivée de France ? L'imagination de V. Hugo va par delà les abus des avancements protégés. Dans un pays où les divers corps de milices, leur recrutement et leur encadrement résumaient toutes les différences sociales entre les blancs, toutes les passions donc, on ne mettait pas « un mouton France » à la tête d'une compagnie. Ces deux détails seraient une preuve indirecte de l'absence de souvenirs oraux dans le roman.

On ne sait à la suite de quelle confusion, le club Massiac, formé à Paris de planteurs et de propriétaires coloniaux, au début de la Révolution, est présenté comme « une association de négrophiles », exactement comme la Société des Amis des Noirs. La méprise peut-elle venir d'une source orale ?

En revanche, la description des plantations de l'oncle sauve sa vraisemblance par son imprécision même. Le nombre de 800 esclaves nous étonne d'abord. Vit-on jamais un tel atelier à Saint-Domingue ? Mais V. Hugo sauve les dehors de la vérité par la prudence d'un pluriel : « 800 esclaves cultivaient les immenses domaines de mon oncle ».

On discerne ainsi les procédés d'emprunt de V. Hugo dans le premier *Bug Jargal*. On voit aussi les limites de nos certitudes. Des livres, nombreux, lui ont servi, dont une partie seulement peut être identifiée. L'un a donné le thème central du récit. Aux autres, il a emprunté de deux manières.

Assez souvent il prend directement le sujet d'une description, des noms de lieu, de plantes ou de personnes, sans se préoccuper d'ailleurs

1. P. 144. V. Hugo écrit Colas de Maigné, pour de Maigré.
2. III, 379.
3. P. 6 et 231.

de retenir tout ce que ces livres lui offrent de pittoresque ou d'utile pour le fond de son drame. Il butine assez capricieusement, ne cherche qu'un rehaut rapide, un début de couleur locale.

Plus souvent il fait appel à des souvenirs de lectures plus anciennes, à des réminiscences diffuses et déjà mêlées d'erreur. Il paraît écrire très vite et c'est comme si, entre sa lecture et la page qu'il écrit, il y avait beaucoup de rêve.

L'on ne peut parler de deux procédés, mais de deux moments ; il serait vain d'essayer de les distinguer davantage. On tente de montrer simplement que, presque toutes les fois que V. Hugo cite un nom, un fait précis, on peut sans chercher bien loin en retrouver la source imprimée.

II

Le sujet de *Bug Jargal* prit bientôt « un nouveau degré d'intérêt ». « Quoi qu'il en soit, l'auteur ne songeait pas à tirer cet ouvrage de l'espèce de demi-jour où il était enseveli ; mais averti qu'un libraire de la capitale se proposait de réimprimer son esquisse anonyme, il crut devoir prévenir cette réimpression » (Préface de janvier 1826). C'est la vieille excuse de convention et on croirait lire quelque avertissement d'auteur du XVII^e siècle.

Depuis 1820, Saint-Domingue était restée au premier plan de l'actualité. C'est le moment des négociations entre « les maîtres de l'ancienne colonie » et le gouvernement de la Restauration décidé à reconnaître l'indépendance d'Haïti contre un avantageux traité de commerce et une indemnité aux colons. Les colères étaient grandes : la Charte était en jeu. Charles X avait publié, en mai 1825, une ordonnance qui reconnaissait le nouvel État. Il semblait avoir cédé, sans consulter les Chambres, une partie du royaume et de la souveraineté nationale et ainsi avoir outrepassé ses droits. La question de Saint-Domingue était une question constitutionnelle. Les colères étaient bruyantes et fort bavardes.

Victor Hugo date la préface de l'édition en volume du mois de janvier 1826. La campagne des anciens colons pour que les 150 millions accordés par la République d'Haïti leur soient vite répartis, bat son plein. Chaque semaine a sa brochure ou son livre[1]. Et à ce débat financier vient se mêler le problème de l'émancipation des esclaves qui agite tous les cœurs généreux. Les deux questions, celle de Saint-Domingue et celle de la libération des esclaves des îles qui nous restaient, avaient toujours été confondues par les passions et les intérêts des colons et des armateurs. Elles le furent par la poésie en ces années 1822-1825. Les odes, épîtres, tragédies et chants lyriques publiés

1. A côté des deux *Guides du colon*, de Granger et de Vanufel, voir toutes les brochures et les livres sur la question de l'indemnité dans la série Lk[12] de la Bibliothèque Nationale, qui est loin de posséder tout ce qui fut publié sur la question.

alors sur l'émancipation sont aussi des chants de joie pour la jeune indépendance d'Haïti. Mr Étienne a recherché ces pièces de circonstance, mais sans établir que V. Hugo les ait connues. On peut ajouter à sa liste. Peut-être est-il plus curieux de remarquer au même moment, en France, comme en Angleterre, l'efflorescence de romans sur l'esclavage. Le goût du public va de ce côté et Ferdinand Denis donne pour titre à un roman : *Les Scènes de la nature sous les tropiques et de leur influence sur la poésie* (Paris, 1824), qui est aussi l'histoire d'un esclave farouche et mystérieux qui devient chef d'insurgés. Il y avait une veine littéraire à exploiter, qu'on prenait la peine d'indiquer clairement.

Aussi, Mr Étienne nous déconcerte, quand il commence son étude du second *Bug Jargal* : « En présentant dans sa préface — de 1826 — son travail revu et en quelque sorte refait, l'auteur voudrait nous faire croire que le sujet de *Bug Jargal* est redevenu actuel. Or, il s'en faut de beaucoup. Saint-Domingue n'existe plus en 1826 ; elle est depuis longtemps la libre Haïti et son indépendance vient d'être reconnue. » [1] Que Saint-Domingue ne soit plus française en 1826 ne change rien aux chances de succès littéraire d'un livre sur Saint-Domingue, puisque son histoire est alors dans les mémoires aussi profondément que le serait vingt-cinq ans après l'événement la perte de l'Algérie. On n'a qu'à rappeler les nombreuses allusions que l'on trouve à l'affaire de Saint-Domingue dans Balzac (*Une fille d'Ève*, éd. Pléiade, II, 998 ; *Gobseck*, II, 668), dans Stendhal (*Mémoires d'un touriste*, éd. Divan, III, 242 ; *Courrier Anglais*, V, 211), dans la Correspondance d'E. Quinet, etc. Tout s'accorde pour prouver que le succès des livres contemporains sur Saint-Domingue a ravivé la verve de V. Hugo.

Au milieu de ces auteurs qui se cherchaient un public dans la mesure où le public les cherchait, V. Hugo reprit son récit de jeunesse. Il avait compris, en 1820, le ressort dramatique d'un sujet tiré de la révolte des noirs, « cette lutte de géants où trois mondes [étaient] intéressés, l'Europe et l'Afrique pour combattants, l'Amérique pour champ de bataille » (Préface de 1826). Il en comprenait maintenant le ressort commercial. Il était devenu grand lecteur de W. Scott. Il pensa s'assurer un public en mêlant à la fiction le plus possible « de vrais faits », précis, circonstanciés. Son livre en aurait plus d'attrait pour les anciens colons. Il serait comme un récit de témoin. Ce libraire, en projetant « de réimprimer l'esquisse anonyme de 1820 », allait, dans le fil du vent, à la rencontre d'un succès à peu près certain. V. Hugo alla, lui, à la rencontre du libraire. L'écho vibrait à propos. Comme on le voit, l'auteur n'y était pour rien.

Il relut les ouvrages qu'il avait parcourus en 1820 ou avant. Il y trouva un intérêt nouveau. L'histoire du soulèvement des noirs en

1. P. 106.

1791 lui parut plus complexe qu'elle ne lui avait semblé. Il s'aperçut que la révolte des noirs s'emmêlait avec celle des gens de couleur. La lutte n'avait pas été seulement celle des esclaves contre l'esclavage et des maîtres trop durs, mais la suite aussi d'une haine plus sourde et plus redoutable, la haine des mulâtres libres contre les Blancs, qui leur refusaient l'égalité politique. Le roman de V. Hugo va devenir le roman des luttes de couleur à Saint-Domingue en 1791. En y introduisant un personnage nouveau, Habibrah, esclave et mulâtre, en le faisant meurtrier de l'oncle, V. Hugo va modifier profondément le sens de son drame, qui devient largement un drame social. La part du romanesque et de l'invraisemblable reste grande, mais une fois Pierrot grâcié, la suite du roman est engagée beaucoup plus avant dans l'histoire de l'insurrection que ne l'était le texte de 1820. L'incendie de la plantation n'est plus qu'un épisode dans le désastre général et l'on suit l'insurrection tantôt de l'état-major du gouverneur, tantôt de la grande case de la sucrerie. Mais les combats entre les blancs et les esclaves, et la fin de *Bug Jargal* ne présentent pas d'autres variantes importantes que de longues descriptions du camp de Biassou et de la forêt incendiée. V. Hugo a grossi son récit sans toucher au dénouement.

***

« Plusieurs personnes distinguées qui, soit comme colons, soit comme fonctionnaires, ont été mêlées aux troubles de Saint-Domingue, ayant appris la prochaine publication de cet épisode, ont bien voulu communiquer spontanément à l'auteur des matériaux... presque tous inédits.... Ces documents ont été singulièrement utiles pour rectifier ce que le récit du capitaine Dauverney [1] présentait d'incomplet sous le rapport de la couleur locale et d'incertain relativement à la vérité historique. » L'habileté prend l'air d'un aveu. Mais cet aveu a besoin de quelques rectifications. Ces documents communiqués sont des extraits d'ouvrages sur Saint-Domingue. Les matériaux qu'on lui a fait connaître et qu'il offre à nos imaginations comme des récits de témoins sont des titres d'ouvrages récents, des adresses d'éditeurs. Les souvenirs du grand-père Trébuchet, s'il en est, ou de quelque militaire de l'expédition de 1802, sont, cette fois encore, indiscernables. Mais dans le premier *Bug Jargal* les emprunts étaient fondus dans le texte et parfois inconscients. Dans le second, ils sont éclatants. On identifie sans peine les principales lectures que V. Hugo a faites la plume à la main, tous les renseignements de lieu, de mœurs,

1. L'on a cru que le changement du nom de Delmar en celui de Léopold d'Auverney rappelait les récits du grand-père Trébuchet, né à Auverné, près Nantes. Le rapprochement perd sa signification quand on sait que V. Hugo avait, dès 1820, signé de ce pseudonyme plusieurs articles du *Conservateur littéraire*. On peut dire seulement que c'était un nom qui lui plaisait.

les opinions opposées, les repères qui fixent les scènes et situent les hommes. Tout le fond historique est livresque.

La première lecture que refit V. Hugo fut celle de *Paul et Virginie*. Son nouveau *Bug Jargal* devait aussi être une idylle tragique dans un décor tropical. Le petit pavillon de branchages entouré d'arbres épais sur le bord de la rivière vient de l'Ile de France. C'est le même cadre, la même félicité d'un jeune amour [1].

V, Hugo découvre, ou on lui fait découvrir la *Littérature des nègres* de l'abbé Grégoire [2]. Il lui prend tous les noms des correspondants « négrophiles » du capitaine général de la garde nationale C... et des noms de lieu. Il lui prend surtout deux passages importants que Mr Étienne a identifiés et qui, rapprochés du texte de *Bug Jargal*, montrent la méthode des « déplacements » opérés par V. Hugo.

Le *Rapport* de Garran-Coulon est là toujours sous sa main, comme le prouvent les ressemblances qu'on peut voir entre la page 216 du t. II du *Rapport* et la page 75 de *Bug Jargal*, sur les gens de couleur réfugiés dans l'église des Ursulines du Cap [3], et entre la page 205 du même t. II et la page 81 de *Bug Jargal*, sur Caradeux, massacreur d'esclaves dont il fait planter les têtes le long de l'avenue de son habitation.

Bryan Edwards avait raconté la fin lamentable de deux blancs du Cap, l'un du nom de Blin, « officier de police », l'autre, un petit blanc charpentier, du nom de Robert [4]. V. Hugo (p. 154), superpose les deux traits et fait, de Jacques Blin, le charpentier de l'hôpital des Pères, mais cette confusion a pu être faite avant lui par un récit que nous ignorons.

Le meurtre de l'enfant porté au bout d'une pique est plusieurs fois cité et répété dans les brochures écrites dès 1792 contre les révoltés. C'est dans le *Précis historique de la Révolution de Saint-Domingue* de L. J. Clausson [5] que V. Hugo en a trouvé le résumé.

Mais le grand recours de V. Hugo, c'est les *Mémoires du général Pamphile de Lacroix*, publiés en 1819 et 1820. Il leur doit des explications de mots créoles, et le tableau des nuances de la peau que Lacroix avait tiré lui-même de la *Description de la partie française de Saint-Domingue* de Moreau de Saint-Méry [6]. Les *Mémoires* de Lacroix offrent une « carte nouvelle de l'île », que V. Hugo déplie sans bruit.

1. Aussi le même mouvement de phrases parfois, p. 41 (Édit. Nationale) : « Marie venait tous les jours... »

2. Paris, 1808.

3. Garran-Coulon parle des Ursulines du Cap, où il n'y avait pas d'Ursulines, mais des Filles de Notre-Dame. V. Hugo ne parle que d'une église, comme s'il voulait rectifier une erreur de Garran-Coulon.

4. *Historical Survey of the French Colony in the Island of St-Domingo*. Londres, 1797, in-4°, p. 74.

5. Paris, Pillet, 1819, in-8°.

6. Philadelphie, 1797-1798, 2 v. in-4°.

Lacroix est, en 1826, l'encyclopédie coloniale de V. Hugo. Mr Étienne l'a montré de dix manières [1].

En 1826, V. Hugo est pris visiblement entre deux soucis : faire plus historique et plus coloré qu'en 1820, dans le genre de W. Scott, et écrire très vite un roman qui se vende en volume. Dans le nouveau texte passent toutes les demi-pages du premier qui lui paraissent encore heureusement venues. Il adapte le récit à une plus rigoureuse chronologie.

Il rectifie ou précise les détails. Delmar, appelé maintenant Dauverney, est bien toujours capitaine de milices, mais il a vingt ans et cette jeunesse est expliquée. En décrivant les biens de son oncle, Dauverney parle de « *ses* plantations », clé de ce gros chiffre de 800 esclaves. La vie des plantations n'est pas minutieusement peinte, mais les indications, jetées çà et là, sont ordinairement justes. Il s'aide de mots créoles et d'expressions vieille France, qui ont conservé leur vif dans la langue des îles : chemin carabiné, bigaille, commandeur, esclave de jardin, esclave de case, griffe, sang mêlé ; un congo, pour un congolais. Ce choix, cette multiplication, manifestent une recherche évidente de vraisemblance locale. Les mangliers de 1820, deviennent des mangles, seul mot en usage à Saint-Domingue. Quelques fautes de couleur locale demeureront cependant ou seront ajoutées, parce que V. Hugo aura fait appel à son imagination plutôt qu'aux livres des voyageurs ou des colons. Il voit des *norias* (p. 53 et 56), parce que pour lui l'irrigation ne peut se faire que par ces machines dont il a lu la description dans des *Voyages en Orient*. A l'Acul il met un *prieur* (p. 129). Des noirs travaillent enchaînés. A lui seul, Pierrot peut faire tourner le moulin à sucre (p. 64) et le romancier continue à opposer *habitations* et *plantations*, qui étaient même chose dans la langue coloniale. Le tribunal où l'oncle porte plainte est une cour martiale. L'intention d'expliquer est à chaque page et dans le mouvement général du roman arrangé pour avoir maintenant l'ampleur d'un tableau complexe et l'intérêt d'un grand problème social.

Le problème du premier *Bug Jargal* était celui de l'esclavage. Il n'était pas nouveau. Il est encore dans le second, mais, dans son prolongement, vient se placer celui des gens de couleur. V. Hugo, pour tout rendre clair, doit donc gonfler sa narration de renseignements généraux. Il est donc question du décret du 15 mai 1791, qui accordait aux gens de couleur, nés de père et mère libres, les droits politiques des blancs. Son influence n'est point grossie pour l'effet. Elle fut décisive. Il a préparé l'esprit de division et les colères qui ont empêché de faire face à temps et avec les moyens appropriés à l'insurrection d'août. V. Hugo ne force rien. Il est de bonne couleur historique de faire sortir d'une discussion sur ce décret une dispute, puis un grand duel entre Dauverney et un sang-mêlé.

1. P. 119-140.

La discussion a lieu dans un bal à l'hôtel du gouverneur. Il est douteux qu'entre juin et août 1791, le gouverneur, qui était Blanchelande, ait invité des gens de couleur à une grande réjouissance. V. Hugo mêle des lectures et des dates [1].

Les personnages sont retouchés dans le même dessein d'explication logique et, pour mieux placer le drame dans sa perspective historique, V. Hugo crée le caractère d'Habibrah.

Delmar, devenu Dauverney, prend une force nouvelle. Il est plus qu'un triste conteur. C'est un homme accablé par son destin. Il est stoïquement romantique, haut frère des capitaines Vigny et Renaud.

L'oncle, le planteur, occupe cette fois dans le roman une place plus grande. Son caractère, ses mœurs, sa cruauté deviennent la clé de tout. Il représente le grand blanc, personnage nécessaire, aux mauvais instincts, exigeant et tout mépris pour ses noirs. Il va, vient, entre ses champs de cannes à sucre, continuellement en colère, le fouet à la main, plus négrier que colon, certes. Il soulèverait le lecteur de dégoût si, d'un coup, V. Hugo ne décalait toute l'horreur du portrait. Un mot nous porte sous d'autres cieux. Ces habitudes de faste et de cruautés ne sont pas mœurs françaises, au dire du jeune romancier, mais portugaises : l'oncle revient du Brésil où il a longtemps résidé. Il en a ramené des habitudes de satrape, des raffinements de confort, des caprices inconnus à Saint-Domingue [2], comme ce haut éventail de plumes balancé par un esclave. Ces détails ne sont pas tous faux, mais l'ensemble fait plutôt une charge de la vie coloniale brésilienne. Mais, histoire ou roman, ils nous dépaysent, comme l'a voulu V. Hugo et nous expliquent toute la haine des noirs.

L'origine complexe d'Habibrah est un autre signe et une cause. Sa jalousie des blancs, sa haine et son mépris pour les noirs lui viennent de sa naissance. C'est un grif, un fils de mulâtre et de mulâtresse. Il n'est pas né à Saint-Domingue, mais dans une colonie espagnole, et il a vécu longtemps à la Jamaïque. Quelques traits, des allusions bien choisis donnent l'écho d'une autre vie et créent ce recul encore qui nous soulage. Le nom d'Habibrah, comme d'ailleurs celui de Bug Jargal, n'est point familier aux oreilles de Saint-Domingue. Habibrah a appartenu à divers maîtres. Ce n'est point un détail : il a dû se plier à plusieurs caractères, d'où son insensibilité et sa servilité. Beaucoup d'inconnu plane sur lui.

Autre signe : Habibrah n'est pas un de ces esclaves de case sortis de l'atelier qui travaillent aux cultures. C'est un infirme, et sa difformité, qui grossit ses haines et son envie, le tient en marge de tous les

1. Le premier bal où parurent des libres fut offert en juillet 1792, donc après le décret du 4 avril 1792. Il y eut des disputes (*Mémoire et pièces justificatives adressés à la Convention Nationale par le citoyen Larchevêque-Thibaud.* Paris, Testu, 20 mai 1793, in-8°).

2. G. Freyre, *Casa Grande & Senzala.* Rio de Janeiro, 1946, in-8°.

noirs. Il n'a pas de camarades et n'en peut avoir, car il est « obi » un sorcier, un de ces maîtres cachés de la vie et des colères des noirs. Un sang-mêlé obi ! Le rapprochement est audacieux. Mais V. Hugo avait l'exemple de Romaine-la-Prophétesse, dont parle Garran-Coulon. Il ne va pas faire de l'obi un chef des esclaves soulevés, mais leur conseiller et mauvais génie.

L'importance d'Habibrah et tout ce que dit V. Hugo des gens de couleur, de leurs ressentiments et mouvements, montre son application à mettre les faits à leur place, — d'après les sources narratives accessibles en 1826, — et toutes les responsabilités à leur point. L'application est méritoire. Quelques lignes, quelques mots, résument d'assez longues lectures. Il reste, c'est l'évidence, sous l'influence des livres de colons. Mais hormis le livre et les brochures de l'abbé Grégoire, il en avait peu d'une autre sorte à sa disposition. Sa sensibilité, son sens de la justice le sauvent.

Le personnage de Bug Jargal est, en apparence, peu modifié. Il reste un symbole, un saint fort contre les hommes, parce qu'il est fort contre lui-même. La tentation du surhomme le poursuit. Mais V. Hugo transfigure le vieux type littéraire du grand Noir, magnanime pour ses maîtres injustes, en prenant de plus près pour modèle Toussaint Louverture, en se rapprochant des habitudes du roman noir contemporain, en accordant l'âme de son héros avec un immense paysage d'épopée.

Ce grand rival de Dauverney, qui monte autour de Marie sa garde secrète, qui déjoue toutes les vengeances, est le protecteur en face du traître. Il sera bientôt le chevalier en face du féroce Biassou. Il est poussé ainsi, comme Dauverney et Marie en face de l'oncle, pour faire compensation et pour équilibrer notre pitié. Il lui faut, pour remplir son rôle, une connaissance parfaite de la vie de ses maîtres, du courage, de la noblesse. Il a tout cela comme le héros de mélodrame. Il vit seul. Un mystère pèse sur sa puissance, sur toute sa vie. Son identité est inconnue, et, avec Dauverney, on s'en inquiète spontanément devant sa distinction naturelle et sa démarche de prince qui n'a jamais déchu. Il trouve sa grandeur à aimer obscurément la fille de ses maîtres et à la suivre de sa grande ombre muette et surhumaine. L'on ne découvre que sur la fin son mystère et l'étendue de tout ce qu'on lui doit.

Il est grandi par le paysage qui l'entoure. Son génie est à l'unisson d'une nature gigantesque, inconnue et sauvage. Ce monde de gorges, de ravines, de mornes reculés, de cavernes et de gouffres, ces forêts, ces rivières grondantes sous les lianes folles en paraît moins théâtral. Le pays est plus qu'un fond de scène, c'est un double du héros, un personnage lui-même, qui fait de Bug Jargal comme un être surnaturel et le hausse déjà à la dimension de la *Légende des Siècles*. Ce héros de légende est Toussaint Louverture simplifié, modelé par le folklore haïtien, dédoublé aussi. Tout ce qu'il y a pu avoir d'ambition et d'es-

prit de vengeance dans Toussaint est copieusement donné à Biassou (p. 130, 131, 139) et V. Hugo prend soin de nous dire ce qu'il y a eu de commun entre les deux chefs (p. 182) et les contrastes qui les opposent. A Bug Jargal, il fait la part du génie, de la générosité et de l'éloquence. On ne pouvait être plus large. Quand on considère ce roman, à sa date, on ne peut s'empêcher de remarquer que peu de documents ouvrent sur le rayonnement de Toussaint et sur sa légende une plus curieuse lumière. Sorti de cette légende, *Bug Jargal* l'amplifiera. Son influence littéraire et historique serait à déceler à travers les romans, les drames et les poésies du demi-siècle qui suivit. Lamartine se souviendra de *Bug Jargal*. On ne peut qu'indiquer l'intérêt de cette recherche. C'est à un étudiant haïtien qu'il faut laisser ce soin, et plus encore, ce plaisir.

Un examen plus attentif nous dirait sans doute où Victor Hugo a pris les phrases de créole qui animent certaines pages, s'il a lu ou non Barré de Saint-Venant, Mazères, Métral. Mais cela ne pourrait guère modifier la conclusion. Maintenant qu'on a pu reconnaître les intentions de V. Hugo et par quelques-unes de ses sources le tour de ses emprunts, on arrive à peu près à ceci : en 1820, le choix de son personnage lui a été suggéré par les nombreux modèles d'esclaves généreux qu'offrait la littérature romanesque, dramatique et lyrique du XVIII^e^ siècle, mais la mise en action de ce type humain lui a été inspirée par l'anecdote de Toussaint Louverture sauvant la famille Bayon de Libertat, le procureur gérant des sucreries Bréda du Haut-du-Cap, et cette histoire il l'aura trouvée dans une traduction de Bryan Edwards. En outre, son premier récit doit à Garran-Coulon, à Carteaux, à Malenfant, à peu près tous les renseignements circonstanciés, toutes les allusions qui font repères historiques. Dans le même but, il a utilisé un roman, l'*Adonis*, de Picquenard, œuvre d'un témoin de la vie coloniale. Tout cela n'est point pour diminuer la part, essentielle, de son génie naissant, mais pour préciser celle de son savoir-faire et poser rapidement la preuve que les éléments de scène, les noms de tour historique, toutes les données non littéraires viennent non de souvenirs de familles mais de lectures.

Le second *Bug Jargal* a voulu être plus près de l'histoire. Il propose une explication d'un passé tragique et V. Hugo s'est pour cela servi des *Mémoires* de Pamphile Lacroix, et d'un ouvrage de l'abbé Grégoire, mais aussi de mémoires et de brochures de polémique, aujourd'hui peu connus ou oubliés. Il y trouvait des passions simplifiées, souvent des couleurs vives, du pittoresque, des mots curieux et sonores, une résonance de colère qu'il a fait passer dans son livre et qui en fait la vie. La gaucherie très fréquente de l'alliage obtenu laisse cependant une impression de malaise. La perspective historique qui est cherchée, et souvent trouvée, est trop vite faussée par un besoin de mélodrame trépidant et de respiration épique. Les airs espagnols,

la guitare, les souvenirs de *Paul et Virginie* nous gênent ou font sourire, rappelant les pires romans du temps et de tous les temps. L'on souhaite un emmêlement plus viril de drame humain et de grâce exotique. L'historique se fond mal avec l'imaginé. Les deux en pâtissent. Nous aussi [1].

G. Debien.

4. V. Hugo est revenu au passé de Saint-Domingue dans *Choses vues*. Il y donne probablement un autre exemple de sa manière de tirer parti d'un document. Ces pages ont pour titre : *Le Pillage. Révolte de Saint-Domingue.* C'est la description d'une scène de barrière au Cap, lors de l'incendie des 22-23 juin 1793. Tous les détails sont choisis pour laisser l'impression d'une ignoble mascarade de bouffons massacreurs. Il semble que V. Hugo ait décrit là avant tout une gouache de Bertin représentant le Cap, le 23 juin 1793, et qu'on a pu voir en 1929, à l'Exposition rétrospective des colonies de l'Amérique du Nord. Ce rapprochement, venu à l'esprit au cours d'une visite rapide, n'est qu'une suggestion de recherche. L'examen du manuscrit de *Choses vues* et de la date de son écriture nous apprendrait peut-être si ces pages furent une préparation pour *Bug Jargal*. Le style est d'un âge postérieur.

LA SOURCE D'UNE FABLE DE LA FONTAINE (X, 9)

L'édition Régnier des *Fables* de La Fontaine, fidèle à sa méthode, plus érudite que critique, donne, pour *Le Berger et le Roi* (X, 9), trois sources. La Fontaine les a-t-il connues et utilisées toutes trois ? J'en doute fort. Ce qu'il doit au conteur italien Giovanni Fiorentino, dit Ser Giovanni, auteur d'un recueil *Il Pecorone*, je ne saurais le dire, ne disposant pas de cet ouvrage.

Le *Livre des Lumières... traduit.. par Daniel Sahib d'Ispahan, 1644*, conte comment un ermite devenu vizir reçoit la visite d'un ermite de ses amis qui lui conte l'apologue de l'aveugle et du serpent. Le nouveau vizir n'en tient pas compte. Une erreur judiciaire qu'il commettra le fera condamner à mort.

Régnier cite encore avec les références *Bidpaï*, t. II, p. 214-225 et t. III, p. 123, les *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman... ouvrage commencé par feu M. Galland, Paris 1778* [sic], sans se demander autrement comment La Fontaine pouvait en avoir connaissance. A la première référence (II, 214-225) est contée la même histoire d'ermite que dans le *Livre des lumières*. La deuxième correspond à l'histoire d'un renard devenu vizir et calomnié par les autres vizirs. Je crois bien qu'il faut rayer cette source de notre liste.

En voici en compensation une qu'on peut considérer comme certaine. J'abrège, et c'est dommage, parce qu'il est agréablement écrit, un récit que je trouve dans « *Les six voyages de J. B. Tavernier* », *Paris, 1676, in-4°, tome I, p. 99 sq.* Rappelons que le livre X des *Fables* a été imprimé trois années plus tard.

Le grand Cha-Abas Ier du nom étant un jour à la chasse dans les montagnes et éloigné de ses gens trouva un jeune garçon jouant d'une flute auprès d'un troupeau de chèvres.... Le jeune homme répondit toujours d'une manière a donner de plus en plus d'étonnement au Roi.... « Le Roi le remit aussitôt entre les mains [du Kan] avec ordre de le faire instruire.... ». Le jeune homme devient Grand Maître de la maison du Roi. « Mahamed aimait la justice et n'était pas d'humeur à se laisser corrompre par des présents.... Cette intégrité lui attira pour ennemis tous les grands de la Cour et particulièrement les Eunuques et les femmes qui ont à toute heure l'oreille

au Roi. » Un nouveau roi monte sur le trône : « Quelques eunuques et grands de la Cour qui se trouvèrent alors auprès du Roi prirent leur temps pour lui rendre odieux la conduite du Nazar.... Ils représentèrent au Roi que Mahamed faisant bâtir en son nom plusieurs beaux Caravanseras, des ponts et des digues, et pour soi-même une maison magnifique qui méritait que sa Majesté la vît, il ne pouvait faire tous ses grands ouvrages sans une notable diminution des deniers publics dont il serait bon de lui faire rendre compte. » Le Roi visite donc le Trésor, confié à Mahamed et le trouve en fort bon ordre. Il visite ensuite la maison de Mahamed.

« Il se promena par toutes les salles et les chambres et fut surpris de les voir si mal ornées de simples feutres et tapis grossiers. au lieu que dans les maisons des autres seigneurs on ne marche que sur des tapis d'or et de soie. Le roi, selon qu'on lui avait dépeint la maison du Nazar s'attendait d'y trouver tout autre chose et s'étonna de cette modération dans une si haute fortune. Au bout d'une galerie, il y avait une porte fermée avec trois gros cadenas. » Un eunuque fait remarquer la porte au Roi. Le roi questionne. « Sire, lui dit Mahamed, c'est une chambre que je dois tenir bien fermée parce que tout mon bien est là dedans. Tout ce que Sa Majesté a vu dans ce logis est à elle : mais ce qui est dans cette chambre est à moi et je suis assuré qu'elle aura la bonté de ne me l'ôter jamais.... » Ayant commandé de l'ouvrir, [le Roi] fut étrangement surpris de n'y trouver que les quatre murailles, sans autre ornement que de la houlette de Mahamed qui reposait sur deux clous, de sa besace où il mettait son manger, de son outre qu'il remplissait d'eau, de sa flute et de son habit de berger, chacune de ces pièces pendant à un clou contre la muraille. « Sire, lui dit [Mahamed], quand le roi Cha-Abas m'a trouvé dans la montagne gardant mon troupeau de chèvres, voilà tout ce que j'avais, alors, il ne m'en a rien ôté, ne me l'ôtez pas aussi mais laissez-moi le reprendre et que je m'en aille à mon premier métier, ce que je recevrai de Votre Majesté comme une très grande grâce.... » Mahamed continua d'exercer sa charge, dans laquelle il est mort glorieusement. »

G. Couton.

LA DIVISION EN POINTS
DANS LES SERMONS DE BOSSUET

Quand on consulte les traités de rhétorique et les dictionnaires du XVII^e siècle, on constate que le mot *division* a deux sens. Il désigne tantôt le partage d'un discours en ses divers points (ce que nous nommons aujourd'hui le plan), tantôt la partie de l'exorde qui sert à indiquer ce partage, et qu'on pourrait appeler l'annonce du plan. C'est dans la première acception que nous prendrons ici le mot ; et, pour éviter toute ambiguïté, nous n'avons pas écrit la *division* absolument, mais la *division en points*.

On sait que la division rigoureuse en deux ou trois points fut critiquée par La Bruyère. Les prédicateurs, écrivait-il,

> ont toujours, d'une nécessité indispensable et géométrique, trois sujets admirables de vos attentions : ils prouveront une telle chose dans la première partie de leur discours, cette autre dans la seconde partie, et cette autre encore dans la troisième : ainsi vous serez convaincu d'abord d'une certaine vérité, et c'est leur premier point ; d'une autre vérité, et c'est leur second point ; et puis d'une troisième vérité, et c'est leur troisième point : de sorte que la première réflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de votre religion, la seconde d'un autre principe qui ne l'est pas moins, et la dernière réflexion d'un troisième et dernier principe le plus important de tous, qui est remis pourtant, faute de loisir, à une autre fois [1].

Ce pastiche ne vise pas seulement des prédicateurs ridicules. Il s'applique aux sermons des plus grands. Même le trait final peut se vérifier chez eux : ils mettaient parfois une sorte d'élégance à abréger le troisième point ou à le fondre avec le second [2]. Assurément La Bruyère admirait Bossuet [3] et Bourdaloue, et l'évêque de Meaux l'honorait de son

1. *De la Chaire*, *Œuvres*, éd. Servois, t. II, p. 222.

2. Cf., chez Bossuet lui-même, les sermons *sur les deux alliances* (I, 282), *sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Église* (III, 119), *sur le jugement dernier* (IV, 632), *pour la Purification de la Sainte Vierge* (V, 1). Nos références renvoient à l'édition des *Œuvres oratoires*, par l'abbé Lebarq, revue par l'abbé Urbain et le chanoine Lévesque, Paris, 1914-1926, 7 vol.

3. Remarquons que, pour La Bruyère, Bossuet était surtout l'auteur du *Discours sur l'Histoire universelle*, des œuvres de controverse et des oraisons funèbres. Il ne pouvait se faire une idée précise de ce qu'avait été sa prédication au temps de ses grandes stations.

amitié. Mais il souhaitait un retour au genre ancien de l'homélie pastorale. On peut dire que, sans nier la valeur d'un beau sermon classique, il ne comprenait plus le sens profond des règles qui s'y trouvaient appliquées.

En fait, quand on lit les œuvres d'un grand orateur sacré, particulièrement celles de Bossuet, il apparaît que la règle de la division en points fut une occasion d'enrichissement. Elle aida le prédicateur, soit à classer les idées que lui inspirait son sujet, soit à approfondir l'analyse d'une question dogmatique ou morale.

La Bruyère considère le principe de cette division comme artificiel. Les théoriciens de l'éloquence religieuse disent précisément que le propre d'une bonne division est d'être naturelle, c'est-à-dire tirée de la nature même du sujet dont on parle. Le Père Caussin, dans son manuel *De eloquentia sacra et humana libri XVI*, distingue la *dispositio naturalis* de la *dispositio arbitraria* et de la *dispositio artificialis*[1]. Riche source, dont la *Rhétorique des prédicateurs* ne donne pas toujours d'aussi bons conseils, propose sur ce point huit maximes qui recommandent avant tout la clarté[2]. Gilles du Port écrit dans son *Art de prêcher* : « Il y a de l'esprit à trouver une division ingénieuse, par laquelle on puisse rapporter *naturellement* à deux ou trois points toutes les différentes choses que l'on doit dire[3]. »

A vrai dire, les théoriciens n'ont pas étudié le partage en points avec autant de précision qu'il eût été souhaitable, parce qu'ils n'étaient pas arrivés à se dégager des cadres fixés par la rhétorique latine ; on retrouve chez eux la *disposition* traditionnelle (*narration*, *confirmation*, *réfutation*), qui convient mieux à l'éloquence judiciaire qu'à l'éloquence religieuse. Mais les véritables conditions du problème n'échappaient pas aux maîtres de la prédication. Ni saint François de Sales ni saint Vincent de Paul n'avaient cru perdre leur temps en enseignant des procédés commodes pour diviser un discours chrétien : la *Lettre à Frémyot* examine avec soin cette question, et la « petite méthode » n'est autre chose qu'un plan-type recommandé pour les sermons de morale. Plus tard, les compilateurs qui voulurent aider les ecclésiastiques peu doués pour la prédication eurent encore pour préoccupation principale de leur offrir des canevas inspirés des meilleurs orateurs de l'époque classique ; c'est ainsi que, dans la *Bibliothèque des prédicateurs* publiée par le Père Houdry dans les premières années du XVIII^e^ siècle, on trouve, pour chaque sujet important, un choix de plans qui portent honnêtement la signature de leurs auteurs : Senault, Bourdaloue, Fléchier, Fromentières..., plus rarement Bossuet, dont on ne connaissait guère que les oraisons funèbres.

Bien entendu, les prédicateurs « évangéliques », comme on disait alors, ne cherchaient pas à faire œuvre originale en ce domaine, et

1. *Editio ultima*, Paris, 1643, p. 303-304.
2. Paris, 1665, p. 66 sq.
3. Paris, 1682, p. 165.

ne se souciaient pas de garder l'exclusivité de leurs plans de sermons. Dans un siècle où la propriété littéraire était mal définie, pourquoi se serait-on fait scrupule d'emprunter quand il fallait agir sur les âmes ? Les bons plans de sermons étant les plus simples et les plus conformes à la nature des choses, ils étaient aussi les plus souvent repris par les maîtres de la chaire.

***

Bossuet fut très fidèle à la division du sermon en deux ou trois points [1]. Cette fidélité est d'autant plus remarquable qu'il n'avait pas la superstition de l'ordre extérieur et géométrique : ne disait-il pas qu'une « trop scrupuleuse régularité » risque d'éteindre le « feu des esprits » [2] ? Jamais il n'a tenté, contrairement à un usage fréquemment suivi, d'organiser ses carêmes et ses avents selon des plans d'ensemble ; non qu'il laissât au hasard le choix des sujets traités au cours de la station ni l'ordre dans lequel ils seraient abordés ; mais, plutôt que d'instaurer une ordonnance très visible, il préférait obéir à la complexité des nécessités psychologiques. De même, si l'on examine la structure intérieure d'un point de sermon, on constate qu'il n'y introduit pas de subdivisions rigoureuses ; le plus souvent les idées s'enchaînent sans solution de continuité du commencement à la fin. Or, entre la station, qui ne s'articule pas d'une manière systématique en ses divers discours, et le point, qui ne possède pas toujours de plan explicitement indiqué, le sermon, lui, forme une unité qui possède une division stricte.

La volonté de respecter la règle établie suffit-elle à expliquer ce fait ? Nous ne le croyons pas. Cette règle n'était pas arbitraire, et Bossuet avait pu en apprécier la sagesse. Le discours d'une heure, divisé en deux ou en trois points, convient à la capacité d'attention d'un auditeur. L'orateur a le temps d'y exposer chaque idée d'une manière assez étendue ; on a le loisir de saisir les connexions par lesquelles elle se rattache aux deux autres ; l'articulation du discours est nettement perçue, sans qu'on perde de vue le fil conducteur. Il n'en serait pas de même si l'on ajoutait à ce souci celui de faire comprendre et retenir l'organisation générale d'une station qui s'étend sur plusieurs semaines [3], ou si l'on surchargeait la division par une série de subdivisions compliquées.

1. En 1652, c'est-à-dire tout au début de sa carrière, il essaya d'une division en quatre points (*Nativité de la Sainte Vierge*, I, 163), et d'une discussion organisée en un point unique (*Conception de la Sainte Vierge*, I, 228). Ce sont les seules exceptions qu'on peut relever, abstraction faite de ses instructions familières dans les paroisses du diocèse de Meaux, qui relèvent de genres tout différents : le prône et l'homélie pastorale.

2. *Discours de réception à l'Académie française* (VI, 9).

3. Une seule exception, d'ailleurs limitée : dans le Carême du Louvre, Bossuet consacre les trois sermons de la cinquième semaine à l'étude de la pénitence (*Sur l'efficacité de la pénitence — Sur l'ardeur de la pénitence — Sur l'intégrité de la pénitence*), et il annonce cette série dans un exorde collectif (IV, 298-299).

Un sermon porte sur un texte[1], sur une notion, sur un événement, sur un personnage. Un texte : la sentence évangélique *Littera occidit; spiritus autem vivificat.* Une notion : la Providence. Un événement : l'Annonciation. Un personnage : le héros d'un panégyrique ou d'une oraison funèbre. De cette matière qui lui est offerte, le prédicateur doit, non pas tirer toute la substance — le moyen d'épuiser en une heure le concept de Providence, ou les leçons laissées par Saint Paul ? — mais extraire un enseignement efficace et, s'il se peut, cohérent.

Comment Bossuet a-t-il résolu ce problème ? Nous nous sommes proposé de classer les plans de ses sermons en quelques grandes catégories assez nettes pour faire entrevoir les démarches de son esprit. Qu'on nous permette de leur donner des noms. Nous distinguerons, faute de termes meilleurs, des *plans fragmentés*, des *plans pédagogiques* et des *plans synthétiques.*

Par *plans fragmentés*, nous entendrons des plans formés de deux ou trois réflexions séparées que le sujet inspire au prédicateur. Sa méditation lui ayant permis de découvrir un certain nombre de considérations intéressantes, il retient celles qui lui ont semblé utiles pour les fidèles, et les expose sans souci de les relier entre elles. Ce procédé, souvent utilisé par de bons prédicateurs, n'est nullement méprisable ; il manque pourtant de grandeur, non seulement au point de vue esthétique, mais même au point de vue philosophique et théologique.

Dans d'autres cas, le prédicateur, soucieux d'analyser pour ses auditeurs une notion difficile, l'étudie méthodiquement suivant un ordre déterminé ; par exemple, pour traiter d'une passion, ou d'une vertu, ou d'un sacrement, il en examine successivement l'essence, les causes et les effets. C'est ce que nous appellerons un *plan pédagogique.* De tels plans peuvent être excellents ; on peut cependant leur reprocher de ne pas présenter un caractère assez oratoire, de convenir aussi bien, sinon mieux, à un cours qu'à un sermon proprement dit.

Enfin le prédicateur peut trouver une division originale qui s'applique spécifiquement au sujet considéré, qui en dégage à la fois la signification profonde et les aspects particuliers. Tels sont les *plans synthétiques.* Ils exigent de l'orateur les qualités d'un grand artiste alliées à celles d'un grand théologien.

Il serait naïf en une pareille matière de proposer une statistique rigoureuse. Notre classification ne peut avoir de sens que si on l'applique avec souplesse. Nous avons cependant essayé de faire un inventaire : nous croyons pouvoir affirmer que, dans les *Œuvres oratoires* de Bossuet, les discours (sermons, panégyriques, oraisons funèbres) construits selon des plans fragmentes et ceux qui obéissent à des plans

1. Nous ne parlons pas ici du texte qui précède obligatoirement l'exorde, et qui n'est parfois donné que pour la forme. Nous envisageons le cas où le sermon a vraiment pour but d'expliquer un texte difficile.

pédagogiques forment respectivement moins de 15 et moins de 25 p. 100 du total, tandis que les discours organisés suivant un plan synthétique dépassent 60 p. 100. Cette disproportion est trop nette pour n'être pas significative.

***

Les *plans fragmentés* étaient plus particulièrement utilisés par les panégyristes : ils choisissaient dans la vie du saint deux ou trois occasions d'édification qu'ils présentaient l'une après l'autre. Par exemple, ils se donnaient pour plan cette paraphrase de saint Paul : *Ut pie erga Deum, sobrie erga seipsum, juste erga proximum vixerit*, ou cette autre division : « ce qu'il fit *agendo*, qui sont ses vertus ; *patiendo*, ses souffrances, soit de martyre ou de mortification ; *orando*, ses miracles » [1]. Bossuet, lui, ne s'est pas contenté de ce procédé dans ses panégyriques. En revanche, il l'a utilisé dans quelques-unes de ses oraisons funèbres : celles de Marie-Thérèse, de Le Tellier, de Condé. Dans la dernière, il passa tout simplement en revue les qualités de cœur, les qualités d'esprit et la piété du prince — preuve que les procédés les moins savants permettent de construire des chefs-d'œuvre.

Rares à propos d'un personnage, les plans fragmentés ne sont guère plus nombreux à propos de notions théologiques ou morales. On peut cependant en signaler quelques-uns. *Sermon sur la Soumission due à la Parole de Jésus-Christ* en 1660 : la parole de Dieu est considérée sous trois aspects, en tant que doctrine, en tant que commandement, en tant que promesse. *Sermon sur l'Ambition* en 1661 : le prédicateur examine la puissance que l'on doit désirer avoir sur soi-même, puis la bonne manière d'utiliser celle qu'on a sur autrui. *Sermon sur la Justice* en 1666 : constance, prudence et bonté. Il ne serait pas impossible de trouver dans ces œuvres un lien entre les points ; mais ce lien reste assez lâche, et l'accent porte plus sur les préceptes particuliers que sur l'idée directrice.

Une forme remarquable de plan fragmenté consiste à méditer, à propos d'une scène de l'Évangile, sur le comportement des divers acteurs de cette scène. Bossuet employa cet artifice à l'occasion de deux fêtes de la Sainte Vierge : pour la Purification en 1661 et en 1662 (Siméon, ou le sacrifice de la charité, — Anne, ou le sacrifice de la pénitence, — Marie, ou le sacrifice de l'obéissance) ; pour la Visitation en 1659 et en 1688 (Élisabeth, exemple de l'abaissement d'une âme qui se juge indigne de Jésus-Christ, — Jean-Baptiste, exemple du transport d'une âme qui le cherche, — Marie, exemple de la paix d'une âme qui le possède). On pourrait dire de ces sermons qu'ils se ramènent à de triples panégyriques. Il en est de même des *Sermons sur les souffrances* de 1661 et de 1665, à cela près que les personnages n'y

1. Ces deux modèles sont donnés par saint François de Sales dans la *Lettre à Frémyot*, *Œuvres complètes*, éd. de la Visitation, t. XII, p. 318.

sont pas tous dignes de louanges ; Bossuet y expose successivement les leçons que donnent le Christ, le bon larron et le mauvais larron dans les douleurs de la croix.

Enfin, quelques plans fragmentés s'expliquent par la volonté de s'adresser à divers groupes d'auditeurs dont les besoins spirituels ne sont pas les mêmes. Il s'agit moins de catégories objectivement différentes que de distinctions d'ordre psychologique. En effet, quand l'auditoire se compose réellement de plusieurs publics, — religieuses et mondains, par exemple, — il n'est pas habile de tirer de cette circonstance la division du sermon : ce serait dire que chacun ne doit en écouter qu'une partie. Bossuet semble n'avoir procédé qu'une fois de cette manière, dans un sermon de charité prêché en 1663 chez les Nouvelles Catholiques, où il réserve le premier point aux pensionnaires et le second au reste des fidèles [1]. En revanche, il utilise volontiers l'artifice qui consiste à supposer que les auditeurs se trouvent dans deux ou trois états d'esprit différents, pour proposer à chaque catégorie les réflexions qui lui conviennent. « La prédication de la pénitence, a-t-il écrit dans ses *Élévations sur les Mystères*, a deux parties : l'une, de relever les consciences humiliées et abattues [...] ; l'autre, d'abattre les cœurs superbes [2]. » En effet, le procédé dont nous parlons sert surtout à discerner des formes plus ou moins dangereuses du péché et de l'éloignement par rapport à Dieu : aux auditeurs de s'interroger sur la gravité de leur état, et de prendre les résolutions qui s'imposent. En voici des exemples :

Sur la Prédication évangélique (1662) : « Si [les fidèles] ne sont pas bien instruits, elle leur découvrira ce qu'ils ignorent ; et, s'ils sont assez éclairés, elle les fera penser à ce qu'ils savent ; et, s'ils y pensent sans être émus, elle fera entrer dans le fond du cœur ce qui ne fait qu'effleurer la surface de leur esprit [3]. »

Sur le Jugement dernier (1665) : « Là, ceux qui se sont cachés seront découverts ; là, ceux qui se sont excusés seront convaincus ; là, ceux qui étaient si fiers et si insolents dans leurs crimes seront abattus et atterrés [4]. »

Sur l'endurcissement (1669) : « Après avoir éveillé ceux qui dorment dans leurs péchés, je tâcherai de vaincre les délais de ceux qui disputent trop longtemps avec leur paresse [5]. »

Les plans fragmentés, qui semblent les plus médiocres des plans possibles, ne laissent donc pas de donner lieu à des effets intéressants. On voit déjà, par l'exemple de quelques-uns d'entre eux, que la division d'un sermon en deux ou trois points n'est pas une règle arbitraire ; intelligemment appliquée, elle donne au discours un mouvement qui par lui-même est riche d'enseignements.

1. « Cette exhortation sera partagée entre les deux sortes de personnes qui composent cette assemblée ; et le partage que je vois dans mon auditoire, fera celui de ce discours. » (IV, 426.)
2. *Œuvres complètes*, éd. Lachat, t. VII, p. 351.
3. IV, 175.
4. IV, 635.
5. V, 550.

***

Les *plans pédagogiques* se caractérisent, avons-nous dit, par leur aspect extrêmement méthodique — méthode d'ailleurs extérieure au sujet, en ce sens que le cadre utilisé peut s'appliquer à tout un ordre de questions de même nature.

Le procédé le plus simple est l'organisation du sermon en deux parties, doctrine et application. Dans le *Sermon pour la fête de l'Annonciation* de 1655, Bossuet prouve d'abord que Marie est la mère des fidèles ; il en déduit ensuite ce qu'elle exige d'eux. Un sermon de charité prêché en 1657 [1] se divise ainsi : miséricorde de Dieu à l'égard des pécheurs, miséricorde qu'ils doivent avoir envers les pauvres. Le *Sermon sur la Providence* du Carême du Louvre démontre la réalité de la Providence, pour examiner ensuite les sentiments que la connaissance de cette vérité doit inspirer aux hommes. On remarque que le prédicateur a souvent utilisé ce schéma dans les premières années de sa carrière, mais qu'il y renonça plus tard : le *Sermon sur la Providence* semble en donner le dernier exemple [2]. Comme on ne note généralement chez lui aucune évolution en ce qui concerne sa manière de diviser les sermons, il faut que le plan dogme-application lui ait paru présenter un inconvénient notable. C'est, croyons-nous, qu'il oblige souvent l'orateur à se répéter : exposer la doctrine de l'Église sur un problème quelconque, n'est-ce pas déjà suggérer l'attitude qu'elle exige de la part des fidèles ?

Un autre procédé pédagogique consiste à ramener la division du discours aux divers membres d'une sentence connue de l'Évangile. Bossuet en fit un usage assez fréquent, avec, il faut l'avouer, un bonheur inégal. En effet, il n'a pas toujours échappé à la tentation de raffiner sur les textes. Dans une « vêture » de l'époque de Metz, il tire ses trois points de la parole : *Marthe, Marthe, tu es empressée, et tu te troubles dans la multitude ; or il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.*

> Je remarque trois choses dans ce discours : Jésus, ce charitable médecin des âmes, les considère comme languissantes, et nous laisse dans ces paroles une consultation admirable pour les guérir de leurs maladies. Il en regarde premièrement le principe ; après, ayant touché la cause du mal, il y applique les remèdes propres ; et enfin, il rétablit son malade dans sa constitution naturelle [3].

1. Le sermon donné à Metz en faveur de l'œuvre des *bouillons* (II, 393).

2. Le plan du *Sermon sur l'Unité de l'Église*, qui servit de discours inaugural à l'Assemblée du Clergé de 1681, peut passer pour une variante de ce procédé. Il pourrait se résumer par le schéma *thèse, antithèse* et *synthèse*, la thèse et l'antithèse présentant deux faits de doctrine (beauté de l'Église dans son tout, beauté particulière de l'église gallicane), la synthèse tirant la conclusion qu'imposent ces faits : fuir les dissensions. Mais il s'agit d'une œuvre tout à fait spéciale, discours technique et politique en même temps que sermon.

3. II, 87-88.

Ce n'est pas le seul exemple de ces subtilités : on en trouverait jusque dans l'Avent du Louvre [1]. Elles sont cependant assez rares. Il n'y a rien que de naturel dans des divisions comme celle du *Sermon pour le jour de la Pentecôte* de 1654 construit sur les deux points *Littera occidit, spiritus autem vivificat*, ou celle du *Sermon sur la Providence* de 1656 : *Mundus gaudebit* (premier point), *vos autem contristabimini* (deuxième point), *sed tristitia vestra vertetur in gaudium* (troisième point).

D'autres formes de plans pédagogiques encore plus répandues reposent sur des cadres préétablis pour étudier certains genres de notions. La plus populaire est celle que saint Vincent de Paul recommandait sous le nom de « petite méthode » : elle s'applique à l'étude d'une vertu ou d'un vice, et comporte trois points : raisons de rechercher cette vertu (ou de fuir ce vice), — sa nature, — les moyens de la développer (ou de le détruire) en soi [2]. On s'attendrait à ce que Bossuet, qui a beaucoup fréquenté Saint-Lazare, eût souvent pratiqué cette méthode, d'autant plus que Monsieur Vincent affirmait qu'on pouvait s'en servir devant n'importe quel auditoire, si mondain fût-il, et même à la cour. Or les *Œuvres oratoires* n'en contiennent qu'un petit nombre d'exemples, qui ne se trouvent guère que dans des prédications organisées par les lazaristes : mission de Metz, sermons à l'Hôpital général [3]. On peut penser que le prédicateur la considérait comme trop étroite pour des discours de caractère oratoire ; elle était peu conforme à son génie personnel, et l'on sait que saint Vincent de Paul n'imposait pas ses méthodes avec intransigeance, pourvu qu'on se maintînt dans une honnête simplicité [4].

Quelques sermons de Bossuet suivent des plans différents, mais d'une inspiration voisine. Ainsi le *Sermon sur les Démons* de 1653 étudie la nature des démons, puis les raisons pour lesquelles ils haïssent les hommes. Le *Sermon sur la Charité fraternelle* de 1666 comporte trois points : principe de cette vertu, son exercice, les obstacles qu'elle rencontre. C'est surtout dans la prédication pastorale à Meaux que se trouvent des divisions de ce genre, particulièrement propres aux instructions qu'un évêque doit donner dans son diocèse [5].

Les orateurs sacrés du XVII[e] siècle emploient volontiers des compa-

1. Cf. le *Sermon sur la nécessité de la pénitence*, IV, 684 sq.

2. Cf., Vincent de Paul, *Conférence du 20 août 1655, sur la méthode à suivre dans les prédications* (*Correspondance, entretiens, documents*, éd. P. Coste, t. XI, p. 257-287).

3. Cf., dans la Mission de Metz, les exhortations *sur la médisance* et *sur la satisfaction* (II, 442 sq.) ; à l'Hôpital général, le sermon de charité donné en 1663 pour le vendredi de la Passion (IV, 458).

4. Il est remarquable que le sermon le plus typique de l'influence vincentienne sur Bossuet, le *Sermon sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Église*, ne suit pas le plan de la petite méthode.

5. Ces instructions, rarement écrites, ne sont généralement pas conservées ; mais le plan en a souvent été consigné. Voici quelques références : VI, 165 (sur le jeûne) ; — VI, 206 (sur le Jubilé) ; — VII, 651-653 (sur la prière) ; — VII, 672-673 (sur la prédication).

raisons juridiques : c'est un trait de mœurs. Bossuet ne répugne pas à suivre cet usage ; il en a tiré d'ingénieux plans de sermons, qui peuvent nous sembler artificiels, mais qui avaient une valeur pédagogique indéniable. La charité fraternelle est présentée par lui comme une dette : il faut premièrement la payer (par des bienfaits), deuxièmement en exiger le paiement (à force de bienfaits plus grands encore, en rendant le bien pour le mal), troisièmement faire appel, en cas de refus, à l'autorité supérieure (prier Dieu pour les ingrats et les persécuteurs) [1]. Le sermon prononcé en 1660 pour le dimanche de Quasimodo sur les mots *Pax vobis* étudie successivement les moyens, les conditions et les fruits de la paix. La *Passion* de 1662 présente le sacrifice de la Croix comme un testament inébranlable (premier point), utile (deuxième point), équitable (troisième point). Le caractère juridique de la division est encore plus apparent dans le *Sermon sur le Jugement de Jésus-Christ contre le monde* prêché en 1670 ; il s'organise ainsi : forme du jugement, sujet du jugement, exécution du jugement.

Les plans que nous venons de passer en revue présentent, à de rares exceptions près, un intérêt didactique certain. Ajoutés aux plans fragmentés que nous avions examinés, ils nous conduisent à cette conclusion, que l'ordonnance des sermons de Bossuet présente une grande variété, et qu'il accueille tous les procédés, même élémentaires, qu'il juge utiles à son propos. Cependant il ne serait pas souhaitable qu'un orateur sacré s'en tînt à des procédés pédagogiques ; il faut que la prédication se distingue parfois de la simple instruction par une élévation de vues, un air de grandeur qui lui sont propres ; le grand siècle aurait dit qu'elle doit avoir un je ne sais quoi de sublime. Exigence littéraire ? Sans doute, mais exigence spirituelle en même temps : un sermon vraiment grand exerce sur ses auditeurs un appel, et répand une contagion de sainteté. Le mouvement même du discours doit contribuer à cet effet ; un coup d'œil jeté sur les plus beaux des plans de sermons utilisés par Bossuet nous permettra de le mieux comprendre.

***

Ces plans, que nous avons appelés *synthétiques*, développent plusieurs idées, mais les ordonnent étroitement à l'un des thèmes centraux du christianisme. Tantôt les deux ou trois points sont organisés d'une manière ascendante qui, sous des apparences chronologiques, correspond à un progrès dans l'ordre de l'ascèse ou de la mystique. Tantôt ils illustrent les aspects les plus frappants d'une même verité, dont la portée universelle se trouve ainsi mise en valeur. Tantôt ils s'opposent en une antithèse qui souligne un des grands paradoxes de la doctrine ou de la spiritualité chrétienne.

1. *Sur la Charité fraternelle*, en 1660, chez les Nouvelles Catholiques, III, 180.

L'ordre chronologique peut sembler un principe d'organisation médiocre au point de vue doctrinal. Pourtant Bossuet le suit volontiers. C'est que le sentiment vif qu'il a de l'action providentielle et de l'ordre de la grâce lui permet de discerner, à travers la succession des faits, la trace d'une autre histoire, toute surnaturelle celle-là, qui concerne le progrès des âmes et le développement du plan divin. Il n'est pour s'en convaincre, que de lire la division du *Sermon sur l'Église* de 1660 :

> Voilà, mes Frères, les trois tempêtes qui ont *successivement* tourmenté l'Église. Les infidèles se sont assemblés pour la détruire par les fondements ; les hérétiques en sont sortis pour lui arracher ses enfants et lui déchirer les entrailles ; et si les mauvais chrétiens sont demeurés dans son sein, ce n'est que pour lui porter le venin jusque dans le cœur. Il faut donc bien, mes Frères, que cette Église soit bien appuyée et bien fortement établie, puisqu'au milieu de tant de traverses, malgré l'effort des persécutions, elle s'est soutenue par sa fermeté ; malgré les attaques des hérésies, elle a été la colonne de la vérité ; malgré la licence des mœurs dépravées, elle demeure le centre de la charité [1].

Cette méthode, Bossuet l'a souvent mise en œuvre à propos des saints et des héros de ses oraisons funèbres. Que ce soit saint Pierre franchissant les trois stades de l'amour chrétien [2], saint Sébastien montrant une foi intrépide et la couronnant par le martyre, Henriette de France donnant de grands exemples dans la prospérité pour en donner de plus grands dans le malheur, rien de plus instructif que le récit bien conduit de leur ascension spirituelle. A plus forte raison, quand il s'agit de la Sainte Vierge : le sermon prêché en 1658 pour la fête de sa Compassion montre comment elle ressentit les douleurs de la Passion, les supporta avec constance et mérita par là de devenir mère de Jean et de tous les fidèles ; les sermons d'Assomption de 1650 et de 1660 retracent les étapes de sa glorification : mort par amour, résurrection, triomphe du Ciel.

Des plans analogues conviennent pour enseigner le progrès incessant qui doit caractériser la vie monastique. Renoncer au monde, persévérer dans cette résolution, croître toujours en perfection : tel est celui de plusieurs sermons prêchés à l'occasion de professions religieuses [3], tandis que les Bénédictins se voyaient proposer trois degrés de sainteté conformes à la règle de leur ordre [4].

Enfin le même genre de canevas s'applique à la célébration solennelle de la fête de Pâques. Mourir au péché, vivre une vie nouvelle et persévérer dans cette vie ; — détruire le péché, détruire les convoitises, et construire en son cœur le temple de Dieu : de telles divisions dégagent le sens de la Résurrection du Christ et les leçons qu'elle donne aux

1. III, 203.
2. Nous pensons ici à une esquisse de panégyrique que les éditeurs des *Œuvres oratoires* datent des environs de 1661 (IV, 136).
3. Cf. II, 570 (1659) et VI, 152 (1681).
4. *Panégyrique de saint Benoît* (1665), IV, 618.

fidèles [1]. Parfois même le cadre s'élargit au point d'embrasser tout le mouvement de l'eschatologie chrétienne :

> [Saint Paul] qui commande deux fois de se réjouir, semble avoir vu en Jésus-Christ deux sujets de joie pour ceux qui l'aiment : les grâces déjà reçues par Jésus-Christ ressuscité, les grâces assurées et promises par sa résurrection ; les grâces de la vie présente, et celles qu'on espère dans la vie future : deux points [2].

Tous les plans de sermons que nous venons d'énumérer possèdent un mérite commun : ils mettent en relief le caractère dynamique de la doctrine et de la spiritualité chrétienne ; ils entraînent les fidèles, sans leur laisser le temps de reprendre haleine, suivant un mouvement ascendant d'un bout à l'autre du discours. Leur structure est spécifiquement religieuse.

Un autre genre de plans synthétiques occupe une place encore plus grande dans la prédication de Bossuet : un tiers au moins des œuvres oratoires est construit sur ce modèle. Il consiste à étudier un point de dogme ou de morale sous deux ou trois aspects complémentaires, de manière à dégager fortement l'unité de la doctrine.

Bossuet l'utilise d'abord dans le plus grand nombre de ses panégyriques. En voici deux exemples, que nous présenterons, pour plus de clarté, sous une forme schématique :

Bernard { ne sait. / ne prêche } { que Jésus crucifié. } (1653.)

Augustin { ouvrage admirable / docteur et prédicateur / ministre et dispensateur } { de la grâce. } (1689.)

Le même schéma s'applique à des sermons prêchés pour les fêtes de la Sainte Vierge :

Marie { peut / veut } { nous soulager, / à cause qu'elle est } { mère de Dieu / notre mère. }
(*Compassion*, 1651.)

Marie a été associée { par le Père à son amour / par le Fils à ses souffrances. }
(*Rosaire*, 1657.)

Il s'applique aussi à des sermons où l'orateur se propose de définir le rôle de Jésus-Christ dans l'économie du Salut :

Là, un Dieu { a pris la forme d'esclave / afin de confondre notre orgueil / s'est revêtu de notre indigence / afin d'encourager notre bassesse / se donne lui-même avec tous ses biens / afin d'enrichir notre pauvreté. }
(*Annonciation*, 1661.)

1. *Samedi-Saint* de 1652 (I, 103) ; *Pâques* de 1654 (I, 498), 1660 (III, 392), 1661 (IV, 109), 1666 (V, 221).
2. *Pâques*, 1685, VI, 235.

Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus :

Il est { l'auteur d'une loi *toujours* nouvelle
le fondateur d'une Église *toujours* immuable
le chef de membres *toujours* vivants.

(*Pâques*, 1681.)

Passons de l'ordre de la grâce à l'ordre du péché : ce procédé s'applique encore. Bossuet l'emploie à propos de la haine de la vérité, des rechutes, des « fondements de la vengeance divine » [1]. Qui ne connaît le tableau qu'il a donné de l'impénitence finale en la personne du mauvais riche, arrivé « à la plus grande séparation sans détachement (premier point), à la plus grande affaire sans loisir (deuxième point), à la plus grande misère sans assistance » [2] ?

Enfin cette manière de composer est utilisée à propos des obligations des fidèles. Elle met alors l'accent sur la cohésion de la morale chrétienne et sur sa dépendance à l'égard de la doctrine ; elle rapporte tout à la personne du Christ. Ainsi l'aumône sera fondée sur cette triple affirmation dogmatique : Jésus-Christ souffrant dans les pauvres, abandonné dans les pauvres, patient dans les pauvres [3], et le *Sermon sur les Devoirs des rois* montrera que Jésus-Christ veut régner sur le souverain (premier point), et par le souverain sur les peuples (deuxième point). A plus forte raison en est-il ainsi quand il ne s'agit plus de vertus particulières, mais des principes généraux de la spiritualité. Voici le plan du *Sermon pour la fête de l'Annonciation* de 1662 : Il faut se donner à Dieu pour l'amour du Verbe incarné, à son exemple, par son intercession, — et celui du *Sermon sur le Mystère de la Sainte Trinité* :

> Comme nous sommes un [c'est Jésus-Christ qui parle] dans le même être, dans la même intelligence, dans le même amour, ainsi qu'ils soient un comme nous, c'est-à-dire un dans le même être par leur nouvelle nativité ; un dans la même intelligence par la doctrine de vérité ; un dans le même amour par le lien de la charité [4].

A quelque sujet qu'ils s'appliquent, de tels plans soulignent donc l'unité de la doctrine catholique. Chaque vérité particulière se trouvant intégrée dans un système, ils contribuent à l'impression de solidité que donnent non seulement certains sermons de Bossuet considérés isolément, mais l'ensemble de son œuvre oratoire.

Un dernier type de division synthétique consiste à consacrer les deux parties d'un sermon à deux notions qui s'opposent et se complètent. Bossuet affectionne ce genre de composition, qui lui permet de dégager les aspects les plus frappants du mystère de la Rédemption.

Une première antithèse s'établit entre deux attributs de Dieu, sa

1. Cf. *Sur la haine de la Vérité*, 1661 (IV, 23) et 1666 (V, 136) ; — *Sur la Pénitence*, 1656 (II, 174), et *Sur les Rechutes*, 1660 (III, 268) ; — *Sur les Fondements de la vengeance divine*, 1668 (V, 355).
2. *Sermon du mauvais riche*, 1662, IV, 196.
3. *A l'Hôpital général, le jour de la Compassion*, 1659 (II, 562).
4. 1655, II, 53.

justice et sa miséricorde. Elle inspire le plan de nombreux sermons : *Sermon sur la bonté et rigueur de Dieu* en 1652, *Sermon sur la gloire de Dieu dans la conversion des pécheurs* en 1655, *Sermon pour la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix* en 1659, *Sermon sur l'ardeur de la Pénitence* en 1662.

Des oppositions non moins dramatiques se situent au sein même de la condition humaine. Le *Sermon sur l'Evangile des zizanies*, prêché en 1652, comporte ces deux points : le mélange des bons et des méchants en ce monde, leur séparation au dernier jour. Le *Sermon sur la Mort* et l'*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre* opposent la misère et la grandeur de l'homme : « Méprisable en tant qu'il passe, et infiniment estimable en tant qu'il aboutit à l'éternité ». — « Ce qu'une mort soudaine a ravi [à la princesse] », et « ce qu'une sainte mort lui a donné » [1].

Enfin d'autres plans antithétiques dégagent deux traits, contradictoires en apparence, en réalité complémentaires, de la morale ou de la spiritualité : esprit de force et esprit de charité dans le sermon de Pentecôte de 1658, — devoir de ne pas juger les autres et devoir de se juger sévèrement soi-même dans le *Sermon sur la Femme adultère* de 1663, — « les plaisirs, sources de douleurs ; et les douleurs, sources fécondes de nouveaux plaisirs » [2] dans le *Sermon sur l'enfant prodigue* du Carême de Saint-Germain. Citons, pour dernier exemple, la division de la « profession » prêchée pour la duchesse de la Vallière : *Amor sui usque ad contemptum Dei, amor Dei usque ad contemptum sui*, pour reprendre la formule de saint Augustin qui formait les deux points du discours, — division particulièrement belle, car elle répond à la fois à deux principes organisateurs : l'antithèse et le progrès chronologique.

L'on voit quelle est la signification de ces plans construits sur deux notions qui s'opposent. De même que les précédents soulignaient le caractère dynamique ou la parfaite cohésion de la doctrine catholique, ceux-ci mettent en évidence les paradoxes fondamentaux qui caractérisent la pensée chrétienne à propos de l'ordre de la grâce et de l'économie de la Rédemption. Ainsi s'affirme la puissance de synthèse du prédicateur. Sa dernière ambition ne fut-elle pas de recueillir « en un seul discours les vérités capitales [du] Salut » [3] ?

***

Du classement que nous venons d'esquisser ressort, croyons-nous, cette conclusion, que la division d'un sermon classique en ses deux ou trois points ne résulte pas d'une simple convention, ni d'une banale exigence de clarté. Une bonne division coïncide avec les vérités que veut exprimer le prédicateur. On parle couramment d'*ascension*

1. IV, 266 et V, 655.
2. V, 67.
3. *Pâques*, 1702, VI, 546.

spirituelle, de *plan* divin, d'*ordre* de la grâce ; ces expressions suggèrent, au sein même de la pensée chrétienne, une ordonnance que l'éloquence sacrée doit chercher à traduire. En ce sens, une division adéquate donne prise à l'esprit, non seulement sur les réalités humaines, mais aussi, d'une certaine manière, sur les réalités surnaturelles [1]. Aussi pensons-nous que les meilleurs des plans de sermons utilisés par Bossuet font plus que satisfaire les désirs de logique et les goûts esthétiques de ses auditeurs : leur véritable portée repose sur leur profondeur et sur leur efficacité. Ils répondent à la nature des choses : ils sont *naturels* au meilleur sens du terme.

Ces types de plans, Bossuet ne les a pas inventés. Il arrive, avec Bourdaloue, avec d'autres prédicateurs de grand talent, au terme d'une longue préparation. Mais c'est le propre du génie de révéler, en l'exploitant, la richesse contenue dans les cadres traditionnels, et de les justifier.

Tout le monde admet aujourd'hui que Racine n'a pas été grand malgré les règles, mais dans les règles, et qu'il existe une harmonie remarquable entre elles et son génie ; la puissance dramatique et la valeur humaine de ses tragédies semblent inséparables de la forme dans laquelle elles furent écrites. Pourquoi n'essaierait-on pas de définir de même, à la lumière de règles et de conventions apparemment arbitraires, la structure du genre appelé *sermon classique*, d'en découvrir les nécessités profondes et les convenances intimes, et d'expliquer ainsi sa nécessité à la fois sur le plan esthétique et sur le plan religieux ? C'est à cette tâche que nous voudrions avoir contribué en examinant les plans de sermons employés par Bossuet.

JACQUES TRUCHET.

1. Nous rejoignons ici une idée, spécifiquement classique, que M. Jean Mesnard mettait récemment en valeur à propos de Pascal : « Un chapitre, un ouvrage doivent se dérouler selon un certain ordre, en harmonie avec le sujet traité, avec l'idée à mettre en lumière [...]. C'est donc dans la recherche de l'ordre que s'achève le travail du penseur. » (*Pascal, l'homme et l'œuvre*, Paris, 1951, p. 182.)

Mme DE CRÉQUI ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Dans les dernières années de sa vie, Rousseau avait à peu près cessé toute correspondance. Cela donne d'autant plus de prix aux rares billets qu'il écrivit alors, et qui nous renseignent d'une manière directe sur cette période. La lumière que ces billets jettent ainsi sur les rapports de Rousseau avec une personne de qualité, comme la marquise de Créqui, nous a paru particulièrement importante. Aussi avons-nous cherché à fixer la chronologie des dernières lettres à cette dame, que l'on trouve au tome XX de la *Correspondance Générale*[1] et de celles que l'éditeur nous dit avoir placées par erreur au tome II. Il nous est apparu, dès lors, que les circonstances où s'est trouvé Rousseau quand il entreprit d'écrire la *Première Promenade* des *Rêveries* en étaient éclairées d'un jour précis et que la restitution des dates de la fin de cette correspondance donnait la clef de la phrase où Rousseau fait allusion à un événement que les commentateurs ne sont pas parvenus à déterminer.

Dès son retour à Paris, dans l'été de 1770, Rousseau retourne chez Mme de Créqui. C'est ce que nous montre le billet no 3958, restitué [Paris, 1770], et écrit quand Rousseau occupe encore un appartement malsain, où, dit-il ailleurs, beaucoup de ses plantes ont pourri. Il se plaint, ailleurs comme dans ce billet, d'y être assailli par les curieux et forcé de sortir le plus possible pour leur échapper. Comme il a emménagé à la fin de décembre 1770 dans un appartement aéré, le billet est antérieur à cet emménagement, et a été écrit dans une saison où Rousseau pouvait se tenir presque constamment dehors, donc peu après son retour.

Nous proposons ensuite de situer en 1771 le billet no 134, daté *ce lundi à onze heures en recevant votre billet d'hier* et qui est classé dans la correspondance de l'année 1752. On y reconnaît une idée qui se trouve aussi exprimée dans la lettre à Mme de Lessert du 20 octobre 1771

1. *Correspondance générale de J. J. Rousseau*, publiée par P. P. Plan. Tous les numéros des Lettres que nous citons se réfèrent à ceux de cette édition.

(nº 4014). On sait que dans ses fameuses *Lettres à Malesherbes*, écrites de Montmorency en 1762, Rousseau exposait comment, dans ses promenades, il peuplait la terre d'êtres selon son cœur, et se formait ainsi une société charmante. Dans la *Seconde Promenade*, écrite quinze ans plus tard, au début de 1777, il constate que l'âge a alangui ses facultés : « Mon imagination déjà moins vive ne s'enflamme plus comme autrefois..., il y a plus de réminiscence que de création dans ce qu'elle produit désormais. » En 1771, l'imagination de Rousseau semble être à un stade intermédiaire et, pour nourrir ses chimères, il introduit dans la société charmante quelques modèles empruntés à des êtres réels : Madelon, ses sœurs, Mme de Créqui. « Combien de fois, dans mes promenades solitaires, je transporte avec moi ma cousine dans ce monde idéal... », dit-il à Mme de Lessert ; et à Mme de Créqui : « ... Seulement l'heure me contrarie un peu à cause de mes promenades, car Madame, quoique je trouve auprès de vous plus qu'auprès de personne autre ce qui me les fait aimer, je suis tellement accoutumé à mes chimères que.... » Je ne sache pas que Rousseau ait exprimé cette idée ailleurs encore, en d'autres temps [1]. Dans ce billet, nº 134, il est aussi question de la lecture de la première partie des *Confessions*, lecture que Rousseau fit volontiers jusqu'en mai 1771, lorsqu'une dernière expérience chez Mme d'Egmont lui procura une déception, qui fait le sujet du paragraphe final des *Confessions*.

La lettre nº 4080, restituée [1771-1773], a été donnée, nous dit-on, par Mme de Créqui à un ami, en février 1772. Elle est conservée au British Museum. Le billet précédent, nº 4079, restitué [1771-1773], est de la même provenance et n'est qu'un remerciement pour un don de perdrix ; la lettre nº 4080 commence par : « Voilà bien du gibier.... » Nous pensons que ces deux lettres se suivent de près, et qu'elles sont ainsi l'une et l'autre antérieures à février 1772, et sont sans doute de l'hiver 1771-1772. Rousseau y dit avoir renoncé à dîner en ville, et avoir été longtemps incommodé, ce qui convient à cet hiver-là.

Le billet nº 4081, restitué « ce dim. » [1771-1773], où Rousseau se dit pressé par l'ouvrage, doit être de la première partie de 1772, quand la copie, qui depuis deux ans ne lui venait qu'avec peine, lui vint tout à coup en abondance et qu'il dit s'y être consacré tout entier pendant quelques mois. C'est aussi à cette époque, semble-t-il, qu'il a été absorbé par la rédaction des *Considérations sur le gouvernement de la Pologne*.

La lettre nº 4083 est placée avec certitude, car Rousseau l'a datée

1. Les effets de la passion de Rousseau pour Mme d'Houdetot sur la composition de la *Nouvelle Héloïse* sont tout autres. Les personnages étaient déjà créés auparavant, les deux premiers livres mis au net et les dernières parties déjà avancées. Mme d'Houdetot ne fut pas alors introduite elle-même dans ce monde idéal, mais ce fut l'expérience sentimentale qu'elle fit éprouver à Rousseau qui anima le roman. L'influence inverse de la *Nouvelle Héloïse* sur la passion de Rousseau est peut-être plus vraie. Le « tendre délire » et les « érotiques transports » dans lesquels Rousseau composait sa *Julie* étaient un terrain tout préparé pour une passion moins chimérique.

« ce lundi 12 juillet » et l'éditeur remarque qu'entre le retour de Rousseau à Paris et sa mort, il n'y eut de lundi 12 juillet qu'en 1773. Rousseau, dans cette lettre, se propose de présenter Thérèse à Mme de Créqui. Nous pensons qu'on peut mettre à la même époque la lettre nº 4082, où il est question d'une invitation à laquelle Rousseau doute que la paresse de Thérèse permette à celle-ci de se rendre. C'est donc qu'il avait déjà été question de présentation. Notons que ce nº 4082, restitué « Ce Dim. matin » [1771-1773], est inséré deux fois : on le rencontre déjà sous le nº 3957, deux cents pages plus haut, transcrit de l'édition Musset-Pathay et restitué alors [3 septembre 1771]. Rousseau y montre une sombre disposition et nous croyons que c'est à la lecture de la suite des *Confessions* qu'il fait allusion en disant : « Vous m'affligez, Madame, en désirant de moi une chose qui m'est devenue impossible. » Cette lettre, apparemment contemporaine de la lettre nº 4083 de juillet 1773, fait partie de la collection Morrison. La lettre nº 3959, datée « ce Vendredi matin », est restituée [vers 1770]; elle fait aussi partie de la même collection Morrison. Ce fait peut laisser supposer qu'elles ont été données en même temps par Mme de Créqui à un ami, et qu'elles sont de la même époque. Ces deux lettres se rattacheraient donc l'une par l'autre à la lettre nº 4083, que nous avons vue datée sûrement de l'été 1773. Dans cette lettre nº 3959, Rousseau repousse le désir de Mme de Créqui de lui voir terminer son roman des *Solitaires* [1]. Il lui avait lu ce qui en était rédigé et lui avait exposé le canevas de la fin de ce roman jamais achevé. Il s'occupe de préférence à mettre en musique une chanson remise par Mme de Créqui.

Nous avons donc des repères qui nous permettent de suivre les relations de Mme de Créqui et de Rousseau dès l'arrivée de celui-ci et jusqu'à l'été de 1773. Rousseau va chez Mme de Créqui, y rencontre parfois une assez nombreuse compagnie, préfère la voir le matin en tête-à-tête. Il lui lit le début des *Confessions*, et ce qu'il avait rédigé des *Solitaires*, met l'air à des chansons que lui confie Mme de Créqui ; celle-ci lui prête des romans dont ils parlent ou s'écrivent ; Rousseau lui avoue franchement qu'il préfère des rendez-vous qui n'empiètent pas sur ses promenades de l'après-midi, ou lui demande à remettre sa visite, vu l'ouvrage qui presse, et lui dit qu'il a renoncé à dîner en ville ; enfin il est question d'amener Thérèse chez Mme de Créqui.

Restent les nos 4085 et 4086, qui sont d'un intérêt exceptionnel à nos yeux. En effet, nous croyons pouvoir les situer dans le développement des dernières années de Rousseau, et montrer le secours qu'elles apportent, dès lors, à la compréhension de la *Première Promenade* des *Rêveries*.

1. Les *Solitaires* ont été écrits à Wootton au plus tard, comme le montre la lettre à Du Peyrou, du 16 juillet 1768, où Rousseau lui demande de lui envoyer le manuscrit du « commencement du roman intitulé *Émile et Sophie ou les Solitaires* ». Tout porte à croire que Rousseau n'y a plus rien ajouté, ayant été occupé ensuite aux *Confessions*. Il voulut persuader Bernardin de Saint-Pierre d'en écrire la fin.

Le nº 4085 est daté : « ce mardi 7 » ; l'éditeur restitue [août (?) 1773] ; or, il n'y a pas eu de mardi 7 août 1773. Cette lettre est en réalité la copie d'une lettre de Rousseau à Mme de Créqui, que celle-ci joint à une lettre qu'elle écrit elle-même à un correspondant inconnu, selon l'éditeur de la *Correspondance Générale*, mais qui n'est autre que Servan[1]. La lettre de Mme de Créqui est elle-même datée de 1783. Elle y dit notamment : « ... Jean-Jacques que j'ay tant aimé, que j'ay tant connu et dont j'ay tant rabattu les deux dernières années de sa vie, au bout d'une amitié très suivie. » Mme de Créqui donne le dernier billet nº 4085, dont elle envoie la copie, comme le dernier signe de vie de Rousseau[2]. Si l'on prend à la lettre ses termes, il faudrait le dater du mardi 7 mai 1776, ce qui fait deux ans et deux mois avant la mort de Rousseau. On a le choix aussi, il est vrai, en 1775, entre les 7 février, mars ou novembre. Nous allons voir que mai 1776, non seu-

1. M. P.-P. Plan a transcrit la lettre nº 4084 de Mme de Créqui à Servan, de l'original en partie de la main de Mme de Créqui ; cette lettre qu'il croyait inédite lui avait été communiquée par le libraire Andrieux, en 1932. La lettre nº 4085 est transcrite, de même, sur la copie qu'en avait fait faire Mme de Créqui pour son correspondant et jointe à la précédente. La liste seule des ouvrages de ce correspondant, que Mme de Créqui lui dit avoir lu : *Plaidoyer pour de Suze*, la *Cause de la Femme protestante*, la *Jurisprudence criminelle*, et enfin les *Réflexions* sur Jean-Jacques, pouvaient suffire à identifier ce correspondant. Mais cette lettre de Mme de Créqui a été publiée déjà dans les *Œuvres choisies* de Servan, en 1825, où elle figure, ainsi que la lettre de Rousseau, dans les pièces justificatives de l'*Introduction* de M. de Portets. On y trouve une variante dans le texte de Mme de Créqui : « ... dont j'ai tant rabattu les deux dernières années de sa vie. Au bout de trente ans d'une amitié très suivie, je lui écrivis... ». La copie de M. P.-P. Plan dit : « ... les deux dernières années de sa vie, au bout d'une amitié très suivie. Je luy écrivit [*sic*]... ». L'admiration exprimée par Mme de Créqui dans cette lettre pour les *Réflexions sur les Confessions de J.-J. Rousseau*, où elle trouve que Servan a si bien dépeint Rousseau, montre assez sa position malveillante, en tout cas en 1783, à l'égard de ce dernier. Le pamphlet de Servan est en effet très haineux ; il veut défendre, dit-il, l'avocat Bovier dont il est question dans la *Septième Promenade*. Il prétend avoir été un enthousiaste de Rousseau, dont la méfiance l'a peiné lors du séjour de celui-ci à Grenoble ; mais il dit que ce n'est qu'en lisant les *Confessions* et les répréhensibles « personnalités » qui s'y trouvent qu'il l'a jugé sévèrement. Il se garde de dire qu'il correspondait, avant le séjour de Rousseau déjà, avec les philosophes ses ennemis (voir entre autres la lettre d'Holbach à Servan, du 4 décembre 1766, nº 3185, dans la *Corr. Gén.*) ; il reçut, de Voltaire, après le départ de Rousseau pour Bourgoin, une lettre dans laquelle Rousseau était traité de polisson, d'inconcevable fou, de descendant du chien de Diogène. Pour montrer la folie de Rousseau, Servan fait un récit à sa façon de l'affaire Thévenin, et décrit ce dernier comme un pauvre innocent, victime d'une confusion, mais omet de dire que ledit Thévenin avait déjà été condamné aux galères pour un chantage semblable à celui qu'il entreprit contre Rousseau, chantage qu'encouragea le peu de difficulté que Bovier montra à croire que Rousseau fût capable d'aller « pocheter » quelques écus auprès de fréquentations de cabaret. En 1783, la publication de la première partie des *Confessions*, suivie des *Rêveries*, et la crainte de la publication de la seconde partie produisit une recrudescence de haine contre Rousseau, reflétée par les *Réflexions* de Servan, par la correspondance de l'époque en général, par les notes venimeuses de Diderot dans l'édition de Londres de son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron* (1782), etc., et cette amie de trente ans s'y laissa entraîner.

2. Dans l'édition Petitain, 1820, la lettre nº 4085 de la *Corr. Génér.* figure déjà ; elle est suivie d'une note qui donne la réponse de Mme de Créqui, certainement apocryphe. Il a paru plusieurs lettres apocryphes de Mme de Créqui à Rousseau, notamment dans les douteux *Souvenirs de Mme de Créqui*.

lement est plus conforme aux dires de Mme de Créqui, mais s'impose aussi par le contenu de la lettre et celui de la suivante.

Le motif de la lettre nº 4085, dit Mme de Créqui, est : « un billet pour le prier (Rousseau) de ne pas venir de la semaine parce que j'avois à faire et que je serois désespérée de ne pouvoir pas le recevoir si ses pas le portoient dans mon quartier », ce qu'elle considère comme ayant été de sa part « une politesse excessive ».

L'amitié de Mme de Créqui était une de celles auxquelles Rousseau devait être le plus attaché. C'était une amitié de « vingt ans »; dit-il déjà dans les *Confessions*; elle remontait au temps où ses premiers succès d'écrivain lui avaient valu tant « de liaisons moins solides »; celle de Mme de Créqui « tint plus solidement que toutes les autres ». Il y avait longtemps que « s'étant jetée dans une grande dévotion, (elle) avait cessé de voir les d'Alembert, les Marmontel et la plus part des gens de lettres », elle menait une vie de plus en plus retirée, d'une grande austérité, une vie presque carmélitaine où elle alla même jusqu'à porter la bure et les cheveux coupés. Il est certain qu'une semaine entière, consacrée aux affaires, chez une femme si pieuse et si détachée des choses de ce monde, a de quoi surprendre, et Rousseau fut surpris. Si c'était quelque exercice de piété qui l'accaparait ainsi, c'était bien mal connaître Rousseau que de s'en cacher et de risquer, pour un scrupule de modestie ou par respect humain, de le blesser gravement. A cette époque, Rousseau se jetait à genoux quand le Saint-Sacrement passait sous sa fenêtre, tant il avait de vénération pour ce qui rappelait Dieu sur la terre, et de respect pour la foi des autres. Il faut avouer que cette « politesse excessive » paraît bien étrange et que sans être dans la situation de Rousseau, ni avoir l'imagination bien malade, on peut se demander si ce billet n'était pas déjà le signe d'un refroidissement de la part de Mme de Créqui.

Ce curieux avis, Rousseau le reçut, nous allons le voir, dans un moment crucial. Ce dut être un coup terrible ; mais il pouvait se tromper. Pour en avoir le cœur net, il répondit aussitôt ; mais ne voulant pas confier cette réponse à la petite poste, il ajoute qu'il attendit d'être en état de la porter lui-même. Mme de Créqui dit qu'elle la reçut « huit jours après » l'envoi de son propre billet ; on peut supposer que, selon son habitude, c'est à ce moment seulement qu'il y mit la date. D'ailleurs, peu importe une semaine de plus ou de moins. Il assure Mme de Créqui que « tant qu'il croira trouver chez elle les sentimens qu'il y porte et dont le retour lui est dû, loin de compter les pas pour avoir l'honneur de la voir il se croira bien dédommagé de cent courses inutiles pour le succès d'une seule », mais que, si l'estime n'est plus réciproque, il y aurait tromperie et trahison à continuer ses visites ou à les recevoir. « Voilà mes sentimens, s'ils s'accordent avec ceux de la marquise de Créqui j'en serai comblé de joye : s'ils en diffèrent j'espère qu'elle voudra me dire en quoi. Si elle aime mieux ne me rien dire, ce sera parler très clairement.... »

Malheureusement pour Rousseau, malgré toute sa piété, malgré sa belle âme, Mme de Créqui était aussi une grande dame, ce qui mit sa charité en défaut, et c'est en femme du monde qu'elle reçut et interpréta cette lettre. Elle y vit « le prodige de l'extravagance », une « incartade ». Elle n'y fit donc aucune réponse : « Depuis ce temps-là je ne l'ay point vu, comme vous jugez bien. » Il faut que rien du trouble mental de Rousseau n'ait paru dans ses fréquentes visites, pour que Mme de Créqui ait tenu rigueur de cette lettre ombrageuse, mais douloureuse, à un homme persécuté qu'elle avait pourtant « tant aymé », « tant connu ». Il faut surtout que malgré « cette amitié très suivie », l'esprit de Mme de Créqui ait été quelque peu prévenu par les clameurs soulevées contre Rousseau, notamment lors des lectures qu'il avait faites de ses *Confessions*, clameurs poussées principalement par ceux qui n'y avaient pas assisté. A part quelques larmes répandues, elle ne semble pas avoir eu le courage de s'en expliquer avec lui, quand elle obtint enfin une lecture particulière. Cette lecture eut lieu dans les derniers temps de leur liaison, puisqu'elle lui attribue l'interruption de celle-ci. Elle croit que « son mécontentement prétendu [celui de Rousseau dans la lettre nº 4085] a été un prétexte, qu'il étoit honteux de m'avoir lu ses *Confessions* ». Elle n'avait pas compris que les *Confessions* étaient, aux yeux de Rousseau, une pierre de touche pour déceler ses véritables amis, ses défenseurs. Il attendait de ces lectures qu'elles lui vaillent, grâce aux lumières qu'elles répandaient sur les persécutions qu'il subissait et sur sa parfaite innocence, une chaleureuse offre de confondre les promoteurs du complot. Le silence après cette démonstration lui paraissait hostile, mais le moindre signe de refroidissement était la preuve qu'on ne le croyait pas et qu'on le jugeait selon les calomnies contre lesquelles il se débattait.

Précisément, le moment où Mme de Créqui lui déchire « le cœur à loisir par l'anxiété de l'incertitude » est celui où Rousseau, au plus fort de sa lutte, joue sa dernière carte. Il décrit dans l'*Histoire du précédent écrit* cet effort final. Après le premier insuccès de sa tentative de « dérober aux mains rapaces » de ses persécuteurs son manuscrit des *Dialogues*, en le déposant sur le maître autel de Notre-Dame, le 24 février, il cherche d'abord, parmi de très anciens amis, quelqu'un dont il puisse espérer qu'il ne soit pas subjugué par le complot, pour lui confier le manuscrit ; il s'adresse à Condillac (mars). Déçu, un étranger lui paraît un dépositaire plus sûr, et c'est Boothby (6 avril). Mais il doute encore de ce choix. Aussi, abandonnant son manuscrit à son sort, pour éclairer maintenant le « mystère abominable », il entreprend de distribuer sa circulaire *A tout Français...*, d'abord dans la rue à des passants dont la physionomie lui plaît, ce qui ne réussit pas, enfin à des correspondants inconnus qui demandent à le voir, à lui confier de la copie. C'est le dernier de tous ces efforts acharnés et pitoyables. Nous pouvons en fixer le moment d'après la lettre à Mme de Saint-Haon du 23 mai 1776 (nº 4125), qui répondait à une

question de cette dame au sujet de la circulaire, envoyée donc quelques jours auparavant, disons le 20 mai.

Mme de Créqui n'était pas de la catégorie des inconnus ; il ne lui a pas envoyé la circulaire ; il lui avait lu les *Confessions*. Il tenait à son amitié pour « cet amour de la vérité et de l'équité » qu'il avait cru voir dans son âme ; il avait trop estimé son originalité, son austérité, la constance de son amitié jusqu'à ce malheureux avis, pour se résigner sans combat à la perdre. Aussi, dans le désespoir provoqué par son silence, aura-t-il été tenté de s'y accrocher encore : « Madame, je fais pour vous ce que je n'ai fait pour personne, je ne cours jamais après ceux qui s'en vont. » Et il écrit le nº 4086 qui n'est qu'un brouillon très raturé. Mme de Créqui donne la lettre nº 4085 comme la dernière reçue ; la suivante n'a donc jamais été envoyée ; Rousseau garda par devers lui sa lettre et son chagrin.

Dans ce projet de lettre il adjurait Mme de Créqui de lui révéler le mystère et les accusations cachées qui lui valaient son refroidissement et son silence. C'est toujours la même idée que celle des *Dialogues* et celle de la circulaire. Il est bien encore dans la lutte. C'est pourtant le dernier soubresaut, le dernier jaillissement de véhémence : « Quoi ! Un homme qui passa quarante ans de sa vie aimé de tout le monde et sans avoir un seul ennemi est un monstre ! L'auteur de l'*Héloïse* est un scélérat ! S'il est quelque malheureux qui le puisse croire, c'est celui-là qui est un monstre et c'est lui qu'il faut étouffer ! » Un dernier soubresaut lui a fait prendre la plume ; sa rédaction même dut lui démontrer l'inutilité de cette lettre. Il renonce à l'envoyer. Déjà quelques jours plus tard la lettre à Mme de Saint-Haon est d'un tout autre ton ; on y sent poindre enfin la résignation ; la grande crise est passée : « Voilà la réponse que j'attends ou plutost que je désire, car depuis longtemps j'ai cessé de l'espérer.... De grâce, Madame, ne vous offensez pas de trouver ici quelques traces de défiance. » Il termine : « Mais cette vieille musique a tout l'air d'un prétexte et je ne m'y prête pas volontiers. La dessus néanmoins que votre volonté soit faite », etc. Peut-être déjà ne lui avait-il envoyé la circulaire que par devoir : « L'espérance éteinte n'anéantit pas le devoir [1]. »

En effet, si la première lettre à Mme de Créqui a été datée le jour où Rousseau l'a portée, et comme il faut compter au moins une semaine à partir du 7 mai pendant laquelle Rousseau a pu espérer encore que viendrait peut-être une réponse, cela met la deuxième lettre au 14 mai ; si, au contraire, il a datée la première en l'écrivant et ne l'a portée que le 14, la deuxième lettre serait alors des environs du 21 mai seulement. Nous voilà bien près de la lettre à Mme de Saint-Haon, si pareille pour les idées, sinon pour le ton. Il avait dit dans la première lettre à Mme de Créqui: « Si elle aime mieux ne rien dire ce sera parler très clairement. » A Mme de Saint-Haon, il dit : « Enfin le refus de ré-

1. *Hist. du préc. écrit.*

pondre n'aura pour moi plus d'obscurité. » Il promet à l'une et à l'autre le secret, pour les soulager de la crainte des conséquences de leurs révélations : « Ma demeure et mon cœur sont ouverts pour le reste de ma vie à quiconque me dévoilera ce mystère abominable ; s'il m'impose le secret, je promets, je jure, de le lui garder inviolablement jusqu'à la mort, et je me conduirai exactement, s'il l'exige, comme s'il ne m'eût rien appris », écrit-il à Mme de Saint-Haon. Et dans sa seconde lettre à Mme de Créqui, deux jours ou une semaine auparavant : « Je vous demande une explication : faites percer un rayon de lumière dans cet abyme de noirceur, où ma raison se perd. Je vous donne ma foi d'homme de bien, qui jamais ne fut violée, que tout ce qui sera dit entre nous à ce sujet, y restera concentré de ma part, et que je n'en ferai jamais aucun usage que de votre consentement. »

Dans la *Première Promenade*, Rousseau dit : « Un événement aussi triste qu'imprévu vient enfin d'effacer de mon cœur ce faible rayon d'espérance et m'a fait voir ma destinée fixée à jamais, sans retour ici-bas. Dès lors je me suis résigné sans réserve et j'ai trouvé la paix. » On n'a pas déterminé encore quel est cet événement. M. Raymond [1] démontre que ce n'est pas l'insuccès du dépôt à Notre-Dame, le 24 février 1776, ce qui paraît clair, en effet, puisque lui ont succédé les agitations de la recherche des dépositaires et celle des distributions de la circulaire. M. Spink, dans l'*Introduction* de l'édition des *Rêveries* qu'il a publiées aussi en 1948, croit que c'est de la chute du 24 octobre 1776 qu'il s'agit et que l'allusion à cet événement a été ajoutée par Rousseau quand il a recopié le brouillon de la *Première Promenade*, dont M. Spink fait remonter la première rédaction au mois de septembre ou au début d'octobre 1776. Il serait trop long de discuter ici ce que présente d'arbitraire cette supposition. Rousseau lie nettement « cet événement aussi triste qu'imprévu » à la première idée de la rédaction de ces rêveries ; il ne peut être postérieur. Il serait d'ailleurs bien inutile de dire : un événement imprévu, pour un accident forcément imprévu. Cet événement ne serait-il pas plutôt l'avis, puis le silence de Mme de Créqui, l'abandon de cette amie de trente ans, dont la fidélité l'avait si longtemps rassuré contre la solitude totale ? Rousseau terminait son projet de lettre par : « Les barbares ! ils m'ont bien fait souffrir des maux, mais jamais aucun qui m'ait été plus sensible. » Et dans la *Première Promenade* il dit : « Ils ont cherché dans les raffinemens de leur haine quel tourment pouvait être le plus cruel à mon âme sensible, et ils ont brisé violemment tous les liens qui m'attachaient à eux. » Il a griffonné dans le désastre ce second appel, mais il le sent inutile, et renonce : tout est fini, et il conclut *l'Histoire du Précédent Écrit* : « Que les hommes fassent désormais tout ce qu'ils voudront ; après avoir fait moi ce que j'ai dû, ils auront beau tourmenter ma vie, ils ne m'empêcheront pas de mourir en paix. »

1. Introduction à l'édition critique des *Rêveries d'un Promeneur solitaire*, 1948.

Cette ultime expérience subie, et jouissant déjà depuis deux mois[1] de cette paix, il commence à écrire la *Première Promenade* : « Me voici *donc* seul sur la terre, n'ayant plus de frère, plus de prochain, plus d'ami, de société que moi-même. »

HERMINE DE SAUSSURE.

1. « Il n'y a pas deux mois encore qu'un plein calme est rétabli dans mon cœur. » *Première Promenade*, ce qui la situe aux environs du 20 juillet 1776.

CHARLES MAGNIN ET MICHELET

(Lettres inédites)

Charles Magnin, le critique du *Globe* et de la *Revue des Deux Mondes*, l'ami et le pourvoyeur en livres de Sainte-Beuve, a été en relations avec Michelet, des alentours de 1830 à sa mort (1862). Les deux écrivains ont été rapprochés par leurs travaux : après avoir livré des combats pour le théâtre romantique, Magnin s'était peu à peu laissé attirer par l'histoire du théâtre, sujet peu connu et très séduisant pour un homme fervent de minutieuse érudition ; moins large que celui de l'illustre apôtre de la France, il se rapportait à une durée un peu plus longue, puisque Magnin s'était fixé pour point de départ la haute antiquité.

Née de la gratitude et de l'admiration, la sympathie que Magnin et Michelet ont tout d'abord nourrie l'un pour l'autre, s'est bientôt muée en amitié. Mais cette amitié diffère beaucoup de celle qui a uni Magnin à Sainte-Beuve, comme on s'en rend compte en feuilletant l'admirable *Correspondance générale de Sainte-Beuve*, due à M. J. Bonnerot. Là une franche amitié, — ce qui ne signifie pas nécessairement une amitié franche, surtout de la part de Sainte-Beuve, — des rencontres et des conversations littéraires fréquentes, une confraternité d'armes, un certain accord des goûts avaient créé une chaude atmosphère de familiarité. Ici, l'amitié, fondée avant tout sur l'estime réciproque, est demeurée jusqu'au bout exempte de familiarité et d'intimité. Jamais elle ne s'est départie d'une déférence qui maintient les distances.

Nous suivons son histoire grâce aux pièces conservées à la bibliothèque municipale de Salins (Jura) dans le fonds Charles Magnin. Leur importance est diverse. Sur le nombre total de 58 [1], plus de la moitié sont des lettres ou, le plus souvent, des billets d'allure négligée

1. Ce nombre comprend deux brouillons de Magnin (reproduits ci-dessous en appendice) et ... une enveloppe numérotée 57.

et parfois mal coupés, où sont portés des titres d'ouvrages que Michelet, par le truchement d'un domestique ou d'un secrétaire, demandait à emprunter à la Bibliothèque Royale. Les registres de prêts de la Bibliothèque fourniraient avec plus de précisions les mêmes renseignements; ici, par exemple, les dates manquent.

Trois lettres datant de 1840 sont des demandes de rendez-vous (f^os^ 13, 14 et 24), trois autres des recommandations dont la première vise à obtenir pour un savant danois, M. Rothe, le prêt des livres de la Bibliothèque (f° 22), et la seconde concerne M. Dufaï (voir ci-dessous, n° 11) ; dans la troisième, en date du 3 novembre 1857, Michelet prie son ami d'être favorable à M. Chodsko pour sa nomination à une chaire de slave (f° 58). Trois faire-part subsistent aussi : l'un annonce le mariage de Michelet avec M^lle^ Mialaret, le 12 mars 1849 (f^os^ 44 et 45), l'autre la mort de son père, M. Jean François Furcy Michelet, le 18 novembre 1846 (f° 47), le troisième celle de M^me^ Alfred Dumesnil, née Pauline Michelet, sa fille, le 15 juillet 1855 (f° 46).

Les treize autres lettres qu'on lira ci-après n'ont pas toutes la même importance non plus. Les plus curieuses montrent Michelet préoccupé d'envoyer ses nouveaux volumes à Magnin (n^os^ 11 et 13), et de lui expliquer l'originalité de sa méthode : il redoute ses ennemis, il est ulcéré par leur mauvaise foi, car ils répandent de lui une image incomplète, ils tronquent à dessein sa méthode, passent sous silence tout ce qu'elle a de positif, de scientifique. Comparant sa méthode à celle des deux autres écoles historiques, il montre qu'elle est seule à retrouver entièrement la réalité de l'histoire (n^os^ 4, 10, 12). Michelet réclame justice. Il voudrait se faire entendre et comprend l'importance de la publicité : comme il connaît le rôle de Magnin dans les grandes revues littéraires et la portée de sa voix, comme il le sait occupé à des travaux historiques et ouvert aux idées nouvelles, il voit en lui un allié possible, et sollicite son aide (n^os^ 4, 5, 6, 12). Du reste, Magnin lui avait déjà été spontanément favorable (n° 1). Ailleurs, Michelet complimente Magnin, le remercie, lui demande ou lui rend de menus services (n^os^ 2, 3, 7, 8, 9, 13).

***

1

[Ms. Salins f° 50] (12 octobre) [1828-1830]

Monsieur,

Un admirateur de votre talent, un ami de vos amis (MM. Dubois [1], Ampère [2], etc.), est chargé par quelques savans Allemands de prendre des renseignemens à la bibliothèque du Roi. Il voudrait vous les demander à vous-même [3], et saisir cette occasion de vous remercier du plaisir que lui

N. B. Des dates portées en tête des lettres, celles qui sont indiquées entre crochets ont été rétablies d'après le texte, celles qui sont entre parenthèses proviennent des cachets postaux. Le jour et le mois du n° 1 ont été donnés par Michelet à gauche de sa signature.

font vos articles dans le *Globe*. Quel jour, et à quelle heure pourrait-il avoir l'honneur de vous voir à la Bibliothèque ?

Croyez à son estime et déjà à sa reconnaissance.

12 8bre MICHELET
prof. de philos. et d'hist. à l'Ecole préparatoire
trad. de la *Scienza nuova* de Vico
— rue de l'arbalète, n° 23 [5]

N'aurais-je pas eu l'avantage d'être votre camarade au collège Charlemagne, en 1814 ou 1815 ? [6]

Adresse : Monsieur
Monsieur Charles Magnien [7]
à la Bibliothèque Royale
pressée

1. Paul-François Dubois, professeur de rhétorique au collège Charlemagne. Fondateur (15 septembre 1824) et directeur du *Globe*. Magnin faisait partie de la phalange de jeunes écrivains qu'il appela à ses côtés, et était pour une part propriétaire du journal. Il demeura à la rédaction du journal après le départ de Dubois (août 1830), et la quitta en octobre, parce que le *Globe* était devenu saint-simonien.

2. Jean-Jacques Ampère.

3. Entré comme aide en 1813 à la Bibliothèque — qui s'appelait alors Bibliothèque impériale — Magnin était second employé depuis le 23 décembre 1824.

4. Remplaçait depuis 1826 l'École normale supprimée en 1822. Michelet avait été nommé, le 3 février 1827, à la chaire de philosophie et d'histoire, par Mgr Frayssinous ; il la quitta en 1836.

5. Son domicile depuis le 1er avril 1827.

6. Charles Magnin ne pouvait avoir été le condisciple de Michelet. Il était né cinq ans plus tôt que lui, le 4 novembre 1793 ; il avait fréquenté le lycée Napoléon, et ceci pendant deux ans seulement, pour sa seconde et sa rhétorique (1811, 1812). Admis comme bachelier le 14 janvier 1813, il entra à la Bibliothèque comme aide le 25 mars. Il avait eu pour camarades, en 1812, Salvandy, dans sa section, et Casimir Delavigne, parmi les vétérans. Michelet avait suivi les cours du lycée Charlemagne de 1812 à 1816.

7. Orthographe fautive, qui se retrouve souvent sous la plume de Michelet.

2

[Ms. Salins f° 18] (9 février 1833)

Monsieur et ami,

C'est aujourd'hui seulement que j'ai le renseignement que vous me demandez. Quinet a laissé ses malles et emporté ses clefs [1]. Les gens de l'hôtel n'auraient d'ailleurs rien donné sans y être autorisés par lui. Je vais lui écrire à l'instant, et lui demander une réponse immédiate.

Votre tout dévoué collègue [2]

MICHELET.

J'irai vous voir au premier jour, dès que la fièvre voudra bien me le permettre.

Adresse : pressée (cachet postal : 9 février 1833)
Monsieur
Monsieur Magnin
Conservateur de la bibliothèque Royale [3]
rue Richelieu.

1. Depuis 1825, Michelet était très lié avec Quinet ; c'est pourquoi Magnin a pu s'adresser à lui pour réclamer un manuscrit emprunté à la bibliothèque par Quinet (cf. lettre 3).

2. L'année précédente, Magnin avait suppléé J.-J. Ampère à l'École normale.

3. Devenu premier employé le 1er juin 1831, il avait été nommé conservateur par Guizot, le 14 novembre 1832.

3

[Ms. Salins f° 20] [février 1833]

Mille remercîmens pour vos souhaits, monsieur et cher collègue, je vais un peu mieux. L'un des premiers usages que je ferai de la santé, sera d'aller vous voir [1].

Je suis heureux d'apprendre la restitution du ms. J'en étais, je vous assure, un peu inquiet.

Quinet demeure pour le moment à *Baden*, maison *Schuler*. Il doit venir ce printemps à Paris.

Votre tout dévoué collègue

MICHELET

(Sans date ni adresse.)

1. La santé de Michelet était souvent affaiblie par le surmenage, surtout à cette époque.

4

[Ms. Salins f° 53] [entre le 8 et le 12 décembre 1833]

Permettez-moi, Monsieur et ami, de vous demander un service essentiel. Il s'agit de la circonstance la plus grave de ma vie.

Je viens de faire paraître un grand travail [1] qui m'a coûté plusieurs années. Il risque fort d'être mal annoncé [2]. Je n'ai pris d'avance *aucune précaution*. Parmi les journaux influens, il en est deux qui refuseront positivement, comme ils l'ont fait pour l'histoire romaine [3]. Un autre bien plus important encore, celui qui a presque le monopole de la publicité littéraire, vient malgré ma prière, de remettre le jugement de mon livre à un homme qui doit en publier un prochainement sur la même matière [4]. Que dois-je espérer ? D'autre part des amis sur lesquels je comptais sont préoccupés et se récusent [5]. Je me trouve cruellement puni de l'isolement volontaire, où l'étude m'a placé.

Pourriez-vous m'accorder un article dans la *Revue des deux mondes* ? Le titre pourrait être : *philosophie de l'histoire.*

Voici ma pensée sur la méthode [6] : l'École pittoresque (et matérialiste : Barante etc.) s'est préoccupée de la forme ; l'école analytique (Mignet etc) a voulu atteindre l'esprit. Il restait au traducteur de Vico, à commencer l'École symbolique, celle qui essayerait de montrer l'idée sous une forme toujours transparente. — De plus les matérialistes (Barante, Thierry) n'ont pas été assez matérialistes ; ils n'ont pas donné la géographie. Je l'ai donnée. — Les spiritualistes n'ont pas été assez spiritualistes ; ils n'ont pas donné dans sa simplicité, *le principe métaphysique et religieux du moyen-âge.* Je l'ai donné. Je l'ai rendu sensible dans mon histoire du gothique.

Me permettez-vous d'indiquer les points, dans lesquels je crois avoir fait quelque chose pour la science :

ruine de l'Empire, esclavage — philosophie celtique (Pélage, Abailard, Descartes). Charlemagne (dans son véritable point de vue). *Grégoire VII* — l'Empire et le sacerdoce — Mahométisme, comparé au christianisme. *Guill. le conquérant et Becket* (en opposition à Thierry). *Les Albigeois* — *Danger* de la papauté en 1200 (c'est là le nœud du drame) — *mysticisme.* S[t] François, S[t] Louis, etc.

Soyez assez bon pour me faire savoir si vous pouvez me rendre cet immense service [7]. Votre admirable article sur Quinet [8] me fait vivement souhaiter que vous le puissiez. Voulez-vous me donner cinq minutes pour que je vous expose toute ma pensée ?

Croyez à ma bien haute estime et à mon dévouement sincère.

MICHELET

rue des fossés S[t] Victor, 35 [9]

Je serai toujours à même de profiter du rendez-vous que vous m'accorderiez, excepté le mardi et le samedi à trois heures.

[Sans date ni adresse.]

1. Les deux premiers volumes de l'*Histoire de France* parus chez Hachette. La *Bibliographie de la France* les annonce le 21 décembre 1833, sous le nº 6813.

2. Comme le dit G. Monod (*La Vie et la Pensée de Jules Michelet*, I, p. 314), Michelet craignait d'être victime d'une conspiration du silence.

3. Parue le 9 juillet 1831 (*Bibl. de la France*, nº 3155).

4. La formule, « celui qui a presque, etc... », laisse à penser qu'il s'agit du *Journal des Débats*. Pourtant c'est Ant. de Latour qui, le 13 janvier 1834, y insérera une esquisse des travaux de Michelet.

5. Ainsi, il avait sollicité Sainte-Beuve au début de décembre : « ... Je voudrais que votre article parût dans la *Revue des Deux Mondes* : sous le titre. *Philosophie de l'Histoire....* » (Cité par J. Bonnerot, *Corresp. générale de S. B.*, I, p. 407.) Sainte-Beuve, dans une longue lettre envoyée le 7 (*ibid.*, I, nº 338), avait accumulé, pour se dérober, toutes sortes d'excuses « bonnes ou mauvaises », selon le mot de G. Monod. Michelet lui avait alors répondu : « Je ne me consolerai jamais de ne pas être annoncé par vous.... L'article sera fait sous mes yeux par un jeune homme de talent, M. de Latour. Le principe de la méthode historique y sera posé.... » (Cité par J. Bonnerot, *ibid.*) Il est donc probable qu'en homme de précaution, il s'était assuré un article d'Ant. de Latour avant de connaître la réponse des deux critiques.

6. On rapprochera ce qui suit de la lettre à un ami, citée par G. Monod, *ibid.*, I, p. 265. Il y reproche à l'école pittoresque de ne rien dire de « la vie intérieure », à l'école philosophique d'être sèche : « Les pittoresques m'assomment de détails, les soi-disant philosophes d'abstractions sans profondeur, sans fécondité. »

7. Comme Sainte-Beuve il se récusera (v. Appendice A).

8. *Ahasvérus, mystère, par M. Edgar Quinet, et De la Nature du Génie poétique, Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1833. Reproduite dans *Causeries et Méditations* (sur ces deux volumes, v. lettre 13, note 1), cette importante étude occupe 69 pages in-8º. Magnin déclare qu'il a été ébloui par l'originalité et la puissance de l'œuvre, cette « grande fresque épique », cette « cataracte d'écumante poésie ». Il se félicite que l'art moderne, tournant le dos au XVIIIe siècle, enivre l'imagination pour aller plus sûrement au cœur. Il expose longuement les différentes versions de la légende, et le parti qu'en ont tiré Gœthe, Schubart, puis Quinet, qui montre en Ahasvérus la personnification du genre humain depuis l'ère chrétienne. Suit une minutieuse analyse de l'ouvrage. Après quelques remarques techniques, il étudie le rôle de l'imagination — faculté essentiellement poétique — et celui de la raison ; enfin il essaie de définir l'*état poétique*, et l'importance de la poésie dans l'exploration de l'univers par l'homme. On voit tout ce qui pouvait séduire Michelet dans cet article. La pensée de Magnin doit être rapprochée de ce qu'Ant. de Latour dira de Quinet dans son *Essai* (cf. lettre 6, note 1).

9. Son domicile de 1831 à 1836.

5

[Ms. Salins fº 16] (13 décembre 1833)

Il faut, Monsieur et ami, que vous m'aidiez du moins à faire insérer un article que me fait un de mes amis. Rien ne me consolera de n'en pas avoir un de vous [1].

Lerminier [2] voulait rendre compte de mon livre. Mais l'article en question est à peu près fait. Il contient ma pensée *sur la méthode historique*. C'est la première fois, je crois, qu'on donne, depuis Bossuet jusqu'à nous, l'appréciation des historiens modernes de manière à en tirer une poétique de l'histoire [3]. Bulos m'a promis d'insérer au premier janvier. Si vous le voyez, maintenez le, je vous prie, dans ces bonnes dispositions. L'article ne convient qu'à la *Revue des deux mondes*. Si par je ne sais quelle influence, M. Bulos oubliait sa promesse, je me trouverais fort embarrassé [4]. Vous m'obligeriez sensiblement d'y employer votre crédit.

Si je puis vous joindre mercredi ou jeudi à la bibliothèque vers deux heures, je vous demanderai la permission de vous montrer l'article en question avant de le donner à Bulos.

Recevez l'assurance de mon dévouement bien sincère.

MICHELET

rue des fossés Sᵗ Victor, 35

Ne ferez-vous pas imprimer votre histoire du théâtre [5] en faveur de nous autres, qui ne pouvons assister aux cours ?

Adresse : Monsieur (cachet postal : 13 décembre 1833)
Monsieur Magnien [*sic*]
conservateur de la Bibliothèque du Roi
rue Richelieu
ou rue neuve des petits champs.

1. Cette lettre fait suite à la réponse de Magnin reproduite dans l'Appendice A. Magnin n'écrira sur les ouvrages de son correspondant aucun article ; il se spécialisait de plus en plus dans la seule histoire du théâtre. L'ami dont parle Michelet est Antoine Tenant de Latour (1808-1881). Entré à l'École Normale en 1826, il suivit avec admiration les cours de Michelet, et resta un disciple fidèle. Après une brève carrière dans l'Université, il devient précepteur du duc de Montpensier, le fils de Louis-Philippe (1832). Parmi ses œuvres, outre le volume cité plus bas (lettre 6, note 1), relevons des *Poésies* et des traductions de Silvio Pellico, Alfieri, Manzoni.

2. Jean-Louis Lerminier (1803-1857), avocat, professeur d'histoire de la législation au collège de France, de 1831 à 1848.

3. Voir plus bas l'analyse de cet article (lettre 6, note 1).

4. Buloz (dont on écrivait souvent le nom avec un *s*) n'a jamais tenu sa promesse. Six mois plus tôt, il avait publié un extrait du tableau de la France placé en tête de l'*Histoire de France* (*Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1833, *La Bretagne, Fragment*). En 1834, il se contentera d'insérer dans sa revue le discours d'ouverture du cours d'histoire moderne de Michelet (*ibid.*, 15 janvier 1834, *Histoire Moderne, Le XV^e siècle*). C'est Xavier Marmier qui rendra compte des deux premiers volumes de l'*Histoire de France*, mais un an plus tard (*ibid.*, 15 janvier 1835, *Histoire de France, par M. Michelet*). Il ne se préoccupera guère des théories et des idées de Michelet (cf. lettre 4), et sera surpris par la nouveauté de l'œuvre, comme la plupart de ses contemporains.

5. Sujet du cours que Magnin avait inauguré en Sorbonne le 1^er décembre 1834. Cette histoire du théâtre sera partiellement imprimée en 1838 (cf. lettre n° 9, note 1)! Magnin suppléait Fauriel (cf. Appendice A).

6

[Ms. Salins f° 56] [milieu de décembre 1833]

Voici l'article, Monsieur et ami ; quelque long qu'il paraisse, je suis sûr qu'il ne fera pas plus de deux feuilles dans la Revue [1]. Si vous voyez des retranchements possibles, veuillez les faire. Quant aux citations, j'en ai mis deux, qui me semblent indispensables pour donner une idée de l'ouvrage, l'une tirée de la *géographie*, l'autre du *symbolisme chrétien*. Ce sont les deux faces de mon livre, les deux pôles de ma méthode. Cependant retranchez encore de ces deux morceaux tout ce qui vous semblera convenable. Je me mets entièrement en vos mains. M. de la Tour [*sic*] consent à tout d'avance.

Mille excuses de mon insistance. Mais votre jugement est si important pour moi !

Croyez à ma reconnaissance et à mon dévouement sincère.

MICHELET
(rue des fossés S^t Victor, 35)

Si vous n'avez pas occasion d'envoyer l'article à la Revue, je le ferai prendre chez vous. Mais j'aimerais mieux qu'il y arrivât par vous [2].

Adresse : Monsieur
Monsieur Magnien [*sic*]
Conservateur de la bibliothèque du roi, etc.

1. Les démarches de Michelet n'ayant pas abouti, Antoine de Latour imprimera son article en volume, sous le titre : *Essai sur l'étude de l'Histoire en France au XIX^e siècle* (in-8° de 24 feuilles, 1835. *Bibliographie de la France*, n° 585). L'ouvrage est constitué : 1° par l'*Essai* proprement dit (p. 3 à 76), 2° par un appendice à l'*Essai*, intitulé : « De l'Histoire de France de M. Michelet » (p. 79 à 131), 3° par des « mélanges historiques ».

Dans l'*Essai*, Ant. de Latour traite d'abord du développement des études historiques de Bossuet à l'époque contemporaine. Il passe ensuite aux diverses méthodes historiques : l'école philosophique, représentée par Guizot, Mignet, « ne peint ni ne

raconte, elle explique » (p. 40). Thiers se trouve à la frontière de l'école philosophique et de l'école pittoresque. L'école pittoresque, née avec le Suisse Jean de Muller, est illustrée par M. de Sismondi, Aug. Thierry, Barante. Chateaubriand l'a « dotée au berceau [du] magique instinct de la couleur locale » (p. 46). L'auteur fait alors ressortir les qualités et les défauts de ces deux écoles, qui ont le tort de vouloir s'éliminer l'une l'autre. « Ainsi, l'école pittoresque satisfait pleinement au côté passionné de l'humanité, l'école philosophique à sa partie intelligente ; mais exclusives l'une et l'autre, la science est incomplète dans chacune d'elles » (p. 50). Heureusement, il existe l'école symbolique, fondée par Vico : « Les belles paroles de Vico... sont le fondement de l'école symbolique ; car ce rapport perpétuel du monde des faits au monde des idées, c'est l'histoire telle que la conçoit cette école intelligente et passionnée ensemble » (p. 61). Elle a la supériorité de ne rien oublier de l'homme : elle « se gardera bien de mutiler l'humanité » (p. 65). Elle a pour poète Quinet, avec son Ahasvérus, et pour historien Michelet. Ant. de Latour, pour conclure, jette un regard vers les autres branches de l'art, théâtre, poésie, statuaire, peinture, etc... « L'induction nous amène à croire que toute littérature contemporaine sera désormais symbolique » (p. 69).

L'appendice est fait d'uue brève introduction et de deux parties. Dans la première est retracée l'histoire de la pensée historique de Michelet depuis le début de sa carrière universitaire. La seconde offre une analyse méticuleuse des deux premiers tomes de l'*Histoire de France* : « Je n'ai voulu marquer dans cette rapide analyse que l'enchaînement des idées de ce grand livre », dit l'auteur en terminant (p. 131).

On comprend maintenant les scrupules de Michelet à la première ligne de sa lettre. Mais on doit reconnaître qu'il eût été malencontreux de ne publier qu'une moitié de cette longue étude : l'*Essai* ne parle guère des volumes à présenter au public.

2. Magnin semble avoir pris sur lui d'examiner l'article en question. Quoi qu'il en soit, les lettres de Buloz appartenant au fonds Magnin, à Salins, n'éclairent pas ce point, l'article n'a jamais paru dans la *Revue des Deux Mondes* (à cause de sa longueur sans doute). Buloz aimait répartir à sa guise la tâche entre ses rédacteurs (cf. lettre 12, note 7).

7

[Ms Salins f° 34] [décembre 1834, après le 15]

Je suis heureux, Monsieur et ami, de voir que nos idées sur l'art se rapportent si bien. Votre beau discours [1] a mis en lumière et élevé à la hauteur scientifique ce que j'avais simplement indiqué sur l'*église comme théâtre* dans le dernier chapitre de mon second volume [2]. Je suis tout fier de cette coïncidence. Ceux qui ont écrit jusqu'ici sur ces matières, ont plus ou moins agréablement tourné autour de l'église ; nous seuls (et vous bien plus que moi), nous sommes entrés dedans.

Pourriez-vous me donner vos preuves sur une de vos assertions, qui du reste est certainement exacte, savoir : que le prêtre dans certaines localités représentait l'ascension sur le portail *extérieur* [3]. J'ai moi-même affirmé qu'il y avait des représentations *hors des* églises. Nul doute qu'il n'y eût des processions à l'extérieur sur *les parties élevées* de l'église dans certaines occasions, par ex. lorsqu'on scellait des reliques sous les flèches, comme dans l'ancienne flèche de N. D. de Paris [4]. Mais je ne puis plus retrouver les textes d'après lesquels j'ai dit cela. Cependant, il y a un ami de Victor Hugo qui ne veut pas me croire sur parole. Aidez-moi, s'il vous plaît, au moins *par un simple renvoi*, à défendre mon assertion et la vôtre.

Mille complimens affectueux.

MICHELET

[rue des fossés S^t^ Victor, 35]

(Sans date ni adresse.)

1. La leçon inaugurale de son cours en Sorbonne (1^er^ décembre 1834). Il y traçait les grandes lignes de son plan. La *Revue des Deux Mondes* l'a publiée le 15 décembre suivant. Elle est reproduite en manière d'avertissement dans les *Origines du Théâtre moderne* (cf. lettre 9), ouvrage pour lequel Magnin a utilisé largement et complété son cours.

2. Dans les éclaircissements joints au second volume de l'*Histoire de France*, on

lit plusieurs belles pages sur le mysticisme médiéval et le symbolisme de l'église, « ce colossal théâtre du drame sacré ». (Voir l'*Histoire de France*, éd. Chamerot, 1861, p. 513-516). De son côté, Magnin avait parlé « des théâtres, c'est-à-dire des églises d'alors », de « la scène placée pour l'ordinaire sur le jubé, espèce de *pulpitum* en vue de tous », etc. (*Origines*, p. xxx).

3. « L'Église instituait... ces offices qui sont de véritables drames, ... celui de l'Ascension, où l'on voyait quelquefois sur le jubé, quelquefois sur la galerie extérieure, au-dessus du portail, un prêtre représenter l'ascension du Christ... » (*ibid.*, p. xviii).

4. Cette indication se retrouve dans le tome II de l'*Histoire de France*, p. 516, en note, presque dans les mêmes termes.

8

[Ms. Salins f° 27] (8 février 1837)

Monsieur et ami,

Je lis dans la notice de M. P. Pâris sur M. Van Praët [1] qu'il avait terminé le *catalogue de la bibl. de Charles V* [2], et que cet ouvrage va paraître par les soins de M. Foizy [3]. Croyez-vous qu'il y ait de l'indiscrétion à demander à M. Foizy communication des bonnes feuilles. Je voudrais en dire deux mots dans l'un de mes nouveaux vol. d'hist. de Fr. et reconnaître ce qu'on doit à M. van Praët et à M. Foisy, pour cette importante publication [4].

Je m'adresse à vous, ne connaissant pas M. Foisy. Si ma demande est indiscrète, n'en parlons plus.

Recevez mes salutations affectueuses.

MICHELET
rue des postes, 12

Votre charmant article sur la reine Nantechilde et la sculpture du moyen âge, me fait penser que vous sauriez peut-être où l'on pourrait acheter les principaux morceaux qui ont été moulés dernièrement par les soins de M. Vitet ou de M. Mérimée ? [5]

Adresse : Monsieur (cachet postal : 8 février [6] 1837)
Monsieur Magnien [*sic*],
conservateur de la bibliothèque royale
Rue neuve des petits champs

1. Cette notice — que nous n'avons pas retrouvée — contenait une erreur : Foisy n'avait pas collaboré au *Catalogue de la Bibliothèque de Charles V* (cf. ci-dessous, note 2). Cette erreur a disparu d'une autre notice due au même P. Pâris (tome XV des *Mémoires et Dissertations sur les Antiquités nationales et étrangères, publiés par la Société Royale des Antiquaires de France*, 1841). P. Pâris était employé au département des manuscrits à la bibliothèque royale.

Van Praet, 27 juillet 1756-5 février 1837. Belge naturalisé en 1817 ; il était issu d'une famille d'imprimeurs-libraires. Appelé à la bibliothèque du roi le 1er juillet 1784, il devint conservateur des imprimés en 1796. La lourde tâche de réorganiser la bibliothèque pendant la Révolution, et de classer les richesses nouvelles qui affluaient lui incomba. C'est à lui que revient aussi le mérite d'avoir ouvert quotidiennement la bibliothèque au public. Il entra à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 19 mars 1830. On lui doit divers ouvrages érudits de bibliographie.

2. *Inventaire ou catalogue des livres de la bibliothèque du Louvre sous Charles V fait en 1373 par Gilles Mallet, précédé de la dissertation de Boivin le jeune sur la même bibliothèque*. Paris, 1836, in-8°. Selon Magnin, « déjà octogénaire et atteint d'une maladie qui rendait non pas sa mémoire, mais sa vue et sa main moins sûres, [Van Praët] dut accepter, pour surveiller la fin de cette publication, l'assistance d'un de ses amis intimes, M. Parison, qui partageait ses goûts bibliographiques et littéraires ». (1845. Dans la *Biographie Michaud*.)

3. F.-M. Foisy appartenait à la Bibliothèque Royale. On lui doit notamment un rapport à MM. Letronne, directeur, Van Praët, Magnin, conservateurs, sur les travaux du catalogue, et le *Sommaire d'un opuscule intitulé « Essai théorique et pratique sur la conservation des bibliothèques »* (s. d.).

4. L'édition de l'*Histoire de France* qu'il nous a été donné de consulter (cf. *supra*) ne contient aucune indication de ce genre.

5. L'article de Magnin, reproduit dans *Causeries et Méditations*, I, p. 1-48 (cf. lettre 13, note 1) avait paru le 15 juillet 1832 dans la *Revue des Deux Mondes*. C'est, à l'occasion du moulage par Daniel Ramée (et non par Mérimée) d'une statue de la reine Nantechild, une des femmes de Dagobert, toute une histoire abrégée de l'art. « Enfin, disait-il, voici pour les vrais amateurs du moyen-âge, s'il y en a, une occasion d'avoir dans leurs cabinets d'étude une œuvre gothique de bon aloi. »

Il est piquant de rapprocher du post-scriptum de Michelet les pages 310-311 de l'article consacré par Sainte-Beuve à Magnin, le 15 mai 1863, dans la *Revue des Deux Mondes* (Magnin était mort l'année précédente) : « M. Magnin dans cet article si remarqué, et il ne l'avait pas assez dit, n'était que rapporteur.... M. Vitet... put lui écrire avec une légère pointe d'ironie : *On voit que l'ami Ramée vous a exprimé la grappe jusqu'à la dernière goutte.* »

6. *Février* est peu lisible.

9

[Ms. Salins f° 29] [juin 1838]

Votre livre m'étonne, Monsieur et ami, par l'immensité des recherches autant qu'il me charme par les aperçus ingénieux que j'y trouve à chaque page [1].

Je n'imprimerai pas une ligne que vous n'ayez donné le *second* volume [2]. J'ai grand besoin d'être éclairé par vous sur une foule de questions.

Recevez tous mes remerciemens et l'assurance de mes sentimens les plus affectueux.

MICHELET.

(Sans date ni adresse.)

1. *Les Origines du Théâtre moderne, ou Histoire du Génie dramatique depuis le I^er^ jusqu'au XVI^e^ siècle, précédée d'une Introduction contenant des études sur les Origines du Théâtre antique.* Le tome I parut chez Hachette le 2 juin 1838 (*Bibliographie de la France*, n° 2721). Cet ouvrage, de vaste et minutieuse érudition, ouvrit à son auteur les portes de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 30 novembre 1838 (fauteuil de Silvestre de Sacy). On trouvera, en appendice, le billet d'envoi de Magnin.

2. Magnin prévoyait quatre volumes in-8°. Seul le premier vit le jour. Il contient l'introduction indiquée par le titre (400 pages) et 100 pages sur les origines du théâtre moderne. Il s'achève à l'apparition du christianisme.

10

[Ms. Salins f° 15] [1840]

Nous avons bien cherché, Monsieur et ami, et n'avons rien trouvé de relatif aux Estienne [1], mais beaucoup à *la Sorbonne* (du XVI^e^ siècle). Peut-être certaines choses vous paraîtraient bonnes à prendre, qui n'ont aucun sens pour nous.

J'ai lu, je ne sais où, que le *procès de Jacques Cœur* avait été imprimé en 1622 par J. de Launel. Croyez-vous que la bibliothèque possède ce procès ? [2] — Aurait-elle l'ouvrage récent de M. Trouvé sur la vie de Jacques Cœur ? [3]

Je suis très heureux de savoir qu'un esprit vraiment libre et impartial s'occupe des *méthodes historiques*. Jusqu'ici la tactique de mes ennemis a été de louer en moi l'historien-poëte, l'homme d'imagination, etc. afin de faire oublier que mon histoire repose sur une base plus *large*, qu'aucune de celles de notre temps ; = plus large, puisque j'ai constamment éclairé l'histoire politique, par celle de la religion, de la littérature, du droit, par la géographie, par l'art, etc. = plus solide puisque j'ai sans cesse complété, contrôlé, les chroniques par *les actes*, et (depuis 1300) par une foule d'actes *inédits*.

Pour Thomas Becket, par exemple, je ne me suis pas contenté d'extraire les chroniques ou les ballades ; j'ai traduit et interprété les lettres mêmes du saint. J'ai montré que l'affaire des races était pour bien peu dans tout cela [4].

Pour Édouard III, j'ai prouvé que la guerre qui dans Froissard est toute chevaleresque, était beaucoup plus une guerre moderne, *maritime, commerciale, financière.* Je l'ai prouvé par les actes, par les histoires de la marine anglaise, par les contributions des villes, etc. [5].

On avait fait deux romans opposés sur les Templiers (Raynouard, Hammer). J'ai donné les *pièces du procès*, les interrogatoires, etc. [6].

Aucun historien, ni anglais, ni français, n'avait compris le caractère tout à la fois *ecclésiastique* et *financier* des guerres d'Henri V. J'ai fait entièrement par les actes toute cette histoire pour laquelle les chroniques ne fournissaient rien [7].

Je commence à croire que la solidité des recherches n'est rien si l'on ne prend soin de la faire valoir à chaque ligne par l'orientation de la méthode et de la critique. J'avais cru que, l'histoire étant une œuvre d'art, autant, que de science, il y fallait une critique sévère, mais le plus souvent cachée dissimulée.

Je connais votre amitié, votre esprit de justice. Autrement je ne vous parlerais pas si longuement de tout cela. Veuillez m'excuser, et croire à mon amitié dévouée et sincère [8].

MICHELET.

(Sans date ni adresse.)

1. A propos des *Annales de l'imprimerie des Estienne, ou Histoire de la Famille des Estienne et de ses éditions*, par Antoine-Augustin Renouard (Paris, 2 vol. in-8°, 1837-1838), Magnin publiera trois articles au *Journal des Savants* (novembre 1840 ; janvier et mars 1841). Il avait fait appel à Michelet pour compléter sa documentation.

2. Il ne figure pas dans le catalogue de la Bibliothèque nationale.

3. Claude Joseph, baron Trouvé (24 septembre 1768-28 octobre 1860). Michelet fait, ici, allusion à son ouvrage : *Jacques Cœur, Maître des monnaies et Argentier de Charles VII*, 1840, in-8°.

4. On se souvient que dans la lettre 4, Michelet avait déjà cité Becket, mais sans dissimuler le nom d'Augustin Thierry. Cf. aussi Monod, *ibid.*, I, p. 219.

Quand il écrira son long article élogieux sur Augustin Thierry, avec qui il ouvrira une galerie des historiens modernes (*Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1841), Magnin se rappellera le paragraphe de cette lettre relatif à Thomas Becket. Si « le principe fécond et vrai de la distinction des races » (principe « qui constitue surtout le mérite et l'originalité de cette histoire ») explique certaines questions obscures, il en est d'autres « où l'antagonisme des races ne se montre que comme un élément secondaire », dira-t-il au sujet de l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*. « Ainsi, dans la longue querelle de Henri II et de Thomas de Cantorbery... M. Thierry n'a peut-être pas assez montré toute la grandeur de la tâche qu'entreprit Thomas Becket, ce saint dont le tombeau, au moyen-âge, fut presque aussi visité que le Saint-Sépulcre » (reproduit dans *Causeries et Méditations*, I, p. 488-489).

5. Cf. *Histoire de France*, III, 6.

6. Cf. *Histoire de France*, III, 3 et 4, et Monod, *ibid.*, I, p. 219.

7. Cf. *Histoire de France*, IV, 9.

8. Les deux dernières phrases, en travers, dans la marge.

11

[Ms Salins f° 26] [vers le milieu de 1841]

Monsieur et cher confrère,

Permettez-moi de recommander à votre obligeance un jeune homme d'*esprit et de talent* qui voudrait bien être employé (surnuméraire d'abord) à la bibliothèque : M. Dufaï [1], rédacteur de la *Revue de Paris* et du journal de l'Instruction publique. Il mérite beaucoup d'intérêt.

Recevez les salutations affectueuses de votre tout dévoué confrère et ami.

MICHELET.

Vous recevrez dans un mois mon 5e volume, qui peut-être modifiera vos idées sur ma véritable méthode. [2]

1. Dufaï (Gabriel-Alexandre), août 1807-mars 1857. Avocat. Collaborateur de divers journaux de Paris, en particulier de l'*Artiste*.

2. Cette dernière phrase, en travers, dans la marge.

Le tome V parut le 23 août 1841 (*Bibliographie de la France*, n° 4184), et excita une admiration générale. Il marque un nouvel approfondissement de la pensée de Michelet. C'est à Mme Dumesnil que le tome V doit « une sorte de force calme et de concentration maîtresse d'elle-même », et son « accent d'idéalité presque religieuse », qui contraste avec « l'élan sauvage et comme endiablé » qui remplit le tome IV (G. Monod, *ibid.*, II, p. 57 et 39). (La crise entraînée par la mort de Pauline — 24 juillet 1839 — et l'influence de Mme Dumesnil est minutieusement étudiée par G. Monod, *ibid.*, II, ch. VI.)

12

[Ms. Salins f° 32] [fin août 1841]

Monsieur et cher confrère,

Vous avez reçu, je pense, mon cinquième volume. Je serais heureux que vous en disiez un mot dans votre revue des historiens vivans [1]. Dans ce cas, ayez l'extrême obligeance d'en avertir M. Bulos.

La partie essentielle de ce volume, c'est la *seconde* moitié [2], qui est sortie presque entièrement des actes et documens manuscrits. Les archives de Belgique m'ont fourni beaucoup. De plus chaque partie du volume a été revue par les hommes spéciaux, la *Pucelle* par Quicherat [3], qui publie les pièces du procès, la *Suisse* par les continuateurs de Jean de Muller, M. M. Monnard et Vulliemin [4], enfin la *Belgique* par M. M. Lenz, Serrure et Jules de Saint-Genois. [5]

Si le temps vous manque pour vous occuper de mon livre, ou que M. Bulos en ait confié l'examen à une autre personne, rendez-moi, je vous prie, le service essentiel de *communiquer à cette personne le renseignement* que je viens de vous donner. Il m'importe qu'un travail qui a coûté beaucoup de temps, ne soit point jugé comme une pure improvisation.

Ce volume devait paraître avec le quatrième [6]. La publication a été retardée par la lenteur avec laquelle mes correspondants étrangers ont renvoyé les épreuves que j'avais soumises à leur contrôle.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien je désirerais que vous pûssiez [*sic*] vous charger d'examiner mon livre. Je ne puis avoir un juge plus impartial, ni plus éclairé. [7]

Recevez mes salutations affectueuses et l'assurance de mon dévoûment.

MICHELET.

R. S. V. P.

(Sans date ni adresse.)

1. Magnin avait inauguré cette revue le 1er mai en étudiant l'œuvre d'Augustin Thierry (cf. lettre 10, note 4).

2. Livres XI et XII (Henri VI, Charles VII, Philippe le Bon). Michelet y utilise une documentation nouvelle et soigneusement contrôlée, et apporte du nouveau sur les Flandres.

3. Jules-Étienne-François Quicherat (octobre 1814-avril 1822), frère du philologue. Sous l'influence de Michelet, il s'enthousiasma pour Jeanne d'Arc et édita en cinq volumes in-8°, de 1841 à 1849, pour la Société de l'Histoire de France, le *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle*.

4. Jean de Muller, historien suisse, un des fondateurs (à en croire Michelet) de l'école pittoresque. Le tome XII de l'*Histoire de la Confédération suisse*, de Jean de Muller (avec Robert Gloutz-Blozheim et J.-J. Hottinger), traduite de l'allemand et continuée par MM. Charles Monnard et Louis Vulliemin avait paru en juillet (*Bibliographie de la France*, n° 3211).

Ch. Monnard était président du Grand Conseil du canton de Vaud et professeur de littérature à Lausanne. L. Vulliemin était venu à Paris, pendant l'hiver 1839-1840, afin de consulter les documents relatifs à la Suisse qui étaient conservés à la Bibliothèque royale et aux Archives. Il avait été aidé et conseillé par plusieurs savants comme Paulin Pâris, Mignet, etc..., et surtout par Michelet.

5. Le 1er et le 3e de ces savants sont cités dans l'appendice du t. V, au n° 143.

6. Il a été annoncé par la *Bibliographie de la France*, le 29 février 1840 (n° 886).

7. Après avoir essuyé un refus de Magnin, Michelet s'adressa à Sainte-Beuve, qui lui répondit le 1er septembre : « ... Ce volume est, je le sais, (à la Revue) remis à des mains plutôt bienveillantes, à une personne tout à fait impartiale et respectueuse.... Je lui ai fait lire votre lettre. Une chose (entre nous) qui indispose le plus Buloz, est qu'on s'adresse directement à des rédacteurs pour s'assurer de l'article ; il aime assez le pouvoir absolu et tient à sa liberté de choix là-dessus.... » Il ajoute que nul ne peut agir sur Buloz. Michelet s'était donc fait des illusions sur l'influence de Magnin à la *Revue des Deux Mondes*. Le volume fut remis à André Cochut, ancien rédacteur au *National*, très laborieux collaborateur de la *Revue*. Son article parut le 15 janvier 1842, dans la série des *Historiens modernes de la France*, p. 186 à 229. (Cf. *supra*, note 1.) Cochut avait pris le temps de relire tous les ouvrages de Michelet, afin de suivre « dans toutes ses évolutions un esprit mobile et souvent dissemblable à lui-même ». Il domine son sujet avec maîtrise. Si le ton est un peu sévère, le lecteur moderne souscrit en général aux conclusions de « cet article très remarquable » (c'est le mot de G. Monod).

Après une première période où abondaient « les fantaisies compromettantes », dit l'auteur, Michelet a trouvé « ce qu'il appelle aujourd'hui sa vraie méthode » ; les récits dénotent toujours un talent d'exposition exceptionnel, mais se font sans cesse plus précis, plus solides. Et Cochut d'applaudir à cette « révolution très heureuse » qui répond « aux exigences des esprits positifs », et de louer les deux derniers volumes.

Il semble que Magnin ait communiqué à Cochut la lettre de Michelet, comme il y était invité : « Il puise également aux sources extérieures, consulte les hommes spéciaux, entretient des correspondances lointaines, soumet aux savants anglais, belges ou allemands les passages où notre histoire se confond avec celle des nations étrangères. » (*Ibid.*, p. 218.)

13

[Ms. Salins f° 33] (22 avril 1843)

Monsieur et ami,

J'avais lu (avec grand plaisir) quelques uns de vos fragmens. Mais vous êtes de ceux qu'on relira toujours. — Il y a surtout des critiques de Shakespeare que je vais *étudier* [1].

Vous aurez dans trois mois Louis XI [2], que j'ai refait d'un bout à l'autre par les *actes*, français et étrangers. Je serai bien heureux si ce long travail de critique obtient votre suffrage.

Mille remerciemens, et bien à vous d'amitié.

J. Michelet.

Adresse : Monsieur (cachet postal : 22 avril 1843)
Monsieur Magnin, membre de l'institut, etc.
Rue Neuve des petits champs n° 12.

1. Magnin venait de faire envoyer à son ami ses *Causeries et Méditations historiques et littéraires* parues chez Benjamin Duprat. (Elles seront mises en vente le 29 avril.) L'ouvrage comprend deux tomes : tome I, partie française ; tome II, partie étrangère. C'est un choix d'articles publiés dans la presse littéraire de 1826 à 1842. La plupart sont extraits du *Globe*, notamment ceux auxquels fait allusion Michelet (tome II), et qui rendent compte des représentations données à Paris en 1827 et 1828 par les comédiens anglais.

2. Le tome VI de l'*Histoire de France* (Louis XI et Charles le Téméraire) paraîtra, en réalité, cinq mois après la date prévue par Michelet, en décembre (*Bibliographie de la France*, n° 5789).

Appendice A.

Réponse de Magnin à la lettre n° 4 (brouillon).

[Ms. Salins fos 54 et 55] [début de décembre 1833]

Monsieur et ami,

J'ai reçu hier votre lettre, et si je n'étais retenu rue de Richelieu plus de

la moitié du jour, j'aurais été sur le champ vous remercier d'avoir pensé à moi pour une chose si délicate et en même tems vous exprimer tout mon regret de l'impossibilité où je me trouve de répondre à votre flatteuse et amicale invitation. Voici quel est l'obstacle vraiment insurmontable qui s'oppose à ce que j'accepte une tâche qu'en tout autre tems j'aurais vivement souhaitée : M. Fauriel m'a offert de le remplacer pendant le 2e trimestre de cette année dans sa chaire de la faculté [1] ; j'ai accepté un peu légèrement l'offre de ce cours que le poids de mes autres fonctions me rendra bien difficile à remplir : c'est dans trois mois que je devrai me présenter devant le public [2] ; le tems que m'a demandé l'article de Quinet m'a fort arriéré [3]. Je n'ai rien de fait et presque rien de préparé ; j'ai cependant choisi un sujet qui demande beaucoup de recherches, l'histoire des origines du théâtre en Europe. Vous voyez, Monsieur et ami, que mon embarras et ma préoccupation d'esprit doivent être extrêmes. Il y a des moments où je crains de manquer de parole à M. Fauriel et cela me désolerait, car ce serait me fermer une carrière où je désire vivement entrer [4]. Je vous proteste qu'il faut tout ce que ma position a d'imprévu en ce moment pour que je n'accepte pas de bien grand cœur de faire l'article que vous m'offrez ; j'aurais eu le plus grand plaisir à exposer et à caractériser toutes les différentes sortes d'histoire. Mais je dois y renoncer pour le moment. Ce que je vais faire, c'est non seulement vous lire, mais vous étudier profondément. Forcé de travailler sur un tout petit coin de l'histoire de l'art au moyen-âge, j'ai besoin d'en connaître le mieux possible l'esprit et les monuments ; j'ai déjà éprouvé une grande joie à feuilleter votre ouvrage ; je vais m'y jetter [*sic*] pour mes propres études : je ne doute pas que je ne trouve, dans mon cours même, bien des occasions de le citer et de lui rendre justice, mais je ne pourrais, Monsieur et ami, faire en ce moment un article à part sans compromettre un travail qui est pour moi de la plus grande importance.

1. Fauriel désirait terminer son *Histoire de la Gaule méridionale sous la Domination des Conquérants germains*, dont le premier tome paraîtra le 7 mai 1836.

2. En fait, il commença son cours près d'un an plus tard (cf. lettre 5, note 5).

3. Cf. lettre 4, note 8.

4. Après une brève expérience de l'enseignement, il dut abandonner cet espoir et se confiner définitivement dans les travaux du cabinet. Cf. Sainte-Beuve, *Un Érudit écrivain, M. Ch. Magnin* (*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1863) : « M. Magnin, pas plus que Fauriel..., n'était né pour la chaire et l'enseignement oral.... Ce ne fut pas un mécompte, ce fut un soulagement pour M. Magnin, lorsque M. Fauriel se fit remplacer par Ozanam. » (P. 312-313.)

Appendice B.

Billet de Magnin à Michelet (*brouillon*).

(à joindre à la lettre 9)

[Ms. Sàlins f° 43] [juin 1838]

Monsieur et ami,

En échange de tant et de si excellentes publications que vous m'avez adressées, je vous envoie, après bien des labeurs, mon humble et interminable volume [1]. Je désire bien vivement que cette tentative d'histoire littéraire reçoive votre approbation, sinon dans tous ses détails, au moins comme système. Attaqué comme je m'attends à l'être, il me serait bien glorieux d'être approuvé par vous qui avez ouvert aux investigations historiques des voies si hardies et si neuves, et qui prouvez si victorieusement que la hauteur dans les aperçus généraux n'est qu'une garantie de plus de l'exactitude dans les détails.

ANDRÉ PERRIN.

1. *Les Origines du Théâtre moderne* (cf. lettre 9, note 1).

EXISTE-T-IL UNE CLÉ DE MALLARMÉ ?

Qu'il me soit permis tout d'abord de remercier M. Daniel Mornet, Président de la Société d'Histoire littéraire de la France, qui a bien voulu accepter cet exposé de mes idées sur l'interprétation de Mallarmé.

Les contemporains de Mallarmé — et c'est encore demeuré aujourd'hui l'opinion de la plupart de ses admirateurs les plus enthousiastes — étaient convaincus que ses poèmes hermétiques, ceux de la seconde partie de sa vie, n'avaient pas de signification objective. Ils estimaient que ces pièces pouvaient avoir tel sens le matin, tel autre à midi et tel autre encore dans la nuit ; ils étaient, de plus, persuadés que ces diverses significations étaient appelées à varier encore selon la personnalité du lecteur qui les examinait. L'œuvre de Mallarmé, pour eux, représentait la quintessence même de la doctrine symboliste qui voulait que le texte écrit par un auteur fût simplement le souple canevas sur lequel chacun serait autorisé à broder ses rêveries, le haschisch que chacun donnerait comme aliment imprécis à ses songes.

Or, il se trouvait que si certaines déclarations de Mallarmé semblaient confirmer cette thèse, ses assertions, par exemple, sur le rôle du poète qui est de « suggérer au lieu de dire », et ses fameuses phrases sur « la page blanche », qui serait la plus belle de toutes les œuvres, d'autres textes de lui le désignaient comme le plus parnassien des gens de son époque. Alors que les symbolistes ne connaissaient pas d'épithète plus louangeuse que celle d' « indirect », Mallarmé, dans la « Prière d'insérer », qui accompagnait ses *Divagations*, se classait parmi les auteurs les plus « directs » de son temps ; il exaltait, ailleurs, le « mot à mot », comme méthode de travail ; au rebours de Verlaine, qui dédaignait la Science « intruse en la maison », il respectait l'esprit critique ; en matière de versification, il restait fidèle au vers classique ; bref, il méritait le reproche que, dans la *Plume*, lui adressait Adolphe Retté, d'être resté « le dernier des Parnassiens ».

Il y avait là un mystère : était-il possible que, sous les apparences

du symbolisme le plus éperdu, Mallarmé ciselât, en recourant à quelque étrange procédé, des poèmes aux contours extrêmement précis ? Son obscurité était-elle due à l'emploi de quelque « grille » dont il se servait pour dissimuler le tréfonds de sa pensée ? Ce qui tendait à le faire croire, c'était quelques réponses ambiguës de lui comme celle que citent les frères Tharaud dans *Mes années chez Barrès* : « Quelqu'un lui ayant demandé des éclaircissements sur un de ses poèmes. « Cherchez — répondit Mallarmé — et à la fin vous trouverez une pornographie. Ce sera votre récompense. » Et, ma foi, concluait Barrès en racontant cette plaisanterie, j'aime autant ça que son absurde idée de vouloir faire de l'art une messe. »

Une réplique attribuée à Mallarmé est celle qu'il aurait adressée à un admirateur le félicitant d'avoir, en quelques mots, condensé le cosmos ; Mallarmé aurait répondu : « Pas du tout ! Ce que j'ai décrit là, c'est mon buffet. » Ce qu'on comprenait mal aussi, c'est l'acharnement avec lequel il avait cherché à ce qu'aucune ligne écrite en clair par lui, soit correspondance, soit esquisse d'un de ses poèmes, ne fût connue du public. Il avait dit à Vallette, qui m'a rapporté le propos, qu'il aurait souhaité être assez riche pour payer quelqu'un chargé de retrouver dans l'univers et de détruire toute ligne de sa main à laquelle le poète n'aurait pas accordé son *imprimatur*.

Petit à petit, beaucoup de ces lignes allaient cependant voir le jour et, assez bizarrement, du fait de ses partisans les plus orthodoxes qui, dans la fougue de leur vénération, ne pouvaient se résoudre à ce que des renseignements concernant leur maître fussent perdus à tout jamais. Quand on eût rapproché tous ces documents les uns des autres, le processus de la composition mallarméenne perdit beaucoup de son obscurité.

Petit à petit, ceux des critiques qui n'étaient pas fermés à la philologie commencèrent à saisir l'importance qu'avaient tenue dans les plus hautes préoccupations de Mallarmé ce que les premiers mallarméens avaient catalogué comme d'indignes besognes auxquelles leur héros avait dû se résigner, en particulier sa *Petite philologie anglaise* « à l'usage des classes et des gens du monde » et où tout le secret de sa linguistique était précisément condensé.

Un des premiers, Thibaudet, a eu le mérite de deviner que chaque poème hermétique de Mallarmé avait un sens tout à fait précis et souvent il a entrevu ce sens exact, ce qui souleva les protestations des Mallarméens d'alors et notamment de Jean Royère qui n'admettait pas qu'un poème de Mallarmé pût être autre chose qu'une incantation. Ce qui justifiait la position de Jean Royère, c'est que Thibaudet n'apportait pas de preuves de ce qu'il avançait.

Certes, il n'a pas, depuis, manqué d'exégètes : Soula, Mauron, Kurt Wais, Beausire et bien d'autres, pour fournir des interprétations des poèmes de Mallarmé, mais ce n'étaient que des interprétations individuelles et par suite discutables, quelque tentantes que plusieurs

pussent être. Ce qu'il eût fallu découvrir (mais était-ce possible ?), ç'aurait été une interprétation procédant de Mallarmé lui-même, une explication organique de sa poésie reposant sur des théories formulées par l'écrivain en personne ; ce qui manquait, c'était une clé ne s'adaptant pas seulement à deux ou trois vers isolés, mais permettant d'avoir accès à l'ensemble de l'œuvre hermétique.

C'est depuis plus de trente années, depuis 1912 exactement, que je me suis mis à la recherche de cette clé et ce n'est qu'après bien des fouilles méthodiques entreprises à travers la biographie et l'œuvre du poète que je suis arrivé à discerner la piste qui, me semble-t-il, conduit vers la vérité.

Ce qui m'avait mis en chasse, c'était une circonstance tout à fait fortuite : j'avais été nommé, en 1912, professeur d'anglais au Lycée d'Avignon, dans une chaire qui avait été occupée longtemps avant moi par Mallarmé. L'occasion était bonne — me dis-je — pour recueillir quelque information sur mon illustre prédécesseur. J'entrai en relations avec plusieurs de ses anciens élèves, de ses anciens collègues. Sur la carrière universitaire de Mallarmé, je me procurai divers documents que le *Mercure de France* voulut bien alors me publier. Mistral, à cette époque, eut l'amabilité de me communiquer une série de lettres que Mallarmé lui avait adressées. Ces lettres, d'ailleurs, je ne pus immédiatement les livrer au public, la fille de Mallarmé s'étant opposée à ce que parût une ligne de cette correspondance. Je lui avais pourtant offert de supprimer tout ce que ces lettres pourraient avoir d'intime. Mais non, ce qui lui paraissait répréhensible, c'était que l'on publiât une seule ligne en clair du poète. Ce fut seulement en 1921 que, Geneviève Mallarmé étant morte, le Dr Bonniot, gendre de Mallarmé, désirant lui-même faire connaître des textes inédits de son beau-père, m'autorisa à publier dans le *Mercure* les Lettres de Mallarmé à Mistral. La consigne du silence étant désormais levée, l'exégèse de Mallarmé allait devenir moins difficile. D'autres lettres de Mallarmé, allaient maintenant voir le jour, ainsi que de précieuses variantes de ses poèmes. De ces variantes, nous sommes surtout redevables au Dr Mondor, un des principaux collectionneurs de l'œuvre inédite de Mallarmé. La plupart de ces variantes ont été rassemblées, par lui, dans l'Édition de la Pléiade, avec le concours de G. Jean-Aubry. Le relevé de ces variantes allait m'être d'un grand secours pour l'explication de nombreux passages de Mallarmé.

Alors, en effet, que le Professeur Mondor se contentait dans son culte pour le poète de rassembler pieusement et en violation, il est vrai, des vœux formels de Mallarmé sur ce point, toutes les pages dont son maître n'avait pas donné de bon à tirer, je me suis efforcé de chercher si tous ces documents, une fois rapprochés les uns des autres, pourraient me fournir des pistes intéressantes pour mes recherches.

En même temps, j'essayais de démêler les conceptions que, dans ses

travaux philologiques ou dans ses essais à tendance philosophique, Mallarmé s'était formées de la langue nouvelle dont il rêvait comme moyen d'expression, langue dont rêvaient aussi plusieurs de ses contemporains. Il ne s'agissait pas, en effet, d'une simple lubie de poète. On était à l'époque où la linguistique commençait tout juste à s'organiser en tant que science. La découverte de la signification du sanscrit escortant le déchiffrement par Champollion des caractères hiéroglyphiques avait bouleversé beaucoup d'excellents esprits. On s'était persuadé que le sanscrit était la langue-mère dont procédaient toutes les autres et l'opinion tendait à s'accréditer qu'il devait être possible, en décantant les langues modernes, de revenir à la fraîcheur de l'idiome primitif, de « donner — comme disait Mallarmé — un sens plus pur aux mots de la tribu ». Ainsi s'établirait un langage international dans lequel les hommes ou tout au moins ceux qui seraient de qualité supérieure pourraient converser. Le prestige du sanscrit était tel, alors, qu'il fut question de l'enseigner dans les écoles et que l'abbé Chavée, un des précurseurs de la philologie d'aujourd'hui, décida de quitter le sacerdoce, car il avait été convaincu, pendant toute sa jeunesse, que l'hébreu était la seule langue sacrée, celle qu'Adam et Ève parlaient dans le Paradis Terrestre. Lorsqu'il se fut persuadé que le sanscrit était plus ancien que l'hébreu et d'une contexture complètement différente, il résolut de quitter l'Église, puisqu'elle était dépourvue, — lui semblait-il maintenant, — de la catholicité absolue qu'il lui avait attribuée.

La connaissance du sanscrit (voir sur ce sujet le magistral ouvrage où Raymond Schwab a condensé chez Payot son admirable thèse sur la *Renaissance orientale*) a beaucoup accéléré les progrès de la philologie, mais celle-ci, encore à ses débuts, n'avait pas une physionomie très nette de science. Les premiers philologues étant teintés d'ésotérisme, ce fut surtout dans les cercles mystiques que l'idée de la langue-mère se répandit, mais en s'embellissant d'étranges arabesques.

C'est que les mêmes intelligences étaient attirées à la fois par la science et par le symbolisme. La génération qui avait précédé celle de Mallarmé avait été en philosophie celle du positivisme, en littérature celle du réalisme et du Parnasse. Par réaction, beaucoup de contemporains de Mallarmé allaient en venir à proclamer la faillite de la science et même à nier l'existence du monde extérieur. Il fut, par contre, pénible à plusieurs de renoncer d'un coup à toutes les notions qui, pendant leur adolescence, leur avaient été transmises par leur entourage ; ils se laissèrent séduire par l'occultisme qui, sous des apparences scientifiques, leur permettait cependant de s'adonner à leur goût pour le mystère. Le peintre Gustave Moreau, né de parents athées et qui n'avait pas été baptisé, trouva dans les théories théosophiques les doctrines qui l'autorisaient à concilier, et son besoin de raison, et sa soif de croyance. A Odilon Redon, il reprochait de « rêvasser », car, dédaigneusement, Moreau opposait à la rêverie inté-

grale le sérieux de ce qu'il dénommait « le rêve ordonné ». Chaque détail d'un tableau de Moreau possède un sens symbolique, à la fois mystique et très précis, et c'est centimètre carré par centimètre carré que le critique doit examiner chacune de ses toiles qui sont des sortes de démonstrations. Mallarmé, plus énergiquement encore que Moreau, se refusait à entrer en conflit avec les données de la science ; tout en hésitant à croire à la possibilité d'une existence individuelle après la mort, il entretenait des rapports suivis avec les milieux occultistes, ainsi que Scherer l'a indiqué dans sa thèse sur la langue du poète. Ajoutons que Mallarmé était franc-maçon de la loge de Sens et que le mouvement rose-croix était alors très fort chez les maçons.

Dans les cercles théosophiques de cette période (la Société théosophique a été fondée en 1875, mais il y avait longtemps que les opinions théosophiques étaient en gestation), la croyance en une « langue suprême » s'était appuyée sur des traditions cabalistiques. D'une part, on acceptait la légende de la confusion des langues lors de la construction de la Tour de Babel ; d'autre part, il était admis que la « langue suprême » était en usage bien avant le péché d'Adam car, bien avant Adam, il aurait existé des Préadamites, êtres supérieurs descendant des Elohim, anges qui se seraient unis aux filles des pré-humains.

Mallarmé n'avait encore que vingt ans quand, en 1862, il a publié dans l'*Artiste* un article intitulé l'*Art pour tous*, où il exposait son désir que le poète pût, comme le musicien s'exprimant par des notes placées sur des portées, disposer d'une langue que les profanes ne comprendraient pas. Il était choqué, par exemple, de ce que les *Fleurs du Mal* fussent imprimés avec les mêmes caractères typographiques, accessibles à tous, que les livres contenant la prose de Ponson du Terrail. Mais il semble n'avoir encore songé à cette époque qu'à des procédés spéciaux d'impression. Ce n'est que beaucoup plus tard, à mesure qu'il poursuivait ses investigations philologiques, et aussi après la fameuse nuit de Tournon, quand un bouleversement se fut produit dans sa façon de concevoir la poésie, qu'il décida de renouveler tous ses moyens d'expression en remontant aussi loin dans l'étymologie, c'est-à-dire aussi près du sanscrit, que lui permettrait son savoir de grammairien.

Or, les circonstances allaient alors lui octroyer la possibilité de consulter un ouvrage magistral, grâce auquel il entrerait en possession d'un répertoire, par lui jugé infaillible, de toutes les étymologies sur lesquelles il souhaiterait se renseigner ; c'était le Dictionnaire de Littré.

Plus je compulsais, parallèlement, l'œuvre de Mallarmé et le Dictionnaire de Littré, plus je me rendais compte que c'était dans Littré qu'il fallait chercher la clé des poèmes hermétiques de Mallarmé. Le premier article où j'ai formulé la conclusion à laquelle j'étais parvenu, c'était un essai : *Lueurs sur Mallarmé*, que j'ai publié, le 1er avril 1946, dans la revue : *Renaissances*, à propos de la publication dan

la « Bibliothèque de la Pléiade » des œuvres mallarméennes (N. R. F), et, qu'en 1947, j'ai fait figurer comme dernier chapitre dans un petit livre : *Lueurs sur Mallarmé* (Éditions de la Nouvelle Revue Critique) ; le reste du volume se composant de divers articles que j'avais donnés auparavant au *Mercure de France* (Mallarmé universitaire, 1er octobre 1912 ; Lettres de Mallarmé à Mistral, avril et mai 1924 ; Léopold Dauphin, biographe de Mallarmé, 1er août 1925), auxquels j'avais joint un article sur Mallarmé dans le Finistère paru en 1943 dans la *Dépêche de Brest.*

Mais c'est surtout en mars 1950, que j'ai apporté des précisions sur la question Mallarmé-Littré, grâce à l'hospitalité qu'a bien voulu m'accorder la revue *Quo Vadis.* Que ce soit bien Littré qui ait fourni à Mallarmé les étymologies dont le poète avait besoin, il ne saurait y avoir le moindre doute, car Mallarmé suit son maître, même dans les cas où celui-ci se montre le plus aventureux. Par exemple, lorsqu'il s'agit des mots : *oublié* ou *oubli* et « oublier », Littré donne, ainsi qu'on peut s'y attendre, *obliviscor* comme origine, mais en suggérant qu'*obliviscor* lui-même peut procéder de *lividus.* Mallarmé, en conséquence, se donne le droit de prendre « oublié » dans le sens de : rendu livide, et « oubli », dans le sens de : lividité. Le « dur lac oublié », dans le *Cygne*, c'est le lac rendu livide par le gel. Dans le sonnet qui commence par :

Sur les bois oubliés quand passe l'hiver sombre....

les « bois oubliés » sont les bosquets couverts de givre. Dans *Ses purs ongles très haut...*, le miroir où se reflète la Grande Ourse et que Mallarmé désigne comme « l'oubli fermé par le cadre », c'est une lividité dont un cadre arrête les contours.

Dans la *Marchande d'herbes aromatiques*, où Mallarmé parle du « ventre qui se raille » dans l'isolement ou plutôt l'isoloir des « lieux, les absolus lieux », railler a la signification étymologique présentée par Littré de « râcler », ce qui ne permet pas d'hésiter le moindrement sur l'interprétation réaliste qu'on doit attribuer au poème. Dans plusieurs cas, la « chimère », c'est la chèvre, parce que, en grec, c'est ainsi qu'originellement, on devait entendre ce mot.

Dans :

Toute l'âme résumée,
Quand, lente, nous l'expirons
Dans plusieurs ronds de fumée
Abolis en d'autres ronds

la strophe devient très claire si l'on admet que « âme » n'a pas le sens habituellement donné à ce mot, pas plus que « résumer » n'a ici le sens d'abréger. *Ame*, c'est *anima*, le souffle ; *résumer*, c'est *resumere*, reprendre, et ce que Mallarmé expose dans cette pièce, c'est la technique du fumeur de cigare s'entraînant à lancer vers le plafond des ronds de fumée ; il lui est d'abord indispensable de reprendre

son souffle. Le professeur d'anglais qu'était Mallarmé était d'autant plus disposé à adopter pour « résumer » cette acception primitive que *to resume* en anglais d'aujourd'hui ne signifie pas « résumer » comme *to sum up*, mais « reprendre ». De même, dans « le col ignoré s'interrompt », un des vers du poème qui commence par : « Surgi de la croupe et du bond », « ignoré » a le sens de *to ignore*, dédaigner, négliger.

Le « col ignoré » du vase, c'est un col qu'on a négligé de fleurir et qui semble ainsi s'arrêter brusquement comme s'il était brisé, au lieu de s'achever par une fleur épanouie, ainsi que le voudrait la logique dans un univers qui serait harmonieux. Voilà qui diffère beaucoup de l'interprétation imaginée par Francis Jammes. « La rose — dit celui-ci — qui surmontait le col, ouverte comme un baiser, ne se révèle plus que par son parfum qui expire. »

Un inconvénient de la méthode mallarméenne, telle que nous en avons démonté le mécanisme, c'est que l'écrivain, une fois qu'il a employé « âme », dans le sens étymologique de « souffle », est gêné pour s'en servir dans le sens habituel d'âme et voilà pourquoi, dans *Tout orgueil fume-t-il du soir*, il recourt à la périphrase, « immortelle bouffée », pour désigner ce que le commun des gens appelle l'âme, en opposition au corps. « Ame » ayant été ramené au sens de souffle, c'est un synonyme de souffle qui devra exprimer la notion d'âme.

Ce n'est pas uniquement, il faut l'avouer, au sens le plus ancien que se reporte toujours Mallarmé ; il est aussi attiré par les significations rares et imprévues des mots. *Branle*, par exemple, a des sens bien antérieurs à celui de danse, mais c'est celui de danse que choisit Mallarmé quand il dit :

Torche dans un branle étouffée

pour décrire la mort d'un homme, Mallarmé ayant songé à la danse des flambeaux, un des plus célèbres branles du XV^e^ siècle, où la torche, en s'éteignant, marquait le sursaut final des joyeux ébats.

Est-ce par sympathie pour les mots rares, est-ce par désir de remonter à une étymologie plus lointaine (certains pensent, en effet, que *nubere* vient de *nubes*, nuage), Mallarmé rattache « nubile » au sens de nuage, quand, dans sa pièce sur la mort de Verlaine, il compare Verlaine à un astre disparaissant derrière des « nubiles plis », c'est-à-dire des plis de nuages. C'est que, dans Littré, tout à côté de « nubile », s'appliquant à une jeune fille ayant atteint l'âge des épousailles, figure l'adjectif « nubileux », auquel le lexicographe donne comme origine *nubes*, le nuage. Ayant à choisir entre deux interprétations possibles de « nubile », Mallarmé ne pouvait se décider que pour la moins fréquente. Dans le poème érotique : « M'introduire dans ton histoire », « effarouché » n'a pas son sens accoutumé ; toute la pièce prend un tour grivois quand on s'aperçoit que, dans Littré, le terme envisagé comme une expression héraldique caractérise un animal

rampant, c'est-à-dire cambré sur ses pattes de derrière, « de préférence un chat », dit Littré.

Ayant à se prononcer, pour le mot « essuyer », entre le sens de frotter, étancher avec *exudare* pour origine et le sens, moins fréquent, de supporter, subir (Littré déclare qu'il procéderait alors d'une racine différente, *exsequi*), Mallarmé opte pour la seconde signification. Dans une lettre à Méry Laurent, qu'a publiée, en 1949, le numéro spécial des *Lettres* sur Mallarmé, le poète écrit : « J'ai essuyé un reste d'influenza. » Dans le *Tombeau de Charles Baudelaire*, il nous montre la « mèche louche » du bec de gaz papillon qui, complice des turpitudes se déroulant dans l'hôtel meublé où elle tremblote, est lamentablement « essuyeuse d'opprobres ». Dans un texte en prose où il nous dépeint l'arrivée d'un voyageur dans une gare parisienne, il nous le montre pénétrant dans un hall vitré « essuyé », c'est-à-dire soutenu, par la statue d'un génie ailé.

Dans le poème, « Tout orgueil fume-t-il du soir », ce qui arrête tout de suite le lecteur, c'est le mot « orgueil », alors que tout s'illumine quand nous savons que, suivant Littré, « orgueil » vient d'un mot haut-allemand signifiant : remarquable, exceptionnel. Dans cette pièce qui paraît se rapporter à la mort de Villiers de l'Isle-Adam, Mallarmé se demande comment il peut se faire qu'un homme supérieur par l'intelligence et de haute lignée s'évanouisse comme une fumée au soir de sa vie, sans que rien ne subsiste de son âme, de son « immortelle bouffée ».

Le thème parnassien que Mallarmé développe dans cette pièce et que nous retrouverons dans d'autres œuvres du poète, c'est qu'il nous faut nous résigner à la disparition totale de l'individu après sa mort, quel qu'ait été son génie. Ce qui lui survit, c'est son œuvre, c'est sa gloire.

Ce qui confirme l'assiduité avec laquelle Mallarmé consultait Littré, ce sont les citations soit de Delille, soit de Racine, soit de Lamartine, qu'on rencontre dans le *Dictionnaire* et qui ont pu inspirer des vers de notre poète. Les « cieux évanouis » de Mallarmé ont peut-être pour origine le vers de Delille : « Les cieux évanouis se perdent dans leurs cieux ». Il est fort possible que la strophe de la *Prose pour Des Esseintes* :

> Et non comme pleure la rive
> Quand son jeu monotone ment

ait quelque rapport avec le vers de l'*Iphigénie* de Racine sur le flux et le reflux que Littré a donné, comme exemple, au mot : rive. Mais c'est surtout en parcourant les colonnes consacrées au mot « moule », dans Littré, que ma conviction s'est renforcée. En lisant *Le Tombeau de Verlaine*, je m'étais demandé à quoi pensait Mallarmé lorsqu'il nous dépeignait des mains tâtant la ressemblance de certains rochers :

... avec les maux humains
Comme pour en tirer quelque funeste moule.

Je soupçonnais bien que « funeste » avait été introduit dans le poème par Mallarmé comme un équivalent de funèbre ou de funéraire. Mais pourquoi ce terme de « moule » ? Il est bien probable qu'il se justifie par cette citation inattendue de Rollin que Littré a enregistrée au mot « moule » : « Vitruve parle d'une espèce de pierre qui se trouve aux environs du lac de Volsène et à d'autres endroits d'Italie, laquelle résiste à la violence du feu et dont on fait des moules pour jeter diverses sortes d'images. »

Il est vraisemblable que c'est cette habitude de se référer sans cesse au Littré qui explique sa mystérieuse coutume de transporter, avec lui, de petits carrés de papier ornés chacun d'un mot unique sur lequel il avait décidé de méditer. Il est à supposer que, n'ayant pas de Littré parmi ses livres, c'est dans les bibliothèques que, muni de ces fiches, il allait solliciter les indispensables conseils du dictionnaire étymologique. Ces carrés de papier, il avait, paraît-il, souhaité qu'on les détruisît comme ses autres papiers après sa mort (je crois qu'il en subsiste pourtant quelques-uns), car il avait voulu cacher à la postérité la source d'où avaient jailli ses poèmes et laisser croire qu'elle était magique.

Si Mallarmé n'a point confessé publiquement sa dette à Littré, il a bien avoué, en revanche, que c'est par le « mot à mot » et non par des extases intuitives que ses admirateurs doivent entreprendre l'exégèse de ses poèmes. Il existe, en effet, de lui une traduction littérale en anglais du sonnet sur *Le Tombeau d'Edgar Poe*. Prié par une de ses disciples américaines de lui fournir des renseignements qui permettraient une publication en vers anglais du célèbre poème, il lui a envoyé une traduction juxta-linéaire de cette pièce. Cette traduction, j'ai, grâce à l'amabilité du professeur américain Bandy, pu la donner dans la *Revue de Littérature comparée* (Janvier-Mars 1949). Tout n'est pas clair dans cette traduction qui, suivant les principes mallarméens en cette matière, est un « calque », comme était un « calque » sa traduction du *Corbeau*, d'une fidélité à tel point littérale (comme l'a montré Viélé-Griffin dans une étude minutieuse de ce document), qu'on peut difficilement se rendre compte si Mallarmé a compris ou non le sens véritable du poème américain. C'est cette même méthode trop prudente du « calque » qui, dans son manuel scolaire d'exercices anglais, l'a conduit, sans accorder aux malheureux élèves d'explications supplémentaires, à traduire : *The belly hates a long sermon*, par : « Le ventre hait un long sermon », sans même faire allusion au proverbe français bien connu : « Ventre affamé n'a pas d'oreilles », ou encore à traduire : *Jack of all trades is of no trade*, par : « Janot de trois métiers ne l'est d'aucun. » La traduction du *Tombeau d'Edgar Poe* nous permet néanmoins d'avancer beaucoup plus loin

dans la compréhension de Mallarmé que sa discrétion n'aurait voulu nous mener. L'aide que Littré lui a apportée devient encore, par ce « calque », très apparente. L'expression : « ô grief ! » sur laquelle on avait tant discuté, est traduite par : « O struggle ! ». Comment « grief » a-t-il pu prendre le sens de « lutte » alors, que, tout au moins en tant que substantif, « grief » n'a jamais eu en français de signification voisine de celle-là ? Mais Littré propose une étymologie commune et au substantif grief et à l'adjectif grief, maintenant hors d'usage. Cette étymologie est le latin : *gravis*, lourd, et, par suite, pénible, douloureux. Comme adjectif — nous dit Littré — grief signifiait autrefois : « Qui pèse sur la personne comme un poids qui l'accable. » Il donne comme exemple, « de grièves peines », chez Maucroix, et aussi, dans Bossuet, « des jugements plus griefs qu'on ne pense », comme encore cette phrase de Malherbe : « Non qu'il ne me soit grief que la terre possède ce qui me fut si cher. » Mallarmé a dû estimer tout à fait licite de transformer l'adjectif en substantif, de passer de la notion de douloureux à celle d'effort, puisqu'il avait une étymologie sur laquelle s'appuyer.

La certitude à laquelle j'étais parvenu de l'obéissance vouée par Mallarmé aux règles de l'étymologie, telles qu'il les connaissait, m'a amené aussi à trouver l'explication de ces deux vers que chacun va sans cesse répétant sans les comprendre :

> Eux comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange
> Donner un sens plus pur aux mots de la tribu.

Ce dont il s'agit ici, c'est de la rencontre entre Œdipe (l'Ange) et le Sphinx. Pourquoi l'ange est-il Œdipe ? Parce que l'ange, étymologiquement, est le messager divin. Œdipe était un demi-dieu, intermédiaire entre le ciel et la terre. Mais pourquoi le Sphinx est-il l'hydre, c'est-à-dire le monstre dont le nom est intimement lié à celui de l'eau ? A cette question, c'est Mallarmé, en personne, qui va nous répondre dans son recueil mythologique, les *Dieux Antiques*, traduction abrégée d'un volume anglais de Cox. Mallarmé, y dépeignant la rencontre entre Œdipe et le Sphinx, nous décrit ce dernier comme « une créature qui emprisonne la pluie dans les nuages et, de cette façon, cause une sécheresse.... Ne voyez... d'autre chose dans la mort de ce sphinx que la victoire d'Indra qui tue son ennemi Vritra et immédiatement apporte la pluie à la terre altérée : une averse se répand sur Thèbes, aussitôt que le Sphinx se précipite de la falaise ». Et encore dans le même volume : « Œdipe sauva la cité en expliquant l'obscure énigme du Sphinx qui se jeta avec un farouche rugissement du haut des falaises et le sol brûlé fut rafraîchi par une pluie abondante. » Comment ne pas reconnaître le « vil sursaut de l'hydre » dans le « farouche rugissement du sphinx ? » Le vers sur « le sens plus pur » fait allusion au déchiffrement de l'énigme par Œdipe, mais, en même temps, il formule l'idéal de Mallarmé qui est de créer une langue nouvelle

qui se substituera aux idiomes étroitement nationaux (Littré, dans son *Dictionnaire* note qu'au Collège des Quatre Nations, les étudiants des divers pays étaient répartis en « tribus »).

J'arrive maintenant à un point assez délicat de mon exégèse de Mallarmé et qui est l'examen de son érotisme. Quand on interroge Littré, on constate, en effet, que l'hermétisme apparent de Mallarmé lui a souvent servi à dissimuler ses préoccupations érotiques [1]. On sait le rôle aphrodisiaque que tient la chevelure féminine dans la poésie de Mallarmé. Mais ce n'est pas la chevelure qu'il se contente de chanter dans *L'Après-midi d'un Faune* ni dans le second Rondel. Ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, de célébrer la chasteté et les vierges, mais ses opinions sur la virginité sont extrêmement particulières. A vrai dire, ce n'est pas la vierge, mais la demi-vierge qu'il admire. Par pessimisme schopenhauérien, il condamne l'acte sexuel qui conduit à la reproduction de l'espèce humaine, tout en demeurant continuellement hanté par le désir de la chair féminine.

De l'érotisme de Mallarmé, je n'ose pas donner de preuves trop concrètes dans la grave revue qui veut bien aujourd'hui me faire un si aimable accueil. Pour ne pas être accusé cependant de lancer des affirmations à la légère, je voudrais mentionner un poème de Mallarmé qui, s'il n'est pas sexuel, au sens strict du mot, est néanmoins très révélateur d'un goût très net pour la scatologie. Je songe à la *Marchande d'herbes aromatiques* à laquelle j'ai déjà plus haut fait allusion et où l'écrivain met en scène une vendeuse de lavande qui, dans les rues, offre sa « paille azur » à celui qui souhaite en tapisser :

la muraille
De lieux les absolus lieux
Pour le ventre qui se raille
Renaître aux sentiments bleus.

La strophe, telle qu'elle fut écrite d'abord, était encore plus précise, puisqu'elle nous invitait à contempler :

la faïence
Où chacun jamais complet
Tapi dans sa défaillance
Au bleu sentiment se plaît.

Incontestablement, le thème le séduisait puisque, dans ses *Vers de Circonstance*, il s'est montré encore plus explicite lorsque, pour des usagers de « W. C. de campagne », il a rédigé ce quatrain :

Toi qui soulages ta tripe,
Tu peux dans cet acte obscur
Chanter ou fumer la pipe
Sans mettre des doigts au mur.

1. Sur l'érotisme de Mallarmé, j'ai publié un essai en mars 1949, dans une petite revue à parution irrégulière (directeur : François Millepierres, 78, place Saint-Jacques, XIVe) et de ce numéro, je le crains, il n'existe plus d'exemplaires, sauf peut-être quelques exemplaires de luxe.

A côté de l'érotisme de Mallarmé, il convient aussi de noter son ésotérisme, car Mallarmé s'intéressait beaucoup à la théosophie qui nous fournit l'explication de nombre de ses vers. Ce goût de la théosophie, il le partageait avec le peintre Gustave Moreau, dont la psychologie aide singulièrement à comprendre celle de Mallarmé. Quand Mallarmé a décrit Œdipe et le Sphinx, il pensait certainement au tableau où Moreau a mis Œdipe et le Sphinx face à face. De même, le *Cantique de Saint-Jean* est une description minutieuse d'*Apparition*, la toile de Moreau où la tête coupée du Baptiste surgit entourée d'un halo devant la danseuse qui fixe des yeux hagards sur cet effrayant spectacle. Sur l'*Ésotérisme de Mallarmé* j'ai publié, en mars 1950, un article dans la revue théosophique. *Le Lotus Bleu*, où j'ai tenté de montrer comment, par son mysticisme, Mallarmé était représentatif d'une époque où Péladan s'autorisait de sa profonde connaissance de la Kabbale et de ses savantes lectures pour refuser de comparaître devant un vulgaire conseil de revision. « On insulte — écrivait le Sar aux journaux — d'un examen de maquignon la nudité de mon corps ; on me touche, on me toise comme on eût fait d'un cochon, moi tabernacle d'une âme immortelle, méditateur prématuré de l'Apocalypse. » C'est que Péladan se considérait comme un descendant de la race des Elohim, dont nous avons parlé tout à l'heure. La même filiation était revendiquée par Mallarmé qui ne pouvait se résoudre à croire qu'il descendait d'êtres humains ordinaires. Pourquoi a-t-il donné le nom d'*Igitur* à une de ses œuvres incomplètes en prose, sinon parce qu'« igitur », dans la version latine de la *Genèse*, est le premier mot du verset dans lequel il est question des relations entre les anges et les filles des hommes ? Pourquoi *Igitur* a-t-il pour sous-titre : « Ou la folie d'Elbehnon », sinon parce que, comme le pense M. Roland de Renéville, Elbehnon est un terme par lequel ce personnage se désigne comme le descendant des Elohim ?

Le mythe des Elohim ne sert pas seulement à éclairer le sujet d'*Igitur* ; c'est lui qui permet aussi de dissiper les principales obscurités de la *Prose pour Des Esseintes*, comme j'ai tenté de le prouver dans un article de *Quo Vadis* de novembre 1949 sur « la source occultiste de la *Prose pour Des Esseintes* », où j'ai été amené à me demander pourquoi Mallarmé avait localisé sur l'emplacement de ce qui allait être Constantinople le pays sacré des Archétypes, celui où fleurit « la rose absente de tous bouquets ». Le frappant est que, jusqu'ici, comme Constantinople n'est pas nommément citée dans le poème, personne ne se doutait que c'était la Corne d'Or que Mallarmé avait assignée comme site au mystérieux pays de l'éternel été, celui qu'il nomme « le Midi ». Personne ne comprenait non plus pourquoi survenaient dans le poème les noms d'Anastase et de Pulchérie, dont la présence, en tant qu'empereur et impératrice de Byzance, étaient moins surprenants lorsqu'on découvrait que toute la pièce se déroulait dans ces régions.

Je suis loin de prétendre que j'ai ainsi tout expliqué de l'œuvre

de Mallarmé. Il reste encore énormément à déblayer. Ce que je soutiens, c'est que je suis sur la bonne voie, puisque c'est des conseils de Mallarmé que je m'inspire, en m'appuyant, et sur la traduction littérale en anglais qu'il a écrite de son poème sur le *Tombeau d'Edgar Poe*, et sur sa doctrine d'une « langue suprême » qu'il cherche à reconstituer en employant chaque terme dans son sens le plus ancien. Je crois avoir raison aussi quand je tiens compte de son indéniable érotisme et de sa sympathie pour les théories occultistes alors en vogue. Il n'y a pas de doute qu'en scrutant méthodiquement chacune des phrases et chacun des mots contenus dans les poèmes hermétiques, on y effectuera beaucoup d'autres découvertes.

C'est toute une traduction des dernières œuvres mallarméennes qu'il faut, petit à petit, mener à bien. Incidemment, les chercheurs devront élucider les secrets de la syntaxe de l'écrivain ; mais, dans ce domaine, les difficultés ne sont pas très sérieuses, d'abord, parce que M. Scherer, dans sa thèse, a traité à peu près toutes les questions se rattachant à cette syntaxe et puis, parce que les causes d'obscurité, chez Mallarmé, tiennent beaucoup plus à son vocabulaire qu'à l'ordre dans lequel il place les termes qu'il emploie. Pour que ce vocabulaire cesse de prêter à controverse, il sera bon d'examiner, un à un, chacun des thèmes favoris de l'écrivain, de façon à parvenir tout de suite à les reconnaître, chaque fois qu'il les abordera. Dans la *Revue des Sciences humaines* de l'Université de Lille j'ai publié, en décembre 1951, sur le thème de l'éventail et celui de l'éclairage au gaz chez Mallarmé, un article où j'ai interprété, et des vers sur l'éventail de M^me^ Mallarmé, et aussi quelques passages du *Tombeau de Baudelaire*. Une autre recherche, dont je compte bientôt m'occuper, portera sur l'influence que le Grand Larousse a pu exercer sur le savoir mythologique de Mallarmé. A la rubrique *Styx*, j'ai, en effet, découvert dans Larousse un passage de Pausanias qui explique les vers concernant le *ptyx* dans : *Ses purs ongles très haut*.... M. Paul Claudel, je ne sais pourquoi, car il ne nous offre aucun motif de sa croyance, est convaincu que le *ptyx* est un de ces flacons qu'on plaçait autrefois dans les chambres d'amis, accompagnés de quelques morceaux de sucre dans un plateau de verre. Avec beaucoup plus de vraisemblance, M^me^ Noulet avait supposé, et je l'ai longtemps supposé avec elle, que c'était un coquillage dans lequel le poète se plaisait à écouter le tumulte de la mer. En effet, le *Thesaurus linguae graecae* donne à « ptyx » — nous dit-elle — le sens de repli d'un organe et cite un exemple, où *ptyx* veut dire « coquille d'huître ». Quant à Mallarmé en personne, il nous avertit, dans une de ses lettres, que l'étymologie de « ptyx » ne nous sera d'aucun secours, puisque c'est un vocable qu'il a créé pour obtenir une rime à Styx. Mais voici ce que Pausanias nous apprend : d'abord, qu'en Arcadie, près de la ville de Nonacris, il existait une montagne du sommet de laquelle « dégoutte sans cesse » une eau que les Grecs nomment eau du Styx. Voilà qui jette un jour nouveau sur le vers

qui nous décrit le poète comme étant allé « puiser des pleurs au Styx ». Pausanias, en outre, nous dit dans le même texte que cette eau du Styx détruisant les matières dont presque tous les récipients étaient faits, ne pouvait être recueillie que dans des vases en corne. Le « ptyx » devait donc être fait de corne, puisque Mallarmé le dépeint comme « le seul objet dont le néant s'honore ». De corne de cheval, dit Pausanias, mais Mallarmé a dû étendre ce privilège à la corne de tous les animaux, même des animaux cornus (on sait qu'au moyen âge, la corne de la licorne était considérée comme un antidote infaillible contre tous les poisons). La corne que Mallarmé possédait dans son salon avait probablement été employée primitivement comme instrument de musique. C'était un :

Aboli bibelot d'inanité sonore

un ex-cor où le souffle du berger avait émis des sons en passant à travers le vide existant à l'intérieur de l'instrument. En bouchant l'orifice le plus petit, on avait, depuis, transformé le cor en un réceptacle à liquide, où l'eau du Styx, c'est-à-dire du pays du Néant, aurait pu être conservée :

Le seul objet dont le néant s'honore.

La forme contournée de la corne ne contredit, d'ailleurs, en aucune façon, l'étymologie signalée par M^me^ Noulet. C'est le Larousse encore qui justifie la présence du mot glaïeul dans la *Prose pour Des Esseintes*, puisqu'à l'article « glaïeul », il est noté que les glaïeuls les plus grands et les plus colorés croissent dans la région de Constantinople.

Les liens entre l'œuvre de Gustave Moreau et celle de Mallarmé donneraient lieu aussi à de fructueux rapprochements ; il serait curieux, de plus, de grouper les références à Hamlet dans les écrits mallarméens.

Ce qu'il y a eu pour moi de très instructif au cours de mes recherches, c'est l'obstruction que j'ai d'abord rencontrée de la part de certaines hautes personnalités du monde littéraire qui, gênées d'avouer qu'elles s'étaient méprises sur la signification des vers du poète, ont non pas, il est vrai, opposé des arguments à ceux que j'avais présentés, mais dressé un mur de silence devant mes affirmations. Un des Mallarméens les plus notoires m'a dit : « C'est vrai, mais il ne faut pas le dire. » Le directeur d'un périodique poétique m'a objecté amicalement que les intérêts de la poésie devaient passer avant les intérêts de la vérité ; un troisième m'a reproché, même si j'avais raison, de jeter le trouble dans l'âme des mallarméens. Tout cela dans des lettres ou des conversations, car aucun d'eux n'a publiquement parlé de la position que j'avais prise. Je me suis heurté au même parti-pris de silence dans plusieurs grandes revues auxquelles j'ai offert mes articles ou auxquelles j'ai demandé de les signaler, une fois qu'ils avaient paru. Voilà pourquoi il ne m'a été possible pendant longtemps d'exposer mes idées que dans des revues de pure érudition ou dans des périodiques de

combat. Un moment, j'ai pu craindre que mes révélations n'atteindraient pas les juges compétents.

Il n'en a été heureusement rien.

CHARLES CHASSÉ.

P. S. — Depuis que j'ai écrit cet article, j'ai publié dans *Quo Vadis* (dernier trimestre de 1951) un article sur « le thème du Soleil chez Mallarmé » où, me fondant sur des passages personnels intercalés par Mallarmé dans sa traduction des *Dieux Antiques*, j'ai montré l'importance qu'avait pour lui ce qu'il nommait « le grand drame solaire » ; j'ai établi comment le « Jeu suprême », dans *Une dentelle s'abolit*, signifie pour lui le miracle quotidien par lequel le soleil mort la veille au soir renaît tous les matins aussi brillant que lors de l'aube précédente. C'est cette hantise du mythe solaire en même temps que la croyance à la vertu des étymologies qui fait que dans *Ses purs ongles très haut*, le Phénix est employé par Mallarmé comme équivalent du soleil, Phénix venant du mot : pourpre (la Phénicie est le pays producteur de la pourpre), et le soleil, comme l'oiseau fabuleux, retrouvant continuellement sa splendeur.

Le 26 avril 1952, le *Figaro Littéraire* a publié sous le titre : « Du nouveau sur Mallarmé », un article ayant trait au sonnet sur *la Chevelure* et où, m'appuyant sur une découverte de M. Horace Chauvet, je tentais de montrer que *la Chevelure* avait été inspirée par un fait matériel qui s'est produit en 1874 aux Baux en Provence. Cette année-là, un berger, en fouillant une tombe alors considérée comme datant du moyen âge, y avait trouvé un squelette de femme dont le chevelure blonde était restée merveilleusement intacte. Pendant plusieurs années, cette chevelure fut exposée dans un restaurant du bourg qui prit le nom d'hôtel de la Chevelure d'Or. Elle a été depuis transportée, en tant que document folklorique, au Musée mistralien d'Arles où elle figure encore. L'événement avait servi de thème à un félibre provençal, Bonaparte-Wyse, ami de Mallarmé, qui a composé à ce sujet un poème intitulé *la Cabeladuro d'Or*. Tout le sonnet de Mallarmé devient clair quand on y suit le développement de cette idée qu'il est miraculeux qu'une chevelure féminine survive ainsi à tout le reste de l'organisme.

Dans le numéro de juin 1952, de la revue *Marsyas* (Aigues-Vives, Gard) et sous le titre : « Quelle est la source de l'*Après-Midi d'un Faune* ? » j'essaie d'établir que ce n'est pas, comme il a été soutenu, le poème d'Aubanel, *Lou Pastre*, qui a donné naissance à l'*Après-Midi d'un Faune*, mais la pièce de théâtre *Diane au bois* de Banville que Mallarmé avait projeté de comprimer en un monologue destiné à Coquelin.

VERLAINE LYCÉEN

Le poète, même le « poète-né », est d'abord enfant ; son enfance décide, dans une large mesure, de ce que sera sa maturité. Les détails révélateurs de sa vie scolaire, de l'époque de sa formation, ne sauraient nous laisser indifférents, et c'est doublement vrai lorsque le poète en question reste un peu enfant toute sa vie, comme dans le cas de Paul Verlaine.

Sur la vie scolaire de Verlaine nous avons, il est vrai, des renseignements assez abondants. Lui-même y consacre cinq chapitres de ses *Confessions*. Lepelletier, son ami, condisciple et biographe, en parle longuement dans son livre. Tous les deux, cependant, écrivaient de mémoire, longtemps après les événements. Et la mémoire, avec la meilleure volonté du monde, n'est pas un historien scientifique. C'est ce que démontre très clairement une confrontation des indications fournies par Verlaine et par Lepelletier, avec les faits tels qu'ils se trouvent dans les archives du Lycée « alors Bonaparte, Condorcet depuis, après avoir passé par Fontanes entre temps », comme le dit l'auteur des *Confessions* [1].

Celui-ci prend le parti d'affirmer : « Je commençais, comme je devais finir, avec du zèle et du succès dans l'intervalle, par être un cancre, mot affreux, sens large et plus clément que rébarbatif au fond... » C'est sans doute pour rendre plus inexplicable — ou plus compréhensible, comme on le voudra — son évolution en grand poète, pour donner l'impression que la formation d'un poète doit peu de chose à sa préparation universitaire, et entrer dans les idées des « décadistes et autres symbolisants » dont, vers 1890, il était devenu le dieu. De ce parti-pris Lepelletier s'indigne ; il défend son ami contre ses propres calomnies et celles de ses disciples en le disant « lycéen assidu, lauréat par moments ». Il reçut, insiste cet ami, « une excellente et forte préparation universitaire insoupçonnée de plusieurs de ses « disciples ».

1. Je tiens à exprimer ici à M. le Proviseur du Lycée Condorcet toute ma reconnaissance de l'extrême bienveillance avec laquelle il a facilité mes recherches au lycée.

Les biographes subséquents se sont fondés tantôt sur le témoignage du poète, tantôt sur celui de son biographe, selon que l'un ou l'autre s'accordait avec la thèse que l'on développait.

Quelques questions de détail démontreront que, pour les choses de leur jeunesse, ni Verlaine ni Lepelletier ne se distinguent par une mémoire infaillible : n'est-ce pas en triant les détails que nous dressons les grandes lignes ? Lepelletier dit, par exemple, que le professeur de Cinquième, au Lycée Bonaparte, s'appelait M. Bouillon. Verlaine hasarde « M. P... ». Il s'agit, en réalité, de M. Leprévost. Selon Lepelletier, le professeur de Quatrième était M. Legouis, tandis que la réalité veut M. Valatour. Lepelletier honore son ami d'une nomination en dissertation française : cette nomination ne paraît point dans les palmarès. « Le premier de la classe, raconte Verlaine en parlant de ses premières années de lycée, grosse tête ébouriffée et maligne, était toujours M. Marius Sépet. Moi, je flottais toujours entre vingt-cinq et trente sur trente-cinq. » Or, ce n'est qu'en Troisième que M. Marius Sepet et M. Paul Verlaine deviennent des camarades de classe et ce n'est pas dans ses premières années que Verlaine commence à « flotter », si l'on peut dire, dans les bas-fonds. Par ailleurs, s'étant donné, dans les *Confessions*, pour un cancre, il s'octroie avec trop de générosité, au « bachot » qui termina avec une gloire inattendue ces études dites bâclées, quatre boules blanches, en histoire, en littérature française, en latin et en grec. Dans une lettre qu'il écrivit peu après cet examen, le 16 septembre 1862, le nouveau bachelier est plus modeste, ne s'adjugeant des boules blanches qu'en version latine et en histoire. Mais encore là il se flattait. La vérité attestée par les documents est qu'il n'eut qu'une seule blanche, en version latine. Il n'y a pas jusqu'au certificat de son chef d'institution, M. Landry, qui ne soit suspect, ou du moins fort mal exprimé. :

> Je soussigné, chef d'institution, certifie que le jeune Paul Verlaine a fait toutes ses classes dans l'institution, d'octobre 1853 à juillet 1862. Qu'il a suivi, avec des succès marqués par plusieurs prix, les cours du Lycée Bonaparte, depuis la Sixième [1] jusqu'à la Philosophie exclusivement ; que sa conduite a été celle d'un bon élève, et qu'il a terminé de fortes études en se faisant recevoir bachelier ès lettres à la fin de sa Rhétorique. Je ne puis que rendre un excellent témoignage de cet élève, qui est au nombre des sujets distingués que compte l'établissement.
>
> *Signé* : LANDRY, 32, rue Chaptal [2].

Tâchons de retracer exactement cette vie scolaire de Verlaine. En octobre 1855 [3], le poète en herbe entre, à l'âge de onze ans, au Lycée Bonaparte, où il est placé dans la seconde division de la classe de Septième. Dans les premiers mois, le « nouveau » travaille assez bien pour que, à la distribution des prix du premier semestre, le 19 mars 1856,

1. En réalité, depuis la Septième (jusqu'à la Rhétorique inclusivement).
2. Cité par Lepelletier, *Paul Verlaine*.
3. Non pas en octobre 1853.

« Verlaines [*sic*] Paul-Marie » remporte le deuxième prix de la classe. Mais, dans le reste de l'année, ce bon début n'est pas soutenu. A la distribution des prix pour l'année entière Verlaine ne reçoit pas de prix, mais il a un quatrième accessit de grammaire française, un troisième d'histoire et géographie et un sixième de calcul. Les deux dernières nominations contredisent du reste formellement à ce que nous raconte Verlaine : « le latin m'amusait encore un peu, mais la mathématique (ô cette règle de trois, je la comprends moins que jamais, tout en raisonnant un tantinet mieux qu'alors !), mais l'histoire (des dates !), la géographie (des noms !) m'embêtaient ferme. »

Le registre des places du Lycée Bonaparte fournit sur les tendances de l'élève Verlaine des indications significatives. Le poète aura toujours des idées très particulières sur l'orthographe : dans cette matière, le lycéen, au premier trimestre, débute troisième sur trente-sept élèves, et finit premier. Au second trimestre, il rétrograde, commençant premier pour finir troisième, place où il ne fait que se maintenir, en moyenne, pour le dernier trimestre de l'année scolaire. En « exercices latins », il finit le troisième trimestre comme il avait commencé le premier, se plaçant septième — mais, vers le milieu de l'année, il avait réussi à être deuxième. En histoire et géographie, c'est une descente continue : Verlaine, au début, règne à la première place ; ensuite, il se place troisième, puis quatrième, le troisième trimestre le voit treizième après avoir été un moment onzième. Les « dates » commencent déjà à l' « embêter ferme » ! Son troisième accessit d'histoire, à la fin de l'année, ses débuts glorieux ont dû le lui assurer. En « récitation », il est faible : il commence vingt-septième, arrive à se placer un moment treizième, pour retomber, à la fin de l'année, vingt-sixième. Le futur poète montre, dès sa douzième année, qu'il ne récite pas bien : c'est ce que tous les témoins affirmeront également du savant musicien verbal qu'il deviendra avec l'âge. Enfin, pour le calcul, il se place d'abord dixième, puis deuxième — ce n'est pas si mal — puis, au troisième trimestre, dix-huitième et quatorzième : en est-on arrivé, à la fin de l'année, à cette « règle de trois » incompréhensible ? Somme toute, le professeur, M. Robert, trouve que la conduite de l'élève Verlaine est « bien » et que son application et son progrès sont tous les deux « assez bien », mais, fait-il remarquer, « il se néglige depuis quelque temps ».

Est-ce donc dès sa première année au lycée, après un excellent début, que le jeune Verlaine commence à mal tourner ? Lui est-il arrivé quelque chose, est-il déjà tombé, ce caractère si mou, sous quelque influence mauvaise ? Est-ce tout simplement que l'enthousiasme avec lequel il s'adonnera toute sa vie aux nouveautés commence à s'affaiblir, comme cela arrivera tant de fois par la suite ?

Pourtant, l'année suivante n'est pas sans gloire. En Sixième, Verlaine est promu à la première division. Notons, entre parenthèses, qu'il

figure dans la deuxième division un certain de Sivry, sans doute le futur beau-frère du poète. C'est par son amitié pour Charles de Sivry que Verlaine fera la connaissance de Mathilde Mauté, inspiratrice de *La Bonne Chanson* et de plus d'une autre chanson, *mauvaise* par sa rancune, miraculeuse de virtuosité. A la distribution des prix du premier semestre, le 11 avril 1857, Verlaine obtient un premier accessit. Dans le registre des compositions, nous trouvons qu'en thème latin il commence bien pour moins bien finir. Le premier trimestre, il se place en moyenne quatrième, à la fin de l'année, il est treizième. Il en est un peu de même pour la grammaire française, où il est d'abord le premier, mais finit dixième ; et pour l'histoire, où il commence le premier trimestre par être septième, devient ensuite troisième, puis retombe à la fin de l'année dix-neuvième. Mais ces places, sur soixante élèves, ne sont pas encore celles d'un « cancre ». La version latine fait même exception : en cette matière, Verlaine commence seizième pour finir, le premier trimestre, troisième ; ensuite, il est un moment septième, mais il finit l'année à la tête de la classe. A la distribution des prix, il gagne le premier prix de version latine. Il se fait décerner aussi un deuxième accessit de grammaire française et un sixième d'histoire et géographie. En calcul, le lauréat de la première année est bien déchu : il commence vingt-cinquième et finit vingt-deuxième.

En Cinquième, Verlaine est toujours dans la première division. Dans la troisième division, nous rencontrons le nommé Sépet. Cette année, c'est le tour de la grammaire française de solliciter les meilleurs efforts de l'inégal Verlaine. Le premier trimestre, sur cinquante-six élèves, il est deuxième, puis premier ; le trimestre suivant, il se place deuxième, et le troisième trimestre, il est quatrième. Mais, à la distribution des prix, il remporte le premier prix en cette matière. Que diront de cela ceux qui reprochent à Verlaine son ignorance grammaticale ? N'est-ce pas, plutôt que l'ignorance, la subtile négligence de quelqu'un qui s'est vite rendu maître des ressources grammaticales de sa langue ? En thème latin, il flotte toute l'année aux environs de la place de neuvième et gagne, à la fin, le deuxième accessit ; en version latine, après être descendu de la place de deuxième jusqu'à la vingt-huitième, il finit dixième et s'arrange pour avoir le troisième accessit, pâle reflet de la gloire de l'année précédente. En grec, sa place moyenne est la treizième, mais une place de troisième lui assure un quatrième accessit pour l'année. Ses places pour l'histoire (14, 24, 7) et pour l'arithmétique (22, 29, 11), sont assez irrégulières. Pour la récitation, il progresse, se plaçant seizième en moyenne. A la distribution des prix du premier semestre, Verlaine avait gagné le quatrième accessit pour l'ensemble des études : c'est déjà, on le voit, une légère régression sur les années précédentes. Mais le professeur, M. Leprévost, est assez bien disposé envers lui : il trouve que sa conduite et son application sont « très bien ». Comme remarque générale, M. Leprévost

va jusqu'à écrire : « exemplaire ». Soulignons cette occasion, la seule de toute son existence où nous voyions appliquer cette épithète louangeuse à notre poète. M. Leprévost avait tout de même remarqué, le premier trimestre, que cet élève était « un peu mou ». C'est une caractéristique qui reparaîtra.

L'irrégularité est le trait le plus marquant des résultats obtenus par Verlaine au cours de l'année qu'il passa en Quatrième, toujours dans la première division de la classe. A la fin du premier trimestre, le professeur, M. Valatour, fait presque la même remarque que M. Leprévost l'année précédente, en des termes encore plus catégoriques : « la mollesse de cet élève nuit beaucoup à son progrès ». En thème latin, Verlaine commence par la place de cinquième (sur soixante et onze élèves), pour tomber ensuite jusqu'à la vingt-sixième, puis remonte à la septième. Pendant le reste de l'année, il flotte entre les places de quatrième et de vingtième. Pour la version latine aussi les chiffres sont significatifs : premier trimestre, 9, 24 ; second trimestre, 2, 19 ; dernier trimestre, 11, 17. En version grecque, Verlaine est un moment troisième, puis trente-quatrième, et finit vingt-quatrième. On commence cette année la composition des vers latins : à l'encontre de Baudelaire et de Rimbaud, Verlaine y montre peu d'aptitude, se plaçant dix-huitième, puis vingt-neuvième. En histoire seulement il progresse, commençant quatorzième pour finir quatrième, effort qui lui vaut un cinquième accessit à la fin de l'année. C'est sa seule nomination à la distribution des prix, et la dernière de sa vie scolaire. Il faut dire qu'en arithmétique il avance aussi... de la place de cinquante-troisième à celle de trente-sixième. En récitation, il obtient deux 0. Si cela signifie qu'il s'est absenté le jour de l'examen, ce ne serait pas la première occasion : cela lui était arrivé également en Sixième. Détestait-il cet exercice au point de s'y soustraire habituellement ?

Il subsiste pour cette même année les notes données à Verlaine par trois professeurs. M. Weiss trouve, au premier trimestre, que sa conduite est bonne, son application « soutenu » (*sic*) et son progrès « marqué » (comme d'ailleurs dans le cas de presque tous les autres élèves). Mais les deuxième et troisième trimestres, son application, aux cours de M. Weiss, n'est que « assez soutenu », son progrès n'est que « assez marqué ». Le professeur d'arithmétique, M. Bigourdin, trouve toujours que l'élève Verlaine se conduit bien et que son application et son progrès sont assez bien. Seul M. Valatour s'écarte du banal pour marquer de la désapprobation. Le premier trimestre, si la conduite de Verlaine est bonne, son application et son progrès sont faibles. Ils deviennent passables le trimestre suivant, mais, le troisième trimestre, son application n'est que médiocre et ses progrès sont devenus « insuffisants ».

Quelle est la nature de cette « mollesse » qui, s'annonçant dès les premiers temps, semble désormais chronique chez Verlaine ? Ses

professeurs, remarquons-le, ne l'accusent pas de manquer d'intelligence. Ils estiment évidemment que cet élève serait capable de faire mieux, beaucoup mieux, s'il voulait seulement fournir quelque effort. Ce que les professeurs désignent, le plus souvent, par la mollesse, c'est une certaine inattention pour les choses scolaires, une lenteur ou une répugnance à s'assimiler le flot de savoir qu'eux-mêmes veulent bien prodiguer à leurs disciples. Le lauréat des premières années vient-il donc de perdre intérêt aux exercices scolaires qui lui avaient valu des succès auxquels, son caractère nous en assure, il n'était guère indifférent ? S'est-il laissé finalement envahir par la paresse devenue plus forte que le désir de s'instruire, plus forte que la curiosité en quelque sorte de dilettante qu'il gardera pourtant toute sa vie ? Il a maintenant quatorze ans. Les changements physiologiques ont sans doute leur part dans cette « mollesse », apportant de nouvelles curiosités, de nouvelles activités. Des allusions dans les *Confessions* à certains « enfantillages » mettent en évidence dans quelles directions la sensualité du jeune lycéen le dirigeait.

Mais ce ne sont pas là les seules causes de l'inattention de Verlaine aux choses scolaires. Une lettre du 12 décembre 1858, écrite donc vers la fin du premier trimestre de cette année en Quatrième, nous révèle la cause la plus probable de cette « mollesse ». Le lycéen de quatorze ans adresse à Victor Hugo un poème sur la Mort, la première composition de Verlaine que nous puissions dater avec certitude, et par cela même précieuse.

D'une étonnante facilité et d'un rythme très sûr, accusant déjà plus d'une particularité de la muse verlainienne, ce poème ne peut guère être un coup d'essai. A n'en point douter, la versification occupait depuis déjà longtemps notre lycéen qui s'est enfin décidé à s'ouvrir au Maître sur sa vocation poétique. C'est là, sans doute, la cause la plus urgente de ses distractions, de son inattention aux enseignements des professeurs. Il choisit sa place au fond de la salle pour mieux s'y livrer à ses travaux d'initiation au service de la muse, aux lectures qu'il affirme avoir savourées à cette époque : les *Œuvres secrètes* de Piron, et autres « livres classiques dans l'espèce », *Les Fleurs du Mal* (qu'il prit, affirme-t-il, pour des *Fleurs de Mai...*), *Les Cariatides*.

Verlaine sait même combiner l'utile et l'agréable, c'est-à-dire les devoirs scolaires et les exercices poétiques, en rimant ses traductions d'auteurs latins. Trois morceaux de ce genre nous ont été conservés. En dépit de défauts très certains en tant que traductions, ils ont obtenu du professeur la note maxima de 10, ce qui indique chez le pédagogue une certaine indulgence pour le versificateur. Par ailleurs, leurs qualités poétiques ne sont pas telles que nous puissions admettre que leur composition ait été contemporaine de celle des *Poèmes saturniens* : ou bien ce sont des essais d'élève de Quatrième ou de Cinquième chez qui la volonté de versifier serait plus forte que l'habileté prosodique

et la compréhension du texte, ou bien l'affirmation du poète selon laquelle, en Seconde, il avait « déjà fait tous les *Poèmes saturniens* » est bien exagérée. Mais nul doute que nous ne devons l'en croire lorsqu'il nous raconte que « l'homme de lettres, disons plutôt, si vous voulez bien, le poète, naquit en moi vers précisément cette quatorzième année critique ». Les circonstances que nous venons de vérifier concourent toutes à nous porter à croire que, au moment où le poète se découvre, l'élève si récemment qualifié d' « exemplaire » lui cède déjà la place. Les professeurs déplorent sans doute sa disparition, n'épargnent pas leurs critiques au « cancre » qui lui succède et qui, fort des faveurs secrètes de la Muse, se complaît dans son attitude de cancre.

L'année suivante, en Troisième, Verlaine est néanmoins toujours dans la première division, où il est rejoint par ce Marius Sépet qu'il dit avoir été la « tête de classe » des premières années. Il arrive aussi dans la classe de Verlaine un James de Rothschild, et un Edmond Lepelletier qui affirmera ne s'être lié avec Verlaine que l'année suivante, en Seconde. Cette année les places obtenues par Verlaine sont franchement médiocres : sur soixante-douze élèves il est vingt-huitième en latin, trentième en vers latins, trente-huitième en thème grec, vingt-septième en version grecque ; le saut qu'il fait de la place de trente-neuvième à la place de quatrième en version latine semble accuser une grande irrégularité dans le travail, malgré une compétence réelle quant à la langue. L'élève Verlaine n'est même pas mentionné en histoire, en sciences et en langues vivantes. Le commentaire de son professeur, M. Réaume (qui n'arrive au lycée qu'une quinzaine de jours avant la fin du premier trimestre et que nous pouvons ainsi croire exempt des préjugés que pouvaient entretenir au sujet de Verlaine les autres professeurs), est ainsi conçu : « peu de travail et de régularité ». Pour le latin, M. Réaume trouve, le deuxième trimestre, que la conduite de Verlaine est « bien », mais « médiocres » son application et ses progrès. Le trimestre suivant, il y a même déchéance les notes sous ces trois chefs sont : « assez bien, très médiocre, médiocre ». M. Tombeck note « bien, passable, passable » et M. Troost « bien, passable, assez bien ». Il n'y a que M. Desjardins, le professeur d'histoire, qui, à la fin du deuxième trimestre, octroie à cet élève trois « bien ».

En cette année, Verlaine semble avoir commencé l'étude de l'anglais et être tombé ainsi, à en croire Lepelletier qui s'étend là-dessus avec un certain lyrisme, sous l'influence de M. Spiers, le « bon, doux et quelque peu grotesque professeur d'anglais ». Cette influence, si influence il y eut, ne semble pas avoir porté de fruits linguistiques. Pour le premier trimestre, M. Spiers constate que la conduite de Verlaine est « bien », son application et son progrès « assez bien ». Application et progrès deviennent tous les deux « faibles » pendant tout le reste de l'année scolaire. Peut-être que l'enthousiasme de Lepelletier

sur le compte de M. Spiers découle de ses propres succès dans les études anglaises, car, cette année, il s'adjuge en cette langue un quatrième accessit. De M. Spiers, Verlaine ne souffle mot, ni dans les *Confessions*, ni dans les lettres qu'il envoya plus tard à Lepelletier de Londres où, aux dires de cet ami, il aurait regretté, « plus d'une fois, de n'avoir pas mieux suivi jadis les leçons de l'excellent M. Spiers ». Autant dire que Verlaine avait peu retenu de l'enseignement du savant professeur, auteur du célèbre dictionnaire.

En effet, les *Confessions* nous indiquent plus d'une raison pour que cette année fût peu satisfaisante au point de vue scolaire. A son arrivée en Seconde, prétend Verlaine, il avait « passablement lu d'à peu près tout, poésie, romans de Paul de Kock à Paul Féval, d'Alexandre Dumas à Balzac, voyages, traductions, le tout dans mon pupitre ». Qui plus est, il aurait déjà fait « plusieurs pièces, les plus enfantinement « farouches » et intransigeantes, tous les *Poèmes saturniens* tels qu'ils parurent en 1866, sans compter bien d'autres « poèmes » qu'un goût meilleur qu'eux me fit écarter de ce premier livre ». Parmi ceux-ci il cite *L'Enterrement* et *A Don Quichotte*. Que Verlaine ait composé tous les *Poèmes saturniens* étant en Quatrième et en Troisième, de quatorze à seize ans, cela n'est guère vraisemblable. Du moins pouvons-nous admettre qu'à cette époque le lycéen versifiait beaucoup et que cet emploi de son temps et de son talent se trahit dans la qualité défectueuse de ses études.

Par suite de cette année peu satisfaisante, Verlaine est, en Seconde, relégué à la deuxième division, où ses études se montrent toujours inégales. En thème latin, il est placé tantôt vingtième, tantôt quatrième ; en narration latine il flotte entre la place de trentième et celle de quarante-huitième ; en version latine il commence douzième et finit dix-septième, tout en étant un moment trente-huitième (ou bien trente-neuvième : il subsiste deux exemplaires du registre de cette année, donnant des chiffres légèrement différents). En histoire, Verlaine se maintient à la place de treizième, mais en « langues vivantes », ou bien il est absent (est-ce volontairement ?), ou bien il se fait octroyer un 0. Cette langue vivante paraît être toujours l'anglais : M. Spiers, le premier et le troisième trimestre, trouve que l'application et le progrès de Verlaine sont « faibles », mais « passables » le second trimestre. La science semble avoir été également peu goûtée de cet élève : on ne lui donne pas de note pour les deux premiers trimestres — il est vraisemblablement absent les jours des compositions. Comme science, il faut entendre plus spécialement la « cosmographie ». Le professeur, M. Tombeck, lui trouve une application et des progrès « passables » — mais M. Tombeck distribue impartialement cette note à tous ses cosmographes. Notons que Verlaine a fait aussi, un moment, de la chimie : le professeur, M. Taschereau, certifie, le second trimestre, que son application et son progrès sont assez bien. Eût-il été possible, au fond, que l'attrait de la cosmographie et de la chimie fût assez grand

pour s'attacher le jeune rimeur qui, en mai de cette année, disait sa mélancolique *Aspiration* :

Ah ! pour me transporter dans ce septième ciel,
Moi, pauvre hère....
Loin de ce monde impur où le fait chaque jour
Détruit le rêve,
Où l'on remplace tout, la beauté, l'art, l'amour,
Où ne se lève
Aucune gloire un peu pure que les siffleurs
Ne la déflorent,
Où les artistes pour désarmer les railleurs
Se déshonorent,
Loin de ce bagne où, hors le débauché qui dort,
Tous sont infâmes,
Loin de tout ce qui vit, loin des hommes, encor
Plus loin des femmes,
Aigle, au rêveur hardi, pour l'enlever du sol,
Ouvre ton aile !
Éclair, emporte-moi ! Prêtez-moi votre vol,
Oiseau, gazelle !

Les résultats de l'année que Verlaine passa en « Rhétorique littéraire B », où il y eut cinquante-quatre élèves, ne sont guère plus réguliers ni plus brillants. Sa meilleure place est en « discours français », où il est un moment sixième, mais finit quatorzième. Pour le discours latin, ses places limites sont la vingt-deuxième et la trente-cinquième (ou bien la trente-huitième, dans un second exemplaire du registre). En version latine, il finit vingt-deuxième, mais, pour les vers latins, il montre peu d'aptitude, peut-être même de la répugnance : le premier trimestre, il se place trente et unième, mais, pour les compositions des autres trimestres, il s'absente. Il en est à peu près de même pour tous les autres sujets : version grecque, histoire, histoire naturelle. Les sujets qu'il déteste le plus sont, paraît-il, la récitation et les langues vivantes, matières pour lesquelles il n'est pas mentionné sur les registres, même pour le seul trimestre où il ne se soit pas absenté. (L'un des registres lui donne pourtant en récitation la place de quarante-quatrième du premier trimestre.) Cette année-ci, sa langue vivante est l'allemand : peut-être que, ne voyant plus d'espoir que Verlaine devienne anglicisant qui vaille, on le change de langue pour essayer. Son ami Lepelletier, en revanche, se voit octroyer par M. Spiers trois « bien ». Toutefois, à Verlaine, l'allemand ne réussit guère mieux : le seul registre de notes en chiffres qui subsiste, paraît-il, aux archives du lycée se rapporte au second trimestre de cette année. Alors que 6 signifie « très bien », 3 « médiocre » et 2 « mal », Verlaine obtient, en allemand, 6 pour sa conduite, mais 1 pour son application et pour son progrès. En rhétorique française, par exception, il obtient sous ces trois chefs 6, 5, 5, et les remarques du professeur, M. Deltour, sont « bien, très bien, satisfaisant ». C'est le seul sujet où un tel

phénomène se produise. En rhétorique latine les trois notes sont 6, 2, 2, et les remarques de M. Durand sont « bien, faible, faible ». Il paraît même qu'au cours d'histoire la conduite de Verlaine laisse à désirer : ses notes sont, pour l'histoire, 4, 3, 3, — « assez bien », commente M. Rousset. Nous ne sommes pas habitués à voir chez Verlaine quelque aptitude pour la science. Pourtant ses notes en « histoire naturelle », sont 6, 4, 4, et M. Taschereau trouve que sa conduite est « bien », son application et son progrès « assez bien ».

Voilà ce que nous apprennent les archives sur la vie scolaire du poète. Ce n'est, semble-t-il, l'histoire ni d'un « cancre » ni d'une « tête de classe », mais plutôt d'un assez bon élève qui se laissa tomber dans l'indolence et dans l'indifférence aux succès scolaires. Très certainement, ce ne fut pas chez Verlaine manque d'intelligence ni de capacité. Il a même dû continuer, malgré son apparente irrégularité, à travailler avec quelque assiduité : les résultats qu'il obtient au baccalauréat en témoignent. A la fin de cette année de 1861-1862, où il finit vingt-deuxième en version latine, il gagne pour cette matière à l'écrit du « bachot » une boule blanche, c'est-à-dire un « bien ». Le lauréat qui avait remporté, cinq ans auparavant, le premier prix de version latine, ne s'est donc pas en réalité démenti. Il en est un peu de même des autres matières. Pour le discours latin où il avait fini, au lycée, dans les dernières places, pour le grec (où il avait été trente-sixième, puis s'était absenté), pour le français, la logique, l'histoire et les mathématiques, il obtient une rouge, c'est-à-dire un « assez bien ». Seule la physique lui vaut une noire, mais la blanche en latin compensant, il est reçu bachelier en quittant le lycée, et cela sans aucune préparation spéciale, ce qui, assure Lepelletier, n'arrivait pas à tout le monde. C'est même vers cette époque, assure également cet ami, que Verlaine rime le sonnet de *La Pucelle* qu'il ne publiera pourtant pas dans les *Poèmes saturniens*, mais plus de vingt ans après, dans *Jadis et Naguère*.

Tout cela prouve, sans doute, que Verlaine posséda cet ordre d'intelligence qui se « débrouille » assez bien aux examens. Cela indique aussi qu'il ne s'est pas, en dépit des apparences, dispensé de travailler du moment qu'il a cessé d'être lauréat. On ne devient tout de même pas bachelier sans absorber un certain minimum de connaissances qu'il n'est pas possible d'acquérir dans les petites classes. Verlaine s'était, sans doute, désintéressé des succès scolaires, en s'adonnant au culte des Muses, aux lectures clandestines et à d'autres activités que les *Confessions* et la vie ultérieure du poète nous font entrevoir : il connut, pour la première fois, au moment du bachot, paraît-il, l'amour... vénal. Mais il avait tout de même réalisé un approvisionnement intellectuel suffisant. Ne faut-il pas voir quelquefois aussi, dans les notes défavorables que lui donnaient les professeurs, des indices d'une certaine mésentente entre élève et professeurs ? Des préjugés, une hostilité, plus ou moins justifiés, chez ces derniers (Verlaine vieilli se souviendra de l'aversion des uns, de l'indiffé-

rence des autres), ont pu produire chez l'élève, par une reaction que facilitaient ses propres tendances vers l'indolence et le manque de suite, l'indifference ou même l'hostilité envers les travaux scolaires.

Le jeune serviteur d'Apollon n'a sans doute pas daigné interrompre ses rêveries pour répondre aux questions de professeurs qu'il n'aimait point, ni retrancher à ses loisirs poétiques le temps nécessaire pour faire des devoirs méritoires. Se mettant un jour dans la tête d'employer son don poétique à versifier sa dissertation française, il ne fit que s'attirer, dit Lepelletier, les sarcasmes du professeur, qui devint sans doute ainsi pour lui un philistin. Ce fut tout de même ce professeur, M. Deltour, qui, en rhétorique, donna à Verlaine sa meilleure note. Mais les sarcasmes cuisent, et les bonnes notes n'apparaissent qu'à la fin du trimestre. Notons aussi que le seul devoir scolaire qui nous reste de Verlaine renferme trois versions latines, versifiées également ; il est récompensé de la note maxima, sans doute par cela même qu'il est en vers, car il n'est que médiocre comme version [1].

Cette bonne note ne nous indique-t-elle pas une raison pour que l'élève Verlaine eût des succès en version latine ? Se voyant encouragé par un professeur indulgent à ses jeunes vers, il s'intéressa davantage à la matière de ces exercices. C'est un phénomène assez connu en pédagogie. Faut-il encourager, faut-il gourmander l'enfant rêveur qui pourra devenir, par ses rêveries, peintre, philosophe, homme d'État, poète ou... simple fainéant ? Il y a, en effet, dans la carrière scolaire de Paul Verlaine, mou et pourtant peu traitable, parce qu'insaisissable, de quoi faire réfléchir et professeurs et élèves.

V. P. Underwood.

1. A. Fontaine, *Verlaine homme de lettres.*

COMPTES RENDUS

Joachim Du Bellay, **La Deffence et illustration de la langue françoyse,** fac-similé de l'édition originale de 1549, publié sous le patronage de la Direction des Arts et Lettres, avec une Introduction de Fernand Desonay, professeur à l'Université de Liége. Un vol. in-8°, xxxiii-p. et 27 ff., Genève, Droz, et Lille, Giard (collection des Textes littéraires français), 1950.

La liste est longue des éditions modernes, plus ou moins savantes, de la *Deffence* de J. Du Bellay. M. Chamard, à qui le sujet appartient, n'en compte pas moins de dix, à partir de 1839 (Ackermann), jusqu'à celle qu'il a lui-même donnée en 1904, véritable somme, et que ne fait pas oublier le remaniement de 1948 (*Textes français modernes*). Certaines de ces éditions, déjà celle de Person en 1878, sont ornées d'un fac-similé du titre de l'édition originale de 1549. Cette fois-ci, il s'agit de tout autre chose : d'un fac-similé du libelle entier, en format réduit, il est vrai, ce qui est dommage. Pendant qu'on y était !... Le prétexte a été le quatrième centenaire de l'événement, célébré à Paris le 4 décembre 1949. Au cours de la cérémonie, nous dit-on, le Ministre de l'Instruction publique remit un tirage personnel à M. Abel Lefranc, le patriarche des « seizièmistes ». Juste hommage rendu par la vénération des fidèles aux deux fêtés !

Le fac-similé est précédé d'une introduction dans laquelle, avec beaucoup de pertinence, M. Fernand Desonay a concentré tout ce qu'on sait de l'importance historique du document. Comme il le dit fort bien, cette importance n'est aucunement diminuée par la découverte des plagiats latins ou italiens de Du Bellay. La chose allait de soi à l'époque, et quand à l'intervention de sources italiennes, on s'étonnerait plutôt du contraire. Dans tous les domaines, la France de la Renaissance est à la remorque de l'Italie, sans excepter l'emploi, l' « illustration » de la langue vulgaire. P. Villey s'en était bien douté. Précisons que nous nous trouvons en présence d'une véritable émulation des deux langues qui se disputaient la succession du latin, émulation très profitable aux deux parties. Dès les premiers chapitres de la *Deffence* retentit la trompette guerrière : *Que la langue française ne doit être nommée barbare.* « Barbare », elle l'était principalement pour les Italiens. Toute l'apologétique de la langue française au xvi^e^ siècle, jusqu'à Henri Estienne, est venue, pourrait-on dire, de cette injure.

La *Deffence* s'adresse donc en premier lieu aux Italiens. Mais elle s'adresse aussi aux entêtés de la poésie moderne en latin et en grec. Et enfin, sur le plan de l'art poétique, elle s'adresse aux partisans de l'école de Marot, fussent-ils aussi modérés, aussi « avancés » eux-mêmes qu'un Thomas Sebillet. Il importait de rénover la poésie française par l'imitation des anciens, distincte de leur traduction. La formule contenait en germe toute la littérature classique. C'est elle surtout qui déchaîne l'enthousiasme de la jeune Pléiade, cet enthousiasme qui est peut-être la marque prédominante de la

Deffence, et la cause d'une popularité qui n'est pas encore éteinte. Le mot même d'*illustration* en est transfiguré. Du Bellay le doit, semble-t-il, à Sebillet. Mais dès 1509, Claude de Seyssel, dans son fameux « proème » parlait d'enrichir et *magnifier* la langue française, par des traductions il est vrai. Rien de tel que certains mots pour s'imposer à l'attention non seulement des rois, mais des foules. La trouvaille de Du Bellay est d'avoir enchassé le mot sensationnel, le mot d'*illustration* dans un titre.

ALEXIS FRANÇOIS.

Dictionnaire des lettres françaises : Le seizième siècle. Un vol. in-4° de XXV-718 pages. Paris, A. Fayard, 1951.

Il faut louer Mgr Grente et les autres promoteurs de cette entreprise, — R. Barroux, A. Pauphilet et Mgr L. Pichard, — d'avoir vu grand. Il nous manquait un dictionnaire de la littérature française. Celui qui commence à paraître, comprendra six volumes. C'est dire les services qu'il rendra, à l'étranger comme en France, aux admirateurs et aux historiens de notre littérature.

On y trouve non seulement les noms des écrivains de talent, mais aussi ceux de personnages justement oubliés, qui ont participé à un courant littéraire. Personne ne connaît Marie de Brabant ; mais, en paraphrasant en vers le *Cantique des Cantiques*, elle a collaboré à la poésie biblique du XVIe siècle. Ni Bellaud de la Bellaudière ; mais son œuvre en provençal est un chaînon entre celle des troubadours et celle des félibres. Les juristes, les humanistes, les éditeurs ne sont pas oubliés. Et aussi les auteurs étrangers, comme Castiglione, qui ont eu un grand succès en France. Les titres des ouvrages anonymes figurent à leur place alphabétique. La disposition est très lisible et commode. Les articles sont précis, et, en général, ils tiennent compte des recherches récentes. Chaque notice est suivie d'une bibliographie des œuvres de l'auteur et des ouvrages à consulter.

En outre, on a consacré d'importants articles aux genres littéraires (adages, amours, anagrammes, etc.), et aux influences (Anacréon, Anthologie, D. Caton, Cicéron, Hérodote, Hésiode, Moyen Age, Platon, Quintilien, Roman de la Rose, Sénèque, Virgile, Espagne, Italie). On trouvera à la page 717 la liste de ces articles généraux.

Les collaborateurs ont été bien choisis : par exemple, Renaudet pour les articles *Humanisme*, *Érasme*, *Lefèvre d'Étaples* et *Calvin* ; Chamard pour les poètes et les genres poétiques ; Saulnier pour de nombreux humanistes ; Barroux pour quantité d'auteurs peu connus ; Pauphilet pour l'article *Moyen Age au XVIe siècle*.

Dans la brillante préface qui ouvre le livre [1], Mgr Grente prévoit qu'on reprochera à son équipe d'avoir été tantôt oublieuse, tantôt trop accueillante. Puisqu'il nous y invite, signalons quelques articles, peu nombreux, à dire vrai, qui nous semblent superflus, ou dont nous regrettons l'absence. Superflus : les personnages nés dans des provinces qui n'étaient pas encore françaises, qui n'ont pas vécu dans les limites de la France d'alors ou de maintenant, et qui n'ont pas employé notre langue, par exemple, Raphelengius et Lycosthènes (qu'on ne songera pas à chercher à Wolffhardt), à plus forte raison, l'italien Bellarmin. Oubliés : l'influence d'Homère, d'Ovide, d'Horace, de Pétrarque, de Plutarque, de Tite-Live, de Machiavel, et d'Aristote, à qui la vogue de Platon n'a pas fait autant de tort qu'on le dit

1. Elle est suivie d'une *Vue générale sur le XVIe siècle*, de P. Champion, qui est colorée, animée, mais parfois rapide et aventurée ; p. 17, lire *Guillaume*, et non *Jean du Bellay* ; p. 20, *Bradamante* n'est pas une pastorale ; p. 19, les affimations péremptoires sur le théâtre sont critiquables.

communément[1]. Il manque un article *baroque* : de nos jours, on qualifie de *baroques* un certain nombre d'œuvres poétiques de la seconde moitié du XVIe siècle, en particulier, celles de Jean de Sponde et d'Agrippa d'Aubigné.

D'autre part, on travaille beaucoup, dans plusieurs pays, sur la Renaissance française. Aussi eût-il fallu, dans toute la mesure du possible, tenir les bibliographies à jour. Ne sont pas mentionnés : le savant livre de Hutton sur l'Anthologie en France, les nombreux écrits publiés en ces dernières années sur Marguerite de Navarre, les remarques pénétrantes de Marcel Raymond sur d'Aubigné, la brochure de Lesueur et Bodin sur Cassandre.... Récemment, des hellénistes tels que P. Mazon et P. Costil ont dit grand bien de la traduction d'Homère par Certon, et j'ai révélé la participation d'Amyot à celle de la *Sophonisbe* du Trissin.

Je signale, enfin, que pour certains articles les épreuves n'ont pas été revues de près : corriger, p. 88, *Blixene* en *Polixène* ; p. 201, *Rinch* en *Kinch* ; p. 593, *Caslon* en *Castiglione*. Sans doute, on fera paraître avec le dernier tome les *Addenda et errata*.

D'ores et déjà, ce dictionnaire doit faire partie de la bibliothèque de « l'honnête homme ».

RAYMOND LEBÈGUE.

W. G. MOORE. **Molière, a new criticism.** 1 vol. in-16 de 136 pages, Oxford, Clarendon Press, 1949.

Ce petit livre est plein d'idées, et d'idées excellentes. C'est un essai, court et dense, agréable à lire et original. C'est l'œuvre d'un « honnête homme » qui repense Molière. M. Moore fait preuve d'une grande liberté d'esprit et présente ses réflexions d'une manière fluide, discontinue, et expressive. Il n'utilise pas les méthodes traditionnelles de l'histoire littéraire : très bien informé, malgré quelques minimes erreurs de détail [2], son ouvrage ne se soucie guère de rattacher l'œuvre de Molière à son temps ou d'y distinguer une évolution ; s'il analyse, avec pénétration, l'*École des Femmes*, *Tartuffe* ou le *Misanthrope*, ce n'est que pour y trouver des aspects du génie de Molière. Ce qu'il scrute sans relâche, par cent moyens divers, c'est la totalité de l'œuvre, considérée, dit-il, comme une sorte de « poésie » (p. 131) ; peu lui importe que Molière n'ait probablement pas eu conscience des ressorts qu'il décèle (p. 127) ; on reconnaît là une méthode souvent recommandée par Valéry.

Elle entraîne un refus de s'intéresser à des questions longuement traitées par la critique moliéresque du XIXe siècle et d'une partie du XXe : M. Moore ne croit pas que les sentiments personnels ni les idées de Molière s'expriment par la bouche de ses personnages. Pas de confession plus ou moins déguisée, pas de philosophie, pas de morale : ces problèmes sont pour lui inexistants ou insolubles. Ce qu'il apporte de positif, c'est une interprétation de l'œuvre fondée sur la profession de Molière acteur, et sur son sens de l'humain. Au centre des réflexions de M. Moore sur le « jeu » dans la comédie de Molière est le masque : présent parfois, symbolique toujours, il définit le héros comique, qui cherche à cacher sa vraie nature, s'isole par là de la société réelle et ne peut aboutir qu'à un dénouement de fantaisie ; le jargon même,

1. De ces philosophes, un Lefèvre d'Étaples, un Le Roy auraient pu dire : « Ce sont deux puissants dieux » !

2. Par exemple, p. 31-32 : Gros René (c'est-à-dire du Parc) est sans doute un lapsus pour Gros Guillaume ; Floridor ne saurait être nommé parmi les acteurs de farce ; Gherardi, qui avait une dizaine d'années à la mort de Molière, ne peut être considéré comme un contemporain de celui-ci.

arme des fourbes, est un masque du langage. Mais cette stylisation, M. Moore y insiste, n'exclut jamais l'homme : les héros comiques sont certes des obsédés, des caricatures ; pourtant le public se reconnaît en eux, sympathise avec eux dans une certaine mesure, et trouve quelque chose d'humain jusque chez les plus grands scélérats.

Ce sont des pages parfois discutables, mais presque toujours très suggestives. Il y aurait le plus grand intérêt à ce que les directions de pensée qu'elles indiquent soient explorées méthodiquement avec toutes les ressources de l'histoire et de la technique.

JACQUES SCHERER.

B. D'ANDLAU, **Chateaubriand et « les Martyrs ». Naissance d'une épopée.** Un vol. in-8° de 339 pages. José Corti, 1952.

M. Armand Weil a dit ici même (avril-juin 1952) l'intérêt de l'édition que Mme d'Andlau a procurée des *Martyrs de Dioclétien, version primitive et inédite des Martyrs*. On trouvera, dans ce nouvel ouvrage, une étude remarquable de ce passage du roman à l'épopée, qui paraît ressortir de la comparaison des textes.

Cette question pose celle de la nature même de l'exemplaire exhumé. Mme d'Andlau a formulé diverses hypothèses. Notre préférence irait à celle qui nous invite à voir, dans l'exemplaire Vintimille, une sorte d'épreuve de travail, analogue à l'une de ces copies dactylographiées qu'un écrivain fait établir pour y voir plus clair dans ses premiers brouillons. Mme d'Andlau a invoqué quelques exemples, — celui de Ballanche, notamment, — auxquels on pourrait ajouter celui de Balzac. Ce qui semblerait paradoxal, dans toute autre explication, c'est que Chateaubriand eût fait commencer le tirage d'un ouvrage qui était si loin d'être achevé : avec le récit d'Eudore, lui-même inachevé, le thème des *Martyrs* n'est pas encore amorcé ; or le livre s'appelle *Les Martyrs de Dioclétien*. Nous avons affaire à un état encore très incomplet, remontant au début de 1806 au plus tard, c'est-à-dire antérieur au *Voyage en Orient*.

Ce travail en deux temps, c'est celui des *Natchez* ; c'est, à certains égards, celui des *Mémoires d'Outre-Tombe*, qui sont allés du style des mémoires au style des poèmes en prose. Ceux qui se souviennent de certain acte d'*Iphigénie en Tauride* savent que c'est aussi le travail de Racine. Un prosateur fournit des scénarios à un poète : est-ce aussi le secret de Flaubert ; ou Flaubert suit-il, souvent, une marche inverse ?... Mais, à l'interprétation qui nous séduirait, Mme d'Andlau répond par avance. Et son objection est forte : elle la tire de l'absence du merveilleux dans l'exemplaire Vintimille. Il s'est surajouté du dehors ; rien ne le préparait dans l'aménagement du premier texte [1].

Si l'on s'efforçait, à tout prix, d'opposer objection à objection, l'on rappellerait les idées que s'est formées Chateaubriand du rôle dévolu au merveilleux : « Klopstock est tombé dans ce défaut d'avoir pris le *merveilleux* du christianisme pour *sujet* de son poème » (*Génie du Christianisme*, II, I, 4). — « On peut reprocher au *Paradis perdu* de Milton, ainsi qu'à l'*Enfer*

1. Cependant, que l'on nous permette une remarque : une grande partie de ces huit livres, tout le récit d'Eudore, ne comportait pas de merveilleux. Eudore n'a pas été témoin de ces scènes qui ont pour théâtres le Ciel et l'Enfer ; on peut même s'étonner de l'entendre dire, dès le temps de l'exemplaire Vintimille : « Les chastes épouses des Patriarches détournèrent la tête et mon Ange protecteur, se voilant la face, remonta vers les cieux. » S'il en avait eu le dessein, je crois que l'Enchanteur aurait après coup, et sans peine, baigné de merveilleux ce récit. Nul ne sait mieux jouer son thème sur deux instruments. Qu'on se souvienne de l'épisode de Ruth et de Booz présenté tour à tour, dans le *Génie*, en style biblique et en style homérique.

de Dante le défaut dont nous avons parlé : le *merveilleux* est le *sujet* et non la *machine* de l'ouvrage. » (*Ibid.*, II, I, 3.) *La machine* : tel est bien le mot ; et il n'était pas besoin qu'une machine figurât dans le scénario, — si du moins on veut bien accorder que le texte Vintimille est comparable à un scénario.... Au surplus, l'idée d'introduire l'Enfer dans le cours du récit d'Eudore peut fort bien n'être pas venue dès l'abord à l'esprit du poète ; il la regarde comme une hardiesse qui est tout près de blesser les lois du genre : « Ce récit étant très long, dit une note, je l'ai interrompu plusieurs fois pour délasser le lecteur ; j'ai même *osé* le couper entièrement vers le milieu par le livre de l'Enfer. *Cette innovation dans l'art*, la seule que je me sois permise, était apparemment nécessaire, etc. » Cet interlude infernal, il s'y est résigné quand il a cru, après coup, s'apercevoir que le récit était trop long : l'interlude ne pouvait donc préexister à l'ensemble du récit [1].

Ce ne sont là que légers doutes. Nous serions tout prêt à y renoncer ; car nous entrevoyons un bien curieux et attachant problème d'art, dans cette hypothèse d'un poème qui, par la vertu même du sujet, de l'époque, ou d'une évolution intérieure, s'est substitué à un roman. A ce problème, M^me^ d'Andlau propose plusieurs solutions. Mais toutes, je crois, peuvent se rapporter à celle-ci : l'avènement du goût Empire, succédant à cette forme du préromantisme à laquelle avait répondu *René* : 1802-1809, sept années où une génération a changé de décor et d'âme.

Quelques noms représentent cette métamorphose : Prud'hon, Canova, et la révélation presque secrète encore de cet André Chénier dont Chateaubriand, — M^me^ d'Andlau le rappelle, — a connu des poèmes par Pauline de Beaumont. De là une tonalité plus harmonieuse, une lumière de théâtre, peut-être, mais aussi de poésie. C'est ce que nous croyons reconnaître dans certaines corrections, comme celle qui fait disparaître, au seuil des *Martyrs*, une transposition d'art empruntée à un marbre du Capitole, et lui substitue un tableau de Girodet. Signe d'amitié à Girodet, assurément ; mais aussi, retour à la Grèce, qui est le cadre de cet exorde, et qui reparaît à la faveur d' « un successeur d'Apelle » : dans la première version, « la Ville Éternelle », le musée du Capitole, faisaient disparate dans un tableau que les Napées, les Dryades, décoraient d'un si gracieux hellénisme.

Ne pourrions-nous ajouter cette conjecture : vers le temps où s'achevait la version de l'exemplaire Vintimille, Chateaubriand aurait relu des œuvres qui éveillaient en lui un désir de poème ? Il publie, dans le *Mercure de France* du 2 février 1805 un article, *Sur une nouvelle édition des œuvres complètes de Rollin* : article peu significatif, il est vrai, — mais qui l'a peut-être amené à rouvrir le *Traité des Études*. Dans ce traité, l'article IV du chapitre *De la poésie en général* s'intitule : *Est-il permis aux poètes chrétiens d'employer dans leurs poésies le nom des divinités païennes ?* A cette occasion, le bon recteur se demande comment plaire dans la poésie épique : « C'est sans doute en formant d'abord un plan ingénieux de toute la suite de son action, *en transportant dès l'entrée son lecteur au milieu ou presque à la fin du sujet*, en lui laissant croire qu'il n'a plus qu'un pas à faire pour voir la conclusion de l'action, en faisant naître mille obstacles qui la reculent et qui irritent les désirs du lecteur... ». Voilà, précisément, à quoi s'efforce le livre des *Martyrs de Dioclétien* : n'est-il pas, dès lors, poésie épique ?

A cette époque, Chateaubriand prépare son voyage d'Orient. Il avait, dès le *Génie du Christianisme* (II, I, 4), cherché quelques pressentiments de l'Égypte dans ce poème du P. Lemoyne sur saint Louis que cite M^me^ d'Andlau. « Il y règne, disait-il, une sombre imagination très propre à la peinture

1. Je ne sais, aussi, si l'on se persuadera aisément que *Les Martyrs*, dès l'origine, n'ont pas été conçus comme un poème en opposition à un autre poème, *La Guerre des Dieux* de Parny, qui avait si vivement indigné l'émigré de Londres.

de cette Égypte pleine de souvenirs et de tombeaux, etc. » Serait-il invraisemblable qu'il se fût reporté à cette « épopée chrétienne » avant d'aller voir l'Égypte et d'écrire le livre XI des *Martyrs* [1] ?

Le voyage en Orient lui a fait aussi relire *Télémaque*, qu'il cite longuement dans l'*Itinéraire*. Or, dès le temps de l'*Essai sur les révolutions* (I, 24), *Télémaque* était pour lui le type même du poème en prose. Il l'opposait, comme « monument imité de l'antique », et pêle-mêle avec des tragédies de Voltaire, à la prose de Rousseau. Par-delà *Télémaque*, il connaissait des romans édifiants du XVIIe siècle, qui affectent un ton de poème : tel l'*Agathonphile* de Camus [2], qu'il cite dans la *Défense du « Génie du Christianisme »*, et dont le sous-titre est : *Les Martyrs siciliens*. Au reste, la limite était encore indécise entre le roman et le poème. Furetière avait dit, en tête du *Roman bourgeois* : un roman « n'est rien qu'une poésie en prose » ; Boileau, dans ses *Réflexions sur Longin* : « Nos romans, qui sont des espèces de poèmes » ; et, dans sa lettre de 1700 à Charles Perrault : « Ces poèmes en prose que nous appelons romans... ». De toutes parts, Chateaubriand rencontrait ce genre dont l'équivoque même fait le charme [3] ; en Amérique, avec *Les Incas* de Marmontel ; en Orient, avec *Les Ruines* de Volney ; et surtout dans les délicieux *quadri* de sa sœur. De ces sortes de *quadri*, il y en aura dans *Les Martyrs* ; il y en avait déjà dans *Les Martyrs de Dioclétien* [4].

On pourrait se poser une dernière question : quels éléments de mémoires autobiographiques contenait le roman, avant qu'il ne devînt poème ? N'était-il pas comme une première épreuve des *Mémoires d'Outre-Tombe*, — ou plutôt une seconde épreuve, si la première est *René* ? Mme d'Andlau a vu les rapports qui unissent ces trois œuvres inséparables. L'Etna de *René*, elle l'a bien reconnu, préfigure le Vésuve où monte Chateaubriand dans le *Voyage en Italie*, et où le suit Eudore dans son récit. L'analogie est plus frappante encore en un passage supprimé des *Martyrs de Dioclétien* : « Le sommet du Vésuve est peut-être un des points de la terre qui convient le mieux à un observateur chrétien. Lorsqu'assis parmi les laves qui ont recouvert Herculanum, j'aperçois au loin les délicieuses campagnes de Naples, etc. ». Si ce passage a disparu, sans doute est-ce pour ses ressemblances mêmes avec *René* [5] ; mais qui ne regretterait ce sacrifice ? Et qui ne s'étonne, devant le texte de 1809, que l'on ait dérangé un ermite du Vésuve sans cause bien apparente ?

C'est une joie pour les fidèles de Chateaubriand d'avoir sous les yeux les deux livres qu'ils doivent à Mme d'Andlau. Leur regard va du texte des

1. Il y a, dans *Les Martyrs de Dioclétien*, des restes de la préciosité baroque du P. Lemoyne : « Ses larmes éteignaient les feux que ses accents avaient fait naître. » (*Martyrs de Dioclétien*, p. 312). — « Le grand feu de son cœur lui fait mépriser l'eau », disait le chantre de saint Louis.

2. Partiellement réédité par M. l'abbé Sage. On y rencontre un mouvement : « Infortunée Cassandre, serai-je toujours, etc. », que l'on retrouvera curieusement, en 1830, dans un discours célèbre de Chateaubriand : « Inutile Cassandre, il ne me reste plus, etc. ».

3. M. Daniel Mornet, dans son introduction à *La Nouvelle Héloïse*, t. I, p. 371, a dressé une liste de poèmes en prose à cadre antique, publiés de 1761 à 1763 ; Mme Durry a rendu compte ici même (janvier-mars 1937) de l'ouvrage de Vista Clayton sur le poème en prose dans la littérature française du XVIIIe siècle. On trouvera aussi des indications chez Bruno Petermann, *Der Streit um Vers und Prosa*, thèse de Berlin, 1913.

4. Par exemple, au livre V, le pastiche d'Horace : « Loin d'ici, bandelettes sacrées, etc. », se trouvait, plus brièvement il est vrai, dans ces premiers *Martyrs*.

5. Il semble que la source principale du tableau de René sur l'Etna ait été découverte par M. Jacques Voisine, *Le Volcan de René* (*French Studies*, avril 1951) : il s'agit d'un roman anglais de 1781 ; et il se trouve que c'est le Vésuve qui y est évoqué, non l'Etna.

Martyrs de Dioclétien au commentaire de *Chateaubriand et « les Martyrs »*. Leur esprit va des raisons sur lesquelles s'appuie sa thèse aux raisons inverses qui paraissent s'ouvrir à leurs hypothèses.

PIERRE MOREAU.

HONORÉ DE BALZAC, **La Comédie humaine,** édition nouvelle en vingt-cinq volumes in-12 par Albert Prioult. Hazan, 1949 sq. En cours de publication.

En étudiant jadis les œuvres de Balzac antérieures à *La Comédie humaine*, M. Albert Prioult a ouvert la voie à des recherches fécondes. Il a publié de nombreux documents ; il a montré comment la connaissance des romans de jeunesse pouvait éclairer l'interprétation des romans de la maturité ; il a révélé, chez l'écrivain débutant, les signes d'une « vocation philosophique » dont le retentissement fut profond et durable. Tous les balzaciens doivent lui savoir gré de son enquête, surtout ceux qui se sont attachés, après lui, à l'étude de la même période, alors même que leurs découvertes personnelles les conduisent à nuancer ou à corriger certaines affirmations de leur devancier.

Aujourd'hui, M. Prioult aborde le texte même de *La Comédie humaine*. Seul, il assume la publication intégrale de l'œuvre immense en vingt-cinq volumes ; pour chaque roman, il rédige une introduction particulière et il établit de nombreuses notes. Huit volumes fort élégants sont déjà parus [1]. Ils se succèdent, à vrai dire, dans un ordre déconcertant, ou plutôt sans ordre, selon la commodité de l'éditeur et du commentateur, auxquels nous devons accorder sur ce point un large crédit, en reconnaissance du bel effort qu'ils s'imposent ; néanmoins, pour juger de l'économie d'ensemble, nous devrons attendre la publication du tome premier, où est prévue une préface générale.

Les notices sont composées avec soin. M. Prioult décrit très minutieusement la genèse des divers romans : pour poser tous les jalons nécessaires, il cite à foison des extraits de la correspondance où l'écrivain consignait au jour le jour le progrès de ses travaux. Ces revues sont fort utiles, mais un peu lourdes ; peut-être tiennent-elles une place excessive par rapport à l'étude interne. Pourtant, sur la signification générale de chaque roman, sur son rôle dans *La Comédie humaine*, l'essentiel au moins est dit ; et M. Prioult connaît bien l'état actuel de la critique balzacienne, encore qu'il laisse délibérément de côté plusieurs ouvrages importants.

Les notes sont de valeur un peu inégale. Le lecteur en quête de renseignements substantiels est déçu parfois, lorsqu'il se reporte à la fin du volume, d'y trouver des indications d'une généralité encyclopédique ou d'une banalité élémentaire : est-il utile de nous avertir que telle mention de la Belle au Bois dormant, dans *La Femme de trente ans*, est un souvenir de Perrault ? [2] que « la Du Barry fut, après la Pompadour, la maîtresse bien connue de Louis XV » ? [3] que « Marion Delorme est l'héroïne d'un drame de Victor Hugo » ? [4] que Chérubin est un « personnage bien connu du *Mariage de Figaro* » ? [5] Parfois encore, des précisions manquent : à quoi sert

1. Tomes V : *Gobseck, La Femme de Trente Ans, Le Père Goriot* ; VII : *Ursule Mirouët, Eugénie Grandet* ; VIII : *Pierrette, Le Curé de Tours, La Rabouilleuse* ; X : *Les deux Poètes, Un grand homme de province à Paris* ; XI : *Les Souffrances de l'Inventeur. Histoire des Treize* ; XII : *César Birotteau, La Maison Nucingen, Comment aiment les filles* ; XV : *Le Cousin Pons, Un homme d'affaires, Un Prince de la Bohème, Gaudissart II* ; XX : *Le Curé du Village, Le Lys dans la Vallée.*
2. Tome V, p. 662.
3. Tome XII, p. 726.
4. *Ibid.*
5. Tome V, p. 688.

d'indiquer que Nucingen reparaît « dans plusieurs romans balzaciens »[1], si l'on ne précise lesquels ? et si l'on croit opportun d'observer que Balzac emploie souvent l'expression « beau idéal »[2], il faut ajouter que cette expression revenait de la façon la plus courante dans les polémiques littéraires de la Restauration. Il semble en outre que M. Prioult cède à la tentation de retrouver trop complaisamment dans les romans de la maturité le souvenir des œuvres de jeunesse : nous comprenons qu'il conserve quelque faiblesse pour *Sténie* ; mais lorsque Balzac évoque « la Lampe merveilleuse », devons-nous vraiment penser qu'il fait « une allusion voilée » à *La Dernière Fée* [3] ? Çà et là se glissent enfin des erreurs : Lamartine a publié ses *Nouvelles Méditations* en 1823 et non pas en 1821 [4] ; Balzac, imprimeur, n'a pas fait à proprement parler « faillite » [5] ; il n'a certainement pas attendu, pour lire *Don Quichotte*, « la traduction de Viardot en 1836 » [6] ; il ne songe pas à « l'épisode des cerises » [7] dans les *Confessions* (ces mots désignent traditionnellement le passage où Jean-Jacques conte son aventure avec M^lles^ Galley et de Graffenried) lorsque d'Arthez se souvient d'avoir, dans sa chambre, mangé « comme Rousseau, du pain et des cerises, mais sans Thérèse » ; et l'on s'étonne de voir M. Prioult comparer Rubempré à... Monsieur le Trouhadec [8], pour la seule raison que le jeune héros de Balzac se lance dans la débauche.

Mais les imperfections de détail sont inévitables dans un commentaire aussi ample. Beaucoup plus nombreux sont les renseignements érudits, les rapprochements frappants ou ingénieux, les textes cités à propos. Au total, cette nouvelle édition de *La Comédie humaine* mérite d'être recommandée comme un très bon instrument de travail.

PIERRE-G. CASTEX.

JOSEPH BOLLERY, **Léon Bloy. I. Origine. Jeunesse et Formation. 1846-1882. — II. Ses débuts littéraires. Du Chat Noir au Mendiant ingrat. 1882-1892.** Albin Michel, 1947 et 1949, 2 vol. in-8°, 486 et 465 pages.

Il reste encore à l'auteur de cet important ouvrage à retracer dans un prochain volume les vingt-cinq dernières années de la vie de Léon Bloy. Mais déjà M. Joseph Bollery a apporté sur la personne et sur l'œuvre de l'auteur du *Désespéré* une telle abondance de documents, en grande partie inédits, que la figure d'un écrivain si souvent méconnu de son vivant, et si passionnément discuté après sa mort, nous apparaît dans une lumière plus sereine. Pourtant, ni l'injustice ni la passion ne doivent demeurer étrangères à la survie d'un homme qui n'a jamais rien fait pour les éviter, parce que son tempérament de lutteur y puisait une énergie sans cesse renouvelée. On doit ajouter aussitôt que si M. Joseph Bollery n'a jamais rien fait pour écarter les témoignages de violence ou pour les édulcorer, son attitude personnelle est celle d'un historien objectif et d'un critique impartial.

Deux chapitres essentiels dominent la première période. La guerre de 1870-1871, qui après une jeunesse difficile, tourmentée et comme anxieuse d'une grande attente, apporte au futur auteur de *Sueur de sang* une sorte de révélation. C'est dans les scènes d'horreur dont il a été témoin, dans le

1. *Ibid.*, p. 658.
2. Tome XII, p. 729.
3. Tome X, p. 625.
4. *Ibid.*, p. 630.
5. *Ibid.*, p. 14.
6. Tome XII, p. 716.
7. Tome X, p 608.
8. Tome X, p. 211.

spectacle de la défaite qui le laisse un instant anéanti, qu'il pressent sans doute pour la première fois sa vocation de prophète. Le second chapitre est la rencontre de Léon Bloy avec Anne-Marie Roulé, celle qui sera la Véronique du *Désespéré*. Les cinq années de cette liaison, si peu semblable à la vulgaire aventure galante d'une jeunesse d'étudiant, sont reconstituées à l'aide des confidences pathétiques empruntées à sa correspondance. C'est à l'occasion d'un épisode de cette importance qu'on mesure le besoin et le force de l'amitié chez un homme qui plaçait toutes les « entreprises » de sa vie sur le plan de l'absolu : ici la figure de Georges Landry, celle de Barbey d'Aurevilly, celle d'Hello, leur influence sur l'évolution de Bloy, sont mises en pleine lumière.

Ces pages paraissent beaucoup plus intéressantes que les scènes de colères et de brouilles, si caractéristiques pourtant, mais trop ressassées et trop souvent exploitées sans générosité. N'ont-elles pas perdu rétrospectivement de leur virulence ? On se le demande en abordant le deuxième volume de M. Joseph Bollery, qui contient l'histoire du *Désespéré*, livre capital, mais aussi celle d'un temps où Bloy, bien malgré lui, fait figure d'homme de lettres, journaliste, conteur, pamphlétaire, historien, à cette époque si curieuse de notre littérature où naturalisme et symbolisme cherchent souvent leur voie très près l'un de l'autre. Léon Bloy au *Chat Noir* et au *Figaro*, ses relations avec Villiers de l'Isle-Adam, Péladan et Huysmans, sa rencontre avec celle qui devait devenir sa femme, autant de pistes en apparence divergentes et aventureuses, qui nous acheminent peu à peu vers le *Mendiant ingrat*, prélude aux dix volumes du *Journal*, au terme duquel Bloy pacifié, mais non désarmé, parviendra par la *Porte des humbles* au *Seuil de l'Apocalypse*.

ÉDOUARD MAYNIAL.

Studies in French Language, Literature and History. 23 essays presented to R. L. Graeme Ritchie. Un vol. in-8° de XVI-260 pages, Cambridge (Angleterre), University Press, 1949.

Ce volume d'hommage à M. Ritchie, qui a enseigné pendant vingt-six ans la langue et la littérature françaises à l'Université de Birmingham, comprend vingt-trois articles, dont cinq sont consacrés à des problèmes de linguistique ou de philologie. L'histoire de la littérature française est représentée par neuf articles. M. E. A. Francis étudie le poème *Guillaume d'Angleterre*, attribué à Chrétien de Troyes. M. R. C. Knight, sous le titre : « *Brûlé de plus de feux...* » éclaire l'attitude de Pyrrhus dans *Andromaque* par le rappel de la longue tradition qui montre Achille amoureux de Polyxène ; il analyse à ce point de vue Darès, Dictys, le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure, la *Mort d'Achille* de Hardy et celle de Benserade, et, à un point de vue un peu différent, la *Troade* de Sallebray. M. Denis Saurat loue l'édition de 1942 des *Pensées* de Pascal de M. Z. Tourneur et critique sévèrement celle de Brunschvicg. Mlle Elfrieda Pichler fait revivre une amitié entre deux « honnêtes gens » fort différents, Bussy-Rabutin et le P. Rapin. Le « dandysme esthétique » de Théophile Gautier est étudié par M. J. M. Milner. M. J. S. Wood se demande quelles sont les raisons de la brusque conversion des Goncourt au réalisme vers 1860 et l'attribue en partie à l'influence de Taine. M. H. G. Wood compare Ernest Renan et Alfred Loisy. M. H. F. Stewart retrace l'organisation et l'atmosphère des entretiens de Pontigny dirigés par Paul Desjardins de 1910 à 1939. M. H. J. Hunt consacre un long et élogieux article à l'œuvre dramatique de M. René Bruyez, qui fut longtemps secrétaire-général du théâtre de Dullin.

Sept autres études intéressent plus particulièrement la littérature comparée. M. Fraser Mackenzie donne un aperçu des richesses de la Bibliothèque

de Malle, où l'on trouve de nombreuses traductions françaises anciennes d'œuvres anglaises. M. H. B. Evans dresse une bibliographie des traductions anglaises de Voltaire au XVIIIe siècle. M. Roy Pascal compare la méthode de l'autobiographie dans les *Confessions* de Rousseau et dans *Dichtung und Wahrheit* de Goethe. M. Ivor D. O. Arnold attire l'attention sur Henry Francis Cary qui, quelques années avant Sainte-Beuve, a exprimé de l'admiration pour la poésie française du XVIe siècle. De nouvelles précisions au sujet de l'influence de Robert Burns sur Leconte de Lisle sont apportées par M. A. Lytton Sells. M. F. C. Roe montre quelques origines de la notion du caractère national anglais qui était celle de Taine. M. L. A. Bisson enfin note des rapprochements significatifs entre certaines idées de Thomas Hardy et le roman de Marcel Proust.

L'histoire proprement dite ne paraît représentée dans ce recueil que par deux articles. L'un d'eux est celui où M. J. Deschamps montre que Napoléon a eu en Angleterre même, et même de son vivant, des admirateurs, et surtout des admiratrices.

Jacques Scherer.

Mario Roques, **Études de Littérature française**. Un vol. in-8° de 162 pages. Société de Publications romanes et françaises, t. XXVIII. Lille (Giard) et Genève (Droz), 1949.

M. Mario Roques a eu l'excellente idée de réunir en un volume un certain nombres d'études linguistiques et littéraires, dispersées jusqu'ici un peu partout et souvent d'un accès difficile. L'œuvre est d'un philologue, dans la première acception du mot, celui qui travaille sur les textes à leur établissement et à leur interprétation : « l'art de lire », pour répéter le mot d'Éd. Tournier, cité par M. Roques lui-même.

La première moitié du volume porte sur des textes médiévaux, depuis la *Chanson de Roland*, jusqu'à Villon. Nous ne retiendrons ici qu'une remarque. Que veut dire exactement, dans *Aucassin et Nicolette* (III, 16), la remarque que fait le fils à sa mère au sujet de son amie Nicolette : *Sa biautés le cuer m'esclaire* ? Sans doute, une quantité impressionnante d'exemples, cueillis de partout, ne laisse aucun doute sur le sens précis de cette locution qui signifie « me soulage le cœur ». Cette beauté serait, selon l'interprétation de M. Roques, aux yeux du jeune amoureux une preuve de la noble origine de l'enfant trouvée et écarterait donc tout souci qu'on pourrait avoir au sujet d'une mésalliance. J'avoue que l'argumentation, très subtile, ne m'a pas tout à fait convaincu. Il me semble que dans *esclairier* l'autre sens du mot, celui d' « éclairer », d' « illuminer », a pu jouer ici et que nous avons là le sens de « réjouir le cœur », le « remplir de lumière et de joie », que lui donnaient instinctivement les premiers éditeurs, qui ne songeaient pas même à discuter et à examiner le cas de plus près (voir les remarques de M. Roques lui-même, p. 49).

La même méthode d'exacte philologie s'applique aussi avec le même succès à des textes de français moderne. Ainsi, à propos du verbe « plantait » de La Fontaine, *Le Vieillard et les trois jeunes Hommes*, où M. Roques fait, en outre, un usage judicieux de l'iconographie. Un autre article sur la même fable est une étude de source. M. Roques fait voir de la façon la plus convaincante l'importance qu'avait pour le fabuliste la lettre XXXVI de Sénèque à Lucilius, dont on entend nettement l'écho ici et quelquefois encore ailleurs. Cela nous fournit une date, les environs de 1681, quand La Fontaine fit paraître la traduction en français des *Épîtres de Sénèque* par son parent, Antoine Pintrel, cela donne, en outre, en pénétrant dans le sec apologue d'Abstemius, à celui-ci une allure plus vivante et un caractère plus humain.

Sur Corneille, une étude rythmique et stylistique. Un examen approfondi

d'un monologue de *Rodogune* fait découvrir, ici et ailleurs, chez Corneille, dans des passages analogues, un procédé de versification qui ne semble guère avoir été remarqué jusqu'ici : des groupements tantôt sporadiques, tantôt continus des alexandrins en quatrains qui permettent à la pensée ou au sentiment un développement plus ample, grave et solennel, et rehaussent la noblesse de la tragédie à certains, moments pathétiques.

A propos du *Père Goriot*, M. Roques fait voir qu'un texte moderne peut donner lieu, autant qu'un texte médiéval, à des recherches sur la filiation et l'évolution des différentes versions, qui peuvent exister de ce texte. Le terrain est, il est vrai, plus solide que pour les textes du moyen âge, les résultats de ces recherches, par conséquent, plus précis. Les remaniements qu'on constate dans le roman de Balzac d'une édition à l'autre et qui montrent l'auteur à l'œuvre, polissant son ouvrage, révèlent un auteur peu soucieux de la forme et assez pauvre artiste (« médiocre travail d'épuration auquel l'œuvre n'a presque rien gagné »).

Même un Guillaume Apollinaire fournit à M. Roques matière à recherche philologique (« Guillaume Apollinaire, les vieilles chansons »). M. Roques décèle dans un certain nombre de chansons d'Apollinaire des réminiscences plus ou moins précises de vieilles chansons de France, remontant en partie même jusqu'aux anciennes « chansons de toile » du XII^e^-XIII^e^ siècle, telle la chanson des deux sœurs Gaiete et Oriour, dont on retrouve, non sans surprise, quelque chose du rythme et de l'inspiration poétique dans la chanson du Pont Mirabeau, avec un souvenir aussi, conscient ou inconscient, du Pont d'Avignon. Réminiscences vagues et brèves, un simple point de départ, qui ne s'imposent peut-être pas à toutes et à tous au même degré, mais qui n'en existent pas moins dans la plupart des cas cités ici.

Deux articles occupent dans ce volume une place un peu à part. M. Roques rend ici accessible l'Hommage qu'il avait adressé, il y a presque cinquante ans, le 14 mai 1903, à la mémoire de Gaston Paris qui venait de mourir (p. 117-135). Tout romaniste lira encore aujourd'hui avec émotion les pages où l'auteur trace, sous l'impression immédiate de l'événement, en une étude pénétrante le portrait du Maître, du savant, du professeur, de l'organisateur. Même si les conceptions d'aujourd'hui — c'est fatal — sur beaucoup de points, ne sont plus celles d'il y a un demi-siècle, Gaston Paris n'en reste pas moins un grand modèle, une des gloires les plus pures de notre discipline.

E. HŒPFFNER.

Littérature française, publiée sous la direction de J. BÉDIER et P. HAZARD. **Nouvelle édition**, refondue et augmentée sous la direction de PIERRE MARTINO. Deux forts vol. in-4° de VI-488 et 512 pages. Paris, Larousse, s. d., 1948 et 1949.

La première édition de cet ouvrage a paru à partir de 1926. Il ne sera donc question, ici, que des remaniements et additions qui ont été apportés à ces volumes. Dans le cadre tracé par J. Bédier et P. Hazard, dont les articles ont été conservés intacts, les professeurs, appelés par M. Pierre Martino, à poursuivre leur propre tâche ou celle de leurs devanciers disparus, se sont ingéniés à faire profiter cette littérature des vues nouvelles et des découvertes récentes qui avaient pu modifier les perspectives de l'histoire littéraire depuis un quart de siècle. C'est ainsi que, en ce qui concerne l'ensemble de l'œuvre, les bibliographies afférentes aux différents chapitres ont toutes été mises à jour : travail aussi utile que nécessaire. Chacune des parties de plus, s'ouvre maintenant par des mentions cursives sur les grands faits politiques (ainsi est conservé à l'évolution de la littérature son cadre humain) et se termine par l'exposé des rapports (influences subies et exercées) entre la France et l'étranger.

Pour ce qui concerne le moyen âge, M. Faral et M. Foulet n'ont eu qu'à reviser et moderniser leurs excellentes études sur cette période de notre littérature. Celles qui intéressent la première moitié du XVIe siècle (d'abord écrites par J. Plattard) ont été renouvelées par Pierre Jourda.

Des pages qui traitent de la seconde moitié du XVIe siècle et qui étaient dues à Pierre de Nolhac, Henry Bidou et Pierre Villey, on n'a conservé, en les remaniant un peu, que celles écrites sur Montaigne par le dernier. Le reste a été refait. M. Jean Baillou s'est attaché à dégager les caractères particuliers à la seconde génération de l'Humanisme, celle de 1547, s'efforçant de montrer comment l'attitude des Humanistes en face de la Réforme, dès lors affirmée, diffère de celle de leurs prédécesseurs en face de la Préréforme : une part importante a été consacrée à l'étude de ce divorce progressif entre les deux grands courants de pensée du XVIe siècle. Une place a été accordée à l'influence de la littérature néo-latine ainsi qu'aux rapports entre le développement de l'humanisme et l'état social de l'époque. Les poètes lyonnais n'ont pas été négligés. La Pléiade a été considérée, non plus comme la réunion de sept poètes, mais comme un mouvement poétique dont est dessinée l'évolution : formation par désagrégation de groupes précédents, élaboration de la doctrine éclairée par des traités de dates antérieures ou contemporaines, définition de certaines « lignées » de poètes.

A M. Lebègue était confié le soin de récrire les chapitres réservés au théâtre et à la poésie de 1547 à 1630. Il a mis en relief le nouvel aspect de cette période : le baroque (J. de Sponde, premières poésies de Malherbe, Th. de Viau), un des pôles d'attraction de la poésie, l'autre étant constitué par le classicisme latent. Dans le domaine du théâtre, M. Lebègue s'est intéressé à la lutte entre les genres traditionnels et les genres modernes, insistant sur les représentations au caractère spectaculaire de la tragédie des humanistes à laquelle la tragédie baroque fit bientôt une concurrence victorieuse. Garnier se voir accorder une demi-page ; son théâtre est rattaché à celui de Montchrestien. Dans d'autres chapitres, Bodin, Palissy, Béroalde de Verville, du Perron, Régnier, Desportes ont reçu une plus grande place ou ont été étudiés sous un éclairage nouveau. M. Jacques Lavaud, dans cette même partie, a traité des disciples de Malherbe et de Jean de Lingendes, de Camus, Bérulle et Saint-François de Sales.

M. Pintard, qui a conservé, en les remaniant, les pages de M. Bidou sur le théâtre et celles de M. Roustan sur Pascal, a moins refait les grands portraits qui n'appelaient que des retouches qu'ordonné des perspectives d'ensemble. Ainsi dans les chapitres sur les courants d'idées, il nous propose une vue moins unilatérale du temps de Richelieu et de Mazarin. Il suggère, à propos de Descartes, la fécondité des sources antiques où puise encore la pensée morale, fait apparaître à l'arrière-plan de Port-Royal les autres écoles de spiritualité et les autres styles de pensée ou d'expression religieuse, marque la force du réveil de l'apologétique et la variété des tentatives, et accorde rang, parmi les moralistes et penseurs profanes, non seulement aux libertins, mais aussi aux théoriciens de l'« honnêteté ». Dans le domaine proprement littéraire, a été rendue sensible l'originalité d'un temps qui évolue vers le règne des disciplines et du goût tout en gardant des singularités savoureuses. Une place a été donnée à Tristan, à Gombauld, à Saint-Amant, à Sarasin, aux comiques contemporains de Corneille. Le rôle de l'Hôtel de Rambouillet et celui de l'Académie ont été précisés. Enfin M. Pintard a montré comment la poésie galante et burlesque avait préparé le goût de la génération suivante en la détournant des ambitions du lyrisme pour rendre prépondérants les jeux de l'esprit.

Les pages dues à MM. Baillou, Lebègue et Pintard sont celles qui ont apporté le plus de nouveau. Pour ce qui est du règne de Louis XIV, il était difficile de transformer aussi complètement la présentation. M. Boudout

a cependant recomposé et récrit les chapitres sur les écrivains gens du monde sur La Fontaine, Molière et Racine, donnant une moindre importance à la biographie pour en accorder une plus grande aux questions d'art, montrant le caractère paradoxal du succès des *Maximes*, replaçant la poésie de La Fontaine dans son temps, étudiant le rire des comédies de Molière et les qualités proprement scéniques des tragédies de Racine. Si les chapitres consacrés à Malebranche par Roustan et à Boileau par J. Bédier ont été conservés sans modifications (à l'exception de quelques atténuations résultant de récents travaux sur le rôle départi au Législateur du Parnasse), M. Dedieu a revu les pages sur l'éloquence religieuse qu'avait traitée M. Moreau dans la première édition.

Le tome II s'ouvre sur les parties qui traitent du XVIII^e^ siècle et qui avaient été rédigées par Georges Ascoli et M. Daniel Mornet : c'est ce dernier qui a été chargé de les mettre à jour, travail qui a surtout porté sur la bibliographie, — laquelle a été également complétée par M. Martino dans le chapitre relatif à la littérature sous la Révolution et l'Empire, dû à P. Hazard.

Bien plus considérables sont les remaniements que M. Moreau a apportés à la deuxième partie : « De la Restauration au Second Empire » où se lisent d'abord d'intéressantes considérations sur les générations romantiques. Pour le reste, M. Moreau a eu le désir de respecter le texte primitif de Jean Giraud : toutefois, par de menus détails d'éclairage, il est arrivé à mettre ces pages au courant des plus récents travaux. De plus, on remarquera les modifications dans l'ordre des chapitres sur la Poésie romantique, le changement de certaines proportions en faveur de ceux qui, vers 1925, paraissaient encore des *minores*, comme Gérard de Nerval, l'importance conférée à Balzac, la distinction des tendances divergentes parmi les critiques. M. Fuchs a contribué à cette partie par un excellent chapitre sur le Théâtre romantique, où n'est pas oublié l'aspect matériel de la scène.

M. Martino, à qui incombait la lourde tâche de reprendre la direction de cette entreprise, a lui-même revu « Le Second Empire » qu'il avait écrit pour la première édition. Outre quelques corrections de détail, il y a lieu de remarquer que c'est maintenant tout un chapitre qui est consacré à Baudelaire et non plus quelques lignes : signe des temps ! La partie naguère dévolue à M. Chaumeix a été revue par celui-ci qui y a apporté peu de modifications (signalons cependant les restrictions qui concernent Anatole France).

A M. Hytier a été confiée « L'Époque Contemporaine » : travail difficile à un moment où toutes les valeurs ne sont pas encore classées. Les pages consacrées aux grands écrivains sont incontestablement les meilleures et quelques-unes sont même des modèles de critique littéraire. Malheureusement, et il n'était pas possible qu'il en fût autrement si l'on voulait être complet, bien des passages tournent au catalogue. Peut-être eût-il été plus recommandé d'établir un « Dictionnaire » des écrivains contemporains dont l'ordre alphabétique aurait permis de retrouver facilement les précisions cherchées sur tel ou tel auteur.

Il serait injuste de terminer ce compte rendu, à la fois trop long et trop bref [1], sans signaler la remarquable documentation iconographique dont a bénéficié cet ouvrage (elle a été en partie renouvelée), — remarquable en ce qui concerne tant la fidélité des reproductions que leur intérêt historique ou esthétique.

CLAUDE PICHOIS.

1. Mentionnons qu'un 2^e^ tirage de cette « nouvelle édition » est actuellement sous presse, d'où disparaîtront certaines inadvertances et où l'on trouvera quelques additions (un paragraphe sera notamment consacré à Charles-Louis Philippe).

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1952.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, ces notes ne relèveront que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Fromm (Hans). — Bibliographie deutscher Übersetzungen aus dem Französischen, 1700-1948... [4. Bd. Verzeichnis A. L.-M.]. Bibliographie des traductions allemandes d'imprimés français, 1700-1948. — Baden-Baden, Verlag für Kunst und Wissenschaft, 1951

— * Walter (Gérard). — Répertoire de l'histoire de la Révolution française. Travaux publiés de 1800 à 1940. ** Lieux. — Bibliothèque Nationale, Département des Imprimés, 1952.

— Macchia (Giovanni). — Gli studi di letteratura francese. — [In] * Cinquant'anni di vita intellettuale italiana, 1896-1946. Scritti in onore di Benedetto Croce..., a cura di Carlo Antoni e Raffaele Mattioli. — Napoli, Edizioni scientifiche italiane, 1950.

— Voir : *XVIII^e siècle. Divers.*

DIVERS

— * La Salle (Henri de). — Variations sur quelques femmes de lettres françaises. Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie de Mâcon..., le 25 mai 1951. — Mâcon, impr. Protat frères, 1951.

— * Lawton (Harold Walter). — The classical tradition in France. — Sheffield, University of Sheffield, 1951.

— * Pourrat (Henri). — Le Trésor des contes. — Gallimard, 1951, 3 vol.

— Billy (André). — Le secret professionnel littéraire — *Le Figaro Littéraire*, 23 février.

— Bruneau (Charles). — L'image dans notre littérature. — [In] Mélanges A. Dauzat.

— Descaves (Pierre). — Le secret professionnel littéraire. — *Études de presse*, janvier, juillet 1951.

— Escarpit (Robert). — La littérature comparée. — *Le Monde*, 22 janvier.

— Gordon (Bruce R.). — French influence on Mexican literature. — *The Emory University Quarterly*, October 1951.

— Henriot (Émile). — Le Trésor des contes. — *Le Monde*, 6 février.
— Maurois (André). — L'œuvre et son maître. — *Les Nouvelles Littéraires*, 31 janvier.
— Neri (Ferdinando). — La costruzione della storia letteraria francese. — [In] * Letteratura e leggende. — Torino, 1951.
— Ternois (René). — Le métier d'écrivain. — *L'Éducation Nationale*, 17 janvier.

Art et littérature. — * Hatzfeld (Helmut A.). — Literature through art. A new approach to French literature. — New York, Oxford University Press, 1952.
— Clarac (Pierre). — Initiation artistique et formation littéraire. — *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, 20 décembre 1951.

Langue. — * Georgin (René). — Pour un meilleur français. Nouvelle édition revue et augmentée. — Éd. A. Bonne, 1951.
— Uren (O.). — Le vocabulaire du cinéma français (I). — *Le Français moderne*, janvier, juillet.

Mélanges. — * Mélanges de linguistique offerts à Albert Dauzat... par ses élèves et ses amis. — Éd. d'Artrey, 1951.
— * Neri (Ferdinando). — Letteratura e leggende. Raccolta promossa degli antichi allievi con... la bibliografia degli scritti del maestro. — Torino, Chiantore, 1951.

Poésie. — * Galtier-Boissière (Jean). — Anthologie de la poésie argotique. De Villon à Bruant. Préface de Pierre Mac Orlan. — Crapouillot, 1952.
— * Sewell (Elizabeth). — The structure of poetry. — London, Routledge and Kegan Paul, 1951.

Régionalisme. — Dumay (Raymond). — Géographie littéraire d'Avignon. — *Médecine de France*, nº 29, 1952.

Roman. — What's novel in the novel. — *Yale French Studies*, nº 8, 1951.

Théâtre. — Bayer (Raymond). — L'émotion tragique : sa nature et ses conséquences pour l'architecture scénique. [In] * Actos del primer congreso nacional de filosofía, Mendoza, 1949. T. III. — M., Universidad nacional de Cuyo, 1950.
— Bédarida (Henri). — Christophe Colomb, héros de quelques drames français de Rousseau à Claudel. — *Annales de l'Université de Paris*, octobre-décembre 1951.
— Ullmann (E. de). — Couleur locale anglaise et théâtre français [T. Bernard]. — [In] * Mélanges A. Dauzat.

Thèmes littéraires. — Dumas (Paul). — Thèmes littéraires : le thème de la mort. — *Pédagogie*, novembre 1951.

XVe SIÈCLE

Commynes. — * Montmollin (Éric de). — C. et le sens de l'histoire [Extr. de *Perspectives*]. — Lausanne, F. Rouge, 1949.
— Bouwsma (William J.). — The politics of C. — *The Journal of Modern History*, December 1951.

XVIe SIÈCLE

Divers. — * François (Michel). — Le cardinal François de Tournon, homme d'État, diplomate, mécène, humaniste, 1489-1562. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 173). — E. de Boccard, 1951.

— * Gougenheim (Georges). — Grammaire de la langue du seizième siècle. (Coll. « Les Langues du Monde ».) — Lyon-Paris, I. A. C., 1951.

— * Mélanges Augustin Renaudet (*Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, tome XIV). — Genève, E. Droz, 1952.

— * Centro internazionale di studi umanistici. Roma. Umanesimo e scienze politica. Atti del Congresso internazionale di studi umanistici. Roma-Firenze, 1949. A cura di Enrico Castelli. — Milano, C. Marzoratí, 1951.

— Julien-Eymard. — Le stoïcisme en France dans la première moitié du XVIIe siècle [Pierre Charron. — Le stoïcisme chrétien. — Guill. du Vair]. — *Études franciscaines*, décembre 1951.

— Desonay (Fernand). — Les manifestes littéraires du XVIe siècle en France [J. Lemaire de Belges, Th. Sebillet, Du Bellay, Ronsard, J. Peletier du Mans]. — *Bibliothèque d'H. et R.* (Mélanges Renaudet), mars.

— Procacci (Giuliano). — La *fortuna* nella realtà politica e sociale del primo Cinquecento. — *Belfagor*, luglio 1951.

— Simone (Franco). — Le origine del Rinascimento in Francia e la funzione della cultura avignonese. — Estr. di *Convivium*, 1951.

— Weber (H.). — Introduction à l'étude du XVIe siècle. — *L'Année Propédeutique*, nº 1-2.

Livre. — Desgraves (L.). — Note sur le premier livre connu imprimé à Agen, 1524. [Épîtres d'Horace publiées chez Guillaume Reboul]. — *Revue de l'Agenais*, 1949, 1er bulletin.

Théâtre. — * Herrick (M. T.). — Comic theory in the 16th century. — Illinois Studies in language and literature, vol. XXXIV, nº 1-2, 1950.

— Rees (Joan). — Samuel Daniel's *Cleopatra* and two French plays [R. Garnier, *Marc-Antoine* ; Jodelle, *Cléopâtre captive*]. — *The Modern Language Review*, January.

Aubigné (Agrippa d'). — * A. d'A. — Le Printemps. II. Stances et Odes. Avec une introduction de Fernand Desonay. (Textes littéraires français). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1952.

— Desonay (Fernand). — A. d'A. à Nérac [extrait de l'Introduction aux *Stances* et *Odes*]. — *Revue de Suisse*, 20 février.

— Chaponnière (Paul). — A. d'A. à Genève. — *Journal de Genève*, 3-4 février.

— Lacote (René). — Depuis 400 ans, A. d'A. reste un poète d'avant-garde. — *Les Lettres Françaises*, 31 janvier.

— Rossillon (François). — Quatrième centenaire d'A. d'A. — *Réforme*, 2 février.

— Schmidt (Albert-Marie). — Dans l'intimité d'A. [d'après P.-P. Plan, Pages inédites de Th.-A. d'A., G., Société d'histoire et d'archéologie de Genève, 1945.] — *Réforme*, 2 février.

— Stéphan (Raoul). — Le plus grand poète huguenot : A. d'A., 1552-1630. — *Le Christianisme au XXe siècle*, 14 février.

Bèze (Th. de). — Meylan (Henri). — B. et les Italiens de Lyon (1566). — *Bibliothèque d'H. et R.* (Mélanges Renaudet), mars.

Calvin (J.). — * Buesser (Fritz). — C. Urteil über sich selbst. — Zurich, Zwingli-Verlag, 1950.

Charron (Pierre). — Dagens (Jean). — Le machiavélisme de C. — [In] * Umanesimo e scienza politica. — Milano, 1951.

Chassignet (J.-B.). — P.-F. F. — A propos d'un terme obscur de C. [observations sur l'article de A. Langfors, in *Le Français Moderne*, juillet 1951]. — *Le Français moderne*, janvier.

Du Bellay (J.). — Neri (Ferdinando). — Nota ai *Regrets*. — [In] * Letteratura e leggende.

— Saulnier (V.-L.). — « Soucelle et Patrière ». Deux poètes inconnus du règne d'Henri II [Georges de la Patrière, Anceau de Soucelles] et la première réputation de J. D. B. (avec des textes inédits). — *Bulletin du Bibliophile*, n° 1.

Du Val (P.). — Saulnier (V.-L.). — L'évangélisme de P. du V. et le problème des libertins spirituels. — *Bibliothèque d'H. et R.* (Mélanges Renaudet), mars.

Goulart (Simon). — Droz (E.). — S. G., éditeur de musique. — *Bibliothèque d'H. et R.* (Mélanges Renaudet), mars.

La Patrière (Georges de). — Voir : *Du Bellay (J.)*.

Lefèvre d'Etaples. — Villain (Maurice), S. J. — Le message biblique de L. d'E. — [In] * Mélanges Jules Lebreton, t. II (*Recherches de science religieuse*, janvier-avril).

Marguerite de Navarre. — Ritter (Raymond). — Les solitudes de M. de N. (suite). — *Pyrénées*, octobre-décembre 1951, janvier-mars 1952.

— Roques (Mario). — Moyen français *coriete*, *coroiete*, *croion*, etc. (à propos du vers 968 de la *Comédie jouée au Mont-de-Marsan* de M. de N.). — *Romania*, 1951, n° 4.

Marot (C.). — Cohen (Gustave). — L'introducteur de la Pléiade : C. M. — *L'Année Propédeutique*, n° 1-2.

Montaigne. — * Cresson (A.). — M., sa vie, son œuvre, avec un exposé de sa philosophie (« Philosophes »). — Presses Universitaires, 1952.

— Beaulieux (Ch.). — Chronologie du *Livre de Raison* et des autres œuvres manuscrites de M. — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, 2e semestre 1951.

— Desgranges (Guy). — M., historien de sa vie publique. — *Modern Language Quarterly*, March 1951.

— Garde (J.-A.). — M., notre voisin (suite et fin). — *Revue historique et archéologique du Libournais*, 3e-4e trimestres 1951.

Rabelais. — Françon (Marcel). — Note sur R. et les nombres. — *Isis*, December 1950.

— Françon (Marcel). — R. et Folengo. — *Italica*, December 1951.

— Gougenheim (Georges). — R. écrivain militaire. — *Revue de Défense nationale*, février.

— Lebègue (Raymond). — R. et la parodie. — *Bibliothèque d'H. et R.* (Mélanges Renaudet), mars.

— Marichal (Robert). — R. et la réforme de la justice. — *Bibliothèque d'H. et R.* (Mélanges Renaudet), mars.

— Neri (Ferdinando). — La dubbia fortuna del R. in Italia. [In] * Letteratura e leggende.

— Neri (Ferdinando). — Un nome ignoto nel *Pantagruel* [chap. XXIV : « Francesco di Nianto »]. — [In] * Letteratura e leggende.

— Telle (Émile V.). — L'île des alliances (Quart livre, chap. IX) ou l'anti-Thélème. — *Bibliothèque d'H. et R.* (Mélanges Renaudet), mars.

— Vallet (Eugène-Charles). — La langue de R. — *Au Jardin de la France*, été-automne 1951.

Ronsard (P. de). — Grouas (Charles-André). — Les marginales latines de R. dans le Chant XVI de l'*Iliade*. — *Le Thyrse*, 1er mars.

Scaliger (J.-C.). — Vernon Hall Jr. — Life of Julius Caesar S. (1484-1558). — [In] *Transactions of the American Philosophical Society*, vol. 40, part. 2, 1950. [C.-R. de Y. Renouard, *Annales du Midi*, juillet 1951 ; P. O. Kristeller, *The American historical Review*, January 1952.]

— J.-C. S. — N° spécial de la *Revue de l'Agenais. Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts*, 1951, 2e bulletin [C.-R. des manifestations organisées par la Société en l'honneur de J.-C. S. à l'occasion de sa réinhumation au cimetière de Gaillard, à Agen]

— Dupérié (Professeur R.). — J.-C. S., médecin. — *Revue de l'Agenais*, 1951, 2e bulletin.

— Duron (Jacques). — La contribution de J.-C. S. à notre patrimoine intellectuel. — *Revue de l'Agenais*, 1951, 2e bulletin.

— Marcel (Raymond). — S. et la poétique d'Aristote. — *Revue de l'Agenais*, 1951, 2e bulletin.

— Pérotin (Yves). — État de trois questions concernant J.-C. S. [I. Les documents de la famille de Lescale. II. Les ossements scaligeriens. III. La lettre de Rabelais à « Salignac »]. — *Revue de l'Agenais*, 1951, 2e bulletin.

— Vernon Hall Jr. — The S. family papers. — *Proceedings of the American Philosophical Society*, May 1948 [C.-R. de Y. Pérotin, in *Revue de l'Agenais*, 1950, 3e-4e bulletins].

— Vernon Hall Jr. — Esquisse dépouillée de la vie de J.-C. S. — *Revue de l'Agenais*, 1951, 2e bulletin.

— Vernon Hall Jr. — S.'s defense of poetry. — *P. M. L. A.*, December 1948.

Soucelles (Anceau de). — Voir : *Du Bellay (J.)*.

Sponde (J. de). — Ruchon (François). — J. de S., ingénieur. — *Bibliothèque d'H. et R.* (Mélanges Renaudet), mars.

XVIIe SIÈCLE

Divers. — * Jan (Éduard von). — Classicisme français. Pages choisies de la littérature du XVIIe siècle. — Leipzig, Hirzel, 1951.

— Neri (Ferdinando). — L'italianismo in Francia nel secolo XVII. — [In] * Letteratura e leggende.

— Wadsworth (Philip A.). — New views of French classicism, in relation to the Baroque. — *The French Review*, January.

Théâtre. — Dainville (François de). — Décoration théâtrale dans les collèges de Jésuites du XVIIe siècle. — *Revue d'Histoire du théâtre*, 1951, IV.

— Krauss (Werner). — Christlicher Ausklang in der klassischen Tragödie Frankreichs. — *Sinn und Form*, 1951, H. 5.

— Strozier (William A.). — English reaction to French classical tragedy. — *The Emory University Quarterly*, June 1951.

— Problèmes de la mise en scène des chefs-d'œuvre classiques. La comédie du XVIIe siècle. Exposés de Robert Pignarre (Le point de vue de l'historien)

et de Louis Jouvet (Le point de vue du metteur en scène). — *Revue d'Histoire du théâtre*, 1951, IV.

Arnauld. — * Laporte (J.). — La Morale (d'après A.). Avertissement... de J. Russier (Bibliothèque d'histoire de la philosophie). — J. Vrin, 1951.

Boileau. — Neri (Ferdinando). — I « pellegrini » di Parigi (B., *Art Poétique*, III, 83). — [In] * Letteratura e leggende.

Corneille (P.). — Gérard-Gailly. — P. C. et le Pays d'Auge. — *Le Pays d'Auge*, janvier-mars.

— Glaesener (Henri). — Les points de départ historiques de *Rodogune*. — *Revue Belge de philologie et d'histoire*, 1951, nos 2-3.

— Leigh (R. A.). — *La Mort de Solon*. Its authorship and date. — *The Modern Language Review*, January.

— Tavernier (Michel). — L'énergie cornélienne. — *Pédagogie*, novembre 1951.

— Vier (Jacques). — Réflexions sur *Rodogune*. — *L'École*, 19 janvier.

— Wang (Leonard). — The « tragic » theatre of C. — *The French Review*, January.

— Voir : *Molière*.

Descartes. — * R. D. — *Meditations*. Translated with an introduction, by Laurence J. Lafleur (The little Library of liberal arts, no 29). — New York, The Liberal Arts Press, 1951.

— * Balz (Albert G. A.). — Cartesian studies. — New York, Columbia University Press, 1951.

— * Scholz (Heinrich). — D. — Münster/Westf., Aschendorff, 1951.

— Goguel de Labrousse (Elisabeth). — D. y la pedagogía. — [In] *Actas del primer congreso nacional de filosofía. Mendoza, 1949. T. III. — M., Universidad nacional de Cuyo, 1950.

— Sarton (G.). — Vico and D. — *Osiris*, IX, 1950.

— Sokolov (V.-V.). — La philosophie de Descartes et la lutte idéologique en France à l'heure actuelle [traduit du russe]. — *Études et documents théoriques*, publiés par le Comité central du Parti communiste français, no 1, septembre 1951.

Fénelon. — F. et le tricentenaire de sa naissance, 1651-1951. — *XVII^e Siècle*, nos 12-14, 1951-1952 [no spécial].

— André (Paul). — F. devant Dieu. — *Revue de Suisse*, 20 octobre 1951.

— Anna (Luigi de). — Il terzo centenario di F. — *Humanitas*, octobre 1951.

— Calvet (Mgr J.). — Après le centenaire de F. — *La Croix*, 17-18 février.

— Castex (Jean). — En marge du tricentenaire de F. Le marquis de F., curiste malgré lui à Barèges. — *Pyrénées*, octobre-décembre 1951.

— Cognet (Louis). — La spiritualité de Madame Guyon. — *XVII^e Siècle*, nos 12-14.

— Daniélou (M.). — F. éducateur. — *XVII^e Siècle*, nos 12-14 [Voir aussi : *Cahiers de Neuilly*, janvier].

— Gaxotte (Pierre). — En marge d'une exposition. — *Le Figaro*, 17 janvier.

— Goré (Jeanne-Lydie). — Un aspect de l'éthique fénelonienne : l'anéantissement du moi. — *XVII^e Siècle*, nos 12-14.

— Joppin (Gabriel), S. J. — F. et le quiétisme. I. Le problème théologique. — *XVII^e Siècle*, nos 12-14.

— Lorson (Pierre). — Guerre et paix chez F. — *XVII^e Siècle*, nos 12-14.

— Mousnier (Roland). — Les idées politiques de F. — *XVII^e Siècle*, nos 12-14.

— Orcibal (Jean). — F. et le Quiétisme.... II. Le procès des *Maximes des Saints* à Rome [extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École Française de Rome*, 1940]. — *XVII^e Siècle*, n^os 12-14.

— Orcibal (Jean). — F. et le Quiétisme.... III. La soumission de F. et son cardinalat manqué. — *XVII^e Siècle*, n^os 12-14.

— Orcibal (Jean). — L'influence spirituelle de F. dans les pays anglo-saxons au XVIII^e siècle. — *XVII^e Siècle*, n^os 12-14.

— Perrochon (Henri). — F. en Suisse romande. — *Démocratie et Feuille d'Avis de Payerne*, 15 août 1951.

— Secret (Jean). — Avec F. en Périgord et en Quercy. — *XVII^e Siècle*, n^os 12-14.

— Tison (D^r Pierre). — François de Salignac de la Mothe - F., archevêque-duc de Cambrai [et seigneur du Cateau]. — *XVII^e Siècle*, n^os 12-14.

— Le tricentenaire de la naissance de F. à Amiens, au Cateau-Cambrésis, en Périgord et en Quercy, à Paris (Archives nationales), dans la presse et la radiodiffusion française. — *XVII^e Siècle*, n^os 12-14.

Fléchier. — Prioult (A.). — La date de composition des *Mémoires sur les Grands Jours d'Auvergne* et le silence de F. — *Les Lettres Romanes*, février.

François de Sales (Saint). — * Lettres de direction et de spiritualité de S^t F. de S., présentées par Ernestine Le Couturier. — Lyon-Paris, Éd. Vitte, 1952.

— Donnet (André) et Ghika (Grégoire). — S^t F. de S. au sacre de Hildebrand Jost, à Sion, 1614. — *Almanach du Valais*, 1951.

— D. G. — S^t F. de S. prédicateur. — *Notes salésiennes*. Supplément trimestriel au *Bulletin circulaire de la Société des prêtres de S^t. F. de S.*, février.

Georges d'Amiens (Le P.). — P. Julien-Eymard, O. F. M. — Sénèque et le stoïcisme dans l'œuvre de Georges d'Amiens, capucin (+ 1661). — *Collectanea Franciscana*, juillet 1950-mars 1951.

La Fayette (M^me de). — Lévy (Yves). — *Caraccio*. Un roman inédit de M^me de L. F. — *Évidences*, janvier.

La Fontaine. — Comtesse (Alfred). — Fables choisies de L. F., illustrées par Hans Fischer. — *Stultifera Navis*, 1951, n^os 1-2.

Mersenne (Marin). — Hermelink (Heiner). — M. M. und sein Naturphilosophie. — *Philosophia naturalis*, 1950, H. 2.

Molière. — * M. — Œuvres complètes. T. VIII. Théâtre. 1672-1673. *Les Femmes sçavantes. Le Malade imaginaire. Poésies*. Texte établi et présenté par René Bray. — Les Belles-Lettres, 1952.

— * M. — *L'Etourdy ou les Contretemps*, publié par Pierre Mélèse (Textes littéraires français). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1951.

— Duval (Jean). — Présence de M. dans l'*Impromptu de Versailles*. — *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, juin 1950.

— Poulaille (Henry). — Amphitryon : M. ou Corneille ? — *Hommes et Mondes*, janvier.

— Rat (Maurice). — M. et *Le Misanthrope*. — *L'Éducation Nationale*, 28 février.

— Stegmann (A.). — Une source nouvelle de M. L'*Honnête Homme* de Faret et la scène des portraits [*Misanthrope*, vers 717-730]. — *Revue d'Histoire du théâtre*, 1951, IV.

Pascal (B.). — * Béguin (Albert). — P. par lui-même (« Écrivains de toujours »). — Éd. du Seuil, 1952.

— * Jaccard (L. Frédéric). — B. P., défenseur de la vérité. — Neuchâtel, H. Messeiller, 1951.

— * Moussalli (Ulysse). — Le vrai visage de B. P. Préface d'Albert Béguin (Éditions d'histoire et d'art). — Plon, 1952.

— Babut (Étienne). — P. proche parent des réformés ou authentique catholique ? (d'après les *Opuscules*). — *Revue réformée*, 1951, nº 4.

— Béguin (Albert). — A propos du portrait de P. par Philippe de Champaigne. — *Gazette de Lausanne*, 10-11 mai.

— Béguin (Albert). — Connaissons-nous enfin le vrai visage de P. ? — *Les Nouvelles Littéraires*, 28 février.

— Béguin (Albert). — L'impatience de P. — *Revue de Paris*, mars.

— Chesneau (C.). — La doctrine des rapports de la raison et de la foi dans l'œuvre de P. et la tradition de Port-Royal à la lumière d'un livre récent. — *Euntes Docete*. Commentaria Urbaniana, 1951, fasc. 3.

— Doncœur (Paul), S. J. — Philippe de Champaigne à l'Orangerie [sur un portrait présumé de P.]. — *Études*, mars.

— Lafuma (L.). — Observations sur les premières éditions des *Pensees* de P. — *Revue des Sciences humaines*, octobre-décembre 1951.

— Lovsky (F.). — P. et les Juifs. — *Cahiers sioniens*, décembre 1951.

— Spoerri (Theophil). — Die Ueberwindung des Barock bei P. — *Trivium*, 1951, H. 1.

— Waltz (Mme H). — L'itinéraire de P. — *Cahiers de l'Éducateur*, février.

— P. Ms. — A-t-on découvert le portrait de P., le seul exécuté de son vivant ? — *Le Figaro Littéraire*, 19 janvier.

Perrault (Ch.). — Delarue (Paul). — Les contes merveilleux de P. et la tradition populaire (suite). — *Bulletin folklorique d'Ile-de-France*, octobre-décembre 1951.

Racine (J.). — * Tielrooy (Johannes). — J. R. — Amsterdam, J. H. de Bussy, 1951.

— Brereton (Geoffroy). — R. and tragic diction. — *The Times Literary Supplement*, 22 th February.

— Desmeuzes-Migennes (Jean). — Port-Royal et R. [extrait d'une étude sur P.-R.]. — *Journal des Professeurs de l'enseignement du second degré*, 16 février.

Sévigné (Mme de). — Avezou (Robert). — Les séjours de la marquise de S. au château de Grignan. — *Procès-verbaux mensuels de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie*, octobre-décembre 1951.

Vaugelas. — Daumas (G.). — Notes sur l'enfance et la jeunesse provinciales de Claude Favre dit De V. (1585-1607). — *Revue des Sciences humaines*, octobre-décembre 1951.

Viau (Th. de). — * Th. de V. — Œuvres poétiques. 1re partie. Édition critique et commentaire par Jeanne Streicher (Textes littéraires français). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1951.

Voiture. — Françon (Marcel). — Sur le sonnet du sonnet. — *Modern Language Notes*, January.

Yves de Paris (Le P.). — Julien-Eymard (P.), O. F. M. Cap. — Sénèque et le stoïcisme dans l'œuvre du P. Y. de P., O. F. M. Cap. (1590-1678). — *Collectanea Franciscana*, juillet 1950-mars 1951.

XVIII^e SIÈCLE

Divers. — * Barrière (P.). — L'Académie de Bordeaux, centre de culture internationale au XVIII^e siècle (1712-1792). — Bordeaux-Paris, Éd. Bière, 1951.

— * Cabeen (D. C.). — A critical bibliography of French Literature. Vol. IV. The Eighteenth century, ed. G. R. Havens and D. F. Bond. — Syracuse, Syracuse University Press, 1951.

— Crocker (Lester G.). — The Discussion of suicide in the 18 th century [Montesquieu, Voltaire, Rousseau, M^me de Staël, D'Holbach, D'Alembert]. — *Journal of the History of Ideas*, January.

— Dangon (Georges). — *Le Journal de Paris*, premier quotidien français — *La France Graphique*, janvier.

— Rostand (Jean). — La conception de l'homme, selon Helvétius et selon Diderot. — *Revue d'Histoire des Sciences*, juillet-décembre 1951.

— Vier (Jacques). — Les Académies provinciales dans la première moitié du XVIII^e siècle. — *L'École*, 16 février.

Théâtre. — Jan (Eduard von). — Französische Freimaurerkomödien im XVIII. Jahrhundert. — *Germanisch-romanische Monatsschrift*, Januar 1951.

— Launay (Albert). — Programme d'une représentation théâtrale dans l'ancien collège de Beauvais [18 août 1716]. — *Revue d'Histoire du théâtre*, 1951, IV.

— Leroy (P.). — Documents inédits sur la Montansier [Archives municipales d'Amiens]. — *Revue d'Histoire du théâtre*, 1951, IV.

Beaumarchais. — Salacrou (Armand). — Messire Caron de B. — *Revue Théâtrale*, n° 18, 1951.

Buffon. — Bourdier (Frank) et François (Yves). — B. et les Encyclopédistes. — *Revue d'Histoire des Sciences*, juillet-décembre 1951.

Choderlos de Laclos. — Marat (Janine). — Les *Liaisons dangereuses*, roman de l'intelligence pure. — *Revue de Suisse*, 20 novembre 1951.

Condorcet. — Sergescu (Pierre). — La contribution de C. à l'*Encyclopédie*. — *Revue d'Histoire des Sciences*, juillet-décembre 1951.

D'Alembert. — Broglie (Louis de). — Un mathématicien, homme de lettres : d'A. — *Revue d'Histoire des Sciences*, juillet-décembre 1951.

Diderot. — * D. — Œuvres romanesques. Texte établi avec une présentation et des notes par Henri Bénac (Classiques Garnier). — Garnier, 1951.

— * D. — *Le Rêve de d'Alembert.* Entretien entre d'A. et D. et suite de l'entretien. Édition critique d'après le ms. autographe de D., avec une étude et des notes de Paul Vernière (Société des textes français modernes). — Didier, 1951.

— Fabre (J.). — C. R. de : Diderot Studies (Columbia University, 1949) : observations sur l'étude de Pierre C. Ouskinoff : « Notes on D.'s fortunes in Russia ». — *Revue de Littérature comparée*, octobre-décembre 1951.

— François (Y. et T.). — Quelques remarques sur les *Éléments de physiologie* de D. — *Revue d'Histoire des Sciences*, janvier-mars.

— Green (F. C.). — Autour de quatre lettres inédites de D. à John Wilkes [Br. Museum, Add. Mss. 30877, vol. XI, fol. 85, 87-88, 19 octobre, 14 novembre 1771, 10 juillet 1772, juin 1776 ; l'auteur cite des extraits de lettres de Suard et d'Helvétius. — Les lettres de D. ont été déjà publiées en 1913, par R. L. Cru, in « D. as a disciple of English thought »). — *Revue de Littérature comparée*, octobre-décembre 1951.

— Pierre (Jean). — Compétence et leçons de D. critique d'art. — *La Pensée*, janvier-avril.

— Rostand (Jean). — D. et la biologie. — *Revue d'Histoire des Sciences*, janvier-mars.

— Heur et malheurs de D. [chronique]. — *Mercure de France*, février.

— Voir : *Encyclopédie*.

Encyclopédie. — * Textes choisis de l'*E.* — Préface et commentaires d'Albert Soboul (« Les Classiques du Peuple »). — Éditions Sociales, 1952.

— * L'*E.* et le progrès des sciences et des techniques (Centre international de synthèse. Section d'histoire des sciences). — Presses Universitaires, 1952 [le volume reproduit les articles publiés dans la *Revue d'Histoire des Sciences*, juillet-décembre 1951, janvier-mars 1952].

— Astruc (Dr Pierre). — Les sciences médicales et leurs représentants dans l'*E.* — *Revue d'Histoire des Sciences*, juillet-décembre 1951.

— Chinard (Gilbert). — Le rayonnement de l'*E.* aux États-Unis. — *Les Dialogues*, nº 2.

— Costabel (Pierre). — La mécanique dans l'*E.* — *Revue d'Histoire des Sciences*, juillet-décembre 1951.

— Daoust (Joseph). — Encyclopédistes et Jésuites de Trévoux (1751-1752). — *Études*, février.

— Daumas (Maurice). — La chimie dans l'*E.* et dans l'*Encyclopédie méthodique*. — *Revue d'Histoire des Sciences*, juillet-décembre1951.

— Dautry (Jean). — Une œuvre inspirée de l'*E.* : le *Dictionnaire de l'Industrie* de 1776. — *Revue d'Histoire des Sciences*, janvier-mars.

— Dulieu (Dr Louis). — Les articles d'Henri Fouquet dans l'*E.* — *Revue d'Histoire des Sciences*, janvier-mars.

— Fage (Anita). — Les doctrines de population des Encyclopédistes. — *Population*, octobre-décembre 1951.

— Gille (Bertrand). — L'*E.*, dictionnaire technique. — *Revue d'Histoire des Sciences*, janvier-mars.

— Hooykaas (R.). — La cristallographie dans l'*E.* — *Revue d'Histoire des Sciences*, juillet-décembre 1951.

— Huard (Georges). — Les planches de l'*E.* et celles de la *Description des Arts et Métiers* de l'Académie des sciences. — *Revue d'Histoire des Sciences*, juillet-décembre 1951.

— Humbert (Pierre). — L'astronomie dans l'*E.* — *Revue d'Histoire des Sciences*, juillet-décembre 1951.

— Laignel-Lavastine (Maxime). — Les médecins collaborateurs de l'*E.* — *Revue d'Histoire des Sciences*, juillet-décembre 1951.

— Machabey jeune (Armand). — Vue sommaire sur quelques rapports entre l'*E.* et la métrologie. — *Revue d'Histoire des Sciences*, janvier-mars.

— Metz (René). — Les racines sociales et politiques d'une idéologie nationale. L'*E.* — *La Pensée*, janvier-février.

— Reissig (Luis). — A dos siglos de la Enciclopedia francesa. — *Cuadernos americanos*, enero-febrero 1950.

— Taton (René). — Les mathématiques selon l'*E.* — *Revue d'Histoire des Sciences*, juillet-décembre 1951.

— Vassails (Gérard). — L'*E.* et la physique. — *Revue d'Histoire des Sciences*, juillet-décembre 1951.

— Commémoration de l'*E.*, par Albert Châtelet et Pierre Grosclaude [L'humanisme de l'*E.*]. — *Les Dialogues*, nº 2, janvier.

— Voir : *Buffon, Condorcet, D'Alembert, Mise de Lambert.*

Grimm. — Hébert (Rodolphe-Louis). — G. und Rousseau. — *The French Review*, February.

Helvétius. — Voir : *XVIII^e siècle. Divers, Diderot.*

Lambert (M^ise de). — Delorme (Suzanne). — Le salon de la M^ise de L., berceau de l'*Encyclopédie*. — *Revue d'Histoire des Sciences*, juillet-décembre 1951.

Loaisel de Trégoate (J.-M.). — Fabureau (Hubert). — L. de T. — *Mercure de France*, février.

Maillard-Desforges (P.). — La Condamine (Pierre de). — Paul M.-D., poète du Croisic et mystificateur du Parnasse. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, novembre-décembre 1951.

Montesquieu. — Voir : *Voltaire.*

Rétif de la Bretonne. — * R. de la B. — *Les Contemporaines*. Introduction par Hubert Fabureau. (Club français du Livre. Classiques. 23.) — Club français du Livre, 1951.

Rousseau (J.-J.). — * Burgelin (Pierre). — La philosophie de l'existence de J.-J. R. (Bibliothèque de philosophie contemporaine). — Presses Universitaires, 1952. [Un résumé de la thèse a été publié dans les *Annales de l'Université de Paris*, juillet-septembre 1951].

— Drouot (H.). — Les Dijonnais et le destin de R. — *Annales de Bourgogne*, avril-juin 1951.

— Guéhenno (Jean). — Essai sur J.-J. — *Revue de Suisse*, 20 décembre 1951.

— Hugo (Howard E.). — Two strange interviews : R.s *Confessions* and Stendhal's *Le Rouge et le Noir*. — *The French Review*, January.

— Neri (Ferdinando). — Il pensiero del R. nelle prime chiose dello *Zibaldone* [de Leopardi]. — [In] * Letteratura e leggende.

— Siccardo (Francesco). — La religione di J.-J. R. — *Humanitas*, dicembre 1951.

— Wais (Kurt). — R. und das Verlangen nach der Wahrheit. — [In] * Festschrift Fritz Neubert. — Berlin, Stundenglas-Verlag, 1948.

— Weil (Eric). — J.-J. R. et sa politique. — *Critique*, janvier.

— Voir : *Grimm.*

Suard — Voir : *Diderot.*

Voltaire. — * Missenharter (Hermann). — V. — Urach, Port-Verlag, 1949.

— * Vries (Ph. de). — V. Burger en edelman. — Bussum, G. F. Kroonder, 1951.

— Daoust (Joseph). — V. et la religion d'après les lettres aux Tronchin. — *Mélanges de science religieuse* (Lille), novembre 1951.

— Lefebvre (Georges). — Les historiens rationalistes. I. Voltaire [II. Montesquieu]. — *L'Année Propédeutique*, 1952, n° 1-2.

— Pichois (Claude). — V. devant le XIX^e siècle. — *L'École*, 16 février.

— Pomeau (R.). — V. et le héros. — *Revue des Sciences humaines*, octobre-décembre 1951.

— Rochedieu (Charles A.). — An unpublished letter of V. concerning the Dioot-Barrois affair [24 décembre 1742]. — *Modern Language Notes*, January.

XIX^e SIÈCLE

Divers. — * Anthologie des conteurs du XIX^e siècle. Selected with notes and short biographies by Frederick Ch. Green. — Cambridge, Cambridge University Press, 1951.

— * Lion (Ferdinand). — Der französischen Roman im XIX. Jahrhundert. Stendhal, Balzac, Flaubert, Zola. — Zurich, Oprecht, 1952.

— * Lo Curzio (Guglielmo). — Ottocento minore [Charles Guérin. Edm. Rostand. Fr. Jammes. P. Loti. Rimbaud. G. Rodenbach. G. de Porto-Riche. J. Richepin. H. Becque. J.-K. Huysmans]. — Palermo, Palumbo, 1951.

— Bagge (Dominique). — Le conflit des idées politiques en France sous la Restauration [Mme de Staël, Constant, Royer-Collard, Guizot, Destutt de Tracy, Thiers, Courier, Béranger, Maistre, Bonald, La Mennais, etc. ; résumé d'une thèse de droit]. — *Annales de l'Université de Paris*, octobre-décembre 1951.

— Cassagnau (M.). — Sur un vers de Vigny et une épithète de Verlaine [influences possibles de la littérature anglaise]. — *Revue de Littérature comparée*, octobre-décembre 1951.

— Zeltner (Gerda). — Einführung in den französischen Realismus. — *Trivium*, 1951, H. 2.

— Zévaès (Alexandre). — Panorama de la presse sous la IIIe République. — *Société d'Histoire de la IIIe République. Bulletin*, nº 1 (nouvelle série), octobre 1951.

— Voir : *Voltaire*.

Romantisme. — * Evans (David Owen). — Social romanticism in France, 1830-1848. With a selective critical bibliography. — Oxford, Clarendon Press, 1951.

— Boyé (Maurice-Pierre). — Le romantisme religieux. — *Rolet*, 14, 21 janvier.

Théâtre. — Descaves (Pierre). — Le militaire au théâtre [sur les scènes parisiennes]. — *Revue historique de l'armée*, décembre 1951.

— Rémy (Tristan). — Notes sur Louis-François Ribié et Jacques Philippe Jules Ribié. — *Revue d'Histoire du théâtre*, 1951, IV.

Ballanche. — * Roos (Jacques). — Aspects littéraires du mysticisme philosophique et de l'influence de Boehme et de Swedenborg au début du romantisme : William Blake, Novalis, B. — Strasbourg, P. H. Heitz, 1951.

Balzac (H. de). — * L'Œuvre de B. publiée dans un ordre nouveau, .. sous la direction d'Albert Béguin. Notes et éclaircissements de Henri Évans, [7-9]. Études de mœurs au XIXe siècle. — Formes et Reflets, Club français du Livre, 1951.

— * H. de B. — La Comédie humaine [29.] *Vautrin. Les Ressources de Quinola. Paméla Giraud. La Marâtre*. — Givors, A. Martel, 1951.

— * Bardèche (Maurice). — H. de B. La *Comédie humaine*. Une interprétation de B., accompagnée d'une suite en noir de la *Comédie humaine* (Supplément à l'édition complète illustrée de la *Comédie humaine*). — Givors, A. Martel, 1951.

— * Roche (Maurice). — B. et le Philosophe inconnu [influence de Louis-Claude de St-Martin]. — Tours, impr. Gibert-Clarey, 1951.

— Beaumont (Germaine). — Préface à *Albert Savarus*. — [In] L'Œuvre de B., t. VIII, Formes et Reflets, 1951.

— Béguin (A.). — Préfaces à *Z. Marcas* et à *La Muse du département*. — [In] L'Œuvre de B., t. VIII et IX, Formes et Reflets, 1951.

— Billy (André). — Préface à *L'envers de l'histoire contemporaine*. — [In] L'Œuvre de B., t. VIII, Formes et Reflets, 1951.

— Blinoff (Marthe). — Dostoievski et B. — *Comparative Literature*, Fall 1951.

— J. A. D. — Calendrier de la vie de B. 1799-1810. — *Les Études balzaciennes*, septembre-décembre 1951.

— Dupuy (Aimé). — L'éducation familiale dans la *Comédie humaine* de B. — *Revue Universitaire*, novembre-décembre 1951.

— Fouchet (Max-Pol). — Préface à *L'Illustre Gaudissart*. — [In] L'Œuvre de B., t. VIII, Formes et Reflets, 1951.

— Gadenne (Paul). — Préface à *Un prince de la Bohême*. — [In] L'Œuvre de B., t. IX, Formes et Reflets, 1951.

— Lombard (Alfred). — Une source de la « Grande Bretèche ». — *Journal de Genève*, 12-13 janvier.

— Magny (Claude-Edmonde). — Préfaces à *Pierre Grassou* et aux *Secrets de la princesse de Cadignan*. — [In] L'Œuvre de B., t. VIII, Formes et Reflets, 1951.

— Maurevert (Georges). — H. de B. — *Le Fureteur*, décembre 1951.

— Picon (Gaëtan). — B. et la technique du roman. — [In] L'Œuvre de B., t. VIII, Formes et Reflets, 1951.

— Pobé (Marcel). — Préface à *Une fille d'Ève*. — [In] L'Œuvre de B., t. VIII, Formes et Reflets, 1951.

— Richer (Jean). — Un plan inédit du *Médecin de Campagne* [à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris]. — *Les Études balzaciennes*, septembre-décembre 1951.

— Saint-Girons (Pierre). — *La Cousine Bette*. Les barons Hulot et le comte d'Aure. — *Les Études balzaciennes*, septembre-décembre 1951.

Barbey d'Aurevilly (J.). — Bac (Ferdinand). — Souvenirs sur B. d'A. — *Revue Palladienne*, nº 17-18, 1952.

Baudelaire (Ch.). — Besançon (Raoul). — B. et la bataille de *Tannhäuser* (III). — *Revue Palladienne*, nº 17-18, 1952.

— Bonfantini (Mario). — Qu'est-ce que les *Fleurs du Mal* ? — *Delta* (Naples), maggio 1950.

— Fauconnet (Mme). — A propos de la religion de B. — *Cahiers de l'Éducateur*, janvier.

Béranger. — Deux mois avec Béranger [extraits d'un cahier manuscrit de Napoléon Peyrat, relatant des conversations avec B. Communiqué par Paul Éluard]. — *Les Lettres Françaises*, 24, 31 janvier, 7 février.

Bloy (L.). — * Polimeni (Emmanuela). — L. B., the pauper prophet, 1846-1917. — New York, Philosophical Library, 1951.

— * Cahiers Léon Bloy, mars-avril 1952 [nº exceptionnel et unique, pour servir de Catalogue à l'exposition L. B., Galerie Jean Loize [Précédé de : J. Bollery, L. B. rue Bonaparte, et de : Jean Loize, Merci à Bollery].

— Lettre inédite [de L. B.] à sa fille Madeleine. — *Arts*, 7 mars.

Bonald. — Palacios (Leopoldo Eulogio). — La ideología de B. — [In] * Actos del primer Congreso nacional de filosofía. Mendoza, 1949. T. III. — M., Universidad nacional de Cuyo, 1950.

Boylesve (R.). — Le Gentil (René). — Hommage à R. B. [La Haye-Descartes, 21 octobre 1951]. — *Chronique de la Société des Gens de Lettres*, 4e trimestre 1951.

Cauchy (L.-F.). — Delaunay (Dr P.). — Le Parnasse au temps de Napoléon. L.-F. C., correspondant de la Société des arts du Mans [son œuvre littéraire : poésie latine et poésie française]. — *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe*, 1949-1950, 2e fascicule ; 1951-1952, 1er fascicule.

Chateaubriand. — * Gautier (J.-M.). — L'exotisme américain dans l'œuvre de C. Étude de vocabulaire. — Manchester, Manchester University Press ; Paris, A. G. Nizet, 1951.

— * Incontrera (Oscar de). — C. à Trieste, 29-31 luglio 1806. Con un' appendice di documenti inediti sul console francese Séguier [Estratto dall' *Archeografo Triestino*, serie 4, vol. 16-17]. — Trieste, 1951.

— Bautier (Pierre). — L'illustration d'une page célèbre de C. [tableau de Dupré et Norblin, « Fête aux environs de Rome », qui représente « Chateaubriand, ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, recevant la grande-duchesse Hélène de Russie dans les jardins de la Villa Médicis, 29 avril 1829 », *Mém. d'O.-T.*, livre XIII]. — *Gazette des Beaux-Arts*, mars.

— Gautier (J.-M.). — Le vocabulaire de C. Néologismes de signification. — *Archivum Linguisticum*, 1951, nº 1.

— Letessier (F.). — Deux Manceaux dans l'œuvre de C. [Mme de Nau. — Julien de la Noë, dit le Père Clément, Récollet, 1751-1812]. — *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe*, 1949-1950, 2e fascicule.

— Neri (Ferdinando). — Il Leopardi ed un « mauvais maître ». — [In] * Letteratura e leggende.

— Rat (Maurice). — Une version inédite des *Martyrs* ou les amours de C. et de Natalie de Noailles. — *Le Figaro Littéraire*, 8 mars.

— Voir : *Sainte-Beuve*.

Colet (Louise). — Voir : *Flaubert* (*G.*) et *Hugo* (V.) [art. de Pierre Paraf].

Constant (B.). — Roulin (Alfred). — B. C. et la publication d'*Adolphe* [utilise les manuscrits originaux des *Journaux intimes* de B. C.]. — *Mercure de France*, mars.

— Voir : *Staël* (*Mme de*).

Corbière (T.). — Orazi (Vittorio). — Venturiero della poesia. T. C. — *La Fiera Letteraria*, 23 settembre 1951.

Courier (P.-L.). — Hastier (Louis). — En Blésois au XIXe siècle. P. L. C. conspirateur. — *Miroir de l'Histoire*, février.

Delahaye (Ernest). — Voir : *Rimbaud* (*A.*).

Dumas (A.) fils. — Burnand (Robert). — La véritable histoire de la *Dame aux Camélias*. — *Carrefour*, 6 février.

— Guermantes. — Les cent ans de la *Dame aux Camélias*. — *Le Figaro*, 4 février.

Flaubert (G.). — * Spencer (Philip). — F. A biography. — London, Faber and Faber, 1952.

— Benassis (Dr). — Essais de clinique littéraire. Les amis de F. Louise Colet [XI. Le voyage de Guernesey. XII. Italiam ! Italiam !] — *Les Alcaloïdes*, décembre 1951.

— Gavel (H.). — A propos de deux passages de *Madame Bovary*. — [In] * Mélanges A. Dauzat.

— Watkins (Floyd C.). — F., Yeats and the National Library. — *Modern Language Notes*, January.

Gautier (Th.). — Boyé (Maurice-Pierre). — Le centenaire d'*Émaux et Camées*. — *Rolet*, 6 mars.

— Carter (A. E.). — T. G. and the conception of decadence. — *University of Toronto Quarterly*, 1951.

Glatigny (Albert). — Surénil (André). — A. G. [1839-1873]. — *Revue Palladienne*, nº 17-18, 1952.

Gourmont (R. de). — Mossop (D.). — Un disciple de G. : Richard Aldington. — *Revue de Littérature comparée*, octobre-décembre 1951.

Guérin (M. et E. de). — *L'Amitié guérinienne*, juillet-décembre 1951.

Hérédia (J.-M. de). — Thomas (Georges-Michel) et Le Mercier d'Erm (G.). — J.-M. de H. en Bretagne. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, novembre-décembre 1951.

Hugo (V.). — * Bibliothèque Nationale. V. H. Cent cinquantième anniversaire de sa naissance [Catalogue de l'exposition]. Introduction de Julien Cain. — Les manuscrits de V. H. conservés à la B. N., par Suzanne Solente. — Les dessins de V. H., par Jean Prinet. — Chronologie de la vie et des œuvres de V. H. — Bibliothèque Nationale, 1952.

— * Commune de Saint-Josse-ten-Noode. Musée Charlier. Exposition V. H. et la Belgique, 15 décembre 1951-14 janvier 1952 [Catalogue rédigé par José Camby]. Introduction de A. Lacroix et Jean Sergent. — Bruxelles, Impr. Edimco, 51, rue Traversière.

— Le cent-cinquantenaire de V. H. [témoignages de P. Claudel, G. Duhamel, F. Mauriac, H. Mondor, G. Marcel, J. Paulhan, Ch. Plisnier, J.-L. Barrault, J. Cocteau, P. Bertin, Lise Deharme, Daniel Guérin, Paul Guth, J.-J. Gautier, R. Nimier, A. Billy, A. Ollivier, A. t'Serstevens, Léon Werth]. — *Liberté de l'Esprit*, février.

— V. H. raconté. L'enfant sublime, 1802-1827 [A. Maurois]. — Les luttes et les rêves, 1827-1848 [M. Levaillant]. — La bouche qui dit non, 1848-1870 [H. Guillemin]. — Les feux du crépuscule, 1870-1885 [R. Escholier]. — *Les Nouvelles Littéraires*, 21 février.

— [V. H.], par A. Liautey, R. Huyghe, Jean-Ch. Varennes, Frantz Brunet, Jean Sergent]. — *L'Événement*, n° spécial, 1er mars.

— Altman (Georges). — Alexandre Weill, familier de V. H. — *Évidences*, janvier.

— Aragon. — Avez-vous lu V. H. ? — *Les Lettres Françaises*, 28 février.

— Berger (Pierre). — V. H. et ses héritiers malgré eux. — *Combat*, 21 février.

— Bouret (Jean). — V. H. poète du dessin. — *Arts*, 1er février.

— Boussel (Patrice) et Dubois (Madeleine). — V. H. et l'argent. — *Gazette des Lettres*, 15 février.

— Caillois (Roger). — Un visionnaire. — *Liberté de l'Esprit*, février.

— Cattaui (Georges). — Situation de V. H. — *Liberté de l'Esprit*, février.

— Célarié (Henriette). — V. H. amoureux [Léonie Biard]. — *Rolet*, 31 janvier.

— Célarié (Henriette). — A propos de V. H. « Celle dont on ne parlera plus » [Adèle H., 1830-1915]. — *Rolet*, 21 février.

— Chazel (Pierre). — V. H., poète élémentaire. — *Réforme*, 1er mars.

— Cogniot (Georges). — Le 150e anniversaire de V. H. — *Cahiers du Communisme*, février.

— Dartigue (Henry). — Le 150e anniversaire de V. H. — *Le Christianisme au XXe siècle*, 28 février.

— Degueldre (Mme J.). — Un illustre actionnaire de la Banque : V. H. — *Revue B. N. B.* (organe du personnel de la Banque nationale, Bruxelles), 1948.

— Dorison (Guy). — V. H. est-il un poète chrétien ? — *La Croix*, 24-25 février.

— Estang (Luc). — Après le Purgatoire. — *Liberté de l'Esprit*, février.

— Gallotti (Jean). — Un double don au Musée V. H. [portrait du général Hugo, œuvre de V. H., antérieure à 1828, dédicacé à Juliette Drouet ; — photographie du poète, 17 novembre 1878]. — *Les Nouvelles Littéraires*, 21 février.

— Gracq (Julien). — L'Ogre. — *Les Nouvelles Littéraires*, 21 février.

— Gregh (Fernand). — Au Maître [discours prononcé au Panthéon, le 24 février 1952, au nom de la Fondation Victor Hugo]. — *Les Lettres Françaises*, 28 février.

— Guillemin (Henri). — H. et la République. — *Les Dialogues*, nº 1, octobre 1951.

— Guillemin (Henri). — H. négateur et croyant (documents inédits). — *Revue de Suisse*, nº 1, 20 octobre 1951.

— Guillemin (Henri). — Il revient, ce poète. — *Liberté de l'Esprit*, février.

— Guillemin (Henri). — Le grand-père H. [documents inédits]. — *Revue générale belge*, février.

— Guillemin (Henri). — V. H. : sa foi en Dieu. Documents inédits. — *Réforme*, 1er mars.

— Guillemin (Henri). — V. H. vu par lui-même, d'après des notes inédites tirées de ses carnets. — *Le Figaro Littéraire*, 23 février.

— Inédits de H., publiés par H. Guillemin. — *Les Nouvelles Littéraires*, 21 février.

— Hagnauer (Roger). — Le V. H. qui passionna notre jeunesse. — *La Révolution prolétarienne*, mars.

— Henriot (Émile). — Le nouvel H. — *Le Monde*, 27 février.

— Hubert (Raymond). — V. H. en Belgique [l'exposition du musée Charlier]. — *Le Monde*, 30 janvier.

— Leenhardt (Roger). — V. H. à l'écran. — *Réforme*, 1er mars.

— Mac-Orlan (Pierre). — H. et le fantastique social. — *Les Lettres Françaises*, 28 février.

— Mauriac (François). — V. H. ou l'héroïsme de la banalité. — *Le Figaro Littéraire*, 23 février.

— Montherlant (H. de). — V. H. 1952. — *Les Nouvelles Littéraires*, 21 février.

— Morgan (Claude). — H. des *Châtiments*. — *Les Lettres Françaises*, 28 février.

— Palante (Alain). — Ce siècle avait cent-cinquante ans.... — *La France catholique*, 7 mars.

— Paraf (Pierre). — V. H. et la littérature de résistance [documents extraits de la correspondance des procureurs généraux, sur la circulation des œuvres de V. H.]. — *Les Lettres Françaises*, 21 février.

— Paraf (Pierre). — Lumière de V. H. — Trois lettres inédites de V. H. à Louise Colet. — *Les Lettres Françaises*, 31 janvier.

— Perche (Louis). — V. H. poète d'avenir. — *Gazette des Lettres*, 15 février.

— Pierre (André). — Le succès des *Misérables* en Russie. — *Le Monde*, 27 février.

— Piétri (François). — L'Espagne de V. H. IV. *La Légende des Siècles*. — *La Revue*, 15 février.

— Romains (Jules). — Actualité de H. — *Les Nouvelles Littéraires*, 21 février.

— Rosselet (Jeanne). — First reactions to *Les Misérables* in the U. S. — *Modern Language Notes*, January.

— Rostand (Maurice). — La gloire de V. H. — *Les Lettres Françaises*, 21 février.

— Roy (Claude). — Et vive H. ! — *Gazette des Lettres*, 15 février.

— Sadoul (Georges). — V. H., *Les Misérables* et l'art du film. — *Les Lettres Françaises*, 28 février.

— G. S. — Une documentaire de Roger Leenhardt sur V. H. — *Les Lettres Françaises*, 28 février.

— Sanvoisin (Gaëtan). — Choses vues et entendues sur V. H. — *Combats* 26 février.

— Savant (Jean). — V. H. et Vidocq. — *La Revue du commissaire de police*, décembre 1951.

— Schwab (Raymond). — Un nouveau H. — *La Vie Intellectuelle*, février.

— Senghor (Léopold Sedar). — Jeunesse de V. H. — *Liberté de l'Esprit*, février.

— Sergent (Jean). — H. dessinateur. — *Les Nouvelles Littéraires*, 21 février.

— Wurmser (André). — Quatre-vingt-treize. — *Les Lettres Françaises*, 28 février.

— L'enfant sublime. — *Les Lettres Françaises*, 28 février, 6 mars.

— V. H. et la paix. Textes choisis et commentés par Pierre Albouy. — *La Pensée*, janvier-février.

— Quand H. faisait tourner les tables... [Document inédit. Compte rendu, rédigé par Aug. Vacquerie, de deux séances de table tournante à Jersey, en 1854]. — *Carrefour*, 27 février.

Huysmans (**J.-K.**). — Lettre de J.-K. H. [à Bernard Lazare, 1895, communiquée par P.-M. Lambert et publiée par A. Billy]. — *Le Figaro Littéraire*, 16 février.

— Voir : *XX^e siècle. Divers.*

Jasmin. — Puech (Jules-L.). — Sainte-Beuve et Jasmin (1848 à 1850). — *Revue de l'Agenais*, 1949, 3^e^ bulletin.

Lacordaire. — L. Bordet. — Une lettre de L. à un ami de Dijon [21 décembre 1825, publiée partiellement in : * H. L. Lettres nouvelles, publiées par M^me^ Victor Ladey et M. P. de Vyré, 1895]. — *Annales de Bourgogne*, juillet-septembre 1951.

Lamartine (**A. de**). — * Dumont (Francis) et Gitan (Jean). — De quoi vivait L. ? (Coll. « De quoi vivaient-ils ? »). — *Les Deux-Rives*, 1952.

— Lafont (Ernest). — Cassany-Mazet, L. et la Bibliothèque de Villeneuve [sur-Lot] en 1848 [informations données à L. pour l'*Histoire des Girondins*]. — *Revue de l'Agenais*, 1949, 3^e^ bulletin.

La Villemarqué (**Th. Hersart de**). — Voir : *Luzel.*

Loti (**P.**). — Laplaud (Fernand). — Le style de P. L. — *Association internationale des Amis de P. L.*, septembre 1951.

Louys (**P.**). — Voir : *Valéry* (*P.*).

Luzel (**F.-M.**). — L. et La Villemarqué [réponses de Jean-Daniel Richard et F. Gourvil à une question posée dans la *N. R. B.*, juillet-août 1951]. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, novembre-décembre 1951.

Maeterlinck (**M.**). — * Olivero (Federico). — Il significato simbolico in *La Princesse Maleine* di M. [extrait des *Atti della Accademia delle scienze di Torino*, vol. 84, 1949-1950]. — Torino, Tipografia Vincenzo Bona.

Mallarmé (**S.**). — Chassé (Charles). — Les thèmes de l'éventail et de l'éclairage au gaz dans l'œuvre de M. — *Revue des Sciences humaines*, octobre-décembre 1951.

— Sewell (Elizabeth). — M. and the world of the sonnets. — [In] * The structure of Poetry, London, 1951.

— Voir : *Valéry* (P.).

Margueritte (**P. et V.**). — * Paul-Margueritte (Ève et Lucie). — Deux frères, deux sœurs, deux époques littéraires. — Impr. de J. Peyronnet, 1951.

Mérimée (**P.**). — Gottschalk (D^r^ A.). — Un gastronome inconnu : « le sec et froid » P. M. — *Grandgousier*, janvier-février.

— Pierre (André). — Gogol et M. — *Le Monde*, 4 mars.

Mirbeau (**O.**). — Dalex (Gaston). — Un journaliste d'hier : O. M. — *Revue Indépendante*, janvier.

Mistral (F.). — Boutang (Pierre). — Lecture des « Olivades ». — *Aspects de la France*, 7 septembre 1951.

— Colotte (P.). — En marge de *Mireille*. I. Une source possible de Mistral, *Mirèio*, II, 60-126. II. Sur le nom de Mirèio. — *Revue des Langues Romanes*, t. 71, 1951.

Moréas (Jean). — Voir : *Valéry (P.)*.

Musset (A. de). — Vier (Jacques). — La religion d'A. de M. — *L'École*, 1er mars.

— Voir : *Sainte-Beuve*.

Napoléon. — * Las Cases (Comte de). — Le Mémorial de Sainte-Hélène. Première édition intégrale et critique établie et annotée par Marcel Dunan. (Collection « Les Grands mémoires »). — Flammarion, 2 vol., 1951.

— Deléry (S.). — Le thème napoléonien dans la poésie louisianaise. — *Bulletin trimestriel de l'Association des élèves et anciennes élèves de Sèvres*, septembre 1951.

— Mongrédien (Georges). — Le *Mémorial* de Sainte-Hélène. — *Mercure de France*, mars.

Nerval (G. de). — Auriant. — La vie et les « rêves » de G. de N. I. *Aurélia* ou les confessions d'un mangeur de haschisch. — *Æsculape*, janvier-avril.

— Raimondi (Giuseppe). — Un poeta impiccato. — *Letteratura e arte contemporanea*, gennaio-aprile 1951.

— Richer (Jean). — Autour d'*Aurélia*. Inédits de G. de N. — *Les Nouvelles Littéraires*, 24 janvier.

Orfer (Léo d'). — Voir : *Pouget (A.)*.

Ponchon (R.). — Lallier (Roger). — Quelques souvenirs sur P. — *Revue Palladienne*, nos 17-18, 1952.

Pouget (A.). — Digot (Jean). — A. P., dit Léo d'Orfer, chorège du symbolisme. — *Revue du Rouergue*, octobre-décembre 1951.

Proudhon (P.-J.). — * P.-J. P. — Contradictions politiques. Introduction et notes par Georges Duveau, J.-L. Puech et Th. Ruyssen (Collection des Œuvres complètes de P.). — M. Rivière, 1952.

Renan (E.). — * Œuvres complètes de E. R. Édition définitive établie par Henriette Psichari. Tome V. *Les Origines du christianisme* [Les Évangiles. L'Église chrétienne. Marc-Aurèle]. — C. - Lévy, 1952.

— Psichari (Mme Henriette). — R. et la Troisième République. — *Société d'histoire de la IIIe République. Bulletin*, no 1, octobre 1951.

Renard (J.). — * Knodel (Arthur J.). — J. R. as critic (University of California Publications in modern philology. Vol. 35, no 3). — Berkeley, University of California Press, 1951.

Rimbaud (A.). — Sewell (Elizabeth). — R. — [In] * The structure of Poetry, London, 1951.

— Brock-Sulzer (Elisabeth). — R. : *Les Effarés*. — *Trivium*, 1951, H. 1.

— Durry (Marie-Jeanne). — Une soutenance de thèse en Sorbonne. Etiemble et R. — *Gazette des Lettres*, 15 février.

— Graaf (Daniel A. de). — Deux lettres d'Ernest Delahaye à Ernest Millot sur *L'Homme aux semelles de vent*. — *Revue des Sciences humaines*, octobre-décembre 1951.

— Julien (André). — Le mythe de R. et la Sorbonne. — *L'Observateur*, 17 janvier.

— Lefranc (Jules). — Encore R. ! [Le portrait présumé de R., présenté

dans le *Figaro Littéraire* du 28 avril 1951, n'est pas celui de R.]. — *Revue Palladienne*, nos 17-18, 1952.

— Nathan (Jacques). — Le « mythe » R. — *L'Éducation Nationale*, 14 février.

— Pourquier (André). — Extraits d'une conférence sur A. R. [suivie de la réponse de H. Maugis à A. P.]. — *Bulletin de la Société des poètes français*, novembre 1951.

— Roger (Juan). — La experiencia poética de A. R. — *Arbor*, febrero.

— Sewell (Elizabeth). — *Bateau Ivre* and *Un coup de dés*. — [In] * The structure of Poetry, London, 1951.

Sainte-Beuve. — * Billy (André). — S.-B. I. Le romantique. — Flammarion, 1952.

— Clary (Jean). — S.-B. fut-il l'intermédiaire entre la sylphide des bois de Combourg et la muse de la « Nuit de mai » ? — *Aspects de la France*, 17 août 1951.

— Voir : *Jasmin*.

Samain (A.). — Bocquet (Léon). — Commémoration d'A. S. — *Bulletin de la Société des poètes français*, novembre 1951.

Sand (G.). — Autour d'une amitié romantique. Lettres inédites de G. S. et Franz Liszt, recueillies et présentées par Th. Marix-Spire. — *Le Monde*, 31 janvier.

— Chainaye (Suzanne et Denise). — Majorque, Chopin et G. S. (I). — *Revue Palladienne*, nos 17-20, 1952.

— Henriot (Émile). — G. S. — *Le Monde*, 13 février.

— Marillier (J.). — L'Institut d'histoire sociale et le fonds G. S. Aperçu du fonds G. S. — *Bulletin de l'Institut d'histoire sociale*, no 2, janvier.

Staël (Mme de). — Cerny (Václav). — Mme de S. et ses correspondants de Bohême [dix-huit lettres inédites de Mme de S.]. — *Revue de Suisse*, 20 octobre, 20 novembre 1951.

— Chapuisat (Édouard). — L' « Impératrice de la pensée » et la dictature. — *Revue de Suisse*, 20 février.

— Cordié (Carlo). — Spigolature intorno al gruppo di Coppet [I. Due lettere poco note di B. Constant. II. Il passaggio della S. a Milano nel giugno 1816. III. Une satira antiromantica contro il Sismondi. IV. Una testimonianza romantica sull' *Adolphe*]. — Estratto di *Convivium*, 1951, no 4. — Torino, Società editrice internazionale.

— Guillemin (Henri). — Aveux spontanés. — *Journal de Genève*, 17-18 février 1952.

— Le Marois (Comte Jean). — Du Pont de Nemours et Mme de S. Présentation du comte [Doynel] de Saint-Quentin. Extrait des « Cahiers de politique étrangère » du *Journal des Nations américaines*. Nouvelle série. Cahier 55-56. — Mâcon, Protat frères, 1950.

Stendhal. — Avezou (Robert). — Un nouveau livre sur le conspirateur Didier. — *Procès-verbaux mensuels de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie*, octobre-décembre 1951.

— Boutang (Pierre). — S. (III). — *Aspects de la France*, 6 juillet 1951.

— Cordié (Carlo). — Un cimelio stendhaliano nella Braidense [sur un exemplaire, annoté par S., de : Antonio Nibby « Rome en l'année 1838 »]. — *Accademie e Biblioteche d'Italia*, marzo-giugno 1951.

— Drevet (Camille). — Journées de Claix-Furonières. A La Rouzy. L'exemplaire Crozet-Royer de *La Chartreuse de Parme*. Une lettre inédite de Bayle. — *Le Divan*, janvier-mars.

— Martineau (Henri). — Un amour orageux de S. 1824-1827 (Clémentine Curial). — *Revue de Paris*, février.

— Martino (Pierre). — Les heures espagnoles de S. — *Le Divan*, janvier-mars.

— J. C. A. — S., Scott et une singulière cachette. — *Le Divan*, janvier-mars.

— Petites notes stendhaliennes [par J. C. A., H. M., F. M.]. — *Le Divan*, janvier-mars.

— S.'s posthumous novel [c.-R. de *Lucien Leuwen*. Translated by H. L. R. Edwards, J. Lehmann. — Translated by Louise Varèse, Norfolk, Conn., New Directions]. — *The Times Literary Supplement*, 25th January.

— Voir : *Rousseau* (*J.-J.*).

Tocqueville (**A. de**). — Märker (Johannes). — Alexis de T. und Deutschland. — *Deutsche Rundschau*, Oktober 1951.

Vallès (**J.**). — J. V. — Souvenirs. Introduction de Jean Texcier. — *Les Belles Lectures* 15-29 février.

Verhaeren (**E.**). — Discours prononcé par M. Jacques Hérissay sur E. V. — *Chronique de la Société des Gens de Lettres*, juillet-septembre 1951.

Verlaine (**P.**). — * P. V. — Poèmes choisis. Introduction par Y.-G. Le Dantec (« Les Classiques du monde »). — F. Hazan, 1950.

— Une chanson inédite de P. V., présentée par George Millandy et L.-R. Dauven, avec la musique de G. Delétié et le fac-similé autographe. — *La Grive*, janvier.

— Mistler (Jean). — Quand V. déchirait Victor Hugo [un billet inédit de V. écrit sur une feuille arrachée à *N.-D. de Paris*]. — *Opéra*, 18-19 février.

— Piron (Maurice). — V. et l'explication littéraire. — *Annales de l'Université de Paris*, juillet-septembre 1951.

Viélé-Griffin (**F.**). — * Scalamandré (R.). — F. V.-G. e il simbolismo. — Vibo Valentia, Bonelli, 1950.

Vigny (**A. de**). — Richthofen (Erich von). — V. als philosophisch-dichterischer Wegbereiter des Symbolismus. — *Romanische Forschungen*, 1951, H. 1-2.

— Voir : *XIXe siècle. Divers*, *France* (*A.*).

Villiers de l'Isle-Adam. — Reboul (Pierre). — V. de l'I.-A. et le *Melmoth* de Maturin. — *Revue de Littérature comparée*, octobre-décembre 1951.

Zola (**E.**). — * Wilson (Angus). — E. Z. : an introductory study of his novels. — London, Secker and Warburg, 1952.

— Bernard (Marc). — E. Z. reste vivant. — *Les Nouvelles Littéraires*, 14 février.

— Manevy (Raymond). — E. Z. journaliste. — *Études de presse*, 15 janvier.

XXe SIÈCLE

Divers. — * Gandon (Yves). — Cent ans de jargon ou de l'écriture artiste au style canaille. — J. Haumont, 1951.

— * Jones (P. Mansell). — The background of modern French poetry. Essays and interviews. — Cambridge, Cambridge University Press, 1951.

— * Picon (Gaëtan). — Panorama de la littérature contemporaine. Nouvelle édition revue et augmentée (« Le Point du Jour »). — Gallimard, 1951.

— * Poulet (Dom Ch.). — La Sainteté française contemporaine. ** Con-

vertis [Huysmans... La conversion de Péguy. Le Credo de Péguy]. — G. Beauchesne, 1952.

— * Rychner (Max). — Zur europäischen Literatur zwischen zwei Weltkriegen. 2e éd. revue. — Zurich, Manesse-Verlag, 1951.

— * Villard (Émile). — La poésie patriotique de l'arrière en France et la guerre de 1914-1918. — La Chaux-de-Fonds, Impr. des Coopératives réunies, 1949.

— Audiat (Pierre). — Les Salons littéraires sont-ils morts en 1900 ? — *Le Figaro Littéraire*, 9 février.

— Buchet (Edmond). — Journal d'un éditeur (extraits : 1935, 1936, 1937). — *Revue de Suisse*, 20 décembre 1951.

— Léautaud (Paul). — Journal littéraire (fragments). — *La Table Ronde*, février, mars.

— Léautaud (Paul). — Journal littéraire 1949. — *Mercure de France*, février, mars.

— Muller (Henry). — Eugène Fasquelle, qui édita Zola.... a fait deux seuls « ratages » : M. Proust et Cyrano de Bergerac. — *Carrefour*, 20 février.

— La *Nouvelle Revue Française*. — *The Times Literary Supplement*, 11th January.

Théâtre. — * Geispitz (Henri). — Histoire du Théâtre des Arts de Rouen (1913-1940). Avant-propos et postface de Robert Eude. — Rouen, 1951.

Alain. — Bénézé (G.). — L'homme et le philosophe. — *Mercure de France*, décembre 1951.

— Cottez (Henri). — Témoignage. — *Mercure de France*, décembre 1951.

— Duhamel (Georges). — Le souvenir d'A. — *Mercure de France*, décembre 1951.

— Foulquié (P.). — Les idées politiques d'A. — *L'École*, 1er mars.

— Hyppolite (Jean). — A. et les dieux. — *Mercure de France*, décembre 1951.

— Khodoss (Florence). — Notes sur les *Entretiens au bord de la mer*. — *Mercure de France*, décembre 1951.

— Maurois (André). — A. liseur. — *Mercure de France*, décembre 1951.

— Mondor (Henri). — A. — *Revue de Paris*, décembre 1951.

Apollinaire (G.). — Combette (Dominique). — G. A. [réponse de Pascal-Bonetti]. — *Bulletin de la Société des poètes français*, novembre 1951.

— Salmon (André). — Un nouveau visage de G. A. — *Carrefour*, 5 mars.

— Wolf (Ernest M.). — A. und die *Lore Lay* Brentanos. — *Revue de Littérature comparée*, octobre-décembre 1951.

Baillon (A.). — Vivier (Marie de). — A. B. et la société. — *Le Thyrse*, 1er février.

Barrès (M.). — Bordeaux (Henry). — Barrès au Parlement. — *Écrits de Paris*, février.

— Un article peu connu de M. B. « Le livre seule richesse essentielle » [publié en 1894, dans « Le Livre à travers les âges »... sous la direction de Charles Mendel]. — *Bulletin du Bibliophile*, n° 2.

Bergson (H.). — Hyppolite (Jean). — Vie et philosophie de l'histoire chez B. — [In] * Actos del primer congreso nacional de filosofía, Mendoza, 1949. T. II. — M., Universidad de Cuyo, 1950.

— Les Études bergsoniennes, vol. III [R. Polin : H. B. et le mal. — P. Andreu : B. et Sorel. — Lydie Adolphe : B. et l'élan vital. — H. Mavit : B. et l'existence créatrice]. — A. Michel, 1952.

Bernanos (G.). — * G. B. — Journal d'un curé de campagne. Burin et bois gravés par L.-J. Soulas. — Monaco, Éd. du Rocher, 1951.

— G. B. — Un chapitre inédit de *Monsieur Ouine* [texte du manuscrit mis au net en 1940, avec les variantes de la version de travail]. — *Société des Amis de G. B. Bulletin*, nº 9, Noël 1951.

— Bernanos (Georges). — Un chapitre inédit de *Monsieur Ouine*. — *La Table Ronde*, février.

— Béguin (Albert). — *Monsieur Ouine*. Histoire d'un roman. — *Société des Amis...*, Noël 1951.

— Béguin (Albert). — Histoire d'un roman [*Monsieur Ouine*]. — *La Table Ronde*, février.

— Didier (Pierre). — B.' world. — *Yale French Studies*, nº 8, 1951.

Bertrand (L.). — Rigault (Jean). — Metz dans l'œuvre de L. B. — *Le Pays Lorrain*, avril-juin 1951.

Bourget (P.). — Barbotte (Marcel). — Les sources d'inspiration de P. B. L'Affaire Chambige et *Le Disciple*. — *France Réelle*, 18 janvier.

— Mc Farlane (Ian Dalrymple). — P. B. et l'Angleterre [résumé de thèse, doctorat d'Université]. — *Annales de l'Université de Paris*, juillet-septembre 1951.

Cadou (R.-G.). — R.-G. C. — Derniers poèmes [« Gens à Calvin », 2 janvier 1951. « La Foi du Charbonnier », 26 janvier 1951]. — *Mercure de France*, 1er mars.

— R.-G. C. — Deux poèmes inédits [« Me voici ». — « Paille et velours »]. — *Revue de Suisse*, 20 février.

— R.-G. C. [Inédits de R.-G. C. — Témoignages. — Photos inédites de R.-G. C.]. — *Signes du Temps*, nº 7-8, 3e-4e quadrants 1951.

— R.-G. C. — Extraits de lettres à l'abbé Pierre Yvernault. — *S. du T.*

— Œuvres de R.-G. C. — *S. du T.*

— Bérimont (Luc). — R.-G. C. dans ma vie. — *S. du T.*

— Bizot (Camille). — Louisfert. — *S. du T.*

— Chiffoleau (Sylvain). — Allocution prononcée à La Baule, le 23 septembre 1951. — *S. du T.*

— Cosson (Yves). — Le poète de Louisfert, poète de plein vent. — *S. du T.*

— Dalma (Bogomir). — Notre cher C. — *S. du T.*

— Humeau (Edmond). — Pour un lilas avec dalhias. — *S. du T.*

— Lanoë (Julien). — R.-G. C. — *S. du T.*

— Manoll (Michel). — La poésie de R.-G. C. — R.-G. C. — *S. du T.*

— Ragon (Michel). — Dans un château perdu au milieu des marais. — *S. du T.*

— Reverdy (Pierre). — Un rayon de bonheur. — *S. du T.*

— Rousselot (Jean). — Lettre à R.-G. C. — *S. du T.*

— Yvernault (Pierre). — A R.-G. C., en affectueuse reconnaissance. — *S. du T.*

Chartier (Émile). — Voir : *Alain*.

Delarue-Mardrus (L.). — Beaumont (Germaine). — Le tombeau du poète [L. D.-M.]. — *Les Nouvelles Littéraires*, 17 janvier.

Drieu la Rochelle (P.). — Martin du Gard (Maurice). — D. et ses suicides. — *Ecrits de Paris*, décembre 1951.

Du Bos (Ch.). — Markow (Georges). — Ch. D. B. et Henry James (avec des documents et renseignements inédits). — *Revue de Littérature comparée*, octobre-décembre 1951.

Dullin (**Ch.**). — Lettres inédites de C. D. [communiquées par Mme Pauline Teillon-Dullin]. — *Revue d'Histoire du théâtre*, 1951, IV.

Fabureau (**H.**). — Dalby (Henri). — Un seigneur de l'esprit : H. F. et son œuvre. — *L'Yonne républicaine* (Auxerre), 30-31 janvier.

— Louis (René). — Un grand lettré de chez nous : H. F. — *L'Yonne républicaine*, 23-24 décembre 1951.

— Michel (Pierre). — H. F. — *L'École*, 2 février.

— H. F. [professeur au lycée d'Auxerre, 1905-1951]. — *Mercure de France*, février.

Foulon de Vaulx (**A.**). — Pourtal de Ladevèze (Jean). — Commémoration d'A. F. de V. — *Rolet*, 31 janvier.

Frizeau (**G.**). — Claudel (Paul). — Lettres à Gabriel F. [1905-1908]. Présentation d'André Blanchet. — *La Table Ronde*, mars.

— [La première] lettre de Paul Claudel à G. F. [20 janvier 1904]. — *Études*, mars.

— Voir : Jammes (F.).

Gide (**A.**). — * A. G. Ainsi soit-il ou Les Jeux sont faits. — Gallimard, 1952.

— * Herbart (Pierre). — A la recherche d'A. G. — Gallimard, 1952.

— * Hesse (Hermann). — Erinnerung an A. G. — Sankt-Gallen, Tschudy, 1951.

— 19 février 1951. Lettre de G. à Mécislas Golberg [publiée dans la *Revue sentimentale*, février-mars 1897]. Portrait de Gide sur son lit de mort, par André Bourdil. — *Les Nouvelles Littéraires*, 14 février.

— Billy (André). — A. G. et l'écriture artiste [sur l'article de J.-M. Gautier]. — *Le Figaro Littéraire*, 16 février.

— Bo (Carlo). — La morte di G. — *Letteratura e arte contemporanea*, gennaio-aprile 1951.

— Gautier (J.-M.). — Notes sur le vocabulaire d'A. G. — *Le Français moderne*, janvier.

— Lacoste (Henri de). — Quelques réflexions sur A. G. — *Foi et Vie*, janvier-février.

— Lang (Renée). — Première rencontre avec A. G. — *Revue de Suisse*, 20 décembre 1951.

— Mauriac (Claude). — Le *G.* de Marc Allégret. — *Le Figaro Littéraire*, 23 février.

— Moeller (Charles). — A. G., tel qu'en lui-même ? — *Revue Nouvelle*, 15 janvier.

— Nokermann (J.). — Paul Claudel et A. G. A propos de la « Correspondance ». — *Les Lettres Romanes*, 1er février.

— Palá Berdejo (Dolores). — La experiencia musical de A. G. — *Revista de ideas estéticas*, abril-junio 1951.

— Rambaud (Henri). — G. éveilleur d'âmes ? — *Le Bulletin des Lettres*, 15 février.

— Vier (Jacques). — Le « cortège » d'A. G. L' « Hommage à A. G. » de la *Nouvelle Revue Française*. — *L'École*, 2 février.

Guillaumin (**E.**). — Simon (J.). — Émile Guillaumin. — *Notre Bourbonnais*, 1951, 3e trimestre.

Jacob (**M.**). — * M. J. [M. J. retrouvé, par Georges Auric. *Mendiantes professionnelles* et *Jalousie*, nouvelles inédites de M. J. Bibliographie des œuvres de M. J., 1876-1944. Dessins de M. J. et d'Audiberti]. — F. Mesnil, impr. de F. Didot, 1949.

— Lettre [inédite] de M. J. à Mr R. C. [Saint-Benoît-sur-Loire, mai 1926]. — *Cahiers du collège de Pataphysique*, nos 3-4, 1952.

Jaloux (Edm.). — * E. J. — Essences. Éd. revue et augmentée [1re éd., Lausanne]. — Plon, 1952.

— Billy (André). — E. J., critique, et l'apport de sa génération. — *Le Figaro*, 20 février.

Jammes (F.). — * Inda (Jean-Pierre). — F. J., du faune au patriarche. — Lyon, Presses académiques, 1952.

— * Inda (Jean-Pierre). — F. J. et le pays basque. — Lyon, Presses académiques, 1952.

— * Claudel (Paul), F. J. et Gabriel Frizeau. Correspondance 1897-1938. Préface et notes par André Blanchet. — Gallimard, 1952.

— Blanchet (André). — Paul Claudel, F. J., Gabriel Frizeau. — *Études*, mars.

— Claudel (Paul). — Seize lettres à F. J. [1897-1911]. Présentation d'André Blanchet. — *Mercure de France*, 1er mars.

Jarry (A.). — * Levesque (J.-H.), — A. J. (« Poètes d'aujourd'hui », no 24). — P. Seghers, 1951.

— Dr. Faustroll. — Commentaire pour servir à la construction pratique de la machine à explorer le temps. Texte, précédé d'une dissertation préliminaire de J.-Hugues Sainmont. — *Cahiers du collège de Pataphysique* (Viridis Candela), no 2, 1951.

— Textes inédits d'A. J. — Comment J. et Lugné-Poë glorifièrent *Ubu* à l'Œuvre [par P. Lié, A. Artinian et Michel Coquery]. — La presse et *Ubu-Roi*, etc. — *Cahiers du collège de Pataphysique*, nos 3-4, 1952.

— Mucci (Renato). — A. J. — *La Fiera Letteraria*, 16 dicembre 1951.

— Sainmont (J.-Hugues). — *Ubu* ou la création d'un mythe. — *Cahiers du collège de Pataphysique*, nos 3-4, 1952.

— Voir : *Jacob* (*M.*).

Jouvet (L.). — Beucler (André). — Matinées et soirées avec L. J. — *Les Œuvres Libres*, no 66, novembre 1951.

— Brisson (Pierre). — Les deux J. — *Le Figaro Littéraire*, 26 janvier.

— Fumet (Stanislas). — Mes images de L. J. — *Recherches et Débats*, no 17, octobre-novembre 1951.

Le Goffic (Ch.). — Gourvil (F.). — Ch. Le G. L'homme et son œuvre poétique. — *Bulletin de la Société d'études artistiques, littéraires et scientifiques du Finistère*, 1948.

Lenormand (H.-R.). — Blanchart (Paul). — Souvenir de L. — *Les Nouvelles Littéraires*, 14 février.

Mercier (L.). — Bonnet (Mlle). — L. M. — *Cahiers de l'Éducateur*, février.

— Chaigne (Louis). — Sur la mort de L. M. — *Livres et Lectures*, janvier.

Péguy (Ch.). — Secrétain (Roger). — Le message et la leçon de P. [allocution prononcée sur la tombe de P. à Villeroy, le 9 sept. 1951]. — *Au Jardin de la France*, été-automne 1951.

— Voir : *XXe siècle. Divers.*

Proust (M.). — * Del Valle (T.). — M. P. e il vestito della principessa di Cadignan. — Firenze, Barbèra, 1951.

— * Monnin-Hornung (Juliette). — P. et la peinture. — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1951.

— * Spalding (Ph. A.). — A reader's handbook to P. An index guide to *Remembrance of things past*. — London, Chatto and Windus, 1952.

— M. P. — Bergotte et Madame Desroches [Fragment inédit de *J. Santeuil*]. — *Revue de Paris*, février 1952.

— Bontempelli (Massimo). — Tardiva lettura di P. — *Letteratura e arte contemporanea*, 1951, gennaio-aprile.

— Delamain (Mme Maurice). — M. P. et le complexe d'Œdipe. — *La Graphologie*, 1er trimestre.

— Ferré (André). — Note sur M. P. et la Bretagne. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, novembre-décembre 1951.

— Maurois (André). — M. P. et *Jean Santeuil*. — *Revue de Paris*, février.

— Porquerol (Elizabeth). — M. P., vainqueur du « monde ». — *Adam*, février-mars.

Radiguet (R.). — * R. R. — *Le Bal du comte d'Orgel*. Préface et dessins de J. Cocteau. (Club français du Livre. Romans. 102.) — Club français du Livre, 1951.

Ramuz (Ch.-F.). — * Présence de R. [par Oscar R., Berthe Buchet-R., Adrien Bovy, Alb. Muret, C.-A. Cingria, René Morax, G. Besson, Casimir Reymond, Gustave Roud, A. Béguin, M. Zermatten et René Auberjonois]. — Lausanne, La Guilde du Livre ; L'Art au village, Saint-Jeoire-en-Faucigny, 1951.

— Buenzod (Emmanuel). — Le Village non brûlé. — *Revue de Suisse*, 20 février. [Voir aussi nº du 30 avril.]

— Simond (Daniel). — C.-F. R. devant le micro. — *Revue de Suisse*, 20 décembre.

— Wild (Alfred). — R. — *Revue de Suisse*, 20 octobre 1951 [dans le nº du 20 décembre, lettre de P.-L. Borel et réponse de A. Wild].

Régnier (P.). — J. M.-P. R. Suivi de : Le Bal [extraits d'un roman inédit, *Nuages et Fêtes*]. — *Terre Humaine*, mars.

Rolland (R.). — * Ilberg (Werner). — Traum und Tat. R. R. in seinem Verhältnis zu Deutschland und zur Sowjet-Union. — Halle, Mitteldeutscher Verlag, 1950.

— Brunelle (Madeleine). — Le vrai R. R. [à propos du livre de René Arcos]. — *La Pensée*, janvier-février.

Ruyters (A.). — Schlumberger (Jean). — A. R. [co-fondateur de la *N. R. F.*]. — *Le Figaro Littéraire*, 16 février.

Saint-Exupéry (A. de). — Daurat (Didier). — S.-E. tel que je l'ai connu. — *Le Figaro Littéraire*, 16 février.

— Wadsworth (Philip A.). — S.-E., artist and humanist. — *Modern Language Quarterly*, March 1951.

Saint-Pol-Roux. — * Briant (Théophile). — S.-P.-R. (Coll. « Poètes d'aujourd'hui »). — P. Seghers, 1952.

Segalen (V.). — Gautier (J.-M.). — V. S. Notes sur le style des *Immémoriaux*. — *Revue des Langues romanes*, 1951.

Sorel (G.). — * Humphrey (Richard). — G. S. : Prophet without honor, a study in anti-intellectualism. — Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1951.

— * Meisel (James H.). — The Genesis of G. S., an account of his formative period, followed by a study of his influence. — Ann Arbor, Michigan, The George Wahr Publishing Cy, 1951.

— G. S. — L'expérience religieuse (Préface pour une œuvre nouvelle). Introduction de Pierre Andreu. — *Liberté de l'Esprit*, février.

Traz (R. de). — * Traz (Robert de). — Témoin. Préface d'E. Henriot. — Éditions de la Baconnière, 1952.

— Kohler (Pierre). — Un témoin. R. de T. — *Revue de Suisse*, 20 février.

Valéry (P.). — * P. V. Divers écrits sur Stéphane Mallarmé. — Gallimard, 1952.

— * P. V. — Lettres à quelques-uns. — Gallimard, 1952.

— * Henry (Albert). — Langage et poésie chez P. V. — Mercure de France, 1952.

— P. V. — Lettres à quelques amis. — *Cahiers du Sud*, nº 310, 2e semestre 1951.

— Lettres inédites de P. V. [à P. Louÿs, S. Mallarmé, V. Larbaud, C. Debussy, P. Léautaud, A. Thibaudet]. — *Médecine de France*, nº 30, 1952.

— V. par lui-même. [Dix] lettres inédites, communiquées par Mme Paul V. [à Pierre Louÿs : sur l'incinération de Moréas ; à A. Lebey, P. Claudel, H. Lavedan, au R. P. Gillet, à G. d'Annunzio, J. Guéhenno, E. Picard, à une religieuse pour sa prise d'habit, à Mme Pavel]. — *Le Figaro Littéraire*, 9 février.

— Doysié (Abel). — P. V. L'art du poète. — *Bulletin de la Société des poètes français*, novembre 1951.

— La Rochefoucauld (Edmée de). — P. V. et l'Italie [textes inédits]. — *Revue de Paris*, mars.

— Michel (Pierre). — Un des ouvrages les plus obscurs de la langue française, *La Jeune Parque*, de P. V. — *L'École*, 19 janvier.

— Remacle (Madeleine). — Analyse de poèmes français [P. V. « Au bois dormant », Poésies. Album de vers anciens]. — *Revue des Langues vivantes*, nº 1.

— Tosi (Guy). — V. chez d'Annunzio [documents inédits]. — *Les Nouvelles Littéraires*, 6 mars.

Vitrac (Roger). — Anouilh (Jean). — Adieu à R. V. — *Opéra*, 30 janvier.

— Baron (Jacques). — R. V. a donné au théâtre ses lettres de noblesse surréalistes. — *Carrefour*, 30 janvier.

— Chamson (André). — Destins inachevés [R. V.]. — *Les Nouvelles Littéraires*, 7 février.

— R. K[emp]. — R. V. est mort. — *Le Monde*, 24 janvier.

RENÉ RANCŒUR.

Information. — Le quatrième Congrès de l'Association Internationale des Études Françaises a eu lieu à Paris, au Collège de France, les 1er, 2 et 3 septembre 1952, sous la présidence du professeur A. B. Duff, de l'Université de Jérusalem. Le prochain Congrès de l'Association se tiendra, *également à Paris*, au début du mois de septembre 1953.

Le Gérant : **G. Mignot.**

Imp. en France à l'Imp. WILLAUME-EGRET à Saint-Germain-lès-Corbeil en septembre 1952.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. — Dépôt légal effectué dans le 4e trimestre 1952.
Nº d'ordre dans les travaux de la LIBRAIRIE ARMAND COLIN : nº 1 040.
Nº d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie WILLAUME-EGRET : 716.

Revue
d'Histoire littéraire
de la France

LE PREMIER ÉTAT DES « MAXIMES »

I

Ce qu'on a appelé « le péché de l'anachronisme » n'a pesé que trop lourdement sur les sciences historiques. Encore aujourd'hui, il faut faire un effort pour ne pas porter sur les gens du passé un jugement qui procède de notre mentalité actuelle et pour parler de l'esprit d'un siècle sans oublier les changements de goût qui se produisent à chaque génération On commence heureusement — et nous avons nous-même répondu à ce besoin par notre édition du texte original d'*Horace* (Oxford, Blackwell, 1938) — on commence, disons-nous, à désirer lire, par exemple, les premières pièces de Corneille autrement que dans un texte, celui des Grands Écrivains, qui en représente l'état dernier.

Il en est de la Rochefoucauld comme de Corneille. Le texte consacré des *Maximes* a été établi par l'auteur en 1678. Mais ce que celui-ci avait écrit vingt ans plus tôt, on ne peut espérer en prendre connaissance par ce texte. L'édition dite des Grands Écrivains donne, il est vrai, les variantes des premières éditions et des manuscrits, mais on ne paraît en avoir tiré d'autre parti que d'y voir les restes d'un travail de style. Que le sens des *Maximes* ait pu être différent de ce que nous lisons, que le genre même ait évolué, que l'auteur ait pu commencer par dire autre chose, et d'une autre façon que ce que son public lui a fait dire en 1678, ces questions n'ont guère été soumises à une étude sérieuse. Il y a plusieurs raisons d'une pareille insouciance à l'egard d'une œuvre littéraire aussi considérable que les *Maximes*.

En premier lieu, le genre n'est pas de l'invention de La Rochefoucauld. On n'a voulu y voir que la reprise d'une forme d'expression laconique qui, sous le nom d'apophtegme ou d'épigramme, a été pratiquée depuis l'antiquité. Montaigne ne prenait-il pas plaisir à lire les *Adages* et semblables recueils, dans lesquels « brevity is the soul of wit » ?

En second lieu, les circonstances dans lesquelles les *Maximes* sont nées ont rebuté plutôt qu'elles n'ont tenté les érudits. Il y a plus de cent ans déjà Victor Cousin trouva dans les dossiers Vallant de

quoi risquer l'hypothèse que la rédaction des sentences était un jeu de société, un divertissement de salon, et est allé jusqu'à déclarer que le duc faisait des maximes « parce tout le monde en faisait autour de lui »[1]. D'autre part, Sainte-Beuve n'a vu dans ce passe-temps frivole qu'un point de départ, l'occasion qui a permis au grand seigneur désabusé de se faire la main avant de consacrer le meilleur de son esprit à rédiger un jugement des plus sévères sur la société qui l'avait tiré dans le jeu. Les avis se sont partagés ; la question reste ouverte, et depuis presque cent ans.

En dernier lieu, l'état confus de la matière n'a guère permis de conclusions satisfaisantes sur la question de l'origine des *Maximes*. Elles n'ont jamais formé de livre composé comme les autres. Les premiers auteurs (car La Rochefoucauld n'était assurément pas seul à en faire) les ont arrangées, modifiées, variées à souhait, à tel point qu'il paraîtrait impossible d'en revenir à un premier état. Puisque le principal auteur a lui-même donné, dès sa première édition, un ordre différent de celui des manuscrits qui nous sont parvenus, comment espérer arriver à l'ordre originel ? Il est clair, d'ailleurs, que les termes de l'expression ont été changés à dessein pour effacer tout vestige d'une origine particulière. Quel profit y aurait-il à déterminer l'origine d'une masse de réflexions dont on ne sait plus ni l'occasion, ni la première rédaction, ni l'auteur ?

Il semblerait donc vain de reprendre la question, n'était-ce que des travaux d'approche ont été faits qui permettent au moins de créer une nouvelle perspective dans ce qui paraissait autrefois un chaos de manuscrits et d'éditions. Dans une série d'articles, dont il sera parlé plus loin, M. Jean Marchand a dénombré et décrit les onze manuscrits subsistants ; dans un travail plus étendu, il a fait la même tentative pour toute l'œuvre imprimée de La Rochefoucauld. On se doit de citer un témoin si expérimenté avant de tirer parti des résultats de son enquête. Après bien des années de recherche, il a écrit ces lignes qui donnent son vrai jour au problème qui nous occupe :

> Non seulement les éditions des *Maximes* sont fort nombreuses, mais l'histoire des premières d'entre elles est extrêmement compliquée : l'auteur a lui-même fait subir à son ouvrage des modifications successives très importantes, pour des raisons philosophiques ou littéraires ; certains changements ont été exécutés en cours de tirage, au moyen de cartons, et de façon irrégulière. Des éditeurs indélicats ont livré les papiers de La Rochefoucauld à l'impression sans son consentement ; d'autres se sont livrés sans scrupule à des contrefaçons ; des maladroits, malgré de bonnes intentions, ont altéré plus ou moins gravement le texte. Des manuscrits importants ont mystérieusement disparu, ce qui rend le contrôle impossible ; d'autres ont surgi, donnant lieu à de nouvelles publications... des œuvres comme le « Portrait de La Rochefoucauld par lui-même », le « Portrait du Cardinal de Retz par La Rochefoucauld », les *Réflexions*, ont d'abord été insérées dans les recueils de divers auteurs ; les *Maximes* elles-mêmes ont connu à plusieurs reprises,

1. V. Cousin, *Mme de Sablé*, 1854, p. 99.

un sort analogue.... Bref, il faut un fil d'Ariane pour se retrouver dans ce labyrinthe bibliographique. Sans guide, le lecteur qui veut connaître la véritable pensée de La Rochefoucauld risque de s'égarer [1].

C'est en se conformant à ces données que la présente étude veut reprendre la question. M. Marchand a posé les jalons, c'est aux historiens de la littérature de le suivre dans la voie qu'il a ouverte, c'est-à-dire en renonçant à une filiation absolue entre les manuscrits, en ajoutant foi aux autographes et aux copies contemporaines, et de partir de là pour voir s'il est possible, non pas de retrouver *le* premier état des *Maximes*, ce que semblerait bien une chimère, mais d'avancer vers *un* premier état de quelques maximes et ainsi de placer peut-être dans un jour plus vrai le problème de la conception d'une des œuvres vraiment originales de la littérature française.

II

Pour se rappeler par un exemple les couches successives de la matière des *Maximes*, on n'a qu'à regarder de près les vingt premiers numéros dans l'édition de 1678 [2]. L'épigraphe date de la quatrième édition, celle de 1675, la première maxime de la deuxième édition (1666). Elle a remplacé la plus longue de toutes les réflexions, mise en tête de la première édition et reléguée depuis parmi les maximes supprimées. Les onze suivantes (2-12) portaient les mêmes numéros dans la première édition. Neuf d'entre elles se trouvent dans le Manuscrit dit de Liancourt, « le seul authentifié par l'écriture de l'auteur » [3]. De celles-ci, huit se trouvent aussi, mais dans un tout autre ordre, dans l'édition dite de Hollande, parue chez Steucker, à Amsterdam, en 1664. Voilà déjà plusieurs moyens de contrôle qui permettent de distinguer ce que l'auteur a voulu garder ou retrancher de sa première édition. On voit, par exemple, qu'il a existé au moins deux rédactions de quelques maximes avant la première édition. Est-ce qu'une confrontation minutieuse des textes permettrait de deviner autre chose qu'un travail de polissage et de remaniement ?

Dans un cas seulement le texte présenté par ces trois rédactions est identique. Le numéro 5 se lit de même dans le manuscrit de Liancourt et dans les éditions de 1664 et 1665. Pour le numéro 6, l'édition de 1678 reproduit le texte de 1665, mais dans le manuscrit et dans l'édition de Hollande, on lit ceci :

> La passion fait souvent du plus habile homme un sot et rend quasi toujours les plus sots habiles.

Travail de style ? J'y verrais plutôt une forme plus simple, et par là plus près du premier jet. La maxime repose sur un contraste (sot ;

1. J. Marchand, *Bibliographie générale raisonnée de La Rochefoucauld*, 1948, p. VII.
2. C'est ce texte qui sert de base à toutes les éditions modernes ; mes références y renvoient, à moins qu'une autre édition ne soit indiquée.
3. Marchand, *Bulletin du Bibliophile*, XIV, 248.

habile) ; elle fait ressortir la façon dont la passion invertit les rôles. Par la substitution de *fou* à *sot*, la remarque devient déjà plus fine.

L'étude de la neuvième maxime nous fait avancer plus vite et plus loin. Dans le manuscrit et dans l'édition de 1664, elle se lit ainsi :

Les passions ont une injustice et un propre intérêt qui fait qu'elles offensent et blessent toujours, même lorsqu'elles parlent raisonnablement et équitablement. La charité a seule le privilège de dire quasi tout ce qui lui plaît et de ne blesser jamais personne.

Voilà un premier texte qui a subi autre chose qu'un travail d'affinement. Voilà constaté avec vigueur et netteté le contraste entre les passions qui blessent et la charité qui ne blesse pas. Ce terme « charité » a un sens précis chez La Rochefoucauld. En tout cas, en le rayant, il a changé tout le contenu de sa sentence, il l'a rendu autre et plus cynique qu'il ne l'a voulu d'abord. On ne saurait guère prendre le texte de 1665 pour l'original, puisqu'il a été maintenu. Il y a donc eu coupure et non amplification, indice qui aura sa valeur par la suite. L'édition hollandaise se montre de nouveau très proche d'un premier état de la maxime.

Passons maintenant à l'examen des deux suivants (10-11). Voici le texte du manuscrit :

Comme dans la nature il y a une éternelle génération, et que la mort d'une chose est toujours la production d'une autre, de même il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est toujours l'établissement d'une autre.

Ici encore, il y a eu coupure, et jusqu'au point de rayer l'observation de la vie de la nature, qui a bien pu être l'objet de la remarque originale. On trouverait la même chose dans la maxime suivante : le parallèle doublement renforcé entre le physique et le moral s'en est trouvé détruit. Le texte classique laisse entrevoir, pour le lecteur avisé, que le mot « engendrent » rappelle « génération » et que les deux sentences ont pu être conçues ensemble. Le texte du manuscrit rend le fait infiniment plus probable. On verra d'autres groupes de réflexions que l'auteur s'est efforcé de séparer.

Mais il y a mieux. Au numéro 15 correspond ce texte du manuscrit, maintenu en 1665 :

La clémence des princes est une politique dont ils se servent pour gagner l'affection des peuples.

Dans l'édition de 1664, pourtant, on lit ceci :

La clémence est un meslange de gloire, de paresse et de crainte, dont nous faisons une vertu ; et chez les Princes c'est une politique dont ils se servent pour gagner l'affection des peuples.

On voit que la première partie de ce texte est le numéro 16. Aurait-on eu l'idée d'intervertir deux maximes séparées dans le manuscrit ? N'est-il pas plus probable et plus simple de supposer que l'auteur

les a scindées et puis interverties pour qu'il ne subsiste plus trace de la réflexion originelle ? Le texte antérieur paraît plus proche de l'édition hollandaise que du manuscrit. Je n'insiste pas, pour le moment, sur la majuscule donné au mot « Princes » en 1664 et 1665. Ce ne pourrait être que la fantaisie du compositeur. Mais ce serait tout aussi bien une indication d'origine précise qui rapporterait la sentence aux démêlés avec les Princes dont il est question dans les *Mémoires*. Ici, comme ailleurs, les rapports avec des événements précis, dont il y a souvent la marque dans le manuscrit et dans l'édition de 1664, se trouvent atténués et généralisés dans les éditions revues par l'auteur. D'où il est naturel de conclure que le premier état d'une réflexion a pu se référer à quelque chose de précis, et que l'auteur a travaillé à effacer le particulier pour ne présenter que le général.

Les numéros 17 et 18 renforcent cette impression. Voici le texte de 1664 :

> La modération dans la bonne fortune n'est que la crainte de la honte, qui suit l'emportement ou la peur de perdre ce que l'on a. C'est le calme de nostre humeur, adoucie par la satisfaction de l'esprit ; c'est aussi la crainte du blâme et du mespris, qui suivent ceux qui s'enyvrent de leur bonheur ; c'est une vaine ostentation de la force de nostre esprit ; et enfin pour la définir intimement la modération des hommes dans leurs plus hautes élévations c'est une ambition de paroistre plus grands que les choses qui les élèvent.
>
> Qui ne riroit de cette vertu et de l'opinion qu'on a conceu d'elle ? Elle n'a garde, ainsi qu'on le croit, de combatre et de sousmettre l'ambition, puisque jamais elles ne se peuvent trouver ensemble ; la modération n'estant véritablement qu'une paresse, une langueur et un manque de courage ; de manière qu'on peut justement dire que la modération est la bassesse de l'âme, comme l'ambition en est l'élévation.

Ce texte, qui relie logiquement trois maximes séparées depuis, n'a-t-il pas chance d'être plus près de la forme première ? Or, il n'y a que cette édition qui garde ces trois maximes ensemble. L'édition de 1665 scinde la première en trois, pour en faire ses numéros 18-20. De la seconde, elle fait son numéro 17, supprimée depuis (293) et séparée aussi dans le manuscrit de Liancourt. Conçoit-on que ce travail ait pu procéder à l'envers, c'est-à-dire que l'éditeur de Hollande ait pris trois maximes pour en faire une et pour y rattacher une autre, prise autre part ? Je croirais, pour ma part, que le premier jet de l'auteur était à peu près le texte de Hollande et que l'auteur a travaillé sur un texte pareil pour y amener les changements, d'abord ceux que l'on voit dans le manuscrit de Liancourt, ensuite ceux des éditions.

La maxime 78 fournit un autre exemple probant du procédé que j'indique ici. Voici le texte consacré :

> L'amour de la justice n'est en la plupart des hommes que la crainte de souffrir l'injustice.

Le manuscrit et l'édition de 1665 présentent une formulation plus concise, puisqu'ils omettent les mots : « en la plupart des hommes ». Dès 1663 donc (c'est la date admise pour le manuscrit), La Roche-

foucauld fait preuve de la faculté extraordinaire de ramener tout un point de vue dans les bornes étroites d'une antithèse de deux lignes. C'est le grand art des *Maximes*, exercé déjà avec son plein effet. Le moyen de savoir comment cette perfection a été atteinte ? Consultons une fois de plus l'édition piratée : on trouvera un paragraphe entier qui donnera dans la suite quatre maximes. A moins qu'on ne veuille soutenir que La Rochefoucauld ait pensé d'abord la forme concise et qu'un éditeur maladroit l'ait amplifiée en paragraphe [1].

L'amour de la Justice dans les bons Juges, qui sont modérés, n'est que l'amour de leur élévation ; dans la plupart des hommes, ce n'est que la crainte de souffrir l'injustice, et qu'une vive appréhension qu'on ne nous oste ce qui nous appartient. De là vient cette considération, et ce respect pour tous les interests du prochain, et cette scrupuleuse application à ne luy faire aucun préjudice. Sans cette crainte qui retient l'homme dans les bornes des biens, que sa naissance ou la fortune luy a donnés, pressé par la violente passion de se conserver, il feroit des courses continuellement sur les autres.

L : La justice dans les bons juges n'est que l'amour de l'approbation ; dans les ambitieux, c'est l'amour de leur élévation. (Cf. 65 : 89.)

65 : 91. L'amour de la justice n'est que la crainte de souffrir l'injustice. (Cf. 78.)

65 : 88. La justice n'est qu'une vive appréhension qu'on ne nous oste ce qui nous appartient ; de là vient cette considération et ce respect pour tous les interests du prochain, et cette scrupuleuse application à ne luy faire aucun préjudice ; cette crainte retient l'homme dans les bornes des biens que la naissance ou la fortune luy ont donnez, et sans cette crainte il feroit des courses continuelles sur des autres.

III

D'une comparaison minutieuse des textes qu'on vient de lire, que doit-on conclure ? D'abord ceci, je crois : l'édition de 1664 ne peut être écartée comme « méchante copie », puisqu'elle présente en maint endroit, non pas des maximes, mais des paragraphes qui ont pu être le premier jet d'une pensée qui a fourni, mais plus tard, une ou plusieurs maximes. Le texte de ces paragraphes ne comporte pas d'autre explication raisonnable. Ce qu'il nous fournit, si ce n'est pas le premier jet de la pensée de La Rochefoucauld, en est plus proche que la première édition et le manuscrit de Liancourt. On pourrait allonger presque indéfiniment la liste des exemples, mais je n'ai pas besoin de faire la démonstration complète. Elle existe déjà dans la thèse de M. Brix. On y verra que la matière de vingt-deux maximes de l'édition de 1665, qui tient dans vingt et un alinéas du manuscrit de Liancourt, fait dix paragraphes seulement de l'édition hollandaise. Pour quatre maximes encore, le texte de Liancourt et de 1665 est identique, celui de 1664 diffère. Je ne vois donc pas comment ne pas tomber d'accord avec le jugement de M. Brix : « La rédaction

1. Je mets les textes en regard, en indiquant celui du Ms. Liancourt (L), et les numéros de l'édition originale (e. g. 65 : 89).

de 1664 se dévoile comme antérieure à celle qui se trouve dans le manuscrit de Liancourt [1]. »

Cette édition, sur laquelle je rappelle l'attention, n'est guère soignée. Elle a été faite à l'étranger et probablement par un étranger, puisqu'elle est pleine de fautes, dont la plupart sont des contresens qu'on ne saurait attribuer à l'auteur. M. Pauly en a dressé une liste que j'allongerais encore. A y regarder de près, pourtant, ces fautes ont un caractère assez net. Ce sont, en premier lieu, des coquilles de compositeur ; *interpidité*, *vous* pour *nous*, *un* invention, etc. Ce sont, d'autre part, des contresens qui échapperaient à l'attention de quelqu'un ignorant le français. On y lit, par exemple, que la prudence fait le « d'éclin » des empires, au lieu de « destin ». L'orthographe et l'apostrophe renforcent l'impression d'un compositeur hollandais qui n'était pas au niveau d'un texte français. Il a donc lu « semences » pour « sentences », « pitié » pour « piété », « superflues » pour « superficielles », et, je crois, « Justice » pour « jugement ». Ce sont là des bévues qui rassurent autant qu'elles inquiètent. On imagine malaisément un tel compositeur raccommodant son texte au point d'articuler subtilement des réflexions qui se trouvaient dans toute autre rédaction, éparpillées et séparées l'une de l'autre. Qu'une troisième main y ait travaillé, c'est possible, mais il n'en reste pas la moindre indication. Le plus raisonnable me paraît de conclure qu'on est en présence d'une édition faite de façon hâtive, fautive même, mais pas trop déloyale, sur une copie qui a dû être parmi les premières rédactions des pensées de La Rochefoucauld [2].

Je crois donc qu'on dispose, dans cette édition piratée, d'un moyen de contrôle qui, employé avec réserve, serait susceptible de nous conduire vers un premier état des *Maximes*. Cette façon de voir comporte quelques conclusions que je tâcherai de formuler de façon précise. Tout d'abord, elle fait poser le problème de l'origine des *Maximes* d'une façon tout autre que ne l'a fait, par exemple, Victor Cousin. Pour lui, il n'y avait guère de problème. On n'était pas en droit de chercher un état préalable du texte, puisque le travail d'élaboration s'était fait en société, de façon orale. Pour Gourdault, par exemple, les choses se sont passées ainsi : « Un sujet de sentence, mis sur le tapis, soit chez le duc, soit chez M^me^ de Sablé, dans son salon du faubourg Saint-Jacques, était discuté en petit comité : chacun donnait son mot, son avis. Le travail se continuait même par lettres, comme le prouve la correspondance de La Rochefoucauld. Pour ce dernier, cette sorte de critique était la pierre de touche. [3] » Je crois que cette

1. E. Brix, *Die Entwicklungsphasen der Maximen L. Rs.* Diss. Erlangen, 1913, p. 22.

2. Le cas le plus difficile serait sans doute la maxime suivante : « La confiance de plaire est souvent un moyen de plaire infailliblement » (*Éd. Pauly*, p. 30). 65 : 256 donne : « déplaire ». La maxime ayant été dès lors supprimée, il n'y a pas moyen de retrouver le sens originel. Il paraît y avoir du vrai dans les deux rédactions.

3. J. Gourdault, *Œuvres de La Rochefoucauld.* Collection des Grands Écrivains de la France. Appendice au tome I^er^, 1883, p. LXXI.

façon de voir a fait son temps et qu'elle n'est guère soutenable. La confection de sentences a bien pu être un passe-temps de société, mais jusqu'à un certain point seulement. Ce serait là, après tout, une explication assez bizarre de l'origine d'une œuvre de haute intelligence. Que ces joyaux de style et de pensée soient tombés tout faits des lèvres des dames, ou du duc lui-même, voilà ce qu'il est difficile de croire. L'édition de Hollande permet précisément une explication plus raisonnable. Elle se lit comme une rédaction soignée d'une pensée personnelle, qui a très bien pu être faite en vue de séances pareilles, ou bien à un moment où les avis des assistants étaient encore frais. Mais que ce soit avant ou après les séances, il dut y avoir une période de gestation, de dur labeur intellectuel précédant toute rédaction.

C'est dire, en second lieu, que La Rochefoucauld n'a pas commencé par faire des *Maximes*. Il a fait des réflexions qui donnaient lieu à des maximes. Dans le volume hollandais, les maximes sont rares ; sur cent quatre-vingt-dix paragraphes, je ne compte que trente-sept maximes de moins de trois lignes. La plupart des réflexions ont une page de longueur, quelquefois davantage.

Que le duc ait senti en lui le goût de l'expression vive et raccourcie et tâché, dès le début, de faire tenir sa pensée dans le moins de mots possible, c'est l'évidence même. Le volume de 1664 contient jusqu'à l'aveu, supprimé depuis, qu'il se sentait le don et le goût de l'épigramme :

> Dieu a mis des talents différents dans l'homme, comme il a planté de différents arbres dans la nature ; en sorte que chaque talent, de même que chaque arbre, a ses propriétez et ses effets, qui lui sont tous particuliers. De là vient que le poirier le meilleur du monde ne sauroit porter des pommes les plus communes et que le talent le plus excellent ne sauroit produire les mêmes effets des talents les plus communs. De là vient encore qu'il est aussi ridicule de vouloir faire des sentences sans avoir la graine en soy, que de vouloir qu'un parterre produise des tulipes, quand on n'y a pas planté les oignons[1].

Voilà, je pense, un aveu précieux, mais qui ne doit pas nous rendre insensible aux études qui ont dû précéder, sur le papier comme par la bouche, les tableaux achevés.

Si les choses ont pu se passer ainsi, l'étude des *Maximes* comporte deux genres de recherche, qu'on a peut-être confondus. Une maxime serait le fruit d'une double préoccupation. L'une, c'est le travail de style qui a rendu à la pensée sa pleine vigueur, sa forme belle et concise. Mais ce travail-là en suppose un autre, préalable et non moins ardu, un labeur de pensée qui a dû consister à peser les souvenirs, à trier longuement des pensées, à résumer toute une vie, toute une société. Ce travail-là, on ne l'a guère étudié. Il nous échappe, à moins que nous ne puissions en voir quelques échantillons dans le volume de 1664. Savoir lire ce volume, c'est peut-être l'essentiel pour qui veut se représenter l'origine des *Maximes*. Ce serait la matière d'une étude ultérieure.

W. G. Moore.

1. Éd. Pauly, p. 26.

LA GENÈSE DE « L'ESPRIT DES LOIS »

L'Esprit des lois contient plus d'une contradiction apparente : les sens différents dans lesquels Montesquieu entend le concept de la loi naturelle, la diversité de ses idées à l'égard de l'Angleterre, la préférence accordée tantôt aux républiques, tantôt aux monarchies, ont fait poser le problème de l'unité de l'*Esprit des lois*. Diverses tentatives ont été faites, notamment par Lanson [1] et par Barckhausen [2], pour faire disparaître les inconséquences de l'ouvrage, en les faisant entrer dans le cadre d'un grand schéma méthodologique qui serait implicite dans l'œuvre de Montesquieu. P. Janet, au contraire, essaya de les expliquer par une formule chronologique qui a fait fortune. Dans un article génial [3], dans lequel il compare J.-J. Rousseau et Montesquieu, il déclare que « tous ceux qui liront attentivement l'*Esprit des lois* seront frappés de ce fait que les huit ou dix premiers livres ne correspondent pas du tout au XI[e] et au XII[e].... Ces huit ou dix premiers livres ne seraient-ils pas antérieurs au voyage de Montesquieu en Angleterre ? » Il va enfin jusqu'à suggérer que les livres dont il est question seraient contemporains des *Lettres Persanes*, publiées en 1721. La théorie de Janet a reçu un appui considérable de M. l'abbé J. Dedieu [4] ; mais elle a subi certaines critiques [5], dont la plus sérieuse est celle de M. J. Brethe de La Gressaye. Ce dernier, dans l'introduction de sa magistrale édition de l'*Esprit des lois* [6], a entièrement renouvelé le problème. N'acceptant pas l'idée d'une composition des huit ou dix

1. « L'influence de la philosophie cartésienne sur la littérature française. » (*Revue de Métaphysique et de Morale*, 1896 ; réimprimé dans ses *Études d'histoire littéraire*, Paris, 1929, p. 58-96.)

2. « Le désordre de l'Esprit des lois. » (*Revue du droit public*, 1898 ; réimprimé dans son *Montesquieu, ses idées et ses œuvres d'après les papiers de La Brède*. Paris, 1907, p. 253-266.)

3. « Comparaison des théories politiques de Montesquieu et de Jean-Jacques Rousseau. » (*Revue des cours littéraires*, 1871 ; réimprimé dans son *Histoire de la science politique*, Paris, 1887, vol. II, p. 465-477.)

4. *Montesquieu et la tradition politique anglaise en France*, Paris, 1909 ; *Montesquieu*, Paris, 1913 ; *Montesquieu, l'homme et l'œuvre*. Paris, 1943.

5. Voir L. M. Levine : *The Political Doctrine of Montesquieu's « Esprit des Lois » : its classical background*. New York, 1936, p. 12, n. 38.

6. Le tome premier seul a paru jusqu'ici. Paris, 1950.

premiers livres antérieure à 1728, il croit plus vraisemblable que, de retour d'Angleterre, Montesquieu ait d'abord écrit le chapitre sur le gouvernement anglais, ensuite les *Considérations sur les Romains*, publiées en 1734, et enfin se soit mis à l'*Esprit des lois* à partir de 1734. La question n'est pas encore résolue, mais la thèse de Janet est à tout le moins révoquée en doute. J'ai l'intention, dans cet article, d'examiner le problème en me fondant sur l'étude chronologique des manuscrits.

Ces derniers ne sont librement accessibles aux chercheurs que depuis 1945. Les plus importants sont ceux des *Pensées*, du *Spicilège*, et de la plus grande partie de la correspondance, à la Bibliothèque municipale de Bordeaux, et celui de l'*Esprit des lois*, à la Bibliothèque nationale. Ces manuscrits n'ont jamais été l'objet d'une étude sérieuse. Je les ai tous vus, aussi bien que d'autres, moins importants, à Paris, à Londres, à Oxford, à Genève, à Cortone, et surtout à La Brède, et l'étude que j'ai faite de leurs écritures doit paraître bientôt ailleurs [1]. J'ai trouvé dix-neuf écritures de secrétaires (Montesquieu, qui souffrait beaucoup des yeux, avait fréquemment recours à eux, et la partie autographe des manuscrits n'est pas grande). En utilisant des renseignements de différentes natures, — dates de lettres, filigranes, renvois à d'autres ouvrages, allusions historiques, — j'ai pu dresser la table chronologique des écritures. L'importance d'une telle liste est évidente. Si elle ne peut donner que la date d'un manuscrit, ce qui est autre chose que la date d'un ouvrage, du moins elle établit, pour certains ouvrages, une ancienneté minima ; et l'étude des rapports entre différents ouvrages peut nous mener à d'importants renseignements sur ceux-là mêmes dont le manuscrit n'existe plus. C'est ainsi, par exemple, que j'ai pu savoir que l'*Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères* fut composé entre 1736 et 1741. L'étude des écritures apporte au sujet de l'*Esprit des lois* des renseignements directs et des renseignements indirects.

Le manuscrit N. a. f. 12832 à 12836 de la Bibliothèque nationale ne donne pas la forme définitive de l'*Esprit des lois*, n'étant pas le manuscrit que Montesquieu envoya à l'imprimeur Barrillot de Genève. Un examen, même très sommaire, fait voir qu'on a affaire à un état antérieur. L'écriture principale du manuscrit, que j'ai dénommée *h*, se trouve aussi dans d'autres manuscrits de l'auteur : le *Spicilège*, les *Pensées*, le tome II des *Geographica*, le catalogue de la bibliothèque de La Brède, et finalement la correspondance. On l'y trouve depuis 1740 jusqu'à 1743 ; et c'est à cette époque qu'appartient la plus grande partie du manuscrit de l'*Esprit des lois*.

Il y a pourtant, sur des papiers différents, des passages antérieurs [2],

1. Dans l'édition des *Œuvres complètes*, publiée chez Nagel, sous la direction de M. André Masson. Le tome premier a paru en 1950.

2. Il y a également bien des passages postérieurs à 1743, mais je ne m'en occupe pas ici.

qui se répartissent en deux groupes. L'écriture *e*, qui dans d'autres manuscrits apparaît entre 1733 et 1738, nous donne un fragment de XVII, 6 [1], tiré du traité de la *Monarchie universelle* ; mais aussi — ce qui plus est — elle nous donne le texte de base du chapitre célèbre *De la constitution d'Angleterre*. Aucune indication, pourtant, ne nous fait savoir si ces deux fragments appartenaient déjà, au moment d'être écrits, à l'*Esprit des lois*.

L'écriture *g*, qui se trouve aussi dans la correspondance et dans diverses liasses de documents judiciaires à La Brède, va de 1739 à 1741, et nous donne vingt-quatre chapitres de l'*Esprit des lois*. Plus importants que le texte même de ces chapitres qui, le plus souvent, sont tirés d'opuscules antérieurs, sont les titres et la numérotation, qui, pour la plupart, sont déjà ceux de 1748. Au moins dix livres, en entier ou en partie, existaient alors (III, V, VIII, IX, XI, XIV, XV, XX, XXI, XXIV), ce qui permet d'affirmer, en tenant compte des livres intermédiaires qui, certes, ne manquaient pas tous, que l'ouvrage existait dans ses grandes lignes entre 1739 et 1741 au plus tard.

L'étude du manuscrit de l'*Esprit des lois* ne nous en dit pas davantage sur la genèse de l'ouvrage. Mais les données du manuscrit reçoivent un appui significatif des témoignages de la correspondance. Ces derniers, jadis étudiés par M. F. Gebelin [2], sont assez nombreux en 1746 et 1747, surtout dans les lettres écrites à Guasco. La première référence, cependant, que nous offre la correspondance, se trouve dans une lettre portant la date du 20 décembre 1741 : « A l'égard de mes *Lois*, écrit Montesquieu au président Barbot, j'y travaille huit heures par jour.... Il y aura quatre volumes in-12 en vingt-quatre livres. » Six semaines plus tard (le 2 février 1742), il annonce à Barbot « dix-huit livres à peu près de faits et huit qu'il faut arranger ». Cet état de l'ouvrage est parfaitement compatible avec ce qui résulte de l'examen du manuscrit.

Les renseignements indirects au sujet de la genèse de l'*Esprit des lois* sont fournis, en premier lieu, par les *Pensées*, qui, jusqu'ici, n'ont guère été utilisées dans les études sur Montesquieu. L'édition qu'en a faite Barckhausen [3] a bouleversé l'ordre plus ou moins chronologique du manuscrit, pour y substituer un classement par matières très arbitraire. M. Caillois, dans son édition des *Œuvres complètes*, parue dans la Bibliothèque de la Pléiade, s'est borné à reproduire le texte de Barckhausen. Pour se servir utilement des *Pensées*, il faut suivre l'ordre du manuscrit [4]. Or, l'examen des écritures des *Pensées*

1. Dans les renvois à l'*Esprit des lois*, je donne d'abord, en chiffres romains, le numéro du livre, ensuite, en chiffres arabes, celui du chapitre. Les chiffres de chapitres sont ceux de l'édition de 1757, reproduite par Laboulaye et par MM. Masson, Brethe et Caillois.

2. « La publication de l'*Esprit des lois* ». (*Revue des bibliothèques*, 1924.)

3. *Pensées et fragments inédits*. Bordeaux, 1899-1901, 2 vol.

4. L'édition procurée par M. Masson suivra l'ordre du manuscrit. Mes renvois dans cet article s'expliquent ainsi : P. 303 (Bkn. 526) veut dire : Pensée 303, selon

et des allusions historiques qui s'y trouvent permet de dresser une table chronologique :

vol.	pages ou folios	numéros, ordre du manuscrit	dates
I	p. 1-334	1-323	1722-1728
	p. 334-499	324-760	1731-1733
	p. 499		
II	f. 192 v°	761-1341	1733-1738
	f. 193 r°-214 v°	1342-1461	1738-1743
	f. 215 r°-456 v° [1]	1462-1600	1743-1748
	f. 457 r°		
III	479 r°	1601-2251	1748-1755

Qu'il soit dit de façon non ambiguë que cette table n'est rien moins que rigide. On rencontre assez souvent des fragments qui ont été copiés plus tard sur des pages d'abord laissées blanches. Mais ce sont surtout des fragments autographes, et les passages écrits par les secrétaires tombent plus régulièrement dans le cadre de la table chronologique.

Une très grande partie des *Pensées* est constituée par le résidu des œuvres publiées ou achevées par Montesquieu. Les quelque mille pages de *Matériaux qui n'ont pu entrer dans l'Esprit des lois*, bien qu'elles contiennent des fragments qui ne sont guère moins significatifs que le texte définitif, n'intéressent pas notre enquête actuelle. Mais parmi les fragments antérieurs à 1748 il y en a un grand nombre qui ont été incorporés dans l'*Esprit des lois*, qu'ils portent ou non dans le manuscrit l'annotation « mis dans les *Lois* ». Ces correspondances entre l'*Esprit des lois* et les *Pensées* sont surtout nombreuses entre 1733 et 1738 (23 emprunts) ; entre 1731 et 1733, il y en a encore 12 ; et avant 1728, il y en a 13 dont voici la liste :

Numéros du manuscrit	Numéros de Bkn.	Correspondance dans l'*Esprit des lois*
26	1425	XIX, 27
45	1976	XX, 23
60	1930	XXIII, 6
99	1519	X, 14
154	2021	XXI, 22
169	1990	XXI, 23
174	1935	XV, 2
174	1935	XV, 5
176	1937	XVI, 1
205	1928	XXVI, 14
255	2018	XXII, 17-18
256	2015	XXII, 18
257	2023	XXII, 18

Les matières traitées dans ces pages ne devinrent pas moins impor-

l'ordre du manuscrit ; n° 526, d'après celui de l'édition de Bordeaux et de celle de la Pléiade.

1. F. 249 est suivi aussitôt de f. 450.

tantes dans la pensée ultérieure de Montesquieu : l'esclavage, le commerce, les finances, le mariage et le divorce, le suicide en Angleterre. Il faut y ajouter, d'ailleurs, en premier lieu deux fragments du *Traité des devoirs*, de 1725, qui reparaissent textuellement, l'un (attaque contre le fatalisme spinoziste) dans le premier chapitre de l'*Esprit des lois*, l'autre (éloge des stoïciens) dans XXIV, 10 ; puis des passages importants des *Considérations sur les richesses de l'Espagne*, de 1727-1728, qui se retrouvent dans les *Lois*, XXI, 22 [1]. De tout cela, il résulte que Montesquieu, avant de partir en voyage, avait écrit des morceaux dont il se servit plus tard dans l'*Esprit des lois*. Toutes les annotations : « mis dans les *Lois* », sont postérieures aux fragments auxquels elles se réfèrent ; et rien, dans le manuscrit des *Pensées*, n'autorise à croire que les fragments dont il est question aient été écrits originalement en vue d'une incorporation ultérieure dans le chef-d'œuvre.

***

Il s'agit maintenant d'examiner le problème de la genèse de l'*Esprit des lois* du point de vue de l'évolution des idées.

L'opinion que les huit ou dix premiers livres existaient avant 1728 s'appuie sur l'analyse suivante : Montesquieu aurait d'abord vu dans la république la meilleure forme de gouvernement, fondée sur la vertu, tandis que la monarchie était, par sa nature, inférieure ; mais, plus tard il aurait retiré sa préférence à la république pour l'accorder à la monarchie tempérée, telle qu'il l'avait trouvée en Angleterre lors de son séjour de 1729 à 1731. C'est cette analyse, sérieusement critiquée par plusieurs commentateurs, qu'il faut examiner.

Il y a trois gouvernements parmi les hommes, définissables selon l'attribution du pouvoir souverain. Chacun de ces gouvernements a son principe, qui est ce qui le fait agir. Le despotisme a comme principe la crainte, la monarchie l'honneur, la république la vertu. (Restons-en à l'édition de 1748 en disant simplement *la vertu* plutôt que *la vertu politique*, modification introduite plus tard dans le texte.) Le despotisme est un gouvernement néfaste. Entre la monarchie et la république, le choix est le même qu'entre l'honneur et la vertu, et n'est donc guère difficile. L'honneur ou le préjugé des rangs est un sentiment égoïste et engendre un mérite superficiel. Il a pour effet d'altérer la simplicité de la morale. Dans la société qui a l'honneur pour principe, on ne juge pas « les actions des hommes comme bonnes, mais comme belles ; comme justes, mais comme grandes ; comme raisonnables, mais comme extraordinaires » (*Lois*, IV, 2). La ruse et l'adulation y sont permises, et, de fait, « les mœurs ne sont jamais si pures dans les monarchies que dans les gouvernements républicains »

1. Le *Traité des devoirs* et les *Considérations sur les richesses de l'Espagne* se trouvent dans l'édition de la Pléiade, vol. I, p. 108-111 et vol. II, p. 9-18. Tous les deux sont étudiés ci-dessous.

(*Lois*, IV, 2) ; « l'esprit de la monarchie est la guerre et l'agrandissement » (*Lois*, IX, 2). La vertu est autre chose : c'est un renoncement à soi-même, c'est « l'amour des lois et de la patrie », et « l'amour de la patrie conduit à la bonté des mœurs » (*Lois*, V, 2).

De ces textes, il résulte clairement que le gouvernement républicain, — et il est toujours question de la république des anciens, — est moralement supérieur au monarchique ; il est plus vertueux que lui, et le mot *vertu* a tout son sens : altruisme, bonté, pureté de mœurs ; un sens tout autre que celui qu'exprime le mot italien : *virtù*, quand il est l'équivalent de « force » ou de « courage ».

L'analyse tripartite, république, monarchie, despotisme, se trouve surtout dans les livres II à X. Dans le XI[e] livre apparaît une division nouvelle, en États modérés et États qui ne le sont pas. Ayant, au début du chapitre : *De la constitution d'Angleterre*, défini les trois pouvoirs qui sont dans chaque État, exécutif, législatif, judiciaire, le Président affirme que l'État où ces trois pouvoirs sont confondus et confiés à une seule personne est un État immodéré, où tout est perdu. Et si cette personne est une personne morale qui comprend plusieurs individus, l'État n'en est pas moins tyrannique, quand même il aurait, comme plusieurs États italiens, des formes républicaines. Le gouvernement [1] modéré, par contre, existe là où les trois pouvoirs ne sont pas tous confiés à une même personne. Que deux des pouvoirs se trouvent entre les mêmes mains n'empêche pas que le gouvernement soit modéré. C'est la confusion totale des pouvoirs qui rend immodéré le gouvernement, la séparation partielle ou complète qui le rend modéré. La séparation complète est la condition de la liberté. On voit que la division des États en modérés et immodérés est inextricablement liée à la théorie des trois pouvoirs et de leur séparation, théorie qui, dans l'esprit de Montesquieu, date du séjour en Angleterre [2].

La division tripartite des gouvernements et la division en modérés et immodérés peuvent-elles, logiquement, coexister ? Le concept de la souveraineté est, strictement, incompatible avec la doctrine de la séparation des pouvoirs, et, par conséquent, incompatible avec l'analyse modéré-immodéré. C'est ce que Montesquieu a très bien reconnu en 1734, en disant :

> C'est une erreur de croire qu'il y ait dans le monde une autorité humaine à tous les égards despotique ; il n'y en a jamais eu, et il n'y en aura jamais ; le pouvoir le plus immense est toujours borné par quelque coin. [3]

Il n'en a pas moins défini république, monarchie et despotisme en fonction du pouvoir souverain. Autre inconséquence : dans les républiques d'Italie, où les trois pouvoirs sont réunis, le gouvernement

1. Notons que Montesquieu, à la différence de Rousseau, ne fait aucune distinction entre les termes *gouvernement* et *État*.

2. Voir mon article, « Montesquieu, Bolingbroke and the Separation of Powers » (*French Studies*, 1949).

3. *Considérations sur les Romains*, ch. XXII ; Pléiade, vol. II, p. 202.

a besoin, « pour se maintenir, de moyens aussi violents que le gouvernement des Turcs » (*Lois*, XI, 6). Comment réconcilier cette censure avec l'assertion que ce qui fait agir le gouvernement républicain n'est autre que la vertu ? On pourrait multiplier les exemples pour prouver que, logiquement, les deux analyses ne peuvent pas coexister ; mais il est plus important de savoir si, historiquement, elles ont coexisté dans l'œuvre de Montesquieu.

Déjà, dans les *Lettres Persanes*, Montesquieu avait dit que « le sanctuaire de l'honneur, de la réputation et de la vertu, semble être établi dans les républiques et dans les pays où l'on peut prononcer le mot de *Patrie* » [1]. Si la distinction entre l'honneur et la vertu n'est pas encore bien arrêtée dans l'esprit du Président, du moins il identifie déjà vertu et patriotisme. En 1725, dans son flamboyant *Discours de la rentrée du Parlement de Bordeaux* [2], la vertu est définie comme « affection générale pour le genre humain ». Cette même année, le petit essai : *De la considération et de la réputation*, lue à l'Académie de Bordeaux, contient le paragraphe suivant dont l'importance est évidente :

> De toutes les vertus, celle qui contribue le plus à nous donner une réputation invariable, c'est l'amour de nos concitoyens. Le peuple, qui croit toujours qu'on l'aime peu et qu'on le méprise beaucoup, n'est jamais ingrat de l'amour qu'on lui accorde ; dans les républiques, où chaque citoyen partage l'empire, l'esprit populaire le rend odieux, mais, dans les monarchies, où l'on ne va à l'ambition que par l'obéissance et où, par rapport au pouvoir, la faveur du peuple n'accorde rien lorsqu'elle n'accorde pas tout, elle donne une réputation sûre [3]....

Le souverain bien dans les sociétés politiques est, en effet, la vertu patriotique ; la liberté est un bien très relatif à côté du patriotisme. Dans deux paragraphes des *Pensées* [4], écrits vers 1725, Montesquieu fait paraître à l'égard de la liberté une méfiance et même un mépris qui présentent un contraste fort remarquable avec son XI[e] livre. « Au reste, conclut-il, je compte pour très peu de chose le bonheur de disputer avec fureur sur les affaires d'État, et de ne dire jamais cent mots sans prononcer celui de *liberté*, ni le privilège de haïr la moitié de ses citoyens. »

La doctrine entière de la république des anciens idéalisée apparaît fort clairement dans deux alinéas des *Pensées* :

> C'est l'amour de la patrie qui a donné aux histoires grecques et romaines cette noblesse que les nôtres n'ont pas. Elle y est le ressort continuel de toutes les actions, et on sent du plaisir à la trouver partout, cette vertu chère à tous ceux qui ont un cœur.
>
> Quand on pense à la petitesse de nos motifs, à la bassesse de nos moyens,

1. *Lettre LXXXIX* ; Pléiade, vol. I, p. 264.
2. Pléiade, vol. I, p. 47.
3. Pléiade, vol. I, p. 123.
4. P. 32 (Bkn. 1802).

à l'avarice avec laquelle nous cherchons de viles récompenses, à cette ambition si différente de l'amour de la gloire, on est étonné de la différence des spectacles, et il semble que, depuis que ces deux grands peuples ne sont plus, les hommes se sont raccourcis d'une coudée [1].

C'est là, à n'en pas douter, la confrontation de la république des anciens, tantôt démocratique, tantôt aristocratique, dont le caractère essentiel est la vertu patriotique, et la monarchie française, où le mobile des hommes est le préjugé des rangs. Ce passage, qui explique le sens véritable des livres II à X de l'*Esprit des lois* bien mieux que le repentir qu'est l'*Avertissement* qui paraîtra dans l'édition de 1757, se trouve répété dans le manuscrit des *Pensées* [2], au milieu d'une soixantaine de pages, copiées par un secrétaire, qui contiennent la plus grande partie de ce qui nous reste du *Traité des devoirs* de 1725.

Jusqu'ici, les idées politiques de Montesquieu se sont élaborées dans la paix de la bibliothèque. La majesté des républiques romaine ou athénienne, vues à travers Xénophon, Thucydide, Tive-Live ou Cicéron, se dessine en un contraste accusé avec le caractère de la société française au temps de Dubois, du régent, et même de Fleury. La république pour Montesquieu est chose du passé, la monarchie — si près du despotisme — est chose du présent. En 1728, cependant, en Italie, il connaît des républiques actuelles, et son idéal se dissout aussitôt. La liberté républicaine de Venise attire son mépris [3] ; à Vérone, il n'y a pas plus de vertu qu'à Venise. Il embrasse enfin dans une condamnation générale toutes les républiques de la péninsule :

> Les républiques d'Italie ne sont que de misérables aristocraties, qui ne subsistent que par la pitié qu'on leur accorde, et où les nobles, sans aucun sentiment de grandeur et de gloire, n'ont d'autre ambition que de maintenir leur oisiveté et leurs prérogatives [4].

En octobre 1729, il débarqua en Angleterre. La société de Bolingbroke et autres, l'assistance aux débats des Communes, la lecture assidue du *Craftsman*, l'initièrent à des milieux et à une atmosphère politiques qui lui étaient jusque là inconnus. Les idées nouvelles lui parurent d'abord étranges, mais ce furent elles enfin qui comblèrent le vide créé dans son esprit par sa désillusion d'Italie. Après des hésitations et des incompréhensions, il écrit : « L'Angleterre est à présent le plus libre pays qui soit au monde, je n'en excepte aucune république. [5] »

Après les voyages, les *Pensées* abondent en discussions au sujet de la liberté, du gouvernement modéré. La liberté, qui, maintenant, est un bien incontestable, peut se trouver sous différents gouvernements ; elle n'est pas plus éloignée du trône que d'un sénat [6]. Les États modérés

1. P. 221 (Bkn. 598).
2. P. 1268 (Bkn. 617).
3. Pléiade, vol. I, p. 548.
4. Pléiade, vol. I, p. 715.
5. Pléiade, vol. I, p. 884.
6. P. 884 (Bkn. 631).

et les États populaires ne sont pas les mêmes [1]. Quatre fois, dans les *Pensées* [2], il se sert des mêmes mots pour souligner l'extrême habileté qu'exige de ses hommes d'État le gouvernement modéré :

Il faut combiner les puissances, les tempérer, les faire agir et les régler ; donner, pour ainsi dire, un lest à l'une, pour la mettre en état de résister à une autre. C'est un chef-d'œuvre de législation que le hasard fait bien rarement, et qu'on ne laisse guère faire à la prudence,

passage qu'il reprendra comme conclusion à V, 14, de l'*Esprit des lois*. Dans la suite, il ne parle presque plus dans les *Pensées* des principes du gouvernement [3] et s'il compare, bien rarement d'ailleurs [4], monarchie et république, il a abandonné l'analyse primitive au point d'écrire :

Plusieurs gens ont examiné qui vaut mieux de la monarchie, de l'aristocratie ou de l'État populaire. Mais, comme il y a une infinité de sortes de monarchies, d'aristocraties, d'États populaires, la question ainsi exposée est si vague qu'il faut avoir bien peu de logique pour la traiter [5].

***

Pour bien comprendre la signification des idées exprimées par Montesquieu avant ses voyages, il est souhaitable d'étudier son activité littéraire entre 1721 et 1728 [6]. Le succès des *Lettres Persanes* n'encouragea pas le Président à quitter le genre léger ; mais il n'en poursuivait pas moins la composition de traités scientifiques, présentés pour la plupart à l'Académie de Bordeaux. C'est ainsi qu'il fit des dissertations sur le ressort (1721), le mouvement (1723), les causes de l'éclair (1726), les variations de l'aiguille (1727) ; qu'il publia, en 1725, le *Temple de Gnide*. Mais la grande entreprise de cette époque fut son *Traité des devoirs*. Une lettre à Mgr de Fitz-James du 8 octobre 1750 révèle des faits importants au sujet de ce traité.

Il y a environ trente ans, dit Montesquieu, que je formai le projet de faire un ouvrage sur les devoirs. Le traité des *Offices* de Cicéron m'avait enchanté [7] et je le prenais pour mon modèle ; et comme vous savez que Cicéron a copié pour ainsi dire Panaetius, qui était stoïcien, et que les stoïciens ont été ceux qui ont mieux traité cette matière des devoirs, je lus les principaux livres des stoïciens et, entre autres, les réflexions morales de Marc-Antonin, qui me paraît le chef-d'œuvre de l'antiquité.

Le traité ne fut jamais achevé. Craignant, nous dit-il, un rival tel que Cicéron, Montesquieu abandonna le projet. Le manuscrit de

1. P. 982 (Bkn. 1796).
2. P. 831, 892, 918, 934 (Bkn. 1793, 1794, 1795, 633).
3. Il en parle, en passant, P. 1203 (Bkn. 1669) et P. 1880 (Bkn. 268) [cf. *Lois*, VIII, 21], où il reprend d'anciens arguments.
4. P. 769 (Bkn. 1792), et P. 1342 (Bkn. 1791).
5. P. 942 (Bkn. 1788).
6. Pour l'histoire détaillée de cette activité, voir P. Barrière, *Un grand provincial : Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu*. Bordeaux, 1946, p. 244-266, et E. Vidal, *Saggio sul Montesquieu*. Milano, 1950, p. 47-81.
7. Il avait déjà fait un *Discours sur Cicéron*.

l'ouvrage fut perdu au début du dix-neuvième siècle ; mais, néanmoins, l'ouvrage ne nous est pas entièrement inconnu. La *Bibliothèque française* de 1726 donne une relation de la lecture qu'en fit Montesquieu à l'Académie de Bordeaux le 1er mai 1725 ; il existe une description du manuscrit perdu ; et les *Pensées* comprennent de nombreux fragments du traité. Grâce à ces trois sources de renseignements, il est possible de reconstruire, de façon très incomplète, s'entend, le *Traité des devoirs*. Je donne ci-dessous la liste des chapitres, avec mention des passages identifiables des *Pensées* qui s'y attachent.

1. *Devoirs en général.*
   Nie le fatalisme des spinozistes. Ce passage se retrouve dans l'*Esprit des lois*, I, 1.
2. *De Dieu.*
   P. 1266 (Bkn. 615), du moins en partie, appartenait ici.
3. *Devoirs envers les hommes.*
   Il y en a de deux espèces : ceux qui se rapportent plus aux autres hommes qu'à nous, ceux qui se rapportent plus à nous qu'aux autres hommes. Une allusion : P. 924 (Bkn. 2102).
4. *De la justice.*
   Reprend l'idée de la 83e *Lettre Persane*, que « la justice est éternelle et ne dépend point des conventions humaines », et affirme qu'elle « est fondée sur l'existence et la sociabilité des êtres raisonnables, et non pas sur des dispositions ou volontés particulières de ces êtres. »
5. *Quelques principes de philosophie.*
   Examen des doctrines de Spinoza et de Hobbes; voir surtout P. 1266-1267 (Bkn. 615-616), extraites du *Traité des devoirs*. La réfutation de Hobbes semble avoir été l'une des principales préoccupations de Montesquieu à cette époque.
6. *Principes des stoïciens.*
   Éloge des stoïciens, repris par Montesquieu dans *Lois*, XXIV, 10. C'est ce passage que blâmèrent les *Nouvelles ecclésiastiques* du 16 octobre 1749, et dont parle Montesquieu dans la lettre déjà citée à Fitz-James.
7 et 8. *Habitude de la justice.*
   Comment acquérir cette habitude ? P. 220 (Bkn. 597) appartient ici. P. 1008 (Bkn. 1214) reprend l'idée de la justice comme rapport général.
9. *Équivoque de la justice.*
   Voir P. 538 (Bkn. 641).
10. *Devoirs de l'homme.*
    Explication de la hiérarchie des devoirs, le patriotisme devant se subordonner à l'amour de l'humanité (cf. P. 741, Bkn. 11).
11. *Violations des devoirs de l'homme.*
    Il s'agit surtout du colonialisme des Espagnols. Voir P. 1265 et 1268 (Bkn. 614 et 617). C'est le point de départ des *Considérations sur les richesses de l'Espagne* et des *Lois*, XXI, 22.
12. *Christianisme, source de l'équité.*
    Cf. *Lois*, XV, 7 ; XXIV, 3.
13. *De la politique.*
14. *Du peu d'utilité de la politique.*
    « Politique » veut dire ici ruse machiavélique. L'essai : *De la politique* (*Pléiade*, I, p. 112-119) certainement, et très probablement les *Ré-*

flexions sur le caractère de quelques Princes (*Pléiade*, I, p. 519-531), faisaient partie de ce chapitre [1].

Il paraît, de prime abord, que cette reconstitution n'a qu'une lointaine ressemblance avec les *Offices* de Cicéron. Le plan du traité latin est bien connu : discussion de l'utile, discussion de l'honnête, discussion des conflits entre les deux. La morale de Cicéron se fonde sur les quatre vertus cardinales, dont ici il n'est point question. Plus proche du système de Montesquieu est le traité : *De Officio hominis*, de Pufendorf — que le Président possédait d'ailleurs dans la traduction française de Barbeyrac, édition de 1708. Le premier volume contient des chapitres intitulés : « Des devoirs de l'homme envers Dieu », « Des devoirs de l'homme par rapport à lui-même », « Des devoirs mutuels de l'homme », « De l'état de nature », « Des motifs qui ont porté les hommes à former des sociétés civiles ». Le rapport entre le traité du professeur allemand et celui de Montesquieu, sans détruire l'originalité de ce dernier, est assez frappant ; il l'est davantage à l'égard des points de détail [2]. De même que Cicéron fut l'auteur d'un *Traité des lois* aussi bien que d'un *Traité des devoirs*, Pufendorf avait écrit un grand ouvrage sur le *Droit de la nature et des gens*, dont les *Devoirs de l'homme et du citoyen* ne furent plus ou moins que l'abrégé. De la morale, en effet, à la jurisprudence, le chemin fut facile pour Montesquieu, comme il l'avait été pour ses devanciers.

Déjà, avant les *Lettres Persanes*, il avait rempli de notes les six cahiers de la *Collectio juris*, qui se trouvent, depuis 1939, à la Bibliothèque nationale [3]. Si les idées générales n'y sont pas commentées, du moins, on voit que Montesquieu s'était construit, des analyses du *Code* et du *Digeste*, une base solide pour les synthèses ultérieures. Très tôt, d'ailleurs, dans les *Pensées*, on trouve le brouillon d'un ouvrage qui aurait pour titre : *Principes fondamentaux de politique* (P. 278, Bkn. 1911). Les deux derniers chapitres du *Traité des devoirs* concernent

1. Il faut y ajouter les morceaux rejetés, assez nombreux d'ailleurs :
P. 1251 (Bkn. 602) : fragment sur les serments, qui se trouve, plus tard, dans le rejet de l'*Esprit des lois* (Pléiade, vol. II, p. 1016-1017).
P. 1252 (Bkn. 603) : fragment sur la résistance contre la tyrannie en Angleterre.
P. 1254 (Bkn. 605) : du statut des femmes à la cour.
P. 1255 (Bkn. 606) : des princes et de l'argent.
P. 1258 (Bkn. 609) : des grands hommes de la France.
P. 1260 (Bkn. 611) : de l'étude de l'hsitoire.
P. 1253 (Bkn. 604) : de l'amitié.
P. 1257 (Bkn. 608) : des manières.
P. 1270-1280 (Bkn. 619-629) : des devoirs fondés sur la bienséance.

2. Pour Montesquieu, la justice, nous l'avons vu, se fonde sur l'existence et la sociabilité des êtres raisonnables ; Pufendorf définit la loi naturelle comme celle « qui convient à la nature raisonnable et sociable de l'homme ». (*Devoirs*, I, II, XVI.) Les chapitres de Pufendorf sur l'état de nature, et sur les devoirs réciproques d'un père et d'une mère et de leurs enfants, ressemblent fort à P. 1267 (Bkn. 616). Le fragment déjà cité de Montesquieu sur les serments a également son parallèle dans Pufendorf (I, XI, VI) ; les idées économiques de l'Allemand (I, XIV) sont très proches de celles de Montesquieu ; et son chapitre sur l'estime (II, XIV) ressemble assez à l'opuscule du Président *De la considération*.

3. N. a. f. 12837 à 12842.

expressément la politique ; et, s'il y est question, d'une part, d'examiner la conduite des princes d'une façon anti-machiavélique qui paraît, à vrai dire, un peu naïve au regard de la doctrine achevée de 1748, Montesquieu ne s'en occupe pas moins des principes de la causalité politique, étude à laquelle, le reste de sa vie, il demeura constamment fidèle.

Cette époque, du reste, fut celle du Club de l'Entresol ; et même si Montesquieu n'y était tout au plus qu'un visiteur peu fréquent, il connut certainement Ramsay, l'abbé de Saint-Pierre et — alors ou plus tard — le marquis d'Argenson. Ceux-ci, fervents de science politique, communiquèrent très vraisemblablement à Montesquieu un peu de leur enthousiasme. Les circonstances, de toutes façons, étaient propices pour que Montesquieu se tournât vers des études de politique et de droit, qu'il avait déjà entamées ; et quand, en 1726, il vendit sa charge de Président à mortier du Parlement de Bordeaux, « il prit pour prétexte, raconte le marquis d'Argenson, qu'il allait travailler à un grand ouvrage sur les lois [1] ».

Montesquieu ne s'intéressait pas moins, à cette époque, à l'économie politique. J.-F. Melon, dont l'*Essai politique sur le commerce* devait paraître en 1734, fut membre fondateur de l'Académie de Bordeaux [2], et l'un des associés intimes de Montesquieu. Le Président, d'ailleurs, s'était beaucoup occupé des doctrines de Law. Il avait déjà fait un *Mémoire sur les dettes de l'État*. Le *Spicilège* contient, avant 1728, bien des extraits de livres et de gazettes sur les problèmes du commerce. En 1726, l'édit du gouvernement, qui fixait la valeur de la monnaie, attira l'attention de Montesquieu, comme le montrent plusieurs lettres de sa correspondance. C'est sous l'impulsion de ces intérêts divers qu'il rédigea, vers 1727 ou 1728, les *Considérations sur les richesses de l'Espagne* [3], opuscule qui, sans doute, est un développement du onzième chapitre du *Traité des devoirs*. L'essentiel de son contenu passa, vers 1731-1733, dans la *Monarchie universelle*, et de là, plus tard, dans l'*Esprit des lois*, XXI, 22.

1. *Essais dans le goût de ceux de Michel Montaigne, ou les Loisirs d'un ministre d'État*. Bruxelles, 1788, p. 265. Maupertuis, plus circonspect que D'Argenson, avoue que « l'on ne pourrait le justifier [sur la vente de sa charge], si, en quittant une place où il interprétait et faisait observer les lois, il ne se fût mis plus en état de perfectionner les lois mêmes » (*Œuvres*. Lyon, 1768, vol. III, p. 390-391.) Par contre, il faut remarquer que le président Barbot, ainsi que le Père Desmolets, semblent ignorer toute intention sérieuse qu'a pu avoir Montesquieu à ce moment. Voir lettres du 9 avril et du 17 septembre 1736.

2. Voir P. Barrière, *L'Académie de Bordeaux*. Bordeaux et Paris, 1951.

3. J'ai vu le manuscrit de cet ouvrage dans la collection de son possesseur actuel. La partie non autographe est de la main de l'abbé Duval, ce qui veut dire que l'ouvrage est antérieur aux voyages. C'est sans doute à cet ouvrage que renvoie une note dans l'*Esprit des lois* (XXI, 22) : « Ceci parut, il y a plus de vingt ans, dans un petit ouvrage manuscrit de l'auteur, qui a été presque tout fondu dans celui-ci. » Pour calculer, d'après cette note, la date des *Considérations sur l'Espagne*, il ne faut pas compter à partir de la date de composition du livre XXI (en admettant qu'on la sache), vu que cette note ne se trouve pas dans le manuscrit, non plus que dans l'édition princeps, mais plutôt de la publication des *Lois*, ce qui nous ramène à 1728.

Les préoccupations espagnoles [1] de Montesquieu, nourries sans doute par son amitié avec le duc de Berwick, qui fut grand d'Espagne, ainsi que par la situation géographique de Bordeaux, le portèrent à envisager un ouvrage ayant pour titre : *Bibliothèque espagnole* ou *Journal espagnol*, ou bien, semble-t-il parfois, *Bibliothèque* ou *Journal* tout court.

J'avais mis cet ouvrage, dit-il [2], sous le nom de M. Zamega, et je l'avais mis sous la forme d'un extrait d'un livre de M. Zamega, et je le finissais ainsi : « C'est l'ouvrage que je m'imagine qu'aurait fait M. Zamega, s'il était jamais venu au monde, et dont je donne ici l'extrait. »

Il lui avait donné, à un autre moment, le titre de : *Journaux de livres peu connus* [3]. L'un des fragments constitutifs fut la *Lettre de Xénocrates à Phérès* (voir la note à P. 173, Bkn. 127), écrite vers la mort du régent en 1723. Un autre, plus important, avait comme titre : *Le Prince* ou *Les Princes*, et très probablement, selon les coïncidences de renvois dans les *Pensées*, comprenait les *Réflexions sur le caractère de quelques princes*, qui avaient appartenu au *Traité des devoirs*. *Le Prince* fut donc commencé vers 1725 ; il fut abandonné vers 1733, selon le résidu recueilli dans les *Pensées*. Il fut pillé, dans une mesure qu'on ne peut définir, pour les *Considérations sur les Romains*, pour *Arsace et Isménie*, et pour l'*Esprit des lois*. Ce qui lui a été pris, n'ayant pas été recopié dans les *Pensées* [4], n'existe plus en manuscrit et n'est plus identifiable. Vers 1748, selon Barckhausen [5], Montesquieu aurait songé à le reprendre. Ajoutons finalement que, selon un témoignage de 1795 [6], il existait, parmi les manuscrits de notre auteur, « un petit traité intitulé : *Le Prince*, non en forme de roman, comme *Arsace*, mais presque tout en maximes ». Le mystère, jusqu'ici, est impénétrable. Ce qui est certain, c'est qu'après l'abandon du *Traité des devoirs*, l'activité littéraire de Montesquieu fut considérable, et qu'elle avait pris un biais politique et juridique.

Le fils de Montesquieu, Jean-Baptiste de Secondat, dans un mémoire sur la vie de son père [7], affirme qu'au moment de la publication des *Considérations sur les Romains* (qu'il met, à tort, en 1733),

le livre sur le gouvernement d'Angleterre, qui a été inséré dans l'*Esprit des lois*, était fait..., et M. de Montesquieu avait eu la pensée de le faire imprimer avec les *Romains*. Si cela n'eut pas lieu, ce n'est pas qu'il fut déterminé à entreprendre l'*Esprit des lois*. La vaste étendue de ce projet, qu'il

1. Notons d'ailleurs le titre fort suggestif d'un ouvrage de Marsollier, possédé par Montesquieu : *Histoire du ministère du cardinal Ximenès, où l'on voit l'origine de la grandeur de la monarchie d'Espagne, les causes de sa décadence....*
2. P. 2002 (Bkn. 668).
3. P. 1692 (Bkn. 671).
4. Voir le titre de P. 1983 (Bkn. 648).
5. *Montesquieu, l'Esprit des lois, et les archives de La Brède*. Bordeaux, 1904, p. 39-40.
6. Lettre de F. de P. Latapie à Darcet, citée dans les *Mélanges inédits* de Montesquieu. (Bordeaux et Paris, 1892), p. XVI-XX.
7. Cité par L. Vian, *Histoire de Montesquieu*. Paris, 878, p. 401.

avait médité depuis longtemps, l'en avait souvent détourné ; mais après deux ou trois mois de repos, le conseil de ses amis l'encouragea à s'y livrer. Il avait depuis longtemps rassemblé des matériaux.

Montesquieu aurait donc pris la décision finale d'écrire l'*Esprit des lois* vers la fin de 1734 : conclusion qui s'accorde parfaitement avec le fait, déjà établi sur l'examen du manuscrit, que l'ouvrage existait dans ses grandes lignes entre 1739 et 1741 au plus tard. En 1734, il avait depuis longtemps médité l'ouvrage ; « il en avait dès longtemps, dit D'Alembert [1], formé le dessein ». Dans les paroles célèbres de la préface de l'*Esprit des lois*, le Président avoue :

> J'ai bien des fois commencé, et bien des fois abandonné cet ouvrage ; j'ai mille fois envoyé aux vents les feuilles que j'avais écrites ; je sentais tous les jours les mains paternelles tomber ; je suivais mon objet sans former de dessein ; je ne connaissais ni les règles ni les exceptions ; je ne trouvais la vérité que pour la perdre. Mais, quand j'ai découvert mes principes, tout ce que je cherchais est venu à moi ; et dans le cours de vingt années, j'ai vu mon ouvrage commencer, croître, s'avancer et finir.

Il s'explique davantage dans une lettre du 7 mars 1749 à son ami le commandeur Solar :

> Je puis dire que j'y ai travaillé toute ma vie : au sortir du collège on me mit dans les mains des livres de droit ; j'en cherchai l'esprit, je travaillai, je ne faisais rien qui vaille. Il y a vingt ans que je découvris mes principes : ils sont très simples ; un autre qui aurait autant travaillé que moi aurait fait mieux que moi.

Une vingtaine d'années avant 1748-1749 il découvrit ses principes ; et même auparavant il écrivait, il lisait sans cesse. Tout en faisant la part de l'à-peu-près dans les mots : *vingt ans*, il semble quasi certain, vu les correspondances de textes et de doctrines que j'ai alléguées, que l'idée de la république, de la monarchie, du despotisme, fondés sur la vertu, l'honneur et la crainte, existait, sous une forme ou sous une autre, dans l'esprit de Montesquieu, avant 1728. Le Président y a substitué, plus tard, une autre analyse. Il n'a jamais, sans doute, entièrement abandonné la doctrine primitive. Enchanté toujours par le brillant d'une formule épigrammatique, et guidé, comme il l'a reconnu lui-même [2], tantôt par l'esprit, tantôt par le cœur, il a repris parfois, après 1734, et surtout pour se justifier ou se défendre, les conceptions plus idéalistes de sa jeunesse. Peut-être même est-ce alors qu'il leur a donné la forme sous laquelle nous les lisons maintenant. Mais le fond de ces idées est certainement antérieur aux voyages.

ROBERT SHACKLETON.

1. *Encyclopédie*, vol. V (1755), p. VIII.
2. *Lois*, XV, 8.

DE LA COMPOSITION DE « L'ESPRIT DES LOIS » MONTESQUIEU ET LES ORATORIENS DE L'ACADÉMIE DE JUILLY

Le problème de la composition de l'*Esprit des Lois* nous fut légué par Montesquieu lui-même. N'a-t-il pas affirmé dans sa préface : « J'ai posé des principes et j'ai vu les cas particuliers s'y plier comme d'eux-mêmes, les histoires de toutes les nations n'en être que les suites, et chaque loi particulière liée avec une autre loi, ou dépendre d'une autre plus générale ? » On attend ensuite une composition rigoureuse, dans le pur esprit cartésien. Or, après les tout premiers livres, le désordre apparaît dans l'ouvrage, d'où les tentatives d'analyse raisonnée dont le nombre s'est multiplié au cours du XVIII^e^, démontrant ainsi péremptoirement leur insuffisance respective. Tout récemment encore, aux remarquables essais de Lanson, Barckhausen et Dedieu, sont venus s'ajouter ceux de Pierre Barrière [1] et de Brethe de la Gressaye [2]. Aucun ne s'est révélé décisif, très probablement parce que nous sommes en présence de difficultés comparables à celles qui se posent à tout éditeur de pensées détachées trop aisément interchangeables. Nous n'avons donc pas la prétention de résoudre définitivement ce problème, mais simplement d'apporter un certain nombre d'éléments nouveaux qui permettront d'en juger avec un plus grand degré d'objectivité.

Montesquieu s'est toujours réclamé de la raison cartésienne, mais de quel cartésianisme s'agit-il ? Lorsque nous prononçons ce mot, nous pensons volontiers au seul *Discours de la méthode*. Nous oublions que cette méthode, clé de la connaissance du monde selon Descartes, s'éclairait alors de l'emploi qu'il en avait fait lui-même dans tous les domaines. Ainsi les *Principes de la philosophie*, livre composé en latin par Descartes pour les écoles, mais rapidement traduit en français, sont plus caractéristiques et plus importants pour nous que le *Discours*, car, selon toutes probabilités, c'est l'ouvrage dont se nourrit la

1. Cf. *Un grand provincial... Montesquieu*, Bordeaux, 1946.
2. Cf. son édition de *L'Esprit des Lois* (Préface), Paris, 1950. Société Les Belles Lettres.

jeunesse de Montesquieu à l'Académie de Juilly, sous ses maîtres oratoriens [1]. Que l'on compare la deuxième partie du livre : « Des principes des choses matérielles » à la quatre-vingt-dix-septième *Lettre persane* et à l'*Esprit des Lois* : livre I, chapitre 1, article 7. On comprendra que la physique et la mécanique cartésiennes inspirent plus Montesquieu que le *Discours de la méthode*. Or, le plus souvent, Descartes ne se livre à des expériences que pour rattacher les faits particuliers aux principes généraux *déjà découverts*, par des explications plus ou moins ingénieuses dont il nous dit lui-même : « Je croirai avoir assez fait si les causes que j'ai expliquées sont telles que tous les effets qu'elles peuvent produire se trouvent semblables à ceux que nous voyons dans le monde, sans m'enquérir si c'est par elles ou par d'autres qu'ils sont produits » [2]. Avec une telle méthode, nul besoin d'ordre logique rigoureux. L'interprétation habile des faits doit suffire à les ramener au système général, quel que soit leur ordre particulier. Et s'il arrive que l'on emploie à différents endroits des arguments contradictoires, on a facilement l'impression, comme l'affirme Montesquieu, que l'explication générale demeure valable, de même qu'une montre n'en marche pas moins bien, quoique ses rouages tournent en sens inverse.

Nous disons toujours, il est vrai, de nos lois scientifiques : « Tout se passe comme si... ». Et voilà pourquoi la joie de Montesquieu éclate à pouvoir rendre compte de tant de traits caractéristiques qui nous frappent encore aujourd'hui par leur justesse dans ses fameux chapitres : « Effets qui résultent du climat d'Angleterre » (XIV, 1), et « Comment les lois peuvent contribuer à former les mœurs, les manières, et le caractère d'une nation » (XIX, 27). Mais cela suffit-il à expliquer l'ordre suivi par Montesquieu dans la composition de son ouvrage et sa fameuse division en livres, chapitres et articles, dont toutes les recherches ont abondamment prouvé le caractère relativement fluide, sans cesse soumis à revision ? Nous avons trop oublié, en vérité, que le cartésianisme, en s'étendant progressivement à tous les domaines de la pensée, s'était créé des méthodes propres en certains champs particuliers.

Nous savions pourtant avec quelle fierté la *Défense de l'Esprit des Lois* opposait encore, en 1750, les Académies d'esprit cartésien à l'obscurantisme de ses objecteurs ecclésiastiques. Or le recul des temps donne aux Académies oratoriennes une importance considérable que Sainte-Beuve a vainement tenté de réduire [3]. Les Oratoriens n'ont-ils pas formé Montesquieu, puissamment aidé Rousseau à se créer une méthode de travail grâce aux *Entretiens sur les Sciences*, du père Lamy [4], et su se concilier, par leur caractère libéral, la sym-

1. Qui tournèrent chaque fois, aux moments critiques, l'interdiction qui leur fut faite d'enseigner la philosophie de Descartes.
2. Cf. les *Principes*, 3e Partie, § 204.
3. Cf. *Port Royal*, livre IV : Les petites écoles (*fin*).
4. Voir *Confessions*, livre VI.

pathie de la plupart des philosophes et de Robespierre lui-même [1] ? L'amitié de Bérulle, fondateur de l'Oratoire français, pour l'auteur du *Discours de la méthode*, n'a cessé, comme on voit, de porter des fruits parfois imprévus.

Ouvrons donc les « *Entretiens sur les Sciences* », *du père Lamy, dans lesquels on apprend comme l'on doit se servir des sciences pour se faire l'esprit juste et le cœur droit, avec la méthode d'étudier*, car ils nous renseignent admirablement sur l'esprit et la méthode des oratoriens à l'époque [2]. Dès les premières conversations, on proclame que « nous sommes faits pour connaître la vérité », mais que le péché nous en a si fort éloignés que nous ne pouvons plus l'atteindre qu'au prix de difficultés d'autant plus grandes. Il faut donc enseigner l'art de rechercher la vérité à la façon de Descartes et de l'illustre oratorien Malebranche. On y parvient comme eux dans une certaine mesure par l'exercice de la géométrie, des mathématiques et l'emploi des nouvelles méthodes scientifiques, qui nous ont valu, depuis la mort de Descartes, de si nombreuses découvertes. Le père Lamy s'enthousiasme, en particulier, pour les dissections de plantes et d'animaux, au point que l'on est bien tenté de faire remonter aux oratoriens l'impulsion première qui poussa Montesquieu vers l'étude des sciences. Mais les sciences d'érudition, et particulièrement l'histoire et la philologie, tiennent dans ce livre la première place. Renouvelées par la rigueur d'une critique cartésienne, celles-ci permettront aux oratoriens de commenter les livres sacrés avec une surprenante audace. Le père Richard Simon ne dut-il pas être expulsé de la congrégation pour avoir rejoint Spinoza dans ses conclusions sur la paternité du Pentateuque [3] ? Plus modéré, le père Lamy se contenta d'écrire une *Introduction à l'Écriture sainte*, mais par l'examen des lois du temps, écrites et non écrites, du gouvernement civil, des tribunaux et de leurs pouvoirs, des fêtes et coutumes, son ouvrage laisse pressentir les études comparées de l'*Esprit des Lois*, destinées à mieux faire comprendre les institutions et les mœurs des différents peuples.

La comparaison s'impose d'autant plus que les oratoriens ont d'aussi vastes ambitions intellectuelles que Montesquieu. Ils rêvent alors d'histoire universelle, non à la façon d'un Bossuet subordonnant son sujet à une conception théologique qui commande l'évolution et l'illumine, mais en commentateurs critiques s'attachant surtout à l'exactitude du détail, afin de « joindre l'histoire profane avec l'histoire sainte, et par ce moyen donner de l'ordre à ce que nous disent les païens avec une confusion prodigieuse », car « les fables de tous les peuples sont des histoires véritables de l'Ancien Testament qu'ils

1. Cf. André George. *L'Oratoire*, Grasset, 1928. L'éloge de l'Oratoire par Robespierre est demeuré manuscrit et se trouve aux Archives Nationales.

2. 1re édition, 1687. 2e éd., 1694, augmentée d'un tiers. C'est celle dont nous donnons le titre et qui fournit nos références. 3e éd., 1706. Montesquieu est alors élève à Juilly.

3. Que tous deux attribuent au prophète Esdras.

savaient par tradition, et qu'ils ont altérées par divers mensonges » (3e Entretien). Si surprenant que cela puisse paraître, ils puisent leur inspiration en Hollande, dans la *Bibliothèque universelle* de Jean Leclerc, dont le père Lamy invoque l'exemple. Ils utilisent une méthode philologique exposée par l'un des leurs, le père Thomassin, autre maître dont se souviendra certainement Montesquieu [1]. Ils sont alors si en avance sur leur temps qu'ils annoncent également, J.-B. Vico, qui connut lui aussi Jean Leclerc et ses périodiques successifs. Nous sommes vraiment au début de la philosophie des *lumières*, — le mot lui-même est employé en ce sens dans les *Entretiens*, — il ne nous reste plus qu'à définir une méthode de travail.

Le sixième entretien nous informe à ce sujet. Pour atteindre à la vérité, il faut avoir recours à la lecture directe des meilleurs livres dans les meilleures éditions possibles. La bibliothèque des oratoriens (que nous a vraisemblablement décrite Montesquieu dans les *Lettres persanes*) possède déjà son double catalogue par ordre alphabétique et ordre des matières. On y trouve également les catalogues imprimés des grandes bibliothèques, ainsi que des « bibliothécaires », ou bibliographies critiques, indiquant les ouvrages des différents auteurs avec la meilleure édition de chacun d'eux. Pour compléter sa documentation, le père Lamy recommande de voir les *Journaux des savants*, les *Nouvelles de la République des Lettres*, la *Bibliothèque universelle*, l'Histoire de la vie et des ouvrages des auteurs nouveaux, les catalogues des livres de Francfort et autres ouvrages de même espèce. Voilà la formation scolaire qui est à la source de la curiosité universelle et de l'immense érudition d'un Montesquieu.

Mais comment ne pas se perdre dans tous ces ouvrages ? « Il est bon, avant que de les lire », de se fixer une tâche. Ainsi : « *Un homme d'esprit se propose une fin, et, pendant une vingtaine d'années, il tire de toutes ses lectures ce qui servira à son dessein ; après quoi, il lui est facile de faire d'un ramas si exact et si laborieux un très riche ouvrage.* [2] » Cette vingtaine d'années qu'employa Montesquieu à parfaire son ouvrage, serait-ce donc un terme qu'il s'était fixé d'avance ? Il n'est pas impossible, car le père Lamy, observant qu'on ne peut classer ses remarques et réflexions suivant un ordre alphabétique trop confus, affirme que la meilleure méthode est ici « de digérer soi-même la matière sur laquelle on veut travailler », suivant un ordre naturel, « et de la *disposer par livres, par chapitres, par articles...* » en laissant « entre chaque titre beaucoup de vide qu'on remplit à mesure qu'on étudie et qu'on médite » [3]. Or, c'est exactement le plan du manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale sous le titre de : *Matériaux pour servir à l'Esprit des Lois*, où l'on trouve encore des feuillets intercalaires, quoi qu'il soit déjà une mise au net.

1. Et qui mériterait à lui seul une étude.
2. Cf. *Entretiens*, 2e éd., p. 214.
3. *Ibid.*, p. 214-215.

Il arrive cependant que la multiplicité des réflexions les rende difficiles à classer. Alors « on peut avoir un *lieu particulier pour les mélanges, c'est-à-dire pour les diverses choses et les différentes pensées qui se présentent à l'esprit et pour lesquelles on ne trouve point de lieu propre*[1] ». Rappelons-nous ici les *Pensées* de Montesquieu, aux titres caractéristiques : « Pensées qui n'ont pu entrer dans mon dialogue de Xantippe », « Idées qui n'ont pu entrer dans ma harangue à l'Académie », « Choses qui n'ont pu entrer dans la composition des lois ». Il s'agit d'une méthode coutumière, employée par lui en marge de tous ses ouvrages. Pour ne pas « laisser se renverser l'ordre des collections ainsi faites » en y introduisant de trop longs passages de bons auteurs, il faudra, continue le père Lamy, « les abréger en se servant le plus possible des propres paroles de l'auteur lorsqu'elles sont riches », afin de transposer ensuite ces passages, si nécessaire, dans « mes grands recueils qui sont proprement des plans ou des desseins d'ouvrages, où après de longues méditations, et avoir trouvé l'ordre naturel, j'ai rangé sous des titres les principales parties de l'ouvrage dont j'ai trouvé les premiers traits »[2]. Nous avons, cette fois, le modèle du *Spicilège*, plus commun à l'époque qu'on ne le suppose généralement, puisque l'érudit Prosper Marchand, auteur d'un *Dictionnaire historique* paru en 1757-1758, en avait également un pourvu du même titre. On sait que Montesquieu l'emprunte directement au bibliothécaire de l'Oratoire, le père Desmolets, puisque son *Spicilège* a pour point de départ une série d'extraits d'un recueil de ce dernier, à quoi il ajoute peu à peu ses propres trouvailles, et cela dès l'époque où il composait ses *Lettres Persanes*.

La multiplicité des rapprochements ne nous paraît guère laisser de place au doute. C'est bien la méthode des Oratoriens qu'emploie depuis longtemps Montesquieu. Il l'utilisera de préférence encore lorsque, déçu de ne pas voir accepter ses offres de services comme diplomate, il se réfugiera dans une studieuse retraite, comme le Synerge du père Lamy, pour jouir à son aise des plaisirs départis à ceux qui cherchent sincèrement la vérité, et avec l'enthousiasme indispensable. Si ingénieuses qu'aient été les explications de Barckhausen sur la division de l'*Esprit des Lois* en livres, chapitres et articles, à la manière d'un code, nous croyons désormais qu'il en faut chercher la source dans les *Entretiens* du père Lamy et *qu'il s'agit là d'une méthode qui s'est vraisemblablement recommandée à Montesquieu dès son séjour à l'Académie de Juilly*. N'a-t-il pas déclaré qu'il s'est mis à chercher, quoique infructueusement, l'esprit des lois aussitôt de retour à Bordeaux, lorsqu'il commença ses études de droit ? S'il n'a pas réussi alors, c'est qu'il lui manquait la maturité et l'expérience pour mener à bien une entreprise aussi considérable, ainsi que la patience et la persévérance nécessaires. Ce n'est pas dans sa jeunesse que l'on s'at-

1. P. 215.
2. *Ibid.*, p. 216.

telle, en général, à un travail susceptible de se prolonger durant une vingtaine d'années. Il faut d'abord que l'âge vous assagisse, vous fasse comprendre la nécessité d'un long effort, et que l'on sente déjà la vie s'écouler entre ses doigts.

Si nos raisonnements sont exacts, le « plan ou le dessein » de l'*Esprit des Lois* ne relève donc pas d'un ordre logique, mais de cet *ordre naturel* de fichier méthodique servant de base à la composition d'un grand ouvrage, selon les recommandations du père Lamy. Un examen attentif des *Lettres Persanes* va nous en apporter la preuve. On a souvent dit que l'*Esprit des Lois* s'y trouvait en germe, mais a-t-on poussé suffisamment loin le parallèle [1] ? Entre ce dernier ouvrage et la soixantaine de lettres que l'on peut considérer comme le centre des *Lettres Persanes* (lettres 69 à 131), une étroite parenté se manifeste jusque dans l'*ordre des matières*. Dès 1721, en véritable cartésien, Montesquieu cherche tout d'abord à bien assurer les principes fondamentaux qui stabiliseront sa pensée au lieu de la laisser errer à l'aventure entre un scepticisme dangereux et la croyance aux préjugés. Et il atteint presque immédiatement aux conclusions philosophiques de l'*Esprit des Lois*, car les deux ouvrages s'inspirent également de Descartes et du père Malebranche. Cela commence par la lettre 69, traitant de la nature de Dieu, qui est lui-même sa nécessité et ne peut pas changer « l'ordre des choses [2] ». La lettre 83 complète cette notion par l'affirmation que « la justice est un rapport de convenance existant réellement entre deux choses » et qu'il nous faudrait toujours l'aimer, même si Dieu n'existait pas [3]. Puis la lettre 97 fait de la raison humaine et de ses découvertes scientifiques une rivale de la raison divine et des vérités révélées [4]. Nous avons ainsi rassemblé tous les éléments essentiels du livre I, chapitre 1 de l'*Esprit des Lois*, tandis que les lettres 94 et 95 discutent à leur tour du droit des gens, envisagé au livre I, chapitre 3.

Des principes de philosophie morale et politique, Montesquieu, soucieux avant tout de solutions pratiques, passe aux problèmes de politique pure. Quel doit être le meilleur gouvernement possible ? Le plus parfait, dit-il d'abord, est celui qui conduit à son but avec le moins de frais, affirmation bien vague qu'il complète peu après (lettres 89-90) par des considérations générales sur l'honneur et la vertu, bases de la société. L'*Esprit des Lois* les précise et corrige au livre III sur les principes des gouvernements. L'étude des différents gouvernements d'Europe (lettre 102), où la monarchie est considérée comme un état violent (opinion qui évoluera sensiblement par la suite), puis celle du despotisme dans la lettre 103, font également prévoir

1. M. Brethe de la Gressaye esquisse, une fois de plus, ce rapprochement dans la préface de son édition mais ne va pas jusqu'à comparer l'*ordre* des deux ouvrages.

2. Cf. *Esprit des Lois*, I, 1, parag. 1 : « ... la divinité a ses lois »; et parag. 4 : « Les lois selon lesquelles [Dieu] a créé sont celles selon lesquelles il conserve ».

3. *Ibid.*, parag. 8-9 : « Avant qu'il y eût des lois faites, il y avait des rapports de justice possibles, etc. ».

4. *Ibid.* Rapprochement déjà souligné avec le parag. 7.

les livres II et III. La lettre 104 sur la liberté anglaise annonce à son tour le célèbre chapitre 6 du livre XI sur la constitution anglaise. Puis les lettres 105 et 106 discutent de la question du luxe et du commerce, et l'apologie de celui-ci dans la lettre 106 amorce non seulement les futures *Considérations sur les richesses de l'Espagne*, mais encore celles du livre XX sur le commerce. Non moins de onze lettres successives (112 à 122) constituent ensuite une étude d'ensemble du problème de la dépopulation du monde. Montesquieu saura en tirer largement profit au livre XXIII traitant de la population. La lettre 129 condamne la fantaisie des législateurs, et cette question sera également reprise au livre XXVI sur la nécessité des vues d'ensemble dans l'établissement des lois, afin de respecter « le rapport qu'elles doivent avoir avec l'ordre des choses sur lesquelles elles statuent ». Enfin la lettre 131 évoque déjà le grand problème qui passionnera toujours Montesquieu : l'histoire de la décadence de la liberté à la fin de l'époque romaine et la renaissance de cette liberté en Europe, grâce aux invasions germaniques, ce qui nous vaudra, d'une part, les *Considérations sur les Romains*, et, d'autre part, les livres XXVIII, XXX et XXXI de l'*Esprit des Lois*.

Il s'agit, il est vrai, d'une esquisse bien fragile encore. On sent tout ce que Montesquieu devra à ses méditations, à ses voyages, comme à ses innombrables lectures. Ne retrouve-t-on pas dans l'*Esprit des Lois* jusqu'au plan de certains ouvrages lus par Montesquieu ? Une fois de plus, il suit un des conseils du père Lamy, qui recommande d'adopter à l'occasion l'ordre du meilleur livre écrit sur la question. Mais les centres d'intérêt qui constituaient l'armature des *Lettres Persanes* ont continué à dominer l'*Esprit des Lois*. Ce que les contemporains semblent bien avoir compris, puisqu'ils ont attaqué, après l'exposé des principes philosophiques, la tentative de Montesquieu d'ériger en système le relativisme géographique qui déjà constituait la nouveauté essentielle des *Lettres Persanes*.

Le cartésianisme de Montesquieu s'apparente en réalité à celui des oratoriens plus qu'à tout autre. Éclectiques, ceux-ci usent également dans leurs écoles de la méthode « géométrique » et de la méthode expérimentale, s'ils renouvellent surtout la critique philologique et historique. Comme l'a bien remarqué Pierre Barrière, on constate dans l'*Esprit des Lois* l'emploi des trois méthodes : la méthode géométrique ou logique, la seule que nous qualifierons aujourd'hui de purement cartésienne ; la méthode expérimentale, dont nous avons nous-même précisé plus haut les limites ; et la méthode historique ou génétique. Nous sommes à une période de transition dont nous apprécierons mieux l'originalité si nous la comparons à l'épanouissement ultérieur de l'étroite logique physiocratique ou de la lourdeur géométrique d'Helvétius.

Comment, avec une telle diversité de méthodes, Montesquieu a-t-il pu réussir à nous donner cependant l'impression d'une construction

systématique ? Alors que les Oratoriens cherchent simplement à « joindre l'histoire profane avec l'histoire sainte », il aura l'ambition beaucoup plus neuve et difficile de joindre l'infinie diversité des choses humaines avec les principes premiers de la philosophie cartésienne, valables avant tout pour le monde physique. Voilà pourquoi la logique cartésienne préside aux destinées du livre auquel elle tient lieu de porche central. Il ne s'agit plus alors d'étayer sa propre conviction, mais de donner aux premiers principes une place essentielle autant que naturelle.

Dès le premier chapitre, on sent pourtant l'hésitation de Montesquieu devant l'impossibilité d'appliquer aux choses humaines toute la rigueur des lois physiques (livre I, chapitre 1, paragraphes 11 et 15). A ce moment précis, Aristote vient à son secours. Les chapitres les plus célèbres des livres I et II sur la nature et le principe ou le ressort de chaque type de gouvernement furent évidemment écrits sous son influence directe, bien que l'aristocratie et la démocratie soient désormais réunies sous le nom de république, et la monarchie soigneusement distinguée du despotisme. C'est à lui que toute cette partie de l'*Esprit des Lois* doit d'avoir pris une telle importance et d'être devenue le domaine ordinairement préféré des juristes français, car les lois semblent y dépendre étroitement d'un type idéal de gouvernement, ce qui satisfait notre besoin d'équilibre et d'harmonie. Mais avec l'introduction des catégories aristotéliciennes, nous nous éloignons des lois mécaniques du monde physique et nous rapprochons de l'*histoire naturelle*, une histoire naturelle de type fixiste à la manière d'Aristote. Peu à peu, celle-ci va prendre dans le livre une place essentielle [1], entraînant avec elle l'emploi plus ou moins systématique de la méthode expérimentale telle que nous l'avons définie. Bientôt interviennent le climat, la nature du terrain, l'étendue des pays en cause. D'une sorte de déterminisme politique, malgré tout quelque peu artificiel, nous passons à un déterminisme physique beaucoup plus réel. A la première esquisse des *Lettres Persanes*, dont le relativisme géographique est la marque essentielle, mais qui ne l'exprime que d'une manière diffuse et anecdotique, s'est à nouveau substituée une pensée systématique sous l'influence de livres comme ceux de Jean Bodin, des récits de voyageurs et de l'expérience personnelle du séjour en différents pays d'Europe.

Ainsi Montesquieu semble avoir tenu momentanément la gageure qu'il s'était proposée, véritable quadrature du cercle. Il a réussi à construire un ensemble d'une si belle venue, malgré le foisonnement des remarques, qu'il emprisonnera pour un temps l'esprit des hommes, mettant un frein à leur ardeur réformatrice. Aucune autre voie ne paraît demeurer ouverte que celle d'une conservation intelligente

1. Ce fait est particulièrement mis en relief par Brethe de la Gressaye dans la préface de son édition.

des gouvernements établis par des remèdes appropriés à leurs natures respectives. Mais l'histoire naturelle des sociétés ne va jamais sans ce qu'on appelait alors l'histoire *civile*, puisque l'une s'intéresse aux caractéristiques locales de l'espèce humaine en fonction du milieu physique et l'autre aux traits acquis par elle au cours des siècles. Peu à peu, cette histoire civile va prendre à son tour une place essentielle. Montesquieu ne l'utilise d'abord que comme auxiliaire. Il y puise des arguments pour renforcer ses catégories, appuyer ses affirmations les plus risquées. On se convainc pourtant qu'elle forme une pièce maîtresse de l'*Esprit des Lois* dès que l'on atteint le livre XIX, qui traite « des Lois dans le rapport qu'elles ont avec les principes qui forment l'esprit général, les mœurs et les manières d'une nation ». Comment justifier cet « esprit général » si l'on ne fait l'histoire d'une société, à la manière de Bolingbroke glorifiant dans le *Craftsman* « the old English spirit », ou de Montesquieu lui-même dans ses *Considérations sur les Romains* ? L'histoire sert donc ici de preuve décisive à la philosophie des lois précédemment exposée. Prolongeant un moment le tour de force déjà réalisé, on atteint à un équilibre presque parfait entre les trois méthodes employées, d'où le ton de triomphe qui préside au chapitre final (chap. 27).

Une rupture se produit ensuite, dont Montesquieu eut nettement conscience puisqu'il voulut mettre une « invocation aux Muses » en tête du livre XX traitant du commerce [1]. Car sous la construction logique surimposée, l'ordre naturel des *Lettres Persanes* est demeuré et va maintenant dominer la fin du livre. Nous n'avons retrouvé jusqu'ici ni l'étude de la liberté politique, ni celle du commerce, ni celle de la population, ni le problème de la décadence de la liberté à l'époque romaine, qui sont esquissés dans les *Lettres*. Ils tiennent cependant une si large place dans l'esprit de Montesquieu que l'étude de la liberté individuelle, politique et civile, s'insère de façon surprenante dans un ensemble à tendances nettement déterministes, entre le livre VIII, qui conclut toute la théorie des gouvernements inspirée d'Aristote, et le livre XIV, qui aborde l'étude du climat. Prolongement de la cent quatrième *Lettre Persane* sur la liberté anglaise, les livres XI à XIII forment à eux seuls un groupe essentiel qui atteint à un véritable lyrisme et répand sa lumière jusque dans l'étude du climat. C'est que, malgré les apparences, Montesquieu étudie l'esprit des lois moins en juriste qu'en *moraliste politique*, intéressé avant tout au bonheur de l'homme social. L'étude des conditions de vie ou de mort des sociétés, dont dépend le bonheur des hommes, sera donc le centre réel de l'ouvrage, et Montesquieu le précurseur de tous nos sociologues. Nous sommes loin de l'étude des lois pour elles-mêmes. Elle n'est qu'un moyen d'atteindre à l'essence des sociétés humaines.

1. Que l'on veuille bien se reporter à la satire IV de Juvénal, qui a donné l'idée de cette invocation aux Vierges du mont Piérie, et l'on verra qu'elle y sert également à préparer un radical changement de ton.

Une telle évolution n'est pas pour nous surprendre. Nous retrouvions déjà l'auteur des *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* dans le livre VIII sur « la corruption des principes des trois gouvernements ». Jusqu'au livre XIX, il n'utilise cependant l'histoire que pour éclairer l'étude des lois. Il va maintenant, selon ses propres paroles, éclairer l'histoire par l'étude des lois. Car dès la fin du règne de Louis XIV une question passionnait nombre de moralistes et d'historiens, qui se transformaient, à l'occasion, en réformateurs politiques. C'était le problème de la décadence de la France, décadence qui semblait à beaucoup indissolublement liée à la perte des anciennes libertés. On peut affirmer que la persévérance avec laquelle Montesquieu s'est attaché à le résoudre en le généralisant progressivement demeure sa marque essentielle.

Dès 1721, ne consacre-t-il pas onze *lettres persanes* successives à la question de la dépopulation du monde, qui était alors l'objet d'une simple querelle d'érudits ? C'est pour lui un premier moyen de découvrir certaines causes d'affaiblissement des sociétés, et il en développera l'exposé au livre XXIII d'une façon étonnamment suggestive encore. Quelques années plus tard, n'entreprend-il pas de rechercher « la principale cause de la décadence de l'Espagne » ? Il groupera bientôt ses pensées à ce sujet en *Considérations sur la décadence de l'Espagne*, qui deviendront à leur tour des *Réflexions sur la monarchie universelle*, où l'on aborde par ce biais le problème de la décadence de la France, puis fourniront une part non négligeable des trois livres de l'*Esprit des Lois* sur le commerce et la monnaie (livres XX à XXIII). Les transformations successives de ce petit essai ont été l'objet d'une pénétrante étude de Charles Vellay, nous montrant comment Montesquieu atteint aux réflexions générales en partant d'observations particulières, par éliminations systématiques. L'élargissement de la vision finale surprend pourtant. Car le livre XXI, sur « le commerce considéré dans les révolutions qu'il a eues dans le monde », est d'un historien de premier ordre et annonce les grandes œuvres du XIX^e^ siècle, telles que *The Expansion of England*, de l'anglais Seeley. L'histoire l'emporte ici de façon éclatante sur l'étude des lois.

Elle dominera plus encore dans le développement du thème de la lettre persane 131, traitant de la décadence de la liberté à l'époque romaine et de sa renaissance en Europe après les invasions germaniques. Beaucoup plus que les enquêtes de Montesquieu sur la population et le commerce, celle-ci se rattache pourtant directement au centre de l'*Esprit des Lois*, par l'intermédiaire des livres XI à XIII, qui défendent la liberté avec tant de lyrisme. Le chapitre 8 du livre XI : « Pourquoi les anciens n'avaient pas une idée bien claire de la monarchie », insiste sur la nouveauté du gouvernement monarchique. Montesquieu en esquisse les débuts sous la forme du « gouvernement gothique », où « la liberté civile du peuple, les prérogatives de la noblesse et du clergé, la puissance des rois, se trouvèrent dans un tel concert »,

nous dit-il, que je ne crois pas qu'il y ait eu sur la terre de gouvernement si bien tempéré que le fut celui de chaque partie de l'Europe dans le temps qu'il y subsista ». Et puisque ce régime est né de la décadence romaine, il conclut qu'il « est admirable que la corruption du gouvernement d'un peuple conquérant ait formé la meilleure espèce de gouvernement que les hommes aient pu imaginer ». D'où le problème, pour lui capital, des lois féodales, qu'il tente d'élucider aux livres XXVIII, XXX et XXXI. Comment pouvons-nous dire que ces trois livres n'ont guère de raison d'être dans l'*Esprit des Lois*, lorsqu'ils suivent pas à pas les étapes de cette renaissance ?

Il est vrai que l'historien sociologue, s'enquérant du destin des libertés humaines, l'emporte maintenant sur le juriste cartésien, ambitieux d'atteindre à une construction rationnelle. Mais on doit convenir que ce changement de front remonte au moins au livre XI, où le chapitre sur les monarchies nouvelles voisine avec le célèbre exposé sur la constitution anglaise, donnant ainsi la preuve que l'ordre naturel des *Lettres Persanes* n'a cessé d'inspirer l'auteur. Nous ne nous étonnerons pas que, « du ramas si exact et si laborieux » de notes et réflexions diverses accumulées par Montesquieu, il lui ait été plus facile de faire le « très riche ouvrage » dont parle le père Lamy qu'une construction rationnelle pleinement équilibrée. Nous constaterons seulement que l'ordre définitif, tel que nous l'avons aujourd'hui, représente un compromis né d'un effort génial, mais *temporaire*, limité en fait a quelques années. L'évolution de la pensée vers un approfondissement constant, selon la pure méthode oratorienne, n'a pas cessé de se poursuivre, laissant visiblement sa trace dans l'*Esprit des Lois*. La vie de Montesquieu n'avait été qu'une méditation continue sur des thèmes qui s'étaient imposés à lui depuis sa jeunesse. Il ne pouvait pas l'interrompre. Et c'est ainsi que, peu à peu, l'élan primitif l'a emporté, au point qu'il sacrifia presque sa vue et, très probablement, quelques années de plus à vivre, à mener à bien son enquête sur les origines de la monarchie moderne [1].

Faut-il nous en plaindre ? Nous nous sommes arrêtés trop complaisamment au Montesquieu pessimiste du livre VIII sur la corruption des lois. En refusant de prendre en considération le dernier effort d'un esprit nous montrant comment, de la décadence d'une civilisation, pouvait naître une civilisation nouvelle supérieure à l'ancienne, nous avons gravement faussé la perspective d'un ouvrage qui semble jurer sans cela avec le tranquille optimisme de son auteur, tout à la joie de travailler pour le plus grand bien des hommes. Car il rétablit, dans ces derniers livres, une idée de progrès que ses contemporains et successeurs furent heureux de voir appuyée par lui de tels arguments, comme l'a bien montré Carcassonne [2]. Ne nous arrêtons pas

1. On sait le rôle essentiel joué à nouveau ici par le père Desmolets, qui lui prêta le recueil de lois féodales dont il se servit pour cette étude.

2. *Montesquieu et le problème de la constitution française au XVIII^e siècle*, Paris, 1927.

à la transformation de Charlemagne en empereur philosophe par l'abbé de Mably, qui manquait assez du sens de la relativité historique. Mais la théorie « De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales », esquissée par Mme de Staël, ne saurait se comprendre sans l'*Esprit des Lois*. Et l'on peut en dire autant des *Lettres sur l'histoire de France* d'Augustin Thierry, bien qu'elles apportent d'essentielles rectifications historiques. Les erreurs de Montesquieu, historien de l'époque féodale, nous cacheront-elles toujours l'admirable foi qui, le poussant à écrire, fit de lui, en dépit des apparences, un des grands inspirateurs de la philosophie de l'histoire du XIXe siècle, fondée sur l'idée de progrès ?

Ne regrettons donc pas trop son insuccès relatif lorsqu'il s'efforça de construire un système. Cet effort s'inséra dans une vie de labeur, où tous les travaux entrepris se sont constamment reliés l'un à l'autre pour arriver à des vérités générales qui ne cadraient pas toujours avec les ensembles où il tenta de les insérer. Mais c'est par là qu'il est toujours vivant. S'il n'a pas pu se dégager suffisamment de son époque, il a posé du moins la plupart des problèmes qu'il nous faut encore résoudre aujourd'hui.

H. Roddier.

LE MANUSCRIT DES « GEOGRAPHICA » ET « L'ESPRIT DES LOIS »

Le manuscrit des *Geographica* se présente sous l'aspect d'un volume in-4°, de 24 cm. × 18 cm., relié en veau de bonne qualité avec, au dos, la mention *Geogra*, Tom II. Les trois premiers feuillets et les soixante-douze derniers sont blancs. Le texte manuscrit constitue trois cent trente-sept feuillets, paginés pour les pages 1-20 et 339-356, foliotés pour les autres feuillets.

La nature de ce manuscrit pose, pour l'éditeur, un problème délicat : on se trouve, en effet, en présence, non pas de notes prises au cours de voyages, conversations, lectures diverses, comme pour le *Spicilège*, mais d'extraits souvent très étendus. Les remarques personnelles de Montesquieu sont assez clairsemées et ont un rapport précis avec tel ou tel passage, sauf les « Conversations avec Hoange sur la Chine », qui sont entièrement originales. Bien entendu, ces dernières sont intégralement reproduites[1]. Pour le reste, il ne pouvait être question de recopier des dizaines de pages provenant d'ouvrages connus, faciles à trouver dans les bibliothèques et dont il suffisait de donner la référence. On s'est donc contenté des passages auxquels Montesquieu ajoute une réflexion personnelle, signalée comme dans le *Spicilège* par un astérisque.

La phrase précédant immédiatement la note personnelle est soit transcrite intégralement, soit résumée en quelques mots, pour introduire et situer la réflexion de Montesquieu.

Bien que fragmentaire, nous espérons que notre édition rendra service aux érudits, en fonction des indications qu'ils pourront en tirer sur la genèse de l'*Esprit des Lois*.

***

La première question que nous avons cherché à résoudre est celle de la date à laquelle ces notes ont été rédigées par Montesquieu ou ses secrétaires. L'étude des écritures va nous aider à les situer : seuls les extraits de Bernier, des *Lettres Édifiantes* (I à XXIV compris) et des *Missions des Jésuites au Levant* sont autographes. Les extraits d'Addison, de Gaya, des *Voyages du Nord*, de Renaudot, du P. Du Halde et de l'*Histoire des Tartares* (début) sont de l'écriture *e*, c'est-

1. Dans l'éd. des *Geographica*, à paraître au t. II des *Œuvres complètes* (Nogel, éd.).

à-dire des années 1734-1738. La fin de l'*Histoire des Tartares* est d'une écriture mal identifiée jusqu'alors, mais est corrigée par le secrétaire *h* qui travailla pour Montesquieu entre 1740 et 1743. C'est lui qui transcrivit le dernier extrait, celui du 25e recueil des *Lettres Édifiantes*.

D'autre part, la lecture du P. Du Halde ne peut se placer avant 1735, date de la publication de la *Description de la Chine*, et a dû nécessiter une période assez longue, puisque les extraits du P. Du Halde occupent cent cinquante-sept feuillets. Différentes allusions nous donnent à penser que les notes des *Voyages du Nord* et de Hoange étaient déjà prises. En ce qui concerne Hoange, remarquons toutefois que les extraits des *Geographica* ne peuvent être qu'une refonte des notes primitives prises à l'époque des *Conversations* de 1712 ou 1713. L'allusion est peut-être à ces premières notes ou à une rédaction antérieure. Notons également, dans l'extrait du 6e recueil des *Lettres Édifiantes* [1], l'allusion à une lecture antérieure de Bernier.

Ainsi, ces notes semblent avoir été prises à peu près dans l'ordre dans lequel elles se présentent. La disposition des fins de lignes de tous les extraits montre, en tout cas, que l'ouvrage a été relié à une date assez ancienne. Mais ce sont les *Lettres Édifiantes* qui vont nous permettre de préciser davantage ces dates.

En effet :

1° Les extraits des 21e et 22e recueils des *Lettres Édifiantes* sont à la fin du volume premier [2] des *Geographica*. Or, les 21e et 22e recueils ont été publiés, respectivement, en 1734 et 1736. Si l'ordre chronologique a été respecté, le tome II n'aurait été commencé qu'après 1736.

2° On trouve, à propos de la Chine, dans une remarque sur le 7e recueil [3], la mention : « à présent que toutes les disputes finies ». Il ne peut s'agir que de la fin de la querelle des rites, en 1742. Les extraits des recueils I-XXIV (sauf les recueils XXI-XXII déjà lus auparavant) n'auraient donc pas été faits avant 1742.

3° Ils auraient été terminés avant la fin de 1743, si l'ordre chronologique est strict, puisque c'est le secrétaire *h* qui a transcrit les extraits du 25e recueil et qu'il a dû cesser son concours avant la fin de 1743. D'ailleurs, le mot « fin », après l'extrait du 24e recueil, indiquerait que le 25e recueil n'a pas été lu immédiatement après le 24e, dont il est séparé, dans les *Geographica*, par un autre extrait. Enfin, l'utilisation des *Lettres Édifiantes* dans l'*Esprit des Lois* semble confirmer cette hypothèse, comme nous le verrons tout à l'heure, le 25e recueil n'ayant d'ailleurs pas servi.

On dira que c'est supposer que les extraits des recueils I-XXIV ont été lus très rapidement : mais Montesquieu n'a lu qu'une partie

1. F° 309.

2. *Geographica*, t. II, f° 334 v°. — Voir aussi f° 58 r° : « tome premier, l'extrait du volume 21 des *Lettres Édifiantes*, p. 451 ». Il ne peut s'agir que de la pagination des *Geographica*, t. I.

3. F° 309 v°.

des *Lettres*, comme il est facile de s'en rendre compte. Il les a résumées lui-même, sans le secours d'un secrétaire ; ces quelques pages de notes prises de façon très hachée — en était-il toujours ainsi lorsqu'il prenait lui-même des notes ? — contrastent avec le fidèle et complet compte rendu du P. Du Halde. Nous allons voir que le contraste ne se borne pas là.

Voici donc le tableau des différents extraits des *Geographica* avec leurs dates probables :

Extrait.	Date présumée.
Addison.	1734 (ou 1736)-1738.
Gaya.	»
Voyages du Nord.	»
Dampier.	»
La Loubère.	»
Renaudot.	»
Hoange.	»
Du Halde (publié en 1735).	1735-1738.
Histoire des Tartares.	1re partie, 1734-1738.
	2e partie, avant 1744.
Bernier.	avant 1744.
Lettres Édifiantes, I-XXIV.	1742-1743.
Missions des Jésuites.	?
Lettres Édifiantes, XXV (publié en 1741).	1741 (ou 1742)-1743.

Ainsi, ces extraits ont été pris à deux périodes différentes : 1734-1738 et 1742-1743.

***

Examinons maintenant ce que le manuscrit des *Geographica* nous apprend sur les sources de l'*Esprit des Lois*.

Il confirme d'abord, en très grande partie, les hypothèses faites par Miss Muriel Dodds, dans sa thèse sur les *Récits de voyages, sources de l'* « *Esprit des Lois* » (Paris, 1929). La presque totalité des passages relevés par Miss Dodds, comme ayant directement inspiré Montesquieu, sont, en effet, l'objet de notes dans les *Geographica*. Voici cependant quelques modifications à apporter au tableau dressé par Miss Dodds :

Source présumée.	*Esprit des Lois.*
I. — *Suggérée par Miss Dodds, mais improbable après examen des « Geographica ».*	
Voyages du Nord, VIII, t. I, p. 74.	VIII, 21.
» t. I, p. 119.	X, 16.
» t. I, p. 273.	XVIII, 6.
Dampier, t. II, 1re partie, p. 3.	XIX, 9.
La Loubère, t. I, p. 360.	XIV, 5.
Histoire des Tartares, 1re partie, p. 36.	XXVI, 14.
Bernier, t. II, p. 273-276.	XXI, I.
Lettres Édifiantes, 3e recueil, p. 253-265.	IV, 6.
» 4e recueil, p.397-399.	XXIV, 3.
» 5e recueil, p. 165.	VI, 20.

II. — *Non indiquée par Miss Dodds et qui nous semble probable.*

Du Halde, t. I, p. 5.	VIII, 21 (à propos du rôle du bâton en Chine).
Lettres Édifiantes, 8e recueil.	XX, 9.
» »	XIII, 11.

Mais les *Geographica* ne sont pas, nous l'avons vu, un simple recueil d'extraits. Ils comportent aussi des réflexions personnelles de Montesquieu à propos de ses lectures ; les *Geographica* deviennent alors pour nous une première étape de sa recherche, le premier des chaînons qui nous manquent entre les textes considérés comme « sources » et la rédaction définitive. Nous pourrons ainsi voir s'élaborer quelques chapitres, quelques théories de l'*Esprit des Lois*. Voici donc un tableau indiquant l'utilisation des *Geographica* (extraits proprement dits et remarques personnelles) dans l'*Esprit des Lois*. Le signe ++ indique les chapitres composés uniquement avec les *Geographica*, le signe + ceux qui en sont tirés presque entièrement.

Esprit des Lois.	*Geographica.*
++V, 13.	Lettres Édifiantes, XI.
V, 19.	Du Halde.
VI, 1.	Lettres Édifiantes, XIV.
VI, 9.	Du Halde.
VI, 16.	Du Halde.
VI, 20.	Du Halde.
VII, 6.	Du Halde.
++VII, 7.	Du Halde.
VII, 17.	Lettres Édifiantes, XIV.
VIII, 6.	Du Halde.
VIII, 21.	Voyages du Nord. Du Halde. Lettres Édifiantes, XVIII.
X, 15.	Du Halde.
X, 16.	Bernier ?
XII, 7.	Du Halde. Lettres Édifiantes, XIX.
XII, 25.	Du Halde.
XII, 29.	Du Halde. Histoire des Tartares.
XIII, 11.	Du Halde. Histoire des Tartares. Lettres Édifiantes, VIII (2e partie).
XIII, 12.	Histoire des Tartares.
XIII, 15.	Lettres Édifiantes, XVIII.
XIV, 3.	Bernier.
XIV, 5.	Du Halde.
XIV, 8.	Du Halde.
XIV, 10.	Bernier.
XIV, 15.	Lettres Édifiantes, IX et XIV.
XV, 6.	Dampier (deux emprunts).

XV, 19.	Dampier. Renaudot. Du Halde.
XVI, 4.	Du Halde.
XVI, 5.	Lettres Édifiantes, III et X.
XVI, 8.	Du Halde.
XVII, 2.	Du Halde.
XVII, 3.	Voyages du Nord. Du Halde. Histoire des Tartares.
XVII, 4.	Du Halde.
XVII, 5.	Du Halde.
XVIII, 13.	Histoire des Tartares ?
++ XVIII, 18.	Lettres Édifiantes, XX.
XVIII, 19.	Histoire des Tartares.
XVIII, 20.	Histoire des Tartares.
XIX, 9.	Dampier. Lettres Édifiantes, XII.
XIX, 10.	Du Halde.
XIX, 13.	Du Halde.
XIX, 16.	Du Halde.
XIX, 17.	Du Halde. Lettres Édifiantes, XVII.
+ XIX, 18.	Lettres Édifiantes, XVII et XXIV.
XIX, 19.	Du Halde (deux emprunts). Hoange.
XIX, 20.	Voyages du Nord. Du Halde ?
XX, 1.	Dampier ?
XX, 9.	Du Halde. Lettres Édifiantes, VIII.
XX, 22.	Bernier.
XXI, 21.	Du Halde.
XXIII, 4.	Du Halde.
XXIII, 5.	Du Halde.
XXIII, 13.	Du Halde.
XXIII, 14.	Du Halde.
XXIII, 16.	Dampier. Renaudot.
XXIII, 17.	Lettres Édifiantes, XXIII.
XXIV, 3.	Lettres Édifiantes, IV (deux emprunts).
XXIV, 14.	Lettres Édifiantes, XV.
XXIV, 19.	Du Halde.
+ XXIV, 21.	Lettres Édifiantes, XIV.
XXIV, 23.	Dampier.
+ XXIV, 24.	Bernier (deux emprunts). Du Halde ? Lettres Édifiantes, XII.
XXIV, 26.	Bernier.
XXV, 3.	Histoire des Tartares.
XXV, 4.	Voyages du Nord.
XXV, 8.	Du Halde.
XXV, 15.	Histoire des Tartares. Lettres Édifiantes, XVII.

XXVI, 6.	Du Halde. Lettres Édifiantes, XIV.
XXVI, 10.	Lettres Édifiantes, II.
XXVI, 14.	Lettres Édifiantes, XIV.
XXIX, 18.	Hoange.

Signalons, d'autre part, quant à la date d'utilisation des *Geographica*, et après comparaison avec le tableau de Mr. Shackleton [1] :

1° que les *Geographica* n'ont pas servi aux fragments de l'*Esprit des Lois* antérieurs à 1741 ;

2° que cinq emprunts seulement correspondent aux chapitres incorporés après 1748 : deux emprunts au P. Du Halde et trois aux *Lettres Édifiantes* ;

3° que la plupart des emprunts (55 sur 96) correspondent aux chapitres dont la partie la plus ancienne date de 1741-1743 — en particulier les chapitres VII, 7 ; XVIII, 18, et XIX, 18, rédigés presque uniquement avec les éléments des *Geographica*. Ce fait est notable pour les deux derniers chapitres cités, puisqu'il s'agit de la lecture des *Lettres Édifiantes*. Il nous oblige à dater cette lecture avec précision de *1742 ou 1743*. Il nous montre aussi une utilisation presque immédiate, et peut-être sans intermédiaire, dans l'*Esprit des Lois*.

Si l'on compare le texte de l'*Esprit des Lois* (point d'aboutissement du travail de Montesquieu) avec les ouvrages qu'il a lus (point de départ du cheminement de sa pensée) et avec les extraits ou réflexions des *Geographica* (qui nous permettent de saisir sur le vif l'élaboration des matériaux), on constate que la rédaction définitive est très différente du texte dont s'inspire Montesquieu, mais souvent identique à la forme qui a été fixée dans les *Geographica*.

Une fois le travail d'analyse d'un livre fait dans ses cahiers de notes, Montesquieu laisse le livre sur les rayons et c'est d'après sa transcription, parfois fautive ou abrégée, qu'il citera l'auteur. Il lui arrive même de donner comme référence le folio des *Geographica* au lieu de la page du livre qu'il cite.

Quant aux réflexions qui émaillent le texte des *Geographica*, on les retrouve, à bien des reprises, insérées dans l'*Esprit des Lois*, telles qu'elles ont jailli au moment de la lecture. Pour n'en citer qu'un exemple caractéristique, le chapitre 13 du livre V de l'*Esprit des Lois*, qui tient en trois lignes, est presque textuellement découpé dans les *Geographica* :

Geographica, fol. 317.	*Esprit des Lois*, V, 13.
Les sauvages, pour cueillir le fruit des arbres, abattent les arbres mêmes, ce qui fait qu'il n'y a pas d'arbres fruitiers autour des villages. * C'est l'image des rois despotiques.	Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique.

1. Les renseignements aimablement fournis par M. le Professeur Shackleton nous ont permis de constater que les fragments antérieurs à 1741 n'utilisaient pas les *Geographica*. D'autre part, nous avons examiné soigneusement les divers emprunts :

Parfois, cependant, Montesquieu maquille volontairement, lors de la rédaction définitive, des textes qu'il a exactement recopiés dans les *Geographica*. C'est qu'il écrit cette fois pour le public. On le sent alors guidé par deux soucis : celui de la correction grammaticale et de la pureté de la langue — celui surtout de la clarté. Pour donner plus de poids à son argumentation, il n'hésitera pas à intervertir l'ordre des termes énoncés [1] ou à remplacer un terme trop « exotique » par un autre moins exact, mais plus évocateur pour un Occidental [2].

Cette mise en valeur des faits présentés au détriment de l'exactitude est flagrante lorsqu'il ne s'agit plus seulement des cas cités par l'auteur de telle ou telle relation de voyage, mais de l'interprétation qu'en donne Montesquieu : lorsque l'interprétation se trouve dans les *Geographica*, elle suit naturellement l'exposé du fait, alors que, dans l'*Esprit des Lois*, les principes sont, la plupart du temps, énoncés avant les exemples sur lesquels ils se fondent. Et, naturellement, le tout est affirmé avec une logique si implacable que, l'astérisque ayant bien entendu disparu, on ne sait plus trop ce qui est du P. Du Halde, par exemple, et ce qui est de Montesquieu. Si bien que, si l'on voulait lui reprocher un manque de rigueur scientifique, on l'accuserait moins d'avoir pillé tous ces auteurs, et d'avoir parfois omis de citer ses sources [3], que de nous avoir, au contraire, indiqué avec une complaisance peut-être intentionnelle des sources de loin dépassées. Ici, il ne s'agit plus seulement de constater, chez Montesquieu, des méthodes qui devaient être celles de ses contemporains, mais de voir comment il a fait jaillir de ces textes que nous ne lisons plus des lois qui les dépassent.

On pourrait établir des distinctions entre les divers chemins qui, des documents à l'*Esprit des Lois*, passent par les *Geographica*. On verrait qu'il est rare qu'un fait cité sans commentaires dans les *Geographica*, soit mis en valeur dans l'*Esprit des Lois*, ce qui n'exclut pas, bien entendu, une élimination postérieure. On pourrait distinguer entre les simples réactions personnelles d'un lecteur curieux qui a beaucoup voyagé et lu [4] et les réflexions en vue de l'*Esprit des Lois* : ces dernières sont les plus nombreuses dans les *Geographica* et il est

il ne peut nulle part, à notre avis, s'agir d'une utilisation de la dernière heure, d'un exemple ajouté au dernier moment.

1. Comparer *Esprit des Lois*, XXIV, 24, et *Geographica*, 320 r° : « Les bœufs ne sont nulle part si nécessaire que dans ce pays-ci, n'y multiplient que médiocrement, sont sujets à beaucoup de maladies ».

2. « Ils les entretiennent » (*Geogr.*, 46 r°) devient « Ils se marient » (*Esprit des Lois*, XV, 19). — « Bonzeries » (*Geogr.*, 229 r°) devient « monastères de bonzes » (*Esprit des Lois*, VII, 6). — Dans *Esprit des Lois*, XVII, 3, il n'a pas gardé le nom exact de l' « espèce de millet », le *mai semi* de *Geographica*, 244 v°.

3. Voir, dans notre édition, la transcription des f°s 310, 311 et 317 des *Geographica* et nos notes; Du Halde, t. II, p. 37 pour la 1re phrase de *Esprit des Lois*, VI, 20, et l'allusion aux sauvages du Canada à la fin de XXIII, 17, venue d'un passage du 23e recueil des *Lettres Édifiantes*.

4. Voir, entre autres, *Geographica*, f°s 244, 321, 322.

hors de doute que le travail de dépouillement de Montesquieu est orienté [1].

Il nous semble plus intéressant de chercher, grâce à ces annotations, à définir la méthode de travail de Montesquieu. Que ces remarques soient brèves ou longues, qu'elles suivent immédiatement la transcription du fait commenté ou qu'elles soient placées à la fin des extraits [2], la démarche de son esprit est certaine : c'est celle du sociologue qui veut expliquer les faits en les ramenant à des lois, démarche analogue à celle du savant dans son laboratoire.

Il lit. Il note les faits dignes d'intérêt *en vue de sa recherche* [3]. L'un d'entre eux lui donne-t-il un premier jalon, lui semble-t-il relever de tel ou tel principe général? — Il consigne aussitôt sa remarque. Mais, naturellement, il peut revenir sur sa première interprétation : quelquefois, il la modifie immédiatement [4] ; un deuxième astérisque signale qu'il s'agit d'une autre étape de sa pensée, car jamais il ne rature [5]. Le plus souvent, c'est quelques pages plus loin qu'il précise sa pensée, que ce soit pour confirmer ou infirmer sa remarque primitive. D'autres fois, c'est en lisant un autre ouvrage : alors il reprend, en général, l'extrait précédent et complète sa remarque. Nous avons vu qu'il avait repris quelques-uns, au moins, de ses extraits, avant de rédiger l'*Esprit des Lois* ; cette revision aboutit également à préciser des observations précédentes, ou à annoter des extraits qu'il n'avait pas commentés auparavant. Remarques dues naturellement à une vue plus synthétique des choses, à la suite de lectures faites dans l'intervalle.

Il rencontre, en effet, des difficultés inévitables :

1° Ne pouvant réunir assez d'exemples probants, il est fatalement conduit à généraliser. En réalité, la loi énoncée ne découle souvent que d'un fait, s'appuie sur un phénomène beaucoup plus nuancé que ne le prétend Montesquieu [6].

2° Des éléments nouveaux interviennent qui l'obligent à reviser on explication primitive. Parfois, cet élément ne fera que préciser son

1. Depuis quand ? Le tome I nous manque, hélas ! — On peut se demander pourtant si les extraits d'Addison et de Gaya, sans remarques personnelles, ne correspondent pas à une première période, où la méthode de travail de Montesquieu, sinon son but, n'était pas encore aussi affirmée.

2. Méthode suivie en partie pour les extraits du P. du Halde, où il est net que quelques pages étaient réservées aux remarques les plus importantes. Voir *Geographica*, f^os^ 118-120, 173-174.

3. C'est ainsi qu'il nota « rien » à propos du 1^er^ recueil des *Lettres Édifiantes*.

4. C'est plutôt le cas pour les dernières remarques, celles des *Lettres Édifiantes*, où il est plus sûr de lui.

5. Sans doute parce qu'il sait le caractère provisoire de toute explication. N'est-il jamais revenu à des idées déjà écartées ? On peut se le demander à propos de l'*Esprit des Lois*, XVIII, 20, si l'on compare les remarques de *Geographica*, f^os^ 269 et 282. Ou bien est-ce négligence de sa part ?

6. « L'auteur » deviendra « quelques écrivains », « ce pays-ci », « ces pays-ci » (*Geographica*, 127 r°, et *Esprit des Lois*, XXVI, 6). — « Il y a des cas où l'on punit » se transforme en « on punit » (*Geographica*, 162 v°, et *Esprit des Lois*, VI, 20), etc.

explication. D'autres fois, deux faits allégués se trouvant diamétralement opposés, il essayera de les concilier [1] : plus souvent, il optera pour l'un aux dépens de l'autre.

Mais préférer le témoignage d'un auteur à celui d'un autre, c'est supposer *a priori* des principes fondamentaux qui expliquent ces faits [2]. A certains stades de la construction de son édifice, il est évident que Montesquieu a désormais des conceptions générales dont il est assez convaincu pour se permettre de refuser un phénomène en contradiction avec des théories [3].

Ailleurs, nous le voyons retenir ces contradictions, mais voir en elles des anomalies qui s'expliquent par d'autres lois générales ; c'est la métempsycose, par exemple, qui rend les châtiments inutiles aux Indes [4]. Nous disons « lois générales », en réalité, et c'est là l'intérêt des *Geographica*, on est en droit de supposer que la lecture des relations de voyage n'a pu que le contraindre à donner plus d'importance à des causes particulières et locales : causes religieuses, causes économiques, causes physiques.

***

Intéressants pour l'analyse des procédés du travail de Montesquieu, les *Geographica* ne le sont pas moins, d'un point de vue plus particulier, pour l'étude de ses théories sur la Chine.

Le volume pourrait presque s'intituler *Sinica* et l'on peut, grâce à lui, reconstituer les principaux jalons de l'enquête de Montesquieu sur ce pays, qui joue un si grand rôle dans l'*Esprit des Lois*.

A quelle époque Montesquieu a-t-il procédé à cette enquête ? Nous avons vu que les *Extraits* du P. Du Halde pouvaient être datés de 1735-1738 et ceux des *Lettres Édifiantes* de 1742-1743. Mais Montesquieu n'analyse pas alors toutes les *Lettres* relatives à la Chine.

Sans doute s'intéresse-t-il surtout à celles des *Lettres* susceptibles de lui apporter quelque chose de nouveau. Or, il a minutieusement dépouillé la *Description* du P. Du Halde, qui dirige, depuis 1711, la publication de ces *Lettres*. L'essentiel des renseignements, c'est du P. Du Halde qu'il les tient.

Faut-il limiter l'enquête sur la Chine aux années 1736-1743 ? La découverte des *Conversations avec Hoange* nous montre Montesquieu

1. Ainsi f° 120. En réalité, le résultat est boiteux, puisque Montesquieu s'appuie sur Lange dans l'*Esprit des Lois*, VIII, 21, et sur Du Halde dans XIII, 11.

2. Il nous semble voir une différence d'attitude entre les remarques plus longues et plus hésitantes des extraits du P. Du Halde, par exemple, et les formules presque lapidaires de la fin. Ce n'est pas seulement dû au manque de temps : la pensée de Montesquieu s'affirme de plus en plus.

3. Voir f°s 56, 71, 118, etc. Signalons aussi cette remarque ajoutée à l'extrait du P. Du Halde, 203 v° : « Il se trompe, le commerce extérieur de l'Europe augmente le commerce intérieur ».

4. Commentaire sur le 14e recueil des *Lettres Édifiantes*, in *Geographica*, 324 r° et v°.

intéressé aux choses chinoises dès 1713, et attachant assez d'importance à ces notes de jeunesse pour les reprendre, les annoter, les compléter[1], sans doute juste avant de lire Du Halde, ou menant de front ces deux travaux. En 1729, il a longuement interrogé le P. Fouquet[2]. Bien plus tard, en 1749, il lira le *Voyage de l'Amiral Anson* et, en 1755, il s'entretiendra encore sur la Chine avec M. de Mairan[3].

D'autre part, un examen attentif des *Geographica* nous laisse à penser que, entre 1729 et 1736, Montesquieu a continué à s'intéresser à la Chine.

Le premier indice nous vient de la comparaison entre les deux comptes rendus, l'un dans le *Spicilège*, l'autre dans les *Geographica* de la pièce traduite par le Père de Prémare, sous le titre de *L'Orphelin de la Maison de Tchao*[4]. Or, le compte rendu du *Spicilège* précède immédiatement un passage où la date 1733 est mentionnée ; Montesquieu a-t-il pu avoir le texte entre les mains avant 1735, date de la publication de la *Description de la Chine* ? La préface à l'édition de 1755 de cette pièce, la première édition en texte séparé à notre connaissance, nous apprend comment cette pièce fut traduite en 1731 par le P. de Prémare, comment ce dernier remit le texte à MM. Du Brassai et Du Velaer, qui se rendaient à Paris, où ils arrivèrent en 1732, avec mission de le confier à Fourmont l'aîné, auquel il était destiné. Mais ceux-ci l'envoyèrent d'abord au P. Du Halde, qui achevait alors son monumental ouvrage et utilisa le manuscrit avant de l'envoyer à Fourmont.

Il ne semble donc pas matériellement impossible que Montesquieu ait eu alors entre les mains le manuscrit du P. de Prémare. Bien plus, on s'expliquerait alors, et la différence de titre entre les deux comptes rendus (chez le P. Du Halde et, par suite, dans les *Geographica*, il s'agit du « *Petit Orphelin...* »), et la faute d'orthographe, « Plumare », du *Spicilège*, faute bien étonnante si la lecture avait eu lieu sur le texte imprimé.

Un deuxième indice nous est fourni par les observations de Montesquieu sur les caractères chinois dans les *Conversations avec Hoange* et celles du P. Parennin dans une lettre à M. de Mairan (24e recueil des *Lettres Édifiantes*, p. 38).

Montesquieu.	P. Parennin.
Les états voisins de la Chine, comme le Japon et autres, se servent des mêmes caractères, et quoique les langues soient différentes...	Les différentes nations qui par la suite se sont servis des caractères chinois... avec les sons de leur langue... même sens...
Les caractères chinois n'ont au-	Les caractères chinois sont des

1. Il est évident que certains passages sont postérieurs à ces conversations ; tous ceux précédés de *, l'allusion à la Hollande, sans doute : « Il faut que je remarque en passant », etc.
2. Voir *Spicilège*.
3. Voir lettre dix à Guasco, et note, éd. Gébelin, t. II, p. 558.
4. Du Halde, *Description de la Chine*, t. III.

cune relation avec la chose signifiée. ... On voit par tout ce que j'ai dit que ces caractères sont significatifs d'idée et non pas de son.	figures arbitraires qui nous donnent l'idée d'une chose, non par aucun rapport qu'ils aient avec la chose signifiée, mais parce qu'on a voulu par tel signe signifier telle chose, sans égard avec les sons de leur langue.

La ressemblance est frappante. Si nous nous reportons à l'extrait qu'il donne de cette lettre dans les *Geographica*, folio 337, nous lisons : « Les caractères n'ont aucun égard au son avec lesquels on les prononce : grand vice. » Il est singulier que Montesquieu ait passé aussi rapidement sur une question qui l'intéressait si vivement quelques années plus tôt : On peut se demander si cette brièveté ne viendrait pas précisément de ce que Montesquieu connaissait déjà le passage en question et son importance. On pourrait, il est vrai, prétendre que cette interprétation de la langue et de l'écriture chinoise est alors une banalité : bien au contraire. Nous avons en vain cherché dans le *Dictionnaire* de Moreri et dans les *Mémoires* du P. Le Comte des affirmations du même ordre [1]. C'est pourquoi il semble plausible que Montesquieu ait déjà eu connaissance de cette lettre du P. Parennin.

Voici donc les dates des jalons connus ou supposés de l'enquête de Montesquieu sur la Chine :

1713.	*Conversations avec Hoange.*
1729.	Conversation avec Fouquet.
Vers 1732-1733.	Lecture de l'*Orphelin de Tchao.*
Vers 1730-1738.	Lecture des lettres de Parennin à Mairan.
Vers 1734-1738.	Rédaction des *Conversations.*
Vers 1735-1738.	Lecture de la *Description* du P. Du Halde.
1742-1743.	Lecture des *Lettres Édifiantes.*
Après 1749.	Lecture du *Voyage de l'Amiral Anson.*
1755.	Conversation avec de Mairan.

***

Une étude attentive du manuscrit de Montesquieu prêterait à beaucoup d'autres remarques. Nous pourrions, par exemple, montrer sa position dans la querelle des Rites, qui passionna ses contemporains, mais ce serait sortir des limites assignées à une introduction, où nous avons voulu seulement souligner l'intérêt historique et littéraire des notes si heureusement retrouvées par M. Shackleton à La Brède.

FRANÇOISE WEIL.

1. Les *Conversations* ne font-elles d'ailleurs pas allusion, à propos de la langue chinoise, aux « relations des Jésuites » ? Un recours au texte est vraisemblable.

QUELLE ANNÉE VIT NAITRE LE TITRE DE « LA COMÉDIE HUMAINE »

Exaltant l'œuvre de Balzac, Zola prophétise :

> Même dans un avenir lointain, si quelque vent terrible en emportant notre langue et notre civilisation, jetait à terre la carcasse de l'édifice, les décombres feraient sur le sol une telle montagne qu'aucun peuple ne pourrait passer devant cet amas sans dire : Là dorment les ruines d'un monde.

L'image peut sembler outrée, mais ne montre-t-elle pas d'une manière saisissante en quoi cette œuvre constitue l'une des créations les plus vastes de l'esprit humain, et, par conséquent, pourquoi son titre, *La Comédie humaine*, demeure à la fois parmi les plus prestigieux et les plus populaires.

Aussi comment la date de l'apparition dans le firmament des Lettres de ce titre météorique laisserait-elle indifférents les curieux d'histoire littéraire ?

***

Dans son *Histoire des Œuvres d'Honoré de Balzac*, Spoelberch de Lovenjoul nous apprend — renseignement qu'il tenait lui-même du comte Ferdinand de Gramont, ami de Balzac — que « ce fut le marquis Auguste de Belloy, revenant d'Italie et tout imprégné d'admiration pour la *Divine Comédie* de Dante, qui trouva pour Balzac le titre général de ses œuvres : *La Comédie humaine*, par opposition à la trilogie du grand poète italien ».

Cette opposition n'est certes pas douteuse. N'en serait-il pour preuve que la dédicace des *Parents pauvres*, qui, quoique écrite six ans plus tard, n'en est pas moins révélatrice. Voici, en effet, dans quels termes Balzac s'adresse à « don Michele Angelo Cajetani, prince de Teano », inscrivant comme en regard l'un de l'autre en mêmes lettres capitales, les deux titres : « *Divine Comédie* » et « *Comédie humaine* ».

... Vous m'avez fait apercevoir la merveilleuse charpente d'idées sur laquelle le plus grand poète italien a construit son poème, le seul que les modernes puissent opposer à celui d'Homère. Jusqu'à ce que je vous eusse entendu, la *Divine Comédie* me semblait une immense énigme, dont le mot n'avait été trouvé par personne....

... J'aurais pu, vous dépouillant, devenir un homme docte, de la force de trois Schlegel ; tandis que je vais rester simple docteur en médecine sociale, le vétérinaire des maux incurables, ne fût-ce que pour offrir un témoignage de reconnaissance à mon cicerone, et joindre votre illustre nom à ceux des Porcia, des San Severino, des Parato, des di Negro, des Belgiojoso [1] qui représentent dans la *Comédie humaine* cette alliance intime et continue de l'Italie et de la France.

Mais, que le marquis de Belloy soit — ou ne soit pas — le parrain de la *Comédie humaine*, dans l'ignorance où nous sommes de la date de son retour d'Italie, ce parrainage ne nous éclaire guère sur le jour du baptême.

Ce titre de *Comédie humaine*, nous le relevons — « officiellement »; pourrions-nous dire en l'occurrence — se substituant à celui d'*Études de Mœurs*, dans le contrat passé par Balzac le 2 octobre 1841, stipulant les conditions auxquelles s'effectuera l'édition Furne, Dubochet, Hetzel. Dans un précédent traité, du 14 avril, avec Hetzel, Paulin, Dubochet et Sanches, les mots de *Comédie humaine* ne figuraient pas.

Toutefois, dès le 1er juin 1841, Balzac écrivait à Mme Hanska : « Enfin, d'ici à un mois, nous publierons mon œuvre sous le titre de *Comédie humaine.* »

A notre connaissance, cette lettre à Mme Hanska [2] constituait jusqu'à présent le plus ancien document publié, porteur de ces deux mots accouplés. Quand voici surgir une autre lettre [3] qui, à première lecture, avance de six mois au moins la date de baptême de la *Comédie humaine*, puisque Balzac, tout en y inscrivant son titre, parle ici de décembre 1840 comme d'un temps à venir.

Cette lettre, la voici :

Monsieur,

Vous trouverez ci-contre le détail des œuvres qui composent la 1re livraison de mon ouvrage ; il est impossible de faire un seul volume de chaque livre, car les *Scènes de la Vie privée* ont plus de deux millions de lettres (2 250 000) et il faut absolument 2 volumes pour un livre, et il y a obligation d'en publier 4 (ou 2 livres), quitte à vendre chaque livre séparément sans l'annoncer.

A 10 000 exemplaires, je puis m'engager à les fournir à 3,25 cent. en feuilles, ou 35 000 fs. les 10 000 sous la condition de faire régler par vous à l'imprimeur et au papetier le montant de leurs factures.

Ainsi 10 000 exemplaires des deux livres ci-contre coûteraient 70 000 fs. J'accorderais 3 ans pour la vente en m'interdisant le format in-8° [d'impression] compacte pour tout ce temps.

Il y aurait 13 000 fs. à régler à MM. Delloye et Lecou, mes créanciers privilégiés pour cette somme qui est le solde de 83.000 fs.

1. A qui sont dédiés respectivement *Splendeurs et Misères des Courtisanes, Les Employés, Le Message, Autre Étude de Femme, Gaudissart II.*
2. *Lettres à l'Étrangère,* tome I, page 557.
3. Collection Maurice Fragin.

Je demanderais à ce que chaque volume ne fût pas donné au-dessous de 7 francs, en quelque nombre que ce fût, et fût coté 12 francs.

Je puis de 6 mois en 6 mois donner 4 volumes, car après les 4 indiqués pour décembre 1840, j'aurai 4 volumes d'Études philosophiques qui sont une œuvre supérieure comme idée et comme exécution. Ainsi l'opération embrasserait 12 volumes en 18 mois, et pendant ces deux années j'aurais préparé au moins les *Scènes de la Vie politique* et fort avancé les *Scènes de la Vie militaire.* Le titre général est *la Comédie humaine.*

Agréez, Monsieur, mes compliments les plus distingués.

DE BALZAC.

Suit le détail des œuvres annoncé plus haut :

Scènes de la Vie privée.
Tomes I et II

Le Bal de Sceaux.
Gloire et Malheur.
La Bourse.
La Femme vertueuse.
La Paix de ménage.
Profil de marquise.
Une Fille d'Eve.
Le Message.
La Grenadière
La Femme abandonnée.
Gobseck.

Béatrix.
La Femme de trente ans.
Le Contrat de mariage.
Un Gendre.

Scènes de la Vie parisienne.
Tomes V et VI

Histoire des Treize.
I. Ferragus.
II. La Duchesse de Langeais.
III. La Fille aux yeux d'or.
Le Colonel Chabert.
Le Père Goriot.
Facino Cane.

L'Interdiction.
Sarrasine.
La Messe de l'athée.
César Birotteau.
La Maison Nucingen.
La Torpille.
Une Princesse parisienne.
Madame Firmiani.
Les Bureaux ou la Femme supérieure.

4 autres volumes seront prêts pour décembre 1840 et contiendront les *Scènes de la Vie de province*, tomes III et IV, et les *Scènes de la Vie de campagne*, tomes XIII et XIV. Les 2 livres à faire sont les *Scènes de la Vie politique* et les *Scènes de la Vie militaire.*

Voici les titres des *Scènes de la Vie de province.*

Eugénie Grandet.
Une Soirée au château.
Les Célibataires.
I. Le Vicaire de Saint-Gatien.
II. Pierrette (fait, à publier).
III. Le Bonhomme Rouget (à faire).
L'Illustre Gaudissart.
Les Mitouflet (à faire).

Les Rivalités.
I. La Vieille fille.
II. Le Cabinet des antiques.
Illusions perdues (3 volumes parus, un à paraître).

Scènes de la Vie de campagne.

Le Lys dans la vallée.
Les Paysans (fait, à publier).
Le Médecin de campagne.
(Une œuvre à faire).
Le Curé de village (fait, à publier).

Ainsi, il y a pour ces 4 volumes [d'impression] compacte environ cinq volumes de la justification actuelle à publier d'ici à 6 mois.

Les Mitouflet seront mis dans les journaux et *Les Paysans* également.

***

Relisons : « Je puis de 6 mois en 6 mois donner 4 volumes, car après les 4 indiqués pour décembre 1840.... Le titre général est la *Comédie humaine.* »

Dès avant la fin de 1840, Balzac avait donc trouvé son titre général ; alors que, pensait-on jusqu'ici, c'était au mois de juin 1841 que revenait la gloire d'avoir vu naître le titre magique, dont la proclamation devait avoir lieu l'année suivante dans l'*Avant-propos de la Comédie humaine* (juillet 1842). Premier point d'acquis.

Mais combien il est dommage que, faute d'être datée, cette lettre ne précise pas davantage l'information qu'elle nous apporte. A défaut, voyons si le texte ne nous donnerait pas quelque indication. Et relisons encore :

Je puis de 6 mois en 6 mois donner 4 volumes, car après les 4 indiqués pour décembre 1840, j'aurai 4 volumes d'études philosophiques.... Ainsi l'opération embrasserait 12 volumes en 18 mois.... Et pendant ces deux années....

Balzac détermine ici la cadence du travail projeté : quatre volumes tous les six mois. Or, la livraison des quatre premiers volumes étant prévue pour la fin de décembre 1840, il semble vraisemblable que nous nous trouvions actuellement vers le milieu de cette même année. Disons juin, pour préciser une date. Juin 1840.

Lisons toujours :

... *Pierrette* (fait, à publier).... *Le Bonhomme Rouget* (à faire).... *Les Mitouflet* (à faire).... *Illusions perdues* (3 volumes parus, un à paraître).... *Les Paysans* (fait, à publier).... *Le Curé de village* (fait, à publier).

De prime abord, le point semble facile à faire. Et cependant !... La publication d'un roman de Balzac comporte le plus souvent trois stades : les journaux, l'édition en volume séparé, enfin l'incorporation dans l'édition d'ensemble. Si bien que les mots « fait, à publier » ne signifient pas qu'aucune composition typographique du texte n'ait encore été réalisée.

Ainsi avertis, l'une ou l'autre des précisions qui nous sont données ici nous éclaire-t-elle un peu ?

Le Bonhomme Rouget (c'est-à-dire, en dernier ressort, *La Rabouilleuse*) est encore «à faire ». Ce roman, daté de 1841, ne nous apporte aucun élément d'appréciation. Pas davantage *Les Mitouflet*, œuvre qui ne fut jamais écrite et dont les éléments durent être incorporés dans *Le Député d'Arcis*, roman achevé après la mort de Balzac, par Charles Rabou.

Illusions perdues ne nous renseigne pas davantage. Les trois premiers volumes parus remontent, le premier (*Les Deux poètes*) à 1837, les deux autres (*Un Grand homme de province à Paris*) à juin 1839. Quant au quatrième (*Les Souffrances de l'inventeur*), il ne verra le jour qu'en 1843.

Pour les *Paysans*, imprécision plus grande encore.

Le Curé de village (fait, à publier), sans nous permettre de serrer davantage les dates, nous laisse au moins discerner que les mots « à publier » ne visent ici que le livre. Ce roman avait, en effet, paru antérieurement dans *La Presse*, en trois fragments, entre le 1er janvier et le 1er août 1839. Et faire remonter notre lettre si loin n'est pas possible.

Or, cette indication (la publication signifiant le livre) va nous être utile en ce qui concerne *Pierrette* (fait, à publier). L'ouvrage est daté de novembre 1839 ; et c'est là une date certaine. Le 30 novembre, Balzac informe Mme Hanska qu'il achève *Pierrette*. Le 20 janvier 1840, il lui apprend que *Pierrette* paraît dans *Le Siècle* (la publication dans ce journal avait commencé le 14). Quant à l'édition en volume, chez Souverain, si sa date ne nous est pas exactement donnée, nous savons au moins que le 8 juin, Balzac proteste auprès de son éditeur : « Vous imprimez *Pierrette* sans que je puisse vérifier les épreuves, et il y aura des fautes horribles ; vous trouvez inutile ou nuisible l'intervention de l'auteur dans l'impression de son œuvre ! »

En résumé, *Pierrette* est écrite en novembre 1839, la publication en feuilleton est de janvier 1840 et le livre s'imprime vers le début de juin — date de la préface — pour paraître peu après. De nouveau, nous voici vers le milieu de l'année 1840.

***

Dans sa lettre, Balzac fait, en outre, allusion au reliquat de sa dette à Delloye et Lecou :

Il y aurait aussi 13 000 francs à régler à MM. Delloye et Lecou, mes créanciers privilégiés pour cette somme qui est le solde de 83 000 francs.

Or, cette dette ayant été, nous le voyons, acquittée en plusieurs versements, nous avons eu la curiosité de savoir s'il était possible de fixer l'époque à laquelle elle se trouvait être réduite à 13 000 francs.

Delloye et Lecou, qui furent les éditeurs des *Études philosophiques* (1837), avaient signé en novembre 1836 un traité avec Balzac, sorte d'association dont ce dernier avait bénéficié sur-le-champ en recevant une avance de 50 000 francs sur sa future participation aux bénéfices. Ainsi se créait pour Balzac une dette — une de plus — dont le montant fut sujet, par la suite, à des fluctuations, et qui, à un certain moment s'éleva — croyons-en le débiteur — à 83000 francs.

Dans leur ouvrage si précis et si généreusement documenté, *Les Comptes dramatiques de Balzac*, MM. René Bouvier et Édouard Maynial nous apprennent qu'à la fin de 1839 Balzac était encore redevable à Delloye et Lecou d'une somme de 17000 francs ; puis que, selon un état de son passif dressé par Balzac lui-même à une époque que l'on peut situer avec certitude entre le 2 et le 30 juin 1840, cette dette ne s'élève plus qu'à 12000 francs.

Par ce recoupement encore, la fin du premier semestre de 1840 nous apparaît donc comme étant susceptible d'avoir vu naître cette lettre — et aussi le titre de *La Comédie humaine.*

***

Fin du premier semestre de 1840 — c'est-à-dire peu après ce 10 mai 1840, où Balzac écrivait à Mme Hanska [1] :

J'espère beaucoup publier cette année une édition complète des quatre premières parties à peu près terminées des *Études de Mœurs*, et j'aurai devant moi à faire les *Scènes de la Vie politique* et les *Scènes de la Vie militaire...*

D'ailleurs, ces lignes ne rendent-elles pas à peu près le même son que celles de notre lettre : « Pendant ces deux années, j'aurais préparé au moins les *Scènes de la Vie politique* et fort avancé les *Scènes de la Vie militaire....* »

Cependant, nous objectera-t-on, si ces deux lettres sont contemporaines l'une de l'autre, ou presque, pourquoi Balzac n'a-t-il pas confié également à Mme Hanska qu'il avait décidé de dénommer son œuvre *La Comédie humaine* ? Oui, pourquoi si, dès le milieu de 1840, l'étincelle avait jailli, pourquoi Balzac l'a-t-il si longtemps dérobée à tous les regards ?

Laissons à celle qui fut si souvent la confidente du romancier, à sa sœur Laure, le soin de nous répondre :

Arrivé à l'impression de son édition compacte, nous dit-elle, il l'intitula *La Comédie humaine*, grande décision qui lui coûta bien des hésitations. Lui, toujours si résolu, tremblait qu'on ne le traitât d'audacieux ; cette crainte paraît, du reste, dans la belle préface dont il l'accompagna...

1. *Lettres à l'Étrangère*, tome I, page 537.

Cette préface, c'est-à-dire *L'Avant-Propos de la Comédie humaine*, se termine en effet par ces mots :

> L'immensité d'un plan qui embrasse à la fois l'histoire et la critique de la Société, l'analyse de ses maux et la discussion de ses principes, m'autorise, je crois, à donner à mon ouvrage le titre sous lequel il paraît aujourd'hui : *La Comédie humaine*. Est-ce ambitieux ? N'est-ce que juste ? C'est là ce que, l'ouvrage terminé, le public décidera.

Cette appréhension nous étant connue, ne doit-il pas nous sembler tout naturel que Balzac, encore indécis peut-être en ce milieu de l'année 1840, ait hésité à révéler à celle dont le jugement avait pour lui tant de prix, à Mme Hanska, ce projet de titre, que, par contre, il était sans grand risque de communiquer à un éditeur ? Tout au contraire, un beau titre n'ajoute-t-il pas à l'attrait d'une œuvre ? Et n'a-t-on pas l'impression que c'est d'une plume assurée que Balzac ajoute au bas de sa lettre les mots flamboyants qui doivent emporter la décision, sceller le contrat : « Le titre général est la *Comédie humaine* ».

***

Mais le document analysé ici nous est précieux sur un point encore : il jalonne, en effet, d'une manière un peu plus complète, l'acheminement de la *Comédie humaine* vers son architecture définitive. Et cela non sans nous laisser apercevoir, une fois de plus, les hésitations perpétuelles de l'écrivain lorsqu'il s'agit d'attribuer à telle ou telle œuvre sa place dans l'une ou l'autre des *Scènes* ou *Études*. Par exemple, voici par avance la *Grenadière* abandonnant les *Scènes de la Vie de province* pour entrer dans les *Scènes de la Vie privée*. Voilà que figurent déjà dans ces *Scènes de la Vie privée* : *Étude de femme* et la *Femme abandonnée* ; ouvrages venant l'un et l'autre des *Scènes de la Vie parisienne*. Quant à la *Bourse*, *Une Double famille*, *Gobseck*, ils réintègrent dès à présent les *Scènes de la Vie privée*, dont ils faisaient primitivement partie, et dont ils avaient été retirés. Enfin, apparaît d'ores et déjà dans les *Scènes de la Vie parisienne*, où ce roman entrera lors de la première édition de la *Comédie humaine*, en 1844, la *Messe de l'Athée*, qui, à cette époque, figure encore dans les *Études philosophiques*, et qui, plus tard, dans l'édition définitive, sera placée parmi les *Scènes de la Vie privée*.

***

Quel que soit le destinataire de cette lettre si instructive à plus d'un point de vue, même si ce destinataire n'est pas un Hetzel, un Furne, ou l'un ou l'autre des éditeurs avec qui Balzac signera les 14 avril et 2 octobre 1841 les traités relatifs à la première édition de son œuvre complète, traités dont cette lettre apparaîtrait dès lors comme le précieux préliminaire, même s'il n'en est pas ainsi, un tel document n'en demeure pas moins l'un des témoins essentiels de l'histoire des œuvres de Balzac.

A. CHANCEREL.

DE L'OBSESSION VERBALE CHEZ LECONTE DE LISLE

I

Ne considérons ici que les termes de son vocabulaire qui servent à exprimer la joie et la souffrance. Tandis qu'en décrivant les aspects sensibles des choses, Leconte de Lisle varie et multiplie les termes pittoresques, quand il rentre en lui-même pour entendre la musique intérieure née des « angoisses du cœur et de ses voluptés non moins amères », il s'attache à répéter les mêmes termes et à se complaire dans leur obsession.

Durant sa jeunesse, il s'abandonne à l'adoration religieuse et à l'amour caressant. Les mots *doux* et *sublime* reviennent sans cesse sous sa plume. A partir de 1850, la nature et l'histoire le hantent d'images de violence mélangée d'horreur.

Plusieurs termes, auxquels Leconte de Lisle garda une faveur particulière, relèvent de ce complexe de violence : les uns expriment le désir exaspéré, comme *darder*, *flageller* ; d'autres, la souffrance ou le désespoir, comme *râle*, *sanglot*, *hurlement* ; ou bien mènent au monde d'outre-tombe, comme *spectres* ; enfin l'accablement, l'état *morne*, règne sur le drame accompli. Chacun de ces termes a, dans l'œuvre, son histoire ou son sens.

Darder, c'est projeter comme un dard : ce terme se rattache donc au complexe d'agressivité et plaisait au poète par sa sonorité courte et dure ; absent des *Premiers Poèmes* et de la *Phalange*, il atteint, dans les *Tragiques*, sa plus grande fréquence : il est exceptionnel, d'ailleurs, qu'il serve à désigner la projection d'une flèche. Nous ne trouvons guère que ces exemples : *Khiron* « darde un trait aigu » ; *Hieronymus* se compare au « trait que darde » ; D. Pedro, dans les *Tragiques*, veut que « nul des traits dardés ne soit perdu ». Dans le même sens, le python « darde sa rouge langue » (*Pantouns malais*). Mais, sept fois, cet amant de la lumière qu'est Leconte de Lisle assimile le soleil à un dard : les Grecs l'y incitaient. L'archer délien « darde sa flèche d'or » (*Hélène*) ; Apollon « darde ses éclairs » (*Niobé*) ; l'archer « darde ses belles flèches » (*Paysage*). Au pays natal, l'aube vive « darde sa flèche »

(*L'Aurore*) ; le soleil « darde un œil ardent » dans la *Chute des Étoiles*, et « darde l'or de ses rais » dans la prairie indienne (*Le Calumet du Sachem*). Dans un ciel d'apocalypse, le sinistre Sahil « darde aux flots un œil ensanglanté » (*L'Astre Rouge*).

Tous les autres emplois du mot, soit les trois quarts, se réfèrent au regard humain, à son énergie, à sa dureté. Le vautour de *Cunaçépa* « darde un éclair » ; les serpents d'Héraclès au berceau « dardent » leur œil glauque (*L'Enfance d'Héraklès*) ; le taureau « darde ses yeux prompts » (*Héraklès au taureau*) ; un personnage de *Khiron* « darde un regard éternel » ; les primitifs d'Érinn dardent leurs yeux sur saint Patrice (*Le Barde de Temrah*). *Qaïn*, exaltation de l'énergie farouche, fait de ce verbe un emploi répété, qu'il s'agisse des femmes d'Hénokhia, des vieillards, du Khéroub. Le Diable, témoin tragique du Mal, « darde sur le monde ses yeux ensanglantés » (*La Tristesse du Diable*). Les noyés « dardent leurs yeux hagards » (*Les Rêves Morts*). Les *Spectres* « dardent leurs prunelles ». Dans les *Tragiques*, les femmes « dardent leurs yeux aigus » ; Mouça « darde ses yeux en feu » (*L'Apothéose de Mouça el Kebyr*). Les spectres du *Talion* « dardent leurs prunelles » comme ceux des *Poèmes Barbares* ; le moine d'*Hieronymus*, la foule de l'*Holocauste* « dardent des regards mystiques ou furieux ». *L'Albatros*, l'*Aboma* caraïbe n'ont pas des yeux moins fascinants. Les vices de Magnus et son crime incarné « dardent des yeux de laideur ou de haine » (*Le Lévrier de Magnus*). Les loups de la *Prairie* « dardent une braise », les monstres de la *Paix des Dieux* dardent des prunelles, « obliques » ou « rigides ». Tels sont les yeux de la *Fatalité*. Ce terme rend la menace et l'implacabilité qui pèsent sur les vivants. Il introduit l'obsession du combat ; on entend siffler le trait, la victime immobile attend la mort.

Flageller est du même groupe que *darder*, et évoque les coups prodigués avec une cruauté délibérée et presque rituelle : il a une sorte de solennité qui mêle au supplice une beauté obscure, et plaît au poète par sa sonorité riche et légère. Pour la même raison que *darder*, absent des *Premières Poésies* et de la *Phalange*, presque absent des *Poèmes Antiques*, il n'apparaît guère que dans les recueils suivants.

On le trouve quelquefois au sens propre dans la *Vigne de Naboth*, l'*Agonie d'un Saint*, le *Dernier des Maourys*, où la tempête « flagelle » les hommes ; le *Runoïa*, où elle « flagelle » les loups ; le *Sacre de Paris*, où elle « flagelle » les canons.

Au figuré, il désigne le choc des passions : « flagellé de fureur » (*Qaïn*), « je les flagellerai d'un immortel mépris » (*Qaïn*) ; « les flagellant encore de désirs furieux » (*Les Damnés*) ; « Il t'a flagellé de tes crimes ? » (*Le Corbeau*) ; « flagellé par la fureur des dieux » (*Erinnyes*) ; « flagellé du désir de l'Orient mythique » (*L'Orient*). Dans *Niobé*, les Euménides flagellent les morts ; dans *A l'Italie*, les races sont flagellées par l'oppresseur ; dans l'*Anathème*, « les peuples flagellés ont tari leur calice ».

Les *Planètes damnées* sont flagellées par le destin; les astres flagellés tourbillonnent au vent dans la *Légende des Normes*; le soleil est à la fois flagellé dans les *Paraboles* et flagellateur dans le *Dernier des Maourys*. Avec le vent, avec la lumière, réalités qu'on ne peut étreindre, mais dont on sent le règne, Leconte de Lisle compose ce vers concret, où nous entendons ce qui n'a pas de bruit, où nous touchons ce qui n'a pas de forme :

« Les houles de l'azur que le soleil flagelle » (*In Excelsis*).

Houle dit l'immensité, flagelle dit le supplice. Le drame de l'homme individuel se dérobe dans la grandeur d'un affrontement cosmique.

Râler est un des termes les plus violents de la langue et aussi l'un des préférés de notre poète. Une dizaine de fois seulement, il le prend dans son sens littéral, pour évoquer un monstre aux enfers (*La Vision de Snorr*) ; la désolation du champ de bataille de Solférino (*Le Soir d'une bataille*) ; d'un combat dans le Pinde (*Le Chapelet des Mavromikhalis*), ou dans l'Orient (*Le Suaire de Mohammed*) ; l'agonie du Christ (*Le Nazaréen*, *Le Corbeau*), ou d'un pécheur (*L'Agonie d'un Saint*), ou d'une infidèle (*Pantouns malais*). Le plus souvent, il sert à associer la nature à la souffrance universelle : aussi le poète entend-il avec ferveur le « râle des vents » (*Le Sacre de Paris*, *Les Erinnyes*, *Paysage Polaire*, *La Bête Écarlate*, *Le Dernier Dieu*). Un fleuve râle sur les glaçons, dans le *Lévrier de Magnus*. Le râle exprime aussi la vie, mais dans ce qu'elle a de plus déchaîné et angoissé tout ensemble, la fureur torturante de l'action : qu'il s'agisse de vaincus (*Paraboles*, *La Tristesse du Diable*), ou de lutteurs : râle du *Dernier des Maourys*, râle de l'Aigle mongol, râle des chiens du Cap (*La Chasse de l'Aigle*, *Les Hurleurs*), râle des chiens mystiques (*Prière Védique*). Thogorma entend « râler de vagues profondeurs » (*Qaïn*). Une bête peut râler d'aise (*Les Paraboles*) ou de plaisir (*Le Sommeil du Condor*). Enfin le poète, en une nuit annonciatrice de son destin, « a senti le râle farouche » du vent l'attirer, haletant, vers « la beauté des choses » : mort et amour, torture et volupté se rejoignent dans cette évocation convulsive (*Mille ans après*).

Par sa richesse harmonieuse comme par sa puissance suggestive, le *sanglot* devait plaire au poète des tortures intimes et refoulées. Il est encore assez rare dans les *Poèmes Antiques*, prodigué dans les *Barbares*, fréquent dans les *Tragiques*. Sa première valeur est de rendre sensible la douleur écrasante du deuil : celle de Hervor pleurant son père (*L'Épée d'Angantyr*), des femmes pleurant Sigurd (*La Mort de Sigurd*), de Canta devant son amant condamné (*Cunaçépa*). Khiron est oppressé de sanglots à l'idée du supplice d'Orphée (*Khiron*). Des sanglots retentissent à travers les *Erinnyes*, comme à l'aspect d'Europe emportés par Zeus (*L'Enlèvement d'Europeia*).

Le sanglot exprime aussi la détresse morale : celle du *Runoïa*, du *Nazaréen*, des géants foudroyés (*Khiron*), des morts (*Le Vent froid*

de la Nuit, *Les Rêves Morts*). Plus symboliquement, il exprime chez Leconte de Lisle l'affliction du sort humain. Il s'associe aux rires et aux haines dans la *Ravine Saint-Gilles*, aux clameurs dans *Clairs de lune*, aux remords dans *Solvet Saelum*, à l'angoisse dans le *Talion*, à la colère dans *La Bête Écarlate*, à la détresse des *Siècles Maudits*, au deuil national du *Sacre de Paris*. Il s'oppose aux splendeurs dans *La Robe du Centaure*. La *Vénus de Milo* n'est pas humaine : « Nul sanglot n'a meurtri son sein inaltérable ». Mais le poète de *Bhagavat* entend au fond des nuits le « sanglot du cœur supplicié » ; la création a rempli « la terre de sanglots » (*La Vision de Brahma*) et la solitude métaphysique de l'homme s'exprime par les « sanglots perdus sous le ciel » (*L'Anathème*). Le sanglot est le cri familier de l'humanité. Il désigne le remords quand il est poussé par *Qaïn* ou entendu par *Magnus*. Il exprime l'horreur du règne d'Iareh (*Qaïn*), les suprêmes douleurs d'un monde qui va finir (*Le Massacre de Mona*). On l'entend peut-être dans les astres inaccessibles (*Soleils, poussière d'or...*). Voici le sanglot des étreintes mortelles (*Le Corbeau*), le sanglot de l'Homme acculé à la révolte contre Dieu (*La Fin de l'Homme*), le sanglot du désir (*Ultra Cœlos*), le sanglot de la foi (*Les Ascètes*). Les éléments participent à cette détresse diffuse à travers l'action. Le poète entend sangloter les cétacés furieux (*L'Albatros*). *Qaïn*, *Paysage Solaire*, *Les Deux Glaives* retentissent du sanglot des vents. *Mille ans après* entend les sanglots sauvages de la nuit. La mer déchaînée sanglote (*Le Dernier des Maourys*) ; le sanglot de la mer s'associe volontiers au râle du vent (*Le Dernier Dieu*), ou à la douleur humaine (*Dies Irae*). Il est des sanglots divins dans *La Légende des Nornes*. La Grèce seule, miraculeusement apaisante, donne l'harmonie aux sanglots : ainsi dans *Glaucé*.

Le *hurlement* est le cri du fauve comme celui de l'homme hors de lui à force d'horreur ou de colère ; à ce double titre, il devait retenir le moins impassible de nos poètes, et une très riche mention en est faite dans son œuvre. Comme pour toutes les notations d'états violents, elle est presque absente des poèmes de jeunesse, rare dans les *Antiques*, très abondante dans les deux recueils de la maturité. Assez rarement, il mentionne la cause qui provoque le hurlement : la haine (*Qaïn*), l'horreur (*Qaïn*, *Les Erinnyes*), la soif (*La Vigne de Naboth*), l'angoisse (*Les Deux Glaives*). C'est le hurlement lui-même qu'il aime à évoquer avec ce qu'il comporte d'aveugle fureur animale ou de désarroi de l'âme humaine.

Il entend hurler les « gorilles ventrus » de la *Forêt Vierge*, les ours domestiques des *Montreurs*, le troupeau sans nom des bêtes de *Qaïn*, les chacals voraces du *Suaire de Mohammed*, les loups-garous des âges de légende (*Les Siècles maudits*). Il entend surtout des chiens et des loups. Chiens mythologiques comme le Kerberos d'*Ekhidna*, chiens affamés des *Hurleurs*, chien fantastique du *Lévrier de Magnus*,

chien féroce de *Don Fadrique*, chiennes vengeresses des *Erinnyes*. Loups des solitudes nordiques (*Le Runoïa*, *Le Massacre de Mona*), loup magique de la *Prière Védique*, loups divins comme le Fenris scandinave (*La Légende des Nornes*), loups symboliques comme celui du Hartz (*L'Incantation du Loup*), femme-louve comme dans *L'Épée d'Angantyr*. Par la colère, les vengeurs de *Naboth* ; par la férocité, les égorgeurs de *Snorr* ; par enthousiasme guerrier, les Nordiques de *Kemvarch*, les Proto-Grecs des *Erinnyes*, les Polynésiens du *Dernier des Maourys* s'apparentent aux fauves. La multitude de *Mouça*, les hordes catholiques de *L'Holocauste* ne valent pas mieux. Mais l'homme hurle aussi de détresse comme les condamnés du Calvaire (*Le Corbeau*) ou les citoyens opprimés (*Les Deux Glaives*). Il hurle de chagrin comme la meurtrière de *Sigurd*, et hurle en enfer comme les damnés de la *Bête Écarlate*, les chasseurs promis à la damnation du *Runoïa*, le tourmenteur promis au même supplice de *L'Agonie d'un Saint*. Car l'enfer retentit de hurlements, disent *Les Paraboles*, *Le Talion* et *La Mort du Moine*. Les religions primitives qui associent la souffrance et le plaisir, font hurler les prêtres de la Déesse-Mère (*Kybèle*) ou les femmes qui sacrifieront *Penthée*.

Enfin les éléments ajoutent leur grande voix à ce concert où la plainte se mêle à la fureur. Les rocs hurlent dans les *Rêves morts*, les rochers hurlent dans *Qaïn*, l'orage hurle dans *Mona*, la tempête dans *Le Lévrier de Magnus* ; le vent dans *Mille ans après*, dans *Qaïn*. Les flots hurlent dans *La Vision de Brahma*, la mer hurle et sanglote dans *Effet de Lune*, dans *Le Massacre de Mona*, et, dans *Qaïn*, « hurle en sortant de son lit » pour engloutir les hommes.

Un *spectre* est l'apparence vivante d'un mort. Dans la littérature classique, on l'appelle *ombre* et il est parfois rassurant et protecteur. Le terme de *spectre* évoque les images shakespeariennes du père d'Hamlet ; il est la forme que prend le mort pour se venger ou pour tourmenter les vivants. Le spectre est, par essence, sinistre et maléfique.

Chez Leconte de Lisle, il ne fréquente pas *Les Poèmes Antiques* baignés de lumière. Mais quand — il en est de même chez Hugo — l'inspiration du poète s'assombrit, quand il emprunte ses fables aux pays nordiques noyés de brume ou parcourus de fantômes ossianiques, quand il ressuscite un Moyen-Age ténébreux et tremblant, le spectre se multiplie au point de perdre son sens originel pour désigner, avec les morts qui réapparaissent, les vivants terrifiants, à la façon d'un mort ranimé, les choses dégageant une terreur, du même ordre, les présences vagues irradiant la même terreur, enfin (cinquième et dernier sens plus élargi), une présence surhumaine plus majestueuse que terrible. Le spectre participe ici de la figuration du divin.

Les spectres classiques — morts rendus à la vie — composent à peu près la moitié de la galerie. Spectres de *Naboth* et d'*Angantyr*,

spectres féminins (*Les Spectres*, *Le Dernier Souvenir*), spectres politiques dont s'épouvante le « *Saint* » mourant. Spectres de guerriers environnant *Mouça*, de victimes assiégeant *Magnus*, spectres des vieux chefs morts qui terrifient les vieillards des *Erinnyes*, spectres eux-mêmes. Agamemnon est spectre, et les Vengeresses entourent le parricide d'un « fourmillement de spectres ». *Le Dernier des Maourys*, survivant à sa race, s'appellera « spectre funèbre ».

Et voici des vivants à la face spectrale, cavaliers du désert dans *Magnus*, vieillards d'Henokhia dans *Qaïn*, Élie le vengeur dans *La Vigne de Naboth*, *Nornes* détentrices du grand secret, chiens du Cap (*Les Hurleurs*), vicaires de l'antéchrist (*Les Paraboles*), moines sauvages (*Holocauste*), affamés de *La Bête Écarlate*. Les choses peuvent participer à cette grandeur sinistre : mers polaires, murailles d'Hénokhia, rochers de Mona, monde ruiniforme de la Lune. Spectres sont aussi les mauvais anges des *Paraboles*, les blasphèmes d'*Hieronymus*, les vices de *Magnus* ; spectres Hellas ou Argos aux yeux terrifiés de Clytemnestre. Javeh est spectre dans *Qaïn*. La vie elle-même est « spectre » et « goule » dans *La Dernière Vision*.

Parfois le spectre quitte son caractère affreux tout en gardant une puissance surnaturelle : il se teinte de mélancolie dans l'*Anathème*, se rehausse de majesté quand il figure *Le Dernier Dieu* ; il devient une image solennisée de l'âme humaine pour figurer le poète tourmenté de doute et de solitude (*La Paix des Dieux*). Ce sont des spectres, mais éclatants, éblouissants, que les dieux où l'homme a incarné le meilleur de son rêve : spectre, l'ange qui protège le Christ mort contre le bec du *Corbeau* ; spectre, la poignante figure du Christ évoquée par Innocent III (*Les Raisons du Saint-Père*). A ce degré de sublimation, le spectre a dépouillé ce qui faisait son horreur ; il désigne les plus hautes « contemplations » de l'esprit humain ; Hugo, bien avant Leconte de Lisle, avait fait largement usage de ce terme dans *Au Bord de l'Infini*.

Morne est un terme que Leconte de Lisle a pu aimer pour son harmonie secrète et pénétrante ; il est bref et profond à l'oreille. A l'inverse des précédents, qui disent la lutte et l'attaque, il exprime le renoncement. C'est la composante négative du complexe dont *darder* et *flageller* représentent la composante positive. *Morne* dira donc, d'abord, l'attitude du lutteur vaincu : c'est une force qui s'évanouit, une énergie qui s'affaisse. Comme le combat ne renaîtra point, *morne* dit la désespérance : c'est la couleur d'une nuit qui n'attend plus l'aurore. Ce désespoir ne comporte ni les pleurs qui font grimacer la défaite, ni les cris inutiles qui s'aggraveraient de lâcheté ; il se drape de dignité et de silence ; il a la majesté des grandeurs tombées, des cultes qu'on oublie ; il tire de sa mélancolie une sorte de beauté. Or, toute beauté a une vertu d'apaisement ; elle s'ajoute à la paix du combat fini, des tumultes antérieurs apaisés. On est sorti de l'angoisse. Ce qui est morne peut encore complaire à l'âme blessée qui s'abandonnera à

cet état inerte, image d'un monde que la vie n'avait pas troublé encore. Est-ce le monde de la mort ? Est-ce celui qui précède la naissance ? Hors des temps et hors de l'étendue, la réalité morne apporte l'apaisement dans le sommeil.

Tel est le riche contenu de cet adjectif, étroit miroir où Leconte de Lisle voyait se réfléchir ses langueurs avouées et, peut-être, un secret délice ; nous ne le trouvons pas moins de quatre-vingt fois dans son œuvre.

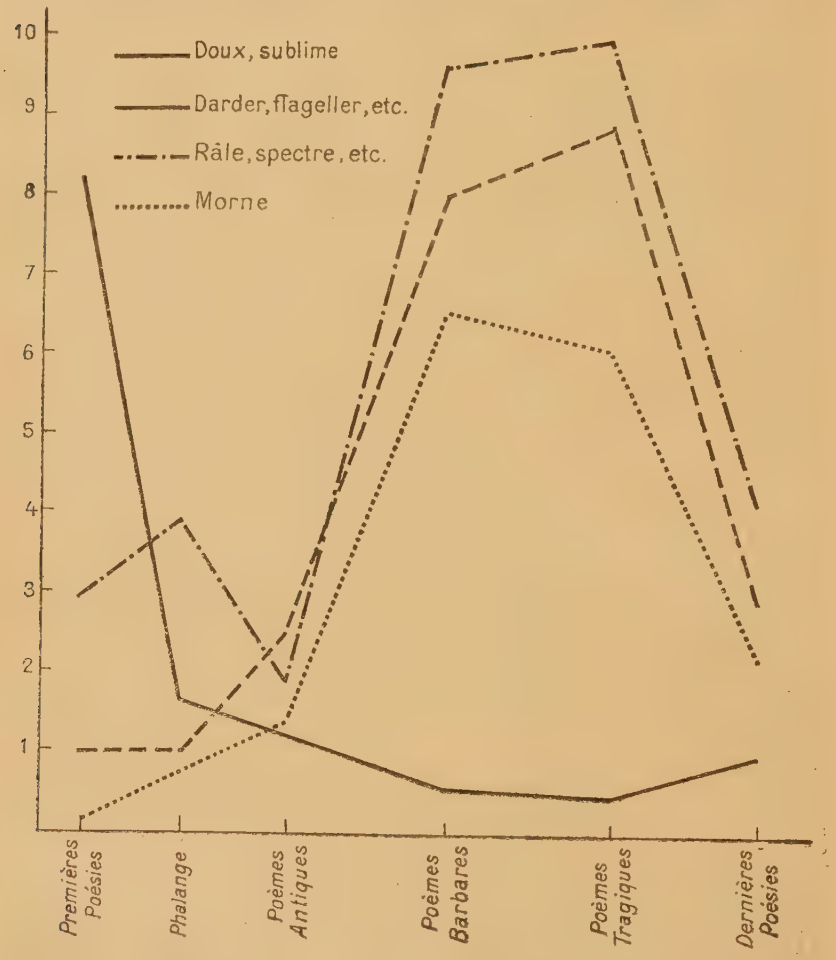
Dans la *Phalange*, il n'exprime guère encore que la tristesse, « morne ossuaire » (*La Recherche de Dieu*), « champ morne et brûlé » (*Les Épis*), « morne bruit », « morne plainte » (*La Recherche*), « œil morne et cœur irrité » (*Épis*). Balbek « gît dans le désert morne » (*La Recherche*) ; la paix des dieux endormis est morne comme la vie de l'homme déshérité (*Le Voile d'Isis*). Morne caractérise les lendemains de défaite, dans *Cunaçépa*, dans *Niobé*, dans les *Bucoliastes*, et aussi dans *Requies*, dans *Aux Morts*, *Le Vent froid*, *Les Spectres*, *Le Soir d'une bataille*, *A l'Italie*, *Le Barde de Temrah*, *L'Agonie d'un Saint*, *La Fin de l'Homme*.

Mais voici qu'à la tristesse se mélange l'insensible majesté des éléments : la lune est une morne lampe (*Hurleurs*) ; mornes sont les solitudes des *Éléphants*, morne est la nuit de *La Forêt Vierge*, mornes sont les pampas du *Jaguar*. L'indolence, signe de force, peut être morne (*Le Sommeil du Condor*). Sur le drame des amours humaines la lune jette ses mornes flammes (*Le Jugement de Komor*). Mornes étendues, morne horizon, morne éclair composent la draperie funèbre de *Mona*. Un « morne soleil » éclaire la colline de la Passion (*Le Corbeau*). Le terme est associé à la mer dans *L'Astre Rouge* et dans *Si l'Aurore...*, aux cieux dans *L'Illusion Suprême*, à l'azur dans *L'Incantation du Loup*, à l'hiver dans *Le Chapelet*, tour à tour au soleil et à l'ombre dans *Magnus*, à l'espace dans *Le Calumet du Sachem* et dans *La Paix des Dieux*, à la nuit dans *Le Lac*.

Il s'enrichit d'une valeur nouvelle en plusieurs poèmes, depuis *Midi* jusqu'à *Sacra fames*, pour suggérer, par delà la détresse présente, l'apaisement définitif ou la richesse latente de la vie. Dans la *Ravine Saint-Gilles*, morne est le cœur affranchi du monde, mornes sont les étoiles qui versent l'oubli (*La Chute des Étoiles*). Morne est le crépuscule d'*In Excelsis*, mais il annonce peut-être une lumière surnaturelle. La mer pacifique, — germe de toute vie, — est splendide et morne à la fois. Plonger dans le néant divin, c'est « goûter une suprême et morne volupté ». Dans l'état d'inertie, suggéré par *morne*, ce qui n'est plus rejoint ce qui n'est pas encore.

Le graphique ci-dessous montre la variation quantitative des termes obsédants, groupés en quatre faisceaux. L'adoration religieuse et l'amour caressant, cités ici pour mémoire et que caractérisent les mots *doux* et *sublime*, forment le premier faisceau. De *hurler*, *darder*, *fla-*

geller, qui expriment la pulsion agressive, on a fait un deuxième groupe ; de *râle*, *spectre*, *sanglot*, qui expriment l'effroi, un troisième ; *morne* est indiqué à part. On a représenté leur fréquence par groupe de mille vers et divisé la vie poétique de Leconte de Lisle en six périodes, savoir : *Les Premières Poésies* (1838-1840), *La Phalange* (1845-1847), *Les Poèmes Antiques* (1852-1855), *Les Poèmes Barbares* (autour



de 1860), *Les Erinnyes* et *Les Poèmes Tragiques* (1873-1884), *L'Apollonide* et *Les Derniers Poèmes* (autour de 1890).

La fréquence des termes s'établit :

Pour le premier groupe (optimisme religieux), à 8,3 p. 1000 dans *Les Premières Poésies*; 1,7 p. 1000 dans *La Phalange*; 1,1 p. 1000 dans *Les Poèmes Antiques* ; 0,57 p. 1 000 dans *Les Barbares* ; 0,50 p. 1 000 dans *Les Tragiques* ; 1 p. 1 000 dans *Les Derniers Poèmes.*

Pour le second, respectivement, à 1 p. 1000, 1 p. 1000, 2,5 p. 1000, 8,2 p. 1 000, 8,7 p. 1 000, 3,6 p. 1 000.

Pour le troisième, à 3 p. 1 000, 4 p. 1 000, 1,8 p. 1 000, 9,6 p. 1 000, 9,9 p. 1 000, 4,2 p. 1000.

Pour le dernier, elle est de 0,2 p. 1 000, 0,8 p. 1 000, 1,4 p. 1 000, 6,5 p. 1 000, 6,2 p. 1 000, 2,1 p. 1 000.

La courbe de l'optimisme s'affaisse naturellement quand celle du tragique s'élève ; la fureur et l'effroi varient ensemble et ces deux groupes ont une importance presque égale. L'accablement accompagne, comme en sourdine, les variations du tragique. Après une jeunesse religieuse et optimiste, une triple vague de colère, d'effroi, d'accablement a soulevé et roulé le poète, des *Barbares* aux *Tragiques*. Avec *Les Derniers Poèmes*, ces trois vagues s'affaissent, tandis qu'il se sent repris vaguement par la nostalgie des origines.

II

Après l'obsession des mots particuliers, voici l'obsession des groupes de mots : épithètes deux fois accolées à un nom, hémistiches répétés d'un vers à un autre, fragments de vers ou de strophe identiquement répétés en deux poèmes.

A. Épithètes redoublées.

« Quadruple côté » (de l'horizon), dans *Les Epis* (1845) et *La Recherche de Dieu* (1846) ;

« Forces inconnues », dans *Les Sandales d'Empédocle* (1846) et dans *L'Anathème* (1855) ;

« Cœur soucieux », dans *Thyoné* (1846) et *Dies Irae* (1852) ;

« Divin essor », dans *Les Sandales* (1846) et *A l'Italie* (1859) ;

« Rire éblouissant », dans *Klytie* (1852) et *La Vision de Brahma* (1857) ;

« Œil cave », dans *L'Arc de Civa* (1855) et *L'Agonie d'un Saint* (1861) ;

« Dos maigre », dans *L'Arc de Civa* (1855) et *Le Barde de Temrah* (1859) ;

« Rose éclair », dans *Djihan Ara* (1858) et *Les Nornes* (1858) ;

« Blocs confus », dans *Clairs de lune* (1861) et *Dernière Vision* (1866) ;

« Air épais », dans *Les Eléphants* (1855) et *Qaïn* (1869) ;

« Inexprimable amour », dans *La Fin de l'Homme* (1858) et *Le Parfum impérissable* (1864) ;

« Rauque grondement », dans *Clairs de Lune* (1861) et *Solvet Seclum* (1861) ;

« Odeurs insalubres », dans *Les Hurleurs* (1855) et *Le Lac* (1888) ;

« Pleins de faim », dans *Le Jaguar* (1859) et *Qaïn* (1869) ;

« Livides brouillards », dans *Qaïn* (1869) et *L'Albatros* (1884) ;

« Dos musculeux », dans *Le Jaguar* (1859) et *Le Calumet* (1886) ;
« Éclairs louches », dans *Combat Homérique* (1868) et dans *Magnus* (1883) ;
« Lions grondeurs », dans *Qaïn* (1869) et *L'Apollonide* (1888).

B. Hémistiches redoublés (avec, parfois, quelques variantes).

« Emplisse mes oreilles », dans *Le Voile d'Isis* (1846) et *Qaïn* (1869) ;
« Rugit comme un lion », dans *Les Sandales* (1846) et *Qaïn* (1869) ;
« De la source divine », dans *Tantale* (1846) et *Qaïn* (1869) ;
« Et les chants inspirés », dans *Niobé* (1847) et *Le Runoïa* (1854) ;
« Le monde déjà vieux », dans *Le Runoïa* (1854) et *Hypatie et Cyrille* (1858) ;
« Dans les blancs Parthénons », dans *Hypatie* (1847) et *Hypatie et Cyrille* (1858) ;
« Rois aux longues années », dans *La Robe du Centaure* (1845) et *La Fontaine aux Lianes* (1847) ;
« Et rien ne remuait », « Ou rien ne remuait », dans *Les Epis* (1845) et *Le Dernier Dieu* (1886) ;
« Libre des maux soufferts », dans *La Fontaine aux Lianes* (1847) et *Le Vent froid* (1855) ;
« Des baves de la mer », dans *Mona* (1860) et *Effet de Lune* (1860) ;
« La mer des vents battue », « ni mer des vents battue », dans la *Vision de Brahma* (1857) et *La Dernière Vision* (1866) ;
« Au bruit strident des chars », dans *Cunaçépa* (1855) et *Les Erinnyes* (1873) ;
« Et la mort vous convie », « Et la mort nous convie », dans *Le Runoïa* (1854) et *Hypatie et Cyrille* (1858 ;
« Dans ma Khlamyde d'or », dans *Dies Irae* (1852) et *Le Réveil d'Hélios* (1852) ;
« Entre les durs rivages », dans *Le Soir d'une bataille* (1860) et *L'Apollonide* (1888);
« L'aile du vent joyeux », dans *Thestylis* (1862) et *Mouça el Kébyr* (1879) ;
« L'orfraie et le hibou », dans *Le Barde de Temrah* (1859) et *Le Lévrier de Magnus* (1883) ;
« L'aube du jour sans fin », dans *Le Runoïa* (1854) et *Le Lévrier* (1883) ;
« Et de la base au faîte », dans *Djihan Ara* (1858) et *Le Dernier des Maourys* (1889) ;
« Dans le brouillard amer », dans *Les Larmes de l'Ours* (1886) et *Paysage Polaire* (1878).
« Écrasés sur la pierre », dans *Le Corbeau* (1860) et *Les Erinnyes* (1873) ;
« J'embrasse tes genoux », dans *Cunaçépa* (1855) et *Les Erinnyes* (1873) ;

« Où s'anéantit l'âme », dans *Bhagavat* (1852) et *La Mort de Valmiki* (1880) ;

« O ma douce lumière », dans *Le Frais matin* (1886) et *L'Apollonide* (1888) ;

« La gorge et l'escarcelle », dans *Cozza et Borgia* (1876) et *Les Siècles Maudits* (1883) ;

« arde l'or de ses rais », dans *Le Calumet* (1886) et *L'Aigu bruissement* (1888) ;

« Qui hante tes ténèbres », « Qui hante mes ténèbres », dans *Magnus* (1883) et *La Paix des Dieux* (1888).

C. Fragments de vers identiques.

Dans *Bhagavat* (1852), « Je me suis enivré d'une ardente liqueur », et dans *Ekhidna* (1862), « Et je l'enivrerai d'une ardente liqueur ».

Dans *Qaïn* (1869), « Un long frisson passa dans toute chair vivante », et dans *Hieronymus* (1876), « Un long frisson passa dans ma chair en sueur ».

Dans *Les Paraboles* (1859) et *Le Corbeau* (1860), « Qui bus l'hysope avec le fiel ».

Dans *Qaïn* (1869), « Indompté, sinon victorieux » ; *Le Suaire de Mohammed* (1880), « Non dompté, sinon victorieux ».

« Les saphirs et les diamants roses » sont associés dans *Nurmahal* (1858) et *Le Lévrier de Magnus* (1883).

On lit dans *Qaïn* (1869), « Qui te plais aux sanglots d'agonie » (Il s'agit de Javeh) et dans *Les Erinnyes*, « A qui plaît le cri des agonies » (Il s'agit des Erinnyes).

Dans *L'Agonie d'un Saint* (1861), « J'ai tout foulé du pied comme la fange et l'herbe ».

Dans *L'Apollonide*, « Elle les foule aux pieds comme la fange et l'herbe ».

D. Répétitions plus étendues.

On lisait dans *Les Premières Poésies* (p. 60, dev. 1838) :

Le silence des cieux a des accents sublimes
Qui parlent d'immortalité.

On lit peu après dans *Le Calme et le Génie* :

Le calme a des accents sublimes
Qui parlent d'immortalité.

Le vers :

Lourd comme un autre monde appuyé sur Atlas

se trouve dans *Le Calme et le Génie* (vers 1840) et dans *La Recherche de Dieu* (1847).

On lit dans *Les Sandales d'Empédocle* (1846) :

Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace ;
Que je rentre au repos que la vie a troublé.

Et dans *Dies Irae* :

Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace,
Et rends-nous le repos que la vie a troublé.

Dans *Les Ascètes* (1re version, 1846) :

Les heureux et les forts étaient pris de vertige,
Les faibles abattus dormaient d'un lourd sommeil,
Comme des arbrisseaux, viciés dans leur tige,
Qui n'ont verdi qu'un jour et n'ont vu qu'un soleil.

Cette strophe passera, presque intacte, dans *Dies Irae* (1852) :

Et l'Occident barbare est saisi de vertige,
Les âmes sans vertu dorment d'un lourd sommeil,
Comme des arbrisseaux, viciés dans leur tige,
Qui n'ont verdi qu'un jour et n'ont vu qu'un sommeil,

Et disparaîtra des *Ascètes*, remaniés en 1855.

On lisait encore dans *Les Ascètes* en 1846 :

Et pour user un dieu vingt siècles ont suffi.

On lira dans *L'Anathème* (1855) :

Et pour user un dieu deux mille ans ont suffi.

Dans *La Recherche de Dieu* (1847) :

Les époques d'orage et les temps pacifiques
Rouleront-ils toujours vainement flot sur flot ?

et dans *Dies Irae* (1852) :

... Les époques d'orage et les temps pacifiques
Rouler d'un cours égal l'homme à l'éternité.

Dans *La Panthère noire* (1859) :

Toute une part du ciel se vêt de molles flammes...
... Un pan traîne et rougit l'émeraude des lames...

et dans *La Chute des Etoiles* (1860) :

Elle se vêt de molles flammes
Et sur l'émeraude des lames...

Dans *Les Epis* (1845) :

La vie incessante et féconde,
Tendit et crevassa le couvercle du monde,

et dans *Qaïn* (1869) :

Le poids supérieur fendit et crevassa
Le couvercle du monde.

On lit dans *La Passion* [*Gethsemani*] (1857) :

Les longs cheveux épars où palpitent encor
Quelques mornes reflets de l'auréole d'or ;

et dans la station suivante (Jésus est condamné) :

Comme un bandeau royal, le noir réseau d'épines
S'enfonce amèrement dans ses tempes divines.

Ces quatre vers seront contaminés en une même strophe dans *Les Raisons du Saint-Père* (1890) :

Comme un bandeau royal, l'épais réseau d'épines
Où les gouttes d'un sang noir ruisselaient encor,

Se tordait tout autour de ses tempes divines
Sous les reflets épars de l'auréole d'or.

Quel sens assigner à de telles répétitions ? Elles marquent moins un progrès dans la forme qu'elles ne traduisent la délectation du poète à réentendre ce qu'il s'est déjà dit. A quels intervalles se produisent ces répétitions ? S'il s'agit d'un groupe de quelques mots, la plupart sont séparés par quatre ou cinq ans en moyenne. On dirait que l'écho d'un son ou le reflet d'une image ont persisté quelques années, puis se sont éteints, et que de nouvelles images, relayant en quelque sorte les premières, ont renouvelé cette jouissance d'écho où se complaît Leconte de Lisle. Si nous considérons les hémistiches, l'intervalle s'accroît, et, dans beaucoup de cas, atteint ou dépasse vingt années. De ces hémistiches répétés, les deux tiers sont de seconds hémistiches, et renferment, par conséquent, la rime, dont Leconte de Lisle voulait qu'elle fût le « point fort qui donnera le choc à l'esprit » et le « lancera dans la sensation poétique éveillée par le vers » [1]. Le souvenir du « choc » a pu persister après mainte année. Il en est de même des vers redoublés, des groupes plus étendus, puisque de *La Passion* aux *Raisons du Saint-Père* trente années se sont écoulées. L'identité du sujet, ici, a pu aider à la réactivation de l'image, mais de *L'Agonie d'un Saint* à *L'Apollonide*, des *Epis* à *Qaïn*, de *Magnus* à *La Paix des Dieux*, le lien est moins sensible ; il semble que les mots aient été chers au poète pour eux-mêmes, pour leur place, leur densité, leur sonorité. Pourquoi cette obsession du déjà connu ? Leconte de Lisle se voit « ivre et haletant », ainsi que tous les hommes, emporté par le « tourbillon sans fin des apparences vaines ». Il ne se résigne pas à cette fuite éperdue des choses et des êtres ; il veut ce qui dure, ce qui défie le temps : *Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel* ? Et cependant tous les dieux sont promis à la « paix » funèbre, sa pensée elle-même se dissoudra dans la nuit. Voilà ce que lui dit le pessimisme athée qu'il a respiré entre 1850 et 1880, et voilà ce que, dans le plus profond de lui-même, il se refuse à accepter :

Lumière, où donc es-tu ? Peut-être dans la mort.

En termes freudiens, nous dirons que, si son « moi » est athée, son « surmoi », d'origine parentale, reste religieux. (Il a dédié *La Passion* à sa mère.) Ce « surmoi » réclame du « moi » un défi au temps destructeur. L'art tiendra ce défi. A défaut de dogme, il offrira l'œuvre marmoréenne, le vers solidement construit, selon des règles érigées en dogmes ; et, au sein même des vers, la répétition d'images déjà connues, comme rituellement reproduites, surtout les images terminales du vers, celles qui ouvrent le rêve affranchisseur. Par là, il fait retentir

1. F. Calmettes, *Leconte de Lisle et ses Amis*, p. 164.

un écho du passé dans le présent, oppose ce qui demeure à ce qui s'enfuit. On comprend que Leconte de Lisle ait fait une religion de son art. L'art était, en effet, *sa* religion, et il attendait du chant, repris et répété dans le fond de sa conscience, quelque chose de la protestation de l'intemporel que répètent aux oreilles des croyants les paroles immuables de la liturgie. Les mots liturgiques sont incantatoires, en ce qu'ils ont une vertu émotionnelle propre dégagée d'un sens que la raison leur assigne. Plus le poète est « introverti », plus il se détourne du monde de l'action pour se bâtir, de son rêve, un univers clos, plus les mots prennent pour lui une valeur absolue, puisqu'ils sont les seuls matériaux dont il édifie son palais intérieur. Mallarmé poussera à la limite l'expédient affectif de Leconte de Lisle.

Pierre Flottes.

FRÉQUENCES ET INVARIANTS CHEZ LECONTE DE LISLE

L'auteur du sonnet *Les Montreurs*, s'il n'a pas livré sa vie aux huées de la plèbe carnassière, n'a pas moins jalousement soustrait à la postérité les traces de son travail poétique, et s'il est vrai que la recherche de ses « Sources » ait atteint, tant à l'étranger qu'en France, des résultats importants, on demeure cependant dépourvu de précisions sur les facteurs intimes et les démarches de son inspiration.

La critique se trouve, à cet égard, réduite à l'étude des textes disponibles, dont quelques rares en plusieurs versions, et à la comparaison des thèmes choisis et des formes adoptées dans des œuvres successives.

On ne peut manquer d'y constater, ainsi que l'a fait excellemment observer M. Pierre Flottes dans son pénétrant ouvrage paru en 1929, des reprises et des répétitions non seulement de mots et de groupements de mots, mais d'hémistiches et même de vers tout entiers.

Que s'il s'agit d'emprunts faits à des poèmes que Leconte de Lisle a notoirement retranchés de son œuvre, il faut les reconnaître pour délibérés — sans être pour autant moins significatifs — surtout quand les poèmes bénéficiaires de tels transferts s'inspirent de thèmes peu différents des premiers ; ce dernier cas n'est d'ailleurs pas la règle et la reprise paraît bien, le plus généralement, toute fortuite.

Cependant, et même en se limitant au contenu des trois célèbres recueils, accru des seules pièces tardives que le Poète a vu publier isolément, la manifestation en cause, qu'il faut donc admettre comme rien moins qu'intentionnelle presque toujours, revêt une ampleur qui doit la faire considérer comme chargée de précieux indices.

L'interprétation qu'en a esquissée M. P. Flottes, — réminiscence involontaire ou création recherchée d'une sorte d'épithète homérique — (suggérant parallèles avec plagiat inconscient et pastiche caractérisé), conduirait apparemment à répartir ces répétitions en deux catégories, non sans que la frontière se montre parfois délicate à définir.

Si intéressantes que puissent être les remarques qui découleraient

de là, il a semblé qu'une voie plus féconde s'ouvrirait à partir de cette affirmation de Paul Valéry :

Il y a des mots dont la fréquence chez un auteur nous révèle qu'ils sont en lui tout autrement doués de résonance et, par conséquent, de puissance créatrice qu'ils ne le sont en général. (*Variété V.*)

On doit en rapprocher les passages où le même hiérophante du SAINT LANGAGE, qui, chaque fois, souligne expressément, déclare essentielle à la poésie

la mystérieuse *symbiose du son et du sens* (*Regards sur le Monde actuel*)

et signale comme inhérents à un langage poétique les problèmes engendrés par

l'accouplement de la *variable phonétique* avec la *variable sémantique* (*Collège de France : Poétique*).

Ainsi, les « fréquences » apparaissent-elles avec un pouvoir *révélateur* de certains éléments permanents de l'inspiration auxquels, suivant l'invitation de Valéry à user des idiomes scientifiques, on peut proprement attribuer la désignation d' « invariants ». Aussi bien, le caractère et donc la recherche en sont-ils situés exactement à l'opposé des classiques « variantes ».

Tels sont les objets de l'étude qu'on a poursuivie chez Leconte de Lisle — sans toutefois prétendre à en faire un inventaire complet, ni même très étendu, ce qui laissera aux diverses conclusions réparties dans ce travail un caractère éminemment révisable.

Au surplus, on a renoncé à s'engager sur le terrain philologique, et le curieux problème de psychologie pure qui se pose n'est pas davantage traité. C'est donc dans la direction des formes et des thèmes corrélatifs que cette étude se trouve orientée.

***

Procédant du général, on visera en premier lieu les *thèmes* d'inspiration, suivant lesquels on a présenté jadis un Essai de classement des poèmes, inséré dans *Les Admirateurs de Leconte de Lisle* (plaquette hors commerce, Lemerre, 1936). Ce classement laisse toutefois de côté la plupart des œuvres réimprimées seulement dans l'édition dite définitive de 1928, sous le titre de *Poésies Diverses* (nombre 17) et aussi dans le corps des *Notes et Variantes*, en qualité de premières versions (nombre 9) : il sera tenu compte de tout l'ensemble pour d'autres considérations développées dans la suite.

Il s'agit ici, au total, de 196 titres, dont on croit intéressant de reproduire ci-après le classement récapitulatif, complété par une indication chronologique afférente aux dates de publication (à défaut de celles de composition, dont on s'accorde à estimer qu'elles sont, en général, assez voisines respectivement). On trouvera, plus loin, la

justification de la division en trois périodes qui a été adoptée pour toute cette création poétique.

Thèmes	N. Total	1845-1857	1858-1888	1889-1894
La Bible.	7	0	7	0
L'Inde.	10	5	5	0
L'Égypte Antique.	1	0	1	0
L'Antiquité Hellénique.	39	23	14	2
L'Antiquité Latine.	2	2	0	0
Le Christ.	3	2	1	0
L'Égypte Chrétienne.	3	1	2	0
L'Église Catholique.	7	5	2	0
Les Thèmes Nordiques.	7	1	6	0
Les Thèmes Celtiques.	6	2	4	0
Le Moyen Age.	5	0	4	1
L'Islam.	9	0	9	0
L'Espagne.	6	0	6	0
Amérique et Polynésie.	5	1	2	2
Les Animaux.	15	5	10	0
La Nature.	26	8	17	1
Les Thèmes personnels.	20	7	10	3
La Vie et la Mort.	18	2	16	0
Divers.	7	1	3	3
Ensemble.	196	65	119	12

***

On passera de là à la considération des *titres* eux-mêmes qui offrent tout un ensemble de répétitions d'un classement facile et révèlent par leurs dates les retours plus ou moins espacés de l'inspiration sur des thèmes identiques ou voisins.

Le fil est à la vérité ténu qui relie aux dix sous-titres des Hymnes Orphiques (1893), Le Parfum impérissable (1864) ; mais le groupement suivant se justifie de lui-même :

La Mort de Penthée (1857).
La Mort de Sigurd (1858).
La Mort de Valmiki (1881).
La Mort du Moine (1894).

La Mort du Soleil (1860).
La Mort d'un Lion (1862).

Aux Morts (1861).
A un Poëte mort (1873).

Les Rêves Morts (1894).

Il en est de même pour

La Dernière Vision (1866).
Le Dernier Souvenir (1868).
Le Dernier Dieu (1886).
Le Dernier des Maourys (1889).

Et on ne peut manquer d'enregistrer des résonances, respectivement

entre Dies Irae (1852)	et Solvet Saeclum (1861) ;
— Nox (1852)	— Fiat Nox (1864) ;
— Requies (1855)	— Sacra Fames (1884) ;
— Ultra Coelos (1863)	— In Excelsis (1872).

On ne relève pas moins de cinq cas où trois titres se présentent naturellement groupés :

L'Enfance d'Héraklès (1856).	La Vision de Brahma (1857).
Héraklès au Taureau (1857).	La Vision de Snorr (1858).
Héraklès Solaire (1862).	La Dernière Vision (1866).
Un coucher de Soleil (1857).	Le Retour d'Adonis (1862).
La Mort du Soleil (1860).	La Résurrection d'Adonis (1883).
Soleils ! Poussière d'or (1886).	Parfum d'Adonis (1893).

Le Vœu Suprême (1861).
L'Illusion Suprême (1880).
Le Baiser Suprême (1895).

Enfin, on peut associer par paires les suivants :

Hélène (1845).	Hélène (1852).
Hypatie (1847).	Hypatie et Cyrille (1858).
Phidylé (1852).	Phidylé (1855).
Le Réveil d'Hélios (1852).	Parfum d'Hélios-Apollon (1893).
Pan (1852).	Parfum de Pan (1893).
Le Désert (1855).	L'Oasis (1857).
Souvenir (1855).	Le Dernier Souvenir (1868).
L'Aurore (1855).	Si l'Aurore (1883).
Le Vent froid de la Nuit (1855).	Les Yeux d'Or de la Nuit (1894).
Le Sommeil du Condor (1857).	Le Sommeil de Leilah (1862).
Effet de Lune (1860).	Les Clairs de Lune (1861).
La Chute des Étoiles (1860).	Les Étoiles Mortelles (1864).
Paysage (1864).	Paysage Polaire (1878).
Les Erinnyes (1873).	Parfum des Erinnyes (1893).
Dans le Ciel clair (1882).	Dans l'Air léger (1884).
Le Dernier Dieu (1886).	La Paix des Dieux (1888).

Il est à peine besoin de souligner que les parallélismes dans les titres ainsi mis en évidence et qui correspondent à de véritables fréquences (sauf pour les seize répétitions simples énumérées en dernier), laissent intacte chez le Poète la plus puissante diversité dans la composition — sinon même dans l'objet particulier — des poèmes.

A cet égard, les trois présentations successives d'*Adonis*, en 1862, 1888 et 1893, constituent un exemple d'autant plus frappant que déjà, en 1859, le même mythe avait inspiré de façon tout autre encore la dernière des *Médailles Antiques*.

***

Il conviendrait encore ici, avant de traiter des fréquences de mots dans les vers eux-mêmes, de consacrer une étude à l'examen des *rythmes* — et corrélativement des rimes — dont l'emploi préférentiel par Leconte de Lisle est susceptible de dévoiler certains apparentements entre des pièces de substances et d'époques différentes. Mais,

traité dans toute sa généralité, le problème dépasserait par les développements qui s'imposeraient les limites de cet article.

On se bornera donc à observer brièvement que, parmi les 196 poèmes visé au précédent classement :

93 sont en *quatrains* — dont 48 en rimes croisées et 45 en rimes embrassées ;

21 sous forme de *sonnets* — dont 18 figurant dans les *Poèmes barbares*, aucun dans les *Poèmes Antiques* ;

17 en *strophes de cinq vers* — dont 12 rimées suivant F M F F M à la manière de *Qaïn*,

et 15 dans la *terza rima* — dont un seul, *Péristéris*, dans les *Poèmes Antiques* et 12 dans les *Poèmes Barbares*.

A d'autres points de vue, il n'est pas hors de propos de noter les caractéristiques particulières des diverses pièces ci-après, dont le groupement fait apparaître l'importance des fréquences rythmiques qu'elles comportent.

Poèmes à deux voix (7).

Chant alterné (1846).
Eglogue (1852).
Les Bucoliastes (1858).
Christine (1855).
La Fille de l'Émyr (1861).
L'Épée d'Angantyr (1861).
Les Larmes de l'Ours (1866).

Pièces à refrain et comportant répétition de certains vers (7).

Chansons Écossaises (1852).
Médailles Antiques (1859).
Les Elfes (1855).

Surya (1852).
Les Spectres (1866).
Hymne Védique (1866).
La Tête de Kenwarch (1882).

Pièces à fréquences *internes* de construction originale (9).

La Chute des Étoiles (1860).
La Lampe du Ciel (1882).
La Vérandah (1866).
Dans le Ciel clair (1884).

Sous l'épais Sycomore (1883).
Le Frais matin dorait (1886).
Les Roses d'Ispahan (1883).

Le Secret de la Vie (1885).
Soleils ! Poussière d'or (1886).

On ne saurait, d'ailleurs, omettre, comme présentant des rythmes tout à fait spéciaux, les cinq Pantouns Malais (1882) et les deux Villanelles (1884) [dont l'une intitulée : Dans l'air léger].

***

On arrive enfin à l'objet principal de la présente recherche, à savoir ces reprises et répétitions qui n'avaient pas échappé à l'attention des érudits, mais dont on escomptait que, collectionnées et classées de façon systématique, elles seraient susceptibles de mettre en évidence les invariants évoqués en commençant.

Cette attente n'a pas été déçue, ainsi qu'on va tenter d'en rendre compte d'une façon claire, en dépit du caractère complexe que l'investigation entreprise a dû revêtir.

En effet, le dépouillement soigneux auquel il a été procédé des 222 œuvres distinctes réunies dans l'édition de 1928 a fait constater qu'il ne s'y trouvait pas seulement de ces répétitions ou emprunts — nombreux, certes, mais individuellement simples — constituant chacun un lien unique entre deux poèmes déterminés.

Il arrive, tout d'abord, qu'un tel lien se révèle non plus unique, mais double, voire multiple, c'est-à-dire qu'il se manifeste entre trois poèmes différents et parfois même davantage. En outre, un même poème peut contenir des reprises de plusieurs pièces antérieures, de même que se rencontrent des reprises d'un poème donné dans plusieurs pièces subséquentes. Bien plus, ces deux types de contamination coexistent pour certains poèmes.

On conçoit qu'il y ait là matière à un enregistrement délicat, où l'ordre chronologique doit jouer un rôle fondamental, et qui fait apparaître tout un système de véritables *échos*, échelonnés sur toute la vie et l'inspiration du Poète, se propageant sous forme de retentissements multiples, et justiciables d'une statistique appropriée.

Il convient, sans sortir du cadre qu'on s'est imposé, d'en définir les bases de la manière la plus simple et la plus explicite, et d'indiquer, en conclusion, quelques-uns des résultats qu'il a semblé possible de déduire de telles fréquences caractérisées.

Pour que les statistiques établies fussent valables à des fins pratiques, une condition préjudiciable était qu'elles ne procèdent pas d'un sondage pratiqué (même sans préjugé de thème, de rythme, ou d'ampleur) sur un nombre limité de poèmes, mais qu'elles résultent d'une enquête portant sur l'œuvre « complète » de Leconte de Lisle. Tel a été effectivement le cas, et, parmi les répétitions qui sont venues s'offrir d'elles-mêmes, on n'a cru devoir en écarter aucune *a priori*, au risque que cette sélection quasi automatique prête à quelques réserves, d'autant que certaines démarcations étaient inévitablement délicates. Au surplus, mainte omission ne pouvait manquer de se produire et on se plaît à croire que des compensations ont pu se faire ainsi dans les décomptes effectués.

Quoiqu'il en soit, le nombre de citations retenues a atteint 181, tirées de 91 poèmes, ce qui laisse 131 poèmes dans lesquels aucun écho ne s'est révélé, comme si les formes et cadences y contenues étaient demeurées uniques: sans doute y aurait-il place, à cet égard, pour quelque enquête complémentaire.

Sur le fond, d'ailleurs, on a constaté, dans les citations retenues, la rareté, voire l'absence, qui pourrait surprendre, de certains thèmes notoirement privilégiés de la pensée du Poète : désir, envie, illusion, espérance. La chose s'explique par le fait que les épithètes, dont s'accompagnent ces mots-clés, sont, en vérité, des plus diverses, de telle

sorte que les locutions variées où on les trouve sont d'un caractère tout opposé à celui des invariants recherchés.

Enfin, quant à la forme, il a fallu, sous peine de complications inacceptables, renoncer à établir pour les échos observés des catégories sans doute justifiées (relation avec la rime, nombre de syllabes, etc.), mais dont l'introduction n'aurait pu fournir un appoint dans l'examen proposé du phénomène des fréquences sous son aspect général.

Des deux modes de travail qui s'offraient pour le groupement des citations retenues — échos du passé contenus dans un poème donné, ou bien échos d'un poème donné, observés dans les pièces subséquentes — c'est le second qui a été choisi comme présentant l'avantage de mettre directement en évidence le cheminement à travers l'œuvre successive de Leconte de Lisle des images et des harmonies de sa prédilection, susceptibles de revéler quelques registres latents de son inspiration, voire certains pôles de sa composition poétique. En contrepartie, la collection des éléments d'emprunt au passé intégrés dans un poème donné se trouve rendue moins immédiate.

Cependant, si le décompte des citations se fait sans ambiguïté, tant que ne sont en cause que deux poèmes, dont le second (en date), contient un écho du premier, un écueil se présente lorsqu'il s'agit de fixer, à des fins statistiques, les nombres afférents à une « chaîne » de citations-écho consécutives chronologiquement.

Il est, en effet, pratiquement nécessaire dans une telle chaîne (même quand elle se limite à un écho unique), de reconnaître au poème le premier en date, le caractère de « version originale » par rapport aux répétitions constatées dans les suivants. Or, c'est un fait que chacune de ces répétitions est assimilable, en bonne règle, à une émission « originale » par rapport aux échos suivants. D'où il résulte que des correctifs — d'ailleurs aisés à calculer — sont applicables au décompte direct des citations originales, d'une part, et, d'autre part, de leurs échos ; mais on a pu constater que ces correctifs, s'ils sont appréciables en grandeur absolue, n'affectent pas les grandeurs relatives des chiffres directement obtenus, dans une mesure suffisante pour modifier le sens des conclusions à en tirer.

Il advient, en outre, dans quelques rares chaînes toutefois seulement, et du fait des condensations admises dans le groupement des citations, que l'une des intermédiaires de la chaîne, et dont les suivantes présentent bien un écho, soit, en fait, sans lien aucun avec les précédentes : d'où une surestimation du nombre des échos au détriment des « originales », dont les effets ont cependant été reconnus négligeables. On donnera, de ce cas, un exemple caractéristique.

Sous le bénéfice de toutes ces remarques, voici les résultats statistiques globaux qui ont été atteints.

Sur les 91 poèmes retenus, 41 l'ont été comme ayant fourni des citations originales, au nombre de 71. Le nombre des échos successifs déterminés par celles-ci est de :

4 pour 5 d'entre elles (chaînes de 5 citations);
3 — 7 — — 4 —
2 — 10 — — 3
1 seul — 49 — (répétition unique),

soit, au total, 110 échos, tirés de 67 poèmes distincts, dont 17 figurent toutefois déjà parmi les 41 premiers.

En conséquence, chacun des 91 poèmes en cause se trouve doté de trois caractéristiques, savoir :

Le nombre des citations « originales » qu'il a fournies.

Le nombre des échos qu'il contient de poèmes antérieurs.

Le nombre des échos qu'il a déterminés dans des pièces subséquentes (et qui ne diffèrent pas individuellement des précédents, mais se trouvent répartis différemment).

Les dix-sept poèmes qui ont fourni, à la fois, des échos et des originales, méritent une attention spéciale, comme étant le siège de « rebondissements » effectifs dans l'inspiration du Poète : l'importance de cette observation se démontrera un peu plus loin.

En se plaçant au simple point de vue chronologique, le tableau suivant fait apparaître un premier point digne d'intérêt :

Nombres de	Totaux	1845-1857	1858-1888	1888-1894
Citations originales.	71	49	22	0
Poèmes les ayant fournis.	41	23	18	0
Poèmes retenus.	91	30	51	10

On ne saurait manquer de noter que les douze premières années — pour lesquelles le nombre de poèmes retenus n'est que le tiers, et celui des poèmes ayant fourni des citations originales, de peu supérieur à la moitié, des totaux correspondants — se trouvent couvrir près des deux tiers de ces dernières : on est en droit d'en inférer que cette période initiale a comporté une création intellectuelle intensive, où le Poète, prenant conscience de ses mythes personnels et de ses dogmes propres dans l'ordre esthétique de la forme et du rythme, a forgé dans leur majorité les modes d'expression répondant à son génie ; ceux-ci devaient lui demeurer chers, au point de déterminer dans son œuvre future des résonances prolongées.

Ainsi se trouve justifiée la division chronologique des thèmes d'inspiration récapitulés au début.

***

On ne saurait reproduire, ici, le tableau complet des 181 citations enregistrées (environ 400 vers), non plus que le répertoire des 91 poèmes d'où elles sont tirées, et on se bornera à en extraire quelques exemples plus spécialement significatifs.

CHAINES DE CINQ CITATIONS.

— « Impossible à saisir » de *Dies Irae* (1852) se retrouve dans *Le Corbeau* (1860), *Ultra Coelos* (1863), *Qaïn* (1869) et *Le Dernier des Maourys* (1889).

— « Les morts bienheureux » et enviés de *Le Vent froid de la Nuit* (1855), se retrouvent dans *L'Anathème* (1855), *Le Vœu Suprême* (1861), *Aux Morts* (1861) et *A un Poète mort* (1873).

— « Le rêve d'un rêve » de *La Vision de Brahma* (1857), et le « rêve enchanté » du *Jugement de Komor* (1859), à travers *Fiat Nox* (1864), et *L'Illusion Suprême*, se fondent en « l'enchantement de ce rêve d'un rêve » qu'évoque *Dans le Ciel clair* (1882).

CHAINES DE QUATRE CITATIONS.

— « Faire un Dieu » de *La Robe du Centaure* (1845) se retrouve dans *Les Sandales d'Empédocle* (1846), la Pièce V des *Médailles Antiques* (1859) et *Les Raisons du Saint-Père* (1890).

— « Flot sur flot » de *La Recherche de Dieu* (1846) se retrouve dans *La Passion* (1856), *La Vigne de Naboth* (1860) et, avec la rime « sanglot », dans *La Paix des Dieux* (1888).

— Les rimes « volupté-éternité », ainsi que le « rapide éclair » de l'espérance et du baiser, se retrouvent successivement dans *La Recherche de Dieu* (1846), *La Ravine Saint-Gilles* (1857), *Soleils ! Poussière d'Or* (1886) et *Le Baiser Suprême* (1895).

— « Avoir trop aimé » (et en mourir) de *La Fontaine aux Lianes* (1847), se retrouve dans *La Vipère* (1847), *Les Damnés* (1855) et *Néférou-Ra* (1861) : aussi bien n'est-ce pas une touchante parenté qui unit la douce princesse égyptienne à l'image poursuivie jusque dans l'eau silencieuse par le jeune désespéré grandi loin des divins palmiers ?

CHAINES DE TROIS CITATIONS.

— « Rien ne remuait » de *Les Épis* (1845), se retrouve non seulement dans *La Fontaine aux Lianes* (1847), mais aussi dans *Le Dernier Dieu* (1886).

— « Le monde obscur des sens » de *Cunaçépa* (1855), compose avec « la splendeur du ciel » de la *Prière Védique pour les Morts* (1866), un des vers de *La Maya* (1881). C'est l'exemple caractéristique annoncé d'une citation intermédiaire (celle de la *Prière Védique*), decomptée comme écho, bien que sans lien avec la précédente, et constituant, en réalité, une « originale ».

— « La forme de mon rêve » de *Les Paraboles de Dom Guy* (1859), se retrouve dans *Kléarista* (1862) et dans *Qaïn* (1869).

La récapitulation, en quelque sorte réciproque, des échos d'œuvres antérieures contenus dans un poème donné, est, comme on l'a indiqué, moins immédiate ; il convient, néanmoins, d'en présenter quelques éléments, choisis comme afférents à cinq des dix-sept poèmes sur lesquels l'attention a été attirée spécialement.

— *Dies Irae* (1852), qui a déterminé dix échos ultérieurs, en contient cinq, émanés respectivement de *Les Ascètes*, 1re Version (1846), *La Recherche de Dieu* (1846), *Les Sandales d'Empédocle* (1846), tous poèmes « retranchés » par Leconte de Lisle, mais aussi de *La Fontaine aux Lianes* (1847) et de *Nox* (1852).

— *L'Anathème* (1855), qui a déterminé deux échos ultérieurs, en contient quatre, émanés respectivement de *Les Ascètes*, 1re Version (1846), *Les Sandales d'Empédocle* (1846), *Dies Irae* (1852) et *Le Vent froid de la Nuit* (1855).

— *Ultra Coelos* (1863), qui a déterminé deux échos ultérieurs, en contient trois, émanés respectivement de *La Fontaine aux Lianes* (1847), *Dies Irae* (1852) et *Le Manchy* (1857).

— *Qaïn* (1869), qui a déterminé deux échos ultérieurs, en contient huit, émanés respectivement de *Les Épis* (1845), *Dies Irae* (1852) par deux fois, *Le Runoïa* (1854), *La Passion* (1856), *La Vision de Brahma* (1857), *Les Paraboles de Dom Guy* (1859) et *Aux Morts* (1861).

— *L'Illusion Suprême* (1880), qui a déterminé un seul écho ultérieur, en contient quatre, émanés respectivement de *Bhagavat* (1852), *Nox* (1852), *La Vision de Brahma* (1857) et *Aux Morts* (1861).

C'est ici le lieu de revenir sur les rebondissements de l'inspiration dont on a relevé le siège dans les dix-sept poèmes (soit près de 20 p. 100 du total 91), dont la liste chronologique est donnée ci-après :

Les Sandales d'Empédocle.
La Fontaine aux Lianes.
Dies Irae.
Le Runoïa.
Le Vent froid de la Nuit.
L'Anathème.
La Passion.
La Légende des Nornes.
Aux Morts.
Ultra Coelos.
Les Étoiles Mortelles.
Qaïn.
L'Illusion suprême.
La Mort de Valmiki.
Les Roses d'Ispahan.
Soleils ! Poussière d'or.
L'Apollonide.

Dans le cas le plus simple, le phénomène consiste dans deux citations distinctes d'un même poème, l'une écho d'un poème antérieur, la seconde en déterminant un dans une pièce subséquente, de telle sorte que ces poèmes sont assimilables à trois chaînons reliés par les deux citations. Il arrive même que le rebondissement vers le futur se produise sur l'un des quinze poèmes restants de la liste, auquel cas c'est quatre poèmes, assemblés par trois citations, que comporte l'enchaînement — et ainsi de suite.

Exemple de cinq poèmes reliés par quatre citations :

La Robe du Centaure : « Fais un Dieu » ; *Les Sandales d'Empédocle* : « le temps, l'espace et le nombre » ; *Dies Irae* : « le jeune Univers » ; *Qaïn* : « les viandes crues » (à l'étal public) ; *Le Talion.*

Exemple de quatre poèmes reliés par trois citations :

Midi : « ondulation lente » ; *Les Étoiles Mortelles* : « gaine de

mousse »; *Les Roses d'Ispahan* : « jasmins et fleurs de l'oranger »; *La Résurrection d'Adonis.*

EXEMPLE DE TROIS POÈMES RELIÉS PAR DEUX CITATIONS :

La Recherche de Dieu : « volupté-éternité »; *Soleils ! Poussière d'Or* : « d'abîmes en abîmes »; *La Paix des Dieux.* Bien plus, dans ce cas particulier, le circuit se ferme par les rimes « flot sur flot-sanglot », écho du premier dans le troisième poème, leurs deux titres se rejoignant, en outre, significativement.

De telles connexions sont, certes, d'un intérêt moindre que celui des échos multiples, enregistrés dans les *chaînes de citations*, s'agissant de dégager chez le Poète certains invariants — puisque le phénomène des fréquences se trouve ici réduit à une seule répétition. Mais ces *chaînes de poèmes* font apparaître tout un réseau de liens enserrant étroitement les matériaux de cet édifice poétique si divers, dont l'infrastructure rendue par là homogène lui confère un caractère pour ainsi dire monolithique.

Sans doute, ces observations ne pourraient-elles être que renforcées par des investigations plus étendues.

***

S'il est vrai que l'accumulation de ces curieuses données qualitatives montre les particularités de l'œuvre de Leconte de Lisle sous un jour assez complexe, il est permis, par contre, d'attendre de la méthode statistique, opérant dans l'ordre quantitatif, une vision de synthèse conduisant à quelques conclusions dans un ordre différent.

Le procédé indiqué en l'occurrence consiste à utiliser les fréquences enregistrées — par catégorie ou combinées très simplement — comme des *critères de classement* pour les poèmes retenus, dont certains se verront ainsi placés dans un relief particulier. Mais, il va sans dire que toute idée de tirer de cette arithmétique un jugement esthétique est radicalement exclue *a priori*, et que, même dans les domaines restreints où elles auront été reconnues appropriées, les cotes chiffrées de la sorte ne sauraient se voir attribuer qu'une valeur de comparaison toute relative.

Or, ainsi qu'on l'a vu, les chiffres de fréquences dont on dispose concernent respectivement :

(1) Les citations originales contenues dans le poème considéré.

(2) Les citations-écho contenues dans le poème considéré.

(3) Les citations-écho des premières dans des pièces subséquentes.

Déjà, la simple totalisation des chiffres (1), par période, a fait ressortir celle de 1845-1857, comme manifestant une création plus intensive.

Si l'on cherche maintenant à apprécier dans quelle mesure un poème donné offre un reflet de l'œuvre antérieure, il est clair que

les chiffres (2) fournissent directement le critère correspondant.

En ce qui concerne, par contre, l'ampleur des répercussions d'un poème donné dans l'œuvre subséquente, les chiffres (3) ne sauraient donner à eux seuls une estimation équitable, du fait des chaînes où plusieurs échos successifs sont commandés par une citation originale commune : il faut donc introduire la considération conjointe des chiffres (1), qui dénombrent ces dernières, et la formule logique la plus simple consiste à retrancher les (1) des (3) correspondants. Ainsi, le poids des fréquences multiples se trouve renforcé, la valeur des critères afférents aux échos uniques étant ramenée à 0.

Il n'est pas moins indiqué, d'autre part, de totaliser les chiffres (1) et (2), de manière à disposer, pour chaque poème, du nombre total de citations qui en ont été tirées, tant comme originales ayant suscité des échos que comme échos y contenus.

Enfin, les rebondissements, pour les dix-sept poèmes qui relèvent d'un critère adéquat, peuvent être caractérisés par le total des chiffres (2) et (3), c'est-à-dire des échos contenus dans le poème et de ceux qu'il a suscités par la suite.

Des quatre listes découlant respectivement de l'application des critères ainsi définis, on ne retiendra que les cinq ou six premiers titres, conformément à ce qui suit.

I

Reflets de l'œuvre antérieure.

Qaïn.	8
Dies Irae.	5
L'Anathème.	4
L'Illusion suprême.	4
La Maya.	4
Dans le Ciel clair.	4

II

Répercussions dans l'œuvre subséquente.

Dies Irae.	7
La Recherche de Dieu.	4
La Vision de Brahma.	3
Le Vent froid de la Nuit.	3
Aux Morts.	3

III

Originales et échos contenus.

Qaïn.	10
Dies Irae.	8
La Fontaine aux Lianes.	6
La Passion.	6
L'Anathème.	6

IV

Échos contenus et suscités.

Dies Irae.	15
Qaïn.	10
L'Anathème.	6
Aux Morts.	6
Ultra Coelos.	5

Ainsi qu'on l'a fait prévoir, certains poèmes se détachent avec netteté, leurs cotes distançant notablement celles des suivants dans chacune des quatre listes, ce qui rend sans objet de tenter une amalgamation sans doute malaisée : *Dies Irae* et *Qaïn* (*L'Anathème* suivant, mais de loin seulement).

Il semble donc s'imposer de fixer l'attention sur ces deux pièces capitales, comme les plus représentatives au total, de la mesure dans laquelle, plus ou moins consciemment, l'inspiration de Leconte de Lisle a fait transparaître les prédilections du Poète, par la reprise multipliée de formes (et donc de thèmes) privilégiées.

Publiés respectivement, *Dies Irae* en 1852, et *Qaïn* en 1869, et n'ayant reçu, par la suite, que des variantes infimes, ce qui leur confère un caractère définitif, ils offrent, comme il se comprend de soi, un nombre prédominant — pour le premier en date, d'échos déterminés par lui, et pour le second, d'échos y contenus : ainsi se dressent-ils symétriquement, en quelque sorte, chacun contreventé à la fois par l'œuvre passée, et d'avance par l'œuvre future.

Sans pousser plus loin une comparaison qui serait vaine, on observera que *Dies Irae*, dont l'empreinte se trouve marquée non seulement dans *Qaïn* par deux fois, mais fortement aussi dans *L'Anathème* de 1855, dans *Ultra Coelos* de 1863 et jusque dans *La Paix des Dieux* de 1888, a été composé au milieu de la période puissamment créatrice qui a été précédemment soulignée.

En outre, on ne saurait oublier que c'est par *Dies Irae* que le Poète, encore relativement à ses débuts, a choisi de clore son premier volume de vers, érigeant ainsi ce poème en pendant, si l'on ose dire, de la retentissante préface des *Poèmes Antiques*.

Chargé, comme on l'a montré, de tant d'échos et appelé à en faire retentir tant d'autres, qui constituent un lot d'inaltérables joyaux, il brille d'une éclatante lumière et pourrait être qualifié presque au sens propre de *clé de voûte* de tout l'édifice poétique de Leconte de Lisle.

Que si l'on étend ces considérations à la production des années 1845-1857, on incline à envisager les gemmes — tant sémantiques que phonétiques — extraites alors de leur gangue, et que l'on a vu sertir de façon réitérée par le poète jusque dans ses derniers jours, comme des témoins de la ferveur invariablement inspirée à son génie par la permanence et le prestige d'un cortège de sentiments, d'idées, et d'accents rythmiques qui n'ont pas cessé de le hanter.

Cependant, la tentative serait téméraire — sinon même impie — de cataloguer ceux-ci à la manière d'un herbier desséché. En effet, si la thèse présentée vise à dégager chez ce

Prince des mots vaincus et des rythmes domptés

— suivant l'invocation de Edmond Haraucourt — une collection d'invariants caractérisés, n'a-t-on pas déjà dû reconnaître, à côté des fréquences qui en apportent la révélation, une immense, une puissante diversité ?

S'il en fallait un autre exemple que les quatre traitements successifs, dans des formes également lapidaires, du mythe d'*Adonis*, depuis 1859 jusqu'en 1893, on devrait invoquer *Le Sacrifice* (1855), dont se retrouve inchangé dans la version posthume ce vers :

L'amère volupté de souffrir reste encore

pour le rapprocher du distique contenu dès 1863 dans *Ultra Coelos*, et appelé plus tard à clore ce poème :

Et, savourant l'horreur des tortures humaines
Vivons, puisqu'on ne peut oublier, ni mourir....

Il suffira toutefois de cette indication, dont le développement serait l'antithèse des précédents, et n'irait pas, contrairement à ceux-ci, sans requérir l'examen du contexte, et soulever des problèmes d'interprétation.

***

Au terme de cet exposé, dont on excusera la rédaction souvent compendieuse, on voudrait rappeler brièvement comment, en s'efforçant de rassembler et de classer les citations de Leconte de Lisle, résultant d'un dépouillement systématique de toute son œuvre poétique, et qui présentaient des répétitions remarquables, on a été conduit à relever des multiplicités nombreuses de formes identiques — *échos* successifs se prolongeant à travers toute la vie et l'inspiration du Poète.

Les relevés effectués ont porté séparément sur les titres des poèmes, les rythmes employés, enfin les groupements de mots dans le vers, mais les collections étudiées sont assurément incomplètes, et une réserve de portée générale est formulée à cet égard.

Pas davantage les commentaires dont on s'est aventuré à assortir les résumés des constatations effectuées ne prétendent-ils être exhaustifs, et on pourra en déduire la suggestion de mainte enquête complémentaire dans des ordres d'idées voisins.

Quoi qu'il en soit, les parallélismes, voire les identités de langage qui constituent la base des observations faites mettent clairement en évidence plusieurs *apparentements* assez étroits entre des poèmes d'époques, sinon même d'inspirations différentes.

Bien plus, le caractère multiple des *fréquences* constatées — qui ne sauraient (à quelques exceptions près, non moins significatives, d'ailleurs) être rien moins qu'intentionnelles — doit permettre de dégager, sous-jacents à de telles formes privilégiées, autant de ces *invariants* : sentiments et pensées de prédilection permanente pour Leconte de Lisle, partant révélateurs de certains pôles de ses méditations profondes et registres fondamentaux de sa sensibilité.

En tout état de cause, la manifestation qu'en présentent les chaînes de citations, et aussi les chaînes de poèmes dont on a donné quelques exemples, paraît bien revêtir chez ce poète un aspect véritablement exceptionnel, d'autant plus précieux à observer qu'il a plus jalousement supprimé toute trace de ses propres efforts de création.

Si limitée que fût la masse des matériaux accumulés, leur classement ne pouvait qu'induire à une tentative d'y appliquer *la méthode statistique*, tout au moins sous des formes élémentaires et directes. On se croit fondé à penser que, sous le bénéfice des réserves qui ont été précisées à ce propos, les résultats ne laissent pas de procurer

quelques vues synthétiques dignes d'intérêt sur l'œuvre de Leconte de Lisle, et singulièrement sur certains de ses plus célèbres poèmes.

L'objet de cette étude se trouvera rempli si les apports faits ici, dans les méthodes comme dans les divers résultats, ne paraissent pas négligeables et si on peut y trouver, sur les démarches et l'évolution de l'inspiration chez Leconte de Lisle, des indications susceptibles de favoriser la connaissance et la compréhension des mythes et dogmes personnels au Poète, dont l'adoption s'est imposée à son génie, et en a orienté l'épanouissement.

ROLLAND BORIS.

LECONTE DE LISLE, LE SOLEIL ET LE VEDA

« L'ignorance des traditions mythiques et l'oubli des caractères spéciaux propres aux époques successives ont donné lieu à des méprises radicales. [1] » Ainsi parlait Leconte de Lisle. Combien inopportune apparaît cette leçon à l'adresse des poètes ignorants qui ont infligé « un travestissement misérable » aux légendes de l'antiquité quand on examine d'un peu près la façon dont Leconte de Lisle lui-même a traité cette antiquité. Il lui est arrivé d'écrire un *Hymne védique à Sûryâ* (*P. A.*, 1852), d'un art admirable, certes, mais d'une valeur historique fort contestable. C'est cette œuvre que nous nous proposons d'analyser, parce qu'à nos yeux elle représente un cas limite. Jamais peut-être la tâche du poète-mythologue ne s'était trouvée aussi nettement définie. La seule source possible était le *Rig-Véda*, monument authentique du passé, dont le contenu venait à peine d'être révélé au grand public par la traduction de A. Langlois (1848-1851). Aucun risque, par conséquent, de se laisser égarer par des sources multiples de valeur souvent très inégale et d'un choix difficile. Il ne circulait encore sur le védisme que des idées très générales et assez simples [2]. C'était aussi un avantage. Le poète pouvait s'enfermer dans l'œuvre mise à sa disposition et donner la mesure de ses propres dons d'investigation sans être gênés par des commentaires abstrus et contradictoires. Dans ces conditions, nous étions en droit de nous attendre, je ne dis pas à une restitution exacte de la religion védique, — existe-t-elle aujourd'hui, après un siècle d'exégèse [3] ? — du moins à une interprétation loyale, vraisemblable, des documents. Au lieu de cela

1. Leconte de Lisle, *Préface des Poèmes Antiques*, Lemerre, p. 223.

2. Un seul commentaire savant, le premier, l'essai « Sur les Védas » de Colebrooke, (1805), avait été mis à la portée du public français, par une traduction de Pauthier, publiée dans *Les livres sacrés de l'Orient*, Paris, 1840.

3. « La traduction idéale du *Rig-véda*, qui tiendra compte de la tradition indigène, de la liturgie et de la pensée classique de l'Inde, en même temps que des découvertes de la science occidentale en philologie et religions comparées, reste encore à faire. » G. Courtillier, *Les anciennes civilisations de l'Inde*, Paris, Colin, 1930, p. 16.

« Le sens primitif » du *Rig-Véda*, demeure « affecté d'une opaque obscurité »; P. Masson-Oursel, *Esquisse d'une histoire de la philosophie indienne* (1923), p. 23.

nous avons une pièce composite, très colorée, certes, mais sans caractère historique bien défini.

Il nous a paru intéressant d'étudier comment le Véda a pu donner naissance à une vision si hautement fantaisiste de la part d'un poète qui en appelait à la Science avec tant d'insistance.

I

Nous commencerons paradoxalement par un éloge de Leconte de Lisle. Au premier abord, *Sûryâ* apparaît d'une « couleur védique intense » [1]. De toute évidence, le poète s'est livré sur le Rigvéda à un minutieux travail de dépouillement et l'on peut affirmer que rien d'essentiel dans l'expression du mythe solaire de Sourya ne lui a échappé à travers les 1017 hymnes que contenait la traduction de Langlois. Dans les 58 vers de *Sûryâ*, nous n'avons pas relevé moins de 125 références au texte original et nous n'avons pas la prétention d'avoir épuisé tous les rapprochements possibles, c'est dire la richesse et la densité du poème.

Lorsqu'on lit dans le Rigvéda : « Dieu resplendissant, tu puises comme à la source intarissable d'un fleuve, pour répandre tes faveurs...» [2], ou bien : « Le magnifique flambeau des dieux (...), le Soleil, âme de tout ce qui existe, a rempli le ciel, la terre et l'air... » [3], il est facile de reconnaître la source des images de Leconte de Lisle :

> Tu roules comme un fleuve, ô Roi, source de l'Être !
> Le visible infini que ta splendeur pénètre,
> En houles de lumière ardemment agité
> Palpite de ta force et de ta majesté.

Quand reprenant plus loin cette image du fleuve, le poète écrit :

> Toi qui verses au sein de la terre robuste
> Le fleuve fécondant de ta chaleur auguste,

il ne fait que transposer ce passage : « Il étend ses bras pour embrasser la nature ; il la pénètre, il la féconde de ses rayons [4] »

> ... Oh ! que ta route est belle

est la traduction poétique de « par ces routes antiques et solides, (ces routes) faciles et dépourvues de poussière que tu suis dans le ciel [5] ».

Il est évident que ce travail de marqueterie ne pouvait que donner

1. J. Vianey, *Les sources de Leconte de Lisle*, 1907, p. 38.
2. *Rig-Véda ou Livre des Hymnes*, trad. par A. Langlois (les références des pages renvoient non à la 1re édition en 4 volumes, mais à l'édition en un seul volume, sur 2 colonnes, dans le t. I de la *Bibliothèque Orientale*, Paris, Maisonneuve, 1872). Section I, lecture II, hymne VIII, p. 56 *b*.
3. *Ibid.*, I, VIII, III, p. 113 *a*.
4. *Ibid.*, III, VIII, III, p. 261 *a*.
5. *Rig-Véda*, I, III, IX, p. 67 *b*.

au lecteur l'illusion très forte d'une couleur exacte. Nous n'insisterons pas davantage sur ce point. Ni l'exotisme, ni l'art de Leconte de Lisle ne sont en cause, mais bien son sens de l'histoire.

Ici, encore, il convient de préciser. Nous n'irons pas taxer le poète d'erreur, parce qu'il aura eu sur la religion védique des idées dépassées aujourd'hui, mais qui étaient celles des savants de son temps. Comme eux, il a vu dans le Rig-Véda l'expression fraîche et naïve de l'âme primitive en extase devant la grandeur de la nature et son éternelle fécondité. Le fond de la religion védique, aussi bien que de toute religion antique, apparaissait comme un naturalisme poétique dans lequel les forces de la nature personnifiées sont le symbole de la divinité [1].

Il était admis aussi que le Soleil était la divinité la plus représentative du védisme. Si les hymnes au Soleil et à l'Aurore sont bien loin d'être les plus nombreux, ils sont de beaucoup les plus clairs, les plus beaux et d'une incontestable poésie. Et surtout, comme l'écrit Émile Burnouf, « le grand phénomène de la nature visible est évidemment l'apparition du Soleil avec toutes les conséquences qu'elle entraîne [...]. Presque tout le panthéon védique se rapporte à cet ensemble de phénomènes et présente lui-même une unité qu'une étude même superficielle des Hymnes fait ressortir » [2]. Déjà on avait pu lire dans Colebrooke cette citation : « Il n'y a qu'une seule divinité : la grande Ame (Mahân Atmâ). Elle est nommée le soleil ; car le soleil est l'âme de tous les êtres [...]. Les autres divinités sont des portions ou fractions de sa personne... » [3]. Je ne sais si Leconte de Lisle a lu ce dernier texte. Qu'importe, puisque la seule lecture du Rig-Véda pouvait lui suggérer les mêmes conceptions. N'y est-il pas dit que « l'esprit divin qui circule au ciel, on l'appelle Indra, Mitra, Varouna, Agni. Les sages donnent à l'être unique plus d'un nom » [4] ?

Vouloir résumer, dans un hymne au Soleil, toute la religion védique n'était donc pas, en 1852, une entreprise sans aveu. Nous noterons encore à l'actif de Leconte de Lisle un aspect remarquable de son poème : c'est que, dans le mythe solaire, il a su discerner un mythe cosmogonique. Il règne dans tout le début de *Sûryâ* un grand souffle cosmique, qui, de cette description des instants qui précèdent la venue de l'aurore, fait une prestigieuse évocation du chaos primitif :

> Sur ta face divine et ton dos écumant
> L'abîme primitif ruisselle lentement.

Ne dirait-on pas une inspiration analogue à celle de tel ou tel hymne qui peint la création du monde et où l'on voit « le germe d'or » [5] du

1. Creuzer, *Religions de l'Antiquité...*, trad. par J.-D. Guigniaut, t. I, 1825, introduction, *passim*.
2. Em. Burnouf, *Essai sur le Véda*, Paris, 1863, p. 383.
3. H. T. Colebrooke, *Notice sur les Védas*, trad. Pauthier, 1840 (on trouvera ce texte à la suite des *Lois du Manou*, éd. Garnier, p. 398).
4. *Rig-Véda*, II, III, VII, p. 150 *a*.
5. *Rig-Véda*, VIII; VII II.

Soleil et de la vie enveloppé dans les ténèbres premières et la nuée ou les eaux :

« Au commencement, les ténèbres étaient enveloppées de ténèbres ; l'Eau se trouvait sans impulsion. Tout était confondu. L'Être reposait au sein de ce chaos et ce grand Tout naquit par la force de sa piété. [1] » Il s'agit de l'incomparable hymne dédié à l'Ame suprême par Pradjapati, « un des documents métaphysiques les plus anciens et les plus beaux de la race » [2] selon Darmesteter. Le même Darmesteter montre comment « la mythologie contenait une cosmologie latente qui, pour se dégager, n'eut qu'à reporter aux origines les procédés de naissance que les mythes montraient en action permanente dans le monde » [3]. N'est-ce pas merveilleux que le poète, avant le savant, ait songé à nous donner ce sens du mythe ?

Si Leconte de Lisle avait mis en œuvre les seuls éléments que nous venons de signaler, nous serions tenus de voir dans *Sûryâ* un authentique joyau de poésie savante. Quels qu'aient été les progrès de la science des religions, le poème garderait aujourd'hui une profonde signification. Un indianiste moderne note que « Sûryâ, le Soleil, (jouit) d'un prestige sans égal dans l'arrière-fond des représentations indo-iraniennes » [4]. Le mythe solaire de Sourya apparaît encore assez chargé de poésie pour que nous sachions gré à Leconte de Lisle de nous l'avoir donné à lire. On a accordé à la première école des védistes le mérite d'avoir découvert dans le Rig-Véda « l'élément dynamique, le germe vital qui se cache sous l'amoncellement mort des scories » [5], il ne serait que juste de reconnaître au poète le même mérite.

II

Ceci admis, nous n'en serons que plus à l'aise pour revenir à notre propos initial. L'analyse qui précède visait à dégager du poème ce qui lui confère pour ainsi dire son authenticité. Mais nous sommes loin d'avoir tout expliqué dans *Sûryâ*. Dès que l'on cherche à se donner une vue plus complète de l'œuvre, on s'aperçoit de certaines disparates dans les idées et la couleur, et, en fin de compte, c'est le sens tout entier qui apparaît profondément altéré. Ici, comme ailleurs, Leconte de Lisle se révèle beaucoup plus « amateur passionné d'histoire » [6] que philologue exact. Ce qui, en somme, serait excusable chez un poète

1. *Ibid.*, VIII, VII, X.
2. J. Darmesteter, *Essais Orientaux*, Paris, 1883, p. 205.
3. *Ibid.*, p. 137.
4. P. Masson-Oursel, *Esquisse d'une histoire de la philosophie indienne*, Paris, 1923, p. 29.
5. C. Formichi, *La pensée religieuse de l'Inde avant Bouddha* (trad. de l'italien), Paris, Payot, 1930, p. 48.
6. P. Martino, *Parnasse et Symbolisme*, Paris, Colin, 1925, p. 57 ; « Sur deux poèmes musulmans de Leconte de Lisle », *R. L. C.*, 1921, p. 599.

qui « fait son métier de poète » [1], à condition, toutefois, que la perspective dans laquelle il a prétendu se placer ne soit pas entièrement faussée par l'apport de détails de pure fantaisie. Or, c'est ce qui est arrivé dans *Sûryâ*.

Notre première critique portera sur le second vers du refrain :

Maître ! Les grandes Eaux lavent tes pieds mystiques.

Les grandes Eaux apparaissent souvent dans les Hymnes, que ce soient les Eaux primitives, ou les Eaux fécondantes de l'orage, ou encore les libations divinisées. Sous cette dernière forme, elles entretiennent le feu du sacrifice, Agni. Or, une note placée au bas de l'hymne X, section VI, lecture III, où il est question du « pied radieux » d'Agni, nous apprend que le « pied d'Agni, c'est la flamme ». Serait-ce là la source de notre vers ? Faut-il supposer que le poète a voulu donner une place dans son hymne à cette partie du sacrifice du matin qui consiste à allumer le feu sacré, Agni, annonciateur de l'Aurore, créateur de lumière et de vie. Alors « les pieds (d'Agni) reposent dans le vase de terre » [2], où les prêtres versent la libation purifiante, et « donnent des pieds » [3] au dieu. La Flamme jaillit, le Soleil se lève, et ces deux naissances n'en font qu'une comme l'attestent de nombreux hymnes [4]. Ainsi le vers de Leconte de Lisle aurait le grand mérite de rappeler l'inspiration ritualistique du Rigvéda à côté de l'inspiration purement naturaliste.

Si séduisante que paraisse cette hypothèse, elle ne résiste pas à l'examen. Quand le poète védique parle des pieds d'Agni, il s'agit d'une simple métaphore comme il y en a tant dans les hymnes. La flamme du feu sacrificiel est comparée à des « langues », des « dents aiguës », à une « chevelure brillante », à des « yeux », et cela ne tire pas à conséquence. Une image n'est pas un culte. Pourquoi Leconte de Lisle aurait-il fait un sort à l'une de ces métaphores plutôt qu'aux autres ? Et quand cela serait, il resterait à expliquer comment les Eaux de la libation, qui « nourrissent » la flamme ou les pieds d'Agni, sont devenues des eaux qui « lavent les pieds » du dieu. Voilà une transposition qui ressemblerait à une mystification.

De toute évidence, le vers de Leconte de Lisle fait allusion à un mythe qui n'est pas dans le Rig-Véda ; c'est dans le *Bhâgavata-Purâna* [5] qu'il faut aller en chercher l'expression développée. On y lit en effet :

1. E. Estève, « L'Œuvre poétique de Leconte de Lisle », *R. C. C.*, 1921-1922, t. II, p. 60.
2. *Rig-Véda*, II, II, X, p. 137 *a*.
3. *Ibid.*, VIII III, VIII, p. 560 *b*.
4. *Ibid.*, I, VII, I, str. 3, p. 99 *b* : « On célèbre sa triple naissance ; il naît au sein des libations, dans le Soleil, au milieu des Ondes (aériennes). »
5. *Bhâgavata-Purâna*, trad. Eug. Burnouf, 3 vol. in-fol., 1840-1847. Semble être l'œuvre où Leconte de Lisle a puisé le plus clair de sa documentation indienne. *Bhagavat*, la *Vision de Brahma* et nombre de parties descriptives dans *Cunaçépa* ont là leur source.

« je t'adore, toi dont les pieds [...] sont adorables » [1]. Les pieds du Bienheureux (Bhagavat), ou Vichnu, sont devenus l'objet d'un culte empreint d'une haute spiritualité. « Parvenir aux pieds » de Bhagavat est pour le sage la voie du salut, le moyen sûr de connaître l'essence de la vérité : « qu'il médite longtemps sur le lotus des pieds de Bhagavat [...], de ces pieds dont Civa lui-même fut heureux de recevoir le bain purifiant qui, après *les avoir lavés*, forma le premier des fleuves » [2]. Les origines légendaires de ce culte sont longuement expliquées : « Quand Vichnu, qui est l'objet du sacrifice, franchissait (les trois mondes), l'ongle du pouce de son pied gauche pénétra dans la partie supérieure de l'œuf (qui renferme l'univers). Les eaux extérieures, entrant par cette ouverture, formèrent un courant, qui, n'ayant encore d'autre nom que celui de Bhagavatpadi, descendit sur le sommet du ciel pendant l'immense durée de mille yugas. C'est ce fleuve qui, pour avoir *lavé le lotus des pieds du dieu*, et s'être coloré de ses filaments rouges, est devenu pur et capable *d'enlever par le contact de ses eaux les souillures des péchés* de tous les mondes » [3].

Le récit du *Bhâgavata-Purâna* éclaire merveilleusement l'allusion obscure du poète. Dans son poème comme dans le pourana les Eaux divines « lavent les pieds » du dieu objet d'un culte mystique. Dans le Rigvéda les Eaux lavent les péchés [4], mais nous ne savons pas pourquoi elles ont ce pouvoir. La légende populaire du *Bhâgavata* a paru à Leconte de Lisle combler excellemment cette lacune et il n'a pas manqué cette occasion de prouver sa vaste érudition et son aptitude à expliquer des mythes primitifs par leur développement ultérieur. Voulant peindre le premier aspect d'une religion que les indianistes se plaisaient à situer quinze ou vingt siècles avant notre ère, à une « époque immémoriale » dit Langlois, il ne s'est pas fait scrupule d'aller chercher des matériaux dans une œuvre du x^e^ siècle de notre ère, représentant un monde d'idées, un milieu, un état religieux bien différents [5]. Ce fait minime en apparence n'est-il pas très révélateur des procédés de composition du poète ? Il nous montre que celui-ci ne s'est pas beaucoup soucié d'éviter ces « méprises radicales » auxquelles a donné lieu « l'oubli des caractères spéciaux propres aux époques successives ». Nous ne saurions affirmer qu'il a été conscient de l'anachronisme qu'il commettait lui-même. Il est probable que, séduit par une légende curieuse, il n'a songé qu'à enrichir son refrain d'une image et à lui donner cette allure ésotérique propre à de nombreux passages du Rigvéda, sans que l'unité du poème soit compromise aux yeux du profane.

1. *B. P.*, t. I, livre III, chap. XXI, str. 21.
2. *B. P.*, t. I, livre III, chap. XXVIII, str. 21-22.
3. *B. P.*, t. II, livre V, chap. XVII, p. 431.
4. *Rig-Véda*, sect. VII, lecture VI, hymne IV, p. 515 *a* : « Eaux divines... Eaux salutaires... Eaux purifiantes... emportez tout ce qui peut être en moi de criminel. »
5. Voir, à ce sujet, *B. P.*, t. I, préface.

III

Beaucoup plus compromettant nous paraît le décor de la dernière strophe, avec ses personnages de pastorale :

> Elle vient, elle accourt, ceinte de lotus blancs,
> L'Aurore. . . . . .
> Et tandis que songeur, près des mers tu reposes
> . . . . . .
> Vois ! Les palmiers divins, les érables d'argent,
> Et les frais nymphéas sur l'eau vive nageant,
> La vallée où pour plaire entrelaçant leurs danses
> Tournent les Apsaras en rapides cadences,
> Par la nue onduleuse et molle enveloppés,
> S'éveillent de rosée et de flamme trempés.
> Secoue au vent des mers un reste de langueur,
> . . . . . .

Ce paysage du plus pur style indien, dans le goût de Kalidâsa (v^e^ s.) ou de Jayadeva (XIII^e^ s.), évoque une époque où la civilisation hindoue s'était développée dans les plaines luxuriantes du Gange ou, plus au sud encore, sur les pentes du Dekkan. Les peuples védiques, établis dans les bassins supérieur et moyen de l'Indus, avaient, sous les yeux, une nature plus déshéritée et ne songeaient guère à en vanter le charme. Il n'est pas question dans les Hymnes, même les plus gracieux, de palmiers divins, d'érables d'argent. C'est à peine si l'on y trouve deux ou trois mentions assez sèches du lotus qui tient une si grande place dans la littérature postérieure. Jamais on n'y voit un dieu ou une déesse, fût-elle aussi séduisante que l'Aurore, parés de fleurs de lotus. Ce détail est d'une préciosité qui date l'œuvre. Ici encore il est vraisemblable que le poète a mis à contribution le *Bhâgavata-Purâna*, où l'on peut admirer Bhagavat « resplendissant comme le soleil, portant une guirlande de lotus blancs et bleus... » [1].

Tout ce frais tableau du lever du soleil, ce scintillement de rosée, mais ils sont dans *Sakountalâ* qui, au début du XIX^e^ siècle avait « frappé toute l'Europe de surprise et d'admiration » [2] : « sous les premiers feux du soleil quel scintillement ont les perles de rosée suspendues aux feuillages des jujubiers empourprés de fruits ! [3] ».

La présence des « ravissantes Apsaras », comme les désigne le *Ramayana* [4] rend l'anachronisme plus choquant. Dans le Rigvéda les Apsaras n'ont pas une individualité bien définie. Ce terme désigne tantôt la lueur de l'éclair [5], tantôt les Ondes du sacrifice personnifiées

1. *B. P.*, t. I, livre III, chap. XXI, str. 9.
2. Creuzer, *op. cit.*, t. I, 2^e^ partie, p. 575.
3. *Sakountalâ*, acte IV, scène 2 (trad. Franz Toussaint, Paris, Piazza).
4. *Ramayana*, I, XLV, 32-33.
5. *Rig-Véda*, sect. VIII, lect. VII, hymne IV, p. 592 *a*.

ou des nymphes de l'air [1], pures abstractions rencontrées trois ou quatre fois au détour d'un hymne. Plus tard, bien plus tard, au cours du développement de l'hindouisme, l'imagination populaire fera de ces légères personnes les bayadères de la cour d'Indra, des courtisanes célestes. Elles deviennent avec les musiciens *Gandharvas* l'indispensable ornement de toutes les fêtes données en l'honneur des dieux et des héros. Épopées, Pouranas, drames, elles ont partout leur place. Si leur rôle est à peu près nul dans la mythologie rigvédique, on peut dire que, par la suite, elles constituent le plus éloquent témoignage d'une civilisation raffinée, amie des plaisirs et de la volupté. C'est ainsi que pour « complaire » à Krishna, on les voit descendre du ciel et animer de leurs danses lascives les divertissements du dieu et de ses compagnons : « leurs parfums, leurs guirlandes, leurs robes élégantes, leurs sourires gracieux, leurs doux regards, leurs mouvements passionnés, tout en elles séduit, enchante les sens.... Elles chantaient, puis frappant leurs mains en mesure, entrelaçant leurs bras, elles offraient à l'œil les groupes les plus gracieux » [2]. Voilà ce qu'évoquent les vers de Leconte de Lisle bien plutôt que le monde rude et primitif des hymnes les plus anciens du Rigvéda.

Ajoutons que l'attitude de Sûryâ, son air « songeur », sa « langueur » font penser aux poses alanguies de Krishna devant la bergère Râdhâ, dans le « *Gîta-Govinda* » [3], ce Cantique des Cantiques hindou, ou de Douchmanta blessé d'amour pour Sakountalâ : « C'est en vain que le printemps s'efforce de me sourire, en vain qu'il me prodigue le parfum de ses fleurs... [4]. »

Je ne dis pas que tous les passages cités soient précisément ceux qui ont inspiré Leconte de Lisle, car on retrouverait les mêmes détails, les mêmes peintures précieuses, les mêmes sentiments d'une délicatesse un peu fade dans vingt traductions de Léonard de Chézy, de Langlois et autres « fleuristes » qui firent les délices des amateurs d'exotisme dans la première moitié du XIX^e^ siècle. Il règne dans toute cette description une atmosphère de volupté, de mignardise, dont la source, à défaut d'emprunts conscients et sûrement identifiables, est dans des réminiscences, des rêveries sur des lectures passées, toute une documentation de hasard qui ne témoigne nullement de la volonté réfléchie de restituer une époque avec exactitude. On y sent la recherche, à tout prix, d'une certaine « couleur locale » plutôt que le souci du vrai.

De même qu'il existe un « paysage classique de l'Inde : la forêt, la jungle avec les tigres et les éléphants, la montagne avec ses cas-

1. *Ibid.*, VII, III, III.
2. *Fêtes de Dwârakâ*, extrait du *Harivansa*, in *Monuments littéraires de l'Inde*, par A. Langlois, Paris, 1827, p. 126-127 et 130.
3. Œuvre de Jayadeva. Trad. en anglais par W. Jones (1792). Extraits en français dans *Le Catholique*, de d'Eckstein, V, 341, 1827.
4. *Sakountalâ*, acte VI, scène VIII.

cades, ses ruisseaux... » [1], il y a aussi une image classique et toute littéraire de la religion, de la vie, des mœurs de l'Inde ancienne : « séductions du climat », « prestiges d'un culte riant », « mythologie voluptueuse » [2], telles sont les expressions qui prétendent caractériser cette Inde de convention. Cela est vrai, si l'on veut, à force d'être vague, cela est vrai surtout si l'on s'en tient aux descriptions idéalisées des poètes épiques, dramatiques, et autres élégiaques des bords du Gange. C'est cette vérité et pas une autre que nous donne Leconte de Lisle. Palmiers, eaux vives, lotus, bayadères, Aurore, Soleil, récitant confit de piété, quelques noms et épithètes authentiques mis là en trompe l'œil, voilà, poésie mise à part, les ingrédients qui composent son hymne védique. Tous les détails ne sont pas faux, mais c'est l'ensemble qui est faux. Il n'y a pas plus de sens critique et historique dans *Sûryâ* que dans le *Bhâgavata-Purâna* où l'on retrouve pêle-mêle toutes les légendes du brahmanisme sans distinction d'époque. Et l'on ne saurait mieux situer une telle œuvre, au regard de la science, qu'en lui appliquant la phrase de Burnouf sur le *Bhâgavata* : « Le grand défaut d'un poème de ce genre est sans doute l'absence de ce qu'on appelle aujourd'hui la réalité [3]. »

IV

Et voici une dernière bigarrure qui achève de fausser la perspective historique. Le poète a donné au mythe le cadre grandiose des océans évoqués au premier et au dernier vers :

> Ta demeure est au bord des océans antiques
> . . . . . .
> Les hommes au sang pur, les races pacifiques
> Qui te chantent au bord des océans antiques.

La description tout entière a comme fond sonore le bruit de la mer grondante ou apaisée :

> ... et la houle des mers
> Et les vents infinis gémissent au travers (v. 7, 8).
> . . . . . .
> Secoue au vent des mers un reste de langueur (v. 31).

Rien de moins védique que ces vers. On s'étonne de voir la place que Leconte de Lisle a donnée à la mer dans son hymne, quand on a constaté qu'elle est à peu près absente du Rigvéda. Nous n'avons rencontré dans ce dernier qu'une seule allusion vraiment suggestive : « Sa grandeur, ce sont ces (montagnes) couvertes de frimas, cet océan

1. S. Levi, *La légende de Nala et Damayanti*, Paris, 1920, intr., p. 14.
2. A. Langlois, *Les Monuments littéraires de l'Inde* », p. 4-5.
3. Eugène Burnouf, *B. P.*, t. I. Préface, p. CLXIV.

avec ses flots... ». [1] Neuf fois sur dix ce ne sont que des métaphores propres à désigner l'immensité des espaces célestes : « au sein de l'Océan (aérien) tu (t'es étendu) » [2]; « Agni tu t'élèves dans la mer du ciel [3] ». Des savants ont pu affirmer que les hommes védiques n'avaient pas connu la mer : « Nulle description, même abrégée, nul trait qui rappelle la physionomie de ce grandiose élément. Nous nous croyons autorisés à penser que les poètes du Véda n'avaient pas vu la mer. [4] » Aujourd'hui il semble établi que les tribus aryennes ont atteint l'océan [5], ce qui ne change rien au fait précité que la mer n'est ni décrite, ni symbolisée dans le Rig-Véda.

Les vers de Leconte de Lisle :

> Quant ton char tombe et roule au bas du firmament
> Que l'horizon sublime ondule largement !
> O Sûryâ ! Ton corps lumineux vers l'eau noire
> S'incline, revêtu d'une robe de gloire ;
> L'abîme te salue et s'ouvre devant toi.
> Descends sur le profond rivage et dors, ô Roi !

sont visiblement inspirés de ce passage : « Cependant (les chevaux du Soleil) sont arrivés aux confins de la terre, et le char auquel ils sont attelés s'est arrêté. (Les Devas) leur ouvrent la demeure du repos pendant qu'Yama règne dans le palais (céleste). [6] » Mais ici c'est aux « confins de la terre » que se couche le soleil et non dans la mer. « La demeure du repos » est devenue « le profond rivage ». Leconte de Lisle a magnifiquement transposé le seul coucher de soleil qu'il y ait dans le Rigvéda en y ajoutant la poésie de la mer que les vieux chanteurs d'hymnes ne connaissaient peut-être pas.

Pourquoi donc le poète a-t-il mêlé la mer à la légende du Soleil, alors que rien ne justifiait cette intrusion dans le cadre qu'il s'était tracé, sinon parce que, oubliant ses airs de savant, il s'est abandonné à son inspiration personnelle et que celle-ci l'entraînait invinciblement à associer au soleil des Tropiques le souvenir nostalgique de la mer qui baigne les plages de Bourbon, l'île natale. Dès lors, ce n'était plus un poème védique qu'il écrivait, mais une confidence déguisée. « C'est de la contemplation constante et amoureuse de l'océan, vu du haut de sa montagne bourbonienne, que le jeune poète prit, pour l'aurore, une passion dont l'expression revêt le caractère d'un hymne. [7] » Et, du même coup, c'est toute la signification du poème qui change. Absence de réalité, avons-nous dit, et nous entendions par là la réalité de l'histoire, mais supprimons le titre postiche : « Sûryâ, Hymne védique »,

1. *Rig-Véda*, VIII, VII, II, str. 4.
2. *Ibid.*, VII, VIII, XIII.
3. *Ibid.*, III, I, XVI.
4. Émile Burnouf, *op. cit.*, p. 124-125 et 156.
5. G. Courtillier, *op. cit.*, p. 22.
6. *Rig-Véda*, VIII, VI, IX, str. 10.
7. J. Dornis, *Essai sur Leconte de Lisle*, cité par Jay K. Ditchy, *Le thème de la mer chez les Parnassiens*, Paris, 1927, p. 2-3.

et tous les oripeaux mythologiques qui masquent le vrai visage du poète ; il ne reste plus qu'un paysage tropical tout débordant de réalité : cette aurore jaillissante au lumineux matin, dans la vallée, ces palmiers, ces érables, « Et les frais nymphéas sur l'eau vive nageant », et le soleil resplendissant sur l'immensité de la mer, nous les connaissons, pour les avoir admirés dans *La Fontaine aux lianes* (P. B.) et dans tant de poèmes où Leconte de Lisle a chanté son incurable nostalgie. La voilà, la seule réalité de *Sûryâ* : elle est dans le cœur du poète exilé, du « créole faiseur de beaux vers brûlés de soleil » [1] :

> O lumière, ô fraîcheur des monts calmes et bleus
> Des coteaux et des bois feuillages onduleux,
> Aube d'un jour divin, chant des mers fortunées,
> Florissante vigueur de mes belles années....
> Vous vivez, vous chantez, vous palpitez encore
> Saintes réalités, dans vos horizons d'or ! [2]

Voilà donc, tout compte fait, où nous ramènent les profondes spéculations philologiques du poète : à Bourbon, à des souvenirs d'enfance. Nous sommes ici en pays trop connu pour que nous nous y arrêtions plus longtemps [3].

Notre conclusion ne sera pas nouvelle. Elle rejoint celle de tant d'éminents critiques, déjà cités, qui ont fait le point sur le faux problème posé par Leconte de Lisle dans sa préface des *Poèmes Antiques* : « L'art et la science, longtemps séparés..., etc. [4] » Artiste incomparable, le poète s'est trop souvent fourvoyé dans le domaine de l'histoire qui lui était étranger.

Il s'en est, certes, fallu de bien peu que *Sûryâ* ne fût un chef-d'œuvre d'interprétation. C'est qu'il s'agissait d'un thème sur lequel les connaissances positives sont encore si précaires que l'imagination poétique était d'une plus grande efficacité que l'érudition.

« Il n'y a pas de science, écrit un indianiste, qui puisse nous dire ce que sera l'avenir et ce que fut le passé qui se perd dans la nuit des temps. C'est aux prophètes et aux métaphysiciens, jamais aux savants, qu'il appartient de reconstituer les données de la préhistoire. [5] » Il faut croire que Leconte de Lisle n'était pas plus sûr métaphysicien qu'historien bien informé puisque, dans son poème, l'atmosphère raffinée de l'hindouisme se substitue au rude climat du védisme primitif. Enfin, dernier avatar, l'inspiration devient purement bourbonienne et l'hymne védique n'est qu'un retour mélancolique du poète sur son propre passé.

LÉON ARMENGAUD.

1. F. Desonay, *Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens*, Paris, 1928. Avant-propos, p. XXVI.
2. « L'Aurore », *Poèmes barbares*, p. 202.
3. Sur le sens et la valeur du paysage dans les poèmes indiens de Leconte de Lisle, on trouvera des pages très suggestives dans l'article d'E. Carcassonne : « Leconte de Lisle et la philosophie indienne », *R. L. C.*, 1931, p. 618.
4. Préface des P. A., Lemerre, p. 222.
5. C. Formichi, *op. cit.*, p. 50.

NOTES ET DOCUMENTS

TROIS LETTRES INÉDITES DE LAMENNAIS

Les trois lettres que nous publions sont très différentes de ton et n'ont d'autre rapport entre elles que de fixer quelques traits de la vie et de la physionomie de Lamennais.

CH. DÉDÉYAN.

I. — LETTRE A LOUIS DESNOYERS.

La plus ancienne est adressée à Louis Desnoyers, directeur du *Siècle*, et Directeur de la Société des Gens de Lettres. Cette société avait été fondée le 16 avril 1838. La première assemblée générale eut lieu le 10 décembre 1838. Villemain fut élu président. Le Bureau comprenait en outre : Alexandre Dumas, François Arago, Victor Hugo et Lamennais. Or, la Société quelques jours après ne devait pas tenir ses promesses : outré de voir son nom mêlé à une affaire de pousuites contre des journaux reproduisant des articles littéraires, Lamennais envoya sa démission à la Société le 28 décembre 1838. Par une étrange coïncidence, le même jour, Balzac y fut admis [1].

Paris, 28 Xbre 1838.

Monsieur,

Mon nom ayant tout récemment été mêlé devant les tribunaux dans une affaire de poursuites contre des journaux reproducteurs d'articles littéraires et autres ; et cela malgré la promesse expresse qu'on m'avait faite que je serais entièrement étranger à tout ce qui, dans la Société des gens de lettres, aurait un caractère judiciaire, j'ai l'honneur de vous prévenir qu'à partir de ce jour, je cesse d'être membre de cette société.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

F. LAMENNAIS.

1. Nous devons ces renseignements à l'obligeance de la Société des Gens de Lettres.

II. — LETTRE AU RÉDACTEUR DU *Journal du Commerce.*

Lamennais fut après sa rupture avec l'Église un farouche opposant de la Monarchie de Juillet. Dans son pamphlet de la mi-décembre 1839, *L'Esclavage moderne*, il s'en prit à la royauté du *juste-milieu*, réclamant le suffrage universel ou « la réforme électorale ». Le ton était particulièrement violent : « Esclaves..., disait-il, rompez vos fers ; ne souffrez pas que l'on dégrade plus longtemps en vous le nom d'homme ! [1] » Selon Proudhon, qui l'écrit à Pérennès le 16 décembre 1839, cette brochure excita de nombreux chômeurs qui demandèrent des fusils. Lamennais ne s'en tint pas là. Quelques mois après, il faisait paraître une autre brochure, *Le pays et le gouvernement.* La royauté de Louis-Philippe était accusée de trahison à l'extérieur et de tyrannie à l'intérieur. La violence des termes s'était encore accrue. Cette fois-ci, c'en était trop. Le *Journal des Débats* s'indigna. Le pamphlet venait au moment d'un sixième attentat contre le roi. Huit jours après sa publication, il fut saisi. Lamennais fut traduit devant la Cour d'assises. Reconnu coupable par le jury d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement, de violation des lois, d'apologie des crimes, il fut condamné « à un an de prison, à deux mille francs d'amende, aux frais du procès, à la destruction des exemplaires de sa brochure confisqués ou qui pourraient l'être dans la suite » [2]. Il est vrai que Lamennais reçut au prétoire les manifestations de sympathie de Chateaubriand, de David d'Angers, d'Arago et de Cormenin. La presse presque tout entière regretta ou blâma la sévérité de la sentence. On ouvrit une souscription en faveur du condamné, mais celui-ci refusa fièrement les onze mille francs qu'elle produisit, plus heureux de recevoir des députations de jeunes étudiants, d'ouvriers et de comités réformistes. C'est dans ces circonstances que celui que Cousin avait rangé parmi les *incendiaires de la pensée*, écrivit la lettre suivante, dont on a retrouvé et l'original et la reproduction qu'en a faite le journal *Le Commerce* [3]. Elle est, on le verra, intéressante pour la connaissance de l'homme et datée du lendemain de la condamnation.

A M. Le Rédacteur du Journal du Commerce.

Monsieur,

A la fin du compte-rendu dans votre estimable journal de mon procès devant la Cour d'assises, je lis ces paroles « M. Lamennais parait livré à une vive impression de tristesse et de douleur. »

On a pu remarquer sur ma figure des traces de la fatigue que j'ai du éprouver d'une séance de douze heures, mais c'est là tout. Lorsqu'on est frappé

1. Cité par F. Duine, *La Mennais, sa vie, ses idées, ses ouvrages.* Paris, Garnier-Frères, in-8°, p. 216.
2. F. Duine, *loc. cit.*
3. *Le Commerce*, lundi 28 décembre 1840.

pour avoir eu le sentiment profond des dangers et de l'abaissement de son pays blessé dans son honneur, menacé dans son existence, pour avoir compati du fond de l'âme aux souffrances de ceux que la Société délaisse dans leur détresse, et avoir réclamé la justice à laquelle ils ont droit, on n'est pas triste, Monsieur, on est fier.

Je vous prie de vouloir bien insérer cette lettre dans votre numéro de demain et recevoir l'assurance de ma considération la plus distinguée.

F. LAMENNAIS.

Paris, 27 Xbre 1840.

III. — LETTRE A Mme D'AGOULT.

Lamennais avait connu la Comtesse d'Agoult, alias Daniel Stern, dans le milieu de George Sand, dont elle était l'amie et quelque peu le disciple jusque dans l'adoption d'un pseudonyme masculin et germanique. On sait que celle qui s'attacha à Liszt, au point de partager sa bonne et sa mauvaise fortune, n'était pas une « conformiste ». Elle devait écrire des études sociales et un *Essai sur la liberté* [1]. Au lendemain même de la Révolution de 1848, elle donnera au *Courrier Français* des *Lettres républicaines* qui exprimeront son enthousiasme pour les événements. Cependant, les sentiments de Lamennais ne sont pas féministes : s'il ne va pas jusqu'à une misogynie que Renan souligne avec trop de complaisance chez son compatriote, il est sévère pour les femmes dans les *Discussions politiques*. George Sand n'est pas exempte d'amertume, quand au nom de compagnes comme Mme Marliani ou Mme d'Agoult, elle lui écrit dans une lettre citée par l'Abbé Duine [2] : « ... Comme vous êtes le père de notre église nouvelle, nous sommes toutes désolées et toutes découragées quand au lieu de nous bénir et d'élever notre intelligence, vous nous dites un peu sèchement : Arrière, mes bonnes filles, vous êtes toutes de vraies sottes. » Sans doute son attitude à l'égard de Marie d'Agoult dut être la même qu'à l'égard de la Dame de Nohant : « Sans être insensible, par exemple, au talent et à la générosité de George Sand, il se montra sans indulgence pour les écarts de sa conduite et la licence de ses théories. [3] » Aussi bien, est-ce à la générosité de Mme d'Agoult qu'il fait appel dans la présente lettre, dans un style encore assez sacerdotal. Rien ici de l'accent de certaines lettres spirituelles à Mme de Senfft, à Mme de Vaux ou à Mlle de Trémereuc, mais un réel élan de pitié, malgré la fatigue physique.

Au moment où il écrit, en effet, il est à bout de forces. Sorti de prison le 3 janvier 1842, un an moins un jour après y être entré, il voulut, après un court séjour dans son nouvel appartement de la rue Tronchet, respirer l'air de sa Bretagne natale. Il ne souffrit pas de la mauvaise saison, mais du paysage désolé et de la disparition d'un

1. *Essai sur la liberté considérée comme principe et fin de l'activité humaine*, Paris, 1 vol. in-8°, 1846.
2. *Lamennais*, p. 247.
3. *Ibid.*, p. 343.

cher passé. L'accueil pourtant de ses hôtes malouins avait été irréprochable ; amis et parents l'avaient entouré d'affection. Le retour en diligence fut pénible et accentua la fatigue des mois de prison. La dépression sera cependant passagère, et peu après ces lignes à Mme d'Agoult, Lamennais va commencer à écrire « le livre de ses vengeances et de ses espérances » [1], *Amschaspands et Darvands*, qui sera publié en février 1843.

[Adresse :] Madame
Madame la Ctesse d'Agoult
rue neuve des Mathurins 8.

[p. 1] Me voici, Madame, de retour de mon voyage en Bretagne, et pas encore remis de la fatigue que j'en ai éprouvé. Soit que cela vînt de plus haut [2], soit que ce fût l'effet de la voiture que je supporte difficilement, j'ai été constamment malade.

Vous m'avez permis, Madame, de m'adresser quelquefois à vous, lorsqu'il s'agirait de quelque misère à soulager. Maintenant figurez-vous un mari fou, sa femme chargée de deux petits enfants, et qui vient en tombant de se fracasser la tête, toute la famille sans pain dès lors : c'est pour ces pauvres gens que je sollicite votre charité.

[p. 2] Je ne vous en dirai pas davantage. Souffrez seulement que j'ajoute à ces quelques mots l'assurance de mes sentiments très dévoués.

F. Lamennais.

Jeudi, 3 mars [1842] [3].

1. *Ibid.*, p. 258.
2. Il songe évidemment à ses mois de prison.
3. Le calendrier perpétuel nous indique que le 3 mars est tombé un jeudi en 1842. Un autre voyage en Bretagne, le dernier, eut lieu en juin 1846, et non en février 1848; aussi cette dernière date ne peut pas être celle de notre lettre; d'ailleurs, le 3 mars est tombé un vendredi et non un jeudi en cette année bissextile.

COMPTES RENDUS

VERNON HALL, Jr., **Life of Julius Caesar Scaliger (1484-1558)**, « Transactions of the American Philosophical Society », Philadelphie, octobre 1950, in-folio, 170 pages sur 2 colonnes, 2 portraits.

Le soldat des armes, des sciences, de la philosophie et surtout des lettres que fut Jules-César Scaliger n'avait jusqu'ici fait l'objet d'aucune biographie critique digne de ce nom ; cet honneur vient de lui être rendu par un jeune professeur américain de littérature comparée à Dartmouth College, Vernon Hall. Le livre a deux grands mérites : il rassemble et coordonne de multiples documents, ou inédits, ou difficiles à trouver ; il les soumet à une critique experte, objective, dont les conclusions sont convaincantes par le fait même qu'elles sont logiques et mesurées.

Bien préparé pour ce travail par une étude sur *La Critique littéraire pendant la Renaissance* (*Renaissance Literary Criticism*, Columbia University Press, New York, 1945), Vernon Hall a découvert, dans les archives de la *Société philosophique* à Philadelphie, de nombreux papiers de famille déposés avant sa mort, en 1888, par M^lle^ Cécile Poizat, descendante illégitime de Scaliger. Certains se rapportent aux origines de la famille ; notre biographe les voudrait plus probants pour qu'il pût affirmer que Scaliger descendait des della Scala, princes de Vérone ; et pourtant aucun de ses ennemis, même pas Rabelais, n'a mis en doute l'authenticité de sa noblesse.

Plus important que cette question nobiliaire est le récit de la vie, documenté aux meilleures sources (les œuvres mêmes de Scaliger et de son fils Joseph, celles de de Thou, Bayle, Bourrousse de Laffore, Magen, Pattison, etc.), étayé de nombreuses notes au bas des pages : période italienne, installation à Agen, vie de famille heureuse, prestige du citoyen-consul, du médecin-professeur, désir de renom littéraire. Cette ambition est présentée au début du troisième chapitre, et Vernon Hall nous donne seize chapitres où la biographie proprement dite est enrichie de l'œuvre même, dont les départs, l'ample courant et les ramifications sont clairement dessinés. C'est la polémique avec Érasme, ce sont les épigrammes contre Rabelais que Scaliger trouvait rétrograde en médecine, c'est la critique acerbe d'un savant comme Jérôme Cardan. Avec humour, Vernon Hall note combien ces humanistes, pourtant affinés par la Renaissance, restent violents, injurieux.

Ce qui plaît tout particulièrement dans la monographie ce sont les aperçus qu'elle donne de ces grands hommes du XVI^e^ siècle. auxquels il faut ajouter Mélanchthon, Lefèvre d'Étaples, Budé, Dolet, Nostradamus, Montaigne, La Boétie, Bandello ; certains furent des amis, la plupart furent des adversaires et même des ennemis de notre Jules-César dont les qualités étaient gâtées par la vanité et l'arrogance.

Les épigrammes, les épîtres et surtout la *Poétique*, le biographe les cite copieusement, poussant la coquetterie jusqu'à traduire les vers latins en vers anglais ; il nous convainc que les œuvres de Scaliger sont à retenir pour l'idée exacte qu'elles nous donnent de la Renaissance, pour leur influence sur la formation du classicisme et leur orientation moderne fondée sur l'observation et l'expérimentation.

Ce livre représente cinq années de travail d'un jeune érudit qui a trouvé des documents originaux et les a examinés et utilisés selon les dernières méthodes de la critique littéraire ; très honnêtement il avoue qu'il n'a pu élucider toutes les questions et qu'il est besoin que d'autres chercheurs ajoutent à sa contribution. Pour toutes ces qualités de conscience, de savoir et d'agrément, cette première biographie complète de Scaliger mérite d'être traduite en français et diffusée parmi les lettrés.

François Denœu.

Gustave Attinger, **L'esprit de la Commedia dell' arte dans le théâtre français.** Un vol. in-8° de 489 p. Paris, Librairie Théâtrale et Neuchâtel (Suisse), A la Baconnière, 1950 (Publications de la Société d'Histoire du Théâtre).

Le sujet de ce livre est assez malaisé à définir. Il comprend, d'une part, une histoire des troupes de comédiens italiens en France, depuis leurs premiers passages au xvi^e^ siècle, mais surtout depuis leur installation à Paris dans la deuxième moitié du xvii^e^ siècle, jusqu'en 1762, date où le Théâtre Italien se fond avec l'Opéra-Comique ; et d'autre part, une étude de la littérature dramatique française de la même époque, en tant qu'elle est influencée par les traditions scéniques italiennes héritées de la commedia dell'arte et acclimatées à Paris par les comédiens italiens qui y ont réussi. Mais cette influence, M. Attinger, avec une prudence que l'on comprend, n'ose pas l'affirmer nettement. Son titre parle d' « esprit », ailleurs il est question d' « empreinte » (p. 8), et si l'auteur prononce en conclusion le mot redouté d' « influence » (p. 434), c'est pour le tempérer presque aussitôt (p. 440) par de judicieuses restrictions. En réalité, il faudrait de longues recherches, qui n'ont pas encore été faites, pour pouvoir décider si le théâtre italien est bien la cause unique et certaine de tous les faits que relève l'auteur dans le théâtre français de cette époque. En outre, et M. Attinger le sait bien, s'il y a eu influence, elle est réciproque : les acteurs italiens n'ont pas pu vivre à Paris pendant plus d'un siècle sans être marqués par le public pour lequel ils travaillaient. M. Attinger note fort justement que dès le xvii^e^ siècle, la virtuosité de l'acteur principal détruit l'équilibre du spectacle qui était une caractéristique essentielle de la commedia dell'arte de la Renaissance (p. 180), le sentiment du type se perd (p. 183) et les pièces, cessant d'être improvisées, sont presque toujours entièrement rédigées (p. 200) ; qu'à partir de 1740 environ l'influence des théâtres, bien français, de la Foire sur la troupe italienne est indiscutable (p. 349). De sorte qu'il y a eu symbiose entre deux formes de théâtre bien distinctes, et fort riches l'une et l'autre.

Il n'en reste pas moins qu'il est précieux d'avoir une histoire de notre théâtre classique et post-classique, envisagé à la lumière italienne. D'autant que cette histoire est très bien faite. M. Attinger a su, ce qui est rare, allier une érudition exacte à une compréhension juste des nécessités scéniques. Son livre restera un ouvrage de référence, qu'il sera surtout utile de consulter pour l'étude de la comédie en France aux xvii^e^ et xviii^e^ siècles. Il commence par résumer les caractéristiques essentielles de la commedia dell'arte à l'époque de son épanouissement en Italie et les grandes tendances du théâtre comique français du Moyen Age au milieu du xvii^e^ siècle. Puis

il mêle à l'étude des troupes italiennes des analyses d'œuvres d'auteurs dramatiques français, dont les principaux sont Molière, les auteurs du Recueil de Gherardi, Brueys et Palaprat, Dufresny, Regnard, Dancourt, Lesage, Piron, Coypel, Gueullette, Autreau, Marivaux, Delisle et Florian. Dans sa conclusion, l'auteur ne peut se retenir de dépasser le terme de 1762 qu'il s'était fixé et nous donne encore des détails utiles sur les « résonances » de la commedia dell'arte chez Deburau, George Sand, Musset, Copeau et le théâtre de M. Chancerel. On remarquera particulièrement les chapitres sur les plus grands auteurs, Molière et Marivaux. Dans le premier, M. Attinger établit (p. 161-162) une distinction qui peut être féconde entre deux époques de la comédie de Molière : la première, qui va jusqu'au *Misanthrope*, est marquée par la prépondérance du type ; les principaux héros, Tartuffe, Don Juan, Alceste, sont des conquérants ; plus tard, les héros, Harpagon, M. Jourdain, Argan, ne sont que des jouets et sont dominés par le spectacle au lieu de le dominer. Dans l'œuvre de Marivaux, M. Attinger fait des rapprochements convaincants (p. 371-376) entre des joutes d'amour, des procédés de dialogue, des tirades des *Fausses Confidences* ou de la *Surprise de l'Amour* et des techniques traditionnelles du spectacle italien.

JACQUES SCHERER.

Pascal par lui-même. Images et textes présentés par ALBERT BÉGUIN. Paris, Aux Éditions du Seuil (Coll. « Écrivains de toujours »), 1952. Un vol. in-8° de 192 pages.

Selon la formule originale dont s'inspire la Collection « Écrivains de toujours », ce petit livre offre, en moins de deux cents pages, une substantielle introduction à la connaissance de Pascal. Un heureux souci de variété préside à l'ordonnance du volume. Trois essais, distincts, mais en habile progression, s'efforcent, sous divers angles, d'éclairer l'homme et l'œuvre. Ils sont suivis d'un choix de textes réunis sous quelques titres expressifs et reliés par un bref commentaire. A signaler également une excellente chronologie [1], un choix de jugements, dont certains peu connus et pourtant fort curieux, et une bibliographie insistant avec raison sur les publications récentes. D'une forme élégante et volontairement dépouillé de tout appareil scolaire, cet ouvrage n'en est pas moins au courant des derniers travaux sur Pascal, bien que l'auteur, qui les domine toujours de sa dialectique, s'y réfère rarement d'une manière expresse.

D'un bout à l'autre du volume, le texte est coupé d'abondantes illustrations. Choisies avec bonheur, elles contribuent agréablement à faire revivre Pascal et son temps. La qualité de quelques reproductions laisse malheureusement à désirer. On trouvera, mis en vedette, le portrait attribué à Philippe de Champaigne, que son propriétaire, M. Moussalli, considère comme un Pascal. M. Béguin se range formellement à son opinion. Nous n'oserions être aussi affirmatif, malgré l'intéressante argumentation de M. Moussalli (*Le vrai visage de Blaise Pascal*, Paris, Plon, 1952).

Dans ses trois essais, M. Béguin réagit vigoureusement contre la tradition romantique du Pascal malade et angoissé. *Un génie juvénile*, d'une impatience foncière, tel est défini l'homme. Et l'*Apologie* nous apparaît non pas comme un « journal intime », mais comme *une conquête méthodique*, menée par un

1. Relevons cependant une dangereuse équivoque. Nous lisons (p. 181) : « 1648. — Le monastère de Port-Royal est transféré aux Champs. » A cette date, une partie des religieuses seulement quitta le monastère de Paris, qui demeura la principale maison de la communauté jusqu'à l'expulsion des religieuses en 1665. Quel que soit l'intérêt sentimental qui s'attache aux ruines des Champs, le Port-Royal de la grande époque reste Port-Royal de Paris.

psychologue et un artiste consommés. Les deux premiers essais s'achèvent par de très belles pages sur la joie pascalienne. Dans le troisième, *Pascal sans histoire*, le sentiment de l'immobilité du temps qui se dégage, en particulier, des pensées consacrées à l'Ancien et au Nouveau Testament, est opposé à la conception augustinienne et médiévale, reprise par les théologiens modernes, du progrès indéfini de la Cité de Dieu depuis la Création jusqu'à l'Incarnation et à la Parousie. On trouvera, dans le même essai, des vues pénétrantes sur la prétendue « politique » de Pascal.

Quelques menues réserves, que nous formulerions par endroits, n'ôtent rien à la solidité de l'ensemble. Ainsi, le fragment cité, p. 11 (Br. 373 ; Laf. 532) : « J'écrirai ici mes pensées sans ordre, et non pas peut-être dans une confusion sans dessein... », est écrit, selon M. Béguin, à propos du problème de l'homme. En fait, il porte le titre *Pyrr.* (pyrrhonisme). Pour Pascal, il doit exister une harmonie entre le sujet traité et l'ordre dans lequel il est traité. C'est ainsi que le seul ordre pour parler du *pyrrhonisme* est le désordre, un désordre évidemment concerté.

A la page 23, M. Béguin écrit : « ... On peut très bien admettre que les *Pensées* furent écrites rapidement, presque en même temps que les *Provinciales*.... » Il est indéniable que certaines *Pensées* sont contemporaines des *Provinciales* ; mais, si nous interprétons bien le témoignage de Mme Périer, confirmé par plusieurs indices, l'essentiel de l'*Apologie* fut composé de juin 1657 à juin 1658. C'est donc aussitôt après les *Provinciales* que fut entreprise l'*Apologie*.

M. Béguin reprend les réserves qu'il a maintes fois exprimées sur les travaux d'érudition concernant les *Pensées*. Sans nier que le classement de la Copie ne soit l'œuvre de Pascal, il lui refuse toute valeur pour nous amener à une communion plus intime avec sa pensée créatrice, et cherche, ailleurs, « vivant, un Pascal délivré des bandelettes de la science historienne » (p. 190). Il nous semble pourtant qu'en ce qui touche *Pascal*, la « science historienne » peut être assez fière de son œuvre. C'est elle qui, peu à peu, et souvent sans éclat, retire les « bandelettes » qui nous cachent le vrai Pascal. Sans elle, nous lirions encore les *Pensées* dans l'édition de Port-Royal. Il est vrai que l'ordre de la Copie bouscule certaines habitudes, que, dans son interprétation, beaucoup de points restent obscurs ; mais, s'il est de Pascal, peut-il en exister un plus « vivant » ? Il faut s'y soumettre et essayer de le comprendre.

JEAN MESNARD.

JEAN MESNARD, **Pascal, l'homme et l'œuvre** (*Connaissance des Lettres*). Un vol. in-8° de 192 pages. Paris, Boivin [1951].

S'il est des cas où l'auteur d'un compte rendu peut craindre que le jugement qu'il porte sur un livre ne soit faussé par des facteurs subjectifs, il n'en va certainement pas ainsi avec le *Pascal* de M. J. Mesnard. Dès sa publication, les meilleurs spécialistes ont, à la suite de M. A. Adam, manifesté leur admiration ; une traduction est déjà en chantier aux États-Unis et il n'a même pas manqué à ce petit volume la consécration de démarquages inavoués, mais indiscutables. Un tel succès frappe d'autant plus que l'œuvre qu'il récompense affiche moins de prétentions. Fidèle à l'esprit de la collection qu'il vient d'enrichir, M. J. Mesnard nous donne, en premier lieu, un « état présent » des études pascaliennes au milieu du XXe siècle : ce n'est déjà pas un mince mérite d'avoir réussi à faire entrer dans une brève synthèse, très dense, mais très claire, tout l'essentiel des travaux antérieurs. Mais l'auteur de *Pascal, l'homme et l'œuvre*, a tenu à les compléter et à les corriger par des recherches personnelles : il n'est pas rare que ses lecteurs

découvrent dans quelques mots l'annonce d'un bel article en réserve. Or, l'historien est d'autant plus disposé à croire M. Mesnard sur parole qu'il sait avec quelle rigueur scrupuleuse il applique le principe : « suivre pas à pas les documents », ceux qui étaient déjà publiés et ceux qu'il a trouvés lui-même. Le Minutier Central lui a, en effet, fourni une moisson d'inédits d'une ampleur inattendue et, grâce à eux, il a pu non seulement établir nombre de faits et de dates, mais entreprendre la critique des sources biographiques. Les anecdotes bien postérieures de Marguerite Périer y ont rarement résisté. En revanche, la *Vie* de Gilberte est généralement exacte. Elle ne sacrifie même pas la « période mondaine » aussi complètement que le ferait croire le texte tronqué donné par Brunschvicg (cf. les *Pensées*, éd. Lafuma, Paris, 1951, t. III). Il n'en reste pas moins que la narratrice a voulu faire œuvre d'édification et que l'ascétisme qu'elle attribue à son frère est celui de ses derniers mois, période où elle l'avait beaucoup mieux connu. On l'excuse, d'ailleurs, d'avoir stylisé une évolution dont M. Mesnard marque toute la complexité. Si seule une optique très spéciale permettait à l'ardente Jacqueline de Sainte-Euphémie de parler des « égarements » de Blaise, il n'y a nulle part non plus, dans la vie de celui-ci, de conversion définitive. A bien des reprises, il a voulu abandonner les sciences et il a pensé à la retraite : pourtant, peu de mois encore avant sa mort, nous le rencontrons dans le monde (« ni farouche, ni solitaire », dit très bien son nouvel historien) et nous le voyons succomber à son amour-propre de mathématicien génial ; l'intéressé l'ignorait moins que personne et ce doit être en 1659 que sa « prière pour le bon usage des maladies » demandait à Dieu de mettre fin à ses contradictions.

M. Mesnard a donc inséré dans un plan strictement chronologique les données importantes qu'il possède sur la vie de Pascal, mais il n'y voit qu'un point de départ et manifeste, en les interprétant, une vaste culture. C'est ainsi qu'il commence par une introduction très neuve sur le Paris de 1631, qu'il insiste constamment sur le rôle que jouaient, à cette époque, les relations de voisinage, et fait preuve, en commentant les actes notariés, de multiples connaissances juridiques et économiques. Quelque ampleur que prenne l'étude de la biographie, celle de l'œuvre ne lui est d'ailleurs nullement sacrifiée. M. Mesnard remet d'abord dans leur vrai jour les *Provinciales*, livre qu'on a encore si rarement étudié dans un esprit vraiment historique. S'il est désormais superflu de démontrer la bonne foi de Pascal, il restait nécessaire de rappeler que, quoiqu'en ait cru E. Baudin, les *Petites Lettres* n'ont pas attaqué le principe de la casuistique. Aux yeux de leur auteur, la charité prend aussi la forme d'amour de la vérité et oblige à la recherche sincère du devoir présent : ce qu'elle défend, c'est de le concilier à coup de sophismes avec l'intérêt. Or, comme l'a montré le P. Deman (art. *Probabilisme*, *D. Th. Cath.*), cette morale accommodante était bien le fait des écrivains laxistes dénoncés par Pascal et, après Alexandre VII, Innocent XI les frappa durement. M. Mesnard a bien compris que Port-Royal et ses adversaires s'opposaient comme les deux forces antagonistes qui se rencontrent dans le catholicisme, le « ferment évangélique » et l'idée de l'ordre romain (p. 73 et suiv., 98, 180).

Il était plus original encore de déceler dans les *Provinciales* les marques d'un « affinement progressif du sens religieux de l'auteur ». Elles conduisent ainsi aux *Pensées* auxquelles M. J. Mesnard consacre, à juste titre, le plus important de ses chapitres. Bien qu'il n'ait pas pu connaître les trois volumes de M. Lafuma, il a tiré des découvertes de celui-ci les conclusions qu'elles imposent. Il ne semble pas douteux que nous nous « retrouvons » à peu près maintenant « dans la situation des premiers éditeurs ». Nous avons d'abord sous les yeux vingt-sept « liasses enfilées » par Pascal lui-même

(sans doute au moment où il préparait la conférence qu'il fit à Port-Royal en 1658). Viennent ensuite trente « séries », dont toutes ne nous paraissent pas dans un désordre aussi complet que le croit M. Lafuma. Les trois dernières séries (sur les miracles) étaient, en tout cas, destinées à une *Provinciale* et non à l'*Apologie* qui, M. Mesnard le souligne, n'aurait pas eu de caractère polémique. C'est ce qui explique l'absence, dans la copie, des notes sur les Jésuites qui sont conservées dans le recueil original. Du moment que l'ouvrage en préparation se donnait pour but de rendre compte du « fait de l'homme », et non pas du « fait de Blaise Pascal », les Périer ont eu aussi raison d'en retrancher le *Mémorial* et même le *Mystère de Jésus*. En revanche, pour les fragments sur Esdras et le *Pentateuque*, nous suivrions plutôt la seconde copie qui en fait une partie intégrante de l'*Apologie*. Quelques modifications que Pascal dût encore y apporter, le plan général semble en avoir été déjà bien arrêté dans son esprit. M. J. Mesnard l'a dégagé dans quelques pages lumineuses qui devraient immédiatement remplacer les résumés de Brunschvicg. « Au lieu d'un classement rigide et systématique, nous trouvons un savant entrelacement de thèmes, une composition subtile, musicale, une argumentation souple et nuancée, quoique toujours rigoureuse.... Nous comprenons maintenant ce qu'est l'*ordre du cœur*». Nous savons aussi, désormais, que le pari préparait la transition du « fait de l'homme » au « fait de l'histoire », que le « roseau pensant » faisait suite aux « deux infinis » et que tous deux se trouvaient placés dans un chapitre sur la *Transition de l'homme à Dieu*. Ce n'est qu'un exemple entre beaucoup du caractère nouveau que prennent les *Pensées* : de philosophiques, elles deviennent religieuses. La foi sans la charité n'est qu'une foi de démon. Aussi l'*Apologie* ne vise-t-elle pas à faire des croyants, mais des saints, et elle s'achève en traité de spiritualité. Ses deux derniers chapitres précisent l'attitude qu'impose au converti la doctrine du Corps mystique : humilité, dépendance entière de la motion divine, destruction de la volonté propre. Guidé par Saint-Cyran, Pascal retrouve la mystique sous la forme christocentrique que lui avaient donnée Jean d'Avila et Bérulle.

Ce n'est pas qu'il ne reste sans doute des points de détail sur lesquels l'exposé de M. J. Mesnard pourra encore être nuancé et précisé : lui-même vient d'en donner l'exemple dans un article magistral, *Blaise Pascal et la vocation de sa sœur Jacqueline* (*XVII*^{e} *siècle*, 1951-1952 ; voir, en particulier, la p. 390). Nous nous permettons de lui suggérer quelques autres retouches.

Le cas de saint Jean Chrysostome nous paraît montrer qu'il n'y a pas de lien nécessaire entre l'idée de sévérité morale et celle de la grâce efficace par elle-même. Mais, du fait que la *V*^{e} *Provinciale* contient un paralogisme, il ne résulte pas qu'en s'attaquant aux casuistes Pascal « ait peut-être agi plus par tactique que par conviction » : comme saint Augustin dans sa lutte contre Pélage, il voyait de bonne foi une relation logique là où il n'y avait qu'une rencontre historique (p. 73, 92). — Nous n'attachons pas plus d'importance que M. J. Mesnard aux fantaisies que le récit du P. Beurrier a inspirées à Jovy, Bremond, etc. Nous soulignerons pourtant que, Pascal étant laïque, il lui suffit de garder le silence sur le Formulaire pour se trouver « soumis à l'Église et à N. S. P. le Pape » (p. 125). — Enfin, une réaction nécessaire contre l'image romantique du « fou sublime » a sans doute entraîné le nouveau biographe un peu trop loin. Certes, « si le génie de Pascal a pu s'épanouir, c'est malgré la maladie » : cela n'empêche pas que ce génie n'ait été lié, comme chez tant de mystiques et d'écrivains, à une constitution pathologique. Dans la brusquerie du fils d'Antoinette Begon (« il semblait toujours en colère », a-t-on noté), nous reconnaîtrions aussi, non pas « la violence des Arnauld, la violence des Frondeurs » (p. 169), mais un excès de tension nerveuse qui rend compte aussi bien de la prodigieuse activité intel-

lectuelle de Pascal que de sa mort prématurée. On n'a pas attendu Chateaubriand pour comprendre qu'il « était mort de vieillesse à trente-neuf ans ». Or, il paraît difficile de croire que cette menace soit restée sans influence sur le saisissant tableau du tragique de la condition humaine que renferment les *Pensées*. M. J. Mesnard ne l'a d'ailleurs pas nié et nous sommes sûr que, retrouvant sa pensée sous une forme caricaturale chez ceux qui se réclameront de lui, il fera de lui-même la mise au point nécessaire. Dès à présent, son petit livre doit être le bréviaire de tous ceux qui, spécialistes ou étudiants, s'intéressent à Pascal.

J. Orcibal.

Alvin A. Eustis, **Racine devant la critique française, 1838-1939.** University of California Press, 1949, p. 103-262.

« Il paraît à peine croyable que la critique française n'ait jamais consacré une étude d'ensemble aux fortunes littéraires de celui qui est, pour la France, ce qu'est Shakespeare pour les pays anglo-saxons. » Cette juste remarque de M. Eustis (p. 103) pourrait s'appliquer à bien d'autres, hélas ! que Racine. Combien de fois l'auteur de ce compte rendu n'a-t-il pas proposé ce genre de sujet à des candidats au Doctorat ! Presque toujours sans succès. Qui ne voit, pourtant, l'importance et même l'attrait d'une recherche où l'on peut faire, à propos d'un individu, l'histoire des idées et du goût ? D'une part, le génie, incessamment réinterprété, « vit ainsi de la vie sans cesse renouvelée dont est faite l'immortalité » (p. 242) (il y a une « mythologie » littéraire) ; de l'autre, la postérité « nous donne moins une image de l'auteur que d'elle-même » (p. 238). S'il est permis de détourner la formule stendhalienne, c'est un miroir qui se déplace sur la route du temps, et où les générations successives montrent leur visage. La philosophie de l'histoire a souvent l'occasion d'y éprouver la loi du pendule. Ici, précisément, on constate cette « oscillation qui fait passer la critique d'un extrême à l'autre dans ses appréciations » (*ibid.*), du tendre élégiaque de Sainte-Beuve au féroce arriviste, au noceur épuisé de Masson-Forestier [1] ; et des larmes versées par le doux poète dans le sein de Dieu, aux larmes « aphrodisiaques » (Thibaudet) que Pyrrhus ou Néron boivent du regard sur les joues d'Andromaque ou de Junie.

On saura gré à M. Eustis d'avoir, après deux autres étrangers, Mario Fubini et Friedrich Bentmann, rempli notre devoir, — même sommairement. Bien qu'il n'étudie qu'un siècle, depuis l'apparition de Rachel dans les rôles de Racine jusqu'à la seconde guerre mondiale, son volume ne saurait suffire. Les grands écrivains surtout n'y sont traités que très superficiellement, presque toujours de seconde main ou d'après une petite partie de leur œuvre. Parfois, une donnée intéressante, la mention même d'un auteur non négligeable, sont raccrochées en note. Ce qui ne suffit pas à combler les lacunes. Il eût fallu, il faudrait, pour un tel sujet, l'ampleur ordinaire d'une thèse de doctorat ès lettres.

Dès à présent, néanmoins, M. Eustis présente quelques résultats. Loin que Racine ait repris faveur après l'échec du romantisme au théâtre, sa fortune n'a jamais été moins brillante qu'entre 1865[2] et 1884. La renaissance racinienne commence alors ; le principal artisan en est Brunetière, relayé en dernier lieu par Thierry Maulnier, dont le *Racine* (1935) éblouit M. Eustis

1. M. Eustis ne paraît pas au courant de toute la controverse sur le portrait de Langres (voir sa p. 201, « à condition d'être authentique »). Il est établi que ce n'est point là Racine..

2. Le jour où je corrige les épreuves de ce compte rendu, le hasard me met sous les yeux une pièce d'Ed. Fournier, écrite pour le 225e anniversaire de la naissance de Racine : « Et les deux cents ans de sa jeune gloire Ne semblent qu'un jour d'immortalité ». On ne semblait pas si détaché de lui en cette fin d'année 1864...

(pas complètement ; voir les réserves des p. 234-235). Si l'action d'un Mauriac a été *efficace*, à cause du prestige de l'écrivain, l'*originalité* de ses idées est quasiment nulle. Enfin le critère littéraire l'emporte, et il faut s'en féliciter, sur la considération de la vie et du milieu (Sainte-Beuve et Taine, et leur suite). L'esthétique a vaincu l'histoire.

M. Eustis suit, ou du moins veut suivre, l'ordre chronologique. Certains cadres s'ajustent mal aux tableaux. On perd le fil des générations, et l'âge d'un critique a parfois moins d'importance que la date d'un ouvrage qui ouvre ou entr'ouvre une ère nouvelle. On se dit, en lisant, que l'auteur eût été bien inspiré, peut-être, de relater plutôt le devenir de certaines *questions* qui commandent la critique racinienne. Mais il a, fort opportunément, composé dans son Index la notice *Racine* en groupant ses références sous un certain nombre de rubriques qui répondent assez bien au désir que je viens d'exprimer. Ce classement systématique sera utile.

Rapprochés comme ils le sont ici, ces jugements de nos prédécesseurs laissent voir des filiations et même des réactions inattendues. On est surpris à la fois, et de ce que certaines idées sur Racine soient si récentes, et de ce que des idées que l'on croyait plus ou moins récentes remontent si haut dans la tradition. Qu'il soit arrivé à M. Eustis de prendre pour un rapport *réel* celui qu'il voyait s'établir logiquement dans son cerveau, c'est probable. Il n'en résulte pas moins un éclairage nouveau de certains livres, par exemple du *Racine et Victor Hugo* de P. Stapfer, qui, à la naissance du symbolisme (1885), prépare, nous dit-on, « la mystique de l'abbé Brémond » (p. 179) (mystique, au surplus, assez mal présentée, quand M. Eustis y arrive, p. 220 et suiv.).

Au total, un ouvrage estimable, bien écrit malgré certaines taches, dénotant un esprit un peu rude, plutôt de géométrie que de finesse, mais capable d'intuitions justes et heureusement formulées. Son jeu d'italiques dans les citations est fort suggestif. Il faut espérer que son jeu de guillemets est correct. A vrai dire, je ne suis pas sans inquiétude. Un peu surpris de lire, page 193, que, pour J. Lemaître, « le grand attrait » de Racine est « de rester inaccessible aux étrangers », je me suis reporté à la page indiquée du *Jean Racine* : il n'est point là question d' « attrait ». Non plus que — à la même page — Lemaître n'*ajoute* Musset à la lignée racinienne (cf. Eustis, p. 197 et p. 187-188). M. Eustis écrit un peu vite, sans éprouver suffisamment l'idée qu'il vient de concevoir. Son ouvrage est donc à utiliser avec précaution.

Mais je ne veux pas céder à l'humeur qui l'a porté lui-même à mordre quelque peu ses devanciers (y compris, quoique de biais, H. Peyre). Si M. Eustis a pris son sujet de trop haut, et parfois (à cause des livres, sans doute, qu'il avait à sa disposition) d'un point de vue mal choisi, il a pourtant dessiné sa carte d'une main ferme et avec netteté. Que quelqu'un la refasse sur une plus grande échelle, les conclusions de M. Eustis seront-elles confirmées ? Je ne garantis pas qu'il en sera ainsi, mais je ne prétends pas non plus le contraire.

J. P.

Johannes Tielrooy, **Jean Racine, Leven en Werk. Een Studie.** Un vol. in-8° de 84 pages. Amsterdam, J. H. de Bussy, 1951.

Professeur à l'Université d'Amsterdam et messager infatigable de la culture française aux Pays-Bas, M. Tielrooy a eu l'heureuse idée de publier sur nos grands écrivains d'élégants petits volumes destinés non seulement aux étudiants, mais à tout le public cultivé de son pays. Après des biographies de Barrès, Chateaubriand et Renan, c'est un essai sur Racine qu'il vient de lui offrir. Choix d'autant plus heureux que les Néerlandais, sans

doute déroutés par les qualités trop spécifiquement françaises du poète classique, avaient certainement besoin qu'on leur montrât où réside sa grandeur et que les pages à lui consacrées par Busket Huet, Allard Pierson, Van Hamel et Cola Debrot étaient trop courtes ou trop contestables pour leur en donner une idée juste. M. Tielrooy vise avant tout à combler cette lacune. Il a ainsi pu passer rapidement sur la vie et le caractère d'un auteur dont, il le signale avec raison, la biographie est encore à écrire. Les chapitres, illustrés de belles citations, qu'il intitule *Buts et tendances*, *Réalité et imagination*, *Le monde de Racine* et *Racine comme personnalité* l'amènent, en revanche, à conclure que le poète excelle à modifier un sujet selon les exigences de sa nature propre, à donner une saisissante impression de réalité, et, qu'enfin, la perfection artistique à laquelle il atteint lui permet de supporter la comparaison avec Shakespeare. Réactions originales, certes, mais qui s'appuient sur une lecture étendue. M. Tielrooy ne juge d'ailleurs pas inutile d'indiquer une vingtaine de livres et d'articles, quelques-uns très récents. Nous avons regretté de ne pas y trouver les noms de G. Le Bidois, de P. Moreau et surtout de Jacques Scherer. Mais ces oublis s'expliquent assez par la peine qu'ont les étrangers à connaître et surtout à se procurer les livres français. Elles ne peuvent, d'ailleurs, rien enlever au large succès que ses remarquables qualités méritent au nouveau livre de M. Tielrooy.

J. Orcibal.

Eugène Vinaver, **Racine et la poésie tragique**, **Essai**. Un vol. in-8° de 254 pages. Librairie Nizet, Paris, 1951.

Encore qu'il mentionne, p. 29, l'exemple de la statue de Mitys, M. Vinaver ne prend point les mots de *dramatique*, *pathétique*, *tragique*, dans leur sens strict aristotélicien. Son propos essentiel est de distinguer le dramatique, qui tient l'intelligence en suspens par les incidents de l'intrigue, et le tragique, qui répond au sentiment de notre condition et de notre destinée. Ce tragique, Racine l'atteint par sa poésie. En prononçant que son jeune émule « avait un grand talent pour la poésie, mais qu'il n'en avait point pour la tragédie » (l'action, le drame) (p. 109), Corneille ne croyait pas si bien dire. Non que Racine soit inhabile à mettre en mouvement la mécanique du drame, mais son dessein ultérieur et véritable est la découverte de ce que Thibaudet a appelé « l'intérieur vivant » (p. 100, p. 222). En quoi il est unique à son époque : « Le culte que la tragédie française du XVII^e^ siècle avait voué à l'intérêt de curiosité et l'indifférence qu'elle témoignait à l'égard du pathétique étaient tels que si Racine s'était contenté d'obéir au goût de son temps, aucune œuvre réellement tragique n'aurait pu sortir de ses mains » (p. 62). De là, sa « simplicité » qui, rétrécissant l'intrigue au profit de la tragédie (p. 43), lui ménage ces moments pathétiques où le personnage se sent plus étreint par son malheur que Laocoon par ses serpents. C'est aussi pourquoi une pièce comme *Britannicus* n'est pas finie, quoi qu'on en ait dit, à la mort de ce prince : le drame peut-être, mais non pas la tragédie, qui culmine avec les pleurs de Burrhus sur « Britannicus, César et tout l'état » (p. 64). Y eut-il, quant aux rapports de ces deux caractères, évolution chez Racine ? M. Vinaver parle à cet égard d' « un conflit qui avait déjà surgi dans *Andromaque*, que Racine avait cherché à éviter dans *Bérénice*, et qui, à l'époque de *Bajazet*, avait failli l'éloigner à jamais du tragique » (p. 98). Mais le poète s'en rapproche dans *Mithridate*, encore plus dans *Iphigénie* (grâce surtout au personnage d'Agamemnon), enfin dans *Phèdre* et dans *Athalie*. Il faut bien voir qu'un Oreste, par exemple, ne dépend qu'en apparence d'un revirement de la fortune. Même lorsqu'elle paraît lui sourire, je dirais, si je pouvais lui appliquer le vers de Verlaine, qu' « il n'a pas l'air de croire à son bonheur ». Il n'y croit pas, en effet, mais

il demeure fidèle à sa tonalité. « Héros tragique, il s'affranchit du drame » (p. 57), il s'affranchit même des effets du discours (p. 172). Les dernières pièces montrent l'action des dieux ou de Dieu dans la mise en relief du tragique humain (p. 90, p. 99-100).

Cet Essai est sorti d'une publication antérieure de M.Vinaver, qui avait édité et commenté en 1944 des Notes de Racine en marge de la *Poétique* d'Aristote. Il les utilise ici, en même temps que d'autres du même genre (p. 37, p. 102, p. 123). Il discute le sens de la *Catharsis* (p. 29 et suiv., 44 et suiv. ; bibliographie, p. 238). Le chapitre *Ressources et Procédés* contient un texte encore en partie inédit sur le « récitatif majestueux » de Racine (p. 105-107), des indications sur l' « expressivité symbolique » (l'hiéroglyphe, eût écrit Diderot) de son vers (p. 113), sur ses figures de style (p. 118-119), enfin sur sa langue (p. 121 et suiv.), où « les mots les plus frustes retrouvent leur relief » (p. 130). On lira avec intérêt ce qui est dit de ces « abstraits émotionnels » (p. 127), ternis par le temps, mais où le poète ravive des lueurs. Les trois derniers chapitres offrent une suite de commentaires sur « la poésie du sacrifice » (chez Andromaque, Titus et Bérénice), d'un sacrifice qui (*dixit* O. Nadal) ne va pas à l'exaltation de l'être comme dans *Polyeucte* (p. 148-149 et p. 234). Sur « l'égarement » d'Hermione et d'Oreste, de Thésée et de Phèdre. Sur « la reconnaissance » d'une vérité soit extérieure, comme l'innocence d'Hippolyte, soit intérieure, comme celle que révèle à Hermione ou à Mithridate leur propre discours, le discours-épée qui les perce, et où pend quelque goutte de sang (cf. p. 104).

L'Essai de M. Vinaver ne manque pas de remarques justes, et ingénieuses. Sur d'autres, je ferais des réserves, si un écrit de ce genre ne rendait la discussion bien difficile. Adopterons-nous toutes ces vues sur les rapports du poète et de son temps ? Racine trouvait-il fastidieux de faire l'intrigue de ses pièces ? (R. C. Knight a déjà critiqué cette opinion. D'ailleurs, le pathétique peut-il se produire sans des « situations » bien amenées ?) M. Vinaver, qui étudie avec soin l'idée d'Aristote sur le personnage tragique (p. 157 et suiv.), n'oublie-t-il pas parfois que ce personnage est celui « dont le malheur fait la catastrophe de la tragédie » (p. 161), c'est-à-dire, par exemple, Hippolyte et non pas Thésée ? Dans cette pièce que Racine avait, tout d'abord, intitulée *Phèdre et Hippolyte*, où M. Vinaver, à une certaine époque, a discerné l'ébauche d'une « tragédie de Thésée », ne verrons-nous, à la suite de Thierry Maulnier, que la seule Phèdre, qu'un monologue de Phèdre, déroulé à travers la journée tragique, sans que l' « escrime humaine » puisse entamer cette « chair si tendre et si radieuse » (*sic*) (p. 215) ? M. Vinaver ne va pas au-delà de la confession à Hippolyte (p. 97-98) ; et, en effet, comment concilier la mission d'Œnone et la prière à Vénus (début de l'acte III) : « Et l'espoir, malgré moi, s'est glissé dans mon cœur », avec l'indifférence transcendantale que l'on prête à Phèdre ? Si les désirs de la malheureuse déforment la réalité, n'est-ce pas que cette réalité a agi sur elle ? Ses désirs, — à quoi M. Vinaver réduit ses crimes (p. 197) : mais n'a-t-elle pas déjà *livré* Hippolyte à Œnone ? Faut-il croire aussi que, dans *Athalie*, l'ordre humain « s'oppose » au divin (p. 100), alors que l'homme, au contraire, m'y semble « agi » comme un instrument de Dieu ?

Je ne chicanerai pas davantage [1] l'auteur d'un livre qui se lit avec agrément. A la fin, sous le titre de *Témoignages* et sous forme d'extraits, M. Vinaver a groupé les textes qu'il avait en vue à telle ou telle de ses pages. Celui de Karl Vossler (p. 210-211) est bien médiocre. Dans celui de Diderot (p. 214),

1. Encore ceci, cependant. P. 142, l'auteur semble prendre à son compte, pour l'appliquer à Andromaque, un vers d'Hermione, caractérisant Pyrrhus avec ironie (p. 166) : on pourrait s'y tromper. — P. 200, comment parler de *supplices* de l' « ombre épouvantée » ? Cette « ombre épouvantée » n'est-elle pas Minos ?

étonnante méprise sur le « moment » de l'action d'*Iphigénie*. M. Fubini oppose à l'impersonnalité de la langue cornélienne le soin que Racine a mis à approprier les moyens d'expression à chacune des « deux grandes catégories de [ses] personnages » (p. 231). — Cet Appendice montre bien dans quelle atmosphère a éclos cet Essai.

J. P.

Jacques-François Thomas, **La querelle de l'Unigenitus**. Éd. Encyclopédie française, s. d., 264 p. in-8°.

On ne peut guère nier que les luttes provoquées par la bulle « Unigenitus Dei Filius » (8 septembre 1713) ne constituent par leur complexité et leur confusion une des parties les plus difficiles de l'histoire religieuse de la France. M. Thomas a le mérite, qui n'est pas mince, de les avoir abordées non seulement avec souci d'impartialité, mais avec un intérêt passionné. Ce disciple de Bernanos (on reconnaît la marque du pamphlétaire disparu dans les nombreuses digressions et prises de position sur les questions d'actualité) a essayé de se faire l'âme d'un appelant de 1720. Il a ainsi réussi à écrire un livre vivant et de lecture aisée (il le serait encore davantage si les citations étaient moins longues, si certaines ne reparaissaient pas plusieurs fois et si une sévère correction avait fait disparaître les barbarismes et les fautes de français).

L'auteur s'est efforcé de suivre l'ordre chronologique et d'exposer les événements jusque dans le détail. Il aurait dû rencontrer ainsi trois problèmes d'histoire littéraire :

1° L'attitude de Bossuet. Sans doute l'A. donne quelques citations de la *Justification des Réflexions Morales* (p. 40, 49, 99-100). Mais il ignore les articles essentiels de l'abbé Urbain (*Revue du Clergé français*, 1er juillet 1897 et 1er août 1899). Il aurait d'ailleurs rendu sa cause bien plus forte s'il avait remarqué que les premiers évêques appelants avaient, presque tous, été liés à M. de Meaux. Et ce n'est pas sans vraisemblance qu'ils prétendaient défendre ses idées sur l'essence de la religion, sur l'Église et sur les libertés gallicanes. On ne comprend d'ailleurs les appels au futur concile de 1717-1718 qu'en les rapprochant de ceux de 1688 (cf. notre *Louis XIV contre Innocent XI*, Paris, 1949, p. 83-85).

2° Le rôle de Fénelon. L'A. y consacre à peine quelques lignes. Il nous a pourtant paru décisif (*ibid.*, p. 84, n.). Son cas pose d'ailleurs un problème essentiel. Si sa théologie différait de celle de Quesnel, leurs spiritualités présentaient de telles ressemblances que des protestants, et non des moindres (R. Roach, J. Wesley), ont, un peu plus tard, confondu la bulle *Unigenitus* avec le bref contre les *Maximes des Saints*. Or, si M. de Cambrai déplorait la maladresse des rédacteurs de la Constitution, il ne s'en fit pas moins le principal champion. On ne le comprendra jamais si, comme M. Thomas, on cherche à systématiser les contradictoires des cent-une propositions condamnées. Les adversaires les plus qualifiés de Quesnel reconnaissaient au contraire qu'elles ne l'avaient été que « in odium auctoris », afin de disloquer son « parti » avant la mort imminente de Louis XIV. Après le bref qu'Innocent XII avait adressé le 6 février 1694 aux évêques des Pays-Bas au sujet du Formulaire, Quesnel et ses amis avaient en effet exprimé la plus grande satisfaction. Mais cela n'avait pas empêché l' « Élisée » d'Arnauld de pousser au schisme le vicaire apostolique P. Codde (mai 1702). Un an plus tard, les Jésuites réussirent le coup de maître de faire saisir les papiers de Quesnel (30 mai 1703) : on y vit que, si le jansénisme avait autrefois été « un fantôme », il était devenu une armée fort bien organisée et obéissant aveuglément au généralissime. Or les clés dont celui-ci se servait dans ses lettres furent vite découvertes : on s'aperçut ainsi que

ses arrière-pensées étaient bien différentes de ses déclarations de soumission. On en eut d'ailleurs une confirmation éclatante quand on vit ses disciples demander l'appui des troupes des États-Généraux dans les villes occupées par elles (affaire Ruth d'Ans à Tournai). Soucieux avant tout de l'autorité de l'Église, Fénelon pouvait ainsi dénoncer le « loup qui se cachait sous la peau de brebis »... des *Réflexions Morales*.

3° M. Thomas n'oublie pas en revanche que ces luttes intestines ont pour toile de fond les progrès de l'incrédulité et montre qu'ils ont été favorisés par les idées des Jésuites (p. 132-133). Mais il aurait dû ajouter que celles des appelants avaient eu exactement le même emploi : « Je me sens le cœur emporté par une délectation victorieuse » dira l'amant de Manon Lescaut. Et M. Thomas croit-il que parmi les magistrats qui combattirent la Bulle pendant cinquante ans et finirent par chasser les Jésuites, il y en avait beaucoup que l'abbé de Saint-Cyran eût avoués pour ses disciples ? En réalité les philosophes, Voltaire en tête, ont pris successivement des arguments aux deux partis, mais ils ne paraissent pas avoir été moins hostiles à l'un qu'à l'autre.

En résumé, il nous semble que M. Thomas, ayant choisi un sujet beaucoup trop vaste, a été obligé d'en laisser dans l'ombre bien des aspects essentiels Il aurait en outre intérêt à aborder directement les questions de philosophie religieuse vers lesquelles l'attirent ses dons et sa formation.

J. Orcibal.

Journal de Delécluze, 1824-1828. Texte publié avec une Introduction et des Notes par Robert Baschet. Paris, Grasset, 1948, 509 p. in-8°.

M. Robert Baschet avait déjà consacré à ce personnage une grande thèse de Sorbonne : *E.-J. Delécluze témoin de son temps* (1781-1863). Paris, Boivin, 1942, 514 p. in-8°. — S'y faisait jour un curieux homme, qui mérite de survivre. Il le mérite par plusieurs romans « stendhaliens », par toute une série d'études de littérature, d'histoire et de peinture — où il y a des erreurs de perspective, mais aussi des aperçus neufs — par quelques traductions de Shakespeare et de Dante, qui lui font honneur. Le mémorialiste intéresse bien davantage. Élève de David sous le Directoire ; peintre sans vocation, mais bon dessinateur ; critique d'art aux *Débats* durant quarante ans ; voyageur studieux en Italie et en Angleterre ; témoin parfois indigné de la bataille romantique ; sachant le monde et tenant lui-même cénacle : Delécluze a beaucoup vu de son époque et a noté ses observations dans un excellent *Louis David* (1855), dans des *Souvenirs* (1862) et dans un copieux *Journal*, longtemps inédit. Sur ces travaux variés, sur les multiples contingences de l'auteur et de l'homme, M. Baschet se penche avec sympathie, comme il se doit, et sans trop céder à la tentation d'embellir son personnage.

On consultera de même, avec intérêt, les pages de Delécluze que M. Baschet a publiées dans sa seconde thèse : *Carnet de route d'Italie* (1823-1824). *Impressions romaines*. Texte inédit, publié avec une Introduction et des Notes... Paris, Boivin, 1942, 216 p. in-8°. — Seule y figure la partie romaine du routier, le reste étant résumé dans l'Introduction. Pour relever l'importance de ce texte, il suffira de dire, avec M. Baschet, qu'il complète le *Journal* de J.-J. Ampère et les *Souvenirs* de M^me^ Récamier, et qu'il éclaire certains écrits « italiens » de Stendhal : autant de personnages que Delécluze a rencontrés à Rome, avec beaucoup d'autres, dans les milieux artistiques et cosmopolites des salons, des ambassades, des ateliers et des théâtres. Car il est partout, parcourant la campagne romaine avec Stendhal, se mêlant au petit peuple, admis chez M^me^ Récamier, via del Babuino, s'amusant volontiers dans les bals, même masqués... Si bien que la chronique tourne au car-

net mondain et se corse d'anecdotes, sans préjudice d'ailleurs pour l'observation, toujours active.

Du *Journal* lui-même, on connaissait déjà des fragments. Cette fois encore, on ne nous donne pas le manuscrit intégral, M. Baschet en ayant sacrifié de nombreux développements consacrés à la politique : on eût aimé connaître l'étendue de ces retranchements et leur emplacement dans l'édition du *Journal*, édition qui se recommande d'ailleurs tout autant par son Introduction, très pertinente, que par ses Notes [1]. Le *Journal* retrace avec minutie nombre d'événements bien parisiens des années 1824-1828. Aux obsèques de Talma (p. 356 suiv.), à ceux de Girodet (p. 50 suiv.), on voit se presser le tout Paris des arts et des lettres, de même qu'à telle soirée chez Mme Récamier, en 1825, où Delphine Gay récite délicieusement de médiocres vers de circonstance, éclipsée d'ailleurs par Talma, qui déclame à son tour (p. 246 suiv.). Des nombreux salons qu'il fréquente, c'est, en effet, à l'Abbaye-aux-Bois que Delécluze s'attarde le plus volontiers, notant, tout chaud, maint détail savoureux sur le célèbre « charme » de Mme Récamier, sur ses attitudes, sur ses familiers — l'éternel Ballanche, l'amoureux J.-J. Ampère...

Si le portraitiste nous déçoit un peu, c'est qu'on attendait beaucoup de ce bon dessinateur. Voici, précisément, son émouvant dessin de Chateaubriand, à l'enterrement de Girodet, que M. Baschet reproduit. Très importante aussi la remarque à propos des portraits de Chateaubriand par Girodet et par Guérin : les ayant confrontés avec l'original, notre observateur explique en quoi la ressemblance n'est que partielle, comme s'il s'agissait de « deux frères jumeaux » (p. 59). Les portraits abondent dans le *Journal* et dénotent, chez le portraitiste, un louable souci d'interprétation psychologique des physionomies et des gestes. Mais le trait, que l'on sent juste, demeure gros, et l'ensemble manque de couleur et de suggestion. Sans compter Stendhal ! Stendhal, que Delécluze aborde sous tous les angles, ne sachant trop par quel bout le prendre... Les pages où il peint ce modèle difficile n'en fournissent pas moins un document précieux, à compléter par celui du routier d'Italie (p. 102 suiv.). Sur le tout, il faut lire le chapitre où M. Baschet, dans sa grande thèse, instruit, un peu timidement, le procès de ces deux hommes à l'humeur incompatible.

Les jugements sur la peinture et les peintres sont d'une valeur inégale, et plus encore les jugements sur la littérature. Mettons à l'actif de Delécluze sa grande passion pour Dante et pour Pétrarque, qu'il lit dans l'original. Qu'il ait, d'autre part, aimé *Clara Gazul* ; qu'il ait admiré Béranger avec mesure (p. 174-5, 308) ; qu'il ait vu clair dans le talent de Mme de Staël, bon « moraliste », mais faible romancier (p. 372) — voilà du bon Delécluze. Le reste n'est pas toujours à l'avenant. On comprend à la rigueur que, malgré son zèle, il ne soit pas allé très loin dans l'intelligence de Shakespeare et de ses « admirables ébauches » (p. 143), ni dans celle de Byron dont il saisit toutefois « la frayeur du néant » (p. 306) : c'eût été trop demander à un « homériste » comme lui. Mais parler de « mystification » à propos du *Génie du Christianisme* (p. 370-1), ne retenir dans *René*, en 1827, que la « recherche » et le « clinquant » (p. 476-7) ; ne voir en Lamartine qu'un mélange de Delille et de Byron, et lui préférer Delavigne, dont le talent serait « plus fort » et la langue plus pure (p. 212 suiv.), voilà qui crie vengeance ! N'empêche qu'il reste beaucoup à glaner dans ce *Journal* pour l'histoire littéraire — à propos de Courier, de Cousin, traité avec une extrême dureté (p. 226-7), de B. Constant, « profondément désabusé », « ironique et amer », expliquant chez Mme Récamier son ouvrage *De la Religion* (p. 253-5) et âprement critiqué par

1. Quelques fautes d'impression, sans gravité : p. 327 haut, « qu'il fait (et non *faut*) *faire* » ; p. 445, début du second alinéa, « ministre (et non *ministère*) de la Guerre ».

Beyle, chez Delécluze, pour le même ouvrage (p. 190-1) etc. Très important aussi le compte rendu des représentations de Shakespeare, en 1827, par la troupe de Kemble — où le connaisseur note avec précision, scène par scène, le jeu des acteurs, les réactions du public, l'enthousiasme de Nodier, son voisin, devant *Hamlet* : « Ah ! la voilà enfin la tragédie ! » (p. 455 suiv.).

La plupart des hommes dont il parle, Delécluze les reçoit chez lui, rue Chabanais, de 1820 à 1830. Stendhal, qui y lit *Racine et Shakespeare* en manuscrit, Mérimée, qui y lit son Théâtre inédit, sont les principaux ornements de ce cénacle. Autour d'eux se presse toute une jeunesse ardente — J.-J. Ampère et Albert Stapfer, Duvergier de Hauranne et Ch. de Rémusat. Avec quelques-uns de ces jeunes gens, bons anglicistes, Delécluze « explique » du Shakespeare, du Byron. On discute principalement du « romantique », qui apparaît à tout ce monde comme l'expression littéraire du libéralisme politique : un romantisme d'idées et de faits plutôt que de sentiments, plus réaliste que poétique, conforme aux exigences de l'époque et analogue à celui du *Globe*. Les pages que Delécluze consacre à ces débats comptent parmi les plus intéressantes du *Journal*. M. Baschet les étudie, à la lumière d'un grand nombre d'autres textes romantiques, dans sa grande thèse, où il s'efforce d'élucider cette importante question du romantisme libéral dans ses antécédents, ses variétés, ses représentants, ses œuvres : étude bien informée, très scrupuleuse, mais plus satisfaisante pour l'historien que pour l'esthéticien, lequel reste un peu sur sa soif.

Delécluze fait étrange figure dans son propre cénacle, envahi par les romantiques. Plutôt qu'il ne mène le débat — Stendhal s'en chargeant ordinairement — il marque les points, et il grogne. Il veut bien, lui, être moderne, mais dans les limites du « beau » et même d'une rhétorique assez vieillotte. En peinture, comme en littérature, il a horreur du « laid », dont il croit partout surprendre les méfaits. Rationaliste et positiviste, antiquisant et anticlérical, les subtilités de la nouvelle esthétique et de la nouvelle sensibilité lui échappent ou le blessent. Mais que de bonne foi, que d'application chez cet éternel étudiant, dans sa volonté de s'instruire et d'aller à la source ! On peut moquer en lui le faible théoricien et le médiocre écrivain dont Sainte-Beuve disait justement qu'il « n'est possédé par aucun démon » (*N. Lundis*, t. III, p. 103) : l'homme n'en demeure pas moins sympathique par sa probité, sa franchise, sa candeur même ; et nous sommes redevables au témoin d'une foule d'aperçus et de traits qui enrichissent notre connaissance de l'époque. M. Baschet, en nous restituant l'essentiel de ses mémoires, a rendu service à l'histoire littéraire.

B. MUNTEANO.

ALICE CISELET, **Un grand bibliophile : le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul**. Un vol. de IV-234 pages. Éditions universitaires, Paris (XV^e), 1948.

On n'a pas à présenter ici le collectionneur et bibliographe bruxellois Charles-Victor-Maximilien-Albert, vicomte de Spoelberch de Lovenjoul (1836-1907). Son legs à l'Institut de France des manuscrits, périodiques et livres conservés à Chantilly a déjà servi à de nombreuses et importantes publications sur notre XIX^e siècle. Ce Fonds est loin d'être épuisé. Félicitons-nous qu'il ait traversé la guerre sans dommages. Les porcelaines et les collections d'art du vicomte [1], léguées au Musée de l'Université de Louvain, ont pâti, en 1940, dans l'incendie de la Bibliothèque. Les tableaux ont pu être restaurés, les meubles sont à peu près perdus (p. 52, n. 1).

Il méritait bien d'être à son tour l'objet d'une étude, ce fervent cher-

1. On a souvent, à propos de M. de Lovenjoul, rappelé le Pons de Balzac. Il y a bien des différences. Du moins cette partie de sa collection le rapprocherait-elle de ce personnage.

cheur [1], qui a usé sa vie à ranimer celle de Balzac, celle de Gautier, celle de G. Sand. D'une étude plus importante que celle d'Ed. Biré (cf. ici, p. 39), et digne de son esprit de « méticulosité », ainsi qu'il disait lui-même (cf. p. 121), et d'exactitude. Malheureusement, l'ouvrage de Mme A. Ciselet répond fort mal à cette attente. Du moins, dans tous les chapitres qui, si je comprends bien, ont été ajoutés à un premier essai. Le « médaillon » ayant été jugé insuffisant, Mme Ciselet s'est jetée intrépidement, pour en donner une idée, à travers les publications du vicomte. Mais ce ne sont pas là des lectures pour quelqu'un de non préparé. Si vous ajoutez que Mme Ciselet est morte avant d'avoir mis la dernière main à son travail, et que son fils s'est constitué son éditeur, vous achèverez de comprendre le désordre, les confusions, l'inexactitude, les répétitions (parfois à la même page, cf. p. 179), le style parlé et mal parlé (avec des incises telles que celle-ci : « nous renseigne le collectionneur », p. 171), qui irritent à chaque instant le lecteur. Je m'abstiendrai de signaler les erreurs sur lesquelles on bute, les dates fausses, les titres et les noms propres altérés, parfois au point d'être méconnaissables. Un spécimen suffira : « Ce qui ne manquera pas... d'intéresser les lecteurs de M. de Lovenjoul, c'est d'apprendre que la *Salammbô* de Flaubert fut faite avec l'aide de Gautier, Flaubert en ayant dressé un projet sommaire pour un livret d'opéra après que le sujet lui en eut été soumis pour son roman par le poète » (p. 169). La Bibliographie des publications du vicomte, en fin de volume, n'est pas même complète. Je ne vois pas de portrait en tête de mon exemplaire.

Revenons donc à ce qui, je suppose, a été le noyau de cet ouvrage : la monographie sur la vie et le caractère de celui dont le nom suggère ces remarques à Mme Ciselet : « Nom pareil à une antithèse..., pourtant bien de chez nous [de Belgique], mais qui, à première vue, évoque quelque preux chevalier de Flandre et je ne sais quelle contrée du midi fleurant le thym et le fenouil : Spoelberch de Lovenjoul » (p. 220). Ce grand seigneur rompit en visière avec son pays et avec sa classe comme Byron, — tout en n'étant qu'un mauvais poète, — il s'enferma dans sa « librairie » [2], comme Montaigne, mais sans rien mettre de lui-même, ou peu de chose, dans les écrits « objectifs » qu'il a publiés. Né pour être homme du monde, il ne voulut être qu'homme de lettres ; ses meilleures chasses traquèrent et forcèrent le document inédit, poursuivi par des lettres surmontées de sa couronne de vicomte. « La passion, a-t-il déclaré, m'est venue peu à peu. C'est Michel Lévy qui m'a le premier encouragé. On peut dire que c'est lui qui m'a inventé » (p. 22, n. 1). « Il faut nous le représenter », écrit M. Roques [3], « prenant de bonne heure l'habitude de fuir Bruxelles pour Paris, où il eut toujours un pied à terre, non loin de l'avenue de l'Opéra, amateur de musique, mais plus encore de littérature... ».

On raconte que Thiers, sous Louis-Philippe, prétendait en remontrer au maréchal Soult quant à la façon dont celui-ci avait été blessé dans telle bataille. M. de Lovenjoul, lui, mettait, dit-on, sous les yeux de G. Sand ou de Th. Gautier, certains de leurs écrits qu'ils avaient oubliés ; Gautier, pour le remercier, écrivit le premier quatrain d'un sonnet qu'il ne put achever : ce seraient, paraît-il, les derniers vers qu'il ait tracés (p. 143). Cette passion du collectionneur, on le voit, eut ses joies ; mais sa nature était de ne jamais s'assouvir. Faut-il y penser en voyant le titre que le

1. C'est le nom dont il s'est désigné dans son ouvrage *Les Lundis d'un Chercheur*.
2. 37, boulevard du Régent, Bruxelles.
3. *Le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul et les Recherches balzaciennes*, dans la brochure (Bruxelles, 1950) consacrée par l'Académie royale de Langue et de Littérature française de Belgique à la *Commémoration du Centenaire de la mort de Honoré de Balzac*. Cf. la p. 72.

vicomte a donné à son recueil de vers : *Le Rocher de Sisyphe* ? (« La Vie, la Nature, la Fantaisie », G. Charpentier, 1879.)

Cet « original » (p. 216) souffrit de l'incompréhension qu'il rencontra dans son milieu. Il était pourtant resté bon catholique (p. 21, n. 1), et même il essaya de faire lever l'Index sur certaines œuvres de Balzac : sa requête, présentée au Saint-Office par un évêque français, demeura sans résultat (p. 77, n. 1). Il se rabattit sur l'amitié de ceux qui partageaient ses goûts pour les Lettres. Ce refoulé avait un « langage volubile », un « débit précipité » (p. 17), « une parole preste, abondante et nerveuse », écrit de son côté M. Roques ; avec cela, une voix d'un « timbre élevé », un « galoubet », disait M. Lévy (p. 28). Il semble être resté grand enfant toute sa vie. Fils unique, élevé par sa mère (son père, libertin notoire, ne s'occupa pas de lui, p. 21), il se maria, en 1876, la quarantaine venue, avec M^lle^ d'Ursel, qui avait dix-sept ans de moins que lui, dont il n'eut pas d'enfant, et qui se plia à aider « son collectionneur » dans ses besognes (p. 20). Aussi, lorsqu'il devint veuf, en 1902, comme il fut désemparé ! « Je reste... absolument *seul au monde*, condamné à mon âge [soixante-sept ans] à apprendre le métier de chef de ménage... » (p. 70). Il mourut du diabète, comme sa femme.

Comment a-t-il formé sa collection ? Le livre de M^me^ Ciselet n'apporte là-dessus que bien peu de renseignements : lettre à George Monval, p. 118 ; relation d'un échange avec Eugène Crépet, p. 121-122. Une autre lettre (p. 49-51) contient la suggestion d'un complément mutuel « par des copies bien exactes » : on dirait, *mutatis mutandis*, une correspondance de philatéliste. Un récit de J. Claretie (p. 148) montre l'obstination du collectionneur. Il doit y avoir — il y a — des dossiers qui permettraient d'écrire, pièces en mains, une *Histoire de la collection du vicomte de Lovenjoul.*

On lit, page 35, l'extrait d'une lettre de Taine : « ... Je suis bien content de voir votre collection entre des mains comme les vôtres. C'est une garantie contre la publication indiscrète des choses trop intimes. Puisque vous avez des lettres de moi à Sainte-Beuve, je suis sûr qu'elles resteront chez vous, abritées contre MM. Charavay et contre les journaux. » Ce billet prend tout son sens pour qui connaît la manière de voir de Taine et de sa famille. Le vicomte n'entr'ouvrait ses armoires qu'avec précaution, et les documents « réservés » sur G. Sand (p. 44 et n. 1) marquent le prolongement de cette ligne de conduite.

M^me^ Ciselet ne le cache pas, cette passion, servie par une immense fortune, qui faisait le vide devant les autres collectionneurs, les marchands, les curieux, attira mainte critique à M. de Lovenjoul : « Le vicomte rafle tout ! » (p. 35-36, p. 217). Mais les générations venues depuis ont été largement bénéficiaires. Chaque année, la Bibliothèque Lovenjoul est visitée par les spécialistes du monde entier. Le « génie bienfaisant » du disparu « a mis à la portée des privilégiés, et cela sur un espace restreint, les larmes et les cris d'amour de tout un siècle ! » (p. 221). Grâce à lui, comme l'a écrit M. Roques (p. 73), le « temps perdu » est devenu du « temps retrouvé », bien mieux, du « temps conservé ». Ce n'est pas tout : il a copié des manuscrits à peine lisibles ; il en a annoté certains, il les a préparés pour l'édition, réalisant ainsi un personnage assez rare, à qui ne conviennent ni les noms de *bibliophile*, ni de *bibliomane*, et dont celui de *bibliographe* n'épuise pas la formule (cf. p. 38-40 et M. Roques, p. 71-72). Le meilleur et le plus sûr auxiliaire de quiconque veut travailler de première main sur le romantisme français : ce titre, tous ceux qui savent, et en particulier le Conservateur du Fonds de Chantilly, Marcel Bouteron, le donnent avec une estime reconnaissante au « petit Belge », au « petit vicomte ».

Jean Pommier.

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1952.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Gandilhon (R.). — Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France. Période 1910-1940. T. III, fasc. I : Maine-et-Loire-Nord. — Imprimerie Nationale, 1951.

— * Malclès (L.-N.). — Les Sources du travail bibliographique. Tome II. Bibliographies spécialisées (Sciences humaines). 2 vol. — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1952.

— Ballauff (Theodor) et Beyrodt (Gerhard). — Bibliographie für Ästhetik und allgemeine Kunstwissenschaft. 1944-1949. — *Jahrbuch für Aesthetik und allgemeine Kunstwissenschaft* (Stuttgart), 1951.

— Boyce (George K.). — Modern literary manuscripts in the Morgan Library [III. French...]. — *P. M. L. A.*, February.

— J. B[onnerot]. — Un vieux répertoire peu consulté [le Catalogue méthodique et raisonné de la Bibliothèque Cardinal]. — *Bulletin du Bibliophile*, nº 2.

— Torossian (Araxie). — Liste des thèses de lettres des Universités françaises (Paris et province) soutenues en 1951 [et supplément 1950]. — *Annales de l'Université de Paris*, janvier-mars.

— Thèses inédites de littérature, histoire, philosophie et art français soutenues devant les Universités de Grande-Bretagne de 1939 à 1949 [F. C. Green]. — *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, [A. I. E. F.], nº 2, mai.

— Thèses de littérature française, Université de Londres, 1951. — *Cahiers de l'A. I. E. F.*, nº 2.

DIVERS

— * Arland (Marcel). — Essais et nouveaux essais critiques. — Gallimard, 1952.

— * Auerbach (Eric). — Vier Untersuchungen zur Geschichte der Französischen Bildung. — Bern, A. Francke, 1951.

— * Bo (Carlo), — Saggi per una letteratura, — Brescia, Morcelliana, 1952.

— * Château (René). — Introduction à la littérature. Préface d'André Maurois. — Paris, Publications Chateaubriand, 75, avenue des Ternes, 1952.

— * Kindermann (Heinz) et Dietrich (Margarete). — Lexicon der Weltliteratur (Die Universität, 12). — Wien-Stuttgart, Humboldt Verlag, 1951.

— * Poulet (Georges). — Études sur le temps humain. II. La distance intérieure. Marivaux. Vauvenargues. Chamfort et Laclos. Joubert. Balzac. Hugo. Musset. Guérin. Mallarmé (Coll. L'Épi. Nouvelle série). — Plon, 1952.

— * Romains (Jules). — Saints de notre calendrier [... Balzac. Hugo. Baudelaire. Gobineau. Zola. France. Gide... Chenevière... Fargue]. — Flammarion, 1952.

— * Truc (Gonzague). — Histoire illustrée des littératures (Coll. « Ars et Historia »). — Éd. d'Histoire et d'Art, Plon, 1952.

— * Wehrli (Max). — Allgemeine Literaturgeschichte (Wissenschaftliche Forschungberichte, Bd. 3). — Bern, A. Francke, 1952.

— Descaves (Pierre). — La « professionnalité » de l'écrivain. — *Inter-Auteurs*, 1er trimestre.

— Garreau (Albert). — La Sainte Vierge dans les lettres françaises modernes et contemporaines. — [In] * Maria. Études sur la Sainte Vierge... Tome II. — Beauchesne, 1952.

— Koebner (R.). — Despot and despotism : vicissitudes of a political term. — *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, July-December 1951.

— Lebègue (R.). — Les archives et l'histoire littéraire. — [In] « Les Archives », nº spécial de *L'Éducation Nationale* [1951].

— Monicat (Jacques). — Préservation et utilisation historique des minutes notariales. — *Cahiers français d'information*, 15 avril.

— Pellegrini (Carlo). — Relazioni fra la letteratura italiana e la letteratura francese. — [In] * Letterature comparate (Problemi ed orientamenti critici di lingua e di letteratura italiana). — Milan, C. Marzorati, 1948.

— Roger (G.). — Littérature prolétarienne. — *L'Ecole et la Vie*, 29 mars.

Enseignement. — * Aspects de l'Université de Paris [A. Renaudet : L'humanisme et l'enseignement de l'U. de P. au temps de la Renaissance. — André D. Toledano : L'U. de P. sous l'Ancien Régime. — Ch.-H. Pouthas : L'U. de P. depuis la Révolution...]. — A. Michel, 1949.

Langue. — Galliot (Marcel). — La langue française dans le monde. — *Fédération*, avril.

— Marouzeau (J.). — Le problème de l'intonation. — *Cahiers de l'A. I. E. F.*, nº 2, mai.

Littératures régionales. — * Gourvil (Francis). — Langue et littérature bretonnes (Coll. « Que sais-je ? », nº 527). — Presses Universitaires, 1952.

— Talvart (Hector). — La vie intellectuelle et littéraire de l'Aunis, de la Saintonge et de l'Angoumois. [In] * Visages de l'Aunis et de la Saintonge. — Éd. Horizons de France, 1952.

Poésie. — * Isaacs (J.). — The Background of modern poetry. — London, Bell, 1952.

— * Jones (P. Mansell). — The Background of modern French poetry. Essays and interviews. — London, Cambridge University Press, 1952.

— Ratermanis (J. B.). — L'inversion et la structure de l'alexandrin. — *French Studies*, January.

Prose. — * Kraft (Jacques G.). — Essai sur l'esthétique de la prose. Préface de Ch. Lalo. — J. Vrin, 1951.

Roman. — Bordeaux (Henry). — Réflexions sur l'art du roman. — *La Revue*, 15 mars.

Théâtre. — Lebègue (Raymond). — L'évolution du théâtre religieux en France des origines à Claudel. — *Droit et Liberté*, 1er avril.
— Lebègue (Raymond). — Le théâtre baroque en France. [In] * Ordre. Désordre. Lumière (Collège philosophique). — J. Vrin, 1952.

Thèmes littéraires. — Billy (André). — Le prêtre dans le roman français. — *Le Figaro Littéraire*, 3 mai.
— Dumas (Paul). — Le thème du péché. — *Pédagogie*, avril.
— Dumas (Paul). — La Vierge dans la littérature. — *Pédagogie*, mars.

XVe SIÈCLE

Gerson (J.). — Bossuat (R.). — G. et le théâtre. — *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1951, 2e livraison.
— Combes (André). — La doctrine mariale du chancelier G. — [In] * Maria. Études sur la Sainte Vierge. Tome II. — Beauchesne, 1952.

Villon. — Davenport (John). — F. V. — *The Twentieth Century*, May.
— Esnault (Gaston). — Le jargon de V. — *Romania*, 1951, 3, fasc. 287.

XVIe SIÈCLE

Divers. — * Bailly (Auguste). — La vie littéraire sous la Renaissance (Coll. « Histoire de la vie littéraire »). — Tallandier, 1952.
— * Mesnard (Pierre). — L'Essor de la philosophie politique au XVIe siècle. 2e édition, revue et augmentée d'un supplément bibliographique (Bibliothèque d'histoire de la philosophie). — J. Vrin, 1951.
— Boase (Alan M.). — Some late XVIth century French poets. — *Nine*, Autumn 1951.
— Gambier (P.). — Pierre Petit-Jan et les débuts de l'imprimerie à Fontenay[-le-Comte. — Liste des impressions connues, index sommaire des auteurs]. — *Revue du Bas-Poitou*, 1951, 4e livraison.
— Julien-Eymard (P.), O. F. M. Cap. — Le stoïcisme en France dans la première moitié du XVIIe siècle. Les origines (1575-1616). IV. Le stoïcisme et les protestants. — *Études franciscaines*, juin.
— Keller (Abraham Ch.). — Anti-war writing in France, 1500-1560. — *P. M. L. A.*, March.
— Lagny (Jean). — C.-R. de : * A. Müller, « La Poésie religieuse catholique de Marot à Malherbe » ; — « Un poète religieux du XVIe siècle, J.-B. Chassignet ». — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, janvier-mars.
— Lebègue (Raymond). — La traduction et l'imitation dans la littérature française du XVIe siècle. — *L'Année Propédeutique*, nos 5-6.
— Lebègue (Raymond). — Les courants philosophiques et religieux en France au XVIe siècle. — *L'Année Propédeutique*, nos 3-4.
— Perrat (Charles). — Les humanistes amateurs de papyrus. — *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1951, 2e livraison.
— Phillips (Dayton). — Ferguson's history of the periodic conception of the Renaissance. — *The Journal of the History of Ideas*, April.
— Reverdin (Olivier). — Un précieux document sur les origines du

Collège de France [recueil factice contenant six plaquettes, textes grecs imprimés à l'usage des étudiants entre 1530 et 1539, dont deux plaquettes inconnues de Josse Bade et une plaquette annotée par un auditeur de Danès en 1532, Bibliothèque de Genève, 1946]. — *Les Musées de Genève*, mai.

— Renaissance poetry. Study and translations. — *Nine*, Autumn 1951 [nº spécial].

Aubigné (**A. d'**). — * Hugues (G.-E.). — Un illustre poitevin : A. d'A. — Éditions du Musée du Désert, 1952.

— Bouvier (Aug.). — L'exposition A. d'A. — *Les Musées de Genève*, avril.

— Schmidt (Albert-Marie). — Un guerrier poète. — *Les Nouvelles Littéraires*, 13 mars.

— Wright (J.-B.). — Th. A. d'A. (1551-1630). — *Nine*, Autumn 1951.

Bodin (**J.**). — Mesnard (Pierre). — J. B. et le problème de l'éternité du monde. — *Bulletin de l'Association G. Budé. Supplément Lettres d'humanité*, X, décembre 1951.

Castellion (**S.**). — * Castellioniana, Quatre études sur S. C. et l'idée de tolérance [S. van der Woude : Gestaltung der Toleranz. — R. H. Bainton : S. C., champion of religious liberty. — M. Valkhoff : C. et l'idée de tolérance au XVIe siècle. — B. Becker : Un manuscrit inédit de C.]. — Leyde, E. J. Brill, 1951.

Corrozet (**Gilles**). — Bouchereaux (S.-M.). — Les beaux livres parisiens de G. C. — *De Gulden Passer*, 1950.

Du Bartas. — Simonsen (Vagn Lundgaard). — Josuah Sylvester's English translation of Du B.'s *La première sepmaine*. — *Orbis Litterarum*, 1950, fasc. 3-4.

Du Bellay (**J.**). — Davies (J. H. V.). — J. D. B. and the Pleiade. — *Nine*, Autumn 1951.

Du Vair (**G.**). — * The moral Philosophie of the Stoicks, written in French by Guillaume Du V., englished by Thomas James [1598]. Edited with an introduction and notes by Rudolph Kirk. — New Brunswick New Jersey, Rutgers University Press, 1952.

Farel (**G.**). — Aubert (Antoine). — La dernière lettre de F. — *Musée Neuchâtelois*, 1949.

Garnier (**R.**). — * Frick (Dora). — R. G. als Barocker Dichter. Diss. Zürich. — Zürich, Buchdruckererei Schwarzenbach, 1951.

Marguerite de Navarre. — Ely (Gladys). — The limits of realism in the *Heptaméron* of M. de N. — *The Romanic Review*, February.

— Roques (Mario). — « Coriette » dans M. de N. — *Académie des Inscriptions-et-Belles-Lettres. Comptes-rendus*, juillet-septembre 1951.

Marot (**C.**). — Lesure (François). — Autour de C. M. et de ses musiciens [critique du livre de J. Rollin]. Essai d'une bibliographie des poésies de M. mises en musique au XVIe siècle. — *Revue de musicologie*, décembre 1951.

Montaigne. — * Dreano (M.). — La renommée de M. en France au XVIIIe siècle. — Angers, Éditions de l'Ouest, 1952.

— Dassonville (Michel). — M., apologiste perfide ? — *La Revue de l'Université Laval*, avril-juin.

— Debidour (V.-H.). — Un immortel M. — *Bulletin des Lettres*, 15 mai.

— Stevens (Linton C.). — M's misinterpretation of a Greek citation. — *Modern Language Notes*, March.

Montiers (J. des). — Young (Margaret L. M.). — Jean des M., dit Le Fresse, and his account of Scotland (1538). — *French Studies*, January.

Peletier (J.). — Avezou (R.). — *La Savoye* de Jacques P. du Mans. — *Revue savoisienne*, 1951, n° spécial.

Pouppo (P.). — Bonnerot (Jean). — Tragique destin d'un poète protestant du XVI^e siècle : Pierre P. (1552-1592). — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, janvier-mars.

Rabelais. — * R. — *Pantagruel*. Introduction et notes de Louis Desgraves. — Delmas, 1952.

— Duchemin (Marcel). — Une question de « topologie » rabelaisienne. — *Bulletin de l'Association G. Budé*, mars.

Ronsard (P. de). — Grouas (Ch.-André). — Dernière partie du Commentaire des marginales de l'*Iliade*. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

XVII^e SIÈCLE

Divers. — Auerbach (Eric). — La cour et la ville. — [In] * Vier Untersuchungen zur Geschichte der Französischen Bildung. — Bern, 1951.

— Nadeau (Maurice). — La première moitié du XVII^e siècle. — *Les Temps Modernes*, mars.

— Truchet (Jacques). — Essai de définition du classicisme [résumé de deux conférences]. — *L'Année Propédeutique*, n^os 3-4.

Achery (Dom Luc d'). — Millaud (Jeannine). — La vie et l'œuvre de Dom L. d'A., religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur (1609-1685). — [In] École nationale des Chartes. Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1952... — 1952.

Bérulle (P. de). — * Dagens (Jean). — B. et les origines de la restauration catholique. 1575-1611 [Avec un supplément bibliographique et critique] — Desclée de Brouwer, 1952.

Boileau — Scaglione (A.). — Nicola B. come fulcro nella fortuna de « Sublime ». — *Convivium*, 1950, n° 2.

Bossuet (J.-B.). — Saintville (Georges). — Quelques contrats notariés concernant B. [I. B. et M^lle de Mauléon. II. B. et son maître d'hôtel]. — *Bulletin philologique et historique du Comité des travaux historiques*, 1948-1950 [1952].

Corneille (P.). — Hourcade (Pierre). — C., cet inconnu ? — *Bulletin de l'Institut Français en Espagne*, mars.

— Lolli (M.-L.). — Ellenismo di C. — *Convivium*, 1950, n^os 5-6.

Descartes. — Jacquin (R.). — Le titre du *Discours de la Méthode* est-il emprunté ? — *Revue des sciences religieuses*, avril.

— Lewis (Geneviève). — Sagesse et unité des sciences selon D. [In] * Les Sciences et la sagesse. Actes du V^e congrès des Sociétés de philosophie de langue française. Bordeaux, 1950. — Presses Universitaires, 1950.

— Noce (Augusto del). — Spiritualità cartesiana e machiavellismo. — [In] * Umanesimo e scienza politica.... — Milano, 1951.

— Ruyssen (Th.). — Prudence, sagesse, générosité ou les trois morales de D. — [In] * Les Sciences et la sagesse....

— Wilkinson Miller (J.). — D's conceptualism. — *The Review of Metaphysics* (Yale University), December 1950.

— Wolz (H. G.). — The double guarantee of D's Ideas. — *The Review of Metaphysics*, June 1950.

Favereau (J). — Winegarten (Renée). — A neglected critic of Malherbe : J. F. — *French Studies*, January.

Fénelon. — * Ville de Périgueux. Musée du Périgord. Exposition 5 juillet-15 août 1951 à l'occasion du tricentenaire de F. « F. et son temps ». [Introduction de Denise Humbert]. — Périgueux, Impr. périgourdine, 1951.

— Mahieu (Bernard). — L'exposition du IIIe centenaire de F. aux Archives nationales [indique les principaux inédits et publie la lettre de F. au maréchal de Villars, 23 mars 1714]. — *Revue d'histoire de l'Église de France*, juillet-décembre 1951.

— The archbishop of Cambrai. — *The Times. Literary Supplement*, 25th April.

Fléchier. — Merle (abbé). — L'abbé F. et Claude Sollore, curé de la Tourette. — *Bulletin de la Diana*, nº 4.

François de Sales (Saint). — Gregory (T. S.). — St Francis of S. — *The Month*, May.

— Letonnelier (G.). — L'histoire naturelle dans l'œuvre de St F. de S. — *Revue savoisienne*, 1951, nº spécial.

— Letonnelier (G.). — La nature dans l'œuvre de St F. de S. — *Les Amis du Vieux-Conflans*, mars.

— Pluot (S.). — A propos d'une lettre inédite de St F. de S. Du Collège Chappuisien au Collège Saint-Michel [lettre publiée dans l'*Osservatore Romano*, 20 janvier 1952, par A. Angeloni]. — *Annales salésiennes*, avril-juin.

— Vincent (Mgr Francis). — St F. de S. [sa mariologie]. — [In] * Maria. Études sur la Sainte Vierge. Tome II. — Beauchesne, 1952.

Furetière (A.). — Voir : *Encyclopédie*.

La Fayette (Mme **de**). — Croce (B.). — *La Princesse de Clèves*. — *Quaderni della Critica*, settembre 1950.

Malebranche. — Cuvillier (Armand). — Les sciences et la sagesse dans la philosophie de M. — [In] * Les Sciences et la sagesse....

Malherbe. — Rat (Maurice). — Un grand amour de M. de M. [Charlotte d'Auchy]. — *Le Figaro Littéraire*, 10 mai.

— Saintville (Georges). — A propos de deux testaments de Mme de M. — *Bulletin philologique et historique du Comité des Travaux historiques*, 1948-1950 [1952].

— Voir : *Favereau* (*J.*).

Molière. — Deierkauf-Holsboer (Mme S. Wilma). — Les difficultés d'une jeune compagnie au XVIIe siècle. Trois documents inédits sur Molière [Archives nationales]. — *Les Nouvelles Littéraires*, 22 mai.

— Lacroix (G.). — *L'École des Femmes* et la querelle de l'*École des Femmes*. — *Nouvelle Revue Pédagogique*, 15 janvier.

— Vier (Jacques). — Relisons *L'École des Femmes*. — *L'École*, 26 avril.

Pascal (B.). — * Ducas (A.). — Le Pari de P. Les sources possibles de l'argument du Pari. — J. Vrin, 1951.

— André (Paul). — P. enfin tel quel... — *Revue de Suisse*, 30 avril.

— Auerbach (Eric). — Uber Ps. politische Theorie. — [In] * Vier Untersuchungen zur Geschichte der Französischen Bildung. — Bern, 1951.

— Gommers (A.). — Études pascaliennes. — *Les Lettres Romanes*, mai.

— Jean-Nesmy (Dom Claude), O. S. B. — Du nouveau sur P. [sur les travaux de L. Lafuma]. — *La Pensée catholique*, nº 21, 1952.

— Prigent (J.). — La conception pascalienne de l'ordre. — [In] * Ordre. Désordre. Lumière (Collège philosophique). — J. Vrin, 1952.

Peiresc. — Merlin (Alfred). — P. — *Journal des Savants*, avril-juin 1951.

Perrault (Ch.). — Delarue (Paul). — Les contes merveilleux de P. et la tradition populaire (*suite*). II. Barbe-Bleue. — *Bulletin folklorique d'Ile-de-France*, avril-juin.

Racine (J.). — * J. R. — *Athalie*. Mise en scène et commentaires de Georges Le Roy (Coll. « Mises en scène »). — Éd. du Seuil, 1952.

— * Vier (Jacques). — Expliquez-moi.... *Iphigénie* de R. (Coll. Littérature). — Éditions Foucher, 1952.

— Bibes (Jacques). — La « Poésie pure » dans *Andromaque*. — *L'Éducation Nationale*, 27 mars.

— Goosse (André). — A propos d'*Esther* et d'*Athalie* [c.-r. critique des travaux de J. Orcibal et de Kauko Kyyrö]. — *Les Lettres Romanes*, mai.

— Picard (Raymond). — R. and Chauveau. — *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, July-December 1951.

— Pommier (Jean). — Sur la langue de Racine (*fin*). — *French Studies*, January.

Saint-Simon. — Machiels (A.). — S.-S., Stendhal et le sacre [oiseau]. — *Le français moderne*, avril.

XVIIIe SIÈCLE

Divers. — Lettres de la Religieuse portugaise.... Introduction de Claude Aveline. — *Les Belles Lectures*, nº 202, 1er-14 avril.

— Cohen (Hennig). — An early American exemple of French poetry. — *Modern Language Notes*, March.

— Duval (Michel). — Imprimeurs et libraires en Bretagne au XVIIIe siècle. — [In] * Comité des Travaux historiques et scientifiques. Actes du 75e congrès des Sociétés savantes. Rennes, 1951. — Paris, 1951.

— Manceau (H.). — Les bibliothèques devant l'action [sur la bibliothèque du marquis de Mesmont-Romance et celles des abbayes ardennaises au XVIIIe s.]. — *Présence ardennaise*, nº 6, printemps 1951.

— Voir : *Montaigne*.

Théâtre. — Ancely (R.). — Histoire du théâtre et du spectacle à Pau sous l'ancien régime (*suite*). — *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau*, 1951 [1952].

— Carrington Lancaster (H.). — The *Comédie Française*, 1701-1774. Plays, Actors, Spectators, Finances. — *Transactions of the American philosophical Society*, 1951.

— Leroy (P.). — Le privilège théâtral en Picardie sous l'Ancien régime (II). — *Bulletin trimestriel de la Société des antiquaires de Picardie*, 2e semestre 1951.

Boulainvilliers (H. de). — Amadou (Robert). — Avez-vous lu B. ? — *L'Age nouveau*, mai.

Chamfort. — Coulaudon (Aimé). — C. fut-il un plagiaire ? — *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, 3e-4e trimestres 1951.

D'Alembert. — Couderc (Paul). — D'A. et la science du ciel. — *L'Éducation Nationale*, 8 mai.

— Dupoux (Albert). — Le bi-centenaire de l'Encyclopédie. Un illustre enfant trouvé : d'A. — *Bulletin d'information et de documentation de l'Assistance publique à Paris*, septembre-octobre, décembre 1951.

Diderot. — Lettre [inédite] de D. à Le Breton, 4 mars 1769, publiée par M.-J. Durry. — *Le Figaro Littéraire*, 26 avril.

— Belaval (Yvon). — Le « Philosophe » D. [C.-R. des livres de H. Dieckmann, Douglas H. Gordon et Norman L. Torrey, J. Royall Smiley, J. Robert Loy]. — *Critique*, mars.

— Bouynot (Yves). — D., ce méconnu.... — *L'École vosgienne*, nº 2.

— Capone Braga (Gaetano). — Il significato del *Paradoxe sur le Comédien* di D. — *Annali della Facoltà di lettere e filosofia dell' Università di Cagliari*, 1951.

— Dieckmann (Herbert). — The relationship between D.'s *Satire I* and *Satire II*. — *The Romanic Review*, February.

— Dieckmann (Herbert). — Three D. letters, and *Les Eleuthéromanes*. — *Harvard Library Bulletin*, Winter 1952.

— Giusti (Roberto F.). — D. — *Cursos y conferencias* (Buenos-Aires), julio-setiembre 1951.

— Leigh (R.-A.). — A neglected 18th century edition of D.'s works. — *French Studies*, April.

— Niklaus (Robert). — Baron de Gaufridi's refutation of D.'s *Pensées philosophiques*. — *The Romanic Review*, April.

— Rat (Maurice). — Autour de D. — *L'Éducation Nationale*, 2 mai.

— Tchoutchmariev (V.-I.). — D. et les Encyclopédistes devant les progrès de la culture russe [publié en russe dans les *Questions de Philosophie*, nº 6, 1951]. — *La Pensée*, mars-avril.

— Thomas (Jean). — Le rôle de D. dans l'*Encyclopédie* [extr. d'une conférence à la Sorbonne]. — *Dialogues*, nº 3, avril.

— Voir : *Goncourt* (*E. et J. de*).

Dorat. — Hallowell (Robert E.). — Claude-Joseph D., opponent of the « drame bourgeois » and critic of the English theatre. — *The French Review*, April.

Encyclopédie. — 1751-1951. Segundo centenario de la Enciclopedia. Tomo I. — *Revista de Estudios franceses* (Universidad Nacional de Cuyo), nº 7, 1951.

— Babini (José). — El « Discurso preliminar » de la *E*. — *Cursos y Conferencias*, julio-setiembre 1951.

— Chaillois (Guy de). — Antoine Furetière et l'*E*. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

— Chinard (Gilbert). — L'*E*. et le rayonnement de l'esprit encyclopédique en Amérique. — *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, nº 2, mai 1952.

— Clarac (Pierre). — L'*E*. et les problèmes d'éducation. — *L'Éducation Nationale*, 8 mai.

— Dresden (S.). — L'*E*. aux Pays-Bas. — *Cahiers de l'A. I. E. F.*, nº2.

— Fabre (Jean). — L'*E*. en Pologne. — *Cahiers de l'A. I. E. F.*, nº 2.

— Falcionelli (Alberto). — La illustraciôn ante la historia o decadencia de la libertad. — *Revista de Estudis franceses*, nº 7, 1951.

— Guyot (Charly). — Le rayonnement de l'*E.* en Suisse. — *Cahiers de l'A. I. E. F.*, nº 2.

— Lang (D.-M.). — L'*E.* en Russie et au Caucase. — *Cahiers de l'A. I. E. F.*, nº 2.

— Lough (John). — Le rayonnement de l'*E.* en Grande-Bretagne. — *Cahiers de l'A. I. E. F.*, nº 2.

— Lucero (Toribio M.). — Iluminismo y revolución en el Río de la Plata. — *Revista de Estudios franceses*, nº 7, 1951,

— Mahieu (Jaime María de). — La mitologia burguesa del « Siglo de las luces ». — *Revista de Estudios franceses*, nº 7, 1951.

— Mornet (Daniel). — L'*E.* et son influence en France au XVIIIe siècle. — *L'Éducation Nationale*, 8 mai.

— Oría (José A.). — Preliminares intelectuales de la Revolución francesa : La *E.* — *Cursos y Conferencias*, julio-setiembre 1951.

— Reissig (Luis). — Valor educativo y social de la *E.* — *Cursos y Conferencias*, julio-setiembre 1951.

— Romero (Francesco). — Antecedentes e incitatiónes para la *E.* El espíritu enciclopédico a partír del Renacimiento. — *Cursos y Conferencias*, julio-setiembre 1951.

— Roques (Mario). — Les collaborateurs artistiques de l'*E.* — *L'Éducation Nationale*, 8 mai.

— Sarrailh (Jean). — Note sur l'*E.* en Espagne. — *Cahiers de l'A. I. E. F.*, nº 2.

— Schalk (F.). — Le rayonnement de l'*E.* en Allemagne. — *Cahiers de l'A. I. E. F.*, nº 2.

— Voir : *D'Alembert, Saint-Lambert, Voltaire.*

Genlis (Mme de). — Voir : *Rousseau (J.-J.).*

Helvétius. — Voir : *Stendhal.*

La Mettrie. — Le Hir (Yves). — L'originalité littéraire de L. M. dans l'*Homme Machine* (1748). — [In] * Comité des Travaux historiques et scientifiques... Actes du 75e congrès des sociétés savantes. Rennes, 1951. — Paris, 1951.

La Tournelle. — Yarrow (P.-J.). — The plays of La T. The Oedipus theme in the early eighteenth century. — *French Studies*, April.

Le Prince de Beaumont (Mme). — Baldensperger (F.). —Un roman exotique de Mme Le P. de B. [« Civan, roi de Bungo, Histoire japonaise, ou Tableau de l'éducation d'un Prince »]. — *Revue de Littérature comparée*, janvier-mars.

Ligne (Prince de). — Voir : *Staël (Mme de).*

Marivaux. — Séailles (André). — De M. à Giraudoux : une famille d'esprits français. — *L'Information Littéraire*, mars-avril.

Montesquieu. — * M. *Lettres Persanes.* — Avec une introduction de Yves Gandon et des notes de Pierre Curnier (Coll. du Flambeau). — Hachette, 1952.

— * Institut de droit comparé de la Faculté de Droit de Paris. La pensée politique et constitutionnelle de Montesquieu. Bicentenaire de l'*Esprit des Lois.* 1748-1948. Préface par L. Julliot de la Morandière. — Recueil Sirey, 1952.

— * Parra Perez (C.). — Miranda et Mme de Custine [d'après le *Journal* de voyage de Miranda en France : pèlerinage à Ferney, septembre 1788 ; visite au fils de M., mars 1789, et à la Brède]. — B. Grasset, 1950.

— Barrère (Pierre). — L'humanisme de M. — [In] La pensée politique... de M.

— Bastid (Paul). — M. et les États-Unis. — [In] La pensée politique... de M.

— Brèthe de la Gressaye (Jean). — Histoire de l'*Esprit des Lois*. — [In] La pensée politique... de M.

— Cassin (René). — M. et les droits de l'homme. — [In] La pensée politique... de M.

— Cotta (Sergio). — M., la séparation des pouvoirs et la Constitution fédérale des États-Unis. — *Revue internationale d'histoire politique et constitutionnelle*, juillet-décembre 1951.

— Desgraves (L.). — Chronique bibliographique. M. (1939-1951). — *Revue historique de Bordeaux*, nº 2, avril-juin.

— Desgraves (L.). — Notes de lecture de M. [sur un ex. du « Recueil des harangues prononcées par Messieurs de l'Académie française », Paris, 1698]. — *Revue historique de Bordeaux*, nº 2, avril-juin.

— Dufrenoy (Marie-Louise). — Où Gassendi l'emporte sur Descartes : l'*Histoire véritable* de M. — *Revue trimestrielle canadienne*, hiver 1950-1951.

— Eisenmann (Ch.). — La pensée constitutionnelle de M. [In] La pensée politique... de M.

— Gardot (André). — De Bodin à M. — [In] La pensée politique... de M.

— Graven (Jean). — M. et le droit pénal. [In] La pensée politique... de M.

— Laborde-Lacoste (Marcel). — M. et la Faculté de droit de Bordeaux. — *Annales de la Faculté de Droit de l'Université de Bordeaux*. Série juridique, nos 1-2.

— Mirkine-Guetzevitch (B.). — De l'*Esprit des Lois* à la démocratie moderne. — [In] La pensée politique... de M.

— Mirkine-Guetzevitch (B.). — La séparation des pouvoirs. — [In] La pensée politique... de M.

— Niboyet (J.-P.). — M. et le droit comparé. — [In] La pensée politique... de M.

— Prélot (Marcel). — M. et les formes de gouvernement. — [In] La pensée politique... de M.

— Puget (Henry). L'apport de l'*Esprit des Lois* à la science politique et au droit public. — [In] La pensée politique... de M. [publié aussi dans la *Revue du droit public et de la science politique*, janvier-mars].

— Puget (Henry). — M. et l'Angleterre. — [In] La pensée politique... de M.

— Rain (Pierre). — M. et l'histoire. — [In] La pensée politique.... de M.

Rousseau (J.-J.). — * Ferrazzini (Arthur). — Béat de Muralt et J.-J. R. — La Neuveville, Éd. du Griffon, 1952.

— * Plan (P.-P.). — Index de la Correspondance de J.-J. R. — Genève, E. Droz, 1953.

— * Frattini (Alberto). — Leopardie R. — Roma, « Pagine Nuove », 1951.

— Beck (Leonard N.). — R. in Russian : Additions to Sénelier. — *Modern Language Notes*, April.

— Lefebvre (Georges). — Les historiens naturalistes (*suite*). Les adversaires du rationalisme : Herder, Vico, R. — *L'Année Propédeutique*, nos 3-4.

— Pendley (Robert L.). — R.'s Epître à M. Bordes : an unpublished variant [Ms. fr. 204, copie de Fr. Coindet, Bibl. publique et univ., Genève]. — *The Romanic Review*, December 1951.

— Walker (T.-C.). — Madame de Genlis et R. — *The Romanic Review*, April.

— R. in England. — *Bulletin of the John Rylands Library Manchester*, March.

— Local opinions concerning R. — *Bulletin of the John Rylands Library Manchester*, March.

Sade (M[is] de). — Lettre inédite à M[me] de S., 27 [juillet 1780], découverte et transcrite par Gilbert Lely. — *Le Soleil noir. Positions*, n° 1, février.

— Lely (Gilbert). — Les Pâques de M. de S. ou la flagellation de Rose Keller. — *Le Soleil noir. Positions*, n° 1, février.

Saint-Lambert. — P. M[arot]. — A propos du 2[e] centenaire de l'*Encyclopédie*. S.-L. au Musée Lorrain [lettre à son éditeur Agassé, 12 mai 1798, acquise par le Musée Lorrain]. — *Le Pays Lorrain*, janvier-mars.

Surgères (M[is] de). — Pitou (Spire). — An eighteenth-century abridgment of La Calprenède's *Faramond* [par le M[is] de S.]. — *Modern Language Notes*, March.

Vauvenargues. — Saintville (Georges). — Sur un discours académique de V. en 1745. — [In] * Comité des Travaux historiques et scientifiques... Actes du 75[e] congrès des sociétés savantes. Rennes. 1951. — Paris, 1951.

— Voir : *Stendhal.*

Volney. — Gaulmier (Jean). — Note sur l'itinéraire de V. en Égypte et en Syrie. — *Institut français de Damas. Bulletin d'études orientales*, 1949-1951.

Voltaire. — Archie (William C.). — V.'s *Dictionnaire philosophique* : les questions sur l'*Encyclopédie*. — *Symposium*, November 1951.

— Bertaut (Jules). — L'infortune sentimentale de V. — *Le Figaro Littéraire*, 17 mai.

— Bianquis (Geneviève). — Gœthe et V. — [In] * Études sur Gœthe (Publications de l'Université de Dijon, VIII). — Les Belles-Lettres, 1951.

— Gagnebin (Bernard). — V. démasqué par sa correspondance avec les Tronchin. Suivi de trois lettres inédites [à Jean-Robert T., 8 janvier (1758); au D[r] T., début juin 1764 ; à François T., 22 juin 1769]. — *La Revue savoisienne*, 1[er]-4[e] trimestres 1951.

— Leriche (René). — Une lettre de V. sur la chirurgie de la douleur [23 ? juin 1766, à M. Damilaville]. — *Le Progrès Médical*, 10 avril.

— Matteucci (Nicola). — V. e *Le Siècle de Louis XIV*. — *Il Mulino* (Rivista mensile di attualità e cultura), n° 1, novembre 1951.

— Pomeau (R.). — Où en sont les études sur V.? — *L'Information Littéraire*, mars-avril.

— Roman (Denys). — V. était-il franc-maçon ? [réponse à un article de la revue canadienne *Masonic Light*, septembre 1951]. — *Études traditionnelles*, mars.

— Spenlé (Jean-Édouard). — V. — [In] * Les Grands maîtres de l'humanisme européen. Préface de G. Bachelard. — Corrêa, 1951.

— Voir : *Goncourt (E. et J. de)*.

XIX[e] SIÈCLE

Divers. — * Byrnes (Robert-F.). — Antisemitism in modern France. Vol. I. The prologue to the affair Dreyfus [les Juifs dans la littérature française à la fin du XIX[e] siècle, la presse, Drumont, etc.]. — New Brunswick, New Jersey, Rutgers University Press, 1950.

— * Chaffiol-Debillemont (F.). — Petite suite excentrique [Xavier Forneret. Émile Labanon. Charles Lassailly. Chaudes-Aigues. Laurent-Jan. C[te] de Forbin. Jenny Dacquin. Ch. Asselineau]. — Mercure de France, 1952.

— * Cornell (Kenneth). — The Symbolist movement. — New Haven, Yale University Press ; Paris, Presses Universitaires de France, 1952.

— * Haag (Henri). — Les Origines du catholicisme libéral en Belgique. 1789-1839 (Université de Louvain. Recueil de travaux d'histoire et de

philologie. 3e série, fasc. 36). [Influence de Lamennais et de Bonald en Belgique]. — Louvain, E. Nauwelaerts, 1950.

— * Moser (Ruth). — L'impressionnisme français. Peinture. Littérature. Musique. — Genève, E. Droz, 1951.

— Cluzel (Étienne). — La *Silhouette* et son procès [24 décembre 1829-2 janvier 1831]. — *Bulletin du Bibliophile*, nº 2.

— Cohen (Marcel). — Le style indirect libre et l'imparfait en français après 1850. — *Europe*, mai.

— Frohock (W.-M.). — Energy versus art : A suggested alternative. — *The Romanic Review*, April.

— Guyard (M.). — Les relations littéraires franco-britanniques au XIXe siècle. — *L'Année Propédeutique*, nos 7-8.

— Leroy (Maxime). — Le romantisme social. — *Revue internationale d'histoire politique et constitutionnelle*, 1951.

— Pichois (Claude). — La Renaissance orientale. — *L'École*, 21 juin.

— Richer (Jean). — Le conte fantastique en France au XIXe siècle. — *Larousse mensuel*, mars.

— Thomé (J.-R.). — L'éditeur Auguste Poulet-Malassis (1825-1878). — *Le Courrier Graphique*, mars-avril, juillet-août.

— Vanwelkenhuyzen (Gustave). — De l'*Uylenspiegel* à la *Jeune Belgique* [les revues littéraires belges entre 1870 et 1880 : *L'Art libre*, *L'Art universel*, *L'Actualité*, *L'Artiste*. — Lettre inédite de J.-K. Huysmans à C. Lemonnier, s. d.]. — *Académie royale de langue et de littérature françaises. Bulletin*, 1952, nº 1.

— Vinchon (Dr Jean). — Du romantisme au surréalisme à travers l'histoire de la psychiatrie au XIXe siècle. — *Histoire de la médecine*, mars 1951.

Agoult (Mme **d'**). — Voir : *Hugo* (*V.*).

Arvers (**F.**). — Mesnard (Pierre). — F. A. et son célèbre sonnet. Étude sur la psychologie du premier romantisme français. — *Orbis Litterarum*, T. VIII, fasc. 3-4, 1950.

Balzac (**H. de**). — * L'œuvre de B. publiée dans un ordre nouveau, sous la direction d'Albert Béguin.... Notes et éclaircissements de Henri Evans [10]. Études de mœurs. Romans du passé. — Formes et Reflets, Club français du livre, 1951.

— * H. de B. — *Contes drolatiques* (Édition complète illustrée de la *Comédie Humaine*, 30). — Givors, A. Martel, 1951.

— * H. de B. — Scènes de la vie politique [T. 2]. *L'Envers de l'histoire contemporaine* (Édition du centenaire des Œuvres complètes illustrées de B. 37). — A. Guillot, 1951.

— * Lotte (Fernand). — Dictionnaire biographique des personnages fictifs de la *Comédie Humaine*. Avec un avant-propos de Marcel Bouteron. — J. Corti, 1952.

— Balzac. 1850-1950. — *Estudios franceses* [Universidad nacional de Cuyo. Faculdad de filisofia y letras], nº 6, 1950.

— Aldao (Federico). — H. de B. — *Estudios franceses.*

— Dupuy (Aimé). — Le thème du « Revenant » d'après B. et Maupassant. — *Nouvelle Revue Pédagogique*, 1er, 15 mars, 1er avril.

— Faure (Gabriel). — Le modèle du *Médecin de Campagne*. — *Les Humanités*, juillet 1951.

— Figueiredo (Fidelino de). — B. de cór (Variaçoes sobre a critica da *Comédie Humaine*). — *Estudios franceses.*

— Goldscheider (Cécile). — La genèse d'une œuvre : le B. de Rodin. — *Revue des Arts*, mars.

— Hytier (Jean). — B. et Sainte-Beuve : une haine littéraire. — *Estudios franceses.*

— Lèbre (Enrique). — Universalidad de B. — *Estudios franceses.*

— Pénard (Jean). — A propos d'une chanson du *Père Goriot* [le Rondo de Joconde]. — *Estudios franceses.*

— Peyre (Henry). — Présence de B. — *Estudios franceses.*

— Weelen (J.-E.). — B. avant Vendôme. — *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois*, 1951.

— Zaleski (Zygmunt L.). — B. entre la Pologne et la Russie. — *Revue des travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques*, 1er semestre 1951.

Baudelaire (Ch.). — * White (Max). — Les jardins de minuit : le roman de B. — Hachette, 1950.

— Auerbach (Eric). — B.'s *Fleurs du Mal* und das Erhabene. — [In] * Vier Untersuchungen der Französischen Bildung, Bern, 1951.

— Crépet (Jacques) et Pichois (Claude). — B. à Honfleur. Une visite à la « maison-joujou ». — *Le Figaro Littéraire*, 12 avril.

— Crépet (Jacques) et Pichois (Claude). — Petites énigmes baudelairiennes [I. Un ami inconnu de B. ? Félix d'Amoreux, dit Jules de Saint-Félix. — II. B. au « Moniteur de la Cordonnerie ». — III. L'exemplaire des « Fleurs du Mal » dédicacé à Félix Bracquemond]. — *Mercure de France*, juillet.

— Kunel (Maurice). — Armand Rassenfosse, B. et *Les Fleurs du Mal*. — *La Vie wallonne*, 1er trimestre.

— Roudiez (Léon S.). — A new B. letter [à Philoxène Boyer, 15 mai 1860 ?]. — *Modern Language Notes*, April.

— Voir : *Crépet (Jacques)*, *Sainte-Beuve.*

Bloy (L.). — * L. B. — A son ami André Dupont. Lettres de 1904 à 1916, précédées de quelques pages de Jeanne Boussac-Termier. — Marcel Astruc, 18 bis, rue du Général-Gouraud, Meudon ; 38, rue Falguière, Paris, 1952.

— * L. B. — Lettres intimes. Introduction de Léopold Levaux. — Paris, Marcel Astruc, 1952.

— Lettre inédite de L. B. à Henry de Groux, 19 avril 1890. — *Carrefour*, 12 mars.

— Croix (Robert de la). — [Sur l'exposition L. B. à la galerie Jean Loize]. — *Carrefour*, 12 mars.

Bonald. — Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Bourges (E.). — * Buzzini (Louis). — E. B. — Paris, Paul Mourouzy, 151, rue de Grenelle.

— Arnoux (Alexandre). — E. B. franchit aujourd'hui le cap du siècle. — *Les Nouvelles Littéraires*, 27 mars.

— Billy (André). — Pour le centenaire d'E. B. — *Le Figaro Littéraire*, 22 mars.

— Delacour (André). — E. B. — *Rolet*, 3 avril-1er mai.

— Dumay (Raymond). — E. B. — *La Gazette des Lettres*, 15 mars.

— Haloche (Maurice). — Le centenaire d'un disciple de Flaubert méconnu : E. B. — *Le Thyrse*, 1er mai.

— Lebois (André). — Les tendances du symbolisme à travers l'œuvre d'E. B. — *Le Crépuscule des Dieux*, d'E. B. ; édition critique [résumé de thèses]. — *Annales de l'Université de Paris*, janvier-mars.

Brizeux (J.-A.). — Jobit (Pierre). — Une amitié de B. [Charles Gaudichaud-Beaupré]. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, janvier-février.

Céard (H.). — Voir : *Flaubert (G.)*, *Goncourt (J. de).*

Champfleury. — Voir : *Musset* (*A. de*).

Chateaubriand. — * C. — *Atala. René.* A new translation [with introduction] by Erving Putter. — Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1952.

— * Andlau (B. d'). — C. et *Les Martyrs.* Étude de genèse. — J. Corti, 1952.

— * Dollot (René). — C. à Trieste, 1806 (Bibliothèque internationale et diplomatique). — Éd. A. Pédone, 1952.

— * Syndicat d'initiative de Savigny-sur-Orge. Exposition Chateaubriand. 150e anniversaire du *Génie du Christianisme.* 19-27 avril 1952 [Catalogue]. — Savigny-sur-Orge, impr. Bécel.

— Laulan (Robert). — C. à Trieste [d'après les travaux de R. Dollot et Incontrera]. — *Mercure de France*, juin.

— Michel (François). — Sur quelques amis de C. A propos d'une lettre inédite, 21 décembre 1810 [le Mis et la Mise de Talaru ; Philippe de Courtivron, — proposé comme destinataire de la lettre ; — Faget de Baure]. — *Revue des sciences humaines*, janvier-mars.

— Vallery-Radot (Dr Pierre). — Les maladies de C. — *Histoire de la médecine*, juin 1951.

— Un débat entre la Société Chateaubriand et la Galerie Charpentier [sur un portrait de C., Girodet, Rome 1791]. — *Le Figaro Littéraire*, 29 mars.

Constant (B.). — * B. C. — Lettres à Bernadotte. Sources et origine de l'esprit de conquête et de l'usurpation. Publiés par Bengt Hasselrot (Textes littéraires français). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1952.

— * Hasselrot (Bengt). — Nouveaux documents sur B. C. et Mme de Staël. — Copenhague, E. Munksgaard, 1952.

— B. C. — Pages inédites de ses *Journaux intimes.* Introduction d'Alfred Roulin. — *Revue de Suisse*, 30 avril.

— Briquet (Pierre E.). — Du nouveau sur B. C. — *La Gazette de Lausanne*, 23-24 février.

— Kohler (Pierre). — C. R. de : B. Constant, *Cécile* (Paris, 1951). — *Erasmus*, 25 février.

— Leuilliot (Paul). — B. C. en Alsace. Politique et finances. Avec des lettres inédites [Tiré à part]. — *Revue d'Alsace*, 1950-1951.

— Simon (Joseph). — B. C. en Alsace. — [In] *Études haguenauiennes*, 1948.

Coppée (Fr.). — Voir : *Samain* (*A.*).

Corbière (T.). — Chassé (Charles). — Qui a prétendu que T. C. était mort fou ? — *Nouvelle Revue de Bretagne*, janvier-février.

Courier (P.-L.). — Auerbach (Eric). — P.-L. C. — [In] * Vier Untersuchungen zur Geschichte des Französischen Bildung, Bern, 1951.

— Croce (B.). — P.-L. C. — *Quaderni della Critica*, settembre 1950.

Cousin (V.). — Bonnerot (Jean). — V. C. bibliophile. — *Bulletin du Bibliophile*, no 2.

Curel (Fr. de). — Schneider (Édouard). — En chassant avec F. de C. — *La Revue*, 15 avril.

Daudet (Alph.). — Voir : *Margueritte* (*P.*).

Desprez (Louis). — Voir : *Zola* (*Émile*).

Du Camp (M.). — Voir : *Flaubert* (*G.*).

Dumas (A.) père et fils. — * Saunders (Edith). — The prodigal father. D. père et fils and « The Lady of the camellias ». — London, Longmans, Green and Cr, 1951.

— Franchini (Raffaello). — Con D. père nella Napoli felice. — *Letterature moderne*, luglio-agosto 1951.

Flaubert (G.). — Bac (Ferdinand). — Souvenirs sur F. racontés par sa nièce Caroline. — *Les Amis de Flaubert*, 1951, nº 2.

— Brosset (Georges). — Est-ce bien en Égypte (1850) que F. a conçu le projet d'écrire *Madame Bovary* ? — *Les Amis de Flaubert*, 1951, nº 2.

— Buck (Stratton). — The chronology of the *Education sentimentale*. — *Modern Language Notes*, February.

— Dumesnil (René). — G. F. et Henry Céard. — *Le Monde*, 12 mars.

— Heuzey (Jacques). — Le costume de Salammbô. — *Les Amis de Flaubert*, 1951, nº 2.

— Lacoste (Paul). — Les enfants dans la documentation et l'œuvre de G. F. — *Les Amis de Flaubert*, 1951, nº 2.

— Pichois (Claude). — Le procès de *Madame Bovary*. Un magistrat à réhabiliter. — *L'École*, 29 mars.

— Pommier (Jean) et Digeon (Claude). — Du nouveau sur F. et son œuvre [L'amitié de F. et de M. Du Camp. Autour de *Mme Bovary*, d'après les archives de Chantilly]. — *Mercure de France*, mai.

— Pommier (Jean). — Petite note sur *Madame Bovary*. Images et romans. — *Les Amis de Flaubert*, 1951, nº 2.

— Spencer (Philip). — F. en Angleterre. — *Les Amis de Flaubert*, 1951, nº 2.

— Toutain-Revel (Jacques). — Le centenaire de *La Bovary*. — *Les Amis de Flaubert*, 1951, nº 2.

— Cinq lettres inédites de G. F., dont quatre à « l'excellent père Maury » — Alfred Maury [sur la documentation de F. pour *Salammbô*, l'*Éducation sentimentale*, la *Tentation de Saint-Antoine*]. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

France (A.). — Busser (Henri). — A. F. aimait-il la musique ? — *Le Lys Rouge*, nº 51, printemps 1951.

— Descaves (Pierre). — A. F., critique littéraire. — *Le Lys Rouge*, nos 54-55, printemps-été.

— Levaillant (Jean). — L'hellénisme d'A. F. [c.-r. du livre de L. B. Walton]. — *Le Lys Rouge*, nos 54-55, printemps-été.

— A. F. à Quiberon. — *Le Lys Rouge*, nos 54-55, printemps-été.

— Voir : *Proust (M.)*.

Gasparin (Mme de). — Barbey (Frédéric). — Un voyage de Valérie de G. (1833). — *Journal de Genève*, 18-19 mai.

Gautier (Th.). — * Matoré (Georges). — Le vocabulaire de la prose littéraire de 1833 à 1845. Th. G. et ses premières œuvres en prose. — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1951.

Ghil (R.). — Voir : *Philippe (Ch.-L.)*.

Gobineau (Cte de). — * Cte de G. — Lettres persanes, publiées par A.-B Duff. — Boivin, 1952 [tiré à part de la *Revue de Littérature comparée*, janvier-mars, avril-juin].

— Molé (M.). — Un poème persan du comte de G. [*Ferydoun*, Ms. 3498, Bibl. Nat. et Univ. de Strasbourg]. — *La Nouvelle Clio*, mars-avril.

Goncourt (E. et J. de). — Dédéyan (Charles). — Les G. juges de Diderot et de Voltaire. — *Droit et Liberté*, 1er avril.

— Ragghianti (Carlo L.). — I G. e il teatro. — *Letterature moderne*, luglio-agosto 1951.

— Randal (Georges). — Pour mieux connaître M. de G. [lettres inédites de J. de G.]. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

— Voir : *Huysmans* (*J.-K.*).

Heredia (**J.-M de**). — Moore (Ernest R.). — José María H. in New York, 1824-1825. — *Symposium*, November 1951.

— Voir : *Villiers de l'Isle-Adam*.

Hugo (**V.**). — * V. H. Œuvres complètes. T. 16 [*Marie Tudor. Angelo. La Esmeralda.* Lettres à Sainte-Beuve. Lettres aux enfants. Lettres à divers]. T. 17 [*Ruy Blas. Les Burgraves. Torquemada*]. — Givors, A. Martel, 1952.

— * La vie de V. H. racontée par V. H. Textes rassemblés par Claude Roy. — Julliard, 1952.

— * V. H. Souvenirs personnels (février 1848-décembre 1851), réunis et présentés par Henri Guillemin. — Gallimard, 1952.

— * V. H. — Pages illustrées. Commentaire par Émile Abry et Paul Crouzet (Grands écrivains de France illustrés). — Didier, 1952.

— * Aragon. — H. poète réaliste (Coll. « Problèmes »). — Éditions sociales, 1952.

— * Boussel (Patrice) et Dubois (Madeleine). — De quoi vivait V. H. ? Présenté par Henri Guillemin (Coll. « De quoi vivaient-ils » ?). — Éd. des Deux-Rives, 1952.

— * Célarié (Henriette). — V. H. amoureux (Coll. « Plaisir de l'histoire »). — Grasset, 1952.

— * Heugel (Jacques). — Essai sur la philosophie de V. H., suivi de réflexions sur le même thème. — C.-Lévy, 1952.

— * Perche (Louis). — V. H. (Poètes d'aujourd'hui, N° 27). — P. Seghers, 1952.

— * Ville de Paris. Maison de V. H. Enfance et jeunesse de V. H. [Catalogue de l'exposition]. Mai 1952. Préface de Jean Sergent. — Maison de V. H., 1952.

— * Avez-vous lu V. H. ? Anthologie poétique commentée par Aragon. — Les Éditeurs français réunis, 1952.

— Cinq lettres inédites de V. H. [à Charles Nodier, Marie Mennessier-Nodier et Emmanuel M.-N.], présentées par Pierre-Georges Castex. — *Le Monde*, 14 mai.

— Albouy (Pierre). — V. H. — Toute-puissance et humilité du poète. — *Europe*, février-mars.

— Albouy (Pierre), Kanapa (Jean) et Leclerc (Guy). — H. vivant. — *La Nouvelle Critique*, mars.

— Aragon. — H. vivant [discours prononcé au Comité national des Écrivains, le 1er mai 1952]. — *Europe*, février-mars.

— Arhweiler (Alice). — Les deux Espagnes de V. H. — *Europe*, février-mars.

— Baüer (Gérard). — V. H. était-il musicien ? — *Le Journal musical français*, 1er mai.

— Bertaut (Jules). — Les amours dramatiques de Sophie H. — *Le Figaro Littéraire*, 19 avril.

— Besnier (Charles). — V. H., poète de l'enfance. — *L'École et la Vie*, 29 mars.

— Bombois (E.). — Les fréquentations médicales de V. H. La médecine dans l'œuvre de V. H. — *Le Progrès médical*, 10 mars.

— Boudry (Robert). — H., amant de la réalité. — *Europe*, février-mars.

— Boutang (Pierre). — Quand le Songeur eut les cent cinquante ans.

I. Le royaume enfantin du verbe. II. Le Songeur et son épouvante. — *Aspects de la France*, 29 février, 7 mars.

— Braive (M.). — V. H. photographe amateur [d'après l'album de Paul Meurice, coll. G. Sirot]. — *Photo-France*, mai.

— Brochon (Pierre). — V. H. et la chanson populaire. — *Europe*, février-mars.

— Bruyelle (Roland). — Le Théâtre de V. H. L'histoire, les caractères et le drame dans *Ruy Blas* et *Hernani*. — *Nouvelle Revue Pédagogique*, 1er janvier, 1er-15 février.

— Cachin (Marcel). — V. H. de 1848 à 1851. — *La Pensée*, mars-avril.

— Calvet (Mgr Jean). — H. poète. — *L'Enseignement chrétien. Studia*, avril.

— Claude (André). — Un cousin germain de V. H., principal du collège de Neufchâteau. — *L'École vosgienne*, nº 2.

— Cohen (Marcel). — Autour de la révolution romantique et de ses conséquences pour la phrase française. — *Europe*, février-mars.

— Couvreur (Jean). — L'enfance et la jeunesse de V. H. [à l'exposition du Musée V. H.]. — *Le Monde*, 7 mai.

— Crouzet (Paul). — Pour qui l'enseignement de V. H. ? — *Europe*, février-mars.

— Denis (Léon). — V. H. et les « Raps ». — *Revue Spirite*, mars-avril.

— Dupuy (Aimé). — L'enfant, vu par V. H. — *Journal des professeurs de l'Enseignement du second degré*, 19 avril.

— Dupuy (Aimé). — V. H. et l'École Normale Supérieure. — *L'Éducation Nationale*, 6 mars.

— Éluard (Paul). — H. poète vulgaire [discours prononcé à Moscou]. — *Les Lettres Françaises*, 13 mars.

— Escholier (Raymond). — « V. H., l'homme... », avec des inédits. — *Les Œuvres Libres*, mai.

— Escholier (Raymond). — V. H. a-t-il connu la faute d'Adèle ? — *Opéra*, 26 mars.

— Fonsny (Joseph). — Le 26 février 1802, naissait V. H... — *Droit et Liberté*, 1er avril.

— Gmelin (Hermann). — V. H. Gedicht-Interpretationen. — *Die neuphilologische Zeitschrift*, H. 1, 2.

— Gregh (Fernand). — « H., hélas ! ». — *Europe*, février-mars.

— Gregh (Fernand). — V. H. — *L'Éducation Nationale*, 6 mars.

— Carnet inédit de V. H. [séjour à Lausanne et voyage en Suisse, 1869], présenté par Henri Guillemin. — *Gazette de Lausanne*, 23-24 février.

— Guillemin (Henri). — L'homme des *Misérables* [document inédit]. — *L'Éducation Nationale*, 6 mars.

— Guillemin (Henri). — H. et son poème *Dieu* (Vers inédits). — *Europe*, février-mars.

— V. H. Lettres inédites [1861-1870], publiées par Henri Guillemin. — *La Table Ronde*, avril.

— Lettres inédites de V. H. [à Paul Meurice et Auguste Vacquerie], publiées par Henri Guillemin. — *Journal de Genève*, 23-24, 30-31 mars.

— Guillemin (Henri). — Un document inédit. V. H. en 1885 [communiqué par Jean Hugo]. — *France-Illustration*, 26 avril.

— Guimbaud (Louis). — Juliette Drouet avant V. H. — *Europe*, février-mars.

— Hellens (Franz). — H. le fantastique. — *Europe*, février-mars.

— Jamati (Paul). — Défense du théâtre de V. H. — *Europe*, février-mars.

— Kédros (André). — V. H. et la Grèce. — *Europe*, février-mars.

— Kemp (Robert). — La bataille d'*Hernani*. — *France-Illustration*, 8 mars.

— Klein (Paul). — Une méprise de V. H. ? *Colocasia* (préface des *Orientales*, avec remarques de M. Levaillant). — *Le français moderne*, avril.

— Lacroix (G.). — Trois aspects de l'imagination chez V. H. — *Nouvelle Revue Pédagogique*, 1er mars.

— Larguier (Léo). — En relisant *Les Contemplations* [inédit]. — *Hommes et Mondes*, avril.

— Levaillant (Maurice). — La crise mystique de V. H. à Jersey. — *La Revue*, 15 mai, 1er juin.

— Levaillant (Maurice). — Le vrai V. H. — *Europe*, février-mars.

— Luce (Gaston). — V. H., le poète des dolmens. — *La Revue Spirite*, mars-avril.

— Maurois (André). — Un poète d'avenir. — *Revue de Paris*, avril.

— Moreau (Pierre). — Situation actuelle de V. H. — *Cahiers français d'information*, 1er mars.

— Nicollier (Jean). — Actualité du théâtre de V. H. — *La Gazette de Lausanne*, 23-24 février.

— Nikolaev (V.). — V. H. (1802-1885). — *La Littérature soviétique*, février.

— Noaro (Jean). — V. H. et les manuels du second degré. — *Europe*, février-mars.

— Palméro (Jean). — V. H. et l'école [suivi de : V. H. et l'enfance. Textes recueillis par Claude Roy]. — *L'Éducation Nationale*, 6 mars.

— Pagosse (Roger). — V. H. et le socialisme. — *Revue socialiste*, mars.

— Perrin (André). — Quelques lettres inédites de V. H. [à Charles Magnin]. — *Bulletin du Bibliophile*, nos 2 et 4.

— Rat (Maurice). — « D'un sang breton et lorrain à la fois... ». — *L'Éducation Nationale*, 6 mars.

— R. M. — Les ancêtres vosgiens de V. H. — *L'École vosgienne*, no 1.

— Rogissart (Jean). — V. H. dans les Ardennes. — *Europe*, février-mars.

— Roy (Claude). — L'intelligence de H. — *L'Éducation Nationale*, 6 mars.

— Roy (Claude). — Notes sur la lecture des poètes nommés V. H. — *Europe*, février-mars.

— Sadoul (Georges). — V. H. et le cinéma. — *Europe*, février-mars.

— Saurat (Denis). — *Les Misérables*. — *Europe*, février-mars.

— Schaffer (Aaron). — Mme V. H. in the poetry of Auguste Vacquerie. — *Modern Language Notes*, March.

— Sergent (Jean). — V. H. à Guernesey. — *L'Événement*, 1er mars.

— Truchet (Jacques). — Étude sur la structure de *La Fin de Satan*. — *L'Information Littéraire*, mars-avril.

— Ugolini (Amedeo). — V. H. et l'Italie. — *Europe*, février-mars.

— Vercors. — *Quatre-vingt-treize*. — *Europe*, février-mars.

— Venzac (Chanoine Géraud). — H. chrétien ? — *L'Enseignement chrétien. Studia*, avril.

— Vier (Jacques). — En marge du 150e anniversaire de V. H. [I. V. H., Franz Liszt et la comtesse d'Agoult d'après des documents inédits : lettres inédites de V. H. II. Plaidoyer pour *Ruy Blas*]. — *L'École*, 15 mars.

— Hommage à V. H. — *L'Éducation Nationale*, 6 mars.

— V. H. a cent cinquante ans. — *Europe* [no spécial], février-mars.

— Le 150e anniversaire de V. H. dans le monde [Ilya Ehrenbourg, « Le grand écrivain de la France... », etc.]. — *Les Lettres Françaises*, 6 mars.

— Le théâtre de V. H., source d'enthousiasme de la jeunesse française [M. Rostand, E. Sée, R. Kemp, R. Fauchois, Mary Marquet, J. Yonnel]. — *Les Lettres Françaises*, 10-17 avril.

— L'évolution poétique de V. H. [résumé des dernières leçons d'un cours

de M. Teynier]. — *Bulletin de l'Institut français de Copenhague*, avril.

Huysmans (J.-K.). — * Letters (F. J. H.). — J.-K. H. A study. — Westmead, St-Vincent's Boys'Home, N. S. W., Australia (s. d.).

— H. et l'abbé Mugnier à Saint-Thomas d'Aquin, 28 mai 1891-28 mai 1951 [par A. Mousset, le chanoine François Guédon, l'abbé Philippe Bertault, le chanoine Pasteau, Me Maurice Garçon, Pierre de Gaulle et S. Exc. Mgr Feltin]. — *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, nº hors-série, 1952.

— Baldick (R. A. E.). — H. and the Goncourts. — *French Studies*, April.

— Casnati (Francesco). — Intorno a H. — *Vita e Pensiero*, ottobre 1951.

— Daoust (Joseph). — Une page d'histoire littéraire et religieuse. J.-K. H. et *Sainte Lydwine de Schiedam* [documents inédits]. — *Mélanges de science religieuse*, mai.

— Jacquinot (Jean). — Contesse, prototype de « Carhaix », sonneur de *Là-Bas*. — *Les Amis de Saint-François*, février-avril.

— Michiels (Dom), O. S. B. — La liturgie dans la foi d'un converti : J.-K. H. — *Questions liturgiques et paroissiales* (Louvain), juillet-août.

— Villetard (Chanoine Henri). — J.-K. H. Souvenirs et quelques lettres [cinq lettres inédites, 1896-1901]. — *Le Lutrin* (Genève), nº 4, 1949.

— Lettre de Rachilde à J.-K. H., [6 février 1898, après l'envoi d'*En Route*]. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Jacquemont (V.). — Dix-sept lettres à Stendhal de V. J. (1801-1832). Avec une introduction de Charles Moulin. — *Les Belles Lectures*, 15-31 mars.

Laforgue (J.). — * Durry (Marie-Jeanne). — J. L. Avec choix de poèmes, bibliographie, dessins, portraits, fac-similés, textes inédits (Poètes d'aujourd'hui. 30). — P. Seghers, 1952.

— Durry (M.-J.). — Les débuts littéraires de J. L. — *Médecine de France*, nº 32, 1952.

— Durry (M.-J.). — J. L. et les hydropathes. — *Gazette des Lettres*, 15 avril.

— Durry (M.-J.). — Sur l'art de J. L. — *Annales de l'Université de Paris*, janvier-mars.

Lamartine (A. de). — Balmelle (Marius). — L. et son séjour à Mende en 1850. II [lettres inédites de L. à son beau-frère, le comte de Ligonnès]. — *Bulletin trimestriel de la Société des lettres, sciences et arts du département de la Lozère*, 1er-2e semestres 1951.

— Guillemin (Henri). — L. et son *Voyage en Orient* (documents inédits). — *Dialogues*, avril.

— Vier (Jacques). — La religion de L. — *L'École*, 29 mars.

Lamennais (F. de). — Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Leconte de Lisle. — Bocquet (Léon). — Les sources d'inspiration des *Poèmes antiques*. — *L'Acropole*, avril.

Loti (P.). — P. L. — Journal intime. Feuilles inédites. — *Association internationale des amis de P. L.*, décembre 1951.

— P. L. — *Yvonne Lescure*. Acte III. — *Association internationale des amis de P. L.*, décembre 1951.

— Jousselin (L.-H.). — L'amitié chez L. — *Association internationale des amis de P. L.*, décembre 1951.

Maistre (J. et X. de). — * Laurent (Jules). — J. de M. L'homme, l'écrivain, le pédagogue, l'éducateur. — Monte-Carlo, Regain, 1951.

— Daniel-Rops. — Sur X. de M. Un sage. — *La Croix*, 4-5 mai.

— Gaillard (Cᵗ Émile). — Les relations de Saint-Réal avec les M. — *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie*, 1951.

Mallarmé (S.). — * Wais (Kurt). — M. Dichtung. Weisheit. Haltung. — Munich, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1952.

— Chassé (Charles). — Du nouveau sur M. — *Le Figaro Littéraire*, 26 avril.

— Luzi (Mario). — Hérodiade. — *Letterature moderne*, settembre-ottobre 1951.

— Luzi (Mario). — Tra *Igitur* e *Il Coup de Dés*. — *Trivium*, 1951, H. 3.

— Morrissette (Bruce A.). — Vance Thompson's plagiarism of Teodor de Wyzewa's articles on M. — *Modern Language Notes*, March.

— Voir : *Verhaeren* (*E.*).

Margueritte (P.). — Randal (Georges). — Un romancier qu'on devrait relire : P. M. [lettres inédites à Alph. Daudet]. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

Maupassant (G. de). — * Danilin (J.). — M. Aperçu critico-bibliographique [en russe]. — Moscou, 1951.

— * Cour d'appel de Rouen. Audience solennelle de rentrée du 2 octobre 1951. Discours de rentrée prononcé par M. le conseiller à la Cour Fouyé. G. de M. et les criminels. — Rouen, Impr. Commerciale, 1952.

— Alheinc. — La dernière aventure amoureuse de G. de M. — *Afrique*, mars-avril.

— Artinian (Artine). — M. and Gisèle d'Estoc : a warning. — *Modern Language Notes*, April.

— Dusiquet (R.). — M., sa vie et son œuvre [précédé de : Le centenaire de la naissance de G. de M., par G. Guibon]. — *Les Amys du Vieux-Dieppe*, 1950.

— Ginzburg (Leone). — G. de M. — *Belfagor*, 31 marzo.

— Goddard (N. G.). — M. and the English. — *French Studies*, January.

— Pinatel (Joseph). — La place de G. de M. — *L'École*, 26 avril.

— Voir : *Balzac* (*H. de*).

Mérimée (P.). — * P. M. — Morceaux choisis, par Jean Mallion et Maurice Parturier (La Littérature française illustrée). — M. Didier, 1952.

— * Parturier (Maurice). — Une amitié littéraire. P. M. et Ivan Tourguéniev (Bibliothèque variée). — Hachette, 1952.

— Lettres de P. M. à Ivan Tourguéniev, publiées par Maurice Parturier. — *Revue de Paris*, mai.

— Fahlin (Carin). — M. et Musset. — *Studio Neophilologica*, 1949, nº 2-3.

— Hamelin (Jacques). — M., inculpé et détenu. — *Hommes et Mondes*, mai.

— Henriot (Émile). — M. et Tourguéniev. — *Le Monde*, 23 juillet.

Meurice (Paul). — Voir : *Hugo* (*V.*).

Mistral (F.). — Chantavoine (Émilie). — Le *Poème du Rhône*, de M. — *Cahiers de l'Éducateur*, mai.

— Skipis (Sotiris). — F. M. et la Grèce. — *Revue d'Athènes*, mars-avril.

Musset (A. de). — * A. de M. — *Les Caprices de Marianne*. Mise en scène de Gaston Baty (Coll. « Mises en Scène »). — Éd. du Seuil, 1952.

— Gautier (J.-M.). — *Le Chandelier* et l'opinion de la critique, 1848-1850. — *Modern Language Notes*, February.

— Pageard (R.) et Pichois (Claude). — Une supercherie littéraire [un texte de Champfleury attribué à M. par la *Ilustración* de Madrid, 18 septembre 1852]. — *L'École*, 26 avril.

— Voir : *Mérimée* (*P.*).

Napoléon. — * Tomiche (N.). — N. écrivain. — A. Colin, 1952.

— Dunan (Marcel). — N. et Las Cases. — *Bulletin de l'Institut Napoléon*, janvier-avril.

Nerval (**G. de**). — * G. de N. — Œuvres [Poésies. Petits Châteaux de Bohême. Les nuits d'octobre. Promenades et souvenirs. Les Filles du Feu. La Pandore. Aurélia. Contes et facéties. Le marquis de Fayolle. Lettre à Jenny Colon. Correspondance.] Texte établi, annoté et présenté par Jean Richer (Bibl. de la Pléiade). — Gallimard, 1952.

— G. de N. — Drame et tragédie [publié dans l'*Artiste* du 7 avril 1844, recueilli dans *La Bohème galante*, non réimprimé]. Texte communiqué par Jean Richer. — *Revue théâtrale*, nº 19, 1952.

— Auriant. — *Histoire de la Reine du Matin et de Soliman, prince des génies* ou les extravagances de G. de N. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

— Lecomte-Bammens (Mary). — Analyse textuelle et explication littéraire (à propos du *El Desdichado* de G. de N.). — *Revue des Langues vivantes*, 1951, nº 4.

— Richer (Jean). — G. de N. et l'éternel féminin [lettre inédite, 7 mars 1854]. — *Arts*, 15-21 mai.

— Weber (Henri). — Explication de textes. G. de N. *Artemis*. — *L'Année Propédeutique*, nºs 3-4.

Nodier (**Ch.**). — Richer (Jean). — C. N., dériseur sensé. — *Mercure de France*, mai.

— C. N. — Ce pacte inouï... (*Le Voleur*, chapitre IV). — La plus petite des pantoufles, conte. — *Mercure de France*, mai.

— Voir : *Hugo* (*V.*).

Ollivier (**E.**). — Vier (Jacques). — La jeunesse d'E. O. (d'après des documents inédits). — *La Pensée catholique*, nº 21, 1952.

Péladan (**J.**). — Desbruères (Michel-François). — Situation actuelle de Joséphin P. — *France-Asie*, nº 58, mars 1951.

Proudhon (**P.-J.**). — Allen (Mary B.). — P.-J. P. in the Revolution de 1848. — *The Journal of modern history*, March.

Rebell (**H.**). — Primeraine (Herbert). — H. R. et les *Nuits chaudes du Cap français*. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

Renan (**E.**). — Voir : *Rimbaud* (*A.*).

Renard (**J.**). — Faucon (Louis). — Léon Blum et J. R. ou les débuts d'une amitié... — *Le Figaro Littéraire*, 5 avril.

Rimbaud (**A.**). — * Fusero (Clemente). — Vitae poesia di R. (« Corbaccio »). — Milano, Dall' Oglio editore, 1951.

— * Roulasky. — *Le Bateau Ivre* dans la poétique de R. — Centre de documentation universitaire, 1951.

— Etiemble. — De la psychiatrie en critique littéraire. — *Les Temps Modernes*, avril.

— Etiemble (René). — Le Mythe de R. Structure du mythe. — Genèse du mythe [résumé de thèses]. — *Annales de l'Université de Paris*, janvier-mars.

— Graaf (Daniel A. de). — A. R. a-t-il lu Renan ? — *Revue des Langues vivantes*, 1952, nº 2.

— Lemay (P.). — Un document sur les inédits de R. — *Le Progrès médical*, 10-24 août.

— Scarfe (Francis). — A stylistic interpretation of R. — *Archivum Linguisticum*, 1951, fasc. 2.

— A propos des vers inédits de R. [publiés dans le nº de *Vers inédits* du *Bateau Ivre*, observations de A. de Graaf]. — *Le Bateau Ivre. Bulletin des Amis de Rimbaud*, nº 9, mars.

— Sur la date de composition des *Illuminations*. — *Le Bateau Ivre*, nº 9.

— Le portrait de R. par A.-J. Garnier. — *Le Bateau Ivre*, nº 9.

— Vieilles querelles [autour de R. : au sujet d'une lettre de A. Tian, fils du patron de R. à Aden, et de l'article de Mme S. Briet]. — *Le Bateau Ivre*, nº 9.

Rochefort (**H.**). — Maurevert (Georges). — Gentilshommes de lettres. H. R. — *Le Fureteur*, mai.

Romantisme. — Dard (M.). — Le mouvement des idées à Besançon à l'époque romantique. — *Bulletin de la Fédération des sociétés savantes de Franche-Comté*, 1951, nº 1.

Saint-Félix (**Jules de**). — Voir : *Baudelaire.*

Sainte-Beuve. — Dresch (Joseph). — Heine et S.-B. — *Les Langues modernes*, janvier.

— Pichois (Claude). — S.-B. et Baudelaire. — *L'École*, 19 avril.

— Voir : *Balzac* (*H. de*).

Samain (**A.**). — A. S. — Lettre à François Coppée [15 avril 1896, pour le remercier d'un article du *Journal* sur l'*Aphrodite* de P. Loüys]. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

Sand (**G.**). — * Toesca (Maurice). — Une autre G. S., d'après de nombreux documents inédits. — Plon, 1952.

— Billy (André). — G. S., l'Académie et Napoléon III. — *Le Figaro Littéraire*, 5 avril.

— Poli (A.). — G. S. e i secondi romantici italiani. — *Convivium*, 1951, 2.

— Ternois (René). — G. S. — *L'Éducation Nationale*, 3 avril.

Sarcey (**F.**). — Auvray (Émile). — Commémoration du 50e anniversaire de F. S. [26 mai 1949]. — *Les Amis du Hurepoix et des arts de l'Yveline*, 14e bulletin, 1952.

Staël (**Mme de**). — Girard (Marcel) et Ullrichová (Maria). — Mme de S. et le prince de Ligne d'après des documents inédits. — *Revue de Littérature comparée*, janvier-mars.

— Lullin de Châteauvieux (Mme). — Souvenirs. Chez la baronne de S. [communiqué par Mlle A. de Budé]. — *Journal de Genève*, 9-10 septembre.

Stendhal. — * Alciatore (Jules C.) — S. et Helvétius. Les sources de la philosophie de S. — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1952.

— * Martineau (Henri). — Le cœur de S. Histoire de sa vie et de ses sentiments. * 1783-1821. — A. Michel, 1952.

— Dédéyan (Charles). — S. et le Risorgimento dans *La Chartreuse de Parme*. — *Revue de Littérature comparée*, avril-juin.

— H. M. — Petites notes stendhaliennes [Le consul victime de l'ambassadeur : notes critiques à propos du discours de W. d'Ormesson, publié dans *Aurea Parma*, juillet-septembre 1951, et dans le *Figaro Littéraire*, 29 décembre 1951]. — *Le Divan*, avril-juin.

— Michel (François). — Un mélomane ami de S., Bérenger de Labaume. — *Le Divan*, avril-juin.

— Un peu de nouveau sur S. et la politique pontificale [notes de F. Michel sur les articles du P. de Bertier dans *La Croix*]. — *Le Divan*, avril-juin.

— Pichois (Claude). — Petite contribution à l'histoire du stendhalisme [Ch. Monselet, Émile Chasles, E.-D. Forgues, Ch. Yriarte, E. Montégut, Ch. Asselineau, etc.]. — *Le Divan*, avril-juin.

— Saintville (G.). — S. et l'édition de 1806 des Œuvres de Vauvenargues. — *Bulletin du Bibliophile*, 1952, nº 2.

— Voir : *Jacquemont* (*V.*), *Saint-Simon*.

Tocqueville (**A. de**). — * A. de T. — Œuvres complètes. Édition définitive publiée sous la direction de J.-P. Mayer. Tome II. *L'Ancien Régime et la Révolution*. Introduction de Georges Lefebvre. — Gallimard, 1952.

— Gojat (Georges). — Les corps intermédiaires et la décentralisation dans l'œuvre de T. — Extrait de : * Libéralisme, traditionalisme, décentralisation (Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques, 31). — A. Colin, 1952.

— Leroy (Maxime). — T. est-il actuel ? — *Preuves*, juin.

Vacquerie (**Aug.**). — Voir : *Hugo* (*V.*).

Vanderbourg (**Ch.**). — Mortier (Roland). — Un « germanisant » sous l'Empire et la Restauration. Ch. V. (1765-1827). — *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1951, nº 4.

Verhaeren (**E.**). — * E. V. — A Marthe V. 219 lettres inédites, 1889-1916, présentées par René Vandevoir. — *Mercure de France*, 1952.

— Mabille de Poncheville (A.). — Les débuts de V. à Paris. Trois lettres inédites de Mallarmé. — *Revue générale belge*, mai.

Verlaine (**P.**). — Nadal (Octave). — L'impressionnisme verlainien. — *Mercure de France*, mai.

Vigny (**A. de**). — * Cesare (Raffaelle de). — A. de V. e l'Italia. Contributo bibliografico alla fortuna del V. in Italia [Estratto della rivista *Studi Urbinati*]. — Milan, De Silvestri, 1951.

— Bocquet (Léon). — Notes anciennes sur A. de V. — *Rolet*, 27 mars, 3, 10 avril.

— Lugli (Vittorio). — Carducci e De V. — *Letterature moderne*, luglio-agosto 1951.

— Mettra (Jacques). — De l'inquiétude romantique à l'angoisse existentielle. A. de V. et Albert Camus. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, mars.

Villiers de l'Isle-Adam. — [Trois] billets de V. de l'I.-A. à H. Cazalis. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

— Lettre de J.-M. de Heredia à Dumas fils, 11 mai 1889 [sur V. de l'I.-A.]. — *Quo Vadis*, mars.

Zola (**E.**). — * Robert (Guy). — *La Terre* d'É. Z. Étude historique et critique. — Les Belles Lettres, 1952.

— * Lettres inédites de Louis Desprez à É. Z. Introduction et notes de Guy Robert (Coll. d'histoire et de littérature françaises). — Les Belles Lettres, 1952.

— * Robert (Guy). — É. Z. Principes et caractères généraux de son œuvre. — Les Belles Lettres, 1952.

— Hemmings (F. W. J.). — The genesis of Z's *Joie de vivre*. — *French Studies*, April.

XXe SIÈCLE

Divers. — * Correspondance de Georg Brandes. Lettres choisies et annotées par Paul Krüger. Publié par la Société pour l'étude de la langue et

de la littérature danoises. I. La France et l'Italie [lettres de H. Taine, P. Bourget, E. de Goncourt, G. Clemenceau, Mme de Caillavet, A. France, J. Copeau, P. Claudel, R. Rolland, A. Rouveyre, P. Utrillo, A. Gide]. 2 vol. — Copenhague, Rosenkilde et Bagger, 1952.

— * Germain (André). — La Bourgeoisie qui brûle. Propos d'un témoin. 1890-1940 [Mme Delarue-Mardrus, R. de Gourmont, Mme de Noailles, M. Barrès, le salon de Mme Muhlfeld, P. Valéry, A. Gide]. — Sun, 1951.

— * Papini (Giovanni). — Passato remoto. 1885-1914 [souvenirs sur Bergson, R. de Gourmont, Péguy, Sorel, R. Rolland]. — Firenze, L'Arco, 1948.

— Flasche (Hans). — Die französische Literaturkritik von 1900 bis 1950. — *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, Januar.

— Guth (Paul). — Philippe Soupault et le surréalisme. — *Revue de Paris*, mai.

— Porel (Jacques). — De Max Jacob à Jean Giraudoux (Souvenirs). — *Revue de Paris*, avril.

Théâtre. — * Doisy (Marcel). — Le théâtre contemporain. — Bruxelles, Les Lettres Latines, 1952.

— Rouché (Jacques). — Copeau, Dullin, Jouvet au Théâtre des Arts. — *La Revue*, 1er avril.

Aeschiman (Paul). — P. A. — Poèmes. Introduction de Gilbert Trolliet. Notes de Christian Coke [1886-1952]. — *Revue de Suisse*, nº 7, 30 avril.

Alain. — Debauve (J.-L.). — Le professeur A. en Bretagne [à Pontivy, 1892-1893, à Lorient, 1893-1899. A. journaliste à la *Dépêche de Lorient*]. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, janvier-février.

— Maurois (André). — Un grand professeur : A. — *L'Éducation Nationale*, 13 mars.

— Segura (Enrique). — A. — *Cuadernos de literatura*, t. VIII, nos 22-24, julio-diciembre 1950.

Apollinaire (G.). — * G. A. — Textes inédits, avec une introduction de Jeanine Moulin (Textes littéraires français). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1952.

— G. A. — Trois poèmes inédits. — *Revue de Suisse*, nº 7, 30 avril.

— Des inédits d'A., publiés par Jeanine Moulin. — *Les Nouvelles Littéraires*, 8 mai.

— Billy (André). — Blaise Cendrars à la radio [sur G. A.]. — *Le Figaro Littéraire*, 24 mai.

— Breuning (L.-C.). — A. et Annie Playden. — *Mercure de France*, avril.

— Champigny (Robert). — Le temps chez A. — *P. M. L. A.*, March.

— Droz (E.). — Les ancêtres suisses de G. A. — *Revue de Suisse*, nº 7, 30 avril.

— Moulin (Jeanine). — A. et le futurisme. — *Revue de Suisse*, nº 7, 30 avril.

Artaud (A.). — Lettre inédite d'A. A. à André Breton [14 janvier 1947]. — *Le Soleil noir. Positions*, nº 1, février.

— Bouloc (Denys-Paul). — A. A. à Rodez. — *Périples. Revue de la Méditerranée*, janvier.

Barrès (M.). — * Frandon (Ida-Marie). — L'Orient de M. B. Étude de genèse (Société de publications romanes et françaises, XXXV). — E. Droz, Genève ; Lille, Giard, 1952.

— Godfrin (Jean). — Lettres inédites de M. B. présentées par Me André Gardot [à Henri de Vernéville, 1886-1888 ; à Me Gardot, 1905 ; à G. d'An-

nunzio, 1911-1912, — résumé d'une communication à l'Académie de Stanislas, 1er juin 1950]. — *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1949-1950 [1951].

— Chassé (Charles). — Le premier état des *Huit jours chez Renan* est antérieur au voyage de B. en Bretagne. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, mars-avril.

— Frandon (Ida-Marie). — Recherches sur les « Assassins » et les « Danseuses mystiques » dans *Une Enquête aux Pays du Levant* de M. B. [résumé de thèse]. — *Annales de l'Université de Paris*, janvier-mars.

Bergson (**H.**). — Savioz (Raymond). — Intellectualisme et intuition bergsonienne. — *Revue philosophique*, avril-juin.

Bernanos (**G.**). — * Nostitz (Oswald von). — G. B., Leben und Werk. — Spire, Pilger-Verlag, 1951.

— * G. B. — Unbeugsame Schar (Pages choisies). Trad. et notes de O. von Nostitz. — Zürich, Die Arche, 1951.

Bernard (**J.-M.**). — Martineau (Henri). — J.-M. B. et Paul Léautaud. — *Le Divan*, avril-juin.

Blum (**L.**). — Voir : *Renard* (*J.*).

Brasillach (**R.**). — R. B. — Noël de la zone. Poème inédit [écrit vers 1934]. — *Cahiers des amis de Robert Brasillach*, nº 3, février.

— R. B. — Les caresses de la guerre selon Jean Giraudoux [inédit]. — *Cahiers des amis de R. B.*, nº 3.

— Lettres inédites de R. B. (novembre 1944). — *Cahiers des amis de R. B.*, nº 3.

Cadou (**René-Guy**). — * R.-G. C. — Hélène ou le règne végétal (1944-1948). — P. Seghers, 1952.

Chapon (**A.**). — Miomandre (Francis de). — Mort d'un humaniste [Albert C., fondateur de l'*Occident*, avec Adrien Mithouard]. — *Les Nouvelles Littéraires*, 13 mars.

Chartier (**Emile**). — Voir : *Alain*.

Crépet (**J.**). — Pichois (Claude). — J. C. — *Mercure de France*, avril.

— Pichois (Claude). — Un grand érudit : J. C. — *Bulletin du Bibliophile*, nº 3.

— Voir : *Baudelaire*.

Deubel (**L.**). — Reuillard (Gabriel). — L. D. commémoré en Italie [à Fiesole]. — *Le Monde*, 23 avril.

Drieu La Rochelle (**P.**). — * Andreu (Pierre). — D., témoin et visionnaire (Les Cahiers verts. Troisième série. 1). — Grasset, 1952.

Dullin (**Ch.**). — Salacrou (Armand). — C. D. joue *Patchouli* à l'Atelier. — *Biblio*, février.

Fargue (**L.-P.**). — Saget (Justin). — *Tancrède*. — *Combat*, 1er février.

Gide (**A.**). — * Lime (Maurice). — G., tel que je l'ai connu. Avec vingt lettres inédites. — R. Julliard, 1952.

— * Pierre-Quint (Léon). — A. G. — Stock, 1952.

— * Planche (Dr Henri). — Le problème de G. — P. Téqui, 1952.

— Cahier A. G. [par J. Schlumberger, L. Martin-Chauffier, Franz Hellens,

R. Martin du Gard, Etiemble, L.-P. Quint, L. Bopp, R. Mallet, R. Stéphane, R. Pauly, V. Misrahi, E. Lesaffre, J.-P. Beaujot, Camille Chavany, Claude Evrard, J.-M. Hennebert, J.-J. Thierry, etc.]. — *Prétexte*, nº 1, 15 février.

— Correspondance Rilke — G. [G., 6 juillet 1926, R., 10 juillet]. — *Les Lettres*, nos 14-16, 1952.

— Camilucci (M.). — A. G. tra Dio e Satana. — *Vita e Pensiero*, agosto 1951.

— Dazzi (Manlio). — Note in margine a un libro di G. [*Interviews imaginaires*, 1943]. — *Letterature moderne*, settembre-ottobre 1951.

— Lang (Renée). — Rilke et G. — *Les Lettres*, nos 14-16.

— Louria (Yvette). — Le continu latent du *Philoctète* gidien. — *The French Review*, April.

— Molitor (André). — Lettre à l'abbé Moeller à propos d'A. G. — *La Revue Nouvelle*, 15 février.

— Nadeau (Maurice). — A. G. et ses témoins. — *Les Temps Modernes*, avril.

— Natoli (Glauco). — A. G. *tel qu'en lui-même*. — *Il Ponte*, febbraio.

— O'Brien (Justin). — Additions to the G. Bibliography. — *The Romanic Review*, February.

— O'Brien (Justin). — G.'s *Nourritures terrestres* and Vergil's *Bucolics*. — *The Romanic Review*, April.

— O'Brien (Justin). — The barely posthumous G. — *The Saturday Review*, 22 March.

— Palá Berdejo (Dolores). — La música a través de un prisma estético (En torno a A. G.). — *Revista de ideas estéticas*, octubre-diciembre 1951.

— Pincherle (Marc). — G. et la musique. — *Le Journal musical français*, 13 mars.

— Voir : *Suarès* (*A.*).

Giraudoux (**J.**). — * J. G. — Les Contes d'un matin. Remarques préliminaires de L. Le Sage. — Gallimard, 1952.

— * J. G. — Visitations. — Éd. Grasset, 1952.

— * Le Sage (Laurence). — Metaphor in the nondramatic works of J. G. (University of Oregon monographs. Studies in literature and philology. Nº 6, January 1952). — Eugene, University of Oregon, 1952.

— J. G. — Ridicule et grandeur de l'auteur dramatique [Inédit]. — *Arts*, 24-30 avril.

— Alloo (Gustave). — J. G., magicien des lettres. — *France-Asie*, mars-mai 1951.

— Criticus. — Le style au microscope. J. G. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

— Le Sage (L.). — An early Danish model for J. G. J.-P. Jacobsen. — *Revue de Littérature comparée*, janvier-mars.

— Le Sage (L.). — G.'s German studies. — *Modern Language Quarterly*, September 1951.

— Vier (Jacques). — Deux pièces de J. G. : *L'Impromptu de Paris* ou les revendications du théâtre. *La Guerre de Troie n'aura pas lieu* ou résurrection de la tragédie. — *L'École*, 19 avril.

— Voir : *Brasillach* (*R.*), *Marivaux*.

Guillaumin (**E.**). — * Lanoizelée (Louis). — E. G. Avant-propos d'Édouard Peisson (Plaisir du Bibliophile). — Chez Maurice Pernette, 133, rue Raymond-Losserand, Paris, 1952.

— Gachon (Lucien). — E. G. — *Revue d'Auvergne*, nos 1-2.

— Gagnon (Camille). — E. G. (1873-1951). — *Bulletin de la Société d'émulation du Bourbonnais*, 3e trimestre 1951.

Jacob (**M.**). — * M. J. — Meditazioni religiose. A cura di Elvira Cassa Salvi. — Brescia, Morcelliana, 1952.

— Cassa Salvi (Elvira). — Appunti per una storia di M. J. [introduction à l'ouvrage précédent]. — *Humanitas*, gennaio.

— Garnier (François). — M. J., peintre. — *L'Actualité artistique*, 20 mars.

— Guillaume (Louis). — R. M. Rilke et M. J. conseilleurs poétiques. — *Les Lettres*, nos 14-16.

— Guilloux (Louis). — Absent de Paris [sur ses premières rencontres avec M. J.]. — *La Gazette des Lettres*, 15 mars.

Jaloux (**E.**). — Deletang-Tardif (Yanette). — Deux amitiés de Rilke [P. Valéry. — E. J.]. — *Les Lettres*, nos 14-16.

Jouvet (**L.**). — Ambrière (Francis). — Pierre Renoir [lettre inédite de L. J. à Pierre Renoir]. — *Les Annales-Conférencia*, avril.

— Roger (G.). — Érudition et esthétique : le témoignage de L. J. — *L'École et la Vie*, 3 mai.

Le Cardonnel (**L.**). — Sayabalian (K.). — L. Le C., poète catholique et penseur chrétien. — *Bulletin de l'Académie du Var*, 1951.

Mercier (**L.**). — * *Hélène Sorbiers*, roman. — Lyon, Éd. et Imprimeries du Sud-Est, 1952.

Mockel (**Albert**). — * Braun (Th.), Thiry (Marcel), Denis (Maurice) et Davignon (Henri). — Commémoration A. M. (26 mai 1951). — Bruxelles, Palais des Académies, Académie royale de langue et de littérature françaises, 1951.

Péguy (**Ch.**). — * C. P. — Par ce demi-clair matin. Suite et deuxième suite de *Notre Patrie*. Bernard-Lazare. — Hervé. — Théodore Reinach. — Textes inédits. — Gallimard, 1952.

— * C. P. — Das Mysterium der Hoffnung. Übertragen von Oswald von Nostitz. — Darmstadt-Frankfurt a. Main, Rütten und Loening Verlag [1951].

— * Onimus (Jean). — L'image dans l'*Ève* de P. Essai sur la symbolique et l'art de P. (Cahiers de l'Amitié C. P.). — Paris, 1952.

— * Onimus (Jean). — Incarnation. Essai sur la pensée de P. (Cahiers de l'Amitié C. P.). — Paris, 1952.

— C. P. — Note sur M. Brunetière [inédit]. — *La Table Ronde*, avril-mai.

— P. — Lettres à Romain Rolland, présentées par Auguste Martin. — *L'Amitié C. P. Feuillets mensuels*, no 25, mars ; no 26, juin ; no 27, juillet.

— C. P. — [Douze] lettres à Édouard Berth, B. Lazare, Louis Bompard, etc. — *L'Amitié C. P. Feuillets mensuels*, no 24, décembre 1951.

— Balibar-Charleux (Renée). — Sur la mémoire de l'enfance dans l'œuvre de P. — *L'Amitié C. P. Feuillets mensuels*, no 25, mars.

— Isaac (Jules). — Henri Boivin (1875-1951), suivi de : Le P. de notre jeune temps. — *L'Amitié C. P. Feuillets mensuels*, no 24, décembre 1951.

— Lardennois (Dr Henry). — Mes rencontres avec C. P. et Paulin Enfert à l'œuvre de « La Mie de Pain » de La Maison-Blanche. — *Bulletin de la Société médicale de Saint-Luc, Saint-Côme et Saint-Damien*, février.

— A. M. — Giovanni Papini aux *Cahiers de la Quinzaine* [traduit d'après le livre de P., « Passato remoto », 1948]. — *L'Amitié C. P. Feuillets mensuels*, no 26, juin.

— Mourre (Michel). — Les deux P. — *Aspects de la France*, 11 janvier.

— Tharaud (J. et J.). — Le souvenir de Georges Bellais [suivi de lettres de G. B., 1945-1950]. — *L'Amitié C. P. Feuillets mensuels*, no 24, décembre 1951.

— Yvon (Henri). — Souvenirs sur P. — *L'Amitié C. P. Feuillets mensuels*, nº 24, décembre 1951.

— L'anniversaire de la mort de P. [Bernard Guyon. — R. Secrétain : La voix de mémoire engloutie. — R.-P. H. — M. Féret, O. P. Force de P. — 9 septembre 1951]. — *L'Amitié C. P. Feuillets mensuels*, nº 24, décembre 1951.

— Témoignages et souvenirs de [Joseph Belle, Julien Benda, Étienne Burnet, Daniel Halévy, Lucien Leluc, J. Letaconnoux, Alfred Saffrey]. — *L'Amitié C. P. Feuillets mensuels*, nº 25, mars.

Philippe (**Ch.-L.**). — Détharé (Vincent). — Le souvenir de Ch.-L. P. [sur les manuscrits, livres et souvenirs de Ch.-L. P. conservés par sa nièce, Mme Pajault, à Bourges]. — *Le Berry républicain*, 30 novembre 1951.

— Gaulmier (Jean). — Note sur les poèmes inédits de Ch.-L. P. Contribution à l'histoire du symbolisme [lettre inédite de René Ghil, 27 septembre 1894]. — *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, avril.

Plisnier (**Charles**). — A. A. — C. P. — *Le Figaro Littéraire*, 26 juillet.

— Altman (Georges). — C. P., mon ami. — *Preuves*, août-septembre.

— Bernier (Armand). — C. P., poète. — *Le Thyrse*, 1er septembre.

— Caillet (Gérard). — C. P., écrivain de la liberté. — *France-Illustration*, 2 août.

— Culot (J.-M.). — C. P., homme de bonne volonté. — *Le Thyrse*, 1er septembre.

— L. E. [Luc Estang]. — C. P. — *La Croix*, 20-21 juillet.

— J. F. [Jean de Fabrègues]. — Sur la tombe de C. P., romancier catholique. — *La France catholique*, 1er août.

— Gascht (André). — C. P. et la mission du romancier. — *Le Thyrse*, 1er septembre.

— Kanters (Robert). — Sur la mort de C. P. Le militant, le renégat et le croisé. — *Carrefour*, 23 juillet.

— Kanters (Robert). — P. toujours vivant. — *Les Nouvelles Littéraires*, 24 juillet.

— Poulaille (Henry). — C. P. ou la mystique fervente. — *Arts*, 31 juillet-6 août.

— Sanvoisin (Gaëtan). — Adieu à C. P. — *Combat*, 19-20 juillet.

— Hommage à C. P. [par Paul Aloise de Bock, Edmond Buchet, Jean Roussel]. — *La Gazette des Lettres*, 15 août.

Proust (**M.**). — * M. P. — *Jean Santeuil*. Préface par André Maurois. 3 vol. — Gallimard, 1952.

— * M. P. — Lettres à une amie. [Recueil de quarante et une lettres inédites adressées à Marie Nordlinger, 1899-1908. Publié en 1942, à Manchester, Éditions du Calame]. — Éditions industrielles, techniques et littéraires, 1952.

— * Le Bidois (Robert). — L'inversion du sujet dans la prose contemporaine (1900-1950), étudiée plus spécialement dans l'œuvre de M. P. — Éd. d'Artrey, 1952.

— Adam (Antoine). — Le roman de P. et le problème des clefs. — *Revue des sciences humaines*, janvier-mars.

— Antonini (Giacomo). — Il capolavoro giovanile di P. — *La Fiera Letteraria*, 6 luglio.

— Arland (Marcel). — Les années d'apprentissage de P. — *Arts*, 10-16 juillet.

— Aulagne (Louis). — Les fées d'*A la recherche du temps perdu*. Introduction aux mythes proustiens. — *Psyché*, mai-juin.

— Brombert (V.-H.). — Le comique dans le roman de P. — *Letterature moderne*, novembre-dicembre 1951.

— Cordle (Thomas H.). — The role of dreams in *A la recherche du temps perdu*. — *The Romanic Review*, December 1951.

— Kanters (Robert). — Le petit et le grand œuvre de M. P. — *La Gazette des Lettres*, 15 juillet.

— Levaillant (Jean). — Note sur le personnage de Bergotte. — *Revue des sciences humaines*, janvier-mars.

— Mauriac (Claude). — *Jean Santeuil* de M. P. — *La Table Ronde*, août 1952.

— Riefsthal-Nordlinger (Marie). — Et voici les clefs du *Jean Santeuil* de M. P. — *Le Figaro Littéraire*, 14 juin.

— A propos de P. et la Bretagne [communication de H. Borgeaud]. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, juillet-août.

Radiguet (**Raymond**). — R. R. — Les Mariés de la Tour Eiffel [inédit]. — *Carrefour*, 7 mai.

— Gugenheim (Rosanna). — Une moderne *Princesse de Clèves*. — *Letterature moderne*, settembre-ottobre 1951.

— Jaco. — *Le Diable au corps* en Sorbonne [autour de la thèse de Keith Goesch]. — *Bulletin des Lettres*, 15 avril.

— Piatier (J.). — Une thèse sur R. R. [Keith Goesch]. — *Le Monde*, 20 mars.

— Salmon (André). — Un bon petit diable. — *Carrefour*, 7 mai.

Ramuz (**Ch.-F.**). — * Ch.-F. R. — Découverte du monde (Souvenirs d'enfance et de jeunesse). — Lausanne, Mermod, 1951.

Régnier (**H. de**). — Boyé (Maurice-Pierre). — Poésie d'H. de R. — *Rolet*, 8 mai.

Rivière (**J.**). — Flory (M^me^ J.). — Itinéraire de Jacques R. — *Le Semeur*, mars.

Rolland (**R.**). — Un jeune homme juge les maîtres. Fragments du *Journal* inédit de R. R., élève de l'École Normale Supérieure (1886-1889). — *Le Figaro Littéraire*, 26 avril.

— Lettres inédites échangées entre R.-M. Rilke et R. R. en 1913, suivi d'extraits inédits du *Journal* de R. R. — *Les Lettres*, n^os^ 14-16.

— Lettre inédite de R. R. à Henri Petit [10 novembre 1936]. — *Bulletin...*, mars.

— Université de Paris. Fonds R. R. Association des amis de R. R. — *Bulletin*, n° 19, mars [contient les pièces relatives à la constitution du Fonds R. R.].

— Béguin (Albert). — R. R. et l'Inde. — *Le Monde*, 8 mai.

— Voir : *Péguy* (*Ch.*).

Ruyters (**A.**). — Rodrigue (G.-M.). — André R. [1876-1952]. — *Le Thyrse*, 1^er^ mai.

Salonne (**M.-P.**). — Le Moign-Klipffel (M.-Th.). — Un écrivain breton, une mère. Marie-Paule S. — *Berceaux*, mai.

Ségalen (**V.**). — Gautier (J.-M.). — Les *Immémoriaux* de S. et leurs sources anglaises. — *Revue de Littérature comparée*, janvier-mars.

Suarès (**A.**). — Maurin (Mario). — [A. S. et André Gide]. Une série de documents inédits. — *Arts*, 10-16, 17-23 avril.

Tharaud (Jean). — A. B[illy]. — La mort de J. T. — *Le Figaro Littéraire*, 12 avril.
— Henriot (Émile). — J. T. — *Le Monde*, 11 avril.
— Simone. — Jean, frère de Jérôme. — *Les Nouvelles Littéraires*, 17 avril.
— Vercel (Roger). — Le souvenir de J. T. — *La Revue*, 15 mai.

Thibaudet (A.). — * Glauser (Alfred). — A. T. et la critique créatrice. — Boivin, 1952.
— Billy (A.). — Que penser de T. ? — *Journal de Genève*, 11-12 mai.

Traz (R. de). — Davignon (Henri). — R. de T. (1884-1951). — *Annuaire de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1952.

Valéry (P.). — * Bémol (Maurice). — Variations sur V. (Publications de l'Université de la Sarre). — Saarbrücken, 1952.
— [Cinq] poèmes inédits de P. V. [Montpellier, 1890], communiqués par Jules Véran. — *Les Nouvelles Littéraires*, 1er mai.
— Delétang-Tardif (Yanette). — Deux amitiés de Rilke [P. V. — Edmond Jaloux]. — *Les Lettres*, nos 14-16.
— Nugent (Ellen). — P. V. et la poésie. — *French Studies*, January.
— Roulet (Claude). — Lettre à P. V. — *Revue de Suisse*, no 7, 30 avril.
— Sutcliffe (F. E.). — Hegel et V. — *French Studies*, January.

Van den Bosch (F.). — Nothomb (Pierre). — Firmin V. d. B., 1864-1949. — *Annuaire de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1952.

Vildrac (Ch.). — Lettres de R.-M. Rilke à Ch. V. [29 mars-3 mai, 13 décembre 1920]. — *Les Lettres*, nos 14-16.

Vitrac (R.). — Bailly (René). — Roger V. — *Larousse mensuel*, mars.

René Rancœur.

DIVERS

Le Ve Congrès de l'Association internationale des Études françaises. — Ce Congrès aura lieu à Paris, les 2, 3 et 4 septembre 1953. Les sujets prévus sont : 1. Le sentiment de la nature au XVIIe siècle dans la littérature et dans les arts ; — 2. Symbolique et symbolisme ; — 3. La géographie littéraire.
Une réception aura lieu à la veille du Congrès et, le 5 septembre, sera organisée une excursion historique et littéraire dans l'Ile-de-France.

Travaux en cours sur Diderot. — Les *Salons* de Diderot seront présentés par MM. Seznec et Adhémar en trois tomes ; le premier paraîtra en 1953. — M. G. Roth prépare une nouvelle édition de la *Correspondance*.

Demande de renseignements. — M. Cl. Pichois (3, rue Pierre-Demours, Paris), chargé, depuis la mort de J. Crépet, d'achever le t. VI de la *Correspondance générale* de Baudelaire, serait reconnaissant à toute personne qui pourrait le mettre sur la trace de lettres non recueillies dans les volumes précédents.

Note rectificative. — M. G. Couton nous fait savoir que « la source d'une *Fable* de La Fontaine (X, 9) », qu'il croyait avoir découverte (voir *R. H. L. F.*, 1952, no 3, p. 314-315), l'avait déjà été par M. H. Busson qui l'avait signalée dans son étude « Sur deux fables orientales de La Fontaine », insérée dans la *Revue d'Alger* (1944, V, p. 68 et suiv.), et citée dans le volume : *La Religion des Classiques* (P. U. F., 1948, p. 288, n. 1).

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA CINQUANTE-DEUXIÈME ANNÉE
DE LA REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE.

Articles

	Pages
René Pomeau. Voltaire au collège	1
P. Barrière. La vie académique au XVIIIe siècle d'après un manuscrit du Président de Ruffey	11
Jean Pommier. La copie Naigeon du « Rêve de d'Alembert » est retrouvée	25
Jean-Bertrand Barrère. Les livres de Hauteville House (*fin*)	48
André Lebois. Deux amours cruelles de Villiers	73
Jean Mourot. Les « Tableaux de la Nature » de Chateaubriand	129
Pierre Martino. Le voyage de Chateaubriand en Amérique. Essai de mise au point 1952	149
Armand Weil. Les premières éditions du « Génie du Christianisme »	165
Rémy Tessonneau. La mort de Pauline de Beaumont et les textes de la « Relation » par Chateaubriand	178
L. Cellier. Chateaubriand et Fabre d'Olivet. Une source des « Martyrs »	194
Claude Pichois. Philarète Chasles, Chateaubriand et le Discours de réception à l'Académie	273
Géraud Venzac. Chateaubriand et l' « Enfant sublime » (lettres inédites)	288
Gabriel Debien. « Bug Jargal », ses sources et ses intentions historiques	298
G. Couton. La source d'une fable de La Fontaine (X, 9)	314
Jacques Truchet. La division en points dans les sermons de Bossuet	316
Hermine de Saussure. Mme de Créqui et J.-J. Rousseau	330
André Perrin. Charles Magnin et Michelet (lettres inédites)	339
Charles Chassé. Existe-t-il une clé de Mallarmé ?	352
V. P. Underwood. Verlaine lycéen	367
W. G. Moore. Le premier état des « Maximes »	417
Robert Shackleton. La genèse de « L'Esprit des Lois »	425
H. Roddier. De la composition de « L'Esprit des Lois »	439
Françoise Weil. Le manuscrit des « Geographica » et « L'Esprit des Lois »	451
A. Chancerel. Quelle année vit naître le titre de la « Comédie humaine »	462
Pierre Flottes. De l'obsession verbale chez Leconte de Lisle	469
Rolland Boris. Fréquences et invariants chez Leconte de Lisle	483
Léon Armengaud. Leconte de Lisle, le Soleil et le Véda	498

Notes et documents

Maurice Levaillant. Notes sur « Cécile » de Benjamin Constant	81
J.-M. Gautier. Les « Mémoires d'Outre-Tombe » et la « Collection de Camden »	207
Jean Pommier. Une lettre de Jean-Jacques Ampère	209
Ch. Dédéyan. Trois lettres inédites de Lamennais	509

Comptes rendus

Henri Chamard. *Histoire de la Pléiade* (R. Lebègue)	84
Raymond Lebègue. *Œuvres de Robert Garnier* (J. Frappier)	87
Henri Bénac. *Éd. du « Roman comique » de Scarron* (R. Pintard)	89
Henri Roddier. *J.-J. Rousseau en Angleterre au XVIIIe siècle* (P. Moreau)	91
Arnold de Kerchove. *Benjamin Constant ou le libertin sentimental* (A. Girard)	93
Alfred Roulin. *Éd. de « Cécile » de B. Constant* (A. Girard)	93
Gilbert Mayer. *Éd. de « La Duchesse de Langeais » et d' « Un Début dans la Vie » de Balzac* (P.-G. Castex)	96

GEORGES MATORÉ. *Éd. d' « Un Début dans la Vie »* (P.-G. CASTEX)..... 96
J.-B. BARRÈRE. *La Fantaisie de Victor Hugo* (P. MOREAU)..... 98
ÉMILE HENRIOT. *Portraits de femmes. D'Héloïse à Catherine Mansfield* (P. JOURDA). 102
A. BOASE et FR. RUCHON. *Éd. des « Poésies » de Sponde* (R. LEBÈGUE)..... 211
M.-TH. MARCHAND-ROQUES. *La vie de Philippe Desportes* (G. SAINTVILLE)..... 212
JACQUES SCHERER. *La dramaturgie classique en France* (D. MORNET)..... 212
CL. CARNELSON BRODY. *The Works of Claude Boyer* (J. SCHERER)..... 216
RENÉ JASINSKI. *Molière et « Le Misanthrope »* (G. MONGRÉDIEN)..... 217
PAUL BÉNICHOU. *Morales du Grand Siècle* (B. MUNTEANO)..... 219
GIACOMO CAVALUCCI. *Vauvenargues dégagé de la légende* (G. SAINTVILLE)..... 221
PAUL SOUCHON. *Vauvenargues philosophe de la gloire* (G. SAINTVILLE)..... 224
LOUIS FRANCIS. *La vie privée de Voltaire* (R. JASINSKI)..... 226
JEAN GUÉHENNO. *Jean-Jacques. I. En marge des « Confessions ». II. Roman et vérité* (P. KOLHER)..... 226
B. GROETHUYSEN. *J.-J. Rousseau* (P. KOHLER)..... 227
GEORGES COLLAS. *René-Auguste de Chateaubriand* (R. LEBÈGUE)..... 228
GILBERT CHINARD. *Une sœur aînée d'Atala, Odérahi* (J. POMMIER)..... 228
ARMAND WEIL. *Éd. critique d' « Atala »* (P. REBOUL)..... 230
J.-M. GAUTIER. *Éd. critique de la « Lettre à M. de Fontanes sur la campagne romaine »* (P. REBOUL)..... 231
Mme B. D'ANDLAU. *Éd. critique des « Martyrs de Dioclétien »* (A. WEIL)..... 232
G. MOULINIER ET A. OUTREY. *Éd. du « Journal de Jérusalem », de Chateaubriand* (P. MOREAU)..... 233
M. LEVAILLANT ET E. BEAU DE LOMÉNIE. *Lettres de Chateaubriand à Mme Récamier* (P. MOREAU)..... 236
H. VAN DER TUIN. *Les vieux peintres des Pays-Bas et la critique artistique en France dans la première moitié du XIXe siècle* (R. JASINSKI)..... 239
P.-G. CASTEX. *Éd. de « Falthurne » de Balzac* (R. LEBÈGUE)..... 240
P.-G. CASTEX. *Le Conte fantastique en France de Nodier à Maupassant* (J. POMMIER)..... 241
J. DU BELLAY. *La Deffence et illustration de la langue françoyse* (A. FRANÇOIS)... 378
Dictionnaire des lettres françaises, XVIe siècle (R. LEBÈGUE)..... 379
W. G. MOORE. *Molière, a new criticism* (J. SCHERER)..... 380
Mme B. D'ANDLAU. *Chateaubriand et « Les Martyrs »* (P. MOREAU)..... 381
PRIOULT. *Éd. de « La Comédie Humaine »* (P.-G. CASTEX)..... 384
JOSEPH BOLLERY. *Léon Bloy* (ÉD. MAYNIAL)..... 385
Mélanges offerts au Professeur Ritchie (J. SCHERER)..... 386
MARIO ROQUES. *Études de Littérature française* (E. HOEPFFNER)..... 387
BÉDIER, HAZARD, MARTINO. *Littérature française* (CL. PICHOIS)..... 388
VERNON HALL. *Life of Julius Caesar Scaliger* (FR. DENŒU)..... 513
GUSTAVE ATTINGER. *L'esprit de la Commedia dell'arte dans le théâtre français* (J. SCHERER)..... 514
ALBERT BÉGUIN. *Pascal par lui-même* (J. MESNARD)..... 515
JEAN MESNARD. *Pascal, l'homme et l'œuvre* (J. ORCIBAL)..... 516
ALVIN A. EUSTIS. *Racine devant la critique française (1838-1939)* (J. POMMIER).. 519
JOHANNES TIELROOY. *Jean Racine, Leven en Werk* (ORCIBAL)..... 520
EUGÈNE VINAVER. *Racine et la poésie tragique* (J. POMMIER)..... 521
J.-FR. THOMAS. *La Querelle de l'Unigenitus* (ORCIBAL)..... 523
DELÉCLUZE. *Journal édité par Robert Baschet* (B. MUNTEANO)..... 524
ALICE CISELET. *Le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul* (J. POMMIER)..... 526
Bibliographie (RENÉ RANCŒUR)..... 103, 246, 391, 529
Nouvelles diverses..... 127, 271, 416, 558

Le Gérant : **G. Mignot.**

Imp. en France à l'Imp. WILLAUME-EGRET à Saint-Germain-lès-Corbeil en décembre 1952.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. — Dépôt légal effectué dans le 4e trimestre 1952.
N° d'ordre dans les travaux de la LIBRAIRIE ARMAND COLIN : n° 1 040.
N° d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie WILLAUME-EGRET : 716.

52e année. N° 2. Avril-Juin 1952.

Revue d'Histoire littéraire de la France

SOMMAIRE

AUTOUR DE CHATEAUBRIAND

Jean Mourot. — Les « Tableaux de la Nature » de Chateaubriand.
Pierre Martino. — Le voyage de Chateaubriand en Amérique. Essai de mise au point 1952.
Armand Weil. — Les premières éditions du « Génie du Christianisme ».
Rémy Tessonneau. — La mort de Pauline de Beaumont et les textes de la « Relation » par Chateaubriand.
L. Cellier. — Chateaubriand et Fabre d'Olivet. Une source des « Martyrs ».

NOTES ET DOCUMENTS

J.-M. Gautier. — Les « Mémoires d'Outre-Tombe » et la « Collection de Camden ».
Jean Pommier. — Une lettre de Jean-Jacques Ampère.

COMPTES RENDUS

Alan Boase et Fr. Ruchon : Édition des « Poésies » de Sponde (R. Lebègue). — M.-Th. Marchand-Roques : La vie de Philippe Desportes (G. Saintville). — Jacques Scherer : La dramaturgie classique en France (D. Mornet). — Clara Carnelson Brody : The works of Claude Boyer (J. Scherer). — René Jasinski : Molière et le Misanthrope (G. Mongrédien). — Paul Bénichou : Morales du Grand Siècle (B. Munteano). — Giacomo Cavallucci : Vauvenargues dégagé de la légende ; — Paul Souchon : Vauvenargues philosophe de la gloire (G. Saintville). — Louis Francis : La vie privée de Voltaire (R. Jasinski). — Jean Guéhenno : Jean-Jacques. I. En marge des « Confessions » ; — II. Roman et vérité (P. Kohler). — B. Groethuysen : J.-J. Rousseau (P. Kohler). — Georges Collas : René-Auguste de Chateaubriand (R. Lebègue). — Gilbert Chinard : Une sœur aînée d'Atala, Odérahi. Histoire américaine (J. Pommier). — Armand Weil : Édition critique « d'Atala » (P. Reboul). — J.-M. Gautier : Édition critique de la « Lettre à M. de Fontanes sur la campagne romaine » (P. Reboul). — B. d'Andlau : Édition critique des « Martyrs de Dioclétien » (A. Weil). — G. Moulinier et A. Outrey : Édition du « Journal de Jérusalem » de Chateaubriand (P. Moreau). — Chateaubriand : Lettres à Mme Récamier, éd. par M. Levaillant et E. Beau de Loménie (P. Moreau). — H. Van der Tuin : Les vieux peintres des Pays-Bas et la critique artistique en France dans la première moitié du XIXe siècle (R. Jasinski). — Balzac : Falthurne, éd. par P.-G. Castex (R. Lebègue). — P.-G. Castex : Le conte fantastique en France de Nodier à Maupassant (J. Pommier).

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES DIVERS

Librairie Armand Colin

103, Boulevard Saint-Michel, Paris (Ve)

Revue de la Société d'Histoire littéraire de la France, publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique.

Société d'Histoire littéraire de la France

18, rue de l'Abbé-de-l'Épée, Paris, 5e.

BUREAU :

Président d'honneur. M. Victor GIRAUD.
Président..... M. Daniel MORNET, Professeur honoraire à la Sorbonne.
Vice-Présidents..... M. Henri CHAMARD, Professeur honoraire à la Sorbonne.
— M. Émile HENRIOT, de l'Académie française.
Secrétaires..... M. Jean POMMIER, Professeur au Collège de France.
— M. René JASINSKI, Professeur à la Sorbonne.
Trésorier..... M. Jacques LECLERC, Éditeur.
Secrétaire adjoint... M. Pierre JOSSERAND, Conservateur à la Bibliothèque Nationale.
Secrétaire archiviste. M. Claude PICHOIS.

Conseil d'Administration :

MM.

Baldensperger (Fernand), Professeur honoraire à la Sorbonne.

Billy (André), de l'Académie Goncourt.

Bonnerot (Jean), Conservateur de la Bibliothèque de la Sorbonne.

Bouteron (Marcel), Membre de l'Institut.

Bruneau (Charles), Professeur à la Sorbonne.

Carrington Lancaster (Henry), Université Johns Hopkins, Baltimore.

Clarac (Pierre), Inspecteur général de l'Éducation Nationale.

Dumesnil (René), Homme de Lettres.

Mme Durry (Marie-Jeanne), Professeur à la Sorbonne.

Hytier (Jean), Professeur à l'Université Columbia, New York.

Jourda (Pierre), Professeur à l'Université de Montpellier.

Lebègue (Raymond), Professeur à la Sorbonne.

Lefranc (Abel), Membre de l'Institut.

Levaillant (Maurice), Professeur à la Sorbonne.

Magne (Émile), Homme de Lettres.

Martin-Chauffier (Louis), Homme de Lettres.

Martino (Pierre), Inspecteur général de l'Enseignement supérieur.

Maynial (Édouard), Professeur au Lycée Henri-IV.

Moreau (Pierre), Professeur à la Sorbonne.

Morize (André).

Pintard (René), Professeur à la Sorbonne.

Rudler (Gustave).

Prière d'adresser toute correspondance concernant LA RÉDACTION à :
M. RENÉ JASINSKI, 91, rue de Monceau, Paris, VIIIe, *ou à*
M. JEAN POMMIER, 12, avenue de l'Observatoire, Paris, VIe.

CORRESPONDANTS DE LA REVUE A L'ÉTRANGER :

Belgique.....	M. Charlier, Bruxelles.
Canada.....	M. Mouton, conseiller culturel (Ottawa).
États-Unis.....	M. Carrington Lancaster, Baltimore.
	M. Bédé, Columbia.
	M. Bonno, Berkeley.
	M. Peyre, Yale.
	M. Vigneron, Chicago.
Grande-Bretagne	M. Green, Édimbourg.
	M. Rudler, Oxford.
	M. Vinaver, Manchester.
Hongrie.....	M. Eckhart, Budapest.
Pays-Bas.....	M Gallas, Amsterdam.
	M. Tielrooy, Amsterdam.
Suisse	M. Bray, Lausanne.
	M. Kohler, Berne.
	M. Guyot, Neuchâtel.
	M. Lugin, Neuchâtel.
	M. Raymond, Genève.
Tchécoslovaquie.	M. Kopal, Prague.

La Revue d'Histoire littéraire de la France,

publiée par la *Société d'Histoire littéraire de la France*, paraît tous les trois mois.

ABONNEMENT ANNUEL 1952 :

France et Union française . . . . . **1 000 fr.**
Étranger . . . . . **1 200 fr.**

Le numéro de l'année courante. . . . . . **290 fr.**
Le numéro des années échues (prix indiqué sur demande).

Il reste quelques exemplaires de certaines années, de 1894 à 1949. Chaque année forme un volume in-8°, broché. (Le prix de chaque année est indiqué sur demande.) — Les Tables générales de la *Revue d'Histoire littéraire de la France* : 1894-1898 et 1899-1908, par M. MAURICE TOURNEUX, sont en vente.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (abonnements, commandes de numéros, d'années parues, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, boulevard Saint-Michel, Paris, 5e. — Compte de chèques postaux : *Paris, 1671.*

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les volumes envoyés pour comptes rendus doivent être adressés *impersonnellement* à la Librairie Armand Colin avec cette mention : « Pour la Revue d'Histoire littéraire. »

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulevard Saint-Michel, PARIS (Ve)

COLLECTION ARMAND COLIN

Nouveautés :

CHARLES CORBET

LA LITTÉRATURE RUSSE

RAYMOND RUYER

PHILOSOPHIE DE LA VALEUR

Chaque volume in-16 (11×17), broché. . . . . **260 fr.**

Réimpression :

O. GUERLAC

LES CITATIONS FRANÇAISES

Recueil de passages célèbres, phrases familières, mots historiques avec un index des mots typiques et un index des noms d'auteurs

Un volume in-8°, 458 pages, relié. . . . . **1 200 fr.**

NOUVEAUTÉS

RENÉ JASINSKI

MOLIÈRE

et

« LE MISANTHROPE »

Le Misanthrope a soulevé depuis le XVIIe siècle des discussions passionnées. Après tant de controverses, il importait de reprendre les questions par la base, et de se demander, non ce que tel de nous peut penser, non ce que tant de critiques, souvent avec pénétration et talent, ont dit sur ce prodigieux chef-d'œuvre, mais ce que Molière lui-même a pensé, le sens qu'il entendait donner à sa pièce. Ainsi posé, le problème pouvait-il être résolu ? On pouvait du moins chercher la solution. C'est ce qu'a fait M. René Jasinski, en s'appuyant sur une étude attentive du texte, et en s'aidant tant de l'histoire littéraire que de l'histoire des idées.

Un volume in-8° (14 × 22,5), 328 pages, broché . . . . . 900 fr.

Une œuvre inédite de

HENRI FOCILLON

PIERO DELLA FRANCESCA

Piero della Francesca naquit et mourut à Borgo San Sepolcro, en Toscane. Les événements capitaux de sa vie, et les seuls qui permettent de la reconstituer et d'éclairer sa psychologie, ce sont ses œuvres. Henri Focillon en retrace brièvement l'histoire et reconstitue la genèse spirituelle du monde de Piero et ce monde même. Ainsi traite-t-il avec toute sa maîtrise les thèmes fascinants de la construction de l'espace et de l'ordre des figures, pour en venir au problème plastique et à la poétique qui s'en dégage. La conclusion sur Piero et Fouquet laisse le lecteur, en quelque sorte, sur un sommet de l'histoire de la peinture.

Un volume in-4° illustré de la nouvelle « Collection Henri Focillon » sur papier d'Alfa, 28 planches hors texte..... 1 800 fr.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Saint-Germain-les-Corbeil. Imp. Willaume-Egret

SHL
WITHDRAWN